DOCTORAT SOCIETES BRETAGNE TEMPS LOIRE TERRITOIRES

UNIVERSITÉ DE NANTES

THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITÉ DE NANTES

ECOLE DOCTORALE N° 604
Sociétés, Temps, Territoires
Spécialité : *Aménagement de l'espace et urbanisme*

Par
Florie COLIN

La condition alter-urbaine, entre pratiques habitantes et imaginaires.

Les territoires de Brest et Québec au quotidien.

Thèse présentée et soutenue à l'ENSA Nantes le 9 décembre 2020
Unité de recherche : UMR AAU 1563 - CRENAU

Composition du Jury :

Président :	Francis Beaucire	Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Rapporteurs :	Francis Beaucire	Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
	Nathalie Ortar	Directrice de recherche, ENTPE
Examinateurs :	Annabelle Morel-Brochet	Maître de conférences, Université d'Angers
	Guy Mercier	Professeur, Université Laval, Québec
	Laurent Cailly	Maître de conférences, Université de Tours
	Marie Cartier	Professeur, Université de Nantes
Dir. de thèse :	Laurent Devisme	Professeur, ENSA Nantes
Co-dir. de thèse :	Daniel Le Couédic	Professeur émérite, Université de Bretagne Occidentale

Université de Nantes - École Doctorale n° 604 : Société, Temps, Territoires

UMR 1563, AAU - CRENAU - ENSA Nantes

Thèse de doctorat en aménagement de l'espace et urbanisme

Sous la direction de Laurent DEVISME et Daniel LE COUÉDIC

Florie COLIN

La condition alter-urbaine, entre pratiques habitantes et imaginaires.

Les territoires de Brest et Québec au quotidien.

Président du Jury :

Francis BEAUCIRE	Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Rapporteurs avant soutenance :

Francis BEAUCIRE	Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Nathalie ORTAR	Directrice de recherche, ENTPE

Examinateurs :

Laurent CAILLY	Maître de conférences, Université de Tours
Marie CARTIER	Professeur, Université de Nantes
Guy MERCIER	Professeur, Université Laval, Québec
Annabelle MOREL-BROCHET	Maître de conférences, Université d'Angers

Directeurs de thèse :

Laurent DEVISME	Professeur, ENSA Nantes
Daniel LE COUÉDIC	Professeur émérite, Université de Bretagne Occidentale

« J'essaie d'exister et cela passe pour moi par habiter un endroit qui me ressemble, que j'aménage autant qu'il me ménage. Bien sûr que mes désirs sont informés, j'en ai un peu conscience, je ne revendique pas une absolue intégrité. Peut-être même qu'il n'est très pas rationnel d'habiter là où j'habite, pourtant ce choix je ne l'ai pas fait à la légère, il est la somme de contraintes et d'aspirations. Il est une somme rationnelle autant que personnelle. […] Moi j'ai trouvé un lieu où pour le moment je me sens en adéquation, c'est pas si courant après tout de réussir cette union, alors tant pis pour ceux que ça gêne, et qu'ils sachent que mon ordinaire échappe à leurs leçons. Je ne me sens pas en périphérie, ni de la ville ni de ma vie. Je ne me sens ni replié, ni pollueur, ni rejeté, ni resquilleur. Je suis un type ordinaire, ni un héros, ni un salaud, juste un périurbain, comme ils disent. »

Alias, 2013, *Périurbain,* Seuil (Raconter la vie), récit en ligne, 4 p.

Remerciements

Cette thèse a bénéficié d'un financement du Ministère de la Culture dans le cadre d'un contrat doctoral pour une durée de trois ans (janvier 2017 - décembre 2019). L'École Doctorale STT, le comité de direction CRENAU et Géoarchitecture (UBO) m'ont attribuée des aides à la mobilité pour mon séjour québécois.

Ce doctorat fut l'occasion de très belles rencontres durant ces quatre années, de Brest à Nantes en passant par Québec.

Tout d'abord, j'adresse mes chaleureux remerciements à mes deux directeurs de thèse, Laurent Devisme et Daniel Le Couédic, pour leur confiance, leurs conseils, les discussions passionnées, les précieux échanges et pistes de réflexions, leur soutien et leur humour. Tout cela m'a permis d'avancer dans de très bonnes conditions. Je leur dois beaucoup et suis ravie d'avoir mené cette aventure avec des encadrants si bienveillants et avisés.

Je remercie Francis Beaucire, Laurent Cailly, Marie Cartier, Guy Mercier, Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortar d'avoir accepté de lire ce travail afin de discuter de cette recherche.

Merci beaucoup à Éric Chauvier et Guy Mercier pour leurs éclairants conseils dans le cadre du Comité de Suivi Individuel.

Merci aux personnes qui m'ont transmis le goût pour la recherche et m'ont encouragée dès mon master à l'école d'architecture de Paris La Villette, particulièrement Laure Héland.

Je souhaite également remercier les personnes que j'ai rencontrées à l'ADEUPa, à Brest Métropole et à l'addrn (notamment Claude Maillère) pour les échanges autour des territoires étudiés.

Je remercie toutes les équipes (personnels, enseignants-chercheurs, doctorants, post-doctorants) des trois laboratoires de recherche que j'ai côtoyées : l'équipe CRENAU à Nantes et plus largement le laboratoire AAU ; l'équipe Géoarchitecture à Brest (merci notamment à Martin pour les travaux que nous avons menés ensemble, à Chantal, Patrick, Lionel, Amandine pour leurs précieuses aides sur différents fronts ; merci à toute l'équipe pour son accueil à mon arrivée en temps qu'ATER, et de m'avoir permis d'être dans de bonnes conditions le temps de terminer ce manuscrit, malgré la rentrée universitaire !) ; l'équipe du CELAT à Québec (un merci tout particulier à Guy, Nancy et Célia pour votre formidable accueil, à bras ouverts).

Merci aux enseignants avec qui j'ai travaillé, qui m'ont beaucoup appris, ainsi qu'aux étudiants pour ces riches moments à l'ENSA Nantes ou à l'Institut de Géoarchitecture.

Merci beaucoup à tous les doctorants de Brest, Nantes et Québec que j'ai croisés au cours de nos parcours respectifs, ou que j'ai côtoyés plus longuement dans un quotidien partagé, tant pour les échanges scientifiques, méthodologiques, conceptuels que pour nos déjeuners et moments de pause. Clin d'œil particulier à mes camarades du groupe de recherche « Les écritures du

périurbain », et à ceux qui ont toujours été là, du début à la fin de l'aventure : Gwendoline, Kévin, Markéta, Rossila. Ces soutiens infaillibles sont précieux.

Merci aussi à Ronan pour ce petit bout de chemin ensemble à l'ENSA lors de ce stage-recherche autour des cinémas, et à l'équipe SCALA – Cinématographe de Nantes pour ces échanges toujours intéressants.

Merci à ceux qui ont partagé leurs photos pour qu'elles apparaissent dans ce travail, et tout particulièrement à Paul M. pour ses escapades photographiques sur le terrain brestois.

Merci à toutes les personnes que j'ai croisées ponctuellement lors de séminaires, colloques, journées d'études, qui ont permis de beaux échanges et un enrichissement de mon travail ; notamment ceux de Québec qui m'ont accueillie pour des échanges constructifs à mon arrivée ; également celles et ceux qui ont participé et contribué aux séminaires organisés dans le cadre de notre groupe de recherche.

Un immense merci à tous les habitants, d'ici et d'ailleurs, qui m'ont laissée entrer chez eux en toute confiance, avec qui nous avons discuté, échangé, ri, eu de l'émotion, et sans qui cette thèse n'aurait pas vu le jour… Et à toutes les personnes qui ont accepté de prendre le temps de m'aider dans la recherche, que ce soient les habitants, notaires, élus, architectes, ou membres du conseil de quartier de Saint-Louis à Québec. Un merci tout particulier à ma « famille québécoise » de Sainte-Foy, j'ai passé quatre mois extraordinaires grâce à vous, Jean-François, Marilou et Denis. L'écriture et la relecture de cette thèse m'ont replongée dans tous ces moments partagés avec vous avec beaucoup de nostalgie.

Un grand merci également aux relecteurs de ce manuscrit, dans des versions plus ou moins abouties, et de mes articles effectués durant cette thèse qui l'ont nourrie. Vos relectures scientifiques, syntaxiques et orthographiques ont été précieuses : tout particulièrement Maman, mais aussi Luc M., Camille G., Paul M., Cécile L., Lucile G., Maude C.-G., Xenia L., Éric C., Kévin C., Maroua E.-N., Odile L., Renée B., Paul B., Jeannine H., Maël C., Pierre G., Madeleine G., Timothée G., Eva C.

Je remercie également tous mes amis et les membres de ma famille et de ma belle-famille qui ont été embarqués dans cette aventure avec moi… La présence et les encouragements de mes amis, de Brest et d'ailleurs, ont été précieux pour moi dans ces moments de vie intense. Un merci tout particulier à mes parents, André et Nicole, ainsi qu'à ma grande sœur Eva, pour avoir toujours cru en moi. Merci à Margaux, ma filleule, qui a été un rayon de soleil et une bouffée d'air frais durant l'élaboration de cette thèse, du haut de ses trois ans. Enfin, Luc, ta bienveillance quotidienne, ta confiance en moi et ton soutien infaillible m'ont été si précieux... Ces mots sont bien peu face à tout ce que tu m'apportes. Merci, pour tout.

Sommaire

PARTIE 1. POSITIONS DE RECHERCHE : CONTEXTES, CONCEPTS, TERRAINS ET MÉTHODES 25

CHAPITRE 1. Les habitants de maisons dans le périurbain au quotidien 29

1) Contexte de formation du sujet et de l'objet de recherche 30

2) Notions et concepts mobilisés dans cette recherche sur les habitants de maisons dans le *périurbain* au quotidien 33

3) Problématiques et hypothèses 66

CHAPITRE 2. Une enquête, trois terrains d'études, une combinaison de méthodes 75

1) Le choix de trois terrains et de trois contextes pour une enquête ethnographique 76

2) Place de la chercheure en immersion et combinaison de méthodes 96

3) Une recherche interdisciplinaire sur la condition des habitants de maison de l'alter-urbain 110

4) Entre paroles habitantes et différents types d'écriture 114

PARTIE 2. LES PRATIQUES ET LES IMAGINAIRES HABITANTS DANS L'ALTER-URBAIN 121

CHAPITRE 3. La ville, la campagne, le « périurbain » et le littoral racontés par les habitants 125

1) Sous quel angle étudier ces catégories d'espaces, de lieux, et comment les dépasser ?126

2) La ville et la campagne, termes évoquant des images et des imaginaires pas toujours partagés chez les habitants du *périurbain* brestois 129

3) Entre besoin et quête de nature 139

4) Le *périurbain*, simple compromis ou véritable désir ? 146

5) La banlieue québécoise : entre tissus résidentiels, centralités et anciens quartiers de banlieues 157

6) Plus qu'une hybridation, un autre lieu, un « alter-urbain » ? 169

CHAPITRE 4. Les aménités des territoires au quotidien 173

1) La proximité des commodités et de la nature : « tout avoir à côté » 174

2) Les pratiques de déplacement au quotidien : l'indispensable et omniprésente automobile, pour une proximité spatiale et temporelle 195

3) Les transports en commun et la marche, pratiques habitantes anecdotiques 208

CHAPITRE 5. Des polarités concrètes habitantes 217

1) Une petite ville où « il y a tout »..... 218

2) Aller au cinéma dans les petites villes : entre spatialités contrastées et rapports distincts à la métropole..... 225

3) Plus que des centres, centralités et périphéries, des polarités et lieux intenses pour les habitants..... 240

4) La maison comme polarité concrète habitante principale..... 253

PARTIE 3. LA MAISON ET LE JARDIN DANS LES PARCOURS DES HABITANTS..259

CHAPITRE 6. La maison au cœur du parcours résidentiel.....263

1) Des phases et temps différents dans les parcours résidentiels..... 264

2) Les déménagements et emménagements, des transitions souhaitées ou subies au sein d'un parcours de vie..... 277

3) La (re)construction progressive du chez-soi et des habitudes individuelles, conjugales et familiales..... 294

CHAPITRE 7. Expériences et imaginaires autour du désir de la maison et du jardin .313

1) Des logiques habitantes, des raisons objectives, des critères établis pour la maison et son environnement..... 314

2) … mais aussi un « je-ne-sais-quoi » qui ne s'explique pas dans l'immédiat..... 338

3) Les imaginaires et les expériences, rôles phares dans la construction résidentielle, le désir de maison et sa concrétisation..... 349

PARTIE 4. DE LA MAISON À L'ALTER-URBAIN : LA CONDITION HABITANTE ...359

CHAPITRE 8. Les places des habitants au quotidien, de la maisonnée à la banlieue...363

1) La place de l'habitant : vivre au sein d'une maisonnée dans une banlieue québécoise364

2) Entre instauration d'habitudes, événements et situations quotidiennes dans différents lieux de banlieues québécoises..... 381

3) « Un bungalow à son échelle », ou comment un projet immobilier peut bouleverser les quotidiens, les places et les imaginaires des habitants..... 399

CHAPITRE 9. Les formes d'attachement aux lieux, révélatrices de la condition habitante alter-urbaine.....417

1) L'attachement aux lieux : quand les habitants d'une maison de l'alter-urbain racontent 418

2) Les figures des habitants de maisons dans l'alter-urbain : entre persévérance, logique, chance et évidence..... 453

3) La condition habitante alter-urbaine : un entrelacement et une imbrication de pratiques quotidiennes et d'imaginaires..... 464

Guide de lecture

Prénoms fictifs des habitants rencontrés

Tous les prénoms des habitants ont été modifiés par souci d'anonymat, tout en respectant une certaine logique de « style » dans le choix du prénom fictif. Il a été jugé utile d'avoir le panel de tous les habitants en annexe (p.542), afin que le lecteur puisse s'y référer quand nécessaire ; le portrait succinct est aussi indiqué en note de bas de page chaque fois que l'on rencontre l'habitant pour la première fois dans le texte.

Citations et verbatims

Les extraits d'entretiens seront explicités ainsi : les paroles de la chercheure seront retranscrites en police normale, avec un tiret devant. Les paroles des habitants seront retranscrites avec l'initiale du prénom devant, et en italique :

> « - La ville et la campagne en général, qu'est-ce que ça vous évoque ?
> *L : Mon cœur penche du côté de la campagne. »*

Précisons aussi que le style oral, parfois familier, est conservé dans les retranscriptions, afin d'être le plus fidèle possible aux propos, aux expressions, aux mots des habitants. Le glossaire (p.14-15) permet d'avoir en tête les équivalences entre le français et le québécois.

Dans certaines citations d'auteurs ou certains extraits d'entretiens habitants, des parties sont mises en évidence par l'utilisation de caractères gras : c'est l'auteure de ce manuscrit qui souligne, et non l'auteur cité, afin de mettre en évidence un passage particulièrement important dans la réflexion.

Des encadrés gris pour des types d'écriture différents

Quelques encadrés gris servent ponctuellement à différencier certains types d'écriture, notamment ceux qui évoquent d'une autre manière certaines notions. Ils peuvent également servir à différencier des textes plus intimes de l'auteure, ou encore un sujet d'actualité.

Sources des documents

Les sources des documents graphiques (photos, tableaux, cartes…) sont indiquées au niveau la légende de la figure ainsi que dans la table des figures (p.521). Concernant les photos prises par les habitants, afin de conserver l'anonymat, le nom fictif est utilisé. Les dates de prises de vue ou de création des schémas sont également indiquées.

Annexes

Des annexes placées en fin de manuscrit accompagnent ce travail, le lecteur pourra s'y référer dès que nécessaire : portraits succincts des habitants, exemple d'un guide d'entretien et de la méthode des carnets de bord, parcours résidentiel de l'auteure, articles de presse. De plus, le lecteur y trouvera deux cartes (terrain brestois p.529, terrain québécois p.537) à déplier afin de les avoir sous les yeux tout en lisant la thèse. Ainsi, la localisation des communes dont il est question dans les propos sera plus aisée. Il trouvera aussi des informations (population, superficie, densité…) sur les communes les plus fréquemment citées.

Sigles, acronymes et abréviations (France)

À chaque première utilisation, la signification sera donnée dans le texte. Nous utiliserons ensuite le sigle pour la suite du texte.

addrn : agence d'urbanisme de la région de Saint-Nazaire *(toujours présentée en minuscules)*

ADEUPa : agence d'urbanisme Brest-Bretagne (anciennement Agence de Développement et d'Urbanisme du Pays de Brest)

BMO : Brest Métropole Océane (avant 2012)

CARENE : Communauté d'Agglomération de la Région Nazairienne et de l'Estuaire

CAUE : Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement

CCPCP : Communauté de Communes de Pleyben Châteaulin-Porzay

CCPI : Communauté de Communes du Pays d'Iroise

CELIB : Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons

CEREMA : Centre d'études et d'Expertise sur les Risques, l'Environnement, la Mobilité et l'Aménagement

CERTU : Centre d'Études sur les Réseaux, les Transports, l'Urbanisme et les constructions publiques

CHRU : Centre Hospitalier Régional Universitaire

CUB : Communauté Urbaine de Brest (avant 2005)

EHESS : École des Hautes Études en Sciences Sociales

EMD : Enquête Ménage-Déplacements

ENSA : École Nationale Supérieure d'Architecture

EPCI : Établissement Public de Coopération Intercommunal

INSEE : Institut national de la statistique et des études économiques

LOADT : Loi d'Orientation pour l'Aménagement et le Développement du Territoire

MAPTAM : loi de Modernisation de l'Action Publique Territoriale et d'Affirmation des Métropoles

PLU : Plan Local d'Urbanisme

PUCA : Plan Urbanisme Construction Architecture

SCoT : Schéma de Cohérence Territoriale

SHS : Sciences Humaines et Sociales

UBO : Université de Bretagne Occidentale

Sigles, acronymes et abréviations (Québec)

À chaque première utilisation, la signification sera donnée dans le texte. Nous utiliserons ensuite le sigle pour la suite du texte.

CEGEP : Collège d'Enseignement Général Et Professionnel

CELAT : Centre de Recherche Cultures-Arts-Sociétés (autrefois Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions)

CMQ : Communauté Métropolitaine de Québec

GIRBa : Groupe Interdisciplinaire de Recherche sur les Banlieues

MRC : Municipalité Régionale de Comté

PPU : Plan Particulier d'Urbanisme

RAMQ : Régie de l'Assurance Maladie du Québec

RTC : Réseau de Transport de la Capitale

TCJC : Transport Collectif de La Jacques-Cartier

Glossaire : du Québécois au Français

Certains termes québécois demandent à être explicités. En effet, le choix a été fait de les laisser dans le texte étant donné l'importance donnée au langage et aux paroles habitantes tout au long de la thèse. La signification de certains mots - rangés par ordre alphabétique - sera donnée ici, et sera parfois rappelée en note de bas de page.

Abri tempo (ou abri temporaire) : aux allures d'un « barnum » français, c'est un abri amovible qui sert à abriter les voitures l'hiver. Généralement, l'armature est métallique et tubulaire, et l'abri en toile imperméable. Dans de plus rares occasions il peut être en bois.

Avoir du fun : s'amuser

Barrer une porte : fermer la porte à clé

Bicycle : vélo

Bloc-appartements : immeuble constitué de plusieurs appartements, équivalent d'un immeuble d'habitation, immeuble résidentiel.

Blonde : petite copine, petite amie

Bungalow : maison de plain-pied comportant généralement un sous-sol. Au Québec, dans les années d'après-guerre, il représentait le type de maison caractéristique des nouvelles banlieues, accessible aux familles de la classe moyenne.

Capotant : génial

Centres d'achats : centres commerciaux

Char : voiture, automobile

Chambreur : personne qui loue une chambre ; pensionnaire

Condo (ou condominium) : désigne un appartement régi par une déclaration de copropriété. Le logement appartient au propriétaire, tandis que les parties communes sont en copropriété.

Correct *(prononcé correc')* : ça va, tout va bien, c'est bon

Costco : grand supermarché fondé sur le principe d'entrepôt et fonctionnant avec adhésion des consommateurs, avec des prix bas et des produits vendus en grande quantité.

Déjeuner : petit-déjeuner

De même : comme ça

Dépanneur : épicier du coin

Dîner : déjeuner

Étage : niveau (maison à deux « étages » : maison avec RdC et R+1)

Faire l'épicerie : faire les courses (achat de nourriture)

Faque (ça fait que) : alors, donc

Festival d'été : Festival musical ayant lieu annuellement en juillet dans le centre-ville de Québec, sur différentes scènes de plein-air installées pour l'occasion

Fin de semaine : week-end

Frette : froid

Full : beaucoup, plein

Gaz : essence

Jardin : potager

Jaser : parler, discuter

Laveuse : machine à laver

Lift : fait référence à la notion de trajet, généralement en voiture, fourni à quelqu'un

Liqueur : soda

Magasiner : faire du shopping, faire les magasins, faire des recherches pour un futur achat

Party : fête

Piasses (ou piastres) : dollars canadiens

Plate : ennuyant, décevant, dommage

Pogner : prendre, attraper

Prendre une marche : aller marcher, se balader

Rester : habiter

Souper : dîner

Tanner : en avoir marre

Terrain : jardin

Tim Hortons : chaine canadienne de restauration rapide, renommée pour son café et ses donuts.

Tripper : s'amuser, s'extasier, adorer

Tuque : bonnet

VUS : Véhicule Utilitaire Sport

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Une recherche interdisciplinaire : les habitants de maisons dans le périurbain

Cette thèse s'intéresse aux diverses formes d'attachement que peuvent ressentir les habitants propriétaires de maisons dans les territoires *périurbains* de Brest, Québec et Nantes-Saint-Nazaire, observés par le prisme du quotidien. En premier lieu, brossons brièvement les portraits de deux de ces habitantes installées dans une petite ville, afin de familiariser le lecteur avec les protagonistes de cette thèse.

Carole a 29 ans et vit à Plouarzel avec son conjoint du même âge, dans une maison de 114 m^2 qu'ils ont fait construire récemment sur une parcelle de 400 m^2. Cette maison est située dans un nouveau lotissement d'une commune littorale localisée à environ 25 kilomètres de Brest. Après avoir visité une vingtaine de maisons sans succès (*« y'avait pas de maisons coup de cœur, on n'avait pas de maison qui remplissait tous nos... tous les critères qu'on voulait »*), le couple s'est lancé dans la construction, prenant exemple sur des connaissances de leur entourage (*« on avait des collègues qui construisaient et ça je pense que ça a joué vachement. Et on s'est dit ben pourquoi pas nous »*). Ils souhaitaient vivre dans une maison pour avoir un jardin (*« on voulait cet espace extérieur »*) et de l'espace ; en être propriétaires afin de ne pas *« jeter l'argent par les fenêtres »*, même si leurs dépenses sont supérieures à celles qu'engendrait leur précédente location d'appartement ; concrétiser un projet stimulant qui *« relance la vie de couple »*. Carole aime prendre soin de sa maison et de son jardin, décorer, aménager, jardiner, recevoir des proches (*« faut que ça vive »*). C'est aussi l'endroit où elle projette sa future vie de famille (*« moi j'aurais pas imaginé mes enfants dans un appartement »*). Les relations avec le voisinage sont cordiales (*« dès qu'on se voit c'est salut, sans plus quoi ! »*). Ils travaillent tous deux dans des petites communes, situées à 15 minutes en voiture. Ils ont l'habitude d'effectuer la plupart de leurs déplacements ainsi (*« c'est un automatisme en fait »*). Ils sont originaires de petites villes, et n'ont jamais vécu ailleurs que dans le nord du Finistère. Carole se considère de la campagne, *« pure souche ! »*. Vivre à Brest ou dans une grande ville ne les a jamais attirés (*« la java à Brest on aime bien… Mais habiter… »*). Ils s'y rendent de manière occasionnelle, environ une fois par mois. Tous deux sont investis dans des équipes sportives : habiter à côté de leurs clubs s'est avéré important (*« je pourrai aller à vélo au sport »*). Carole est également proche des membres de sa famille et souhaitait s'installer à côté de ses parents, ses sœurs et ses neveux et nièces (*« moi je sais que je suis très famille donc… »*). En outre, vivre à côté de la mer lui est nécessaire (*« on est tous les deux fadas de la mer »*), même si elle ne s'y rend pas quotidiennement.

Josée a 52 ans. Elle vit depuis plus de 20 ans avec son mari à Saint-Augustin-de-Desmaures, banlieue québécoise réputée pour être huppée, dans cette *« petite maison parmi les grosses »*. *« Tombée en amour »* de ce quartier étant plus jeune, elle s'était dit qu'un jour elle y habiterait ; cette envie ne l'a jamais quittée (*« j'ai jamais voulu aller ailleurs hein ! »*). Elle a vécu dans

différentes villes et banlieues québécoises (Québec, Rimouski, Montréal) lors de son enfance. Son mari, originaire d'une ancienne banlieue de Québec proche de leur quartier actuel, était d'accord pour venir y vivre (*« c'était correct*[1] *pour lui ce quartier-là. Parce que lui il vient de Sainte-Foy »*). Pour eux, il était naturel d'acheter une maison. Le coup de cœur, notamment par rapport à la cheminée de cette maison, vendue à un prix très raisonnable, les a poussés à l'acheter. Ils pensaient y rester un temps et déménager dans une autre maison lorsqu'ils auraient des enfants ; finalement ils y habitent encore, après y avoir élevé leurs deux garçons, qui ont aujourd'hui 19 et 20 ans. Dans l'idéal, Josée aurait effectivement aimé une maison un peu plus grande, avec un étage (*« J'aurais aimé ça avoir un escalier parce que dans toute ma jeunesse j'ai jamais eu une maison à deux étages*[2] *»*). Ils ont réaménagé progressivement la maison, qui à l'origine possédait seulement deux chambres ; une troisième a été créée dans le sous-sol. En outre, la cuisine est maintenant ouverte sur la salle de vie, 21 ans après leur emménagement. Tous deux travaillant loin de leur domicile, à 50 minutes environ, ils ont chacun une voiture pour s'y rendre (*« ça permet des fois d'être plus autonome »*). Josée estime passer énormément de temps sur la route (*« je pouvais passer une heure et demie deux heures dans mon auto là »*). Elle fait beaucoup de sport, notamment l'hiver, mais aussi de la natation, même si la piscine se trouve loin de ses lieux de travail et de résidence. Ils passent beaucoup de temps à l'extérieur tout en étant chez eux, pour l'entretien de leur terrain, le ramassage des feuilles (*« à l'automne on ramasse 50 sacs »*), profiter de leur spa (*« moins trente on sort dehors... Des fois on met notre tuque*[3] *sur les oreilles... Puis on sort ! »*) ou faire des feux de camp. Elle estime vivre dans un endroit calme. Ils se rendent rarement au centre-ville de Québec (*« on va y aller l'été, au Festival d'été*[4] *»*).

Une maison et un jardin dans une petite ville, des emplois où elles se rendent en voiture, des activités sportives régulières : ces deux habitantes de classe moyenne, dont certaines pratiques pourraient être comparées, ont, malgré tout, des vies quotidiennes et des parcours différents. Toutes deux attachées à leurs lieux de vie, elles ne souhaiteraient pas forcément vivre là où habite l'autre. Leurs paroles, propos, façons de parler permettent d'exprimer des liens aux lieux, en l'occurrence ici des sentiments d'attachement. En effet, la diversité des profils habitants et des liens aux lieux - qui ne sont d'ailleurs pas toujours verbalisés immédiatement - prennent différentes formes. De nombreux habitants font le choix d'acheter ou de faire construire une maison dans une petite ville ou dans le *périurbain* pour y vivre, et y semblent attachés d'une manière ou d'une autre. Certains le perçoivent même comme une évidence, comme si c'était le « bon choix » à faire. Ils semblent attachés à la fois à l'idée de vivre dans une maison, mais aussi aux différents lieux du quotidien qu'ils fréquentent. Comment et pourquoi choisissent-ils cette maison, cette localisation ? Comment racontent-ils ces lieux par l'intermédiaire de leur vie quotidienne ? Finalement, d'où viennent ces différentes formes d'attachement aux lieux, comment se définissent-elles, se construisent-elles et se traduisent-elles dans le quotidien des habitants ?

[1] Signifie « bien », « très bien ».
[2] Équivalent de « à deux niveaux ».
[3] Bonnet.
[4] Festival musical ayant lieu annuellement en juillet dans le centre-ville de Québec, sur différentes scènes de plein-air installées pour l'occasion.

Bien sûr, si on s'appuyait sur les dires de personnes habitant dans des appartements situés dans des centres de grandes villes, nous retrouverions probablement des types de récits similaires adaptés à la situation, montrant également des formes d'attachement. En effet, lorsque cela est possible, nous vivons dans des lieux qui nous conviennent, sinon nous nous y adaptons plus ou moins. Toutefois, pour cette recherche, nous nous concentrerons sur les premiers habitants évoqués : ceux de maisons dans le *périurbain*. Ce sont des territoires qui ont attiré mon attention : entre critiques vives et parfois insistantes véhiculées par les médias et évidences exprimées par de nombreux habitants, des contradictions se révélaient. J'ai souhaité éclaircir ce paradoxe, entre mépris des uns et satisfaction des autres (que j'ai observée dans un premier temps dans le Pays de Brest où j'ai grandi). La dissonance n'a fait que s'accroître. J'ai parfois constaté le désintérêt ou l'expression de stéréotypes condescendants sur ces sujets lors de mes études en école d'architecture à Paris, de 2009 à 2014 : les contextes périurbains et les références architecturales à la maison individuelle étaient peu présentes, ce qui m'avait grandement étonnée. Les portraits énoncés des habitants du périurbain, souvent caricaturaux, ne semblaient pas correspondre à ce que je pouvais entendre ou constater sur des territoires que je pratiquais régulièrement. Les cours d'urbanisme et de paysage ont contribué à exacerber mon intérêt pour ce sujet, que j'estime nécessaire pour la fabrique des territoires dans leurs diversités. Ainsi, j'ai souhaité approfondir ces questionnements en m'intéressant aux recherches qui donnent d'autres points de vue, tout en menant moi-même une enquête afin de mettre en évidence et d'analyser différents éléments que nous allons maintenant décrire.

Des habitants, des maisons, des lieux *périurbains* : plusieurs sujets, objets, échelles que nous souhaitons articuler. Ces trois thèmes principaux ne seront pas traités indépendamment les uns des autres mais bien dans un tout, respectant le fait qu'ils sont mouvants et dynamiques. En effet, les territoires *périurbains* sont en perpétuelle évolution. Trop souvent ramenés à des stéréotypes, ils sont au fond hétérogènes, ambivalents, souvent sophistiqués. La maison, quant à elle, peut se transformer, se modifier, évoluer dans l'espace et dans le temps. Ses habitants, qui constituent la maisonnée, peuvent également changer, ce qui participe de cette dynamique constante. C'est d'ailleurs là où le sujet de recherche a petit à petit glissé : de l'étude du *périurbain*, puis de la maison, considérée comme l'un des emblèmes de ces territoires et vue dans un premier temps comme un objet matériel et symbolique, nous sommes passés à l'étude de ce qu'il s'y passe, à ce qu'est la maisonnée, constituée des personnes qui y vivent. Saisir leurs paroles, leurs attitudes, leurs comportements, leurs pratiques, leurs représentations, leurs imaginaires, leur quotidien est alors devenu central. Finalement, outre la volonté de définir, décrypter, expliciter les territoires *périurbains*, cette recherche vient aussi interroger le rapport des habitants à ces lieux et à leurs maisons, et plus particulièrement ce qu'expriment les paroles habitantes, racontant des pratiques mais aussi des imaginaires. La construction de cet objet de recherche s'est faite petit à petit, avec des recadrages réguliers propres à la méthode inductive utilisée. Si le questionnement qui m'a fait entreprendre cette recherche était : « Quelles sont les caractéristiques et les ressorts du *périurbain* qui semblent en maintenir l'attractivité et le développement en dépit des critiques auxquelles il fait face ? », il a vite été complété et nourri par diverses réflexions et par le travail d'enquête, pour en arriver à : « Comment se développent et se traduisent les différentes formes d'attachement aux lieux de vie pratiqués au quotidien par

les habitants de maisons ? ». Le chapitre 1 permettra de montrer le cheminement de pensée et la généalogie des questions de recherche, de la problématique et des hypothèses.

En outre, les méthodes qualitatives et compréhensives choisies (entretiens avec les habitants, observations directes, participation observante, approche ethnographique) permettent de mettre en avant les propos des habitants, l'importance de les écouter et même de les lire grâce aux transcriptions d'entretiens. C'est pourquoi nous en trouverons de manière très régulière, préférant renvoyer à de véritables séquences d'entretiens, parfois longues, pouvant ainsi être contextualisées. L'enjeu de ce travail de thèse est de déceler, *via* les paroles habitantes qui racontent des pratiques et des imaginaires, des liens aux lieux, et plus précisément des formes d'attachement. Des lieux, les habitants en pratiquent de nombreux au quotidien - selon des préférences, des choix, des arbitrages, des contraintes - situés en ville, à la campagne, ou encore proche du littoral. Leur maison et leur jardin semblent aussi leur tenir grandement à cœur. Généralement, en être propriétaire est attendu et désiré. Mais quel est ce *périurbain* dans lequel ils vivent, terme qui n'est jamais venu à leurs lèvres lors de nos rencontres ? D'ailleurs, il ne paraît pas toujours approprié aux situations rencontrées et observées. Nous en ferons la critique argumentée dans le courant de la thèse.

Une enquête compréhensive entre Brest, Québec et Nantes-Saint-Nazaire

Ce travail de recherche interdisciplinaire (entre études urbaines, géographie, aménagement de l'espace, sociologie, anthropologie) et cette enquête empirique en immersion (basée sur des entretiens et des observations, dont une participation observante) mettent en scène différents contextes locaux : nous étudions les territoires du Pays de Brest, de la Communauté Métropolitaine de Québec et du pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire. La prise en compte de ces contextes est importante : nous ne pouvons assimiler un territoire *périurbain* à un autre, dans une transposition, même si des points communs, tout comme des différences, existent. Ils ne seront d'ailleurs pas traités dans une comparaison mais dans un croisement et un apport mutuel. Les territoires étudiés dans cette thèse sont différents de la région francilienne, de Toulouse ou encore de Lyon par exemple, qui font eux aussi l'objet de nombreuses recherches autour de ces thématiques du *périurbain* et de la maison individuelle. Ici, les territoires brestois tiendront la place principale, dans un contexte de familiarité puisque j'en suis originaire ; les territoires québécois viendront ensuite, dans un contexte de décentrement permis par une immersion de quatre mois ; les territoires nanto-nazairiens, analysés de manière plus ponctuelle, seront un terrain mineur, dans un contexte de proximité du laboratoire. Le chapitre 2 permettra d'y revenir en détail.

Les actualités autour de la maison individuelle et du *périurbain* : des critiques vives aux avantages reconnus

Le contexte actuel dans lequel s'inscrit cette recherche suscite de vifs débats. Les médias regorgent d'éléments sur le *périurbain* et le désir de maison individuelle, entre injonction au

développement durable et critique de l'étalement urbain[5]. Par exemple, l'émission *Le monde en face* sur France 5, diffusée le mardi 7 janvier 2020, a présenté le documentaire « Rêve pavillonnaire, les dessous d'un modèle ». On y trouvait de nombreuses accusations contre les « pavillons » construits dans les années 1960 en évoquant des « désenchantements », des « désillusions » et même des situations de « survie ». Soulignons cependant la partie historique qui en dresse habilement les évolutions. Ce film dépeint surtout un tableau de familles exprimant leurs déceptions d'être venues s'y installer, l'émission choisissant de nous montrer des cas extrêmes ou dramatiques, dans une vision unilatérale (Devisme et al., 2020). Ces critiques encore existantes d'un *périurbain* qui serait homogène - notamment dans *Comment la France est devenue moche* (Jarcy et Remy, 2010) et *La France périphérique* (Guilluy, 2014) - méritent des nuances, d'où la nécessité d'aller « voir de près ». En effet, s'il existe certainement des habitants « désenchantés », d'autres sont aussi probablement satisfaits, comme nous l'avons vu avec les habitantes Carole et Josée.

À l'inverse, certains articles de presse font l'éloge de ces modèles. Un article de journal du 25 octobre 2019 indique que « Les Français plébiscitent la vie à la campagne »[6], étant seulement 13 % à déclarer préférer vivre dans une métropole. Un autre datant du 25 mai 2020, à la suite du confinement imposé par la Covid-19, indiquait « Confinement : merci la maison individuelle ! »[7], la maison et son jardin faisant d'ailleurs l'objet d'un désir - encore présent aujourd'hui - depuis 1947, ce qu'une enquête de l'INED avait révélé (Girard, 1947). Dans le contexte de la crise des Gilets Jaunes, qui révèle certaines inégalités et met sur le devant de la scène les « oubliés » de ces territoires, ou encore dans le contexte du confinement de près de trois mois, les regards sur certains territoires ont évolué. Depuis quelques années déjà la tendance changeait et certains auteurs parlaient de ces territoires comme hétérogènes, complexes et ambivalents, déjouant certains clichés. Un urbanisme et une « politique du quotidien » (Offner, 2019) permettraient de les appréhender de manière plus fine, c'est pourquoi cette recherche s'intéresse au quotidien des habitants de ces territoires.

Les mouvements du texte : plan de la thèse

Cette thèse est structurée en quatre parties et neuf chapitres, la première partie se voulant introductive et les trois suivantes constituant le cœur de la démonstration.

La **première partie** (chapitres 1 & 2) permettra de poser tous les éléments nécessaires à la compréhension de la recherche présentée. Dans le **chapitre 1**, nous expliciterons le contexte de formation du sujet et des objets de recherche, y compris la dimension personnelle venant s'immiscer. Puis nous développerons les différentes notions et concepts sollicités : le *périurbain* ; l'accession à la propriété de la maison et son jardin ; les habitants et leur vie quotidienne ; leurs paroles et leur attachement aux lieux. Ces notions s'articulent aux pratiques et imaginaires des

[5] Nous ne nions pas, bien sûr, les inconvénients et les problématiques écologiques et environnementales du *périurbain*, mais ce ne sera simplement pas l'objet et le sujet de notre recherche qui s'intéresse à la vie quotidienne des habitants et à leurs manières de vivre et de percevoir les territoires.
[6] Article issu d'Ouest-France, 25-10-2019. Cf. Annexe E, p. 552.
[7] Article issu d'Ouest-France, 25-05-2020. Cf. Annexe F, p. 553.

habitants. Nous détaillerons ensuite la genèse de la problématique, des questions et des hypothèses de recherche. Le **chapitre 2** justifiera le choix des trois terrains d'études (brestois, québécois, nanto-nazairien) et leurs contextes, ainsi que la manière de les croiser. Nous aborderons ensuite la place de la chercheure dans cette enquête et les diverses méthodes employées : entretiens, observations, carnets de bord, participation observante, dans une démarche inductive, qualitative et compréhensive. Ces méthodes sont toutes liées à des disciplines des Sciences Humaines et Sociales : nous détaillerons cet ancrage interdisciplinaire. Enfin, nous ferons un point sur les paroles habitantes analysées et sur les types d'écriture que nous retrouverons dans la thèse.

La **seconde partie** (chapitres 3, 4 & 5) détaillera les différents lieux quotidiens - urbains, *périurbains* ou ruraux - que les habitants fréquentent. Le **chapitre 3** précisera les visions, représentations et imaginaires que les différents lieux vécus, pratiqués, habités suscitent chez eux. Il explicitera la différence entre espace et lieu avant d'évoquer le rapport des habitants à la ville et à la campagne. Puis il parlera d'une quête de nature, pour conclure sur le *périurbain* et sa complexité. D'ailleurs, plus que de *périurbain*, qui ne semble pas correspondre à la réalité des phénomènes observés, nous prendrons le parti d'utiliser le terme d'« alter-urbain », pour des raisons que nous expliciterons dans ce chapitre. Le **chapitre 4** traitera à la fois des aménités urbaines et naturelles au quotidien qu'offrent des territoires maillés, où les habitants « ont tout » à proximité. Nous évoquerons aussi les différentes pratiques de déplacement, entre l'omniprésente voiture, les transports en commun peu utilisés et la marche. Quant au **chapitre 5**, il mettra en évidence des polarités concrètes habitantes, plus que de parler uniquement de centralités. Nous étudierons plus en détail la polarité du cinéma. Nous analyserons aussi le langage et les propos des habitants, entre alentours, périphérie, ville centre, proximité, avant de nous arrêter sur une forte polarité : celle de la maison.

La **troisième partie** (chapitres 6 & 7) traitera de la maison et du jardin présents sur les territoires invoqués dans la partie précédente. Le **chapitre 6** s'intéressera aux parcours résidentiels et aux différentes étapes des habitants dans leur parcours de vie, ponctués d'événements, dont les déménagements. Il parlera aussi des habitudes et de l'appropriation nécessaire dans ces nouveaux lieux. Le **chapitre 7** décrira le désir de maison et de jardin. Il précisera les logiques habitantes et les recherches et visites de maison, entre critères établis et coups de cœur. Il racontera différentes situations quotidiennes dans ces lieux familiers. Nous évoquerons aussi le « je-ne-sais-quoi » et la difficulté pour les habitants à expliquer ce désir, ce que nous tenterons de faire à travers les imaginaires et les expériences passées, présentes et projetées.

Enfin, la **quatrième et dernière partie** (chapitres 8 & 9) nous amènera à expliciter les différentes formes d'attachement aux lieux, les figures habitantes qui ressortent des analyses, et la condition habitante alter-urbaine. Le **chapitre 8** reviendra tout particulièrement sur le terrain québécois et sur la place de l'habitant au sein d'une maisonnée dans une banlieue, en mettant en avant l'enjeu des espaces domestiques. Il évoquera aussi la manière dont un projet immobilier peut venir perturber le quotidien et les habitudes instaurées des habitants, questionnant leur lieu idéal et ces liens aux lieux. Enfin, le **chapitre 9** exposera différentes figures habitantes après

avoir mis en avant diverses formes d'attachement aux lieux, aux choses, aux personnes. Elles se traduisent différemment selon les origines, les souvenirs, les appropriations des lieux, les relations sociales. Puis nous expliciterons la condition habitante alter-urbaine, entre entrelacement de pratiques, d'imaginaires, d'expériences, de liens sociaux et de multiples mondes et réalités, notamment la réalité sociale quotidienne de ces habitants.

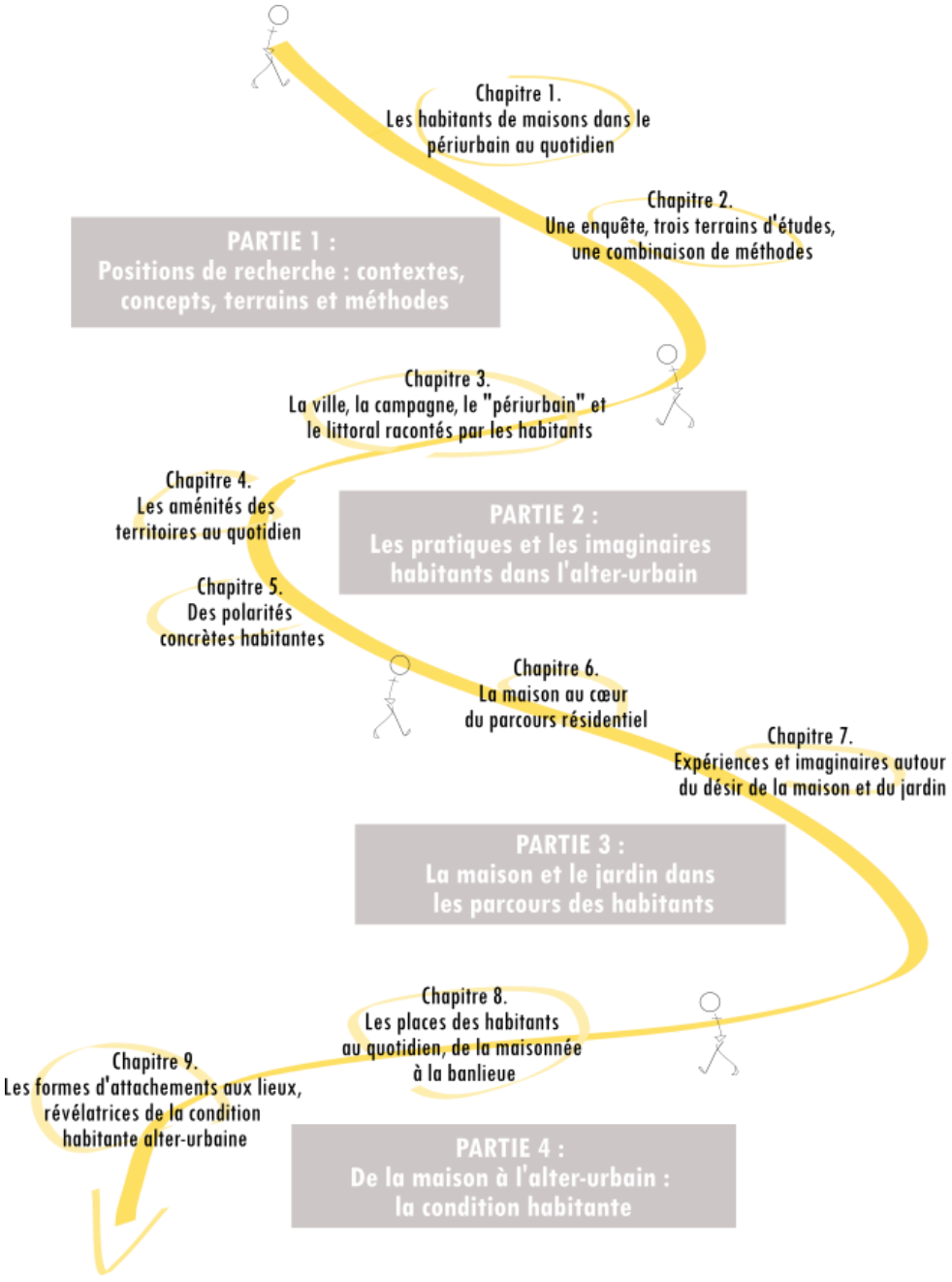


Figure 1 - Arpentage et cheminement du lecteur au fil de la thèse, à la rencontre des concepts, analyses et habitants des territoires de Brest, Québec et Nantes-Saint-Nazaire.
Source : Florie Colin, 2020

PARTIE 1.

POSITIONS DE RECHERCHE : CONTEXTES, CONCEPTS, TERRAINS ET MÉTHODES

Cette partie liminaire permet de poser les jalons de ce travail de recherche. Elle se veut complémentaire de l'introduction générale. Les réflexions conceptuelles et méthodologiques énoncées ici traversent également l'ensemble de la thèse : en effet, elles ne constituent pas uniquement un préalable qui permettrait ensuite de ne plus y revenir, mais elles sont un gage de bonne compréhension de la suite.

Le chapitre 1 présente le cadre de la recherche : contexte de formation du sujet, définition des objets de recherche, notions et concepts centraux, généalogie de la problématique et hypothèses de recherche.

Le chapitre 2 explicite les choix des trois terrains d'études (brestois, québécois et nanto-nazairien) dans des contextes différents, et en fait la description. Il introduit également la place de la chercheure en immersion, les diverses méthodes employées ainsi que l'ancrage épistémologique de ce travail.

CHAPITRE 1.

LES HABITANTS DE MAISONS DANS LE PÉRIURBAIN AU QUOTIDIEN

Le *périurbain* est un concept qui interroge. Devenu un phénomène largement étudié, il subsiste cependant des interrogations à son égard. Pourquoi est-il exposé à tant de clichés et condamnations, quand il paraît être une simple évidence pour d'innombrables habitants ? Quelles sont les éventuelles différences ou similitudes entre le périurbain français et la banlieue québécoise ? Nous pouvons également nous attarder sur le fort taux d'accession à la propriété de maisons et nous interroger sur ses effets concernant la fabrique des territoires. Demandons-nous aussi comment les habitants y vivent. Ils semblent petit à petit y prendre des habitudes, y construire des repères et y instaurer des rituels ; finalement, ils pratiquent et habitent ces territoires. Cela peut engendrer des sentiments d'attachement à des lieux du quotidien.

Ce chapitre permet alors de mettre en avant l'apparition et la construction du sujet et des objets de recherche - notamment en lien avec le cadre autobiographique de la chercheure - ainsi que les notions et concepts principaux utilisés : le périurbain ; la propriété de la maison individuelle et de son jardin ; les habitants des lieux, protagonistes de l'enquête et leurs pratiques au quotidien ; les paroles habitantes et l'attachement aux lieux. Il présente également la généalogie des questions de recherche, de la problématique et des hypothèses avant de rappeler les mouvements principaux du texte.

1) Contexte de formation du sujet et de l'objet de recherche

1.1. Un cadre autobiographique : vivre dans une maison dans une petite ville…

Saint-Renan. Lieux d'innombrables souvenirs, lieux familiers, sentiment d'appartenance. J'y suis née, alors que la clinique Saint-Ronan et sa maternité existaient encore[8]. J'y ai ensuite vécu dans trois maisons différentes, dont l'une où je n'ai aucun souvenir, que mes parents avaient fait construire. Concernant la seconde, de vagues « flashs » me viennent parfois en mémoire, moins des lieux en eux-mêmes que de situations et scènes quotidiennes qui s'y sont déroulées, notamment dans la salle à manger. Pour la troisième, les images du chantier me viennent encore en tête. Je m'y rendais du haut de mes cinq ans, effarée de voir comme l'étage était gigantesque, avec ses cloisons encore imaginaires et dessinées uniquement sur plans. J'ai donc passé mon enfance et mon adolescence dans cette maison[9] et cette commune[10], avec mon père, ma mère, ma grande sœur et pendant une quinzaine d'années, mon chien. Cette maison, où vivent encore mes parents aujourd'hui, se trouve au bout d'une allée de gravillons, dans une petite rue qui est en réalité une impasse. J'ai habité ces lieux jusqu'à mes 18 ans, et je les habite encore régulièrement aujourd'hui, venant souvent voir mes parents et parlant encore parfois de ce lieu comme de « chez moi ».

Quand je ne faisais pas de caprice pour me faire conduire en voiture, j'allais à pied, en maximum quinze minutes, à l'école primaire ou au collège - très souvent avec mes voisins -, chez mes amies, à l'école de musique pour mes cours de solfège un soir de semaine et de synthétiseur le mercredi après-midi, chez ma grand-mère… J'aimais - seulement quand le temps était clément -, marcher dans ces rues que je connais par cœur, passer devant ces maisons et ces petits jardins, devant l'hôpital Le Jeune qui s'avère être une maison de retraite, devant le lavoir en bas du collège, près du petit muret en pierres devant le cabinet du kiné au niveau du petit rond-point ou encore dans la ruelle pavée qui menait à la nouvelle médiathèque - qui a fait mon bonheur lorsqu'elle a ouvert en 2001, arborant sur sa façade vitrée un extrait du texte de *Alice au pays des merveilles* -, ainsi que, plus tard, sur le parking de la piscine Spadium ouverte en 2005, lorsque j'avais 14 ans, dans laquelle j'ai ensuite travaillé lors des périodes estivales de mes années d'études, de 2010 à 2014. Si nous devions aller plus loin dans la ville, nous nous donnions rendez-vous avec mes amies près du fameux lavoir pour nous rendre à plusieurs chez une autre amie. J'aimais aller promener mon chien dans ces calmes lieux résidentiels, seule avec lui ou en compagnie de ma sœur, de mes parents ou parfois de ma grand-mère. J'adorais aussi occuper la rue, mon jardin et ceux de mes voisins (notamment celui avec l'immense mimosa) et les talus, dont celui situé derrière le garage, avec mes acolytes de jeu. En rentrant de l'école, je prenais vite le goûter, faisais mes devoirs et demandais régulièrement : « je peux aller jouer dehors ? », phrase que j'imagine prononcée d'innombrables fois par les enfants.

Lors de mon entrée au lycée, la routine du car du réseau Penn-Ar-Bed[11] a commencé : lever à 6 h 15, départ de la maison à 7 heures à pied (et au fil du temps, de plus en plus tard, ce qui m'obligeait parfois à courir et à accepter les remarques piquantes des chauffeurs de cars qui nous connaissaient) pour prendre le car à 7 h 15, afin de me rendre au lycée à Brest. Ceux de Plouarzel ou de Porspoder, eux, se levaient encore plus tôt que nous, « ceux de Saint-Renan ». J'arrivais au lycée vingt voire vingt-cinq minutes avant

[8] Je suis née en 1991 et elle a fermé en 2004.
[9] Maison d'environ 130m^2 et terrain d'environ 1000m^2.
[10] Population de Saint-Renan : 4450 habitants en 1975 ; 8097 habitants en 2016.
[11] Depuis septembre 2018, il a fusionné avec le réseau régional unique BreizhGo.

le début des cours de 8 heures, étant donné sa localisation dans la ville, « du bon côté pour nous », ce qui nous évitait un trop long trajet en car. En revanche, cela obligeait à patienter à la cafétéria en attendant la sonnerie, avec les autres personnes venant en car. Les Brestois ou ceux qui se faisaient conduire en voiture par leurs parents arrivaient juste à l'heure. Lors de mon adolescence, j'ai parfois été envieuse de cette camarade qui vivait à Brest et venait à pied au lycée en cinq minutes. J'étais peut-être aussi plus dépendante de mes parents que les adolescents brestois sur certains aspects. Mais finalement, la plupart de mes amis habitaient à Saint-Renan, Plouarzel, Bourg-Blanc ou encore Plougastel, l'habitude des transports scolaires était donc de mise pour beaucoup. Moins de liberté au niveau de l'accessibilité et de la mobilité vers Brest avait sa contrepartie pour d'autres choses, notamment grâce au cadre de vie ; en effet, avec ma grande sœur, nous nous trouvions chanceuses d'avoir une maison, un jardin et de pouvoir aller à la plage très régulièrement. J'ai passé le Code de la route dès que j'ai pu, à 16 ans, en même temps que l'une de mes amies, puis j'ai obtenu mon permis à 18 ans et 3 mois exactement, après avoir suivi la conduite accompagnée. C'était alors une évidence pour les adolescents qui avaient la chance de pouvoir s'inscrire à l'auto-école : cela représentait un budget conséquent.

Mes voisins, mes amis, les amis de mes parents, ma grand-mère aiment vivre à Saint-Renan pour son calme, sa proximité à la fois de Brest et de plusieurs belles plages de la côte Ouest, pour toutes les commodités qui sont à proximité et les activités qu'offre la ville (centre socio-culturel, piscine, cinéma, commerces, médecins, associations diverses, école de musique, grandes surfaces, coiffeurs, boutiques de vêtements, service de car…), mais aussi pour son cadre plutôt arboré et ses lacs propices à des promenades, dont j'ai parfois profité en famille, même si le réflexe et l'envie étaient généralement de se rendre au bord de la mer. J'ai donc grandi dans une commune que l'on pourrait qualifier au premier abord de *périurbaine*[12], avant d'aller étudier l'architecture à Paris pendant trois ans, puis à Valencia en Espagne pendant un an, avant un retour d'un an à Paris pour passer mon diplôme. Ensuite, j'ai mis le cap sur une autre grande ville, Lyon, dans laquelle j'ai habité et travaillé durant presque deux ans en agence d'architecture. Puis le début de ma thèse en janvier 2017 a coïncidé avec mon retour dans l'Ouest de la France, entre Brest et Nantes.

Mon arrivée à Paris après avoir vécu 18 ans à Saint-Renan fut une expérience très riche autant qu'un choc par le contraste entre les lieux. Passer d'une maison avec un jardin, dans un grand espace, dans une rue très calme où la nuit offre un silence total, à un studio au 6ème étage d'un immeuble donnant sur une avenue très passante d'un arrondissement populaire de Paris, représentait pour moi un énorme changement dans ma perception des lieux et mon ressenti, notamment concernant les bruits, les odeurs, l'agitation presque constante, l'effervescence de la ville. Se sentir à la fois oppressée et libre, perdue dans ce vaste espace anonyme et impersonnel au premier abord, avec une diversité incroyable qui m'attirait et me fascinait. Je m'y plaisais, mais la vue sur le jardin me manquait, tout comme le silence et la sensation d'apaisement la nuit, et la proximité de la mer encore plus. Les escaliers de ma maison (celle de mes parents ![13]) me manquaient aussi. Je vivais plutôt une double résidence qu'un réel emménagement

[12] Cf. « Saint-Renan, une commune périurbaine convoitée de l'agglomération brestoise », se loger.com, 22 octobre 2017. https://edito.seloger.com/actualites/villes/saint-renan-une-commune-periurbaine-convoitee-de-l-agglomeration-brestoise-article-20094.html

[13] Cela a valu plusieurs quiproquos avec mes amis lorsque j'étais étudiante : mon *« chez moi »* était à la fois mon studio parisien mais aussi ma maison renanaise. Ils me reprenaient souvent : *« chez tes parents ! »* On peut se référer à l'article d'Emmanuelle Maunaye qui parle d'attachement et de détachement lorsque les jeunes passent de chez leurs parents à chez eux. Elle y explique que plusieurs « chez-soi » peuvent coexister (Maunaye, 2000).

parisien, même si je passais bien plus de temps dans mon studio. Je rentrais environ une fois par mois à Saint-Renan, pour un week-end. À Lyon, cette ambivalence me poursuivait parfois, quand les mots me devançaient : « je rentre ce week-end » (sous-entendu, je vais passer le week-end chez mes parents à Saint-Renan). Rentrer. Être entre deux univers. Deux « chez-moi » alors ? Celui de Paris puis de Lyon, et en parallèle celui de Saint-Renan (je disais « à Brest » ou « en Bretagne » pour faciliter les échanges avec les autres) avec ma famille et la mer toute proche. Chez moi, chez mes parents, dans la maison, *versus* mes appartements que j'habitais seule ou avec mes colocataires.

Lors du cycle de licence de mes études d'architecture à Paris (2009-2012), nous n'avons pas une seule fois conçu de maison (excepté une petite maison d'artiste, mitoyenne des deux côtés, sur une petite parcelle très restreinte, dans Paris) et encore moins travaillé sur des espaces *périurbains* ou ruraux. Avec du recul, cela me surprend et m'interpelle. Nous avons alors travaillé sur une succession de projets conçus sur des sites parisiens, souvent imposés. Mon Projet de Fin d'Études m'amènera à travailler sur le technopôle de la région de Brest, située à Plouzané et donnant sur la mer. Mon regard d'architecte Diplômée d'État, dans un monde où la maison individuelle peut parfois être jugée sans intérêt, voire stigmatisée - ce que j'ai observé dans certains discours émanant de mon école d'architecture parisienne, et chez moi à 18 ans, ayant eu un sentiment de rejet de ce territoire, possiblement plus par esprit de contradiction que par réelle conviction -, permet d'analyser les situations de manière réflexive. Je voudrais non pas forcément renverser ces propos autour de la maison et du *périurbain* mais au moins les nuancer. En effet, je souhaite remettre sur le devant de la scène cet « objet » qu'est la maison, et surtout les habitants qui y vivent. Finalement, je souhaitais prendre de la distance tout en m'inspirant de ces expériences passées.

Ce texte, que l'on pourrait appeler *« Quand la chercheure est une architecte originaire d'une commune périurbaine du Pays de Brest »*[14], et qui relève presque de l'ordre d'une écriture de journal de bord intime, montre les souvenirs, les perceptions, le quotidien passé dans différents lieux familiers et les rapports que j'ai entretenus avec eux. Il permet de saisir le contexte présent en amont de l'enquête et l'incorporation biographique dans le choix du sujet, par ce vécu mémoriel et sensoriel retranscrit ici, en tant qu'élément déclencheur de la recherche. En effet, l'implication personnelle impacte forcément la recherche. Ces explications permettent aussi de donner certaines clés de compréhension au lecteur sur l'un des contextes dans lequel cette thèse est rédigée. Ces éléments biographiques sont importants selon moi afin d'introduire le lecteur plus avant dans les analyses. En effet, faire un travail de remémoration et de « ré-imagination des lieux », tout comme les habitants que j'ai sollicités, me semblait nécessaire. Ainsi, je pouvais mieux me rendre compte de ce que les habitants auraient à faire en me livrant moi-même à une partie de l'exercice, en mobilisant des souvenirs et mes propres paroles. De plus, ce travail montre l'envie d'éclaircir certaines contradictions pouvant se révéler dans les pratiques et les imaginaires.

1.2. … puis étudier dans une école d'architecture parisienne

La définition de ce travail de recherche s'inscrit aussi dans la continuité d'un mémoire-recherche réalisé au sein de l'ENSA Paris-la-Villette en 2014, *Les valeurs sensibles (esthétiques, perceptives et sensorielles) du paysage, facteurs d'enrichissement de la qualité d'usages et de la sociabilité dans*

[14] Mon parcours résidentiel est présenté dans l'Annexe G, p. 554.

les parcs urbains - Études des jardins du Túria, Valencia (Espagne). Mon intérêt se portait déjà sur les usagers et les habitants. J'ai souhaité travailler, cette fois, sur les espaces *périurbains*, l'approche habitante s'immisçant aussi petit à petit, tout comme le fait d'observer les situations autour des maisons individuelles. Travailler sur le terrain brestois fut décidé dès le départ avec l'envie, dès l'amorce du sujet, de porter un regard ethnographique sur ces lieux qui m'étaient familiers. Ce terrain s'avère pertinent au regard du sujet, étant un haut-lieu de *périurbanisation* et de constructions de maisons individuelles. Deux autres terrains ont pris place assez vite dans cette recherche, dans des intensités diverses : le terrain québécois, dans un contexte de décentrement, et le terrain nanto-nazairien, dans un contexte de proximité par rapport au laboratoire nantais, le CRENAU, auquel je suis rattachée. L'objet de recherche s'est consolidé, petit à petit, tout comme le choix des méthodes à mobiliser, assez vite déterminées comme qualitatives. Malgré la difficulté de traiter de ce sujet, parfois déconsidéré par le monde de la recherche pouvant être tributaire d'une vision urbano-centrée et qui pourrait se demander « pourquoi s'intéresser aux gens ordinaires ayant fait le choix d'une vie peu écologique ? », je m'apprête donc à rencontrer des habitants à domicile et à observer différentes situations, pratiques, comportements et attitudes. La spécificité de l'objet de recherche, qui prône une approche interdisciplinaire, traite du rapport des habitants de maisons dans le *périurbain* à leurs lieux de vie et aux éventuelles formes d'attachement aux lieux qu'il engendre, et cherche à comprendre comment leurs paroles - agissant ici comme des régimes de preuves -, leurs pratiques et leurs imaginaires peuvent venir signifier, expliquer et expliciter leur condition habitante.

2) Notions et concepts mobilisés dans cette recherche sur les habitants de maisons dans le *périurbain* au quotidien

Nous allons ici nous positionner dans la littérature concernant les notions et concepts principaux de la thèse, avant de les faire dialoguer plus longuement avec les matériaux empiriques issus du travail de terrain. Néanmoins, le lecteur remarquera que cette partie plus théorique contient tout de même quelques extraits d'entretiens, les paroles habitantes étant le matériau essentiel sur lequel s'est fondée cette recherche et agissant comme des sources et des preuves. Elles avaient donc leur place dès cette partie, et cela s'accentuera dans les prochaines. Les éléments de contextualisation présentés ici, en amont, sont essentiels pour comprendre la suite. Nous préciserons d'autres éléments au fil de la thèse, quand cela sera nécessaire. Ces brèves revues de littérature ne prétendent bien sûr pas à une exhaustivité, mais sont construites de sorte à dire l'essentiel au lecteur en matière de contextualisation par rapport au travail de recherche mené, avant de rentrer plus avant dans le cœur de l'enquête, sa restitution et ses analyses.

2.1. Le *périurbain*, fruit de recherches depuis les années 1960, et fruit de nombreux clichés

« Lorsqu'il s'agit de décrire ce qu'est cette catégorie d'espace, le périurbain provoque un glissement référentiel. ***Il est d'abord identifié en regard des catégories constituées et stabilisées que sont l'urbain et le rural. N'étant ni spécifiquement l'un, ni exactement***

> ***l'autre, la recherche de ses limites est, en grande partie, vaine.*** *L'énigme périurbaine se pose essentiellement en termes de position dans un classement hiérarchique et implicitement normé. L'espace périurbain est ainsi d'emblée défini sur le registre de la faiblesse et de la déqualification, en infériorité plutôt qu'en substance. » (Fourny et Lajarge, 2012, p. 5)*

Le *périurbain*. Une thématique très large, avec une définition généralement floue chez celui qui s'y essaye. Comme l'expliquent Marie-Christine Fourny et Romain Lajarge, les limites entre urbain, *périurbain* et rural, si elles existent, sont difficiles à définir, que ce soit géographiquement ou socialement. Les manières de désigner les lieux, tout comme les représentations et imaginaires semblent par exemple être une manière de travailler afin d'éclairer certains de ces aspects. Mais revenons sur les termes de « *périurbain* » et de « banlieue », dans deux contextes différents - la France et le Québec -, qui ne sollicitent pas les mêmes histoires, épistémologies, représentations, termes et significations. Pourtant, ils ont aussi des éléments communs, ce que nous pourrons d'ailleurs observer sur les trois terrains d'études.

Le périurbain et la banlieue : une pluralité d'approches dans le monde de la recherche

En France, depuis peu, le *périurbain* et ses territoires sont très étudiés, sans toujours être débarrassés des critiques, clichés et préjugés de naguère. Toutefois, il n'est plus stigmatisé automatiquement ; l'intérêt de s'en préoccuper n'est donc plus à démontrer. Pourtant, des mystères subsistent, et tout le monde ne reconnaît pas encore son assise et sa richesse. Le *périurbain* est un terme parmi plusieurs autres dans le monde de la recherche parmi lesquels : tiers-espace (Vanier, 2000), ville invisible, urbain diffus, urbanisation profuse (Le Couédic et Prigent, 2014), espaces intermédiaires (Bonerandi, Landel et Roux, 2003), urbain généralisé (Brès, 2015), ville éclatée (May et al., 1998), ville étalée (APUMP et IET, 2003), banlieue pavillonnaire (Cartier et al., 2008), ville-archipel (Chapuis et Viard, 2013), ville émiettée (Charmes, 2011), rurbain et ville éparpillée (Bauer et Roux, 1976), périmétropolitain (Jeanmonod, Chadoin et Chauvier, 2016), ville émergente (Dubois-Taine et Chalas, 1998), périphéries urbaines[15] (UA CNRS 915, 1985), campagnes urbaines (Donadieu, 1998), termes employés en France ; d'autres naissent aussi en Allemagne avec la *Zwischenstadt* - entre-ville - (Sieverts et al., 2004), ou encore en Italie avec la *cita diffusa* - ville diffuse - (Indovina, 1990) (Grosjean et Secchi, 2010)[16].

Nous ne prétendrons pas faire un état des lieux exhaustifs sur cette question traitée par des chercheurs de différentes disciplines et dont de riches synthèses bibliographiques ont déjà été réalisées. Je pense ici au Cahier *La structuration du périurbain* coordonné par Laurent Devisme, faisant partie d'une démarche lancée par le PUCA en 2005 et qui permet de faire un tour d'horizon de ces questions, notamment du point de vue d'architectes et de géographes, autour de différents axes : les choix de résidence des nouveaux arrivants périurbains ; les pratiques spatiales des périurbains ; les acteurs en présence et la régulation des conflits dans les espaces

[15] Terme issu du colloque « Les Périphéries urbaines : Quelles sociétés ? quels espaces ? quels dynamismes ? ayant eu lieu à Angers les 6 et 7 décembre 1984.
[16] Cette liste n'est pas exhaustive mais répertorie les termes les plus souvent croisés au cours de la recherche. Les auteurs Hervé Marchal et Jean-Marc Stébé en font une très bonne genèse (Stébé et Marchal, 2018, chap. II).

périurbains ; les formes spatiales et formes d'habitat. Les ouvrages lus et analysés par François Madoré, Rodolphe Dodier, Marc Dumont et Laurent Devisme dans cette synthèse datent de 1966 à 2006 (Devisme, 2007), et plusieurs serviront dans cette recherche. Depuis, le programme de recherche « Du périurbain à l'urbain » lancé en 2011 a permis de mettre à jour certaines problématiques et thématiques à aborder. Dans ce contexte, la recherche coordonnée par L. Devisme, « Péri- : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif », a permis d'explorer des langages de restitution différents, notamment par des *« récits ambulatoires »*, dont l'ouvrage *La passagère du TER* (Pasquier, 2016) - qui a pu être source d'inspiration dans l'enquête -, des *« artifices photographiques et artefacts à narration »* ou encore de *« l'urbanisme descriptif »* (Devisme, 2014a). Ces types de recherches permettent de montrer l'intérêt de décaler le regard des modèles habituels, ce qui est particulièrement prégnant concernant cet objet de recherche longtemps regardé uniquement depuis la ville. D'autres ouvrages ont également permis de guider fortement cette recherche : *Habiter les espaces périurbains* (Dodier, 2012b) - qui permet d'analyser en profondeur l'enquête PERIURB, portant sur 915 ménages dans la région des Pays de la Loire - ou encore les ouvrages d'Éric Charmes, dont *La revanche des villages* publié récemment (Charmes, 2019). Nous les mobiliserons au fil de l'eau.

Les approches autour de cette question *périurbaine* sont extrêmement foisonnantes. C'est pourquoi celles uniquement économiques, juridiques, foncières, morphologiques ou politiques sont déjà évacuées. Elles ne sont pas au cœur de cette recherche, même si elles sont bien évidemment tout aussi intéressantes que celles retenues ici ; ces différentes approches sont complémentaires, et le travail des chercheurs est aussi de faire des choix concernant les angles de recherche. Une des approches choisies consiste à dire que la seule territorialisation de ces espaces ne suffit pas ; en effet, la réalité concrète des lieux mérite d'être prise en compte, tout comme les habitants de ces territoires, qui sont finalement les premiers concernés. Nous mobiliserons fréquemment la géographie, ainsi que la sociologie et l'anthropologie, et ponctuellement, quand cela s'avère nécessaire, les approches citées plus avant. Des approches plus sensibles et artistiques peuvent également servir d'appuis ponctuels[17].

Rappelons que ces recherches se font en parallèle de celles sur le rural et sur l'urbain, sur la ville et la campagne. En effet, la limite entre *périurbain* et rural par exemple est relativement floue. D'ailleurs, pour le géographe Michel Lussault, *« en France, le mouvement de périurbanisation est si accompli qu'on peut estimer que* ***le rural n'existe plus*** *à l'heure actuelle en tant que modalité spécifique d'organisation et de fonctionnement d'une société »* (Lussault, 2013b, p. 135). Il précise que *« cela ne signifie pas que le rural n'a plus d'existence, mais qu'il est inscrit dans ce processus d'urbanisation mondiale. Or, on reste trop tributaire de vieux schémas de pensée ville-campagne qui ne sont plus pertinents, tout comme l'opposition centre-périphérie »* (Lussault, 2013a). D'autres chercheurs supposent que le monde s'urbanise (Paquot, 2003) ou encore que la société se *périurbanise* (Sansot et Mongin, 2017). La limite entre le rural, le *périurbain* et l'urbain est en effet difficile à cerner, d'autant plus sur des territoires maillés et diffus[18]. Plus que des mots plaqués sur de tels phénomènes, très complexes, l'étude de faits, d'expériences vécues, de

[17] Nous pensons ici par exemple à l'approche de l'architecte Camille Michel qui a grandi dans un lotissement *périurbain* : il écrit et dessine sur ces lieux.
[18] À comprendre ici comme des territoires en opposition aux territoires radioconcentriques, en couronnes.

représentations, d'imaginaires et les observations réalisées permettent donc de donner des clés de lecture et de compréhension.

Une série de clichés et propos à déconstruire en France

> « - Et quand on parle de banlieue, ça t'évoque quoi ?
> *A : ça m'évoque plus quelque chose de conformiste… (pause) puis quelque chose avec des préjugés plus. Les gens en banlieue je trouve que… C'est peut-être un préjugé aussi justement de dire ça mais… T'sais la banlieue en général […] » (Alice, terrain québécois)*

Le *périurbain* fait l'objet de nombreux clichés, stéréotypes et préjugés. Nous préférerions simplement décrire, analyser et raconter ces territoires, mais nous devons le justifier et, pour ce faire, nous ne pouvons pas faire l'impasse sur ces clichés, parfois encore présents aujourd'hui. À l'instar de l'ouvrage de Karine Meslin et Loïc Rousselot, *Le logement social : des représentations aux réalités* (Rousselot et Meslin, 2016) ou encore de celui de Jean-Marc Stébé, Hervé Marchal et Marc Bertier, *Idées reçues sur le logement social* (Stébé, Marchal et Bertier, 2016), nous allons ici aborder quelques clichés récurrents à propos du *périurbain*, que nous avons pu voir, lire ou entendre, parmi le grand public mais aussi parmi les chercheurs. Certains sont déjà restitués et débattus dans le monde de la recherche en Sciences Humaines et Sociales (SHS). Mettons en avant les éléments qui permettent de dire pourquoi aller plus loin et les dépasser s'avère utile, tout en faisant une présentation assez générale et globale de ces territoires d'*entre-deux* : *entre* la ville et la campagne. Dans certaines situations, quelques-uns de ces clichés s'avèrent pertinents. Nous souhaitons surtout mettre en garde contre leur généralisation sans les rejeter dans leur ensemble. L'insistance avec laquelle nous parlerons des *périurbains* au pluriel (ou des situations, contextes, tendances *périurbain(e)s*) permettrait de combattre certains propos réducteurs. Énumérons alors quelques clichés régulièrement propagés par les médias, présents aussi dans certaines recherches, et voyons comment ils sont discutés. Plus loin dans la thèse, nous pourrons nous retrouver face à des situations précises issues de l'enquête sur les différents terrains, qui les nuancent, ou les contredisent ; dans cette partie, quelques paroles habitantes sont déjà retranscrites également, allant parfois dans le sens du cliché ou, inversement, le nuançant.

- <u>« Un lieu d'entre-soi, de repli et d'individualisme »</u>

> *« Relation de voisinage ici c'est calme ! Y'a pas de... Ben déjà on a l'avantage d'avoir des maisons des années 80 avec des terrains de mille mètres carrés. Du coup ça fait des maisons très éloignées les unes des autres. Du coup quand un voisin à trois maisons il fait la fête, ben j'entends rien hein. » (Gildas, terrain brestois)*

> *« Et... Il a battu sa femme ! Et finalement la police l'a cueilli un soir que je faisais ma vaisselle ! Moi j'avais jamais vu ça de ma vie là ! Mais elle elle est partie... Puis quand on parlait de solidarité… elle avait deux enfants ! Les deux enfants sont un petit peu plus jeunes que ma fille mais... Ils voisinaient t'sais puis tout ça. Alors elle est allée dans une maison de... De femmes battues ! Et finalement ben quand on parle de... Lui est allé en prison ! Et puis... Quand elle elle a déménagé, ben on était trois familles à l'aider à*

> *aller porter son ménage dans un autre appartement là. » (Françoise, terrain québécois)*

Le *périurbain* subit régulièrement le cliché d'être un lieu d'entre-soi, avec des habitants individualistes, qui ne seraient pas très ouverts aux autres. Le géographe R. Dodier souligne la controverse autour de *« la lecture de la vie périurbaine comme caractéristique d'un repli domestique ou de la montée d'un individualisme de nature à mettre en cause les bases même du "faire société" »*. Et de préciser : *« Sur ce second point, des interprétations récentes insistent sur la montée de l'entre-soi périurbain (Donzelot, 1999), sur le refus "du frottement assumé avec les autres" (Lévy, 2001, p. 7), sur le repli sur le logement et la fuite de la ville, mais aussi sur la montée du vote Front National dans ces espaces (Grésillon, 1998). Inversement, certains ont une vision des espaces périurbains comme figure emblématique de la ville au choix, par exemple dans le cadre conceptuel de la ville émergente (Dubois-Taine, Chalas, 1997), parant la mobilité de vertus émancipatrices »* (Dodier, 2007a, p. 31). On constate que, déjà à la fin des années 1990, la question est nuancée et les avis divergent, engendrant des tensions toujours vives : *« La situation de la vie sociale dans les espaces périurbains se caractérise par une forte tension entre deux possibles. D'un côté, par bien des aspects, les relations sociales, les rapports aux autres et l'implication dans la vie collective montrent que derrière l'individualisation des comportements, des attitudes citoyennes se diffusent. D'un autre côté, cette individualisation peut conduire à des attitudes de repli sur l'espace domestique, à une crainte du rapport aux autres, voire à une quasi-sécession sociale »* (Dodier, 2007a, p. 37-38). R. Lajarge et M.-C. Fourny notent quelques années plus tard que *« derrière la diversité sociale, apparaissent des formes d'organisation : l'insularité, la "clubbisation", les communautés fermées, l'appariement sélectif, toutes posées en figures de la périurbanité. Ces figures, dûment attestées, sont problématiques dans la mesure où elles sont référées à des valeurs normatives d'urbanité. Elles seraient l'expression de l'individualisme contemporain, remettant en cause un vivre-ensemble dont la ville et le rural sont les deux modèles »* (Fourny et Lajarge, 2012, p. 9). L'absence ou la moindre intensité du vivre-ensemble présumées sur les territoires *périurbains* s'avèrent réductrices et appellent des études fines, comme le montrent ces chercheurs, convaincus que des situations variées et contrastées peuvent cohabiter.

- <u>« Une relégation sociale et un non-choix de la part des habitants »</u>

> *« Non je crois que je pourrai pas vivre en ville. Je crois que si je vivais en ville… je déprime. » (Jeanne, terrain brestois)*

> *« Non moi je pense que c'est une complémentarité [entre la ville et la campagne]. Mais non non je m'imagine tout à fait capable de vivre en ville ! Moi oui. Par contre, mon fils et son père, c'est même pas possible » (Monique, terrain brestois)*

Le terme *périurbain* est, de fait, pensé à partir de la ville et très rarement de la campagne. Or, il paraît indissociable de ces deux notions, puisque les habitants se réfèrent fréquemment à l'un ou à l'autre. De plus, le regard uniquement urbano-centré demande à être décalé : on ne peut dire systématiquement que les habitants ont « quitté la ville » : certains n'y ont tout simplement jamais vécu. D'ailleurs, en Bretagne, les villes perdaient de la population lors de la vague d'exode rural de 1911 à 1954 ; le mouvement s'inverse ensuite jusqu'en 1975. La ville de Brest n'aura

finalement « capté » de la population qu'entre 1955 et 1975 sur tout un siècle. Nous constations aussi que la population vit souvent en dehors des grandes villes et semble fréquemment y rester. Parfois, la vie dans une grande ville peut être une étape ou un moment assez bref, par exemple le temps de faire ses études ou un stage professionnel. Les villes n'ont alors pas toujours le monopole. Les habitants qui vivent dans le *périurbain* n'y sont pas automatiquement par défaut, par exemple parce qu'ils n'auraient pas les moyens de se loger en ville ; au contraire, certains ont cherché à se loger uniquement dans ces lieux *périurbains* (quand d'autres, citadins, voulaient habiter uniquement en centre-ville et y sont aujourd'hui).

- « Des votes pour l'extrême droite »

> *« Y'avait une volonté à l'époque. On avait initié, on était plusieurs au conseil municipal à avoir initié une politique de développement durable, qui a un peu refait pschitt derrière quand on n'a plus été là, malheureusement ! » (Samuel, terrain brestois)*

Il est souvent entendu que les habitants du *périurbain* sont nombreux à voter pour le Front National (FN)[19] : *« à la lecture des cartes, on peut conclure que le vote extrémiste atteint ses meilleurs scores dans le monde périurbain et ce d'autant plus que l'aire urbaine est petite ou qu'elle est fragmentée (aire marseillaise). On a donc une vérification expérimentale sans équivoque de la force des modèles urbains présents dans les sociétés locales, le modèle de la ville compacte (dit "d'Amsterdam"), fondé sur la densité et la diversité, produisant des configurations sociales beaucoup plus réfractaires à l'extrémisme que le modèle de la ville diffuse (dit "de Johannesburg") »* (Lévy, 2003).

Il convient de nuancer ces propos du géographe Jacques Lévy, qui ne prend pas suffisamment en compte les spécificités des territoires et des situations. En effet, comme le rappelle É. Charmes dans une tribune, *« contrairement à ce que pourrait laisser penser une lecture rapide des thèses de Christophe Guilluy, le périurbain n'est pas uniquement peuplé de ménages modestes ou en difficulté. Beaucoup de familles aisées sont attirées par les nombreuses communes périurbaines qui offrent une bonne accessibilité à des emplois, tout en proposant un cadre de vie villageois, avec une faible densité et beaucoup de verdure (9 communes périurbaines sur 10 ont moins de 2 000 habitants). Et les habitants de ces communes ne vivent pas dans le ressentiment et ne votent pas en masse pour le FN »*. Il ajoute en conclusion que *« le vote Front national n'exprime pas un malaise périurbain. Le périurbain n'est pas un espace en lui-même pathologique »* (Charmes, 2014). En outre, *« les recherches récentes sur le sujet indiquent que le vote frontiste n'est pas généralisé à l'ensemble du périurbain mais précisément localisé, et qu'il est d'abord affaire de catégorie sociale. Ce vote est plus fort là où le périurbain subit des transformations qui sont perçues comme menaçantes par les autochtones et là où il accueille plus que d'autres territoires des catégories sensibles aux thèses du Front national »* (Charmes, Launay et Vermeersch, 2013). Dans ses ouvrages, Christophe Guilluy est enclin à affirmer que dans la France périphérique, le Front National est une réponse de contestation (Guilluy, 2014). Or, lorsqu'on y regarde de plus près, on constate que *« lorsque l'on associe ces approches ethnographiques avec des données quantitatives qui rendent compte du*

[19] Le Front National (FN) est devenu le Rassemblement National (RN) en 2018.

profil sociologique des habitants des mondes périurbains, c'est plutôt l'idée de mosaïque et de diversité qui ressort, bien loin de certains clichés savants et médiatiques » (Girard et Rivière, 2013).

De plus, comme le rappelle également le géographe Jean Rivière, *« il ne s'agit pas de nier qu'il existe, dans nombre de secteurs périurbains et ruraux, des surreprésentations importantes du vote en faveur du FN. Mais, sous l'effet de la multiplication des articles de presse se focalisant sur cette question, on glisse d'une partie (les fractions d'habitants qui ont voté pour Marine Le Pen) au tout (les espaces ruraux et périurbains pris de manière indifférenciée), de sorte qu'on en vient à considérer certains symboles paysagers de ces espaces (l'agriculteur dans son champ ou le pavillon en lotissement) comme une incarnation de l'extrême droite. Il est donc essentiel, pour sortir des lectures surplombantes et des catégories simplistes, de réintroduire de l'hétérogénéité dans l'analyse d'un double point de vue : d'une part au niveau de l'espace périurbain et/ou rural perçu comme sociologiquement indifférencié ; d'autre part sur le plan de la diversité de ce qu'on nomme "classes populaires" »* (Rivière, 2013). Le vote d'extrême droite ou tribunitien, souvent assimilé au *périurbain*, est bien plus nuancé dans sa répartition ; faire une généralité à l'échelle d'un pays est impossible. J. Rivière nous rappelle aussi qu'en 2012, la moitié des électeurs du Front National étaient des urbains (Girard et Rivière, 2013).

- « Une catastrophe écologique : le *périurbain* néfaste pour l'environnement »

> *« Après c'est sûr il y a les transports mais alors je suis pas une grande fan. Enfin je suis pas... C'est une question d'habitude hein, je sais que c'est mieux et tout mais... je trouve ça lent déjà (rires) » (Gaëlle, terrain brestois)*
>
> *« C'est ça on a fait le choix d'avoir une seule voiture pour raisons écologiques et financières et autres là puis c'est pour ça aussi qu'on a décidé de... se centraliser professionnellement... » (Jason, terrain québécois)*

Une autre vive critique autour du *périurbain* est qu'il serait désastreux pour l'écologie et l'environnement, notamment parce que de nombreuses terres agricoles seraient sacrifiées pour construire des lotissements et équipements. L'article d'Antoine Bailly et Lise Bourdeau-Lepage, « Concilier désir de nature et préservation de l'environnement : vers une urbanisation durable en France », souligne *« les éléments du débat actuel sur la difficile conciliation entre la satisfaction de ce désir de nature individuel et la préservation de l'environnement »* (Bailly et Bourdeau-Lepage, 2011, p. 29). En effet, certains aménageurs, élus et chercheurs soulignent le gaspillage des ressources naturelles. De l'autre côté, les défenseurs de ces types d'occupations de l'espace défendent que *« nombre de solutions énergétiques décentralisées sont écologiques (traitement des eaux, éoliennes, capteurs solaires) »* et que les rurbains et *périurbains « partent moins souvent et moins loin pour satisfaire leurs besoins de loisir et génèrent ainsi moins de pollution atmosphérique »* (Bailly et Bourdeau-Lepage, 2011, p. 35). De plus, on observe depuis une quinzaine d'années une spectaculaire diminution de la taille des parcelles bâties, ce qui consomme donc moins de terres[20].

[20] Dans sa thèse *Urbanisme rural sous influence métropolitaine. Ressources et épreuves des pratiques planificatrices locales en Ile-de-France et en Loire-Atlantique*, en cours, Camille Le Bivic travaille notamment sur « le foncier » des espaces périurbains.

La diminution de la biodiversité est également soulevée ; Pauline Frileux explique que le bocage pavillonnaire peut être, à l'inverse, facteur de la conservation de biodiversité ordinaire, végétale et animale (Frileux, 2008). Par ailleurs, des initiatives citoyennes[21] et politiques concernant, par exemple, des quartiers plus écologiques prennent de l'ampleur afin d'essayer de contrer et pallier certains problèmes, notamment avec l'aide des CAUE (Conseils d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement).

La voiture est elle aussi régulièrement critiquée par les défenseurs de la ville compacte et dense. Ce fait est à nuancer, comme l'explique Francis Beaucire : *« Aujourd'hui, l'idée générale est simple : les habitants périurbains parcourent des quantités phénoménales de kilomètres, ils "engloutissent" pour ainsi dire de l'énergie et émettent des quantités colossales de gaz à effet de serre. Ce constat n'est toutefois vrai que pour une partie d'entre eux. En effet, dans les très grandes aires urbaines, seuls 25 % des habitants du périurbain correspondent à cette configuration. Les 75 % restants vivent dans une relative proximité, avec une voiture, certes, mais sans effectuer une quantité importante de kilomètres. Par conséquent, le bilan n'est pas aussi catastrophique que la représentation que nous en avons »* (Beaucire et al., 2013, p. 7). Il précise aussi que *« plutôt que de me demander si la ville diffuse peut être durable, je propose l'affirmation suivante : la ville diffuse* ***doit***[22]*, elle aussi, être durable »* (Beaucire et al., 2013, p. 6). Certaines études montrent que les citadins, même s'ils ne prennent pas souvent la voiture, prennent plus souvent l'avion par rapport aux habitants du *périurbain*. En effet, Jean-Pierre Orfeuil et Danièle Soleyret démontrent ce qu'ils ont appelé « l'effet barbecue » : les résidents *périurbains* se déplaceraient moins lors des week-end et vacances et profiteraient plus de leur jardin. Ces auteurs posent donc une hypothèse de déplacements compensatoires (Orfeuil et Soleyret, 2002). Cela remettrait en cause l'idéal de la ville compacte et dense. Là encore, des divergences au sein du monde de la recherche existent. Sébastien Munafò exprime dans son travail de thèse que, dans le cas suisse, cette hypothèse est reconsidérée : certains urbains seraient en ville par choix et ne chercheraient pas obligatoirement cette compensation de nature en se déplaçant en avion sur leurs temps libre pour un besoin d'activités de nature ; de plus, certains *périurbains* partiraient eux aussi régulièrement en avion (Munafò, 2015). Le débat sur ces questions est actuel et demande à être contextualisé à chaque fois : en effet, il est difficile de comparer strictement les effets de grosses métropoles à des villes moyennes par exemple.

- <u>« Une uniformité de la construction »</u>

> *« Mes parents ont acheté une maison sur Guilers ! Voilà, dans un quartier... des maisons toutes pareilles là ! Un nouveau quartier. Y'avait un petit jardin aussi ! » (Agnès, terrain brestois)*

Dans l'article « Comment la France est devenue moche » (Jarcy et Remy, 2010) paru dans *Télérama*, le *périurbain* et son esthétique ne sont pas épargnés : à la fois sur les lotissements, les zones commerciales ou encore les ronds-points, les jugements négatifs fusent. Or, à y regarder de plus près, on constate pourtant de nombreuses richesses morphologiques, architecturales et

[21] À ce propos, référons-nous à la thèse d'Elodie Dupuit : *Quand le périurbain est militant. L'engagement associatif local en faveur de l'environnement* (Dupuit, 2020).
[22] Ici, c'est l'auteur de ces Actes qui souligne et non l'auteure de cette thèse.

esthétiques au sein de ces espaces. Éric Chauvier répond à ces journalistes dans son ouvrage évocateur, *Contre Télérama* (Chauvier, 2011a) : il explique en quoi ce portrait semble être un jugement de classe, et en dresse un autre qu'il estime plus proche de la réalité quotidienne.

- « Un achat moins cher qu'en ville mais un gouffre financier au quotidien »

> *« Le prix quoi ! Ah oui ça ! Et puis taxe d'aménagement ! Et puis taxe... Et puis pas forcément au courant de tout ce qu'on avait à payer... On sort des 2000 euros par-ci par-là, super ! Ouais ben là on a eu un courrier juin dernier en disant qu'on devait payer notre taxe d'aménagement qui était de 5000 euros ! Donc on a payé 2500 euros déjà et on doit encore 2500 euros au mois de mai ! Après on nous demande 2000 euros pour... le raccordement tout-à-l'égout du quartier ! Donc là on sort... Je trouve qu'on n'a pas été assez préparé à tout ça ! Aux sommes qu'on va devoir sortir ! (Pause) […] La mensualité elle est de 800 ! Et on payait 500 à l'appart donc... Après on n'a pas les mêmes charges non plus. Non non même vis-à-vis du budget on regrette pas du tout hein ! » (Carole, terrain brestois)*
>
> *« Ça aurait pu arriver si par exemple on avait acheté la maison la plus chère qu'on est capable de se payer, là ça fait que le budget te permet plus de faire les autres activités, on était vraiment vraiment vraiment en-dessous de ce que la banque nous disait qu'elle pouvait nous prêter (rires). On les a pas écouté du tout puis on est allé vraiment en bas... Et puis on a juste une voiture faque... » (Sonia, terrain québécois)*

Il est souvent dit que, malgré un achat de logement moins coûteux dans le *périurbain* que dans le centre d'une grande ville - ce qui serait une des raisons principales de ce choix de localisation résidentielle -, les coûts engendrés par la suite peuvent être importants, et les familles pourraient avoir du mal à les assumer. Ce jugement relève d'une généralisation abusive : en effet, la plupart des habitants calculent leurs frais à venir et anticipent. S'ils travaillent près de leur lieu d'habitation (notons que l'emploi n'est pas présent uniquement dans les grandes villes et donc pas forcément éloigné des lieux de résidence des habitants *périurbains*), ils sont alors gagnants, la voiture n'étant pas forcément un gouffre financier selon l'utilisation qui en est faite. De nombreux habitants choisissent leur localisation de résidence en pesant les avantages et les inconvénients pécuniaires. Précisons que, pour plusieurs, cela représente une préférence : parfois, d'ailleurs, vivre en centre-ville coûterait le même prix (mais pour un logement moins grand par exemple, ce qui peut aussi amener à choisir un lieu *périurbain* plutôt qu'un centre-ville).

***

Finalement, le plus problématique dans ces clichés est le fait que, parfois, ce sont non seulement les territoires mais aussi les habitants qui semblent être dénigrés. Insistons de nouveau pour dire que, même si ces situations peuvent exister, elles sont loin d'être systématiques.

Du « périurbain » aux « lieux périurbains » : difficulté de définition et de choix des termes

Le cliché de l'homogénéisation de contextes pourtant variés et le postulat d'un unique *périurbain* demandent à être plus largement débattus. En effet, les situations *périurbaines* sont nombreuses

et de multiples lieux et territoires *périurbains* coexistent, faisant apparaître différents phénomènes ; cela paraît donc réducteur de parler « du » ou « d'un » *périurbain*. De plus, ce terme ne semble pas démontrer totalement la réalité des territoires, bien plus complexe que son acception première. Il ne renvoie pas à toutes les réalités du phénomène, à toutes ses dimensions sociologiques, aux réalités sociales et aux divers usages et pratiques. Ces territoires sont hétérogènes, diffus, habités, maillés et équipés. Ils le sont par les diversités de morphologies, de lieux de vie, de typologies et formes d'habitats et par les diversités de leurs habitants. Nous pouvons alors parler de « tendances périurbaines », « situations périurbaines » ou « contextes périurbains » plutôt que « du périurbain ». Chaque région, département, commune, quartier, peut avoir des particularités, singularités et spécificités. Ce sont, en premier lieu, des territoires habités. Rappelons à ce propos la définition de territoire de Roger Brunet : *« Le territoire est une œuvre humaine. Il est un espace approprié. Approprié se lit dans les deux sens : propre à soi et propre à quelque chose. Il est la base géographique de l'existence sociale. Toute société a du territoire, produit du territoire. En fait, elle a en général plusieurs territoires, voire une multitude »* (Brunet, 1990, p. 23).

« Périurbain » et « périurbanisation » sont des mots récents : en France, la notoriété du *périurbain* ne s'établit qu'à partir de 1978 au terme d'une mission d'étude ministérielle intitulée *Demain l'espace : l'habitat individuel périurbain* (Le Couédic et Prigent, 2014, p. 494). À partir des années 1980, ces termes commencent à remplacer de plus en plus les termes de « rurbain » et « rurbanisation » apparus dans les années 1970. Même les organismes tels que l'INSEE sont embarrassés face à ce terme : *périurbain* ne sera introduit dans sa nomenclature qu'en 1996. La définition en est difficile et ce terme n'apparaît d'ailleurs plus aujourd'hui dans les définitions des concepts les plus souvent utilisés dans le système statistique public français. Il était défini de cette manière avant sa récente suppression : *« au moins 40 % des actifs résidents se rendent pour leur travail dans un ou plusieurs pôles urbains de 1 500 emplois ou plus »* en le reliant aux définitions des communes multipolarisées (INSEE, 13 octobre 2016) : « *Les "communes multipolarisées des grandes aires urbaines" sont les communes dont au moins 40 % des actifs occupés résidants travaillent dans plusieurs grandes aires urbaines, sans atteindre ce seuil avec une seule d'entre elles, et qui forment avec elles un ensemble d'un seul tenant. Les "autres communes multipolarisées" sont les communes situées hors des grandes aires urbaines, des moyennes aires, des petites aires, hors des communes multipolarisées des grandes aires urbaines dont au moins 40 % des actifs occupés résidents travaillent dans plusieurs aires, sans atteindre ce seuil avec une seule d'entre elles, et qui forment avec elles un ensemble d'un seul tenant ».*

Elle a laissé ensuite place au terme de commune périurbaine (définition de l'INSEE au 13 mai 2020) : *« Les communes périurbaines sont les communes des couronnes périurbaines et les communes multipolarisées »* ou encore au terme de bassin de vie (définition de l'INSEE au 13 octobre 2016), défini ainsi : « *le découpage de la France "en bassins de vie" a été réalisé pour faciliter la compréhension de la structuration du territoire de la France métropolitaine. Le bassin de vie est le plus petit territoire sur lequel les habitants ont accès aux équipements et services les plus courants. Les services et équipements de la vie courante servant à définir les bassins de vie sont classés en 6 grands domaines : services aux particuliers ; commerce ; enseignement ; santé ; sports,*

loisirs et culture ; transports. Remarque : Avant 2012, la définition du bassin de vie comportait une référence à l'emploi : ''Le bassin de vie est le plus petit territoire sur lequel les habitants ont accès à la fois aux équipements de la vie courante et à l'emploi" ». Ce terme, défini par l'INSEE dès les années 1990, incite alors à ne pas tout regarder depuis les métropoles. Cette notion est néanmoins questionnée par quelques chercheurs en géographie ou urbanisme, notamment par le géographe Martin Vanier : *« Les bassins ont donc quelques solides raisons d'être, comme toute représentation qui perdure bien au-delà de ce qui l'a fondée à un moment donné. Reste qu'ils ne décrivent plus le fonctionnement spatial de la société, et qu'ils ne devraient donc plus fonder son imaginaire politique »* (Vanier, 2014).

Notons que l'emploi du terme *périurbain*, d'abord régulier dans le texte, est une solution de facilité et ne sera que très peu utilisé par la suite : en effet, comme expliqué, il ne permet pas d'exprimer toutes les nuances ni d'associer aux phénomènes et situations observés la complexité de leurs enjeux[23]. Certes, il peut être utilisé au pluriel, mais nous avons opté pour un néologisme semblant mieux adapté à cette recherche. *Périurbain* sera donc progressivement remplacé par alter-urbain[24], choisi à la suite des différentes réflexions menées, croisant matériaux théoriques et empiriques. En effet, au-delà de sa forme singulière *versus* plurielle, la construction étymologique du mot *périurbain* pose question : « péri », en grec, signifie autour ; ce serait un lieu autour de l'urbain, et qui ne pourrait pas être de l'urbain ? Mais quel serait alors le terme juste ou approprié ? Une constante, du moins dans l'enquête réalisée, est qu'aucun habitant n'emploie spontanément le terme *périurbain*[25]. N'y aurait-il pas une définition propre à chaque habitant ancré dans son territoire, guidé par sa propre expérience, sa subjectivité et son affect, son parcours, ses raisonnements - ou du moins par des groupes d'individus partageant certaines valeurs, idées, manières de lire les lieux ? Il importe d'étudier ces phénomènes pour eux-mêmes, et d'en avoir une vision différente que celle urbano-centrée[26] que l'on retrouve parfois ; en effet, il semble important d'*« **étudier la ville diffuse avec la même précision que celle utilisée pour les villes. Ce n'est pas un élargissement du regard sur le territoire, mais un décalage de celui-ci vers d'autres cadrages, non centrés sur les villes** »* (Grosjean et Secchi, 2010, p. 49). Il nous semble ici que le terme d'alter-urbain permet d'éviter l'enfermement dans une catégorie, qui est l'un des objectifs de cette thèse. En effet, choisir un terme qui se définit simplement par le fait d'être « autre », « autre chose », semblait être ce qui se rapprochait le plus des visions habitantes. Nous y reviendrons dans le chapitre 3.

[23] Il sera mis en *italique* dans le texte. Son utilisation est parfois indispensable pour la facilité de langage et de compréhension de tous, ou pour faire référence à une catégorie présente et définie, même de manière complexe.
[24] Je remercie Daniel Le Couédic qui a évoqué ce terme à la relecture d'une partie de mon travail !
[25] Les habitants n'ont pas non plus employé le terme d'« alter-urbain » ; mais nous préférerons utiliser ce terme qui nous semble le plus approprié, à défaut d'un terme habitant.
[26] Le discours urbanistique paraît parfois déconnecté des paroles habitantes quotidiennes des habitants du *périurbain*, qui peuvent être effacées au profit d'une vision urbano-centrée. Les habitants n'ont pas forcément « essayé » la ville à tout prix, ou ne comparent pas automatiquement leurs lieux de vie quotidiens avec la ville !

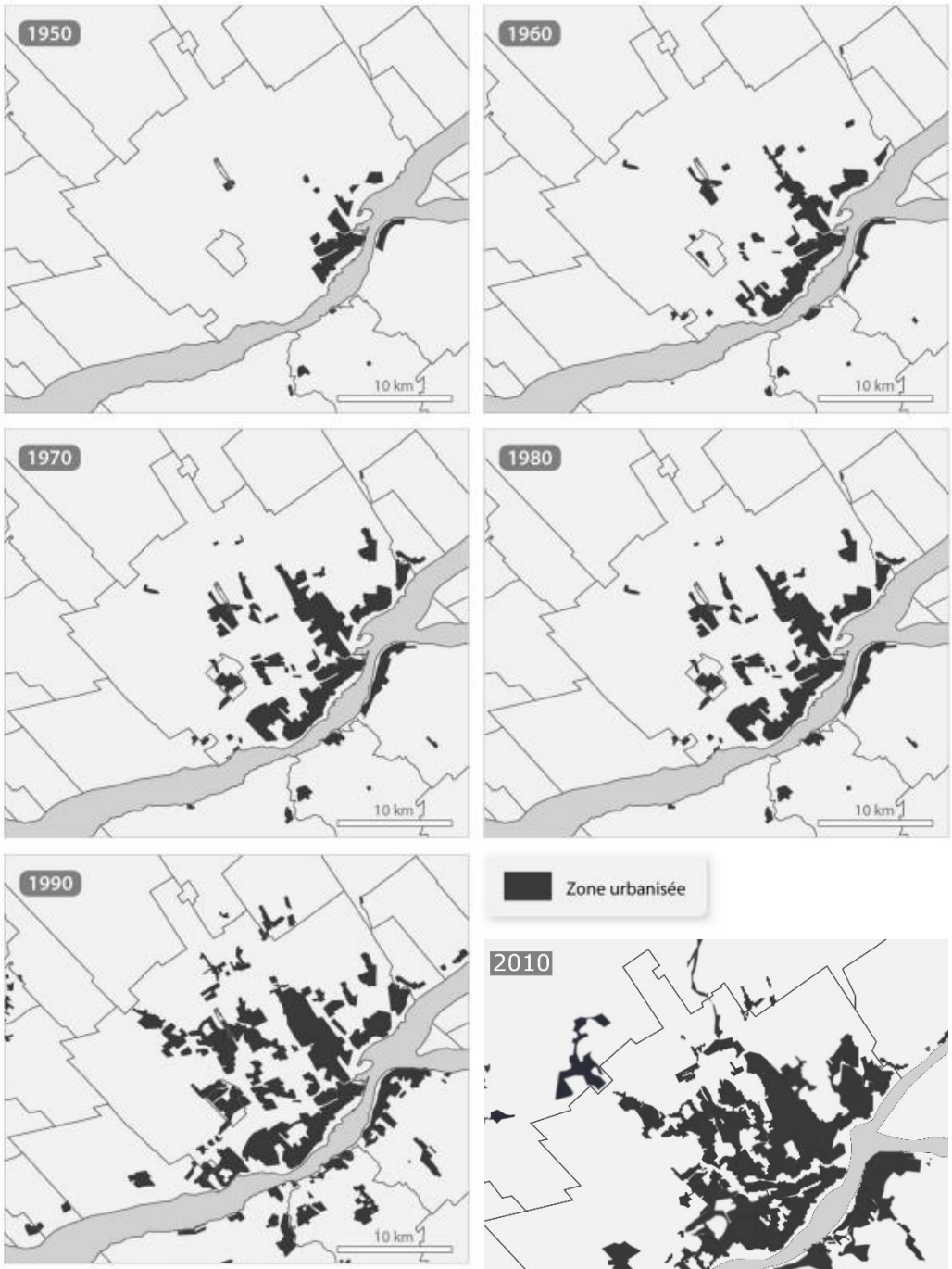
Les banlieues[27] québécoises : d'autres imaginaires

> *« Tu parles de banlieue à la française ou (rires) banlieue… Parce que quand tu dis banlieue je pense à 93 Seine-Saint-Denis mais… » (Sébastien, le conjoint d'Alice, terrain québécois)*

Après le terme de *périurbain*, intéressons-nous maintenant à celui de « banlieue », utilisé au Québec, avec d'autres acceptions qu'en France. Tout comme pour la recherche française, les disciplines de la géographie, de l'urbanisme et de la sociologie (notamment urbaine) travaillent sur cette thématique au Québec[28]. Rappelons que, comme en France, le Québec a vu le phénomène d'étalement urbain, ou *urban sprawl* en anglais, prendre progressivement de l'ampleur entre 1950 et 2000, période pendant laquelle la superficie de la zone d'habitat urbain continu a augmenté de 630 %, passant de 36.9km^2 à 269.3km^2, alors que la population n'a crû, pendant ce temps, que de 35 % (Mercier et Côté, 2012, p. 126). Guy Mercier et Michel Côté reprennent d'ailleurs le schéma de l'étalement urbain à Québec, qui exprime visuellement cet *urban sprawl* rapide (Mercier et Côté, 2012, p. 128). Nous actualisons ici ce schéma en présentant en complément une carte de 2010. Notons qu'*« en matière d'aménagement du territoire, le Québec a développé un modèle intermédiaire intéressant entre les approches européennes et les approches nord-américaines. Entre le modèle hiérarchisé d'aménagement du territoire encadré par des plans nationaux et régionaux qu'on retrouve dans plusieurs pays européens, à des degrés divers, et le modèle nord-américain, essentiellement local, le Québec a développé un modèle hybride »* (Douay, Lewis et Trépanier, 2010, p. 226).

[27] Tout comme pour le *périurbain*, rappelons que la banlieue n'est pas unique ; parler des banlieues au pluriel est donc plus approprié.
[28] Évoquons la thèse de Quentin Dusserre-Bresson à ce propos : *Les modes d'habiter périurbains et l'idéologie de la "société des loisirs". Une analyse France-Québec* (Dusserre-Bresson, 2018).

Figure 1 L'étalement urbain à Québec



Source : Atlas de Québec et de Chaudière-Appalaches, 2005, Département de géographie, Université Laval, http://atlascnca.geographie.ulaval.ca. Information tirée des cartes topographiques au 1/50 000 du ministère canadien des Ressources naturelles.

Figure 2 - L'étalement urbain à Québec, de 1950 à 2010.
Sources : carte issue de l'article « Ville et campagne : deux concepts à l'épreuve de l'étalement urbain », (Mercier et Côté, 2012, p. 128). Sources de la carte précisées au-dessous. Carte de 2010 : Florie Colin, d'après la carte du Gouvernement du Québec / https://geoegl.msp.gouv.qc.ca/igo/cptaq_demeter/, 2020.

Les ouvrages *La banlieue revisitée* (Fortin, Després et Vachon, 2002) et *La banlieue s'étale* (Fortin, Després et Vachon, 2011) écrit par Andrée Fortin (sociologue), Carole Després (architecte) et Geneviève Vachon (architecte, chercheure en études urbaines), permettent d'avoir une vision à la fois des territoires de banlieues québécoises et des problématiques plus générales autour de la question de l'évolution des modes de vie, sur presque dix ans. Des enquêtes avec les résidents de différentes banlieues ont été menées. Dans le premier ouvrage, les auteurs s'intéressent aux banlieues d'après-guerre, construites dans les années 1950 et 1960, où dominent les bungalows[29]. Dans le second, l'accent est mis sur la Communauté Métropolitaine de Québec (CMQ) qui comprend les villes de Québec (et, de fait, les anciennes banlieues étudiées dans l'ouvrage précédent, qui ont fusionné avec la ville de Québec en 2002[30]) et de Lévis, ainsi que les municipalités régionales de comté (MRC) de La Jacques-Cartier, de l'Île-d'Orléans et de La Côte-de-Beaupré. On constate que les territoires d'études se sont alors étendus pour la recherche.

Par ailleurs, les banlieues québécoises ne sollicitent pas les mêmes imaginaires que les françaises. En effet, ces dernières sont généralement assimilées aux grands ensembles, ce qui appelle parfois à des images négatives et péjoratives, quand les banlieues québécoises évoquent plutôt les quartiers résidentiels avec des maisons unifamiliales ou des bungalows, pelouses entretenues à l'avant et équipées de piscines à l'arrière ; en somme, des quartiers adaptés à la vie de famille.

D'ailleurs, ces images sont souvent dépeintes dans le cinéma québécois, notamment dans les productions des années 2000. Les portraits dressés sont généralement flatteurs pour les banlieues (vu comme un espace de référence et allant même jusqu'à évoquer des lieux de rêve), et plus « noirs » pour les vies urbaines, avec une représentation de la ville assez sombre, comme l'évoque la sociologue A. Fortin dans son ouvrage *Imaginaire de l'espace dans le cinéma québécois*. Cet imaginaire autour des banlieues est l'un parmi d'autres possibles, qui sont parfois plus négatifs : par exemple, le conformisme et l'ennui qui peuvent y régner (Fortin, 2015). Rappelons aussi que *« le Québec apparaît dans le cinéma comme une société distincte en Amérique du Nord. Les États-Unis apparaissent clairement comme un ailleurs, malgré l'américanité du Québec. Les maisons des villes avec leurs escaliers extérieurs, les maisons de banlieue avec leurs sous-sols (indispensables dans le climat nordique québécois), le fleuve Saint-Laurent, contribuent à montrer le Québec dans sa spécificité »* (Fortin, 2015, p. 246).

---

[29] « Un bungalow est une maison de plain-pied, généralement située en banlieue, plus longue en façade que profonde. Le bungalow comporte aussi, le plus souvent, un sous-sol. Au Québec, dans les années d'après-guerre (1950-1970), il représentait le type de maison caractéristique des nouvelles banlieues, accessible aux familles de la classe moyenne ; il témoigne aujourd'hui de l'étalement urbain d'alors. Ce type de maison de plain-pied est caractéristique de l'architecture québécoise, qui s'est inspirée d'un mouvement architectural qu'on a appelé *small house* aux États-Unis. » Source : Office québécois de la langue française, 2017.
Cf. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=26542567

[30] La fusion des territoires municipaux, en particulier dans les zones urbanisées, amène un bouleversement du paysage municipal : réduction importante du nombre de municipalités et création de « nouvelles villes », forte diminution du nombre d'élus locaux, disparition de nombreuses villes, reclassement des municipalités selon leur taille et leur poids démographique (Gouvernement du Québec, 2002) (Hulbert, 2010, p. 85). D'importantes villes de plus de 70 000 habitants chacune sont rayées de la carte des banlieues de Québec comme Sainte-Foy, Charlesbourg et Beauport (Hulbert, 2010, p. 96). En revanche, en 2006, deux villes ont finalement été restituées et ont donc défusionnées à la suite d'un référendum ayant eu lieu en 2004, dont celles de Saint-Augustin-de-Desmaures et de l'Ancienne-Lorette. Elles font dorénavant partie de l'Agglomération de Québec.

Figure 3 - Imaginaires de la banlieue française : Saint-Denis, 2018 (gauche), Clichy-sous-Bois, le Chêne Pointu, 2016 (droite).
Source : Nicolas Oran, flickr

Figure 4 - Imaginaires de la banlieue québécoise : bungalow, maison non jumelée, neige, sapin, panneau « Arrêt », larges routes et piscine.
Source : Florie Colin, 2018 (photo de gauche) ; Isabelle, 2019 (photo de droite).

Finalement, on peut rapprocher les termes de *périurbain* et banlieue en ce qui concerne le contexte québécois. D'ailleurs, au Québec, on parle aussi de milieux *périurbains* ou de territoires *périurbains* (Fortin, Després et Vachon, 2011) : c'est pour parler des banlieues montréalaises que le terme a été utilisé pour la première fois par un géographe suisse, Jean-Bernard Racine, alors professeur à l'Université de Sherbrooke, en 1967 (Le Couédic et Prigent, 2014, p. 494). De son côté, l'organisme Statistique Canada utilise actuellement les termes « banlieue » et « noyau urbain » (qui ne prend pas le même sens qu'en France, où le centre historique est plus marqué, là où le territoire nord-américain se construit plutôt à partir des routes). On y trouve donc des similitudes, notamment sur la mauvaise image des banlieues québécoises concernant l'impact sur l'environnement, attribué également au *périurbain* français (nous l'avons vu avec les clichés précédemment exposés).

Au Québec, une lutte contre l'étalement urbain a aussi eu lieu, avec des rapports officiels dressés dès les années 1960 et 1970, mais aussi avec la Loi sur l'Aménagement et l'Urbanisme (LAU) de

1979[31] et la Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles de 1978 (Mercier et Côté, 2012, p. 130-131). A. Fortin et C. Després nous rappellent aussi que jusqu'aux années 1990, les banlieues avaient mauvaise presse : elles étaient qualifiées de villes-dortoirs, favorisant l'étalement urbain, et de victimes de la société de consommation. Elles insistent pour dire que, malgré tout, les banlieues et leurs bungalows sont le milieu de vie de la majorité de la population québécoise et canadienne et constituent ainsi une composante qu'on ne saurait négliger de l'identité territoriale nord-américaine (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 7). De plus, au Québec comme en France, dès le début des années 2000, l'idée est défendue d'une pluralité des banlieues *: « il faut tout d'abord arrêter de parler de la banlieue au singulier. Généralement, on oppose la banlieue, prise comme un tout, au centre, pris comme un autre tout. Or, la situation est à la fois plus simple et plus compliquée. S'il y a un tout, celui-ci englobe aussi bien le centre que la périphérie, et plutôt que de centre unique, il vaut mieux penser à une polynucléarité, à une nouvelle typologie de milieux de vie situés sur un continuum ville-banlieue-campagne »* (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 9-10). De plus, les auteurs précisent que *« la vie en banlieue est devenue la norme pour la majorité des familles québécoises qui souhaitent une cour où peuvent jouer les enfants et relaxer les parents ou encore, vivre en toute quiétude près de la nature. Cette norme s'est construite depuis plus d'un demi-siècle ; c'est en effet en banlieue que grandissent majoritairement les jeunes depuis le début des années 1960 »* (Fortin, Després et Vachon, 2011, p. 365).

***

En France comme au Québec, on note la montée de ce phénomène de *périurbanisation*, régulièrement synonyme de vie dans une maison et non dans un appartement, dont les habitants sont le plus souvent propriétaires.

2.2. L'accession à la propriété de la maison individuelle et de son jardin : une volonté habitante et une incitation politique

> « - Et le fait de vouloir être propriétaire, c'est pourquoi ?
> *M : (réfléchit) C'est d'avoir son propre truc, et ça aussi, en Ukraine... on dit que pour être un homme, il faut avoir un bébé, il faut planter un arbre, et il faut construire une maison. Mais construire ou avoir acheté dans ce cas c'est pareil. C'est un peu ça. Mais après être propriétaire c'est... C'est intéressant tu es installé, t'es sûr que tu restes ici, t'as un CDI, ben ouais, c'est un choix logique. Et après c'est que ici c'était possible. C'était pas n'importe quelle maison que je voulais prendre. » (Marko, terrain brestois)*
>
> *« C'était avantageux d'être propriétaire au lieu de donner des sous chaque mois » (Isabelle, terrain québécois)*

La maison, très significative et largement présente sur ces territoires *périurbains*, est donc au cœur de l'étude, dans une volonté de croiser les échelles domestiques et urbanistiques. Les trois terrains d'études choisis se prêtent à ce croisement d'échelles. La Bretagne notamment est un « pays » de maisons : en effet, 73 % des logements sont des maisons individuelles. Elles forment

[31] Pour plus de détails sur la LAU, se référer au chapitre d'ouvrage de Martin Simard et Guy Mercier, « Trente ans d'aménagement du territoire au Québec : bilan et perspectives ? » dans *Villes québécoises et renouvellement urbain depuis la révolution tranquille* (Augustin, 2010, p. 213-224).

même 25 % du parc de logements sociaux ; ces chiffres sont bien au-dessus de la moyenne nationale, ce qui en fait un territoire d'études particulièrement signifiant.

Un désir habitant

> *« Le souhait de posséder une maison individuelle était très solidement ancré ; il ne s'était d'ailleurs jamais démenti depuis l'enquête conduite en 1947 sur les "désirs des Français en matière d'habitation urbaine". L'INED avait alors chiffré à 72 % le nombre des aspirants à une trilogie maison-jardin-propriété. » (Le Couédic, 2010)*

Dans cette étude, nous avons choisi de travailler sur la propriété d'une maison individuelle avec un jardin (en lotissement, de bourg ou isolée) et non pas sur le logement collectif dans le *périurbain*, qui serait un autre sujet. La maison avec un jardin est fréquente, et 82 % des Français souhaitent y vivre et en être propriétaires, d'après l'étude « Être propriétaire de sa maison : un rêve largement partagé, quelques risques ressentis » (CREDOC, 2004). Les chiffres sont stables depuis 1947, où une première étude avait été menée par l'INED concernant les « Désirs des Français en matière d'habitation urbaine », et où ils étaient déjà 72 % à se prononcer en faveur de la maison (Girard, 1947). La maison individuelle et le jardin sont souvent associés à un territoire *périurbain* ou à une petite ville, et à la propriété. Dans un chapitre d'ouvrage collectif intitulé *La maison d'abord,* Daniel Le Couédic évoque en effet le triptyque maison-jardin-propriété. La maison individuelle[32] est souvent perçue comme l'objet principal de l'urbain diffus, qui serait un objet de désir voire de fascination. Pour ce qui est du terrain québécois, on parle plutôt de maison unifamiliale ; le bungalow est un terme fréquemment utilisé également. Il peut être décrit ainsi : c'est une petite maison, d'un seul étage (c'est-à-dire un rez-de-chaussée seul), avec un sous-sol et un terrain gazonné. Luc Noppen et Morisset précisent, dans leur article « Le bungalow, monument vernaculaire », que le *« bungalow québécois […] allait devenir un haut lieu d'identité »* (Morisset et Noppen, 2004, p. 27).

Déjà dans les années 1960, des recherches (Haumont, 2001 [1971] ; Haumont et al., 2001 [1966]) s'intéressent à la préférence accordée à la maison individuelle et au jardin à travers les notions d'appropriation, de la socialisation de l'espace et finalement de l'« idéologie de la maison individuelle ». L'ouvrage coordonné par Guy Tapie, *Maison Individuelle, architecture, urbanité* (Tapie, 2005)[33] permet de creuser cette fois la question du triptyque maison-jardin-lotissement et de retracer les usages de la maison, son architecture, la relation aux territoires ainsi que la question des marchés, entre production et offre. Plus spécifiquement, son article *J'habite une maison* permet de mettre en avant la question de l'idéal pavillonnaire (notamment la maison comme projet d'ascension sociale avant d'être banalisée dans les années 1990, notamment par les dispositifs mis en place par les politiques publiques), des usages contemporains des espaces de la maison, et de la maison au sein de différents territoires.

Concernant les espaces domestiques, l'ouvrage de B. Collignon et J.-F. Staszak est une riche ressource pour cette recherche. En effet, il est maintenant admis que le domestique relève bien des sciences sociales ; la dimension spatiale du domestique est elle aussi primordiale (Collignon

[32] Notons que nous parlerons de maison et non de pavillon, terme en revanche parfois utilisé dans certaines régions françaises.
[33] En conclusion du programme éponyme du PUCA de 2003.

et Staszak, 2003, p. 3-4), et son articulation aux autres dimensions et échelles permet de détailler certains modes de vie.

Alberto Eiguer a une approche quelque peu différente, en tant que psychiatre et psychanalyste. Dans *L'inconscient de la maison*, il aborde la maison en tant que lieu d'émotions fortes et de liens stables, que l'on désire durables. Il parle de la représentation de la maison dans l'inconscient et interroge le concept d'habitat intérieur, l'intimité familiale, le rapport aux objets et aux meubles, ou encore les différents types d'aménagements et d'appropriations ainsi que les liens de famille qui se nouent et se dénouent (Eiguer, 2013). La sociologue Monique Eleb développe également, au-delà de la question du désir de maison, la question du « chez-soi », dans les maisons et d'autres types de logement. Son ouvrage *À deux chez soi. Des couples s'installent et racontent leur maison* dresse le portrait de jeunes couples et de la manière dont ils se fabriquent ensemble un intérieur et s'établissent « chez eux » (Eleb, 2002). Ces thématiques développées tout au long de la thèse permettent en effet de saisir des imaginaires et les liens qui unissent les habitants à leurs lieux de vie quotidiens, notamment par l'appropriation de la maison.

Un autre ouvrage est une ressource clé pour la recherche présentée. En 2002, Daniel Pinson coordonne l'ouvrage *La maison en ses territoires*, basé sur des terrains se situant dans le sud de la France et qui interroge diverses échelles. L'auteur précise dans la conclusion que l'habitation en elle-même est un vrai lieu de « repos », que la maison a une capacité d'adaptation plus grande que l'appartement, que le jardin est un lieu d'appropriation active et qui permet une fusion avec la nature (ou semblant de nature), que la maison est pensée comme un lieu d'épanouissement privilégié pour les enfants et qu'elle favorise une construction identitaire (Pinson et Thomann, 2002, p. 161-162). Ces travaux ont eu une grande importance au cours de la recherche présentée, faisant le lien entre maison et territoires à plus larges échelles, et étant bien plus qu'un travail strictement monographique autour de l'aire métropolitaine d'Aix-Marseille.

> *« On avait envie d'espace, chacun on avait grandi en maison donc... Voilà. On avait vraiment envie de ça. Dans nos entourages, tous les copains s'installaient, voilà c'était cette... cette envie-là. » (Sophie, terrain brestois)*

Quand les politiques publiques « s'en mêlent »

Une mise en contexte politique est aussi nécessaire, afin de bien avoir en tête que, si les habitants ont un fort désir de maison individuelle, les politiques publiques ont contribué à l'alimenter. En effet, en France comme au Québec, elles ont joué un rôle dans le processus et le désir des ménages d'accéder à la propriété - même si déjà dans les années 1950 ce désir était présent. Pierre Bourdieu évoque, à ce propos, la construction du marché et considère que la demande est un produit social. Il ajoute : *« il est sans doute peu de marchés qui, autant que celui de la maison, soient non seulement contrôlés mais* véritablement construit par l'État*, tout spécialement à travers l'aide accordée aux particuliers, qui varie dans son volume et dans les modalités de son attribution, favorisant plus ou moins telle ou telle catégorie sociale et, par là, telle ou telle fraction de constructeurs »* (Bourdieu, 2000, p. 113). Dans l'ouvrage *Les structures sociales de l'économie*, il réalise la chronique de la genèse d'une politique concernant le marché du logement. En effet, les désirs habitants ne sont pas déconnectés des choix et directives politiques.

- Une « France de propriétaires »

« C'était presque une réussite de vie à l'époque d'être propriétaire d'une maison ! » (Patrick, terrain brestois)

L'histoire de la propriété de la maison individuelle et de son jardin est très récente. La loi Loucheur, de 1928, avait produit quelques maisons à bon marché dans l'entre-deux-guerres, qui furent d'ailleurs vilipendées (Taricat, 2013, p. 33). Mais c'est véritablement dans les années 1960-1970 que le gouvernement instaure une politique d'accession à la propriété d'une maison individuelle *« désormais à la portée de tous »* d'après le ministère de l'Équipement Albin Chalandon[34] (Le Couédic, 2012, p. 751). Cette politique sera confortée au cours du septennat suivant, comme le montre ce discours du Président Valéry Giscard d'Estaing : *« Nous avons avancé dans cette voie en créant cette année l'aide personnalisée au logement, qui va désormais faciliter l'accession à la propriété. Dans notre peuple français, composé de terriens souvent déracinés, il faut rendre des racines à chacun. Et y a-t-il des racines plus profondes que celles qui vous lient à votre maison, à votre terre, à votre instrument de travail ? Oui,* ***il faut rendre les français propriétaires individuels de la France*** *»* (Giscard d'Estaing, 1978).

En France, plusieurs actions d'aide et de soutien ont donc suivi, notamment la vente de terrains constructibles à un franc, puis un euro symbolique, dans les communes ayant besoin de nouveaux habitants et de revitalisation. Les discours politiques ainsi que les publicités participent de cet engouement. La maison individuelle est désormais abordable pour un grand nombre de Français. Elle devient à la fois un produit, tout en continuant d'être dépeinte comme un « rêve », un « bonheur », comme l'attestent les éloquentes publicités des Maisons Phénix, constructeur de maisons individuelles. Un de leurs slogans était *« Vous gagnez 1800 francs (le SMIC d'alors), vous avez deux enfants : vous pouvez faire construire »* ; ils ancrèrent dans les esprits des futurs propriétaires qu'un avenir radieux les attendait (Le Couédic, 2004, p. 134-135).

Figure 5 - Publicités promouvant la maison individuelle en France, entreprise Maisons Phénix. Source : Michel Jouin, 1978. Flyers distribués dans les boîtes à lettres.

Dès les années 1970, même avec d'assez faibles revenus, les habitants pouvaient acquérir ou se faire construire une maison sans trop d'endettement. Pourtant, dans les années 1950, il semble que les ouvriers n'avaient que rarement l'occasion de faire construire leur maison, malgré leur désir. En 1968, l'opération pilote de Saint-Herblain, le Villagexpo, se construit, en même temps que la dernière phase des grands ensembles, déjà critiqués et rejetés ; c'est alors un modèle

[34] Précisons qu'*« Albin Chalandon, ministre de l'Équipement mais aussi fer de lance du libéralisme dans le gouvernement nommé par Georges Pompidou, entendit en effet profiter de l'augmentation du pouvoir d'achat que les accords de Grenelle venaient d'amplifier, pour désengager l'État du financement du logement »* (Le Couédic, 2012, p. 751).

considéré comme exemplaire, avec ses maisons individuelles en série[35]. D'autres initiatives voient le jour : dans l'idée *« d'opérer un radical renversement de tendance du grand collectif vers l'habitat unifamilial »* (Le Couédic, 2005, p. 93), environ 70 000 chalandonnettes, maisons individuelles bon marché faites pour durer 20 ans et tirant leur nom d'A. Chalandon, sont construites en 1969. En revanche, cette action *« réduisit la maison à sa fonctionnalité et l'abaissa au statut de produit »* (Le Couédic, 2005, p. 93). En 2005, d'autres programmes se poursuivent : Jean-Louis Borloo, alors ministre délégué à la ville et à la rénovation urbaine, lance les maisons à 100 000 euros, mais ces *« véritables nids pour les mamans »*[36] sont un échec : deux ans plus tard, seules quatre, toutes dans la même commune, sortent de terre, quand 20 000 étaient annoncées. Finalement, 800 auront été construites, souvent avec des malfaçons. En somme, la construction du discours politique autour de la propriété de maisons individuelles n'a pas toujours amené les habitants à se rapprocher de ce modèle, notamment lorsqu'il s'avérait perçu comme un produit issu d'une industrie. Toutefois, d'autres initiatives s'avérèrent plus fructueuses, notamment lorsqu'elles étaient plus en accord avec ces désirs habitants de posséder une maison « à leur image » et non un produit construit en série.

David Mangin rappelle une chronologie ayant son importance dans les stratégies et partis pris de l'État. Dans *La ville franchisée : formes et structures de la ville contemporaine*, il rappelle que *« sur le plan urbanistique, une chronologie apparaît (1950 et l'automobile, 1960 et les infrastructures, l'urbanisme commercial en 1970, la maison individuelle en 1980), soulignant le désengagement progressif de l'État et des communes. Amorcé avant la décentralisation de 1983 avec les mesures en faveur de la maison individuelle, ce désengagement s'est poursuivi par l'abandon de la maîtrise du tracé des voies tertiaires et parfois secondaires au privé »* (Mangin, 2004, p. 190).

- L'*urban sprawl* de l'Amérique du Nord

> *« Dans les années 1950, la critique du* suburban sprawl *commence à se faire de plus en plus virulente, et Levittown devient le symbole de cette expansion sans fin du* suburb *sur le continent nord-américain » (Maumi, 2009, p. 172)*

Tout comme en France, l'accession à la propriété au Québec est importante. Entre 2000 et 2010, elle a même légèrement augmenté chez les jeunes ménages. Toutefois, l'augmentation du prix de l'immobilier (entre 2000 et 2010, le prix médian d'une maison a plus que doublé, passant de 94 500 à 209 500 dollars[37]) mais aussi l'augmentation de l'usage du crédit de consommation - même si l'entraide familiale a également pu jouer un rôle dans certains cas -, contribuent à un plus fort endettement (Fleury, Lizotte et Paré, 2016). À Québec, les maisons et les bungalows sont des objets chéris des politiques publiques. Nous ne ferons pas la genèse de l'*urban sprawl* ou de la *suburbia* nord-américaine mais rappelons que la fabrique du territoire ne s'est pas passée de la même manière en Amérique du Nord et en Europe. Jean Taricat, dans *Suburbia* publié en 2013, fait la genèse de différents territoires, en reprenant dès les années 1850 les évolutions en

[35] Pour plus de détails, référons-nous à *Villagexpo : un collectif horizontal* (Bossé, Guennoc et Léger, 2013).
[36] Interview de Jean-Louis Borloo, Ministre délégué à la ville et à la rénovation urbaine, sur le projet d'orientation et de programmation sur la rénovation urbaine dans « La Lettre de la DIV » du 30 octobre 2002.
[37] De 61 000 à 136 000 euros environ.

Amérique du Nord, en Angleterre et en France. Il explique que les années 1950, particulièrement aux États-Unis, marquent un tournant dans l'aménagement et les transformations des territoires et notamment des banlieues, entre autres avec le projet Levittown (Figure 6), *« monstre immobilier de plusieurs milliers de logements »* (Taricat, 2013, p. 49). Ceci est en grande partie dû à la solvabilité de masse des jeunes ménages. La fin des années 1950 laisse donc entrevoir l'*urban sprawl, « vu comme une forme d'échec de la planification ou, si l'on préfère, à un triomphe du laisser-faire consumériste qui engendra la diffusion d'une iconographie désastreuse peuplée de bungalows à perte de vue, de pullulements d'enseignes criardes et surdimensionnées, d'embouteillages, de solitude, de consommateurs caporalisés peinant sur une tondeuse ou courbés sur un caddie, quand ce n'était pas le regard condescendant porté sur le bonheur frelaté que procurent l'aménagement des maisons et celui de leurs garages »* (Taricat, 2013, p. 52). On retrouve alors ici tous les griefs - souvent exagérés - des adversaires du *périurbain* ou de l'*urban sprawl*, énoncés par Robert Bruegmann dans son essai consacré à l'histoire de ce dernier (Bruegmann, 2008), non sans rappeler ceux énoncés en France : *« le surcoût de l'étalement urbain par rapport à la densité, l'aliénation et la solitude supposées dues à l'habitat dispersé, les dégâts environnementaux, à commencer par la pollution, le rejet d'une croissance raisonnable et contrôlée, les ravages du tout automobile, la laideur et autres "objections symboliques", ce que Levittown incarnait à lui seul »* (Taricat, 2013, p. 54)[38].

Figure 6 - Levittown (Pennsylvanie, États-Unis), 1948.
Source : Photographe Mark Mathosian https://www.flickr.com/photos/markgregory/8087087647

Finalement, dans les années 1980-90, la nouvelle ville américaine s'inscrirait dans l'histoire urbaine américaine et serait une véritable synthèse entre ville et nature (Maumi, 2009, p. 193). Elle réfléchirait à de nouvelles échelles dont celle du *neighborhood*, et partirait en quête de nature, qui *« aujourd'hui, dans ses différentes états, fait elle-même plus que jamais partie intégrante de notre environnement quotidien »* (Maumi, 2009, p. 201).

[38] Pourtant, V. Giscard d'Estaing remit personnellement la légion d'honneur à William Levitt.

***

La combinaison des théories et doctrines d'aménagement du territoire soigneusement élaborées et des politiques de logement mûrement réfléchies ont amené les territoires à se construire et « s'étaler » petit à petit, dans un équilibre difficile à trouver entre environnement, satisfaction des désirs individuels et gestion politique et économique des territoires[39]. Beaucoup de crédits et d'avantages fiscaux ont été accordés aux ménages afin qu'ils puissent devenir propriétaires, ce qui a contribué à cet étalement. Ce paradoxe autour du *périurbain* est assez éloquent : les pouvoirs publics critiquent - socialement, économiquement et environnementalement - les dispositions morphologiques du bâti et les modes de vie, qu'ils soutiennent par ailleurs. L'État soutient à la fois la densification et la revitalisation des zones rurales, ce qui accuse ces formes de contradictions.

2.3. Les habitants et leurs pratiques, modes de vie et modes d'habiter au quotidien

Les habitants de ces lieux : les protagonistes de l'enquête

> *« Habitants des villes et des montagnes, mais surtout d'un monde, le leur. Non pas seulement des infirmières, des ingénieurs ou des professeurs. Non pas seulement des gens du Nord, des Maghrébins ou des Grenoblois. Non pas seulement des montagnards, des urbains ou des métropolitains.* ***Mais des habitants vivant un monde, celui qu'ils se construisent au jour le jour dans un projet toujours affiné, toujours signifiant.*** *Construction que je nomme territoriale et qui s'échafaude nécessairement, d'une part, sur les rapports quotidiens qu'entretiennent les habitants avec leurs divers environnements pratiqués (logis, lieu(x) de travail, lieu(x) d'activité(s) ludique(s), etc.), d'autre part, à partir des différentes relations signifiantes qu'ils produisent à propos de ces divers habitats et de ces diverses activités. » (Hoyaux, 2000, p. 10)*

André-Frédéric Hoyaux précise ici la pluralité et quelques caractéristiques des habitants mobilisés dans son travail de doctorat. Parler de l'habitant - qui englobe aussi l'acteur, l'individu, la personne, le sujet (Hoyaux, 2000, p. 40) - sera présent tout au long de cette thèse. En effet, ce terme d'*habitant*, présent depuis le début de la recherche, n'a fait que se renforcer tout au long de l'enquête, en tant que protagoniste. Sans eux, ces territoires et ces logements décrits auparavant ne seraient pas. Annabelle Morel-Brochet précise dans sa thèse *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes* que *« la notion d'"habitant" porte d'emblée la relation entre l'homme et le(s) milieu(x) qu'il habite par sa présence, ses pratiques et sa pensée »* (Morel-Brochet, 2006, p. 11).

L'habiter, l'habitat et l'habitation sont des sujets vastes, traités en géographie, sociologie, anthropologie ou encore en philosophie. L'ouvrage *Habiter, le propre de l'humain* (Paquot,

[39] Dans « La norme pavillonnaire : Mythologie contemporaine, idéal urbain, pacte social, ordre industriel, moralité capitaliste et idéalisme démocratique », Guy Mercier se penche sur les raisons de l'adhésion que l'habitat pavillonnaire suscite. Il s'interroge sur le recours au crédit hypothécaire nécessaire pour accéder à la propriété d'un pavillon en Amérique du Nord. Il montre que *« l'engagement personnel qu'exige le crédit n'est pas qu'une simple condition technique liée à la mise en œuvre d'un mécanisme économique, mais la manifestation d'une passion qui, au Canada et aux États-Unis, modèle encore fortement la façon d'habiter les lieux et d'aménager le territoire »* (Mercier, 2006, p. 207).

Lussault et Younès, 2007) présente d'ailleurs des travaux issus de ces différentes disciplines. Ces auteurs parlent à plusieurs reprises du philosophe Martin Heidegger, qui a conceptualisé et théorisé pour la première fois « l'habiter » ; nous ne pouvons donc pas traiter des habitants et au sens plus large, de l'habiter, sans l'évoquer rapidement. Il a développé l'idée que l'habiter et l'être sont indissociables l'un de l'autre, notamment dans sa conférence de 1951, « Bâtir habiter penser » (Heidegger, 1958). Il précise qu'habiter n'est pas simplement occuper un logement : en effet, *« le verbe "habiter" (wohnen) signifie "être-présent-au-monde-et-à-autrui", ce qui nous éloigne d'une vision purement sociologique de l'habitation qui viserait à recenser les "manières d'habiter" une maison ou un appartement, de se loger en d'autres termes. Loger n'est pas "habiter". L'action d'"habiter" possède une dimension existentielle. La présence de l'homme sur terre, ne se satisfait pas d'un nombre de mètres carrés de logement ou de la qualité architecturale d'un immeuble »* (Paquot, Lussault et Younès, 2007, p. 13). Henri Lefebvre s'en était lui aussi inspiré et avait montré à quel point *« le verbe "habiter" est riche, que son sens ne peut se limiter à l'action d'être logé, mais déborde de tous les côtés et l'"habitation" et l'"être", au point où l'on ne puisse penser l'un sans l'autre… »* (Paquot, Lussault et Younès, 2007, p. 11). De plus, le géographe Mathis Stock rappelle que *« cet être-sur-la-Terre, cet habiter, y prend trois expressions : 1) habiter au sens d'avoir des habitudes dans le quotidien, 2) bâtir qui signifie une autre modalité d'être en rapport avec la Terre : "enclore", "soigner", "cultiver", 3) c'est cet habiter qui, à travers le bâtir, mène à la création de lieu (Ort) et d'espace (Raum) sur une Terre pourvue d'emplacements (Stelle). Heidegger fait dans ce texte une avancée majeure : habiter n'est pas une activité, à l'instar d'aller au travail ou d'aller chercher les enfants à l'école, mais un concept qui englobe l'ensemble des activités humaines. C'est un "trait fondamental de l'être" »* (Stock, 2007, p. 106). Il développe néanmoins une autre approche que celle de M. Heidegger, soulignant que *« si nous n'appréhendons pas l'habitant comme étant fondamentalement temporaire et mobile, nous passons à côté des caractéristiques essentielles de l'habiter contemporain »* (Stock, 2007, p. 109).

A.-F. Hoyaux inscrit son travail dans la géographie phénoménologique, et développe les notions d'habiter, d'habitat, d'habitation et d'habitant. Pour lui, l'habitant est *« celui qui fait sens de sa propre existence »* (Hoyaux, 2000, p. 11) ; il rappelle que *« chaque habitant est différent d'un autre, autant dans sa dimension personnelle que dans le point de vue qu'il pose sur les choses. Ce point de vue ne pouvant être rigoureusement le même d'un individu à l'autre, que cela soit concrètement (deux personnes ne peuvent pas être au même endroit au même instant et donc voir exactement la même chose) ou symboliquement (deux personnes ne peuvent donner le même "sens" à un phénomène) »* (Hoyaux, 2000, p. 39-40). Ces êtres sont des habitants car ils pratiquent ces espaces et font avec les lieux : on dirait alors que ce sont des « gens », « normaux », « ordinaires ». Pierre Sansot écrivait sur *Les gens de peu* (Sansot, 2002 [1991]) et Colette Pétonnet sur *Ces gens-là* (Pétonnet, 1968). Écrire sur ces « gens » qui vivent dans des maisons et s'intéresser à leur quotidien et leurs modes de vie, leurs imaginaires, fut donc l'objet de certains travaux. Le philosophe et historien de la géographie Jean-Marc Besse précise qu'*« Habiter, ce n'est pas seulement être quelque part, c'est y être d'une certaine manière et pendant un certain temps. Nous sommes* habitant*, au participe présent, dans nos activités quotidiennes ou exceptionnelles, nos gestes, nos habitudes, nos façons différentes d'être présents à l'espace et de nous y conduire, voire de nous laisser imprégner par les lieux dans lesquels nous nous tenons régulièrement. Le verbe*

habiter s'incarne dans des "modes de vie", mais aussi des "moments de vie" » (Besse, 2013, p. 10). De surcroît, il précise que *« la carte de la ville objective et celle de la vie qu'y mènent les habitants ne se recouvrent pas exactement »* (Besse, 2013, p. 100). Cette approche permet de dire que c'est finalement cette seconde carte que nous tenons à explorer dans cette recherche.

Précisons aussi que la dimension du logement ne doit pas pour autant être oubliée. Comme le précise M. Lussault, *« la question du logement n'épuise pas celle de l'habitat. Comme le soulignait Radkowski, le logement ne doit pas être confondu avec l'habitat, mais il s'y inscrit, souvent en une position essentielle : il est une unité résidentielle qui autorise l'action d'habiter - l'habitation »* (Lussault, 2007, p. 38). L'habitant n'est donc pas simplement celui qui demeure, qui occupe un logement ; on peut habiter différents lieux et *« concevoir des intensités très diverses dans l'habiter : le citoyen est l'habitant par excellence, mais le touriste ou l'homme d'affaire par exemple habitent aussi, à leur manière, l'espace qu'ils découvrent »* (Lussault, 2007, p. 45). En outre, les habitants participent à la construction du monde qui les entoure, monde que chaque habitant peut appréhender par des expériences singulières (Besse, 2013).

Le choix a été fait de se concentrer avant tout sur les personnes qui vivent, pratiquent, habitent ces lieux, mais aussi qui y résident, demeurent, occupent un logement. Nous nous intéressons ainsi aux sens que prennent ces lieux dans le parcours des habitants, sans vouloir user de catégories restrictives d'âge, de classe ou de genre. Là encore, comme pour le *périurbain*, on soulignera diverses manières d'habiter, divers espaces habités : Laurent Devisme et Lucile Brenon soulignent que la restitution de leurs enquêtes *« permet d'éclairer un* ***habiter contrasté*** *et de mettre en évidence l'intérêt de visions différenciées voire conflictuelles des lieux que l'on fréquente et qui nous sont plus ou moins familiers.* ***Prendre conscience de cette pluralité est en effet l'un des meilleurs moyens pour dépasser une qualification unilatérale des espaces habités****, une tendance observable aussi bien en politique que dans certaines sciences sociales »* (Devisme et Brenon, 2007, p. 268).

Entre pratiques habitantes, modes de vie et modes d'habiter

Ces habitants que nous venons d'évoquer s'inscrivent dans des pratiques habitantes, des modes de vie au quotidien. Nous allons alors rapidement faire état de ces diverses facettes.

> *« Je suis retournée en Ontario puis j'ai déménagé dans la nouvelle maison de mes grands-parents, qui avaient habité très longtemps dans un secteur vraiment rural, proche d'un lac. Ils commençaient à être trop âgés pour avoir ce mode de vie seuls. » (Kelly, terrain québécois)*

> *« Puis là y'a comme une espèce de guerre entre les banlieusards puis le monde de la ville qui se bitchaient[40] sur leurs... modes de vie respectifs […] Moi j'étais comme à un moment donné il faut qu'on laisse la place à tout le monde, t'sais de vivre leurs styles de vie aussi ! » (Jason, terrain québécois)*

[40] Bitcher : râler, critiquer, dénigrer.

> *« Donc un appartement c'est un peu compliqué ! Et euh... (réfléchit) La maison correspond plus à notre mode de vie actuel. C'est-à-dire que… on aime bien le balcon pour faire le barbecue, mais pas juste un petit balcon. » (Gildas, terrain brestois)*

Les modes d'habiter sont considérés ici au sens large du terme. Comme vu précédemment, habiter n'est pas uniquement se loger, c'est habiter à la fois son logement, son habitat, sa maison mais aussi sa rue, son quartier, sa commune ; finalement, c'est habiter son monde, c'est un être-au-monde. D'où notre parti-pris d'observer les habitants là où ils habitent, à différentes échelles. Faisons un bref rappel de quelques concepts : ceux de genres de vie, modes de vie et modes d'habiter sont discutés par Annabelle Morel-Brochet dans sa thèse (Morel-Brochet, 2006, p. 71-90). Paul Vidal de la Blache s'attacha particulièrement à la notion de « genre de vie ». Il publia en 1911 deux articles intitulés « Les genres de vie en géographie humaine » ; ils permettent selon lui de désigner l'ensemble des formes matérielles d'existence de groupes sociaux, adaptées à un milieu donné. Max Sorre, en 1948, en proposa un retour critique, évoquant notamment le prisme écologique et son intérêt contemporain, immédiatement contestée par Pierre George en 1951 (Simon, 2014) ; après les années 1950, cette notion sera peu utilisée. Concernant la notion de « modes de vie », A. Morel-Brochet défend l'idée qu'elle *« se concentre trop sur les pratiques et les comportements, n'accordant sans doute qu'une place trop réduite au vécu, aux représentations et à la matérialité »* (Morel-Brochet, 2006, p. 82). En revanche, lors du développement de la notion de « modes d'habiter », elle précise que ce concept *« porte ainsi la relation de l'homme à l'espace car en se fondant sur le concept de milieu et celui d'habiter, il permet de saisir à la fois le lieu et l'homme. En cela, on pourrait dire qu'il comporte un volet proprement géographique et un volet plus sociologique et/ou ethnologique »* (Morel-Brochet, 2006, p. 80).

Nous observerons et étudierons également, au fil de cette thèse, les pratiques habitantes sociales et spatiales sur les différents territoires et lieux *périurbains*, urbains ou ruraux : elles comprennent les liens sociaux, les mobilités, les activités professionnelles, de loisirs, etc. En outre, *« pour les mêmes individus, un même lieu n'a pas le même sens selon les pratiques qu'ils y déploient. Chaque pratique met donc en jeu de l'espace d'une façon nouvelle : c'est l'enseignement que l'on peut tirer d'une lecture* pragmatique *de l'espace. En effet, les êtres humains contemporains sont obligés de gérer une multiplicité de situations relativement plus différenciées les unes des autres »* (Stock, 2007, p. 112). La sociologue Cécile Fries-Pailoa et la géographe Axelle de Gasperin, dans leur introduction au numéro de *La revue géographique de l'Est* comportant les actes du colloque « Les lieux de la ville » tenu en 2013, précisent que *« les usages d'un lieu et les modes de vie qui y prennent place sont des pratiques habitantes observées à deux échelles différentes, les unes à l'échelle d'un groupe social relativement vaste, les autres à l'échelle d'un groupe plus restreint, comme une famille. C'est donc un ensemble de comportements dans l'espace, relevant tant des usages que des modes de vie »* et qu'*« évoquer les pratiques habitantes, c'est aborder une diversité de réalités : il n'y a pas un mais des types de pratiques habitantes […] Ces pratiques habitantes peuvent se révéler dans différentes situations, à différentes échelles et concerner un nombre plus ou moins important d'individus. Ainsi, ces pratiques se présentent sur un spectre large de réalités »* (Fries-Paiola, 2014).

Finalement, dans cette recherche, c'est la condition habitante qui nous permettra de regrouper les diverses facettes des pratiques habitantes, modes de vie et modes d'habiter ; nous y reviendrons.

L'évolution du concept de quotidien et la sociologie de la vie quotidienne

> *« En général, le train-train quotidien, c'était entre 17h 18h qu'on retournait à la maison. Fait que le repas c'est entre 18 heures... plus souvent 18h30 parfois 19h. » (Paul, terrain québécois)*
>
> *« Je vais au travail en voiture à 5 minutes ! C'est le petit train-train quotidien, le midi je rentre je repars... » (Pierre, terrain brestois)*
>
> *« Je peux aller marcher dans le vent en bord de mer, ça me vide la tête, je suis renouvelée ! Alors j'adore la montagne aussi et tous les étés je vais en montagne. Parce que c'est autre chose mais dans la vie quotidienne... » (Laurence, terrain brestois)*

Pratiques et quotidien ont un lien : en effet, la vie quotidienne peut être *« envisagée comme un processus dont l'agent est le sujet social. C'est le niveau de réalité où le sujet social s'appréhende* ***comme un tout*** *et non seulement comme électeur, père, amoureux, producteur ou consommateur. En d'autres termes, la vie quotidienne, c'est le* ***niveau de la praxis la plus concrète****, la pratique sociale qui englobe et totalise toutes les activités des hommes en situation »* (Rioux, 2018). Ces pratiques habitantes s'ancrent donc dans un quotidien - et vice-versa -, le quotidien renvoyant au général comme au singulier, à ce qui est le plus évident comme à ce qui est le mieux caché (Lefebvre, 1997 [1961]) : c'est son intérêt et parfois son mystère. Dans ce travail, nous retrouverons donc régulièrement le quotidien, qui s'immisce partout, tout au long de la thèse, par petites bribes, indices, évocations, détails, significations. Il concerne finalement tous les aspects traités au fur et à mesure et sera un fil rouge qui relie sujets, concepts, notions, descriptions et analyses de terrains. Georges Perec disait : *« Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup plus qu'****elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres*** *au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité »* (Perec, 1989, p. 13). Nous tenterons ici aussi de les rendre essentielles, notamment grâce aux paroles habitantes.

En 1969, Maurice Blanchot affirmait : ***« Le quotidien : ce qu'il y a de plus difficile à découvrir »*** (Blanchot, 1969, p. 355). Cet écrivain, philosophe et critique littéraire considère que l'indétermination est la caractéristique essentielle du quotidien ; il explique que *« le quotidien a ce trait essentiel :* ***il ne se laisse pas saisir. Il échappe****. Il appartient à l'insignifiance, et l'insignifiant est sans vérité, sans réalité, sans secret, mais est peut-être aussi le lieu de toute signification possible. Le quotidien échappe. C'est en quoi il est étrange, le familier qui se découvre (mais déjà se dissipe) sous l'espèce de l'étonnant. C'est l'inaperçu, en ce sens d'abord que le regard l'a toujours dépassé et ne peut non plus l'introduire dans un ensemble ou en faire la "revue", c'est-à-dire l'enfermer dans une vision panoramique ; car, par un autre trait, le quotidien, c'est ce que nous ne voyons jamais une première fois, mais ne pouvons que revoir, l'ayant toujours déjà vu par une illusion qui est précisément constitutive du quotidien »* (Blanchot, 1969, p. 357-358). Il insiste

aussi sur le fait que le quotidien soit une dimension de l'expérience humaine plutôt qu'une catégorie abstraite. Aujourd'hui, les chercheurs en SHS reconnaissent que la vie quotidienne est primordiale et que *« le quotidien est tout le contraire d'une petite chose sans importance »* (Kaufmann, 2006, p. 945). Il signifie plus que les études des *« marges »* ; la question du quotidien ordinaire est alors remise en avant (Kaufmann, 2006, p. 944). Un des objectifs de ce travail est de réussir à saisir et raconter différentes situations quotidiennes, tout en appréhendant le terme de *quotidien*, défini comme tel par Bruce Bégout : *« Par* quotidien *(que cela renvoie à la vie ou au monde qu'il qualifie), nous entendons tout ce qui, dans notre entourage nous est* ***immédiatement accessible, compréhensible et familier en vertu de sa présence régulière****. […] Il est le cours régulier des choses […] C'est le domaine de* ***l'expérience habituelle****, de ce qui se reproduit et est reproductible****. À ce titre, le terme quotidien n'implique*** ***aucun jugement de valeur*** *sur le fait qu'il qualifie »* (Bégout, 2005, p. 37-38)*.* Le quotidien a donc un véritable rapport à la familiarité qui peut englober des choses initialement considérées comme étranges[41]. Il peut même être perçu comme le résultat partiel de la domestication de l'étrange. La quotidienneté vécue, et celle qui se construit, peuvent mettre en avant à la fois une *« inquiétante étrangeté »* - l'*unheimlich* de Freud - et une *« familiarité rassurante »* (Bégout, 2005, p. 27). D'ailleurs, B. Bégout explique aussi que *« Le monde quotidien semble plutôt fait de diverses sphères de familiarité »* (Bégout, 2005, p. 431). Finalement, ce quotidien, qui s'immisce partout, prendra de plus en plus d'importance au fur et à mesure de l'enquête, tout comme la *familiarité*, d'où la nécessité d'en poser les jalons dès à présent puisqu'elle s'avère être utile pour révéler les liens aux lieux. Nous dériverons ici le terme *quotidien* en passant par les pratiques quotidiennes et la vie quotidienne, que nous retrouvons auprès de nos enquêtés.

Le terme d'*ordinaire*, quelque peu différent de *quotidien*, mérite aussi d'être évoqué ; il est notamment employé par Yves Chalas et Jean-Claude Kaufmann ou encore Éric Chauvier, dans son ouvrage *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard* (Chauvier, 2011b). E. Chauvier lie l'ordinaire (du chercheur et des autres interlocuteurs) non pas automatiquement à la routine, à l'habitude ou au quotidien, mais il le perçoit aussi comme une possibilité de mettre en avant le langage et de faire émerger du sens par les « anomalies » de communication qui peuvent survenir à partir de diverses expressions de la vie de tous les jours.

Michael Sheringham, spécialiste de littérature française, a analysé dans la période 1960-1980 les pensées de Henri Lefebvre, Roland Barthes, Michel de Certeau et Georges Perec dans *Traversées du quotidien. Des surréalistes aux postmodernes* (Sheringham, 2013). Nous nous appuyons sur cet ouvrage pour saisir les pensées de ces quatre auteurs-clés concernant la sociologie de la vie quotidienne en France dans les SHS[42].

Tout d'abord, H. Lefebvre a assimilé la quotidienneté à l'aspect aliénant du quotidien, en y ajoutant toutefois l'idée d'appropriation. L. Devisme explique cette posture du philosophe du droit à la ville : *« Quant à la quotidienneté, elle est un domaine privilégié par l'auteur car elle est à*

[41] Déjà, M. de Certeau évoquait le quotidien comme un lieu d'irruption de l'étrangeté, en lien avec le philosophe Wittgenstein, dans *L'Invention du quotidien* (Certeau, 2015 [1990], p. 29).
[42] L'étude du quotidien sous le prisme de la recherche québécoise est ici laissée de côté, déjà souvent traitée par des auteurs français.

la fois le lieu concret d'un certain asservissement, d'une redondance au-moins (le "train-train", les éléments du confort) et le lieu des possibilités. "Changer la vie" se fera dans le quotidien ou ne se fera pas. On ne décrète pas le bonheur des gens à leur place » (Devisme, 1998, p. 17). H. Lefebvre a d'ailleurs écrit *Critique de la vie quotidienne* et a fait du quotidien l'un des fils conducteurs de sa pensée pour les 40 ans à venir (Sheringham, 2013, p. 134). Finalement, il a évoqué le quotidien en tant que sphère de la créativité. Puis, la pensée de R. Barthes dans les années 1950 a aussi contribué à l'évolution de la pensée du quotidien : il a exploré quelques mythes de la vie quotidienne française (Sheringham, 2013, p. 177). Sa pensée a évolué et il a donné un cours au collège de France intitulé « Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens », où il a évoqué le sujet *« enraciné dans la quotidienneté : dans des humeurs fugaces, des désirs concrets, des plaisirs et des déplaisirs* (Sheringham, 2013, p. 210). M. de Certeau a souhaité, lui, mettre au jour la façon dont nous nous comportons dans notre vie ordinaire (Sheringham, 2013, p. 220). Il a parlé de pratiques, de tactiques, de stratégies, de ruses et a insisté sur l'absolue pluralité des *« manières de faire »* quotidiennes. Il a souligné, de son côté, la créativité et l'inventivité dans le quotidien. Enfin, G. Perec a étendu les manières de penser le quotidien, et a insisté sur le fait que le quotidien est « ce que nous sommes » ; il a alors préconisé le questionnement, l'inventaire et la description pour mettre la main sur ce quotidien qui pourrait nous échapper (Sheringham, 2013, p. 259). Il a aussi parlé de dévoiler l'infra-ordinaire, qui est le contraire de l'événement.

Pour conclure, M. Sheringham rappelle quatre paramètres qui ont été mis en lumière dans ses analyses : *« Premièrement : alors même qu'on rattache nombre de choses au quotidien (les objets, les babioles, certaines actions comme manger, téléphoner, faire ses courses), la quotidienneté n'est pas une propriété qui serait inhérente à ces choses, et ne se compose pas non plus de leur somme ; elle réside plutôt dans la manière dont elles participent de l'expérience vécue. Deuxièmement, la totalité au sein de laquelle nous sommes immergés inclut d'autres êtres que nous : la quotidienneté implique la communauté. Troisièmement : si le quotidien n'est pas le lieu de l'événement (qui relève toujours de l'exceptionnel), de sorte qu'il est en tension avec l'histoire, il possède sa propre historicité, qui est incarnée, partagée et perpétuellement mouvante (la répétition n'est pas forcément stérile). Quatrièmement : la quotidienneté se dissout (dans les statistiques, les propriétés, les données) dès lors qu'on fait du quotidien un objet d'observation. Elle réside dans des pratiques qui relient entre elles différentes sphères d'activité, et seules ces pratiques la rendent visible »* (Sheringham, 2013, p. 377).

La sociologie de la vie quotidienne est finalement traitée selon plusieurs orientations théoriques : interactionnisme symbolique (E. Goffman), phénoménologie (H. Garfinkel), marxisme (H. Lefebvre), sociologie des ruses et de la résistance (M. de Certeau), sociologie critique (C. Javeau), etc. (Comeau, 1987, p. 115). Ces différents courants permettent de montrer les évolutions des études sur la vie quotidienne. Pour Y. Comeau, distinguer « vie quotidienne » et « vie privée/vie publique » puis poser la nécessité du lien interactif sujet/société, permet de mieux appréhender cette sociologie. En ce sens, il dit que *« c'est dans la vie privée que plusieurs significations se forment à propos du travail, par exemple ; c'est la vie publique qui détermine en grande partie les possibilités d'aménagement de la vie privée. La vie quotidienne veut précisément*

couvrir ce lien interactif entre la vie privée et la vie publique : en ce sens elle dépasse la notion stricte de vie privée » (Comeau, 1987, p. 122). On constate ici que la vie quotidienne s'infiltre et s'immisce effectivement dans différentes sphères.

La littérature s'empare bien évidemment du quotidien depuis longtemps, avec par exemple les ouvrages de G. Perec, cité plus haut, ou l'ouvrage *La promenade au phare* de Virginia Woolf en 1927[43]. Plus récemment, la collection *Raconter la vie*, aux éditions du Seuil publie les ouvrages *Le corps des autres* de Ivan Jablonka (Jablonka, 2015) ou *Regarde les lumières mon amour* d'Annie Ernaux (Ernaux, 2014). Ces textes mettent en avant des fragments de la vie quotidienne d'esthéticiennes et d'usagers d'hypermarchés, décrivant des situations qui mettent en interaction ces personnes sur des lieux du quotidien, régulièrement fréquentés. De fait, ces textes mettent en avant le quotidien, l'habituel, l'ordinaire, le normal, le banal, vus comme des synonymes de quotidien par certains auteurs ou chercheurs. Ces manières d'écrire les sciences sociales peuvent donc se rapprocher de la forme du roman. A. Ernaux met bien en scène également le quotidien dans son livre *Journal du dehors* (Ernaux, 1993), en retranscrivant des scènes et des paroles, des gestes et des attitudes, saisis dans le RER, les hypermarchés, le centre commercial… Le roman *Les lisières* d'Olivier Adam traite également du sujet du quotidien dans une ville de banlieue parisienne (Adam, 2012). Plusieurs ouvrages mettent cet ordinaire en valeur par ces fragments de réalité décrits, narrés, racontés.

Tout au long de la thèse, nous tenterons de décrypter la diversité des comportements quotidiens, de leur donner un sens, à l'instar de J.-C. Kaufmann dans *La vie ordinaire – Voyage au cœur du quotidien* (1989). Comme cet auteur, nous traiterons de différents thèmes, mais au fil de l'eau ; cela est fait dans le but de pouvoir mettre l'accent sur l'aspect désiré dans des temps et lieux donnés et de rattacher le quotidien à d'autres prismes de la recherche. L'assemblage de tous ces aspects les uns avec les autres permet de reconstituer ce quotidien, cet *« univers de l'intimité domestique »* (Kaufmann, 1989, p. 8). Le vécu actuel et les expériences présentes seront donc valorisés, en appréhendant ce quotidien et ses transformations, adaptations ou évolutions au sein de différentes familles. Ceci se fera en questionnant les paroles et langages quotidiens et ordinaires. C'est alors une approche compréhensive qui nous sera utile pour appréhender le quotidien (Juan, 1995 ; Kaufmann, 1989). Les habitudes, qui y tiennent une place importante, seront également abordées. Des habitudes prises, des déroulements de gestes, d'actions et d'activités qui ont lieu tous les jours, des moments instaurés, des actes simples de la vie de tous les jours (et non pas dans l'exceptionnel, le rare) sont alors visibles dans ces lieux, rythmes, relations, quotidiens, tout en mettant en avant des liens entre différentes temporalités et spatialités.

Toutefois, insistons sur le fait que le quotidien n'est pas à assimiler abusivement au familier, au routinier, au banal, sous prétexte que nous l'étudions dans un cadre *périurbain* (parfois encore associé au modèle industriel, en série que l'on peut retrouver dans les lotissements) ; il peut aussi être différent selon les contextes, ce que nous mettrons en évidence à travers les terrains brestois

[43] Cette citation est assez probante du rapport au quotidien qu'entretient l'auteure : *« La grande révélation n'était jamais venue. La grande révélation ne vient peut-être jamais. Elle est remplacée par de petits miracles quotidiens, des révélations, des allumettes inopinément frottées dans le noir »* (Woolf, 2006 [1927]).

et québécois. Le lecteur trouvera des situations quotidiennes racontées et analysées, dans différents lieux (ville, territoire, quartier, maison, etc.) et temporalités, en les articulant lors de différents « lieux-moments », qui peuvent être le départ d'une réflexion ou inversement mettre en perspective une thématique, un questionnement abordé. Comme l'exprime M. Sheringham : *« "Prêter attention" : le quotidien n'existe peut-être que dans la mesure où on lui prête ce regard, qu'à la condition qu'on accepte de le reconnaître, de le prendre en considération, mais sans lui accorder une valeur particulière »* (Sheringham, 2013). Prêter attention au quotidien sans en faire une valeur singulière, à part, totalement détaché du reste : c'est en effet ce qu'il s'est passé lors des enquêtes de terrain. Je n'ai pas cherché à tout prix et comme unique but à analyser, saisir, appréhender le quotidien. Cela s'est fait de manière progressive, au fur et à mesure, selon ce qui se dégageait des situations d'enquêtes ou des situations quotidiennes, desquelles je faisais également partie.

En 1982, Jean-François Augoyard évoque déjà ces situations quotidiennes lorsqu'il parle de la méthode de la dérive : *« c'est l'idée que les innombrables situations quotidiennes, naguère estimées insignifiantes ou inclassables, ne seraient pas seulement les retombées instrumentales des "grands" mécanismes sociétaux dont elles contribuent accessoirement à éclairer la nature mais, peut-être, que les objets qui intéressent le savoir sociologique ne se constituent aussi réellement que dans le quotidien le plus anodin, dans les lieux intermédiaires et à travers les pratiques transversales »* (Augoyard, 1982, p. 72). La situation peut être vue comme un état résultant d'une interaction, à un moment donné, entre une personne et son environnement. Elle est étudiée dans des contextes spécifiques avec des individus aux caractéristiques précises. Elle sert à comprendre les actions des individus qui agissent en fonction de ce qu'ils comprennent être la situation dans laquelle ils se trouvent (Coulmont, 2010, p. 97-98). Laurent Thévenot, dans *L'action au pluriel* (Thévenot, 2006), parle de la situation et la définit *« du point de vue de la personne qui s'engage ».* La situation *« veut éviter de considérer systématiquement les autres personnes qui interagissent avec elle et l'environnement matériel, comme de simples ressources et contraintes, afin de tenir compte de leur capacité à intervenir sur la définition de la situation et donc sur l'engagement »* (Grossetti, 2011). Les types de situations détaillées et approfondies au cours de ce texte ne sont pas exhaustifs, mais sont choisis pour leur manière explicite de saisir et d'appréhender le quotidien ; rappelons que c'est l'ensemble de ces situations, en plus des pratiques de mobilités, des rapports aux polarités, des parcours résidentiels, des imaginaires de la maison, des appropriations des lieux, etc. qui permettent d'appréhender la notion de condition habitante. En effet, comme le précise Michael Sheringham, *« il est difficile d'appréhender le quotidien de manière thématique, au travers de ses attributs. Nous pouvons, certes, énumérer les objets, situations, activités ou autres éléments qui caractérisent le quotidien, mais ces éléments ne nous diront rien sur la quotidienneté vécue tant que nous ne les aurons pas resitués dans un ensemble plus vaste, au sein du tout ou du processus dont ils sont inséparables »* (Sheringham, 2013, p. 380).

2.4. Les paroles habitantes permettant de saisir des rapports d'attachement aux lieux

« S : (soupir) Moi je suis pas attachée aux cailloux. Ça reste... J'aime bien ma maison mais on me dirait demain on déménage, on part, ben c'est comme ça !

J.-C. : Ah moi je suis attaché. » (Sylvie et Jean-Claude, terrain brestois)

Nous avons finalement expliqué un contexte - le *périurbain* -, un objet - la maison et son jardin -, des protagonistes - les habitants -, un prisme - le quotidien. Nous laisserons les habitants raconter et expliquer leurs parcours, leurs pratiques, leurs imaginaires, leurs liens aux lieux, en ménageant une grande place à leurs propos et paroles[44].

Déconstruire les apparentes banalités et normalités évoquées par les habitants permettra de soulever des enjeux importants. Les multiples liens aux lieux des habitants nous permettront de saisir la condition habitante, que nous aborderons à la fin de cette thèse et qui est, entre autres, un entrelacement de pratiques et d'imaginaires. Les formes d'attachement, étant très présentes dans l'enquête, retiendront notre attention. Comme nous l'avons vu, il arrive fréquemment de traiter des pratiques habitantes quotidiennes *périurbaines* à une échelle relativement large (agglomération, ville…) mais aussi de se cantonner dans la maison et son jardin, et d'en faire une anthropologie. En revanche, il est plus rare de considérer les deux comme un tout, en y ajoutant le quotidien comme fil rouge, et en posant l'hypothèse que la maison serait au centre de ces territoires - même si certaines recherches qui le font ont été citées plus haut, notamment *La maison en ses territoires* (Pinson et Thomann, 2002). En étudiant les paroles habitantes, en tant que matériau premier, et donc les liens aux lieux des habitants de maison dans le *périurbain*, nous verrons petit à petit que des formes d'attachement se dégagent. En effet, ce que disent les habitants, leurs langages, façons de parler, intonations, mais aussi les non-dits, les contradictions, les silences, permettent de déduire des représentations et imaginaires, des sentiments d'attachement, et une condition habitante. La parole habitante sera non pas une simple illustration mais plutôt une preuve, une source.

Dans sa thèse, A. Morel-Brochet rappelle que l'attachement *« est entendu ici au sens psychologique, comme un processus et/ou un état lié à un phénomène de "mémorisation polysensorielle de l'objet d'attachement" d'un ensemble de caractéristiques stables de l'environnement, ayant un impact sensoriel marqué. Il se traduit par l'existence d'un lien "affectif" entre une personne et un autre être vivant ou un objet matériel »* (Morel-Brochet, 2006, p. 174). Concernant l'attachement au lieu, précisons que *« la diversité des définitions données (Giuliani et Feldman, 1993) qui voient en l'attachement au lieu tantôt un concept très large pour désigner un système d'affects liés à l'environnement, tantôt un concept très spécifique qui décrit une relation purement affective entre un individu et un lieu, a ralenti la compréhension du concept. Aussi n'en existe-t-il pas de définition générique, ni de description précise de ses mécanismes »* (Debenedetti, 2007, p. 7). Nous allons tenter de dégager les éléments utiles à la compréhension dans le cas précis de cette recherche.

Des dénominateurs communs apparaissent : *« l'attachement au lieu est un lien qui s'instaure entre un individu et un lieu spécifique, quelle que soit sa catégorie ; l'attachement au lieu est une relation affective positive et identitaire, ces deux éléments étant difficilement dissociables pour tout un pan de la littérature. L'aspect affectif se manifeste négativement lorsque le lieu est soudainement dégradé ou indisponible, en particulier par le sentiment de tristesse (Chawla, 1992 ; Giuliani, 1991 ;*

[44] Nous approfondirons cette question de la parole habitante au chapitre suivant, en lien avec les méthodes.

Mesch et Manor, 1998) ; l'attachement au lieu est un lien qui a pour nature de durer (Giuliani et Feldman, 1993), même lorsque le lieu est dégradé (Fried, 1963) et varie au cours du temps à mesure que l'identité de l'individu se modifie ; de valence positive, l'attachement au lieu varie en intensité : il peut être modéré, fort, voire excessif (Hidalgo et Hernandez, 2001) ; enfin il revêt différentes formes, les plus fréquemment évoquées ou suggérées étant les formes sociales (lié aux autres personnes présentes sur le lieu…), physique (lié à l'aménagement, au décor…) ou personnelle (liées aux activités, qu'elles soient concrètes ou plus symboliques) » (Debenedetti, 2007, p. 9).

L'attachement au lieu - *place attachment* en anglais - peut être vu, au sens large, comme un phénomène complexe qui souligne le lien affectif qui s'instaure entre des individus et des lieux spécifiques (Altman et Low, 1992). Il a été souvent traité en psychologie environnementale et en psychologie sociale, mais aussi en géographie sociale, en anthropologie sociale et en phénoménologie. Ce concept est essentiellement présent dans la littérature anglophone. Il vise *« à rendre compte des liens émotionnels que peuvent tisser des individus avec des lieux singuliers et à saisir comment ces liens sont constitutifs de la personnalité ou de l'état momentané de la personne »* (Debarbieux, 2014, p. 71).

Le sens du lieu, auquel on peut articuler la notion d'attachement, peut être défini comme *« la façon dont l'espace […] devient un lieu grâce à l'expérience et à l'action des individus qui, en y vivant quotidiennement, l'humanisent et le remplissent de contenus et de significations (Massey, 1995). Le sens du lieu, construit à partir de l'expérience quotidienne et des sentiments subjectifs de chaque personne, peut se concevoir avec une telle intensité qu'il devient un aspect central de la construction de l'identité individuelle (Rose, 1995) »* (Ortiz-Guitart, 2004, p. 59). Dans sa thèse, Sandrine Jean met en avant trois formes d'attachement au quartier : l'attachement physique et fonctionnel, l'attachement social et l'attachement symbolique (Jean, 2014). Nous pourrons adapter cette trilogie à nos objets de recherche, étant donné que nous ne séparerons pas si franchement l'attachement social et l'attachement symbolique par exemple, les considérant finalement comme imbriqués. Dans cette recherche, nous parlerons de l'attachement aux lieux de vie des habitants du *périurbain*, ce qui comprend la maison mais aussi les environnements *périurbains*, ruraux ou urbains pratiqués au quotidien. L'attachement à la maison et aux lieux pratiqués au quotidien seront à distinguer.

Parler d'attachement signifie aussi parler d'enracinement et d'ancrage, le tout formant l'appartenance, sentiment qui pourrait être le résultat du processus d'identification (Bour, 2013, p. 101). Je choisirai ici, volontairement, de creuser la question de l'attachement. Dans l'ouvrage *La banlieue revisitée*, Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon exposent un travail sur l'appartenance et l'attachement des habitants de banlieues à leur milieu. Elles évoquent *« leur enracinement dans le quartier, lequel nourrit l'attachement »* (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 134) et parle de l'attachement comme rapport subjectif au quartier, qui est à distinguer de l'attachement à la maison (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 139). En outre, ces habitants semblent être attachés à une banlieue en particulier. On y évoque alors l'enracinement qui serait objectif et l'attachement qui serait subjectif, l'appartenance résultant de ces deux notions qui engendrerait le sentiment d'être de ce lieu (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 142). A. Fortin et *al.* précisent que *« leur rapport à leur quartier se décline sur le même mode que celui des résidents*

des quartiers centraux ; enracinement, attachement et appropriation de l'espace » (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 149). De plus, les auteurs expliquent que *« parler de satisfaction résidentielle mène à parler d'attachement »* (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 201) et qu'il peut y avoir à la fois un fort attachement géographique (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 203) et de fortes présences des attributs identitaires : attachement, appartenance et identité spatiale (Fortin, Després et Vachon, 2002, p. 227). Elles notent en outre que ce sont plutôt des personnes qui habitaient en campagne, en région qui vivent en banlieue, plus que des personnes issues de la ville. L'ouvrage *La banlieue s'étale* évoque les années 1960-1970, lorsque Marc Fried et Harold Proshansky développent les notions d'attachement au lieu et les identités qui leur sont liées. L'ouvrage précise que plusieurs recherches empiriques *« en ont illustré la pertinence pour rendre compte des choix résidentiels »* dans divers pays tels que les États-Unis (Feldman), l'Italie (Giulani et Feldman, Pollini), la Suède (Gustafson) et le Québec (Luka, Després et Lord) (Fortin, Després et Vachon, 2011, p. 249). Le concept anglo-saxon de *settlment identity*[45] ou *place identity* est développé par Roberta Feldman (Feldman, 1990, 1996) : elle a réalisé plusieurs enquêtes montrant que les personnes semblent attachées à des types d'environnement. Nous le retrouverons effectivement dans les paroles habitantes. En effet, une personne née dans une banlieue et qui en a eu une bonne expérience pourrait parfois rechercher : le même type de densité ; une même façon de se déplacer, en voiture ou à pied ; les mêmes façons de se socialiser ; etc. Elle souhaiterait, au-delà d'un retour en banlieue, vivre dans un type de banlieue similaire à ce qu'elle connaît ou a déjà vécu.

***

Nous venons de voir les notions opérantes de ce travail et leur positionnement dans la littérature ; nous avons mentionné la plupart des auteurs clés sur lesquels notre recherche s'appuie. Notons que les processus de socialisation et les sociabilités, parfois mis en avant dans ce type de recherches, ne seront pas au cœur de nos préoccupations mais serviront de points d'appui, notamment dans la dernière partie. Par ailleurs, les mobilités, essentielles dans les pratiques habitantes, seront traitées fréquemment mais sans être mises au premier plan et sans être le prisme principal de la recherche. Les angles d'attaque afférents ont déjà été bien explorés et restitués autour du *périurbain* concernant les mobilités (Didier-Fèvre, 2015 ; Hervouet, 2005 ; Vincent-Geslin, 2008 ; etc.). D'autres perspectives ont été choisies ici ; une recherche implique de faire des choix et cela signifie aussi renoncer à des pans de la recherche pour garder une unité, une cohérence et une continuité dans les analyses et la restitution.

[45] Ce concept est également développé par H. M. Proshansky, psychologue ayant travaillé sur le « *place attachment ».*

3) Problématiques et hypothèses

3.1. Généalogie de la problématique et des questions de recherche

Plusieurs questions au sein d'un processus itératif

Le questionnement qui nous a fait entreprendre cette recherche était le suivant : « Quelles sont les caractéristiques et les ressorts du *périurbain* qui semblent en maintenir l'attractivité et le développement en dépit des critiques auxquelles il fait face ? » Cette question, très large, a vite été complétée par d'autres réunissant les concepts et notions cités précédemment. En effet, des questions se faisaient, se défaisaient, se structuraient, s'effaçaient, se hiérarchisaient, sans plus ressembler à la question de départ qui ne permettait pas d'englober certains éléments désormais fondamentaux de la recherche. L'importance de la démarche empirique, qualitative, inductive et compréhensive a fait évoluer au fil de la recherche les questionnements, interrogations, hypothèses, qui étaient loin d'être figés. En effet, cette recherche en SHS ne saurait se restreindre à une démarche hypothético-déductive. Plus que de valider des hypothèses, il s'agissait de les mettre sans cesse en confrontation, de les requestionner, de les mettre en lien étroit avec l'enquête de terrain et ce qu'on y trouvait au fur et à mesure.

De plus, le processus itératif semble central, entre lectures théoriques et matériaux empiriques. Plusieurs interrogations ont alors vu le jour au fil des lectures, des immersions sur les terrains, des analyses. Gardons en tête l'introspection que recommande Howard Becker : *« Les données que j'ai là sont la réponse à une question. Quelle question puis-je bien être en train de poser pour que tout ce que j'ai noté dans mes carnets y soit une réponse raisonnable ? »* (Becker, 2002, p. 196). Nous nous retrouvons dans une dynamique aux aboutissements parfois imprévisibles. Évidemment, certaines constantes demeurent depuis le début de la recherche : réaliser une enquête auprès des habitants du *périurbain*, vivant, ayant vécu ou ayant pour projet de vivre dans une maison tout en se saisissant de leurs paroles sur leur quotidien dans leurs différents lieux de vie. Articuler les échelles de la maison et celles des territoires, plus vastes, semblait permettre d'appréhender la condition habitante *périurbaine*. En premier lieu, l'important était de choisir l'angle pour le reste de l'enquête : celui « habitant » s'est vite imposé. L'un des fils conducteurs de cette recherche réside dans le travail sur les paroles, les propos, les manière de dire des habitants. Elles permettent de saisir des pratiques et des imaginaires, parfois contrastés, sur des lieux *périurbains* mais aussi sur la ville, la campagne, le littoral. Ces définitions sont un indice de compréhension concernant les liens aux lieux que les habitants peuvent avoir. Voici quelques questions qui se sont posées à un moment de la recherche, permettant de progresser et de mener le travail d'enquête à bien :

- Quels rôles jouent les représentations et l'imaginaire de la ville et de la campagne dans les choix qui s'opèrent quand on habite en *périurbain* ?
- Pourquoi et comment habite-t-on les territoires *périurbains*, et quelles « logiques » et liens à l'affect sous-tendent les parcours résidentiels et les modes d'habiter de ces habitants ?
- En quoi le maillage des territoires *périurbains* influence-t-il les modes d'habiter, les modes de vie des familles et des habitants ?

- Existe-t-il un ou des modes d'habiter spécifiques aux situations et lieux *périurbains* ? Ou est-ce plutôt des modes de vie spécifiques à la vie dans une maison individuelle avec un jardin ?

Au fil de la démarche, l'article de Cyril Lemieux qui conseille quatre étapes afin de *« mettre en énigme ce qui paraît normal »* (Lemieux, 2012, p. 30) a permis de clarifier ce foisonnement d'interrogations, malgré son approche hypothético-déductive. Nous avons choisi d'écarter cette démarche, mais, de manière ponctuelle, elle permet néanmoins de clarifier certaines idées : un processus itératif, entre déduction et induction s'est mis en place. Ces quatre étapes sont les suivantes : *« 1 / s'emparer d'une croyance partagée ou d'un constat reconnu relatifs à l'objet qu'on entend étudier ; 2 / en tirer une série d'inférences logiques ou d'énoncés prédictifs ; 3 / faire apparaître un ou plusieurs éléments empiriques qui contredisent les inférences logiques ou les prédictions qu'on vient de tirer ; 4 / se demander comment, si les croyances partagées ou les constats reconnus relatifs à l'objet sont vrais, ces éléments empiriques peuvent exister »* (Lemieux, 2012, p. 30). Nous avons appliqué ces conseils au sujet et aux objets d'étude afin de réussir à dégager des énigmes et questions sous-jacentes, dans le but *« d'indiquer en quoi conduire une enquête empirique est une nécessité appelée par la production d'une problématique authentique et par la construction d'un objet, dans la mesure où ceux-ci exigent une réponse qui ne peut pas aller de soi – une réponse, autrement dit, qui ne peut pas être déduite du cercle des faits déjà connus. La position ici défendue ne saurait par conséquent être confondue avec un plaidoyer pour l'empirisme plat, si l'on entend par là la croyance selon laquelle recueillir des faits de façon méthodique suffit à faire acte de science. Elle s'y oppose du tout au tout, puisqu'elle affirme que l'enquête empirique, si elle s'avère effectivement nécessaire, ne constitue jamais une fin en soi mais seulement un moyen – le seul disponible – pour trouver à l'énigme qui a été posée, une réponse satisfaisante scientifiquement »* (Lemieux, 2012, p. 50). Voici les quatre étapes appliquées au sujet de la recherche :

1/ L'enquête de l'INED de 1947 montre que 72% des habitants de la population française aimeraient vivre dans une maison. Très souvent, elle se trouve dans le *périurbain*. Mais le monde évolue : injonction au développement durable, à la densité, banalisation du modèle de la maison individuelle, parcours de vie de plus en plus diversifiés… En outre, l'INSEE a des catégories floues et changeantes concernant le *périurbain* (qui a d'ailleurs disparu de ses nomenclatures).

2/ On pourrait donc s'attendre à ce que les envies, exigences et besoins des habitants changent, que la situation se renverse et que d'autres modes d'habiter s'instaurent, dans des formes diverses (moins de maisons individuelles ? plus d'habitants soit en ville, soit à la campagne mais moins dans le *périurbain*, cette catégorie étant mal définie ?) et que les habitants ne soient pas si nombreux dans ces territoires qui ne sont même pas répertoriés par l'INSEE.

3/ Or, le chiffre est relativement stable, les enquêtes de terrain montrent d'ailleurs que cette envie et ce désir de maison et jardin sont toujours aussi présents ; il y a toujours de nombreuses constructions de maisons individuelles dans le *périurbain*. On constate aussi la forte présence d'habitants dans ces lieux d'« entre-deux », qui ne paraissent pas se plaindre de leurs modes de vie, même au contraire pour certains d'entre eux qui semblent beaucoup s'y plaire. De plus, certains y habitent alors même que les services et commodités ne sont pas à proximité, ce qui

peut sembler un choix étrange pour certains : pourquoi une telle attirance et un tel attachement à l'idée de vivre dans une maison dans ces lieux *périurbains* ?

4/ Comment se fait-il que malgré les évolutions sociétales, écologiques, économiques, ce taux soit toujours le même ? D'où vient la force, la robustesse et la persistance de ce « modèle » ? Pourquoi certains habitants continuent-ils de l'apprécier voire de le préférer et d'y être attaché ? Que continuent-ils d'y trouver pour les satisfaire ? Pourquoi les habitants sont-ils encore si nombreux dans ces lieux hétérogènes, qu'ils y restent ou qu'ils y résident ponctuellement dans leur parcours résidentiel ? Le terme de *périurbain* n'est jamais employé par les habitants. Comment qualifier ces lieux et comment y saisir le quotidien, la variété des parcours habitants, les pratiques diverses, les imaginaires individuels et collectifs ?

Précisons que ces interrogations se sont déjà posées à plusieurs reprises : par exemple, dans le travail du PUCA en 1999 dirigé par G. Tapie, ou encore le colloque « Du périurbain à l'urbain » organisé en 2013. Malgré plusieurs remises en question à des moments différents, ces schémas et parcours de vie restent effectivement bien présents.

Définir ce que la thèse n'est pas pour permettre une évolution des interrogations

Pour faire suite à ces questionnements, définir ce que ce travail de recherche n'était pas - uniquement - a permis de clarifier certains éléments et de mieux se positionner. Revenons donc sur cette étape clé survenue entre deux temps d'enquête sur le terrain. La recherche n'est pas uniquement :

- Une thèse « sur » le *périurbain* : même si le *périurbain* est bien plus qu'un prétexte dans ce travail, au cours de l'enquête et du travail de restitution, d'autres sujets, concepts et thématiques prennent les devants ou du moins tout autant d'importance. La recherche interroge moins le phénomène de *périurbanisation* en tant que tel que ses effets et significations pour les habitants de maison dans ces territoires. L'enquête s'est construite, petit à petit, grâce aux paroles habitantes. Le *périurbain* reste l'objet sous-jacent, même si cette thèse n'est pas une thèse *sur* le *périurbain* mais plutôt sur et avec les habitants de ces lieux. Finalement, même si cette thèse ne traite pas uniquement de cela, elle serait tout autre sans ce volet de l'étude.
- Une anthropologie de la maison : comme précisé auparavant, l'articulation des échelles domestiques et territoriales et le fait de savoir ce qu'il se passe à l'intérieur de la maison, auprès les habitants, est devenu plus important que la maison à elle seule en tant qu'objet symbolique.
- Une thèse en géographie sociale : l'interdisciplinarité de la thèse, l'hétérogénéité des matériaux et des profils des habitants n'en font pas une thèse en géographie sociale, où des profils, des catégories et des méthodes peuvent être plus strictement définis à l'avance, permettant d'être plus exhaustif ou représentatif (ou du moins avec une volonté de l'être par certains aspects).

- Une étude comparative et systématique : plus qu'une comparaison, on parlera ici d'un croisement, d'une complémentarité entre les différents terrains d'études, dans des apports constants les uns avec les autres.
- Une accumulation de monographies : les terrains seront donc bel et bien croisés, même si certaines réflexions nécessitent de se focaliser plus intensément sur l'un ou l'autre des terrains ; on ne traite pas les terrains les uns après les autres, sans lien aucun entre eux. Quelques points communs et différences seront malgré tout pointés.
- Une thèse avec des exemples illustratifs ou des cas d'études : le travail empirique sur les terrains et les rencontres avec les habitants participent amplement de la recherche menée ; les terrains sont alors perçus comme « nourriciers » pour la recherche, fournissant des matériaux nombreux et riches, notamment les paroles habitantes, qui servent aussi de sources, de bases, de preuves et non de simples illustrations.

Une fois que les questions et leurs évolutions ont été clarifiées et qu'a été expliqué ce que n'était pas la thèse, plusieurs autres préoccupations se sont succédé, prenant plus ou moins de place au fur et à mesure. En effet, le choix d'un fil conducteur pour la restitution de l'enquête n'a pas été simple. Diverses possibilités ont été envisagées :

- Les temporalités et spatialités : au vu des disciplines et concepts mobilisés, elles sont présentes obligatoirement tout au long de la thèse, ce qui n'en fait pas un véritable fil conducteur car ce sont des notions très larges.
- Les représentations et imaginaires : ces éléments seraient moins transversaux, d'autant plus que le choix s'est porté essentiellement sur les imaginaires qui permettaient de mieux appréhender le sujet. Ils serviront donc pour des cas relativement précis, en parallèle des pratiques habitantes, plus que comme fil conducteur.
- Le quotidien et la vie quotidienne, lié aux paroles habitantes : c'est l'approche finalement retenue - que l'on étendra à celle de la condition habitante, qui comprend également le quotidien, et qui est une des « quêtes » de cette recherche - ; ces questionnements autour de la vie quotidienne s'immiscent partout dans la recherche. Dans la restitution de l'enquête, il était alors plus pertinent de ne pas les cloisonner ou les restreindre à un chapitre mais de les laisser imprégner l'ensemble, tout comme les paroles et propos des habitants qui sont le matériau principal de cette thèse.

Au-delà du fil rouge, les questionnements se sont déplacés progressivement d'un thème à l'autre au fur et à mesure que l'enquête avançait ; on pourrait les appeler des glissements, des tournants théoriques et méthodologiques dans la recherche :

- du *périurbain* à de multiples lieux quotidiens pratiqués par les habitants ;
- du centre et de la périphérie à l'articulation entre différentes polarités ;
- de la maison en tant qu'objet matériel et physique à la maisonnée constituée d'habitants, et donc à ce qu'il se passe à l'intérieur de cette maison, dans ses espaces domestiques ;

- des spécificités de modes de vie *périurbains* à une condition habitante alter-urbaine[46] prenant en compte les rapports, relations et liens aux différents lieux (ville, campagne, littoral…) ainsi que les différentes pratiques habitantes.

***

L'ensemble de ces éléments de généalogie servent à comprendre le contexte de la mise en place de la recherche *via* des raisonnements successifs ou concomitants, et qui ont eu lieu sur un temps relativement long.

3.2. Questions de recherche, hypothèses et mouvements du texte

Ce cheminement de pensée nous a amené à préciser les questions et hypothèses de recherche. De la question intermédiaire « Quels sont les rapports des habitants à leurs lieux de vie quotidiens ? » qui permettait de répondre par les formes d'attachement aux lieux, nous en sommes venus à poser la suivante : « Comment se développent et se traduisent les différentes formes d'attachement aux lieux de vie pratiqués au quotidien par les habitants de maisons ? » Cela pose, de manière implicite, les liens des habitants aux lieux urbains, ruraux et *périurbains*, cette dernière catégorie étant, de fait, questionnée dans cette recherche. Précisons aussi que ces différentes formes d'attachement aux lieux sont recherchées *via* les paroles habitantes et les observations de situations quotidiennes, et qu'elles permettent de saisir la condition habitante. Mettre les habitants au cœur des réflexions permettra donc de répondre à ce questionnement, notamment en unissant les pratiques et les imaginaires, que l'on estime indissociables.

Les propos et paroles prononcées par les habitants pendant les entretiens, que nous détaillerons dans le chapitre suivant, serviront d'appuis à la démonstration. Elles permettent finalement aux habitants de décrire, raconter, verbaliser des pratiques mais aussi des imaginaires. Les pratiques ont été développées plus haut ; elles s'observent dans des lieux habités au quotidien et sont aussi racontées par les habitants eux-mêmes. Nuancer le « faire » et le « dire sur le faire » (Lahire, 2005, p. 141) est primordial, d'où l'intérêt de croiser entretiens et observations, de croiser « récits de pratiques » et « pratiques » à l'instar de B. Lahire. Les pratiques comprennent les attitudes et les comportements déployés par les habitants mais aussi les astuces, tactiques, ruses, stratégies mises en place. Les imaginaires, qu'ils soient individuels, collectifs ou sociaux, permettent de signifier certains choix ou arbitrages faits à des moments donnés dans les parcours résidentiels, étant une explication, une signification parmi d'autres (préférences actuelles ou à venir, vécu, passé, raisons familiales, professionnelles, etc.). Nous traiterons des imaginaires autour de la maison mais aussi autour de différents types de lieux (urbains, ruraux, *périurbains*, etc.). En termes de matériaux issus de l'enquête, les imaginaires peuvent donc être observés *via* une verbalisation des habitants, *via* des descriptions : les paroles habitantes sont un moyen de les faire surgir.

[46] Ce terme remplacera progressivement celui de *périurbain* ; nous reviendrons plus en détail sur ce glissement sémantique lors du chapitre 3.

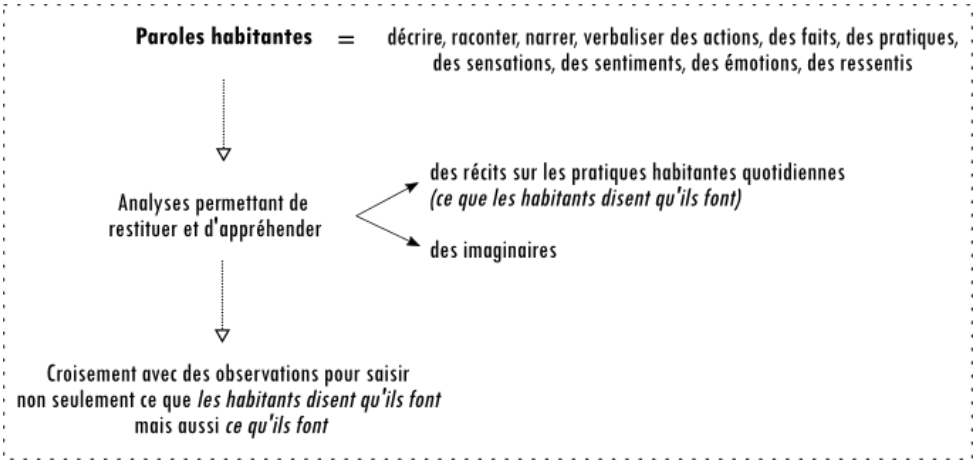


Figure 7 - Paroles habitantes : raconter des pratiques et des imaginaires.
Source : Florie Colin, 2020

Plusieurs hypothèses peuvent alors être émises, que nous nous attacherons à traiter tout au long de la thèse en nous appuyant sur l'enquête sur les terrains d'études brestois, québécois et nanto-nazairien.

Premièrement, une des hypothèses est que le quotidien permet de révéler des liens au lieux, et ici certaines formes d'attachement aux lieux. Les habitudes, les contraintes, la routine, l'ordinaire des habitants de ces territoires permettent de renseigner de nombreux éléments issus de/présents à la fois dans les pratiques et les imaginaires des habitants. La vie quotidienne et les situations afférentes permettent de saisir, d'appréhender, d'expliciter l'attachement des habitants de maison dans le *périurbain* à leurs lieux de vie : la maison en tant que construction matérielle, lieu de vie et lieu désiré, mais aussi les autres lieux pratiqués dans un territoire plus vaste pour les activités du quotidien, en font partie. Les expériences racontées ou observées autour de cette réalité sociale quotidienne des habitants de territoires maillés et diffus sont alors mises en exergue dans ce quotidien.

Deuxièmement, une autre hypothèse est de dire que les habitants construisent petit à petit leurs modes de vie, leur vie quotidienne et leur condition habitante au cours de leurs parcours et donc dans des temporalités longues, grâce à de multiples interactions (environnementales, sociales…) et pratiques dans divers lieux et milieux : maison, maisonnée, lieux du quotidien dans le quartier, la ville, l'agglomération, lieux de nature… En outre, des contrastes au niveau des spatialités et des temporalités existent entre les différents terrains, au sein d'un même terrain, mais aussi à l'échelle d'un habitant lui-même, qui est pluriel (Lahire, 1998). En effet, chaque habitant a des temporalités et spatialités qui lui sont propres. La construction de figures d'habitants permet alors d'appuyer des singularités tout en permettant de rapprocher certains traits communs dans les parcours des habitants vivant aujourd'hui dans une maison du *périurbain*.

Troisièmement, nous développons l'idée que le terme de *périurbain* n'est pas une catégorie adaptée au quotidien des habitants et à leurs représentations et imaginaires des lieux, ni même à leurs pratiques. En effet, les habitants ne considèrent pas vivre dans le *périurbain* mais, tout simplement, dans des lieux qui leur conviennent, mêlant différentes aménités : commodités à proximité, tranquillité, accès à la nature, etc. La maison, autant que le lieu où elle se trouve,

compte pour les habitants, qui sont à la recherche d'un équilibre entre ces différents lieux, indissociables les uns des autres. Finalement, l'alter-urbain offre des possibilités et permet des arbitrages orientant vers une vie à tendance rurale, urbaine ou mêlant les deux pour créer un mode de vie propre à chaque habitant, à chaque famille.

En somme, pour répondre à la question principale et à ces hypothèses, la thèse est séquencée en trois mouvements et questionnements :

- Premier mouvement (partie 2, chapitres 3, 4 & 5) : Des habitants dans des lieux *périurbains*, ruraux et urbains pratiqués au quotidien ; entre imaginaires, aménités et polarités. Comment des polarités se définissent-elles par et pour les habitants et comment organisent-elles des lieux de vie hétérogènes, maillés, pratiqués et habités au quotidien ?
- Second mouvement (partie 3, chapitres 6 & 7) : Des habitants pour qui la maison est au cœur du parcours résidentiel et des lieux de vie et dont le désir est fort, ce que les imaginaires et expériences permettent de démontrer. Comment les expériences et les imaginaires viennent-ils appuyer et expliciter les désirs de maison situées dans le *périurbain* de la part de ces habitants à des moments donnés de leurs parcours résidentiels ?
- Troisième mouvement (partie 4, chapitres 8 & 9) : Des formes d'attachement aux lieux - décrits auparavant - s'expriment et permettent alors de révéler des figures d'habitants, et la condition habitante alter-urbaine. Comment les places des habitants, les habitudes, les évolutions des spatialités ou perturbations et chamboulements dans le quotidien, viennent-ils expliciter et mettre en avant différentes formes d'attachement aux lieux de vie quotidiens dans l'alter-urbain ?

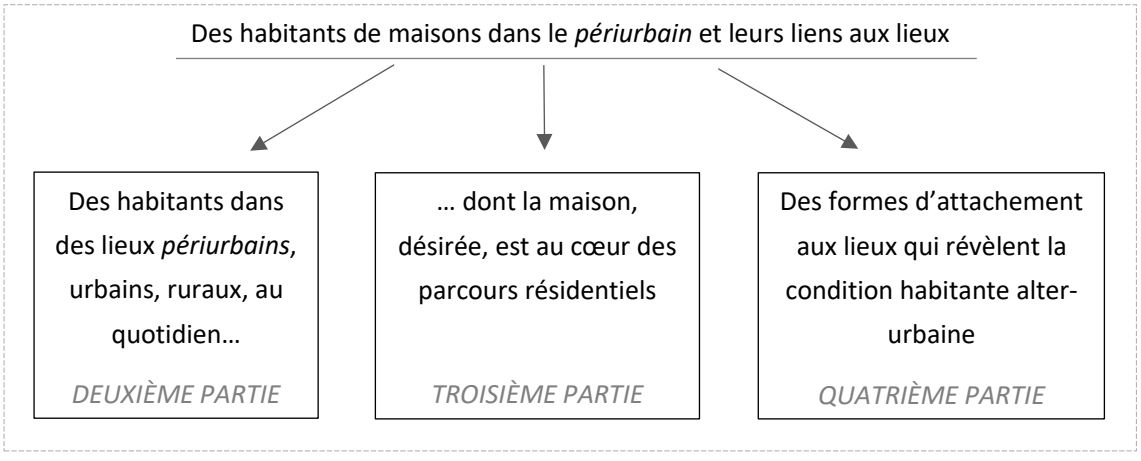


Figure 8 - Mouvements de la thèse.
Source : Florie Colin, 2020

Les trois terrains d'études que sont les environs de Brest, Nantes-Saint-Nazaire et Québec et l'enquête menée permettent d'y répondre, avec une visée forte de croisement, même si selon les chapitres et thématiques nous pourrons retrouver un terrain « dominant ». Notons que les terrains brestois et québécois sont les principaux mobilisés, le terrain nanto-nazairien étant mineur dans le travail et étant donc sollicité de manière ponctuelle.

Mettre sur le devant de la scène les habitants, leur rapport à la maison, à la maisonnée et aux lieux pratiqués au quotidien permet de discuter à la fois du concept de *périurbain*, d'attachement aux lieux et de condition habitante, par des paroles, des pratiques et des imaginaires. Tout au long de ce travail, nous mobiliserons ces paroles habitantes afin d'explorer les différentes formes d'attachement aux lieux - qu'ils soient *périurbains*, urbains, ruraux - mais aussi l'attachement à la maison et au jardin, dans le but de saisir cette condition habitante alter-urbaine (comprenant notamment des pratiques et imaginaires).

En résumé, cette enquête cherche à montrer et révéler en quoi les habitants de maison dans le *périurbain* sont attachés à leurs lieux de vie, et comment ces différentes formes d'attachement se traduisent tout au long des parcours résidentiels et au quotidien.

Conclusion du chapitre 1

Ce chapitre a permis de définir le contexte de la recherche qui s'appuie notamment sur un cadre autobiographique et personnel en lien avec des lieux familiers. Nous avons aussi mis en place les notions principales de cette recherche : le *périurbain,* qui fait l'objet de nombreux clichés que l'on peut dépasser, et que nous préférons nommer progressivement dans ce travail l'alter-urbain ; la propriété de la maison individuelle et de son jardin, désir venant à la fois des habitants et des politiques publiques ; les habitants de ces lieux, qui participent à la construction du monde qui les entoure ; leurs pratiques et leur quotidien, de l'ordre de l'expérience familière ; les paroles habitantes qui permettent de saisir les sentiments d'attachement aux lieux, étant avant tout un lien affectif entre un individu et un lieu spécifique. En outre, nous avons rappelé la généalogie des questions de recherche, de la problématique et des hypothèses, qui se sont construites dans un processus itératif et inductif autour des paroles, des pratiques et des imaginaires habitants.

Au-delà de ces éléments contextuels et théoriques nécessaires à la compréhension de la recherche, intéressons-nous maintenant plus précisément à l'enquête de terrain réalisée sur trois territoires et aux méthodes déployées pour la mener à bien.

CHAPITRE 2.

UNE ENQUÊTE, TROIS TERRAINS D'ÉTUDES, UNE COMBINAISON DE MÉTHODES

> *« Les objets sociaux sont compréhensibles à la seule condition que l'on puisse les ramener à des* ***activités humaines*** *; et ces dernières ne sont compréhensibles que si l'on met en évidence leurs motifs en-vue-de ou leurs motifs parce-que. La raison profonde en est que, vivant naïvement dans le monde social,* ***il m'est permis de comprendre les actes d'autrui seulement si je puis m'imaginer en train d'effectuer des actes analogues dans la même situation****, guidé par les* ***mêmes motifs parce-que****, ou orientés par les* ***mêmes motifs en-vue-de****. » (Schütz, 2008 [1987], p. 99-100)*

Dans l'ouvrage *Le chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*, le philosophe Alfred Schütz affirme la nécessité pour tout chercheur de pouvoir se mettre à la place d'autrui pour mieux le comprendre. Les méthodes utilisées dans cette thèse essayent d'y répondre, nous détaillons ici comment nous les avons mises en œuvre.

Ce chapitre a pour objectif de présenter au lecteur les trois terrains d'études et d'expliciter les raisons de leurs choix, dans trois contextes différents : en effet, la chercheure n'a pas les mêmes positions sur les différents territoires. Précisons que les descriptions des terrains d'études, écrites de manière assez brève dans ce chapitre, seront précisées et complétées lorsque cela sera nécessaire au fil de la thèse. Ce chapitre permet aussi de détailler les partis pris méthodologiques et disciplinaires, permettant de donner une place primordiale à la parole habitante. Nous explicitons également les choix concernant les types d'écriture.

Nous estimons qu'il est nécessaire de décrire les conditions de réalisation de l'enquête en plus de la raconter : ces éléments permettent d'amener le lecteur avec nous, de transmettre quelques premiers résultats d'analyse et d'avoir un regard réflexif grâce à cette mise en récit. En effet, il était nécessaire pour ce travail de faire du terrain, de travailler avec des matériaux empiriques, de s'appuyer sur des faits et de ne pas rester uniquement centré sur des théories, concepts ou notions énoncés par d'autres. D'ailleurs, dans l'analyse, il a fallu être vigilant au risque de circularité, qui consiste à ne voir dans le matériau empirique que ce qui confirme une théorie (Dumez, 2013). C'est en partie pour cela que commencer rapidement le travail sur les terrains d'études, tout en le croisant avec les ressources théoriques énoncées précédemment, s'est avéré nécessaire.

1) Le choix de trois terrains et de trois contextes pour une enquête ethnographique

Avant même le début de la thèse, il a été convenu que, vu les sujets et objets traités, l'enquête serait d'autant plus riche si elle se nourrissait de plusieurs contextes, d'où le choix de ne pas faire une monographie, mais d'explorer trois terrains. Néanmoins, des monographies ont pu être mobilisées : par exemple, l'enquête d'Edgar Morin qui a donné lieu à l'ouvrage *Commune en France : la métamorphose de Plozévet* dans les années 1960 (Morin, 1984 [1967]) ou encore la monographie écrite par Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière : enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard* (Beaud et Pialoux, 1999) ont permis d'éclaircir la manière d'enquêter sur le terrain. Dans cette recherche, il s'agit bien d'une seule et même enquête - un mode parmi d'autres de production de données en sciences sociales (Olivier de Sardan, 1995) - réalisée sur trois terrains, avec des temps différents, des phases, des rebondissements, des évolutions, des remises en question, des détours. Parmi ces trois terrains, deux sont majeurs : le territoire du pays de Brest et celui de la région de Québec, et l'un est mineur : le territoire de Nantes-Saint-Nazaire.

Figure 9 - Les trois terrains à l'échelle internationale.
Source : Florie Colin, 2020

1.1. Pourquoi et comment avoir choisi ces trois terrains ?

Avant tout, précisons que cette richesse et pluralité de terrains peuvent poser la question de la cohérence de l'ensemble. Mais les trois terrains, tous francophones, ayant une proportion élevée de maisons et un phénomène de *périurbanisation* largement visible, tout en ayant entre eux différents liens historiques, permettent de donner une cohérence et de garder une unité. Nous détaillerons pourquoi au fur et à mesure. Précisons aussi que fréquemment, tout au long de la thèse, les terrains d'études seront nommés ainsi : le terrain brestois, le terrain nanto-nazairien,

le terrain québécois. Ces dénominations englobent alors l'ensemble des territoires, comprenant les alentours, le *périurbain*, les diversités communales, naturelles, etc., en bref le territoire, le terrain géographique au sens large, et tout ce qui peut s'y atteler (la notion de terrain dépassant, justement, cette approche spatialisée).

Au début de la recherche, l'idéalisation d'un travail structuré, borné, hiérarchisé laissait croire que je pourrais étudier ces trois terrains en y appliquant des méthodes similaires afin d'en faire une comparaison, dans le but de trouver de manière claire des variants et invariants, des similitudes et différences. Très vite, la complexité du travail de terrain et de l'approche ethnographique et qualitative m'ont fait accepter les aléas propres à chaque terrain. Ils ne pourraient pas être tous traités de la même manière, ne serait-ce que du fait des rapports que j'entretiens avec chacun. Une fois assumée l'idée de ne pas faire une comparaison stricte, mais plutôt un croisement, le travail de terrain et sa préparation se sont déroulés plus facilement. La hiérarchie et le rapport entre les trois terrains ont aussi évolué progressivement. Mener une enquête sur trois terrains d'études demande des réajustements et réadaptations, et de pouvoir classer, trier, choisir, laisser de côté des éléments qui auraient moins leur place dans le fil de l'enquête. Déceler les « bouts de terrain » qui auraient presque nécessité un traitement spécifique était nécessaire, afin que l'enquête sur trois terrains (avec des différents moments, bien sûr, au sein de l'enquête) ne devienne pas trois enquêtes sur trois terrains. À mesure que le terrain brestois s'affirmait par la richesse des matériaux empiriques, le terrain nanto-nazairien se trouvait marginalisé ; puis, le terrain québécois, que j'imaginais être mineur avant de l'avoir arpenté, s'est finalement avéré très important pour l'enquête (insertion rapide sur le terrain, richesse des échanges avec les chercheurs et les habitants, moments importants concernant des projets immobiliers et urbains lorsque j'étais sur place, parallèles intéressants au niveau des concepts au fil des lectures) laissant s'éloigner d'autant plus le terrain nanto-nazairien. Les explorations guérandaises de début 2018 se sont avérées moins pertinentes qu'elles ne l'auraient semblé ; cependant ce terrain a pu être rattaché à l'enquête, plus tard, lors des temps d'explorations cinématographiques de la fin 2019, mais de manière plus légère, ponctuelle et mineure. Cette imbrication entre terrains a fait l'objet de nombreuses discussions ; comment les articuler, donner de la place et du sens à chacun ?

Trois terrains, trois contextes, trois rapports différents entretenus avec chacun. Pour autant, ces trois terrains avaient été choisis parce qu'ils semblaient pouvoir être croisés : des liens, des relations, des rapports existent bien entre eux[47].

Voici d'abord quelques caractéristiques « géophysiques » qui les rapprochent. Il existe une forte proportion de maisons individuelles sur ces trois territoires. Dans le Finistère, 73 % des logements sont des maisons individuelles (la moyenne nationale française étant de 56 %). Au Québec, la présence de maisons unifamiliales et bungalows est également forte : environ 54 %. Surtout, on observe, grâce à l'enquête « Demain Québec », menée en 2015 par le GIRBa (Groupe Interdisciplinaire de Recherche sur les Banlieues) en partenariat avec l'Université Laval, une persistance du modèle de la banlieue avec la recherche de la propriété privée ; de plus, la

[47] Le terrain nanto-nazairien étant mineur et moins sollicité, il sera moins présent dans ces explications.

population déjà établie semble peu réceptive aux projets de densification résidentielle. Par ailleurs, ces trois territoires sont plutôt diffus et maillés, sans effet « couronne » dû à une grande métropole (à l'exception de Nantes, terrain le moins traité), ce qui est dû, en partie, à la taille des villes[48]. Autre point commun : la Bretagne et Québec ont comme particularité d'avoir des habitants généralement fiers de leur région, avec une forte identité régionale ; des articles de journaux ou récits dans les médias en témoignent d'ailleurs[49], ainsi que des recherches, notamment celle du sociologue Ronan Le Coadic sur l'identité bretonne (Le Coadic, 1998) ou encore quelques paroles habitantes[50]. Par ailleurs, Brest, Saint-Nazaire et Québec sont trois villes portuaires : les deux premières sont littorales, la troisième fluviale. On pourra donc aussi observer l'influence de la présence de la mer, du moins pour les deux premiers territoires, sur le ressenti et la perception des lieux de vie. À Québec, des projets visent à « redonner les rives » du fleuve Saint-Laurent aux habitants, car le rapport à l'eau y est important également : beaucoup de citadins ont une résidence secondaire, un chalet, au bord d'un lac ou du fleuve. Le territoire nanto-nazairien est le seul à être tributaire d'une double influence et d'une double polarité urbaine : celle exercée par Saint-Nazaire et celle de Nantes, distantes de 65 kilomètres seulement. D'autre part, Saint-Nazaire serait *a priori* plus difficile à étudier, du fait de son territoire géo-morphologiquement fragmenté (présence du parc naturel régional de Brière et des marais salants). C'est l'une des raisons pour laquelle le territoire nanto-nazairien sera un terrain mineur dans cette enquête, et qu'il ne sera mis à contribution que ponctuellement. Des critères plus subjectifs ont également joué dans les choix, ce que nous verrons juste après pour chaque terrain.

Cette enquête est multisituée : elle consiste à faire varier les lieux d'observation et à les mettre en relation dans un même cadre d'étude (Marcus, 1995). On mène la recherche avec différents points de vue sur un même objet, en plus d'être menée sur plusieurs terrains géographiques, où les immersions empiriques sont démultipliées tout comme les entrées et sorties sur les terrains (Debonneville, 2017). Le territoire multisitué dépasse donc l'idée de localisation (Cortes et Pesche, 2013). Une méthode liée est aussi proposée : L. Devisme précise que *« l'ethnographie multi-sites signifie certes que l'on peut camper en plusieurs sites mais surtout qu'il faut pouvoir recomposer ce qui les relie, d'autant que l'on ne peut "tout" observer »* (Devisme, 2014b, p. 138). En somme, « *qu'elle renvoie à un objet spécifique, une démarche relative à la pensée de la relation, une posture réflexive – ou les trois à la fois –, la recherche multisituée n'est pas le propre d'une discipline »* (Baby-Collin et Cortes, 2019).

En ce qui concerne les temporalités, une phase plus longue a concerné le terrain brestois : elle s'est déroulée continûment sur un an (2017), et a comporté des retours ponctuels par la suite (2018-2019). Le moment de terrain québécois a duré trois mois et demi (2018), mais en pleine immersion. Quant au troisième terrain, un premier temps d'enquête s'est déroulé sur cinq mois

[48] Aucune de ces villes n'est une mégalopole ou une grande métropole, même si elles ne sont pas toutes de même taille : la ville de Saint-Nazaire est deux fois plus petite que celle de Brest en termes de population.
[49] « Les raisons d'être fier d'être breton », Ouest France, 07/04/2013 ; « Bretons avant d'être Français : pourquoi sont-ils si fiers de leur région ? », Journal Télévisé de 13h, 30/04/2019 ; « La fierté d'être Québécois en héritage », Le Journal de Québec, 28/10/2017.
[50] *« Je suis fier de la façon que j'parle, je suis fier de t'sais... Des différences qu'on a avec le reste de l'Amérique du Nord... le système de santé gratuit, le système d'éducation... Ok il est pas parfait mais au moins il est accessible puis... Je pense qu'on a des bonnes réalisations ici qui font que je suis content d'être là. »* (Jason, Québec)

(2018), puis un second durant environ quatre mois (2019), mais de manière moins intense et plus parsemée.

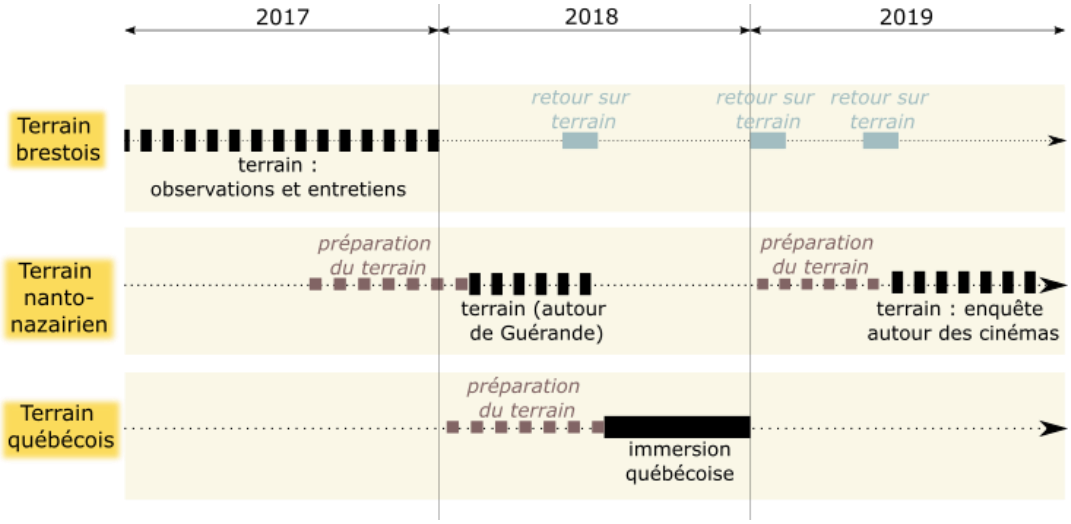


Figure 10 - Temporalités schématiques des terrains d'enquête durant la thèse.
Source : Florie Colin, 2020

Détaillons maintenant les contextes de ces trois terrains, qui ne sont pas tous traités de la même manière et dans la même intensité : rappelons en effet que le terrain brestois est le principal, le québécois secondaire et le nanto-nazairien mineur. Le contexte peut être défini comme un *« cadre local et perceptif dans lequel se déroule une activité et espace de parole auquel les participants se réfèrent au cours de l'échange. Du point de vue d'une écologie des activités, le terme désigne l'environnement et les ressources disponibles. Du point de vue de la cognition située, il renvoie aux indices permettant aux participants de faire des inférences sur l'action ou la conversation en cours »* (Joseph, 1998). En plus de présenter les contextes et la position de la chercheure sur chacun, nous allons donner les informations factuelles nécessaires à une bonne compréhension des territoires. Le lecteur trouvera également l'Annexe A (p.528), ainsi que des compléments au fil de l'eau, selon les besoins.

Précisons que les photographies ont été peu exploitées dans ce travail ; en effet, les images mentales, les descriptions et les restitutions ont été privilégiées. Ainsi, la mémoire et les propos déterminent ce que l'enquêteur et les enquêtés mettent en avant. Néanmoins, quelques illustrations et explications visuelles seront tout de même utilisées. De plus, j'ai choisi d'écarter quand cela était possible les termes officiels rendant compte des découpages administratifs (*pôle métropolitain du Pays de Brest*, *Communauté Métropolitaine de Québec, pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire, CAP Atlantique*) puisque ma recherche porte sur les territoires vécus ; la parole habitante a donc été privilégiée. Nous parlerons, à quelques exceptions près, de terrains brestois, québécois, et nanto-nazairien, ou des territoires de Brest, de Québec, de Nantes Saint-Nazaire, expressions relativement courtes et immédiatement significatives.

1.2. Un contexte de familiarité : le terrain brestois

Des lieux familiers depuis l'enfance

Le terrain brestois peut être considéré comme un terrain biographique, et probablement comme un lieu d'attachement, d'ancrage et d'appartenance[51]. J'entretiens avec ce terrain et certains acteurs présents un rapport de familiarité voire une intimité.

Figure 11 - Maison familiale dans la commune de Saint-Renan.
Source : André Colin, 2019

Nous l'avons vu au chapitre 1, j'ai vécu mes dix-huit premières années dans une maison individuelle à Saint-Renan, petite ville située à une quinzaine de kilomètres au Nord-Ouest de Brest. Cette commune, et d'autres environnantes, sont des lieux familiaux et familiers[52], liés aux périodes de l'enfance et de l'adolescence, mais aussi synonymes d'un retour aux sources fréquent. Passé et présent y cohabitent ; les souvenirs et les remémorations importent donc beaucoup dans cette enquête. Comme l'affirme Malika Gouirir, *« cet ensemble de connaissances antérieurement acquises a constitué essentiellement une espèce de sens pratique réactivé pour l'enquête »* (Gouirir, 1998, p. 117). Durant un an (janvier 2017 - février 2018), l'immersion *in situ* a permis de tirer parti de la *« position d'indigène »* (Gouirir, 1998, p. 120) et de *« l'existence d'expériences partagées »* (Gouirir, 1998, p. 118). De nombreux entretiens avec des habitants ont

[51] Ces notions ont donné lieu à plusieurs études et recherches ; elles seront développées et précisées au fur et à mesure de la thèse, en regard des expériences habitantes et situations décrites et analysées. Précisons simplement dans un premier temps que l'ancrage n'est pas antonyme de mobilité ; ces deux termes sont d'ailleurs complémentaires. Comme le précise Nathalie Ortar, *« résidence et ancrage peuvent se confondre. Rester implique des mouvements de balancier entre éloignement consenti et retour. Les lieux familiaux ruraux sont investis mais pas nécessairement en permanence, même si lors de chacun des séjours ils sont habités et en cela constituent des ancrages d'une mémoire individuelle, voire des points d'enracinement d'une histoire familiale »* (Ortar, 2011, p. 246).

[52] Notons que, même si c'est le cas ici, un lieu familial n'est pas forcément familier : cela dépend du rapport que l'individu entretient avec, par exemple, la maison ou la commune familiale.

été réalisés, ainsi que de nombreuses observations ; voici un extrait des notes de terrain de l'une de ces observations autour de lieux familiers :

> *Juin 2017. Vers 17 heures, confrontés à quelques embouteillages pour sortir de Brest, on rejoint, un ami et moi, la plage des Blancs Sablons, spot de surf. En trente minutes de voiture, on passe par des ambiances très différentes. Au milieu urbain, où on est entouré de nombreuses voitures, se succèdent un paysage plus vert et un tissu résidentiel moins dense. On passe devant le terminus du tramway avant de rejoindre la belle route « à 90 » qui file vers la plage. On continue et on arrive sur la petite route boisée en pente, qui symbolise l'arrivée au Conquet.*

Figure 12 – L'arrivée au Conquet, au niveau de l'étang de Kerjean.
Source : Paul Michalet, 2020

Enquêter sur et dans des communes familières, prendre des routes empruntées depuis longtemps, mais les observer différemment ; en découvrir de nouvelles menant vers des communes inconnues, aller dans des lieux qui paraissent à la fois si proches et si lointains, casser ses préjugés, ses barrières, ses points de vue ancrés. Cette enquête en contexte de familiarité s'avère finalement être aussi un premier temps de décentrement, du fait du recul nécessaire à prendre pour ne pas se focaliser uniquement sur ce que je connais. En effet, une difficulté réside dans la nécessité de « bien » se positionner : il fallait trouver le juste équilibre entre profiter du fait que je connaissais le terrain brestois pour en tirer avantage, tout en sachant prendre du recul pour me mettre dans la position de la chercheure. Nicolas Renahy, dans son travail d'enquête sur la jeunesse rurale qui a donné lieu à l'ouvrage *Les gars du coin*, était confronté au statut d'enquêteur-ami, ce qui appelait donc à une posture compréhensive et réflexive face à ce positionnement particulier pour ce travail ethnographique (Renahy, 2005). Dans le cadre de cette monographie, l'absence de mises en perspective comparatives avec d'autres terrains rend plus laborieuse la tâche ; l'enquêteur a forcément exercé une incidence durant ces dix années d'amitié, et il est important de prendre cela en compte afin d'être conscient de la possible transformation d'attitudes de la part des enquêtés, comme l'exprime Nathalie Ortar dans sa recension de l'ouvrage où elle insiste sur l'importance capitale non seulement de savoir se distancier par rapport à ses informateurs, mais également d'interroger l'incidence de l'enquêteur

sur les enquêtés. S'appuyer sur *« d'autres parcours et éléments de contextualisation »* permet d'éviter les écueils inhérents à la méthode (Ortar, 2008).

Afin que le lecteur puisse suivre la logique et appréhender le contexte dans lequel s'inscrit cette recherche, une « autocritique » de mes postures semblait nécessaire. En effet, des influences évidentes sur le sujet et le terrain existent, à la fois par mon passé et mon parcours personnel en plus des lectures, autres enquêtes de terrain, etc. Mon sujet de thèse découle d'ailleurs probablement en partie du fait que je vienne moi-même d'un lieu que certains pourraient considérer comme *périurbain* : cela joue sur mon intérêt et mon envie de travailler sur ce sujet, alimenté par cette expérience, cette connaissance, ce vécu. En effet, cette enquête serait probablement différente si elle avait été menée par quelqu'un qui n'était pas familier ni de la région, ni du mode de vie dans une maison *périurbaine*.

Le pôle métropolitain du Pays de Brest, territoire administratif

Figure 13 – Le pôle métropolitain du pays de Brest, 2019.
Source : https://www.pays-de-brest.fr/le-pole

Depuis 2012, le Pays de Brest est un pôle métropolitain du nord-ouest du Finistère (Bretagne), comprenant 419 561 habitants (2018). Il comprend 103 communes réparties sur 7 intercommunalités (Établissement Public de Coopération Intercommunale à fiscalité propre)[53] :

- Brest Métropole : 209 722 habitants (8 communes)
- Pays de Landerneau-Daoulas : 48 394 habitants (22 communes)
- Pays d'Iroise : 48 230 habitants (18 communes)
- Pays des Abers : 41 028 habitants (13 communes)
- Lesneven-Côte des Légendes : 27 469 habitants (15 communes)
- Pleyben-Châteaulin-Porzay : 22 949 habitants (17 communes)
- Presqu'île de Crozon-Aulne maritime : 22 841 habitants (10 communes)

La superficie du Pays de Brest est de 2102 km^2 (celle de Brest Métropole est de 218 km^2 et celle de Brest de 50 km^2). 226 200 logements sont répartis sur le territoire, qui comprend 599 km de linéaire côtier. La dynamique démographique a augmenté de 0,31 % par an entre 2010 et 2015. Le Pays de Brest contient 190 000 ménages, avec 2,1 personnes en moyenne (et 39% de ménages d'une seule personne). 60% de la population a moins de 50 ans[54]. Le Pays de Brest contient aussi une grande zone d'emploi (environ 150 000 emplois) et est un pôle étudiant (environ 24 000 étudiants)[55]. La ville de Brest, ville portuaire (1er port d'intérêt national et 1er centre français de réparation navale civile), contient 140 064 habitants, pour une densité de population de 2 829 hab./km^2. Elle perdait de la population depuis 1975, puis en a regagné 700 depuis 2015. Elle assure un rôle d'équilibre territorial à l'échelle régionale. La ville de Guipavas, dans Brest Métropole, accueille le premier aéroport du territoire breton.

[53] Pour plus d'informations, se référer au site Internet pays-de-brest.fr. Les chiffres donnés sont ceux de 2017. Avant 2017, année de la fusion de la Communauté de Communes de Pleyben-Châteaulin-Porzay, le Pays de Brest regroupait 89 communes sur 6 intercommunalités.
[54] Pour des compléments, se référer aux chiffres de l'EMD :
https://enquete-deplacements-2018.pays-de-brest.fr/les-chiffres-cles-de-la-mobilite
[55] Centre de référence internationale en matière de recherche liée à la mer, Université de Bretagne Occidentale (UBO), Telecom, Centre Hospitalier Régional et Universitaire (CHRU), École Nationale d'Ingénieurs de Brest, ENSTA (École Nationale Supérieure de Techniques Avancées) Bretagne, etc.

Figure 14 – Vue aérienne de Brest, rive gauche.
Source : photographe V.Mouchel / Maxppp

Donnons maintenant quelques précisions utiles à l'échelle de la région, la Bretagne. Une de ses singularités est le nombre élevé de propriétaires et de maisons : le taux de maisons individuelles est de 72 % quand il n'est que de 56 % au niveau national ; 66,3 % des Bretons sont propriétaires de leur logement contre 44,7 % de l'ensemble des Français. Le pays de Brest est particulièrement propice pour étudier cette caractéristique dans un contexte *périurbain*. La Bretagne est l'une des régions où le surendettement est le plus faible : 275 pour 100 000 habitants, contre 305 situations pour 100 000 habitants au niveau national, avec un endettement médian (hors immobilier) plus faible également : 14 345€ contre 16 812€. L'endettement médian concernant l'immobilier est de 85 305 € en Bretagne contre 93 503€ au niveau national (et en part dans l'endettement global, 40.7 % contre 35.2 % au niveau national)[56]. Les Bretons demeurent davantage dans leur département de naissance que l'ensemble des personnes nées en France métropolitaine (69.2 % des natifs du Finistère, toutes générations confondues, y vivent actuellement, et plus de 80 % vivent en Bretagne)[57]. Pour ceux qui partent, les raisons principales sont les études supérieures et l'exercice professionnel. Par ailleurs, le Finistère a un taux de divorce très bas (9,2 pour 100)[58] quand la moyenne française est de 12.4 (taux le plus bas 7,4, taux le plus haut 19,8). Qu'il s'agisse de sa position régionale, de son histoire, des parcours résidentiels de ses habitants, de la densité de son réseau routier, le Pays de Brest, territoire à faible densité, présente des particularités ; je n'y reviendrai pas en détail, sauf pour insister sur le fait qu'il a connu un ensemble de mutations économiques, institutionnelles, démographiques, sociales et urbaines depuis les 50 dernières années.

[56] Étude de la banque de France parue en janvier 2019, « Le surendettement des ménages. Enquête typologique 2018. Données nationales et régionales ».
[57] INSEE, recensement de la population de 2016 ; https://www.insee.fr/fr/statistiques/4469646
[58] INED, 2009

Le terrain d'étude autour de Brest, territoire vécu

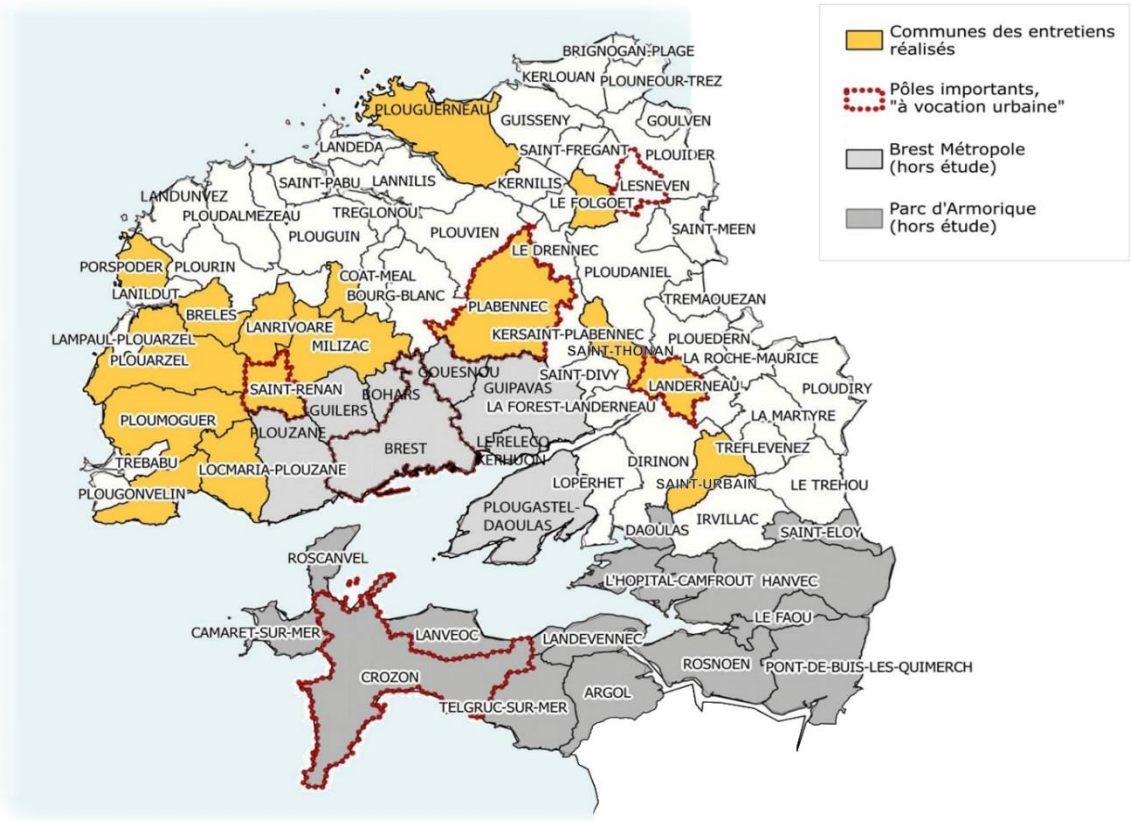


Figure 15 - Communes d'habitation des enquêtés sur le terrain brestois.
Source : Florie Colin, 2019

Une première sélection a été effectuée au début du travail de thèse[59] pour retenir certaines communes des 103 du pays de Brest. En effet, les 8 communes de Brest Métropole sont retirées (étant trop proches de Brest pour ce que l'on voulait observer)[60], tout comme les communes du parc d'Armorique trop singulières et étant un territoire à part[61] (et donc, la Communauté de Communes de la Presqu'ile de Crozon-Aulne Maritime). Cela laissait toutes les communes du Pays d'Iroise (18 communes), du Pays des Abers (13 communes), de Lesneven Côte des Légendes (14 communes) et certaines communes du Pays de Landerneau-Daoulas (22 communes moins 5 communes du parc donc 17 communes). Au total, 63 communes sont propices à l'étude. Bien sûr, elles n'ont pas toutes été étudiées, loin de là, mais cela permettait une souplesse dans l'avancée de l'enquête ainsi que la possibilité de montrer une hétérogénéité de situations. La plupart des communes étudiées se situent dans le pays d'Iroise.

[59] Lorsque la Communauté de Communes de Pleyben-Châteaulin-Porzay ne faisait pas encore partie du Pays de Brest, c'est pourquoi elle n'est pas indiquée ici.
[60] Toutefois, une exception à la règle : en effet, l'un des entretiens exploratoires réalisés dans l'une de ces communes s'est avéré plutôt riche et servira donc parfois dans les analyses.
[61] La thèse *Pouvoir et influence des parcs naturels régionaux en matière d'habitat : l'exemple du Parc d'Armorique* de Coralie Tanneau traite de ce territoire (Tanneau, 2019).

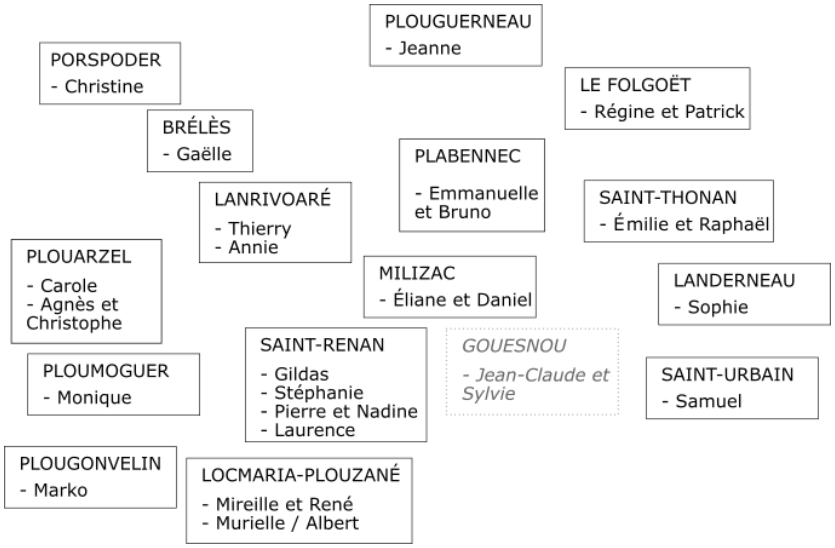


Figure 16 – Carte schématique des habitants rencontrés sur le terrain brestois et leurs communes de résidence.
Source : Florie Colin, 2020

1.3. Un contexte de décentrement, transatlantique : le terrain québécois

Des lieux totalement inconnus avant d'effectuer le temps d'enquête de terrain

La volonté de ne pas rester centrée sur la France, mais d'inclure une dimension internationale dans l'étude, était également présente, afin de pouvoir relever des invariants de l'urbanisation diffuse mais aussi et surtout de voir les implications des contextes locaux. Comme évoqué plus tôt, certains liens entre terrains préexistaient. Ici, le partenariat avec l'Université Laval, qui travaille régulièrement avec le laboratoire Géoarchitecture (EA7462, Université de Bretagne Occidentale), favorisait l'entrée sur le terrain. Mais au-delà, pourquoi avoir choisi Québec plutôt qu'un autre terrain français ou européen ? Malgré la distance géographique, Québec a des liens avec l'Europe, la France, et plus particulièrement avec les Bretons. En effet, dès le début du XVI^{e} siècle, des pêcheurs bretons s'exilent au Canada. Pierre Flatrès explique que *« des liens traditionnels unissent la Bretagne au Canada français »* (Flatrès, 1959, p. 103) et conclut en disant que *« le lien entre la Bretagne et le Canada n'est donc pas seulement historique et sentimental. Les courants bien réels de l'émigration et des visites de vacances unissent les deux contrées […] le Finistère est en tête des départements français pour le nombre d'émigrants partant vers le Canada »* (Flatrès, 1959, p. 113). Le Québec est francophone (avec, bien sûr, toutes ses spécificités et différences de langage, de perception, de vocabulaire, de champs sémantiques par rapport au français parlé en France, que nous aurons l'occasion de creuser). La ville de Québec est fondée par Samuel de Champlain en 1608, date à laquelle débute une véritable colonisation, menée en partie par des Bretons[62]. Même si l'influence de l'Amérique est également présente, celle de la France et de l'Europe se ressent fortement. Les recherches associant l'Institut Géoarchitecture et le département de Géographie de l'Université Laval à Québec me permettent d'avoir des contacts afin de mener d'autres travaux de recherche. Croisée au département de Géographie de

[62] Mais aussi par des Normands, des Vendéens, des Sartois et des Mayennais.

l'Université, l'intégration au laboratoire du CELAT [63] a permis d'étendre les échanges scientifiques, notamment autour de l'anthropologie.

Figure 17 - La rue québécoise sous la neige, la maison d'habitation étant visible au fond à droite. Source : Florie Colin, 2018

L'installation à Québec engendre une réelle découverte ; sa durée est définie d'avance, elle durera trois mois et demi. Je n'ai aucune expérience ou souvenir en tête puisque je vois et pratique ces lieux pour la première fois, ils me sont totalement inconnus ; j'explore le terrain dans son ensemble, avec un regard curieux ouvert sur la nouveauté. L'imprégnation est alors essentielle, comme le précise Jean-Pierre Olivier de Sardan : *« La capacité de comprendre non seulement ce qui se passe mais aussi les raisons de ce qui se passe, de maîtriser les principales logiques aussi bien cognitives que pragmatiques de ses interlocuteurs, autrement dit d'être à l'aise au sein de la culture que l'on étudie, relève d'un ensemble de processus d'imprégnation typiques de l'observation participante »* (Olivier de Sardan, 2000, p. 434). Je suis alors dans « une insertion affective » (Olivier de Sardan, 2000, p. 434). Une situation de décentrement puis d'immersion débute, sans oublier que *« la finalité de sa présence sur le terrain n'est pas seulement de s'immerger et de s'imprégner, mais bien de recueillir des "données" »* (Cefaï, 2013). Pour ce faire, plusieurs méthodes ont été mobilisées et croisées (entretiens, observations, etc.,) et appliquées dans différentes banlieues, que nous présenterons plus loin. Le statut « d'étudiante étrangère de passage » me permettait de recueillir la confiance des interlocuteurs : l'optique d'aider pour ma recherche en me faisant découvrir un univers inconnu leur plaisait.

Ce terrain a finalement pris plus d'importance que prévu dans l'enquête, puisqu'il s'est avéré très riche, constitué de matériaux foisonnants, d'opportunités saisies une fois sur place alors qu'elles n'étaient pas prévues au départ, comme les entretiens avec les habitants. En effet, sur cette courte durée, il avait été question de se focaliser essentiellement sur les entretiens avec les chercheurs ayant déjà travaillé sur ces thématiques ainsi que sur les observations directes et la participation observante au sein de la maison et maisonnée. Les opportunités sur le terrain, provoquées et saisies, notamment à la suite d'échanges avec des collègues du CELAT et du département de Géographie de l'Université Laval, ont permis de réaliser aussi des entretiens avec des habitants.

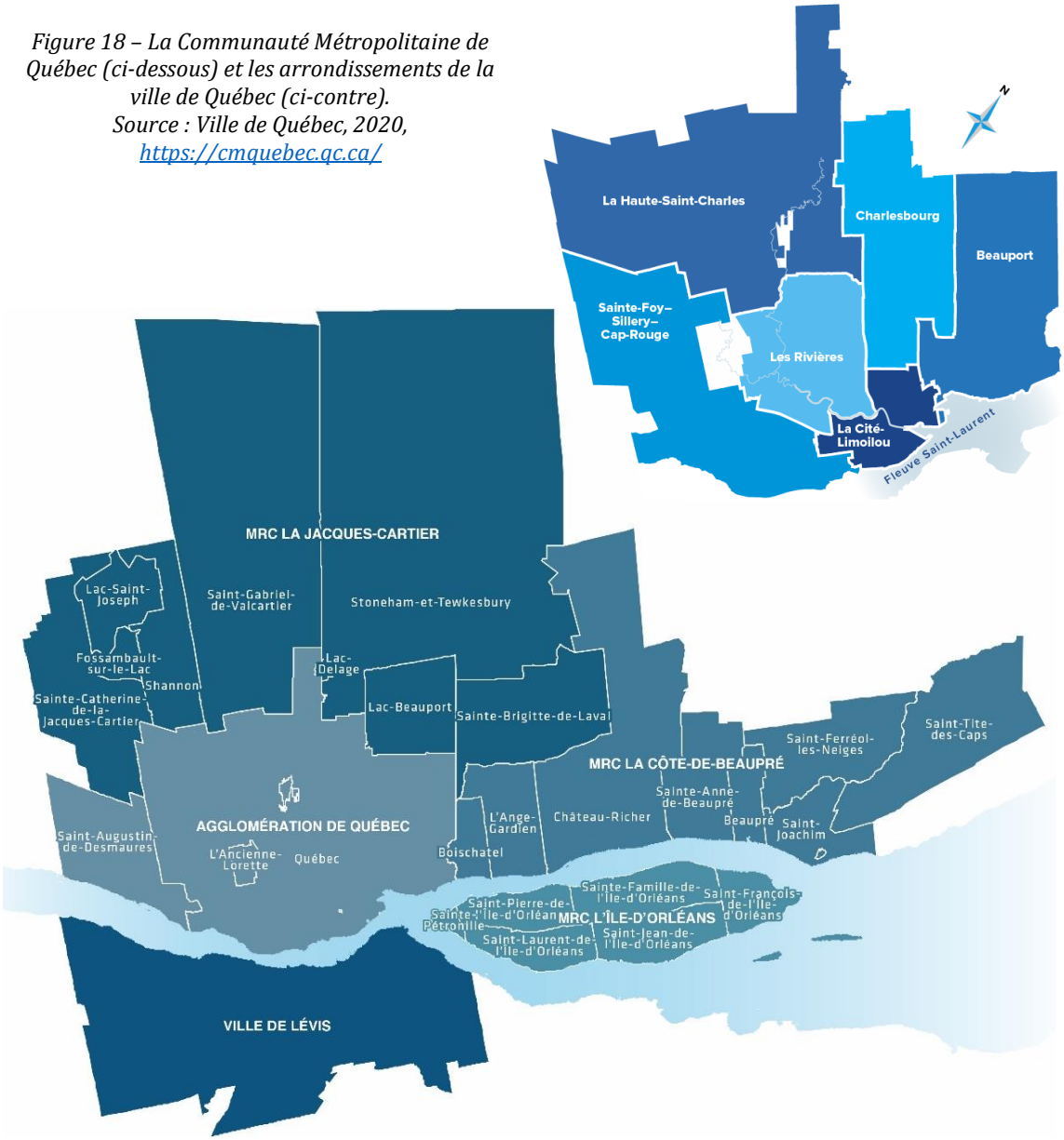
[63] CELAT : Centre de recherche Cultures-Arts-Sociétés, autrefois Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions.

En plus de ces temps d'entretiens, j'ai observé certaines scènes de la vie politique quotidienne de mon quartier (Saint-Louis, dans Sainte-Foy) et j'ai suivi quelques temps forts autour d'un projet immobilier controversé, ainsi que deux conférences auxquelles j'ai assisté, organisées par l'organisation « Vivre en ville »[64] qui ont aussi alimenté les réflexions.

Cette immersion dans le terrain, cette diversité de situations et la pluralité des échanges ont alors permis de collecter de véritables matériaux d'enquêtes, à croiser avec ceux des autres terrains.

La Communauté Métropolitaine de Québec (CMQ) [65]***, territoire administratif***

Figure 18 – La Communauté Métropolitaine de Québec (ci-dessous) et les arrondissements de la ville de Québec (ci-contre). Source : Ville de Québec, 2020, https://cmquebec.qc.ca/



[64] Vivre en ville est une organisation d'intérêt public à Québec qui contribue au développement de collectivités viables, œuvrant à l'échelle du bâtiment et à celles de la rue, du quartier et de l'agglomération. Son origine remonte au mois de février 1993, et elle est fondée officiellement en avril 1995. Site web : https://vivreenville.org/a-propos/a-propos.aspx

[65] Source : Statistique Canada, Profil du recensement de la population 2006 et 2011. Compilation réalisée par la Communauté métropolitaine de Québec.

La CMQ comprend 803 146 habitants [66]. Elle contient 28 municipalités réparties sur 3 Municipalités Régionales de Comté (MRC), l'agglomération de Québec (ville de Québec, Saint-Augustin-de-Desmaures et L'Ancienne-Lorette), et la ville de Lévis[67]. La superficie de la CMQ est de 3339 km². 360 900 logements sont répartis sur le territoire. La CMQ comprend donc notamment la ville de Québec, surnommée « la vieille Capitale » qui est découpée en 6 arrondissements : Beauport, Charlesbourg, La Cité-Limoilou, La Haute-Saint-Charles, Les Rivières et Sainte-Foy-Sillery-Cap-rouge. La ville de Québec comprend 542 250 habitants, répartis sur 453.26 km². Dans l'ensemble du Québec, on trouve 61.3 % de propriétaires.

Figure 19 - Vue aérienne de Québec.
Source : © MTOQ / Hurteau P. & Parent Cl

Le terrain d'étude de Québec et ses anciennes banlieues, territoire vécu

Le terrain s'est ici plutôt centré sur l'agglomération de Québec et des territoires proches. En effet, les habitants enquêtés vivent essentiellement dans d'anciennes banlieues : Beauport, Charlesbourg, Sainte-Foy (quartiers de Saint-Louis et Sillery). Certains habitent aussi à Lac-Beauport, Saint-Augustin-de-Desmaures et Lévis (quartier de Saint-Nicolas). Deux vivant au centre-ville de Québec ont été interrogés au vu de leurs parcours (un déménagement de la campagne à la ville ; un projet de déménagement en banlieue). Le *périurbain* lointain a été moins étudié, pour laisser sur le devant de la scène ces anciennes banlieues d'avant les fusions municipales de 2002, désormais inclues dans la ville de Québec. Les lieux étudiés m'ont permis d'explorer d'autres pistes de recherche concernant non seulement le modèle de la banlieue, mais aussi et surtout le tissu résidentiel.

[66] Chiffre de 2016.
[67] Des fusions municipales ont eu lieu en 2002, restructurant le paysage des banlieues et par la même occasion la manière de mener des recherches sur ces territoires.

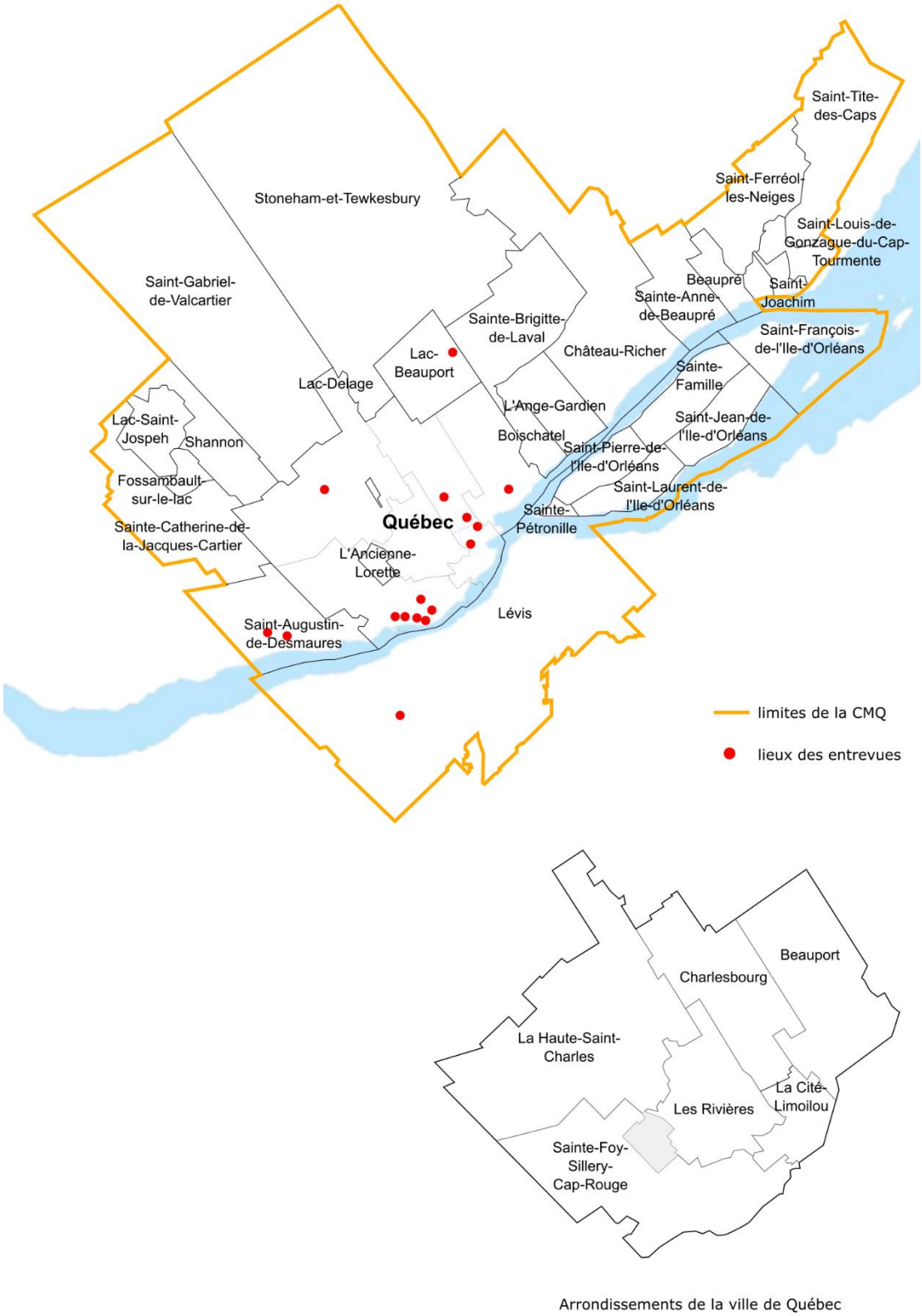


Figure 20 - Lieux d'habitation des enquêtés du terrain québécois.
Source : Florie Colin, d'après une carte de la Direction du bureau municipal et de la géomatique, Gouvernement du Québec, 2019

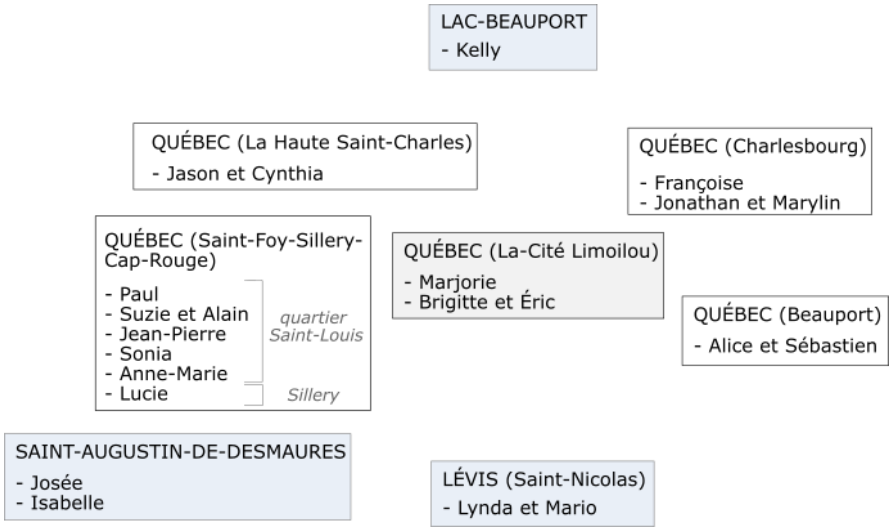


Figure 21 – Carte schématique des habitants rencontrés sur le terrain québécois et leurs lieux de résidence. Source : Florie Colin, 2020

1.4. Un contexte de proximité : le terrain nanto-nazairien

Le laboratoire de recherche nantais

Quelle place donner à ce terrain, qui s'avère finalement mineur au regard des autres ? Il s'inscrit dans un contexte de proximité, avec un lien scientifique. En effet, le laboratoire de recherche auquel j'appartiens est installé à Nantes, où j'ai vécu durant une bonne partie de ma thèse : le terrain nazairien est situé à environ une heure en voiture de l'ENSA Nantes, dans laquelle se trouve le CRENAU (UMR AAU). De plus, des contacts déjà établis avec l'addrn[68] et le pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire permettaient d'appréhender facilement le terrain pour une première phase d'exploration. À sa suite, ayant décidé de centrer l'enquête sur la commune de Guérande et alentours, qui servirait alors de « commune-laboratoire », les demandes de contacts lancées ont abouti à quelques rencontres habitantes, avant de se poursuivre, par un effet « boule de neige ». Une phase de cinq mois, de février à juillet 2018, a donc eu lieu autour de Saint-Nazaire et plus particulièrement à Guérande, mais de manière fractionnée, sans y habiter. Dès le départ, le positionnement sur ce terrain était flou ; comment l'appréhender, après un an autour de Brest et avant trois mois et demi programmés à Québec ?

Ce temps de terrain était plutôt une rotule, un intermède entre deux autres, qui avaient déjà pris plus de place dans le temps et dans les démarches scientifiques. Ce moment de l'enquête a aussi permis, grâce aux premières mises en regard, d'avancer dans la recherche, notamment en termes de méthodes et d'exercice d'observations sur l'espace public, qui ont fortement servi par la suite, notamment sur le terrain québécois. Le temps nanto-nazairien s'est avéré être, avec du recul, quelque peu annexe, voire une autre enquête. Néanmoins, cela a permis d'illustrer et de confirmer ou d'infirmer certains éléments : les figures de l'habitant-élu et de l'habitant praticien

[68] Un doctorant du CRENAU, Kévin Chesnel, mène une thèse CIFRE (Convention Industrielle de Formation par la Recherche) à l'addrn dans les mêmes temporalités que moi, sur les questions de nouvelles formes d'habitat et de fabrique territoriale.

(architecte, urbaniste, etc.) ont été esquissées, bien que non restituées ici. Un autre temps nanto-nazairien a eu lieu plus tard, lors d'un stage-recherche de cinq mois (septembre 2019 - janvier 2020) mené par un étudiant de master 2 d'architecture à l'ENSA Nantes, encadré par Laurent Devisme et moi-même, et en partenariat avec le Cinématographe de Nantes. Ce temps de terrain était pour moi ponctuel, tout comme celui guérandais, moins intense que ceux brestois et québécois du fait d'une immersion moins forte : j'y étais bien moins présente. Tous les matériaux récoltés ne seront pas traités ici, même s'ils ont tous, indirectement, servi à la compréhension de certains phénomènes. Même si ce terrain est mineur et sera moins sollicité dans les analyses, présenter son contexte est tout de même nécessaire.

Le pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire & CAP Atlantique, territoire administratif

Figure 22 - Le pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire et Cap Atlantique.
Source : fond de carte, Cart'en main, AURAN. Florie Colin, 2020

Les territoires administratifs étudiés correspondent au pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire[69] dans le département de la Loire-Atlantique (Pays de La Loire), auquel on ajoute la Communauté d'agglomération de la Presqu'ile de Guérande-Atlantique, dite Cap Atlantique, située à l'Ouest du pôle (à cheval entre la région Bretagne – Morbihan et Pays de la Loire – Loire-Atlantique). Le pôle métropolitain comprend plus de 867 130 habitants[70], dont 87 % se trouvent dans les agglomérations de Nantes et de Saint-Nazaire. Il date de 2012[71] et comprend 61 communes regroupées sur 5 intercommunalités :

- Nantes Métropole : 646 522 habitants (24 communes)
- La CARENE : 122 165 habitants (10 communes)

[69] Même si, là encore, le terme ne correspond pas exactement à la réalité du territoire que j'ai étudié, puisque j'en ai arpenté, observé et analysé seulement des lieux particuliers et dans des échelles plus resserrées.
[70] La plupart des chiffres donnés sont ceux de 2015. Se référer à http://www.nantessaintnazaire.fr.
[71] Avant 2012 : Syndicat mixte du SCoT de la métropole Nantes-Saint-Nazaire.

- Erdre et Gesvres : 62 179 habitants (12 communes)
- Estuaire et Sillon : 38 590 habitants (11 communes)
- Pays de Blain : 16 253 habitants (4 communes)

La superficie de ce pôle métropolitain est de 1872 km². Ce territoire est composé à 80 % d'espaces naturels et agricoles (estuaire de la Loire qui s'étend sur environ 60 kilomètres, parc naturel régional de Brière, marais salants…). 440 741 logements sont répartis sur le territoire.

On retrouve sur ce territoire l'aéroport Nantes Atlantique (4.2 millions de passagers en 2014), 27 gares et le Grand Port Maritime Nantes-Saint-Nazaire (5ème port français). Concernant les emplois, on en retrouve 429 081 (dont 11.9 % d'emplois industriels), et 117 920 étudiants.

La ville de Nantes contient 309 346 habitants pour une densité de population de 4 745 habitants/km², et celle de Saint-Nazaire 69 993 habitants[72] pour une densité de population de 1 496 habitants/km². Elles assurent deux pôles d'équilibre territorial.

Cap Atlantique, à cheval entre les Pays de la Loire et la région Bretagne, comprend près de 73 600 habitants (en saisons estivale, autour de 360 000) et comprend 15 communes[73]. 70 977 logements sont répartis sur le territoire, dont 51.6 % de résidences principales. On retrouve 24 400 emplois. La superficie est de 395 km². La ville de Guérande contient 16 294 habitants[74].

Le terrain d'étude autour de Nantes et Saint-Nazaire, territoire vécu

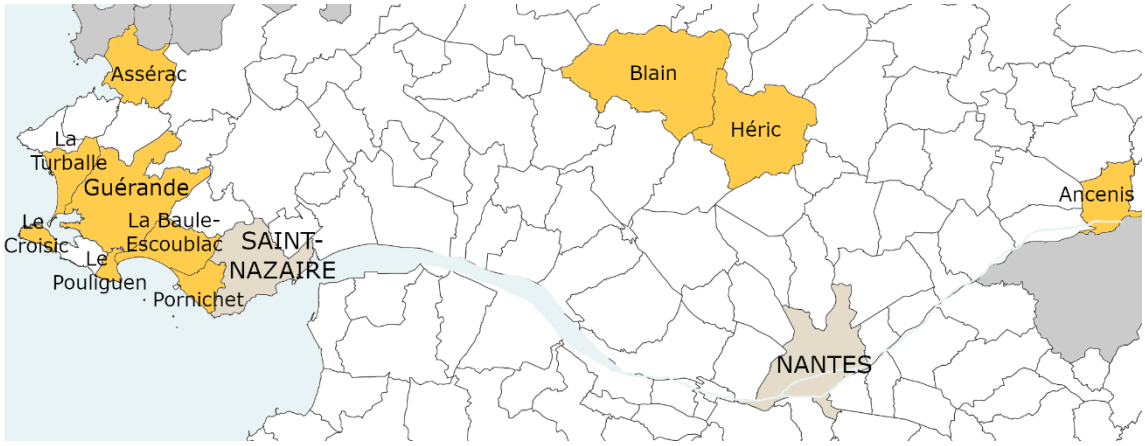


Figure 23 – Localisation des temps d'enquête sur le terrain nanto-nazairien (autour de Guérande et de Héric, Blain, Ancenis).
Source : Florie Colin, 2020

Ce terrain est très restreint par rapport au territoire administratif présenté. Finalement, on y retrouve deux terrains d'études, sur deux temps de l'enquête : Guérande et ses alentours situé dans Cap Atlantique et, pour le second temps d'enquête autour des cinémas, quelques autres communes : Héric, Blain, Ancenis. Le contexte plus général a largement servi à l'étude,

[72] Chiffres de 2017.
[73] Se référer à cap-atlantique.fr.
[74] Chiffres de 2015.

notamment l'influence des villes de Nantes et Saint-Nazaire, d'où la nécessité de présenter ce vaste territoire.

1.5. Articuler les trois terrains : plutôt qu'une comparaison, un croisement

Si *« l'approche comparative est l'un des moyens de procéder à l'administration de la preuve, objectif qui fait l'unanimité parmi les chercheurs en sciences sociales »* (Vigour, 2005, p. 128), le croisement des terrains le permet aussi. Nous parlerons plutôt de ceux qui s'alimentent les uns les autres et que nous souhaitons articuler : par exemple, mon regard sur le premier, Brest, commence déjà à évoluer en conséquence de mon enquête à Guérande, et continue à le faire lors de mon séjour à Québec. Chacun va apporter à l'autre, par l'attachement, l'immersion, l'implication, l'ancrage. Puis vient le détachement du terrain, la prise de recul, la mise à distance, le décentrement du regard. Même s'il n'est pas simple de s'en extraire, de s'en détacher, pour se rattacher ensuite à un autre, et y adopter un nouveau point de vue, ce désengagement ethnographique est nécessaire à l'enquête. Ce concept de *« désengagement ethnographique dans le cadre de l'enquête multi-site »* est un *« processus de dé-conditionnement (physique, psychologique, intellectuel et émotionnel) et de construction progressive de la distance avec le terrain »* (Debonneville, 2017). C'est une phase de transition que j'ai vécue en janvier et février 2018, ce qui incluait un déménagement de Brest et un emménagement dans une nouvelle ville, Nantes - celle du laboratoire mais pas celle de l'étude - puisque j'y habitais alors, à environ une petite heure de route de Guérande. De nouveau, lors de mon retour de Québec, ce désengagement ethnographique est apparu. Cette navigation et le croisement des terrains permet des temps de prise de recul, favorisant la réflexivité[75] utile à tout travail de recherche.

Il a déjà été dit plus haut qu'une comparaison stricte des trois terrains n'était pas possible ni souhaitée dans cette enquête. Au fur et à mesure des chapitres, sous-parties, sections, le lecteur constatera donc la sollicitation d'un, deux et parfois des trois terrains à la fois. En effet, la thèse n'est ni une succession de trois monographies, ni un travail comparatif pur, mais plutôt une volonté d'éclairer des situations, des processus, des phénomènes. Il sera parfois plus judicieux de solliciter l'un ou l'autre des territoires étudiés pour donner du sens et expliciter au mieux notre propos. Plus que de comparer, j'ai alors jugé pertinent de croiser les terrains, avec des ajustements progressifs nécessaires au fur et à mesure, notamment au niveau des échelles et des temporalités ; des apports réciproques sont possibles entre ceux-ci.

Les réflexions sont à mener sur les objets de recherche, mais aussi sur les manières dont j'évolue sur, dans et pour ces terrains. À ce propos, B. Zimmermann et M. Werner rappellent que le croisement est intrinsèquement lié à l'objet de recherche ; il est aussi envisagé en termes de rapport entre l'observateur et l'objet, et engage une problématique de la réflexivité ; il est également une imbrication entre dimensions empirique et réflexive (Werner et Zimmermann, 2003, p. 17). De plus, est mis l'accent sur le point d'intersection, de croiser à plusieurs reprises, selon des temporalités différentes (Werner et Zimmermann, 2003, p. 16). Dans cette recherche,

[75] *« Réflexivité : […] la réflexivité s'entend comme une exigence de la pratique sociologique. Il s'agit, pour le chercheur, de tenter de savoir tout ce que le savoir qu'il produit à propos de tel ou tel objet doit aux outils qu'il utilise (statistiques, entretiens…), mais aussi à sa propre histoire, sa position institutionnelle, au fait d'être un intellectuel… »* (Molénat, 2009, p. 238).

les croisements ont lieu sur les objets de recherche que sont la maison et le *périurbain*, mais aussi sur mes relations avec les différents habitants avec qui j'ai échangé et que j'ai observé ; ils sont aussi faits sur les temporalités et les spatialités variées. De plus, mes positions sur les terrains, dans des contextes différents, sont croisées, positions influençant aussi la manière de regarder et d'étudier ces objets de recherche.

Ces postures, ces méthodes, sont tantôt des « tests », tantôt plus définies. C'est un parti pris d'observer ce que ces choix donnent pour la suite, et c'est à ce moment qu'interviennent de nouveaux liens, de nouveaux ancrages selon les terrains. Une liberté est donc laissée dans l'articulation des méthodes, dans une souplesse nécessaire pour mener à bien cette enquête et pouvoir, justement, éviter certains écueils.

Antoine Fleury, dans « Croiser les terrains en géographie » (Fleury, 2008) parle de la nécessité de justifier du « déséquilibre » entre les différents terrains, ce qui se retrouve dans cette enquête. Comme vu précédemment, dans mon cas, au début de la thèse, j'avais une bonne connaissance et un ancrage fort au territoire brestois, à la fois personnel et professionnel, passé et présent. J'ai des modes de faire différents à Guérande et Québec, n'étant ni originaire ni familière de ces lieux. A. Fleury menait ses enquêtes dans une ville principale (Paris), et faisait des allers-retours avec deux autres villes (Berlin et Istanbul) : il indique que *« le croisement suppose le va-et-vient entre plusieurs terrains »* et que ces trois villes ont été considérées *« les unes à travers les autres »* (Fleury, 2008). Pour ce faire, il évoque le fait d'inclure la position du chercheur dans l'écriture, ce que ce travail s'attachera à faire. Il parle aussi d'alterner, d'articuler deux logiques d'écriture : une structuration par rapport au terrain et une autre par rapport à des entrées analytiques et/ou thématiques. J'ai accumulé des matériaux différents : des retranscriptions d'entretiens, des notes issues d'observations directes ou de la participation observante. Petit à petit, ces notes deviennent des données analysables. Comment les remobiliser dans l'écriture ? Pour ce faire, Vincent Béal évoque l'écriture comparative, entre généralisation et singularité spécifique à un terrain (Béal, 2012). C'est le choix qui sera fait ici. La tension entre singulier et universel est très importante également dans une comparaison, comme le rappelle Patrick Le Galès dans le cadre de la Biennale *Pratiquer la comparaison en sociologie urbaine* (Blanc, 2015) ; on pourra aussi l'appliquer au croisement.

Selon les thématiques et hypothèses traitées dans les différents chapitres, les terrains associés y seront traités plus ou moins en détail. En effet, cet exercice de croisement n'a pas été systématique ni réalisé de manière équivalente partout. Certains chapitres verront alors essentiellement l'un ou l'autre des terrains traités - celui qui a permis principalement de mener ces réflexions -, quand d'autres verront la sollicitation de plusieurs terrains mobilisés de manière alternée dans un même chapitre ; dans ce cas, c'est que le croisement sur une même thématique ou sous un même angle d'analyse était pertinent afin, par exemple, de pouvoir monter en généralités. Des rappels et liens entre les chapitres pourront être faits en ce sens.

2) Place de la chercheure en immersion et combinaison de méthodes

Au début de l'enquête de terrain, les entretiens et leurs contextes avaient une place très importante. Petit à petit sont apparues la nécessité et la richesse de combiner des méthodes, notamment avec des observations. C'est alors que le terrain québécois a permis d'entrer réellement dans une ethnographie, avec une prise de notes, des enregistrements, des observations de situations, bien plus intenses que lors des temps précédents. Déjà, autour de Guérande, des temps d'observation étaient couplés avec les entretiens réalisés. L'ensemble des méthodes utilisées dans le cadre de cette *« ethnographie sociologique »* (Beaud et Weber, 2010 [1997], p. 290) sera explicité ici. Toutes n'ont pas été mobilisées de la même manière : celles qui l'ont été seulement de manière ponctuelle seront cependant abordées. Les matériaux hétérogènes demanderont, en plus, des rappels et précisions tout au long de la thèse. Expliquons alors le principe de variation dans et sur les terrains, les parcours et les cheminements opérés.

2.1. S'embarquer et se positionner sur les terrains

> *« […] cette démarche a été nourrie, orientée et réorientée par les enseignements tirés de l'expérience du terrain et de la pratique répétée d'analyse des données recueillies. […] elle est faite par tâtonnements, ajustements, va et vient entre hypothèses et observations » (Chalas, 2000, p. 5)*

Dans *L'invention de la ville*, Y. Chalas use de la métaphore du « cheminement » pour restituer sa démarche. Ici, le caractère expérimental est assumé, tout comme l'embarquement sur des terrains nécessitant un *« bricolage intellectuel et méthodologique »* (Lévi-Strauss, 2014 [1962]), ou encore une avancée par tâtonnements selon les situations. En effet, adapter ses méthodes à ses objets de recherche s'avère essentiel. Mais faisons d'abord une parenthèse pour présenter mon positionnement sur les différents terrains.

Nous cherchons à mettre en évidence les pratiques les plus variées possibles. La représentativité statistique n'est pas recherchée, contrairement à la *« significativité sociale »*. L'objectif est également de « *rechercher une* ***certaine diversité****, notamment dans les* ***comportements****, à partir d'une sélection raisonnée »* tout en étant conscient qu'*« on ne sait pas avant l'analyse de contenu ce qui est important pour la compréhension du phénomène.* ***Un détail peut donner la clé d'une interprétation*** *»* (Desjeux, Monjaret et Taponier, 1998). Il est alors important d'être en immersion tant au niveau des échelles *périurbaines* que de celles du logement et ce dans différentes temporalités. Les modes de vie peuvent être saisis grâce à l'accumulation et la pluralité de méthodes que l'on combine, pour croiser les regards, les points de vue, les pratiques, les paroles. Par exemple, combiner les entretiens et les immersions est privilégiée. Les contradictions ou adéquations entre discours et pratiques pourront elles aussi être réellement soulevées grâce à cette combinaison dans des contextes variés. Trois terrains singuliers, trois manières d'enquêter : un principe de variation dans et sur les terrains a été retenu. En effet, cet embarquement a favorisé un ajustement et une évolution progressive des méthodes et outils mobilisés. Ceci est notamment dû à une formation non pas universitaire mais en école d'architecture, dans laquelle j'avais réalisé un mémoire mention recherche. Cette familiarisation aux théories, outils et méthodes des SHS (ethnographie, enquêtes de terrain…) avait donc débuté

à ce moment-là, se prolongeant sur toute la durée du travail de recherche. La *« ficelle »* d'Howard Becker, *« c'est le cas qui fait l'enquête »* (Becker, 2002, p. 352), permet de guider la recherche en cours : en effet, les opportunités de terrain sont très vite déclenchées et saisies. Ces études de terrain sont effectuées avec le moins possible d'idées préconçues, ou du moins en étant prête à les déplacer, les dépasser, les mettre au second plan.

Des dissociations sont à prendre en compte dans les analyses : par exemple, celles entre les habitants avec qui j'échange, je parle, je communique (lors des entretiens notamment, qui peuvent donner lieu à des observations de figures d'habitants) et les habitants que j'observe simplement, avec moins d'interactions (observations de situations, d'actions). En outre, les relations devenant des interactions sont à dissocier de celles qui se cantonnent dans l'observation. Différentes postures peuvent alors se retrouver, permettant d'explorer les manières d'être en prise avec les différents terrains :

- La chercheure en entretien, en écoute active ;
- La chercheure en train d'interagir ;
- La chercheure dans une position d'observation, tout en étant ou non en interaction avec ceux qui l'entourent ;
- La chercheure lors de la participation observante, impliquée directement et entretenant des liens forts et beaucoup d'interactions avec les acteurs du terrain.

2.2. De l'intuition aux observations et vice-versa : une méthode inductive et itérative pour une analyse qualitative

Se positionner dans l'approche qualitative plutôt que quantitative

Plus que la recherche de représentativité, l'intérêt et l'approfondissement du travail qualitatif sont mis en avant car ils permettent ici un éclairage particulier. Concernant les données quantitatives déjà existantes, on ne cherchera pas à les compléter. Le but n'est pas d'en produire de nouvelles, ce qui a pu être un élément perturbateur au début du travail de thèse, lorsque des chercheurs issus de disciplines variées m'interrogeaient sur mon échantillonnage. Cette méthode, qui s'applique beaucoup dans certaines recherches et disciplines, ne paraissait pas appropriée ici, mais encore fallait-il s'en expliquer, ce qui a occasionné de longues discussions avec ces personnes et avec d'autres, ainsi que des remises en question, avant de pouvoir assumer pleinement ce principe. Cela n'impliquait évidemment pas de réfuter l'intérêt et les apports de ces méthodes, qui en d'autres circonstances peuvent s'imposer. Ce large débat, bien que quantitativement et qualitativement alimenté, continue d'être présent dans le champ des SHS. Il ne s'agissait pas ici d'être représentatif ou exhaustif, mais de comprendre et d'analyser des paroles, des pratiques, des imaginaires.

Une approche qualitative paraissait donc plus adaptée, même si, bien sûr, le quantitatif et le qualitatif sont des méthodes non opposées et complémentaires. Pierre Bourdieu explique que les deux méthodes (par exemple le questionnaire pour le quantitatif et entretien pour le qualitatif) ont *« en commun de reposer sur des interactions sociales qui s'accomplissent sous la contrainte de structures sociales »* (Bourdieu, 1993, p. 904). En outre, H. Dumez précise que même si la recherche qualitative ne peut se permettre d'exclure le quantitatif, c'est aussi le temps qui peut

freiner : puisque la démarche qualitative en prend beaucoup, il apparaît difficile de la mener de front avec une étude quantitative suffisamment poussée (Dumez, 2013). De fait, pour observer de manière fine ces situations, ces comportements, ces phénomènes, les étudier en profondeur, l'analyse qualitative doit pouvoir compter sur les études quantitatives déjà réalisées, sur lesquelles nous nous appuyons de manière ponctuelle. Des cas singuliers seront décrits, narrés et analysés, permettant de tirer les fils, d'illustrer, de détailler, de conceptualiser, d'incarner des positions avant de tenter des remontées en généralités sur certains sujets. Précisons également que la recherche qualitative *« implique d'alterner la collecte et l'analyse du matériau empirique »* (Lejeune, 2014, p. 39). Ces matériaux empiriques sont collectés par tout chercheur qui souhaite obtenir des éléments de réponses aux questions qu'il se pose : *« la collecte est donc toujours orientée, ce qui n'est pas synonyme de biais, mais au contraire, d'adéquation entre le terrain et la question de recherche. Cette adéquation nécessite des choix opérés par le chercheur en vue d'obtenir un matériau riche et congruent avec ses besoins »* (Lejeune, 2014, p. 13). Précisons que l'approche qualitative s'ancre dans le courant de l'approche compréhensive, qui est un *« positionnement intellectuel qui postule d'abord la radicale hétérogénéité entre les faits humains ou sociaux étant des faits porteurs de significations véhiculées par des acteurs »* ; elle *« postule également la possibilité qu'a tout homme de pénétrer dans le vécu et le ressenti d'un autre homme »* et *« comporte toujours un ou plusieurs moments de saisie intuitive, à partir d'effort d'empathie […] qui conduit à formuler une synthèse finale, plausible socialement, qui donne une interprétation "en compréhension" de l'ensemble étudié »* (Paillé et Mucchielli, 2003).

Le nombre d'entretiens à réaliser n'était pas non plus gage de la qualité du travail. S. Beaud, dans son *Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique"*, critique le fait qu'il faudrait avoir, *« ou plutôt exhiber »,* un nombre élevé d'entretiens (entre 50 et 100) pour que le travail qualitatif puisse être reconnu comme étant un travail sociologique (Beaud, 1996, p. 233). Nous utiliserons donc à plusieurs reprises le cas d'un seul habitant et/ou de sa famille pour illustrer, expliquer une situation, et poursuivre une réflexion. La manière dont s'est fait le choix des habitants selon les situations mérite toutefois d'être expliquée. Le choix se portait sur ceux qui fournissaient une bonne illustration, soit parce que beaucoup d'éléments avaient été dits pendant l'entretien, soit car c'était grâce à cette situation qu'un élément s'était débloqué dans la recherche, soit car l'habitant faisait preuve d'une réflexivité sur ses propres pratiques et sa propre situation. Nous veillerons, tout au long de la thèse, à choisir des récits d'habitants mettant en avant des conditions et situations diverses.

Une démarche itérative, ni figée ni territorialisée

Les allées et venues constantes entre intuitions, sentiments, hypothèses, et observations, enquêtes, analyses ont fait progresser cette démarche itérative. Le processus est répété jusqu'à ce que l'on décide de « boucler le terrain », après un nombre plus ou moins grand de cycles. Les paroles habitantes et les gestes quotidiens ne pouvaient en effet pas être saisis dans leur finesse sans ce type de démarche. Néanmoins, je ne suis pas partie « de rien » ; j'étais forcément influencée par de premières lectures, par mon passé et mon vécu, en lien avec le sujet de cette thèse. Une démarche ne peut jamais être totalement inductive, elle appelle à de constants réajustements et recadrages, ce qui correspond donc à une démarche itérative.

Pourquoi et comment avoir choisi au sein de ces trois terrains déjà exposés, les « micro-terrains » ? Pourquoi ne pas avoir retenu quelques communes en particulier et en nombre restreint dès le départ ? Étudier un territoire *périurbain* dans son ensemble, comprenant de nombreuses communes et lieux, s'avère impossible. Définir des critères pour sélectionner des communes – ce qui fut tenté - s'est avéré vain. Les critères retenus ne correspondaient jamais exactement aux besoins de l'enquête, ils étaient trop aléatoires, ou, à l'inverse, classifiaient et mettaient abusivement dans des cases, des catégories en cherchant à recréer superficiellement quelques critères. Pour cette enquête, ce type de démarche n'était pas des plus approprié, étant donné qu'elle cherche à révéler des situations et profils variés, diverses formes d'attachement aux lieux, qui sont alors riches, multiples.

En commençant mon travail de terrain, je pensais par exemple ne pas définir un type social précis pour l'étude des habitants, comme étudier uniquement certaines catégories d'âges ou de PCS par exemple (bien que les classes moyennes soient majoritaires dans l'étude), mais j'imaginais tout de même avoir un angle d'approche du territoire très spatialisé. J'ai alors recherché un « critère » à étudier, parmi lesquels : les communes littorales (ou influencées fortement par le littoral) ; les communes connaissant une forte évolution démographique ; les communes où l'on retrouve de nombreuses constructions récentes (logements, infrastructures ou équipements, par exemple des salles de spectacle) ; des communes ayant un bourg qui se revitalise ou à l'inverse s'éteint petit à petit[76] ; les communes où se présentent des conflits, des controverses, où les habitants « ont à redire ».

Finalement, pour éviter de reproduire ce qui peut être parfois critiqué lors des études sur les lieux périurbains, j'ai choisi de ne pas opter pour une approche qui ne faisait que spatialiser et ce d'entrée de jeu ou de manière catégorique, et de laisser la sélection des communes se faire au fur et à mesure, selon les opportunités d'entretiens notamment, tout en étant vigilante au fait de pouvoir varier le plus possible les différentes situations. D'ailleurs, certains moments de terrain se sont déroulés dans des lieux qui pourraient probablement être qualifiés d'urbain ou de rural par les habitants ou les chercheurs ; ce qui n'est pas gênant puisque l'étude porte moins sur une redéfinition de ces territoires que sur les formes d'attachement aux lieux. Je crois que cela a permis d'éviter certains biais. En effet, les limites - surtout sur ces territoires - ne peuvent pas être précises, et l'approche spatiale est vite réductrice lorsqu'elle concerne le sujet du *périurbain*. Au sein de chaque terrain, le choix des « micro-terrains » n'était donc ni figé ni définitif. De plus, les parcours résidentiels, les évolutions habitantes, les changements dans les modes de vie, etc. étant également au cœur de cette enquête, les analyses auraient perdu en ampleur et en capacité d'analyse si les lieux avaient été catégorisés d'une des manières évoquées plus haut. En effet, non seulement l'approche géographique, avec les études des lieux et territoires, est importante dans cette enquête, mais les sujets sociologiques et anthropologiques le sont tout autant. Les liens entre disposition du bâti, fabrique des territoires, ressentis, sociabilités, pratiques quotidiennes habitantes, sont recherchés. De plus, certains habitants ont choisi leurs communes de résidence de manière quelque peu fortuite, étant en priorité à la recherche d'une maison et étant ouvert

[76] Le travail de thèse de Quentin Brouard-Sala (en cours) s'intéresse aux problématiques de la vacance du logement dans les espaces ruraux européens ; il traite des dynamiques démographiques et de la revitalisation des bourgs et des petites villes.

sur son implantation, ce qui est important à prendre en compte dans l'étude. J'ai volontairement démarré avec des terrains d'études assez vastes qui se sont affinés au fur et à mesure de l'enquête.

2.3. Les entretiens compréhensifs et ethnographiques avec les habitants

> *« Les propos recueillis dans les entretiens ne doivent être considérés ni comme la vérité à l'état pur, ni comme une déformation systématique de cette dernière. Ils sont complexes, souvent contradictoires, truffés de dissimulations et de mensonges. Mais ils sont aussi d'une extraordinaire richesse, permettant justement par leurs contradictions d'analyser le processus identitaire, donnant des pistes (les phrases récurrentes) pour repérer des processus sociaux sous-jacents. » (Kaufmann, 1996)*

Des entretiens compréhensifs [77] ont été réalisés, constituant le matériau principal de cette enquête. Je me suis appuyée sur les entretiens compréhensifs décrits par le sociologue J.-C. Kaufmann, à la fois dans la réalisation de l'entretien et dans les analyses (Kaufmann, 1996). Ce que j'appelais dans un premier temps les entretiens semi-directifs s'est avéré être seulement une manière de les préparer (guide d'entretiens élaboré moins avec une liste de questions précises que de thèmes à aborder dans un ordre parfois indifférent, avec une souplesse laissée lors de la situation d'entretien). Cela ne renvoyait pas non plus à la façon de les mener et de les analyser. Je réalisais alors des entretiens compréhensifs, et plus largement, ethnographiques, puisqu'ils étaient associés à leurs situations mais aussi aux observations. Les entretiens ont quasiment tous été réalisés à domicile, sauf en de rares cas, quand certains s'y opposaient. Sur le terrain brestois, le fait de pouvoir dire « je suis d'ici » permettait de gagner rapidement la confiance des enquêtés, d'autant plus que je les contactais toujours *via* une connaissance que l'on avait en commun ; la proximité sociale et la familiarité permettaient une « communication non violente » (Bourdieu, 1993, p. 907). Sur le terrain québécois, le fait d'être une étudiante étrangère de passage, que l'on souhaite aider, m'a également permis d'obtenir facilement des rendez-vous pour des entretiens à domicile. Sur le terrain nanto-nazairien, mes demandes formulées sans introduction de connaissances ont tout de même bien fonctionné, même si réaliser les entretiens à domicile s'est alors avéré plus délicat et ils n'ont d'ailleurs pas tous étés acceptés.

Une diversité dans les profils des habitants

Nous ne cherchons pas à « échantillonner », à établir un « panel » ou à dégager un « portrait-robot » des habitants. Néanmoins, situons socialement ces enquêtes, afin que le lecteur sache à qui il a affaire. Qui sont ces habitants rencontrés et interrogés, vivant tous dans des maisons dans le *périurbain* en y étant propriétaires - à quelques exceptions près, notamment à Québec où j'ai interrogé quelques personnes ayant vécu très longtemps dans une maison en banlieue ou à la campagne et maintenant installées en *condo* [78] ou encore des habitants projetant un déménagement, mais n'étant pas encore installés ? Précisons que *« le niveau du vécu est un niveau micro-sociologique auquel, par conséquent, les critères macro-sociologiques que sont les classes,*

[77] Le lecteur trouvera le récapitulatif de l'ensemble des entretiens réalisés sur les différents terrains dans l'Annexe B.

[78] Condo (diminutif de condominium) : désigne un appartement régi par une déclaration de copropriété. Le logement appartient au propriétaire, tandis que les parties communes sont en copropriété.

l'âge, le sexe etc., ne peuvent être appliqués. […] Le vécu de l'espace est déterminé par un nombre infini de causes […] et non par une seule cause ou facteur dominant. Toutes les causes jouent simultanément, et il est impossible, au niveau micro-sociologique, au niveau de l'analyse du vécu, de les séparer » (Chalas et Torgue, 1982, p. 14).

Je ne me suis donc pas attachée à un profil social et des critères macro-sociologiques en particulier, mais j'ai veillé à avoir une pluralité et une diversité dans les profils en termes de genres, d'âges, de situations familiales, socio-professionnelles, d'origines, de parcours résidentiels… J'ai interrogé des personnes installées de longue date dans la commune, la maison actuelle, mais aussi des personnes qui viennent d'emménager, pour qui la démarche est encore récente, et d'autres qui sont en cours de réflexion pour un potentiel déménagement, pour qui la question de : « où habiter » se posait (en ville ou non, déménager d'une maison à un appartement ou non…). Ces personnes étaient ainsi engagées dans une démarche réflexive. Cela permettait d'avoir leurs réflexions en temps réel et ne pas avoir simplement les souvenirs et restitutions d'une démarche ayant eu lieu il y a plusieurs années. Comme l'indique H. Becker, il faut pouvoir maximiser les chances d'apparition *« d'au moins quelques cas capables de perturber notre système et de nous pousser à remettre en question ce que nous croyons savoir »* (Becker, 2002) ; nous avons donc provoqué ces apparitions en variant les communes et les profils d'habitants interrogés.

Les âges des enquêtés vont de 26 à 78 ans, la majorité ayant entre 30 et 62 ans. Le but de cette enquête n'est pas de se focaliser sur une classe sociale ou sur une catégorie socio-professionnelle ; néanmoins, la majorité des habitants s'avère être ici dans la classe sociale couramment qualifiée de « classe moyenne »[79], *« ensemble social évolutif et marqué par une forte hétérogénéité interne ».* Elles sont *« non seulement hétérogènes mais éclatées »* (Cusin, 2012). J.-Y. Authier et S. Vermeersch précisent également dans l'éditorial de la revue *L'espace des classes moyennes* publié en 2012, que *« cet ensemble est bien trop vaste pour que l'on puisse lui prêter des pratiques et des modes de vie uniformes, pour que les différents contextes urbains qui les accueillent aient la même action sur chacune des fractions, et soient modifiés en retour de façon similaire. Cette diversité n'est pas seulement celle qui associerait des contextes urbains bien définis à des strates sociales identifiées : au sein d'un même contexte viennent cohabiter des groupes différents, qui vont y développer des relations de sociabilité, des formes d'engagement local, des mobilités et des modalités de consommation différenciées »* (Authier et Vermeersch, 2012). En 1984, Catherine Bidou étudiait déjà ces « nouvelles classes moyennes »[80] dans *Les Aventuriers du quotidien : essai sur les nouvelles classes moyennes* (Bidou, 1984). J'ai rencontré des personnes actives tout comme des retraitées. Ici, le but est moins d'étudier uniquement cette classe sociale que d'analyser, comprendre et expliquer la condition habitante dans des lieux *périurbains* et les différentes formes d'attachement aux lieux. J'ai souvent rencontré une habitante ou un habitant seul. Parfois, j'ai rencontré les deux membres du couple, soit lors du même temps d'entretien, soit l'homme puis la femme dans deux entretiens séparés, ce qui ne donnait pas la même approche ; mettre en

[79] À noter que le Pays de Brest est relativement homogène socialement par rapport à d'autres régions françaises. À Québec, on retrouve cette relative homogénéité sociale, ce qui lui confère un caractère particulier (Fortin et Marcoux, 2008).

[80] S'agissant de catégories socio-professionnelles pourvues en capital culturel, essentiellement acquis *via* l'école ou l'Université.

confrontation les deux entretiens lors des analyses permettait de relever des paradoxes. Hommes et femmes ont été interrogés et nous n'avons pas cherché spécifiquement les différences entre les genres même si, parfois, certains faits ou réactions pouvaient laisser croire que certaines choses étaient plus spécifiques à l'un d'eux. Les situations familiales les plus fréquentes parmi les enquêtés sont celles d'un couple (marié ou non) ayant des enfants. On rencontre également des situations de couples sans enfant, de célibat, de séparation ou divorce, de veuvage, de famille recomposée. Au niveau des typologies d'habitat, on retrouve des maisons proches de bourgs, dans des lotissements, dans des hameaux, en plus des « maisons isolées » (par exemple, le long de rues passantes). Les habitants interrogés sont presque tous propriétaires d'une maison avec jardin (ou dans des cas plus rares, simplement d'une cour), que ce soit un achat ou une construction ; si ce n'est pas le cas, ils veulent le devenir ou l'ont été. Là encore, le terrain québécois a quelque peu fait évoluer ces critères puisque j'ai aussi interrogé des personnes vivant actuellement dans des maisons jumelées ou *condos*, dans des lieux plutôt urbains (qui avaient tout de même vécu avant dans une maison ou un bungalow ou qui souhaitaient y déménager). Concernant le terrain brestois, aucun habitant de maison mitoyenne n'a été rencontré.

Des entretiens compréhensifs et ethnographiques réalisés avec les habitants à domicile

Quarante-trois entretiens avec des habitants ont été réalisés sur les terrains brestois et québécois[81], me faisant rencontrer 53 habitants ; ils ont presque tous été enregistrés[82]. Certains habitants étaient parfois réticents au premier abord, mais se laissaient très vite convaincre, notamment lorsque je garantissais l'anonymat, et que l'enregistrement me permettait une retranscription fidèle sans risque de déformation de leurs propos. J'ai retranscrit en totalité les entretiens brestois et québécois, incluant les rires, les silences, les éventuels moments de gêne. Certains tics de langage ont cependant été lissés à la relecture de ces retranscriptions.

Dans le Pays de Brest, j'ai réalisé 27 entretiens avec des habitants dont 5 entretiens exploratoires[83], ce qui m'a fait rencontrer 32 habitants. Trois n'ont pas été réalisés à domicile mais sur le lieu de travail des habitants[84]. Trois entretiens ont été faits avec des personnes ayant déménagé au cours de ma recherche, que j'ai donc vu deux fois. Dans la région de Québec, j'ai réalisé 16 entretiens avec des habitants, qui m'en ont fait rencontrer 21 au total. Ces habitants

[81] En plus des 11 entretiens avec les habitants menés autour de Guérande, très peu exploités dans l'étude. Ces habitants étaient aussi urbanistes, architectes, élus politiques. Cinq ont été réalisés à domicile, les autres sur le lieu de travail ou l'un au téléphone. L'approche pour cette partie de l'enquête a aussi fait que le lieu de travail s'est fréquemment imposé ; en effet, je souhaitais interroger des professionnels de la ville ou des élus sur leur condition habitante.

[82] À l'exception d'un entretien exploratoire pour le terrain brestois, et d'un entretien nanto-nazairien pour lequel je n'ai pas pu convaincre la personne de se laisser enregistrer.

[83] Parmi ces entretiens exploratoires, deux ont été réalisés dans deux communes de Brest Métropole qui ne seront pour autant pas considérés comme dans le périmètre d'études ; le premier ne sera pas analysé, et le second utilisé de manière ponctuelle. Précisons aussi que plusieurs de ces entretiens exploratoires ont été réalisés avec des membres de la famille (parents, oncles et tantes).

[84] Dans un des cas, la posture professionnelle a pris le dessus. L'entretien a eu lieu dans un bureau de directeur, en position face à face ; l'habitant avait son ordinateur allumé et le regardait de temps en temps, beaucoup de relances étaient nécessaires. Ma position était assez inconfortable. Une dissonance était flagrante entre les propos et le contexte d'entretien. Cela a finalement été un indicateur sur les postures et sur ce que cela produit dans les paroles et les discours.

vivaient pour la plupart dans d'anciens quartiers de banlieues de Québec, qui aujourd'hui ont été fusionnés avec la ville-centre. Dix entretiens ont été réalisés dans ce contexte ; deux dans des quartiers centraux de Québec ; deux en banlieue proche (Saint-Augustin-de-Desmaures) ; un en banlieue plus lointaine (Lac-Beauport) ; un dernier sur la rive Sud (Lévis). Ils ont tous eu lieu à domicile.

Les entretiens à domicile ont été réalisés dans différentes pièces : de manière fréquente dans le salon, la cuisine ou la salle à manger, et dans un des cas, sur la terrasse dans le jardin. Ceci donnait déjà un indice sur l'entretien à venir ; m'inviter à m'installer dans un lieu typique de la vie quotidienne (cuisine ou salle à manger), ou dans un lieu de « représentation » ou de « mise en scène » (salon) n'ont pas les mêmes significations et effets. Différentes postures, placements et distances entre la personne rencontrée et moi sont également à prendre en compte : nous étions parfois en face-à-face, parfois en angle, disposition avec laquelle je me sentais d'ailleurs plus à l'aise, étant moins frontale et instaurant une autre ambiance. J'ai parfois senti de la confiance voire de l'intimité ou de la vulnérabilité. Je me suis retrouvée face à différentes situations : certains habitants étaient très à l'aise, contents de me recevoir, tout en ayant, parfois, peur de ne pas « pouvoir m'aider » tandis que d'autres semblaient éprouver de la gêne ou ne plus trop vouloir prendre le temps ; ils paraissaient alors se faire violence pour me parler, ce qui évoluait toutefois assez vite dans le temps de l'entretien. Parfois, lors d'évocations de faits marquants difficiles de la vie des habitants, se positionner pour recueillir des informations sans être intrusif ou sans gêner les gens (exemple : cas d'une séparation ou d'un décès qui précède un déménagement) s'est avéré inconfortable.

Certains habitants, même s'il ne s'agissait pas de la majorité, me proposaient d'emblée, ou à la fin de l'entretien, une visite de la maison. Je n'ai peut-être pas assez insisté sur ce point notamment lors des premiers entretiens. Faire systématiquement les visites des maisons aurait été bénéfique - dans le registre d'une visite de compréhension/analyse -, ainsi que les mettre en parallèle avec leur narration de la visite de leur maison avant l'achat, qui pourrait alors être qualifiée d'une visite d'évaluation/critique (Bossé, 2010, p. 111). J'ai néanmoins un matériau très riche sans ces visites systématiques. En effet, j'accordais toujours beaucoup d'importance aux temps avant et après entretien et à la manière dont j'étais reçue, et à l'échelle du quartier, de la rue, du lotissement, des quelques pièces visitées. Ces temps pouvaient presque être assimilés à des mini-itinéraires à l'échelle de la parcelle, de la maison, du quartier. Lors de ces temps, prendre en photographie les quartiers ou les maisons pouvait me gêner, à cause d'une sensation d'intrusion. Plusieurs scènes de la vie quotidienne étaient saisies grâce à ces temps informels en dehors de l'entretien en tant que tel. Faire une observation de la maison et du contexte avant même le début de l'entretien permettait de compléter les analyses en croisant ces observations avec les paroles habitantes (disposition, maison bien rangée ou non, présence de beaucoup d'objets ou non, mais aussi ambiances du quartier, ressenti etc.). Ces temps d'avant et d'après entretien seront restitués au fil des analyses présentées.

J'ai établi quatre thématiques pour guider les entretiens : le parcours résidentiel ; les pratiques quotidiennes et les mobilités ; les sociabilités et relations de voisinage ; les représentations et imaginaires autour de la ville, de la campagne et du littoral, ainsi que de leurs lieux de vie.

Souvent traitées dans cet ordre, la liberté était laissée à l'habitant de naviguer ou non entre ces thématiques ; certains étaient enclins à recroiser les différents thèmes abordés d'eux-mêmes.

Les entretiens comme outil pour mettre sur le devant de la scène les paroles habitantes

La question s'était posée de faire, à la place des entretiens compréhensifs, des itinéraires à l'instar de Jean-Yves Petiteau et Elizabeth Pasquier, ou des parcours commentés comme Jean-Paul Thibaud (Thibaud et Grosjean, 2001). Je ne l'ai finalement pas fait car, dès le début de ma recherche, l'accent a été mis sur l'importance de la mise en évidence de la parole, ainsi que sur le fait de voir les habitants dans leur domicile puisque je voulais également me centrer sur la maison peut-être plus que sur le quartier. J'avais donc besoin d'échanger avec les habitants chez eux, dans une pièce qu'ils choisissent, où ils se sentent bien. Le fait de s'installer, de discuter posément, tout en pouvant prendre des notes m'apparaissait alors comme le plus pertinent pour ce que je souhaitais faire et analyser. Ce parti pris étant posé, j'ai décidé de reconduire cette méthode sur mes autres terrains pour que le foisonnement de méthodes ne devienne pas trop grand. Au risque d'une trop grande diversité dans la nature des matériaux récoltés, il était plus adéquat de continuer sur ce mode, ayant acquis les compétences pour le faire. Faire autrement aurait probablement apporté d'autres résultats sur certaines thématiques, par exemple celle des mobilités, mais ce n'était pas mon principal objet d'étude. Les observations et autres méthodes choisies permettent de combiner et de compléter cette approche par entretien.

J'ai ensuite remobilisé les entretiens de différentes manières : certains habitants étaient déjà dans une dimension réflexive avec moi[85] ; d'autres ne l'étaient pas du tout, ce qui créé un déséquilibre. Notons que *« l'entretien est un rapport de sociabilité spécifique »* (Blanchet et al., 1993, p. 175), et l'importance d'être conscient que c'est aussi un moment, un temps spécifique pour l'enquêté, que l'enquêteur vient perturber. De plus, les prises en compte des différentes stratégies d'intervention de la part de l'enquêté permettent ensuite d'en faire l'analyse : je cherche alors à savoir ce que l'enquêté me dit des choses dont il parle (dimension référentielle), ce qu'il me dit de ce qu'il en pense (dimension modale) et ce qu'il me dit de ce qu'il cherche à accomplir comme acte à mon égard (dimension illocutoire) (Blanchet et Gotman, 2010, p. 76). Certains entretiens seront beaucoup plus sollicités que d'autres dans les chapitres à venir. D'autres le seront de manière ponctuelle, éclairant un sujet précis. Ce « déséquilibre » est assumé, étant donné que l'ensemble a, dans tous les cas, servi dans les réflexions, mais de manière plus ou moins prononcée ; la manière de restituer implique en revanche de faire des choix, afin d'administrer la preuve le plus clairement possible.

J'ai senti une évolution dans la manière de faire et d'aborder les habitants et les questions, notamment au sujet des sociabilités et des représentations. En effet, pour moi, le thème des sociabilités était plus difficile à aborder et à approfondir lors des entretiens semi-directifs : je me sentais moins à l'aise pour mener cette partie de l'entretien, et les habitants peut-être également pour en parler. Des phases de réflexion, de déconstruction, d'apprentissage tant méthodologiquement qu'au niveau des représentations et pratiques des habitants de leur

[85] Par exemple, Sonia à Québec était réflexive sur sa condition et ses choix.

territoire ont vu le jour petit à petit. Ces entretiens se sont avérés constructifs et riches en échanges ; plusieurs habitants se sont dit contents d'avoir pu parler, retracer leur parcours et comprendre certains aspects de leur quotidien en le verbalisant, ce qui a donné des entretiens riches avec ceux qui ont « joué le jeu ». Rappelons tout de même certains travers possibles de cette méthode, notamment le fait pour les habitants d'avoir quelques autojustifications, qui sont à déceler et croiser avec d'autres méthodes. Certains habitants font en sorte de rationaliser leurs conditions. D'ailleurs, je constatais souvent entre le début et la fin de l'entretien des contradictions ; le travail de décryptage pouvait alors débuter. Je suis également consciente qu'un entretien a lieu à un moment précis, d'où l'importance de bien le resituer dans le contexte dans lequel la personne s'exprime, dans une temporalité donnée. Les propos peuvent changer selon les périodes de vie par exemple. Il a fallu discerner et nuancer ce que les habitants me disent, ce dont ils se persuadent, et la réalité de leurs pratiques.

Les entretiens avec d'autres acteurs pour nourrir les réflexions

Au-delà de ceux faits avec les habitants, divers entretiens ont complété cette enquête, tel celui avec une notaire de la région brestoise. Autour de Québec, des entretiens ont été réalisés avec huit chercheurs de l'Université Laval (avec qui j'ai échangé de manière ponctuelle ou plus régulière), deux avec des professionnels (le directeur de l'équipe « Accès transports viables » et le directeur des ventes d'un constructeur de maisons préfabriquées, « Profab »), et un avec une personne située entre le monde professionnel et celui de la recherche. Ils viennent en appui des réflexions mais ne sont pas exploités en tant que tels ; ils contribuent à l'éclaircissement de certains concepts ou de certaines notions ou encore permettent de mieux appréhender les terrains d'études. Autour de Nantes et Saint-Nazaire, deux entretiens ont été réalisés avec des professionnels lors du premier temps d'enquête autour de Guérande (une architecte et un urbaniste). Le second temps de cette enquête nanto-nazairienne, dans le cadre d'un stage-recherche, s'appuie sur trois entretiens menés avec les directeurs de cinéma (un mené par Ronan et moi, deux menés par Ronan seul) et un entretien téléphonique avec l'architecte d'un des cinémas étudiés[86].

Des échanges avec l'ADEUPa, agence d'urbanisme de la Métropole de Brest et des chercheurs et étudiants de l'Institut Géoarchitecture autour de l'enquête « Désir d'habiter » ont également alimenté les autres matériaux de terrain. Des habitants vivant dans une maison ou un appartement dans le centre-ville de Brest ou dans un bourg d'une commune du Pays de Brest (notamment dans un écoquartier à Plouguerneau) ont été interrogés par les étudiants. Le nombre d'entretiens était fixé à l'avance dans cette enquête, et les grilles d'entretien précises.

2.4. Les carnets de bord pour saisir les pratiques quotidiennes et les sociabilités

J'ai fait le test d'une méthode qui s'est finalement avérée un peu lourde à mettre en place, pour peu de bénéfices supplémentaires par rapport aux entretiens compréhensifs. Inspirée de la méthode utilisée dans l'enquête « Contacts » menée par l'INSEE/INED auprès de 1804 ménages

[86] Ces matériaux nanto-nazairiens autour du cinéma sont analysés dans le chapitre 5.

en 1983 (Héran, 1988), elle consistait à donner aux habitants un carnet de bord à remplir sur sept jours consécutifs [87] afin de lister les activités et déplacements réalisés en plus des interactions sociales ayant lieu en dehors de leur foyer. Elle permet de compléter les propos énoncés par les habitants par une restitution écrite des pratiques. Il aurait fallu pouvoir le faire sur des durées plus longues et fractionnées. En effet, une semaine n'est pas suffisante pour en tirer réellement des éléments supplémentaires à analyser par rapport aux entretiens, mis à part s'ancrer un peu plus dans les pratiques et dépasser les paroles, qui relatent des récits de pratiques. La limite de cette méthode sur un temps court est soulevée par une habitante elle-même, qui m'explique qu'elle a un rythme de vie très variable selon les saisons, avec des variations très grandes entre l'hiver et l'été, notamment en termes de sociabilités (par exemple, d'après ces échanges, elles sont plus fortes en été qu'en hiver, ou plus fortes lorsqu'il fait beau ; on retrouvait aussi ces informations lors des entretiens). L'échelle de la semaine montre un fragment de sa vie quotidienne à un moment précis. La dépose du carnet supposait un premier échange avec les habitants, afin de leur donner des explications essentielles pour le remplir et leur expliquer le but de la démarche. Sept ou huit jours plus tard, le carnet dûment rempli servait de base à un entretien qui s'avérait finalement plus intéressant que le carnet en lui-même : la réflexivité dont faisaient preuve les habitants lors de ces échanges était plus poussée, puisqu'ils analysaient aussi le carnet et donc leur rythme de vie durant cette semaine en échangeant avec moi.

Cette méthode, que je n'ai pas poursuivie, a tout de même permis d'exploiter trois carnets et échanges complémentaires [88]. Elle offre une approche concrète des pratiques habitantes quotidiennes. En effet, même s'ils étaient réalisés de manière ponctuelle, les carnets de bord pouvaient être précis et « justes » sur un temps donné. Les déformations de faits ou de propos y sont peut-être moins présentes que lors d'entretiens compréhensifs. Mais trouver des habitants volontaires pour faire cet exercice avec régularité pendant toute une semaine était plus difficile que trouver des habitants disponibles et motivés pour réaliser des entretiens dans un temps évidemment plus restreint. Cette méthode n'a pas servi à ce à quoi j'avais réfléchi au départ. Guère plus représentative ou épargnée par les travers, elle m'a surtout donné des informations plus précises sur des tâches et le rythme quotidiens. En effet, les habitants peuvent écrire ce qu'ils veulent, occulter des aspects, volontairement ou non. Cela correspond donc plutôt à un entretien d'un autre genre, avec de la matière écrite en plus, qui est une base pour discuter lors de l'entretien fait à la suite de la restitution du carnet. Finalement, c'est un objet dans lequel les habitants peuvent exprimer ce dont ils ont envie, tout en montrant leurs pratiques. Faire ce même exercice sur un mois plutôt qu'une semaine serait plus parlant, afin de balayer différentes temporalités et rythmes des habitants, mais le ratio temps passé/résultat ne semble pas suffisamment bon pour le faire. De plus, la quasi-impossibilité de réalisation paraît rédhibitoire : il était trop délicat de demander aux habitants de remplir ce carnet sur un mois entier, ou quatre semaines distinctes, demandant beaucoup d'implication. J'ai privilégié d'autres méthodes, même si celle-ci n'est pas à complètement abandonner pour la suite et pourrait, dans le cadre d'une

[87] Le lecteur pourra se référer à l'Annexe D, p. 554.
[88] Dont un exploratoire. Les entretiens n'ont pas été enregistrés et retranscrits ; en revanche, des notes ont été prises pendant et juste après les échanges.

autre enquête, s'avérer judicieuse à mettre en place. Les deux carnets de bord qui ont été remplis par Pascale et Jean-Philippe [89] vont tout de même servir pour le travail sur les scènes quotidiennes, puisqu'en plus des entretiens réalisés avec eux avant et après leur participation à l'exercice des carnets sur une semaine, les activités et relations sociales étaient répertoriées dans ce carnet de manière systématique.

2.5. Des observations de différents types pour saisir des gestes, comportements et attitudes

« L'observation sur le terrain porte d'abord sur les pratiques sociales qui s'y déploient, qu'elles soient gestuelles ou verbales. » (Fournier et Arborio, 2010, p. 45)

Des observations directes

« L'observation directe est aussi un moyen de résister aux constructions discursives des interviewés en permettant de s'assurer de la réalité des pratiques évoquées en entretiens. » (Fournier et Arborio, 2010, p. 6-7)

En plus de cette matière issue des entretiens, je tenais des carnets de terrains concernant des observations et ressentis, des notes descriptives et d'analyses, notamment sur les espaces publics, les transports en commun, les déplacements… C'est à Québec qu'ils ont été tenus de manière plus intense, due probablement à cette immersion dans un terrain totalement inconnu. Ils ont donné lieu aux *Chroniques québécoises* écrites durant trois mois et demi. Ce temps québécois a aussi donné lieu à des observations dans des cadres définis, lorsque j'ai suivi trois séances du Conseil de Quartier de Saint-Louis, quartier dans lequel j'habitais et qui prenait part au débat actuel autour d'un projet immobilier controversé (le projet du Phare, qui sera détaillé au chapitre 8) et lorsque j'ai assisté à des réunions publiques sur ce projet (une séance d'informations et d'échanges et une consultation publique). Ces notes restituent également ma position de chercheure, ma présence sur le terrain étant parfois à l'origine de situations qui n'auraient sinon pas eu lieu. Précisons aussi que pour l'observation, la faculté d'étonnement de la part du chercheur est importante à coupler à l'exercice de mémoire, ainsi qu'au besoin permanent de cohérence, de compréhension et d'interprétation (Fournier et Arborio, 2010, p. 50). De plus, plutôt que de nier cette perturbation sur le terrain, j'ai préféré assumer et *« accepter l'état affecté de l'observateur dans la mesure où celui-ci peut produire un ensemble de questionnements qui, sur le coup, semble particulièrement pertinent »* (Chauvier, 2012), ce dont parle également Jeanne Favret-Saada dans son écrit « Être affecté » (Favret-Saada, 2009).

Des itinéraires personnels

Je parlais plus haut des éventuels itinéraires qui auraient pu être réalisés avec les habitants, que je n'ai pas faits. Toutefois, j'ai réalisé des itinéraires personnels, construits selon des parcours définis dans les grandes lignes et laissant place à des déviations si nécessaire. J'ai débuté les explorations assez tôt sur le terrain brestois, lors de parcours en voiture dans différentes communes, avec des arrêts dans les bourgs ou dans des lotissements. Le même principe a

[89] Pascale a 54 ans et Jean-Philippe 52 ans. Ils sont voisins et vivent à Milizac-Guipronvel avec leur conjoint respectif et leurs enfants. Ils ont tous deux de grands enfants qui ne vivent plus à la maison.

d'ailleurs été réitéré avec Daniel Le Couédic, Laurent Devisme et Lionel Prigent[90] en juillet 2017, suivant une boucle établie d'avance. Sur le territoire québécois, de nombreux itinéraires personnels à pied, seule ou avec les personnes avec qui je vivais, et parfois en voiture ont aussi été réalisés. J'ai suivi un autre itinéraire en autobus dans le cadre du cours d'Étienne Berthold avec des étudiants de géographie, qui s'est avéré très riche pour comprendre le territoire québécois et ses anciennes banlieues. Sur le terrain nanto-nazairien, l'intensif « Une semaine une ville » (mars 2017) a permis une expérimentation de protocoles sur le thème des frontières, de la traversée, de la lisière, des franchissements (dérive psycho-géographique à deux voix et observations sur plusieurs lignes de bus en partant du centre-ville de Saint-Nazaire jusqu'au terminus des lignes). Ceci a permis une immersion dans la ville de Saint-Nazaire et dans des lieux proches telles que les communes de Donges, Trignac, Saint-Malo-de-Guersac, La Chapelle des Marais, Saint Joachim et Pontchâteau. Les allers-retours entre Nantes et Saint-Nazaire ou Guérande donnaient aussi lieu à des réflexions de ce type. Les sessions de terrain réalisées par la suite se sont avérées propices à des itinéraires en voiture et à pied.

Une participation observante au sein d'une maisonnée atypique à Québec

> *« Les gens ne font généralement pas ce qu'ils disent qu'ils font, mais autre chose. Par conséquent, il faut être là et regarder pour savoir ce qu'ils font. »(Malinowski, 1989 [1963])*

La participation observante a pris une grande place dans l'enquête, tant par le positionnement de la chercheure sur son terrain, que pour les matériaux récoltés, exploités et analysés. Elle a fait l'objet d'une réflexion méthodologique et d'une réflexivité[91]. Sur le terrain québécois, où la maison et la maisonnée prennent des places de plus en plus importantes dans l'enquête et dans les entretiens et observations, une participation observante (Soulé, 2007) a donc été réalisée durant trois mois et demi, durée du séjour québécois (du 1er septembre au 15 décembre 2018). Le but de cette immersion chez l'habitant dans une ancienne banlieue de Québec (Sainte-Foy, plutôt huppée) était d'observer des pratiques de près et de les mettre en tension avec des paroles habitantes. En effet, *« cette méthode permet de vivre la réalité des sujets observés et de pouvoir comprendre certains mécanismes difficilement décryptables pour quiconque demeure en situation d'extériorité »* (Soulé, 2007, p. 128). Je reviendrai lors du chapitre 8 plus en détail sur cette méthode et sur les termes d'immersion, de distanciation, de familiarité et de décentrement. Les *Chroniques québécoises* se sont basées sur cette immersion ; elles seront fortement sollicitées tout au long de ce travail.

2.6. Les biais et difficultés auxquels j'ai été confrontée lors de cette enquête de terrain

Lors d'un travail de terrain, tout chercheur est évidemment confronté à plusieurs biais. Étonnamment, ici, la confiance des enquêtés, qui aurait pu s'avérer laborieuse à obtenir, s'est faite sans réticence, ou très peu. Cela s'explique peut-être au vu de l'objet de recherche. Même si pour certains habitants, avoir leurs « vrais » noms ne leur posait aucun problème, la question de

[90] Mes deux directeurs de thèse et un collègue enseignant-chercheur de l'Institut Géoarchitecture.
[91] Ces réflexions sont rapportées dans un chapitre d'ouvrage paru aux Éditions du Patrimoine à la suite des Journées Doctorales en Architecture et Paysage ayant eu lieu à Lyon en septembre 2019 (Colin, 2021).

l'anonymat tenait à cœur à d'autres habitants, qui s'en assurait avant de me confier plus d'informations. J'ai décidé de changer tous les prénoms des enquêtés dans la restitution de l'enquête[92], les remplaçant par des prénoms fictifs, plus vivants à la lecture que des initiales ou numéros. En effet, *« le chercheur préférera par exemple recourir à des pseudonymes pour contribuer à présenter les enquêtés comme des personnes singulières dotées d'une cohérence et d'une épaisseur sociale plutôt que comme des individus interchangeables »* (Beliard et Eideliman, 2008, p. 127). Ainsi, même si eux se reconnaîtront, une personne extérieure ne pourra les identifier immédiatement. La question est moins délicate lorsque nous ne sommes pas face à des institutions, associations, entreprises, mais, comme c'est le cas ici, avec des habitants, qui d'autant plus, n'entretiennent pas beaucoup de liens interpersonnels, se connaissant parfois mais uniquement de vue.

En outre, certains entretiens étaient plus difficiles à mener que d'autres car les personnes racontaient moins leurs expériences, ce qui demandait plus de relances de ma part afin de pouvoir poursuivre l'entretien dans de bonnes conditions et que les échanges soient fructueux. Ces entretiens se sont avérés intéressants dans l'analyse : les silences, gênes etc. peuvent aussi être signifiants, même s'ils demandent un exercice d'interprétation plus poussé. Bernard Lahire rappelle d'ailleurs dans *L'esprit sociologique* que l'interprétation ne peut pas être séparée des autres temps de l'enquête (Lahire, 2005). La reconstitution et le récit peuvent être très présents dans le cas des entretiens, avec parfois le risque de déformation possible et d'enjolivement des propos de la part des habitants. Le croisement avec d'autres méthodes permet alors de temporiser cet effet, notamment sur les choix qu'ils veulent forcément être les bons ; ils peuvent chercher à se justifier.

***

Les méthodes sur les différents terrains se sont affinées et ajustées au cours d'enquête : des imprévus, des nouvelles suppositions, des entretiens perturbants, des nouvelles rencontres, permettaient d'infléchir les démarches pour les rendre les plus pertinentes possibles à la fois pour le sujet et pour le croisement entre les terrains ; l'ensemble nécessitait de faire preuve d'une vraie rigueur et réflexivité. En effet, l'enquête n'avance pas uniquement au gré d'opportunités ; se saisir de celles que l'on juge pertinentes et refuser celles trop éloignées de nos préoccupations permet alors de ne pas s'égarer dans la recherche : un équilibre est à trouver entre ces deux opposés.

[92] D'autant plus au vu des Québécois, où les règles déontologiques sont institutionnalisées et strictes.

3) Une recherche interdisciplinaire sur la condition des habitants de maison de l'alter-urbain

3.1. Une thèse en aménagement de l'espace et urbanisme inscrite dans le champ des études urbaines : une démarche avant tout interdisciplinaire

De nombreuses approches et disciplines existent et cohabitent concernant les concepts, sujets et méthodes décrits auparavant. Ces champs de recherche ont en effet été investis par l'économie, la géographie, la psychologie, la sociologie, l'urbanisme, les études urbaines, etc. Le champ des études urbaines ou *urban studies* est un ensemble de travaux développés dans une perspective interdisciplinaire qui enquête quant aux *« énigmes spatiales de la vie en société »* (Devisme et Breux, 2018). En France, il peine à être reconnu comme autonome au regard de la structuration de la recherche en champs disciplinaires relativement cloisonnés, et à se démarquer de l'urbanisme comme pratique professionnelle (Bacqué et Gauthier, 2011, p. 41). Le travail présenté s'inscrit dans la lignée d'une recherche sur un objet d'études commun : l'urbain, la ville (Scherrer, 2010). F. Scherrer explique la tension qui existe entre utilité sociale (de l'urbanisme) et refus de l'utilitarisme (des études urbaines). Précisons que la sociologie a eu une influence majeure sur les études urbaines en France comme à l'international (Boisseuil, 2018). Pour ce travail, j'ai donc pioché dans une diversité de disciplines : savoir où puiser et que mobiliser, dans un apprentissage progressif et constant d'outils et de méthodes des SHS, caractérise cette recherche. L'interdisciplinarité me permet d'articuler lieux, maillage de territoires, maisons, liens sociaux, pratiques, imaginaires ; en somme, comment les habitants vivent, habitent, pratiquent, perçoivent leurs différents lieux de vie. Notons que nous préférons le terme d'interdisciplinarité à ceux de pluridisciplinarité ou multidisciplinarité, mettant plus en avant *« l'interaction entre les disciplines et la mise en commun de différentes méthodes en vue d'un même projet »* (Dupuy et Benguigui, 2015). De plus, l'approche qualitative choisie me paraît primordiale : dépasser des analyses uniquement quantifiées tout en sachant s'en servir et les mobiliser quand nécessaire me semble l'un des objectifs à atteindre. Précisons que ce sont surtout les auteurs et concepts étudiés et utilisés qui marquent ce travail situé entre plusieurs disciplines. Je ferai l'inventaire de celles dont je m'inspire, ce sur quoi je m'appuie et étaye mes propos, mobilisant des auteurs clés qui apportent des éclairages variés. Évoquons d'emblée l'une des méthodes sollicitées, qui nous a permis d'éclairer notre positionnement parmi ces différentes disciplines.

3.2. Le caractère ethnographique des enquêtes de terrains, une méthode qui tente de combattre la division entre sociologie et anthropologie

> *« L'ethnographie, c'est avant tout une interprétation du réel, un élan vital exprimé. Il importe de convaincre les lecteurs que ce qu'ils lisent est un* ***récit authentique****, écrit par une* ***personne personnellement informée sur la façon dont la vie se passe dans un endroit donné, à un moment donné, au sein d'un groupe donné****. » (Geertz, 1996, p. 142)*

Si, au début de l'enquête, la principale méthode était celle des entretiens compréhensifs, j'ai petit à petit assumé une position ethnographique, notamment sur le terrain québécois : en effet, entretiens, observations directes, participation observante, descriptions de faits, prises de notes

se côtoyaient. Cette combinaison de méthodes donne lieu à un travail que l'on peut qualifier d'approche ethnographique. Elle a eu lieu sur les différents terrains, puisque je circulais dans différents espaces, temporalités et parmi différents groupes de personnes, et combinais des outils et méthodes (entretiens, observations, prises de note, enregistrements…). Les sociologues Nicolas Dodier et Isabelle Baszanger expliquent que *« le recours à des enquêtes ethnographiques correspond au souci de satisfaire trois exigences simultanées dans l'étude des activités humaines : recours à l'enquête empirique ; ouverture à ce qui n'est pas codifiable au moment de l'enquête ; accent mis sur l'observation directe, in situ, des activités ancrées dans un terrain. La nécessité de l'enquête empirique résulte de ce que les phénomènes étudiés ne peuvent être découverts par déduction, ou par réflexion, et supposent donc des observations empiriques »* (Dodier et Baszanger, 1997).

Nous pouvons d'ailleurs parler d'ethnographies au pluriel puisqu'il en existe différents types (combinatoire, narrative, intégrative, multi-intégrative, multisituée, etc.). L'*« ethnographie sociologique »* que défendent S. Beaud et F. Weber dans leur *Guide de l'enquête de terrain* permet finalement, d'après eux, de *« combattre la division entre anthropologie et sociologie »* (Beaud et Weber, 2010 [1997], p. 290). Pour eux, trois conditions doivent être réunies pour conduire une enquête ethnographique : un degré élevé d'interconnaissance dans le milieu enquêté ; une analyse réflexive de son propre travail d'enquête, d'observation et d'analyse de la part de l'enquêteur ; une enquête de longue durée pour que s'établissent et se maintiennent des relations personnelles entre enquêteur et enquêtés (Beaud et Weber, 2010 [1997], p. 274). De son côté, le sociologue Daniel Cefaï définit l'ethnographie comme une démarche d'enquête, *« qui s'appuie sur l'observation prolongée, continue ou fractionnée, de situations, d'organisations ou de communautés, impliquant des savoir-faire qui comprennent l'accès au(x) terrain(s) […], la prise de notes la plus dense et la plus précise possible […] et un travail d'analyse qui soit ancré dans cette expérience du terrain »* (Cefaï, 2013). Cette enquête s'inspire donc bien de méthodes ethnographiques. C'est sur le terrain québécois que l'ethnographie a été la plus poussée. Tout était noté, enregistré, consigné lors de l'immersion : les observations, les rencontres avec des chercheurs, les entretiens avec des habitants, les compte-rendu de réunions publiques, etc. L'objectif ici est surtout de montrer comment des méthodes peuvent permettre de clarifier le positionnement épistémologique ; disciplines et méthodes sont en dialogue constant, dans un processus itératif. S'ancrer dans une discipline peut déterminer des méthodes, mais souscrire à une méthode peut éclaircir un ancrage épistémologique : à savoir, ici, l'absence de division totale entre sociologie et anthropologie.

3.3. Des frontières étroites entre sociologie, anthropologie et ethnologie

« L'anthropologie sociale et la sociologie sont des disciplines jumelles […] elles ne sont pas pour autant identiques » (Gagnon, 2016). En effet, elles s'intéressent toutes deux *« à la diversité des formations sociales et à leurs transformations, plus particulièrement à l'articulation entre la subjectivité ou l'expérience individuelle et l'univers social »* (Gagnon, 2016). Elles ont aussi des méthodes communes, puisent dans des disciplines avoisinantes et pratiquent entre elles de nombreux échanges. Essayons de se positionner à la frontière entre quelques courants desquels

ce travail de recherche est le plus proche, en rappelant que nous nous situons dans une perspective interdisciplinaire.

Différents courants sociologiques : de l'ethnométhodologie à la sociologie pragmatique

De multiples courants se côtoient en sociologie, parmi lesquels se situer n'est pas chose aisée : sociologie marxiste, pragmatique, interactionnisme, ethnométhodologie, etc. Néanmoins, la recherche menée paraît se rapprocher de deux courants sociologiques. N. Dodier, dans « Les anthropologies d'un sociologue » explique, grâce à des expériences personnelles, certaines transformations de l'anthropologie et de la sociologie au fil des années (Dodier, 2012a). Ceci contribue à mettre en lumière le fait que de croiser les approches et les regards est utile et nécessaire. Certains concepts de cette recherche semblent en effet se raccorder à la sociologie pragmatique, courant auquel cet auteur appartient. Il lie les niveaux « micro » et « macro », rend justice à la réflexivité des acteurs et échappe au relativisme (Barthe et al., 2013). Cependant, il ne constitue pas l'approche principale de la recherche, où l'effacement entre les divisions de certaines disciplines est défendu. L'ethnométhodologie, autre courant qu'évoque N. Dodier, se distingue d'autres approches sociologiques. En effet, *« avec les approches sociologiques "classiques", pas de surprises : on sait déjà ce que l'on va trouver sur le terrain puisque c'est la théorie préalablement admise qui le dit. L'ethnométhodologie prend le risque de découvrir ce qu'aucune théorie n'est en mesure de prévoir et que seule l'observation des pratiques peut nous apprendre. Le sociologue se met ainsi en situation de saisir l'inventivité et la créativité dont font preuve les individus quand ils agissent en commun et d'en faire l'objet même de ses analyses »* (Ogien et Molénat, 2009, p. 114). Là encore, nous retrouvons une conception à laquelle nous adhérons pour la recherche en cours : l'accent est mis sur l'importance donnée à ce que l'on va trouver sur le terrain *via* l'observation de pratiques. L'ethnométhodologie peut être vue comme *« une invitation à analyser les microcomportements de notre quotidien, les habitudes, décisions routinières, relations avec nos proches »* (Molénat, 2009, p. 233).

Brève définition de l'anthropologie : une place centrale pour le terrain

Nous nous positionnons aussi dans le courant de l'anthropologie et sa tradition pour le travail de terrain. D'après l'association française des anthropologues, *« la démarche anthropologique prend comme objet d'investigation des unités sociales de faible ampleur à partir desquelles elle tente d'élaborer une analyse de portée plus générale, appréhendant d'un certain point de vue la totalité de la société où ces unités s'insèrent »*[93]. De plus, elle précise que *« comme les autres disciplines des sciences sociales, l'anthropologie a pour objet d'appréhender les rapports sociaux ».* Elle en donne plusieurs caractéristiques : *« une méthode de production des connaissances fondée sur l'enquête de terrain ethnologique »* précisant que le terrain *« consiste à observer et à s'entretenir avec les personnes composant les groupes sociaux étudiés de manière à comprendre "de l'intérieur" leur univers matériel, symbolique et imaginaire »* ; elle ajoute que *« cette opération peut être qualifiée*

[93] Comme souligné par l'association, cette affirmation s'appuie notamment sur les travaux de Mondher Kilani (Introduction à l'anthropologie, 1992, p.33), de Marc Augé (Symbole, fonction, histoire. Les interrogations de l'anthropologie, 1979, p. 197-198) et Gérard Althabe (Le quotidien en procès », Dialectiques, n° 21, p. 67-77). Cf. http://www.afa.msh-paris.fr/?page_id=32

par le terme de décentrement (produire une connaissance sur la société globale en se plaçant du point de vue d'un groupe particulier) ou par l'expression de "regard éloigné" selon les mots de Claude Lévi-Strauss » ; enfin, elle énonce que l'anthropologie sociale est *« comparative, dans la mesure où son corpus de connaissance s'est forgé à travers l'exploration de la diversité des sociétés ».* Dans *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Jean Copans explique que la quête d'altérité et de ses formes identitaires est toujours ce qui motive l'ethnologue et l'anthropologue. De plus, même si les terrains se modifient et les regards s'actualisent, c'est l'enquête qui construit la différence (Copans, 1995, p. 19). Il voit l'anthropologue comme un homme-orchestre, qui doit tout faire parce qu'il est seul sur le terrain, cette solitude étant un état de fait et un choix (Copans, 1995, p. 21). Pour lui, s'il fallait définir l'ethnologie et l'anthropologie, la notion de totalité serait celle qui résumerait le mieux l'état d'esprit de ces disciplines. Au-delà des objets particuliers (la parenté, le rapport à l'environnement naturel, etc.), ce sont bien des totalités signifiantes qui focalisent l'attention : la culture, la société, le rituel, l'institution. Il évoque Mauss et le *« fait total social »* (Copans, 1995, p. 24). Sur certains points, nous nous retrouvons donc bien situés dans le courant de l'anthropologie sociale, notamment sur le fait de fonder la production de connaissances sur l'enquête de terrain.

Tenter de dépasser les divisions entre sociologie et anthropologie avec l'ethnographie sociologique

Sur les terrains, ma posture était celle d'une observatrice, d'une exploratrice, même si certaines des caractéristiques énoncées plus haut ne correspondent pas tout à fait à mon travail du fait de l'interdisciplinarité évoquée qui demande de s'inspirer de certains concepts, outils, méthodes. En outre, choisir entre sociologie et anthropologie reviendrait à oublier que les différentes étapes de la recherche sont poreuses, imbriquées ; la souplesse et la plasticité sont nécessaires entre les différents champs. Nous pouvons dire que ce travail de recherche s'inscrit en partie dans un courant socio-ethnologique ou socio-anthropologique, avec une posture socioethnographique, dont l'entretien est la méthode la plus sollicitée. Les approches entre sociologie et anthropologie ont souvent été différentes ; aujourd'hui, certains courants contribuent à réunir certaines de leurs caractéristiques, comme le fait le courant pragmatique : N. Dodier précise en effet *« aux sociologues les "entretiens" et aux ethnologues l'immersion sur un terrain. Distinction que le moment pragmatique a contribué à remettre en cause »* (Dodier, 2012a, p. 19). L'approche ethnographique permet aussi de relier le tout et tente de combattre la division entre sociologie et anthropologie. Plus que de résoudre ce débat qui serait vain et qui ne demande pas, loin de là, à être résolu ici, on assumera mobiliser des paradigmes, méthodes, outils, issus de la sociologie et de l'anthropologie sociale. Finalement, plus encore qu'un ancrage disciplinaire, c'est l'enquête en SHS qui importe ici, puisqu'elle consiste à « aller voir » : ceci est possible grâce aux entretiens et observations, que l'on peut retrouver dans diverses disciplines. Il sera donc moins important de creuser des ancrages disciplinaires que des auteurs et les notions qu'ils traitent, tout en les croisant avec nos matériaux empiriques.

3.4. La géographie en filigrane

Des liens existent aussi entre ethnologie et géographie. En effet, comme l'explique Vincent Debaene, la géographie humaine est l'équivalent français du terme « anthropogéographie » emprunté à l'allemand. En outre, les deux disciplines prônent le travail de terrain. Dans les années 1950, André Leroi-Gourhan militait pour un rapprochement entre ethnologie et géographie humaine (Debaene, 2006). Notons aussi que nombreux sont les géographes qui s'intéressent au *périurbain* bien avant les sociologues (Damon, Marchal et Stébé, 2016). En effet, dès les années 1980, Martine Berger et *al.* s'intéressent au *périurbain* francilien (Berger et al., 1980). De nombreuses approches par la géographie (humaine, urbaine, rurale, sociale, culturelle) abondent sur ce sujet.

***

Finalement, au fur et à mesure de cette recherche, les positionnements symbolisent des moments théoriques, épistémologiques et méthodologiques parfois distincts. Le mélange de ces approches, loin d'être incompatibles, fait la richesse de cette thèse interdisciplinaire dans le champ des études urbaines : elle mobilise la géographie, la sociologie pragmatique ou l'ethnométhodologie, l'anthropologie sociale, et parfois, de manière plus ponctuelle, la psychologie ou encore la philosophie et la phénoménologie[94]. A.-F. Hoyaux que nous citons plus haut a une approche phénoménologique concernant l'habitat et les habitants qui sert à mettre en avant la confrontation au réel pour comprendre le monde.

4) Entre paroles habitantes et différents types d'écriture

4.1. La place primordiale des paroles habitantes dans la construction de leur monde

> *« La parole habitante est porteuse des significations de l'habiter, par les espaces imaginaires qu'elle produit » (Chalas et Torgue, 1982, p. 8)*

Analyser les paroles habitantes

À la suite d'une étude menée dans les années 1960, le sociologue Henri Raymond, qui a travaillé avec Nicole Haumont dans le cadre d'une enquête sur l'habitat pavillonnaire, expose dans l'ouvrage *Paroles d'habitants. Une méthode d'analyse* les méthodes et la manière dont ils ont analysé les entretiens non-directifs menés avec des habitants (Raymond, 2001). Les travaux sur les paroles habitantes se sont poursuivis avec les explorations d'Yves Chalas et Henri Torgue : en 1982, ils expliquent dans le texte « Mythe et parole habitante » qu'*« il existe bien une parole sur les pratiques d'habiter qui, elles aussi, existent, parole qui ne se traduit pas par une demande, mais qui s'exprime par des espaces imaginaires. Recueillir ces espaces imaginaires, c'est être reconduit aux pratiques d'habiter qui ne se disent pas par le discours urbanistique »* (Chalas et Torgue, 1982, p. 6). Effectivement, les manières de désigner des lieux, des actions, des personnes, peuvent être

[94] La phénoménologie est un courant philosophique qui se concentre notamment sur l'étude des phénomènes et de l'expérience vécue.

révélatrices de manières de vivre, d'appréhender, de concevoir et de comprendre le monde, et différentes selon les discours de - ou sur - l'urbanisme et les paroles individuelles. Dans ce travail, nous nous appuyons sur les paroles habitantes, croisées à leurs pratiques mais aussi à leurs imaginaires. De plus, ces auteurs insistent sur leur intérêt pour le *« ton banal [...] de l'homme quelconque, de l'homme sans qualité, car il est celui de la parole contre le discours, il est celui des images renvoyant à un vécu et non à des instances théoriques »* (Chalas et Torgue, 1982, p. 14). Ces paroles, grâce auxquelles on peut mettre en avant des redondances, des contradictions, des confirmations sont donc un bon moyen de révéler des figures de la condition habitante et des formes d'attachement aux lieux : en effet, *« la parole individuelle, nécessairement vague et confuse, se recompose en thèmes communs, comparables ou opposables »* (Duvignaud et Corbeau, 1981).

La parole habitante est placée au cœur des analyses et des réflexions ; lui (re)donner une véritable place semble essentiel, d'autant plus que la réalité vécue semble construite en grande partie par le langage (Paillé et Mucchielli, 2003). Précisons aussi que *« pour éclairer les constructions territoriales et la configuration du monde de l'habitant de manière phénoménologique, l'approche pragmatique proposée par les socio-linguistes est donc la plus appropriée car elle inscrit l'étude du langage en acte »* (Hoyaux, 2006, p. 279). Éric Chauvier explique que, pour lui, *« l'*anthropologie *déjoue les pièges du langage »* (Chauvier, 2006, p. 132). Il a d'ailleurs mené un travail dans lequel il lui accorde une place très importante, en plus de la donner à l'implication du chercheur avec son objet d'études : son ouvrage *Fiction familiale : Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille* le restitue (Chauvier, 2003). Plus récemment, Frédéric Panhaleux prend aussi en compte le « langage ordinaire » dans son travail de thèse en anthropologie sociale et ethnologie, dans le cadre d'une enquête ethnographique réalisée dans le Morbihan, autour de la religion (Panhaleux, 2017).

Notons que les paroles habitantes sont dans ce travail des preuves plus que des exemples illustratifs. Si les paroles habitantes demandent à être saisies, des discours peuvent aussi s'immiscer lors des échanges avec les habitants. A.-F. Hoyaux insiste aussi sur la prise en compte de *« la réalité telle que l'habitant la fonde par la forme (les configurations territoriales qu'il inscrit implicitement par son discours) et le sens (les systèmes de valeurs dont il use pour expliciter son discours). »* Il met en évidence le hiatus dans le discours habitant *« entre ce qu'il dit et le sens de ce qu'il dit. Hiatus herméneutique car le plus souvent, c'est le chercheur lui-même qui explique le discours de l'habitant, selon ses propres cadres d'interprétation, et non l'habitant qui explicite lui-même son discours pour à la fois éclairer ses constructions territoriales et leurs raisons d'être pour lui »* (Hoyaux, 2003).

L'analyse des paroles habitantes demande alors beaucoup d'attention : rôle de l'interprétation, dépassement des « discours » prononcés lors des entretiens, etc. Pour reprendre une nouvelle fois les termes d'Y. Chalas, les paroles quotidiennes habitantes sont un mixte entre ignorance (absence de culture urbanistique et une certaine indifférence à l'égard de certains savoirs, ainsi qu'une ignorance technique), imagerie (ensemble des préjugés, des idées toutes faites, des lieux communs et des clichés, plus difficile à déceler que l'ignorance qui se traduit parfois par des silences ou balbutiements) et discours d'existence (parole authentique du vécu ; *« le meilleur moyen de connaître les pratiques et les usages, la voie la plus commode pour arriver aux*

significations primordiales, ou ultimes, que les habitants ou usagers donnaient à leur espace, aux objets de leur environnement et à leurs relations interpersonnelles ») (Chalas, 2000). Il insiste sur la volonté et la nécessité de saisir les discours d'existence des personnes rencontrées : *« par le détour qu'elles opéraient à travers leur propre vie, leur itinéraire existentiel, leurs manières d'être, leurs habitudes, leurs préférences et leurs indifférences, leurs fixités et leurs instabilités, leurs confiances et leurs peurs »* (Chalas, 2000, p. 12), elles délivrent alors ce qui fait sens. Pour pouvoir faire émerger ce type de paroles, il faut que l'enquêteur affiche *« une attitude de franche réceptivité »* (Chalas, 2000, p. 14) ; dans l'enquête présentée par Y. Chalas, les séries de photographies le permettent (c'est la vision réactivée[95]). Puis vient le temps de l'analyse, qui demande une lecture soutenue et attentive : *« les propos les plus quotidiens, les plus courants, les paroles ordinaires et banales, prenaient progressivement, grâce à une lecture patiente et scrupuleuse, un relief, une sonorité inconnue, un sens mystérieux qui excitaient notre curiosité et nous poussaient à entreprendre une démarche d'élucidation »* (Chalas, 2000, p. 18). Ces « discours d'existence » relèvent aussi de l'imaginaire : en effet, l'image reste l'un des véhicules privilégiés du vécu, comme Gilbert Durand l'atteste ; en revanche, l'imagerie appartient au registre du non-vécu. Les discours d'existence sont à la fois *« subjectifs et objectifs, négatifs et positifs, concrets et abstraits, individuels et collectifs, sensibles et intelligibles, etc. »* (Chalas, 2000, p. 19). Notons, comme vu auparavant, que les habitants sollicitent leur mémoire lors des entretiens et font alors appel à la *« réorganisation du souvenir »* (Augoyard, 2001a, p. 174).

Des termes redondants

Comment les habitants se nomment, où sont-ils, quels mots emploient-ils pour parler de leurs lieux de vie ? Certains ne se posent pas de question, par exemple s'ils habitent là depuis toujours. Les entretiens sont alors l'occasion de les amener à se questionner sur ces manières de faire. Voyons, dans les entretiens réalisés sur les deux terrains principaux, quelques exemples de mots employés par les habitants qui reviennent très fréquemment[96], d'un langage qu'on pourrait dire « indigène », et qui feront l'objet d'analyse tout au long de la thèse. Nous avons retenu les mots revenant plus de 45 fois en termes de fréquence. Ils sont ici présentés du plus au moins redondant.

Concernant les entretiens avec les habitants sur le terrain brestois, on retrouve les termes suivants : *tout, maison(s), Brest, ici, ville, enfants, gens, maintenant, Saint-Renan, mer, à côté, chez, loin, campagne, voisins, voiture, parents, appartement, terrain, petit(e), jardin, école, travail, monde, courses, vie, forcément, moment, jours, Landerneau, grande, acheter, famille, centre, route, quartier, super, amis, lotissement, vacances, années, habiter, soir, jour, bourg, Paris, appart, activités, semaine, vélo, Plouarzel, choix, week-end, dehors, travaux, boulot, cinéma, mère, vécu, chambre, cher, longtemps, matin, commune, construire, prix, problème, départ, facilement, piscine, garage, facile, place, sympa, visiter, autour, relations, retraite, midi, Bretagne.*

[95] Lors de certains entretiens, les affiches de communication de la CCPI ont pu servir à cette fin. Pour des exemples, se référer à la Figure 27 p. 146 et à la Figure 28 p.152.

[96] Le logiciel MAXQDA a permis cette analyse lexicale (en incluant également mes propos, bien moins nombreux que ceux des habitants, on considérera alors que le terme était présent dans l'entretien ; un tri a été fait de manière manuelle, le but n'est pas ici de donner un regard quantitatif mais de simplement dégager de premières tendances de termes habitants, de paroles quotidiennes issus des échanges afin d'entrevoir la suite des analyses).

Concernant les entretiens avec les habitants sur le terrain québécois, ce sont ces termes qui reviennent : *maison(s), ici, tout, ville, banlieue, Québec, voiture/auto, gens, loin, campagne, quartier, enfants, hiver, Montréal, terrain, rue, appartement, monde, travail, maintenant, autobus, voisins, vélo, Sainte-Foy, semaine, petite, années, dehors, parents, besoin, école, épicerie, fille, vieux, mari, acheter, amis, choix, université, condo, rive, déménager, bus, espace*[97]*, famille, chambre, grande, neige, piscine, cuisine, filles, secteur, vivre, services, jour, marcher, mère, père, propriétaire, transports, bois, habité, prix.*

Être très attentif aux mots que les habitants emploient lors des entretiens, la manière dont ils nomment les choses, les lieux, les pratiques, les imaginaires permet d'analyser plusieurs comportements. L'être aux miens, en tant que jeune chercheure et originaire de l'un de ces territoires est aussi primordial. Des tensions peuvent d'ailleurs parfois apparaître entre les mots du sens commun, les mots « indigènes » et les termes scientifiques ou journalistiques, ce qui demande alors des adaptations, des prises de recul et de distance. Par exemple, nous avons déjà parlé du terme *périurbain* qui n'est jamais employé par les habitants. L'accent est mis dans cette enquête sur les paroles habitantes, mais rappelons que l'on peut considérer que celles-ci ne sont pas constituées uniquement des mots mais aussi des silences, des postures, de la gestuelle : on pourrait alors parler de « parole corporelle ».

Rappelons que nous étudions uniquement des terrains francophones. En revanche, la langue française et québécoise n'est pas exactement la même. Remplacer les termes québécois par du « français de France » supprimerait plusieurs nuances dans les paroles habitantes ; c'est pourquoi, lorsque nous parlerons du terrain québécois, les mots québécois seront conservés (par exemple, stationnement, souper, auto, prendre une marche…) afin de ne pas déformer les propos, les significations, les sens et les imaginaires de ces habitants.

Des paroles libérées et spontanées peuvent finalement exprimer et révéler la condition habitante et les différentes formes d'attachement aux lieux.

4.2. Écritures et réflexivité : entre descriptions, analyses et utilisation du « je »

Le fait de mettre en avant les paroles des habitants vient forcément orienter la manière d'écrire à la suite de ces « récoltes » de paroles. En effet, au niveau de la méthode d'écriture, le travail concernant le langage est important. L'écriture du journal de terrain, avec les mots employés lors des entretiens avec les habitants notamment, n'est pas la même que l'écriture scientifique, mobilisée lors d'écriture d'articles. De plus, la rédaction implique et impose de faire des choix, des renoncements, du tri… L'objectif est donc de restituer au mieux l'enquête, en trouvant le juste milieu entre analyses de terrains, rebonds théoriques, sans s'égarer dans une trop grande narrativité, description ou réflexivité dissociées du reste.

[97] Notons qu'au Nunavik (territoire nord du Québec, donc éloigné de la ville de Québec), le terme pour désigner le concept abstrait d'« espace » n'existe pas. Dans sa thèse *La maison de la famille au Nunavik, pratiques spatiales au sein d'un équipement communautaire émergent*, en cours, Chloé Le Mouël l'évoque ; référons nous aussi à ce propos à son billet de blog « Il n'existe pas de mot en inuktitut pour dire "espace" : Dialogue entre un concept occidental et l'épistémologie inuit » (Le Mouël, 2019).

L'utilisation de la première personne dans l'écriture : la chercheure et le « je »

> *« Le "je" de méthode replace le chercheur au milieu des autres mortels qu'il ou elle étudie. Cela permet d'éviter à la fois le scientisme de surplomb, le relativisme sceptique et le prétendu privilège épistémologique de la classe opprimée. » (Jablonka, 2017 [2014], p. V)*

Le « je » sera parfois utilisé, notamment pour les scènes se déroulant sur les terrains d'études, permettant de montrer mon implication dans l'enquête. Karine Meslin, dans sa thèse, considère l'utilisation du « je » comme un choix modeste : *« Dès à présent, et comme chaque fois que nous tenterons de restituer le déroulement de l'enquête, la première personne du singulier se substituera au traditionnel "nous" d'humilité littéraire. À l'instar d'O. Schwartz*[98]*, nous pensons que l'enquêteur crée sur son terrain d'enquête une "perturbation". Les propos recueillis et les observations faites par cet enquêteur sont en partie dépendants de lui, de sa propre histoire, de la manière dont il établit ses contacts, ainsi que de la place et des rôles que les enquêtes lui assignent. L'adoption du "je" traduit donc la conscience que nous avons non seulement de cette part de subjectivité, mais aussi du travail de vigilance épistémologique nécessaire pour la réduire. En dépit des apparences, il se présente donc comme un signe d'humilité scientifique »* (Meslin, 2004, p. 17)[99].

Les écritures descriptives, narratives et réflexives comme enjeux au cœur de la recherche

Plusieurs types d'écriture se côtoient : descriptive, narrative, interprétative, etc., en plus de l'écriture comparative (Béal, 2012) déjà citée plus haut. Hervé Dumez parle de la description et de la narration en disant qu'« *il faut rompre avec l'idée qu'il faudrait exclure la description et la narration comme des formes extra-scientifiques, littéraires, subjectives. La recherche qualitative se doit de décrire et de raconter, la description et la narration doivent être envisagées comme des méthodes scientifiques objectivantes et susceptibles de critique »* (Dumez, 2013). En effet, la description *« est au cœur de la recherche qualitative. Non pas parce que cette dernière se réduirait à la description, mais parce que la description est un enjeu de recherche et qu'il n'y a pas de bonne théorie sans bonne description »* (Dumez, 2013, p. 99). Elle suit forcément une observation préalable et une phase de mémorisation (Lahire, 2005, p. 30) et permet la restitution d'un moment précis, quand la narration permet d'établir des chronologies (Dumez, 2013). C'est pourquoi des descriptions et narrations seront intégrées aux analyses. Des situations quotidiennes concrètes seront décrites, racontées, détaillées tout au long de ce manuscrit. Daniel Cefaï rappelle que *« décrire une situation requiert de savoir qui fait quoi, où, quand, comment, avec qui, contre qui, à cause de quoi, en vue de quoi, avec quelles conséquences, attendues ou plausibles »* (Cefaï, 2012, p. 43).

Les *Chroniques québécoises* rédigées au fur et à mesure, qui s'appuient sur les prises de notes sur le vif lors des observations, seront une des bases principales à ces écritures narratives et descriptives. Elles permettent de contextualiser des situations et de décrire des lieux, de raconter

[98] Référence donnée par l'auteure : Schwartz O., 1990, *Le monde privé des ouvriers hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses Universitaires de France, p.37-57.

[99] Tout au long de ce texte, le lecteur constatera une alternance de « je », « on » et « nous » : le « je » est celui de la chercheure *in situ*, *in vivo* ; le « nous » est celui qui aide à penser les enchaînements dialectiques avec les lecteurs ; le « on » exprime des idées générales, communes.

ce qu'il s'y passe et ce que l'on voit, de consigner pêle-mêle observations, descriptions, constats, et ressentis, sentiments, émotions. Ce qui a été source d'étonnement, de surprise ou d'intrigue y est pointée mais aucun jugement de valeur n'est formulé. Des propos objectifs et subjectifs s'y mêlent, eu égard parfois à ce que je connais de mon terrain originaire, le Pays de Brest. D. Cefaï dit, à propos de la description, qu'elle *« n'est de toute façon pas la copie d'une réalité extérieure : elle configure un récit dont la véracité dépend de son lien à l'enquête - elle est, à vrai dire, un moment de l'enquête, et non un exercice de fiction narrative »* (Cefaï, 2012, p. 42). Concernant le terrain brestois, plusieurs prises de notes seront également sollicitées. C'est à partir de ces descriptions précises et circonstanciées de conduites en contextes, de pratiques, que tout chercheur peut ensuite *« déployer une véritable interprétation sociologique empiriquement fondée »* (Lahire, 2005, p. 32). Précisons que la restitution écrite de l'enquête n'est pas chronologique avec celle-ci : en effet, elle permet d'organiser les matériaux recueillis et les analyses - en somme, la production de connaissances - sans forcément refléter l'ordre du cheminement de pensée, qui incluait des détours, pas en avant, retours en arrière, etc. C'est pourquoi ces deux chapitres de la partie 1 étaient nécessaires.

Comme dans toute recherche en SHS, la réflexivité tient un rôle primordial : elle est inhérente à la recherche, et plus encore au vu de ma trajectoire personnelle et professionnelle, à mettre en regard avec le sujet développé. Elle permet des analyses plus poussées, même s'*« il ne faudrait pas croire que, par la seule vertu de la réflexivité, le sociologue puisse jamais contrôler complètement les effets, toujours extrêmement complexes et multiples, de la relation d'enquête ; d'autant que les enquêtés peuvent aussi en jouer, consciemment ou inconsciemment, pour tenter d'imposer leur définition de la situation et faire tourner à leur projet un échange dont un des enjeux est l'image qu'ils ont et veulent donner et se donner d'eux-mêmes »* (Bourdieu, 1993, p. 912). Précisons aussi, comme le fait J.-P. Olivier de Sardan, que *« le terrain fait se superposer* pour un temps *une entreprise circonscrite de recherche (avec ses "règles du jeu" méthodologiques) et une séquence biographique du chercheur (avec ses règles du "je" personnelles, et ses formes d'implication particulières, selon des modalités tour à tour poétiques ou émotionnelles, affectives ou affectées, baroques ou burlesques, etc.). Ces deux registres, malgré leurs évidentes interactions, gagnent à ne pas être confondus, et l'explicitation de leurs relations ne se justifie, si l'on y réfléchit bien, qu'à faible dose,* méthodologiquement parlant *»* (Olivier de Sardan, 2000, p. 442).

Nous retrouverons tout au long de la thèse une écriture qui tente de mêler récits d'enquête et analyses, laissant une grande place aux paroles habitantes.

Conclusion du chapitre 2

Ce chapitre a donc permis de poser tous les jalons nécessaires pour comprendre les contextes et choix des trois terrains brestois, québécois et nanto-nazairien, entre familiarité, décentrement et proximité. Ces trois terrains étant croisés, nous avons aussi appréhendé leur cohérence d'ensemble, entre éléments géographiques, types d'urbanité, constructions des territoires, et nécessité pour l'enquêtrice d'explorer un terrain francophone et étranger. Nous avons également mis en avant le positionnement de l'enquêtrice sur les terrains, dans un embarquement et une immersion, pour une recherche inductive, itérative et qualitative. Les combinaisons des différentes méthodes employées sont décrites : entretiens compréhensifs, observations directes et participation observante auprès d'habitants de maison de divers profils. Finalement, ces méthodes d'enquête sont liées à différentes disciplines des SHS : nous défendons une approche interdisciplinaire puisque nous nous situons entre urbanisme, études urbaines, sociologie, anthropologie et géographie. La place primordiale de la parole habitante dans cette enquête, que la chercheure tient à saisir et analyser dans l'optique d'éclairer la condition habitante et les différents liens aux lieux, est détaillée. Les types d'écriture choisis sont aussi expliqués, entre descriptions, narrations et réflexivité.

Après avoir précisé les conditions de l'enquête (contextes et accès aux terrains), ainsi que le positionnement théorique et méthodologique, entrons maintenant au cœur de l'enquête, dans le quotidien des habitants de maison des lieux *périurbains*.

PARTIE 2.

LES PRATIQUES ET LES IMAGINAIRES HABITANTS DANS L'ALTER-URBAIN

Figure 24 - Gare routière et cinéma à Saint-Renan (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

Après avoir posé les bases de la recherche dans la partie précédente, cette seconde partie concerne les pratiques habitantes dans le *périurbain* et les autres lieux du quotidien. Elle évoque les représentations et imaginaires habitants des lieux (chapitre 3), les aménités présentes sur les territoires (chapitre 4) et les polarités concrètes habitantes (chapitre 5). Ces cadrages successifs sont étayés par des scènes habituelles et fréquentes qui permettent d'interroger le quotidien des habitants dans ces différents lieux pratiqués, comprenant diverses aménités organisées selon un maillage de polarités. Cette partie permet aussi d'insister sur l'importance et l'intérêt de s'intéresser aux habitants, puisque ce sont eux qui vivent, pratiquent et habitent ces territoires hétérogènes. Finalement, comment les habitants se représentent-ils et pratiquent-ils leurs territoires selon les différentes échelles (logement, rue, quartier, lotissement, commune, intercommunalité, agglomération) ? Qu'en est-il en termes de mobilité, d'accessibilité et de déplacements pour rejoindre les divers services, commodités, équipements (travail, éducation, loisirs, nature, commerces, santé, culture, etc.) ? Comment les habitants considèrent-ils les centres, les centralités, les alentours ?

Nous introduisons donc à partir de maintenant le véritable travail d'enquête et ses analyses en sollicitant les trois terrains. Tout au long de cette partie, nous mettons en avant les particularités du terrain brestois en le croisant avec le terrain québécois : en effet, ce dernier a permis d'aller plus loin dans les réflexions sur les thématiques décrites ici. Quant au terrain nanto-nazairien, il sera sollicité de manière plus ponctuelle, dans le chapitre 5, pour la description d'un temps d'enquête particulier autour d'une polarité habitante, le cinéma.

CHAPITRE 3.

LA VILLE, LA CAMPAGNE, LE « PÉRIURBAIN » ET LE LITTORAL RACONTÉS PAR LES HABITANTS

Attachons-nous aux désignations des lieux et aux termes utilisés par les habitants pour décrire leurs lieux de vie quotidiens, afin de montrer comment ces territoires sont perçus par ceux qui les habitent, les vivent, les pratiquent. Précisons avant tout les différences entre les catégories d'espace et de lieu, qui appellent à des imaginaires habitants, avant de développer celles de ville, campagne, nature, *périurbain* et banlieue. La ville et la campagne ne suscitent pas toujours les mêmes imaginaires chez les habitants rencontrés. Nous allons aussi détailler leur besoin et leur quête de nature. Enfin, le *périurbain* - précisons d'ores et déjà qu'elle semble être une catégorie inexistante pour les habitants - peut faire appel à une hybridation de ces différents lieux, tout comme la banlieue québécoise. Finalement, nous en viendrons à nuancer le terme *périurbain* et à proposer l'utilisation d'un autre terme, l'alter-urbain, pour qualifier ces territoires hybrides, hétérogènes, maillés et avant tout pratiqués et habités.

Nous nous appuyons dans ce chapitre sur les paroles des habitants, tout en croisant les terrains brestois et québécois. En effet, ce dernier a permis un glissement sur le sujet d'études et a fait bouger certaines représentations et imaginaires des banlieues et plus largement des lieux *périurbains*. Cela permet de montrer la nuance entre tissu résidentiel, centralité et quartier de banlieue, qui met en avant la complexité de limites pouvant être floues. Le croisement de ces deux terrains permet aussi une remontée en généralité tout en évoquant les nuances observées sur les territoires, liées aux contextes locaux.

1) Sous quel angle étudier ces catégories d'espaces, de lieux, et comment les dépasser ?

1.1. Une catégorisation parfois utile

> *« Nous avons vu que la catégorisation est à la fois subjective et objective. Cette subjectivité est liée à l'expérience de l'individu tandis que l'objectivité découle d'une catégorisation collectivement appropriée et acceptée par l'ensemble de la société. En particulier, cette objectivation passe par les organismes scientifiques, administratifs ou liés à l'aménagement du territoire qui sont grands producteurs et utilisateurs de catégories spatiales. Afin de réduire les discordances entre les différentes acceptions d'une catégorie, peut-être devrions-nous tenter de construire des catégories spatiales intégrant à la fois le vécu des populations et les éléments objectivés de nos annuaires statistiques. » (Aldhuy, 2004, p. 56)*

L'important ici est donc de construire les catégories en prenant en compte à la fois les constitutions et aménagements des territoires mais aussi le vécu des populations et leurs visions, ce que nous nous attacherons à développer. Précisons tout de même que la catégorisation ne résout pas tout, mais permet de poser des questionnements et de développer certaines hypothèses. Quels sont les rapports des habitants à ces catégories, que l'on peut qualifier d'*« éléments de la mise en ordre du monde »* (Debarbieux, 2004, p. 20) ? Plus que d'habiter en ville ou à la campagne, ne serait-ce pas le fait de pouvoir dire et constater que là où ils vivent « il y a tout », qui serait essentiel pour les habitants ? Nous pouvons alors saisir l'importance de ces éléments après avoir eu les explications sur ce fameux *« tout »* des habitants et sur leurs manières de se déplacer entre ces différents lieux.

Comme vu précédemment, dans le Pays de Brest, campagne, ville, mer et petites villes ou villages sont tous en relation les uns avec les autres, dans un territoire maillé, imbriqué et plutôt resserré. Si les habitants s'éloignent de Brest, ils peuvent bénéficier d'autres avantages : par exemple, se rapprocher d'un lieu ayant beaucoup d'attractivité et d'intérêt, comme le bord de mer, élément cité à de nombreuses reprises lors des entretiens. Se fier uniquement au découpage territorial et à la proximité de la métropole serait donc oublier plusieurs aspects du territoire ; combiner toutes les échelles permet de mieux comprendre les pratiques du territoire et les usages. Dans le Pays de Brest, vivre ailleurs qu'à Brest n'est pas synonyme de se retrouver perdu, sans aucune commodité. Il convient aussi de différencier les besoins et les activités selon des temporalités : quotidiennes, hebdomadaires, ou annuelles. Ce sont aussi les imaginaires que les habitants portent sur les lieux et pratiques qui influencent les modes de vie. Finalement, sur quels critères s'établissent les imaginaires que les habitants ont de la ville, de la campagne, du *périurbain*, du littoral ? Notons d'abord la distinction entre *lieu* et *espace*, termes que l'on retrouve fréquemment dans les études géographiques et celles sur le *périurbain*, mais qui n'ont pas exactement les mêmes significations.

1.2. Le lieu : entre multiplicité d'usages et narration

Dans le chapitre 1, nous rappelions la définition de territoire de R. Brunet ; complétons ici en disant que *« le territoire est fait de lieux, qui sont liés »* (Brunet, 1990, p. 24). Néanmoins, insistons sur le fait que *« le lieu n'est pas le petit quand le territoire serait le grand ; qu'il n'est pas le simple*

quand le territoire serait complexe, qu'il n'est pas le singulier quand le territoire serait le collectif » (Lazzarotti, 2006, p. 34). Le lieu se réfère *« à un espace auquel une signification a été donnée à travers des processus individuels, collectifs ou culturels »* (Altman et Low, 1992, p. 5). En 2010, la revue Communications publie le numéro 87, *Autour du lieu,* ce qui amène de nombreux chercheurs de SHS à réfléchir sur ce terme. Aline Brochot et Martin De la Soudière expliquent ainsi que les années 1970 marquent l'apparition de cette notion : *« Dans des ouvrages qui font encore référence aujourd'hui, des anthropologues (Pierre Sansot, Jean Duvignaud), des psychologues (Abraham Moles et Élisabeth Rohmer), quelques géographes (Armand Frémont), un écrivain aussi, géographe à sa manière (Georges Perec), posent les premiers jalons de ce que l'on peut appeler la "science du lieu" »* (Brochot et de La Soudière, 2010, p. 6). Dans les années 1980, le lieu devient un véritable objet d'étude : *« Des architectes (Christian Norberg-Schulz), des philosophes (Michel de Certeau), des historiens (Pierre Nora) rejoignent les rangs des "usagers" de la notion ».* Puis, les années 1990 soulignent *« l'arrivée en force des géographes sur la scène du lieu ».* A. Brochot et M. De la Soudière expliquent alors leur idée d'un colloque, devant *« ce double constat, de la résurgence et de l'indétermination de la notion de lieu »*, le but étant non pas *« d'en tenter une nouvelle définition comme notion, mais bien plutôt de décoder la multiplicité de ses usages »* (Brochot et de La Soudière, 2010, p. 7). Patrick Prado, qui a réalisé un film documentaire, *« nous entretient de ces lieux concrets, à partir d'une maison bretonne sans cesse réaménagée et réinvestie durant plus de cinquante années : un même lieu, les logiques successives de l'habiter. Il nous en fait le récit, la généalogie, évoquant en chemin la question de la transmission de la mémoire des lieux […]. Cela nous permet de rappeler ici, souligné également, et vigoureusement, par Jean-Didier Urbain, à propos de la mise en intrigue des lieux touristiques, le rôle du récit dans la construction et la consécration d'un lieu, qui justement le différencie d'un simple endroit »* (Brochot et de La Soudière, 2010, p. 13).

Le lieu est vu comme une expérience : du lieu aux lieux, selon chacun (« chacun » est l'auteur dans ces communications ; dans le cas de la thèse présentée ici, « chacun » est l'habitant). Nous nous appuierons sur ce parti pris d'une construction subjective et de significations pouvant ou non être partagées. Jean-Didier Urbain évoque ensemble « lieu » et « narration » et précise que *« le lieu est dans l'espace »* ; *« le lieu est bien davantage qu'un fragment d'espace délimité […] Il a partie liée avec l'événement, l'action, le rôle, l'histoire »*. De plus, il précise qu'un lieu est *« un espace + un récit mode d'emploi suscitant la curiosité, l'envie de pister une histoire oubliée, de déchiffrer une énigme, d'accéder à un vécu inédit, à un "dessous des choses" »*. L'ajout narratif est ce qui compte pour le lieu. Ce n'est pas seulement de description qu'il s'agit, mais le lieu relève bien *« du récit, de la diégèse, de l'action, qu'elle soit projetée, réalisée ou souvenue. C'est ce récit potentiel, actuel ou révolu inscrit dans un espace qui sublime le lieu »* (Urbain, 2010, p. 101). En outre, *« le lieu se cristallisera au fil de cette interaction entre espace et usage. Si l'étendue est un vide primitif, et l'espace un état intermédiaire de droit ou de fait de structuration de ce vide, le lieu survient ensuite, quand un imaginaire s'empare de cette structure pour s'y mettre en scène, en la remplissant alors de projets et de sujets, d'aventures ou d'habitudes, d'accidents ou de rites, d'épisodes et de flux, d'enchaînements d'actes et de personnages qui lui donnent un sens »* (Urbain, 2010, p. 102). À l'occasion du colloque cité plus haut, Armand Frémont revient sur son ouvrage de 1976, *La région, espace vécu*, ainsi que sur celui plus récent de 2009, *Normandie sensible,* et tente une

classification des lieux : les lieux de la mémoire profonde, les espaces de vie, les lieux de « petite fréquentation » et les hauts-lieux (Frémont, 2010, p. 163-164). Il insiste également sur l'équilibre des lieux entre objectivité et émotions (Frémont, 2010, p. 165), approche que nous poursuivrons ici. Le temps est également présent dans ce concept de lieu ; nous cherchons bien à questionner des catégories spatio-temporelles et non pas spatiales uniquement. A. Frémont insiste d'ailleurs sur ce point : *« Dans toutes ces considérations, une constante : les lieux restent étroitement associés au temps »* (Frémont, 2010, p. 168).

De son côté, l'anthropologue Marc Augé parle des non-lieux, qu'il assimile aux espaces d'anonymat qui accueillent chaque jour de nombreux individus et où les significations communes peinent à émerger : *« Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu »* (Augé, 1992, p. 100). Notons malgré tout que d'un individu à un autre, les non-lieux peuvent varier et un non-lieu pour l'un peut être vu comme un lieu pour l'autre.

1.3. L'espace, un concept polysémique : de l'espace aux espaces vécus

Revenons brièvement sur le terme « espace », concept très large et polysémique.

H. Lefebvre travaille dans les années 1970 sur le concept d'espace, avec le prisme de sa « production ». Il évoque l'espace perçu (réalité quotidienne et urbaine…), l'espace conçu (par les planificateurs, les urbanistes…) et l'espace vécu (des habitants, des usagers…). Il intègre ces trois dimensions à l'espace mental, qu'il différencie de l'espace social qui est à la fois construit, produit et projeté (Lefebvre, 1974). Ce rapport à l'espace en termes de production pourrait être élargi au fait d'étudier aussi l'espace produit pour lui-même.

Ce concept d'espace vécu a été créé par le géographe A. Frémont dans les années 1970 et explicité dans le texte « Recherches sur l'espace vécu » (Frémont, 1974) avant de l'être dans son ouvrage cité précédemment, *La région, espace vécu* (Frémont, 1976). Lors du colloque de Cerisy en 1999, G. Di Méo, pour qui l'espace est pluridimensionnel, explique que les hommes produisent cet espace et s'y inscrivent (Di Méo, 2000, p. 37). Il distingue alors l'espace de vie, qui *« rend compte d'une expérience concrète des lieux »* ; l'espace social qui *« correspond à l'imbrication des lieux et des rapports sociaux qui leur sont associés » ;* l'espace vécu, qui *« épouse l'imaginaire de l'acteur social »* (Di Méo, 2000, p. 39). Cet espace vécu *« reconstruit l'espace concret des habitudes et le dépasse au gré des images, des idées, des souvenirs et des rêves de chacun… »* (Di Méo, 1998).

Finalement, nous retrouvons dans ce concept d'espace vécu la notion d'imaginaire et de subjectivité que l'on trouvait également dans le terme de lieu. L'espace vécu permettrait alors de prendre en compte les imaginaires, valeurs et représentations des habitants, ce qui correspondrait bien au désir formulé ici : comprendre ce qu'ils veulent dire pour les habitants de ces lieux *périurbains* plus encore que définir des termes de manière théorique et conceptuelle.

1.4. Des imaginaires qui participent à créer différentes catégories de lieux

Nous privilégierons donc l'usage du terme de lieu à celui d'espace, trop polysémique, et qui n'inclut pas suffisamment la dimension narrative et symbolique, qui est ce qui fait sens dans les enquêtes réalisées. Nous parlerons de lieux lorsqu'ils renvoient à un lieu particulier pour un ou

des habitants, et d'espaces lorsque nous évoquons une dimension plus générale, ceci appliqué au qualificatif *périurbain* ou non. Finalement, le lieu serait un espace qui revêt un sens pour l'individu, sens donné par l'expérience et les interactions (Debenedetti, 2006, p. 27). Le concept d'espace vécu sera aussi utilisé ; plus précis que celui d'espace employé sans qualificatif, il correspond bien aux résultats de l'enquête de terrain et à leurs significations. Ceci servira à expliquer la possibilité d'un attachement aux lieux, que nous développerons plus tard. Nous étudierons ces catégories notamment sous le prisme de l'imaginaire, que nous définirons dans un premier temps ainsi : *« l'imaginaire est conçu comme l'ensemble des productions d'une fonction mentale appelée imagination, à la fois de l'ordre de la reproduction, par le pouvoir qu'elle a de faire revivre des perceptions déjà éprouvées, et créatrice dans sa capacité à former des images selon des combinaisons inédites »* (Giust-Desprairies, 2009, p. 66). Le chapitre 7 fera l'objet d'une réflexion plus approfondie autour de cette notion.

2) La ville et la campagne, termes évoquant des images et des imaginaires pas toujours partagés chez les habitants du *périurbain* brestois

2.1. De vives oppositions entre la ville et la campagne, abordées de manière variée par les habitants

> *« Depuis la fin des années 1960, les ménages sont aux prises avec la crise de la ville, perçue comme un lieu d'oppression, saturée, polluée, inhumaine, bruyante, congestionnée, tandis qu'aux espaces ruraux ont été associées les valeurs de tradition, écologie, authenticité, nature, qualité de la vie, convivialité, solidarité, retour aux sources. » (Jean, 1997, p. 68)*

La dichotomie énoncée est assez radicale, et, même si effectivement ces images et pensées existent, elles demandent à être nuancées ici au regard de la recherche en cours et des temporalités : tout ne peut pas être vu ou perçu à travers le prisme de cette opposition. En effet, avant les années 1975, la ville, même pour les ouvriers et employés qui travaillaient, était difficile voire hostile, comprenant de nombreux logements qualifiés d'indignes, indécents ou insalubres [100]. Les phénomènes sont aujourd'hui bien plus complexes et amènent à une recomposition des termes de « ville » et « campagne » ; nous pouvons évoquer *a minima* des frontières, des gradients des territoires, des marges, avec différentes densités. Le géographe M. Vanier notamment interroge ces phénomènes, en insistant sur la lecture en finesse dont il faudrait faire preuve, selon les différents contextes et non pas à travers un prisme dogmatique (Vanier, 2005). Nous pourrions, dans un premier temps, nuancer et évoquer quelques gradients de ces lieux : hypercentre d'une ville - bourg - proche du centre - *péri* - péri-rural - rural. Même si ces catégories sont encore simplistes et réductrices, elles permettent tout de même de montrer le caractère trop restrictif de la simple dichotomie ville/campagne - néanmoins essentielle pour échanger avec les habitants. Regardons alors de plus près ces catégories, puisque la ville et la campagne ne sollicitent pas les mêmes imaginaires selon les habitants.

[100] La Loi des Logements Insalubres date de 1850.

La ville est souvent perçue par les habitants comme un lieu avec peu d'espace disponible, beaucoup de bruit et une grande richesse culturelle et artistique, et de diversités en tout genre. Elle est aussi un endroit avec beaucoup de bâtiments, où l'on ne voit pas forcément l'horizon, et, de plus, polluée. Pour plusieurs habitants, la ville se définit aussi en partie par les mobilités, par le fait de pouvoir effectuer beaucoup de déplacements à pied et de pouvoir profiter d'une bonne desserte en transports en commun. Isabelle[101] (Saint-Augustin-de-Desmaures, agglomération de Québec) explique d'ailleurs que, pour elle, la ville c'est avant tout *« pouvoir aller à pied partout […] en contrepartie de moins d'espace et plus de bruit »*.

L'exemple de la sécurité permet de mettre en avant certaines oppositions dans les représentations, sur un sujet du quotidien. En effet, le sentiment de sécurité ou d'insécurité, notamment la nuit, est différent entre la ville et la campagne : certains habitants ont peur en pleine campagne, pendant que d'autres, à l'inverse, ne sont pas rassurés dans les rues du centre d'une grande ville. Les uns ne comprennent pas toujours les autres. Émilie (accompagnée de Raphaël)[102] n'a jamais été habituée aux grandes villes. Elle me parle de la crainte d'une de ses collègues, alors qu'elle éprouve le sentiment inverse :

> *« É : Après moi je suis assez trouillarde aussi enfin ! Tu vois on est allé faire des restos en ville avec les copines le soir, il suffit que j'ai garé ma voiture dans une petite ruelle noire tu vois… Alors que ceux qui habitent en ville ils... (Rires) tu vois !*
> - Oui. Mais ici par exemple. Parce qu'en ville… Et ici finalement il n'y a personne non plus dans les rues quand tu rentres ! Mais là ça te fait pas peur ?
> *É : Mais pas du tout quoi. (Raphaël rit) Et c'est marrant parce que avec ma collègue on en avait discuté au boulot : elle, elle est très ville et elle, se balader en campagne la nuit, elle a trop peur quoi !*
> *R : Ouais alors que bon… (rires)*
> *É : Il y a personne ! Il y a que des vaches ! »*

Carole[103], qui n'a jamais vécu dans une grande ville non plus, partage le même avis qu'Émilie :

> *« C : C'est le monde… C'est… Et puis les gens… les gens… je vais moins avoir peur si je rentre de soirée à Plouarzel la nuit qu'à Brest par exemple.*
> - Qu'est ce qui te fait moins peur ?

[101] Isabelle a 50 ans et vit avec ses trois enfants de 11, 18 et 22 ans dans une grande maison à Saint-Augustin-de-Desmaures, qu'elle a achetée il y a 13 ans, après son divorce. Elle est médecin à Québec (Sainte-Foy). Elle est originaire d'une banlieue de Québec. Elle a deux chats. Elle possède une voiture.

[102] Émilie a 32 ans et Raphaël 34 ans, ils vivent à Saint-Thonan avec leurs deux fils de 3 et 6 ans. Elle est technicienne de laboratoire à Guipavas et à Landerneau, donc à dix minutes en voiture de ses deux lieux d'emploi, et lui est agriculteur juste à côté de leur maison, dans laquelle ils vivent depuis 2008. C'est la maison d'enfance de Raphaël, qu'ils ont achetée et rénovée. Il y a grandi, jusqu'à sa rencontre avec Émilie qui avait toujours vécu à Plouzané (commune de Brest Métropole) avant leur rencontre. Ils ont un chat. Ils possèdent deux voitures.

[103] Carole (que nous avons déjà évoquée dans l'introduction générale) a 29 ans et vit à Plouarzel, commune littorale, avec son conjoint du même âge. Elle est professeur des écoles dans une petite commune non loin de Plouarzel et son conjoint travaille lui aussi dans une petite commune proche. Ils sont installés dans la maison qu'ils ont fait construire dans un nouveau lotissement et sont donc propriétaires depuis peu. Elle est originaire de Saint-Renan, qui se situe tout près. Elle n'a jamais vécu dans une grande ville, et toujours dans le Finistère Nord. Ils ont chacun une voiture. *Deux entretiens ont été réalisés avec Carole, l'un lorsqu'ils habitaient en location dans un appartement à Gouesnou durant la construction, et le second plusieurs mois après l'emménagement dans leur nouvelle maison.*

C : Parce que je connais. Après… il y a des mauvaises personnes partout c'est sûr mais… Je me dis qu'au niveau de la proportion (rires) je peux plus passer à côté (rires). »

La notion de sécurité est également évoquée par Gildas[104], qui a choisi de rester vivre dans la région de Brest pour cette raison, entre autres, même si toute sa famille habite loin, vers Grenoble :

« Et donc non en aucun cas on retournerait là-bas pour des raisons… de densité de population, de pollution, de… ouais, on va mettre l'insécurité aussi, enfin c'est un grand mot l'insécurité, c'est… j'ai pas peur tous les jours quand je me balade dans une grande ville mais… Mais c'est vrai que les régions là-bas sont quand même plus vivantes ! On va dire plus vivantes, dans le bon et le mauvais côté du terme (rires) Et… Même si toute ma famille est là-bas hein ! »

Agnès et Christophe[105] évoquent eux aussi les réticences qu'ils peuvent avoir sur le fait de vivre dans les grandes villes compte-tenu de l'insécurité, des nuisances sonores, du manque de tranquillité, tout en étant conscients qu'ils connaissent finalement peu ce milieu :

« A : alors que nous on a cette vision-là. Après c'est vrai qu'on n'a jamais vécu en ville, et si ça se trouve on… (rires) on dirait le contraire !
C : après ça t'apporte un autre… Un autre défaut : c'est la peur de l'autre ! C'est à dire que… Tu vas en ville, euh… Dans certains quartiers tu vas avoir peur. Enfin peur… (petit rire) je veux dire tu vas avoir, tu vois… Tu vas pas connaître les gens, tu vas… Tu sais pas trop comment réagir. C'est un petit peu le sentiment que j'ai eu quand on a installé notre fils[106]. Dans la rue y'avait un peu de tout, y'avait tout le monde, euh… on savait pas trop comment gérer ça, euh.. voir un peu… Et puis bon à force d'aller, à force de faire les travaux et puis d'aller le voir là-bas, voilà t'y rentres maintenant comme si c'était chez toi mais bon ! Mais tu vois il y a ce genre de choses où tu te sens… Agressé sans qu'il y ait forcément d'agressions ! C'est quelque chose qui fait que…
A : Ben t'as plus de diversité aussi de population dans une ville qu'à la campagne.
C : Oui bien sûr ! Mais ça à la limite bon c'est pas trop trop méchant mais c'est vrai que y'a un effet… Un effet bizarre. Tu vois on a été en vacances là pendant trois semaines, on a été en camping. On a été dans plusieurs campings. Tu vois ici, t'entends pas un bruit. Dans le jardin tout ça… On est arrivé dans les campings (soupir) on s'est dit, à un moment donné on s'est posé on s'est dit mais de toute façon où qu'on aille on trouvera jamais quelque chose d'aussi calme que chez nous quoi. Donc c'est… Faut s'y faire quoi ! »

[104] Gildas a 47 ans et vit à Saint-Renan avec sa femme et leurs trois enfants de 20, 17 et 10 ans. Leurs familles habitent dans la région grenobloise, d'où Gildas est originaire. Il travaille au Relecq-Kerhuon (commune de Brest Métropole) et s'y rend généralement à moto. Son épouse travaille à Brest. Ils ont acheté cette maison il y a 17 ans, maison qu'ils habitent depuis, excepté durant une période de trois ans où ils ont vécu à La Réunion et pendant laquelle la maison était en location. Ils ont un chien. Ils possèdent deux voitures et une moto.
[105] Agnès et Christophe ont 49 ans et vivent à Plouarzel, commune littorale, dans une maison avec deux de leurs enfants, le troisième vivant en appartement à Brest. Christophe est originaire de Normandie et Agnès de la région brestoise. Ils travaillent tous deux en libéral. Ils ont deux chiens et un chat. Ils possèdent trois voitures et un fourgon aménagé. *Deux entretiens ont été réalisés avec Christophe et Agnès à deux ans d'intervalle, le premier dans une première maison, le second après leur emménagement dans la maison actuelle.*
[106] Il est installé dans un appartement, dans un quartier du centre-ville de Brest.

À l'inverse, la vie en pleine campagne peut aussi faire peur et ne pas plaire. C'est le cas de Régine[107], qui vit aujourd'hui dans un lotissement d'une petite ville :

> *« R : Patrick voulait habiter en campagne, parce que c'est ce qu'il connaissait. Moi ça me disait pas trop mais bon… Le fait qu'on trouvait rien en ville[108] ! On va donc prendre ce logement mais après moi dans cette maison je me plaisais pas à Lanarvily parce que c'était isolé… Pleine campagne, sans voisin…*
> *P : Y'avait aucun commerce. C'était à 3, 4 kilomètres de Lesneven et du Folgoët.*
> *R : Moi j'avais peur dans cette maison le soir quand Patrick allait aux entraînements de foot ! Damien est né là et a vécu là jusqu'à ses 4 ans (de 1978 à 1982).*
> *P : Heureusement qu'on a fait ce choix-là au départ parce qu'on s'est rendu compte que la campagne c'est particulier quand même.*
> *R : Quand j'allais le promener tout petit dans son landau je voyais personne ! C'était dans les routes de campagne, je trouvais ça vraiment pas agréable du tout !*
> *P : Le gars il vidait sa fosse à lisier tous les samedis ! (Soupir)*
> *R : On avait des odeurs… on devait relaver le linge tellement ça sentait fort !*
> *P : En plus on était à l'étage de la maison. Mais on est resté là jusque 1982 parce que Régine n'était pas encore titulaire. Sinon depuis longtemps on serait parti.*
> *R : Oui on ne savait pas encore où on allait construire. Et après on a fait le choix de construire au Folgoët parce que je travaillais à Lesneven. »*

La « grande » ville ne plaît absolument pas à Régine et son mari non plus, comme le démontrent les rires en réponse à ma question ; finalement c'est cet *entre-deux* dans lequel ils habitent qui semble leur convenir, sans que ce soit un compromis :

> « - Vous vous êtes jamais posé la question d'habiter à Brest ?
> *P : Non.*
> *R : (rires) Oh non ! J'ai horreur des grandes villes !*
> *P : Moi j'ai une allergie à la ville. »*

Certains faits identiques sont donc jugés de manière opposée par les habitants, ce qui montre ici les acceptions variées qui peuvent en découler ; elles sont propres à chacun et peuvent provenir de différents éléments : habitudes, passé, enfance, imaginaires, expériences… Les faits réels, objectifs ne sont pas uniquement ceux qui font porter ce regard sur un lieu.

2.2. Une acception mitigée de la ville

Reprenons cette idée d'allergie et d'horreur à la ville. Joëlle Salomon-Cavin en parle dans plusieurs publications, notamment en développant le terme d' « urbaphobie » (Salomon Cavin et Jaggi, 2005 ; Salomon Cavin et Marchand, 2010). Dans les entretiens réalisés, cette impression reste tout de même assez rare et assez peu répandue ; les propos à l'égard de la ville semblent plus mesurés. Il existe plutôt une ambivalence du rapport à la ville de la part des habitants.

[107] Régine et Patrick ont respectivement 62 et 65 ans. Ils vivent au Folgoët dans un lotissement, dans une maison qu'ils ont fait construire il y a 35 ans. Ils sont tous deux retraités. Ils ont trois enfants et quatre petits-enfants. Ils ont une maison secondaire près de la mer, à quinze minutes en voiture de leur résidence principale. Ils ont deux voitures.
[108] Ici, pour elle, « la ville » est par exemple Lesneven ou Saint-Renan.

Enfermement, étouffement, oppression sont des sensations souvent évoquées. En revanche, elles semblent liées à la ville mais aussi au fait de vivre en appartement, les deux étant très souvent associés dans les imaginaires habitants. D'autres habitants, comme Samuel[109], pourraient vivre en ville : *« Vivre complètement isolé peut-être ça me gênerait plus, mais vivre en ville moi personnellement ça me dérangerait pas. »* En revanche, il me dit que sa femme ne supporterait pas. Nous retrouvons souvent ces différences de point de vue au sein même du couple, avec l'un des partenaires supportant plus ou moins bien l'idée de vivre en ville, ce qui peut aussi être lié à leurs parcours résidentiels respectifs.

Un des problèmes de la ville fréquemment évoqué par les habitants interrogés dans le pays de Brest concerne le stationnement : *« Si je dois aller en ville oui c'est la corvée, il y avait jamais de place pour se garer »* (Christine [110]), *« pour se garer c'est galère ! »* (Émilie, Murielle). Objectivement, cela ne se vérifie pas toujours (Brest étant une ville avec un pourcentage de congestion relativement faible par rapport à la congestion au niveau national[111]), mais les habitants sont sincères dans leurs propos, c'est l'imaginaire et le ressenti qui parlent ici. Un autre élément a été soulevé : en ville, l'anonymat serait plus fréquent, « on ne connaît personne », et cela déplaît à plusieurs habitants interrogés, comme Patrick : *« Dans les villes on n'est rien. On serait mort c'est pareil ! (Rires) C'est pas étonnant qu'en ville on trouve certains morts des mois après. »*

Un troisième aspect du « refus de la ville » est la notion de codes et tenues vestimentaires, qui seraient perçus comme imposés en ville. Voici les témoignages de personnes qui n'ont, une fois de plus, jamais vécues dans une grande ville :

> *« Ici, on ne se maquille pas, on met des bottes ou des baskets pour sortir, c'est plus pratique, et quand on arrive à Brest, on trouve les gens apprêtés. » (Christine)*

> *« Je trouve ça chouette de me dire qu'on ira passer la journée de temps en temps à Brest, pour faire la déco, pour faire les magasins. Mais pas pour y vivre. J'aime le cadre tranquille… apaisant des petites villes. Et tu peux te trimballer en short et en claquettes dans le bourg et tu n'auras pas tout le monde à te regarder. Enfin je vais dans l'extrême hein mais… (rires) » (Carole)*

Pourtant, cela est nuancé par le fait de pouvoir davantage faire ce que l'on veut en ville au niveau du style vestimentaire. Mais, à l'inverse, les commérages sont évoqués par Agnès et Christophe, qui semblent plus présents en dehors des grandes villes et qui seraient le revers de l'anonymat :

---

[109] Samuel a 43 ans et vit à Saint-Urbain avec sa femme et leurs trois enfants de 11, 13 et 17 ans. Il travaille à Brest et son épouse à Brest et à Quimper. Ils ont acheté cette maison dans un lotissement il y a 13 ans. Samuel est originaire de la région nantaise et sa femme de la région de Saint-Malo. Il a un chien et trois chats. Ils possèdent deux voitures.

[110] Christine a 64 ans. Elle vit à Porspoder, dans une maison achetée il y a 35 ans, tout près de la maison de ses parents, une ancienne ferme. Elle a toujours vécu dans cette commune. Elle est retraitée, tout comme son conjoint avec qui elle vit et qui est originaire d'une commune rurale toute proche. Elle a deux fils et des petits-enfants. Ils ont deux voitures.

[111] Source : TomTom, étude de 2019 : le pourcentage de congestion de Brest est de 23 % quand il est de 39 % à Paris, 34 % à Marseille, 32 % à Bordeaux ou encore 27 % à Nantes ou 24 % à Rennes ; Brest se classe 15e des villes les plus embouteillées. Cette enquête a provoqué des moqueries, étant donné que le trafic y reste très fluide, mis à part à quelques endroits stratégiques de la ville. Voir l'article du Ouest France du 11 juin 2019 : « Brest. Un classement étrange sur les embouteillages ».

« A : Comme exemple, une fois à Paris je me baladais et puis y avait une nana qui était mais habillée mais fallait voir comment quoi, vraiment avec des cheveux rouges et verts, elle avait une jupe en écossais là, de grandes chaussettes, je me dis elle se promènerait pas comme ça ici quoi ! Tu vois il y a… Peut-être plus de… liberté parce qu'il y a plus de…
C : En ville c'est… il y a moins d'identité donc forcément tu fais ce que tu veux.
[…]
A : Oui voilà. C'est assez impersonnel donc finalement t'es un peu peut-être plus libre !
C : quelqu'un qui a envie de faire un peu plus… Oui de plus de liberté dans son…
A : dans son mode de vie !
C : Oui qui est un petit peu à la marge de quelque chose ça c'est le… La contrepartie de la campagne, c'est que tout le monde se connaît donc tout le monde connaît ses défauts. Et… Voilà quand on a… Pas des défauts mais quand on est un peu exceptionnel, euh… Forcément ça se remarque. Ça se remarque et ça se sait ! Donc si tout le monde s'en fout ça va, mais si tout le monde s'en fout pas…
[…]
C : Mais quelqu'un qui psychologiquement a du mal à supporter les critiques des autres, ben vaut mieux qu'il aille vivre en ville, il passera plus inaperçu, il pourra faire ce qu'il veut et puis il sera plus libre ! En campagne, dès que tu as les regards… en coin qui… Tu sais c'est dur hein à supporter ça ! »

Pour Sylvie et Jean-Claude[112], qui n'avaient pas les mêmes envies, des tiraillements apparaissent entre l'envie de ville pour Sylvie et le désir de campagne pour Jean-Claude (l'un et l'autre ayant d'ailleurs grandi là où ils souhaitaient s'établir ensuite). Ils décident alors de s'installer dans une commune de Brest Métropole, en lotissement, avec un grand terrain et m'expliquent ici leurs visions de la ville, opposées :

« - Toi tu serais bien restée en appart à Brest ?
*S : **Moi j'ai toujours vécu en appartement.** Le coin de Saint-Martin ça me plaisait, j'allais à pied au boulot quand j'étais au salon… Après quand j'ai eu les filles j'allais au marché le mercredi, tout était à côté…*
- Et toi Jean-Claude l'appart t'aimais pas trop ?
*J-C : Oh ben non ! **Je serais devenu fou ! (Rires) tu tournes en rond…** T'es là à surveiller tes voisins…*
S : N'importe quoi !
J-C : T'as que ça à faire…
[…]
- Vous allez souvent à Brest ?
S : Ah oui moi je vais oui !
J-C : Toi oui.
S : Ben le cinéma on va à Brest, restos aussi… Après oui moi j'aime bien aller faire mon tour à Brest. Quoi que, j'ai diminué parce qu'avant j'allais au moins une fois par

[112] Sylvie a 60 ans et Jean-Claude 63 ans. Ils vivent à Gouesnou, dans Brest Métropole, dans une maison qu'ils ont fait construire il y a 31 ans. Ils ont trois filles qui ne vivent plus à la maison, des petits enfants et accueillent au quotidien deux enfants chez eux. Sylvie est originaire de Brest et Jean-Claude d'une petite commune rurale et littorale située à une trentaine de kilomètres de Brest. Ils ont deux voitures et un camping-car. *Ce sont les seuls habitants rencontrés qui vivent dans une commune attenante à Brest.*

> *semaine (rires) mais même sans**... J'avais besoin de... J'ai besoin de ça** quoi ! Même si j'ai rien à acheter.*
> *J-C : Prendre du bruit, de la fumée (rires). Et puis pour s'abrutir un peu (rires) !*
> *S : **J'ai toujours aimé ça. Mes parents étaient pareils.** Quand je travaillais au salon, tous les lundis c'était systématique avec une copine en ville… Quand je passais mes vacances l'été à Plouguerneau j'étais bien, deux mois et demi c'était bien, mais… (rires) C'est débile hein mais quand je revenais à Brest, j'étais contente le soir quand j'étais au lit d'entendre le bruit des voitures (rires). Retour à la civilisation ! Ah non mais c'est la déprime sinon.* »

Ces propos demandent évidemment à être nuancés, puisque même si certains habitants n'apprécient pas spécialement de se rendre à Brest, ils peuvent y aller si besoin. Certains habitants l'associent uniquement à leur travail ou aux rendez-vous médicaux et contraintes administratives, donc à de réelles nécessités. L'hostilité forte à l'égard de la ville semble s'être atténuée, même si, encore aujourd'hui, certains ne l'apprécient pas, ou du moins, préfèrent d'autres lieux. Certains habitants, en revanche, apprécient beaucoup la ville de Brest pour les boutiques, les commerces (en centre-ville ou dans les zones commerciales), les salles de spectacles, le cinéma, le théâtre… Ils y voient un avantage pour le tourisme, la culture, les loisirs et pourraient difficilement s'en passer.

2.3. La campagne, entre images d'agriculture et de grands espaces

Soulignons que les images, représentations et imaginaires de la campagne sont différents selon que les habitants l'ont réellement connue au quotidien en y vivant, par exemple lors de leur enfance - ou qui la connaissent encore -, et ceux qui en ont toujours eu des images mais sans jamais y vivre. Parmi ceux qui l'ont connue, certains décidaient d'y rester, d'autres de la quitter, la trouvant trop hostile. A. Morel-Brochet interroge les catégories de pensée et les usages des termes de ville et de campagne. Il en ressort notamment l'idée d'une « campagne isolée » de la part des habitants, qualifiée de « trou paumé », de « cambrousse » (Morel-Brochet, 2006, p. 382) à laquelle j'ajoute *« désert »*[113] que j'ai entendu lors d'un entretien. Le fait de vivre à la campagne peut être associé à l'image des tracteurs qui passent devant les habitations, comme évoqué par Émilie. Elle précise tout de même qu'ils n'habitent pas à la *« campagne paumée »*. Des nuances apparaissent donc au sein de cette campagne, comme l'évoque aussi Carole qui modère immédiatement ses propos :

> « - Et est-ce que toi tu te considères de la campagne ou de la ville ?
> *C : De la campagne, pure souche ! Après, campagne… j'aime la tranquillité de la campagne. Mais je pense que faudrait pas me mettre au fin fond de… de Ploumoguer non plus… enfin Ploumoguer, encore plus loin. Une maison isolée comme ça ah non non. Là je sais que je suis à Plouarzel, il y a le basket à côté, je peux aller voir la famille, les filles… »*

Finalement, la campagne peut-elle être considérée comme similaire au *périurbain* ou y a-t-il une réelle différence pour les habitants ? Quel rapport ont-ils avec la campagne ? Ils dissocieraient

[113] *« Moi je suis à la campagne ! Ouais c'est pas, oui c'est pas le désert du Cantal ou je ne sais où, mais oui pour moi c'est ça. »* (Gildas, 52 ans, Saint-Renan)

deux types de campagne : celle « paumée », « perdue » et celle proche tout de même des commodités ; finalement, celle qu'ils habitent. Raphaël, agriculteur, explique : « *Même si on est en campagne, on est quand même content des… Qu'il y ait du monde à côté quoi. Avoir les voisins cloisonnés comme ça (mime) juste à côté de chez soi, non ! (Rires) mais… D'être trop loin… Non plus, c'est pas possible quoi »*. Il ajoute, avec les commentaires de sa conjointe également :

> *« E : Oh et puis bon le côté… Ben le côté quand même campagne est sympa !*
> *R : Ouais et puis tu es tranquille mine de rien enfin… Ceux qui habitent en ville souvent ils sont embêtés avec un, deux voisins, bon. Nous on n'est pas embêté quoi. »*

Notons aussi que la campagne est bien dissociée des termes de littoral, mer et nature, que nous traiterons plus loin. Les termes employés pour parler de la campagne sont souvent le calme, la tranquillité, l'oxygène, la verdure, la bienveillance, la liberté mais aussi les champs, les vaches, la dépendance à la voiture, la ferme… Elle peut être associée aux activités agricoles, mais jamais au littoral par exemple, pour lequel un autre terme va être utilisé. Mireille et René[114] qui vivent face à la mer l'évoquent :

> « - Et là vous considérez ville ou campagne ou vraiment que bord de mer ?
> *M : Comparé à Brest, c'est vraiment le bord de mer hein !*
> *R : C'est pas vraiment la campagne non plus parce qu'on n'est pas entouré de champs…*
> *M : de vaches !*
> *R : nous c'est la mer, c'est le bateau, de petits bateaux de pêche…*
> *M : Des voiliers… Les paddles, les kayaks…*
> *R : c'est vraiment littoral, bord de mer. C'est pas campagne.*
> *M : c'est pas péjoratif du tout de notre part mais c'est une réalité. »*

Au Québec, Kelly[115] qui vit à Lac-Beauport, *« dans la nature »* et tout proche d'un lac, dissocie la campagne agricole d'un modèle « campagnard non agricole », qui serait celui qu'elle rechercherait. Elle évoque la difficulté à trouver un lieu avec des arbres et de l'eau, qui soit propre, mais qui accueille simultanément des projets agricoles. Voici sa réponse lorsque je lui demande quel serait son lieu de vie idéal :

> *« K : Mmmh ok. Il y a un côté un peu impossible en soi… Pas impossible mais très difficile à trouver… Une chose que j'aime vraiment ici c'est le fait que y'a les arbres… la forêt… de l'eau… tout est propre. Mais j'aimerais aussi faire des projets agricoles. Et c'est très très très difficile de trouver une place où il y a à la fois une zone qui est propre et une zone qui est propice à l'agriculture. Parce qu'en général si quelque chose est propice à l'agriculture, il y a d'autres agricultures autour qui fait que l'eau est pas propre, l'air est pas propre, c'est une odeur de fumier puis… C'est comme difficile de trouver les deux. Dans mon idéal, ce serait super d'avoir les deux mais j'ai comme*

[114] Mireille et René ont 61 ans et vivent à Locmaria-Plouzané dans une grande maison toute proche de la mer, qu'ils ont fait construire récemment, après avoir hérité du terrain. Ils ont longtemps vécu à Brest auparavant. René est à la retraite depuis peu et Mireille est amenée à se déplacer fréquemment dans le cadre de son travail. Ils ont trois enfants, dont deux vivent à l'étranger et le troisième à Paris. Ils ont conçu la maison en partie pour recevoir leurs enfants et petits-enfants dès que cela est possible ; il y a une piscine intérieure. Ils ont trois voitures.

[115] Kelly a 36 ans. Elle vit à Lac-Beauport, dans une maison en colocation depuis deux ans et demi, et réfléchit à un éventuel achat de terrain pour faire construire une maison. Elle est originaire de Toronto, et a vécu en Australie et aux États-Unis étant enfant. Elle travaille à temps partiel, parfois depuis son domicile, parfois dans son bureau à Québec (Sainte-Foy). Elle n'a pas de voiture.

> *l'impression que ce serait extrêmement cher ou extrêmement rare. Donc à ce moment pour moi c'est une question de choisir entre les deux ! Mais… Puis avant j'étais beaucoup plus focusée sur l'agricole, maintenant je constate qu'avoir de l'air pur et de l'eau pure c'est quand même très intéressant. Mon lieu idéal aurait les deux. »*

Certains habitants évoquent aussi clairement la complémentarité de la ville et de la campagne, comme le fait Monique[116], qui pourrait, d'après ses dires, également habiter en ville ; elle n'est pas fermée à cette idée, contrairement à son mari et son fils, pour qui vivre dans un appartement à Paris, comme sa sœur, est inimaginable, *« ça le dépasse »* me dit-elle. Gaëlle[117], qui précise bien que chacun a sa vision des choses, trouve que « *c'est un luxe de pouvoir rentrer à la campagne »* après le travail. De plus, comme vu plus haut avec Agnès et Christophe, l'identité de la personne serait plus prise en compte à la campagne, revers de l'anonymat de la ville, ce qui a des avantages (bienveillance, entraide) et des inconvénients (commérages).

2.4. Ville et campagne ou urbain et rural ? De la configuration physique à l'identité des habitants

> *« Les représentations, les images mentales et sociales jouent un rôle crucial en matière de définition de nouvelles frontières entre le rural et l'urbain » (Arlaud, Jean et Royoux, 2005, p. 497)*

Le débat entre urbain et rural est vaste. En 1992, J. Rémy et L. Voyé, qui travaillent alors sur le rural en voie d'urbanisation, posent la question suivante : *« à voir si le rural ne fait que subir ces processus qui lui sont en quelque sorte imposés de l'extérieur en dehors de tout choix qu'il aurait pu en faire ou si, au contraire, il manifeste une capacité de se réapproprier ces processus dans une logique qui lui soit propre et qui, en requalifiant ceux-ci, l'amène à se doter d'une nouvelle spécificité »* (Rémy et Voyé, 1992, p. 166). Comme le précisent Antoine Brès et Laurent Devisme aujourd'hui, faire le constat de la généralisation de l'urbain et qu'il serait partout ne signifie pas pour autant que tout est urbain de la même manière. Ils évoquent H. Lefebvre, qui parle de « tissu urbain généralisé » et pour qui l'urbain serait davantage une catégorie critique qui remet en cause la relation traditionnelle ville-campagne (Brès et Devisme, 2020, p. 135). Cette dernière serait *« une relation dialectique entre ville et campagne, une opposition conflictuelle qui tend à se dépasser lorsque simultanément l'antique campagne et l'ancienne ville se résorbent dans le "tissu urbain" généralisé. Ce qui définit la "société urbaine" s'accompagne d'une lente dégradation et disparition de la campagne, des paysans, du village, ainsi que d'un éclatement, d'une dispersion, d'une prolifération démesurée de ce qui fut jadis la Ville »* (Lefebvre, 2001 [1970]). Alors, plus que de parler d'opposition entre urbain et rural, parlons finalement d'imbrication et d'hybridation de ces deux catégories ; précisons aussi que l'urbain ne se trouve pas uniquement en ville. Pour étudier ce phénomène de l'urbain, L. Devisme et A. Brès proposent deux pistes, à savoir

[116] Monique a 54 ans et vit à Ploumoguer, près du bourg, avec son mari et son fils ; sa fille vit à Paris. Elle est infirmière libérale. Ils sont propriétaires de cette maison qu'ils ont achetée à un prix très faible il y a 25 ans. Elle a grandi tout près de Brest avec ses parents, commerçants. Ils ont trois voitures.

[117] Gaëlle a 27 ans et vit seule à Brélès, commune rurale et non loin du littoral. Elle est esthéticienne à Brest. Elle vit depuis peu dans une maison qu'elle a fait construire, dans un lotissement récent. Elle est originaire du coin, et a vécu en appartement pendant six ans à Brest avant cet achat. Elle a une voiture. *Deux entretiens ont été réalisés avec Gaëlle, l'un avant l'emménagement dans la nouvelle maison, lorsqu'elle habitait de manière provisoire chez ses parents, et le second quelques mois après l'emménagement.*

« reconsidérer l'urbain à partir de lui-même, de ses composantes (mode de vie et morphologie) et de leurs variations internes, d'une part ; l'interroger depuis ses dehors (s'il en reste), par rapport, donc, à ce qu'il ne serait pas, d'autre part » (Brès et Devisme, 2020, p. 129).

Dans cette continuité, insistons sur le fait que les termes « urbain » et « ville » ou « campagne » et « rural » n'ont pas la même signification ; en effet, même si l'urbain est souvent réduit à la ville (Brès et Devisme, 2020, p. 131) on ne peut pas automatiquement les associer ; il en est de même pour le rural et la campagne. Dans les entretiens réalisés, les termes d'urbain et rural sont rarement mobilisés, contrairement aux termes de ville et de campagne ; seule Monique utilise beaucoup le terme de « rural ». Agnès et Christophe, Régine et Patrick et Christine les utilisent aussi mais de manière ponctuelle. A. Morel-Brochet précise également ces différences d'utilisation de termes de la part des habitants : *« Ville et campagne semblent ainsi parler davantage que rural et urbain de la configuration physique, matérielle des espaces, de la fermeture paysagère par la densité du bâti s'opposant aux espaces dits "ouverts" où le sol est majoritairement organique (par opposition à la minéralité du sol urbain). De surcroît, c'est aussi à travers ces mots que les enquêtés convoquent le plus souvent le champ de l'imaginaire et plus largement de l'idéel qu'il soit collectif ou personnel »* (Morel-Brochet, 2006, p. 56).

Julien Aldhuy précise que *« nous n'avons pas réellement explicité une ambiguïté relevée dans le discours quant à l'utilisation des couples urbain - rural et ville - campagne. Sont-ils interchangeables ? Nous ne le pensons pas et lorsqu'un individu utilise ces deux couples dans un récit destiné à dire qui il est, nous retenons* in fine *l'hypothèse suivante : si la dualité ville-campagne sert à faire référence à ce qui serait extérieur à l'individu qui l'utilise, la dualité urbain-rural permet au même individu de se qualifier personnellement, non par rapport à une extériorité mais par rapport à l'expérience de la réflexivité du sujet. Si dans un cas on parle de ce qui est face à soi, dans l'autre on parle de soi »* (Aldhuy, 2004, p. 55). Utiliser les termes de rural et d'urbain plus que de ville et campagne semble donc judicieux pour prendre en compte les aspects socio-économiques et identitaires des habitants, quand ville et campagne sont effectivement plutôt utiles pour le côté matériel et les configurations physiques ainsi que les imaginaires associés. En ce qui concerne l'identité habitante, nous resterons focalisés, comme J. Aldhuy, sur les termes « urbain » et « rural ». À ce propos, les habitants peuvent être urbains et se penser ruraux, ou inversement (Aldhuy, 2004). L'auteur explique d'ailleurs que généralement, même si les habitants ne sont pas réellement mis à distance avec la ville, du point de vue des représentations d'eux-mêmes - induites par la distance affective, ils peuvent se dire ruraux (Aldhuy, 2004, p. 54).

R. Dodier précise qu' *« il existe des identifications spatiales variées, entre rural et urbain, notamment selon l'ancienneté de l'installation dans le périurbain et la nature du parcours antérieur »* (Dodier, 2007b). En effet, cela dépend de l'image qu'ils se font d'eux et des lieux, positive ou négative et différente selon qui ils veulent être, l'image qu'ils veulent renvoyer, à eux-mêmes et à leur entourage. Évoquons le cas d'Annie[118], qui hésite face à ma question - difficile

[118] Annie a 61 ans et vit à Lanrivoaré avec son mari de 65 ans, dans une maison en bois qu'ils ont fait construire il y a une trentaine d'années, située dans un village (ou hameau). Elle est originaire de la région. Elle occupe un poste à responsabilité à Guipavas (commune de Brest Métropole) ; son mari travaille à Saint-Renan. Ils ont deux enfants de 36 ans et 39 ans qui n'habitent plus dans la région. Ils possèdent deux voitures.

évidemment - de se situer sur son identité urbaine ou rurale ; elle dit alors en fin d'entretien qu'elle ne peut se qualifier à ce niveau, après plusieurs contradictions apparentes tout au long de l'entretien ; nous y reviendrons.

> « - Et si vous devez vous qualifier vous, est-ce que vous dites que vous êtes plutôt une citadine, ou plutôt une personne qui est rurale ?
> *A : (Hésite, chuchote) Je sais pas comment dire ça… (ton normal) Parce que* ***j'ai toujours vécu dans des villages*** *en gros, j'ai vécu dans des villages mais je suis… (pause)*
> - Vous aimez aussi quand même les activités citadines par exemple ?
> *A : Je suis assez citadine en fait. Ouais, enfin (soupir) un peu de tout…* ***Je peux pas me qualifier****… Parce que… (pause)*
> - Vous aimez les deux côtés en fait ?
> *A : Ben oui j'aime bien les deux oui. Oui, ouais ! »*

Bruno[119] vit actuellement dans un centre-bourg après avoir vécu dans la ville de Brest. Sa réaction face à une critique émise par l'un de ses amis agriculteur, à l'époque de leur vie à Brest, est assez illustratrice : *« On a beaucoup de copains de Saint-Thonan, ou qui sont agriculteurs, ils nous disent "ouais vous allez à Brest, c'est nul", moi je lui dis "je marche autant que toi dans tes champs hein !" »* Il se justifie ainsi auprès de son ami agriculteur. Il l'aurait fait de manière différente si ce dernier avait été brestois, et à qui il aurait peut-être dû justifier le fait de quitter Brest pour vivre à Plabennec. Nous voyons apparaître une nouvelle fois la notion de relativité des habitants et de leur entourage face à ces catégorisations ; les justifications ne se font donc pas uniquement dans le fait de vivre en dehors de la ville face aux réactions de certains citadins, telles qu'« il n'y a rien là-bas », mais aussi dans l'autre sens.

Finalement, *« l'hypothèse de généralisation de l'urbain n'est en rien synonyme de banalisation ou d'uniformisation »* (Brès et Devisme, 2020, p. 139) ; de plus, redéfinir l'urbain et qualifier ses déclinaisons spatiales au sein desquelles une diversité de pratiques et de modes de vie s'expriment permet aussi de réinterroger les déclinaisons conventionnelles de l'urbain (Brès et Devisme, 2020, p. 138).

3) Entre besoin et quête de nature

Les aménités sont plurielles, et sont aussi liées à la nature, aux espaces (ou)verts, aux grands espaces. En effet, plusieurs habitants sont en quête d'éléments de nature proches de chez eux. Intéressons-nous maintenant au terme « nature » - et non plus « campagne » : une réelle distinction est faite à ce niveau par les habitants. Deux types de nature seraient recherchés : la nature « à domicile » et la nature sauvage.

[119] Bruno et Emmanuelle ont 45 ans et vivent à Plabennec avec leurs trois fils de 12, 16 et 18 ans. Ils ont fait construire leur maison il y a 15 ans. Lui est ouvrier, elle infirmière. Ils travaillent tous deux à temps partiel à Brest. Ils sont originaires de la commune rurale de Kersaint-Plabennec. Ils ont deux voitures.

3.1. Le jardin ou la nature domestiquée, à l'échelle de l'habitant

Une nature « privée », à domicile, que l'on a chez soi, qui appartient à l'habitant, attire ; en effet, ce dernier possède son jardin par cet acte de devenir propriétaire à la fois d'une maison et d'un terrain. Lucie[120], qui vit à Québec, l'évoque :

> *« Ouais ben on est en ville parce que… À cause du boulevard Laurier puis tous les gros édifices, le développement, je me considère en ville ! Mais quand même avec… Pas en ville comme si on était dans un appartement avec un gros bloc-appartements puis pas d'espace faque…* ***On a un bon mélange avec notre maison puis notre terrain on a notre petit coin de campagne là, petit coin qu'on peut faire pousser des fleurs… On a essayé de faire un jardin mais on a trop d'arbres puis là on peut pas couper les arbres faque…*** *C'est le genre de choses qui nous intéresse. »*

Vincent Larbey, dans sa thèse, traite de la question du jardin et du jardinier, notamment à travers le prisme de l'imaginaire, et de ce que cela peut signifier pour ses occupants (Larbey, 2013). Il précise que *« "93 % des propriétaires de jardin s'occupent eux-mêmes de leur jardin, tout en regrettant pour 12 % d'entre eux de ne pas pouvoir s'offrir de jardinier". Par ailleurs, "pour 73 % des Français, le jardin n'est pas une corvée". (Source : « les Français réinventent le jardin », enquête BVA et périodique Mon Jardin Ma Maison, 1988). On notera que les enquêteurs parlent de jardin et non de jardinage, privilégiant l'existence de l'espace, plutôt que l'action de jardiner. »* (Larbey, 2013, p. 74). Effectivement, le jardin demande de l'entretien, contrairement à la nature « sauvage », que les habitants apprécient avoir à proximité de leur domicile pour s'y balader. Mais les deux sont complémentaires et recherchés. P. Frileux évoque aussi le « bocage pavillonnaire » dont la haie est un élément constituant du paysage, et les pratiques de jardinage associées (Frileux, 2013). La haie a un rôle ambigu : c'est lieu de communication avec les voisins qui peut être source de solidarité comme de conflits. En outre, nous pouvons distinguer le jardin d'agrément du jardin potager. Nous reviendrons plus en détail sur le jardin dans le chapitre 7 (Le « jardin d'abord »).

3.2. La nature sauvage, la « vraie » nature : mer, air, calme

Faisons un aparté québécois afin d'introduire cette notion d'aménités naturelles : Kelly me racontait que certains de ses amis trouvaient étrange qu'elle veuille vivre là où elle habite actuellement, à savoir dans un chalet près d'un lac, dans la nature, et ils lui disaient qu'il n'y avait *« rien là »*. Elle rétorquait en disant qu'il y avait *« la rivière, le lac, les arbres, la piste de sentier pédestre »*. Ceci lui convient mieux que lorsqu'elle habitait en ville et qu'elle était loin de la nature ; cet éloignement lui pesait. Effectivement, le *périurbain* est parfois considéré comme « loin de tout ». Or, dans sa multitude de situations, certaines localisations sont aussi près de la ville et relativement bien desservies ; plusieurs habitants ne le voient pas comme un désavantage, bien au contraire, comme dans le cas de Kelly qui revendique les proximités

[120] Lucie a 50 ans et vit dans le quartier Sillery avec son mari et leurs deux enfants, dans une maison qu'ils ont achetée il y a 13 ans. Elle est originaire d'un village de campagne situé à environ une heure de route de Québec. Elle est chercheure à l'Université Laval à Québec et se déplace beaucoup à pied. Ils ont une voiture. *Lucie est une amie de Sonia.*

d'autres aménités que celles urbaines. Malgré sa localisation, elle se considère relativement proche de la ville, et peut s'y rendre facilement lorsqu'elle en a le besoin ou l'envie.

Nous retiendrons ici essentiellement l'aménité naturelle concernant la mer et le littoral, puisque d'autres éléments de nature « forts » sont absents du pays de Brest (la montagne par exemple). Agnès et Christophe différencient clairement la campagne de la nature, la mer :

> *« A : Ici c'est plutôt bord de mer pour moi !*
> *C : Ici oui c'est bord de mer. Nature. Parce que à [lieu-dit de leur ancienne maison] c'était campagne. C'était des champs exploités. Et… En arrivant ici j'ai fait la différence avec la nature. Parce qu'ici c'est sauvage, t'as pas d'odeur, t'as pas de tracteurs qui passent et qui labourent tout avec la poussière, les odeurs, le bruit etc. Et puis t'as pas les odeurs de purin ou d'engrais chimiques… Alors qu'ici on est en bord de mer mais t'as quand même 3 hectares de lande vraiment sauvage quoi ! Là moi j'ai vraiment l'impression d'être dans la nature. De toute façon quand tu es sur la terrasse tu entends les oiseaux dans les arbres, au fond, tu entends le coucou !*
> *A : Ouais… qu'est-ce qu'il chante celui-là ! (Rires)*
> *C : Arrivés au printemps on entend d'un seul coup le coucou qui chante tous les jours avant de trouver sa copine ! C'est super ! Alors que là-bas tu n'entendais plus d'animaux ! Tu entendais les petits oiseaux mais c'était parce qu'il y avait deux trois arbres dans le quartier mais c'est tout ! Alors qu'ici je suis sûr qu'il y a du renard, du chevreuil, il y a de tout ! »*

Une recherche de proximité de la nature, qui serait la « vraie » nature, sauvage est assez présente : les habitants souhaitent pouvoir se rendre rapidement au bord de la mer, à la plage, dans des espaces naturels, afin d'y respirer de l'air pur, ne pas voir de constructions, et trouver le moins possible de présence humaine. La mer peut être recherchée pour des loisirs, des balades, des activités sportives mais aussi simplement dans un but plus contemplatif : « aller voir la mer ». Jeanne [121] peut se rendre à pied sur une des plages de la commune (Figure 25) ; elle m'explique son rapport à la mer : *« C'est comme une présence en fait quand on est au bord de la mer des fois c'est… Ça fait quelque chose. »*

La plage peut aussi être un lieu privilégié pour des moments familiaux, le soir après le travail, comme l'explique Gildas : *« À ces périodes-là souvent le soir après le boulot Virginie passe à la maison parce qu'elle finit vers… Allez cinq heures trente, six heures moins le quart, et elle passe par ici, et elle prend le pique-nique et moi je la rejoins. Et on mange de temps en temps. On doit faire ça une dizaine de fois dans l'année ! Le soir… Voilà. Juin juillet quoi quand il fait beau, il fait… Même pas forcément un super temps mais pas trop de vent parce que sinon c'est embêtant de manger à la plage mais ouais ça arrive régulièrement qu'on fasse ça ouais. »*

[121] Jeanne a 78 ans et vit seule à Plouguerneau. Elle a hérité de cette maison familiale il y a une petite vingtaine d'années. Elle est originaire de cette commune dans laquelle elle a grandi. À 18 ans, elle est allée vivre à Brest avant de vivre à Lyon pendant 8 ans. Ils ont ensuite vécu, avec son mari, à Morlaix puis à Saint-Renan, avant de revenir vivre à Plouguerneau dans une maison juste à côté de sa maison actuelle. Elle a deux enfants et quatre petits-enfants. Elle possède une voiture.

Figure 25 - Plage du Zorn à Plouguerneau (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

L'enjeu des sensibilités paysagères est important, nous l'avons vu lors de plusieurs entretiens avec les habitants. En effet, certains paraissent parfois habiter un lieu car la proximité du littoral et de la mer était pour eux un plus, voire un critère principal à prendre en compte dans les recherches. Plusieurs habitants sont très attachés à la mer, et la voient comme une nécessité faisant partie de leur vie, que ce soit pour le fait de la voir, de s'y promener, de sentir l'air pur ou d'aller dans l'eau afin de pratiquer des activités nautiques sportives ou de loisirs telles que le surf, la plongée, le bodyboard, le paddle, la voile, le bateau, etc., souvent associées à une sensation de bien-être. Les plages du Trez Hir à Plougonvelin, des Blancs Sablons au Conquet ou encore de Keremma à Tréflez, mais aussi les plages de Brignogan, Plounéour-Trez, Porspoder, Guissény, Plouarzel, Plouguerneau ou Locmaria-Plouzané sont évoquées dans les entretiens ; une certaine diversité de lieux donc[122]. En effet, le grand nombre de plages du Pays de Brest en fait l'un de ses atouts majeurs concernant la nature, sans compter le sentier côtier, très étendu (1400 kilomètres de côte dans le Finistère). Christine explique son lien fort à la mer, très ancré, elle qui vit dans une commune littorale, et qui y a d'ailleurs toujours vécu :

> « - Tu pourrais pas faire sans (la mer) ?
> *C : Ah non je peux pas faire sans ! Alors là je suis formelle ! C'est catégorique. (Pause) D'ailleurs mon petit-fils, première chose qu'il m'a demandé il a dit "on ira à la plage ?" (Même l'hiver)*

[122] Concernant la région de Saint-Nazaire, les plages de La Baule et de Saint-Brévin-les-Pins qui sont des stations balnéaires sont souvent évoquées par les habitants.

- Pourquoi ce truc-là avec la mer ?
C : Je trouve que c'est très beau, très changeant, de couleur, de relief. Le bruit de la mer quand même j'aime assez. J'aime bien voir les bateaux sur l'eau mais pas y aller. Je préfère même d'ailleurs de préférence ne pas voir mon mari sur l'eau mais plutôt les autres. Les couchers de soleil sur l'eau y'a pas plus joli je trouve ! (Pause) En fait ça m'apporte tout je trouve la mer… Par contre elle est gelée voilà mais… Je crois que c'est ça : C'est le fait que ça change de paysage plusieurs fois dans la journée. Alors que la montagne elle est blanche, elle est verte… La mer c'est jamais pareil. Je fais beaucoup de photos. (Pause) Quand je marche au bord de la mer, j'essaye de composer des poèmes dans ma tête. Parfois j'amène papier et crayon. Pas tout le temps. Mais ça m'inspire. Je suis pas dépendante, mais je suis bien d'habiter à un kilomètre de la mer. J'aime bien y aller. Et quand il y a des grandes marées ou des tempêtes, on prend la voiture et on fait tout le bord de mer. Ça fait partie de notre vie. Mon mari c'est pareil. Je crois que plus ça va et pire c'est. La mer fait partie de nous, je sais pas. C'est un sujet de conversation : "T'as vu comme la mer est déchaînée aujourd'hui…". Mon mari a vécu au Relecq-Kerhuon. Moi je connais pas. Le Moulin blanc[123] c'est moins joli, plus urbain, moins sauvage, plus pollué… Je pense qu'on a vécu… Nos enfants ont fait du surf tous les trois. Toute leur adolescence, on a passé notre temps à aller dix fois par jour à Penfoul[124] voir comment étaient les vagues, s'ils restaient, où s'il fallait les ramener une heure après parce que les vagues auront peut-être… Et je pense que ça y fait aussi. Il y a des jours où on est allé souvent… Avec les jumelles pour voir où ils étaient… C'est presque une histoire familiale. »

Laurence[125] explique également son ressenti vis-à-vis de la mer :

« - Et pourriez-vous me dire comment vous expliqueriez votre lieu d'habitation à quelqu'un qui ne le connaît pas ?
L : Au bord de la plus belle côte du monde ! (Rires) Le point fort de la région c'est quand même cette côte qui est exceptionnelle, je ne leur parlerai pas du temps ! (Rires) mais… un bord de mer à couper le souffle. Moi j'ai toujours vécu au bord de la mer. Brest, Toulon, quand je suis allée en Algérie, j'habitais à 500 mètres de la côte, là j'aurai pu y aller à pied, alors c'était pas une côte où on pouvait se baigner car c'était une côte rocheuse mais la seule fois de ma vie où je n'ai pas vécu en bord de mer c'est l'année à Rennes ! C'est le plus loin que j'ai vécu. Pourtant je ne fais aucun sport d'eau, je ne me baigne pas, je ne sais pas bien nager, j'ai peur de l'eau, mais pourtant… Quand je suis loin de la mer je le sens d'une certaine façon. Je sais pas comment le dire. La proximité même sans plonger dans l'eau c'est quelque chose qui fait partie de moi. Moi je me satisfais du bruit de la mer, de la vue. (Pause) J'aurais aimé profiter, être marin, mais c'est comme ça, ça ne m'empêche pas d'aimer quand même. Marcher en bord de mer c'est… Extraordinaire ! J'ai un métier, enfin difficile… Tous les métiers le sont ! J'ai un métier que j'adore mais j'accompagne des personnes en fin de vie, émotionnellement c'est un métier qui a une charge très lourde, et quand je suis vraiment mal, quand ça a été difficile, je sais que je peux aller marcher dans le vent en bord de mer, ça me vide la

[123] Plage brestoise.
[124] Spot de surf et bodyboard réputé dans la région.
[125] Laurence a 52 ans et vit à Saint-Renan avec son mari. Elle a 7 enfants dont 5 vivent encore à la maison. Elle est médecin à Guilers. Son mari travaille à Saint-Renan, dans le milieu médical également. Ils sont propriétaires de cette maison depuis 18 ans. Elle est originaire de Brest et a vécu une bonne partie de son enfance en Algérie. Ils ont un chat. Ils possèdent 4 voitures.

tête, je suis renouvelée ! Alors j'adore la montagne aussi et tous les étés je vais en montagne. Parce que c'est autre chose mais dans la vie quotidienne… C'est plutôt la mer… Voilà, je suis née avec… (rires) […] Vivre dans notre région c'est quand même un luxe… Moi j'ai peu voyagé, mais les gens qui voyagent disent quand même que quand on revient ici en Bretagne, ça reste… Toutes les régions sont belles mais… Avec nos jeunes enfants on s'est vu pique-niquer à 22 heures le soir sur l'île Ségal, avec la plage pour nous tous seuls, un coucher de soleil extraordinaire ! Il y a des moments de cartes postales ! Bon pas aujourd'hui (rires). C'est une magnifique région. »

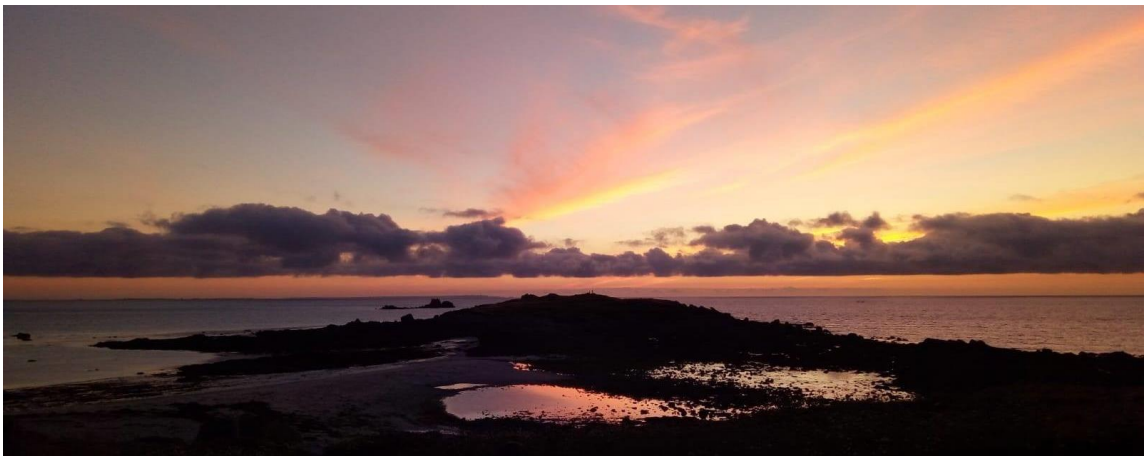


Figure 26 - Coucher de soleil à l'Ile Segal, Plouarzel (Pays de Brest).
Source : Luc Michalet, 2020

En effet, les balades au bord de mer semblent faire partie de son quotidien :

« - Et donc au bord de mer, vous allez souvent ?
L : Le plus souvent possible ! Globalement tous les week-ends on essaye de marcher, moi j'ai un coin que j'aime c'est la presqu'île Saint-Laurent à Porspoder. On a beaucoup aimé aussi Plouarzel, Lampaul-Plouarzel, le bord de mer c'est… La vraie détente ! Nos enfants nous ont offerts pour la fête des Mères et la fête des Pères des bâtons de marche ! On essaie vraiment… C'est vrai que la côte est magnifique, on a une chance… C'est prodigieux. Le week-end vraiment moi c'est ma détente. »

Gaëlle trouve également important d'avoir la mer à proximité, et l'associe également aux sorties entre amis, à des moments de convivialité :

« - Est-ce que tu peux me parler un peu de la mer, ce que ça représente pour toi, est-ce tu pourrais t'en passer ou pas ?
G : J'aurais du mal je pense à m'en passer. C'est… C'est l'air, c'est les espaces, les grands espaces, c'est je trouve la détente, c'est beau aussi à voir, qu'il fasse beau ou en pleine tempête, c'est vrai que je vais facilement… Enfin je viens pas ici que quand il fait beau, je vois même si c'est la tempête aller se promener au bord c'est pas mal… c'est les activités aussi, je suis pas forcément très bateau, mais si on me propose une balade en mer je suis pas la dernière à y aller, je vais facilement chercher, si par exemple je décide d'aller manger quelque part, chercher la vue sur la mer, la terrasse, être en proximité. Je sais pas quoi dire d'autre. C'est important, je pense que j'ai besoin.
[…]
- Et là, tu vas régulièrement ?

G : Me promener au bord de la mer ? Ouais, si quand même assez souvent… (réfléchit) Par exemple le week-end je vais souvent boire un verre toujours à l'Abri Côtier, j'y vais là pourquoi parce que j'ai mes amis qui sont là, mais aussi le bord de mer quoi. Et par exemple là ce soir j'ai deux copines qui viennent, qui sont pas du tout d'ici, mais elles viennent, on va là-bas parce que elles veulent aussi elles avoir le côté, bord de mer, donc oui, au moins une fois… On va dire… Une à deux fois par semaine facile. »

Albert, qui vit à Locmaria-Plouzané dans une maison avec une vue sur la mer très dégagée, raconte les avantages mais aussi certaines contraintes liées au fait d'habiter si près de la mer :

« - Et donc le rapport à la mer, la proximité de la mer ici, pour le ressenti ?
A : Ah ben le ressenti c'est… L'espace, c'est… La liberté enfin… L'espace dans un lotissement ou autre tu as ta maison, là nous on a… on a pas de barrière devant donc ça donne cette impression d'espace, c'est ça qui est bien, et puis bon le côté mer, le côté changeant, en luminosité, en… Ça c'est les avantages. Et en hiver par contre on en prend plein la tronche. Faut venir l'hiver avec une grosse tempête ici pour dire… Je serais bien à habiter à Saint-Renan dans le creux peut-être là où… on sent presque rien. Parce qu'ici on a les volets les vitres qui… Qui gondolent un petit peu ! Des fois l'abri là-bas de la piscine moi je l'ai vu tout frisé, tout arrondi, je sais plus avec quelle tempête ben cette année, ou il y a pas longtemps, je travaillais pas et puis je surveillais, et je voyais (mime le vent et le mouvement) tout à l'heure si tout s'envole… Voilà le stress et les contraintes. Qu'on n'a pas voilà… (pause) Et autrement… L'accès à la plage qui est facile. Ou aux promenades ! Chose qu'en ville peut être ben si on est en maison en ville si on dit "tiens je vais me balader à la campagne" bon faut prendre la voiture, sortir de… Il y a des parcs peut-être dans certaines villes mais c'est différent quand même. Au point de vue bruit aussi. On n'en a pas parlé mais des nuisances… nuisances sonores ! Ici c'est… Calme ! Il y a pas un bruit. La preuve c'est quand il y a les petits-enfants qui jouent ça perturbe le quartier. C'est… il y en a tellement pas, il y a pas de bruit ! Il y a pas de voiture, il y a pas de passage, il y a personne dans le jardin, donc… On est tous des retraités bientôt… C'est un village de vieux ! (Rires) »

La mer est nécessaire à l'équilibre de ces habitants ; habiter loin de cet élément naturel est impensable, ou, du moins, serait pesant. Cette relative distance et cette proximité permettent alors ces pratiques quotidiennes dans un lieu de nature, de bord de mer. La Communauté de Communes du Pays d'Iroise (CCPI) semble l'avoir saisi, et met en avant sur ses affiches des communes littorales l'équilibre « entre terre et mer », qui en caractérise finalement plusieurs (Figure 27).

Parfois, c'est le simple fait pour les habitants de savoir qu'ils peuvent y aller, plus que de s'y rendre régulièrement, qui prime, comme explique Josée[126] : *« Ce que j'aime aussi c'est le golf autour là ça fait vraiment nature ! L'hiver on peut aller marcher sur le golf… On peut faire du ski de fond… On n'en fait pas tant que ça, mais quand même c'est là puis je sais que c'est là (rires) »*. On retrouve ce même point de vue chez certains habitants du territoire brestois à propos de la

[126] Josée (que nous avons déjà évoquée dans l'introduction générale) a 52 ans et vit avec son mari à Saint-Augustin-de-Desmaures. Ils ont acheté cette maison il y a 23 ans. Elle est née à Québec, avant de vivre à Rimouski et dans différentes banlieues de Montréal. Elle travaille à Lévis et met beaucoup de temps pour se rendre à son travail, en voiture. Ils ont deux fils qui ne vivent plus à la maison. Ils ont un chien. Ils possèdent deux voitures.

proximité de la mer : ils ne s'y rendent pas forcément souvent, mais savent qu'ils peuvent le faire[127].

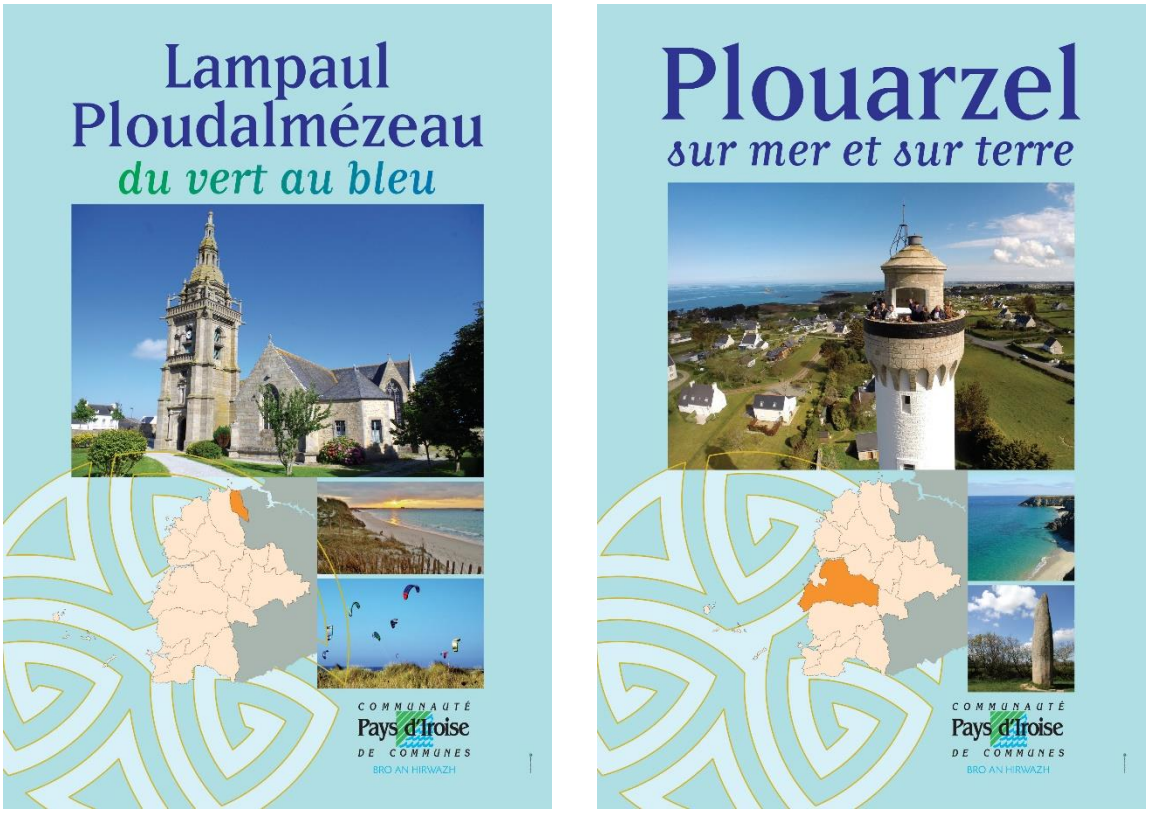


Figure 27 - Entre ville, campagne et mer dans le Pays d'Iroise.
Source : Affiches de la CCPI

4) Le *périurbain*, simple compromis ou véritable désir ?

4.1. Le *périurbain*, une catégorie inexistante pour les habitants

> *« D : De ce côté-là on est à la campagne, et de l'autre côté on est en ville quand on voit les voitures qui passent ! »*

Lorsque Daniel[128] prononce cette phrase, nous pouvons saisir la difficulté à laquelle il est confronté pour qualifier son lieu de vie, comme de nombreux habitants ; Daniel reprend alors les catégories détaillées plus haut dans un premier temps, car elles semblent plus simples à employer. En effet, des imaginaires communs existent sur ces termes, ce qui permet une communication plus facile. Ils iront ensuite, lui et sa conjointe, Éliane, plus dans le détail pour essayer de m'expliquer « là où ils habitent ». De plus, selon son interlocuteur, l'habitant n'aura pas la même manière d'expliquer ; Georges Perec en parlait dans son essai *De quelques emplois du verbe habiter* :

[127] On retrouve d'ailleurs le même phénomène concernant la proximité au centre historique d'une ville, comme pour Brigitte et Éric qui ne vont pas souvent dans le Vieux Québec mais sont contents de savoir qu'ils peuvent y aller quand ils veulent. Finalement, cela augmente leurs possibilités de choix.
[128] Éliane a 62 ans et Daniel 60 ans. Ils vivent à Milizac dans une maison qu'ils ont achetée il y a 30 ans. Elle est infirmière, lui est à la retraite depuis peu. Ils ont pour projet de déménager dans une autre commune, tout en restant dans la région brestoise. Elle est originaire du centre Finistère et lui de Normandie. Ils ont une fille qui ne vit plus à la maison. Ils ont deux voitures ; ils ont aussi un bateau.

> *« Si quelqu'un à Paris me demande où je crèche, j'ai le choix entre une bonne dizaine de réponses. Je ne saurais dire "j'habite rue Linné" qu'à quelqu'un dont je serais sûr qu'il connaît la rue Linné ; le plus souvent, je serais amené à préciser la situation géographique de ladite rue. Par exemple : "j'habite rue Linné, à côté de la clinique Saint-Hilaire" (bien connue des chauffeurs de taxi) ou "j'habite rue Linné, c'est à Jussieu" ou "j'habite rue Linné, à côté de la faculté des sciences" ou bien "j'habite rue Linné, près du jardin des Plantes" ou encore "j'habite rue Linné, pas loin de la mosquée". Dans des circonstances plus exceptionnelles, je pourrais même être amené à dire "j'habite le 5e" ou "j'habite dans le cinquième arrondissement" ou "j'habite au Quartier Latin", voire "j'habite sur la rive gauche". » (Perec, 1985, p. 14)*

En effet, les habitants s'adaptent à leur public, selon ce qu'ils *savent* que l'autre *sait* du lieu. Entre les réalités du bâti, les noms des lieux qui évoluent, les spatialités mais aussi les fonctionnalités ou encore les ressentis et imaginaires habitants, qualifier en un seul terme le lieu où l'on vit semble être une gageure. Les lieux, les échelles et les imaginaires sont imbriqués. Entre autres, la ville peut signifier les commodités et la campagne le calme et la tranquillité ; la pollution et le bruit peuvent caractériser les deux (par exemple en ville, les voitures, et à la campagne, le lisier). Tout est à nuancer, même si une catégorie établie permet tout de même d'échanger avec d'autres et de donner une idée du lieu que l'on souhaite décrire.

Notons que souvent, les habitants rencontrés peinent eux-mêmes à définir leur lieu de vie : des contradictions fortes apparaissent régulièrement au cours de l'entretien. Par exemple, plusieurs habitants disent au début des entretiens qu'ils sont à la campagne, et au fur et à mesure de l'entretien ils disent qu'ils n'y sont pas - l'inverse se produit également -, comme Annie qui vit à Lanrivoaré, commune d'environ 1400 habitants :

> *« Je trouve ça moins contraignant qu'avant quand les enfants étaient petits parce qu'à Lanrivoaré on habite en **rase campagne**, c'était toujours compliqué quand on travaille, c'était pas desservi par les… par les bus, donc… moi je les ai ramenés quand ils étaient… parce que je travaillais dans Brest à ce moment-là, donc je les ramenais du lycée, euh… après mon travail donc ils restaient m'attendre… aujourd'hui ben finalement c'est [son mari] qui prend pratiquement plus sa voiture, et moi je la prends pour venir travailler… et moi je prends la mienne pour venir travailler. »*

> *« J'habite en… Je peux pas dire que j'habite la campagne. Non. J'habite plus… (réfléchit) un… euh… un extérieur de petite ville. Enfin je sais pas comment dire. On peut pas dire que ce soit la banlieue non plus ! Mais j'habite à l'EXTÉRIEUR du village. D'un assez gros village. Voilà. **Et j'ai pas l'impression d'habiter en rase campagne.** »*

Dans le cas de Gildas qui vit à Saint-Renan, commune d'environ 8000 habitants, c'est l'inverse. Le début d'un entretien laisse à penser que l'habitant se considère en ville, ou en tout cas pas en campagne, puisqu'il a tout :

> *« G : Donc là-dessus on a… on a continué les… Enfin les recherches quand on a cherché la maison on a cherché un peu partout, dans la région ! En essayant de trouver ce compromis-là, c'est-à-dire : d'être à la fois près de la ville ! Ville de taille… Petite quand même hein, Saint-Renan c'est quand même pas la grosse ville ! Mais voilà d'une certaine taille où on trouve tout ce qu'il faut […]*

- Vous vouliez pas être en pleine campagne non plus ?
G : Non ! Non, pas avec des enfants. Je dis pas que dans dix ans on aura le même choix ! »

Pour en arriver au fait qu'il habite plutôt à la campagne, et qu'il s'identifie comme étant de la campagne :

« - Et pour vous, est-ce que vous êtes plutôt des gens de la ville ou des gens de la campagne ?
G : Ah moi je me sens pas du tout… Enfin à Saint-Denis, à la Réunion on était près de la ville, euh… Quand on a habité quelques années en tant qu'étudiants à Brest on était en plein centre-ville… (pause) Moi je suis pas citadin. C'est très pratique, c'est très sympa d'avoir le commerce au rez-de-chaussée etc., je suis allé à Paris 4 jours, ben forcément c'est un hôtel au pied du métro etc. ça me déplaît pas ! Mais c'est pas là que je vais vivre !
- Et donc ici vous considérez que c'est quand même plutôt…
G : Moi je suis à la campagne ! Ouais c'est pas, oui c'est pas le désert du Cantal ou je ne sais où, mais oui pour moi c'est ça. »

Ces contradictions apparaissent donc en partie car le lieu de vie est plus complexe que simplement la ville ou la campagne : une potentielle hybridation de lieux dans lesquels les habitants vivent s'exprime alors. Les échanges avec Pierre et Nadine [129] l'illustrent bien également :

« P : La campagne, c'est le silence, le calme, la paix. Et ensuite… la ville, c'est le monde, la civilisation quelque part, la vie un peu.
- Et pour toi ?
N : Ouais moi c'est à peu près ça aussi mais quand je pense à campagne moi ça m'attire pas. Et quand je pense à la ville… ça m'attire pas non plus (rires). Ouais c'est ça !
P : Je comprends… Et j'aurais demandé mais la campagne ou la mer ? Parce que c'est pas pareil, ça n'a rien à voir.
N : Non pas du tout ! Moi campagne je vois les vaches dans les champs… Il y a la campagne et il y a le bord de mer. Et il y a la ville.
P : Et par contre la mer pour moi ce n'est pas non plus la plage du Longchamp et tout ça, à Brest. C'est pas le port, c'est le bord de mer, la côte sauvage. Plougonvelin, Mazou…
- Et donc vous considérez que vous habitez où ?
N : Ni à la ville, ni à la campagne.
P : Ni à la mer. Donc y'a un problème. Ça pose des questions !
N : c'est drôle… dans une petite petite commune. Une petite ville.
P : c'est là qu'on se dit qu'est-ce qu'on fout ici ? (rires) ça fait réfléchir.
N : Quand on dit ville souvent on pense à une grande ville, alors que nous on habite dans une petite ville. Petite ville, voilà, ça me plaît. »

Ces échanges sont particulièrement marquants, car eux-mêmes se rendent compte qu'ils ne sont pas attirés ni par la ville, ni par la campagne. Ils aiment cet entre-deux, le fait d'habiter dans une petite ville. Bruno et Emmanuelle affirment également aimer la *« petite ville »* ; ils ne voulaient

[129] Nadine et Pierre ont tous deux 58 ans. Ils vivent à Saint-Renan, dans une maison qu'ils ont fait construire il y a 22 ans. Elle est originaire de cette commune et lui, de Porspoder. Ils ont toujours habité dans la région de Brest. Ils travaillent tous deux à Saint-Renan. Ils ont deux filles de 26 et 32 ans. Ils possèdent deux voitures.

pas habiter en pleine campagne et trouvent agréable d'être à proximité de la grande ville de Brest (qui est pour eux à 20 minutes, et jusqu'à 30 minutes lors des heures de pointe). Nadine ajoute également : *« C'est là la relativité des choses. Un parisien va dire on habite à la campagne et quelqu'un de Brélès va dire qu'on est en ville ».* Nous retrouvons la relativité des lieux illustrée par G. Perec un peu plus haut.

Si Pierre et Nadine semblent avoir à peu près le même ressenti de leur lieu de vie, ce n'est pas toujours le cas au sein d'un couple. Plusieurs cas montrent des divergences, comme pour Émilie et Raphaël, où les imaginaires varient :

> « - Ici vous considérez que vous habitez vraiment à la campagne, ou vous dites que c'est un entre-deux ? Comment vous ressentez ça, la vie ici ?
> *R : (soupire) c'est un peu entre les deux parce… on est en campagne, mais pas tant que ça quand même quoi !*
> *E : si, moi je trouve qu'on est à la campagne, mais la campagne proche de tout. On n'est pas à la campagne paumée voilà…*
> *R : en comparaison à un couple d'amis [cité], ils habitent campagne campagne quoi ! Pour moi. En comparaison de nous.*
> *E : parce qu'ils sont plus loin des villes ?! Peut-être ouais.*
> *R : Ah ben… Ils sont beaucoup plus éloignés que nous ! Eux ils ont vraiment rien à côté. Alors que nous ici…*
> *E : oui nous le Leclerc est juste là… Oui oui oui. (Pause) Mais on est quand même à la campagne !*
> *R : déjà nous il y a un lotissement avec une vingtaine de maisons qui est juste à 200 mètres de chez nous !*
> *E : Regarde combien de fois par jour il y a des tracteurs qui passent devant ! (Rires) on est à la campagne !*
> *R : oui, évidemment, évidemment, je dis pas le contraire, mais au niveau proximité des choses…*
> *E : ben c'est ça qui est bien, c'est pour ça qu'on est… C'est top. »*

Dans le couple de Stéphanie[130], des différences de représentations existent aussi : elle me dit, en parlant de sa commune d'habitation, Saint-Renan : *« pour moi c'est une petite ville, pour mon compagnon c'est la campagne. Un village. »*

Cette relativité, selon ce que les habitants connaissent, ce qu'ils ont vécu et ce qu'ils vivent, selon leurs expériences donc, prend tout son sens ici pour qualifier leur lieu de vie mais aussi la ville ou la campagne. Par exemple, certains diront « en ville » pour une petite ville, quand d'autres emploieront le terme de « à la campagne » pour du *périurbain*. Par ailleurs, certains habitants qui n'habitent pas en « pleine ville » mais dans un petit bourg peuvent parfois juger très vite un lieu de *« trou paumé »* (exemple : Pencran, Brélès sont considérés comme tel par des habitants de Plabennec ou de Saint-Renan, par exemple par Nadine : *« par exemple Brélès, Lanrivoaré c'est pas loin ! Mais pour moi c'est archinul. Alors que c'est à 5 minutes d'ici. »*) : cela montre bien qu'ils ont,

[130] Stéphanie a 38 ans et vit à Saint-Renan. Divorcée, elle vit maintenant en couple avec ses deux enfants de 10 et 13 ans et ceux de son conjoint de 13 et 17 ans, dans une maison qu'ils ont achetée ensemble récemment. Elle est originaire de Saint-Renan. Elle est professeur des écoles dans une petite commune non loin de son domicile et son conjoint travaille à Brest. Ils ont deux voitures.

selon eux, beaucoup d'avantages et sont loin d'habiter dans un endroit sans intérêt. En effet, Christophe parle d'une commune en disant qu'il n'y a rien, pas de commerce, mais il vit lui-même dans une zone éloignée des commerces – la différence est que dans sa commune, le bourg comporte beaucoup de services. Même s'il ne peut pas s'y rendre à pied, ces équipements sont présents dans sa commune.

Au Québec, Lynda[131] exprime aussi ce qu'*est* la banlieue essentiellement par ce qu'elle n'*est pas* :

> *« Ben je trouve que ça se ressemble, campagne banlieue pour moi c'est la même chose c'est tu te retires de la ville, mais t'es tout près de la ville, ça revient à dire un peu ce qu'on avait eu comme discussions t'sais les gens osent pas dire qu'ils sont en campagne ou en banlieue parce que maintenant les banlieues sont comme un peu plus villes. T'sais t'as les épiceries à proximité, t'as des restos… »*

Parmi toutes ces énumérations et tentatives de définitions de leurs lieux de vie, retenons surtout ce qui fait sens dans toutes ces paroles : les habitants n'ont jamais employé d'eux-mêmes le terme *périurbain*. Notons néanmoins quelques exceptions à la fin de certains entretiens, quand je parle de ce terme : certains habitants trouvent qu'il pourrait éventuellement convenir pour qualifier leur lieu de vie, sans paraître grandement convaincus pour autant.

4.2. Entre petites villes, campagne et bord de mer ou « la ville à la campagne »

> « - Oui, et le ressenti ? Par exemple ici, est-ce que c'est plutôt la ville ou est-ce que c'est plutôt la campagne ?
> *A : Ah ! C'est une bonne question… Comment on pourrait dire ça. Ici c'est plutôt la campagne quand même. Oui parce que… J'habiterais peut-être… Au centre de Plouzané je dirais que c'est… On reproduit la ville… (Pause)* ***Ville-campagne*** *je sais pas comment on peut dire ça c'est un peu mieux, mais on peut très bien être à Plouzané comme on serait à Brest. On peut retrouver un peu la même chose. Enfin je dis Plouzané ou une autre… Et nous ici c'est vrai qu'on est… Comme ça revient toujours, les terrains sont plus grands donc on a un peu plus d'isolement, les maisons sont plus grandes aussi, on se sent pas comme un quartier… Comme l'autre quartier où on a vécu à Locmaria. C'est différent. On se sent plus… On arrive là on ferme on est chez nous. Quand c'est petit terrain ben lotissement, on voit chez notre fils il a construit là il a fait une jolie maison enfin c'est bien ! Mais quand il va être sur sa terrasse et qu'il va parler, celui qui est de l'autre côté il entend tout. C'est pas pareil quand même. Maintenant… On a fait comme ça aussi hein ! Le vis à vis aussi est plus important… Enfin peut-être plus important puisque les terrains sont plus petits. On n'a pas la même intimité on va dire. »*

Plusieurs habitants du Pays de Brest, comme Albert qui est cité ici, semblent qualifier leur lieu de vie de « ville à la campagne »[132] afin de restituer cet entremêlement. Pierre Donadieu parle du modèle de la « ville-campagne » qui *« se construit ici à l'interface des valeurs marchandes et non*

[131] Lynda a 47 ans et Mario 49 ans. Ils vivent avec leurs deux filles dans une maison à Saint-Nicolas (Lévis) depuis 17 ans. Ils possèdent également un petit chalet. Lynda travaille à l'Université Laval à Québec et Mario travaille à domicile ou chez ses clients, il se déplace beaucoup. Ils ont un chien. Ils possèdent deux voitures dont une de fonction pour le travail de Mario.

[132] À l'inverse, *« la campagne à la ville »* est également formulée par Gaëlle concernant un de ses anciens lieux de résidence, dans un quartier résidentiel de Brest (rive droite) où *« c'était vert, y'avait de la verdure »*.

marchandes de l'agriculture » mais qui justement *« n'est pas une ville à la campagne »* (Donadieu, 2003, p. 160). Albert, qui habite à Locmaria-Plouzané, fait une comparaison avec la vie dans un lotissement, où il a déjà vécu plus tôt, en famille. Dans le cas de Sophie[133], le souhait était d'ailleurs de conserver pour leur lieu de vie son côté citadin et le désir de campagne de son conjoint, en venant s'installer dans un lotissement situé à quelques kilomètres du bourg de Landerneau. Comme évoqué dans l'ouvrage *La ville insoutenable* par les chercheures Nadine Cattan et Sandrine Berroir, on peut *« considérer la ville-campagne comme un compromis entre un désir de citadinité et un imaginaire pastoral »* (Berque, Bonnin et Ghorra-Gobin, 2006, p. 92). Albert ajoute aussi l'effet village, en mesurant de nouveau ses propos :

> « - Et pour qualifier vraiment Trégana - Locmaria, est-ce que pour toi c'est plutôt un village, une petite ville…
> *A : Moi je traiterais de… Pourtant on a 5000 habitants, mais je traiterais plutôt de* ***village*** *! C'est peut-être pas adapté hein mais… Je pense que cette perception c'est sur l'étendue de la commune, parce que c'est très étalé, et on a pas de… On a des quartiers, des zones constructibles, et puis après il y a des vides, donc ça donne pas la même sensation que sur Plouzané à surface égale. La densité doit pas être la même. (Pause) Un village c'est plus petit mais… Et puis la mairie est un peu… Parce que y'avait un sondage entre guillemets, et les gens est-ce qu'ils voulaient les bus par exemple, et ça avait été un non. Les gens avaient dit non en majorité, ils voulaient pas de transport… Pour justement garder ce côté… Esprit plus campagne… Enfin moins accessible pour pas que tout le monde débarque par là… En particulier les jeunes des zones et compagnie. Même si il y a des cars pour l'été mais c'est pas le… c'est pas les bus qui passent régulièrement. Des fois c'est des inconvénients pour les enfants mais ça avait été voté à l'époque au moins les gens avaient voté contre. »*

Effectivement, au-delà de certains sondages effectués par les communes - celle de Tréouergat avait également réalisé un sondage concernant les transports collectifs -, certaines semblent elles-mêmes avoir bien cerné les désirs des habitants, puisqu'elles vantent les mérites de leur ville à la campagne par des affiches exposées aux entrées et sorties de ville, comme dans les communes de la CCPI (Saint-Renan : la ville à la campagne, Tréouergat : le village nature, Brélès : un bourg de caractère, etc., cf. Figure 28).

Finalement, l'habitant pourrait être plus « urbain » dans un bourg d'une petite commune *périurbaine* ou d'un village qu'en périphérie de Brest : en effet, on y retrouve parfois plus de commodités, de services et d'équipements à proximité, que dans un quartier résidentiel situé rive droite à Brest par exemple. Chaque habitant peut avoir une idée de ce qu'est l'« urbain » : est-ce au niveau de la morphologie, du bâti, des services et commerces ou encore des mobilités (effectivement généralement plus développées dans les grandes villes grâce à un réseau conséquent de bus, de tramway) ? Plusieurs habitants se réfèrent aux réseaux de bus pour déterminer si le lieu est « en ville » ou non et donc pour établir une sorte de catégorisation des

[133] Sophie a 34 ans et vit à Landerneau dans une maison en lotissement avec son conjoint et ses deux jeunes enfants, de 5 mois et 4 ans. Ils ont acheté cette maison il y a deux ans. Elle est assistante sociale et son conjoint est technicien. Ils travaillent tous deux à Brest. Elle a grandi à Brest. Ils ont deux voitures.

lieux qu'ils fréquentent ou qui sont dans leur « rayonnement », comme cité précédemment dans ce chapitre.

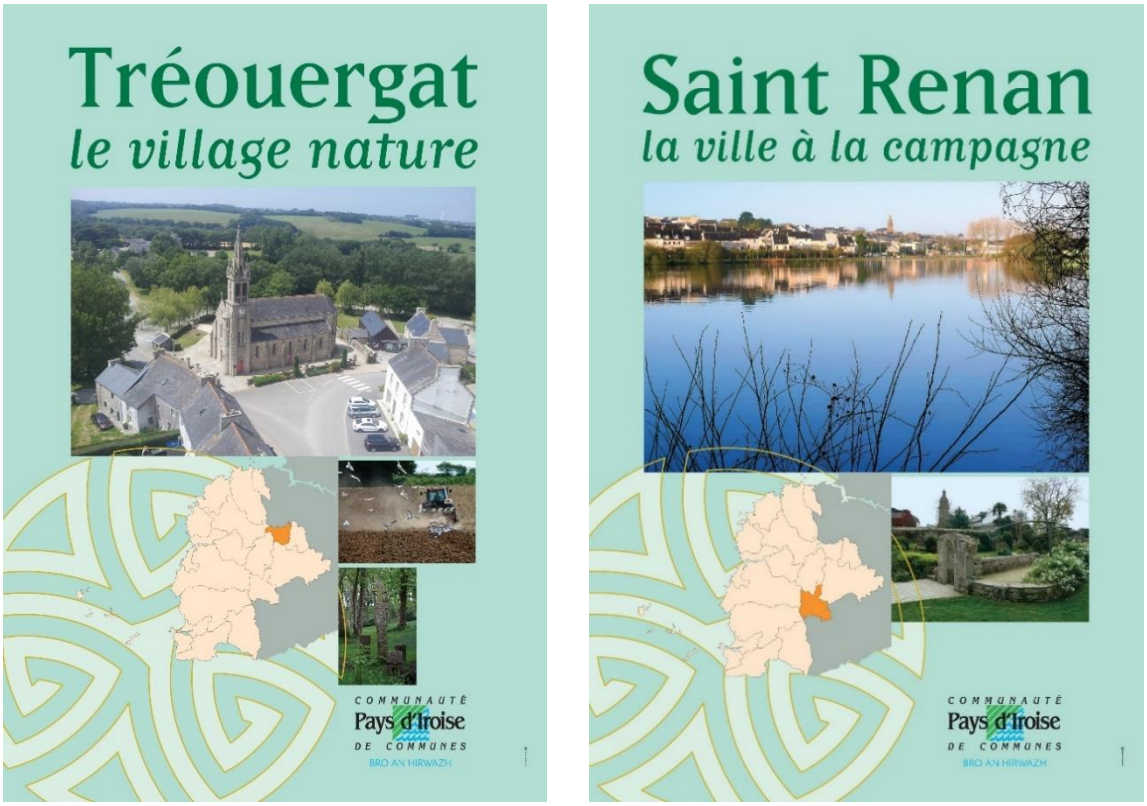


Figure 28 – Tréouergat, « le village nature » et Saint-Renan, « la ville à la campagne ».
Source : affiches de la CCPI

Mentionnons des exemples vus lors des entretiens exploratoires. Un des habitants rencontrés vit à l'échelle du Pays de Brest dans une commune *périurbaine* de première couronne puisque située dans Brest Métropole ; en revanche, à l'échelle de la commune, il habite dans un milieu s'apparentant plutôt à du rural, puisqu'il se trouve à sept kilomètres du bourg et doit prendre sa voiture pour effectuer tous ses déplacements. Il n'y a aucun commerce ou service où il peut se rendre à pied, pas même une boulangerie. Il dit d'ailleurs avoir certaines habitudes de *« gens ruraux »*. Dans le second cas, l'habitante se trouve en lotissement dans une commune à 30 kilomètres de Brest, Le Folgoët - en périmétropolitain ? -, mais près de Lesneven, qui est une ville offrant beaucoup d'équipements, de services, de commerces. Selon le vocabulaire de l'INSEE, sa commune de résidence se trouverait en « deuxième couronne de Brest », mais à l'échelle des deux communes, cette habitante est proche de toutes les aménités urbaines. Elle dit d'ailleurs qu'elle habite « en ville » (en revanche, elle utilise presque toujours la voiture, mais plus par habitude que par réelle nécessité puisque les déplacements à pied ne seraient pas longs). Elle mène donc une vie liée à des habitudes ou du moins des possibilités plus urbaines que l'habitant du premier cas de figure, qui, pourtant, habite dans Brest Métropole. Revenons rapidement sur le terme de périmétropolitain, qui est une expression notamment employée dans le cadre d'une recherche du PUCA : « La ville ordinaire et la métropolisation » (Jeanmonod, Chadoin et Chauvier, 2016) pour désigner des lieux qui ne sont plus sous l'emprise de la métropole ou qui ne bénéficient pas de l'influence économique des villes. Ils peuvent être divers : petits villages

délaissés, périphéries pavillonnaires enclavées, espaces postindustriels, zones postururales… Pour autant, les personnes y vivant peuvent être très en prise avec leurs territoires, par le biais de tactiques habitantes, d'une vie sociale développée, d'entraide entre voisins et ces lieux moins codés et moins codifiés que la grande ville (Chauvier, 2019).

Certains habitants souhaitent clairement vivre en dehors d'une grande ville et le revendiquent. Une amie de l'enquêtée précédente, qui était présente à son domicile avant notre entretien, me raconte que lors de l'une des réunions de l'association de PLUmés[134] avec la municipalité (dans le Finistère), un habitant dit : *« pourquoi vous voulez mettre les gens là où il y a les services, et pourquoi pas faire l'inverse et mettre les services là où les gens veulent vivre ? »* ; elle me raconte, plutôt fière, que des applaudissements se sont élevés dans la petite assemblée. Cela montre bien une vision possible de la part de certains habitants et, même si ces réactions peuvent être contestées, la réalité des territoires étant plus complexe, elle a le mérite d'exprimer des manières de lire et de voir les territoires de certains habitants, ici de communes littorales.

D'autres habitants qualifient leur territoire de « ville », non sans fierté : toutes les aménités de la ville sont présentes selon eux. La différence principale est la taille de la commune, plus petite au niveau géographique (mais le territoire pratiqué est-il réellement plus petit ? Quelles sont les limites de ce territoire ?). En règle générale, la proximité et l'existence d'une plus grande ville sont appréciées (Brest), en complément de la petite ville ou d'un pôle secondaire (Landerneau, Lesneven, Saint-Renan…). Un fonctionnement urbain dans un autre cadre que celui qu'on appelle la ville est donc possible. D'ailleurs, lors d'un entretien avec un père de famille qui vit à Saint-Renan, Gildas, sa fille de 17 ans lui dit :

> *« Sa fille : […] Moi je vais aller en ville avec Marine.*
> *G : Alors c'est quelle ville ?*
> *Sa fille : Saint-Renan !*
> *G : D'accord ! (en s'adressant à moi) Non parce que… elle elle va en ville. Et moi en ville, quand je dis je vais en ville je vais à Brest !*
> *Sa fille : Ah non c'est… sinon je t'aurais dit je vais à Brest ! »*

Plus que de définir les habitants, espaces et lieux, par rapport à la ville ou à la campagne, nous pourrions alors parler d'hybride, avant de parler, simplement, d'*autre chose*, d'un possible alter-urbain.

4.3. Hybridation des lieux : le bon compromis ?

> *« Ailleurs qu'au centre, dans les entre-lieux, dans les confins et aux lisières, zones de déplacement, chemins de traverse, sont cernés les lieux habités et occupés » (Brochot et de La Soudière, 2010, p. 13)*

Les paroles des habitants sont donc assez nuancées : « c'est la campagne mais avec la ville à proximité », « c'est la ville mais calme » etc. Laurence, qui habite à Saint-Renan, me dit : *« Je me sens en campagne et à une distance raisonnable de la ville. »* Une sorte d'hybridation semble s'opérer, avec des définitions proposées par les habitants, entre ville et campagne, qui définissent

[134] Groupements d'habitants s'estimant victimes des PLU (Plans Locaux d'Urbanisme) et des contraintes supplémentaires générées par la loi ALUR (Loi pour l'Accès au Logement et un Urbanisme Rénové).

« leurs » *périurbains*, proposant et exposant tantôt que le lieu où ils habitent possède tous les avantages et de la ville et de la campagne, ou inversement, tous les désavantages des deux réunis. L'habitant du *périurbain* ne fuit pas la ville, mais voudrait les avantages de la ville et de la campagne à la fois ; en somme, bénéficier des aménités de la ville tout en ayant un cadre naturel à proximité. La ville et la campagne ou le littoral : ce sont bien des termes qui évoquent diverses images chez les habitants de ces territoires « d'entre-deux », qui appellent à des représentations et imaginaires variés. D'un côté, l'agriculture, les milieux naturels, les champs, le bord de mer. De l'autre, la ville, les voitures, les boutiques, les immeubles. Certains considèrent que l'hybridation de la ville et de la campagne est nécessaire pour créer de nouveaux lieux et de nouvelles manières d'habiter (Monique parle de cette complémentarité). Sylvie évoque aussi ce bon compromis : *« Non je pense qu'on a trouvé un bon compromis. (Pause) et puis bon là tu vois d'aller se balader t'es dans la campagne en même temps. T'as des belles balades à faire… T'es dans la campagne tout en étant près de la ville quoi. Ça c'est vachement bien. »* Une habitante de Saint-Renan me le raconte aussi, puisqu'elle travaille dans le centre-ville de Brest et met *« grand max une demi-heure pour venir travailler, quand ça bouchonne à Caugan… Sinon 20 minutes »*. Elle ajoute que, le soir, *« après le boulot je vais prendre le goûter avec mes enfants à la plage à Ploumoguer. Allez dire ça à vos amis parisiens, bordelais ou lyonnais… »*

Ces lieux ne seraient donc ni complètement la ville, ni complètement la campagne, mais un savant mélange des deux, à la fois en termes de paysages, d'imaginaires, de pratiques, de bâti, de relations sociales, etc. De plus, ces lieux *périurbains* ne signifient pas uniquement vivre en lotissement, comme pour Pierre et Nadine qui habitent maintenant dans une « maison isolée » (maison située au bout d'une allée et dans une impasse) : *« Mais avec du recul c'est pas sûr qu'on aurait fait construire en lotissement, pour être serrés avec les voisins, avec plein de monde autour de nous… »* Plusieurs habitants tiennent ces propos : ils souhaitent habiter « quelque part » pas trop loin de Brest mais plutôt autour, sans avoir de voisins trop proches, et non pas dans un lotissement. Les habitants veulent finalement trouver cette bonne distance, ni trop loin de rien, ni trop près de tout[135], dans un équilibre spatial qui leur convient. Laurence développe son ressenti vis-à-vis de la ville et de la campagne, elle qui est issue d'une famille de paysans et a aussi vécu en centre-ville de Brest plus tard dans son parcours ; elle évoque aussi un souvenir, qu'elle ne voulait pas reproduire ; ces explications illustrent plutôt bien la complexité des imaginaires et des lieux :

> « - La ville et la campagne en général, qu'est-ce que ça vous évoque ?
> *L : Mon cœur penche du côté de la campagne. Je suis du côté de ma mère d'une famille de paysans. (Sourire) Et… Ma mère une fois veuve a racheté une maison avec un grand jardin, tout fouillis, et elle dit qu'elle y retrouve un peu ses racines. Moi je pense que j'ai besoin ! De… De verdure autour de moi. Et puis comme je te disais je suis quand même d'un tempérament un peu sauvage, peu sociable, j'aime bien la solitude, enfin c'est rigolo de dire ça quand on a sept enfants, on n'a pas un instant de solitude, j'ai un métier aussi qui m'expose beaucoup à la relation, toute la journée, et j'apprécie, d'ailleurs mon mari essaie de couper les arbres, quand je rentre chez moi, si ça pouvait*

[135] On peut faire un parallèle avec la « bonne distance sociale » entre les individus, évoquée par M. Lussault (Lussault, 2003).

être ceint d'arbres, ce serait bien ! (Rires) C'est vraiment un sas de respiration, de silence, symboliquement c'est un peu ça. La ville pour moi c'est plus bruyant, plus actif, plus dynamique, plus…
- Et malgré tout vous vous êtes plu quand même à Brest ?
L : Oui ! Eh bien écoute on avait une petite vie de quartier, c'était la ville mais des petits quartiers très résidentiels aussi. Lambézellec c'est une petite ville dans la ville, on est très loin du… (pause)
- En centre-ville, ça vous aurait moins plu vous pensez ?
L : Alors moi je reconnais des tas d'avantage au centre-ville hein ! La proximité, si j'habitais en face du Quartz sûrement que j'irais plus souvent… Si… Il y a des choses merveilleuses, les bibliothèques les choses comme ça… Voilà mais avec la vie que nous avons, une famille nombreuse pendant longtemps, j'ai trouvé plus vivable le côté campagne que le côté ville oui. (Pause) Je sais que ma maman… On a vécu en famille rue Saint-Sens, c'était au quatrième étage, sans ascenseur. Je me souviens, je me revois, ma mère, mes petites sœurs qui ont 20 ans de moins avaient un an ou deux, on allait faire les courses, moi j'étais donc l'aînée, on avait les cabas, les petites dans les bras, quatre étages à monter, je m'étais dit "ma petite fille, si tu as des enfants un jour […] t'auras la maison de plain-pied avec la voiture qui arrive juste devant !" (Rires) »

Certains vont jusqu'à parler non pas de compromis mais d'idéal, en contrebalançant d'ailleurs les explications financières parfois tenues concernant le choix d'aller à la campagne plutôt qu'en ville :

« - Donc c'est pas non plus que tu as quitté Brest parce que… Enfin, tu t'es pas sentie rejetée de la ville ?
G : Oh non, non non pas du tout ! C'est juste que je pouvais avoir mon idéal à la campagne… non c'est un choix, c'est pas une nécessité. C'est vraiment un choix, parce que même financièrement parlant… À Brest par exemple j'avais moins [de frais] d'essence. Donc… non après, je pense pas que ça va être… Bon sur l'achat oui c'est moins cher, mais après sur la vie je suis pas persuadée qu'il y ait une grande différence, dans notre région hein. Je sais qu'ailleurs oui mais… Ici je suis pas persuadée. Parce que même au contraire… Par exemple faire ses courses, au niveau coût de la vie, je pense clairement que faire ses courses à Brest c'est moins cher que faire ses courses à Plouarzel, où ils ont le monopole du commerce, sur Brest il y a toute la concurrence donc… Après ça se joue pas à beaucoup, mais ouais je pense. »

Au-delà de choix personnels, familiaux, le travail détermine régulièrement le lieu d'habitation ; les habitants veulent résider près de l'endroit où ils exercent leur activité professionnelle, qui ne se trouve pas toujours au centre-ville de Brest. Ils s'installent alors dans une petite ville et profitent de cette proximité, comme le mari d'Annie qui travaille à Saint-Renan, Christine à Ploudalmézeau, le mari de Laurence à Saint-Renan, Monique à Ploumoguer, etc., ce qui contribue à cette espèce d'hybridation.

Ce qu'il y a *entre* les communes que les habitants fréquentent est important : cela peut donner l'impression de vivre en campagne ou non, d'avoir un long temps de route ou non. Par exemple, sur les trajets de Saint-Renan jusqu'à Brest ou de Milizac jusqu'à Brest, les paysages ne sont pas les mêmes : les habitants expriment de grandes différences dans leurs ressentis, alors que la distance est presque similaire. Les routes ne sont pas les mêmes, les paysages non plus : virages, champs ou bâtis, mobiliers urbains, etc. Ces éléments mobilisent des imaginaires différents, en plus des communes et de leurs bourgs en eux-mêmes.

Figure 29 – Route de Plouzané, entre Brest et Plougonvelin.
Source : Paul Michalet, 2020

Les représentations et imaginaires des lieux où les habitants n'habitent pas mais qu'ils pratiquent sont également importants à prendre en compte, même si les habitants s'y rendent seulement de manière occasionnelle ou pour des activités bien précises (travail, scolarités des enfants, loisirs, balade dominicale, etc.). Plusieurs habitants évoquent des communes où ils apprécient se rendre, dont ils aiment certains aspects, sans pour autant vouloir y vivre.

Même cette hybridation évoquée entre ville, campagne et littoral ne paraît pas permettre à tous les habitants de définir le lieu dans lequel ils habitent de manière simple, ni de se définir eux-mêmes par rapport à ces lieux, même si certains habitants trouvent des alternatives à la campagne et à la ville : par exemple, « une petite ville » ou encore « la ville à la campagne ». Pour d'autres, ces termes ne sont pas tout à fait justes. Nous avons vu que les territoires, lieux et espaces, tout comme les individus, seraient possiblement urbains, ruraux, *périurbains*, ou un mélange des trois. La double échelle d'intensité proposée par L. Devisme et A. Brès pourrait inciter *« à sortir des analyses duales - entre urbain et rural, entre ville planifiée et non planifiée - et à appréhender plus finement les zones grises, en transition temporelle et/ou spatiale entre ces deux pôles »* (Brès et Devisme, 2020, p. 137).

5) La banlieue québécoise : entre tissus résidentiels, centralités et anciens quartiers de banlieues

5.1. Les imaginaires habitants autour de la banlieue québécoise

Lundi 3 septembre 2018, jour férié
Je pars me balader dans le quartier, résidentiel, pour rejoindre les rives du fleuve Saint-Laurent, à quinze-vingt minutes à pied de chez moi. Je flâne devant toutes les belles maisons, en bois, en brique, avec des sous-sols, des toitures noires ou parfois rouges, des jardins parfaitement entretenus. D'ailleurs je vois plusieurs personnes en train de jardiner. Beaucoup de sportifs et de couples ou familles avec enfants courent, font du vélo ou promènent leurs chiens sur les quais du fleuve. C'est un endroit à la fois naturel avec le fleuve et les falaises, et à la fois urbain avec le belvédère, le mobilier extérieur en bois et, au loin, les grands ponts d'entrée de la ville de Québec.

Figure 30 – Maisons dans un quartier résidentiel, Sainte-Foy (Québec).
Source : Florie Colin, 2018

Cette description et ces photos prises lors de promenades autour de la maison (dans un quartier plutôt huppé[136]), en apparence anodines, du moins quotidiennes, permettent d'enclencher les réflexions sur les imaginaires de banlieues québécoises. En effet, cet extrait des *Chroniques québécoises* racontant une de mes expériences, peu de temps après mon arrivée à Québec, permet de donner une première image de la banlieue, dans un quartier résidentiel. Rappelons qu'au Québec, le terme de « banlieue » ne qualifie pas les mêmes espaces et lieux qu'en France, comme vu au chapitre 1 : il peut alors être assimilé au *périurbain*. Voyons les images que la banlieue suscite au Québec.

Figure 31 – Banlieue « huppée » de Québec (avenue de Laune en haut, avenue des Braves en bas).
Source : Florie Colin, 2018

[136] Les échanges avec Marylin et Jonathan à propos de mon quartier d'habitation en attestent également :
« M : ça c'est la ville… Puis les gens riches.
J : Sillery c'est un quartier plus vieux, c'était l'élite, c'était les gens vraiment fortunés qui habitaient là y'a 80-100 ans.
M : même les blocs-appartements, pour un 4 1/2 c'est 1000, 1 200 piasses… C'est neuf c'est comme un condo mais c'est cher. Tandis que moi quand j'ai commencé à habiter là les 4 1/2 c'était à 700, ça montait jusque 800 mais dès que tu t'en vas vers ce coin, c'est plus cher… »

Voici des images archétypales de la banlieue « huppée », « chic », que l'on peut retrouver dans certains quartiers de la ville de Québec. Le modèle d'habitation est ici centré sur la maison, un peu loin des logements collectifs, avec une grande dimension paysagère voire de monumentalité dans l'esthétique et l'architecture. Jonathan[137] évoque la culture américaine : *« c'est sûr que l'image qu'on se fait dans les films, la banlieue… c'est pas Beverly Hills mais presque ! »* Les images de la banlieue plus classique, courante, seraient celles du bungalow ou de la maison à deux étages presque toutes pareilles, d'une pelouse bien entretenue, de fleurs mais pas d'arbres, de voitures et VUS[138] garés dans la cour, d'asphalte, et d'une piscine comme le précise Jonathan et Marylin lorsque l'on parle des différents imaginaires associés aux lieux.

> *« J : […]* ***Puis banlieue… piscine !*** *C'est hallucinant à Québec la quantité de piscines qu'il y a. ça me renverse.*
> *M : Google Maps, tu vois du bleu partout !*
> *J : Je me rendais pas compte parce que j'ai grandi là-dedans. Chez mes parents y'avait une piscine, tous les voisins avaient une piscine. Parce que c'est pas "normal" mais c'est juste que c'est pas remarquable. Mais quand je suis parti en appartement, après ça avec mon travail, je me suis mis à aller chez les gens un peu partout, tout le monde a une piscine ! Tout le monde a une piscine avec une clôture, généralement pour mettre la piscine on enlève un arbre, puis pour qu'il y ait du soleil sur la piscine on enlève l'autre arbre. Ça fait des grands champs de maisons avec des piscines, aucun arbre, aucune ombre ; la seule partie de verdure qu'on voit c'est la pelouse mais ça compte pas pour de la végétation pour moi ! Toutes les banlieues sont pas comme ça, il y en a qui ont les arbres, les gens font l'effort de garder l'ombre chez eux, dans Beauport beaucoup là. Presque pas d'arbres c'est vraiment dommage, ça enlève la qualité de vie… La canopée ça s'appelle je pense ! On a besoin d'ombre autant que de soleil, les gens veulent climatiser parce qu'il y a du soleil sur la maison tout l'été, toute la journée, ça climatise plus, les gens ils sortent dehors ils rentrent dans la piscine puis rerentrent… La qualité de l'air, il y a pas d'oiseaux… Je trouve ça un peu mort la banlieue.*
> *M : en plus il y en a qui jugent quand certains font des jardins en avant… Elle habite un peu au Nord d'ici la madame qui cultivait des tomates, c'est elle le débat là… Les voisins se sont plaints, l'argument c'était qu'ils essayaient de vendre leur maison. Ils disaient que* ***c'était laid.***
> *J : ils disaient que c'était pas beau puis que ça faisait fuir les acheteurs.*
> *M : que ça dévaluait leur maison… Si c'était de la ferraillerie ou des poubelles ça peut se comprendre mais là c'était juste des plants !*
> *J :* ***il y a une image, c'est la maison avec peut-être des fleurs… Avec une voiture, idéalement une entrée en asphalte, parce que les cailloux… C'est ça la bonne maison de banlieue, le modèle conçu qu'on fait pousser…***
> *M : il y a même des places où les entrepreneurs sont supposés de mettre un tant de pourcentages de plantes ou de gazon en avant, il y en a qui respectent pas, des fois il y a des allées en asphalte et en pierres puis pas du tout de gazon, puis dans une rangée d'une quinzaine il y a une personne qui avait mis gazon, arbres, arbustes puis là tous*

[137] Jonathan a 28 ans et Marylin 30 ans, ils vivent dans une maison qu'ils ont achetée il y a peu de temps à Charlesbourg. Ils sont tous deux originaires de banlieues de Québec. Ils sont travailleurs indépendants. Ils ont deux voitures. *Marylin est la sœur de Cynthia.*
[138] VUS : Véhicules Utilitaires Sport.

les autres voulaient faire enlever alors que c'était le seul qui respectait la loi de la ville… C'est fort l'espèce de "propre" comme s'il y avait rien d'autre que du gazon qui était propre… »

On voit que le critère esthétique peut avoir de l'importance. Par ailleurs, comme Jonathan, de nombreux habitants des banlieues ont grandi dans de semblables paysages, qui constituent donc pour eux un milieu de vie évident. Les plans d'eau, les boisés, la nature en général (sauvage mais aussi domestiquée, contrôlée comme vu précédemment) jouent un grand rôle dans le choix de localisation au Québec. En ce qui concerne les piscines dont il parle, en effet, dans les lotissements des années 1980, de nombreux habitants faisaient construire des piscines ; cette évocation est fréquente lorsque les habitants parlent de la banlieue.

Figure 32 - Les nombreuses piscines du quartier de Beauport à Québec, autour de l'avenue Saint-Michel. Source : Google Earth, images de 2015

Pour Isabelle, les images de la banlieue sont non pas liées à l'esthétique mais surtout aux modes de vie familiaux : pour elle, la banlieue c'est *« la famille, un grand terrain, la nature, le chien, les enfants qui courent partout, le besoin d'avoir un véhicule »*. Outre ce modèle de la maison et de la famille, on peut aussi retrouver l'imaginaire autour des grandes routes mais aussi des centres d'achats.

Samedi 10 novembre 2018
Il a beaucoup neigé la veille au soir et durant la nuit ; une belle surprise au réveil quand j'ouvre mes persiennes. La neige continue de tomber en gros flocons. Je marche dans la rue de l'Église, ce n'est pas facile, il y a de grosses flaques… Je croise un monsieur qui lui aussi paraît être gêné, on se regarde, il me parle rapidement en enjambant une énorme flaque : « Hiii… tabarnouche ! » Je traverse le boulevard Laurier, puis le parking de Walmart, qui est bien rempli. Je suis contente d'arriver à l'abri ; il y a du monde dans les centres d'achats en cette fin de matinée. Certaines personnes sont encore emmitouflées, d'autres sont vraiment découvertes. À l'intérieur, effectivement, il fait (trop) chaud.

Lundi 12 novembre 2018

> *Je prends l'autobus en direction du sud de Charlesbourg, limite Limoilou, ce qui me prend environ une heure. Lorsque j'arrive, le décor a changé : le Tim Hortons, les centres d'achats, les panneaux publicitaires et les grands stationnements apparaissent, après les petits immeubles bas et le tissu assez dense de la ville.*

La banlieue est souvent vue par les habitants comme un lieu réunissant les inconvénients de la ville et de la campagne, ou les avantages des deux. Au-delà de cette manière de la définir en faisant référence à la ville et à la campagne, certains habitants font allusion aux différentiations des banlieues, en évoquant notamment les *« banlieues bien pensées »* comme Anne-Marie ou encore Jonathan et Marylin. Elles seraient proches des services, des autobus, mais aussi des boisés et du fleuve. Concernant la population vivant en banlieue, l'ouvrage *La banlieue revisitée* montre que, plus que des citadins, ce sont surtout des gens des campagnes qui s'installent en banlieue, s'appuyant sur le fait qu'ils savent comment un quartier de banlieue fonctionne (Fortin, Després et Vachon, 2002). Marylin, en parlant de la banlieue de Sainte-Foy, affirme que *« si toutes les banlieues étaient comme ça ce serait correct »*. Mais, justement, cette banlieue a un statut bien particulier : elle est « ancienne », le quartier étant au fil du temps devenu central.

5.2. Se situer aux limites, aux frontières : quartiers de banlieue ou tissus résidentiels en centralité ?

> « - Et donc pour toi est-ce que c'est vraiment quand même la banlieue ici ou… ? Est-ce que tu dirais que tu habites en banlieue par exemple ?
> *J : Ben c'est drôle, non ! J'aurais pas dit ça ! Pourtant… Toi tu dirais… (s'adresse à son mari) J'ai jamais pensé que je restais en banlieue… C'est pas un mot qui m'est venu dans la bouche. Ouais. T'sais j'dois dire Lac Saint-Joseph ça c'est une banlieue. Parce que c'est loin ! Saint-Augustin village je dirais que c'est une banlieue. Moi je dirais pas que je suis en banlieue mais probablement que oui là ! (Pause) Du fait aussi qu'on soit obligé de prendre un autre autobus pour venir ici.*
> - (Pause) Parce que pour toi la banlieue qu'est-ce que ça t'évoquerait, si on parle de banlieues, c'est quoi les images vraiment qui te viendraient en tête ?
> *J : (Réfléchit) Ben… Un peu inaccessible au niveau transports en commun. Hmm. Comme mettons Lac Saint-Joseph, ou Lac-Beauport, peut-être encore plus nature… Je sais pas. »*

Josée vit à Saint-Augustin-de-Desmaures et ne s'est jamais dit qu'elle habitait en banlieue. Elle n'a jamais formulé ce terme ou qualifié ainsi son quartier dans le quotidien, comme cela peut arriver fréquemment avec le terme de *périurbain*. Pourtant, beaucoup diraient que son quartier en est un de banlieue. Certains habitants peuvent parfois se sentir étrangers à un monde, par exemple celui des banlieues, comme c'est le cas de Marjorie[139]. J.-M. Besse précise : *« Habiter comme étranger c'est, par conséquent, rester dans une certaine distance avec le monde nouveau dans lequel on habite pourtant. C'est ne pas être complètement dedans, c'est rester, volontairement ou non, au bord de ce monde, où l'on se retrouve comme sur ses marges »* (Besse, 2013, p. 217).

[139] Marjorie a 45 ans et son conjoint 51 ans. Ils habitent dans une maison dans le quartier Saint-Roch à Québec, maison qu'elle a achetée seule il y a quinze ans. Ils imaginent maintenant un potentiel déménagement en banlieue. Elle est chercheure à l'Université Laval et lui travaille au parc technologique de Québec non loin de l'Ancienne-Lorette. Elle a une fille de 19 ans qui vient parfois avec son ami. Ils ont un chat. Ils ont une voiture qu'ils utilisent peu.

Outre une marge symbolique, comme évoquée ici, on peut aussi se retrouver aux limites, aux marges, aux lisières, de manière spatiale. Sur le terrain québécois, où nous nous sommes intéressés aux anciennes banlieues et donc à des lieux ayant évolué relativement rapidement dans le temps, devenant pour certains des centralités ou des polarités, nous questionnons d'autant plus le rapport des habitants à ces différents lieux. Une réflexion autour des tissus résidentiels, qui ne sont pas à assimiler automatiquement aux lieux *périurbains*, apparaît : on constate un décrochage immédiat entre l'assimilation du pavillonnaire au *périurbain,* sans association évidente ou immédiate entre les deux, ni d'effet de causalité. En effet, il est important de dissocier les quartiers de banlieues des tissus ou quartiers résidentiels et des polarités et centralités. Les structures pavillonnaires ont d'ailleurs modifié les notions de centre-ville. Un tissu résidentiel peut se trouver en centralité et des bâtiments plus denses dans des périphéries, le tout dans des limites qui peuvent être floues. Parmi ces flous éloquents, les habitants ont aussi des difficultés à définir le (ou les) centre-ville(s), comme l'évoquent les propos de Sonia[140] :

> « - Pour toi où est le centre-ville de Québec vraiment ?
> *S : (Rires) C'est une question piège parce qu'il n'y en a pas ! Juste un. Euh… Le centre-ville traditionnel ça serait justement Vieux-Québec en incluant la Colline Parlementaire puis même Montcalm, le quartier des spectacles ils appellent, quartier des arts je pense ça s'appelle. Ça ce serait le vrai centre-ville. Mais par contre la ville considère qu'ici dans Sainte-Foy on est un deuxième centre-ville, le centre-ville d'affaires. Qui pousse pour ça, leur développement est basé là-dessus. Puis si on regarde ce qui a été poussé comme développement aussi dans tout le Bourgneuf ! Créer une ville avec des services et tout ça, on pourrait même aller dire qu'il y a un genre de centre-ville dans le Bourgneuf. C'est pas… c'est pas du niveau du centre-ville mais il y a plus des pôles, il y a des villes comme ça aux États-Unis aussi où on fait des triangles au lieu de faire un seul centre-ville. »*

G. Mercier et F. Roy expliquent d'ailleurs que *« la conception de la centralité urbaine constitue un projet en constante évolution »* (Mercier et Roy, 2014, p. 55) et qu'*« il est apparu nécessaire de déployer la centralité en des pôles distincts, chacun assumant un rôle propre »* (Mercier et Roy, 2014, p. 62).

Prenons un autre cas concret. Avant d'arriver sur le terrain québécois, je pensais venir habiter en banlieue (j'avais trouvé mon logement à distance, depuis la France). Finalement, la venue d'accidents et de quiproquos porte ses fruits : cette apparente banlieue où je vis durant trois mois et demi, Sainte-Foy, est en fait une ancienne banlieue mais qui ne l'est plus tout à fait aujourd'hui. J'ai moi-même ici été « victime » des représentations et images que j'avais en tête ! C'est bien dans une maison de banlieue que j'ai vécu, mais une banlieue qui l'était il y a 50 ans. En revanche, le tissu résidentiel pavillonnaire est une réalité et côtoie des espaces plus denses et avec des usages diversifiés : ce lieu où je réside est d'ailleurs qualifié tantôt de nouveau centre-ville, tantôt de centre-ville des affaires. En s'y installant, l'habitant recherche certaines qualités dans ce tissu

[140] Sonia a 47 ans. Elle vit dans une maison avec son mari et leurs fils de 13 ans, maison qu'ils ont achetée il y a 9 ans. Elle est originaire d'une petite ville proche de Rimouski. Elle a vécu à Montréal puis à Boston avant de revenir à Montréal puis à Québec. Elle est chercheure à l'Université Laval à Québec. Elle fait partie du Conseil de quartier Saint-Louis. Ils ont une voiture. *Sonia est une amie de Lucie.*

pavillonnaire, où un idéal est parfois projeté. Voici les échanges avec Jonathan et Marylin concernant le quartier particulier de Sainte-Foy et son évolution :

> « - Oui y'a plusieurs pôles…
> *M : Oui… D'où l'étalement… Ma mère elle a déjà été dans l'urbanisme dans les années 80, avant que Place Laurier Place Sainte-Foy s'installent. Puis à ce moment-là les gens ils se posaient la question d'où allaient s'installer ces centres d'achats. Y'en a qui disaient dans le Vieux-Québec… vieux Québec et la rue Saint-Joseph c'est l'ancienne rue marchande qui passait… historiquement, quand y'avait encore des calèches et tout ça, les gens prenaient ça jusque Montréal.*
> *J : c'était la route transquébécoise qui partait de l'est, par cette rue.*
> *M : c'est resté une rue marchande, par exemple Saint-Joseph. Mais avant que les centres d'achats soient sur le boulevard Laurier, il y avait comme rien, des petites maisons des trucs mais… C'était une grosse route qui allait jusque Montréal. Quand ils se sont installés là, c'était un "beat" qui a fait mais ça l'a marché ! ça a donné de la valeur à ce truc-là. Ça reste que… Il y a des hôtels. Il y a des touristes qui disent "ah oui j'ai un hôtel au centre-ville" et là on fait comme "tu t'es fait avoir ! T'es mieux d'être au Vieux-Québec !" »*

L'ancienne banlieue de Sainte-Foy est donc petit à petit devenue une centralité : en effet, elle a vu se construire sur ses champs l'hôpital, puis les centres commerciaux et l'Université, à partir des années 1960. En 1976 se joue l'« opération centre-ville » qui suscite des débats : finalement, une sorte de compromis est trouvé entre la population et le pouvoir municipal, qui continue en fait le même type de développement urbain (Hulbert, 1981, p. 378). Depuis les fusions municipales de 2002, elle est devenue une polarité très importante. Certains habitants précisent d'ailleurs que les banlieues des années 1960 sont maintenant encerclées par la haute centralité et que certains secteurs de ces premières banlieues ont été happés par la ville, ou que la banlieue s'est fait *« entourée par la ville »* comme le dit Lucie. Sainte-Foy est un quartier encore situé en banlieue dans certains imaginaires, même si pour plusieurs, du fait de sa nouvelle morphologie, elle ne l'est plus. Il existe d'ailleurs une différence d'imaginaires entre les habitants qui ont vu le quartier évoluer et passer d'une ancienne banlieue à une nouvelle polarité de la ville de Québec, et ceux qui sont arrivés plus récemment dans ce secteur qui la perçoivent moins comme une banlieue n'ayant pas vu son évolution. Interroger les habitants d'anciennes banlieues, à la frontière avec les nouveaux centres-villes qui se déploient, ceux qui se trouvent dans des lieux qui ont rapidement évolué, permet d'aller au plus proche de ces questions et de bousculer le cadre conceptuel jusqu'alors établi et le mettre en mouvement, par l'immersion dans le quartier de « Saint-Louis de France » à Sainte-Foy. L'entretien avec Jonathan et Marylin est particulièrement éclairant pour l'exploration de cette thématique. Ils ont des visions assez différentes de la banlieue qui ressortent d'ailleurs seulement au fur et à mesure de l'entretien. Jonathan semble plus dans une posture de « défense » de la banlieue, face à Marylin qui, elle, « préfère » la ville ; elle pense que si elle avait totalement le choix - notamment financièrement - elle habiterait plutôt en « pleine ville ». Ils semblent eux-mêmes avoir du mal à donner des définitions et encore plus à se mettre d'accord, ils n'ont pas les mêmes critères :

> « - Et ici vous considérez que vous habitez où ?
> *J : C'est vraiment difficile à dire…*

M : on est en ville parce qu'on est de ce bord-ci de l'autoroute.
J : Ouais. Je pense que c'est l'autoroute qui coupe, y'a vraiment une coupure, on le sent presque dans l'air quand on change de côté de l'autoroute…
M : Limoilou c'est considéré en ville, Charlesbourg c'est rendu considéré en banlieue…
J : mon sentiment c'est aussi les blocs-appartement. On en a plusieurs autour et c'est quelque chose qu'on retrouve moins en banlieue. On en voit encore si on continue de monter mais de moins en moins. Moi c'est un truc qui me fait sentir en ville. Plus que trois portes là disons un 12 appartements, 16, 20… C'est plus dense, presque pas d'espace de terrain, des voitures stationnées tout le tour puis… Puis plus on descend vers le sud, on arrive dans Saint-Roch où c'est que du bloc. »

Figure 33 - Bungalow de Jonathan et Marylin jouxtant un bloc-appartements à la limite de l'autoroute, entre Limoilou et Charlesbourg.
Source : GoogleMaps, images de 2018.

« - Vous avez visité des choses de l'autre côté de l'autoroute ?
M : Moi c'est never !
J : c'est le plus loin qu'on ait visité ici. Les autres qu'on a visités c'était au Sud d'ici, Limoilou, Saint-Sauveur…
M : moi je voulais même en bas de la 18e, ça c'est comme ma limite de vraie ville à moi. Tandis qu'entre la 18e et la 42e, c'est comme en train de devenir la banlieue…
- Toi tu voulais être plus en ville ?
M : moi j'ai été habituée plus comme ça aussi, j'ai habité à Sillery sur la rue Painchaud, la rue Myrand… J'ai vraiment plus habité dans ces coins-là. Jonathan il est habitué d'habiter loin.
J : Moi je considère que la rue Myrand c'est la banlieue ! C'est parce que c'est proche de l'Université c'est un peu plus dense mais…
M : moi je trouve que la différence entre la banlieue et la ville, c'est le type de commerces. Quand j'habitais sur la rue Myrand, y'avait un petit café, y'avait une boulangerie, y'avait plein de petits trucs comme ça puis tu pouvais marcher un peu plus loin au coin de Saint-Sacrement Sainte-Foy, puis y'avait une autre boulangerie, un autre petit café, puis c'était pas le même nom, c'était pas le Tim Hortons, c'était Chez madame Lise ou… Tandis que t'arrives ici, t'as des gros centres d'achats, les gens vont en auto. Même si le Costco il est à 2 minutes on peut pas y aller à pied là !
J : Je reviendrai pas avec une épicerie de Costco à pied !
M : Quand j'étais sur la rue Myrand, j'allais au Provigo à pied. Ça me prenait 5 minutes, j'achetais de la nourriture je revenais, je parle du Provigo mais y'avait plein de petits…

Pizzeria, boulangerie… pour moi ça c'était vraiment la ville… Quand je travaille à Saint-Roch, en face y'a un café, à côté y'a un truc asiatique… Tu peux faire à pied plein de petits commerces diversifiés. Tandis que ici c'est tous des grosses entreprises, Home Dépôt, Canadian Tire, Costco… C'est les grosses marques, c'est un gros truc tu irais pas là à pied juste traverser le stationnement ça te prends 10 minutes…
- Et donc pour toi Jonathan l'avenue Myrand c'est la banlieue ?
J : ben moi ma définition…
M : T'as jamais habité dessus par exemple ! (Je ris)
J : J'habitais la rue à côté, Painchaud, pendant deux ans ! Ce que tu définis là moi je considère que c'est une banlieue bien pensée. C'est une super bonne idée puis c'est super cool d'avoir cet accès-là de proximité à pied, on peut aller facilement sans nécessairement prendre la voiture mais ça reste que à l'exception de la rue Myrand où c'est un peu plus dense, les rues derrière c'est que des maisons. Avec des terrains. J'oserais même dire des piscines.
M : c'est que des blocs en fait. Des petits blocs de trois étages…
J : Dans toutes les rues rappelle-toi, les autres c'est des maisons ! Myrand, Painchaud Sainte Foy c'est plus dense, c'est des blocs mais entre tout ça c'est des maisons.
M : des maisons et des blocs !
J : c'est mélangé mais j'appelle pas ça la ville. C'est ma perception, j'appellerais ça une banlieue bien pensée où il y a une offre diversifiée, une cohabitation maisons blocs, un supermarché mais aussi des commerces de proximité, boulangerie bar resto etc., facile à desservir… l'autobus qui passe juste à côté.
M : moi je considère ça comme la ville.
J : ça dépend des critères. »

L'explication de Marylin autour de la limite de l'autoroute comme un lieu où elle peut habiter d'un côté, et où elle ne voudrait jamais vivre de l'autre, est symbolique et forte dans son imaginaire. Finalement, on sent ici un clivage de définitions de leur lieu de vie actuel mais aussi d'un autre lieu de vie autour de l'avenue Myrand, situé dans le quartier universitaire de Sainte-Foy, entre l'Université et le quartier de Saint-Sacrement. Marylin explique que, pour elle, les commerces sont un bon indicateur de ce que serait la banlieue ou la ville. Jonathan, de son côté, revient sur cette idée de « banlieue bien pensée ». On voit toute la complexité de ces lieux évoluant, se transformant, à la fois dans le paysage, dans le bâti mais aussi dans les modes de vie, les représentations. Cette question des limites entre villes, banlieues et campagnes est relativement présente lors des entretiens. Les représentations sont en effet contrastées. Françoise[141] m'en parle elle aussi, entre campagne et banlieue cette-fois ci :

« - Donc ouais là pour vous vous considérez que vous êtes vraiment en banlieue !
F : Ouais. (Pause) Y'a une de mes amies qui m'a toujours dit que j'étais en campagne ici, mais moi je me disais qu'avec le nombre d'habitants de Charlesbourg maintenant on est passé pas mal loin de la campagne là ! (Rires) »

[141] Françoise a 62 ans et vit avec son conjoint et sa fille qui est étudiante, dans un bungalow à Charlesbourg. Elle l'a acheté seule il y a 31 ans et y a fait beaucoup de travaux. Elle est à la retraite depuis peu. Ils ont quelques propriétés : une érablière et un chalet devenu une vraie maison de campagne. Elle a toujours vécu dans ce quartier. Ils ont un chat. Ils possèdent 4 voitures.

Ayant interrogé beaucoup de personnes vivant actuellement dans d'anciennes banlieues québécoises, elles me disent souvent que quelques rues, quelques mètres plus loin, derrière cette route, c'est la banlieue, mais que leur maison et donc eux n'y sont pas ; elles seraient plutôt en frontière, à la bordure. Pour ces habitants, résider derrière cette limite symbolique serait alors « trop loin » : comment se matérialisent et sont déterminées ces frontières ? Sont-elles toujours incontestablement au-delà de là où on habite ? Cela leur permet aussi de disposer de plusieurs possibilités pour qualifier leur lieu de vie, dans la mesure où ils sont « dans le flou » ; ils peuvent presque « choisir » ce qui les arrange, entre ancienne ou nouvelle banlieue (les exemples de Jonathan et Marylin ou encore d'Alice et Sébastien le montrent bien). Ce phénomène s'observe lorsque l'on se trouve dans d'anciennes banlieues, ou en lisière. En revanche, on le retrouve moins dans des banlieues qui sont largement identifiées comme telles, comme c'est le cas de Saint-Augustin-de-Desmaures par exemple : Isabelle et Josée admettent et considèrent habiter en banlieue, même si pour Josée, c'est plus nuancé. Alice et Sébastien[142] vivent à Beauport, et donc dans une ancienne banlieue. Ils considèrent qu'ils habitent non pas en ville, en banlieue ou à la campagne, mais dans un mélange des trois. Sébastien précise qu'*« en étant à Beauport, ici il y a tout ! T'as les épiceries, t'as les pharmacies[143]… T'as les parcs…* » Les parents d'Alice qualifient en revanche de banlieue là où habite leur fille, alors que pour elle et son conjoint, c'est à quelques mètres de là, près de l'autoroute, qu'elle commence ; ils se considèrent à la limite. Mais, d'après les échanges, c'est plutôt l'idée qu'ils n'habitent pas dans une banlieue dont ils se font une certaine représentation, pleine de clichés, qu'ils ont en tête : finalement, cette banlieue très stéréotypée existe-t-elle ? En effet, ils en ont une image négative, et plutôt que d'imaginer changer leur définition de la banlieue, ils disent qu'ils n'y vivent pas :

> « - Et quand on parle de banlieue, ça t'évoque quoi ?
> *A : ça m'évoque plus quelque chose de conformiste… (pause) puis quelque chose avec des préjugés. Les gens en banlieue je trouve que… C'est peut-être un préjugé aussi justement de dire ça mais… T'sais la banlieue en général, pas vraiment ici, ben on n'est pas en…*
> - Vous vous considérez…
> *A : Ici c'est la limite je dirais.*
> *S : Les banlieues ici c'est des banlieues résidentielles où toutes les maisons sont pareilles, tous les gens sont pareils, avec le même crédit, la même voiture…*
> *A : et qui se jugent les uns les autres, pas très ouverts d'esprit.*
> *S : C'est Desperate Housewives. Avec la plus belle décoration de Noël.*
> *A : La plus belle pelouse…*
> - Et là vous vous sentez pas dans cet esprit-là ?
> *A : Non, juste sur le bord, juste limite, parce que c'est un peu fermé quand même d'esprit, les gens trouvent beaucoup de choses bizarres très vite j'te dirais !*
> *S : Ouais. "On a même vu un noir passer l'autre jour" (rires)*

[142] Alice a 32 ans et Sébastien 36 ans. Ils vivent avec la fille d'Alice, qui a 6 ans et demi, dans un bungalow à Charlesbourg qu'ils ont acheté il y a un an. Elle se rend au travail à pied et lui travaille dans un restaurant du centre-ville de Québec. Elle a grandi à la campagne au Sud de Québec et lui en France. Ils ont un chat. Alice n'a pas de voiture contrairement à Sébastien. *Alice est la fille de Brigitte, que nous découvrirons plus loin.*

[143] Les pharmacies en France et au Québec ne sont pas tout à fait similaires : en effet, au-delà des médicaments, celles québécoises vendent aussi des cosmétiques, des boissons, des gâteaux, et autres produits divers ; elles sont presque perçues comme un commerce de proximité.

A : C'est ça ! Ma collègue qui parlait… "moi les noirs, ça me dérangerait pas…" Et l'autre elle dit : "ah ouais noir quand même…" […] À mon travail je peux me faire avertir si y'a un enfant de nationalité différente qui arrive, on m'informe… À Montréal personne venait me dire ça ! […] Fait que c'est plus spécial un peu. […] Donc ouais c'est ça, beaucoup de préjugés, puis de manque d'ouverture, d'esprit. Ça ça fait très banlieue. »

Alice reconnaît finalement que dans son quartier et son voisinage, certains ont tendance à avoir cette mentalité et ce manque d'ouverture d'esprit. Poursuivant son idée qu'elle n'habite pas en banlieue, elle m'explique :

« A : Par contre une affaire de banlieue, qui me fait penser à la banlieue mais qu'il n'y a pas ici, c'est qu'en banlieue je trouve qu'il y a souvent… Je dis toujours "moi j'habiterais pas en banlieue parce que c'est les inconvénients de la ville puis les inconvénients de la campagne !" Tu es obligé de prendre ta voiture tout le temps, toutes les maisons sont toutes pareilles, elles ont moins de personnalité, c'est plus fade, c'est plus… (Pause) T'es loin de tout mais en même temps t'es proche de toutes les autoroutes faque t'as plein de bruit pas comme en campagne où t'entends rien, donc je considère pas que je suis en banlieue banlieue telle que je me décris une banlieue là.
- Oui parce que vous faites pas non plus tout en voiture…
A : Oui c'est ça puis qu'on peut quand même… Mais dans ma tête la banlieue c'est ça là t'as pas vraiment… c'est moche là.
S : Ici t'as des bungalows des choses comme ça mais ça reste encore… (pause) Ici ça a été construit dans les années 1960. […] Quand tu vois ce qui se fabrique maintenant… Tu vas juste un peu plus haut là après l'autoroute, c'est pas mal banlieue résidentielle.
A : Ce qu'on n'aime surtout pas nous c'est quand c'est sur le bord de l'autoroute, plein de maisons pareilles, une à côté de l'autre, pas vraiment de terrains, s'ils veulent juste aller au dépanneur, faut qu'ils prennent une voiture, ils entendent plein de bruit mais ils sont proches de rien d'intéressant. »

Notons que ces analyses ne sont peut-être pas spécifiques au terrain québécois ; en revanche, c'est à Québec que j'ai observé plusieurs situations d'habitants installés dans ces entre-deux. Toutes ces questions sont liées à l'imaginaire : selon les images que les habitants se font de la banlieue, la ville ou la campagne, ils vont préférer se situer dans un type d'espace donné. D'autres arrivent à être en accord entre leurs désirs et leurs choix d'habitation. Pour l'illustrer, prenons l'exemple de Kelly qui vit dans la « nature » mais travaille dans la banlieue de Sainte-Foy ; elle n'aimerait pas vivre près de son lieu de travail puisque cet environnement ne lui convient pas :

« K : Honnêtement, habiter proche de mon travail, c'est une place où j'aurais jamais l'envie d'habiter, moi j'aime pas Sainte-Foy. Je pensais jamais travailler là-bas, mais le travail était intéressant. Mais j'ai pas envie d'habiter dans une banlieue à côté d'hôtels, de bars, de trois centres d'achats… Je travaille pas loin des centres d'achats. Moi je trouve ça affreux. Heureusement j'ai une vue sur le fleuve. (Rires) Je pointe le bon côté mais… Où j'habite en ce moment ça correspond au rêve que j'avais depuis des années. Ce que j'avais dit aux gens quand j'ai déménagé ici c'est… Si j'avais soupçonné que quelque chose comme ça existait à 25 kilomètres d'où j'habitais, j'aurais cherché pour ça. J'avais pas imaginé que ça existait. J'avais toujours imaginé que j'aurais un choix à faire un jour où il faut que je décide est-ce que je reste en ville

> *ou est-ce que je déménage à 200 km de la ville dans une place où je connais personne. De voir qu'il y a quelque chose où je peux un peu garder ma vie de départ et gagner la vie que je voulais… (rires) au lieu d'avoir un choix à faire ! »*

Ses rapports aux différents lieux se construisent à la fois par ses expériences et ses imaginaires. Ici, l'imaginaire influe à la fois pour la maison et pour le lieu d'habitation au sens plus large. Kelly ne se permettait pas de projeter sa vie dans ces conditions idéalisées ; rêve qui, finalement, se concrétise et devient réel. Elle a même choisi son métier de traductrice en fonction de son désir de lieu de vie, qu'elle savait pouvoir faire depuis la campagne, afin de mettre toutes les chances de son côté. Elle a ainsi un rythme *« entièrement aléatoire »* puisque qu'elle décide chaque semaine ce qu'elle fait. Cela est compatible avec ses valeurs, ses souhaits et son lieu de vie. Éric me parle aussi de voisins qui, *« arrivés dans la cinquantaine ils commençaient à chercher du travail dans les endroits autour pour pas traverser le pont »*. Ce n'est pas automatiquement le lieu de résidence à proximité du lieu de travail que les habitants recherchent, mais cela peut aussi être l'inverse : trouver un emploi à proximité de son habitation. Nous pouvons constater que malgré des représentations et imaginaires très forts, il existe une pluralité de types de banlieues autour de Québec. Continuons avec l'exemple de Kelly qui indique bien que cela dépend de quelles banlieues, de quelles villes ou de quelles campagnes on parle :

> « *K : (Sourires) C'est intéressant car où j'habite je le considère pas comme la ville ou la campagne ou la banlieue mais comme la nature, la forêt. Mais… d'un œil critique on pourrait considérer ici comme une lointaine banlieue quand même (rires). Je dis que j'habite dans la forêt ou dans les montagnes ou à côté d'un lac. Mais d'un œil critique ça reste une banlieue qui est nouvelle, vraiment pas dense, et dans un milieu naturel. Mais ça reste une banlieue dans le sens que tout le monde qui habite ici travaille à Québec en voiture. Mais je pense que quand on regarde on dirait pas une banlieue (rires) le côté emploi, économique, oui. Mais pas tout le monde. Certains ont développé des choses ici et travaillent plus de la maison mais… je peux quand même dire qu'il y a vingt ans ici c'était même pas habitable, les routes étaient en mauvaise condition, ici c'était juste un groupe de chalets, c'était pas développé du tout. (Pause) Donc… (réfléchit) Campagne c'est un peu spécial parce que… (rires, réfléchit) ça dépend quelle campagne. La campagne de l'agriculture, ça pue, et d'autres elles sont bucoliques, et c'est vraiment le genre de places où j'aimerais passer du temps. Tout comme la ville et la banlieue, il y a des places où on dit "oh c'est agréable !" et des places où on dit "j'aime pas ça". J'ai pas nécessairement une association exclusivement positive ou négative avec l'une ou l'autre. Celle avec laquelle j'aurais l'association la plus négative c'est la banlieue. Je pense à la banlieue comme une place où est ce qu'il y a les services, les emplois, une vie de quartier dynamique, où est-ce que c'est une place où les gens habitent, mais tout le reste des choses qui se passent dans la vie se passent ailleurs. Pour moi c'est là que je serais le plus critique, ce serait banlieue. Je pense à des villes comme des espaces qui sont denses, avec tout le bon et le négatif qui viennent avec ça, je pense à une place où en termes de services c'est dense, en termes de population c'est dense, le bon côté environnemental… moins d'espaces attribués à la maison, les gens habitent dans des plus petits espaces, puis beaucoup plus d'opportunités, de ce qu'il se passe autour, c'est plus facile de circuler, mais en général c'est pollué, plus cher, pas facile de faire les choses, de faire pousser sa propre nourriture, je trouve que le côté naturel ça manque beaucoup d'opportunités, et le côté culturel, il y en a beaucoup. Puis*

pour la campagne, c'est un espace avec beaucoup de potentiel, beaucoup d'espaces disponibles, pour l'agriculture, prendre des marches… Même si j'ai dit que la campagne pouvait aussi être polluée, de manière générale je pense que c'est beaucoup moins pollué que la ville ou la banlieue. (Pause) Puis peut-être plus d'autonomie puis d'espace personnel, plus facile d'en avoir, de recul. Mais il y a moins de services dans tous les sens. Internet peut être lent, l'épicerie peut être un dépanneur avec quelques pommes et oranges… Et le transport peut être très compliqué.

- Et ré-habiter en ville, tu pourrais ? Plus que la banlieue ? Ça dépend où ?

K : Ben… Si tu me montres un mauvais coin d'une ville versus *un bel espace en banlieue, ça dépend beaucoup de comment on définit une banlieue aussi. Si on appelle quelque chose une banlieue ou un quartier, ça change beaucoup notre vision de si ce serait agréable d'habiter là ou non. Puis il y a certaines places où on arrive puis on dit : c'est vraiment une banlieue ! D'autres places on dit : il y a beaucoup de choses très intéressantes autour. Certaines banlieues, genre mainstreet, avec beaucoup de services, ça dépend énormément. Mais c'est sûr que quand on parle de la lointaine banlieue avec toutes les maisons qui ont l'air d'être les mêmes, puis pas de trottoirs, puis pas de service, et le grand Costco, c'est sûr que ça m'intéresse pas, je me vois pas du tout dans une place comme ça. Puis entre ça et la ville j'aimerais mieux la ville mais je trouve que la ville a quand même beaucoup de limitations. (Pause) Il y a toujours les questions de ce qu'on fait quand on a 70 ou 80 ans, puis les moments comme ça la ville peut être vraiment plus pratique comparé aux autres options. Mais ça dépend toujours de plein plein plein de facteurs. »*

6) Plus qu'une hybridation, un autre lieu, un « alter-urbain » ?

Nous avons vu combien il existe de représentations et d'imaginaires variés des banlieues, et à quel point il est difficile de qualifier et de définir les différents lieux du quotidien. Voyons alors ce qui semble réunir tous ces lieux apparemment si singuliers, éclectiques et hétérogènes.

6.1. D'autres « alter » dans la recherche en urbanisme

Dans les études urbaines, le préfixe « alter » est utilisé en plusieurs circonstances et par divers auteurs.

L'architecte et urbaniste Maurice Culot parlait déjà d'alter architecture (Culot, 1977). Xavier Bonnaud utilise le terme « alterurbanisme » (Bonnaud, 2004), tout comme Thierry Paquot : *« ce que nous nommons la "préoccupation environnementale" et que nous mesurons avec "l'empreinte écologique" et la comptabilité morbide des espèces en voie d'extinction […] nous incite à repenser l'urbanisme, voire à l'abandonner tel quel et à lui substituer un éco-urbanisme nourri d'alter-urbanisme ! »* (Paquot, 2017, p. 31). En 2019, l'ouvrage de Martin Vanier, Véronique Biau, Marie-Christine Jaillet et Cynthia Ghorra-Gobin, *Alter-urbanisme : réparer la ville ou changer la société ?* (Vanier et al., 2019) emploie également ce préfixe « alter » pour l'associer à l'urbanisme. Notons que le terme d'alter-rural existe aussi dans sa forme anglophone : alter-rurality (Versteegh, 2015), ainsi que celui d'altermobilité qui apparaît dans des travaux de recherche (Vincent, 2008). Le Master Ville et Environnements Urbains - Parcours Altervilles « **Alter**natives politiques et stratégiques pour les **villes** et les métropoles » (Département d'études politiques et territoriales

de Saint-Etienne et Université de Lyon) emploie aussi ce préfixe. Il propose une formation par les alternatives, et défend l'idée que des *« solutions alternatives qui peuvent s'inventer dans les villes à faible capital urbain peuvent être à l'origine d'un renouveau des politiques et des stratégies urbaines. »*

Précisons d'ailleurs ce qu'« alter » et « alternatif » veulent dire, définition précisée dans *Alter-Architectures Manifesto* : *« Si alter en latin veut dire "autre", un "alternatif" serait quelqu'un(e) qui refuse de se plier au moule et souhaite révéler l'autre en lui (elle), à partir duquel elle (il) ira à la rencontre des autres pour ensemble faire entendre leur(s) différence(s). Non seulement afin de les faire admettre et reconnaître, mais pour inciter chacun à agir de même, au nom de la richesse inouïe qui résulte de cette mise en commun des singularités affirmées »* (Paquot, Masson Zanussi et Stathopoulos, 2012, p. 21). Finalement, nous pourrions donc assumer les diverses formes d'urbain et d'urbanité et leurs nuances, manières de faire, modes de vie, formes, morphologies, hybridations, afin de bien mettre en avant cette hétérogénéité et combinaisons de singularités de cet « alter-urbain ».

6.2. Des habitants dans l'alter-urbain

Périurbain, tiers-espace, ville invisible, urbain diffus, ville éclatée ou profuse, ville-archipel, campagnes métropolitaines, banlieues, etc.[144] : comme vu auparavant, de nombreux termes existent, et pourtant, il n'en est rien pour les habitants. Pour eux, ils habitent non pas dans le *périurbain* mais « ici », « autour », « à côté de la mer », à « la ville à la campagne », à la « campagne proche de la ville », « en ville même si c'est une petite ville ». Ils qualifient les lieux environnants de « centre-ville », « bourg », « ville, ville », « ville mais… », « comme en ville », « plus à la campagne mais… », « bord de mer », « petite ville », « en ville, tout en ayant la campagne », « centre urbain », « village »[145], « entre-deux ». Ces combinaisons d'expressions servant à nommer les lieux du quotidien sont variées, importantes et éclairantes pour essayer de les définir, et sont particulièrement significatives pour saisir les imaginaires habitants. Deux questions se posent alors.

Tout d'abord, quel terme employer pour parler de ces lieux du quotidien ? Nous optons pour celui d'« alter-urbain » plutôt que de « piocher » dans la longue liste déjà existante de termes définis par des chercheurs. En effet, en retenir un qui se définit simplement par le fait d'être « autre », « autre chose », semblait être ce qui se rapprochait le plus des visions habitantes alors analysées au travers de leurs paroles. Ce terme permettrait de mettre en exergue la richesse de ces lieux, tout comme de regrouper et qualifier à la fois les hybridations de ville et campagne, ceux qui s'identifient plutôt au littoral, mais aussi ceux qui ne se reconnaissent dans aucune de ces catégories.

Deuxièmement, pourquoi conserver « urbain » ? Ce qui semble être commun à tous les habitants interrogés, ce qui fait l'unanimité, ce qui est valorisé, est le fait d'avoir dans tous les cas des

[144] Nous avons détaillé dans le chapitre 1 ces différents termes et leurs auteurs.
[145] En Bretagne, le terme « village » est employé au lieu du terme « hameau ».

services et commodités dans une forme de proximité sinon spatiale, du moins temporelle[146]. A. Brès et L. Devisme soulignent : *« Le constat selon lequel tout est* plus ou moins *urbain conduit parfois à nier d'autres qualités aux populations et aux espaces qu'elles occupent. On peut aussi bien dire que* rien n'est urbain de la même façon *et que perdurent encore et tout aussi fortement une ou plusieurs autres qualités des individus et des lieux qui sont irréductibles à l'urbain et sont aujourd'hui occultées par la notion d'urbain généralisé »* (Brès et Devisme, 2020, p. 136). Ce serait une forme d'urbain autre que celle associée à la ville comme sous-entendu dans les imaginaires déclinés, mais avec du bâti, des morphologies, des représentations différents. Ce sont des caractéristiques présentes dans tous les cas sur ces lieux, plus encore peut-être que les caractéristiques rurales ou « naturelles » - qui font néanmoins partie, rappelons-le, des désirs des habitants de ces territoires. Comme le rappellent L. Devisme et A. Brès, rien n'est urbain de la même façon, d'où cet « alter ». Finalement, les habitants ne sont pas simplement *péri* (*autour* en grec) à l'urbain, mais y vivent, d'où la proposition du terme « alter-urbain »[147] : d'autres types d'urbain, qui mêlent un peu plus les aménités urbaines aux aménités naturelles, et qui offrent une proximité des services et des commodités, ce que défendent et apprécient les habitants de ces lieux.

Ce concept devient donc opérant dans la thèse, et l'emploi de ce terme se justifie mieux que celui de *périurbain*. Même s'il n'est pas idéal, il est choisi car il reflète davantage la réalité des phénomènes observés, des situations analysées, et est en accord avec ce que les habitants décrivent de leurs lieux de vie, de leurs pratiques et de leurs imaginaires. Nous l'utiliserons tout au long de cette thèse et continuerons de voir que ce concept permet d'exprimer certaines pratiques et certains imaginaires habitants d'une façon plus proche de ce qu'ils relatent de leur vie quotidienne et de leur condition habitante, alter-urbaine.

[146] Les habitants sont d'ailleurs régulièrement précis sur leur temps de trajet, comme Isabelle qui dit qu'elle est à 8 minutes de son lieu de travail ou Stéphanie qui précise qu'elle est à 7 minutes.

[147] Nous garderons généralement l'« alter » au singulier, ce qui sous-entend déjà la variété du caractère de ce qui est « autre », contrairement au terme « le périurbain » ou « la banlieue », comme nous l'avons exprimé dans le chapitre 1.

Conclusion du chapitre 3

Malgré certaines oppositions, parfois vives, sur les représentations et imaginaires habitants de la ville et de la campagne, les habitants des territoires observés peuvent avoir l'impression d'habiter à la fois dans ces deux univers, ou à la frontière entre les deux. Ces termes de ville et campagne, à la fois dans leurs réalités territoriales et leurs imaginaires, sont importants pour les habitants de ces « entre-deux ». En outre, ils sont nombreux à apprécier et ne pas vivre comme une contrainte le fait d'habiter dans une petite commune ; pour beaucoup, c'est d'ailleurs un choix. Cet environnement semble correspondre à leurs attentes et leurs modes de vie. La question de la « bonne distance », c'est-à-dire vivre « ni trop loin de rien, ni trop près de tout » mérite également d'être soulignée, puisqu'elle revient fréquemment dans les entretiens avec les habitants. Quant à la proximité de la nature, qui peut être de l'ordre de l'envie de jardin ou au contraire de grands espaces, tels que le littoral, la plage et la mer, elle peut être perçue comme indispensable. Soulignons cependant que, pour plusieurs habitants, l'important est de savoir qu'ils peuvent s'y rendre, plus encore que d'y aller réellement ; cette proximité est alors essentielle dans leurs imaginaires.

Autour de Brest comme de Québec, nous avons vu que définir son lieu de vie n'est pas aisé pour les habitants. Diverses représentations, imaginaires se côtoient, entre banlieue, *périurbain*, ville, campagne, nature, « banlieue bien pensée », petite ville, bord de mer, quartier éloigné ou au contraire proche de tout, ville à la campagne, etc. Parfois, certains habitants se situent aussi mentalement « du bon côté de la limite » entre ville et banlieue ou banlieue et campagne, à proximité d'une frontière parfois imaginaire, parfois matérialisée.

Plus que de définir le *périurbain* et de l'expliquer en détail, ce qui importait donc ici était d'appréhender les imaginaires des habitants par rapport à ces différentes catégories. Finalement, nous avons montré l'intérêt de laisser de côté ce terme au profit d'un autre suite à l'analyse des paroles habitantes, qui paraît mieux adapté à leurs réalités et imaginaires : l'« alter-urbain », avec l'idée de « définir autrement » les territoires.

Après avoir vu la manière dont les habitants se les représentent, se les imaginent, nous allons détailler les aménités effectivement présentes sur ces territoires, et les possibilités d'y accéder par les pratiques de mobilités et de déplacements.

CHAPITRE 4.

LES AMÉNITÉS DES TERRITOIRES AU QUOTIDIEN

*« Il me semble qu'il faut avant tout essayer d'**analyser les "bonnes raisons"** que les gens ont de faire **certains choix**. On considère trop souvent que les choix que font tout un ensemble de catégories de population sont des choix mal informés, sont des mauvais choix, sont des choix irresponsables, etc. Or, **toutes les enquêtes montrent que les choix de localisation, par exemple, sont des choix qui viennent d'une série d'arbitrages, de raisonnements, ce sont des choix réflexifs** et pas simplement un conditionnement publicitaire, une contrainte de la société, la mauvaise qualité du marché immobilier dans le centre-ville. Les choix relèvent de mécanismes beaucoup plus complexes et il me semble qu'il faut se donner les moyens d'analyser ce genre de choses et de le référer à ses propres pratiques. **De la même manière que les gens qui font le choix du centre-ville ont de bonnes raisons de faire le choix du centre-ville, ceux qui font le choix du périurbain ont de bonnes raisons de le faire.** Simplement, il me semble que ce ne sont pas les mêmes modes de vie, que ce ne sont pas les mêmes générations, que ce ne sont pas les mêmes âges. Ce ne sont même pas les mêmes villes. Ainsi, **la plupart de ces périurbains n'ont qu'un usage extrêmement limité et épisodique de la centralité ancienne, ils peuvent aller de temps en temps dans le centre, ils peuvent prendre le tramway pour aller un samedi dans le centre de Strasbourg, mais leur mode de vie quotidien et largement routinier relève d'autres choix, d'autres arbitrages que les pratiques de ceux qui vivent dans les centres.** Les urbanistes ont des difficultés à prendre en compte ce genre de choses, ils ont du mal à appréhender la réalité des modes de vie périurbains. **Ils sont toujours en train d'essayer d'attirer les périurbains vers la centralité ancienne alors que c'est un espace qui a une importance très marginale pour ces populations.** Du point de vue social, du point de vue environnemental, du point de vue économique, du point de vue de la performance, il me semble qu'ils doivent prendre en compte cette réalité : les emplois peu qualifiés ne seront plus en centre-ville, les commerces peu qualifiés ne seront plus en centre-ville, les populations qui ont des moyens modestes seront rarement en centre-ville et donc il faut traiter la question des emplois, des équipements et des populations qui ont un mode de vie périurbain dominant, il faut trouver des solutions sociales et environnementales correspondant à ces modes de vie et ne pas essayer de revenir au modèle de la ville ancienne comme une solution à des modes de vie qui sont d'une autre nature. **Ce n'est ni en densifiant encore les centres ni en densifiant le périurbain que l'on va résoudre les problèmes du périurbain.** » (Charmes et Léger, 2009, p. 96)*

Ces propos de François Ascher font un retour sur le programme de recherche « Ville émergente » qui a eu lieu dès 1997, mettant en évidence un regard judicieux et nécessaire pour observer et analyser les territoires *périurbains* en évitant celui « urbano-centré » décrit dans le chapitre 1. Ce chapitre 4 permet de revenir sur la manière dont ces lieux se constituent et permet de s'atteler aux pratiques de déplacement - entre voiture omniprésente et transports en commun et marche plus anecdotiques -, et plus largement habitantes, sur les terrains brestois et québécois. Considérant qu'ils ont « tout », le but est ici de montrer la richesse de ces territoires et ce dont les habitants disposent effectivement en termes d'aménités urbaines et naturelles.

1) La proximité des commodités et de la nature : « tout avoir à côté »

> *« Daniel Le Couédic et Lionel Prigent expliquent que **le territoire de la Bretagne est structuré autour de nombreux petits bourgs et que l'habitat individuel qui y domine n'est pas associé à la mode du pavillon de banlieue. Ce territoire rural relativement dense, multipolaire et bien innervé de routes**, affiche des éléments de durabilité et ne devrait pas être réduit au phénomène d'urbanisation diffuse, car il constitue également une "ville invisible" qui, à bien des titres, pourrait être érigée en modèle. » (Mercier, Simard et Côté, 2014, p. 327)*

Ces géographes québécois évoquent quelques caractéristiques de la Bretagne, que l'on retrouve dans le Pays de Brest ; voyons comment les habitants les perçoivent.

1.1. Les habitants affirment « on a tout ce qu'il faut »

Tout avoir…

Commençons par analyser certaines paroles entendues lors des entretiens : plusieurs habitants me disent *« on a tout », « il y a tout », « il y a tout ce qu'il faut », « on a tout ce qu'il faut autour ».* Murielle qui vit à Locmaria-Plouzané, commune littorale, affirme ainsi : *« ah de Brest, ah oui je peux m'en passer oui. Ben oui parce que tu vas à Saint-Renan **t'as tout**, donc moi je vais plus facilement maintenant sur Saint-Renan que sur Brest. »* Même si ces propos sont à nuancer, puisqu'elle se rend à Brest pour aller au cinéma par exemple, cela montre que Brest n'est en tout cas pas le seul repère. Annie qui habite à Lanrivoaré, en parle :

> « - Et vous allez souvent à Brest vous, hormis pour voir votre maman du coup peut-être, mais pour autre chose est-ce que vous allez ?
> *A : Et ben de façon étonnante, avant j'y allais énormément ! Et j'y vais presque plus ! (Petit rire) Parce que je trouve que la ville est pfiouf (soupir) et puis… Il y a pas un intérêt majeur, sauf pour aller au cinéma ! Euh… Ou chez Dialogues[148] en gros ça se limite à peu près à ça ! Et… Et sinon à Saint-Renan c'est vraiment… Saint-Renan, on y trouve… **Il y a tout ce qu'il faut** maintenant à Saint-Renan ! Grandes surfaces, Picard, enfin… C'est… C'est la vie de château ! (Rires) »*

D'autres exemples sont parlants, comme les descriptions de Gildas qui habite avec sa famille à Saint-Renan : *« En essayant de trouver ce compromis-là, c'est-à-dire : d'être à la fois près de la ville ! Ville de taille… Petite quand même hein, Saint-Renan c'est quand même pas la grosse ville ! Mais voilà d'une certaine taille où **on trouve tout ce qu'il faut**, le supermarché, les écoles, au moins jusqu'au lycée etc., euh les clubs de sport, le marchand de… de vélos, enfin voilà, tout ce… C'était un de nos critères. »*

Émilie, la conjointe de Raphaël, me dit à trois reprises lors de l'entretien *« on a tout »* en plus du *« il y a tout à Landerneau et Guipavas »*, deux villes où ils se rendent facilement au quotidien. Ils vivent en famille à Saint-Thonan. En effet, ils sont proches de leurs lieux de travail, un de leurs fils fait du football dans une association à Saint-Thonan, un Drive - qu'Émilie sollicite beaucoup pour les courses alimentaires (*« Ah ben c'est juste là ! »*) - est présent à quelques centaines de mètres, tout comme un garage agricole, utile à Raphaël dans le cadre de son activité d'agriculteur

[148] Librairie indépendante brestoise créée en 1976, de 1600 m^2 et plus de 60 salariés.

(et qui se rend aussi à l'Espace Émeraude à Saint-Éloi), une petite supérette, une station essence, une boulangerie, un bar, deux restaurants, une petite bibliothèque, un centre aéré où leurs fils se rendent l'été, au sein de la commune ; l'autre fils fera probablement de la natation l'année prochaine à la piscine de Landerneau, où une agréable médiathèque est également présente. Ils précisent que Landerneau et Guipavas sont là plutôt pour les *« petits trucs de tous les jours »*, et que *« Brest c'est plus… Les grands magasins Décathlon tout ça, Ikea*[149]*, les sorties après avec les collègues […] et le cinéma »* bien que Landerneau soit également doté d'un cinéma. À Landerneau, ils trouvent aussi ce qu'il faut pour les jouets et cadeaux des copains de leurs fils, ainsi que pour la banque et le vétérinaire. En ce qui concerne les achats de vêtements, ils se rendent systématiquement à Brest. Même une des plages, Keremma, est à 20 minutes selon leurs dires. Soulignons qu'en vérité, la durée est un peu plus longue selon les données GPS… Mais ce qui est à retenir est qu'ils ont la sensation d'être proches : régulièrement, les habitants ont un ressenti face à cette sensation de distance ou de proximité. Selon les paysages, les routes, les habitudes de conduite, ils peuvent avoir l'impression d'être plus proches que ce qu'ils sont ou inversement.

Concernant les déplacements, Christophe qui vit à Plouarzel explique : *« ça ne nous a jamais posés de problème parce qu'on est… À Plouarzel* ***il y a tout*** *donc on… y'a pas besoin d'aller loin ! »* Quand nous évoquons les activités, cette expression revient également : *« Ah ben… Ici* ***il y a tout*** *hein ! À Plouarzel on a tous les sports. On peut en profiter sans problème hein. Il y a de la musique, il y a du sport, il y a des assos historiques, culturelles, enfin il y a tout hein ! »* Concernant le rapport à la voiture et à l'habitude de l'utiliser, idem : *« Le problème c'est toujours pareil… Quand tu… Est-ce qu'on est dépendant ? C'est de savoir si on est dépendant. Et ça on sait pas si on est dépendant. Parce que justement on a tout à côté. (Soupir) Savoir si on est dépendant de ce genre de services. Est-ce que ça nous emmerderait d'aller à Saint-Renan faire les courses systématiquement tout le temps ? Alors c'est vrai qu'avoir le Super U ici, tu commences à faire à manger, il te manque un pot de crème hop tu prends la bagnole tu vas chercher tu reviens. Ça serait à Saint-Renan… ».* Finalement, Christophe et sa femme m'expliquent qu'ils ont tout : à la fois la proximité des services, et leur désir de calme, de campagne :

> « - Oui c'est ça mais ici vous considérez quand même que c'est vraiment la campagne quoi ?
> *C : Eh oui. Exactement. (Agnès acquiesce, pensive) Mais je comprends ta question (rires).*
> *A : Oui oui oui oui.*
> *C : C'est la campagne parce qu'il y a des champs à côté. (Rires)*
> *A : Mais on n'est pas isolé, on n'est pas isolé, donc du coup… On a tout ce qu'il faut autour. »*

S'il convient de préciser que les localisations de résidence sont choisies ou subies par les habitants par rapport à de nombreux facteurs (professionnels, familiaux, financiers, géographiques, etc.), nous nous focaliserons ici sur la manière dont les habitants arbitrent ces choix. Ils ne vivent pas forcément dans leur idéal au niveau des situations ou des espaces. Pour

[149] À noter que les magasins Décathlon et Ikea ne sont pas situés à Brest mais dans une zone commerciale attenante, le Froutven, qui se trouve dans la commune de Guipavas. Le terme « Brest » peut aussi être assimilé à ces zones commerciales situées en périphérie.

eux, le plus juste équilibre, la meilleure balance, le bon compromis, donnent ce résultat, perçu comme un choix, plus ou moins limité en fonction des contraintes internes et externes. En général, ils expriment très peu de manques d'aménités urbaines, même si cela peut arriver, tout comme le manque d'aménités naturelles (l'exemple de Mario, qui évoquait le manque d'un terrain de chasse à côté, était assez évocateur du fait que ce ne sont pas forcément les aménités urbaines qui peuvent manquer aux habitants). Rappelons que l'aménité est un terme emprunté à l'anglais *amenity*, synonyme d'agrément, de tout ce qui peut rendre un endroit agréable (Talandier, 2009). Nous regrouperons ici sous le terme d'aménités urbaines celles liées à la culture, à l'accessibilité, aux commerces et services, etc. Quant aux aménités naturelles, elles sont présentes par le littoral ou d'autres éléments de nature et du paysage que les habitants apprécient avoir proche de leur domicile.

Les habitants différencient souvent le lieu de vie en fonction du type de communes, plus que par rapport à la distance à la métropole ou à la grande ville, ici Brest. Considérant souvent que tout est à côté, cela les amène à des mobilités de proximité à la fois spatiale et temporelle, comme l'explique Annie qui vit à Lanrivoaré :

> *«* - Oui donc vous vous sentez pas non plus bloquée de faire les activités que vous souhaitez, de par votre lieu d'habitation qui est situé un peu en dehors ? Ou est-ce que parfois vous pensez que vous auriez pu faire plus de choses si vous étiez ailleurs ?
> *A : Je crois pas parce que c'est pas… D'abord parce qu'à Saint-Renan il y a plein de propositions, et je suis pas loin de Saint-Renan, et que même, euh, on est tout près de Brest, je mets un quart d'heure à aller à Brest, c'est rien ! Et pour le coup l'accès à Brest est TRÈS bien. Et très pratique. La quatre-voies arrive pratiquement dans le centre-ville et tout, y'a pas… Les gens qui sont plutôt du côté de Lannilis et tout ça mettent plus de temps à rentrer, que nous ! Nous c'est… vraiment très pratique. (Longue pause) Non mais le fait de vivre ici c'est assez agréable hein, parce que c'est ce que j'ai toujours dit… Ici c'est facile d'élever des enfants ! On est près DE TOUT, tout est accessible à des prix à peu près corrects, parce que… C'est pas des prix parisiens et tout ça, et c'est… tout… Tout est accessible quoi. »*

> *« A : Mon mari travaille moins que moi maintenant donc il fait plus les courses, ou sinon moi quand je les fais, j'ai toujours fait mes courses là où je travaillais ! Parce que c'est beaucoup plus pratique ! Euh je finis de travailler, j'ai une grande surface ici à Guipavas. »*

Annie insiste aussi sur le fait que ce ne sont pas des « prix parisiens », évoquant finalement une qualité de vie possible dans ces lieux grâce à des prix raisonnables. Ces différents lieux et choix de pratiques quotidiennes s'articulent de manière spatio-temporelle pour les habitants. Rappelons aussi que le besoin, le désir et la nostalgie d'être sont trois éléments différents, comme l'évoque Yves Chalas dans *Les logiques de l'habiter* (Chalas, 1992) : trois logiques sur lesquelles les habitants s'appuient pour faire leurs choix, dans ce travail d'équilibre déjà cité.

… à proximité, proche, pas loin

« On a tout », sous-entendu tout à proximité. En effet, les habitants insistent sur le fait d'être proche, de ne pas être loin, mais de quoi ? Des commodités ? De la nature ou de la mer ? De la ville, d'un centre-ville ? Des commerces ? Du travail[150] ? Des écoles ? Des activités sportives[151] ? Des spécialités médicales ?[152] De la famille[153] ? De la maison ? Au-delà des pratiques, dans l'imaginaire aussi le besoin d'être proche se fait ressentir, même si dans les faits les habitants ne vont finalement quasiment jamais sur les lieux. J'ai pu comprendre cela grâce aux croisements entre paroles lors des entretiens et observations, ou lorsque je faisais préciser des propos. Les habitants l'expliquent en disant *« si jamais »*, « *au cas où »*, *« au moins c'est possible si je veux »*. Cette proximité est donc perçue comme un avantage, qu'ils en profitent réellement ou non. Ils soulignent d'ailleurs que, plus qu'être « là », c'est être « à proximité » (ce qui pour eux se calcule en temps plus qu'en distance, nous y reviendrons) qui leur importe. La définition de la proximité n'est pas la même pour tous : pour des citadins et des habitants de centre-ville de métropoles, elle signifie une distance moins grande qu'un habitant de la campagne. Christine Roméro l'évoquait dans son étude autour de la signification de la distance et de la proximité dans les espaces ruraux périurbains, en expliquant *« l'attitude des populations rurales périurbaines par rapport à la proximité : une proximité qu'ils revendiquent, notamment celle des équipements et services, et qu'ils rejettent, avec vigueur parfois, quand elle leur paraît susceptible de dénaturer l'environnement physique ou humain de leur lieu de résidence. Ce faisant, ils manifestent leur volonté de choisir, d'agir pour maîtriser cette partie de leur espace de vie »* (Roméro, 2000).

Émilie et Raphaël insistent sur le fait d'être *« juste à côté », « à côté », « pas loin »,* de la ferme pour le travail de Raphaël mais aussi de certaines villes, dont celle de Brest. Émilie dit d'ailleurs *« J'ai tout à côté ! »*, proximités qui s'expriment selon des échelles différentes. Par exemple, être à côté à pied ou en voiture n'aura pas les mêmes significations, et les distances seront toutes relatives. Gildas insiste sur l'échelle locale, sur l'importance pour lui d'avoir la boulangerie et l'école à côté, tout comme Stéphanie : *« On est à côté d'une boulangerie, c'est un critère très important pour moi, d'aller à pied chercher son pain »*. Albert[154] insiste, lui, sur la proximité entre le lieu de la maison et les différentes commodités :

> *« Alors la première maison on avait justement choisi* ***près du bourg de Locmaria à cause justement des commodités*** *ben pour l'école, les courses et tout ça, le car s'il y avait besoin pour l'école. On avait eu… On aurait eu des possibilités déjà d'acheter par ici à l'époque ! Enfin possibilité… On pouvait y songer au moins, le prix peut-être était pas… Mais on aurait pu mais on voulait pas venir là… Moi j'ai un beau-frère qui a construit là quand il était jeune et on disait ben nous on voudrait pas parce que… Pour*

[150] Comme pour Daniel et Éliane.
[151] Comme pour Carole.
[152] Comme pour Mireille : *« D'ailleurs tout ce qui est médical on a gardé Brest parce que* ***c'est pas très loin****. Dentiste, les médecins, pour tout. C'est pas loin ! »*
[153] Comme pour Carole, Gaëlle, Stéphanie, Murielle…
[154] Murielle, 61 ans et Albert, 62 ans vivent à Locmaria-Plouzané, commune littorale. Elle est à la retraite et lui travaille entre Brest et Quimper. Ils sont installés dans cette maison qu'ils ont fait construire il y a 18 ans. Elle est de plain-pied, il y a une piscine et une vue surplombant la mer. Ils ont trois enfants et cinq petits-enfants. Albert songe à un éventuel déménagement pour avoir une plus petite maison voire un appartement ; Murielle ne souhaite pas déménager. Ils ont deux voitures. *J'ai réalisé le premier entretien uniquement avec Murielle, et un second avec Albert, à un autre moment, Murielle étant dans les parages par instants.*

l'école pour tout ça. Donc on avait choisi plutôt dans le bourg de Locmaria. Voilà donc on était à 150 mètres du bourg de Locmaria. Ce qui était pratique aussi parce que les enfants à un moment donné ils pouvaient aller seuls à l'école, ils pouvaient aller chercher le pain enfin… Une certaine liberté quand même des ***commodités.*** *»*

D'autres habitants savent qu'ils sont à côté et considèrent cela comme *« faisable à pied »* et non pas ancré dans leurs pratiques, comme Régine et Patrick :

« - Et pour l'achat du pain par exemple ?
P : Tout en voiture ! C'est à 600-800 mètres…
R : C'est-à-dire qu'en général quand on va acheter du pain, on profite pour faire autre chose. C'est rare que j'aille seulement acheter du pain. Je vais au Leclerc après, ou je vais à mes activités… De temps en temps le matin Patrick va acheter du pain frais mais vu que c'est avant le déjeuner, très tôt, tu vas en voiture. Bon maintenant ça nous arrive de temps en temps d'aller à la pharmacie à pied ou acheter du pain mais c'est 3-4 fois l'année.
P : Mais s'il fallait parce que la voiture trop chère ou si on pouvait pas conduire, ça me dérangerait pas !
R : C'est faisable disons c'est à côté. »

Gildas évoque aussi la relativité de cette proximité quand il parle du marché : *« on n'est pas loin mais… Il y a quand même un bout ! »* sous-entendu un peu loin pour le faire à pied, même si en voiture c'est tout proche. Le cas de Jeanne montre que les habitants ne peuvent ou ne doivent évidemment pas obligatoirement profiter de tout ce que nous offre la proximité :

« - Et donc il y a un supermarché à Plouguerneau, vous faites à Plouguerneau vos courses tout le temps ?
J : Oui. Oui. Oui il y a deux quand même, il y a deux supermarchés à Plouguerneau. Sinon à Lannilis, ben c'est à côté, c'est à… 4 km d'ici.
- Oui il y a le grand Leclerc là aussi…
J : Voilà.
- Et par contre vous allez jusque Lannilis ou vous allez plutôt à côté ?
J : J'aime pas Leclerc donc…
- Ah oui d'accord.
J : Je… J'aime pas Leclerc. J'aime pas ceux qui sont actuellement là-bas… Mais… mais oui je peux y aller, si… s'il y a quelque chose qui m'intéresse, par exemple si j'ai vu sur une pub, j'y vais quoi. Je vais voir.
- Oui vous allez pas vous bloquer…
J : Non. (Pause) Il y a Lesneven aussi qui est pas très loin non plus. Oui il y a 14 km à peu près ! »

Agnès et Christophe expliquent en quoi telle ou telle situation est mieux, pour eux, qu'une autre, en prenant comme critère ce qui est loin ou non, en termes de distances mais aussi de temps :

C : (en parlant de Ploumoguer) ***c'est pas loin*** *mais c'est vrai que c'est différent. C'est comme on parlait du Porsmeur tout à l'heure ! […] Ici, de Plouarzel, c'est direct Saint-Renan, c'est direct Brest. Melon ! Melon, Argenton.*
A : Ouais. T'es obligé de passer par Brélès…

C : voir par Ploudal, remonter par Ploudal, pour pouvoir rejoindre Saint-Renan… donc là tu rajoutes quand même un peu plus de temps. Alors que là… là c'est rapide. En 20 minutes t'es à Brest. Donc c'est rapide.
A : C'est idéalement placé. Donc…
C : Et Ploumoguer… Bon Ploumoguer c'est pareil. Mais si tu commences à aller sur Ilien, sur la côte, ***là t'as plus rien*** *! C'est pire que Trezien. Donc… C'est vrai que c'est complètement différent. Par contre Lampaul, (geste, mime et bruit de bouche), super. Là t'as* ***beaucoup de choses à Lampaul****. Et tous les quartiers de Lampaul sont* ***pas loin du bourg*** *et… t'es tout de suite sur la rocade qui te ramène sur la sortie de Plouarzel. Et…*
A : Ben oui t'as la boulangerie, pharmacie, t'as le petit… la petite supérette là !
C : Hmm ! et puis le Super U de Plouarzel est rapide d'accès hein !
A : Et après t'as le super U ! Et t'as ***Saint-Renan qui n'est pas loin*** *non plus donc… Mais… ouais.*
C : Par contre Brélès c'est pareil. Brélès t'es obligé de faire des… des petits chemins pour atteindre… quelque chose. »

Il existe des rapports différents aux contraintes, aux obligations et au bien-être, aux désirs plus personnels. Les habitants peuvent trouver un équilibre entre être à côté de ces deux facettes. Parfois, le fait d'être trop proche peut aussi être vu comme un inconvénient : effectivement, lorsque l'on est trop proche des usines (Régine), du travail (Marko[155]), des voisins, de la route…

L'exemple des achats alimentaires et nécessaires

Les achats font partie d'une des activités qui rythment le quotidien des habitants, et les lieux où ils se déroulent font eux aussi partie intégrante de ce « tout ». Voyons certaines habitudes québécoises. Jason et Cynthia [156] me racontent leur organisation concernant les courses alimentaires :

« J : T'as sûrement croisé un Maxi là-bas… Parce que ça coûte pas cher. Non mais c'est pas vrai c'est pas tout en fait, il y a le potager qui nous fournit quoi deux-trois mois par année en fait ! Faque… En termes de légumes. Puis en réalité on se fait livrer de la viande surgelée trois fois par année ici qu'on range dans le congélateur dans le sous-sol faque en réalité on…
C : C'est l'épicerie du quartier là.
J : C'est assez réparti comme…
C : En fait y'en a trois à quoi moins de 2 km certainement.
J : Y'en a une ici juste à côté que t'as peut-être pas croisé, qui est le Métro, le Maxi est une petite affaire plus loin puis moins chère, puis il y a le IGA un peu plus loin.
- Ouais OK. J'habite dans une maison là chez l'habitant puis il fait ses courses chez Costco ! Et moi ça m'a…
J : Ben on va là aussi ! C'est ça. Soit avec sa mère ou avec sa sœur ou avec son père.
C : On n'est pas membre mais on fait les épiceries de… Parce que c'est gros là !

[155] Marko a 30 ans, est d'origine ukrainienne et vit à Plougonvelin. Il a acheté la maison depuis peu, dans laquelle il était d'abord locataire durant un long moment. C'est la première fois qu'il vivait dans une maison. Il travaille à Plouzané. Il a une voiture et se déplace fréquemment à vélo.
[156] Jason et Cynthia ont 30 ans et vivent avec leurs deux filles de 3 et 5 ans dans leur maison construite il y a trois ans. Ils sont originaires de deux banlieues différentes de Québec. Ils travaillent tous deux au parc technologique de Québec, non loin de l'Ancienne-Lorette. Ils ont une seule voiture. *Cynthia est la sœur de Marylin.*

J : Ouais !
- Oui c'est ça ! Ça m'a complètement… C'était incroyable !
C : (rires) Par exemple on fait notre pain maison faque j'achète les dix kilos de farine là-bas parce que sinon on en achèterait tout le temps… Puis d'autres choses…
J : Mais c'est ça on a prévu pour la maison là les grosses affaires du Costco là dans notre garde-manger » [Jason se lève, me montre leur très grand cellier, derrière moi]

Ils semblent avoir une organisation que les personnes peuvent avoir à la « campagne » : congeler, acheter en gros, comme l'ont souligné quelques habitants qui en ont eu l'expérience et qui ont été habitué à une plus grande organisation et anticipation du fait de ne pas être à proximité de tous les services. Ils ne vont pas tous les jours faire de petites courses, comme peuvent faire certains citadins. Paul[157], de son côté, a plutôt ce genre de pratiques, de dépannage, de se rendre dès que besoin à l'épicerie ou au magasin et avec un mode de déplacement doux, outre le supermarché où il se rend en auto :

« - Et concernant les pratiques de mobilité, tu fais beaucoup à vélo alors ?
P : Oui pour les petits déplacements, il manque un litre de lait, je vais acheter une bouteille de vin, prendre ce qu'il manque pour le repas. Je fais à pied ou à vélo… Même des achats au centre commercial place Laurier, c'est un peu plus loin, à moins qu'il y ait une température exécrable ou que je sois pressé, je vais aller à bicyclette. »

Jonathan me raconte son quotidien autour des achats, il semble se situer dans un entre deux, entre Jason et Paul :

« J : Sinon l'épicerie en fait c'est… au Costco. On achète des grandes quantités puis on y va une fois par mois seulement, mais encore là le Costco est juste ici donc ça prend 4 minutes, c'est juste de l'autre côté de l'autoroute. C'est super rapide. Encore une fois on n'a pas choisi l'endroit pour ça mais c'est clairement un avantage. Puis pour les petits achats d'appoint il y a d'autres épiceries proches, j'y vais peut-être une fois par semaine, je prends même pas de sac là, je prends dans mes mains pour les trucs qui manquent. Mais je considère pas que c'est une sortie fréquente. »

Deux exemples maintenant du côté du Pays de Brest. Premièrement, Jeanne, 78 ans, qui vit à Plouguerneau, a un rythme très régulier pour faire ses courses au supermarché : *« alors le plus souvent je fais le vendredi, le vendredi… entre une heure et 3 heures. J'aime bien parce qu'il y a moins de monde. C'est bien. C'est plus tranquille. Mais autrement s'il manque quelque chose et ben je prends ma voiture puis j'y vais et puis c'est tout hein. »*

Deuxièmement, Mireille et René, qui ont un autre rythme ; à noter, ils sont d'une classe sociale très aisée ; ils vivent à Locmaria-Plouzané, dans une maison de 300m² construite sur un terrain dont ils ont hérité, face à la mer. Cette situation est importante à souligner car elle peut influencer la consommation. Ils vivaient dans une maison à Brest avant ce déménagement récent.

« M : Alors c'est vrai qu'on est plus loin parce qu'avant on était tout prêt des centres commerciaux. Donc ici on est plus loin. Euh… Alors moi je fais quand je rentre du travail en fait, il m'arrive de faire des courses, sinon ben… Moi j'aime bien quand c'est

[157] Paul a 62 ans. Il vit avec sa femme dans une maison jumelée qu'ils ont achetée il y a 27 ans. Il a deux fils, dont l'un vit encore à la maison. Il est à la retraite depuis peu. Il fait partie du Conseil de quartier Saint-Louis. Ils ont deux voitures, dont l'une lui sert uniquement pour le loisir. *Paul est le voisin de Suzie et Alain.*

possible quand je rentre pas trop tard mais hier j'étais beaucoup trop tard… Il y a des agriculteurs bio de la région, j'achète beaucoup bio, il vient une fois par semaine, souvent en rentrant… c'est un agriculteur du Conquet, qui vend fruits et légumes et il se met près de la boulangerie donc…
R : Autrement on fait les courses une fois par semaine…
M : Oui un peu comme l'habitude qu'on avait avant, on change pas… C'est ça qu'on faisait à Brest, c'était plus près mais c'est pas grave !
R : Même le pain on achète plusieurs baguettes parce qu'on congèle et c'est aussi bon…
M : Le pain grillé le matin… C'est ce qu'on avait toujours fait, même en étant à Brest de toute façon tu sais… »

Concernant les achats de loisirs, autres que pour la nourriture ou les premières nécessités, les courses en ligne peuvent aussi supplanter les achats plus classiques, à Brest comme à Québec. Donnons l'exemple de Marjorie à Québec :

« M : En fait maintenant… Ça fait 15 ans que ça dure mais… Quand ma fille était bébé, toute petite, avec un enfant pas de voiture te déplacer c'est extrêmement compliqué. Moi j'ai été avant tout le monde très très vite pour trouver toutes les formules de commerce en ligne qui existaient parce qu'aller au magasin, monoparental, j'avais pas le choix fallait que je me déplace avec la petite (soupir) Te déplacer avec un enfant de deux ans, pas de voiture, c'est la galère ! Le moindre truc dont t'as besoin… Acheter des bottes de pluie pour ton enfant qui va faire une sortie avec la garderie… Tout est compliqué ! Et donc j'ai très très vite pris l'habitude, le maximum de commerce en ligne. Ça s'est beaucoup développé. Il y a beaucoup de commerces que je fréquentais… Commerces du quartier ou centre-ville ou j'allais à pied, dans Saint-Jean Baptiste, dans le Vieux-Québec puis ici dans Saint-Roch et où au fil des ans j'ai fini par trouver en ligne dans Internet absolument tout. Je mets plus les pieds dans une quincaillerie sauf s'il y a un problème de plomberie et ça coule et qu'il faut tout de suite ! Mais sinon je commande sur Internet. »

1.2. Que signifie ce « tout » dont parlent les habitants ?

Voyons alors comment sont effectivement constitués ces territoires sur lesquels les habitants disent « tout avoir » ; ils ont accès à de nombreux lieux, variés et adaptés à leurs différents besoins et désirs, le tout dans un rayon relativement restreint. Nous parlerons ici du Pays de Brest ainsi que du territoire plus étendu si nécessaire : parfois la Bretagne ou le Finistère.

Tout avoir à côté permettrait-il d'avoir une bonne qualité de vie ?

Finalement, ce « tout » permettrait un cadre propice à une bonne qualité de vie dans les villes petites et moyennes (Taulelle, 2010, p. 163), ou du moins, y contribuerait, y participerait. Certains habitants évoquent effectivement cette qualité de vie, comme Gaëlle, qui habite à Brélès :

« - Et toi tu te considères de la campagne, ou tu trouves que c'est un mot trop fort ?
G : Si, on est quand même dans la campagne. Mais je vois pas ça comme étant péjoratif, je vois plus ça comme une ***qualité de vie****. Enfin à mon sens, après je sais qu'on voit pas tous les choses de la même manière, mais je pense que c'est quand même une chance de pouvoir habiter par ici, sachant qu'on n'est pas loin non plus de la ville, moi j'ai la*

*possibilité d'y aller tous les jours y travailler, et avoir quand même la **qualité de vie**, la tranquillité, les paysages… »*

Monique, qui habite à Ploumoguer, l'emploie également : *« Donc alors je m'étais dit "oh là là oh l'hiver à Ploum' ça va être mortel" et en fait, pas du tout ! Pas du tout ! Au contraire, c'est une **qualité de vie**, pour élever des enfants c'est génial ! »*

Émilie et Raphaël, de leur côté, énumèrent plusieurs facteurs qui leur permettraient une bonne qualité de vie, en plus de tous les services et équipements dont ils disposent à proximité et dont ils profitent, comme vu auparavant : leur grande maison et leur grand jardin (ils insisteront sur ce point) dans lequel ils peuvent faire du bruit et des fêtes, les voisins étant loin ; leur proximité avec la voie express pour Brest (dix minutes), le centre-ville de Brest (un quart d'heure), les villes de Landerneau et Guipavas (moins de dix minutes), la plage (20 minutes), même s'ils y vont peu ; ils estiment alors avoir *« une qualité de vie »* grâce à ces éléments, même si, pour eux, les bus pour leurs enfants - quand ils seront plus grands - manquent. Ils soulignent en revanche le passage du car scolaire devant chez eux. Raphaël compare avec leurs amis *« qui habitent complètement en ville »* et pointent certains désavantages, soulignant qu'il ne pourrait pas *« revenir en arrière »* et habiter de nouveau en appartement. Ses paroles sont intéressantes à noter : « revenir en arrière », comme si une régression pouvait avoir lieu ; il associe donc probablement l'acquisition d'une maison comme une réussite sociale, et de manière plus personnelle, s'épanouit plus dans de plus grands espaces, avec un jardin à la campagne, qu'en ville, en vivant dans un appartement. Ces éléments participent de la qualité de vie dont ils estiment bénéficier pour leur famille.

D'ailleurs, cette notion de « qualité de vie » revient encore plus fréquemment dans les entretiens réalisés avec les habitants à Québec. Sébastien, Français installé à Québec avec Alice, Québécoise, parle de la qualité de vie *« qu'on a perdu il y a bien longtemps en France »* en parlant de la sécurité et la mentalité ; Josée évoque sa qualité de vie due au fait qu'ils ne se sont pas *« full endetté pour notre maison, fait qu'on est capable d'avoir une belle qualité de vie là »* ; Paul parle spécifiquement de son quartier comme de types de quartiers *« qui vont offrir toujours une belle qualité de vie »* ; Suzie[158], sa voisine, parle aussi de la qualité de vie due à la propriété de sa maison dans ce quartier : *« Puis c'est une qualité de vie aussi qu'on va chercher, surtout en famille là. Quand on a des jeunes enfants, je trouve qu'avoir un petit terrain de jeux, dans sa cour… Parce que la rue ici ça a servi à tout. Les jeunes ont joué dans la rue. Puis c'est une rue pas trop achalandée… Ça s'amusait dans la rue ! Encore aujourd'hui. Dans mon temps y'avait des enfants mais aujourd'hui y'en a encore plus je trouve ! Ça joue beaucoup, c'est des rues tranquilles… Le fait que les enfants puissent aller à pied primaire secondaire c'était merveilleux, ils avaient pas à dépendre de nous autre là. »*

L'Organisation Mondiale de la Santé a défini en 1991 lors du « World Health Organization Quality Of Life » la qualité de vie comme *« la perception qu'un individu a de sa place dans la vie, dans le contexte de la culture et du système de valeurs dans lequel il vit, et en relation avec ses objectifs, ses attentes, ses normes et ses inquiétudes. C'est un concept très large qui peut être influencé de manière*

[158] Suzie a 63 ans et Alain 64 ans. Ils vivent dans une maison jumelée dans le quartier Saint-Louis (Sainte-Foy). Ils sont tous deux originaires de deux villages à environ une heure de Québec. Ils ont deux enfants, dont le fils qui vit encore à la maison. Ils sont à la retraite tous les deux. Ils ont une voiture toute l'année et deux pour l'été (ils en utilisent une uniquement pour le loisir). *Suzie et Alain sont les voisins de Paul et sa conjointe.*

complexe par la santé physique du sujet, son état psychologique, son niveau d'indépendance, ses relations sociales et sa relation aux éléments essentiels à son environnement. » Par la suite, cette définition *« va amplifier l'intérêt des scientifiques et des praticiens quant à la prise en compte de la qualité de vie des individus et aux possibles évaluations liées à celle-ci »* (Zenasni et Botella, 2019). En 1995, dans une approche plutôt pionnière puisque étant un thème relativement récent en géographie, Christine Tobelem-Zanin évoque la qualité de vie et son appréciation par deux approches. Selon elle, la première se situe dans le domaine de la perception subjective, des aspirations, des projets, des satisfactions : elle parle alors de bien-être. La deuxième, quant à elle, passe par l'existence d'un *« certain nombre de caractères objectifs du cadre de vie, de la situation économique, des projets possibles »* (Tobelem-Zanin, 1995).

D'après les habitants, ils auraient, pour la plupart, « tout » : nous l'avons vu, ils paraissent y sous-entendre à la fois le travail, les loisirs, les commerces, leur maison et leur jardin, l'accès à la nature et à la mer, etc., ce « tout » incluant également la proximité de ces lieux à celui de résidence ; en bref, ce dont ils ont besoin et envie au quotidien. Voyons alors les aménités effectives de ces territoires.

Rappel historique de la construction du territoire brestois

Faisons d'abord un bref rappel historique, utile pour comprendre comment s'est construit et fabriqué ce territoire, comme préalable pour les différentes aménités déclinées ensuite. Plusieurs des éléments qui suivent sont détaillés dans le chapitre d'ouvrage « De la condition habitante à la vision administrative du pays de Brest. Un décalage entre les territoire administratif et vécu, pratiqué, habité ? » (Colin, 2020) ; le lecteur pourra s'y référer pour plus de précisions. La ville de Brest a une situation singulière due à son histoire. Ville reconstruite entre 1946 et 1961 après la deuxième guerre mondiale, car la ville d'alors fut détruite à plus de 90 %, Brest est aujourd'hui une ville diffuse, constitutive d'un pays aux centralités et polarités multiples. Le pays de Brest propose un maillage resserré de son territoire : les bourgs, villages, communes, villes sont toutes relativement proches (quelques kilomètres les séparent, rarement plus) ce qui favorise des déplacements plus rapides au vu de ces courtes distances[159]. Ce territoire stratifié depuis le VI^e^ siècle a résisté depuis tout ce temps ; cela contribue au fait de ne jamais se retrouver dans un « désert » : historiquement et structurellement, les territoires étaient déjà ainsi[160]. Ce n'est donc pas le mouvement de *périurbanisation* qui a permis et esquissé ce maillage puisque ce dernier était déjà présent, même si celui-ci s'est étendu au fur et à mesure des siècles et a connu une accélération dans les années 1960. Des vues aériennes (Figure 34) montrent le développement du territoire, au niveau du bâti et de la densité, sur une cinquantaine d'années ; nous l'observons non pas en couronnes autour d'une métropole, comme on peut le retrouver dans d'autres régions, mais dans un tissu maillé et réticulaire. Ce territoire se façonne

[159] On pourrait dire que ce territoire tend vers l'*« isotropie »*, et qu'on peut le parcourir *« dans tous les sens »* ; de plus, *« les réseaux de déplacements offrent plein d'alternatives »* sur ces territoires (Grosjean, 2012, p. 68).
[160] À l'époque, ce n'était pas Brest mais Saint-Renan qui était chef-lieu de sénéchaussée et au « centre » du territoire. Brest est une ville relativement récente (elle devient le cœur du territoire seulement au XVII^e^ siècle).

sur la longue durée, et n'est pas une fabrication administrative artificielle destinée à récupérer une population entraînée au loin par un étalement urbain inconsidéré.

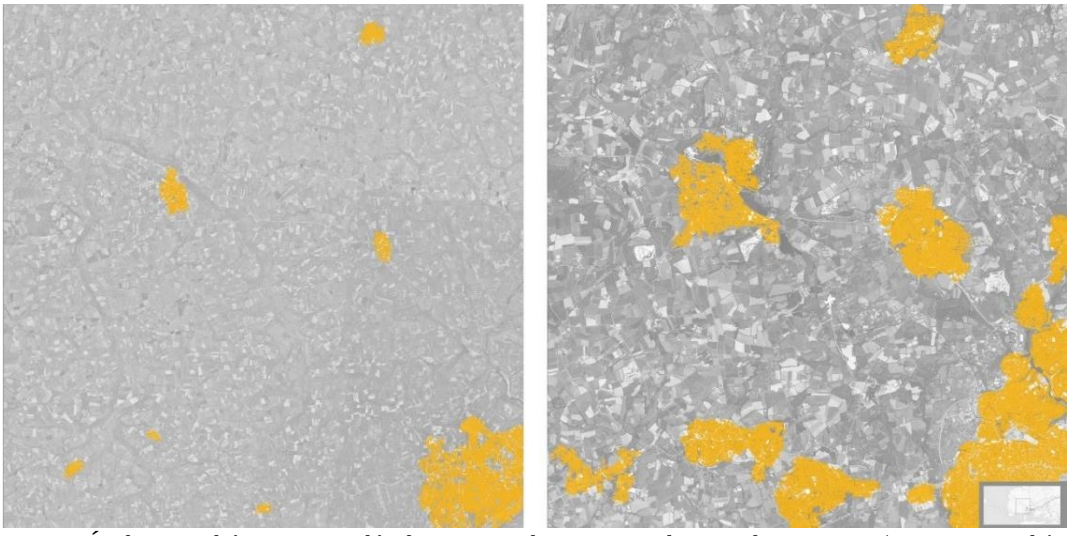


Figure 34 - Évolution schématique et développement du territoire du pays de Brest : 1952 et 2012. Le bâti est représenté en orange. Les deux cartes sont à la même échelle.
Source : Géoportail (fond de carte), Florie Colin, 2017

Rappelons aussi quelques éléments importants sur la constitution administrative du Pays de Brest et de Brest Métropole. En 1953, le Comité d'Étude et de Liaisons des Intérêts Bretons (CELIB) élabora un plan d'aménagement, de modernisation et d'équipement de la Bretagne. Puis en 1967 eurent lieu des manifestations paysannes à Brest, qui pointèrent une « détestation » manifeste de la ville. En 1968, le CELIB put obtenir *« un engagement fort de l'État en Bretagne pour plusieurs années et comprenant le Plan routier breton, l'amélioration des dessertes ferroviaires et aériennes »*, ce qui allait être capital et contribuer à façonner visage actuel de la Bretagne (Le Nail, 2008). Par la suite, en 1971, le CELIB publia un ouvrage annonçant la deuxième phase de son action : *Bretagne, une ambition nouvelle*. On y théorisait une organisation inédite du territoire : le pays était défini comme *« une zone géographique dans laquelle la quasi-totalité des hommes [étaient] à la fois des habitants, producteurs et consommateurs »* (Le Couédic et Prigent, 2014). En 1974, Georges Lombard obtint la création de la Communauté Urbaine de Brest (CUB), une des rares constituées volontairement. Elle fut conçue comme *« l'espace de développement d'une métropole brestoise qu'on croyait capable d'atteindre 400 000 habitants à la fin du XX*e *siècle »* (Lagathu et Le Couédic, 2007, p. 154) mais la vague *périurbaine* ne permit pas ce déploiement à l'échelle de la seule métropole, ce qui conduisit à la constitution d'une association muée en pays par la Loi d'Orientation pour l'Aménagement et le Développement du Territoire (LOADT) de 1995. Les pays devaient alors exprimer *« la communauté d'intérêts économiques et sociaux ainsi que, le cas échéant, les solidarités réciproques entre la ville et la campagne »* (article 23). La loi Voynet du 25 juin 1999 confirma ces *« territoires pertinents »*, sans toutefois les élever au rang des collectivités territoriales. En 2011, le SCoT, porté par un syndicat mixte *ad hoc*, fut étudié à l'échelle du Pays de Brest et le 16 mars 2012, le statut de pôle métropolitain du Pays de Brest fut octroyé à ce territoire. Depuis le 1er janvier 2015, Brest

bénéficie à titre dérogatoire [161] du nouveau statut de Métropole institué par la loi de Modernisation de l'Action Publique Territoriale et d'Affirmation des Métropoles (MAPTAM). La construction de cette métropole a été progressive. Le pôle métropolitain du Pays de Brest permet d'afficher la réalité d'un bassin de vie et d'emploi dynamique et contribue à un développement équilibré de la Bretagne.

Aujourd'hui, le Pays de Brest compte environ 421 000 habitants, dont 213 000 habitants pour les huit communes de Brest Métropole, 150 000 emplois et 24 000 étudiants. Pour accorder le statut de métropole à l'agglomération brestoise, la loi a pris en compte différents critères que remplissait déjà la CUB [162], bien que ne répondant pas aux exigences démographiques. En janvier 2017 a eu lieu la fusion d'une nouvelle communauté de communes, Pleyben Châteaulin-Porzay (CCPCP), qui a préféré se rapprocher de Brest plutôt que de Quimper. Gaëlle Nicolas, maire de Châteaulin et présidente de la CCPCP affirme que *« la façon de faire du Pays de Brest nous semble intéressante. Cette idée que les communautés de communes se regroupent pour mettre en place une ingénierie, mutualiser des moyens en matière de tourisme, d'urbanisme, c'est séduisant »*[163]. Et d'ajouter : *« Sur d'autres thématiques, telles que la ruralité, le littoral, le tourisme, l'aménagement des bourgs, des centralités, les équipements, on se retrouve avec les communautés de communes du Pays de Brest »*[164].

Mettre uniquement la ville de Brest en avant n'est donc plus d'actualité : c'est le Pays de Brest tout entier qui est valorisé et favorisé. Au niveau politique et administratif, penser les territoires en complémentarité est amorcé, tout comme le font les habitants lorsqu'ils se déplacent, vivent et pratiquent ce vaste territoire.

Le Pays de Brest : un territoire maillé, constitué de différents pôles et réseaux

Nous ne prétendrons pas ici, bien évidemment, à une description exhaustive du Pays de Brest, mais ciblerons sur les aspects les plus importants à mettre en avant en fonction des paroles habitantes ; ils commenceront donc à évoquer la question des imaginaires sous-jacents. Nous ferons une description du territoire en partant de cas concrets, plutôt que d'énumérer uniquement chiffres et statistiques[165]. Notons que nous continuerons d'évoquer régulièrement, non pas uniquement le Pays de Brest mais aussi le Finistère et la Bretagne, puisque certains équipements se réfléchissent à ces plus larges échelles.

---

[161] Brest Métropole et ses 210 000 habitants n'atteignent pas les 400 000 habitants normalement demandés par la loi pour créer une métropole.

[162] Elle s'était progressivement dotée de la quasi-totalité des compétences des nouvelles métropoles, que ce soit en matière de développement et d'aménagement économique, social et culturel, d'aménagement de l'espace métropolitain, de politique locale de l'habitat, de politique de la ville, de gestion des services d'intérêt collectif, de protection et de mise en valeur de l'environnement et de politique du cadre de vie.

[163] Article du Télégramme, 7 février 2017, « Pays de Cornouaille. Gaëlle Nicolas : "Nous n'avons pas claqué la porte" » cf. www.letelegramme.fr/finistere/quimper/pays-de-cornouaille-gaelle-nicolas-nous-n-avons-pas-claque-la-porte-07-02-2017-11391937.php.

[164] Article du Ouest France, 2 février 2017, « Quimper ou Brest, Châteaulin choisit le nord ». Cf. www.ouest-france.fr/bretagne/quimper-29000/quimper-ou-brest-chateaulin-choisit-le-nord-4790600

[165] De nombreux chiffres antécédents à 2017 seront donnés concernant l'ancienne configuration administrative du Pays de Brest, sans la Communauté de Communes de Châteaulin-Porzay, ayant fusionné en 2017. Elle ne fait pas partie du terrain d'étude.

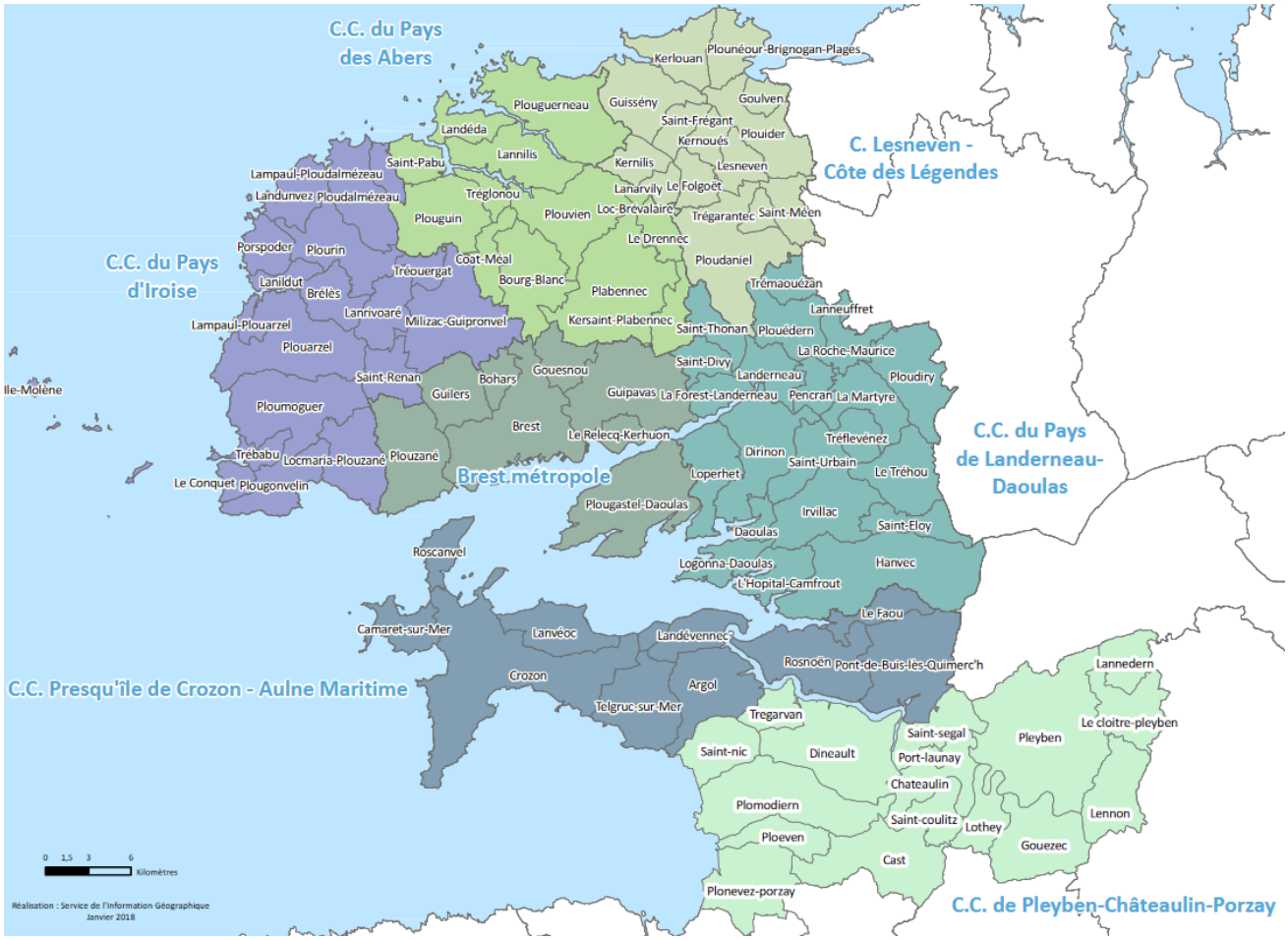


Figure 35 – Les limites administratives du Pays de Brest.
Source : Service de l'Information géographique de Brest métropole, janvier 2018

La Bretagne est la région la mieux équipée en commerces de proximité : seulement 4 % de la population rurale résident dans une commune sans commerce de proximité, de quotidienneté, contre 25% au niveau national (Solard, 2010). Un maillage des équipements, des services, des commerces et donc des activités est présent sur ces 103 communes et 2102 km^2 du Pays de Brest. Pour les habitants, il existe de grandes différences de vie selon la commune d'habitation choisie. Par exemple, à Lesneven, les habitants trouvent un lycée, une piscine, un cinéma, de nombreux commerces, des médecins, une médiathèque… Tout comme à Landerneau (commune que nous verrons plus en détail dans le chapitre 5), où même une maternité est présente ; à Tréouergat, en revanche, il n'y a ni école ni commerce, et à Porspoder, pas de collège. Ce choix de commune d'installation entraîne des modes de vie différents, avec des pratiques quotidiennes variées. Le Pays de Brest permet une répartition plutôt homogène des équipements et services, avec des pôles d'équilibre et différentes centralités communales sur les territoires. Les « déserts médicaux » (mais également éducatifs ou culturels) dont on entend fréquemment parler pour d'autres régions françaises semblent presque absents en Bretagne, cela étant dû notamment, comme évoqué précédemment, à l'histoire de ces lieux. La carte suivante montre bien le pôle central qu'est Brest, mais aussi les différents pôles structurant à vocation urbaine, ainsi que les

pôles d'équilibre ou encore les pôles touristiques littoraux. Même les « bourgs » (centralités communales sur la carte) font partie intégrante du pays de Brest d'après cette carte de 2011.

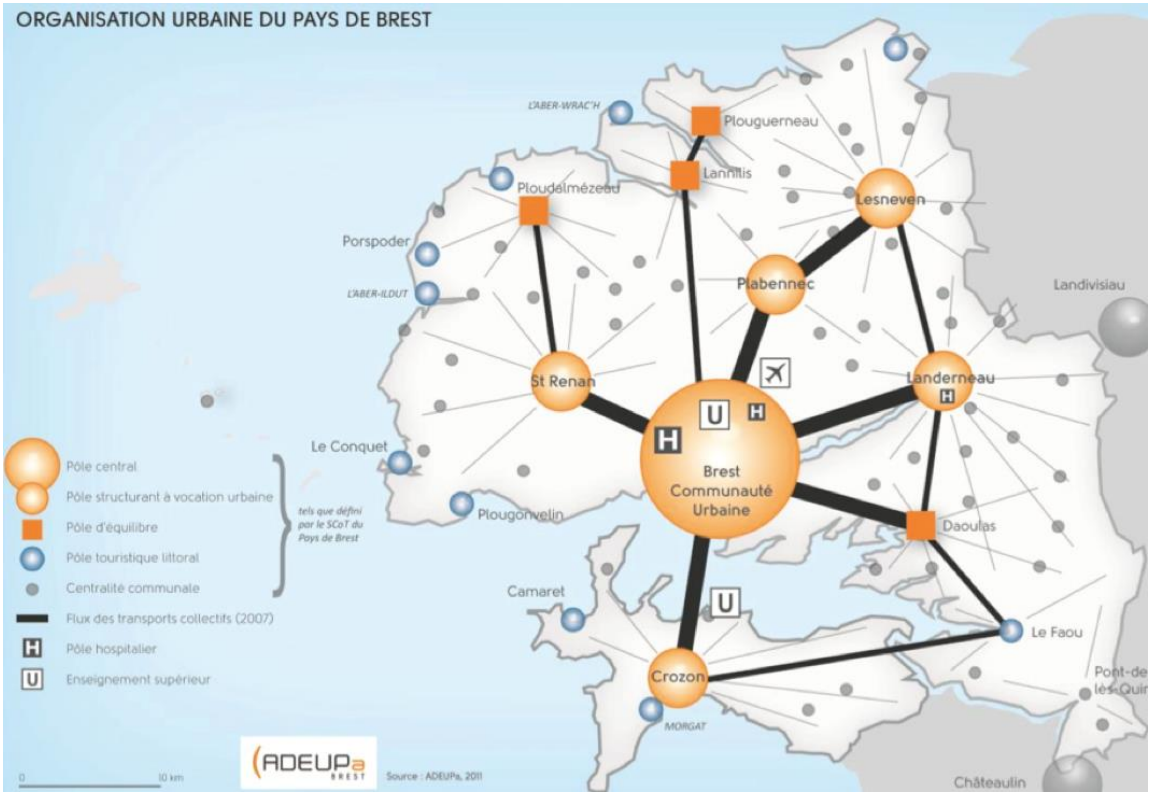


Figure 36 - Organisation urbaine du Pays de Brest.
Source : ADEUPa, 2011

Nous allons pour quelques pages avoir un regard « kaléidoscopique » sur le Pays de Brest afin d'aborder différentes thématiques à traiter pour comprendre ces diverses aménités.

<u>Des emplois dont le nombre augmente en dehors de la ville de Brest</u>

> « - Et tu travailles où toi ?
> *E : Guipavas et Landerneau. Moitié moitié. Je suis à dix minutes. »*
> *(Émilie, Saint-Thonan)*

En 2009, 160 000 emplois sont répartis dans l'ensemble du Pays de Brest. Leur concentration se fait en majorité dans les villes de Brest (Centre Hospitalier Régional et Universitaire, Université de Bretagne Occidentale, Force Océanique Stratégique - FOST -, Thales, Naval Group - anciennement DCNS -, etc.), Guipavas (aéroport Brest-Bretagne, SDMO), Plouzané (Technopôle, dont Ifremer), le Relecq-Kerhuon (Crédit Mutuel Arkéa), Landerneau (Eureden[166]), Ploudaniel (Even), ainsi que l'Ile Longue, Crozon et Lanvéoc concernant les emplois maritimes du Ministère de la Défense. Nous observons bien une multiplicité des lieux d'emplois, loin d'être uniquement centrés sur la métropole. Les emplois privés, mais aussi publics[167] sont nombreux : 45 600 emplois publics en 2014 dans le Pays de Brest, la Défense étant le marqueur brestois du secteur

[166] Qui correspond à l'union des coopératives Triskalia et Groupe d'Aucy.
[167] Pour plus de précisions, se référer à l'étude « L'emploi public en 2014 : pilier économique du pays de Brest » (ADEUPa, 2016).

public avec 300 000 emplois équivalents temps plein ; l'administration publique générale est également un secteur très important.

Voici quelques chiffres concernant les postes salariés par secteur d'activité au 31 décembre 2015, de la zone d'emploi de Brest (qui s'étend à 120 communes, donc plus de communes que dans le pôle métropolitain du Pays de Brest) : agriculture, sylviculture et pêche (2,5 %) ; construction (6.6 %) ; industrie (12,9 %) ; administration publique y compris la Défense, très représenté dans le pays de Brest, enseignement, santé, action sociale (34.4 %) ; commerce, transports, services divers (43,6 %, dont 14,5 % en commerce et réparation automobile) [168].

Nous pouvons aussi noter une augmentation du volume d'emplois entre 2009 et 2014 plus importante dans des communes aux alentours de Brest, telles que Milizac (CCPI) ou Guipavas (Brest Métropole). Ce rebond peut être dû notamment à l'innervation des routes qui permet la création d'entreprises ailleurs que dans Brest.

Précisons également que certains emplois existants sont, de fait, à Brest (comme la Marine ou le CHRU) et très importants en nombre. Toutefois, les créations d'emplois se font donc bien également dans d'autres communes. La Figure 38 répertorie les nouvelles implantations de jeunes entreprises, qui montrent cette diversité autour de la ville de Brest.

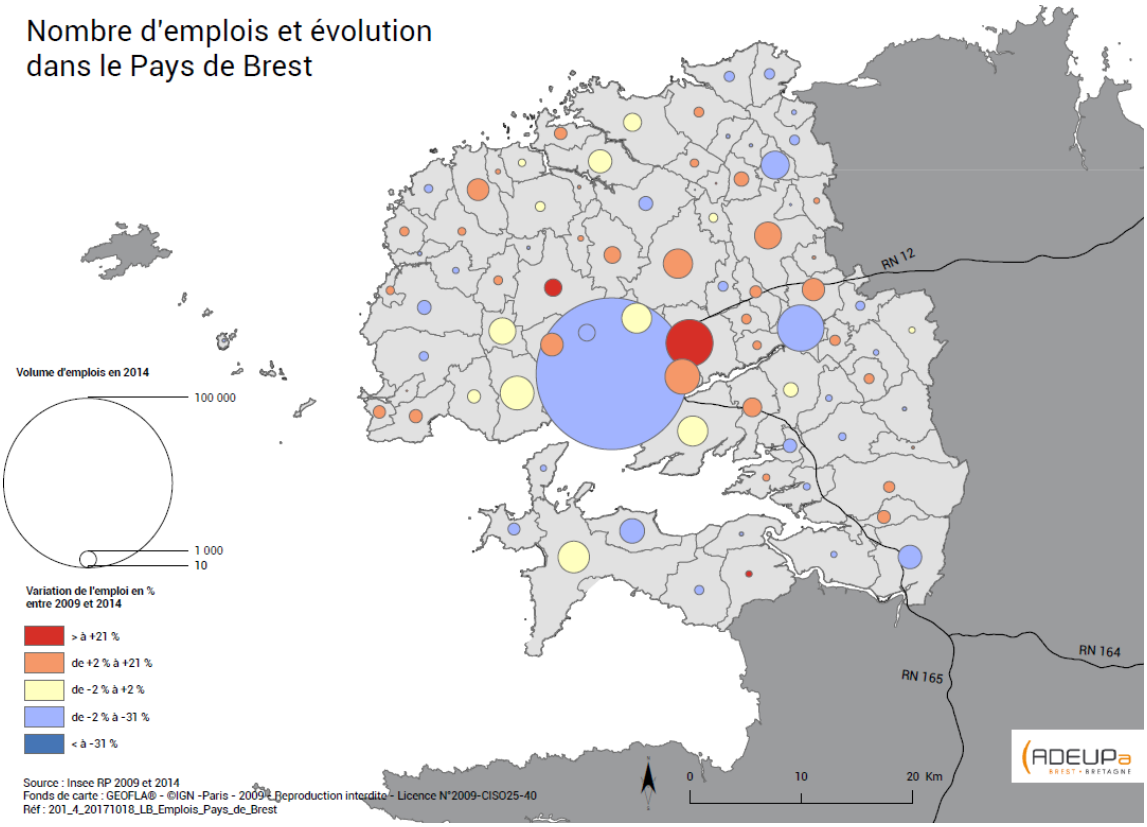


Figure 37 – Nombre d'emplois en 2014 et évolution de l'emploi par communes entre 2009 et 2014. Source : carte réalisée par l'ADEUPa, publié dans le rapport de présentation du SCoT du Pays de Brest (2/Diagnostic, p.80)

[168] Source : Insee, CLAP en géographie, au 01/01/2019.

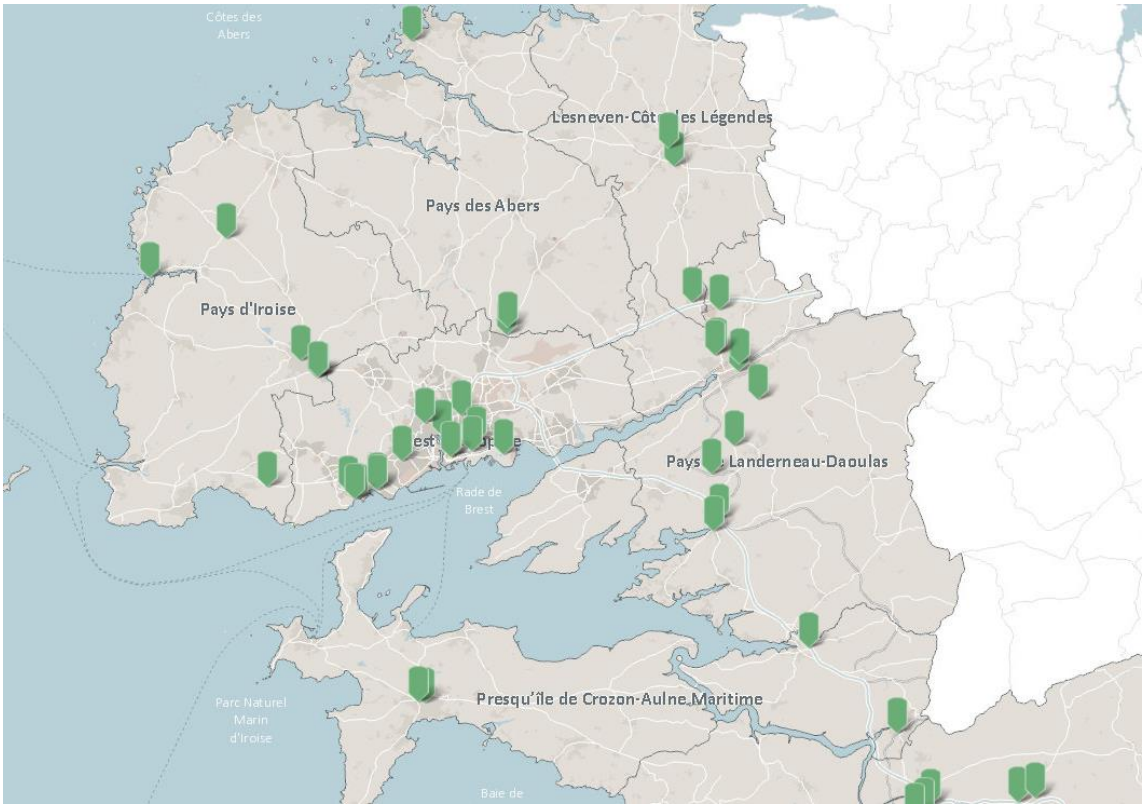


Figure 38 - Implantation de jeunes entreprises dans le pays de Brest.
Source : Capture d'écran du site web suivant, septembre 2020 https://www.pays-de-brest.fr/economie-et-emploi/foncier-economique-et-immobilier-d-entreprises/371-implantation-jeunes-entreprises

Des entreprises brestoises, mais pas uniquement : cela confirme les dires des habitants qui ne travaillent pas automatiquement dans la ville de Brest. En revanche, Brest Métropole (8 communes) reste tout de même le principal lieu de concentration des emplois. En effet, l'analyse des flux de déplacements internes au Pays de Brest liés à l'emploi met en avant sa centralité. Le solde est positif : il attire plus de déplacements du Pays qu'il n'en émet pour le motif travail. Entre 11 et 46 % des déplacements effectués par les habitants des communautés de communes du Pays de Brest sont ainsi polarisés par Brest Métropole[169], comme l'atteste ce tableau.

	Déplacements Internes		Déplacements vers Brest Métropole	
	Nombre	%	Nombre	%
CC Pays de l'Iroise	8 992	57 %	5 463	35 %
CC Pays des Abers	5 816	36 %	7 562	46 %
CC Pays Lesneven Côtes des Légendes	5 000	40 %	3 601	29 %
CC Pays Landerneau - Daoulas	12 380	64 %	4 451	23 %
CC Crozon Aulne Maritime	6 996	58 %	3 879	32 %
CC Pleyben - Châteaulin - Porzay	6 426	75 %	914	11 %

Figure 39 - Les déplacements Domicile Travail dans le Pays de Brest.
Source : Martin Claux, 2019

[169] D'après l'Enquête Ménage Déplacements de Brest Métropole 2018.

Des offres de soin sans désert médical

> *« Les médecins, pareil, les spécialistes, dermato, ophtalmo, je suis à Saint-Renan. » (Laurence, Saint-Renan)*

> *« [s'adressant à son mari] Parce que toi ton médecin est à Milizac, ta pharmacie tout ça toi tu vas à Milizac pour ça tandis que moi non ! Je vais sur Bohars. » (Éliane, Milizac)*

En ce qui concerne l'offre de soin et les équipements afférents, le Pays de Brest est bien équipé[170] : il dispose d'un total de 518 établissements sanitaires et sociaux, dont 42 % se trouvent à Brest. On y retrouve notamment le CHRU Morvan, la Cavale Blanche, l'Hôpital des armées et la polyclinique de Keraudren. Ceci semble correspondre avec les paroles habitantes, qui associent de manière régulière le fait de devoir aller à Brest pour consulter certains spécialistes ; en revanche, d'autres habitants affirment trouver « leur compte » sans aller à Brest, mais par exemple à Saint-Renan. En effet, cette commune dispose d'une maison de soin avec de nombreux spécialistes. En plus des nombreux médecins généralistes et spécialistes, la commune est pourvue de plusieurs dentistes. Landerneau dispose également d'un Centre Hospitalier. Notons aussi que 57 des 89 communes du Pays de Brest (de l'ancien découpage administratif, avant la fusion de 2017) sont pourvues de médecins (Le Couédic et Prigent, 2014, p. 497). De plus, le nombre de maisons de retraite est relativement conséquent sur l'ensemble du Pays de Brest : 50 EHPAD et centres sont répartis sur le territoire[171]. La Bretagne est bien pourvue au niveau des divers professionnels de santé, ayant une densité supérieure à celle française concernant les médecins généralistes, les infirmiers, les chirurgiens-dentistes, les masseurs kinésithérapeute[172].

Figure 40 – Spécialités de la maison médicale de Saint-Renan, où se sont regroupés des médecins libéraux. Source : André Colin, 2020

Voici une synthèse cartographique des offres de soin, qui malgré la condensation observée dans la ville de Brest, n'empêche pas une juste répartition sur l'ensemble du pays de Brest, évitant bien les déserts médicaux.

[170] Pour plus de précisions, se référer au contrat local de santé du Pays de Brest 2019-2023 - Fiches actions, réalisées par l'Agence Régionale de Santé ; à l'état des lieux de la santé dans le Pays de Brest (ADEUPa, 2015a, p. 25-36).
[171] 27 EHPAD à Brest Métropole, 5 dans la Communauté de Communes du Pays d'Iroise, 7 dans le Pays des Abers, 3 dans le Pays de Landerneau-Daoulas, 3 dans le Pays de Châteaulin et du Porzay, 2 dans l'Aulne Maritime, 3 dans le Pays de Lesneven et Côte des Légendes. Voir https://annuaire.action-sociale.org/etablissements/personnes-agees/maison-de-retraite-200/rgn-bretagne.html
[172] Chiffres : ARS Bretagne 2019.

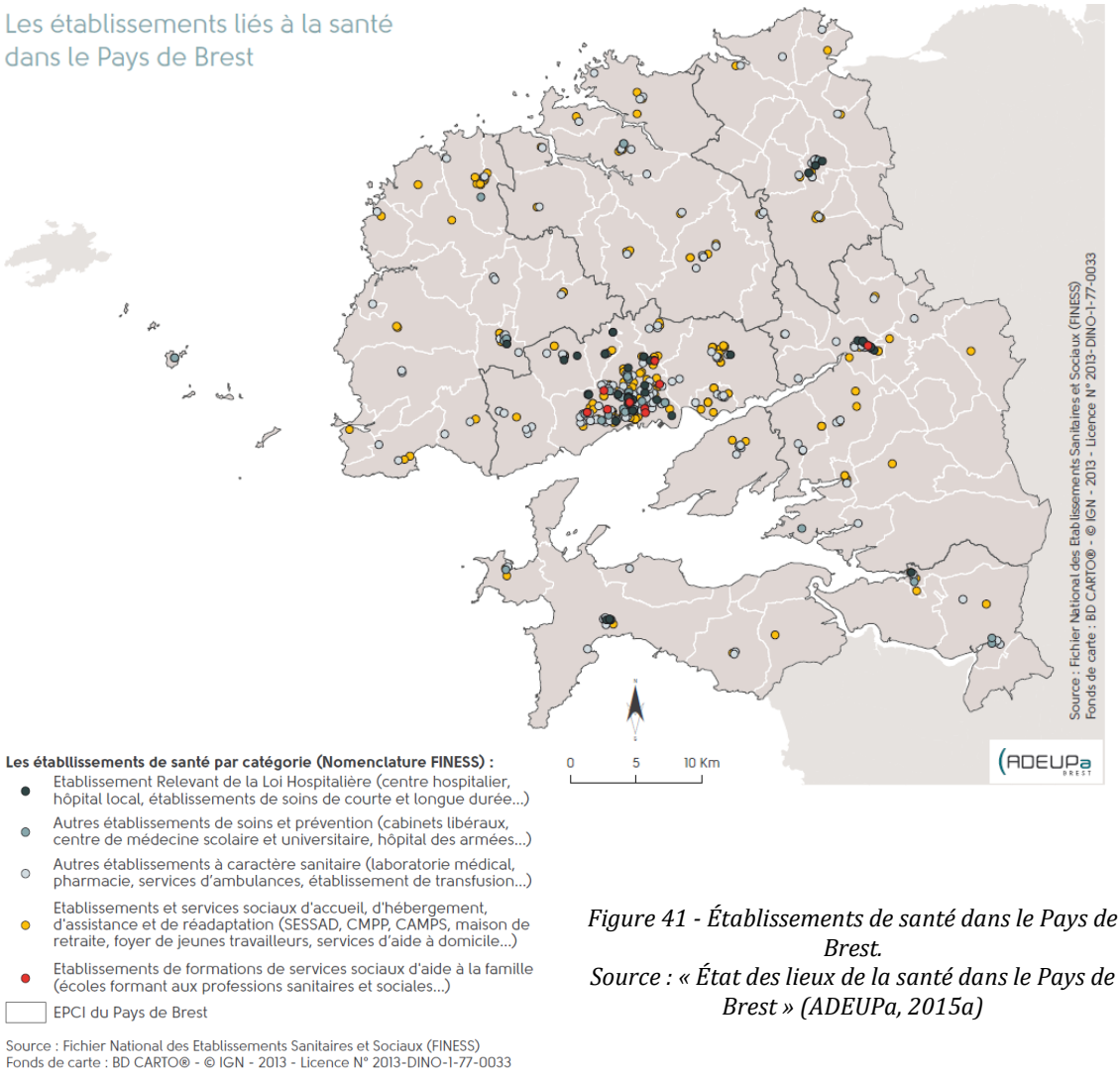


Figure 41 - Établissements de santé dans le Pays de Brest.
Source : « État des lieux de la santé dans le Pays de Brest » (ADEUPa, 2015a)

<u>Les nombreuses offres scolaires et universitaires</u>

> *« D'avoir une ville universitaire à portée de main c'est aussi un sacré luxe hein ! On est quand même beaucoup à l'Université donc super ! Moi j'adore le dynamisme de l'Université même en médecine d'avoir un CHRU et une faculté de médecine c'est très vivifiant aussi intellectuellement. Très stimulant intellectuellement. »*
> *(Laurence, Saint-Renan)*

Les établissements scolaires sont nombreux à la fois dans l'enseignement privé et l'enseignement public : écoles, collèges (environ 20 000 collégiens en 2019) et lycées, ces derniers étant présents à Brest (13 lycées), Lesneven (2 lycées), Landerneau (3 lycées) et Châteaulin (3 lycées). L'offre dans l'enseignement supérieur est également conséquente entre l'Université de Bretagne Occidentale (proposant plus de 130 spécialités de licence et de master, 42 licences professionnelles, 16 DUT) et diverses grandes écoles ou formations post-bac. Brest est une grande ville étudiante : en effet, environ 24 000 étudiants sont accueillis chaque année.

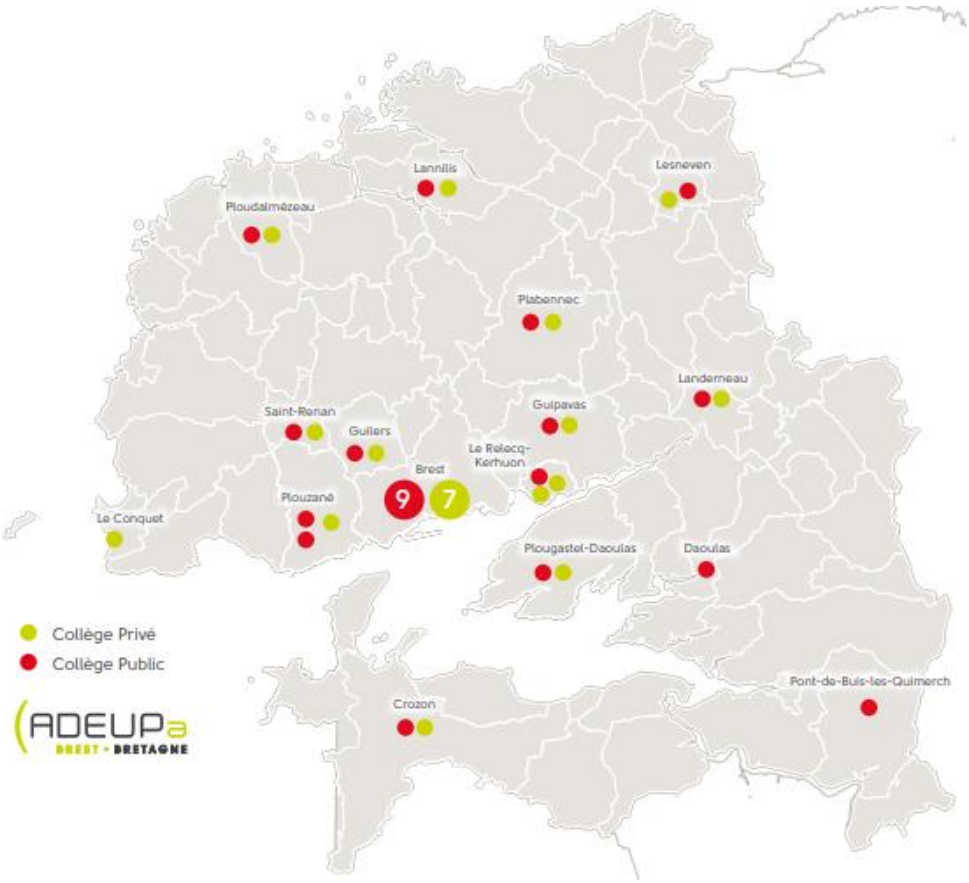


Figure 42 – L'exemple de la répartition des collèges dans le Pays de Brest.
Source : Observatoire de la vie collégienne, ADEUPa (ADEUPa et Conseil Départemental du Finistère, 2018)

Les établissements culturels, sportifs et associatifs ne sont pas en reste

> *« E : Alors moi oui maintenant sur Milizac. Ça fait combien de temps que je fais de la gym sur Milizac Daniel… 15 ans au moins quoi ! 20 ans… […]*
> *D : On a fait partie du jumelage à un moment, avec les Anglais ! À Milizac. Ça a duré trois quatre ans.*
> *[…]*
> *E : Oui… Oui je fais la marche… Penn-Ar-Bed, à Saint-Renan. » (Éliane et Daniel, Milizac)*

Les habitants semblent également impliqués au niveau associatif, culturel et sportif : pas moins de 1 350 associations actives sont répertoriées dans le pays de Brest (culture, sport, loisirs, vie sociale, action sociale, action sanitaire, environnement, international)[173], y compris dans de petites communes, comme l'atteste une affiche à l'entrée de la commune de Plouvien (Figure 43). Nous nous attarderons plus longuement au chapitre suivant sur la culture, notamment avec un zoom sur le cinéma.

[173] D'après le compte rendu de la réunion du groupe de travail vie associative du 18 juin 2018 du Conseil de Développement de la Métropole et du Pays de Brest : *« Dans le Pays de Brest, l'ADESS, tout comme l'INSEE, recense près de 4 500 associations dont 1350 employant au moins un salarié ».*

Des intérêts culturels de Plouvien à l'affiche

BIENVENUE

DIGEMER MAT E PLOUVI

La commune met en avant quelques-uns de ses atouts culturels par de grandes affiches invitant à y faire halte, et y revenir. René Monfort, adjoint à la culture, et Claude Belleç, employé municipal procèdent actuellement à leur installation.

Figure 43 - Plouvien : la culture s'y invite.
Source : Ouest France, 11-12 janvier 2020

Les activités nautiques, quotidiennes pour plusieurs habitants

> *« Leurs copains c'était les surfeurs. La journée c'était le surf et le soir c'était leurs copains d'ici. » (Christine, Porspoder)*

Dans le pays de Brest, on retrouve 599 kilomètres de linéaire côtier. Les activités nautiques sont relativement importantes : tant au niveau des licenciés que de la pratique individuelle avec son propre matériel (paddle, surf, planche à voile, plongée, longe-côte, pêche…). Plusieurs labels font écho à cette thématique : Brest détient le label Ville active et sportive, et Plougonvelin le label Sensation Bretagne.

Figure 44 - Les Blancs Sablons, sport de surf au Conquet (Pays de Brest).
Source : Constance Borel, 2020

L'accessibilité par divers moyens : route, mer et air

Le Pays de Brest est bien relié au reste de la Bretagne, de la France et du monde, avec sa gare TGV de six voies et son aéroport Brest-Bretagne à Guipavas, fréquenté par 1 236 121 passagers en 2019 (évolution de +11.9 %), ce qui en fait le plus grand aéroport de la région Bretagne en nombre de passagers transportés. Le port de Brest est aussi le premier port de commerce breton.

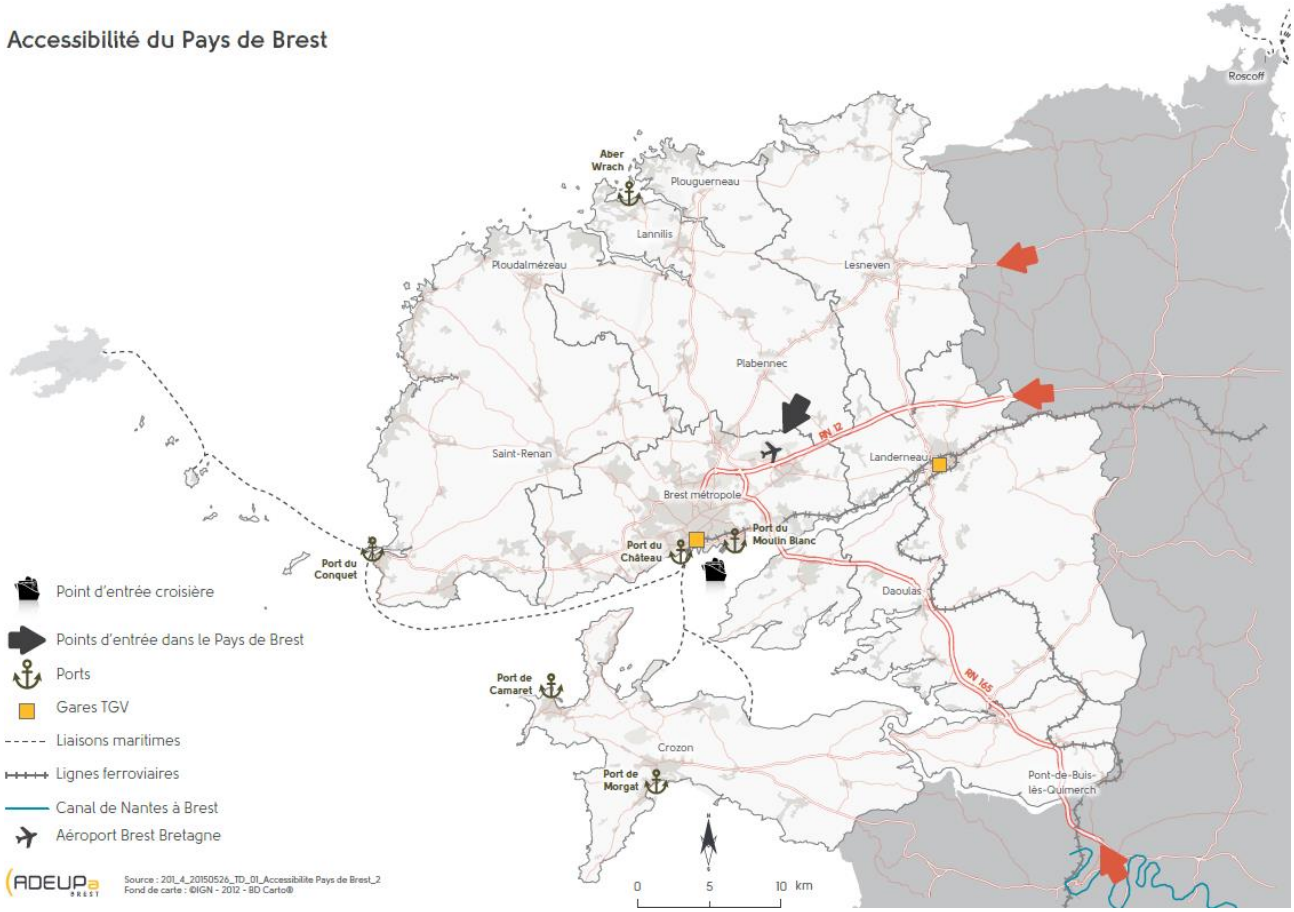


Figure 45 - Accessibilité dans le Pays de Brest.
Source : Carte de l'ADEUPa, dans le rapport de présentation du SCoT du Pays de Brest de 2018 (2/Diagnostic, p.118)

***

Les habitants de ces territoires semblent avoir, du moins pour certains services ou dans certaines temporalités, un fonctionnement en partie urbain, profitant d'aménités urbaines dans un autre cadre de celui de la grande ville uniquement, et qui est plus complexe car étant mêlé, en plus, à un fonctionnement rural par son accès facile à la nature et ses aménités naturelles. Au-delà des propos habitants, plusieurs labels semblent témoigner de ces dernières : les communes du Conquet, Locmaria Plouzané, Plouarzel, Ploudalmézeau, Plougonvelin, Plouguerneau, Ploumoguer, ont le label stations vertes (attribué aux destinations touristiques de nature, de loisirs et de vacances situées dans un environnement préservé ; 1er label d'écotourisme en France) ; Brest, Gouesnou, Guipavas, Landerneau, le Conquet, Lesneven, Locmaria-Plouzané, Ploudalmézeau, Plougonvelin, Plouguerneau, Ploumoguer, ont le label Villes et villages fleuris, label national de la qualité de vie (qui récompense l'engagement des communes en faveur de

l'amélioration de la qualité de vie : la place accordée au végétal dans l'aménagement des espaces publics, le respect de l'environnement - gestion des ressources naturelles et préservation de la biodiversité, le développement de l'économie locale, l'attractivité touristique et la préservation du lien social. Différentes villes du Pays de Brest se revendiquent urbaines ou au contraire plus rurales et/ou naturelles. Lorsque nous citons ces diverses aménités, précisons qu'elles comportent les aménités dites « objectives » (équipements, services, tels que les écoles, les cinémas, les salles de spectacles et socioculturelles, les médecins, internet et la fibre, donc un haut débit, les commerces, les espaces classés…) et « subjectives » (liées au bien-être de chaque habitant, à ses préférences…), qui sont différentes selon les régions. Ces différentes aménités, qu'ils s'approprient, leur permettent alors d'« être en prise » avec leurs territoires.

À l'échelle du Pays de Brest, nous pouvons distinguer différentes typologies de communes, définies non par les équipements décrits ici, mais aussi selon la présence de transports en commun : selon la présence de bus du réseau Bibus, ou seulement de cars du réseau BreizhGo[174], ou sans aucun réseau de transport en commun, les habitants définissent et nomment différemment les lieux. Pour certains habitants, la présence de ces transports semble déterminante pour qualifier le lieu de ville ou de campagne, comme pour Sylvie : *« On est près de la ville et en même temps on a la campagne si on veut. […] On peut considérer ville parce que quand tu as les transports en commun et tout ça… »* Justement, qu'en est-il des transports et moyens de déplacements sur ces lieux bien équipés où les habitants trouvent « tout » - tout, à condition d'avoir un véhicule pour se déplacer comme le rapportent certains, qui marquent une contradiction entre le fait de tout avoir et à la fois d'être loin de tout, comme le souligne Josée (Québec) ?

2) Les pratiques de déplacement au quotidien : l'indispensable et omniprésente automobile, pour une proximité spatiale et temporelle

Même si dans le Pays de Brest, il ne s'agit pas d'une « rocade », rappelons l'ouvrage d'Éric Chauvier, *La rocade bordelaise - Une exploration anthropologique*, introduit par Jean-Marc Offner, qui précise : *« Éric Chauvier, anthropologue du quotidien s'est essayé à l'exercice, non par une enquête exhaustive sur les hommes (les automobilistes, les camionneurs, les motards, les gendarmes, les vacanciers, les riverains….) ou sur les lieux (les stations-service, les ponts, les bandes d'arrêt d'urgence, les sous-faces des ponts, les remblais, les files de gauche, de droite et du centre…) ; mais en recueillant les paroles de quelques dizaines d'habitués de la rocade, panel non « représentatif » mais suffisant pour dévoiler des appropriations très variées de la rocade bordelaise »* (Chauvier et Offner, 2016, p. 13-14). En effet, plus que la description et la catégorisation des hommes et des lieux, l'enquête présentée met sur le devant de la scène les paroles habitantes, ici concernant leurs déplacements très souvent réalisés en voiture, non pas sur la rocade mais dans Brest et surtout dans ses alentours. Par ailleurs, Patrick Le Guirriec précise qu'il s'agit moins de *« proximité géographique »* et que *« la mobilité permet l'usage de lieux éparpillés autour du domicile sans avoir à tenir réellement compte de contraintes spatiales ou*

[174] Anciennement réseau Penn-ar-Bed.

temporelles, donnant alors l'impression qu'il s'agit d'un véritable espace de liberté, d'une juxtaposition de lieux et de fonctions en libre accès. » (Le Guirriec, 2012). Faisons alors le lien entre ces lieux éparpillés décrits juste avant, et comment peut-on les atteindre, par les mobilités. Comment les habitants se déplacent-ils dans et entre ces lieux décrits précédemment ? L'importance ici est de montrer les réseaux sur ces territoires qui permettent aux habitants de les pratiquer. C'est essentiel d'en parler car les mobilités sont nécessaires pour les pratiques, et définissent finalement, entre autres, comment se façonnent les territoires mais aussi le quotidien des habitants, où la voiture leur permet de « tout » rendre accessible. En effet, notons que la voiture reste le mode de déplacements prioritaire dans le Pays de Brest (75,4 % hors Brest Métropole, 62,3 % dans Brest Métropole, avec un taux de motorisation de 1,5 voiture par ménage dans le Pays de Brest hors Métropole[175]).

2.1. Observations et pérégrinations de la chercheure-habitante

L'automobile, objet indispensable pour mener à bien mes enquêtes de terrains : en effet, je réalisais moi aussi la plupart de mes trajets en voiture, parmi le 1,2 million de déplacements qui ont lieu dans le Pays de Brest un jour moyen de semaine[176]. Voici quelques courts récits de mes pérégrinations, issus de mes notes de terrain, qui permettent au lecteur de se figurer quelques ambiances concernant les déplacements sur ces différents lieux :

> *Vendredi 22 février 2019, vers 16 heures*
> *Très beau temps, grand ciel bleu, soleil, sur la route de Saint-Renan à Plouarzel : je suis en voiture pour me rendre à un entretien avec une habitante, le second, maintenant qu'elle a emménagé dans sa nouvelle maison. J'en ai pour dix, quinze minutes environ. Il y a un ralentissement sur le grand axe, c'est très étonnant. En me penchant un peu à gauche, je ne vois pourtant pas de tracteur sur cette longue route droite. Serait-ce plutôt une voiture sans permis qui créée ce début d'embouteillage ? On pourrait presque se croire en période estivale, sur la route pour aller à la plage (qui est dans cette direction, et qui est une route que j'ai empruntée régulièrement à cette fin). J'arrive dans le nouveau lotissement de Streat ar Stivell. Des gens sont dehors : un enfant joue au ballon, deux hommes (peut-être sont-ils frères ?) construisent une cabane pour enfants, dans le jardin qui fait face à la maison de Carole. Sa maison, d'extérieur, paraît assez fermée : c'est la façade exposée au Nord que je vois en premier lieu. Les menuiseries sont noires. Le bitume sera fait plus tard. Dans la rue, des places de stationnement pour les voitures sont prévues. Il y a peu de murs et de clôtures pour le moment entre les différents terrains. Les maisons sont assez proches les unes des autres. Les lampadaires sont installés. Carole arrive en voiture quelques minutes après moi, par l'autre côté de la rue ; j'aurai donc pu tourner un peu plus tôt à gauche en venant, comme j'ai hésité à le faire, mais préférant finalement suivre mon GPS. Elle se gare dehors et nous rentrons par le garage dans sa maison.*

> *Vendredi 15 février 2019, au soir*
> *Je quitte l'UBO vers 18 h 15. La circulation est fluide jusque Gouesnou, malgré la présence de nombreuses voitures sur la route. Vers 19 h 30, direction l'Aber Wrac'h*

[175] D'après l'EMD du Pays de Brest de 2018 ; pour plus d'informations, consulter https://enquete-deplacements-2018.pays-de-brest.fr/
[176] *Ibid.*

pour aller à la crêperie « Captain », en bord de mer. Nous en avons pour 30 minutes, qui se feront donc forcément en voiture. Nous faisons alors Gouesnou > Bourg Blanc > Lannilis > Landéda. Les routes sont étroites par endroits. Il y a du monde à la crêperie, je suis étonnée d'en voir autant. Les parkings les plus proches du restaurant, situés le long de la mer, sont pleins. On monte alors encore un peu. Il n'y a pas de trottoirs mais une délimitation prévue sur la route pour les piétons. J'imagine alors la différence de fréquentation sur cette portion de route réservée aux piétons entre un soir d'hiver comme aujourd'hui, et un soir d'été de beau temps où les piétons, dont des touristes, affluent peut-être. Vers 22 heures, nous repartons, en direction de Saint-Renan cette fois-ci. On voit un tracteur qui travaille en pleine nuit. Ça circule un peu, malgré les routes de campagne que nous empruntons : Landéda > Tréglonou > bourg de Coat-Méal > Guipronvel > Saint-Renan.

Figure 46 - Route des Anges, entre la crêperie et la mer, par temps brumeux, Landéda (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020

Jeudi 24 octobre 2019, en soirée
Route de Saint-Renan à Plouider, 17 h 35 > 18 h 20.
Je mets le GPS afin d'arriver à destination sans trop de souci, n'ayant fait qu'une seule fois ce trajet, il y a environ un an. Il y a une déviation, je passe alors par Ploudaniel et plusieurs petites routes de campagne. Je vois quelques maisons le long de la route, que

je trouve vraiment isolées. La maison dans laquelle je me rends pour visiter des amis, à Plouider, est « paumée », et à la fois elle est située à quelques minutes seulement en voiture de Lesneven… Elle est proche aussi des dunes de Keremma, ce qui est agréable pour les footings et promenades ! Pour tout le reste, la voiture est de mise. Je m'approche petit à petit, reconnaît cette borne EDF blanche, qui est le repère pour tourner à droite, le GPS ne pouvant pas m'amener précisément à destination.

2.2. Croiser les approches quantitatives et qualitatives : études sur les déplacements dans le Pays de Brest

Les déplacements dans le Pays de Brest, ce pays de moyenne densité, sont des sujets traités dans un chapitre d'ouvrage coécrit avec Martin Claux, « Des circulations automobiles pérennes dans les métropoles intermédiaires ? Nécessité et désir d'automobile dans le pays de Brest » (Claux et Colin, 2021)[177]. Dans ce chapitre d'ouvrage est effectué le croisement de mon travail d'enquête ethnographique (entretiens compréhensifs réalisés en 2017 avec des habitants de communes *périurbaines* vivant dans une maison, âgés de 26 à 78 ans et résidant dans une quinzaine de communes[178]) avec l'enquête Ménage Déplacements[179] du pays de Brest analysée dans ce travail par M. Claux[180]. L'intérêt était de croiser ces approches pour éclairer les pratiques quotidiennes de déplacements des habitants du Pays de Brest et axer sur les usagers, même si nous étions conscients de tous les autres enjeux politiques, environnementaux, etc., qui ne seront simplement pas le sujet ici. Je reprendrai ici essentiellement les analyses de l'enquête ethnographique[181].

Les pratiques automobiles sont parfois, sur des territoires diffus, installées, souvent nécessaires et encore désirées. Nous l'avons déjà dit, dans un contexte d'urbain diffus, la voiture est très présente, quand elle n'est pas le seul moyen de transport possible pour se déplacer et réaliser les activités quotidiennes, dont la distribution spatiale est influencée par cette habitude de déplacement. Il nous semble nécessaire de penser l'urbain contemporain à l'aune de la transition urbaine et, donc, des espaces de faibles densités qui la caractérisent (Wiel, 1999). Il s'agit aussi de dépasser l'utopie selon laquelle le processus de diminution des circulations automobiles observé ces dernières décennies dans les centres urbains constitués aurait vocation à se diffuser dans les « périphéries urbaines » d'une façon linéaire, seulement décalée dans le temps (Héran, 2017).

[177] À paraître (avril 2021) dans l'ouvrage dirigé par M. Flonneau, M. Huré et A. Passalacqua, *Métropoles mobiles. Défis institutionnels et politique de la mobilité dans les métropoles françaises.*
[178] Le Folgoët, Plabennec, Saint-Thonan, Saint-Urbain, Landerneau, Milizac-Guipronvel, Lanrivoaré, Saint-Renan, Plouarzel, Porspoder, Brélès, Ploumoguer, Plougonvelin et Locmaria-Plouzané.
[179] L'EMD est un outil qui permet de quantifier les déplacements des habitants des villes françaises. Elles ont été développées dans les années 1970 par le CERTU (anciennement CEREMA). L'EMD dont on parle ici a été réalisée à l'échelle du Pays de Brest d'octobre 2017 à février 2018 et cofinancée par Brest métropole, la Région Bretagne, l'État, le Département et le pôle métropolitain du Pays de Brest. La mise en œuvre de l'enquête a été confiée à la société Alyce. Durant cette enquête, 5 510 ménages et 7 588 personnes ont été questionnées sur leurs déplacements quotidiens, recensés ici au nombre de 29 237.
[180] Maître de conférences à l'UBO - Brest, Géoarchitecture.
[181] Se référer au chapitre d'ouvrage pour plus de détails sur l'analyse quantitative et l'exploitation des chiffres de l'EMD du Pays de Brest 2018.

Les particularités d'un pôle d'équilibre du territoire régional

Rappelons que nombre de *périurbains* n'ont jamais été brestois ou l'ont été mais pendant peu de temps et pour une période bien définie, ce qui s'est d'ailleurs vu dans les entretiens. Ceux n'ayant jamais résidé à Brest vivaient enfant dans une petite commune et se déplaçaient avec leurs parents, en voiture, dans un territoire élargi. Rester vivre dans ces communes est justement possible grâce à la voiture, qui permet de rejoindre aisément n'importe quel lieu, y compris la ville de Brest. Par exemple, Raphaël et Émilie, originaires de Saint-Thonan et Plouzané, n'ont jamais résidé à Brest. Ils ont créé leur ménage en appartement, à Saint-Divy, pour ensuite acquérir une maison individuelle à Saint-Thonan. Émilie, 34 ans, vivant à Saint-Thonan, précise : *« Jamais on n'irait habiter en centre-ville d'une grande ville ! »*. À noter qu'ici, il est bien précisé le centre-ville d'une grande ville, ce qui suggère que le centre-ville d'une petite ville serait tout autre chose. Pour d'autres, l'envie d'habiter à Brest ne s'est tout simplement jamais manifestée, s'y installer pouvant même apparaître comme une véritable aberration. Ces parcours résidentiels, tout comme le travail ou la proximité de la ville, ont une influence sur la mobilité de ces habitants.

À partir des années 1975, l'urbanisation du Pays de Brest s'organise par la route. La première moitié du siècle est celle de la modernisation des routes, la seconde celle du Plan routier breton[182]. Ces infrastructures participent durant les décennies 1970 et 1980 à une forte augmentation des circulations. En effet, le fait que la Bretagne possède une quatre-voies et non une autoroute, où les usagers circulent donc gratuitement, participe à l'innervation du territoire ; cela favorise aussi la répartition des emplois notamment pour les petites et moyennes entreprises qui peuvent alors s'installer ailleurs que dans la ville de Brest. Épargné du trafic de transit, le Pays de Brest dispose aujourd'hui d'un réseau viaire dense, gratuit pour ses usagers et dont l'encombrement reste faible. Jeanne, 78 ans, qui habite à Plouguerneau, témoigne ainsi : *« Non, il y a pas tellement de circulation. Si, il y a des horaires où il y a un peu plus qu'à d'autres, mais c'est pas gênant comparé à ce qu'on voit en ville. »*

Deux particularités brestoises peuvent alors être relevées. La première tient à la faible pression foncière et immobilière du territoire, qui permet à un habitant d'accéder à la propriété sans de trop grandes contraintes budgétaires. La seconde tient à la très bonne capacité du réseau viaire et la fluidité qu'il offre à une vitesse élevée. Comment les habitants font-ils « avec » ces singularités dans leur mobilité quotidienne ?

Quand la dépendance automobile organise la complexité quotidienne

> *« Ah ouais on prend tout le temps la voiture. À pied… (rires) Non on peut pas. […] On est super-habitué à prendre la voiture. » (Raphaël, 34 ans, Saint-Thonan)*

[182] Le Plan routier breton est un plan d'aménagement du réseau routier breton. Engagé dans les années 1970, il dote la Bretagne d'un réseau interurbain gratuit à quatre voies avec terre-plein central et a fait l'objet de nombreuses luttes de la part des Bretons avant d'y parvenir ; l'état a fini par le concéder. Les Bretons ont « bataillé » pour leur avenir et ont mis l'accent sur les aménagements dont les routes, afin d'obtenir une quatre-voies plutôt qu'une autoroute ; pour d'autres portions de route il a fallu attendre encore plus longtemps.

Sur ce territoire, pour paraphraser J.-P. Orfeuil (2010), on ne peut plus se passer de la voiture parce que son usage a permis des formes d'occupation du territoire qui rendent l'usage de la voiture indispensable à la conduite d'une vie normale.

Nous cherchons ici à comprendre les raisons qui poussent les individus à utiliser majoritairement leur voiture individuelle. Il en ressort que les habitants ont l'habitude d'utiliser la voiture par obligation, par gain de temps, ou encore par flexibilité. Pour les personnes rencontrées, la possession et l'usage d'une voiture individuelle sont perçus comme évidents et essentiels. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais pris les transports collectifs, vus comme lents et avec une fréquence trop faible, ce qui demande trop d'organisation. Parfois, les transports en commun sont absents. La voiture est alors perçue comme le seul moyen de déplacement ; ce n'est donc pas forcément non plus un choix de la part des habitants, mais bien une absence d'offre assez conséquente. En effet, quand les transports en commun ne sont pas très développés, notamment par rapport à la fréquence de passage ou encore aux lieux desservis, les habitants ne les utilisent très peu voire jamais, même si quelques-uns notent qu'ils pourraient ou devraient. Certains habitants assument aussi le fait qu'ils ne pourraient pas, pour des raisons personnelles, laisser la voiture de côté, même si pour l'environnement ce n'est pas opportun. Gaëlle, 27 ans, qui vit à Brélès, explique son rapport aux transports en commun :

> *« Après c'est sur y'a les transports mais alors je suis pas une grande fan. Enfin je suis pas… C'est une question d'habitude hein, je sais que c'est mieux et tout mais… Je trouve ça lent déjà (rires) Le tram tout ça… Et puis là où j'habitais, ou comme maintenant si je devais prendre le tram, faut aller à des parkings relais, j'avais pas de tram à passer à côté de chez moi, donc quitte à prendre la voiture, j'allais jusqu'au bout… »*

Beaucoup considèrent l'automobile comme la liberté, et pas forcément comme une contrainte puisque « c'est comme ça, on est habitué ». Évidemment, plusieurs préféreraient être plus tôt chez eux le soir, mais ils savent pourquoi ils perdent ce temps de trajet : arriver dans leur maison tant désirée leur plaît et ils estiment alors que « ça vaut le coup ». Certains habitants décident tout de même d'une limite à laquelle ils vont considérer, décider que c'est trop long, trop loin, mais cherchent à savoir d'abord où se situe la distance ou plutôt le temps vu comme acceptable, qui paraît être pour plusieurs autour de 30 minutes. Gildas, 47 ans, qui vit à Saint-Renan, en parle :

> *« Moi, ce qui m'importe c'est le temps de trajet, c'est pas du tout le nombre de kilomètres ! Si demain… Moi je vais en Relecq je vais à moto, si demain il y avait un bus qui permette d'aller et dormir dans le bus directement, moi je le prends. Seulement d'ici il faut une heure et demie de bus. Donc je vais pas au boulot en une heure et demie. Il faut changer trois fois, et puis le tram il va pas jusqu'à Arkea, il s'arrête en bas de la côte, donc faut prendre une navette après, donc… d'ici il faut arriver jusqu'à Brest, à Brest il faut chopper un tram, du tram faut prendre la navette et arriver jusqu'au boulot, et la navette… Voilà il y a un moment où le temps de trajet devient trop problématique, les horaires et puis… S'il y a un tram toutes les… Enfin pas un tram mais un bus toutes les demi-heures, faut pas le rater, fin ça veut dire qu'il faut venir un peu en avance, ça veut dire que finalement oui une heure et demie de trajet… Ouais non c'est pas la peine. S'il faut que je parte d'ici à 6 h 30 pour arriver à 8 heures là-bas, non. »*

La vitesse de l'automobile permet de satisfaire des programmes d'activités denses et spatialement émiettés tout en tenant à distance les contraintes temporelles (Le Guirriec, 2012 ; Massot et Orfeuil, 2005).

Parfois, les enquêtés, quel que soit leur âge, semblent penser qu'aucun choix n'existe, tant l'accessibilité offerte par la voiture paraît supérieure à tout autre mode de déplacement ; elle fait pleinement partie d'un mode de vie, comme Carole qui habite à Plouarzel : *« On est vachement habitué à rouler et on ne se pose même plus la question "comment on va faire pour aller", c'est "qui prend sa voiture" ? »* Thierry[183] précise que sa femme et lui font *« tout en voiture, même la boulangerie »* et que *« La route, ça me gênait pas. J'aime bien conduire. »*

L'automobile offre aussi un confort, une flexibilité et une autonomie qui ne sont pas négligeables. En premier lieu, elle permet de se protéger des intempéries. Gildas parle de son fils de 10 ans : *« Il peut marcher mais… Je le vois mal en plein hiver sous la pluie de nuit… Voilà, donc ce sera sûrement ramené par quelqu'un ! […] Ce sera trajet voiture. »* Samuel, lui, raconte que son voisin va à vélo au travail, sauf *« quand il pleut vraiment »* ; Marko s'y essaye mais *« s'il pleut beaucoup [il va] prendre la voiture quand même… »*. Ensuite, la voiture permet aussi de transporter des sacs pour le travail, le sport et des courses, comme l'évoque Gildas *: « Non, non ici on va pas à pied… Même au marché parce que… Ben on transporte… On charge pour cinq personnes pour la semaine donc… »* Enfin, elle offre un sas entre les diverses activités qui rythment un quotidien complexe aux routines sophistiquées (Pradel et al., 2015). Sophie qui vit à Landerneau souligne cet avantage : *« la voiture […] c'est aussi le sas de décompression après la journée, voilà, d'avoir personne à entendre à côté de soi et écouter sa radio… »*

Cette dépendance à l'égard de l'automobile n'implique pas son utilisation exclusivement individuelle. Son usage collectif existe. L'enquête montre que des pratiques collectives de ramassage des enfants, pour l'école ou les loisirs, s'organisent et se combinent avec d'autres trajets et activités dans un but d'optimisation des déplacements et de gain de temps, depuis déjà longtemps, sans que cela soit appelé du « covoiturage » : « on s'arrange », « on fait un planning pour savoir qui amène quand les enfants », « c'est chacun son tour », etc. En revanche, Le covoiturage pour aller au travail entre adultes est très peu pratiqué.

Indispensable à la réalisation de la vie quotidienne, l'automobile est aussi perçue comme une contrainte (Monneyron et Thomas, 2006). Le fait d'avoir des impératifs pour les trajets des enfants peut être perçu comme une sorte d'entrave à la liberté, comme l'explique Annie, 61 ans : *« C'était un choix [de vivre à Lanrivoaré]… La contrepartie c'est… Avec des enfants vous faites taxi »*. La mobilité dans le *périurbain* est particulière pour les adolescents, qui peuvent percevoir ces contraintes : ils sont généralement plutôt dépendants de leurs parents. Souvent, ces jeunes souhaitent passer le permis de conduire à 18 ans ; cela n'est pas souvent remis en question, il est vu comme logique de le faire. Même si des alternatives existent (car, scooter, vélo…) elles ne sont

[183] Thierry a 52 ans et vit à Lanrivoaré avec sa femme, dans une grande maison qu'ils ont fait construire il y a 17 ans. Il a deux enfants de 22 et 25 ans. Sa femme travaille à Carhaix et elle y a donc un appartement qu'elle occupe durant la semaine. Il a souvent eu, lui aussi, un logement dédié à la semaine, ne travaillant pas forcément à côté de sa maison. Il travaille maintenant dans une pharmacie à Brest et a une petite société à laquelle il consacre beaucoup de temps durant le week-end. Il est originaire de la région brestoise. Ils ont trois voitures.

pas idéales ou optimisées. La voiture peut aussi être source de tension, de stress, de fatigue et de dépenses avec des coûts relativement élevés. Ces derniers sont évoqués avec réserve par quelques personnes rencontrées. Cette situation peut en effet être difficile à admettre par ceux qui de toute façon « n'ont pas le choix ». Les caractéristiques du territoire, notamment la gratuité du réseau routier et la faible pression foncière et immobilière qui caractérise le Pays de Brest semblent en revanche pouvoir expliquer que l'on n'ait pas retrouvé la figure du captif vivant une urbanité par défaut (Rougé, 2005). Cela ne veut évidemment pas dire que ce cas de figure n'existe pas.

Finalement, que ce soit pour des trajets plus ou moins longs, pour le travail, les services et commerces ou les loisirs, le besoin d'automobile dans le Pays de Brest persiste. Même les contraintes soulevées ne remettent pas en cause pour les habitants la pérennité de l'usage de la voiture, qui d'ailleurs n'implique pas toujours de grandes distances parcourues au quotidien. Dans le Pays de Brest, il dessine plutôt des territoires de proximité.

Quand l'automobile organise des territoires de proximité spatiale et temporelle : le pays de Brest ou la ville des courtes distances

Nous pouvons relever les proximités qui caractérisent les pratiques spatiales des habitants *périurbains* du Pays de Brest, qui dépendent du motif des déplacements.

Concernant l'emploi, le lien à Brest Métropole est important mais il existe une diversité des lieux d'emploi, nous l'avons vu plus haut. Les déplacements s'effectuent aussi à l'intérieur même de la commune de résidence ou à destination d'autres communes, bien souvent limitrophes à celle du domicile. Le souhait d'une proximité entre domicile et travail est régulièrement exprimé. Il peut conditionner tout aussi bien le choix de l'emploi que la localisation résidentielle. Thierry qui vit à Lanrivoaré, raconte sa recherche de travail : *« Je cherchais surtout pas sur Brest ; je trouvais ça trop loin. Je voulais [un emploi] où je pouvais rentrer le midi chez moi. »*

Des espaces divers, en dehors de la « grande ville » qu'est Brest, sont des destinations privilégiées de la vie quotidienne. Les liens forts que l'on retrouve au sein des périmètres intercommunaux mettent en avant des proximités spatiales et le rôle structurant que jouent les villes du Pays de Brest (Landerneau, Lesneven, Saint-Renan, Plabennec) mais aussi les bourgs (Lannilis, Plouguerneau) dans l'organisation de la vie quotidienne des habitants. Les chiffres montrent d'ailleurs le nombre très important de déplacements en interne quand il ne s'agit pas du travail, allant jusqu'à 93 % selon les Communautés de Communes.

	Déplacements Internes		Déplacements vers Brest Métropole	
	Nombre	%	Nombre	%
CC Pays de l'Iroise	104 534	81 %	20 040	16 %
CC Pays des Abers	86 085	80 %	12 858	12 %
CC Pays Lesneven Côtes des Légendes	66 011	86 %	3 479	5 %
CC Pays Landerneau - Daoulas	102 857	82 %	15 398	12 %
CC Crozon Aulne Maritime	54 144	89 %	2 788	5 %
CC Pleyben - Châteaulin - Porzay	56 440	93 %	934	1 %

Figure 47 - Les déplacements hors domicile-travail dans le Pays de Brest.
Source : Martin Claux, 2019

Cette proximité est à la fois spatiale et temporelle. Les activités quotidiennes se déroulent dans des lieux variés et de proximité locale : en effet, 53 % des déplacements dans le pays de Brest

font moins de 3 kilomètres[184]. Le rapport à Brest est régulièrement distant et détaché. Brest n'est pas la seule ville : Saint-Renan et Landerneau sont fréquemment qualifiées ainsi. Effectivement, la première est une de ces communes où « on a tout », ce qui qualifie la densité et la diversité des équipements et services qu'on y trouve et qui rayonnent sur le territoire intercommunal. Une piscine couverte, un stade, un cinéma, une école de musique, une médiathèque, un marché hebdomadaire, des écoles maternelles et primaires publiques et privées, deux collèges, un supermarché, une galerie marchande, une Biocoop, des clubs de sports, la quasi-totalité des spécialités médicales, etc. font de Saint-Renan une ville. Ces villes et ces bourgs sont facilement accessibles. Le temps nécessaire pour s'y rendre reste raisonnable. Les habitants veillent à la fois à maximiser leurs opportunités et à minimiser le temps de déplacement : ils se déplacent généralement sans souffrir de la route, étant donné que « tout est à côté ». Stéphanie a de nombreuses pratiques dans sa ville de résidence, Saint-Renan, où elle se déplace souvent à pied, parfois en trottinette. Les enfants reviennent de l'école à pied également. Elle se rend régulièrement dans les autres communes de la Communauté de Communes du Pays d'Iroise (CCPI), en voiture, et se rend à Brest de manière ponctuelle, quelques fois par mois ; son compagnon, en revanche, y travaille et s'y rend tous les jours de la semaine, en voiture. Elle passe donc l'essentiel de son temps dans sa commune de résidence, entre sa maison et les divers lieux renanais.

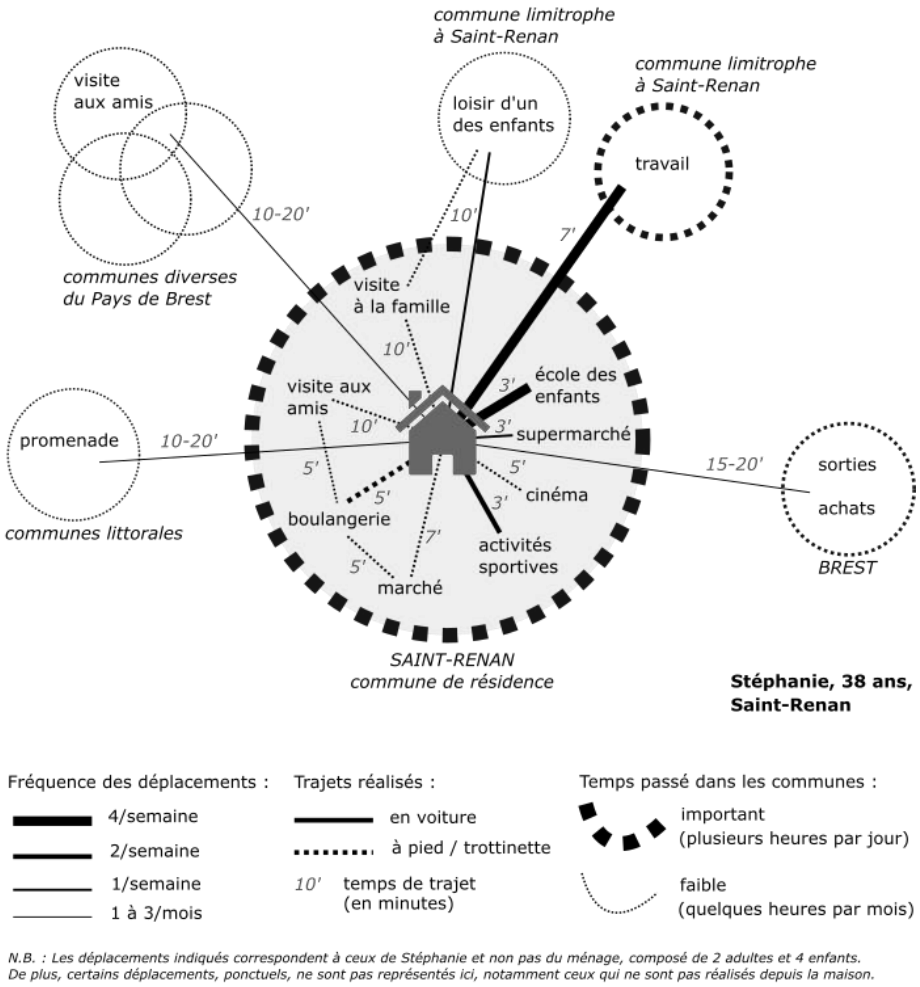


Figure 48 – Les déplacements quotidiens de Stéphanie dans le Pays de Brest. Source : Florie Colin, 2019

[184] D'après l'EMD du Pays de Brest 2018.

Cette volonté de passer peu de temps au volant peut parfois réorganiser spatialement certaines pratiques, notamment en ce qui concerne les achats et les loisirs. La difficulté de stationnement perçue par les habitants dans l'hyper centre brestois peut aussi engendrer des tactiques d'évitement de cet espace au profit d'autres lieux, d'autres villes.

Finalement, si la voiture est indispensable à la conduite des activités quotidiennes d'une grande majorité des habitants du Pays de Brest, vitesse et voiture ne sont pour autant pas toujours synonymes de grandes distances parcourues au quotidien. S'il y a bien une certaine dispersion spatiale des activités quotidiennes et des lieux d'engagement des habitants, la proximité temporelle, et dans une certaine mesure la proximité spatiale du domicile, structure alors cette dispersion (Le Breton, 2017).

2.3. Québec, le « pays de l'auto »

La structuration territoriale québécoise axée sur les routes

Faisons avant un bref rappel de l'organisation territoriale québécoise : *« Où commence et où finit la ville ? Si la frontière n'est pas claire, son cœur se dilue également : à Québec, les centres administratif, culturel, politique, industriel, économique, commercial ne se superposent pas. Le modèle "de l'École de Chicago", d'une ville qui croît en cercles concentriques comme s'étend une tache d'huile, ne correspond plus aux villes contemporaines. Il n'y a plus un centre, mais plusieurs comme c'est le cas de Québec »* (Fortin et Marcoux, 2008). Le réseau routier structure énormément le territoire québécois. En effet, très souvent, les commerces, la mairie, l'église sont situés le long d'une route principale, ce qui en fait le centre. La centralité à Québec est donc linéaire : l'axe Québec-Sainte-Foy structure l'espace métropolitain, plus que le seul centre historique (Villeneuve, 2007, p. 371-372).

> *Dimanche 30 septembre 2018*
> *Après le dîner, vers 14 heures, nous partons avec la voiture de Marie-Ève marcher et découvrir les chutes de la Chaudière, à Lévis, qui se trouvent à dix minutes à peine de la maison. Sur la route, je suis une fois de plus frappée par toutes les bretelles d'autoroutes, les entrées et sorties incessantes, les routes qui se superposent. Marie-Ève n'aime pas non plus toutes ces infrastructures, elle s'est déjà trompée de sortie d'autoroute pour rentrer à la maison, cela l'énerve !*

Le quotidien automobile de nombreux habitants

> *« M : mais là ils ont fait des gros magasins avec des gros stationnements maintenant faque…*
> *J : on est plus obligé, on peut passer notre vie sans aller au centre-ville, il y a des magasins partout, c'est facile de stationner. L'offre est là aussi. Je pense que les prix des VUS ont baissé. De toute façon avec les crédits tu peux payer ce que tu veux. J'ai l'impression que l'efficacité énergétique des voitures s'est améliorée. Au lieu d'en profiter pour faire des voitures qui consomment moins, on fait des voitures qui consomment autant. »*

Jonathan et Marylin évoquent ici l'importance de la voiture au Québec. Les situations quotidiennes québécoises décrites par la suite permettent de poursuivre les réflexions sur le rapport à la voiture au Québec. On retrouve cette idée de proximité temporelle à Québec :

> *Mardi 2 octobre 2018*
> *Jean-Pierre m'amène à la RAMQ[185], au Bourgneuf, quand il apprend que je dois y aller : « c'est loin, ça me fait un petit détour mais y'a pas de trouble, tu vas pas y aller en autobus, voyons dont ». J'embarque donc volontiers dans le pick-up afin de gagner du temps pour régler cette question administrative. Nous mettrons 20 minutes, contre une heure en autobus.*

Lynda et Mario, 47 et 49 ans, qui vivent à côté de Québec mais sur la rive Sud évoquent leurs déplacements quotidiens, où la voiture est obligatoire :

> *« L : Ben l'épicerie **on n'a pas le choix que d'y aller en voiture** ! Fait que… J'te dirai qu'on a un peu de choix dans les environs ! Fait que 9 km par-là (montre) tu as un Métro ! […] Quoi, entre 7 et 9 kilomètres, par-là (montre), c'est la même chose il y a un Métro. Et un IGA. »*

Lynda explique qu'elle peut combiner ses différents déplacements : *« sinon sur la route en revenant de travailler j'ai les centres d'achats. T'as pu voir que je veux arrêter facilement, mais je suis pas une fille des centres d'achats (rires) »* et qu'en cas de besoin elle se rend en voiture là où c'est nécessaire :

> « - Et pour les achats un peu plus exceptionnels, le linge, je sais pas, les cadeaux de Noël mettons… Ça tu vas quand même dans les centres d'achats de Laurier ?
> *L : Ah oui oui oui oui. Ouais. Je vais à Laurier, je peux aller aux Galeries de la Capitale, des fois je vais dans le coin de Lebourgneuf, où t'as toutes les… les boutiques Calvin Klein, Tomy, t'sais j'me mets pas de limites là. Si c'est ce que j'ai besoin je vais aller chercher à l'endroit approprié. Je suis pas très encore sur le Net là pour faire les commandes ; les filles un peu plus mais pas moi. (Pause, s'adresse à Mario) Toi c'est pareil, t'achètes pas vraiment en ligne non plus, puis… »*

L'exemple de Josée, 52 ans, est également intéressant : elle me raconte ses déplacements quotidiens. Elle passe énormément de temps dans son auto depuis des années. Elle habite à Saint-Augustin-de-Desmaures et travaille à Lévis, de l'autre côté du pont. Le mardi et le jeudi, elle se rend pour 17 h 30 à la piscine de l'Université, loin de son travail ; elle passe généralement 50 minutes dans un « gros trafic ». En revanche, pour rentrer chez elle, elle met généralement seulement dix à quinze minutes.

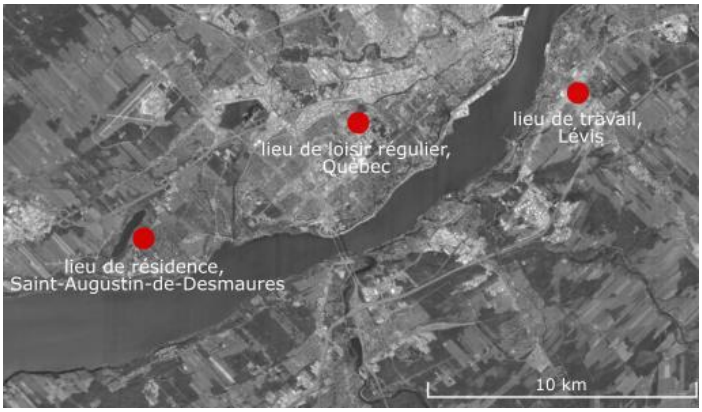


Figure 49 – Lieux pratiqués au quotidien par Josée (domicile, travail, piscine) dans la région de Québec. Source : Google Earth, images de 2015(fond de carte), Florie Colin, 2020

[185] Régie de l'Assurance Maladie du Québec.

Avec du recul, elle relativise tout ce temps passé dans son auto, et dit que c'était aussi souvent du temps passé avec ses garçons, sûrement pour se trouver tout de même une « bonne raison ». Elle se dit tout de même que, à refaire, elle aurait peut-être habité à Lévis, près de son lieu de travail. Au moment de l'achat de cette maison, elle n'y travaillait pas ; elle travaillait bien plus près, non loin du centre-ville du Québec. Le fait de voir d'autres personnes dans la même situation la rassure.

> *« J : C'est sûr que… j'ai pas acheté cette maison-là… Quand je travaillais à Lévis. Ouais. Là ça aurait été drôle. Là ça aurait fait drôle t'sais travailler à Lévis puis vraiment acheter une maison ici là !*
> - Ouais tu penses que si tu avais déjà été à Lévis, tu n'aurais pas forcément habité ici ?
> *J : Humm je pense que non. Ouais. Je te dirai que y'a beaucoup de gens qui travaillent à Lévis avec moi qui restent dans ce quartier-ci.*
> - Ici là ?
> *J : Oui ! C'est drôle hein ! Ouais. (Mari : moi aussi !) Toi aussi hein ! Il y a beaucoup de monde qui travaille à Lévis qui reste dans notre quartier. (Pause) Depuis des années et des années là, puis ils continuent à le faire, fait que… Des fois je me dis je suis pas la seule folle à faire ça ! (Rires) »*

Autre exemple avec Jason et Cynthia, qui n'ont qu'une seule voiture, et vivent en banlieue (La-Haute-Saint-Charles) dans une maison qu'ils ont fait construire récemment, avec leurs deux filles. Ils ont fait ce choix par préoccupations financières mais aussi par convictions écologiques - même si *« c'est un VUS*[186] *fait qu'on dépense quand même du gaz (rires) ».* Cela demande une organisation un peu plus poussée que d'autres habitants qui ont deux voitures, donc une chacun, car ils ont besoin de la voiture pour se rendre et rentrer du travail, pour faire l'épicerie, pour se déplacer…

> *« J : Des fois c'est ça ça demande un peu plus de logistique, bon ben qu'est-ce que tu fais un soir, comment on s'arrange pour l'auto, si faut aller à deux places différentes qu'est-ce qu'on fait…*
> - Parce que vous avez quand même les mêmes horaires à peu près ?
> *J : Oui !*
> *C : On s'arrange.*
> *J : C'est ça. Les conflits c'est plus le soir. Ah toi tu sors à telle place, moi je voulais faire telle affaire, ou bien mettons je m'en vais moi je décide d'aller chez mon ami dans le bas Saint-Laurent sauf qu'elle elle est avec les petites ici, pour la fin de semaine parce qu'elle pouvait pas venir avec nous, euh là… Est-ce que moi là je pars avec l'auto je la laisse toute seule t'sais… Fait que c'est de la logistique, faut tout le temps qu'on y pense, t'sais, c'est tout le temps un élément dans l'équation de nos journées.*
> *C : Quand je travaillais en ville, par exemple, lui part avec la voiture moi je covoiturais avec un collègue qui va dans cette direction-là… Faut y penser un peu.*
> - Ouais vous y pensez mais vous trouvez pas ça non plus trop pesant ?
> *J : On s'est habitué, c'est juste… Je vois l'effort qu'on déploie pour rester… Pour garder ça mais non on s'est habitué puis on le fait tout le temps. On pense que ça vaut la peine.*
> *C : Puis la garderie c'est littéralement le bloc juste à côté de mon travail. »*

[186] Véhicule Utilitaire Sport.

Leur vie quotidienne est aussi rythmée par cette organisation autour du mode de déplacement. J'avais d'ailleurs dû, pour me rendre à cet entretien, le lundi 5 novembre à 19h, louer une voiture, puisque ce n'était pas possible d'y aller en transports en commun le soir en semaine.

Par le biais de ces deux situations racontées, nous constatons que la culture de la voiture est très forte au Québec. Revenons rapidement sur son utilisation. Québec peut être considéré comme un pays essentiellement fait pour la voiture, avec des habitants qui en ont conscience, qui ont plusieurs grosses voitures, qui roulent sur des larges routes, proches d'immenses échangeurs[187] et stationnements bitumés. La Figure 50 montre la différence d'échelles d'échangeurs entre Québec et Brest.

Figure 50 - Échangeur Bourrassa-Charest, Québec (en haut) & échangeurs le long de la N12, Brest (en bas). Source : Google Earth, mêmes échelles, images de 2015 (Québec) et 2018 (Brest).

[187] L'échangeur des autoroutes Charest et Bourrassa est particulièrement impressionnant : ce chantier des années 2010 est d'ailleurs l'un des plus importants de Québec des 30 dernières années. Il supporte près de 70 000 véhicules et 500 autobus par jour.

Des passages piétons très grands à traverser, des feux qu'il faut actionner par un bouton sinon les piétons ne traversent jamais, cela montre un territoire où les voitures semblent prioritaires. Une absence de trottoirs fréquente laisse à penser que le territoire n'est pas adapté aux piétons mais uniquement aux voitures. Les vélos ont peut-être de meilleurs équipements, mais l'hiver, au vu du climat, la pratique n'est pas non plus très adaptée. Certaines installations et rituels de préparation à l'hiver prennent aussi place, généralement au mois d'octobre : pneus neige, abris temporaires. Il faut aussi prévoir le temps de déneigement de la voiture chaque matin si la voiture est laissée dehors (certains habitants embauchent quelqu'un pour le faire, mais cela engendre un vrai coût ; cela est aussi sources de nombreux emplois).

> *Jeudi 6 décembre 2018*
> *Jean-Pierre vient me récupérer en pick-up après mon cours de natation ; il est lui-même au Gym à côté du PEPS à la même heure que moi. J'évite ainsi 40 minutes de marche dans le froid, remplacées par 10 minutes de voiture en pick-up avec sièges chauffants ! On parle des transports en commun l'hiver, et plus particulièrement du bus, qui n'est pas adapté quand il faut attendre dans le froid, notamment pour les enfants et les personnes âgées ; on reparle de l'éventuelle solution du métro pour Québec.*

3) Les transports en commun et la marche, pratiques habitantes anecdotiques

3.1. Expérience du car dans le pays de Brest

Dans le Pays de Brest (hors Brest métropole), seulement 3.4 %[188] de la population utilisent les transports en commun. J'ai réalisé des récits de terrain, notamment sur un trajet en TER de Brest à Landerneau, que l'on verra au chapitre 5, ou encore sur le réseau de cars BreizhGo[189] ; se placer en position d'usagère des transports collectifs et éprouver le terrain permet d'appréhender certaines réalités des situations, et de mieux comprendre les habitants qui nous racontent leurs déplacements quotidiens et ce qu'ils peuvent ressentir vis-à-vis de ces transports.

> *Jeudi 14 mars 2019, de 13 h 15 à 13 h 40 (hors vacances scolaires)*
> *Après un trajet en car de Nantes à Brest, durant 4 h 45, j'attends à la gare routière pour prendre le car, cette fois-ci de Brest à Saint-Renan. J'ai fréquemment pratiqué cette ligne – la 12 – étant lycéenne ou jeune adulte. J'arrive à la gare avec le car de Nantes 20 minutes avant celui de Saint-Renan. Il fait froid, il vente, il fait gris, « un vrai temps brestois » ! J'attends juste à côté de plusieurs adolescents, public qui semble le plus fréquent dans ces cars, en tout cas en période scolaire et à cet horaire. Quand je souhaite monter, le chauffeur me dit d'aller acheter mon ticket à l'accueil de la gare routière, j'y vais vite. Les autres sont habitués, ils possèdent une carte d'abonnement ou des tickets en avance. On me donne apparemment moins de 25 ans, j'obtiens alors un ticket « Roulez jeunesse » à 1,50 euro. Je reconnais le chauffeur, que je voyais il y a déjà plus de 10 ans, lorsque je prenais le car quotidiennement pour me rendre au lycée. Je suis effarée de voir qu'il est encore là, à faire ces mêmes trajets ! Je m'installe proche*

[188] D'après l'EMD du Pays de Brest 2018.
[189] BreizhGo est le réseau de transports en commun de toute la région Bretagne, anciennement Penn-Ar-Bed.

d'une fenêtre, en faisant attention de ne pas être à une place où le rideau gâcherait la vue, ni sur la roue, qui laisse moins de place pour les jambes, ni trop proche des autres personnes. Nous partons, le car étant très peu rempli. Quelques personnes montent au fur et à mesure des arrêts mais nous restons relativement peu nombreux. Ça circule à Brest ; il y a beaucoup de monde aux abords de l'UBO. Arrivés un peu avant Penfeld, je regarde toujours ces maisons du même œil, mélange de fascination et d'ennui ; vivre proche de Brest mais dans cette cuvette où le passage des voitures est assez important. Ça y est, nous roulons à 90 sur la route de Guilers. Ma mémoire est encore marquée par ce trajet en car : mêmes odeurs, mêmes bruits, mêmes vibrations. Le rond-point, puis le Leclerc à droite. Nous arrivons au rond-point de Ty-Colo, où travaille mon père. Je lui envoie d'ailleurs un message pour le prévenir qu'on arrive, puisqu'il vient me chercher à la gare routière et me déposer à la maison, avant de retourner au travail pour 14 heures. J'aurai pu rentrer à pied en quinze petites minutes ; la valise à traîner dans la montée et la proposition de mon père m'en a vite dissuadée… Cette fameuse habitude et ce confort de la voiture…

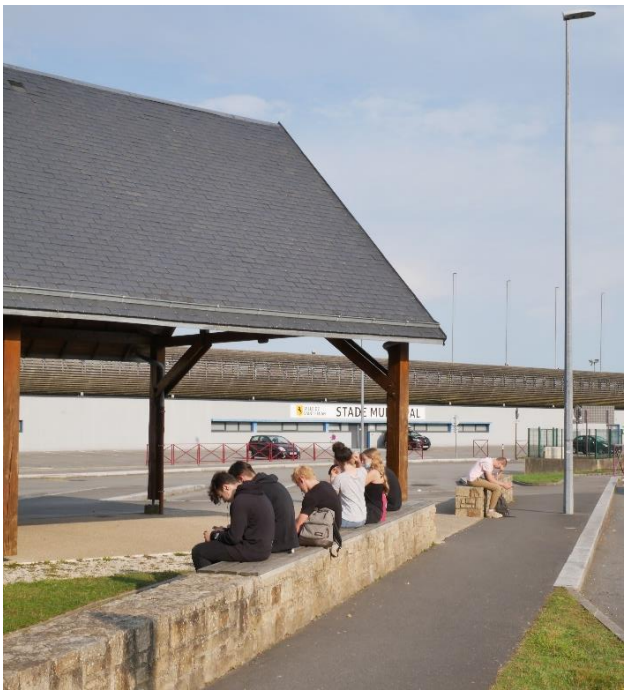


Figure 51 - Gare routière, Saint-Renan (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

Ty Colo, on tourne à gauche ; voici le panneau de l'entrée de ville, « Saint-Renan ». Ils ont refait le rond-point, maintenant orné de jonquilles. Ces fameux entrepôts sur ma droite, qui pour moi signifient le point de départ du jour où j'ai passé mon permis de conduire, il y a dix ans de cela. Cette maison que je n'aimerais pas habiter. Ce bardage blanc et vert de Mr Bricolage et son parking. Le « nouveau » Carrefour, qui dans ma tête sera toujours le Super U, même si je n'arrive plus à bien me le représenter, à l'époque de « 1 000 choses » et Cie… C'est devenu un énorme supermarché, accompagné de sa galerie commerciale, sa salle de sport et ses restaurants. Le rond-point à la maison jaune de l'arrêt Kerzouar, le collège public de la ville, Le Gléau le magasin de vélos et autres. Nous arrivons presque ; on longe le beau lac, qui a été réaménagé, avant d'arriver à la gare qui jouxte le stade, où mon père m'attend déjà.

Figure 52 – Rond-Point de la rue de Brest et rue d'Armorique, magasin Durant-Le Gléau, arrêt de car Kerzouar.
Source : Paul Michalet, 2020

3.2. Se déplacer en bus à Québec, le « pays de l'auto »

Les problématiques québécoises permettent aussi de revenir sur diverses expériences des transports collectifs. En effet, à Québec, une mise en situation a eu lieu lors de l'immersion. Comme vu précédemment, les maillages et organisations territoriales entre Brest et Québec sont assez différentes. Seront exploités ici moins les analyses d'entretiens que des récits de terrain ethnographiques. Raconter une enquête dans un autre contexte, un autre climat, permet d'alimenter le regard sur le premier terrain, et pour ce cas particulier, sur les mobilités : l'usage de la voiture, de la marche, et plus particulièrement des transports en commun. Le but était ici d'« éprouver » le terrain. C'était aussi de jouer sur le décalage d'observer la condition d'utilisateur de transport en commun, que j'ai expérimenté, vécu, pour essayer de comprendre et se rendre compte de pourquoi la voiture est si utilisée.

Les transports en commun sont parfois vus comme marginaux et lents. Je les ai empruntés. Plongeons-nous ici dans quelques récits de terrain québécois, avec ces bus qui ne font pas très souvent partie du quotidien. Ils sont parfois désirés, et à la fois perçus comme appartenant plutôt à la ville. Les habitants ne les associent pas forcément à une option, une possibilité considérant qu'ils sont plus « pour les autres » que pour eux.

> *Mercredi 26 septembre 2018*
> *Jean-Pierre m'a conté une anecdote marquante pour lui : l'une des Françaises qui vivait à la maison il y a quelques années de cela prenait le bus l'hiver pour aller à l'Université. Tous les matins, elle surveillait donc l'arrivée du bus par la fenêtre du salon, et courait dès qu'elle le voyait arriver, pour passer le moins de temps possible dehors dans le froid et/ou sous la neige !*
>
> *Mardi 2 octobre 2018*
> *J'attends 20 minutes entre mes deux bus, le temps d'aller rapidement faire un tour dans les galeries de la Capitale, qui sont encore fermées. Il est 9 h 15. Malgré tout, quelques personnes comme moi flânent déjà. Les vendeurs sont dans les magasins et préparent*

leurs ouvertures, installent des vitrines ou attendent avec un café. Les arrêts de bus sont complètement fermés, ce ne sont pas de simples abribus comme nous avons l'habitude de voir en France. Ce qui est appréciable, car je trouve déjà qu'il fait frette ! Je me rends compte que dans le bus, si nous n'avons pas de carte à valider, on peut acheter un ticket en mettant les pièces dans une « boîte », sans que le chauffeur ne contrôle. Une fois de plus la confiance est présente. Marie-Ève me dira le soir qu'elle n'a jamais entendu parler de contrôleurs dans les autobus, mais que les personnes ne fraudent de toute façon pas à sa connaissance.

Jeudi 1er novembre 2018
C'est décidément la semaine des transports en commun pour moi. Il y a peu de monde dans le bus 25 ce matin. Certaines lignes de bus passent assez peu souvent, par exemple une fois dans l'heure, il faut donc s'organiser et se caler aux horaires. De mon côté, j'ai eu le réflexe parisien d'avoir un métro toutes les deux minutes mais aussi de regarder les horaires de car de Saint-Renan ou les horaires de bus à Brest, ça ne me gêne pas plus que ça de m'adapter aux horaires prévus. Je rentre avec le bus 800, vers 10 h 30, bien plus bondé que le 25.

Dimanche 11 novembre 2018[190]
Le sol craque, la neige s'est transformée en glace par endroits. Le vent est froid, ils indiquent une température de -6 degrés ce matin. Le grand ciel bleu et les rayons de soleil sont agréables en ce dimanche. Yves m'avait dit qu'il pourrait peut-être me porter jusqu'au terminus du Zoo ; finalement, il n'a pas besoin d'aller déneiger donc ne pourra pas me conduire. Je m'apprête alors à prendre deux bus pour me rendre à mon entrevue vers Saint-Brigitte de Laval / Lac Beauport, proche du Lac Poulin.

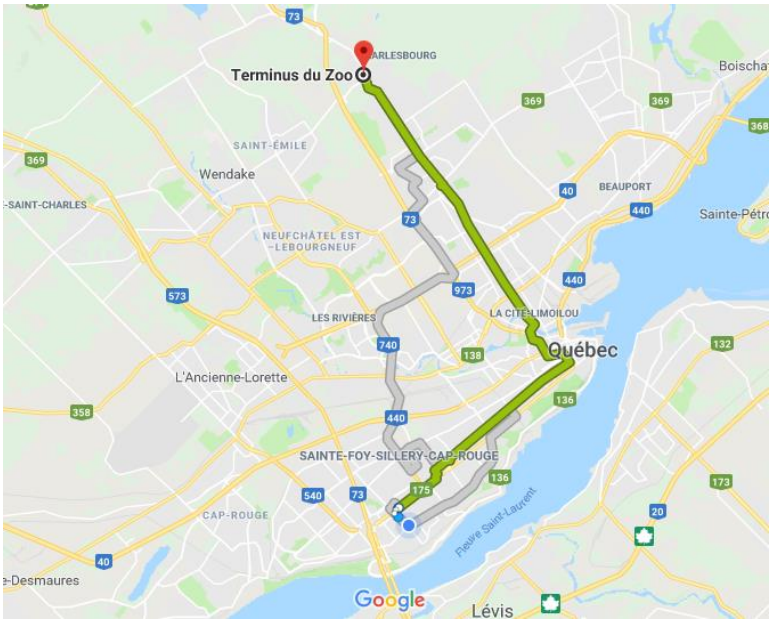


Figure 53 - Trajet du dimanche 11 novembre, en bus, à Québec.
Source : Google Maps – itinéraire, 2018

[190] Cette journée a fait l'objet d'un billet de blog dans le Carnet d'Hypothèses du groupe de recherche « Les écritures du périurbain » : Florie Colin, « Expérience hivernale des transports en commun "au pays de l'auto" » dans *Les écritures du périurbain*, 05/12/2019, cf. https://periurbain.hypotheses.org/187.

Le bus 801 est parfaitement ponctuel, il arrive à 8 h 40 comme prévu. Quelques personnes sont présentes dans le bus, mais on ne s'arrête pas à toutes les stations. Le bus est bien chauffé. Je traverse toute la ville en direction du terminus du Zoo à Charlesbourg. Une fois dépassée l'autoroute Félix-Leclerc, de plus en plus de maisons sont présentes dans le paysage. Nous arrivons au Terminus de Charlesbourg, situé au niveau d'un stationnement et non pas directement sur la rue. On attend un peu avant de repartir. Je dois pour ma part aller jusqu'au terminus du Zoo. En y arrivant, après une bonne heure de bus, j'attends le prochain qui devrait passer dans vingt minutes. Je demande au chauffeur de bus du RTC (Réseau de Transport de la Capitale) où dois-je prendre ma correspondance avec le réseau TCJC (Transport Collectif de La Jacques-Cartier), il m'indique la « petite cabane » où je devrais l'attendre. Ici, certaines routes ne sont pas déneigées. Je vois des bungalows, des petites maisons. Avec la neige, les limites entre la route, les pelouses, les trottoirs, ne sont plus aussi nettes. Un camion de déneigement passe, le chauffeur est en tee-shirt… D'autres gens sont, eux, bien emmitouflés dans leur voiture. J'attends donc dans la cabine indiquée, protégée du vent froid. […] À 9 h 55, un petit bus bleu arrive sur la route, sans aucune indication de bus 53, comme m'avait prévenu Kelly. Je monte et me renseigne avec le chauffeur, un jeune avec une casquette. Une seule personne descend du bus, et je suis également la seule à monter. Le chauffeur me dit que pendant la fin de semaine c'est 3 dollars et non pas 4,50 dollars. Je lui dis que je dois aller au « Sentier des Moulins », il n'est pas très réactif. Je demande si ce sera bien indiqué, que je n'ai jamais pris ce bus. « Oui oui » me répond-il nonchalamment. Je m'installe donc, je serais la seule durant tout le trajet, qui durera environ 35 minutes. […]

Figure 54 - Le lac Poulin, région de Québec.
Source : Florie Colin, 2018

Pour le chemin du retour, je serai encore la seule dans le bus. Je prends le bus de 13 h 34. Un panneau affiché dans le bus me fait sourire, « Code accès wifi », qui contraste bien avec l'état général et le style de l'autobus. Je constate que ce chauffeur attend aux arrêts pour respecter les horaires, ce que ne faisait pas celui de l'aller. Je discute un peu avec lui, un homme dégarni, d'un certain âge. Il y a peu de monde, il me dit que c'est tout le temps comme ça. Dans ce sens, les correspondances se font un peu mieux ; je mets 2 heures à rentrer et non pas 2 h 30. Je suis chanceuse, quand j'arrive au terminus du Zoo je prends immédiatement le bus 801 sans avoir à l'attendre, qui est bien rempli dès le terminus.

Vendredi 23 novembre 2018
J'attends le bus 25 pendant dix minutes environ pour me rendre dans le centre-ville. Je comprends maintenant les gens qui se déplacent moins en bus l'hiver que l'été ; attendre le bus à un arrêt « secondaire », en étant statique, avec ce vent glacial, est assez désagréable… Les arrêts qui bénéficient d'abribus sont bien meilleurs.

Dimanche 2 décembre 2018
Je me rends donc à Saint-Augustin-de-Desmaures, sous un temps enneigé. Je prends un premier bus vers 9 h 30 jusqu'à un terminus. Nous sommes cinq à attendre la même correspondance pour un autre bus. Une autre jeune fille arrive entre-temps également. […] Dans une rue résidentielle, le chauffeur voit une jeune fille courir, elle allait manquer le bus, il s'arrête donc en plein milieu de la route pour la laisser monter. […] Puis je descends du bus et marche quelques minutes, rapidement au vu du temps, afin d'arriver chez Isabelle qui m'accueille chaleureusement, étonnée de me voir si ponctuelle alors que je suis venue en autobus.

Figure 55 - L'arrivée chez Isabelle en sortant du bus, Saint-Augustin-de-Desmaures.
Source : Florie Colin, 2018

On constate donc ici l'intérêt d'appréhender le terrain par des expériences concrètes, pour être réellement conscients des bus très bien chauffés l'hiver, de la marche dans la neige, l'attente dans le froid ou à l'abri pour les arrêts bien pourvus, du temps jusque quatre fois plus long en bus qu'en auto… On peut saisir le débat entre le tram *versus* le métro, projet québécois où le métro paraît plus adapté à certains au vu des conditions climatiques hivernales. Cela donne un aperçu de cette expérience des transports en commun, y compris avec ce climat[191], que l'on peut croiser avec les analyses d'entretiens réalisés à Québec et avec les observations réalisées sur le terrain brestois.

[191] Nous reviendrons plus longuement sur la problématique du poids des saisonnalités dans la partie 4 de la thèse.

3.3. La marche, une alternative recherchée, mais peu pratiquée

Des comportements paradoxaux surgissent concernant la marche, qui est parfois une alternative recherchée mais peu pratiquée : les habitants vantent parfois le mérite de leur maison bien située, ce qui permettrait d'aller à pied dans de nombreux lieux. Dans les faits, très peu le font.

Dans le Pays de Brest, cette contradiction a été relevée par un habitant lui-même : Patrick m'explique que lui et sa femme font beaucoup de marche pour les loisirs, mais vont en voiture à la boulangerie, qui se trouve à 500 mètres à peine de leur domicile. La marche reste alors perçue plutôt pour le loisir mais peu pour l'utilitaire. Le climat et la pluie sont souvent mis en cause. Certains habitants se déplacent toujours en voiture même s'ils peuvent le faire à pied. Une autre anecdote relatée par une habitante lors d'un entretien est assez parlante : l'une des rares fois où elle a décidé de rentrer à pied chez elle, son voisin s'est étonné, pensant sa voiture en panne, ne la voyant d'habitude jamais marcher ! Quant au vélo, il n'a été cité qu'une fois comme mode de transport utilitaire ; sinon, il est plutôt associé à la balade. Les chiffres le confirment d'ailleurs : 1.2 % de la population seulement utilise le vélo dans le Pays de Brest (hors Brest Métropole)[192].

À Québec, au vu des intempéries, cela se ressent d'autant plus fortement. Prenons l'exemple de Jean-Pierre[193] qui souhaite *« pouvoir faire à pied »* mais finalement se déplace toujours en voiture. Pouvoir choisir, plus que de le faire réellement, et ce qui lui importe. Il est d'ailleurs très fier de cet emplacement qu'il a choisi judicieusement lors de l'achat de son terrain, pensant à la proximité des commerces, des arrêts de bus et de l'Université. C'était selon lui une très belle opportunité. À l'inverse, il peut avoir du mal à comprendre certains choix d'aller vivre très loin d'un centre-ville de grande ville :

> *Dimanche 9 septembre 2018*
> *Jean-Pierre m'évoque, dans un quartier où les maisons sont plus petites, un peu moins entretenues, finalement moins « clinquantes* », *et notamment devant une maison au fond d'une impasse avec de nombreux arbres à proximité, la qualité de vie pour les gens qui y vivent et le bonheur que cela peut être d'habiter dans un quartier tranquille à Québec plutôt que de partir à Shannon. Je ne connais pas Shannon, j'apprends alors que cette ville se trouve sur un bassin-versant à 30 kilomètres de Québec environ, et qu'elle a subi de nombreux problèmes liés à la pollution de l'eau. Il a du mal à comprendre les personnes qui décident d'aller y vivre, si loin, sans être du secteur – je lui réponds que les prix de l'immobilier peuvent attirer – ; il ne remet en revanche pas en question ceux qui y sont originaires et veulent y rester, « c'est correct ».*[194]

Suzie et Alain vivent à Sainte-Foy (Québec). Ils font réellement plusieurs déplacements à pied, même en hiver, Suzie étant même surnommée par le voisinage « la madame au sac » :

---

[192] D'après l'EMD de Brest Métropole 2018.
[193] Jean-Pierre a 52 ans et vit à Sainte-Foy, plus précisément dans le quartier Saint-Louis, dans une maison qu'il a construite il y a 13 ans. Il est originaire d'une banlieue de Québec. Ses fils vivent par intermittence à la maison. Il loue fréquemment des chambres à des étudiants. Il travaille sur plusieurs lieux et se déplace donc beaucoup en voiture. Il a deux voitures et un camping-car. *J'ai vécu chez Jean-Pierre durant trois mois et demi.*
[194] Les *Chroniques québécoises* ont ensuite fait l'objet de billets d'étonnement. Cet extrait se retrouve dans l'un d'eux : Florie Colin, "Les « trésors cachés » de Québec," dans *Les écritures du périurbain*, 26/04/2020. Cf. https://periurbain.hypotheses.org/633.

> *« S : Pour aller faire mes commissions à pied, la madame au sac, c'est tout le temps. Y'a pas de saisons pour ça.*
> *J : On aime la marche.*
> *S : on sort à tous les jours, c'est rare qu'on sorte pas dehors. Prendre une marche ça c'est évident. Mais souvent je vais associer ma marche avec… C'est comme ça me prend un but des fois, juste marcher pour marcher, oui je vais le faire, mais avoir un but pour moi c'est comme… Ça me motive à marcher. Quand j'ai un but je vais à plusieurs places en même temps, comme aller aux centres d'achats à pied, c'est 25-30 minutes. Je le fais puis je peux marcher une heure ou deux heures dans le centre d'achats puis je me garde un billet d'autobus au cas où je suis tannée*[195] *sinon je reviens à pied, donc je vais avoir fait 3 ou 4 heures de marche. Je te dis pas que je suis pas fatiguée, on a pas la même résistance mais… »*

Finalement, la marche à pied semble dépendre des habitants ; malgré le rude climat québécois, certains habitants continuent de se déplacer de cette façon, qui est aussi un moyen de se dépenser et de réaliser une activité physique tout en réalisant une tâche quotidienne nécessaire.

***

Plus que de continuer d'utiliser la voiture à titre individuel, les politiques publiques poursuivent les réflexions en cours autour de modes de déplacements alternatifs dans le Pays de Brest. Pourquoi ne pas continuer à « collectiviser » les transports individuels, possibilité évoquée de longue date dans les Résolutions du Conseil des Ministres des Transports et Rapports Approuvés en 1979 (Conférence Européenne des Ministres des Transports, 1980, p. 167) ? En effet, des initiatives ont déjà fleuri telles que « Octopouce », réseau citoyen d'autostop organisé sur la Presqu'île de Crozon et en Aulne Maritime, ou encore des systèmes d'autopartage, qui se développeront peut-être progressivement sur l'ensemble du Pays de Brest.

[195] Tanner : en avoir marre.

Conclusion du chapitre 4

Ce chapitre nous a permis de clarifier l'impression des habitants de « tout avoir » et ce que cela recouvrait dans leurs pratiques, en détaillant l'organisation et le maillage des territoires qui proposent des aménités urbaines (équipements, services, commodités…) et naturelles (proximité de la mer, paysages naturel…). Nous avons vu que nombre d'habitants vivent régulièrement dans l'alter-urbain par choix, non seulement pour la maison mais aussi car ils apprécient la diversité et l'accessibilité des offres de loisirs, de travail, d'éducation, de commerces, de santé, de culture, etc. En effet, ces éléments peuvent être déterminants dans le choix de la commune de résidence pour les habitants, et contribuer à la qualité de vie recherchée et revendiquée.

Ces aménités sont accessibles relativement facilement et rapidement : la distance temporelle plus que spatiale est un avantage et un confort pour les habitants, qui utilisent essentiellement leur voiture pour se déplacer. En effet, le croisement du terrain brestois et québécois a mis en avant certains points communs autour de la forte utilisation de la voiture, qui est souvent une évidence pour les habitants. La pratique des transports en commun ou de la marche, relativement anecdotiques et peu fréquentes, est d'autant plus laborieuse à Québec, du au rude climat hivernal, ce qui complexifie d'autant le processus de mobilité.

Finalement, les nombreuses combinaisons de lieux fréquentés et de leurs accessibilités permettent aux habitants de dessiner des pratiques quotidiennes adaptées à leurs besoins et désirs, parmi certaines contraintes qui subsistent et dont les habitants s'accommodent. Les contraintes liées au temps passé dans la voiture, autour de Brest ou de Québec, sont parfois compensées par la qualité de vie présente par ailleurs, au sein du logement ou du quartier notamment.

CHAPITRE 5.

DES POLARITÉS CONCRÈTES HABITANTES

> *« D'où l'idée défendue ici qu'aujourd'hui, dans la ville diffuse, les habitants des territoires périurbains organisent leur quotidien, non pas à partir de la centralité – par définition matérialisée par la ville historique – telle que la définissait Lefebvre, mais à partir* ***des centralités concrètes qui émergent un peu partout dans la société urbaine éparpillée****. » (Marchal et Stébé, 2013, p. 119)*

Après avoir analysé les différentes représentations et imaginaires ainsi que les aménités présentes sur les territoires, intéressons-nous plus particulièrement à leurs polarités, notamment celles du terrain brestois mais aussi nanto-nazairien. Du fait d'une construction du territoire quelque peu différente et d'un terrain d'étude à une échelle plus resserrée, nous avons ici laissé de côté le terrain québécois. Ce chapitre montre moins la dualité ancienne centre/périphérie que la multiplicité de polarités concrètes habitantes - expression inspirée de celle de H. Marchal et J.-M. Stébé. Nous expliquerons d'ailleurs pourquoi ce terme vient supplanter celui de centralité. Les polarités peuvent être établies à la fois politiquement, économiquement, urbanistiquement et socialement, mais elles le sont aussi par les habitants selon les possibilités qui s'offrent à eux. Inversement, ces derniers peuvent en favoriser l'apparition ou le renforcement ; elles deviennent alors concrètes et plurielles. Finalement, comme vu au chapitre précédent, les territoires maillés offrent aux habitants un vaste monde des possibles. Voyons comment les pratiques habitantes quotidiennes sont en prise avec ces divers lieux articulés, déclinés ici en différents centres, centralités et polarités, à différentes échelles.

Une grande importance est donnée à l'analyse lexicale, notamment habitante, plus encore qu'institutionnelle. Les habitants utilisent fréquemment le terme de *centre* ; en revanche, celui de *centralité* n'est jamais apparu dans les entretiens. Les termes de pôles et polarités ne sont guère plus utilisés. Néanmoins, on retrouvera ici des éléments sémantiques qui expliquent certains phénomènes[196].

Introduisons maintenant le lecteur dans l'expérience de la chercheure vécue dans une petite ville du terrain brestois, qui démontre diverses centralités et polarités. Nous nous arrêterons ensuite sur une polarité particulière, celle du cinéma. Il peut être régulièrement pratiqué par les habitants et permet de mettre en avant des spatialités contrastées sur le terrain nanto-nazairien, tout en le croisant avec le terrain brestois. Nous glisserons enfin vers diverses expériences habitantes et leurs pratiques, entre métropoles, villes-centres, périphéries, alentours, dans un entremêlement de polarités concrètes habitantes.

[196] Un juste milieu entre des concepts forgés par les chercheurs et les toponymies « indigènes » est à trouver. En effet, certains termes habitants sont à creuser et analyser dès lors qu'ils semblent importants pour eux ; néanmoins, d'autres concepts permettent d'expliquer certaines situations observées, qui ne sont pas toujours des mots utilisés par les habitants. Imbriquer les deux semblent finalement la solution pour décrypter au mieux la condition habitante alter-urbaine.

1) Une petite ville où « il y a tout »

1.1. Observation liminaire comme mise en intrigue : expérience piétonne dans une petite ville, Landerneau

Le jeudi 19 octobre 2017, par un temps sec, je me suis rendue à Landerneau[197] depuis la gare de Brest, ces deux villes étant distantes de 20-25 kilomètres environ. J'ai observé dans le TER pendant la dizaine de minutes que dure le trajet, et dans les villes de Brest et de Landerneau, le regard affûté autant que possible et un petit carnet et stylo en main. J'ai ébauché quelques premières réflexions sur la ville ordinaire, sur cette « petite ville » que serait Landerneau. Ce temps d'observation pose aussi la question de la culture dans l'alter-urbain, puisque je m'y suis rendue notamment pour visiter l'exposition Picasso au Fonds Hélène & Édouard Leclerc[198]. J'y ai aussi interrogé ma position, en tant qu'enquêtrice et chercheure, en observation, entre normalité et incongruité, entre description et subjectivité[199]. Voici un extrait de texte issu de ce carnet de terrain :

> *9 h 15. Je pars de « chez-moi », de mon appartement à Brest, et vais prendre le bus, la ligne 3 Lambézellec-Océanopolis, qui m'amène* ***place de la Liberté. Cette place est le centre-ville actuel pour beaucoup de monde****[200]. Les Capucins la détrôneront-ils ? Je rejoins la gare à pied. À peine cinq minutes plus tard, arrivée à ses abords, au niveau du grand rond-point de la gare qui est d'ailleurs plutôt de forme rectangulaire que ronde,* ***une foule se presse vers le centre-ville****. J'ignore si elle vient des trains, ou des cars, peut-être un peu les deux, et tous se mêlent dans cette marche, dans cette frénésie ambiante. […]*
>
> ***De l'arrivée à Landerneau à la déambulation.***
>
> ***La gare est en centre-ville****. Je commence doucement à marcher. Un homme entre dans un PMU juste à la sortie de la gare, pour ma part je continue et descends une rue dans laquelle j'aperçois un groupe de retraités qui se dirige vers l'exposition Picasso, qui est au Fonds Hélène & Édouard Leclerc, beau bâtiment réhabilité. Je m'y rendrai pour ma part vers 11 heures, rejoignant des amis qui viendront en voiture et uniquement dans le but de voir l'exposition. Je décide maintenant de ne regarder aucune carte, de ne prendre aucun GPS, et de me laisser porter. De me fier aux intuitions, aux envies, et de tester la signalétique. Je marche dans une petite rue pavée et passe devant une école primaire, qui est en plein cœur de la ville. Personne sur la cour, tout le monde doit être en classe. […]*
>
> *Je revois l'homme « étrange » du train, qui n'arrête d'ailleurs pas de me regarder, et se retourne plusieurs fois. Tout autant que moi, ce dernier doit se demander ce que je fais*

[197] Landerneau est une commune de presque 16 000 habitants, située à 25 kilomètres à l'Est de Brest. Elle est classée Ville Historique.

[198] Voir https://www.fonds-culturel-leclerc.fr/Pass%C3%A9es-Picasso-648-15-0-0.html

[199] Notons que ces méthodes peuvent être considérées dans la veine des travaux d'Elizabeth Pasquier (*La passagère du TER*, précédemment cité) (Pasquier, 2016) ou de Marie-Hélène Bacqué (*Retour à Roissy*) (Bacqué et Mérian, 2019).

[200] L'opération de communication et le concours d'idées « Un cœur pour ma ville » à partir de 1977 avait déjà mis en avant des réflexions autour de l'éventuel centre-ville de Brest, jusqu'alors inexistant pour les habitants d'après les sondages. Les centres-villes peuvent se déplacer dans le temps, ou être différents selon la population : en effet, pour les adolescents par exemple, les centres commerciaux et leurs galeries marchandes peuvent être vus comme un centre. Cela montre bien qu'un centre-ville n'est pas forcément stable. En 2018-2019 a lieu la démarche de Brest Métropole « Cœur de métropole, réinventons la ville », qui est une *« démarche de réflexion urbaine pour inventer ensemble un centre-ville renforcé et attractif, véritable cœur battant de la ville de demain ».*

ici, à déambuler, un carnet à la main, à écrire de temps à autre et à observer. Instinctivement, je ralentis, pour ne pas une nouvelle fois me retrouver à son niveau, me fraye un chemin dans les petites rues piétonnes et pavées, et croise un grand groupe d'ados, bruyant et imposant. Il est 10 heures, je m'interroge : pourquoi ne sont-ils pas au collège ? Tout bien réfléchi, ils ont l'air de se rendre au sport, leurs sacs à dos sur les épaules. Au-delà de ce groupe, ***le centre-ville me donne une impression d'animation****, et certaines boutiques accueillent déjà leurs premiers clients : un coiffeur barbier, une bijouterie, Camaïeu… Se mêlent donc plusieurs petites boutiques avec des grandes enseignes.* ***Je suis agréablement surprise. C'est une « vraie » ville ici, mais sans les défauts apparents que je lui octroie parfois, tels que l'oppression, la pollution, les gens stressés, des bruits insupportables, etc****. […] Beaucoup se déplacent à pied, même si on retrouve une circulation plus importante de voitures que dans le* ***centre historique****, passant des rues piétonnes à un plus grand axe. Les bords de l'Élorn sont bordés de petites boutiques, et je continue de longer le fleuve.*

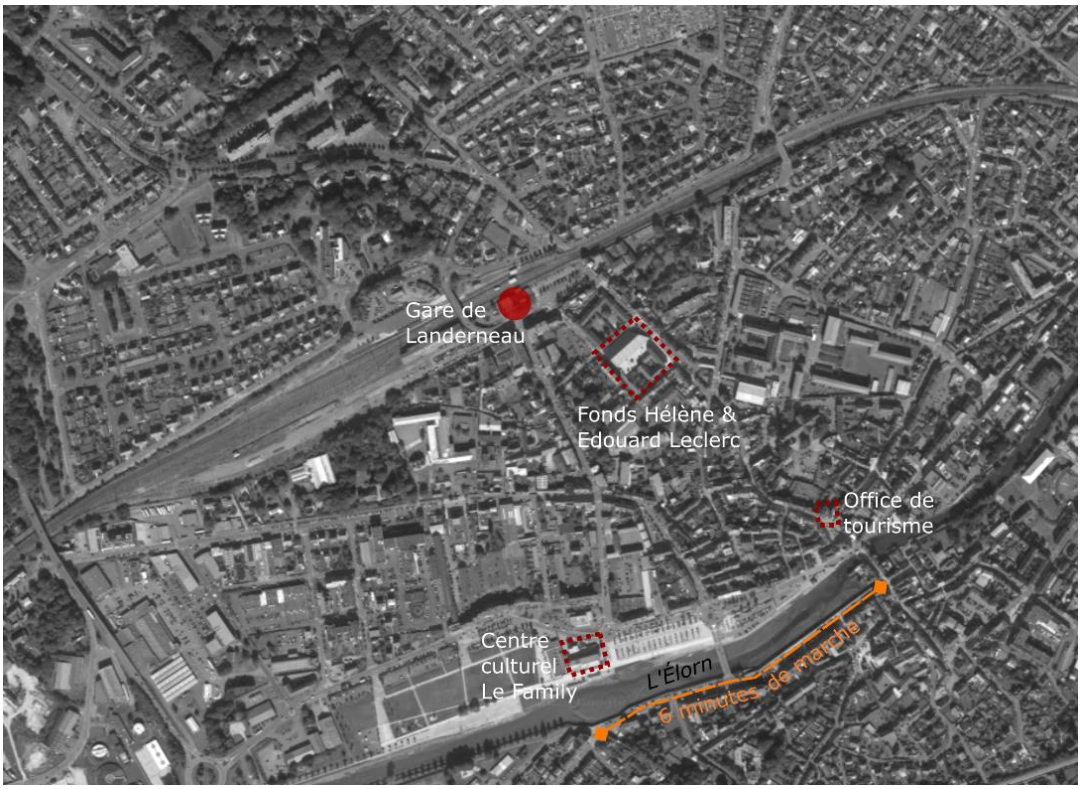


Figure 56 - Plan de Landerneau et principaux lieux visités.
Source : Google Earth, images de 2018 (fond de carte) et Florie Colin, 2020

Les abords de l'Élorn et du Family sont très bien aménagés : mobilier urbain, graminées, plantes diverses. L'espace d'un instant, une des vues m'évoque Lyon et la place Bellecour, que j'ai fréquentée pendant près de deux ans presque tous les jours. Je longe un peu l'Élorn sur les espaces bien aménagés pour la balade, puis rebrousse chemin pour repartir vers le centre-ville et du côté du couvent des Capucins pour l'exposition. […] Je m'arrête à l'office de tourisme, dans le ***centre-ville****, qui a sûrement été refait très récemment ; celui-ci est très agréable, propre, accueillant.*

Figure 57 - Les abords de l'Élorn, Landerneau (Pays de Brest).
Source : Florie Colin, 2017

Partons ici de cet apparent centre-ville d'une petite ville ; ce lieu semble d'ailleurs également défini et vu comme tel par les quelques habitants de Landerneau et alentours que j'ai interrogés. Effectivement, à Landerneau, *il y a tout*, comme dans d'autres communes ou villes citées dans le chapitre précédent. Serait-ce alors, de fait, un centre ? La ville de Landerneau possèderait-elle un vrai centre-ville ? Serait-ce un centre urbain ? Quels sont ces autours et est-elle considérée comme « autour » de Brest ? *« Cela ne voulait-il pas dire que le vrai centre était désormais dans le "tout autour" ? »* (Maspero, 1990, p. 172). François Maspero, dans *Les passagers du Roissy-Express*, évoquait déjà en 1990 lors de son « voyage » en région francilienne le « tout autour » comme « vrai centre ». Le centre peut être défini *« comme un lieu spécifique, caractérisé par un ensemble de facteurs qui le distinguent d'autres lieux »* (Monnet, 2000, p. 401) ou encore comme *« un ensemble pertinent perçu comme un seul et même lieu, ce lieu se détachant de ce qui l'environne par ses caractéristiques visibles »* (Lebrun, 2002, p. 20). Nicolas Lebrun précise alors : « *être un centre c'est se* différencier *des lieux environnants* » (Lebrun, 2002, p. 22). Un centre-ville est donc défini à la fois par des critères physiques mais aussi fonctionnels, en plus des fonctions symboliques. Il peut désigner *« le noyau central (en général le cœur historique ou le centre décisionnel) de la ville »*[201], où se concentrent plusieurs activités. Pour aller plus loin, dissocions le centre-ville d'un centre urbain ou rural. En effet, d'après Mélanie Macario, *« si le centre urbain ou rural désigne un centre-ville, un centre-ville ne désigne pas forcément un centre urbain ou rural. C'est précisément ici que ces deux notions peuvent être distinguées : le centre urbain ou rural n'est pas le centre-ville mais le centre d'un espace plus vaste à prédominance urbaine ou rurale, c'est-à-dire d'une organisation qui s'est sédimentée autour d'une métropole ou d'une ville moyenne »* (Macario, 2012, p. 28). Ici, Landerneau semble se retrouver dans les deux cas de figure : posséder un centre-ville apparent, mais aussi être un centre urbain pour les territoires environnants. D'ailleurs, le SCoT du pays de Brest définit Landerneau comme un pôle structurant à vocation urbaine (ADEUPa, 2011) au même titre que Lesneven, Saint-Renan, Crozon.

[201] Voir http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/ville-centre-centre-ville

Ma perception lors de cette observation, non en tant qu'habitante mais comme personne de passage, est, de fait, différente de celle d'un habitant, qui aurait des pratiques et des avis sur les différents lieux et les considérerait tantôt comme des centralités établies, reconnues par tous au niveau politique et urbanistique, tantôt comme des centralités concrètes, personnelles, subjectives. Concernant les habitants rencontrés et leur rapport à Landerneau, des cas divers existent. Certains habitants ont songé à cette commune lors de leurs recherches de maison, sans aller plus loin, pendant que d'autres y ont vécu lors des deux premières années de leur vie (Stéphanie) ou pendant un an en tant que jeune couple (Pierre et Nadine, Carole), y ont travaillé quelque temps (Gildas) ou encore y viennent ponctuellement pour voir de la famille (Bruno et Emmanuelle), pour visiter le musée (Annie, Mireille et René) ou pour venir au cinéma (Régine et Patrick) ; d'autres habitants ont un lien bien plus fort avec cette ville, dont voici quelques illustrations. Nous partirons de ces situations pour décrire ensuite ces *« centralités concrètes »* dans les centres urbains ou les centres-villes.

1.2. Des centralités concrètes pour les habitants à Landerneau

> *« Différentes centralités sont à l'œuvre ; non seulement l'espace urbain est polycentrique mais ce qui fait centre varie selon les lieux. » (Devisme, 1998, p. 84)*

La définition de la centralité de H. Lefebvre[202] mérite d'être rappelée : *« Qu'est-ce que la centralité (urbaine, sociale) ? Une forme, celle du rassemblement, de la rencontre, de la simultanéité. De quoi ? De tout ce qui peut se réunir, se rencontrer, se rassembler. La forme vide peut et doit se remplir. Aussi, chaque époque, chaque période, chaque mode de production a-t-il suscité (produit) sa centralité propre : centre politique, commercial, religieux, etc. Actuellement, la centralisation se veut totale. Elle concentre les richesses, le pouvoir, les moyens de puissance, l'information, la connaissance, la "culture", etc. Bref : tout. Pourtant les centralités ont toujours péri et disparu, soit par excès, autrement dit par "saturation", soit par défaut, par incapacité d'appeler "élément", soit enfin par assaut des exclus, rejetés vers les périphéries »* (Devisme, 1998, p. 30). Jérôme Monnet, lui, la définit comme *« une qualité attribuée à un espace et non comme l'attribut intrinsèque d'un lieu »* et évoque aussi la dimension symbolique de la centralité (Monnet, 2000, p. 400).

Samuel habite à Saint-Urbain avec sa compagne et ses enfants et se rend régulièrement à Landerneau pour diverses activités. Lors de leurs prospectives pour un éventuel achat de maison, cette ville était déjà vue comme un point de repère :

> *« S : Donc on a cherché alors le secteur de recherche pour nous on s'est posé la question, donc comme bon moi je travaillais à Brest, Myriam ma femme on savait pas trop, elle avait un boulot à Rennes ben qu'elle était obligée d'abandonner, et donc on a cherché un secteur* ***on s'était basé autour de Landerneau****. Alors moi ça me dérangeait pas d'aller sur Brest même mais ma femme avait pas trop envie d'être en ville.*
> - Elle est originaire d'où ?
> *S : Elle est originaire de la région de Saint-Malo, de Cancale. De la campagne, pas de la ville. Moi je suis plus de la ville.* ***Et alors pourquoi autour de Landerneau ?*** *Parce*

[202] Définition donnée en janvier 1972, issue de l'extrait du symposium du Museum of modern Art à New York, dans *Espace et Politique.*

qu'on se disait ça lui permettait de faire une recherche d'emploi Morlaix / Brest / Quimper ; on est à moins de trois quarts d'heure des trois. Donc on a cherché voilà. »

Aujourd'hui, dans la vie quotidienne de cette famille, Landerneau semble effectivement s'être confirmée comme l'une des centralités principales, à la fois pour les activités des enfants mais aussi pour les courses, et de manière fréquente (plusieurs fois par semaine). Différentes polarités apparaissent, notamment *« sur la route »* entre deux lieux :

« - Est-ce que tu peux me parler de vos mobilités, et de vos pratiques, en gros le schéma classique de la semaine dans les déplacements, pour le travail, pour les courses, etc. ?
S : Alors c'est vrai que par contre notre localisation elle est pas très écologiquement durable hein, faut le dire, on consomme quand même beaucoup d'essence. […] pour les impôts moi je déclare 15 000 km par an de déplacement et ma femme 17 000. Avec des allers retours Saint-Urbain Brest, Saint-Urbain Quimper. Même quand on est tous les deux à Brest, on a rarement les mêmes horaires. Donc c'est rare [qu'ils fassent du covoiturage]. Des fois, quand on peut hein, quand on a les mêmes horaires, mais c'est rare. Faut avouer hein. Ensuite il y a les ***déplacements activités des enfants.*** *Alors ça se calme quand ils grandissent ; et là c'est essentiellement* ***Landerneau.*** *Donc par exemple l'année dernière il y avait* ***trois soirs par semaine où on faisait des allers retours sur Landerneau pour les activités. Et parfois même avec deux allers-retours dans la soirée****. Alors généralement on essaye de coupler ça avec justement tout ce qui est* ***courses.*** *Pour limiter un peu. Sinon on fait essentiellement* ***deux fois par semaine, alors une ou deux fois par semaine sur Landerneau.*** *Souvent dans la semaine c'est couplé avec un déplacement récupérer un enfant machin, parfois aussi sinon c'est sur la route en rentrant, à Plougastel. On essaye à un moment de limiter les allers-retours parce que c'est chiant ! Et après ben régulièrement on vient sur Brest pour les trucs un peu plus équipements, fringues.* ***Même si sur Landerneau il y a des choses hein !*** *Ça c'est variable selon les périodes. On va être des mois sans quasiment venir, et des fois ça va être trois week-ends à suivre on vient sur Brest… Quand on fait des travaux, quand on fait des machins.*
- Et là vous allez en centre-ville ou dans les zones commerciales ?
S : Non, ***périphérie****. Ben plutôt sur Kerga[203]. Quand t'as une maison tu… fréquentes beaucoup Castorama, Leroy Merlin (sourire) donc voilà le Froutven, Kergaradec. Centre-ville on vient surtout pour aller au cinéma.* ***Même si on va aussi souvent sur Landerneau. Au cinéma****. »*

Émilie et Raphaël, qui habitent à Saint-Thonan avec leurs deux fils, et dont nous avons parlé au chapitre précédent, se rendent très souvent à Landerneau, à l'entrée de ville comme au centre-ville. Leurs centralités principales semblent être Brest et Landerneau, dépendamment de leurs activités professionnelles et de loisirs. Finalement, Guipavas, qui est tout aussi proche, fait moins partie de leurs centralités :

« - Et pour les médecins et tout c'est… C'est plutôt à Brest aussi ?
E : Non même pas !
- Généraliste c'est ici ?
E : Ouais ! Landerneau. En plus à ***l'entrée tout de suite*** *là de Landerneau donc c'est…*

[203] Zone commerciale de Kergaradec, à la limite entre Brest et Gouesnou.

R : oui on est à 5 minutes. Ouais toi c'est là et les enfants, et moi c'est au centre-ville.
E : Oui parce que toi tu as gardé celui de tout petit quoi. »

Certains lieux et notamment des zones commerciales sont mis à part et ne sont pas forcément assimilés au lieu et au nom d'une ville ; elles semblent être perçues comme détachées et indépendantes. De plus, certains habitants suggèrent que certaines centralités périphériques commerciales permettent plus de diversité et une meilleure réponse aux attentes que dans certains centres-villes (y compris d'une ville de Brest Métropole). Ils fréquentent donc plutôt les zones commerciales que les centres-villes. Il existe d'ailleurs un quiproquo - présent dans l'extrait juste en-dessous - sur l'appellation de la ville de Guipavas et celle de la zone commerciale qui est aussi dans cette ville. Nous reviendrons un peu plus loin sur ces centralités commerciales.

Figure 58 - Zone du Froutven, Guipavas (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

« R : En fait là où on va le moins des villes c'est Guip[204].
E : Ouais on fait plus Landerneau Brest ouais. (Pause) Quoi que Guip au Froutven ben c'est là !
R : Oui c'est Guip aussi oui…
E : Si la zone du Froutven on y va quand même…
R : Ouais ouais ouais c'est Guipavas. (Pause) Non mais au centre-ville de Guipavas je voulais dire.
E : Ah ça non !
R : Ça on va jamais. Il y a pas grand-chose non plus. Landerneau il y a plus de choses déjà. (Pause)
- Et pour vous Landerneau ça reste quand même une grande ville, ou vous considérez ça comment ?
E : Moi je pense que c'est quand même… C'est quand même une grande ville parce qu'il y a quand même… Il y a quand même tout ! Il y a quand même des magasins de vêtements… Le Joué Club…
R : Ben ouais, il y a magasin de bricolage, il y a un Intermarché, un Leclerc, un Lidl, ouais il y a la gare… ***Il y a tout en fait !*** *(Pause)*
- Et Guipavas par contre pour vous c'est plus une petite ville ?
R : Ouais pour moi ouais c'est plus une petite ville. C'est plus banlieue de Brest pour moi.
E : C'est plus des habitations… Peut-être quoi non ? Tu crois pas ?
R : Ouais.
E : et après il y a la zone… du Froutven. Où là t'auras tous les magasins. Mais sinon c'est plus… La rue centrale c'est des pharmacies, des bars tabac.
R : Ben centre-ville de Guipavas… Ben il y a pas grand-chose quoi.
E : Non. C'est la zone après. Sinon c'est des habitations. »

Sophie et sa famille vivent à Landerneau, tout en étant plus proche du bourg d'une autre commune que du centre-ville de Landerneau ; l'extrait suivant illustre bien cet entremêlement concernant différentes polarités :

« - Oui et il y a pas de boulangerie à côté ici ?
*S : Alors ce serait plutôt sur Pencran finalement. Parce qu'****on est plus proche du bourg de Pencran.*** *Mais c'est vrai qu'on n'a pas pris cette habitude !*
- Oui vous allez automatiquement à Landerneau ?
*S : Ouais, parce qu'on fait autre chose en même temps. Ouais. Mais, on est plus proche… On s'était posé la question pour l'école en fait parce qu'****on est plus proche de Pencran.*** *Alors c'est une école publique. Ça veut dire qu'étant résidant de Landerneau il fallait qu'on demande une autorisation en mairie, fallait une dérogation, on n'a pas voulu s'embêter en fait à faire ça du coup elle est* ***sur Landerneau****. »*

L'offre à Landerneau est assez complète notamment en termes de loisirs et de culture. Les établissements scolaires (écoles, collèges et lycées, privés et publics) sont nombreux également. Il y a donc tout dans cette « petite ville », comme le disent les habitants ; petite ville qui comporte tout de même presque 16 000 habitants[205]. On peut y distinguer, comme le fait N. Lebrun dans

[204] Guipavas est souvent surnommée « Guip » par ses habitants.
[205] Selon l'INSEE, la population d'une ville doit être comprise entre 20 000 et 100 000 habitants pour être considérée comme moyenne.

sa thèse, le centre (assimilé à un lieu), la centralité (vue comme le potentiel d'un lieu) et le lieu de centralité (qui correspond à une situation jugée réelle) (Lebrun, 2002). Il en existe différentes perceptions par les habitants. Chaque habitant fabrique non seulement ces centralités mais aussi des polarités et des alentours, en fonction de leurs pratiques et de leurs imaginaires ; nous parlerons alors de *« polarités concrètes habitantes »* [206] qui permettent de regrouper quelques centralités.

2) Aller au cinéma dans les petites villes : entre spatialités contrastées et rapports distincts à la métropole

Prenons comme exemple une potentielle polarité concrète habitante : à Landerneau, *il y a tout*, même un cinéma, Le Rohan[207]. Plusieurs habitants des alentours s'y rendent ou, *a minima,* en parlent lors des entretiens (Samuel, Patrick & Régine, Émilie & Raphaël). Lors de mon immersion sur le terrain, narrée plus haut, je suis passée devant sans m'en apercevoir ; le cinéma est intégré dans le tissu historique de la ville, au centre-ville.

Le cinéma dans le *périurbain*, qui fait partie de ces aménités recherchées par les habitants, a été l'objet d'une enquête qui nous permet de tirer les fils des polarités dans les « petites villes ». Le point de départ de cette réflexion est donc d'imaginer le cinéma comme un objet, un marqueur pertinent de ces territoires. En effet, tant dans les pratiques que dans les imaginaires, le cinéma a un rôle important pour nombre de personnes. Nos enquêtés sont plusieurs à le considérer comme relativement présent dans leurs habitudes, leurs rythmes de vie, ou à défaut d'en parler car il est présent même s'ils s'y rendent de manière plus occasionnelle. Nous allons voir ici le cinéma à la fois comme objet, comme lieu et comme activité. En effet, le cinéma est le bâtiment abritant le lieu où l'on peut voir un film. Il n'est pas présent uniquement dans les grandes villes ou dans les métropoles. Comment, alors, se déploie-t-il sur ces territoires et peut-il être vu comme une polarité, du moins pour certains habitants, donc comme une *polarité concrète habitante* ?

2.1. Un temps d'enquête particulier : le cinéma comme polarité culturelle ?

Cet intermède dans les temps d'enquête de terrain se déroule de septembre 2019 à janvier 2020, dans un contexte bien particulier. Effectivement, durant quatre mois, Ronan Keroullé, étudiant en architecture en fin de cycle à l'ENSA Nantes et intéressé par les méthodes ethnographiques, a enquêté sur des cinémas de la région nanto-nazairienne dans le cadre de son stage-recherche au sein de l'équipe CRENAU (laboratoire AAU). Fruit d'un partenariat avec les membres du Cinématographe responsables de la mission SCALA[208], nous avons questionné l'expressivité

[206] Repris du terme de J.-M. Stébé et H. Marchal, en remplaçant centralités par polarités, et en précisant « habitantes ».
[207] D'ailleurs fermé pendant quelques mois en 2019 pour cause d'un incendie, ce qui aurait pu compromettre cette centralité pour un temps.
[208] La mission SCALA (Salles de Cinéma Associatives de Loire-Atlantique) est une mission du Conseil Départemental de Loire-Atlantique, confiée à l'association du Cinématographe en 2006, concernant les 35 salles de cinéma associatives du département. Voir https://www.lecinematographe.com/scala/

cinématographique contrastée et plus précisément les spatialités autour du cinéma ainsi que les projets de cinémas des « petites villes ». Ce travail de recherche, encadré par Laurent Devisme et moi-même, a donné lieu à un mémoire intitulé « Cinémas de petites villes. Expressivité cinématographique contrastée dans les territoires périurbains nanto-nazairiens » (Keroullé, 2020). Il a aussi été question des traces que peut laisser le cinéma dans la ville et de ce que le cinéma révèle de la condition habitante. Plusieurs questions et hypothèses ont alors été soulevées : quelles pratiques, quels rituels d'avant et après cinéma pour les usagers ? *Quid* des espaces publics autour du cinéma ? Quelles sont les spatialités de ces éventuels lieux de vie, autre qu'un simple cinéma ? Que révèle le cinéma sur un territoire, ses habitants, les pratiques dans des lieux publics, dans une commune ? Quels rapports se créent entre les cinémas des petites villes et ceux des métropoles, ici Nantes ? Une volonté de « ressembler aux gros », avec une influence métropolitaine certaine ou au contraire la volonté de conserver une identité spécifique, *périurbaine* ou rurale ? Quels désirs pour les projets de cinémas, plus ou moins grands, plus ou moins « proportionnés » par rapport à la taille des villes dans lesquelles ils s'inscrivent ? Nous pouvons aussi mettre en avant les questions de polarités et alentours grâce à ce temps d'enquête.

Elle a porté sur les cinémas de Blain, Héric et Ancenis, et de deux situés sur « la côte », autour de la Presqu'île nazairienne : Le Pouliguen et Le Croisic. Celui de Redon a également été mobilisé - bien que plus éloigné - tout comme celui de Nozay, mais de manière ponctuelle. La Figure 59 met en avant les cinémas qui sont remobilisés dans l'analyse à suivre. Faisons ici un pas de côté et une parenthèse sur l'approche habitante pour comprendre aussi le rapport de ces cinémas depuis le regard des acteurs de la profession et se positionner du côté de l'offre de services.

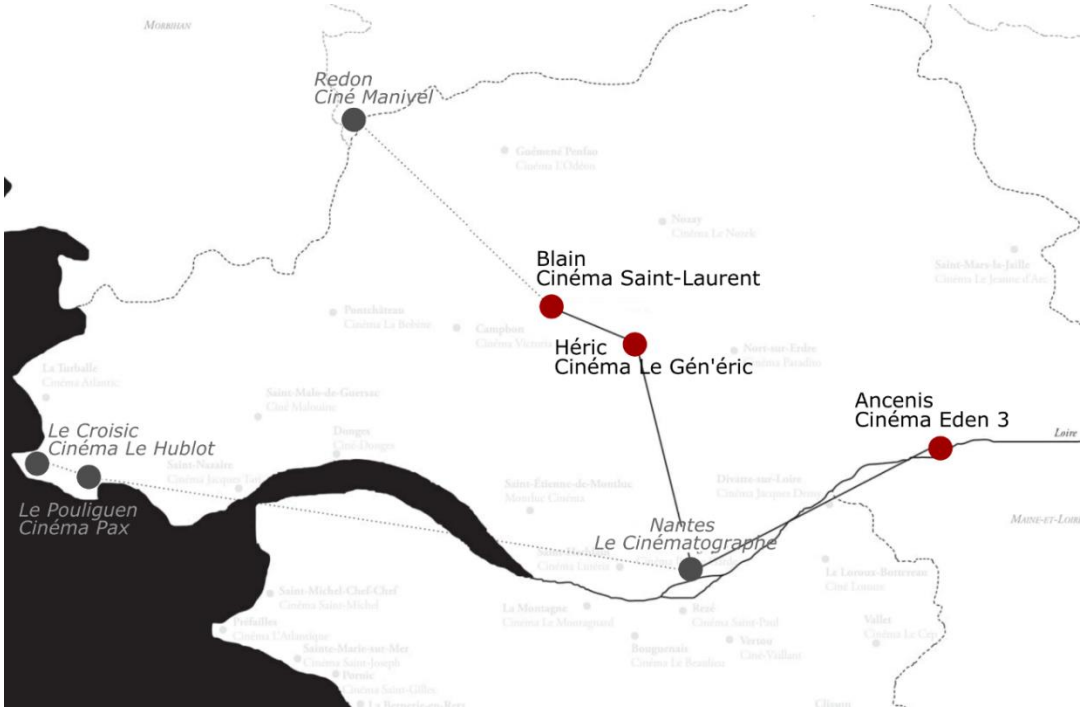


Figure 59 - Cinémas mobilisés pour l'enquête sur le terrain nanto-nazairien.
Source : Ronan Keroullé & Florie Colin, 2020

Un point sur les méthodes de ce temps d'enquête particulier

Les matériaux ici présentés ont été récoltés en grande partie par Ronan Keroullé, certains par moi-même ; les analyses ont été coconstruites au fur et à mesure de ces mois d'enquête.

Des observations ont été réalisées dans un premier temps, mêlées ensuite à des entretiens semi-directifs avec des bénévoles ou salariés de ces cinémas ; le choix a été fait de se concentrer plutôt sur les directeurs ou présidents des cinémas. Un entretien a également été réalisé avec l'architecte du cinéma de Héric, habitué à construire des cinémas. On ajoutera ici de manière très ponctuelle quelques analyses d'entretiens faits avec des habitants autour de Guérande, entre février et juillet 2018, où les habitants-architectes, habitants-élus parlent de cinémas. Notons que les habitants qui m'en parlent sont tous architectes ou urbanistes et donc d'une PCS bien particulière.

2.2. Spatialités contrastées : des cinémas au centre-ville, au centre-bourg ?

Les spatialités diverses autour des cinémas de ces petites villes amènent des rapports aux lieux différents de la part des habitants. Prenons l'exemple du cinéma de Héric, où la volonté était de rester dans le centre-bourg, d'inscrire le nouveau projet de cinéma dans le tissu existant, comme l'explique le directeur de cinéma :

> *«* - Et le cinéma il s'inscrit comment par rapport aux autres équipements de la commune ici ? Dans le parcours des gens…
> *- Et bien justement c'est pour ça qu'on est resté ici, parce qu'on aurait pu faire un cinéma ailleurs, mais* ***on voulait vraiment rester en centre-bourg****, à côté de l'église, la mairie est en face, on est sur ce qu'ils appellent la coulée verte, c'est l'axe piéton qui traverse le bourg d'Héric, pour justement qu'il soit en cœur de ville, c'était vraiment pour nous une volonté. On voulait pas faire un cinéma en zone industrielle, on aurait pu, il y en a une à côté, et le public serait sans doute venu quand même, c'est pas le problème, mais ça aurait plus été la même chose, ça aurait plus été la même architecture, ça nous aurait sans doute coûté moins cher mais à un moment donné on est une association on n'est pas là pour gagner de l'argent mais pour défendre des idées. »*

Les spatialités et localisations ont un impact sur les publics et sur la fréquentation. En effet, la proximité de Nantes joue selon le directeur :

> *« On a des chiffres en fonction des catégories socioprofessionnelles, d'où ils habitent par rapport au cinéma. Nous on a fait aussi nos propres études, qu'on refait à peu près tous les deux-trois ans. Et la dernière disait plus ou moins la même chose que celle d'il y a quatre ans, c'est à dire qu'****on a 50 % des gens qui viennent d'Héric, et 50 % qui viennent d'ailleurs.*** *Donc ça veut dire que* ***le cinéma ne draine pas que sur la commune mais vraiment autour****, et là avec l'ouverture des deux trois salles il va falloir qu'on refasse cette étude pour voir si ces changements ont eu un impact sur la population du cinéma. Sur la commune d'Héric c'est sûr, de toute façon il y a toujours les mêmes,* ***moi je connais la moitié des spectateurs qui rentrent****, donc je pourrais passer ma journée à dire bonjour ! Mais on aimerait savoir si ça a eu un impact sur l'extérieur,* ***on a quand même beaucoup de gens de Nantes qui viennent****, parce qu'on a des tarifs plutôt bas l'après-midi par exemple, ou le dimanche matin.* ***Ce qui permet aussi à tous de venir au cinéma****, ça fait partie de nos objectifs donc on a*

toujours eu des tarifs réduits le dimanche matin, le lundi après-midi et le mercredi aussi. Et toutes les séances avant 15 heures, donc même une personne avec peu de moyens peut se permettre de venir au cinéma, et on vend aussi des places au CCAS, au CE, enfin voilà ! »

Figure 60 – Le cinéma de Héric, proche du centre-bourg, rénovation. Source : Ronan Keroullé, 2019

L'entretien avec le directeur d'Ancenis[209] soulève la question de l'ancienne localisation du cinéma, qui a été déplacé et se trouve maintenant juste à côté de la gare, les deux positions étant considérées par le directeur comme « dans le centre » :

« - Et au niveau des espaces extérieurs autour du cinéma, il y avait un petit parking à côté il me semble, je suis passé devant l'autre jour…
DA : Oui un tout petit parking de 6 places !
- Et il y avait d'autres équipements à côté ?
DA : Une médiathèque… Mais on reste sur ***le même positionnement centre****, avant on était plus sur le centre-ouest, et là on est au centre-nord, mais d'avoir conservé l'emplacement du cinéma dans le centre-ville c'est quand même un véritable plus ! »*

[209] En termes de population et d'équipements, Ancenis fait penser à la commune de Saint-Renan : elle possède beaucoup d'équipements par rapport au nombre d'habitants (7500 habitants).

Figure 61 –Le Cinéma d'Ancenis, neuf, proche de la gare.
Source : Ronan Keroullé, 2020

Montrons également la situation du cinéma de Blain, situé en centre-bourg.

Figure 62 - Le Cinéma de Blain, intégré dans le tissu existant.
Source : Ronan Keroullé, 2019

Finalement, on peut noter des positions diverses concernant les spatialités et les fréquentations selon que le cinéma se trouve plus ou moins proche de la métropole nantaise, dans le centre-bourg en rénovation et extension (Héric) ou dans le tissu existant (Blain), dans un nouveau tissu urbain entre le centre et la périphérie de la ville (Ancenis)… Ces différents cas de figure montrent bien des spatialités contrastées, qui n'empêchent pourtant pas les habitants d'en faire des polarités concrètes habitantes.

2.3. Quel rapport de ces cinémas à la « ville-centre » ?

Ne pas ressembler aux « gros » ?

Plusieurs contradictions semblent apparaître : certains directeurs de cinémas voudraient à la fois se démarquer et ressembler aux « gros » cinémas, s'ils fonctionnent bien. Les références au pop-corn et aux fauteuils en velours rouge en sont un bon exemple, étant en quelque sorte des symboles du cinéma, tout comme les « multisalles ». Le directeur de cinéma de Héric en parle :

> *« Oui, c'est ça, c'est sûr que si on était en **plein centre-ville de Nantes** ça serait pas du tout la même chose parce qu'on aurait pas du tout le même public, ça serait complètement différent ! C'est pour ça que je critique jamais ce que font les autres, il faut faire ce dont il y a besoin où on est, on va pas réinventer la poudre, si les autres font comme ça et que ça leur va, que ça va à leur public tant mieux, nous on fait ce qui nous paraît bien et puis voilà ! Ce que font les autres je m'en fous un peu ! (Rires) **Faut arrêter de vouloir copier les autres, faut faire comme on a envie, et si les spectateurs viennent c'est que ça leur plaît, s'il y avait personne on se poserait peut-être des questions mais pour le moment c'est pas le cas !** »*

Le cinéma de Redon vante de son côté « Plus que du cinéma » en précisant les conférences, séminaires, assemblées générales, formations, ateliers, réceptions, séances privées, etc. qui se tiennent dans son bâtiment. Le cinéma serait donc lié à de nombreuses autres activités. L'offre de service serait élargie, permettant de mutualiser les équipements d'une commune. Nous retrouvons ce cas à Héric.

Figure 63 – « Plus que du cinéma » à Redon.
Source : plaquette de présentation, téléchargeable ici : https://www.cinemanivel.fr/prestations.html

L'entretien avec l'architecte des cinémas de Héric et Redon est assez parlant sur les questions d'influence et d'imitation ou non de certains modèles de cinémas, notamment des « gros » :

> *« O : En tout cas pour ceux que j'ai rencontrés,* ***ils ont cette envie de faire bien****, par exemple à Redon ou à Héric, et quand on a cette envie de faire les choses bien ça veut dire qu'il y a matière à réflexion. […] Donc voilà, eux ils sont partants, moi j'arrive avec une proposition, mais voilà faut que les deux côtés soient prêts, ça peut pas venir que d'un des deux.*
> - (Ronan) Et justement, par rapport à cette envie de bien faire de la part des associations ou de la maîtrise d'ouvrage, j'avais l'impression d'observer au cours des entretiens que j'ai pu faire, à la fois une envie de ressembler aux grands cinémas récents qu'on peut trouver dans certaines villes et en même temps une envie de s'en différencier complètement, comme s'il y avait une bipolarité, ça m'a frappé à plusieurs reprises, alors sur des détails comme la présence de pop-corn ou pas, mais…
> *O : Oui vous avez raison, c'est assez juste. C'est vrai que de toute façon ces cinémas vont leur servir de* ***références*** *pour savoir ce qu'ils ont envie de faire ou pas, ils vont voir et ils vont prendre ce qui les intéresse, et on en parle, on en discute. Discuter des exemples qui existent ça permet d'avoir une base de discussion, et c'est vrai que des fois ça peut être difficile de leur proposer des choses qu'ils ne connaissent pas, ne serait-ce que par rapport à des questions simples de couleurs, de tissus des fauteuils… La réaction habituelle c'est "****ah non nous on veut du velours rouge****" et donc après des fois faut travailler un peu, avoir une approche pédagogique pour arriver à les détourner de ces habitudes, de ces conventions, de cette idée qu'"****un cinéma ça doit être comme ci ou comme ça****". Donc mon rôle c'est surtout d'ouvrir leur curiosité vers d'autres choses. Donc vous avez tout à fait raison,* ***ces grands cinémas c'est pour eux à la fois un repère, un modèle et en même temps aussi quelque chose dont on peut se détourner.*** *Donc oui il y a cette ambivalence-là au départ, mais c'est assez facile de les en sortir et de proposer autre chose. »*

> *« O : Par exemple il y a un certain temps j'ai fait un cinéma à Pessac à côté de Bordeaux, pour reprendre ce que vous dites, et donc c'est un cinéma Art et Essai etc., et moi j'avais proposé d'utiliser des tissus de type peaux de bêtes, des zèbres, des panthères parce que c'était une salle pour les enfants, et donc je propose ça au responsable du cinéma qui me dit "moi ça me plaît mais je vais demander à machin qui est au-dessus de moi", et à chaque fois, les gens ça leur plaisait mais ils pensaient "oui mais ça va pas plaire à celui au-dessus", et ça a fini par arriver jusqu'au maire, on a organisé une réunion avec lui,* ***moi je lui ai fait mon petit baratin sur comment on faisait un cinéma d'habitude, c'est-à-dire velours rouge et tout, et pourquoi moi je proposais quelque chose de différent****. Et je lui ai dit c'est David contre Goliath, c'est-à-dire que de toute façon les autres sont plus gros, donc si vous voulez être fort vous aussi* ***faut pas faire comme eux****, faut être plus malin et faire quelque chose de différent. Donc il a compris, on l'a fait et ça a été un joli projet. Tout ça pour dire* ***que le plus dur c'est souvent de contourner, de déjouer ces espèces d'habitudes, d'idées reçues, de fantasmes sur des questions qui peuvent paraître secondaires, esthétiques mais qui sont primordiales.*** *Et paradoxalement c'est quelquefois plus simple avec les associations parce qu'on a les vrais usagers en face et les choix on les fait par rapport*

à leurs envies sans toujours se dire que va en penser machin ou que vont en penser mes électeurs. Donc il y a plein de petites aventures comme ça assez rigolotes qui mettent en évidence des crispations sur des questions assez simples. Donc voilà il faut écouter, il faut argumenter et essayer d'avoir la confiance des gens qu'on a en face. En fait pour eux c'est une prise de risque sur des sujets où on pourrait penser qu'il n'y a pas de risque en soi, et c'est assez curieux ! »

Ces extraits montrent que les imaginaires du cinéma peuvent se déployer lors de la conception, autour de modèles de cinémas bien connus qui se trouvent notamment dans les centres de grandes villes et vus comme les bons exemples ; ce qui ferait finalement, un « vrai » cinéma. Les enjeux sont autres, comme le montre l'architecte, le but étant parfois de faire un peu différemment pour se démarquer, et plaire tout autant aux usagers.

Le cinéma, forcément dans une grande ville ?

« - Saint-Nazaire vous y allez de temps en temps ?
A : […] Je suis plus au diapason de ce qu'il s'y passe. ***On y va pour aller soit au cinéma,*** *soit dans les grandes enseignes pour habiller les filles. […] Mais je vais pas trop à Saint-Nazaire. » (architecte, Guérande)*

Quand certains habitants associent le cinéma à la ville de Saint-Nazaire (ou inversement), d'autres se rendent uniquement à Guérande au cinéma, comme deux élues rencontrées à Guérande, qui y vivent et y travaillent. D'autres alternent entre différents cinémas :

« P : On est rattaché pas mal à Saint-Nazaire, Pornichet pour ça c'est pas mal, on est entre La Baule, très touristique et Saint-Nazaire, plus… industriel, et d'ailleurs ça se ressent dans mon activité aussi hein ! Cette mixité entre du tourisme et de l'industrie. Et c'est pas mal en fait comme position. ***Parce qu'il y a des côtés grande ville de Saint-Nazaire, avec justement des cinémas, on va au cinéma là-bas, il y en a pas sur Pornichet donc les cinémas c'est Guérande ou Saint-Nazaire.*** *À La Baule des fois aussi. Mais c'est un lieu de sortie. Je fais de la musique par exemple ! Et c'est à Saint-Nazaire. Il y a un conservatoire, des studios de répétitions… Des salles de concerts…*
- Ce qu'il n'y a pas ici ?
P : Non. Il y a une salle de spectacles à Pornichet, qui est très bien, quai des arts, mais il y a pas les studios de répétitions…
- Tu vas quand même souvent à Saint-Nazaire ?
P : Ouais, oui oui, toutes les semaines quasiment.
- Et Guérande alors, tu vas parfois ?
P : ***Guérande… C'est cinéma. Et encore pas souvent…*** *Et sinon il y a une zone commerciale, on va là-bas de temps en temps. […] J'ai des enfants sportifs, mon petit gars il adore aller à Intersport (rires). » (architecte, Pornichet)*

Cet architecte évoque, plus largement, la question de l'accès à la culture, notamment en dehors des métropoles. Mais restons pour le moment sur le prisme du cinéma pour explorer cette question.

2.4. Le cinéma comme lieu de culture dans les espaces pé*riurbains* ?

Le cinéma serait-il un symbole de la culture dans les territoires *périurbains* et devrait-il être forcément situé au centre ? Le cinéma paraît être un lieu et une activité propices pour accéder à

la culture. Bien sûr, c'est ici la définition de la culture qui demanderait à être précisée ; nous pourrions parler de « culture populaire » ou de « culture de proximité » pour reprendre les termes du directeur du cinéma de Blain. En 1970, Richard Hoggart publiait *La culture du pauvre*[210], qui évoquait la culture dans et pour les « classes populaires ». Il écrivait alors à propos des *« jeunes filles de moins de vingt ans qu'on voit déambuler le soir dans les rues d'un quartier populaire »*, génération qui semblait *« passer son temps, entre la fin de l'école et le mariage ; à aller au cinéma trois fois par semaine pour voir des "comédies musicales" ou des "drames romanesques" »* (Hoggart, 1970, p. 87). Il citait aussi des jeunes couples qui *« continuent à fréquenter régulièrement le cinéma »* (Hoggart, 1970, p. 203). On voit déjà qu'au début des années 1970, le cinéma est cité dans les écrits sur la culture des classes populaires.

L'objectif est de se placer dans et depuis ces territoires pour parler de la culture, en supposant que le cinéma serait l'équipement et l'activité privilégiés. Ceci amène forcément à parler du public qui fréquente le cinéma. Le directeur d'Ancenis parle de ces publics qui évoluent :

> *« - Eh bien il s'avère qu'il y a deux cibles que l'on doit… Enfin sur lesquelles il nous semble important de travailler**. Le public jeune, donc on voit bien des éléments, des signes encourageants, et le public qui va sur Nantes voir des films Art et Essai qu'on n'a pas nécessairement récupéré**… Et puis ils sont plus consommateurs de… Enfin ils lisent Télérama quoi ! (Rires) Enfin il y a deux choses qui se jouent… Voilà **les gens ayant un capital culturel élevé, c'est souvent des enseignants,** qui avant étaient vraiment positionnés sur un territoire et qui n'en bougeaient pas de toute leur carrière, jusqu'aux années 1980-1990 il y avait une présence assez forte des enseignants je pense, enfin c'est mon hypothèse, à vérifier mais j'ai l'impression qu'il y en a qui s'éloignent, qui veulent plus forcément rester dans un terroir. […] Et on le voit, moi je m'en aperçois, on n'en a presque aucun, on a peut-être un prof dans tout le CA. Peu d'enseignants, d'investissement, d'engagement… Alors est-ce qu'ils continuent de consommer en extraterritorial, est-ce qu'ils ont autonomisé leurs pratiques en s'équipant dans leur propre foyer… Je pense qu'il y a de ça aussi… Et puis ouais on l'a vu entre le moment du ciné-club qui existait et puis… Après on a ouvert plus des séances Art et Essai. […] l'étude de marché disait qu'il fallait avoir une attention pour ces publics-là qui étaient des **grands consommateurs de cinéma** […] Sinon pour les publics… Bah la découverte d'un **cinéma populaire**, on voit que ça se concrétise, il y a des gens qui franchissent à nouveau le pas, alors que je crois que là, un Français va deux fois au cinéma par an en moyenne, là je crois qu'on a… C'est-à-dire que l'étude de marché de 2012-2014 donnait à voir une faible pratique du cinéma, là on s'est renforcé. Il y a un public nouveau.*
>
> - Et je me demandais s'il y avait des gens qui viennent au cinéma sans savoir forcément ce qu'ils vont voir, enfin je sais pas si vous pouvez me répondre mais est-ce qu'il y a des gens selon vous qui viennent au cinéma juste pour le plaisir d'aller au cinéma plus que pour le film ?
>
> *- Si, si, il y en a qui débarquent, ils viennent voir un film, il y est pas, donc ils vont voir un autre. Là par exemple, la semaine dernière on avait un couple qui venait voir Joker, ils étaient pas à la bonne heure, je les ai fait se rabattre sur Hors-normes, voilà après c'est sur **certaines catégories de films**, ça aurait été peut-être plus compliqué de les*

[210] « The Uses of Literacy »

> *faire se rabattre sur je ne sais plus quel film qui était en même temps mais qui était quelque chose de plus* ***pointu, qui peut faire un peu peur si on est pas minimum intéressé par le sujet… »***

À Blain, la culture de proximité est évoquée, mettant en avant la prédominance du cinéma sur le reste, le cinéma étant également un lieu d'attachement d'après son directeur.

> *« DB : Ah bah c'est un* ***lieu privilégié de la commune****, je pense que les Blinois sont* ***très attachés à leur cinéma.***
> - Ah oui ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
> *DB : Tout le monde le dit !* ***Un cinéma de campagne, les gens y sont attachés. C'est la culture en fait. C'est la culture de proximité.*** *»*

Selon les classes sociales, les milieux, la culture n'a pas la même signification et les exigences et attentes sont également différentes. Un habitant rencontré à La Baule parle des possibilités sur le territoire, plus que de ses propres pratiques ; il est donc difficile de saisir si ses habitudes et pratiques sont réellement tournées vers le cinéma ou non ; néanmoins, ses propos éclairent sur sa vision de la culture sur son territoire.

> *«* - Est-ce que vous allez au cinéma, voir des spectacles et tout ça ? Si vous le faites, est-ce que vous allez plutôt à Saint-Nazaire, où vous trouvez ici…
> *L :* ***Ici il y a une offre, mais sur La Baule c'est assez pauvre****, c'est quand même une offre club du troisième âge, c'est normal hein ! La moyenne d'âge des résidents permanents c'est plus de 65 ans je pense ! Pouliguen c'est la plus vieille commune de France, moyenne d'âge c'est 67 ans ! C'est une réalité.* ***Non je pense que l'offre culturelle est plutôt sur Pornichet, sur Saint-Nazaire. L'offre culturelle un peu rigolote un peu vivante… Le cinéma c'est plus Saint-Nazaire ou Guérande. Et il y a les cinémas d'Art et Essai aussi. Au Pouliguen, il y a le Pax ! Il y a une part Art et Essai à Saint-Nazaire.*** *Après, il y a une offre culturelle… qui est une vraie offre culturelle d'une ville, c'est Nantes ! C'est vraiment Nantes. Même si l'offre qu'a développée Saint-Nazaire est assez remarquable… » (architecte-urbaniste, la Baule)*

Outre le fait d'être un lieu où l'on voit un film, rappelons la multiplicité des pratiques et des imaginaires autour du cinéma : il est aussi un lieu de sociabilité, de rencontres, ou au contraire, pour d'autres, ou à d'autres moments, un temps pour soi, quel que soit le film qui passe ; il peut aussi être vu comme un moment, le temps de la séance, une échappée, une expérience cinématographique.

2.5. Aller au cinéma dans le Pays de Brest : mise en regard

Le Pays de Brest dispose de plusieurs salles de cinéma associatives « Art et Essai » réparties sur le territoire, à la fois dans la métropole mais aussi dans d'autres pôles[211].

[211] Saint-Renan, Plougonvelin, Landerneau, Lesneven, Camaret-sur-Mer, Crozon et Plougastel-Daoulas possèdent un cinéma tandis que Brest en propose plusieurs (Studios, Celtic, Multiplexe Liberté). Maintenant que la CC de Pleyben-Châteaulin-Porzay a rejoint le territoire, on trouve aussi dans le Pays de Brest un autre cinéma, à Châteaulin : l'Agora, qui n'apparaît pas sur la carte, mais qui est hors du territoire d'étude, tout comme les cinémas de la Presqu'île. Certaines salles culturelles proposent aussi des séances de cinéma ponctuelles, comme L'Alizé à Guipavas.

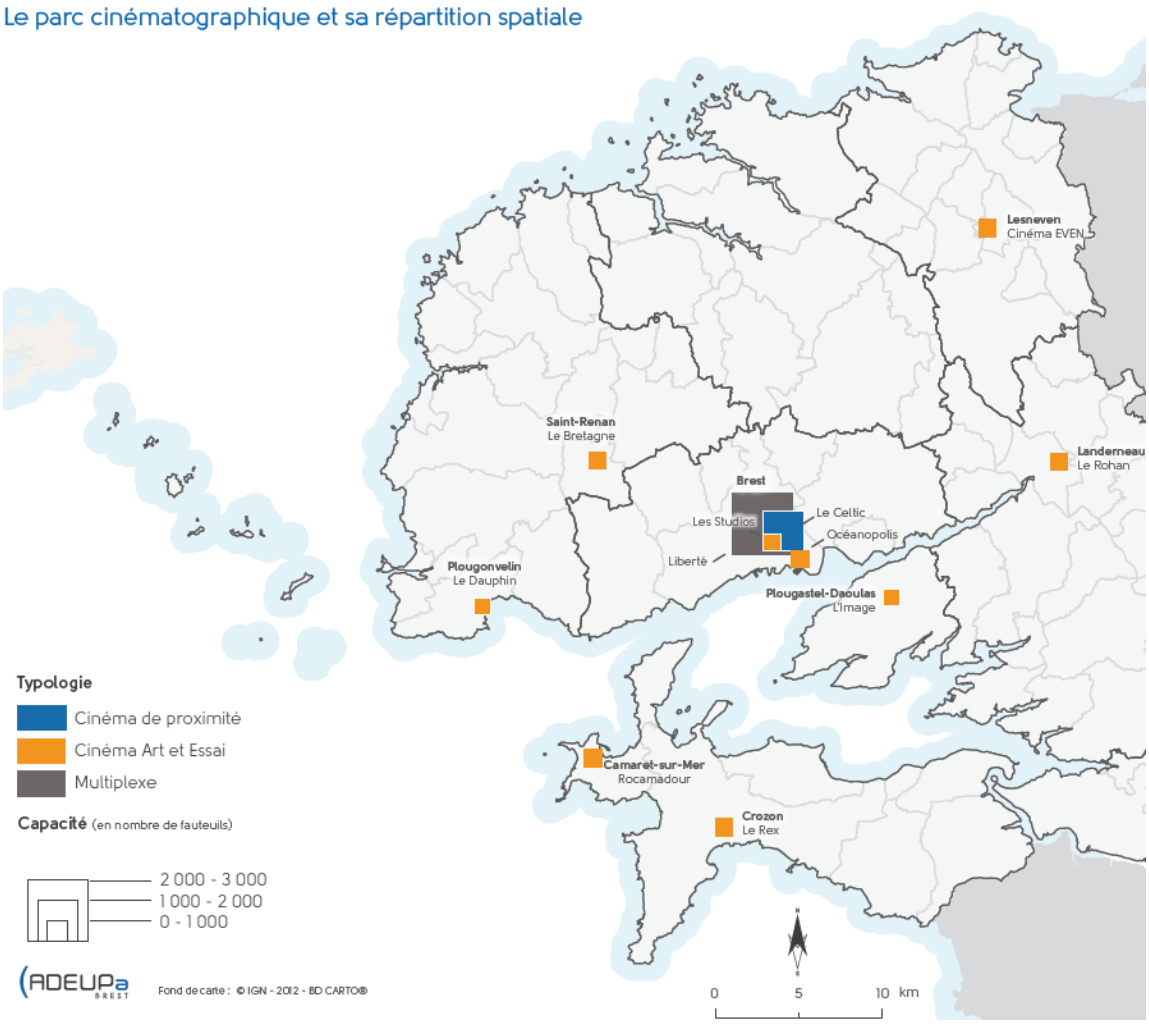


Figure 64 - Localisations des cinémas du Pays de Brest.
Source : L'observatoire du cinéma du Pays de Brest (ADEUPa, 2015b)

Privilégier la proximité ; la sortie occasionnelle dans le centre-ville de Brest

Dans le Pays de Brest, on retrouve cette hétérogénéité des pratiques et des imaginaires autour du cinéma. Tous les habitants n'ont pas les mêmes habitudes de fréquentation, voyons alors les différences existantes.

La question du pop-corn, comme évoquée précédemment, revient dans l'entretien avec Stéphanie[212] comme une caractéristique du cinéma appréciée des enfants :

> « - Et donc cinéma vous disiez vous profitez bien ici à Saint-Renan ? Vous n'allez pas à Brest au cinéma ?
> *S : Non. (Pause) Ou quand… on amène les enfants, qui préfèrent Brest, parce qu'il y a les pop-corn… Mais c'est vraiment moins cher, et on y va à pied et… Et on y va une fois par semaine.*
> - Ah oui donc vous allez régulièrement ! Tous les deux ? Ou avec les enfants aussi ?
> *S : Euh pareil, tous les deux et avec les enfants.*
> - En plus maintenant c'est vrai que la programmation, il y a plein de choses…

[212] Stéphanie vit à Saint-Renan.

S : (Hoche la tête) Il [en parlant de son conjoint] a fait partie quelques années… Sur toute la mise en place du cinéma, de l'association. Il veut refaire mais il a pas trouvé le temps encore. »

La programmation des films (les sorties nationales par exemple) peut jouer pour le choix du cinéma à un moment donné. Laurence, qui vit à Saint-Renan, nous raconte où elle se rend :

« *L : Saint-Renan ! Sauf Star Wars peut-être parce qu'on est obligé d'attendre fort tard pour l'avoir (rires) et peut-être que là je craquerai et que j'irai ce week-end à Brest !* ***Cinéma, le plus possible à Saint-Renan****. Je pense qu'on est allé une fois cette année mon mari et moi ensemble au cinéma à Liberté. C'est la grande sortie ! (Rires) Les films en famille on essaye d'attendre qu'ils passent à Saint-Renan. »*

Les prix des séances et des parkings sont d'autres facteurs pris en compte : en effet, les séances sont plus coûteuses au Liberté qu'aux Studios (Brest) ou dans les cinémas associatifs par exemple[213]. En revanche, le Liberté propose une offre intéressante qui englobe un tarif avec les places de cinéma et le stationnement durant le temps de la séance. Pour les Studios, il est considéré plus difficile de se garer. La raison financière est donc un critère qui pose la question du cinéma accessible, à tous et pour tous. Patrick et Régine (Le Folgoët) l'évoquent :

« - Et le cinéma ?
P : On va de temps en temps, à Brest.
R : Mais on a quand même un cinéma à Lesneven. Donc on y va en priorité si le film qu'on veut voir passe. Après on va aller à Landerneau, c'est à 15 km un peu moins. Sinon sur Brest il y a plus de choix, mais c'est plus rare, on va y 3 ou 4 fois dans l'année.
P : Quand on se gare au Parking sous Liberté on a une réduc'.
R : Du coup on va plus souvent au Liberté qu'aux autres cinémas. Pour la question du parking. (Pause) C'est toujours le problème de la voiture où se garer. »

Certains habitants inscrivent différents cinémas dans leur système de lieux[214] (Pinson et Thomann, 2002), comme Samuel (Saint-Urbain) : *« Centre-ville [de Brest, cité juste avant] on vient surtout pour aller au cinéma. Même si on va aussi souvent sur Landerneau. Au cinéma. »*

L'habitude du cinéma dans la ville-centre

Parfois, les habitants vont à Brest au cinéma, sans savoir pourquoi, probablement par habitude, presque par réflexe, comme Émilie et Raphaël (Saint-Thonan) : *« On va plus à Brest, on a plus tendance à aller à Brest qu'à Landerneau c'est vrai. Pourquoi ? (Rires) »*. D'autres, comme Murielle, vont uniquement à Brest au cinéma, car ils bénéficient de réductions sur leurs places :

« - Et le cinéma tu vas tout le temps à Brest ou parfois… ?
M : Oui. C'est vrai qu'à Saint-Renan et Plougonvelin non on n'y va pas. On n'a pas le réflexe du tout… Ben déjà tu n'as pas les mêmes films au même moment. Donc c'est vrai qu'on n'a pas le réflexe. (Pause) [Sson fils] nous prend des tickets cinéma avec son CE du coup c'est moins cher, et ça c'est au Liberté donc… »

[213] En mars 2020, une place plein tarif au Liberté à Brest coûte 9,50 euros, au cinéma Le Rohan à Landerneau 8 euros, au cinéma de Lesneven 7 euros, et au cinéma Le Bretagne à Saint-Renan, 5,50 euros pour le plein tarif.
[214] Nous reviendrons plus en détail sur ce terme à la fin du chapitre.

Certains combinent le cinéma avec une autre activité, afin de se déplacer pour plusieurs raisons : Carole, par exemple, évoque le fait qu'ils aiment, elle et son conjoint, faire *« mezzo*[215]*-ciné »*. Albert, de son côté, parle aussi de ses regroupements d'activités, de cette rationalisation de déplacements :

> *« Je sais pas, c'est vrai qu'on va moins sur Brest… C'est ponctuel, on fait une après-midi, mais c'est de temps en temps. Ou alors* ***on mixe le cinéma et puis on va à Brest, on fait les magasins on fait un truc et on finit par le cinéma*** *(rires)* ***on fait ciné – resto****, enfin on essaye de grouper quand même pour certains déplacements. (Pause) Mais c'est vrai que les centres-villes dans le temps ça… Les centres-villes des grosses villes ça craint un petit peu quand même j'ai l'impression… »*

Certains habitants vont à Brest au cinéma car ils décident avant tout d'un créneau où ils veulent y aller, par exemple à 22 heures le soir comme Thierry - ce qui permet d'aller au restaurant avant - ou 18 heures le dimanche comme Annie. Cette pluralité des créneaux horaires n'est pas proposée partout ; ils peuvent alors aller au cinéma à l'heure qui leur convient et choisiront en fonction un film, et non l'inverse (choisir le film que l'on veut voir et regarder ensuite quels sont les horaires proposés). Annie évoque son rapport au cinéma :

> « - Cinéma vous allez à Saint-Renan aussi ou vous allez automatiquement à Brest ?
> *M : Les deux ! À Saint-Renan de temps en temps. Mais quand même souvent plus à Brest. Le dimanche soir à 18 heures ou…*
> *[…]*
> - Vous pourriez vous en passer ?
> *M : De Brest ? Ben presque oui. Hmm. Enfin, pour ce qui est commercial quoi ! Sinon non on y va parce qu'on a des amis qui habitent Brest mais…*
> - Oui voilà. Mais pour ce qui est vraiment des équipements de la ville au final…
> *M : Non !* ***En dehors de cinéma, Dialogues****… »*

Parfois, les cinémas de Brest sont privilégiés car, étonnamment, les cinémas associatifs des « petites villes » donnent l'impression d'avoir trop de monde, comme évoque Christine : *« On aime bien aller au cinéma de temps en temps au Liberté à Brest. À Saint-Renan comme y a souvent qu'une ou deux séances* ***c'est souvent archi plein****. On se dit bon va falloir attendre une demi-heure… »* Pourtant, certaines salles disposent tout de même de nombreuses places : la salle de Saint-Renan propose 300 places ; elle fait d'ailleurs l'objet de grands travaux en 2020, notamment pour l'amélioration de l'accessibilité. Le cinéma Liberté à Brest dispose de 15 salles, la plus grande proposant 850 fauteuils (2 805 fauteuils en totalité).

Le cinéma comme marqueur d'un centre-ville et d'une ville-centre

Le cinéma peut être vu comme un lieu significatif d'une commune bien équipée, ou encore comme une chance, un privilège, comme le dit Albert :

> *«* - Et si ça devait être une petite maison ou un appart ce serait où, Brest ?
> *À : Non je crois que Brest… Non, on irait vers Saint-Renan je pense. Puisque comme il y a quand même pas mal de choses… Ça se développe bien, il y a plein de choses,* ***il y a***

[215] *Mezzo di Pasta* était un lieu de restauration rapide se trouvant juste à côté du cinéma Liberté à Brest, aujourd'hui remplacé par une saladerie.

> ***même un cinéma**, il y a plein d'activités, c'est vrai qu'on peut… Les magasins, on peut faire tout ce qu'on veut sur Saint-Renan il y a pas besoin de… »*

Le cinéma peut aussi être un repère de centre dans la ville, comme pour Pierre et Nadine :

> *« P : (réfléchit) on est en ville hein ! Et en même temps… Si tu habitais… On n'habite pas rue Saint-Yves non plus.*
> *N : On est proche de la ville.*
> *P : **Pour moi en ville c'est proche du cinéma.** [de Saint-Renan]*
> *N : **centre-ville** quoi. »*

***

Les localisations des cinémas - et des équipements en général - sont loin d'être toujours identiques : certains cinémas construits en périphérie sont des polarités pour certaines personnes ou activités. La construction du cinéma des Capucins à Brest[216] viendra d'ailleurs, peut-être, chambouler quelques codes établis dans le territoire. Cette diversité permet aux habitants de choisir celui ou ceux qui deviendront des polarités concrètes habitantes au quotidien.

L'accès à la culture dans le Pays de Brest : le cinéma comme une polarité

Les cinémas sont vus comme un moyen d'accéder à la culture, pour soi ou pour son entourage, comme l'exprime Christine :

> *« Je pense que quand mes petits-enfants vont grandir, je me dis qu'il y a des choses que j'aimerais bien faire en ville avec eux. Des choses qu'il n'y a pas ici peut-être… ça je me dis. J'aime bien aller au cinéma avec eux par exemple. Ça on fait des fois quand on les garde le week-end, s'il fait un temps de cochon on regarde ce qu'il y a au cinéma et on va avec eux. »*

Les programmations sont d'ailleurs parfois adaptées selon les publics (personnes âgées, enfants…) sur les temps de vacances ou d'après-midi par exemple. L'accès aux activités culturelles et sportives, au-delà du cinéma, sur ces lieux *périurbains* est aisé : beaucoup d'associations existent, de nombreux loisirs sont proposés pour tous les âges (enfants, adolescents, adultes, personnes âgées), et pas uniquement dans des métropoles ou grandes villes ; les petites villes et villages ont aussi leurs associations, parfois bien spécifiques et parlantes sur l'esprit de la commune. L'offre culturelle est riche dans le Pays de Brest, de nombreux spectacles et concerts ont lieu régulièrement, des programmes variés voient le jour dans des salles parfois flambant neuves ; les cinémas fonctionnent bien. Pour donner un exemple, au cinéma Le Bretagne de Saint-Renan, le film « La fille de Brest » avec la présence de la réalisatrice Emmanuelle Bercot avait connu un vif succès tout comme la soirée-débat autour du film « 120 battements par minute », avec la présence de militants de l'association « Aides » de Brest[217].

[216] 5 salles, 893 fauteuils au total (298 fauteuils dans la plus grande salle).
[217] La presse locale en attestait : « Emmanuelle Bercot à la projection samedi », Le Télégramme, 25/01/2017 ; « Les militants de l'association Aides au cinéma », Ouest France, 06/09/2017.

La richesse et la qualité des programmes dans plus de 60 établissements culturels recensés, ont été démontrées dans l'étude commanditée en 2012 par le Conseil de Développement du Pays de Brest sur le spectacle vivant et les équipements culturels, réalisée par des étudiants de master 2 : *Les équipements culturels du Pays de Brest en question. Vers une analyse des publics* (Institut de Géoarchitecture, 2013). On y voit l'importance donnée à la culture par les élus, qui paraît être pour certains une priorité, entre les constructions de médiathèques et de salles de spectacles ou de centres culturels (Ploudalmézeau, Plabennec, Landerneau etc.), même si certains élus, *a contrario*, sont focalisés uniquement sur le Quartz dans le centre-ville de Brest. Peu d'habitants l'ont cité. Agnès et Christophe, qui vivent à Plouarzel, en parlent. Ils aimeraient être encore plus près de certains équipements, pour en profiter plus, même si c'est sans doute essentiellement pour une question de temps qu'ils n'y vont pas :

> « - Et est-ce qu'il y a des choses où vous vous dites, que ça vous manque ou… certaines choses que vous auriez qu'en ville par exemple ? Est-ce que parfois il y a quand même des regrets pour certaines choses ?
> *N : Ouais l'accessibilité aux spectacles. Ça c'est… Ouais le Quartz par exemple il y a plein de trucs nouveaux, (Agnès acquiesce) des trucs qu'on connaît pas tu vois […] Mais ça pour les spectacles ouais ça c'est emmerdant.*
> *A : Les expositions d'art à Landernau là aussi.*
> *N : Ouais, des trucs comme ça on est un peu loin de tout ça bon… ben c'est sûr que c'est…*
> *A : Tout ce qui est événementiel en fait ! En général ! (Pause)*
> *N : Après quand il y a des concerts on y va ! Mais des trucs qu'on connaît (rires d' Agnès) (pause) Le cinéma pareil hein, si on était à 200 mètres du Liberté* ***on irait beaucoup plus souvent*** *!*
> *A : Ah ben sûrement !*
> *N : Ça c'est évident. (Pause)*
> - Mais c'est pas pour autant… Vous trouvez des choses pour compenser ça, enfin c'est pas pour autant un regret ?
> *A : Non ça nous manque pas et…*
> *N : Non non c'est pas un manque, c'est pas un manque incroyable hein. On se dit que quand on sera à la retraite bon…*
> *A : On profitera à ce moment-là. On aura plein de temps. On se dira pas "ben non ce soir on va pas sortir, demain on travaille ! Faut se lever tôt alors !"(Rires) »*

Gildas, de son côté, n'a pas un bon souvenir de son expérience au Quartz. L'expérience du cinéma, notamment à Saint-Renan, lui convient mieux :

> *« On a pris un abonnement au Quartz l'année dernière, on a fait deux trucs, et… on n'arrive pas à se retrouver dans les programmations. Elles sont parfois je trouve beaucoup trop élitistes sur le style là on est allé voir un truc de danse japonais ou… Mais bon on a eu beaucoup de mal en fait à accrocher, et je dis pas que… Que c'est mal, mais ça correspond pas forcément à ce qu'on a besoin de voir. Alors quand ça part vraiment dans du conceptuel… Voilà ! Je dis pas que j'aime pas le spectacle hein ! Mais là ouais. Ça… on prendra pas cette année parce que ça convient pas. »*

Le rapport sur les équipements culturels montre que « *la région Bretagne fait preuve d'un niveau d'équipement particulièrement important* » (Institut de Géoarchitecture, 2013, p. 26), notamment

en ce qui concerne le cinéma. En effet, toutes les communes bretonnes se situent à moins de trente kilomètres d'une offre culturelle permanente, avec une représentation particulièrement forte du domaine cinématographique du haut de ses 119 établissements (302 écrans, 9 multiplexes, et 84 % des cinémas qui sont classés Art et Essai)[218]. Le rapport entre le nombre d'habitants et de cinémas est donc plus élevé en Bretagne par rapport à la moyenne nationale. De plus, *« les cinémas ont donc tendance à se concentrer naturellement dans les villes-centres, mais aussi très largement dans le maillage des villes moyennes et des territoires ruraux »* (Institut de Géoarchitecture, 2013, p. 26)[219]. Nous retrouvons ici de multiples polarités concrètes culturelles. Le réseau associatif est présent et la culture n'est pas localisée uniquement à Brest mais bien diffuse sur tout le Pays de Brest, et pas uniquement avec une programmation faible ou de mauvaise qualité ; en tout cas, la programmation des petites villes correspond parfois mieux aux habitants que celle du centre-ville de Brest.

L'accessibilité du cinéma est même devenue l'un des critères de la localisation de la future maison d'Eliane et Daniel, qui se rendent régulièrement au cinéma à Brest et à Saint-Renan. Eliane aimerait habiter à Saint-Renan :

> *« D : De pouvoir aller acheter son pain à pied, d'aller au bourg à pied…*
> *E : **D'aller au cinéma, ça, ça compte beaucoup pour moi, j'aimerais bien aller au cinéma !** Parce que des fois on me demande "qu'est-ce que tu vas faire quand tu vas être à la retraite"… Bon ! »*

***

Le cinéma peut donc être considéré comme une polarité concrète habitante. Finalement, à la fois dans les pratiques spatiales et les imaginaires des habitants, le cinéma a une grande place. Lieu établi pour visionner un film, il est aussi assimilé, de manière plus large, à une sortie culturelle, à un temps de loisir, voire à un rituel apprécié des habitants. Au niveau des spatialités, il est également particulier, de ses alentours à son intérieur. Parfois, une polarité considérée comme telle d'un point de vue administratif ne l'est pas du tout pour un habitant, ou inversement. Nous avons pu apprécier ces éventuelles différences grâce au terrain nanto-nazairien et son approche par les acteurs de la profession.

3) Plus que des centres, centralités et périphéries, des polarités et lieux intenses pour les habitants

3.1. Une pluralité de polarités et de lieux intenses pour dépasser le modèle centre-périphérie et le polycentrisme

Nous avons vu que la centralité permet d'aller plus loin que la notion de centre, comme évoqué par N. Lebrun[220]. La centralité est définie, non pas par sa position géographique comme peut

[218] Voir https://www.breizh-info.com/2019/09/26/127623/cinema-bretagne-cnc
[219] Le Finistère bénéficie de 32 établissements.
[220] Pour rappel, le centre peut être assimilé à un lieu, la centralité vue comme le potentiel d'un lieu et le lieu de centralité correspond à une situation jugée réelle (Lebrun, 2002).

l'être le centre, mais par ses fonctionnalités et son contenu. Plusieurs centralités urbaines peuvent cohabiter au sein d'un même territoire.

Suite à ces définitions, Geneviève Dubois-Taine propose d'ajouter aux termes classiques de centralités, polarités, lieux denses, celui de lieu intense *« pour pouvoir intégrer des notions non quantifiables comme la dimension symbolique et culturelle, la dimension sociale, paysagère ou architecturale »* (Dubois-Taine, 2002, p. 20). Dans cette partie, nous mobilisons donc la notion de polarité qui nous semble plus complète et adaptée à l'étude que celle de centralité ; nous abordons aussi brièvement celle de lieu intense qui correspond à la dimension de l'imaginaire. De plus, mettons en avant le fait que *« centralités, lieux intenses, lieux communs et anodins sont tous équitablement recherchés par les habitants »* (Dubois-Taine, 2002, p. 21), ce qui permet et justifie de devoir traiter de ces notions sans l'exclusion de l'une ou l'autre, mettant au cœur de cette recherche une approche habitante.

Revenons à un rapide historique sémantique de l'évolution de ces termes. Pour H. Lefebvre, en 1968, le droit à la ville est avant tout *« un droit d'accéder à la "centralité" représentée par les centres des villes traditionnelles européennes concentrant les pouvoirs politiques et économiques ainsi que les aménités de la vie citadine (commerces, écoles, culture, loisirs, services médicaux et administratifs) »* (Marchal et Stébé, 2013, p. 111). Comme le disent ces auteurs, les espaces périphériques ont largement évolué depuis 1974, ce qui revient à interroger cette équation selon laquelle la centralité correspond aux centres des villes. La question du polycentrisme est également évoquée par H. Lefebvre : *« Une loi de l'avenir de la ville sera la polycentralité, la multiplication des centres, leur diversification, mais la conservation de l'idée de Centre. Il n'y a pas d'urbanité sans centre. Je crois à l'urbanisation générale. Il restera de vastes espaces, mais désertiques, très peu habités »* (Lefebvre, 1986, p. 19). Finalement, remettre en cause la notion de monocentralité revient à le faire également pour ses dérivés obligés, à savoir les banlieues et les périphéries, ce qui amène à analyser la centralité sur des échelles plus larges (Gaschet et Lacour, 2002, p. 58). Ces auteurs insistent aussi sur le fait que la centralité peut prendre des formes différenciées et s'incarner en des lieux multiples (Gaschet et Lacour, 2002, p. 62). Puis, on reconnaît d'autres formes : *« In fine, la centralité conserve-t-elle un sens lorsqu'elle mue vers des formes nouvelles, celles du polycentrisme, de la "centralité dispersée" voire diffuse… ? »* (Beaucire et Desjardins, 2014).

Le modèle centre/périphérie, largement débattu en géographie et en économie et qui apparaît dans la littérature dès les années 1820[221], est aujourd'hui considéré par plusieurs chercheurs comme désuet, notamment par le géographe François-Gérard Dumont. Il considère que le modèle centre-périphérie est radial alors que la réalité territoriale est de plus en plus réticulaire : *« Pour de nombreux habitants, l'espace vécu, pour leurs activités professionnelles, pour leur consommation et pour leurs loisirs, ne correspond nullement à une logique radiale. Au contraire, il s'inscrit dans un* ***réseau de territoires*** *qui, d'une part, ne recoupe nullement le périmètre de l'unité*

[221] Johann Heinrich von Thünen, *Der isolierte Staat in Beziehung auf Landwirtschaft und Nationalökonomie*, Hambourg et Rostock, 1826. En 1926, quand J. H. von Thünen construit le schéma de l'État Isolé, il réalise le premier modèle où l'espace est structuré selon la logique duale centre-périphérie. Avant cela, déjà, Richard Cantillon (1680-1734) parle du modèle centre-périphérie dans son livre *Essai sur la nature du commerce en général* (publié à titre posthume en 1755).

urbaine ou de l'aire urbaine et, d'autre part, peut ignorer la commune-centre. En conséquence, à l'heure des mobilités, ***le fonctionnement des territoires ne peut se réduire à une logique centre-périphérie, selon laquelle tout partirait du centre et reviendrait au centre, mais correspond à une logique réticulaire*** *»* (Dumont, 2017, p. 74-75). Déjà, F. Ascher considérait qu'il était plus facile de parler de polarité que de centralité, étant donné que ce terme renvoie à une connotation historique véhiculant des images et des valeurs qui tendent aujourd'hui à disparaître (Ascher, 1995). Il disait aussi qu'on ne peut plus raisonner en termes de centre et de périphérie mais en termes de différenciation et de spécialisation des espaces et des polarisations.

Il existerait donc, plus qu'une opposition entre un centre et une périphérie, plusieurs polarités. En effet, cette notion se démarque de celle de centralité tout en l'incluant (Amphoux, 2003). Nous reprendrons la définition de la polarité telle que l'entend Pascal Amphoux : *« la notion renvoie à une géographie dynamique et à une physique de la relativité : elle désigne l'état d'équilibre dans lequel se trouve un corps entre deux pôles opposés.* ***La polarité d'un lieu, c'est en quelque sorte son pouvoir d'attraction ou de répulsion par rapport aux lieux qu'il polarise, c'est la façon dont il articule plusieurs échelles*** *(celles par exemple du bâtiment, de l'îlot, du quartier, de la ville, …), c'est encore la façon dont un centre (plus précisément un pôle) se constitue ou se défait…* ***Pourquoi alors ne pas parler de centralité ? Parce que ce mot sous-entend le développement d'un centre au détriment d'une périphérie****, laquelle en devient fonctionnellement dépendante dans un système géographique hiérarchisé, tandis que* ***la polarité signifie au contraire le développement conjoint des centres et des périphéries, ou plus exactement le développement conjoint de pôles qui ne sont plus ni centraux ni périphériques mais qui s'auto-équilibrent dans un système géographique dynamique et réticulaire****. En d'autres termes, la problématique n'est plus celle d'une monocentralité dans un système hiérarchique dont les indices de densité seraient les garants, mais celle d'une multicentralité dans un système réticulaire que d'autres outils doivent permettre d'orienter ou de gérer »* (Amphoux, 2003).

Nous retiendrons que le modèle centre/périphérie n'est pas adapté pour cette recherche, pas plus que celui de centralités. Nous prendrons le parti de dire qu'il existe des polarités inscrites dans un maillage ; la notion de polarité sera celle retenue, combinée à celle de lieu intense pour ne pas oublier la dimension symbolique et imaginaire. Nous allons voir comment les habitants déploient leurs pratiques et imaginaires sur ces territoires réticulaires et comment ils vivent, se les approprient et les habitent, en articulant ces diverses polarités.

3.2. Changements de repères et d'échelles : des polarités administratives aux polarités concrètes habitantes dans le pays de Brest

Les repères peuvent changer et se déplacer de Brest à une autre ville, selon différentes échelles (région, département, Pays de Brest, communauté de communes, ville…). La manière de se centrer, de s'auto-centrer en fonction de ses propres pratiques et imaginaires, amène, de fait, les centralités à se décaler : on les voit non plus par rapport à l'échelle administrative de la ville, mais par rapport aux pratiques habitantes. Ces positions toutes relatives peuvent évoluer. Les polarités peuvent être temporaires, partielles, différentes et appropriables selon chaque habitant, et différentes selon les échelles appréhendées. Certaines polarités sont aussi

secondaires. Les différentes polarités peuvent être politiques, économiques, commerciales, d'accessibilité, sociales (Monnet, 2000), dans des centres ou des périphéries. Selon l'interlocuteur, on modifie le repère et les échelles, progressivement, comme l'explique Samuel, qui vit à Saint-Urbain :

> *«* - Et quand tu expliques aux gens qui sont pas de la région, je sais pas des gens à Paris, comment tu leur dis où tu habites ?
> *S : C'est variable, les gens qui connaissent pas du tout on dit* ***pas loin de Brest… Du côté de Brest****. Les gens qui connaissent un peu plus on dit* ***du côté de Landerneau****. Des fois on dit* ***Saint-Urbain****, et c'est arrivé qu'on tombe sur des gens qui connaissent et là… Voilà. Parce qu'il y a notamment des gens qui connaissent parce qu'il y a le golf de Brest en fait qui est à Saint-Urbain. Mais c'est très rare donc généralement ouais du côté de Brest alors si les gens disent ouais on connaît, de quel coin là on précise et des fois on arrive jusque Saint-Urbain »*

Les imaginaires sur ces repères et polarités dépendent de là où l'on vit, où l'on travaille et des territoires que l'on pratique. Ils peuvent être variés en fonction des pratiques habitantes : maison, lotissement, rue, ou supermarché, parking de l'école, place du village… Les différentes polarités sont structurantes dans la vie quotidienne pour les habitants. Elles sont loin d'être une notion uniquement géographique mais aussi ayant trait à la subjectivité et à l'imaginaire, des habitants, des élus, des aménageurs. Elles varient aussi selon les types de territoires : le centre-ville de Brest et un centre-bourg *versus* la périphérie dans la ville de Brest (zones commerciales, résidentielles…) et la périphérie d'un village (potentiellement des maisons isolées). On peut aussi considérer les alentours de la grande ville, les alentours du centre-ville ou encore les alentours de la maison, avec, de fait, des significations diverses. La ville peut alors être une polarité parmi d'autres. Dans une grande ville considérée comme une centralité (par exemple une métropole), on peut trouver des lieux s'apparentant à l'image que l'on a de lieux *périurbains* (par exemple un quartier résidentiel constitué de maisons et de jardins, proche d'un lieu de centralité, comme le quartier de Sainte-Foy à Québec). On peut penser être dans un lieu *périurbain*, ou dans un lieu central qui ne serait pas le même pour un autre habitant.

Articuler les données objectives d'un territoire (tissu, réseaux, maillage, etc.) et celles subjectives établies par les habitants (pratiques, imaginaires, etc.) s'avère utile. Philippe Bataille, dans une contribution à *La ville émergente*, explique, concernant Rezé, qu'un *« centre administratif et résidentiel du château de Rezé »* était prévu, quand les habitants de Rezé confirment le fait qu'il n'existe pas un centre mais plusieurs centralités (Dubois-Taine et Chalas, 1998, p. 88-89). Il met donc en avant *« une sorte de paradoxe entre ce que dessinent les pratiques et représentations des habitants sur cette ville intercommunale et l'aspiration édilitaire à doter la ville d'un centre »* (Dubois-Taine et Chalas, 1998, p. 90). Les frontières sont effectivement beaucoup moins nettes qu'elles n'y paraissent (par exemple sur des cartes ou des plans), et celles administratives correspondent rarement aux frontières et limites que les habitants ont en tête. Tous les lieux s'entremêlent, s'entrechoquent. Les limites et frontières peuvent être floues, voir absentes. Rem Khoolaas, concernant le concept de ville générique, dit d'ailleurs que *« toute idée d'une distinction centre-périphérie doit être abandonnée. Il n'y a plus de limites. Partout il y a de la ville et de la*

campagne ». D. Mangin parle, lui, d'une *« urbanisation des périphéries et une périphérisation des centres »* (Mangin, 2004, p. 19, 191).

Pour pouvoir accéder à toutes ces polarités, il faut se déplacer (nous avons vu ces pratiques au chapitre précédent). La question de l'accès et donc de la mobilité est automatiquement sous-jacente aux questions de polarités : *« L'urbanisme est aujourd'hui dominé par une* doxa*, celle de l'accessibilité maximale. Les édifications territoriales de nouvelles centralités dans des espaces périphériques passent généralement par l'étape critique de l'accroissement de l'accessibilité. Mais l'obsession de l'accessibilité n'est-elle pas l'arbre qui cache la forêt ? La finalité n'est en effet presque jamais analysée **: accéder à quoi ?** »* (Devisme, 2005, p. 270) Accéder à ces différents lieux intenses, à ces différentes polarités concrètes habitantes ?

3.3. La ville-centre, pas toujours centrale dans les pratiques habitantes mais simplement grande, voire éloignée et peu pratiquée

Reprenons un court extrait du discours de François Ascher présenté dans son ensemble au début du chapitre 4 : *« Les urbanistes ont des difficultés à prendre en compte ce genre de choses, ils ont du mal à appréhender la réalité des modes de vie périurbains. Ils sont toujours en train **d'essayer d'attirer les périurbains vers la centralité ancienne alors que c'est un espace qui a une importance très marginale pour ces populations** »* (Charmes et Léger, 2009, p. 96).

En effet, les centralités anciennes ou du moins considérées comme établies ne sont pas toujours importantes pour les habitants. Dans les enquêtes, nous avons vu que la ville de Brest peut parfois être vue comme secondaire pour certains habitants. Effectivement, selon leurs repères, ils la pratiquent peu : rares sont les habitants rencontrés qui vont de manière très régulière à Brest (hormis pour le motif « travail », qui relève d'une obligation, et qui fréquemment se situe à Brest, comme nous l'avons explicité au chapitre précédent). Pour certains, elle est perçue comme la grande ville, par exemple pour Christine qui vit à Porspoder :

> « - Quelle ville tu considères la plus proche ?
> *C : Brest. Saint-Renan et Ploudal[222] sont pas des villes pour moi. Enfin ce sont des petites villes. Quand je dis "je vais en ville", c'est Brest. »*

Gildas explique son rapport à Brest et explique son souhait de consommer plutôt en local :

> « - D'accord. Et donc Brest en fait vous pourriez presque vous en passer ? Hormis le travail je dis ?
> *G : Ben… Hormis le travail et les choses incontournables et marchands de meubles ou chose comme ça ou voilà ou là je trouverais pas forcément ce que je veux à Saint-Renan, mais voilà hormis ça… non. (Pause) Moi je vais pas à Brest si j'ai l'équivalent ici. Et puis parce que ben typiquement l'électroménager, qui est là, par exemple, je me sers en local ! C'est le même prix qu'à Brest ! Pourquoi j'irai à Brest ? Je préfère entre guillemets que ce soit une entreprise locale qui fonctionne, plutôt que Darty Brest ! Voilà. C'est… Je suis ni extrémiste en termes d'écologie, en termes de marché local… Mais euh.. C'est vrai que quand c'est… En plus quand c'est le même prix ! Faut pas se poser de questions. (Pause) Et mine de rien ça fait des relations, ça fait des choses, en*

[222] Diminutif de la comme de Ploudalmézeau.

> *local, les gens, les commerçants sont plus à même d'aider, une machine à laver qui est en panne, les gars ici, ben ils t'amènent une vieille le temps que l'autre arrive, alors que Darty ils te livrent certes, mais pendant… Trois jours tu n'as plus de machine à laver. Et avec trois enfants…. (Rires) Les enfants se salissent vite ! (Rires) Alors tu vas chez le voisin ! (Rires) C'est ça. Donc non non non on consomme beaucoup, on vit beaucoup en local. Ben ouais c'est grand Saint-Renan… »*

Certains habitants qui ne travaillent pas à Brest s'y rendent environ une fois par mois uniquement pour des obligations ; dans leur vie quotidienne, cette grande ville n'a rien d'une centralité. En revanche, l'emploi prend du temps dans ce rythme quotidien, et pour ceux qui y travaillent cette ville a donc un intérêt. Rappelons tout de même que Brest n'est pas le seul lieu de l'emploi et que, pour les déplacements hors ceux domicile/travail, les déplacements vers Brest sont loin d'être les plus nombreux[223]. Nous dissocierons alors le motif travail des autres pratiques, d'autant plus que dans notre société occidentale actuelle, il est de plus en plus entrecoupé de temps de loisirs ; le temps ne se divise plus de la même manière depuis la réduction du temps de travail à 35 heures (Viard, 2004). La « grande ville » (terme plus adapté que ville-centre) n'est généralement pas la plus importante polarité pour les habitants. Il peut exister des polarités à d'autres échelles, allant de la région au département mais aussi au sein de la ville par exemple, ou même du quartier. D'ailleurs, Frédéric Gaschet et Claude Lacour l'évoquent en disant : *« les modalités et facteurs qui "fabriquent" de la centralité renforcée et sélective en de multiples centres correspondants à différentes échelles territoriales (mondiales, régionales ou locales), et liés à des configurations urbaines qui ne peuvent s'enfermer dans l'alternative mono-centralité ou polycentrisme »* (Gaschet et Lacour, 2002, p. 61). Ils précisent que *« la centralité semble avoir cessée de s'identifier et de "précipiter" au centre, pour se déployer dans l'ensemble de l'agglomération à travers différents niveaux et réseaux d'interaction spatiale, qui sont autant d'expressions de la centralité métropolitaine »* (Gaschet et Lacour, 2002, p. 56) ; ce qui correspondrait à cette idée de diverses polarités.

Concernant l'enquête sur le cinéma évoquée précédemment, différents rapports au local et à la métropole sont identifiés. En effet, quand certains essaient de « calquer », d'imiter le modèle de la grande ville, d'autres ont un rapport complètement décomplexé et assume le fait d'être indépendant et de faire différemment, « autre chose ». Le cinéma peut aussi d'ailleurs être un centre d'intérêt majeur de la grande ville de Brest. D'autres équipements majeurs des grandes villes sont pointés du doigt par Laurence, comme l'Université : *« On a une grande ville pas loin, une Université pas loin, une ville étudiante, on apprécie que beaucoup de nos enfants n'aient pas eu à prendre de locations parce qu'une grande famille c'est pas rien ! D'avoir une ville universitaire à portée de main c'est aussi un sacré luxe hein ! On est quand même beaucoup à l'Université donc super ! Moi j'adore le dynamisme de l'Université même en médecine d'avoir un CHRU et une faculté de médecine c'est très vivifiant aussi intellectuellement. Très stimulant intellectuellement. »* D'autres encore sont attachés surtout à son côté maritime et s'y rendent essentiellement pour aller au Port de plaisance et au Port de commerce, comme Éliane et Daniel.

[223] Comme vu au chapitre précédent.

Brest peut aussi être vue comme un repère de localisation : cela revient sans cesse dans les entretiens, en réponse à la question *« Comment expliqueriez-vous où vous habitez à quelqu'un qui ne connaît pas du tout le coin ? »* Les réponses contiennent forcément le mot « Brest » : vers Brest, à côté de Brest, à l'Ouest de Brest… En revanche, malgré ce point de repère plutôt géographique, certains habitants considèrent que dans leurs pratiques quotidiennes, Brest ne leur est pas indispensable :

> « - Est-ce que vous trouvez qu'il y a tout à Saint-Renan *?*
> *N : Ben tous les médecins les magasins… La piscine le cinéma… Il y a tous les loisirs…*
> *A : Le travail… **On n'a pas besoin de quitter Saint-Renan**.*
> *N : **Brest ne nous est pas indispensable**. »*

En ce qui concerne Québec et son centre historique, nous retrouvons ce même phénomène : peu d'habitants s'y rendent régulièrement, si ce n'est pour une balade de temps à autre, ou pour le faire visiter à des amis venant d'ailleurs. En revanche, pour des événements ou occasions spéciales comme le Festival d'été, ils aiment s'y rendre.

3.4. Des polarités dans les « périphéries » de la métropole

> *« Les périphéries ont leurs propres centres et des périphéries encore plus périphériques. Il existe aussi des périphéries qui jouxtent directement le centre profitant de certaines retombées (et elles peuvent avoir leurs propres centres) ; et des périphéries lointaines, dont la dépression est très accusée. » (Brunet, Théry et Ferras, 2005, p. 88)*

La « périphérie » dans les paroles habitantes

Notons quelques exemples d'utilisation de ce terme, qui reste assez peu usité par les habitants. Émilie et Raphaël n'ont pas vraiment eu le choix de leur lieu d'habitation pour des raisons pratiques liées à la nécessité d'être proche du lieu de travail, de la ferme. Je leur demande alors s'ils se seraient vus ou non vivre à Brest si cette contrainte liée au travail n'existait pas, et précisent qu'ils auraient souhaité dans tous les cas être plutôt en périphérie :

> « - Si tu avais un métier un peu moins prenant, où tu n'étais pas forcément obligé d'être à côté ?
> *R : Pas sur Brest directement en tout cas. Dans la **périphérie** quoi…*
> *É : Ouais voilà après on connaît pas tous les quartiers non plus de Brest mais… C'est vrai qu'on aime bien le côté… Au calme… Non ville ville on pourrait pas.*
> *R : Ben non parce qu'on a plein de nos copains qui habitent sur Brest ben moi ça me… ça m'attire pas quoi !*
> - Tu t'es jamais dit "Oh c'est bien quand même" !
> *R : Non (rires) non ! Non non non parce que… Même s'ils ont des belles maisons, ben mine de rien pour se garer c'est la galère, ils ont des tout petits jardins, ils sont quand même embêtés avec les voisins malgré tout même s'ils ont des belles maisons mais ils sont quand même encastrés… T'as un voisin à droite, à gauche, au bout de ton jardin… moi ça j'envisage pas, ça c'est pas possible !*
> *É : Oui, on est tranquille. »*

Emmanuelle qui vit à Plabennec a les mêmes réflexions, évoquant qu'elle aurait pu chercher une maison *« Ici, Gouesnou, Guipavas, plutôt… Moi ce serait plutôt la périph ».* Inversement, Sophie, au

début de ses réflexions, ne voulait pas être en dehors de Brest et évoque cette périphérie et ce à quoi elle l'assimile : *« À la base on souhaitait rester sur Brest, voilà, donc on a concentré nos recherches sur Brest,* ***on a un peu étendu à la périphérie… Enfin quand je dis périphérie c'est simplement BMO***[224] *et puis on a visité beaucoup ! en peu de temps ! ».*

Albert évoque l'aspect financier, qui serait pour lui plus intéressant en périphérie que dans la ville de Brest, lorsque l'on souhaite acheter un bien immobilier. Samuel, de son côté, évoque la périphérie pour les lieux d'habitation (périphérie non pas de Brest mais de Landerneau) :

> *«* - Parce qu'elle [sa femme], au choix, sans parler du travail, elle aurait pas aimé venir à Brest ?
> *S : Non, non non.*
> - Et à Landerneau ?
> *S : Ben ça dépend où dans Landerneau quoi. En* ***périphérie****.*
> - Donc c'était pas une question financière que d'aller ailleurs ; c'était un vrai choix ?
> *S : Non, ben il y avait un peu des deux, mais c'était un choix quand même. On n'a pas cherché sur Brest. Parce qu'on aurait pu hein, dans des* ***quartiers périphériques****, La Cavale, mais non. Ni Le Relecq, ni aucun des bleds de BMO en fait, je crois pas qu'on ait visité des trucs par là. Je me rappelle avoir visité des trucs sur Landerneau, La Roche Maurice, euh… Saint-Urbain, Dirinon, on était vraiment dans ce coin-là. Plus sur la communauté de Communes Landerneau-Daoulas. »*

Il emploie aussi ce terme concernant les commerces, comme vu auparavant dans la partie 1.2 de ce chapitre (*S : Non, périphérie. Ben plutôt sur Kerga*[225]*. Quand t'as une maison tu… fréquentes beaucoup Castorama, Leroy Merlin (sourire) donc voilà le Froutven, Kergaradec »*) ; voyons donc plus spécifiquement ce qu'il en est de cette périphérie commerciale.

Les polarités commerciales aux périphéries des grandes villes

> *« La centralité s'est de plus en plus associée à la consommation, des choses et des lieux. » (Devisme, 1998, p. 32)*

Fréquemment, les zones commerciales périphériques des villes rencontrent un vif succès de la part des habitants, qui préfèrent s'y rendre plutôt que d'aller dans le centre-ville de la ville-centre. Samuel Bordreuil a réalisé une étude microsociologique de « Plan de Campagne », entre Marseille et Aix-en-Provence, zone commerciale périphérique vue comme la plus importante d'Europe, qui le montrait : *« l'espace y est rempli de gens qui y reviennent, apparemment pas découragés par l'ambiance de la foule ; y soutirant donc un minimum d'aise de fréquentation »* (Dubois-Taine, 2002, p. 84). En effet, le centre commercial peut être une véritable polarité. Malgré les vives critiques de certains journalistes ou chercheurs sur ces espaces d'entrées de villes, de zones commerciales, où s'alignent des hangars ou des *« boîtes à chaussures »* dans une *« France moche »* (Jarcy et Remy, 2010), les habitants semblent en être satisfaits, parfois même plus que du centre-ville. Gaëlle, qui habite à Brélès, raconte :

---

[224] Rappel : Brest Métropole Océane, créée en 2005, est l'ancienne dénomination de Brest Métropole, que les habitants sont encore nombreux aujourd'hui à employer (certains utilisent même encore le terme de la CUB, créé en 1973). L'enquête ayant commencé en 2017, les habitants sont peu nombreux à avoir intégré ce changement de nom survenu en 2015.
[225] Zone commerciale de Kergaradec.

> *« -* Et pour le shopping tu vas plutôt en centre-ville ou dans les zones commerciales ?
> *G : Mmm… J'ai pas forcément… (hésite)* ***Je vais quand même plus souvent en zones commerciales****. Avant quand j'y habitais c'était la facilité. Parce que j'avais tout à côté, j'allais facilement à* ***Kergaradec*** *aussi après mon travail. Je savais que quand j'allais retraverser la ville ça allait être le soir par exemple. Des choses comme ça. Après au centre-ville… Il y avait le côté un peu moins pratique… des… Pour se garer tout ça. […]* ***Et puis bon le centre-ville de Brest maintenant aussi est moins… est pas très vivant, enfin il y a moins de choses aussi que sur les zones extérieures donc…*** *»*

Ces « zones extérieures » commerciales évoquées par Gaëlle ont plusieurs avantages : dans les environs de Brest, on retrouve Kergaradec, Froutven, Europe, Iroise… qui sont pratiqués par plusieurs habitants, parfois combinés avec d'autres fréquentations, y compris dans les centres-villes, même si celui de Brest leur semble parfois délaissé. Monique ne se rend jamais en centre-ville de Brest. Elle préfère aller « à Kerga » ou dans d'autres villes. Finalement, les périphéries de Brest sont des polarités pour elle. Plusieurs enquêtés précisent qu'ils ne vont *« presque plus »* à Brest, mais y allaient-ils réellement avant ? D'autres besoins se faisaient peut-être ressentir, moins présents maintenant.

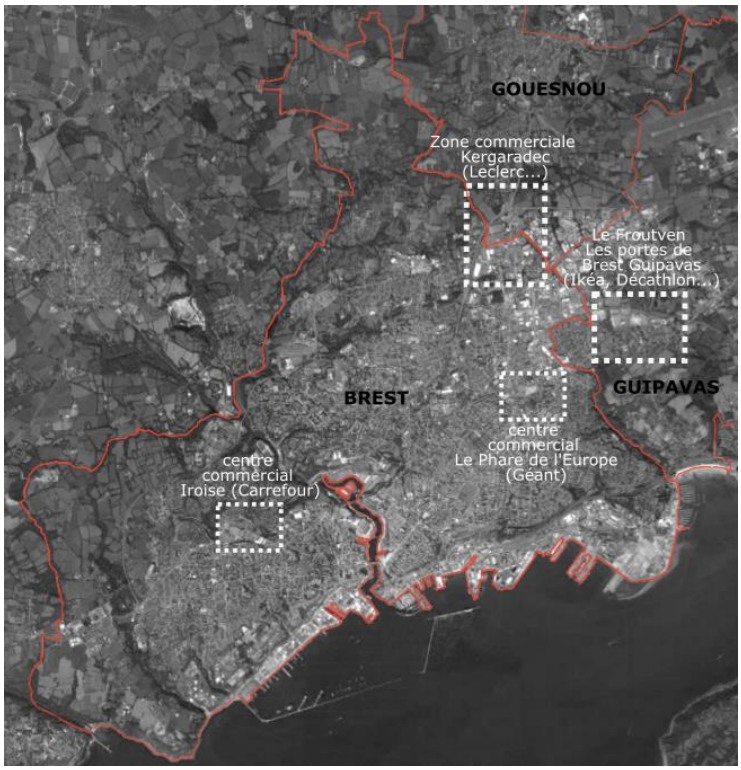


Figure 65 - Les zones commerciales en périphérie de Brest. Source : Google Earth, images de 2018 (fond de carte), Florie Colin, 2020

Ces zones commerciales pourraient être pensées autrement plutôt que sans cesse critiquées, comme l'énonce René-Paul Desse : *« Jusqu'à maintenant, élus et aménageurs ont porté les efforts sur des centralités plus classiques comme les centres-villes et quelques rares centres de quartier. En prenant en compte l'importance des flux générés par ces espaces commerciaux, les préoccupations urbanistiques devraient se reporter sur cette périphérie pour l'organiser, la rendre plus accueillante et conviviale. Au centre-ville, creuset du lien social, unique pôle de la cité reconnu par tous, se substitue un espace morcelé, archipel de pôles commerciaux, fait de pratiques à la carte, selon le temps dont on dispose, le niveau de revenu, le degré de mobilité »* (Desse, 2002). Dans sa thèse, Iwan Le Clec'h définit différents types de centralités commerciales autour de Saint-Brieuc : elles peuvent être petites, intermédiaires ou fortes, et être dans une configuration d'isolat près d'un axe routier, dans une zone d'activités, ou dans un nouveau pôle (Le Clec'h, 2019, p. 158-159). Il

existe aussi des centralités temporaires (à cause des horaires d'ouverture), périphériques et plus classiques comme les centres-villes (Desse, 2002).

Notons que parfois, ces polarités, centralités et périphéries n'ont plus forcément de sens pour les habitants concernant les achats : en effet, certains consomment beaucoup en ligne, sur internet et ont donc une autre vision de l'espace, remise en cause par le numérique. Entre commandes en ligne, drive pour le supermarché, livraisons à domicile ou en point-relais, notamment pour les livres ou les vêtements, les pratiques variées se développent à l'ère de l'internet. Cet e-commerce, qui signifie de fait absence de déplacements de la part des habitants, peut être utilisé pour trois raisons : l'offre de choix importante ; le gain de temps ; l'aspect pratique et facile de l'achat (Le Clec'h, 2019, p. 277). Ceci contribue à l'évolution des modes de vie et des manières de faire : avec ces solutions alternatives, vivre en *périurbain* prend une autre dimension. Agnès et Christophe l'évoquent :

> *«* - Donc finalement les endroits où vous allez, hormis le travail, c'est vraiment ici, Brest très rarement, et Saint-Renan est-ce que parfois vous allez pour les courses ou… ?
> *N : Saint-Renan plus ! Plus Saint-Renan ouais. Pour les magasins, pour les…*
> *A : Surtout que maintenant on a une petite galerie marchande là ! Donc voilà. Les vêtements tout ça. Mais après on fait beaucoup par Internet aussi !*
> *N : Du coup ouais, le fait d'être éloigné ça nous… oblige peut-être à faire plus par internet.*
> *A : Par Internet hein. On commande beaucoup par internet.*
> *N : Les bouquins, les bouquins par exemple, c'est… en un clic, t'as commandé donc… Si t'avais pas Internet, bon. Tu irais… Tu sortirais peut-être un peu plus quoi. Mais… Là (soupire) avec Internet maintenant ! »*

Annie, de Lanrivoaré, est également une habituée de ces pratiques : *« Et ben j'achète TOUT sur internet ! (Pause) C'est tellement pratique. (Rires) On a plus besoin de se déplacer ! »*

Quant à Sylvie et Jean-Claude, ils ont chacun des expériences différentes, au sein de leur couple :

> *« S : Ma copine de Saint-Pabu, elle fait jamais les magasins, elle a horreur de ça. Ses filles commandent sur internet, son mari fait les courses… Moi j'aime bien faire les courses aussi à Leclerc Kergaradec [Brest], je les fais tous les vendredis matin après avoir déposé les petits à l'école. Je mets du temps à faire mes courses (rires) je discute, je rencontre des gens… C'est pas du tout la corvée pour moi ! (Rires)*
> *J-C : Moi je déteste, je vais jamais. À cause du monde, je connais pas les rayons, tu cherches…*
> *S : En ce moment avec les travaux tout est changé… Tout est remodifié…*
> *J-C : C'est immense maintenant… Je deviens fou là-dedans. »*

N'oublions pas, au-delà des pratiques des supermarchés, les habitants qui se rendent au marché comme Gildas ou Stéphanie par exemple (marché de Saint-Renan) ; le marché de Lesneven est

lui aussi bien fourni et largement reconnu[226]. Les habitants s'y rendent parfois moins pour faire des achats que pour son aspect social et comme un moment de sociabilité.

3.5. De la métropole aux petites villes : des polarités entremêlées

Au-delà des termes de centre-ville ou ville-centre, on peut retrouver les termes de centre-bourg ou bourg-centre (Jousseaume, 1998). Pour les habitants, en revanche, il est essentiellement question des termes suivants : *centre, périphérie, autour, alentours, vers, à côté de, proche, pas loin, en dehors de…* Nous allons donc les détailler, en rappelant que lors des entretiens, les termes de centralités ou de polarités n'ont jamais été employés. Précisons aussi que des points communs au chapitre 3 pourront être retrouvés ici : des imaginaires, nous avons glissé dans ce chapitre aux pratiques ; nous y retrouverons néanmoins quelques références communes.

Des petits centres urbains…

> *« Progressivement dans les dernières décennies du vingtième siècle, l'écart s'est réduit entre les localisations centrales et les localisations périphériques, entre le rural et l'urbain et même entre Paris et le reste de la France. Cet écart s'est réduit à la faveur de* ***pratiques de plus en plus éclatées spatialement, entre les territoires ruraux, les centralités commerciales et la ville principale, réduite à une centralité parmi d'autres.*** *» (Charmes, 2015)*

Effectivement, la centralité principale n'est plus la ville principale. Les enquêtes menées autour de Brest le montrent. Les habitants évoquent néanmoins dans leurs propos différents « centres ». Quels sont-ils ? Bruno et Emmanuelle voulaient un « centre » ; mais un centre, de quoi, par rapport à quel repère ? En effet, le centre ne se rapporte pas automatiquement à la grande ville, mais peut-être aussi un centre de bourg. Une des raisons de ce choix était par rapport à leurs enfants, ce qui revient très souvent dans les échanges avec les habitants. Par exemple, Nadine qui vit à Saint-Renan explique : *« ce que j'ai trouvé bien aussi dans une* ***ville de cette taille****… Les enfants étaient autonomes, la maison était proche de l'école, donc autonomes et en même temps c'est rassurant quand même. »* Elle insiste sur le fait que les enfants rentraient de l'école, à pied, seuls. Bruno et Emmanuelle voulaient également que leurs enfants puissent être relativement autonomes, ce qui était lié pour eux au fait de se déplacer à pied et d'habiter dans ou proche d'un centre, compris ici comme un centre-ville ou un centre-bourg :

> *« E : Un coup de cœur pour le terrain. Pour… C'est même pas pour le terrain c'est surtout pour l'emplacement. Parce que moi qui venais de la campagne… Ou on faisait toujours appel à Maman et Papa… […] Moi j'avais dit sûrement pas. […] On voulait tout à pied. »*

Ils insistent d'ailleurs sur le texte de l'annonce, « au *centre* de Plabennec » :

> *« E : un jour c'est moi qui te dis… Tiens il y a* ***un terrain arboré au centre de Plabennec****. Je dis à Bruno : Au* ***centre*** *de Plabennec !*
> *B : A 21h on est venu là. Moi je voulais pas.*
> *E : Je dis… On y va ! Il voulait pas.*

[226] D'ailleurs, historiquement, le marché était la centralité ; c'était un lieu de sociabilités et d'informations, tout comme la messe.

B : on cherchait du centre hein !
E : Je dis là c'est bon on y va voir. »

Stéphanie, de son côté, apprécie également *« énormément d'être au centre »*. Finalement, qu'est-ce que ce *centre* ? La maison ? Le fait d'habiter au centre ? Stéphanie n'est pourtant pas en plein cœur de la ville ou du bourg, si on parle du tissu urbain, mais pourtant, elle se considère ainsi, au centre-ville ; on voit bien là la forme d'une polarité concrète habitante. Autre exemple, Mireille racontait que lorsqu'ils vivaient à Brest, ils étaient situés *« près du centre-ville »* et non pas au centre. Dans ces deux cas, les réalités sont liées au tissu urbain mais aussi à la perception habitante, propre à chacun. Régine et Patrick, quant à eux, parlent de *« centre urbain ».* Ce sont ici les deux villes de Lesneven et Le Folgoët réunies qui leur importent. Ils ont des pratiques dans les deux villes, d'où ce regroupement, qui a plus de sens dans leurs pratiques que de parler de l'une ou l'autre :

« P : Et sur Lesneven il y avait aussi collège lycée ! C'était super les enfants ils pouvaient se lever à 8 heures pour y être à 8 h 30.
R : La piscine aussi ! qui est arrivée après. Grandes surfaces, boulangerie, boucherie…
- Et pour les loisirs des enfants ?
R : Il y avait tout aussi ! Associations, foot karaté musique… Et on est bien placé parce qu'on est ***entre Le Folgoët et Lesneven. On pouvait profiter des deux villes.***
P : on pourrait dire que c'est un ***centre urbain "Le Folgoët-Lesneven", les deux communes se touchent.***
R : on est content de l'emplacement du terrain parce qu'il est proche de Lesneven, on préférait ici que de l'autre côté du bourg qui nous éloignait de Lesneven. Il y a le petit chemin piétonnier derrière, les enfants allaient à l'école à pied par là.
P : on est à moins d'un kilomètre des écoles. »

Soulignons également que la qualité de « ville » n'est pas donnée uniquement à la grande ville ; les petites villes peuvent aussi en être qualifiées, comme le font quelques habitants, qui disent par exemple *« je vais en ville »* quand ils se rendent dans le centre de Saint-Renan. La référence habitante peut donc être, au-delà de la ville de Brest, Saint-Renan, Landerneau, Lesneven, et même de plus petites communes comme Brélès. Les centres se redéfinissent selon les attentes habitantes, et pour différentes raisons : la famille ou le travail s'y trouve, c'est la ville d'habitation actuelle, la ville d'origine, etc. Certains habitants considèrent leur commune comme un centre, bien placé, entre la mer la ville, comme Nadine et Pierre : *« ici c'est une combinaison de tout. 15 minutes de plusieurs plages. 15 minutes de Brest. On a tout ce qu'il faut sur Saint-Renan malgré tout. Bon il y a plus la clinique mais… C'est un bon compromis je trouve. »* Voici pour compléter deux autres exemples issus des entretiens qui sont significatifs de ces références subjectives habitantes. Stéphanie, une habitante de Saint-Renan, ayant toujours vécu dans le Léon[227], dit sur un ton blagueur que pour elle *« Brest c'est la capitale »*. Le second exemple est tiré d'un entretien avec un Ukrainien qui vient d'acheter une maison à Plougonvelin, et qui me dit de nouveau sur un ton léger que *« Plougonvelin c'est le centre du monde »*, en conversation *off* de l'entretien.

[227] Nord-Ouest du Finistère.

… près de la mer

La mer est régulièrement perçue non comme une simple aménité naturelle ou un lieu de proximité (comme pour Monique, qui se rend compte de la chance qu'elle a d'avoir la mer à côté mais elle ne s'y rend pas, *« c'est pas la priorité »*) mais aussi comme une polarité importante au quotidien, par exemple pour Nadine et Pierre :

> *«* - Si c'est tout pareil sauf que la mer est à 200 kilomètres.
> *P : Ah ! Ben là on serait pas ici ! Nul !*
> *N : ah oui. On est bien ici parce qu'on est* ***proche de la mer****. Déjà quand on habitait à Landerneau, on se plaisait bien à Landerneau mais on se trouvait trop loin de la mer. »*

La mer peut elle aussi, tout comme la ville de Brest, être un repère, comme le signale Carole :

> *«* - Quand tu dois expliquer aux gens où tu habites, qui habitent loin, je sais pas, à Lyon à Marseille à… ? Qu'est-ce que tu dis en premier ?
> *C : Oula ! (Rires)* ***J'habite près de la mer*** *! À côté de Brest. Après en général c'est de la famille, ou des potes qui connaissent Brest donc il y a déjà Brest en repère. Après moi je dis que c'est à une demi-heure de Brest près de la mer. »*

Des « à côté » qui suggèrent un « autour », des « alentours »

Ces petits centres, proche de la mer ou des commodités, signifient forcément des alentours. Mais même dans ces alentours, des polarités peuvent se dégager. En effet, elles peuvent aussi s'y fabriquer, notamment par la construction d'une maison et d'un chez soi qui devient alors une polarité principale :

> *« On cherchait un lotissement* ***autour de Lesneven****. Pas trop loin du lieu de travail. C'était vraiment l'objectif. Je me voyais pas faire beaucoup de kilomètres en voiture tous les matins, tous les soirs… » (Régine et Patrick)*

> *« Moi j'ai mes amis qui sont localisés* ***autour de Brélès****, enfin j'en ai qui viennent d'acheter sur Saint-Renan, j'en ai qui viennent d'acheter sur Plouarzel, donc… Ils sont dans le coin, j'ai mes parents qui sont là. » (Gaëlle)*

D'autres, comme Marko, n'ont pas forcément beaucoup de pratiques dans les alentours, comme en attestent ces échanges ; cela correspond d'ailleurs bien avec son précédent dire évoquant sa commune de résidence comme le « centre du monde » :

> *«* - Et t'avais regardé que à Plougonvelin ?
> *M : Ouais, je voulais pas déménager d'ici.* ***Je connais toutes les communes autour****, c'est pas que… Mais il y a pas d'autres trucs… Ben au Conquet t'as quoi, t'as pas trop de plages en fait, ben t'as Blancs Sablons, mais pour moi c'est pas le Conquet les Blancs Sablons, tu dois aller en voiture, c'est pas à pied en fait la plage. T'as une petite plage à pied, mais laisse tomber c'est pas… T'as un port, mais le village il est… Cool, mais* ***t'as pas grand-chose de plus qu'ici****, t'as un peu de bars mais t'as aussi les bars ici, les restos… Non. Après Locmaria-Plouzané, trop près du travail. Je voulais pas être près du travail.* ***Et après il y a RIEN en fait à Locmaria-Plouzané****, il y a rien. Là tous les gens de Locmaria du travail ils viennent ici avec les enfants (sourire) toujours. Et après t'as aussi Ploumoguer, les gens en parlent beaucoup, mais* ***c'est un peu loin****.*
> - De la mer ?

> *M : **De tout**. Ben à Ploumoguer tu peux être à côté de la plage, mais déjà d'ici t'es à quoi… moi je suis à 20 minutes de Brest, Ploumoguer tu rajoutes direct 10 minutes en plus. Après je suis d'accord, 20 à 30 c'est pas énorme, mais après… Pour les courtes distances… »*

Nous voyons donc que les alentours peuvent se référer à une polarité, souvent associée à une ville autour de laquelle les habitants recherchent une maison. Gaëlle semble avoir été tiraillée entre deux polarités pour son habitation, celle de Brest et celle de Brélès, toutes deux des polarités concrètes de son quotidien :

> *« Après j'ai cherché des terrains, alors au départ je cherchais… Bon Brest j'avais éliminé parce que je savais que niveau budget ce serait trop cher, j'ai regardé quand même là **les alentours**, je dirais que… Bon moi c'était que **dans mon coin**, donc c'était on va dire Milizac, Lanrivoaré, on va dire Brélès, pour moi Lanildut ça commençait à faire un petit peu loin de mon travail, parce que je travaille à Brest, à Géant, donc ça faisait toute la ville à traverser, psychologiquement je trouve que le fait de s'enterrer un peu plus encore, c'est… Ça faisait… Donc voilà, j'ai regardé sur tout ce qui était Plouarzel, Ploumoguer globalement. Et puis j'avais pas forcément pour but de **revenir sur Brélès** au départ, et puis finalement la mairie a fait un nouveau lotissement. »*

***

Les habitants agissent en fonction des déplacements induits par leurs activités et pratiquent donc différentes polarités. On pourrait faire une ébauche de typologie des situations : ils s'y rendent parce que c'est proche, parce qu'ils ont l'habitude, parce que c'est sur la route, parce que leurs achats seront moins chers ou de qualité, etc. Toutes ces raisons contribuent à établir un « système de lieux » dans lequel ils circulent, se déplacent, s'établissent. Rappelons l'importance de la notion de polarités concrètes habitantes et de leurs articulations mutuelles. Elles peuvent aussi être subjectives, perçues, vécues. Ces lieux sont maillés et tissés entre eux dans un plus vaste territoire comprenant différentes polarités. Ces notions prennent un sens différent dans cet alter-urbain, où l'entrelacement de ces lieux est une évidence pour les habitants, même lorsqu'ils rompent avec les anciens schémas de centre-ville. Ces polarités sont plurielles et permettent de mettre de côté des oppositions trop fortes entre centre et périphérie, même si l'idée d'alentours et environs est parfois présente. Finalement, ces lieux s'articulent et s'équilibrent entre eux, avec une constante : la maison comme lieu de résidence et comme repère pour les habitants est souvent une référence dans les énonciations d'autres polarités, comme nous l'avons montré.

4) La maison comme polarité concrète habitante principale

> *« L'espace habité n'est pas neutre, ni uniforme, ni homogène. Il est au contraire qualifié, mesuré et orienté en fonction et à partir d'un centre particulier qui est devenu quelque chose comme le foyer. **Ce centre sera appelé "la maison"**. » (Besse, 2013, p. 207)*

4.1. La maison au cœur d'un système de lieux…

Nous avons évoqué les différentes polarités qui s'articulent et s'équilibrent parmi les différents lieux pratiqués au quotidien par les habitants. Cependant, il en est un tout particulier qui se détache des autres, et que les habitants prennent d'ailleurs souvent comme repère ou lieu particulier : c'est celui de la maison, où se déroule aussi la vie intime et domestique. Cela instaure un lien singulier entre ces lieux et les habitants. Nous posons alors l'hypothèse que la maison est une polarité concrète habitante principale, voire centrale et qu'elle serait un centre, une centralité, un lieu de centralité, dans ce système de lieux comprenant diverses polarités. En effet, certains territoires du quotidien seraient construits à partir de la maison, qui serait au cœur d'un « système de lieux » complexe, comme évoqué dans la recherche de Daniel Pinson et Sandra Thomann ayant pour objet *« bien plus que la maison du périurbain elle-même, ses territoires, plus précisément des parcours et des lieux que la famille rattache à un univers domestique plus ou moins partagé selon l'affirmation des identités au sein du groupe familial. Cet ensemble, constitué par la maison et les territoires qui la prolongent, mais la relient aussi à la ville, forme un "système de lieux" »* (Pinson et Thomann, 2002, p. 18). Les auteurs précisent aussi que dans ce système de lieux, la maison constitue *« un pôle central, pesant d'un poids essentiel, pratique et symbolique »* voire même un *« centre »* (Pinson et Thomann, 2002, p. 21).

Les habitants, en disant *« on a tout ce qu'il faut autour », « on a tout ce qu'il faut à côté »* sous-entendent généralement « autour » ou « à côté » de chez eux et de leur maison. Elle serait donc bien centrale dans ce tissu réticulaire constitué de multiples lieux. Précisons que ces systèmes de lieux et leurs différentes polarités peuvent évoluer, notamment lors de désinstallations, déménagements, bifurcations brutales dans le parcours, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant. Ils évoluent aussi selon la fabrique des territoires, en mouvement perpétuel, et où les déplacements tiennent une place importante. J.-M. Besse insiste d'ailleurs sur l'idée que le principe d'habiter ne serait pas l'immobilité. Cependant, la maison serait le noyau de la vie intime et familiale, comme l'évoque Marjorie (Québec) qui y passe beaucoup de temps : *« Et donc oui oui la maison c'est vraiment, et d'autant que je travaille beaucoup à la maison, la maison c'est vraiment le cœur de ma vie »*. Si la maison correspond à l'édifice, elle ne s'y arrête pas : *« elle est un groupe domestique, une famille, une généalogie, une entité humaine faite pour durer, une personne morale qui non seulement possède des biens matériels, mais qui est animée aussi par des croyances, des valeurs, des légendes, des noms, une histoire »* (Besse, 2013, p. 207). Elle serait, pour les habitants, la polarité principale, articulée avec les nombreuses autres, et avec les lieux intenses évoqués plus haut (lieu de travail, de loisirs, de balade…) au sein de l'alter-urbain. Elle peut être vue comme un centre sur de nombreux territoires (en ville y compris) : ce n'est peut-être pas spécifique au *périurbain*, mais les situations observées sur ces territoires semblent particulièrement propices à l'étude de cette hypothèse, par l'imaginaire sous-jacent autour de la maison et le nombre important avéré de maisons individuelles sur ces territoires ; c'est ce que nous allons voir dans la partie suivante. Nous aborderons notamment dans le chapitre 7 le fort désir de maison, ce qui contribuera à expliquer pourquoi d'innombrables habitants la considèrent comme une centralité ou comme la polarité principale. Rappelons que *« la maison est un centre, certes, mais qui peut se déplacer et, surtout, qui est en contact permanent avec les*

différentes échelles du monde » (Besse, 2013, p. 220). Échelles non seulement spatiales, mais aussi temporelles : nous allons maintenant en aborder une ayant une résonnance particulière.

4.2. … au temps d'un confinement

Nous l'évoquions dans l'introduction générale, l'expérience du confinement du printemps 2020 dû à la Covid-19 a laissé une place importante dans les médias au rapport au logement : petits appartements sans balcon ou grande maison individuelle et son jardin, seul ou à plusieurs, etc. Cette expérience inédite[228] en France a fait s'interroger sur les modes de vie, ce que M. Eleb s'est d'ailleurs évertuée à développer dans la presse[229] pendant et après ces quelques semaines. En effet, certains citadins sont aller jusqu'à penser, voire acter, un déménagement à la campagne ou dans une plus petite ville que la leur. Précisons d'ailleurs que déjà, à l'annonce du confinement, Paris intra-muros s'était vidé de presque 12% de ses habitants, certains allant vivre chez des membres de leur famille habitant parfois dans d'autres régions, pour avoir un meilleur confort de vie durant cette épreuve. Beaucoup d'entre eux étaient avant tout à la recherche d'espace et d'un jardin. Guy Tapie insiste sur le fait que les espaces extérieurs favorisent la sensation de « bien-être psychologique »[230]. Certains journalistes ont d'ailleurs exprimé l'idée que *« l'habitat breton a aidé à mieux vivre le confinement »*[231], avec des logements spacieux et qui ne sont que rarement suroccupés ; à l'inverse, beaucoup de personnes âgées se trouvent en situation d'isolement, ce qui ne leur a pas facilité le temps de confinement. Cette temporalité de trois mois a contribué à faire vivre aux habitants une expérience singulière et a révélé des rapports complexes au logement et au système de lieux habituellement pratiqués. Le confinement français des habitants dans leur logement durant environ 8 semaines[232], a changé les rapports et liens aux lieux du quotidien de la part des habitants présents en permanence dans leur logement.

Dans le texte qui suit, nous nous appuyons essentiellement sur les cas des habitants ayant passé ces quelques semaines en France, qui n'allaient pas travailler et qui étaient donc confinés chez eux 24h/24, excepté l'heure de sortie autorisée pour les nécessités : achats alimentaires, aide à la personne âgée ou malade, sortie des chiens… Nous mêlons ressentis personnels issus d'un carnet de bord et expériences racontées et entendues ici ou là ; en effet, nous avons estimé intéressant de mettre en exergue cette expérience récente, en lien direct avec nos préoccupations.

---

[228] Même si certaines personnes isolées, malades ou âgées vivaient déjà avant cette épreuve de confinement des situations quelque peu similaires, étant très souvent dans leur logement et avec des mobilités très restreintes. Néanmoins, grâce à certains services mis en place tels que des livraisons, des services proposés à domicile, ces habitants ne se sentent pas totalement coupés du monde et des activités quotidiennes.

[229] Voir notamment les interviews de Monique Eleb « Cette crise va faire réfléchir à ce qu'est le confort », Le Télégramme, 25/05/2020, https://www.letelegramme.fr/france/habitat-cette-crise-va-faire-reflechir-a-ce-qu-est-le-confort-25-04-2020-12543382.php ou encore « Les gens se sont rendu compte qu'ils ne supportaient plus certaines choses », Les échos, 25/09/2020, https://www.letelegramme.fr/france/habitat-cette-crise-va-faire-reflechir-a-ce-qu-est-le-confort-25-04-2020-12543382.php

[230] « Confinement : "Ça m'a permis de reconsidérer très clairement la vie en ville" », France Culture, 15/05/2020, https://www.franceculture.fr/emissions/hashtag/confinement-ca-ma-permis-de-reconsiderer-tres-clairement-la-vie-en-ville

[231] Le lecteur pourra se référer à l'Annexe E.

[232] 53 jours, du 17 mars au 11 mai 2020.

De nouvelles habitudes et rythmes qui doivent s'instaurer ; des lieux étirés, remodelés, réagencés ; un système de lieux qui se restreint à la maison et de temps à autre au supermarché pour faire les courses ou à la pharmacie si besoin ; le fameux rayon d'un kilomètre autorisé autour de la maison, marquant donc spatialement, cette fois-ci, un véritable « centre » au sens littéral du terme. Un site internet[233] propose même de matérialiser la limite à ne pas franchir, entre cercle parfait, à vol d'oiseau, et limites réelles effectives en tenant compte des rues et de la morphologie du territoire… Ceux qui habitent tout proche de la mer peuvent s'estimer lésés : ils perdent alors quelques possibilités de lieux de promenades. Ces cartes mettent notre logement au centre du système de lieux qui est complètement perturbé. En effet, la vie quotidienne des habitants se trouve chamboulée, de manière plus ou moins intense selon les modes de vie qui opéraient jusque-là. Des réaménagements internes peuvent avoir lieu au sein de la maison, des négociations de places, d'espaces que l'on se réapproprie différemment. Des salles à manger deviennent des bureaux, des salons des salles de sport, des chambres des salles de classes ou des salles de jeux, durant quelques heures, avant de reprendre leurs usages initiaux. Symboliquement et spatialement, les lieux sont soit étirés ou, à l'inverse, rétrécis. On peut alors se prendre au jeu de réimaginer le plan de son logement en fonction des nouveaux usages, pour avoir l'impression de plus d'espace. Des étudiants en 4e année à l'école d'architecture de Versailles ont dessiné le lieu dans lequel ils vivaient ; une sélection a été ensuite exposé, laissant part à l'imagination et la sensibilité de chacun[234]. D'autres ont témoigné de l'adaptation dont ils ont dû faire preuve *via* leurs relevés habités[235], notamment dans le cadre d'un cours donné à l'ENSA Nantes par une collègue.

Certains bénéficient d'un petit balcon ou d'une petite loggia. Mais ce sont surtout ceux vivant dans une maison avec un jardin qui sont chanceux : bénéficier de cet espace extérieur apparaît comme un véritable luxe en cette période. « Être chez soi tout en étant à l'extérieur », expression que nous verrons dans la partie suivante, prend alors tout son sens. Dans cette expérience, les mètre carrés supplémentaires sont un confort immense, qui permettent aussi à chacun d'avoir plus d'espace, et de varier les lieux. L'environnement très proche est donc mis en avant pour les quelques semaines ainsi passées. De nombreux potagers voient le jour chez les uns et les autres, les jardins sont réaménagés, des jeux pour enfants sont installés… Les habitants sont clairement confrontés à une absence de choix, de préférence ou d'arbitrage et doivent « faire avec », développant des tactiques, des stratégies, des astuces et des ruses, chères à M.de Certeau. Les rapports aux lieux peuvent changer, venant confirmer ou infirmer les rapports aux lieux précédemment établis. Les qualités et défauts du logement sont mis en exergue face à ce nouveau quotidien situé dans un espace restreint et dans une cohabitation constante avec les membres de la maisonnée. Quelques échappatoires, notamment par le jardin ou par ces courtes promenades autorisées autour de la maison, permettent de voir autre chose et d'autres personnes : par exemple, les échanges et discussions avec les voisins par-dessus les haies deviennent fréquents ou même des rituels, notamment à 20h pour les applaudissements aux soignants ou à un autre moment ; ou encore, les personnes croisées, avec qui on partage un espace en commun dans ce kilomètre. Finalement, durant ce temps particulier de confinement, la maison comme centralité spatiale et temporelle est plus que jamais

[233] Voir https://www.esrifrance.fr/covid-19-confinement/

[234] « Le logement mis en perspective par des étudiants en architecture », Le Moniteur, 26/06/2020, https://www.lemoniteur.fr/photo/le-logement-mis-en-perspective-par-des-etudiants-en-architecture.2095556/l-etiquette-ou-la-cohabitation-versaillaise-par-theophile-bianciotto.1

[235] Comment nos logements s'adaptent au confinement : vos témoignages en plans, tema.archi, 13/04/2020, http://tema.archi/articles/plan-releve-habite-exercice-etudiant-architecture-confinement

vérifiée : y passer tout son temps sans pouvoir se déplacer beaucoup ou librement, de fait centré sur ces lieux.

***

C'est en fait l'articulation de la maison comme polarité concrète habitante principale avec toutes les autres polarités qui permet un équilibre du territoire pour les habitants. Des situations particulières donnent tout son sens à cette hypothèse de la maison qui serait au cœur d'un système de lieux.

Conclusion du chapitre 5

Ce chapitre a permis de mettre en avant la notion de polarités concrètes habitantes sur les terrains brestois et nanto-nazairien. Nous avons vu qu'elles cohabitent et sont entremêlées dans un système de lieux pratiqués par les habitants.

Affirmer un modèle de centre et périphérie n'est pas pertinent sur ces territoires complexes et multiples, c'est pourquoi nous parlons de polarités, notion qui semble mieux recouvrir les pratiques habitantes dans l'alter-urbain. En effet, les lieux s'articulent, s'entremêlent, certains étant plus occupés, pratiqués et habités selon certaines temporalités, ou selon certains habitants, dans des rythmes divers ; nous admettons donc un système en réseau, réticulaire, qui permettrait selon les moments, les temps, et à chacun, de se saisir des opportunités, de décider de le pratiquer, de l'occuper, de le fréquenter. Les habitants pourraient composer, en fonction de leurs attentes, une sorte de *« ville à la carte »* (Dubois-Taine et Chalas, 1998). Nuançons tout de même : en effet, au-delà des polarités perçues, vécues, pratiquées, subjectives, sensibles, imaginées, habitées, apprivoisées, connues, familières, quotidiennes des habitants, il en existe aussi qui sont reconnues et admises par tous, établies sur des critères politiques, administratifs, économiques, etc.

Nous avons aussi vu qu'au-delà des pratiques de spatialités se jouent les imaginaires des habitants : comme l'affirme J.-M. Besse, *« les centres et les périphéries sont définis par les affects, les déambulations, les couches de la mémoire »* (Besse, 2013, p. 101). Julien Gracq développait déjà cette idée dans *La forme d'une ville*, nourrie de ses souvenirs de Nantes (Gracq, 1989). En prenant l'exemple d'une polarité particulière, celle du cinéma, nous avons montré que les habitants tout comme les acteurs de ces territoires mettaient parfois en place certaines spatialités en s'inspirant de leurs imaginaires. Nous avons aussi vu que le cinéma pouvait être une polarité ; il peut être vu à la fois comme un lieu de vie et comme un repère, et faire partie du quotidien des habitants qui s'y rendent fréquemment.

Nous aurions alors affaire à un véritable alter-urbain composé de polarités concrètes habitantes. Parmi ces territoires et visions hétérogènes, il existe des similitudes mais aussi des différences, qui commencent à s'esquisser sur ces territoires. En effet, les habitants (re)dessinent leurs propres pratiques et liens ou rapports aux lieux : par exemple, les limites administratives ne semblent pas souvent importer pour eux. De plus, nous avons vu que les polarités ne sont pas toujours là où on les imagine : elles dépendent des repères de chacun, sont ancrées depuis longtemps et se construisent à la suite de certaines pratiques.

Finalement, parmi toutes ces polarités habitantes, celle qui se démarque serait la maison. Elle serait la principale des territoires, du système de lieux de l'habitant, tissée et entremêlée avec plusieurs autres : lieux de travail, de courses, de loisirs, de balades, etc. Ceci n'en rendrait pas moins importantes les autres, celle de la maison ayant simplement un statut à part du fait de la vie domestique, intime et familiale qui s'y déroule plus amplement. Dans la partie suivante, nous mettrons donc l'accent sur la maison, inscrite dans un territoire alter-urbain mêlant aménités urbaines et naturelles selon différentes polarités.

PARTIE 3.

LA MAISON ET LE JARDIN DANS LES PARCOURS DES HABITANTS

Figure 66 - Quartiers résidentiels, Plabennec (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

Après avoir étudié les territoires de l'alter-urbain et leurs échelles relativement étendues, cette troisième partie se focalise sur l'une des polarités décrites auparavant : la maison et son jardin. Elle permettra de présenter et d'expliquer les parcours résidentiels de divers profils d'habitants qui contribuent à façonner ce choix. Les étapes successives, les déménagements et emménagements dans différents lieux et contextes, y compris alter-urbains, amènent aujourd'hui les habitants à vivre dans une maison (chapitre 6). Elle témoigne aussi de ce désir de maison et de jardin, et de l'importance non seulement des critères et logiques habitantes mais aussi des imaginaires et des expériences pour le comprendre (chapitre 7).

Le but est donc, après avoir étudié ces contextes au sens large, d'opérer un changement d'échelle et d'en arriver à un « zoom » sur le lieu de la maison, à l'échelle du logement, domestique, intime. Nous souhaitions « aller y voir de plus près » par cette approche qualitative, en continuant de mettre en avant les paroles habitantes pour essayer de saisir les explications et significations de ce désir très ancré.

CHAPITRE 6.

LA MAISON AU CŒUR DU PARCOURS RÉSIDENTIEL

> *« Le "désir" de maison individuelle en propriété n'apparaît pas* ex nihilo *mais se construit au cours de la socialisation résidentielle au sein de la famille d'origine produisant des habitudes spatiotemporelles, des manières de penser qui valorisent ce modèle résidentiel. » (Debroux, 2011, p. 15)*

Ce chapitre permet de définir les parcours résidentiels : ils correspondent à une succession d'étapes qui n'ont pas forcément de liens de causalité entre elles. Il permet de montrer leur importance dans le choix actuel d'habitation qui n'est pas forcément un choix figé, définitif ou à visée finale. De plus, il n'existe pas des parcours identiques, mais plutôt des tendances ou des typologies qui se recoupent parfois. Précisons que les parcours résidentiels sont à corréler avec ceux personnels, conjugaux, professionnels, familiaux, etc., qui sont hétérogènes, cet ensemble s'inscrivant dans un parcours de vie. L'enfance, mais aussi le quotidien familial et la projection d'avoir des enfants, tout comme le « projet » de vie ou la « suite logique » peuvent être des explications parmi d'autres de ce désir, qui sont celles que nous choisissons de détailler ici.

Être dans le récit de ces parcours habitants est essentiel : à un moment donné de leur vie, ces habitants ont donné une place évidente à la maison. Nous nous appuierons alors essentiellement sur les parcours des habitants rencontrés sur le terrain brestois ; le terrain québécois sera présent de manière plus ponctuelle. En effet, ces réflexions ont été plus approfondies avec les habitants de ce territoire ; en saisir toutes les nuances et les analyser était donc plus judicieux. Finalement, devenir propriétaires d'une maison est un projet qui a pu aboutir pour différentes raisons, parfois après plusieurs déménagements et emménagements. Cela demande une (re)construction progressive du chez-soi et la reprise des habitudes au quotidien.

L'objectif de ce chapitre est de montrer comment les parcours résidentiels amènent les habitants à vivre, à un moment donné de leur vie, dans une maison située dans l'*alter-urbain*, et à en être propriétaires.

1) Des phases et temps différents dans les parcours résidentiels

1.1. La trajectoire résidentielle dans la trajectoire sociale : caractère incertain et impossibilité de tout planifier

Les différentes trajectoires : quelques définitions

Le désir de maison individuelle ne se construit pas seul ; comme le montre la citation de Josette Debroux (2011) plus haut, il se construit notamment par les trajectoires et parcours résidentiels, qui sont à mettre en lien avec les trajectoires professionnelles, personnelles, familiales…

L'approche statistique concernant les trajectoires résidentielles est déjà bien « débroussaillée » depuis plus de trente ans dans nombre de travaux : ceux de Courgeau (1988), Baccaïni (1992), Cribier & Kych (1992), Gobillon (2001), Lelièvre & Vivier (2001), Taffin & Debrand (2006)… (Authier et al., 2010). Elle ne sera donc pas employée ici. Nous allons plutôt tenter de caractériser de manière fine et compréhensive quelques-unes de ces trajectoires. Reprenons l'acception qu'utilise Jean-Yves Authier dans le rapport de recherche « État des lieux sur les trajectoires résidentielles » de 2012, qui analyse l'évolution de l'étude des trajectoires résidentielles au fil des ans, de manière précise : *« la notion de trajectoires résidentielles fait donc référence aux positions résidentielles successivement occupées par les individus et à la manière dont s'enchaînent et se redéfinissent au fil des existences ces positions - en fonction des ressources et des contraintes objectives de toute nature qui dessinent le champ des possibles, en fonction des mécanismes sociaux qui façonnent les attentes, les jugements, les attitudes et les habitudes des individus, et en fonction de leurs motivations et de leurs desseins »* (Authier et al., 2010, p. 4).

Dans cette étude, nous insisterons en outre sur les différentes temporalités à prendre en compte et à imbriquer dans ces parcours résidentiels :

- Le passé, qui comprend les expériences ayant déjà eu lieu, les souvenirs, les remémorations ;
- Le présent, qui prend en compte les besoins et envies actuels ;
- Le futur, qui correspond aux expériences projetées, imaginées, qui se réaliseront pour certaines et deviendront donc réelles, ou qui resteront de l'ordre du fantasme pour d'autres : *« Disons que la maison est "meublée" avant d'être habitée ; elle est meublée de nos fantasmes »* (Eiguer, 2013, p. 60).

Les trajectoires résidentielles sont incluses dans des trajectoires individuelles, personnelles et sociales. Ces dernières peuvent être définies comme telles :

> *« La "trajectoire sociale" d'un individu se définit par la suite des positions sociales occupées et le regard que porte cet individu sur cette suite de positions (Dubar, 1998, 2000) : elle est le produit d'une série de définitions de soi engageant à la fois des indicateurs objectifs et des éléments subjectifs. De plus, par trajectoire sociale on cherche aussi à embrasser différentes composantes de l'identité sociale : […] familiale, économique, culturelle, conjugale, résidentielle, professionnelle, amicale. La trajectoire sociale renvoie à ces différents registres de l'identité, à leurs variations au cours du temps et à leur articulation. Un divorce ou un déménagement y sont aussi signifiants qu'une mobilité professionnelle : cela est vrai du point de vue des effets socialisants d'un contexte, des ressources et des contraintes*

> *auxquelles un individu est soumis, mais aussi du point de vue du regard qu'un individu porte lui-même sur son parcours. Nous emploierons ainsi le terme de trajectoire sociale pour désigner l'ensemble des positions objectivement occupées et subjectivement vécues sur différentes scènes sociales par un individu au cours du temps. » (Giraud, 2010, p. 230)*

J. Debroux parle, quant à elle, des trajectoires sociales qui prennent en compte *« la "relation pratique et représentée" (Bourdieu 1984) à la position sociale liée à l'origine sociale, aux "aspirations sociales" et aux caractéristiques de la trajectoire scolaire et professionnelle »* (Debroux, 2013). Il est également important de rappeler les deux types de trajectoires que Nicolas Roux réexploite également dans sa thèse (Roux, 2017) : la trajectoire objective qui est la *« suite des positions sociales occupées par un individu ou sa lignée »* (Dubar, 1998, p. 77) et la trajectoire subjective qui est *« cette intrigue mise en mots par l'entretien biographique et formalisée par le schème logique, reconstruit par le chercheur grâce à l'analyse sémantique »* (Dubar, 1998, p. 78). Nous pourrons ici le rapporter à un *parcours* objectif et subjectif.

Le caractère incertain de la trajectoire résidentielle

Nous souhaitons, tout comme Authier et *al*., *« [nous] positionner contre une vision téléologique*[236] *des trajectoires résidentielles, vues comme un parcours orienté vers un but implicite (par exemple le statut de propriétaire ou la maison individuelle) dont chaque étape constituerait une façon de se rapprocher de ce but »*, et défendre l'observation du *« caractère incertain et réversible des choix résidentiels »* (Authier et al., 2010, p. 68). En revanche, nous nuancerons cette première affirmation, estimant qu'un parcours, même s'il est *« orienté vers un but implicite »*, peut être amené à évoluer par la suite. L'un n'empêche pas l'autre. C'est pourquoi nous utiliserons aussi plutôt le terme de parcours plutôt que trajectoire qui nous semble plus pertinent pour pouvoir combiner ces deux éléments.

En effet, plusieurs situations peuvent engendrer une remise en question, voire un changement dans le parcours, par exemple : une mutation professionnelle, une séparation, le décès du conjoint, l'opportunité d'une autre habitation (un héritage de terrain, un « coup de cœur » pour un terrain à vendre, etc.) Nous insistons sur le fait d'être également conscients des imprévus, heureux ou non, d'un événement soudain, déstabilisant, pouvant survenir dans le cycle de vie, dans des parcours individuels et qui impactent parfois les parcours résidentiels.

Ce caractère incertain peut, par exemple, se traduire par la peur de quitter un lieu. L'envie, le désir se combinent parfois à une peur ou une appréhension pouvant parfois prendre le dessus à un temps donné. Certains habitants seront plus aptes à se saisir d'une opportunité. Lorsque c'est un imprévu subi et non désiré, comment se faire une raison ? Rester ou partir ? Les deux peuvent être ardus, notamment dans des cas de séparation, de divorce ou de décès du conjoint. Le quotidien se retrouve alors « chamboulé ». Le parcours ne serait donc pas seulement orienté vers un but implicite dès le départ, même si certains habitants peuvent le voir comme tel à un moment donné.

Accéder à la propriété peut être important dans le parcours social et résidentiel, mais d'autres éléments les influent aussi, comme l'importance donnée à l'emploi, à la proximité du lieu de

[236] Qui constitue un rapport de finalité.

travail par exemple - d'ailleurs, plusieurs habitants insistent lors des entretiens en disant que le fait qu'ils ne travaillent pas à Brest joue sur leur localisation résidentielle qui n'est pas forcément proche de la ville, et que, s'ils y travaillaient, leurs choix auraient peut-être été différents.

Quelques pistes de recherche émises dans le rapport de J.-Y. Authier : entre incertitudes et trajectoires dans les villes moyennes

Dans le rapport de recherche de J.-Y. Authier et al. (2012), plusieurs pistes à creuser sont évoquées ; nous en reprendrons certaines. Les auteurs mentionnent ainsi :

- La décohabitation des jeunes adultes (nous verrons les exemples de Carole et Gaëlle)
- L'effet de l'instabilité conjugale (nous verrons l'exemple de Stéphanie)
- Les effets de quartiers (nous pourrons nous attacher aux types de quartier : lotissement, village rural…)
- Les figures du tiers dans les trajectoires résidentielles (influence de l'entourage dans les décisions : en effet, les amis, les parents donnent parfois leurs avis ; nous verrons les exemples de Sophie et Gaëlle)
- L'articulation des choix scolaires et résidentiels (lorsque l'école est proche du lieu de résidence par exemple)
- Les trajectoires dans les villes moyennes, qui sont peu explorées (ou les « petites villes »)
- Le thème de l'incertitude dans les trajectoires : l'incertitude comme levier d'action ?

Ici, nous montrerons donc que les parcours résidentiels ne sont pas les seules causes du choix de vivre dans une maison individuelle dont on est propriétaire, mais plutôt une des explications parmi de nombreuses autres. Ils sont à prendre en compte pour comprendre plus finement le lieu de vie actuel, choix qui s'intègre dans un parcours sur un temps long et donnant certaines clés de lecture et de compréhension en tant que significations : les causes *« ne font que signifier et non pas induire »* (Chalas et Torgue, 1982, p. 15). En effet, le parcours personnel a beaucoup d'importance pour comprendre les choix de lieu d'habitation, en fonction de l'origine de la région, de la famille, des amis, des études dans la ville, de l'emploi…

En outre, se centrer essentiellement sur le ménage[237] et sur un seul espace de vie pourra être critiqué : *« […] ces recherches amènent à remettre en cause les approches qui se fondent sur le seul ménage pour analyser les trajectoires résidentielles (prise en compte de la famille étendue) et celles qui portent uniquement sur la résidence principale (rôle des résidences secondaires et des logements mis à disposition de la famille) »* (Authier et al., 2010, p. 10). Nous en sommes conscients mais le but de ces enquêtes est d'étudier les parcours résidentiels non pas en tant que tels mais de les étudier dans un ensemble plus vaste autour de la notion de condition habitante et de quotidien, à creuser davantage que les parcours résidentiels en eux-mêmes.

Yves Grafmeyer, dans « Approches sociologiques des choix résidentiels » (Authier, Bonvalet et Lévy, 2010) souligne l'importance *« d'étudier les choix en situation »*, donc de tenir compte de *« tous les éléments de contexte qui structurent les conditions de la prise de décision »*. L'importance

[237] Définition de l'INSEE du ménage : de manière générale, un ménage, au sens statistique du terme, désigne l'ensemble des occupants d'un même logement sans que ces personnes soient nécessairement unies par des liens de parenté (en cas de cohabitation, par exemple). Un ménage peut être composé d'une seule personne.

du contexte local est donc évidemment à prendre en compte dans les études menées autour de Brest, Nantes-Saint-Nazaire et Québec, terrains aux contextes variés.

1.2. Le choix de significations dans un parcours de vie

Nous faisons ici le choix de nous centrer sur deux significations que sont l'enfance[238] et la *« suite logique »*[239] ou le *« projet de vie »*[240] évoquées par les habitants ; finalement, dans ces deux significations, l'idée du lien à la famille est très forte. Les autres aspects seront traités au fur et à mesure (emploi, modification de la composition familiale, etc.). Ces deux aspects reviennent souvent dans les entretiens réalisés, d'où le choix ; de plus, nous les avons estimés judicieux pour tirer des fils depuis les parcours résidentiels, et en lien avec le choix de maison dans les parcours de nos enquêtés.

Précisons aussi que nous utiliserons par la suite le terme de « parcours » plutôt que « trajectoire », qui laisse moins de liberté en ce qui concerne les choix habitants et les évolutions possibles. Le terme de « parcours » permet plus de revirements de situations, de virages, d'inflexions, de rebonds, avec un côté loin d'être inéluctable. Le parcours résidentiel s'inscrit aussi dans un parcours de vie[241]. Ana Gherghel explique qu'il est défini comme *« une séquence d'événements qui se déroule en fonction des groupes d'âge et qui est socialement définie et ordonnée dans le temps et le contexte historique »* (Gherghel, 2013, p. 14). Il résulte de l'ensemble des trajectoires d'un individu - familiales, éducationnelles, professionnelles, résidentielles - et il prend en compte les événements et transitions qui peuvent survenir (Gherghel, 2013, p. 14). Les périodes entre les événements - *« fait ponctuel qui peut être enregistré à un moment précis et qui concerne l'individu, dans un temps et un espace particulier »* et qui peuvent être attendus ou non (Gherghel, 2013, p. 23) -, les transitions - *« courte période de changement entre des stades consécutifs »* (Gherghel, 2013, p. 18) -, et les points tournants - *« événements, transitions ou contextes qui déclenchent un changement considéré comme substantiel dans le cheminement individuel »* (Gherghel, 2013, p. 20) -, sont les stades ou étapes de vie qui représentent *« des périodes de stabilité des comportements, des rôles ou des statuts »* (Gherghel, 2013, p. 16).

Les parcours sont tous singuliers ; néanmoins, dans le Pays de Brest où la propriété paraît très présente et ancrée dans l'imaginaire social, il semblait nécessaire de s'y arrêter ; effectivement, les parcours résidentiels portent à la fois sur les significations issues de nos lieux d'habitation passés, mais aussi sur nos projections futures, souvent liées au désir de propriété en Bretagne. En 2016, 66,2 % des Bretons sont propriétaires (69 % dans le Finistère). En 1968, ce pourcentage se situait déjà autour de 66 %[242], contre 58 % pour la moyenne nationale. La Bretagne est donc la région française où le taux de propriétaires est le plus élevé. Les Bretons

[238] Nous considérons ici l'enfance et l'adolescence ensemble, comme une phase avant le départ de chez les parents quand il a lieu relativement jeune, à 18 ans par exemple. Ce que nous nommons enfance peut donc être plus ou moins étendu.
[239] Terme que Sophie (Brest) emploiera lors de l'entretien.
[240] Terme que Jason (Québec) emploiera lors de l'entretien.
[241] La théorie du parcours de vie, ou *Life course*, est développé notamment par le sociologue Glen Elder. Elle est traitée dans diverses disciplines : sociologie, démographie, psychologie, travail social, etc.
[242] Chiffres issus de l'étude de l'INSEE Flash n°43, en novembre 2018, « Les Bretons plus souvent propriétaires de leur logement ».

sont aussi très souvent propriétaires d'une maison : en effet, le parc de logement breton est constitué à 71,4 % de maisons individuelles (73.2 % dans le Finistère)[243], quand la moyenne nationale est de 56 %.

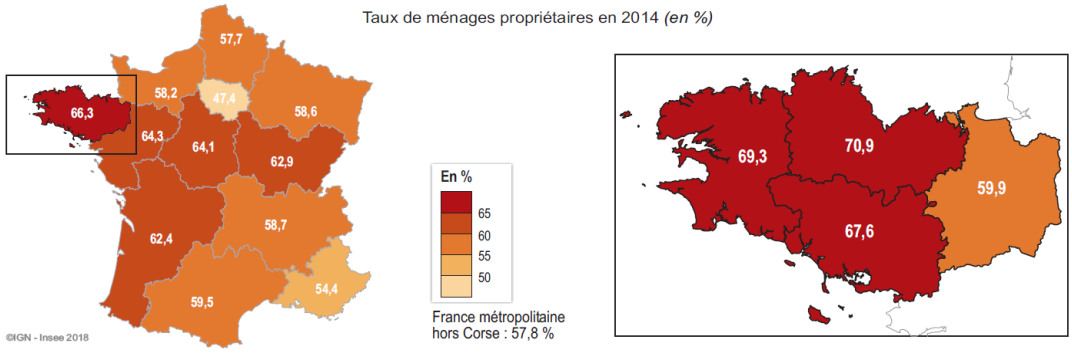


Figure 67 – Taux de ménages propriétaires à l'échelle nationale et en Bretagne.
Source : INSEE, Saphir (recensement de la population 2014) dans « Les Bretons plus souvent propriétaires de leur logement », INSEE Flash, n° 43, novembre 2018

Ces deux éléments, qui sont premièrement de vivre dans une maison individuelle et deuxièmement d'être propriétaire sont donc ancrés sur ce territoire breton (possibilité de passer à l'acte au vu des prix relativement bas, souvenir des baux précaires, etc.). C'est pourquoi étudier les parcours en regard de ces éléments est important, car ils sont constitutifs d'un héritage parmi d'autres significations. Ici, nous allons accentuer le lien entre parcours résidentiel et familial car, comme le dit Isabelle Bertaux-Wiame : *« Les configurations familiales sont étroitement liées aux configurations résidentielles, qui sont aussi le résultat d'enjeux familiaux et sociaux réinterprétés par les individus : projet résidentiel et projet familial se construisent mutuellement »* (Bertaux-Wiame, 1995, p. 173).

Le quotidien avec les enfants, significatif d'une étape de vie

L'achat de maison est souvent lié à un projet de famille. Détaillons donc quelques situations avec les enfants retrouvés lors des entretiens menés autour de Brest, qui permettent de saisir et de comprendre les arbitrages[244] effectués par les habitants.

Lors de l'entretien avec Sophie, qui a lieu en août à 14 heures, nous allons à l'étage au bout d'un moment afin de lever son fils de cinq mois qui se réveille de la sieste. Elle me propose de venir avec elle dans la grande chambre bien aménagée du petit ; je suis accueillie avec un grand sourire moi aussi. Cela interroge sur les interactions au sein même de la maison, sur les visites à domicile ou non… Elle me fait visiter la maison en même temps, puis on finit l'entretien de nouveau dans la salle à manger, son fils sur les genoux, occupé à ses jeux.

[243] Sources : Insee, RP2011 et RP2016, exploitations principales, géographie au 01/01/2019.
[244] Notons que Patrick Rérat, Maureen Gurtner et Daniel Baehler notent cinq types d'arbitrage dans les choix résidentiels des couples, dont voici les exemples : *« l'arbitrage lié aux problèmes de mobilité réels ou anticipés, la conciliation carrière professionnelle et vie conjugale, l'appartenance linguistique, l'attachement territorial et le dernier qui concerne les couples non cohabitants »* (Rérat, Gurtner et Baehler, 2014, p. 62). Certains peuvent se retrouver dans l'enquête présentée. Cécile Vignal étudie les arbitrages résidentiels au sein des couples lorsque les sphères professionnelle et domestique doivent être articulées : par exemple, lors d'une délocalisation de l'emploi (Vignal, 2010). Tous ces auteurs notent une différence genrée dans la manière d'arbitrer.

La rencontre avec Bruno et Emmanuelle permet aussi l'observation d'une situation avec leurs fils. Ceux-ci arrivent dans la maison lors de l'entretien qui a démarré à 17 h 30, le mardi 4 juillet. Il fait très beau. Les uns après les autres, ils rentrent dans la maison par la baie vitrée donnant sur le jardin. L'un des fils est avec un ami. L'aîné revient un peu plus tard à vélo, se plaignant d'un autre cycliste. Ils prennent un goûter dans la cuisine ouverte, sont très énergiques. Nous sommes nous aussi en train de manger des petits gâteaux et de boire un verre. Un des fils s'intéresse à l'entretien et s'assoit avec nous pendant que l'autre ressort dans le jardin. Là encore, les enfants paraissent peu perturbés par ma présence dans leur maison.

Le 6 juillet à 14 heures, je me rends chez Gildas, qui vit à Saint-Renan. Lors de l'entretien interviennent également des situations avec deux de ses enfants, dont son fils qui lui demandera un câble et sa fille de 17 ans qui va « en ville » avec une amie. Comme vu dans le chapitre 3, savoir de quelle ville elle parle fait l'objet d'échanges intéressants (ville de Saint-Renan ? de Brest ?) avant que Gildas dise à sa fille de bien prendre son téléphone et de ne pas rentrer trop tard. Elle part donc à pied rejoindre son amie, le centre-ville se trouvant à quelques centaines de mètres, ce qui laisse une liberté aux enfants et adolescents et une sécurité pour les parents.

Lors de la visite de la maison d'Isabelle (Québec), après l'entretien, je rencontre son fils, qui joue aux jeux vidéo dans la pièce aménagée au sous-sol qui donne sur le jardin. Isabelle précise en regardant son fils : *« ça c'est la pièce préférée de Nathan ! »* Elle m'avait expliqué plus tôt qu'elle ne souhaitait pas installer la console de jeux dans le salon. Les espaces de la maison sont donc souvent pensés aussi en fonction des enfants, même si ce n'est pas automatique : par exemple, Jonathan, en banlieue québécoise, partageait une chambre avec son frère lorsqu'il était enfant, malgré la grande maison et un grand nombre de pièces.

Laurence, mère de sept enfants, montre aussi comment l'organisation quotidienne au sein d'une famille nombreuse peut se révéler. Au moment de l'entretien, ils sont sept au quotidien à la maison ; deux des enfants n'y vivent plus. Ils ont alors 26, 25, 23, 22, 19, 18 et 12 ans. Elle me raconte plusieurs anecdotes, notamment des situations qui ont eu lieu le matin, lorsqu'il fallait emmener en voiture les enfants à l'arrêt de car pour qu'ils se rendent au lycée à Brest. Leurs situations demandent un quotidien parfois plus rythmé, même si ce n'est pas toujours facile ; cela demande aussi de faire preuve de beaucoup d'adaptation, elle me dira d'ailleurs *« on peut aussi vivre débordé »*. Cet extrait est très parlant :

> « - Et après quand ils ont commencé à aller au lycée, pour l'arrêt de car ? Ils allaient à pied ?
> *L : Non, alors normalement il y en a un à mi-chemin, un peu plus bas, juste avant le premier grand rond-point. Sauf que la nuit… Et puis la route est tellement passante, donc non. On les a toujours conduits à la gare routière. Ça a donné lieu à des… On a des enfants de tempéraments différents, ils étaient… L'un était entré au lycée puis ils se sont suivis rapidement. Je me souviens de la paire Lucile / Pierre-Marie, à 7 heures, Lucile était prête ! Et Pierre-Marie était prêt à 7 h 11 pour le car de 7 h 15 ! C'était mais… Un cauchemar ! On s'est vu… Du coup mon mari allait amener Lucile qui était prête à 7 heures et il y avait pas de raison pour qu'elle loupe son car parce que le frère glandait, et moi en catastrophe j'allais amener le dernier en priant le ciel qu'il ait son car, qui démarrait juste sous son nez ! (Rires) Ils n'avaient pas le même rythme.*

> - Ça devait être une sacrée organisation !
> *L : Ou une sacrée désorganisation mais… voilà ! Je crois qu'il fallait une capacité à se laisser un peu déborder. On a été énormément débordé. Mais bon on peut vivre débordé aussi tu vois ! Voilà ! »*

Pour les courses alimentaires, la logistique est aussi autre : acheter de la nourriture pour neuf personnes est bien plus chronophage et demande plus d'organisation. Pour les sorties sportives lors des week-ends, c'était aussi beaucoup de temps passé, notamment sur la route, entre les différentes activités et compétitions sportives des enfants.

Pour plusieurs habitants, habiter dans une maison en famille avec leurs enfants signifiait aussi avoir un espace extérieur privé, comme détaillé plus loin avec l'exemple de la cour intérieure d'Alice et Sébastien, où leur fille peut jouer en pyjama (cf. chapitre 8). Pouvoir jouer dehors avec les enfants sans aller dans un parc mais plutôt investir le jardin personnel ou les rues de lotissement et de banlieue semble un confort de vie pour tous. Paul (Québec), plutôt nostalgique, me raconte : *« quand les garçons étaient plus jeunes, là on jouait dehors l'hiver. J'ai passé des journées dehors avec les garçons quand ils étaient petits à faire des igloos dans la neige, des châteaux forts »*. La rue était très peu fréquentée par les voitures, ce qui laissait un bel espace de jeux aux enfants.

L'enfance, première signification dans le parcours de vie ?

Certains de ces jeunes adultes ou de ces parents ont souhaité reproduire le modèle qu'ils ont connu - une vie dans une maison avec un jardin, dans une petite ville ou village -, et certains de ces enfants voudront aussi que les leurs puissent avoir ce mode de vie. En effet, très souvent, *« vivre dans des conditions de logement analogues à celles connues dans son enfance garantit le bien-être »* (Debroux, 2011, p. 5). L'enfance (et l'adolescence, par extension) semble souvent être un critère ou une explication donnée par les habitants, de manière consciente ou non : reproduire le même modèle, le même schéma de vie que l'on a connu petit, pour ses propres enfants, ou tout simplement car c'est *« normal »*, *« logique »,* c'est une *« évidence »*. Dans un parcours résidentiel, le choix de la maison en *périurbain* ou banlieue est souvent vu comme une évidence par les habitants de ces territoires. Dans les récits de leurs parcours, plusieurs habitants paraissent avoir pour but d'acheter ou de faire construire une maison avec un jardin qui soit « au calme », « pas en pleine ville », mais sans être « loin des services » et parfois « dans un lotissement » ou « à la campagne ». La maison dans cet environnement paraîtrait donc être une finalité, un but, un objectif à atteindre, le « bon compromis », quand ce n'est pas considéré tout simplement comme « naturel ». Parfois, le modèle des parents est reproduit, consciemment ou non. Jason, à Québec, parle d'une *« petite vie normale avec sa famille en banlieue ».* Certains habitants souhaitent offrir la possibilité à leurs enfants d'avoir une enfance telle que la leur. En effet, ces derniers semblent jouer un rôle important dans les choix : on souhaite qu'ils puissent jouer dans le jardin et avoir de l'espace, deux éléments considérés comme des sources d'épanouissement. La vie familiale a un rôle essentiel dans les choix résidentiels, même si d'autres types de familles aux profils variés peuvent vivre en banlieue. Néanmoins, l'exemple de Jason à Québec montre bien cette signification de l'enfance :

> *« Ben j'ai aimé vivre avec mes parents… À l'origine là, p'tite vie de banlieue, ça a quand même été un peu toujours ce que j'ai connu en fin de compte fait que… Dans ma tête une famille normale (petit rire) ça a longtemps été une famille de banlieue là ! Puis… J'aurais l'impression aussi que c'était renforcé par les films américains là aussi là… qui se passent en banlieues américaines, qui étaient pas toujours identiques mais qui avaient toujours ça comme élément là ! »*

Si cela a plu et convenu, si les habitants en gardent de bons souvenirs, à la fois pour le fait d'habiter dans une maison mais aussi en lotissement, dans une petite ville ou dans un village - en bref en dehors d'une grande ville -, ils sont contents de pouvoir l'offrir de nouveau à leurs enfants car ils ne voient pas d'autres solutions. D'ailleurs, plusieurs le justifient de cette manière : *« J'ai toujours habité en maison, à la campagne donc… »* ou encore *« c'est comme ça », « c'est une habitude ».* C'est comme si cette explication suffisait lorsqu'ils souhaitent expliquer pourquoi ils sont « là », comme si un changement n'était pas possible. Notons aussi que, comme le cas de Jason, certains habitants ont vécu en ville mais sur une période relativement courte et n'ont jamais considéré la vie en ville comme une fin en soi mais plutôt comme une étape (par exemple pour les études ou le premier emploi, ou encore pour « voir autre chose »). Certains habitants, même s'ils se plaisent en ville, se projettent habitant dans un lieu *périurbain* dans le futur, ou du moins dans une maison avec un jardin. Cela est pour eux évident, ils ne se posent pas la question. Notons aussi que certains habitants ne « quittent » pas la ville étant donné qu'ils n'y ont jamais vécu : là encore, ce parcours est pour eux la suite logique, c'est une évidence que de s'installer dans une commune *périurbaine* et dans une maison.

Tous ces souvenirs d'enfance, à la fois lieu de résidence, lieu de vacances ou autres lieux marquants sont réactivés au moment des choix dans le parcours. Nous voyons que le poids des souvenirs est important dans les choix actuels et à venir. De plus, ce n'est pas seulement le passé qui importe mais aussi le futur. Différents lieux de vie imprègnent l'individu ; les trajectoires passées et les projections futures se côtoient dans la construction de la sensibilité géographique (Morel-Brochet et Ortar, 2012). Non seulement l'enfance et l'adolescence (en tant qu'expériences passées) peuvent contribuer au choix actuel, mais la perspective, la projection future d'avoir des enfants vient aussi étayer ce désir de vivre dans une maison dans le *périurbain*. En effet, elle influence les choix et peut changer le rapport aux lieux. C'est souvent un moment où le couple se met à penser le logement et ses aménagements en référence à l'arrivée de l'enfant, qui n'est plus seulement le lieu du couple mais l'espace familial (Faure, 2009, p. 39) ; ils désirent alors plus d'espace et un jardin. Comme le souligne Laurence Faure dans son étude chez les classes moyennes supérieures anglaises, deux logiques que l'on retrouve aussi dans notre enquête sont différenciées : *« une logique d'anticipation qui implique d'accéder à la propriété lors du mariage et avant la naissance des enfants »* et une *« une logique d'adaptation qui consiste à déménager une fois les enfants nés »* (Faure, 2009, p. 41). En effet, souvent conçue comme un lieu pour la famille, la maison permet aussi de révéler les positions et les places occupées par chaque habitant dans la dynamique du couple, celle familiale ou celle de la maisonnée. La recherche de maison correspond pour plusieurs habitants au moment de la grossesse de la femme : trouver une maison étant alors considéré comme une priorité, comme un cas urgent. Suzie (Québec) m'explique qu'ils ont dû choisir assez vite leur maison - elle considérait alors comme une

évidence de faire cet achat - : *« Il y avait urgence un petit peu ! L'urgence c'était que j'étais enceinte. Donc fallait procéder assez rapidement ! Tout s'est enchaîné le bébé le mariage et la maison dans le mois. Ça s'est fait vite là »*, tout comme Mario et Lynda :

> « - Et est-ce que vous pouvez raconter le moment où vous êtes arrivés ici, un peu plus en détail ? Pourquoi le choix de cette maison, comment ça s'est fait le changement entre Saint-Romuald et puis ici ?
> *M : en fait avec l'avènement des enfants on voulait avoir une maison, donc on a commencé la recherche de maison.*
> *L : beh j'étais déjà enceinte. »*

Ces couples ont donc cherché une nouvelle maison lorsque la femme était enceinte, afin d'accueillir le bébé dans un endroit plus spacieux, mais aussi dans la maison qui sera la sienne, où il va grandir et s'épanouir. Au-delà du désir de maison, le *périurbain* semble, pour beaucoup d'habitants, être un territoire adapté pour leurs enfants : Claire Aragau, Catherine Didier-Fèvre et Lionel Rougé soulignent que *« l'espace périurbain est un véritable lieu de vie pour les familles. Les enfants sont au cœur du processus d'ancrage qui s'y opère, ils motivent l'installation et permettent à leurs parents de se construire un réseau social local »*, d'autant plus au vu *« des efforts consentis par les communes pour attirer des familles avec de jeunes enfants (école, garderie, centre aéré) »* (Aragau, Didier-Fèvre et Rougé, 2016, p. 56). Outre le fait de vouloir concevoir une maison pour une vie de famille, pour ses jeunes enfants, ce désir continue même dans le temps. En effet, la réception des enfants alors devenus adultes compte beaucoup, comme pour Annie :

> « - Et vous disiez oui, le bord de mer, c'est important aussi alors pour vous, si vous aviez voulu à un moment y vivre ?
> *A : Ben on trouvait que c'était agréable de proposer… C'était plus toujours dans une démarche de se dire "est-ce que les enfants auront envie de venir à la maison" Alors c'est sûr que chez nous à Lanrivoaré[245], ils ont aucune envie de venir hein ! »*

Ou encore pour Mireille et René, qui ont demandé l'avis de leurs enfants maintenant adultes avant de décider la construction de leur nouvelle maison. Ils insistent aussi sur le fait d'être sûr que les enfants allaient aimer venir dans ce lieu ; d'ailleurs, le plan de la maison a en partie été pensé pour et avec eux.

> *« M : Ils étaient ébahis donc bon c'est vrai que ça nous a fait plaisir ! Ben oui parce que c'est pas que pour nous quoi.*
> - Oui, vous l'avez fait un peu dans ce but-là, de recevoir les enfants ?
> *M : Ah bien sûr, avant tout ! Sinon on n'aurait pas besoin de si grand !*
> *R : On a suivi les enfants quoi, l'évolution de l'âge… »*

Les parents de René eux-mêmes étaient déjà aussi dans cette logique, comme l'explique Mireille :

> *« M : Les parents de René étaient dans les premiers à acheter, ils avaient choisi ce qu'ils estimaient être le plus beau terrain, au milieu, sur la hauteur. Donc il y a le côté transmission qui compte aussi. Et puis là maintenant c'est vrai que les enfants, même s'ils sont pas tout près, avec deux de l'autre côté de l'Atlantique, mais quand ils viennent… Notre fils est arrivé aussi avec sa compagne, d'ailleurs ils se plaisaient*

[245] Commune de 1460 habitants pouvant être considérée plutôt comme rurale.

beaucoup ici, d'ailleurs ils devaient pas rester ! Ils devaient rester juste quelques jours… Finalement ils sont restés… Ils ont beaucoup apprécié. »

Nous voyons que les relations familiales entre parents et enfants, jeunes ou déjà adultes, ont une signification importante dans les parcours et que, symboliquement, le lien entre maison et famille est fort. F. de Singly précise d'ailleurs que la famille est *« la création d'un cadre de vie où chacun peut se développer tout en participant à une œuvre commune »* (Singly, 2014 [1993], p. 7). Finalement, *« de même que la constitution d'une famille mobilise le couple autour des questions résidentielles - ''une maison maintenant qu'on a un enfant'' -, accéder à une habitation satisfaisante conforte l'existence d'un projet familial - ''un enfant (ou un enfant de plus) maintenant qu'on a une maison'' »* (Bertaux-Wiame, 1995, p. 171).

Attardons-nous maintenant sur quelques parcours d'habitants, particulièrement éclairants, qui nous permettent de mieux comprendre les liens qui s'opèrent dans les différents parcours.

Tout d'abord, intéressons-nous à Carole, 27 ans, qui vit en couple (sans enfant) ; elle est professeur des écoles. Deux entretiens ont été réalisés avec elle : un premier dans l'appartement en location proche de Brest, lors de la construction en cours de la maison ; un second dans la maison actuelle, à Plouarzel[246], où elle vit avec son conjoint.

« - Oui, vous préfériez privilégier, la maison, un terrain…
C : Ah oui, complètement. ***On se projette dans notre vie de famille… Moi j'aurais pas imaginé mes enfants dans un appartement.*** *[…]*
- Vous recevez pas mal ? Je me souviens que vous vouliez…
C : Ouais ouais ! Ma famille… Tu vois les potes sont venus pour l'anniversaire, pas mal de passages aussi… Ouais on aime bien recevoir ouais !
- Oui ça a contribué pour avoir la maison…
C : Oui oui oui ! Et puis pour après… Recevoir mais aussi agrandir notre famille un jour ! (Sourire) ***Et qu'on se dit que les enfants… Ce sera mieux avec un petit jardin, chacun sa piaule, et voilà ! Comme nous on a été élevé comme ça tous les deux du coup ben… On a envie de retransmettre pareil !*** *»*

Le cas de Carole est intéressant concernant la réflexion autour du lien entre le lieu de vie actuel et la possible influence de l'enfance, et de la reproduction consciente du modèle de ses parents. En effet, elle dit prévoir et vouloir pour ses futurs enfants une enfance semblable à la sienne et celle de son conjoint.

[246] Plouarzel, commune littorale appartenant à la Communauté de Communes du Pays d'Iroise, 3706 habitants.

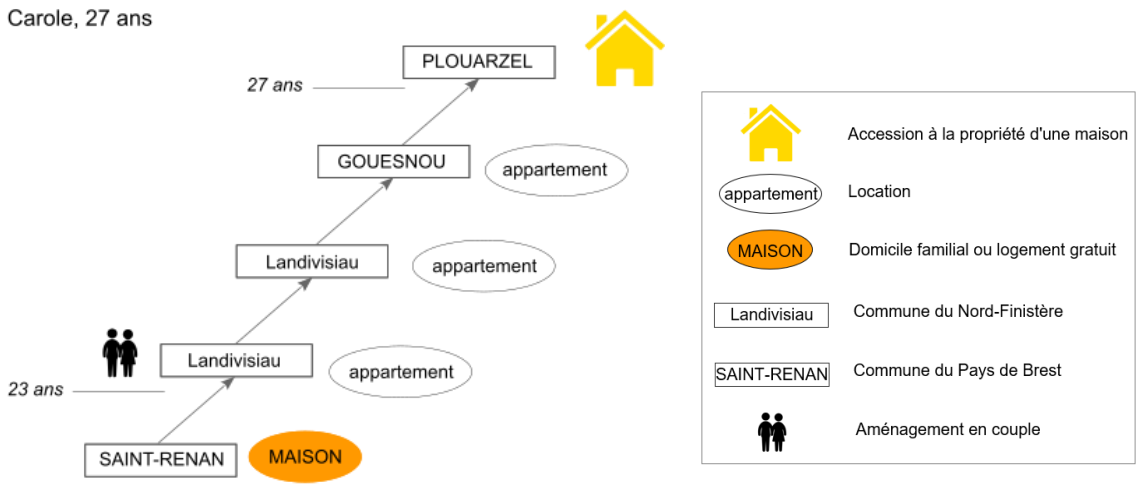


Figure 68 - Parcours résidentiel de Carole (Pays de Brest).
Source : Florie Colin, 2019

Carole a grandi dans une maison en lotissement, dans un quartier résidentiel à Saint-Renan avec ses parents et ses deux sœurs ; elle est restée jusqu'à ses 23 ans dans la *« maison de Papa Maman »*. Elle emménage ensuite avec son conjoint dans une autre petite ville à une quarantaine de kilomètres (à Landivisiau), dans un appartement en location. Au bout d'un an, ils s'installeront dans un appartement plus grand dans cette même ville, avant de revenir habiter quelques mois, en transition, en alternance chez les parents de l'un ou de l'autre. Carole change de lieu d'emploi, d'où ce rapprochement, combiné au fait qu'elle s'estimait trop loin de sa famille et de son lieu d'activité sportive. Ils reprennent ensuite un appartement en location proche de Brest en attendant de trouver un bien à acheter, qui s'avérera être un achat de terrain et une construction de maison, à Plouarzel.

Figure 69 - Photo aérienne du lotissement de Carole, Plouarzel (Pays de Brest).
Source : Google Earth, images de 2018

En effet, elle souhaitait habiter dans une maison, pour avoir un *« espace extérieur »*, et préférait également *« être plus dans la campagne que dans la ville ».* Ni l'un ni l'autre n'a jamais vécu dans une grande ville. Idéalement, c'est dans la commune de Plouarzel qu'elle souhaitait habiter : elle y a son activité sportive et elle se trouve ainsi à même distance des résidences des divers membres de sa famille. Elle avait toutefois envisagé les communes environnantes dont l'une d'elles s'avéra être trop chère au niveau foncier et immobilier. Les choix familiaux, associatifs et sportifs semblent presque avoir pris le pas ici sur les raisons professionnelles ou budgétaires. En effet, elle me dira plus tard qu'elle ne pensait pas qu'une maison coûtait si cher, avec les nombreux frais annexes dont elle dit avoir été mal informée (taxe foncière, etc.). Les autres raisons ne sont pour autant pas écartées de la réflexion (15 minutes en voiture du travail pour elle et son conjoint, terrain moins cher ici qu'à Saint-Renan).

Par ailleurs, c'est une maison réalisée par un constructeur de maison individuelle, qui peut être considérée comme un modèle « traditionnel », ici dans un lotissement récent d'une commune en extension à Plouarzel (Figure 69). Enfant, sa maison était déjà située dans un lotissement où elle s'est plu et où elle estime avoir eu une enfance heureuse ; c'est donc une situation qui ne lui était pas inconnue.

Figure 70 – La nouvelle maison de Carole à Plouarzel dans un lotissement.
Source : Carole, 2019

Un grand projet, un projet de vie, la « suite logique » ou « évidente », à concrétiser pour une durée longue ou indéterminée

Le cas de Carole trouve sa place ici aussi. Elle regroupe bien les deux significations que sont l'enfance vue précédemment, et le fait d'avoir un projet à concrétiser, ce qui sera développé dans cette partie. En effet, elle me précise qu'elle allait souvent au bord de la mer étant petite. Même si elle n'habitait pas *« juste à côté »* et ne pouvait s'y rendre à pied, c'est alors devenu un souhait d'habiter car elle appréciait ces moments.

> « - Et pour la maison c'est peut-être pareil ? C'est parce que tu t'es bien plu à Saint-Renan ?

> *C : Oh… Mais nous il était pas question de… Faut de l'espace, faut… Et puis le fait de passer à appart… Et maison, ça fait adulte aussi. Ça fait… Go, on enchaîne une nouvelle petite vie quoi.*
> - Oui, pour vous être propriétaire c'était vraiment important aussi ?
> *C : Ah ouais, pour pas mettre l'argent à travers les fenêtres et puis ça… relance la vie de couple ! Ça stimule, ça fait un projet. »*

« Ça fait adulte […] ça relance la vie de couple » : cette volonté de marquer l'identité du couple en plus de la sienne a été pointée par M. Eleb, pour qui *« s'installer dans une maison pour commencer une longue relation de couple ou pour fonder une famille constitue la dernière étape de ce passage de l'enfance à l'âge adulte qui a commencé par l'adolescence. Certains le désirent, d'autres ne s'y sentent pas assez préparés »* (Eleb, 2002, p. 296-297). Carole est volontaire et un moteur dans ce projet d'accession à la propriété d'une maison, à deux. Certains habitants voient peut-être la maison, lorsqu'elle est encore dans un état de projection, comme un « projet de vie » (même si cela n'a été formulé qu'une seule fois de manière explicite), ou du moins le réalisent par la suite. La plupart des habitants y déploient beaucoup d'énergie, et ce à des âges différents : nous avons l'exemple de Carole, 27 ans et primo-accédante, mais aussi celui d'Albert, qui s'est lancé dans ce nouveau projet un peu plus tard dans son parcours, autour de 45 ans et après avoir déjà été propriétaire : *« On rebondissait sur un nouveau projet… On change de coin, ça redonne… Ça fait revivre d'autres choses, ça rebooste un petit peu »*. C'est dans tous les cas un projet sur le long terme qui est en cours de construction même si, comme vu précédemment, il ne faut pas oublier le caractère incertain des parcours résidentiels voire sociaux. La projection dans un temps long y est fréquente, et, si parler de « projet de vie » est un peu excessif, c'est peut-être plutôt l'envie de s'y projeter pour un temps indéterminé, avec un réel ancrage, qui prime. Un éventuel déménagement futur est parfois envisagé, mais sans date, sans assurance, simplement comme l'une des multiples possibilités de la suite du parcours de vie. Tout ne peut se planifier dans la durée. De plus, tous les habitants ne semblent pas ouverts et d'accord pour du changement, cela se fait sous conditions. Ils ne sont pas « prêts à tout », par exemple à quitter une maison ou un lieu qui plaît fortement, par crainte d'une déception. Des souhaits, un idéal sont émis, à confronter avec les possibilités réelles, tout en sachant que des imprévus peuvent surgir.

Voyons maintenant le cas de Sophie, 34 ans, professeur des écoles également ; elle vit en couple et a deux enfants de 4 ans et 5 mois. Son cas témoigne bien de ce désir d'achat de maison dans l'idée d'une logique évolution dans le parcours personnel, conjugal mais aussi à d'autres niveaux.

> *« S : Et… Ensuite quand je me suis mise en couple avec Mathieu, lui était déjà propriétaire à l'époque d'un appartement ! Donc en fait… Ben je l'ai rejoint, j'ai lâché le mien puisque j'étais locataire et lui était propriétaire sur Brest aussi, voilà. Dans le petit Paris. Voilà ! Et donc on a dû… Y vivre ensemble… (réfléchit) 2012… Trois ans, ouais trois ans en fait. On y a vécu trois ans… On souhaitait hein, depuis… Assez vite en fait le quitter dans l'idée d'acheter mais on a eu beaucoup de mal à le vendre cet appartement, et c'est ce qui nous a un peu retenus. Et donc… Sachant que voilà on voulait pas prendre le risque d'acheter tout en ayant cet appartement qui était pas vendu, on n'avait pas envie de le mettre en location non plus, parce qu'on avait fait nos comptes financièrement ça risquait d'être un peu compliqué, et parce qu'on n'avait pas envie de gérer non plus un locataire… […]*

- Et donc, quand vous souhaitiez déménager par quoi vous aviez commencé ? Vous vouliez une maison ? Comment ça s'est déroulé ?
S : Oui, ça c'était clair. C'était la maison, parce que ça nous paraissait être un peu la ***suite logique des choses****. Notre aînée était née aussi donc on vivait dans un T3 – T4, enfin il y a une chambre qui avait été supprimée donc je sais pas comment c'est considéré mais qui faisait dans les 70 m². On était au quatrième étage sans ascenseur, bon, voilà ça devenait un peu compliqué et puis on avait envie d'espace, chacun on avait grandi en maison donc… Voilà. On avait vraiment envie de ça. Dans nos entourages, tous les copains s'installaient, voilà c'était cette… Cette envie-là. »*

Les propos de Sophie exposent ici à la fois l'idée d'avoir des critères définis et concrets, de vouloir plus d'espace pour la famille et les enfants notamment, mais à la fois d'affirmer une étape correspondant à leur situation actuelle, en parallèle également aux parcours de leur entourage (les amis sont ici cités). Cette idée de *« suite logique »* permet de révéler un schéma, une réalité sociale, des parcours de vie issus d'expériences vécues mais aussi parfois imaginaires, de projections ou d'idéalisation que l'on développera dans le chapitre suivant.

2) Les déménagements et emménagements, des transitions souhaitées ou subies au sein d'un parcours de vie

« Le déménagement s'inscrit donc comme un moment de rupture dans la trajectoire du cycle de vie. Parce qu'il casse la routine de la vie quotidienne pour engager l'individu dans un inconnu non maîtrisé, le déménagement est un événement impliquant, voire stressant ou angoissant. Mais pour les mêmes raisons, il peut apparaître aussi comme un événement stimulant, car porteur de nouvelles potentialités » (Desjeux, Monjaret et Taponier, 1998, p. 25).

2.1. Le déménagement, un événement perturbateur dans le quotidien des parcours habitants

En 1976, A. Moles et E. Rohmer définissaient les événements comme *« des types de variations perceptibles d'un environnement qui n'ont pas été prévues par l'occupant du centre de cet environnement »* (Moles et Rohmer, 1976, p. 27) *;* l'événement est aussi *«* situé *dans l'espace et le temps »* (Moles et Rohmer, 1976, p. 32)*.* Les auteurs distinguent les *micro-événements* (qui parviennent à la conscience mais s'effacent dans la mémoire immédiate), les *mini-événements* (qui sont retenus pendant un délai variable, mais toujours limité dans la durée de la vie de l'être : un jour, un mois, un an), les *événements* (qui sont mémorisés par ceux qui y ont participé ou en ont été témoins) et les *grands* événements, « historiques » (qui sont inscrits dans des archives sociales : journaux, livres d'histoire…) (Moles et Rohmer, 1976, p. 28-29). Nous pouvons l'appliquer aux cycles de vie, aux parcours, aux quotidiens des habitants. Voici quelques exemples parlants, correspondant à différents types d'événements : fermer la maison à clé, une panne de la voiture, une fête annuelle entre voisins, l'emménagement dans la première maison achetée, les événements de mai 1968, la crise des Gilets Jaunes ou encore celle du Covid-19 par exemple.

Parfois, le quotidien et le poids des habitudes sont perturbés par un gros événement, notamment un déménagement. Comme l'affirme Michel Rautenberg, le déménagement, *« c'est d'abord un événement, un moment dense et ramassé de l'histoire quotidienne, un genre de cérémonie pendant laquelle les grandes structures du paysage domestique sont brutalement défaites […], puis reconstruites avec hâte dans un milieu nouveau. Mais, déménager, c'est aussi quitter un lieu familier pour une maison étrangère. C'est se projeter dans un nouvel espace. C'est un lent mouvement de rupture et de réappropriation dans lequel on trie et on choisit, on retrouve et on perd des objets, des souvenirs, des habitudes. Si le départ est souvent précipité, l'installation est hésitante, suspendue à l'expérimentation des trajets et des gestes nouveaux qu'il faut acquérir »* (Rautenberg, 1989, p. 54). En effet, lors d'un déménagement - qui suppose un ré-emménagement presque simultanément - on assiste à une désappropriation puis une réappropriation des espaces, il faut (re)définir les places (des habitants, des objets) au sein de nouveaux lieux de vie. Ce processus débute généralement en amont du déménagement, correspondant aux recherches de maisons, lors de ces événements entrepris par les habitants, et se poursuit lors de la phase après le déménagement en lui-même, qui peut durer de quelques jours à quelques mois. Un déménagement peut être déclenché pour plusieurs raisons, quand il n'est pas subi ou forcé. Par exemple, cette décision peut être prise par un couple afin de lui permettre de retrouver son intimité après avoir vécu en colocation, comme pour Jonathan et Marylin à Québec. L'individu, mais aussi le couple, se fait donc une place dans son nouveau lieu de vie à la suite de cet événement dans le quotidien. Des ajustements sont nécessaires pour établir et trouver de nouvelles marques, retrouver non pas forcément le quotidien qui était précédemment établi, mais du moins un quotidien.

« Parfois, il peut arriver que la quiétude du quotidien soit troublée par l'apparition d'un événement. L'événement est ce qui vient rompre le quotidien. Mais il s'agit là d'une rupture qui procède à partir du quotidien même, car c'est à l'intérieur du quotidien que l'événement se produit, il ne le brise pas définitivement, il le perturbe, le suspend. L'événement introduit de la dynamique dans le cadre statique du quotidien, il crée une tension, une torsion » (Ciccarelli, 2004, p. 73). L'articulation entre situations quotidiennes et événements fait partie du parcours de vie, avec des événements (non sans conséquence sur le quotidien) qui viennent en son sein le perturber, bousculer, bouleverser, sans le détruire (Ciccarelli, 2004), mais plutôt simplement compléter, alimenter, faire corps avec. En effet, même si le quotidien s'interrompt, il se réinstalle progressivement et, même si c'est de manière transformée, cela reste le quotidien (Ciccarelli, 2004, p. 73). De nouvelles habitudes sont créées et d'anciennes sont transférées. Le lieu d'habitation, à une échelle assez large, peut jouer sur le rythme de vie mais pas que, puisque ce n'est pas suffisant (exemple d'Alice et Sébastien) : en effet, il est utopique de penser qu'il suffirait de changer de lieu pour avoir un rythme de vie qui nous convient mieux ; c'est un travail interne, psychologique, qui doit alors s'opérer pour et par les habitants (« se forcer » à avoir un rythme de travail moins intense, etc.) et qui va donc créer ce nouveau quotidien à la suite de l'événement du déménagement, qui peut être plus ou moins recherché.

Finalement, ces événements et notamment celui du déménagement induisent une perturbation, une suspension dans le temps et dans un lieu donné, tout en continuant de s'inscrire dans le fil

de la vie quotidienne. Ils prennent différentes significations et s'articuler avec les situations plus ordinaires, fréquentes, habituelles.

Nous constatons bien différentes phases, tranches de vie, auxquelles correspondent des exigences, des envies, des aspirations différentes. Elles peuvent évoluer, sans que les habitants aient une réelle prise dessus, puisque des changements imprévus peuvent survenir, comme cités plus haut. Il existe donc de l'incertitude constante combinée à une « mise au second plan » dans les parcours résidentiels. En effet, les habitants peuvent se concentrer sur le projet en cours tout en ayant un œil lointain sur un possible changement de la situation actuelle qui ferait bouger le quotidien.

Plusieurs phases peuvent se succéder dans un parcours de vie, dans un parcours social dû à des événements : la mise en couple ; l'arrivée d'enfants ; une éventuelle séparation ou un décès ; un changement de projet professionnel ; un nouveau lieu de travail ; le départ des enfants de la maison familiale ; l'arrivée à la retraite ; d'éventuels problèmes de santé ; un nouveau handicap ; la vieillesse et une indépendance moindre, etc. Bien sûr, cette liste est non exhaustive et les événements présentés n'ont pas forcément lieu dans cet ordre ou n'ont tout simplement pas lieu ; mais ce sont des éléments déclencheurs qui peuvent amener à un revirement dans le parcours résidentiel et donc dans le quotidien et les modes de vie. Ils peuvent aussi déclencher une nouvelle manière de voir, d'autres envies ou d'autres exigences. Par exemple, certains habitants évoquent ces éventuelles projections, comme Laurence, 52 ans :

> « - Et à terme, quand les enfants seront partis de la maison, vous pouvez imaginer un déménagement ou pas ?
> *L : Alors tu vois, on a fait tout pour qu'ils ne partent pas trop, on a un petit dernier mais qui partira peut-être très vite ! Alors, je sais que j'aurai beaucoup de chagrin de quitter ma maison, et pourtant, je l'envisage. Parce que… Même si je suis partagée entre… Je me dis que nos enfants maintenant… Tu vois comme est la vie, nos enfants sont… Explosés ! Et qu'avoir une maison assez grande pour les accueillir ne serait-ce que quelques jours par an, tous ensemble, c'est aussi une chance ! Alors… Je suis partagée entre garder une maison assez grande pour accueillir même si on doit dormir les uns sur les autres les enfants et des petits enfants, des temps forts, un jour de Noël… Et puis après tout, en vieillissant, moi j'aime bien la nature mais il y a une chose que j'aime par-dessus tout c'est les livres ! Vieillissant, je m'imagine bien en appartement avec mes livres empilés, ça ne me fait pas peur. Ça pourrait être une optique si on vieillissait avec moins de santé et du handicap par exemple, parce qu'entretenir un jardin c'est énorme, entretenir une maison on voit bien que c'est énorme aussi. Je n'y pense pas maintenant mais ça me paraît pas aberrant d'imaginer un jour… Quelques fois je me dis vendre cette maison en acheter une plus petite assez sommaire, deux trois pièces, en bord de mer, pour que les enfants à tour de rôle viennent sur la côte bretonne ici, parce que je sais pas où ils seront, et/ou un appartement un peu en ville… »*

Par exemple, pour ce qui est d'un parcours tel que : des personnes âgées ont vécu initialement dans un appartement, puis dans une maison pendant la majorité de leur vie, mais imaginent désormais un retour à l'appartement en ville. Certains habitants se projettent plus tard en appartement en plein centre-ville et évoquent ce potentiel futur résidentiel dans les entretiens,

mais le feront-ils lorsqu'ils seront confrontés à ce choix ?[247] En France, les chiffres ne tendent pas à le montrer puisque deux ménages de retraités et d'inactifs âgés sur trois habitent une maison individuelle ; de plus, parmi les octogénaires, 6 sur 10 sont des pavillonnaires (Berger et al., 2010). Beaucoup de personnes souhaitent aussi pouvoir rester dans leur maison malgré le vieillissement, ce qui est d'ailleurs bien étudié par différents chercheurs (Berger et al., 2010 ; Membrado et Rouyer, 2013 ; Ramadier et Després, 2004). Des adaptations et transformations sont possibles au sein du logement pour les personnes âgées. En effet, certaines ne quitteraient pour rien au monde leur maison actuelle, qu'elle soit située ou non proche de la ville. D'ailleurs, c'est parfois plus simple de mettre en place les services nécessaires avec les organismes existants pour le ménage, les courses, les repas, les éventuels soins infirmiers ou médicaux, comme on l'a vu dans un entretien dans une petite commune littorale. C'est parfois même plus facile dans le *périurbain* et même le rural, qu'en ville. D'autres incertitudes peuvent prendre une place importante dans le processus de choix, en situation de « rester » ou « partir », ici selon l'état de santé et le vieillissement. D'après des échanges avec une notaire de la région de Brest, les habitants seraient peut-être moins attachés à leur bien immobilier qu'avant et oseraient plus changer selon les envies et besoins si le logement actuel ne correspond plus. Les habitants s'adaptent selon les situations et les éventuels changements de ses rythmes de vie, ou d'habitudes.

Le déménagement, s'il peut être contraignant, est dans tous les cas dans un parcours une étape clé, marquante, positive, négative ou nuancée. Beaucoup de souvenirs sont présents dans un lieu que l'on quitte, et des nouveaux se recréeront ensuite. Pour les enfants aussi, quitter le domicile familial peut être perturbant même si les parents gardent la maison. Par exemple, ils laissent les placards pleins et ne veulent pas de réinvestissement de « leur » chambre, qui doit rester en l'état, lieu de tous leurs souvenirs d'enfant et d'adolescent, dans leur univers (Glevarec, 2009). La vente de la maison, même lorsque l'enfant n'y habite plus, peut être douloureuse. L'histoire d'Alice l'illustre bien : la vente de la maison de ses parents a été terrible pour elle, alors qu'elle n'y vivait déjà plus. Elle s'est dit : *« oh nooon j'ai plus de maison ! »* Cette vente l'a rendue triste, ses parents me l'ont relatée également lors de l'entretien réalisé.

Les déménagements peuvent être de nature très différente : changer de région, aller loin ; changer de maison dans un même quartier ou une même commune et donc rester proche… Cela n'aura pas les mêmes significations et les habitants n'opéreront pas les mêmes actions ; l'impact sur les parcours résidentiels des habitants selon les situations est différent.

2.2. Devenir propriétaire d'une maison dans un parcours linéaire ou mouvementé : le moment du choix, des préférences et des arbitrages

Prenons maintenant l'exemple de deux parcours résidentiels différents, avec un focus sur une période de déménagement/emménagement lors d'un achat de maison, afin de pouvoir étudier ces deux cas habitants contrastés.

[247] Nous pouvons nous référer à l'entretien québécois avec Éric et Brigitte, qui ont 63 et 67 ans et qui sont passés de la campagne, sans voiture, à un condo en ville aujourd'hui.

Émilie et Raphaël, une maison proche de l'exploitation agricole

Tout d'abord, nous allons suivre la famille d'Émilie, employée, et Raphaël, agriculteur, qui ont respectivement 32 et 34 ans, et ont deux enfants de 3 et 6 ans. Le parcours d'Émilie et de Raphaël contient peu de changements de lieux de résidence et donc peu de déménagements : chacun a vécu chez ses parents jusqu'à 23 ans, puis ils emménagent en couple dans un appartement en location, avant d'acheter leur maison actuelle ; à noter que tous ces lieux sont situés dans la même région à seulement quelques kilomètres de distance, les deux communes de leurs habitations conjugales étant mitoyennes.

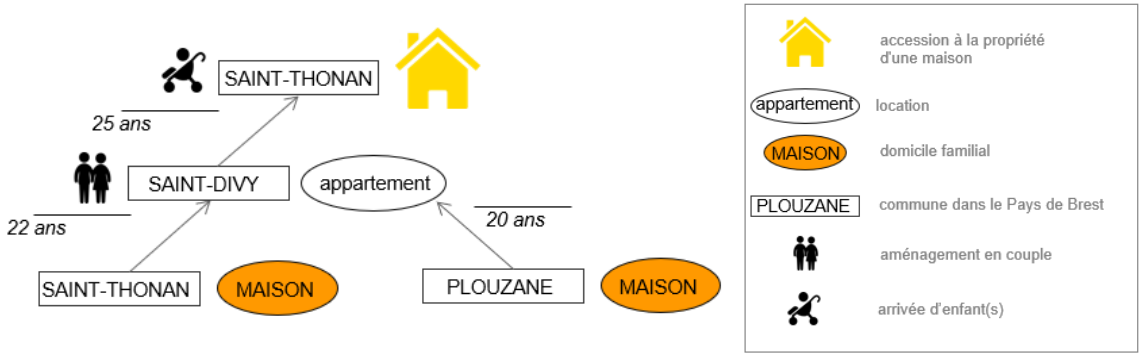


Figure 71 - Parcours résidentiel de Raphaël et Émilie (Pays de Brest).
Source : Florie Colin, 2019

Ce parcours linéaire, simple, est aussi singulier : en effet, la maison qu'ils achètent en 2008 est celle des parents de Raphaël, qui est proche de la ferme paternelle qu'il a reprise. Sa maison actuelle est sa maison d'enfance, dans laquelle Émilie et Raphaël ont souhaité effectuer quelques travaux très vite après l'achat, afin de changer la décoration intérieure et redonner un *« coup de neuf »* ; tout ceci afin de ne plus avoir l'impression de vivre dans la *« maison des parents »*.

> *«* - Oui c'est ça du coup c'était vraiment lié au boulot ?
> *R : Ben ouais c'est par rapport à mon travail. Parce que soit j'achetais la maison… Soit on achetait la maison ici, soit on construisait à côté. Et mes parents restaient à côté. Mes parents avaient pas forcément envie de rester à côté, et moi j'avais pas forcément envie qu'ils restent à côté. Donc… Du coup eux ils ont eu une opportunité de reprendre une autre maison donc…*
> - Et toi est-ce que tu as hésité, à racheter la maison dans laquelle tu avais fait toute ton enfance ?
> *R : Avant que mes parents aient l'opportunité de récupérer autre chose, au début je pensais que j'allais construire. Après mes parents ont trouvé une autre maison et donc…* ***ça s'est fait naturellement en fait, c'était logique****.*
> *E : Après on savait qu'on allait faire des travaux, et… voilà ! Changer un peu, enfin…*
> - Toi ça t'a pas non plus dérangé ? (À Émilie)
> *E : ben ça me faisait drôle aussi ! Parce que ben toutes les années où on était à l'appartement tout ça quand je venais chez les parents de Raphaël c'était…. Fallait changer quoi !*
> *R : Fallait changer tout de suite ! (Rires)*
> *E : C'était une maison ancienne aussi, tu vois c'était la vieille cuisine en formica marron, enfin voilà fallait… Mais en refaisant la déco c'est bon hein ! (Raphaël acquiesce) »*

Ce qui se joue n'est évidemment pas uniquement une question de décoration. On a ici un véritable cas de réappropriation, de réaménagement des lieux, qui est particulier à la fois pour la personne et pour la conjointe, les deux connaissant et fréquentant déjà ce lieu auparavant. On note aussi l'importance de la localisation de l'emploi qui a joué, pour le métier d'agriculteur qui demandait à être « sur place », ce qui réduisait de fait les possibilités d'achat. Effectivement, le travail détermine ici énormément la vie quotidienne de cette famille. Avec un métier si prenant et demandant à être sur place, les parcours résidentiels, professionnels, familiaux de Raphaël s'entremêlent peut-être plus encore que dans d'autres profils.

Agnès et Christophe : un déménagement dans une autre maison de la même commune, Plouarzel

Nous allons maintenant détailler les parcours d'Agnès et Christophe, qui ont 47 ans. Ils ont trois enfants de 27 ans, 19 ans et 14 ans (les deux plus jeunes vivent au domicile, l'aîné vit en appartement en colocation à Brest)[248] et exercent tous deux des professions intermédiaires en libéral. Une étape particulière dans le parcours d'Agnès et de Christophe permet d'illustrer et de détailler un processus de déménagement, qui peut être déclenché par une combinaison de diverses raisons. Ce couple m'a reçue deux fois à son domicile : une première en août 2017, puis une seconde en juillet 2019, dans une autre maison. Tout comme Carole, Agnès et Christophe habitent à Plouarzel. Ce sont les parents d'un ami. Ce dernier me raconte, quelques semaines après le premier entretien, que ses parents vont déménager. Ma stupéfaction est grande, ils ne m'en avaient pas parlé[249]. Ils m'avaient dit qu'ils n'avaient jamais voulu déménager par rapport à la localisation de leur maison mais qu'effectivement, s'ils déménageaient *« ce serait pour une autre raison ».* Les enfants n'étaient peut-être pas encore informés, au moment de mon entretien, de cet éventuel déménagement. J'apprends lors du second entretien, qui a lieu deux ans plus tard, que c'est un énième problème avec un voisin qui déclenche la mise en vente de la maison ; malgré quelques soucis de voisinage, ils paraissaient se plaire là où ils habitaient. En rentrant de vacances, ils découvrent plusieurs branches d'arbres coupées et délaissées dans leur jardin. Après une dernière tentative de dialogue avec les voisins en question, les échanges s'avèrent une fois de plus impossibles et donc aucune solution ne voit le jour. Agnès convainc Christophe de déménager. Elle se sent soulagée, même si c'est difficile de quitter *« [SA] maison »* ; s'ensuit *« un lent mouvement de rupture et de réappropriation »* (Rautenberg, 1989, p. 54). Mais retour tout d'abord sur leur parcours résidentiel (Figure 72), une situation singulière permettant néanmoins de démêler les fils des processus de choix et de déménagement et d'emménagement à suivre.

[248] Âges lors du premier entretien qui a eu lieu en 2017 ; lors du second entretien ils ont 29 ans, 21 ans et 16 ans. La situation est la même, les deux plus jeunes vivent encore à la maison.

[249] Cela a valu une réflexion méthodologique sur la place du discours et la confiance nécessaire à accorder aux habitants que l'on rencontre, notamment si c'est *via* un réseau de connaissances ; ils peuvent effectivement sélectionner et occulter certains aspects, mais des parfaits inconnus le peuvent aussi, simplement peut-être pas sur les mêmes éléments.

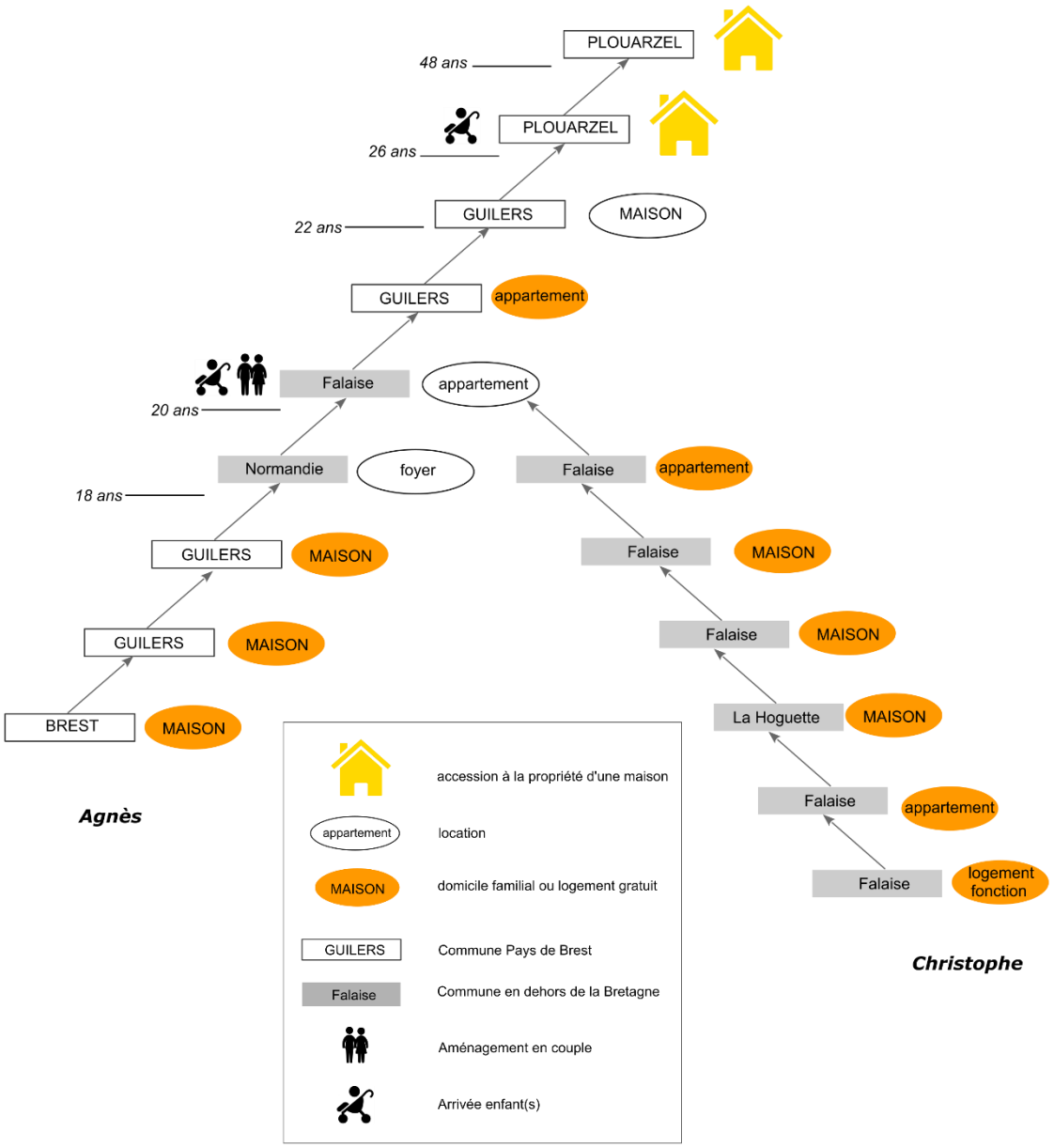


Figure 72 - Parcours résidentiel d'Agnès et de Christophe.
Source : Florie Colin, 2019

Leur parcours résidentiel mêlé au parcours professionnel et familial : un parcours de vie

Agnès a grandi tout d'abord à Brest, dans une maison de location, puis dans deux maisons à Guilers[250], que ses parents avaient achetées. La seconde, qu'elle a beaucoup aimée, était dans un quartier dont elle appréciait beaucoup l'ambiance, *« avec toutes les maisons pareilles »*. Elle s'est moins attachée à la troisième, pourtant bien plus grande.

> *« […] la maison que j'aimais beaucoup c'était celle de Guilers là, donc on vivait dans un quartier, avec toutes les maisons pareilles ! mais… Ben c'était sympa. Malgré tout la*

[250] Commune de Brest Métropole de 8000 habitants.

> *maison était… très très chouette. Petit jardin… Moi j'aimais beaucoup cette maison-là ! Et après donc quand on a déménagé dans la GRANDE maison, moi j'avais moins d'attachement à celle-ci. En fait sans doute que c'est lié aussi à l'âge ! Parce que j'étais plus petite quand on vivait dans le quartier. Et on jouait dehors… […] Et puis j'allais à pied, enfin après j'avais un vélo mais… J'allais à pied à l'école, je rejoignais ma copine en haut de la côte là et puis on y allait ensemble enfin… Voilà ! Ouais ouais et puis je trouvais qu'elle était bien foutue cette maison-là. » (Agnès)*

Elle quitte ensuite le « nid familial » pour aller faire ses études en Normandie où elle loge au foyer des infirmières. Puis elle rencontre Christophe ; ils deviennent parents rapidement (en 1990, à 20 ans) et emménagent ensemble dans un appartement HLM avec deux chambres, dans une petite ville, Falaise[251], en Normandie. Ils reviennent ensuite chez les parents d'Agnès et logent alors dans un appartement aménagé dans le grenier de la maison, avant de s'installer dans une toute petite maison *« avec une cheminée »* à Guilers, pendant quatre ans. Puis en 1996, pour la première fois, ils achètent une maison, à Plouarzel[252].

Quant à Christophe, il a d'abord vécu en Normandie, dans le Calvados, avec sa famille dans un logement de fonction, au premier étage d'un garage agricole. Depuis, il *« adore l'odeur des garages »* (il me le dira de nouveau avec un sourire, quand on visitera la seconde maison, à l'été 2019, lors de la descente dans le garage). Il a ensuite vécu dans un appartement, puis dans une grande maison ensoleillée en campagne dans un petit village de moins de 500 habitants, tout proche de Falaise, ensuite dans deux petites maisons (l'une en centre-bourg ; l'autre en lotissement) et de nouveau dans un appartement *« dans la zone »* de la ville de Falaise, dont il garde un très mauvais souvenir. Puis son parcours résidentiel rejoint celui d'Agnès à partir de l'appartement HLM. Ses parents ont toujours été en location.

Leur premier achat : une maison dans laquelle ils resteront 22 ans

Préférant acheter plutôt que *« louer inutilement »*, ils cherchent une maison au calme, avec du terrain. Ils visitent beaucoup de maisons dans différentes communes, notamment autour de Landerneau. Ils travaillaient alors tous les deux à Brest et avaient 26 ans. Agnès ne voulait en aucun cas *« quitter [son] coin »,* et Christophe l'a donc suivi, ayant été *« capturé ».* Au début de leurs recherches, ils n'avaient pas pensé à Plouarzel, pourtant lieu de leurs vacances et promenades régulières avec leur fils et le chien, à Trézien, sur la côte. Ils visitent alors une maison pour laquelle ils ont un « coup de cœur », et l'achète malgré son tout petit terrain (200m^2). Ils cherchaient aussi une maison qui ne soit pas forcément grande, la souhaitant peu chère ; leur critère principal étant de s'établir *« à la campagne »*, pour le calme et les espaces notamment, ce que, finalement, ils n'auront pas vraiment, étant très proches de leurs voisins. De plus, ils aimaient mieux acheter que construire, et de l'ancien : Christophe aime les travaux, et financièrement cela leur semblait avantageux[253].

> *« C : Non non, on voulait absolument pas le milieu urbain, nous c'était la campagne […] Ça c'était hors de question d'être en ville (elle acquiesce), et dans une grande ville*

[251] Commune de 8000 habitants située à 40 kilomètres au nord de Caen.
[252] Maison dans laquelle le premier entretien a eu lieu.
[253] Ils ont bénéficié du prêt à taux zéro, qui, à l'époque, n'existait que sur les bâtiments existants avec 20 % de travaux, mais pas sur le neuf.

qui plus est mais… non non. On n'aurait pas acheté un appart. On n'aurait pas acheté un appart, et on n'aurait pas acheté en ville. Ça c'est sûr. (Pause) Moi je viens de la campagne donc… »

Ils sont restés 22 ans dans cette maison, où leurs deux autres enfants sont nés (en 1998 et 2003). Ils s'y sont probablement beaucoup plu pour rester si longtemps : ils ont créé un véritable « chez-soi », se sont investis dans les nombreux travaux. Cette ambiguïté persiste autour du désir de grands espaces et de calme qu'ils n'avaient pas ici.

Puis ils décident de déménager, en partie à cause de la trop grande proximité spatiale avec les voisins. D'autres raisons sont à prendre en compte également, qu'ils ont identifié en amont ou en aval pour certaines : il y avait encore beaucoup de travaux et ils commençaient à s'en lasser ; le jardin était trop petit ; ils n'avaient pas de garage, etc. Ils se sentent tout de même soulagés de savoir que la personne qui a acheté leur maison est un artisan qui en prendra soin, qui saura l'entretenir, voire l'améliorer[254]. En effet, ils y sont très attachés et ont donné beaucoup d'énergie, de temps et d'argent dans sa rénovation progressive. Il peut être important pour les habitants de savoir qui va occuper, habiter la maison après le départ, la maison étant un lieu où la famille a évolué, s'est construite ; les habitants souhaitent que les futurs acquéreurs continuent d'en prendre soin comme eux l'ont fait pendant plusieurs années.

Le déménagement : achat d'une seconde maison à quelques kilomètres de la première

Trois mois pour trouver une maison, voilà leur nouveau défi. Ils aiment le secteur et la commune, et préféreraient y rester (Plouarzel ou Lampaul-Plouarzel), mais s'intéressent tout de même à tout le littoral alentour (de Lanildut à Plougonvelin).

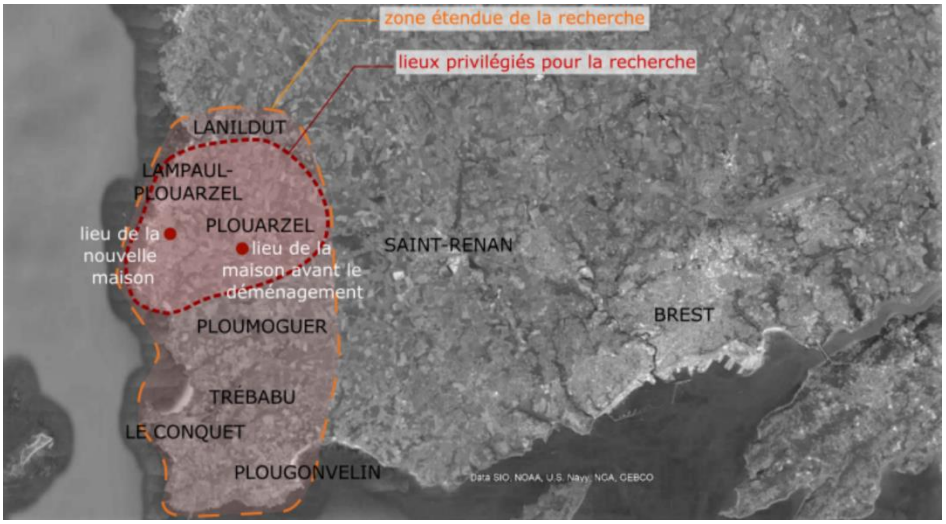


Figure 73 - Lieux de recherche pour l'acquisition de la future maison d'Agnès et Christophe. Source : Google Earth, images de 2018 (fond de carte) et Florie Colin, 2020

[254] On peut voir un effet quelque peu similaire avec Laurence, qui vit à Saint-Renan et qui explique : *« La maison était là, elle nous a plu... Moi j'ai eu un coup de foudre... Aussi pour les gens qui y habitaient ! Je pense qu'on achète une maison aussi pour les gens qui y sont... J'ai d'emblée bien aimé ces gens-là, leur maison était à leur image. C'est une maison où je me sens bien. »*

Ils trouvent dans le temps imparti une maison à Plouarzel, qu'Agnès connaît déjà pour être venue y soigner une personne à domicile dans le cadre de son travail. C'est un choix qui paraît plus « objectif » que celui de leur précédente maison ; ils n'ont pas fonctionné au « coup de cœur » cette fois-ci ; cette maison *« n'a pas forcément de cachet particulier »*. Ici, les critères principaux sont la grande surface, la luminosité, une belle terrasse exposée Sud, le grand terrain attenant, des voisins assez éloignés, la lande toute proche, pas de gros travaux à réaliser, un grand garage, la proximité de la mer et son accessibilité à pied…

Concernant la volonté d'avoir un garage, elle semble liée à un vrai rapport affectif et sensoriel développé vis-à-vis de ce lieu, pourtant non utilisé pour son usage premier ici, à savoir garer les voitures. Christophe a pourtant un désir fort d'en posséder un, mais peut-être plus pour *« en avoir un »*, tant son attachement à ce lieu de souvenirs est fort (l'odeur des garages semble être sa « madeleine de Proust »), mais aussi pour stocker du matériel, ou y installer une buanderie ; en somme, pour le côté pratique. Même s'il est finalement destiné à d'autres usages, prenant plutôt le rôle d'un atelier, le garage sert réellement.

Ils achètent leur maison au même prix que la vente de l'ancienne, dans un contexte particulier. En effet, le couple à qui ils achètent la maison n'était pas d'accord sur le fait de la quitter : il souhaitait vendre, mais elle le faisait à contrecœur. Pour eux, cela avait un côté rassurant : *« on s'est dit aussi ''on a acheté une maison que les gens aimaient bien'' »*. Cette réflexion revient souvent lors des achats de maisons : les habitants aiment généralement savoir pourquoi les précédents propriétaires décident de quitter et de vendre leur maison, afin d'imaginer si eux aussi pourront s'y plaire, si elle n'a pas un inconvénient majeur (qui ne sera d'ailleurs pas semblable pour tous).

Ils savent tout de même évoquer quelques défauts de la maison : exposition de la cuisine qui n'est pas idéale (lui la voudrait à l'est), pièce de vie un peu petite (ou à défaut, manque d'une pièce supplémentaire) qui a eu pour conséquence de ne pas pouvoir mettre tous les meubles, certains ayant une dimension sentimentale pour Agnès.

> *« A : On avait trop de meubles ! Donc il y a des beaux meubles de mes ancêtres qui sont à la cave ! On n'a pas la place ici. Ça ça m'a chagriné un petit peu.*
> *C : Bon finalement ils servent ils sont dans le garage ! Les grosses armoires bretonnes là… On peut pas mettre ça ici. Ça couvrirait tout de suite la lumière. »*

Thierry Bonnot explore le champ de la « culture matérielle » et de « l'attachement aux choses », titre de son ouvrage. Il évoque le lien aux objets lors d'un déménagement : on choisit, on sélectionne ceux qui ont de la valeur, qu'elle soit économique, sentimentale ou symbolique. C'est lors de ce moment fort du déménagement que l'attachement aux objets peut être le mieux perçu, car il révèle la subjectivité de ses propriétaires. Pour T. Bonnot, *« s'il y a attachement, il y a devenir de l'objet ; et s'il y a devenir de l'objet, c'est qu'il y a eu attachement »* (Bonnot, 2014). Ici, malgré la peine d'Agnès à ne pas (a)voir ses meubles dans le salon, ils ne sont pas abandonnés, mais servent simplement dans un autre lieu, certes moins « noble » et plus fonctionnel : le garage. De plus, il ne s'agit pas de n'importe quel objet, mais d'un *« objet biographique »* (Morin, 1969), qui a un véritable passé et une histoire familiale. Dans un déménagement, les objets sont donc

amenés à changer de place, physiquement mais aussi « symboliquement ». Ils sont aussi évocateurs de souvenirs et sont une véritable source d'affection (Dassié, 2010).
Le déménagement entraîne plusieurs changements à gérer d'un seul tenant pour les habitants. Effectivement, *« on ne se contente pas de changer le lieu où l'on habite ; on abandonne celui où l'on vivait »* (Besse, 2013, p. 128). Dans le cas d'Agnès et de Christophe, il est relaté de manière sereine et semble s'être déroulé sans encombre :

> *« C : Il y avait aussi le temps, on avait vendu notre maison, c'était signé, on avait trois mois pour trouver une autre maison rapidement ! Donc il a fallu qu'on trouve quelque chose d'assez rapide, on est tombé sur celle-là qui était très bien, on a peut-être eu un peu de chance aussi ! On a eu de la chance je pense dans tout, de vendre la maison si vite, et puis de retrouver… On a demandé au propriétaire de Kervoulouarn s'il voulait bien attendre un petit peu, une semaine, il a accepté, du coup on est passé directement de là… Ici on leur a demandé si on pouvait mettre des meubles, ils ont refusé qu'on mette des meubles dans la maison mais dans le garage ils voulaient bien.*
> *A : On a pu entreposer tous nos cartons !*
> *C : Le week-end on est arrivé on a rempli le garage…*
> *A : On a fait ça un mercredi ! On a déménagé un mercredi et vous vous aviez faits avec Serge… Et en une après-midi quasiment…*
> *C : Le mercredi soir on était une dizaine ou une quinzaine là, 4-5 voitures…*
> *A : Le lendemain on a fait le ménage là-bas !*
> *C : ça s'est très bien passé.*
> *A : On est tombé sur des gens… Tout s'est bien passé !*
> *C : oui on leur a pas donné le choix non plus ! Mais bon…*
> *A : Non mais il était sympa, il était cool quand même ! »*

Dans ce parcours, le déménagement correspond à une succession d'étapes qui se sont bien enchaînées dans une temporalité courte, parfois par leurs initiatives (ils ont demandé au futur propriétaire qui a accepté de prendre possession des lieux une semaine après la date prévue), parfois par « chance déclenchée » (ils étaient très actifs dans les recherches) ou encore par hasard. Leur entourage a également été d'un grand soutien puisqu'ils étaient nombreux à aider au déménagement. En une semaine donc, la transition - du moins physique - avait eu lieu. L'appropriation de la nouvelle maison commence, plus difficile ici pour les deux enfants cadets que pour les parents, puisqu'ils subissent ce changement sans avoir eu le choix de ce déménagement. Néanmoins, les objets familiers peuvent aider lors de l'appropriation. Comme le dit Yveline Rey, les objets familiers *« sont ainsi partie intégrante de l'identité de la maison et de celle de ses occupants (la maisonnée), de ceux qui y demeurent, de ceux qui ne font qu'y passer. Ils ont en outre un rapport étroit avec l'ordre, le désordre, l'équilibre et l'évolution »* (Rey, 2006, p. 67). Les photos des maisons d'Agnès et Christophe, permettent de montrer le même univers que l'on retrouve d'une maison à l'autre, notamment par les objets et la décoration.

Figure 74 - La première maison d'Agnès et Christophe.
Source : Agnès, 2017

Figure 75 – La seconde maison d'Agnès et Christophe, avec des ambiances similaires.
Source : Agnès, 2019

M. Rautenberg affirme : *« qu'il soit porteur de désordres ou d'espoirs, le déménagement se révèle être constructeur d'une nouvelle quotidienneté. Il génère des transformations d'une culture domestique reposant principalement sur l'usage des objets et d'un espace lentement apprivoisé, et sur l'attachement à un décor »* (Rautenberg, 1989, p. 59). Ici, la nouvelle quotidienneté inclut, en partie, de moins se déplacer, de rester un peu plus chez soi, à la maison, de partir depuis la maison pour aller courir au bord de mer… Mais aussi de pouvoir de nouveau aller chercher sereinement son courrier à pied - chose qu'Agnès n'osait même plus faire dans l'ancienne maison de peur de voir ses voisins -, ne plus avoir la boule au ventre en rentrant de vacances à l'idée que des arbres auront peut-être été coupés… Une relation sereine peut se créer avec les nouveaux voisins dans ce nouvel environnement. Dans leur ancien lieu-dit, ce sont les relations de voisinage qui ont déclenché la volonté de quitter les lieux. Ici, et avec un minimum de recul puisque l'entretien avec

eux a eu lieu un an et demi après l'emménagement et que toutes les saisons avaient donc défilé, ils ont eu le temps de s'acclimater à leur nouveau lieu de vie ; ils peuvent affirmer que la relation avec le voisinage est bonne pour le moment. Pour eux, la règle d'or est de ne pas être trop proches de ses voisins, ni physiquement ni au niveau relationnel ; garder une distance de sécurité leur apparaît primordial pour que tout se passe bien. Ici, cette distance permet *a priori* de vivre dans un environnement agréable, Christophe précise :

> *« Ici on n'entend rien ! Là les voisins ici ce sont des gens de Haute-Savoie ! Donc là ils sont arrivés au mois de juillet ils vont repartir fin août ! Le monsieur là ici c'est le seul vis-à-vis qu'on a là avec la fenêtre, le velux, il fait pas de bruit, il vit de l'autre côté de la maison donc on le voit très peu ! Voilà ! Puis c'est une ambiance de quartier donc on entend les gens arriver chez eux, quand ils ont de la visite on les entend rigoler, faire des barbeuc… Mais c'est des bruits agréables ! C'est pas comme s'ils étaient chez nous comme les anciens voisins, où tu avais trois mètres entre le mur et le salon ! Donc si tu ouvrais la fenêtre du salon, elle, elle avait sa voiture derrière le mur, c'était chez toi ! Là c'est complètement différent. C'était trop près. »*

Malgré la méfiance qu'ils décrivent envers les relations de voisinage, Christophe était tout de même allé saluer les voisins dès leur arrivée dans le quartier. De plus, ils y connaissent plusieurs personnes, rencontrées à la suite de leur installation ou d'anciennes relations (notamment d'anciens voisins, qui ont eux aussi déménagé dans ce même quartier). Ils ont l'air d'apprécier l'initiative d'une fête de quartier en septembre à laquelle ils avaient prévu de se rendre (annulée exceptionnellement cette année à la suite d'un drame survenu dans le quartier). Ils analysent de près l'ancienne situation de voisinage : on sent que cela les a perturbés et a modifié leur manière de se comporter et de se représenter ces liens sociaux avec les voisins.

Si le parcours d'Agnès et de Christophe met en avant un déclencheur fort pour leur déménagement, à savoir la pénible relation avec les voisins qui a entraîné d'autres problèmes, tous les habitants ne paraissent pas avoir un motif précis pour déménager : pour certains, une opportunité qu'ils ont saisie sans avoir pensé auparavant à changer de lieu d'habitation, s'est présentée ; pour d'autres, c'est l'envie ou le besoin de plus d'espace ; pour d'autres encore, le but est de se rapprocher du lieu d'emploi ou de la famille ; certains souhaitent acheter ou faire construire une maison, etc. On ne change pas forcément radicalement, on n'est pas obligé de passer de l'appartement à la maison ou de la ville au *périurbain*. Certains déménagent d'une maison à l'autre dans une même commune, simplement pour d'autres raisons. Nous avons vu à travers ces deux parcours des différences. Précisons aussi à travers le commentaire de Gaëlle qu'un déménagement d'un appartement à une maison sert à profiter de plus d'espace[255] :

> *« L'envie d'avoir plus de place aussi, quand on a une maison… Là par exemple je vais avoir trois chambres dans la maison, c'est deux pièces où je peux mettre plein de choses. On peut mettre de tout… Je vais faire construire un garage, c'est pas prévu au départ mais j'aurai un garage ou un carport ou même une petite cabane je sais pas dans mon jardin, c'est pouvoir mettre de choses d'extérieur… Pour… S'offrir des choses*

[255] Notons que dans le Finistère, 50% des logements comptent 5 pièces ou plus, contre 35.3% en France métropolitaine (chiffres de 2016). De plus, en 2017, le nombre moyen de pièces dans une maison était de 5, contre 2.9 dans un appartement.

aussi, qu'on peut conserver. Tu vois par exemple là j'ai une tente, le truc tout bête, ben quand je suis en appartement je la mets où ! Donc à un moment donné elle a été chez moi parce que je l'utilisais donc elle était coincée entre le clic-clac dans la deuxième chambre et le mur, et après dès que j'avais plus besoin elle allait chez mes parents quoi. Alors que là ben je peux garder mes affaires et tout ranger. Et puis le fait d'être chez soi, on fait ce qu'on veut. »

La maison est souvent une priorité lors du déménagement, mais c'est aussi parfois le *périurbain* qui l'est, la combinaison des deux étant souvent largement préférée. D'ailleurs, Claire Fonticcelli l'évoque dans sa thèse de doctorat : la plupart de ses enquêtés sont dans un appartement en *périurbain*, mais par défaut ; on souhaite y vivre, et si on ne peut pas habiter dans une maison alors on n'a pas le choix que de résider en appartement (Fonticcelli, 2018).

2.3. Dans quelle mesure les raisons financières et économiques interviennent-elles dans les arbitrages des habitants ?

Nous ne pouvons faire l'impasse de l'aspect économique sur les territoires *périurbains*. Nous allons nous appuyer sur le pays de Brest en ce qui concerne les coûts immobiliers (à la fois concernant les terrains constructibles et maisons) et les mettre en parallèle avec le territoire nanto-nazairien, faisant lui aussi partie de la Bretagne « historique »[256]. Précisons en amont que la propriété est y importante, elle est inscrite sur le territoire et son accès y est recherché par les habitants. Plusieurs échelles seront ici abordées afin de rendre compte de cette réelle spécificité brestoise : celle ayant trait aux ressentis et explications habitantes ; celle de la Bretagne, dans une comparaison entre le Pays de Brest et la région de Nantes-Saint-Nazaire ; enfin, l'échelle nationale.

Une spécificité brestoise transparaît déjà dans les entretiens menés. Les habitants paraissent opérer moins un choix entre grande ville, et petite ville ou village de campagne, comme cela peut être le cas dans d'autres études sur de grandes métropoles - par exemple lors de travaux menés en Ile-de-France, région bien spécifique en ce qui concerne l'étude sur le *périurbain*[257] - qu'un choix parmi les différentes communes *périurbaines*, où les prix fluctuent beaucoup. Par exemple, un habitant décidera de s'installer à Lanrivoaré plutôt qu'à Saint-Renan - deux « petites villes » - du fait du prix et des contraintes financières, sans avoir jamais cherché à acheter un bien immobilier à Brest. Dans le Pays de Brest, les habitants paraissent donc plutôt hésiter entre différentes communes *périurbaines*, en partie selon le prix, qu'entre Brest et une autre commune, comme vu auparavant dans les parcours d'Agnès et de Christophe ou encore d'Émilie et de Raphaël (même si cette situation peut être vue, mais de manière moins fréquente dans les enquêtes réalisées). L'aspect financier pourra aussi jouer plutôt sur la maison en elle-même que sur la localisation. De plus, il apparaît que selon les habitudes, certains n'imagineraient même pas changer de Communauté de Communes lors d'un déménagement. Parfois, inconsciemment,

[256] Cf. les études des Notaires Bretons qui analysent les départements 29, 22, 56, 35 et 44.
[257] Nous pouvons notamment nous référer aux travaux menés dans les années 1990 par M. Berger sur Cergy-Pontoise ou Saint-Quentin en Yvelines, villes nouvelles, ou à ceux de L. Rougé dans le *périurbain* lointain de Toulouse.

les habitants n'iraient pas à l'Est de Brest et regardent uniquement à l'Ouest, par exemple, et dans une seule Communauté de Communes (ici le Pays d'Iroise), comme l'exemple de Marko :

> « - Et t'avais regardé que à Plougonvelin ?
> *M : Ouais, je voulais pas déménager d'ici. Je connais toutes les communes autour, c'est pas que… Mais il y a pas d'autres trucs… Ben au Conquet t'as quoi, t'as pas trop de plages en fait, ben t'as Blancs Sablons, mais pour moi c'est pas le Conquet les Blancs Sablons, tu dois aller en voiture, c'est pas à pied en fait la plage. T'as une petite plage à pied, mais laisse tomber c'est pas… T'as un port, mais le village il est… cool, mais t'as pas grand-chose de plus que ici, t'as un peu de bars mais t'as aussi les bars ici, les restos… Non. Après Locmaria-Plouzané, trop près du travail. Je voulais pas être près du travail. Et après il y a RIEN en fait à Locmaria Plouzané, il y a rien. Là tous les gens de Locmaria du travail ils viennent ici avec les enfants (sourire) toujours. Et après t'as aussi Ploumoguer, les gens en parlent beaucoup, mais c'est un peu loin.*
> - De la mer ?
> *M : De tout. Ben à Ploumoguer tu peux être à côté de la plage, mais déjà d'ici t'es à quoi… moi je suis à 20 minutes de Brest, Ploumoguer tu rajoutes direct 10 minutes en plus. Après je suis d'accord, 20 à 30 c'est pas énorme, mais après… pour les courtes distances….*
> - Et de l'autre côté tu n'avais pas du tout regardé ? Côté Est de Brest ?
> *M : Non, non non. Mais… je sais pas j'ai jamais regardé, là je pense c'est l'habitude en fait, j'aime bien ici, l'autre côté j'ai pas regardé. »*

Les prix sont variables selon les types de lieux : entre le littoral, le rétro-littoral, le rural, les communes attenantes à Brest, les pôles secondaires ou la métropole, on observe des différences. Notons que la ville de Brest n'est pas la commune la plus chère, mais sur cette carte (Figure 76), qui donne un ordre d'idées, les communes littorales de Plougonvelin, Le Conquet et Plougastel sont les plus chères.

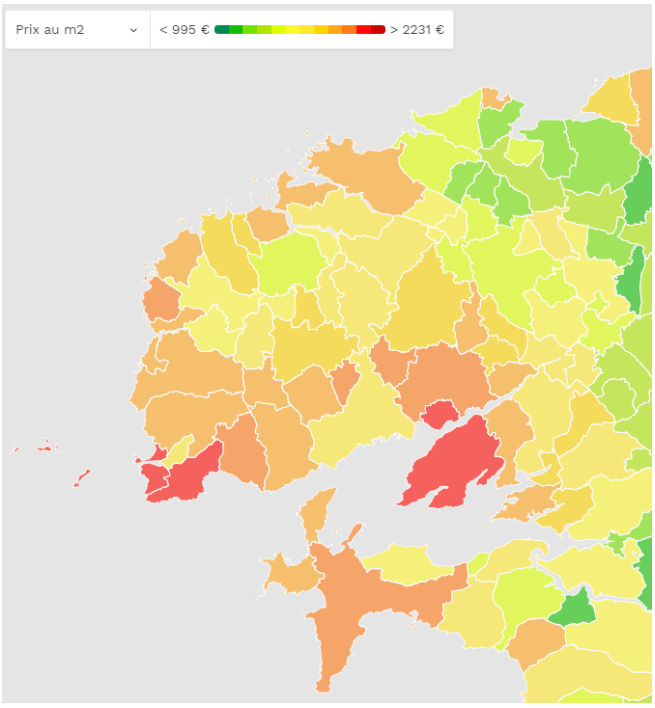


Figure 76 - Carte des prix moyens (m²) de l'immobilier dans le Pays de Brest. Source : MeilleursAgents.com[258], 2 octobre 2019

Les habitants précisent parfois, à ma demande, que leur choix de ne pas habiter et acheter à Brest n'était pas lié au prix, puisque selon les communes, les prix à Brest étaient moins élevés ; ils

[258] Notons que le site MeilleursAgents.com ne fait pas l'objet de recherches scientifiques sur le sujet, mais ceci est fait pour avoir un ordre d'idée et moins pour recueillir des informations très précises et poussées que pour avoir un regard sur les prix que les habitants peuvent voir affichés lors de leurs recherches.

auraient pu, s'ils le souhaitaient, acheter à Brest mais pas forcément le type de biens qu'ils souhaitaient, bien idéal pouvant être mis en priorité face à la localisation. Sophie explique :

> *« S : Vraiment on en a visité beaucoup, et on a commencé à se décourager parce que sur Brest et BMO ma foi… on retrouvait pas ce qu'on cherchait, on voulait pas trop de travaux, on souhaitait… Un peu la ville à la campagne c'est-à-dire ne pas être dans les axes passants mais avoir quand même les commodités…*
> - Oui, vous vouliez pas non plus être en plein centre-ville de Brest ?
> *S : Non, non non non. Et en fait on s'est rendu compte que malgré un budget qu'on pensait nous plutôt confortable, ben ce qu'on retrouvait c'était… ben des maisons avec quand même pas mal de travaux, et c'était pas de la déco quoi, c'était vraiment de la remise aux normes, électricité, des murs à faire tomber enfin voilà. […] Tout ça ça a fait que lui il cherchait vraiment tous azimuts et puis il a commencé à regarder un peu ici sur Landerneau, alors c'est vrai que c'était une ville dans laquelle on aimait venir se balader en fait, voilà, faire un peu les badauds, et puis bon… Il a vu cette maison en se disant ma foi, ça va pas le faire, c'est trop loin, mais… J'ai envie de me redonner un peu de baume au cœur et puis d'aller la visiter. Et il voulait y aller seul à base. Et puis je dis ben non non moi ça m'intéresse j'ai envie de voir… Il m'a dit mais tu vas perdre ton temps de toute façon on la prendra jamais. J'ai insisté je suis venue !*
> - Oui, lui c'était plus par curiosité ?
> *S : Ouais, et puis pour se redonner un peu de motivation, en se disant purée il existe quand même des choses, on n'est pas déconnant quoi ! Et donc… On l'a vu… Ma foi on a été plutôt… Plutôt assez conquis […] »*

Il faut bien prendre en compte le fait que l'offre concernant les maisons à Brest ne convient pas forcément à ces habitants : peu de terrains à vendre et de maisons relativement récentes mais plutôt avec beaucoup de travaux ; de plus, ils ne veulent pas acheter un appartement. La balance est donc à faire entre les différentes priorités : habiter dans une grande ville ou non, dans une maison ou dans un appartement[259] ?

Ce qui ressort dans les entretiens avec les habitants se confirme par les chiffres des études notariales - Baromètre immobilier des notaires[260] et site *immobilier.notaires.fr*. En effet, la ville de Brest n'est pas la plus chère du Pays de Brest, ni pour les achats de maisons, ni pour les achats de terrains. Entre les différentes Communautés de Communes (hors Brest Métropole), celle du Pays d'Iroise (CCPI) est la plus chère, et particulièrement Plougonvelin donc, commune littorale prisée, avec un prix médian de 208 000 euros[261] (ventes de maisons essentiellement de cinq pièces et plus).

[259] Nous mettrons ici de côté les prix immobiliers des appartements, nous concentrant sur les maisons et terrains constructibles.
[260] Le Baromètre immobilier des notaires est en ligne et présente *« tous les services immobiliers des notaires, depuis l'évaluation immobilière jusqu'à la vente, et met à [la] disposition des outils, des conseils… »* - sa source principale est le fichier Perval, baromètre de prix en matière immobilière. Il se présente sous la forme d'une base de données informatisées qui recense tout un ensemble de chiffres et d'estimations immobilières. Les biens immobiliers concernés par la base Perval englobent aussi bien les maisons et les appartements, que les immeubles non bâtis (terrains nus, lotissements...). La spécificité du fichier Perval est d'être à l'initiative de la profession notariale. Il s'agit d'une base de données immobilières qui recense les statistiques des transactions immobilières réalisées par les notaires. C'est donc un outil expert basé sur de la data de biens vendus effectifs.
[261] Le Baromètre immobilier des notaires, à date du 03.09.2019 - données non disponibles pour plusieurs communes.

De plus, les prix de Brest Métropole sont élevés, mais les communes environnantes le sont parfois bien plus que la ville de Brest elle-même : en moyenne 160 000 euros[262] pour une maison ancienne à Brest, et 182 000 euros pour l'agglomération brestoise[263]. Finalement, sur les huit communes de Brest Métropole, la ville de Brest est la moins chère. Ce sont les prix dans les communes de Plougastel et du Relecq-Kerhuon qui font augmenter la moyenne.

Notons un renversement par rapport à d'autres régions où la ville-centre est la plus chère. Par exemple, dans la région nanto-nazairienne, la ville de Nantes est bien plus chère que les autres - à l'exception d'une seule commune, Sautron). Le marché immobilier entre ville, *périurbain* et campagne semble moins tendu à Brest que dans d'autres régions françaises. En effet, la Bretagne et le Pays de Brest se démarquent à l'échelle nationale : les prix y sont relativement faibles, ce qui facilite l'accès à la propriété d'une maison pour un plus grand nombre d'habitants et pas que pour les habitants des classes aisées, mais aussi pour les habitants de la classe moyenne, sans trop de sacrifices. Avec les Pays de la Loire, la Bretagne est la région où l'écart de niveau de vie entre les ménages est le moins important. La Bretagne est aussi la région française où le taux de pauvreté est le plus faible (10,8 %)[264]. C'est donc une région médiane, la moins inégalitaire, avec « très peu de pauvres et très peu de riches », et avec un taux d'endettement faible.

Au-delà des achats de maisons « anciennes » ou nouvelles, qu'en est-il des achats de terrain, afin de réaliser une construction, désir également très répandu ? Certains habitants font le choix d'acheter un terrain puis, pour la plupart, de faire appel à un constructeur (de rares cas sont tout de même à noter où les habitants font appel à un architecte). Les constructeurs sont nombreux et très présents dans le marché du Pays de Brest, nous y reviendrons au chapitre suivant (p.317). Selon les communes, les terrains se font rares, ou à l'inverse les lotissements se développent aux abords de la ville, sur de nouveaux terrains qui peuvent être de petite taille, ce qui peut correspondre à de nouveaux modèles de famille, ou à des ménages moins nombreux. Les aspirations et loisirs sont aussi différents et certains habitants recherchent volontairement des petits terrains pour éviter de longs temps d'entretien.

Figure 77 – Terrain vendu (210 m²) et terrain à vendre (930m²) au Conquet (Pays de Brest). Source : André Colin, 2020 (gauche) et Nicole Colin, 2020 (droite)

[262] À noter que ces prix s'entendent sans les éventuels travaux nécessaires à la rénovation de la maison, qui sont parfois très conséquents.
[263] Le baromètre immobilier des notaires, à date du 03.09.2019.
[264] cf. étude « Pauvreté et précarité en Bretagne », INSEE, 2018

On voit donc bien ici le contexte particulier du Pays de Brest, avec des prix immobiliers relativement faibles et des terrains et maisons souvent plus chers en dehors de la ville de Brest, notamment à Brest Métropole (hors la ville de Brest) et la CCPI. Pour autant, plusieurs autres Communautés de Communes sont en moyenne moins chères qu'à Brest Métropole, telle que celle que la communauté de communes de Lesneven Côte des Légendes. Élément intéressant à noter lors de l'entretien avec Régine et Patrick qui vivent dans l'une de ces communes : lorsque je pose la question de l'aspect financier, je m'attends plutôt à une réponse disant qu'en venant dans cette commune, les prix seraient plus bas qu'autour de Brest par exemple. Mais eux comprennent la question dans l'autre sens, et m'expliquent qu'ici, dans le lotissement, certes, les prix étaient un peu plus élevés - par rapport à certaines maisons dans la campagne notamment - mais qu'au moins ils avaient d'autres avantages. Cela montre l'énorme détachement qu'ils ont par rapport à Brest, qui n'est pas pour eux un repère ou une référence :

> « - La raison financière c'était aussi un bon compromis ?
> *R : On s'était dit que le fait d'être près de l'école les enfants n'auraient pas besoin d'aller à la cantine, donc on gagnait de l'argent, par contre c'est vrai qu'on payait plus cher notre terrain que si on avait acheté dans les bourgs en dehors comme Kernouës… Donc notre terrain on l'a peut-être payé un peu plus cher au départ mais on savait qu'on gagnerait pour les enfants en confort. »*

Précisons aussi que les habitants soulignent le fait que le prix modéré de leur achat, qui était parfois « une bonne affaire », leur permet justement d'avoir une très bonne qualité de vie à côté, et de ne pas faire que rembourser leur prêt immobilier - phénomène noté essentiellement sur le terrain québécois mais aussi brestois. Par exemple, Stéphanie (Saint-Renan) part en voyage pendant toutes les vacances scolaires. Sonia (Québec), de son côté, explique :

> *« ça aurait pu arriver si par exemple on avait acheté la maison la plus chère qu'on est capable de se payer, là ça fait que le budget te permet plus de faire les autres activités, on était vraiment vraiment vraiment en dessous de ce que la banque nous disait qu'elle pouvait nous prêter (rires) On les a pas écouté du tout puis on est allé vraiment en bas… Et puis on a juste une voiture… ».*

***

Nous voyons donc que le marché immobilier permet aux habitants du pays de Brest, plus que dans d'autres régions, de pouvoir acheter un terrain ou une maison. Ce n'est donc pas le facteur principal lors de la recherche immobilière lors d'un déménagement, événement perturbateur dans le parcours. Voyons comment les habitants gèrent ces phases de transitions.

3) La (re)construction progressive du chez-soi et des habitudes individuelles, conjugales et familiales

3.1. L'appropriation de la maison dans l'espace et dans le temps : être *chez-soi*

> *« La maison sert à déployer notre subjectivité […] Notre maison est un lieu qui nous identifie. » (Eiguer, 2016, p. 17)*

Le déménagement suggère indéniablement un emménagement et donc une déconstruction et reconstruction non seulement en termes d'espaces et lieux de vie, mais aussi de l'identité de l'individu, de la famille, du couple, afin de toujours se créer un nouveau « chez-soi ». C'est une démarche itérative : il contribue à la construction de l'identité, qui se forge elle-même en partie grâce au « chez-soi ». M. Eleb en parle comme *« ce lieu où l'on fait ce que l'on veut, sans témoins autres que le cercle proche, où "l'on n'a de compte à rendre à personne" »* pour expliquer que la démarche de rencontrer les habitants à domicile, et donc de *« pénétrer dans leur espace privé »,* peut être laborieuse car elle demande à l'habitant de faire confiance à l'enquêteur, au chercheur (Eleb, 2002, p. 18). Reprenons des éléments de définition de l'identité tels que posés par M. Eleb dans l'ouvrage *Les 101 mots de l'habitat à l'usage de tous*, notion en lien direct avec la question du « chez-soi ». En effet, *« le lieu de la vie privée, le chez-soi participe au processus de construction de l'identité de soi »*. Un sens symbolique des objets et des « murs » est particulier à chaque habitant, qui fait un travail à la fois matériel et mental pour se définir, pour soi et pour les autres. Ce *« travail d'aménagement des lieux semble fondamental dans la mesure où il participe à construire, à modeler sa propre structure psychique, sa personnalité. »* L'habitat *« joue un rôle dans la stabilisation de l'identité, dans la mesure où, de plus, il fournit à l'habitant des repères spatio-temporels stables. »* Le chez-soi *« étaye cette identité mais permet aussi de la transformer car c'est toujours là qu'on laisse sa marque, que l'on travaille sur son histoire, sur son identité »* (Eleb, 2015, p. 83-85).

Notons bien que le chez-soi quotidien ne peut se limiter au strict périmètre de la maison (Bégout, 2005, p. 430). Bruce Bégout, dans *La découverte du quotidien,* explique :

> *« Reposons alors notre question : faut-il considérer le "chez soi" comme le centre rayonnant du monde quotidien ? Certainement pas. Si la tension entre le familier et l'étranger constitue l'essence de toute quotidienneté (ce que ce travail cherche à démontrer), alors le "chez soi" représente un quotidien inessentiel ; il trahit sa fonction, il se détourne de sa mission. Dans ces conditions le foyer doit être plutôt conçu comme ce minuscule coin du monde où l'imperceptible travail de domestication de l'étranger se détend pour un temps. Ce n'est pas le lieu d'où tout part, mais le lieu où je reviens chaque jour. Le pays natal, cette contrée aux frontières floues et flottantes, qui peut aller du quartier où l'on a toujours vécu jusqu'au territoire national lui-même, en passant par la ville ou la région, ne peut donc être la simple projection du "chez soi" dans le monde environnant. […] Dans ces conditions, le "chez soi" n'est pas le centre du monde quotidien, mais plutôt une station dans sa traversée qui permet à l'homme de restaurer ses forces. Loin d'être le noyau de la quotidienneté, il constitue un simple havre indispensable à la poursuite de son aventure. » (Bégout, 2005, p. 435-436)*

Le *chez-soi* serait une polarité centrale pour les habitants, pour nous référer au chapitre précédent. La maison pourrait finalement être le centre du chez-soi, dans cette continuité d'articulation d'échelles. Notons que nous ne pouvons en faire une généralité ; cela dépend des habitants et de leurs rapports à la maison. P. Amphoux et L. Mondada notent que le chez-soi peut devenir *« un rapport que le sujet recrée sans cesse avec les espaces qu'il parcourt, dans l'élaboration d'un sens qui n'est ni répétition ni identification, mais genèse de structures et de repères produisant un sentiment d'étrange familiarité »* (Amphoux et Mondada, 1989, p. 138), ce qui fait une nouvelle fois référence à cette familiarité dans le quotidien. De plus, le chez-soi apparaît comme le lieu

d'enchevêtrement de temporalités différentes (Amphoux et Mondada, 1989, p. 143). En effet, sa construction s'inscrit dans le temps et serait en constante évolution et modelage, et ne serait jamais quelque chose de figé ou terminé, tout comme le lieu de la maison. Certains habitants estiment qu'ils ont « toujours quelque chose à faire dans la maison » ; à la fois pour la maison, pour sa bonne conservation, entretien, ou remise en état, mais aussi et sûrement pour eux, pour leur construction personnelle. Elle peut transparaître dans le lieu de vie de la maison, vue comme un « cocon », une « coquille », ou un « refuge ».

Mais que signifie s'approprier cette habitation, cette maison, ces espaces intérieurs ? Pour M. Eleb, *« quand il s'agit de l'habitation, s'approprier c'est faire sien un espace présenté comme habitable en l'état, mais que l'on transforme pour y laisser sa marque, ses traces, y projeter des symboles. […] Dans l'habitation, l'appropriation des pièces, des coins, voire d'un fauteuil ou d'une place à table peut être une évidence liée au rôle assumé et accepté tacitement par les autres ou faire l'objet de longues discussions »* (Eleb, 2015, p. 13-14). On peut aussi la voir comme Perla Serfaty-Garzon dans le Dictionnaire de l'habitat et du logement : *« l'équipe d'Henri Raymond, étudiant l'habitat pavillonnaire, définira l'appropriation de l'habitat comme l'ensemble des pratiques et, en particulier, des marquages qui lui confèrent les qualités d'un lieu personnel. […] L'appropriation de l'habitat n'est pas un sous-produit mais l'aventure même de l'habiter »* (Brun, Segaud et Driant, 2003, p. 27-30). Concernant le lien entre appropriation et identification, P. Serfaty-Garzon précise que *« la maison appropriée recueille les choses, les événements et les actions du passé, le temps vécu de l'habitant et représente ainsi un témoignage de sa propre continuité. L'appropriation de la maison se révèle dans la tension entre le temps vécu et l'à-venir, elle est l'œuvre d'un habitant qui a confiance en sa capacité à se déprendre de ses propres murs et de ses propres actions sur son espace habité et d'assumer, si les circonstances l'exigent le dépassement de la perte de sa maison pour se projeter dans une nouvelle demeure »* (Brun, Segaud et Driant, 2003, p. 27-30).

L'appropriation peut se faire de manière douce et apaisée, comme de manière plus longue et difficile, si elle est due à un événement de vie marquant tel qu'un divorce, une séparation, le décès du conjoint… Cela peut équivaloir à un choc dans le parcours, s'il est imprévu, ou encore une désillusion ou un changement d'optique ; les habitants se heurtent alors à ce caractère incertain du parcours résidentiel. Le déménagement peut dans ce cas être mal perçu, mal vécu et subi. L'habitant doit faire preuve d'adaptation, soit de l'habitation actuelle ou d'une nouvelle ou encore d'un changement, d'un revirement de parcours. Certains habitants sont d'ailleurs conscients qu'un imprévu peut survenir, quand ils disent, en me parlant de leur parcours résidentiel futur : *« si un jour j'ai pas le choix »* (Carole), *« si fallait vraiment… »* (Samuel), *« Je vais toucher du bois on sait jamais hein ce que l'avenir réserve mais… »* (Sophie), etc. P. Sansot note que *« l'appropriation repose essentiellement sur le procès d'identification, qu'il y ait ou non modification de la réalité concernée. Je m'approprie ce à quoi j'aime m'identifier, ce que je consens à reconnaître comme mien […]. Nous situerions la notion d'appropriation plutôt du côté de la sphère affective que de l'agir »* (Sansot, 1976). En effet, les expériences vécues et subjectives sont largement liées à ces appropriations et sont donc à lire aussi par le biais de l'affectif, de l'émotionnel, et non pas uniquement par les gestes, les actes, les actions.

3.2. Quand le « chez-soi » n'est plus… (Ré)apprendre à l'être ailleurs et avec d'autres

Après leur déménagement à la suite de relations conflictuelles avec des voisins, Agnès me confie qu'elle retrouve enfin *« vraiment cette impression d'être chez-soi… »* qu'elle avait perdue dans son ancien lieu de vie. Mais cela peut passer par de longs, voire de douloureux processus pour les habitants.

Le parcours de Stéphanie témoigne d'un changement non sans difficulté de parcours résidentiel, où de réels choix se mêlent à des événements concomitants subis et difficiles. Stéphanie a 38 ans, est professeur des écoles, et vit en couple ; elle a deux enfants, tout comme son conjoint qui en a deux également. Son parcours social, personnel mais aussi résidentiel connaît plusieurs rebondissements, virages, inflexions ces dernières années : en effet, une séparation conjugale et la construction d'un nouveau couple et d'un nouveau modèle familial ont complexifié son parcours de vie. Nous reprendrons ici le parcours résidentiel de Stéphanie dans son ensemble, avant d'arriver à ces moments plus récents de transition, d'articulation entre plusieurs habitations et donc de modes de vie avec des appropriations et une reconstruction personnelle, conjugale et familiale à effectuer.

Enfant, Stéphanie a vécu dans une maison à Landerneau jusqu'à ses deux ans, puis dans une autre maison, à Saint-Renan cette fois, jusqu'à ses vingt ans (1999). Elle a ensuite emménagé avec son ex-mari (le père de ses enfants qui naîtront en 2003 et 2006) à Brest en appartement, avant de rechanger d'appartement pour un duplex avec une grande terrasse qu'elle *« adorait »*. Ils ont ensuite acheté une maison à Brest, sur la volonté essentiellement de son ex-mari, avant d'en faire construire une à Saint-Renan en 2007. En effet, elle a voulu quitter Brest car elle mettait une demi-heure à parcourir trois kilomètres pour conduire sa fille à l'école, à cause des embouteillages. Cela ne lui convenait plus, elle ne voulait pas que ses enfants subissent ces trajets, entre autres. Elle a souhaité revenir vivre à Saint-Renan, notamment pour que ses enfants soient proches géographiquement de leurs grands-parents, par contraste avec sa propre enfance : elle avait souffert de très peu voir les siens, qui habitaient loin de chez elle. Elle ne le formule pas ainsi, mais voulait peut-être elle aussi habiter plus proche de ses parents, qu'elle semble voir relativement souvent.

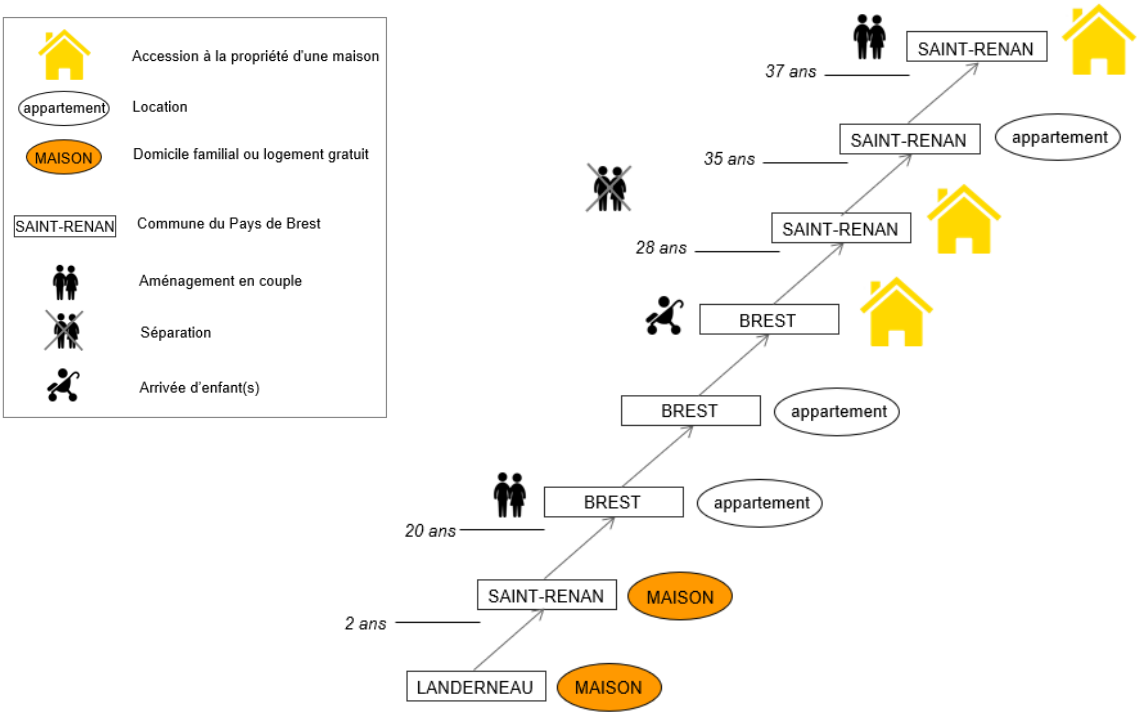


Figure 78 - Parcours résidentiel de Stéphanie (Pays de Brest).
Source : Florie Colin, 2019

Il existe souvent des reports positifs ou négatifs de son enfance à sa vie future : nous reproduisons ce que nous avons vécu si cela a plu, nous faisons en sorte de produire pour nos enfants ce que nous aurions souhaité avoir personnellement, comme vu précédemment. Ici, n'est-ce pas finalement à la fois pour ses enfants mais peut-être aussi pour elle qu'elle voulait revenir vivre dans sa commune d'enfance ? Bien que ce déménagement l'ait beaucoup éloigné de son travail car elle travaillait alors dans une petite commune à quarante minutes de Saint-Renan et à trente minutes de Brest, elle ne regrette pas son choix. Elle a changé d'emploi entre-temps et maintenant elle est à « sept minutes » de son lieu de travail, me dit-elle fièrement, en riant de sa précision, et tient beaucoup à cette proximité. Elle garde un très bon souvenir d'enfance et d'adolescence de sa vie à Saint-Renan :

> *« S : Et Saint-Renan j'aimais beaucoup parce que j'ai adoré vivre à Saint-Renan. Autant sur les activités sportives que sur… Enfin… Je trouve qu'il y a vraiment tout ! Ouais… Pour les activités, les écoles, les transports ensuite c'est facile pour aller à Brest. Et les enfants peuvent être autonomes, enfin… Je trouve qu'il y a une sécurité. J'ai vraiment adoré mon adolescence ici, mon enfance et mon adolescence. »*

Ils resteront quelques années en famille dans cette maison, jusqu'à leur séparation en 2014. Surviennent alors des phases difficiles à gérer dans son parcours social et résidentiel. En effet, durant un an, l'ancien couple gardera la maison et ils iront à tour de rôle dans celle-ci, se relayant pour être avec les enfants. Elle se sent alors « SDF » pendant cette année-là, entre valises à faire, logements en alternance chez ses parents, chez des amis, et dans son ancienne maison où elle ne se sent plus chez elle. Cette période est d'ailleurs encore douloureuse à évoquer, ce que je ressens fortement lorsqu'elle m'en parle, recroquevillée sur sa chaise et hésitante dans ses propos.

Dominique Desjeux évoque ce *« débranchement identitaire »* qui peut avoir lieu lors de cette situation de transit (Desjeux, Monjaret et Taponier, 1998, p. 131).

> « - Parce que la maison pour vous c'est… Quel rapport vous avez avec votre maison ? Est-ce que vous aimez vraiment être dans votre maison ou c'est plus parce qu'il faut bien avoir un endroit pour vivre… Vous êtes attachée à votre maison ? Après c'est récent aussi ici…
> *S : Alors c'est compliqué parce qu'en fait mon ancienne maison, j'ai eu énormément de mal, la dernière, à faire le deuil. Et je pensais pas. Mais j'avais tracé les plans de la m… Enfin c'était une construction, j'avais passé énormément de temps à tracer les plans… (pause, baille) C'était insupportable… Oui c'était insupportable pour moi d'y rester donc… Parce qu'on a fait un an de garde alternée dans la maison. C'est nous qui venions chez nous. En attendant de la vendre. Donc j'ai fait un an de valise. Ça a été très très dur, cette période.*
> - Donc vous vous relayiez dans la maison ?
> *S : Oui. (Pause) C'était très… Ouais ça a pas été une période facile. Et… Et j'ai… (pause) et du coup ben j'ai eu besoin de passer beaucoup… Notamment, enfin mon appartement ouais, enfin bon… Après je me suis mise quand j'ai eu à nouveau un chez moi j'ai pu… Je suis revenue le midi. Chose qu'avant je faisais pas. J'avais besoin d'être… Chez moi. Parce que ça y est j'avais à nouveau un chez-moi. Oui.*
> - Oui parce que pendant un moment c'était… Un entre-deux ?
> *S : Oui, Parce que j'avais mon chez-moi mais je me sentais pas chez-moi parce que ça se passait pas bien avec mon ex-mari, j'allais vivre chez mes parents après quand… Ou chez des amis, enfin voilà.*
> - Oui, vous n'étiez pas fixée à un endroit.
> *S : Non. Je me suis sentie SDF (sourire) pendant, un an. (Pause) Donc du coup j'ai eu beaucoup de mal avec cette maison ici quand je suis arrivée.*
> - Pour vous habituer ?
> *S : Oui, pour la décorer… Enfin d'ailleurs elle est pas décorée. Euh… à aimer y vivre en fait. (Pause) Ça a dû mettre six mois pour que je sois bien dans la maison. »*

S'il lui était insupportable de rester dans cette maison, la quitter et en « faire le deuil » est tout aussi difficile. Des contradictions, des désirs paradoxaux s'entrechoquent, difficiles à gérer. C'est un positionnement personnel et un rapport à l'espace, au « chez-soi » douloureux qui agit alors. Des (non ?)-choix sont pris et faits à ce moment de tournant dans sa vie, en considérant ce qui serait le « mieux pour tout le monde ». Ne plus avoir de chez-soi pendant une année, perdre des repères et donc son identité, sont dus ici à ce déménagement dans un contexte difficile autour du fait de l'absence de « ré-emménagement » immédiat. Elle va finalement louer un appartement à Saint-Renan, où la création d'un nouveau quotidien va l'aider : elle rentre alors tous les midis chez elle, dans ce nouveau « chez-soi », qu'elle s'approprie notamment par le temps passé conséquent à l'intérieur du logement, à la fois nécessaire et désiré. Un certain soulagement sous-jacent doit exister mais qui prend du temps, et la reconstruction de l'identité se fait sur un temps long, quoi qu'il advienne.

Cette recomposition familiale a aussi affecté ses relations amicales, et elle s'investit également moins qu'avant (par exemple dans les associations de parents d'élèves dans lesquelles, mariée, elle était très investie). Cette identité sociale se retrouvera donc également perturbée : *« De toute*

façon quand je me suis séparée j'ai coupé beaucoup… Ma vie a changé complètement. J'ai perdu énormément d'amis ».

Puis le projet d'habiter et d'acheter ensemble avec son nouveau compagnon vient alors petit à petit s'immiscer dans les esprits. Stéphanie ne se sent pas prête, elle trouve « trop tôt », mais se laisse tout de même convaincre, à la fois par son compagnon et par les enfants. Les recherches débutent alors, mais ils n'ont pas les mêmes critères. Elle sera une fois de plus intransigeante sur le fait de rester vivre à Saint-Renan, malgré le souhait de son compagnon de s'éloigner un peu plus encore de cette commune, ayant des tarifs relativement élevés, afin d'avoir une grande maison et un grand terrain à des prix plus accessibles. Elle souhaite une fois de plus être à Saint-Renan surtout par rapport à ses enfants, et aussi car les autres parents y sont : *« c'était plus simple de rester ici »*. Son compagnon trouve alors une grande maison de 180m² des années 1970, avec beaucoup de travaux à effectuer, dans laquelle elle n'arrivait pas du tout à se projeter. Lui y arrivait et elle me dira finalement qu'il a *« bien choisi »*.

> « - Et donc là vous avez acheté, il y a un an donc, et quand vous avez cherché, comment vous avez procédé ?
> *S : Euh… ça a été compliqué, très compliqué parce qu'on n'avait pas du tout les mêmes souhaits ! Avec mon compagnon. Lui voulait quelque chose de très très grand, de l'espace, un hangar… pour… Voilà. Moi je détestais la rénovation, je voulais plutôt quelque chose de neuf, je voulais pas de travaux, pas de rénovation. Donc… Les critères n'étaient pas du tout du tout les mêmes. Lui aurait aimé être ailleurs du coup, par rapport au prix du marché, c'était en dehors de Saint-Renan c'est sûr. Mais re par rapport aux enfants, il était hors de question… Enfin je voulais pas qu'ils quittent leur collège, et je voulais pas être esclave non plus d'eux, à les amener partout, donc du coup. Je n'ai retenu plus qu'un critère : Saint-Renan. Donc après le choix de la maison ben… Il fallait que… c'était pas mes goûts ici. »*

Figure 79 - Nouvelle maison de Stéphanie et son conjoint (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

Ils se laissent alors trois mois le temps de leurs deux préavis de location (elle à Saint-Renan, lui à Brélès[265]) pour remettre la maison à neuf et effectuer les nombreux travaux nécessaires d'électricité, de plomberie, de réaménagement des espaces intérieurs ce qui sera une étape douloureuse pour elle, voire une épreuve, même si elle est maintenant satisfaite. *« Le déménagement est synonyme de changement de vie. Et c'est un peu comme si pour arriver à une vie meilleure, il fallait passer par des épreuves »* (Desjeux, Monjaret et Taponier, 1998, p. 161).

> *«* - Et maintenant vous êtes contente ?
> *S : Très contente. Même si… Les trois premiers… Enfin du coup comme on était tous les deux en location on s'est donné les trois mois de préavis pour refaire la maison. Et donc c'était juin juillet août et ça a été très très difficile. (Pause)*
> - Et passé ces trois mois-là, pour vous ensuite c'était plus facile d'imaginer votre vie ici ?
> *S : Oui. (Pause) Même si moi, la vie en… C'était trop tôt pour moi pour vivre à six. Mais il voulait quitter sa location et bon c'était un choix… Soit on achetait à deux soit… On faisait… (pause)*
> - Et donc là pour les enfants c'est une semaine une semaine ?
> *S : Oui. C'est les enfants qui ont poussé un peu à acheter enfin qu'on vive ensemble quoi.*
> - Et donc là depuis un an ça se passe bien aussi entre les enfants ?
> *S : Oui ben après c'est comme une grande fratrie hein, il y en a deux pour qui c'est plus dur quoi. Les deux plus jeunes en fait. Enfin mon plus jeune et son plus jeune. »*

Les enfants ressentaient peut-être ce besoin de se sentir en lien, comme l'évoque I. Bertaux-Wiame : *« Témoin des existences familiales, le logement est aussi une condition nécessaire pour vivre en famille. Les pratiques familiales ont besoin de ce cadre matériel pour y inscrire leurs traces, sinon les relations familiales s'épuisent, les liens se délient »* (Bertaux-Wiame, 1995, p. 166).

Notre rencontre a lieu tout juste un an après son emménagement dans cette maison. On sent cette difficile appropriation des lieux, la sensation de se sentir « inconnue » partout, de ne pas se sentir bien dans un lieu, d'être étrangère à chaque endroit. Reprendre ses marques dans de nouveaux lieux mais aussi avec de nouvelles personnes a pris du temps pour Stéphanie. Toutefois, progressivement, la confiance revient, à la fois pour son identité propre et dans ses lieux de vie : être bien pour soi, être bien chez soi. La nécessité et l'envie de recréer un quotidien, de nouvelles habitudes, entouré de nouvelles personnes permet une acceptation de son nouveau milieu de vie. Il faut accepter de laisser du temps pour comprendre son nouveau rythme mais aussi celui des autres. Le passage suivant illustre les rythmes différents qui s'entrechoquent et une réadaptation que chacun doit adopter pour trouver un nouveau rythme, celui de la nouvelle composition familiale. Les habitudes alimentaires en sont un bon exemple. Ces rythmes sont tout de même établis et fixés en avance : l'alternance de rythme se fait une semaine sur deux (garde alternée des enfants des deux côtés), donc une semaine le couple est seul, puis la semaine d'après, le ménage est composé de six personnes (deux adultes et quatre enfants). Des constructions identitaires se forgent alors dans un même lieu.

> *« S : […] Les courses, une fois par semaine à Carrefour le jeudi soir avant que les enfants n'arrivent (rires). Euh… Donc ça c'est grosses courses quand les enfants arrivent et puis*

[265] Commune de moins de 1000 habitants, rurale, à 10 km au nord-ouest de Saint-Renan.

pas du tout le même fonctionnement quand on est qu'à deux. Il y a plus… Quand il y a les enfants, j'aime bien qu'ils aient tout quand ils arrivent. Euh… Qu'il y ait un rythme régulier, et puis ben quand on se retrouve qu'à deux c'est plus du tout un rythme régulier. (Pause) On rigole en parlant des frigos SUPER-pleins quand il y a des enfants et SUPER-vides quand il n'y a pas d'enfants. C'était très flagrant quand je vivais seule avec les enfants, quand j'ai commencé la garde alternée. On mange les restes, des enfants. (Rires) Et on sait pas quoi s'acheter quand on est seul !
- Oui, en plus quand vous êtes six ça fait des grosses courses j'imagine !
S : Oui, ça m'a bouleversée parce que c'était parce que eux c'est des tout-petits… À trois, j'ai des tout petits mangeurs et eux c'est des… Goinfres. Donc il a fallu mettre beaucoup beaucoup de choses en place parce qu'on n'a pas du tout les mêmes façons de vivre, les mêmes manières de vivre. (Pause) Le grignotage quotidien dans la journée… Et comme moi justement les courses… Enfin j'essaye pour pas être débordée financièrement, enfin… Pour pas être… De faire les courses qu'une fois par semaine, donc ne pas manger tous les gâteaux… Et ça c'était… En trois jours il y avait plus rien. Et c'est… C'est quelque chose qu'eux n'avaient pas, mon compagnon avec sa femme ne faisaient pas ça. Des douceurs, enfin voilà. Et moi j'en achète systématiquement des douceurs, du chocolat, des gâteaux mais une tablette, deux paquets de gâteaux. C'est occasionnel. Et les miens savaient, mais pas les siens. Donc les siens mangeaient tout d'un coup.
- Donc c'était un nouveau rythme finalement à mettre en place.
S : Ouais. C'est chouette parce qu'ils ont bien… Ça a mis deux trois mois mais… »

Les places à prendre par chacun permettent de (re)construire son « soi » mais aussi l'identité à la fois de la personne, des conjoints, des parents et des enfants, et de la famille « ensemble », dans une coexistence spatiale (Singly, 1998). Ces places peuvent évoluer dans le temps. En effet, *« aujourd'hui, les relations familiales ne sont plus fixées à l'avance puisque l'individu façonne tout au long de sa vie son entourage de parents et de proches en jouant sur l'espace, les distances et les proximités »* (Bonvalet et Lelièvre, 2012, p. 11). Reprendre d'autres habitudes, dans une nouvelle constitution de maisonnée (avec ses enfants mais aussi ceux du conjoint) pose la question de la place de chacun dans la maison, dans la gestion du quotidien, des tâches ménagères, des envies, des exigences de chacun. Finalement, *« déménager, c'est rompre un ensemble de liens et renoncer à un horizon familier pour en tisser un autre, nécessairement inconnu »* (Besse, 2013, p. 131).

À ce propos, l'exemple de Gildas et sa famille est également parlant. En effet, ils reviennent vivre dans leur maison à Saint-Renan après trois ans à La Réunion, dans ce même lieu qu'ils ont déjà habité durant plusieurs années et essaient donc d'y retrouver un quotidien. Un processus de réadaptation débute alors, car même si c'est un lieu familier, reprendre leurs marques prend un peu de temps. Il faut de nouveau s'approprier les lieux et y recréer d'anciennes ou de nouvelles habitudes.

3.3. Les habitudes, constitutives du quotidien : du sens commun au concept

En effet, les habitudes font pleinement partie de la vie quotidienne. Voyons alors de quoi il en retourne.

« L'habitude constitue, pour une bonne part, le vaste continent de ces pratiques récurrentes qui peuplent notre quotidien. » (Alonso-Aldama et Bertin, 2010, p. 5)

Diverses habitudes habitantes existent et peuvent être ancrées dans un parcours. Plusieurs sont apparues dans les entretiens, tant autour de Brest que de Québec : l'habitude de prendre la voiture pour se rendre au travail ou à son activité sportive, d'aller voir un film dans ce cinéma, de dîner en famille à telle heure dans la salle à manger, de boire le thé sur sa terrasse après le repas, etc. Nous allons revenir plus en détail sur ces habitudes qui font partie du quotidien et en définissent certains aspects. Déjà en 1968, Paul Guillaume écrivait *La formation des habitudes* ; il y évoquait le fait que les habitudes ne reposent pas que sur de simples instincts (Guillaume, 1968, p. 3), détaillait la notion de répétition et de transfert et insistait sur le fait qu'habitude et effort n'avaient pas forcément de liens. Ces habitudes et leurs caractéristiques sont bien présentes dans les vies quotidiennes des habitants. D'ailleurs, Bruce Bégout affirme que *« l'habitude est le principe constitutif de la quotidianisation »* (Bégout, 2005, p. 360).

Des habitudes multiples

Pierre Bourdieu parlait d'habitus, qui signifie *« […] ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes »* et qui serait *« quelque chose de puissamment générateur »* (Bourdieu, 2016 [1981], p. 84-85). Il en parle comme d'un capital et comme un produit de conditionnements. Certains auteurs, comme L. Cailly et R. Dodier, reprennent ce concept concernant les modes d'habiter des espaces *périurbains*, insistant sur le fait qu'il existe une *« opposition entre un habitus populaire centré sur des valeurs familiales et villageoises et un habitus cultivé valorisant l'urbanité et des formes de distinction »* (Cailly et Dodier, 2007). Nous pouvons aussi nous appuyer sur la définition de Xavier Molénat, qui précise que le concept d'habitus désigne *« généralement* ***l'ensemble des manières de penser et d'agir que nous acquérons au cours de notre socialisation,*** *essentiellement durant la prime enfance. Émile Durkheim l'utilise pour désigner les* ***façons d'être homogènes et stables*** *que l'on trouve dans des sociétés fermées comme les "sociétés traditionnelles" ou, pour les sociétés modernes, dans les univers clos comme les monastères ou les internats. Chez ces auteurs (excepté Aristote), le concept d'habitus reste cependant secondaire.* ***C'est le sociologue Pierre Bourdieu* qui va lui faire jouer un rôle théorique prépondérant.*** *Ce dernier reprend la définition classique de l'habitus, mais la systématise. Dans son acception, c'est* ***un ensemble "de dispositions durables, génératrices de pratiques et de représentations", acquises au cours de l'histoire individuelle.*** *Chez P. Bourdieu, l'habitus désigne donc* ***l'ensemble des manières d'agir, penser et sentir que l'individu incorpore au cours de sa socialisation.*** *Cet habitus est façonné par les conditions de sa production : l'habitus d'un fils d'ouvrier n'est pas celui d'une fille de patron ou d'enseignant. Il n'est pas qu'un ensemble de normes, il est aussi un moyen d'action, qui permet de créer, de développer des stratégies* » (Molénat, 2009, p. 234).

Néanmoins, nous préférerons ici utiliser le concept d'habitude plutôt que d'habitus, sa définition soulignant aussi son *« caractère homogène (et homogénéisant) ou unitaire (et unificateur) »* (Lahire, 2006, p. 526), en plus de sa transférabilité, ce qui ne correspond pas à l'enquête menée. Le concept d'habitude, terme d'ailleurs issu des paroles habitantes comme vu juste avant, nous permettra de montrer qu'elles peuvent comporter des pratiques créatives, sans pour autant s'y limiter. Le concept d'habitude permet aussi de mieux rendre compte de l'homme pluriel. Comme le souligne J.-C. Kaufmann, *« à l'encontre de l'habitus homogène, la contradiction est au cœur de la*

définition de l'habitude » (Kaufmann, 2001, p. 163). Les échanges avec les habitants rencontrés mettent effectivement en avant des contradictions dans leurs pratiques et habitudes des expériences présentes comme vu précédemment.

J.-M. Besse parle de son côté des habitudes en regard de l'habiter *: « **Habiter, dit-on, c'est avoir des habitudes***[266]*. Être porté, structuré, par ses habitudes. Nos habitudes, c'est un ensemble organisé de rythmes spatiaux et temporels, ce sont surtout des répétitions, des gestes qui reviennent, un sillage depuis longtemps fréquenté »* (Besse, 2013, p. 226). Les habitudes ne sont pas uniquement des gestes et répétitions, elles sont bien plus. J.-C. Kaufmann élargit justement ce concept : *« Car là est toute la richesse de l'habitude (et sa particularité comparée à l'habitus) : elle est en même temps un **schème enregistrant la mémoire sociale**, inscrit dans des processus infiniment larges, puissants et mobiles, et un **schème incorporé**, inscrit sous une forme pouvant s'exprimer en gestes, concrets, observables par l'enquêteur »* (Kaufmann, 2001, p. 157). Nous serons ici vigilants, tout comme J.-C. Kaufmann, à ne pas confondre l'habitude-concept et le sens commun de ce terme (Kaufmann, 2001), sens commun qui définirait l'habitude simplement comme *« une manière usuelle d'être, de sentir ou de faire »*[267].

Claude Romano défend l'idée que l'habitude regrouperait plusieurs phénomènes irréductibles les uns des autres, et qu'on ne peut restreindre : l'habitude a, d'un côté, une spontanéité inventive et, de l'autre, un répertoire stéréotypé de gestes accomplis totalement à l'identique (Romano, 2011). Nous allons souscrire à ces idées et nous pouvons donc nous référer à ces propos pour les paragraphes à venir. Parmi les habitudes, nous pourrions décliner plusieurs types : l'accoutumance, la routine, l'aptitude acquise. Il y a ensuite la transposition, qui *« consiste dans la capacité à adapter spontanément une habitude à un nouveau contexte »* et le transfert, qui est *« le processus par lequel la possession d'une habitude antérieure facilite l'acquisition d'une nouvelle habitude »* (Romano, 2011, p. 190).

L'accoutumance est un processus d'habituation passif, par exemple lorsqu'il s'agit de climats rigoureux. Le conjoint d'Alice, Sébastien, évoque ce type d'habitude-accoutumance, qui peut prendre du temps, voire ne pas arriver dans l'imaginaire : *« L'hiver, tu t'y habitues jamais »*, même si dans les faits, cette habitude est présente. En effet, il est français et installé à Québec depuis plus de dix ans. L'accoutumance peut fonctionner pour différents types d'environnements, par exemple : *« un appartement dans lequel nous venons d'emménager : peu à peu les lieux nous deviennent familiers, ils perdent cette étrangeté inhospitalière. […] Les choses, les meubles acquièrent une valeur accueillante qui résultent de nos mouvements au milieu d'eux ».* Elle naît d'une répétition, mais pas nécessairement de celle d'une action (Romano, 2011, p. 191).

La routine correspond aux horaires relativement stables, aux itinéraires semblables, aux mêmes moyens de transport, aux habitudes d'hygiène, de sommeil, d'alimentation (Romano, 2011, p. 191). Ce qui est routinier relève nécessairement de pratiques venant de l'initiative de chacun. L'individu peut décider de renoncer, de changer une routine même si ce n'est pas facile et que cela peut demander beaucoup d'efforts. Nous le voyons chez les enquêtés concernant l'habitude

[266] Notons, à cette occasion, la proximité étymologique entre habitant et habitude.
[267] D'après le Centre national de ressources textuelles et lexicales.

d'utiliser la voiture par exemple. *« Nous tenons à une habitude parce qu'elle est agréable, mais aussi par manque d'imagination, par paresse, par conformisme, par crainte du changement. »* Pour bien comprendre, précisons, comme le dit C. Romano, que la routine ne *provient* pas d'une répétition d'actions semblables, elle *est* cette répétition ; il n'y a routine que si la répétition de l'action est contingente, si on peut aussi s'en abstenir. Les efforts à fournir sont plus importants pour changer les routines que pour les conserver. Nous entendrons donc ici la routine de cette manière, qui n'a pas ici la définition péjorative qui prend parfois le dessus, vue comme une simple action mécanique par exemple, qui correspond là encore à une définition du sens commun plus que du concept.

L'aptitude requiert, quant à elle, des capacités pratiques, des habiletés et des compétences, dans l'idée d'acquisition d'une capacité nouvelle (Romano, 2011, p. 193), en plus de la répétition inhérente et souvent volontaire. *« L'apprentissage est ici à l'opposé de la routine, progrès et invention continuels. »* La différence avec la routine, qui est exercée de manière routinière, est que l'aptitude peut *« être exercée de multiples façons, avec tout un spectre de variations, tout un gradient d'improvisation et de liberté ».* De plus, l'aptitude n'est ni un automatisme ni un mécanisme (Romano, 2011, p. 94).

C. Romano, dans la dernière partie de son article, parle d'habitude comme participant à la liberté : *« L'"habitude", tout au moins dans l'un de ses sens principaux, serait le terreau germinatif d'une liberté, et nullement ce qui l'atrophie et l'étouffe »* (Romano, 2011, p. 203). Les habitudes-aptitudes pourraient faire évoluer les pratiques ; elles participent à la liberté des habitants : de plus, cela les rend évolutives et non pas figées. Les habitudes sont donc bien déclinées de plusieurs façons, entre accoutumance, routines, aptitudes. Elles transparaissent alors dans les vies quotidiennes habitantes et dans leurs pratiques, et s'inscrivent aussi dans les étapes des parcours résidentiels.

Précisons aussi que P. Sansot défendait la thèse suivante : *« la vie quotidienne est beaucoup moins répétitive qu'on ne l'affirme et quand elle se déroule sur un fond de répétition nous avons affaire à une répétition moins banale et mortifère qu'il ne semble »* (Sansot, 2015, p. 87) : cette répétition *« ne prend pas toujours l'allure d'un mécanisme contraint ou d'un automatisme privé de signification »* (Sansot, 2015, p. 91).

La force de l'habitude pour les habitants

> *« L'espace habitable est l'espace des habitudes. Il n'y a de l'habiter que là où il y a des habitudes. L'habitude est la condition de possibilité de l'habitable. » (Chalas, 1996, p. 63)*

Avant tout, notons la proximité étymologique entre habiter, habitants et habitude. Pour Benoite Decup, *« s'il n'existe pas véritablement de lien étymologique entre les termes "habitude" et "habiter", cependant une proximité sémantique apparaît et attire l'œil de l'observateur attentif aux différentes définitions de l'"habiter". "Habiter" signifie demeurer, rester enclos, ralentir, répéter, s'installer, prendre racine, fixer les êtres et les choses à travers une série de rituels, de rôles, de routines ou d'habitudes »* (Decup, 1992, p. 73). T. Paquot précise néanmoins que *« le verbe "habiter" est emprunté au latin habitare, "avoir souvent", comme le précise son dérivé habitudo, qui donne en français "habitude", mais ce verbe veut aussi dire "demeurer".* » (Paquot, 2005, p. 50).

> « - Et pourtant toi tu étais de Saint-Renan, tu n'étais pas non plus juste à côté [de la mer] ?
> *C : Non. Mais j'allais petite avec mes parents. Et là vu que ma frangine elle est sur Lampaul-Plouarzel depuis quelques années, dès qu'on va chez elle ben hop on va à la mer. Et là encore c'est des habitudes. On est conditionné quand même… »*

Ici, Carole souligne elle-même la force des habitudes, au fur et à mesure de l'entretien, avec une capacité de réflexivité sur son propre quotidien. Le conditionnement dont elle parle pourrait être associé à cette phrase qui revient souvent lors des entretiens avec les habitants : *« on s'est jamais posé la question ».* Cela montre que certaines habitudes ne sont pas remises en cause, réinterrogées. Certaines habitudes de vie concernent le fait de voir et/ou de pratiquer un lieu : la mer pour certains (Murielle et Albert, qui précise d'ailleurs *« je crois qu'on s'habitue à ce que l'on a »*), le centre-ville de Québec pour d'autres (Brigitte et Éric), une ville et pas une autre (Marko). Voyons plus en détail le rapport aux habitudes de quelques habitants. Anne-Marie[268] vit depuis peu dans un condo à Québec, après avoir longtemps vécu dans une maison de banlieue avec son mari et son fils. Elle évoque celles qu'elle avait déjà lorsqu'elle était à l'Université, il y a 40 ans de cela, ou encore des *« habitudes plus urbaines »* qu'elle a prises depuis qu'elle vit en condo ; elle parle aussi du fait de, *« habituellement »*, prendre sa voiture pour faire l'épicerie ou encore de faire, *« habituellement »*, du ski de fond ou de la raquette l'hiver et de la randonnée l'été. Elle parle aussi des *« habitudes de vie »* quand elle compare Québec et Montréal, ville où vit son fils, et où elle possède un condo ; elle s'y rend donc régulièrement. Surtout, elle m'explique qu'elles ont changé moins du fait de son déménagement dans ce condo et de son nouveau lieu de vie que depuis le décès de son mari. Ce sont des habitudes plus liées au changement dans sa vie personnelle, de couple, de famille qu'au lieu de résidence.

Suzie et Alain (Québec), quant à eux, expriment aussi beaucoup d'habitudes lors de l'entretien, notamment concernant celles dans leur *« secteur »,* qu'ils ne veulent pas venir chambouler. Même si un boulevard s'est construit entre-temps près de leur maison, là encore ils se sont habitués, d'autant plus qu'ils le savaient en venant s'installer. L'important pour eux était essentiellement de pouvoir rester dans ce quartier, qu'ils connaissaient déjà fort bien, ce qui avait probablement vocation à les rassurer. D'ailleurs, à la question d'éventuellement retourner vivre en région (à la campagne), ils me répondent : *« Non. On est habitué. On est chez nous ici. »* Idem pour Albert et Murielle, qui étaient habitués au secteur de « Trégana »[269] depuis très longtemps, puisque les parents de Murielle y étaient déjà établis (résidence secondaire[270] dans un premier temps lors de l'enfance de Murielle, puis résidence principale) et Albert y passait également du temps étant jeune ; ils s'y sont alors installés. Les habitudes gardées depuis l'enfance et pas seulement depuis la période étudiante reviennent fréquemment. Françoise (Québec) me raconte : *« Là je vais marcher plus à Noël. Pour voir les décorations. Et on a même une espèce de tradition familiale qui*

[268] Anne-Marie a 62 ans et vit seule, étant veuve, dans ce condo depuis peu de temps, après avoir vécu avec son mari et son fils dans une maison non loin de son condo actuel, située dans Sainte-Foy. Elle songe à déménager à Montréal. Elle travaille encore. Elle fait partie du Conseil de Quartier de Saint-Louis. Elle a une voiture.
[269] Nom d'un lieu-dit de la commune de Locmaria-Plouzané, proche de Brest qui correspond également à la plage du même nom.
[270] Jusqu'en 1960, les résidences secondaires devenaient régulièrement des résidences principales en Bretagne qui peut être considérée comme une région attractive pour les retraités (Bonnin et de Villanova, 1999).

fait qu'on part en voiture ! On change de quartier, on se stationne quelque part puis on… On regarde un peu. […] Ma mère faisait ça avec moi quand j'étais petite puis j'ai gardé cette ***habitude****-là ».*
Annie (Brest) explique aussi :

> *« A : Oui moi j'aime bien la proximité de la mer ! Hmm (Pause) mais mon mari s'en fout ! (Rires)*
> - D'accord. Ah oui ! Lui il a moins besoin de ça, de cette proximité ?
> *A : Non mais il a pas besoin !*
> - Ah oui, du tout ?
> *A : Non, pas du tout. Non, euh… Ça c'est des questions d'habitude d'enfance, il a été élevé à Compiègne, euh… (pause)*
> - Oui alors que vous au Relecq-Kerhuon, j'imagine que vous alliez déjà aussi enfant à la mer ?
> *A : Oui, mes parents avaient une petite maison au Trez-Hir[271]… Voilà. »*

Par ailleurs, beaucoup d'habitudes concernent les transports, que ce soient les transports en commun, la voiture, le vélo ou les déplacements à pied. Suzie et Alain ont eu l'habitude de prendre l'autobus pour se rendre au travail, et de se déplacer à pied notamment pour les achats. Suzie précise d'ailleurs : *« moi je trouve ici qu'on est bien situé, on a beaucoup de services, je fais beaucoup de commissions à pied, on m'appelle la madame au sac ! J'ai toujours des sacs, je pars toujours avec un sac pour aller à la pharmacie… »* Ils évoquent aussi les différentes habitudes qui peuvent être instaurées chez d'autres personnes ; pour cela, ils me racontent une anecdote concernant les personnes qui n'étaient pas habituées à voir quelqu'un marcher. Leur fille qui n'était pas en auto mais à pied pour se rendre au travail, dans sa commune de résidence à Baie Saint-Paul[272], en a surpris plus d'un. D'autres habitants me racontent des anecdotes à ce propos, comme Jonathan et Marylin (Québec), qui m'expliquent que les personnes à pied ou en autobus sont loin d'être une majorité et sont donc remarquées :

> *« J : oh il y a des retraités quand même pas mal de ce côté-là. Puis aussi plusieurs immigrants. Des étudiants, ils ont le look, ils sont à pied en plus (rires) tu vois des gens à pied tu dis "qu'est-ce qu'il fait là" donc ils vont prendre l'autobus.*
> *M : quand on prend l'autobus, comme à l'œil, 85 % des gens ils ont pas l'air d'être nés ici. Beaucoup d'immigrants étudiants. Tu te sens une minorité tout d'un coup ! Je trouve ça bien mais c'est surprenant la première fois. »*

Beaucoup d'habitudes concernent aussi les manières de réaliser les achats de première nécessité ou plus largement celles de consommation, dans différents commerces, magasins, y compris parfois en ligne, par internet : aller à tel supermarché, commander ses vêtements en ligne ou encore aller dans les petites épiceries ou non, qui peut parfois être un *« réflexe »*[273] par l'un des membres du couple mais pas l'autre (Christine et son conjoint). Sonia (Québec) évoque son rapport aux achats :

> *« L'exception c'est… On revient le vendredi à vélo on arrête à Place Falaise qui est à un kilomètre d'ici puis on revient parce qu'on a un truc à mettre dans le sac à dos ou en*

[271] Plage et quartier de la commune de Plougonvelin.
[272] Ville de 7000 habitants située à 90 kilomètres au nord de Québec, le long du fleuve.
[273] Ce terme revient également dans les entretiens.

revenant à pied on arrête au Métro qui est dans le centre d'achats, ça c'est agréable maintenant quand on marche de pouvoir le faire, mais habituellement on va au IGA qui est à côté du bois de Coulonge, ou à Place Falaise qui est juste ici sur le chemin Saint-Louis. »

Marjorie (Québec) évoque, en plus des habitudes liées aux différentes activités (avoir développé l'habitude d'écrire et de travailler chez elle, d'aller ou non voir des spectacles comme évoqué par Christine, de se lever tôt, en semaine comme le week-end comme pour Gildas et sa famille, etc.), les habitudes liées à l'âge, qui peuvent évoluer au fil du temps. Effectivement, elle réfléchit maintenant, à 45 ans, à aller vivre en banlieue, étant actuellement dans une maison au centre-ville, chose qu'elle refusait catégoriquement jusqu'alors, ses habitudes prises avant étant bien ancrées :

« […] c'est que quand t'es étudiant, t'as pas les moyens d'avoir une voiture. Forcément faut que tu sois capable de te déplacer en bus… Tu vas pas avoir l'idée d'aller t'installer en banlieue… Donc forcément tu vas être au centre-ville, puis si t'étudies jusqu'à 30 ans tu prends des habitudes, et l'analyse que tu peux en faire et qui est vrai pour tout le monde, ça finit par devenir identitaire, c'est-à-dire que tu vas avoir un discours anti-voiture anti-banlieue anti tout ça, parce que t'as 27 ans que t'as toujours pas conduit puis que t'as pas les moyens de toute façon, donc tu trouves une bonne histoire à raconter pour faire sens de tes conditions […] Je sortais beaucoup, parce que j'étais jeune… Le centre-ville, être à côté des bars, des restaurants, des cafés… C'était cool ! (Rires) Maintenant on est vieux, on fait rien, on sort pas, on voit personne ! Ah ! Et puis on est toujours au centre-ville mais… Si c'était maintenant ben évidemment comment dire… J'ai acheté une maison avec en tête une culture et des habitudes qui sont celles que t'as quand t'as 25 ans… »

Plusieurs habitants évoquent aussi les habitudes des citadins, comme Brigitte et Éric [274] (Québec), concernant les personnes habituées au bruit et à la pollution sonore en ville. Françoise (Québec), de son côté, évoque ceux habitués à devoir trouver une place pour se garer en ville pour, par exemple, décharger une machine à laver de la remorque, expérience qu'elle a vécue en allant aider une amie après son achat :

« F : Elle elle est au centre-ville oui oui, où t'as pas de place à stationner des fois là. Et puis dernièrement on l'a aidé à transporter une laveuse, et puis on a dit "écou-dont, où tu veux qu'on se stationne pour la rentrer chez toi ?" "C'est pas grave, tu bloques la rue, les gens ils sont ***habitués*** *ici, il y a personne qui va te crier après !" (Pause)*
- Ah oui ?
F : Alors on était avec le VUS puis la remorque, alors on débarque la laveuse en plein milieu de la rue là, on débarque, on va porter ça dans sa salle de bains, on prend la vieille, on la recharge, puis on fait le tour de la rue, puis là on revient ailleurs, plus loin, pour se stationner. ***Alors c'est comme ça****. Ça c'est pas le style de vie que j'aimerais ça. »*

[274] Brigitte a 63 ans et Éric 67 ans. Ils habitent dans un condo à Limoilou depuis peu, après avoir vécu de nombreuses années dans une maison à la campagne au sud de Québec. Éric est retraité et Brigitte continue de donner des cours particuliers de dessin. Ils n'ont pas de voiture. *Brigitte est la mère d'Alice.*

Certains habitants évoquent d'ailleurs le fait de ne jamais avoir *« été habitué à la ville, ça fait un peu peur… »* (Christine), et l'habitude d'avoir toujours vécu dans une maison hors d'une grande ville, et non pas en centre-ville ou en appartement.

Des habitudes plus précises dans les modes de vie dans une maison peuvent aussi signifier beaucoup pour les habitants. Par exemple, celle de dormir soit au sous-sol, soit à l'étage, est racontée par Françoise (Québec), qui a *« toujours été habituée à avoir [sa] chambre au deuxième étage »* et qui a donc eu *« un petit peu de misère au début à [s]'habituer »* dans ce bungalow où il n'y a qu'un sous-sol mais pas d'étage. D'autres habitudes transparaissent, telles que : cette porte fermée (Sonia), ce fauteuil qui n'est pas à cette place habituellement (Isabelle), rentrer manger chez soi tous les midis (Thierry), etc. Certains évoquent aussi le fait de s'habituer ou non à des types d'espaces et d'ambiances bien précis au sein de la maison, comme Régine et Patrick : *« On a des grandes baies vitrées aussi hein. On a du mal à s'**habituer** aux maisons sombres, aux vieilles maisons même bien retapées des fois mais les petites fenêtres je supporte plus ! »*

Plusieurs habitants évoquent et énumèrent, en prévision de leur déménagement déjà fixé ou imaginé, les potentielles nouvelles habitudes qu'ils prendront peut-être, même si elles ne sont pas certaines ou même totalement inconnues. En effet, les déménagements et les liens aux objets permettent d'étudier de manière fine la reformulation des habitudes (Desjeux, Monjaret et Taponier, 1998). D'autres parlent de celles qu'ils sont actuellement en train de reprendre ou qu'ils ont dû reprendre, selon les événements survenus dans leur vie – notamment Gildas depuis son retour de la Réunion ou encore Gaëlle et Carole qui ont emménagé pour la première fois dans leur maison ; ils sont tous encore dans une phase de transition.

Nous avons donc pu observer une multitude de types d'habitudes déployées par les habitants, ou à l'inverse, de choses inhabituelles. Les *stratégies habitantes* de Michel de Certeau peuvent se perpétuer et parfois même devenir des pratiques ancrées ; on peut alors voir apparaître *la force d'inertie de l'habitude* (Certeau, Mayol et Giard, 2015 [1994], p. 70) chez les habitants. Les habitudes peuvent être particulièrement présentes, enfouies ou encore ancrées, enracinées[275]. Effectivement, appropriations, tactiques, ruses, habitudes, se dessinent notamment en fonction de certaines contraintes telles que le poids du social. Dans sa thèse, Adrien Balocco parle plutôt de l'inventivité habitante (Balocco, 2017) et s'intéresse à la question des outils ; il mobilise beaucoup M. de Certeau. D'où viennent ces habitudes qui contribuent à créer le quotidien ? Elles viennent parfois de tactiques établies, que l'on reproduit, que l'on invente mais sans se le dire ; l'inconscient peut parfois agir. Nicolas Couégnas parle également d'*« habitude créative »*, quand Jean-Didier Urbain, de son côté, évoque *« les formes positives de l'habitude »*. Finalement, l'habitude serait une position intermédiaire entre l'événement unique et le pur automatisme : *« Loin de se réduire à l'espace mental des automatismes et des rigidités, cette exploration en terre d'habitude et de répétition montre à quel point ces dernières peuvent être des manières fécondes d'habiter le réel, de le revisiter, en faisant place à l'imagination et à l'inventivité du sujet qui accommode et gère aussi, à l'intérieur de ses habitudes, l'irruption de l'inattendu »* (Alonso-Aldama

[275] Nous pouvons nous référer au travail de Bernard Debarbieux sur les métaphores des termes suivants : enracinement, ancrage et amarrage (Debarbieux, 2014) ; ces thématiques seront développées plus en détail dans le chapitre 9.

et Bertin, 2010, p. 7). Certaines habitudes sont donc ancrées chez les habitants, du moins chez ceux qui semblent les avoir appréciées, lors de leur enfance par exemple. Parfois, les changements de rythme ou d'habitude font peur, certains habitants ont des difficultés à les appréhender, les vivant comme une épreuve. Ils pensent ne pas pouvoir s'acclimater, n'en ont pas l'envie ou n'en voient pas l'intérêt. Le déménagement est effectivement un *« moment émotionnellement intense, unique en son genre »* (Eiguer, 2013, p. 89).

***

L'appropriation de la maison et les habitudes qui se mettent en place petit à petit permettent à l'habitant de se fabriquer son « chez-soi » au cœur de son parcours résidentiel, pour un temps donc, avant éventuellement d'en rechanger, dans ce processus itératif et qui peut avoir lieu plusieurs fois au cours du parcours de vie.

Conclusion du chapitre 6

Nous avons donc vu comment se construisent divers parcours résidentiels. Aujourd'hui, les habitants interrogés autour de Brest vivent dans une maison individuelle dans l'alter-urbain, après diverses étapes. N. Ortar, dans « Parcours existentiels et résidentiels en périurbain », parle du lien entre *périurbain* et maison : *« Les maisons jouent alors un rôle de refuge dans l'adversité, de support moral, de lien avec une histoire familiale qui dépasse et inclut l'individu, ou simplement d'alternative au monde urbain. Le "périurbain" joue ainsi dans l'imaginaire collectif un rôle d'ancrage et de valorisation d'un ensemble de valeurs portées de façon concomitante par la famille et la société, qui se matérialisent à travers un objet immobilier, la maison, et au sein d'un territoire que les "périurbains" qualifient de campagnard ou de montagnard, c'est-à-dire chargé de symboles »* (Ortar, 2007, p. 70).

Pour élire le lieu d'habitation, qui survient d'ailleurs régulièrement à la mise en couple ou à la naissance d'un enfant - même si ce ne sont pas les seuls cas observés -, plusieurs facteurs se mêlent : lieu de travail, passé, enfance, origines, loisirs, évidence, contexte familial, opportunité, moyens financiers… Il existe des raisons objectives du choix opéré, mais ce sont aussi des préjugés, des mœurs, des habitudes, le tout lié à la perception, la subjectivité, qui influencent les arbitrages dans ces parcours. Le lieu de travail et l'emploi peuvent aussi largement déterminer le lieu d'habitation.

En revenant sur les parcours résidentiels, nous avons montré que la vie quotidienne s'y inscrit et s'y dévoile, parsemée d'habitudes et de transitions ou d'événements. En effet, ces parcours sont ponctués notamment de déménagements et d'emménagements. Des temporalités et des rythmes s'instaurent, à la fois dans le quotidien et sur le temps long du parcours de vie. Le désir d'être en adéquation avec sa vie actuelle, ses besoins, ses exigences et ses envies, qui évoluent au gré du temps, peut déclencher un déménagement pour l'habitant. Cette étape exige de passer d'un lieu familier à un lieu inconnu, étranger pour un temps. Le quotidien est alors lui aussi amené à se transformer, se modifier ; il n'est pas figé dans le temps. Par exemple, les habitants racontent parfois leur vie en appartement comme un intermède, un épisode provisoire. Leur but est ensuite d'acheter ou de faire construire une maison, mais cette envie pourrait, elle aussi, être modifiée lors d'une autre phase de vie, pour la retraite par exemple, ou encore après une rupture ou un décès, une transition familiale, professionnelle… Plusieurs habitants s'adaptent pour faire en sorte que les points positifs ressortent plus que le reste, afin de faire sens de leurs conditions. Comme le précise J.-C. Kaufmann, *« nous cherchons toujours une explication logique qui justifie nos conduites. Nous en avons besoin pour nous rassurer »* (Kaufmann, 1989, p. 39). À la fois, rien n'est irréversible, ils peuvent déménager de nouveau. Ceci demande alors une nouvelle appropriation dans des lieux, avant de se sentir chez-soi, ce qui se réalise parfois sur un temps long. De plus, les habitudes, multiples, demandent alors à se reconstruire elles aussi dans ces lieux redevenant petit à petit familiers.

Finalement, saisir les enjeux des déménagements à l'échelle individuelle mais aussi plus collective est nécessaire pour la suite de l'analyse, notamment autour de la question de la place

de l'habitant et de son quotidien. En cela, revenir sur les parcours résidentiels inscrits dans des parcours de vie permet aussi d'amorcer les réflexions autour des formes d'attachement qui seront détaillés dans la partie suivante. Mathieu Petite et Bernard Debarbieux rappellent que *« la trajectoire*[276] *résidentielle doit donc être comprise autant comme un enchaînement objectivable de lieux, de durées, de contextes familiaux et d'activités associées, que comme une construction personnelle et subjective, narrative et géographique. Comprise de la sorte, elle prend en compte certes des formes d'attachement aux lieux ou des sentiments d'appartenance, mais aussi des compétences spatiales et narratives qui ont recours à un répertoire socialement partagé (considéré comme faisant partie du sens commun) »* (Petite et Debarbieux, 2013, p. 499).

Focalisons-nous maintenant sur ce désir de maison et de son jardin.

[276] Ici, nous le remplaçons par « parcours ».

CHAPITRE 7.

EXPÉRIENCES ET IMAGINAIRES AUTOUR DU DÉSIR DE LA MAISON ET DU JARDIN

> *« Ce sont des habitations principales ou des résidences secondaires. Elles sont modestes ou luxueuses. Elles ont une origine familiale lointaine ou bien sont au contraire d'acquisition récente. Elles ont toujours suscité des sentiments intenses : des joies, des inquiétudes, des souffrances. Leur mode d'achat ou de transmission, les conditions dans lesquelles on les entretient ou les restaure, la façon même dont elles sont habitées, présentent un caractère d'étrangeté. Elles ont exigé des renoncements, du temps, de l'argent, des dépenses d'énergie parfois à peine concevable. Elles ont presque toujours été des lieux magiques où l'amour et l'espoir se nourrissaient d'avenir, mais aussi des lieux de conflits ou de douleur, les territoires d'affrontements violents ou sordides. » (Vigouroux, 2004, p. 1)*

François Vigouroux, dans *L'âme des maisons*, a souhaité *« témoigner ce que peuvent représenter dans nos vies les maisons »* (Vigouroux, 2004, p. 8), en France et à l'époque actuelle précise-t-il. On l'a dit au chapitre 1, la maison ne cesse de plaire, d'être convoitée et désirée, et cela dès 1947 d'après l'enquête de l'INED (Girard, 1947). Les Québécois y aspirent beaucoup également, et 54 % de maisons constituent le parc de logement au Québec (56 % en France). Comment, alors, expliquer la stabilité de cet engouement ? Pourquoi cette maison fascine tant et prend-elle une place si importante dans les parcours résidentiels des habitants rencontrés ? En quoi ce désir d'être propriétaire d'une maison avec un jardin au cœur de l'alter-urbain est-il si présent dans les contextes brestois et québécois ? Sollicitent-ils les mêmes imaginaires ?

Après avoir détaillé dans le chapitre précédent quelques parcours résidentiels qui amènent aujourd'hui les habitants à vivre dans une maison dans l'alter-urbain, ce chapitre invite le lecteur à décrypter en quoi le désir de posséder une maison avec un jardin est si fort. Il a pour objectif, outre d'expliciter les raisons « logiques » de ce choix, de tenter de saisir l'impalpable ou l'évidence, et de montrer que les imaginaires et les expériences participent et animent ce désir de vivre dans - et de posséder - une maison et son jardin[277].

Nous nous appuierons sur les paroles habitantes recueillies lors des entretiens autour de Brest et de Québec, qui seront les deux principaux terrains investigués au cours de ce chapitre. Nous solliciterons quelques outils et concepts issus de la psychologie sociale - N. Haumont dans *Les pavillonnaires. Étude psychosociologique d'un mode d'habitat* (Haumont, 2001 [1971]), faisait référence à cette discipline pour son étude -, tout en les reliant, par le terrain, aux dimensions sociologiques.

[277] Notons que nous parlons des maisons du *périurbain*, mais que, selon les contextes, certaines maisons en ville mobilisent aussi ces imaginaires. Nous nous appuyons ici sur ces contextes *périurbains*, étant les lieux où les maisons sont les plus présentes, comme déjà expliqué précédemment.

1) Des logiques habitantes, des raisons objectives, des critères établis pour la maison et son environnement

Plusieurs critères peuvent être annoncés par les habitants, dans le cadre d'une recherche de maison prévue et mise en place volontairement, ou d'une opportunité qui se présente et qu'ils décident de saisir, par exemple l'héritage d'un terrain, une maison qu'ils connaissent et qui est en vente, etc. Tous ces critères sont « mis dans la balance » par les habitants, de manière plus ou moins consciente, pour faire le choix final, qui peut être vu comme un véritable choix assumé, un non-choix, un bon compromis, un désir assouvi… Généralement, le désir de vivre dans une maison s'accompagne de celui de la posséder. D'ailleurs, cela va souvent de soi pour les habitants : vivre dans une maison, c'est en fait en être propriétaire, c'est « avoir une maison ». Cela amène les habitants à avoir plus d'espace intérieur, avoir un jardin ou un espace extérieur, etc. Deux situations se dégagent : la recherche, la quête, *versus* l'opportunité, le hasard, la circonstance, l'occasion. Moins que de les traiter comme deux extrêmes, on les verra parfois comme la première qui peut déclencher l'autre ou l'opportunité qui se transforme en quête.

1.1. La recherche active d'une maison

> *« Si dans notre société actuelle, la maison ou le logement représente le lieu où va s'inscrire la vie de famille, où vont s'initier et se perpétuer ses comportements plus ou moins ritualisés, ses codes domestiques, les demeures ont cependant, elles aussi, leur propre personnalité. » (Rey, 2006, p. 57)*

Des éliminations progressives

Prenons ici l'exemple de Gaëlle[278], qui en fonction de ses critères, progressivement, restreint ses recherches. En effet, au départ, Gaëlle veut simplement être propriétaire de son logement. Commencent alors ses recherches à Brest et alentours, avec les visites de deux appartements qui lui font dire très vite qu'elle *« est obligée de prendre un truc avec un jardin »,* et qu'elle souhaite vivre en dehors de la ville, qui *« n'est vraiment pas faite pour [elle] ».* À la suite de cela, elle cherche donc une petite maison ; elle ne trouve rien à hauteur de son budget. Le choix se porte alors sur la recherche d'un terrain pour faire construire sa future maison, dans quelques communes définies par avance (Brélès, Plouarzel, Ploumoguer, Milizac, Lanrivoaré, Saint-Renan, Lanildut, Porspoder).

De l'achat à la construction ?

Gaëlle prospecte donc pour un achat de terrain, rentable financièrement selon ses calculs (prêt à taux zéro notamment) par rapport à un achat, sur une petite dizaine de communes, après en avoir éliminé certaines également pour une question de budget. Lors de l'achat du terrain, elle part confiante dans l'aventure : en effet, plusieurs personnes de son entourage sont dans les différents corps de métier du bâtiment, dont son père, ce qui a été décisif dans son choix. Elle récolte alors divers avis sur plusieurs constructeurs et les croise avec les siens, qu'elle s'est faits en partie grâce au Salon de l'Habitat à Brest. En revanche, certaines personnes de son entourage ont été surprises de voir qu'elle construisait seule dans cette petite commune, et avait du mal à

[278] 27 ans, célibataire, Brélès

comprendre cette décision ; de plus, elles considèrent qu'une construction, *« c'est compliqué »*. De son côté, elle se considérait suffisamment bien conseillée et entourée pour le faire, et plusieurs amis propriétaires l'ont soutenue : *« le fait de l'investissement c'est assez encouragé »*. Elle insiste beaucoup sur le fait que toute seule, elle ne se serait jamais lancée.

Carole, du même âge, se lance également dans l'aventure de la construction avec son conjoint, à Plouarzel. Pourtant, elle était réticente au début et ne se voyait pas construire, préférant *« acheter une maison sympa »*. Mais après une vingtaine de visites, ils se rendent compte *« que rien ne correspondait, enfin il y avait pas de maisons coup de cœur, on n'avait pas de maison qui remplissait tous nos… Tous les critères qu'on voulait.* » Plusieurs personnes de leur entourage construisaient une maison à ce moment-là, ce qui les a influencés : ils se sont dit *« pourquoi pas nous ? »*. En effet, si rien ne correspond dans le parc existant, la solution de l'achat d'un terrain pour une construction est bien présente.

D'autres habitants cherchent dès le début un terrain pour y faire construire une maison, comme le cas de Régine et Patrick, qui habitent dans une maison dans un lotissement depuis 35 ans :

> *«* - Vous vouliez vraiment construire ?
> *R : Ah oui ! Je voulais avoir une maison à mon goût, avec des matériaux à mon goût, avec des grandes baies vitrées, une maison aménagée comme ici avec une cuisine américaine… Je me souvenais trop que quand j'étais petite on vivait dans une toute petite cuisine, et je voyais cette grande salle à manger et on n'y allait jamais, et je me disais mais comment vivre dans un tout petit espace alors que la maison est quand même grande ? »*

Ici, la comparaison que fait Régine avec la maison de son enfance, qu'elle habitait dans les années 1960-1970, lui permet d'exprimer ce qu'elle aime ou non en termes d'espaces, au regard de ses expériences passées. Cela lui a permis d'éviter un aménagement qu'elle ne trouvait pas judicieux, et de faire différemment dans sa propre maison. Précisons aussi que la cuisine est une pièce de vie dans laquelle il est fréquent que les habitants investissent beaucoup. À l'époque, c'était d'autant plus vrai, notamment dans le milieu paysan[279] : la salle de séjour, pourtant bien plus spacieuse, était dédiée à la réception, quand la cuisine était le véritable lieu de vie au quotidien.

À l'inverse, certaines personnes font le choix de chercher un bien parmi les constructions déjà existantes dans le marché de l'occasion[280], comme Gildas (Saint-Renan) : personne dans son entourage ne pourrait l'aider à suivre la construction ni l'épauler pour une construction neuve. Par rapport aux questions de budget, il a le point de vue opposé : selon lui, faire construire revient plus cher car tout doit se faire d'un seul coup, alors qu'un achat permet plus de souplesses quant aux aménagements progressifs éventuels de la maison.

> *«* - Et pas faire construire vous dites ? Vous n'aimeriez pas trop faire construire ?
> *G : (réfléchit) en fait je trouve que… Là on a refait tout le rez-de-chaussée, j'ai fait faire beaucoup de choses parce qu'avec mon boulot j'ai pas le temps de faire, et après il y a*

[279] Le sujet a notamment été traité dans l'ouvrage L'architecture rurale française - La Bretagne (Le Couédic et Trochet, 1984).
[280] En opposition au marché immobilier du neuf. D'ailleurs, le marché de l'occasion s'est redynamisé, du moins à Brest Métropole, avec 1200 transactions en 2016, soit son niveau de 2007. Entre 2007 et 2016 les taux étaient plus faibles (seulement 903 en 2009). Cf. « Le marché de l'occasion à Brest métropole » (ADEUPa, 2018).

un peu chacun son métier aussi… La plupart des maisons que j'ai vues, bon chez des amis, finalement… Je vois, je me projette très facilement dans un lieu ! Et je me dis que finalement il y a plein d'endroits où on peut aller, sans être obligé de passer par tous les stades de construction qui pour moi… sont plus synonymes de beaucoup de contraintes que de la réno ! Après, oui, faire construire sa maison ; pourquoi pas… Enfin je dis pas que c'est non ! Mais j'ai pas voulu quand on… Ben Maïwenn est née ça faisait trois mois qu'on habitait là, je me serais pas vu avoir un deuxième enfant avec un en bas âge, ma femme enceinte etc. au milieu du chantier ! Je me projetais pas du tout sur la construction ! Et puis j'avais jamais jamais fait ça ! Donc… un peu l'inconnu. Pas du métier, voilà. Et autour de moi non plus ! Les parents, les grands-parents… Personne n'a construit sa maison donc… Enfin ou alors il y a très longtemps, mais j'étais trop petit. Donc là c'était pas possible de… Et tous les copains qui faisaient en même temps au moment où j'ai acheté, je voyais tout ce qu'il se passait alors. L'avantage c'est qu'ils ont exactement ce qu'ils ont voulu, bon des fois ils ont fait des erreurs. Moi je trouvais comme avantage c'est que ben la haie avait déjà poussé, la pelouse elle était déjà là… J'arrive je pose mes meubles. C'était… un petit peu ça le critère de l'époque ! Je dis pas que dans dix ans on changera peut-être pas d'avis, mais je… Je trouve que en fait il y a beaucoup… Il y a quand même un parc de maisons à vendre, si on a le temps entre guillemets et si on n'est pas trop attaché à un quartier, on trouve quand même des choses !

- Oui voilà ça vous donne pas forcément envie de faire construire ?

G : Non ! Non et puis voilà je… Moi je visualise très bien de virer les meubles de quelqu'un et de refaire la déco ! Parce qu'il y a plein de gens qui sont focalisés sur un mur rouge et…

- Ça se change.

G : Ouais, tout à fait. Un mur ça s'abat aussi, même s'il est porteur, on sait faire ! Il y a toujours plein de gens qui savent faire. Et souvent je trouve que finalement le budget total est plus faible ! En achetant et en rénovant ! Ça permet de lisser certains travaux qu'en faisant construire où là ben il y a une cadence de travaux… on peut pas faire autrement ! On peut pas dire j'attends un an pour mettre l'escalier, ou voilà. La réno c'est quand même plus facile, là on a acheté et on a attendu presque 15 ans pour [achever les travaux]. »

Un critère de localisation

Plusieurs habitants voient en priorité la localisation de leur maison. En effet, Sonia (Québec) précise :

« La valeur c'est pas la maison, la maison baisse de valeur mais les terrains montent, a augmenté de 100 000 dollars depuis qu'on habite ici. C'est pas drôle parce que les taxes vont avec (rires). Pour nous c'est pas encore grave, mais mon voisin d'en face qui est dans les 70, qui est arrivé ici dans les années 1960. Lui sûrement que c'est grave là que son terrain augmente de valeur même si sa maison vaut absolument plus rien il faut qu'il paye les taxes qui vont avec. C'est pas la maison que les gens achètent. C'est la localisation. »

Notons que lors du choix pour la construction, l'achat ou la rénovation d'une maison, différentes stratégies sont visibles sur les terrains brestois et québécois : certains habitants souhaitent s'établir dans un lieu précis, commune ou quartier en particulier, et cherchent une maison qui

leur plaise ensuite (par exemple « Saint-Renan, mais dans quelle maison ? »), pendant que d'autres cherchent une maison avec jardin sans avoir défini de lieu précis en amont (par exemple « Une maison avec ces critères, mais où ça ? »). En effet, selon les habitants, le fait de vouloir vivre dans une maison prime, ou à l'inverse, habiter dans une commune ou un quartier en particulier prend le dessus.

Des critères de choix architecturaux, formels et esthétiques

Nous l'avons vu un peu plus haut, certains habitants choisissent de construire plutôt que d'acheter une maison, pour différentes raisons : coûts, opportunité de terrain, pas de bien qui convient dans le marché de l'occasion, envie d'une maison totalement *« à son goût »*, etc. Comme le dit A. Eiguer, qui rappelle la pensée de P. Bourdieu autour de l'évolution du processus de construction de la maison dans nos sociétés modernes (Bourdieu, 2000), *« le marché de la maison, avec ses promoteurs et constructeurs, serait ainsi un paradigme de la société de consommation et de ses structures économiques. La famille y dépose espoirs et idéaux »* (Eiguer, 2013, p. 75). Les habitants interrogés font généralement construire la leur par un constructeur, le cas de l'architecte étant bien plus rare. D'ailleurs, en 2004, D. Mangin précise que sur 150 000 à 200 000 maisons construites par an en France, 5 % sont conçues par un architecte, et 70 % par un constructeur (Mangin, 2004, p. 170). La présence des architectes dans le marché français de la maison individuelle est donc dérisoire. Pendant longtemps, l'architecte en était exclu – ou ne s'y intéressait pas[281]. Les géomètres avaient le monopole : ils étaient de bons interlocuteurs avec les compétences techniques requises. La loi du 3 janvier 1977 pour l'architecture marque un tournant. En effet, l'article 1 précise : *« L'architecture est une expression de la culture. La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion harmonieuse dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public. »* Elle met notamment en place l'obligation de recourir à un architecte pour les bâtiments, y compris les maisons des particuliers au-delà de 170m^2 (aujourd'hui 150 m^2).

[281] Citons deux exemples parmi d'autres d'architectes rencontrées, Nicole Garo à Nantes et L'archiviolette à Caen, qui s'intéressent, travaillent et défendent le marché de la maison individuelle.

Figure 80 - Maison néo-bretonne à Glomel (Côtes-d'Armor), construite en 1975.
Source : Daniel Le Couédic.

En Bretagne, on trouvait essentiellement des maisons néo-bretonnes[282] (Figure 80) dans les lotissements jusque dans les années 2000, malgré quelques exceptions, notamment dans un lotissement de Saint-Renan où les architectes Daniel Le Couédic et Bernard Halet construisirent deux maisons en 1979 (Figure 81) ayant une esthétique et surtout des plans différents des autres maisons du lotissement, de style néo-bretonnes ou traditionnelles, en dépit d'un règlement censé y conduire.

Figure 81 - Maison R. construite par des architectes en 1979 à Saint-Renan.
Source : Luc Michalet, 2020

[282] Les maisons néo-bretonnes sont généralement reconnaissables grâce à leur toiture à double-pente en ardoise, leurs murs blancs et leurs encadrements de portes et de fenêtres en granit.

Aujourd'hui, on retrouve une plus grande variété, même si les maisons d'architecte y restent rares. Certains constructeurs (Trecobat, Nino Pilin, maisons Léon, etc.) construisent dorénavant des maisons « contemporaines », en bois, « connectées », etc. Comme l'explique D. Le Couédic : *« Désormais, les volumes simplifiés jusqu'au plus élémentaire de la géométrie, les toitures planes ou monopentes et les façades dépourvues de modénatures* [283] *prolifèrent, supplantant irrémédiablement les maisons néo-bretonnes dont le règne avait été absolu »* (Le Couédic, 2016, p. 233). La clientèle des architectes pour une maison individuelle a, elle aussi, évolué. Dans les années 1945-1960, elle était essentiellement constituée de notables (médecins, notaires…). À partir des années 1960, même si elles sont encore peu nombreuses, des personnes ayant fait des études supérieures et ayant de bonnes situations (ingénieurs, professeurs…) commencent à faire appel aux architectes.

Au Québec, il est fréquent que le pavillon vaille peu économiquement, contrairement au terrain qui lui, vaut beaucoup : les habitants me le racontaient parfois en entretien, ce que l'évaluation foncière du Québec confirme[284]. Par exemple, la maison voisine de celle que j'habitais à Québec, construite en 1958, vaut 24 000 dollars (120m^2), quand le terrain (532m^2) en vaut 288 000[285]. On retrouve aussi plusieurs cas où les habitants veulent du neuf : soit un condo[286], soit une nouvelle maison. Plusieurs achètent alors – particuliers ou promoteurs - un bungalow (Figure 82) sur un terrain, qu'ils détruisent pour faire une construction neuve - individuelle, jumelée, collective -, dans un esprit de densification notamment, solution somme toute assez radicale (Figure 83). Finalement, les autres possibilités, à savoir rénover ou surélever la maison existante semblent moins fréquentes.

Figure 82 - Bungalows à Charlesbourg.
Source : Florie Colin, 2018

[283] En architecture, les modénatures sont des éléments d'ornements ou des moulures.
[284] Cf. https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/taxes_evaluation/evaluation_fonciere/role/index.aspx
[285] Toutes ces données sont publiques sur le site internet cité au-dessus.
[286] Un condo (condominium) désigne un appartement régi par une déclaration de copropriété. Le logement appartient au propriétaire, tandis que les parties communes sont en copropriété.

Figure 83 - Nouvelle construction qui remplace un ancien bungalow à Québec (Sainte-Foy). Source : Florie Colin, 2018

Des critères fonctionnels et stratégiques sont donnés par certains habitants. Par exemple, Mario (Québec) insiste sur le fait d'avoir trouvé plus de points positifs que négatifs à son achat, ayant été attentif aux différents critères d'espaces intérieurs (maison) et extérieurs (cours), de luminosité, de prix (pouvoir avoir une maison tout en *« vivant à côté »* et ne pas être à crédit), de localisation par rapport aux ponts, aux axes routiers et à son lieu de travail[287]. Jonathan (Québec) insiste également sur la liste de critères établis qui semble être faite afin de procéder à un choix logique et qui parle plus en termes de besoins qu'en termes d'envies :

> *« J : On est venu ici justement parce qu'on avait un peu tout ce dont on avait besoin : une entrée de voiture, une petite cour avec un endroit pour jardiner, c'était important ; on n'a pas d'enfant donc on n'a pas besoin d'énormément de place non plus comme lieu de vie.*
> - Vous n'avez visité que des maisons ou aussi des condos ?
> *J : On a visité condos et maisons, on n'était pas arrêté sur un choix… On n'a pas nécessairement choisi la banlieue ou la maison, c'est vraiment un tout qui nous a fait venir ici. Dans notre liste de critères il était pas écrit condo ou maison, il était écrit entrée de voiture, jardin, suffisamment d'espace mais pas trop… C'était faire rentrer le plus de ces critères-là ou tous ces critères-là pour faire notre choix. Une question de prix aussi, ça tombait dans nos moyens, on pouvait pas aller dans un truc… Une maison complète ou une maison qui était trop grande pour nous on n'avait juste pas les moyens, on était forcé d'y aller avec nos moyens. Et c'est pas une mauvaise chose ! »*

Outre ces habitants, certains s'intéressent aussi au type de maisons au niveau architectural et esthétique. Parfois, ce sont les raisons financières qui viennent décider de l'esthétique de la maison, comme pour Carole, qui décrit tout en me montrant le permis de construire : *« Alors, au début on était parti sur maison toit plat, on avait envie une maison un peu moderne tout ça et au vu du prix, (rires) on s'est rabattu sur du tradi. […] Les fenêtres seront en alu noir, là on aura de*

[287] En revanche, il dit lui-même avoir négligé de regarder les circuits des autobus pour se rendre aux écoles.

l'enduit noir, la porte sera noire, enduit noir ici. Ça va moderniser un peu, enfin là on voit sur les photos, ça rend pas si mal. »

Parfois, ce sont les règlements d'urbanisme qui viennent imposer l'esthétique, comme pour Murielle et Albert, qui ont eu une maison néo-bretonne avant de faire construire leur maison contemporaine actuelle avec une vue sur la mer :

> *« M : c'était une maison néo-bretonne. De toute façon c'était imposé dans le lotissement, c'était… C'était les charges, c'était une obligation dans le cahier des charges. Maison néo-bretonne. Sinon on aurait choisi quelque chose de plus contemporain mais bon, voilà, l'emplacement nous convenait, c'était au bourg de Locmaria, et on avait choisi au bourg, parce que… À cause des commodités, les écoles pour les enfants. »*

D'autres habitants, comme Gaëlle, ont construit une maison qu'elle appelle, elle aussi, « traditionnelle », à la fois pour des questions de coût mais aussi de règlements - non sans rappeler celle de Carole, vue au chapitre précédent :

> « - Tu as fait avec un constructeur ?
> *G : Oui, j'ai pris un constructeur, qui est maison Le Masson […] J'ai commencé par aller au salon de l'Habitat, au départ j'étais partie plus sur une construction maison bois. J'avais pris contact avec un constructeur… […] Donc il nous avait déjà bien renseignés tout ça, j'ai été en rdv avec le commercial, et en fait sur place… ça m'a pas… j'ai pas eu ce que j'attendais… Ils m'ont fait des devis mais approximatifs, j'ai rien eu de concret. Du coup ça m'a un peu… stoppé. Du coup j'ai plus regardé, donc là c'est de la maison traditionnelle, sur plan type, par contre. Eux je les ai vu, et ça a vite été… Je les ai trouvés vraiment très sérieux, tout de suite, ils ont su cibler. Et après c'est vrai que j'ai pas mal de gens dans mon entourage qui sont des différents corps de métier et qui m'avait donné des avis sur d'autres constructeurs, et je me suis lancée avec eux. Mon papa est déjà de base dans… Il était artisan en assainissement, et du coup il a aussi fait un peu de carrelage dans sa carrière tout ça, et puis après j'ai des amis aussi menuisiers et charpentiers… Sinon j'aurai pas fait, sans avoir quelqu'un qui suit…*
> - Et ta maison elle va faire combien de mètres carrés ?
> *G : Elle va faire 80,4m². Donc c'est une traditionnelle, ardoise… naturelle, parce que je suis pas très très loin de l'église donc il y a des normes, il y a des velux qui doivent être encastrés… »*

Figure 84 – La maison « traditionnelle » de Gaëlle, construite par le constructeur Le Masson dans un lotissement communal (Pays de Brest).
Source : Gaëlle, 2019

Mireille et René ont surpris un de leur fils, Stéphane, en faisant construire une maison très contemporaine sur leur terrain en bord de mer, que René a hérité de ses parents. Effectivement, ceux-ci vivaient alors dans une maison néo-bretonne :

> *« R : Stéphane au départ bon on lui dit on va peut-être construire une maison ici à Trégana (rires) Il dit ah oui mais bon il faudra faire ça, prévoir ça… (rires) Oui ben attends on va faire le plan !*
> *M : Il pensait… Il voyait… On avait une maison néo-bretonne tu sais avant. C'était dans les années 1980 ! Et donc il pensait sans doute que les parents allaient faire un peu le même style de maison quoi parce qu'on est une autre génération que vous hein ! Je me souviens on était à la montagne quand tu as sorti les plans et il n'en revenait pas ! Choisi une maison complètement contemporaine avec des grandes baies vitrées et tout ça…*
> *R : on lui avait pas dit qu'on avait prévu une piscine tout ça… On a regardé le plan, bon tu as quelque chose à dire ou à critiquer ? "Ben, non !" »*

Néanmoins, de fortes craintes étaient présentes quant à l'acceptation du permis de construire de la maison sur un terrain situé en bord de mer :

> *« […] M : Il y a des gens qui sont venus, le pisciniste, qui habite Plougonvelin "comment vous avez fait pour avoir un terrain comme ça au bord de mer, on n'en trouve plus !"*
> *R : Et constructible.*
> *M : on peut plus à cent mètres, et là on est à même pas trente mètres !*
> *R : Mes parents à l'époque avaient acheté comme quoi ça devait rester constructible[288]. Je pense.*
> *M : Mais t'as eu peur plus que moi que ça ne passe pas !*
> *R : J'ai eu peur.*
> *M : D'ailleurs on a dû faire une demande trois fois de permis de construire.*
> *R : On ne pouvait pas faire trop haut, on ne pouvait plus faire aussi hautes que celles-ci, nous c'était plus ce genre de maisons qu'on pouvait faire.*
> *M : Au début tu avais peur que la maison très contemporaine ne passe pas. C'est surtout des maisons traditionnelles ! [Ce voisin] c'est un peu plus moderne, plus loin [cette voisine] mais c'est une grande toiture quand même. Toit ardoises. Si tu appréhendais. Premier refus, deuxième refus…*
> *R : Premier refus c'était la hauteur de toit.*
> *M : entre-temps ça avait changé… le troisième était presque un retour au premier, entre-temps ils avaient changé les normes enfin… Tu angoissais quand même, si jamais ça passait pas… »*

Certains habitants se rendent compte grâce aux visites de biens à vendre que, finalement, ils ont des critères supplémentaires sur le style de maison, comme Sophie (Landernau) qui souhaitait une maison récente :

> *« S : on leur disait [aux agents immobiliers] ce que je te disais tout à l'heure concernant la surface, la non-mitoyenneté etc., mais par contre par rapport au style de la maison*

[288] Dans les faits, ce n'est pas possible d'avoir acheté un terrain qui « reste » constructible ; cela évolue et le propriétaire ne peut pas aller à l'encontre des évolutions de répartition des zonages. Néanmoins, ici, nous souscrivons à la formulation de P. Legros et al. : *« ce qui nous intéresse est de comprendre pourquoi les gens croient à des choses fausses »* (Legros et al., 2006, p. 157).

> *ma foi on… On disait que peu importe en fait, on… On n'avait pas trop trop de critères à ce niveau-là, et au final, après les visites et en en discutant, on s'est quand même rendu compte qu'on était plutôt attiré par des maisons récentes, de ce style, dans lesquelles on pouvait poser nos meubles tout de suite quoi. Parce que voilà on n'est pas bricoleur plus que ça, on n'a pas envie de passer nos week-ends et nos vacances dans les travaux, et… Donc finalement c'était plutôt ouais des maisons de ce style qui nous plaisaient. »*

Pour d'autres encore, la maison mitoyenne n'est pas envisageable, soit par préjugé, soit par le souvenir d'une mauvaise expérience de trop grande proximité avec les voisins. La femme de Samuel n'en voulait pas, mais lui *« ça ne [le] dérangeait pas ».* Sophie, elle, raconte : *« on savait qu'on souhaitait une maison non mitoyenne, parce qu'on souhaitait pas être dérangé par le voisinage, c'est un peu ce dont on souffrait en appartement »*. Régine ne voulait pas être « mitoyenne » car elle redoutait la proximité des voisins et le bruit et Patrick, son mari, ne voulait pas être mitoyen même par le garage, car *« tu vois tout le temps l'autre dès que tu pars, tu rentres… »*. Ils préféraient à la fois une relative mise à distance spatiale mais aussi une mise à distance sociale (Chamboredon et Lemaire, 1970). Les habitants interrogés ne semblent donc pas vouloir d'une maison de bourg, généralement mitoyenne, ou d'une maison de ville qui semble aussi à contre-courant. Lorsque je demande à Gildas s'ils ont cherché à Brest, il me répond : *« Non ! Non, non non. Maison de ville… Non. Non pas maison de ville ».*

La maison de plain-pied est rare parmi les enquêtés autour de Brest : seul un couple, Albert et Murielle vivent dans une maison de plain-pied qu'ils ont fait construire[289]. Sophie me dit d'ailleurs qu'elle aurait aimé en avoir une : *« À la base ce qui me plaisait beaucoup comme modèle de maison, mais alors là il y en a encore moins, ce sont les maisons de plain-pied. Esthétiquement et dans la conception je trouve que c'est… super-intéressant. »* Jeanne aussi évoque ce type de maison lorsque je lui demande de me décrire sa maison idéale : *« Moi c'était une maison de plain-pied, euh… Voilà. Je… que ce soit toute longue ou… Une maison en L. Moi je voyais une maison en L. Donc au départ je voyais ça. Mais tout plain-pied quoi hein. Pas d'escaliers, pas de… ceci cela. »* Ce sont des maisons considérées comme très pratiques et fonctionnelles pour leur accessibilité ; elles vont d'ailleurs quelque peu à l'encontre du symbole de l'escalier, que nous aborderons plus tard dans ce chapitre. On voit que l'esthétique de la maison peut parfois prendre une grande importance, comme pour Marjorie (Québec) :

> *« M : Quand je magasine les maisons en banlieue, je déteste les bungalows, je ne peux pas supporter l'idée de vivre dans un bungalow, l'esthétique des bungalows me tue ! C'est la mort. (Rires) Moi je veux impérativement un cottage, c'est-à-dire une maison avec un étage. Et j'ai besoin qu'il y ait beaucoup de bois, il y a beaucoup de bois chez moi puis je tiens à ça. Un bungalow avec un plafond bas, l'esthétique des bungalows construits dans les années 1970 moi je meurs là-dedans, je peux pas. »*

Pour d'autres habitants, l'esthétique n'est pas une priorité comme pour Loïc qui vit à La Baule et dit : *« Je trouve ma maison assez moche mais je m'y sens bien ! Je veux dire elle ressemble pas à grand-chose c'est… »* mais qui préfère un cadre de vie agréable (coût raisonnable, terrain boisé,

[289] À l'échelle nationale, en France, on trouve moins de 40% de maisons plain-pied. Elle demande plus de foncier, et donc un coût plus important à l'heure de l'injonction à la lutte contre l'étalement urbain.

proximité de la mer…), ou encore Alice (Québec) qui me dit : *« Il y a des choses dans le sous-sol qu'on trouve que c'est pas beau là mais c'est comme ça […] Mais c'est des choses qu'on peut changer au fur et à mesure. »*

Des compromis à faire dans le couple

Comme le rappelle Alberto Eiguer, *« il est rare que les membres d'une famille tombent tous et immédiatement d'accord sur le choix d'un nouveau logis. Ils créent des points de vue différents, voire radicalement divergents »* (Eiguer, 2013, p. 94). Certains compromis peuvent être à faire entre les deux personnes du couple, comme le montre le cas d'Albert et Murielle ; cette dernière nous dit que *« Albert voulait une maison de plain-pied, et moi et moi je voulais une vue mer.* » Ils ont donc acheté un terrain ayant une vue sur la mer sur lequel ils ont construit une maison de plain-pied. Le cas de Stéphanie et son conjoint est aussi emblématique : elle voulait absolument vivre dans une commune particulière, lui pas forcément. Elle a choisi la commune, et lui, la maison, qui n'aurait pas été celle qu'aurait choisie Stéphanie. En effet, elle aurait préféré une maison sans travaux. Ici, les deux désirs se sont malgré tout combinés, chacun a pu satisfaire l'un de ses souhaits.

Mais, parfois, ceux des deux personnes du couple ne sont pas compatibles, des désaccords naissent et les désirs s'entrechoquent alors. En effet, les deux membres du couple n'ont pas forcément les mêmes attentes et volontés ; trouver le lieu, et la maison qui leur convient à tous les deux, peut être laborieux. Par exemple, l'un veut rester en ville et l'autre s'installer à la campagne (Jean-Claude et Sylvie, Éliane et Daniel) ; l'un veut absolument acheter ce terrain mais l'autre refuse de vivre dans cette commune (Bruno et Emmanuelle). Certains font preuve de force de persuasion ou de conviction, en faisant jouer soit le côté pratique, soit ce qui a trait à l'affect, pour convaincre l'autre. D'autres essayent de trouver un compromis, des arrangements, avant de trancher : par exemple, une ville qui ne soit pas trop éloignée de la grande ville, sans être en campagne, un lieu alter-urbain donc, comme le cas de Jean-Claude et Sylvie. Finalement, la singularité des événements est subjective puisqu'elle est vécue différemment selon les habitants ; chaque habitant attribue un sens particulier à une expérience vécue (Gherghel, 2013, p. 25). Le choix, parfois très restreint, peut être fait de compromis, au-delà de ceux à faire au sein du couple : compromis concernant les distances pour les différents lieux fréquentés, entre le prix et la surface du terrain ou de la maison, concernant le style architectural de la maison, etc. Certains habitants voient ensuite leur choix comme le meilleur compromis possible : la « petite ville » dans laquelle ils habitent est ce qui leur a permis d'accéder à la propriété d'une maison avec un jardin, au calme, à un prix raisonnable, tout en ayant les commodités à proximité pour les enfants et pour le couple.

1.2. Une opportunité saisie

Plusieurs habitants ont relaté, lors des entretiens, plus qu'une véritable quête ou recherche d'une maison, une opportunité qui s'est présentée à eux et qu'ils ont saisie, qu'ils ont fait en sorte de saisir, parfois alors même qu'ils n'avaient même pas prévu d'acheter (c'est vraiment *« l'occasion qui a fait le laron »* comme l'a dit Monique). Voici quelques exemples :

- Gaëlle a entendu parler d'un terrain disponible dans une commune qu'elle connaît bien, elle en a été informée facilement et rapidement et n'a donc pas hésité à acheter (Brélès)
- Mireille et René ont hérité d'un terrain appartenant aux parents de René (Locmaria-Plouzané)
- Jeanne a hérité de la maison de son frère (Plouguerneau)
- Raphaël et Émilie pensaient qu'ils allaient construire. Finalement, les parents de Raphaël trouvent une maison et déménagent donc c'était pour eux logique de racheter la maison des parents de Raphaël, à proximité de la ferme où travaille Raphaël, qu'il a reprise de son père (Saint-Thonan)
- Monique entend parler d'une maison à vendre, qu'elle connaît et qu'elle fera donc en sorte d'acheter (Ploumoguer)
- En discutant avec une de ses collègues et voisines, Françoise apprend que celle-ci vend sa maison, qu'elle aime bien. Elle fera donc en sorte d'acheter même si au début c'était un *« pur hasard », « ça s'est présenté »* car la maison se libérait (Québec). Elle explique :

> « - Et du coup est-ce que vous pouvez me raconter un peu plus en détail comment ça s'est fait l'achat de cette maison, qui vous avez contacté, enfin comment vous avez trouvé la maison… ?
> *F : Ben c'est… Un pur hasard. C'est que je travaillais à l'école des Ursulines, et une collègue était mariée à un entraîneur de hockey. Et cet entraîneur-là a été transféré aux États-Unis. Et un bon midi, en… Mangeant à la table des profs ensemble, ben elle raconte… Il faut qu'on… Ben on déménage, il faut qu'on vende la maison ! Alors j'ai fait un premier contact avec eux autres, mais ça a pas vraiment fonctionné, alors… Là ils l'ont donnée à un agent d'immeuble, et le courtier bon… Évidemment la demande des propriétaires, demandaient beaucoup trop cher, alors j'ai essayé de négocier ça a pas fonctionné, et eux ils sont partis pour les États-Unis. Et là, ben il fallait qu'ils se logent aux États-Unis, et la… L'équipe de hockey pour laquelle le monsieur travaillait ben après un temps il dit ben on va racheter ta propriété, alors eux ils ont eu de l'argent pour la maison, mais elle était pas vraiment vendue, alors le courtier avait encore la maison à vendre, et comme c'était à côté de chez moi je passais souvent, en auto, pour voir ce qu'il se passait ici, et finalement… J'ai acheté la maison de la société de relocalisation de l'équipe de hockey américaine ! Mais toujours par le biais du même courtier alors là on a négocié, on est arrivé à un terrain d'entente. Alors c'est comme ça que ça s'est passé. J'avais pas spécialement cherché une maison dans ce secteur-ci, mais je savais que c'était un quartier tranquille, intéressant, donc j'ai dit "Oh tiens" J'étais déjà venue une fois, chez cette collègue-là.*
> *[…]*
> - Ah oui donc c'est plus parce que vous avez eu l'opportunité en fait mais c'est pas forcément un moment où vous cherchiez à acheter encore ?
> *F : Non je cherchais pas encore, parce que j'étais pas encore en couple, et puis j'étais pas pressée là. Mais quand ça s'est présenté j'ai dit OK d'accord. »*

Finalement, ce sont parfois des recherches mais aussi régulièrement des opportunités saisies, des hasards, qui font que les habitants emménagent dans un lieu, dans cette maison, en imaginant des expériences possibles, notions que nous allons détailler un peu plus loin.

1.3. Le « jardin d'abord »[290]

Le jardin, une pièce supplémentaire à l'extérieur

« Le jardin est un espace transformable, appropriable. La maison ne se limite pas au bâti, elle dispose de son sol : c'est un territoire. » (Dehan et Duquesne, 2005, p. 49) En effet, en plus de l'espace de la maison, cette dernière signifie aussi bénéficier d'un espace extérieur. Comme relevé par une habitante québécoise : *« Est-ce que c'est vraiment une maison qu'on veut ou c'est un terrain ? […] J'pense qu'un jour les mini-maisons ça va pogner*[291] *aussi ! Parce que les gens ils veulent pas seulement une grosse maison ils veulent un terrain ! »*

Cherche-t-on, désire-t-on plutôt une maison ou un terrain ? Il semblerait que ce soit les deux, car souvent, l'un signifie l'autre pour les habitants. Comme vu précédemment, Gaëlle souhaitait *« un truc avec un jardin… »*, ce « truc » s'avérant être une maison. Jardin qui, la plupart du temps, est primordial soit pour des raisons concrètes - « j'aime jardiner », « les enfants peuvent jouer », « on peut faire des barbecues » - ou plus symboliques - « un lopin de terre », « cultiver », « avoir de l'espace ». Certains plaisirs simples, liés au désir d'extérieur et de contact avec la nature, sont énoncés, par exemple par Carole : *« Aller jardiner, aller dehors quand il fait beau lire un livre, faire une sieste… Dehors, regarder Max travailler… (rires) »* en plus de : « *Quand je rentre et qu'il fait beau il faut que j'ouvre tout, pour entendre les oiseaux… (rires) »*. Avoir un jardin, c'est le plaisir de pouvoir être chez-soi et dehors à la fois, comme évoqué par Gaëlle qui vit en lotissement :

> « - Tu disais que le jardin c'était vraiment important pour toi ?
> *G : Ben… Oui parce que ça permet quand même de vivre… différemment, ça permet déjà d'avoir un espace clos autour de chez soi, donc peut-être d'ouvrir un peu plus facilement, c'est vrai qu'il y a peut-être un côté un peu plus insouciant, quand on est sur des petites villes comme ça, de pouvoir se dire on peut laisser tout ouvert, alors qu'à Brest on ferme tout, limite les volets en plus, pour être sûr… Et puis bon après c'est la vie en extérieur, dès qu'il y a cinq minutes, on n'est pas forcément devant la télé, on peut être avec un livre au soleil ou… Ou dehors quoi. Au soleil, bon on n'est pas dans le sud de la France, mais… (rires) Mais si de pouvoir vivre en mode dehors, l'hiver peut être d'imaginer de pouvoir recevoir plus facilement. Et pouvoir manger dehors, organiser des barbecues… Ouais* ***passer du temps dehors et chez soi en même temps*** *quoi. Pas être obligé d'aller… Quelque part, au bar, à la plage et puis bon… C'est bien aussi hein mais c'est… je trouve que ça a un côté plus cocooning et peut être plus reposant aussi. »*

Émilie ajoute aussi le fait de pouvoir se mettre *« en maillot dans le jardin il y a pas de souci ! »*, puisque *« personne te voit… ».* Raphaël, son conjoint, ajoute : *Non et puis quand on fait des fêtes avec les copains, ben y'a pas de problème quoi ! Même si il y a plein de bazar ça posera pas de problème ! Personne viendra… (rires) »*

Pour Laurence, le jardin était un vrai territoire de jeux pour ses sept enfants, et pour recevoir de la famille, d'autant plus que les relations avec les voisins sont bonnes :

---

[290] En référence à l'article « La maison d'abord » (Le Couédic, 2010), qui incluait d'ailleurs le jardin.
[291] Pogner signifie ici prendre.

> « *L : Ça s'est bien passé parce qu'ils sont quand même relativement loin, il y a pas de vis-à-vis, bon ce sont des gens charmants. Mais… C'est vrai qu'il n'y a pas de vis-à-vis notamment sur la terrasse on est bien protégé tu vois… Bon maintenant quand les enfants étaient tout petits, qu'il y avait quelquefois des cousinades, une dizaine, quinzaine d'enfants qui braillaient dans le jardin… Maintenant on ferait un peu plus attention à 10 heures du soir l'été… Ils ont pu grimper dans les arbres… Nous fermions le portail quand ils étaient là, c'était quand même notre seule crainte, cette départementale. Aucun de nos chats n'a jamais été écrasé, c'est un vrai miracle, parce qu'on en trouve souvent ! »*

Alice (Québec) vit avec son conjoint dans une maison depuis peu. Ayant une fille de six ans et demi, la possibilité de profiter d'un jardin a été un point important pour Alice dans cet achat, pour cette même raison qu'évoque Gaëlle du « dehors et chez soi en même temps » :

> *« A : Ça nous tentait puis moi j'ai toujours grandi aussi dans une maison… T'sais… Je trouvais ça l'fun le principe d'avoir une maison puis de pouvoir… D'avoir un petit bout de terrain juste pour aller dehors… L'été dernier c'était notre premier été… On a déménagé en juillet 2017 ! On a eu un bout d'été de 2017 puis l'été 2018 qu'on vient de passer. Ma fille aime ça beaucoup être en pyjama puis traînasser puis prendre ça relax. On n'est pas obligé d'aller dans un parc ! Moi je vais quand même pas aller dans un parc en pyjama ! Puis je vais pas mettre quelque chose à cuire pour m'en aller non plus ! Fait que là c'est vraiment plus simple, on fait juste aller dehors en arrière, il y a quelques arbres, des branches, un peu de cailloux… Elle a juste à s'en aller dehors, puis là on peut jouer ensemble, puis elle peut continuer le jeu un peu elle-même, moi je peux faire deux trois choses en même temps, si je désherbe un peu, tout le monde peut y trouver son compte plus facilement, et puis tout à coup il se met à pleuvoir ben c'est pas grave, on peut rester un peu sous la pluie puis on rentre après… ça je trouve ça vraiment mieux ! »*

Le conjoint d'Alice trouve que l'avantage d'avoir une maison et donc un jardin, c'est que l'été, sur ses jours de congé, il profite de son jardin, sa piscine, il n'a pas besoin de se préparer pour sortir, contrairement à la période où ils vivaient à Montréal où il fallait tout le temps prévoir en avance pour se rendre à l'endroit souhaité (parc…) :

> *« A : Mais c'est ça on n'est pas obligé de se trouver des… Ben avant il fallait qu'on dise "on va dehors au parc, on va dehors…" Mais là on fait spontanément en sortant dehors on se trouve une occupation sans avoir besoin d'aller nulle part ailleurs, on perd pas de temps en déplacements. Puis c'est plus motivant quand tu sais que c'est à toi !*
> *S : Et l'avantage qu'il y a c'est que avant quand on était à Montréal, quand on voulait aller dans un parc, ou quoi, une heure de voyage pour aller une heure pour le retour. Là maintenant quand on veut partir, en une heure on est à Baie Saint-Paul et puis t'es pas mal plus dépaysé là !*
> *A : À Montréal c'était l'fun pour les parcs, c'était varié il y avait plus de parcs, mais finalement….*
> *S : Ici dans ce quartier là tout le monde a des terrains, tout le monde a des piscines, des balançoires dans son truc… »*

Ils voulaient une maison avec un terrain pour que la petite puisse jouer dehors, tout en pouvant cuisiner en même temps par exemple, et en ayant une tranquillité sans voisins directs. Alice précise leur rythme quand ils étaient en appartement à Montréal :

> *« puis il y avait rien qui avait bougé pendant tout le temps qu'on était parti ! Tu veux juste laver ta vaisselle… Puis il y en a pas un qui va partir de l'endroit où on a mis une heure à aller… Tandis que là on est tout le monde dehors, il y en a un qui s'en va sortir le linge… »*

Le fait de se sentir chez-soi, même dans le jardin, est recherché par les habitants. D'ailleurs, on retrouve le même type de relation à l'extérieur avec Brigitte :

> *« B : Parce qu'avant en campagne dès le printemps dès qu'il faisait beau je déjeunais toujours dehors…*
> *K : elle se promenait en pyjama sur le terrain !*
> *B : c'est ça que j'aimais, c'était mon plus grand plaisir d'avoir cette liberté-là. »*

Cette idée de « pièce supplémentaire » avait d'ailleurs été évoquée par Roger Perrinjacquet, qui dit que le jardin *« peut tenir lieu de pièce supplémentaire en plein air et traduire un rapport à la nature reconsidéré. Il est vécu sur un mode plus sensible et plus exclusif, quand il ne s'appauvrit pas à devenir une simple digue végétale vouée à produire de la distance sociale »* (Perrinjaquet, 2005, p. 127). On retrouve aussi parfois cette volonté de se servir du jardin pour éloigner des voisins, ce qui est vu comme une possibilité de faire du bruit sans avoir de remarques, comme pour Émilie qui vit à Saint-Thonan : *« Et on a quand même le grand jardin, tu vois les voisins sont loin, on peut faire du bruit ! »*

Jardin, terrasse, cour : entre occupation et entretien au quotidien

> « - Tu es souvent dans ton jardin aussi ?
> *M : Dès que je peux oui. Enfin, dès qu'il fait beau, je suis plus dehors que dedans. Ouais, ouais j'aime bien être dans le jardin, ça me détend. »*

Murielle semble profiter de son jardin, à Locmaria-Plouzané. Au-delà du simple jardin, les habitants ont à cœur l'utilisation, l'usage et la pratique des espaces extérieurs. Paul (Québec) raconte leurs occupations des lieux extérieurs à leur maison :

> *« P : Oui à l'avant c'est rare qu'on va s'installer pour prendre un verre, relaxer… Il arrive parfois on va s'asseoir sur le balcon comme c'est sur le coucher de soleil, parfois on finit notre verre de vin assis en avant, mais la plupart du temps, profiter des belles journées, tout se passe en arrière. Il y a une piscine… La petite terrasse, la petite table, le petit bistro. Parfois on sort déjeuner à l'extérieur. L'été dès qu'il fait beau on est dehors pour les repas, sauf les déjeuners lorsque Chantal travaille. Et encore il va arriver des fois on va dehors puis Chantal va travailler. Mais le souper, c'est dehors. On soupe aux alentours de 18 heures. »*

Leurs voisins, Suzie et Alain, que j'ai également rencontrés, me racontent aussi leurs rapports à l'extérieur ; ils sont très bien équipés, et peuvent se placer en fonction de l'ombre et du soleil sur trois orientations différentes :

> *« Vous êtes beaucoup dans la cour arrière ?*

S : Oui. Quand il fait chaud on est plus à l'arrière parce qu'il y a plus d'ombre. Puis quand c'est plus frais on va être plus en avant.
A : Pour nous, une des grandes choses pour acheter une maison : ça prend des arbres. Sinon on l'achète pas. On s'en occupe beaucoup.
S : on est relativement dehors, on a une table à pique-nique là, on a une sur le côté, puis on a une en avant. Il y a juste de l'autre bord mais là on est chez le voisin fait qu'on peut pas mais on a des tables partout !
A : Faque on mange à l'arrière, sur le côté, à l'avant.
S : Regarde ! Devant il y a un fauteuil à deux qui balance, puis une petite table pour deux pour manger. Puis quand il y a des réunions de famille ben souvent c'est plus en avant que ça se passe. Le voisin parfois il vient jaser avec nous autres…
A : selon la température, selon le soleil…
S : Puis des tables déjà installées, elles se promènent pas là. Comme ça on est toujours prêts ! Le voisin d'à côté lui il a commencé à se faire comme un jardin en avant sur la pelouse. »

L'entretien d'un jardin est prenant. Même si pour certains, le jardin est vu comme un plus, un bonus et n'était pas un critère, ils apprécient tout de même de l'avoir, comme Sonia (Québec) et en profitent ; en effet, je lui demande s'ils sont souvent dans la cour, elle me répond : *« Oh l'été oui ! L'été c'est vraiment… Là tous les meubles sont rangés là mais on peut manger dehors… Les garçons jouent au badminton. »* En revanche, pour ce qui est de l'entretien, ils ont effectivement décidé de déléguer - entretien d'autant plus prenant et contraignant à Québec, notamment avec les saisons marquées et les transitions très distinctes :

« S : Je pense que les gens dans leur maison souvent… Ils sentent les saisons car ils s'occupent de leur cour. C'est eux qui pellettent la neige. Mais nous on a une compagnie qui fait la neige, on a une compagnie qui ramasse nos feuilles, on a une compagnie qui s'occupe du gazon, on s'est comme détaché de notre cour en payant parce que c'est pas cet aspect-là de la maison qu'on aime, t'sais on fait pas la peinture nous-même là. C'est un peu comme si on déléguait ces aspects-là à d'autres personnes. Pas un peu, c'est ça qu'on fait. On a même plus de tondeuse. C'est sans retour ! Maintenant que mon mari a arrêté de le faire il veut plus jamais retourner à s'occuper de ça.
- Oui, c'était comme une contrainte ?
S : C'est deux fois par semaine… Deux fois quand ça pousse beaucoup. Puis les voisins aiment vraiment… Ils enlèvent les pissenlits et tout faque on peut pas laisser aller ça en friche comme ça nous tenterait, faut vraiment s'en occuper pour faire plaisir aux voisins. Ils enlèvent un par un à la main… C'est comme une activité. »

Isabelle me raconte l'entretien de ses pelouses et plantes (qu'elle trouve d'ailleurs parfois lourd : elle envisage petit à petit un déménagement en condo dans quelques années), qui peut rythmer ses journées et soirées ; on retrouve ce que Sonia racontait, d'un autre point de vue cette fois car Isabelle a fait le choix d'entretenir en partie elle-même ses espaces extérieurs :

« - Et c'est toi qui fais tout ?
I : Pas mal tout ! Ici c'est au moins une heure par jour pour que ce soit beau, minimum une heure par jour ! (Pause) Pour que ce soit parfait, une heure et demie deux heures ! (Rires) Mais… Une heure c'est correct, juste la gestion des plantes, l'entretien, couper

les choses, fertiliser, déplacer des plantes… Enlever ce qui est mort… Puis là dans ça j'inclue même pas faire la pelouse, parce que ça c'est pas moi qui le fais.
- Ah oui la pelouse tu as quelqu'un qui…
I : Oui la pelouse puis le… La neige pour l'entrée là j'ai quelqu'un. J'ai quelqu'un qui fait ça. (Pause)
- Ah mais sinon tes plantes tu t'en occupes… Ben là pas l'hiver j'imagine mais… Quand… On va dire la moitié de l'année ?
I : Pas l'hiver, mais l'été c'est ça dès qu'on… qu'on passe une semaine sans s'occuper c'est ça, ça devient plein de mauvaises herbes, c'est pas beau, c'est… Puis c'est sûr qu'un quartier comme ça, tous les terrains sont beaux, bien entretenus, si toi ça… T'sais il y avait… Ça avait fait les manchettes là je sais pas si t'étais arrivée, quelqu'un qui avait décidé qu'il faisait un jardin[292]*… à l'avant, ça peut être beau mais pour que ça soit beau un potager ça prend un aménagement paysager puis un entretien régulier là ! Mais… Parce que c'est sûr que… C'est comme les fameux pissenlits ben si il y a un voisin qui les enlève pas ben tous les autres en ont ! (Pause) Mais ici on n'est pas fanatique au point d'aller le… Voir et puis lui dire "eh là il y a quelque chose…"*
- Ouais, mais tu sens quand même que tout le monde fait en sorte de…
I : Oui oui on fait attention pour garder son terrain beau là. (Pause)
- Donc ça tu fais… Tu fais quand, quand tu rentres du travail ?
I : Oui ! Ou des fois un petit peu sur l'heure du midi, ou… Ou après l'heure du souper ! »

Isabelle me raconte ensuite que beaucoup de jeunes familles et donc d'enfants habitent dans ce quartier. Un homme seul, retraité, avait acheté une maison dans ce quartier, et a finalement revendu rapidement pour cette raison, d'après elle, car *« c'est sûr que quand tu es à la retraite, puis t'es toujours chez toi, puis que les enfants ça crie, puis… Ça envoie des ballons, puis des balles, puis… C'est… Quand toi t'en as pas, ou t'en as plus… »*. Nous continuons à échanger à propos des enfants et de leurs rapports à l'extérieur :

« - Oui les enfants jouent pas mal entre eux du coup dans le quartier là ?
I : Oui ! oui et je sais pas si t'as remarqué il y a aucune clôture ici dans le quartier. Les enfants vont jouer, ben c'est parce que c'est des bons voisins aussi mais les enfants vont jouer où ils veulent, quand ils veulent.
- Ah oui voilà personne dit rien…
I : Non, comme ici ils viennent jouer dans la petite maison, puis là quand ils veulent aller sur le trampoline c'est le voisin à côté, quand ils veulent une patinoire c'est l'autre à côté qui a la patinoire…
- Mais sans forcément demander… Ouais c'est ça c'est acquis un peu dans le quartier ?
I : C'est comme un… C'est comme ça, puis que faut que les… Au moment où les enfants sont pas respectueux ramassent pas ou brisent des choses ben là c'est… C'est fini ils auront plus le droit.
- Mais sinon ils viennent… On peut les voir là ?
I : Oui oui oui ! Oui des fois on prend notre verre de vin puis là ils passent puis là oh ils nous voient puis…
- Mais sans qu'ils soient avec ton fils à toi mettons ?

[292] Un jardin signifie ici un potager. Au Québec, jusqu'à peu, les jardins potagers étaient interdits devant la maison et autorisés uniquement à l'arrière, là où ils ne sont pas visibles depuis la rue. Ils sont autorisés depuis le 9 mars 2019 mais avec une réglementation stricte.

I : Non !
- Ah oui oui d'accord, ah c'est drôle !
I : Ouais ! Ouais. Ouais c'est le seul quartier, j'ai jamais vu ça ailleurs… Non c'est ça sans qu'ils soient avec mon garçon ou dans le temps avec les filles ! »

Parfois, les habitants peuvent passer un moment de leurs soirées dehors, mais pas directement chez eux, dans le jardin ou la cour ; ils franchissent la limite, le seuil entre lieu privé et public pour aller se promener non loin de la maison, comme pour Mireille et René :

« - Et à pied c'est pour les balades ?
R : Ah ben tous les soirs en général on va se promener.
- Ah oui ! Tous les soirs même !
R : Ah oui tous les soirs ! (Rires)
M : Même quand il fait nuit.
R : Même quand il pleut !
M : Hier il était 23 heures donc c'était un peu tard mais la veille… Ah oui il pleuvait, donc il dit je te suis pas, ben moi je prends mon ciré… Tout est prêt là tu vois ! Il y a le ciré, les polaires, et puis moi j'adore ça ! Donc il faisait nuit, il pleuvait, mais je suis quand même allée sous la pluie (rires). Et le week-end bien sûr, on fait beaucoup la côte. Ça peut faire 8 km à peu près ! On calcule. Avec les téléphones aujourd'hui… On fait pas toujours les 10 000 pas mais entre 6000 et 8000 quand même oui quand c'est possible. »

Ils parlent d'ailleurs du rapport entre leur maison et la rue où des passants observent beaucoup, ils ne s'attendaient pas à cela lors de la construction :

M : Les artisans qui travaillaient ici, carreleurs et tout ça qui nous disaient vous feriez payer un prix minime rien que pour faire venir ici, vous allez vous enrichir très vite, il y a tellement de gens qui s'arrêtent ici ! (Sourire)
R : Les gens venaient voir les artisans…
M : ça ça nous a surpris parce que tu vois à Brest on est dans un quartier très très calme, et donc on n'était jamais gêné par ça ! Mais ici, même aujourd'hui on est quelquefois sur la terrasse et les gens s'arrêtent ! Ils restent regarder on se dit mais la vue est de l'autre côté, pas ici ! C'est vrai que la maison est grande…
- Oui c'est une belle maison !
M : Sans doute oui. Mais j'imaginais pas que des gens…
R : Ah moi non plus, ça c'est un truc on a été surpris !
M : c'est pour ça d'ailleurs après tu as fait une palissade pour cacher quand même, qu'on soit plus chez soi.
- Oui si tout le monde s'arrête tout le temps…
M : quand on est là oui sur la terrasse, à manger, parce qu'on mange beaucoup dehors !
R : c'est pour ça qu'on peut pas dire qu'on est isolé ici parce qu'il y a tellement de gens qui passent, qui regardent par ici…
M : C'est ça qui est particulier !
R : on serait à la campagne, on serait plus tranquille hein ! Et pourtant il y a personne devant nous, il y a personne derrière !
- Oui vous avez le passage…
M : Oui du chemin côtier… Enfin nous on en profite toute l'année, tous les jours…

R : Non mais les gens qui passent c'est en général le dimanche, entre 15 heures et 17 heures.
M : Oui c'est le week-end.
R : C'est à ce moment-là qu'on va se promener donc comme ça…
M : Mais c'est quelque chose qu'on a découvert, qu'on n'imaginait pas en étant à Brest… »

Éric explique bien le rapport qu'il a concernant l'entretien de son terrain lorsqu'il vivait à la campagne (Québec) :

« E : Tu répares un truc, tu te dis c'est fini. T'aménages ton terrain tu dis c'est beau. Mais si tu n'entretiens pas, en campagne c'est encore pire, tout de suite on tondait pas on voyait les petits arbustes qui recommençaient à pousser… Mettons tu tonds pas pendant un mois, ça commence à ressortir partout. Tu laisses mettons un an un terrain comme ça là vraiment…
B : tu peux plus en profiter.
E : j'ai pu constater que rien n'est permanent. En ville on s'imagine, tu vois une maison elle est toujours là, c'est vrai que ça bouge moins mais c'est pareil ! Comme ici en face. Quand on est arrivé c'était un terrain vague. Des deux côtés jusqu'au boulevard des Capucins. Alors quelqu'un qui arrive ici aujourd'hui il s'imagine que bon il voit que c'est neuf mais si tu penses pas trop tu dis c'est toujours là. Et avant ce terrain vague c'était une épicerie, puis un poulet frit Kentucky.
B : Il y a longtemps.
E : Donc ça bouge tout le temps ! Mais on le voit moins en ville qu'en campagne, il y a des arbres qui poussent tout le temps… »

Figure 85 - Le jardin de Lynda et Mario, très entretenu, à Saint-Nicolas (Lévis, Québec).
Source : Lynda, 2018

Le quotidien avec les animaux de compagnie

Pour certains, maisons et jardins riment avec animaux de compagnie, qui peuvent faire pleinement partie du quotidien, comme les chiens et les chats, c'est pourquoi il était important de le signaler ici. Chez plusieurs habitants, j'ai pu voir les animaux, ou du moins en entendre parler lors des entretiens (Agnès et Christophe, Gildas, Émilie et Raphaël, Samuel, Lynda et Mario, Jason et Cynthia, Josée, Isabelle, Alice et Sébastien). Pour Laurence, par exemple, avoir un chat est devenu nécessaire : *« Depuis [qu'on a eu des souris] on garde un chat, malgré les fragilités allergiques. […] Elle est là, c'est Nala, à la fenêtre. C'est notre troisième chat en 18 ans, c'est pas mal ! C'est des chattes puisqu'elles chassent remarquablement bien. »* Marjorie, de son côté, a fait un placard sur mesure dans sa maison pour la litière du chat ; elle a fabriqué des espaces sur mesure, nous y reviendrons dans le chapitre 9. Sophie, en revanche, évoque aussi les problèmes pouvant survenir avec les autres animaux qui ne sont pas les siens, ici les chats des voisins dans le jardin ; cela est venu dans la conversation et semble donc avoir pris de l'importance pour elle et dans le quotidien, créant un autre rapport avec les voisins, les actions de l'animal pouvant ici être vues comme la source du conflit, la « scène » ayant lieu dans son jardin :

> *« S : Ah si quand on parlait tout à l'heure des problèmes de voisinage (rires) bon enfin c'est un peu… Anecdotique mais quand même, ça nous… On est très embêté par les chats ! Alors pas le chat en lui-même… Par les crottes de chat ! Voilà. N'ayant pas d'animaux c'est un peu… Un peu casse-pieds d'avoir à gérer… Alors là c'est mieux mais… Il y a pas si longtemps c'était tous les jours. Et quand on recevait du monde, on faisait notre petit tour dans le jardin avant ! (Pause) Et on s'était même posé la question… Parce qu'on teste des trucs hein, des répulsifs, des… Qu'est-ce qu'on avait… On a testé toutes les recettes de grand-mère pour les éloigner, le marc de café enfin bref, les seaux d'eau… Et… Et on s'était posé la question du coup de faire bitumer devant parce qu'en fait ce qui leur plaît c'est les graviers dans lesquels ils creusent ! Et donc on a fait venir une entreprise, bon ça nous embêtait de mettre un budget quand même qui est pas négligeable là-dedans alors que… Voilà sinon ça nous conviendrait très bien, mais bon on l'a surtout pas fait parce que visiblement techniquement c'était compliqué par rapport à l'écoulement des eaux usées. Je crois qu'il fallait faire deux…. Je sais pas comment ça s'appelle, deux trous, devant la maison et puis sur le côté… Ça porte un nom mais je sais pas lequel, et encore l'entrepreneur avait laissé entendre que ça risquait quand même de… d'inonder le garage. Donc du coup on a laissé tomber quoi hein. Donc ça c'est un peu le…*
> - Et vous vous voulez pas d'animaux ?
> *S : Ah non ! (Rires) On sait qu'on n'en veut pas surtout (rires) On veut pas les contraintes. »*

À l'inverse, dans le quartier d'Isabelle (Québec), cela n'a jamais posé de problèmes :

> *« Pour les animaux ben… On n'a jamais eu de plaintes mais pour les animaux les chats vont partout, il y a beaucoup de chats dans le quartier mais j'ai jamais entendu dire que ça dérangeait personne ! Les chiens ben… Faut qu'ils soient en laisse. On peut pas… Puis c'est sûr que des fois c'est l'fun de les laisser courir dans la cour mais… Faut pas qu'ils se sauvent… Parce que il y en a toujours qui… Il y en a beaucoup qui font leur jogging puis qui aiment pas… Qui aiment pas les chiens là. Mais les chats… Les chats*

> *ça passe bien je sais qu'il y a des quartiers à Sainte-Foy où ils ont interdit… ah non à Cap Rouge ils ont interdit les chats ! Interdit les chats errants. »*

Le rapport aux animaux est donc variable selon les habitants, les quartiers, mais des différences majeures entre les terrains brestois et québécois n'apparaissent pas.

***

Une vie à l'extérieur est donc désirée, recherchée et appréciée. Le jardin est important, il apparaît régulièrement dans les critères posés en avance par les habitants. Il est recherché, voulu, souhaité pour profiter de cet espace comme prolongement de la maison, qui sous-entend les espaces intérieurs mais aussi les seuils et le rapport aux espaces extérieurs (cour, terrasse, jardin, allée). Le chez-soi ne correspond pas uniquement à des espaces intérieurs mais bien à cette extension du « dedans » vers le « dehors » et inversement. Pour certains, le jardin n'est pas nécessaire, mais c'est l'espace extérieur qui l'est, comme une grande terrasse par exemple, mais qui a ici les mêmes significations. Par exemple, pour Sophie, une terrasse *« pour pouvoir aller dehors »* remplace aisément un jardin. Pour Marjorie, c'est même un avantage : on peut aller dehors sans avoir d'entretien à faire. En effet, plus qu'être perçu comme un lieu de nature quelque peu fantasmé, il est surtout le lieu d'activités concrètes, mêlant différentes générations ; l'exemple d'Alice démontre bien ces enjeux.

1.4. Être propriétaire de sa maison

Le rôle et l'engouement pour la propriété en France et au Québec ne sont plus à démontrer, comme le témoigne, entre autres, l'ouvrage *Tous propriétaires ! L'envers du décor pavillonnaire* (Lambert, 2015). Plusieurs personnes, lorsque je leur posais la question « c'était important pour vous d'être propriétaire ? » ne savent au début pas répondre clairement et me disent : *« oui… ben d'ailleurs nos enfants ont fait pareil ! »* (Murielle, Albert). Comme si c'était la preuve que cette décision était la bonne, puisqu'ils ont réussi à transmettre cela à leurs enfants, qui ont pris exemple sur eux. D'autres habitants abordent très vite d'autres facteurs de décisions. Par exemple, plusieurs évoquent la *« sécurité »*[293], *« l'investissement… »,* le fait de *« ne pas jeter l'argent par les fenêtres »* comme Raphaël :

> *« R : Ouais c'est un investissement mais c'est la sécurité quoi. C'est à toi… c'est à toi, ça reste quoi qu'il arrive quoi. (Émilie acquiesce) Autrement c'est jamais à toi. Si tu restes dix ans dedans… ça changera rien. »*

D'autres évoquent l'idée de *« projet »* comme vu dans le chapitre précédent (Carole). Pour certains habitants, cela est clairement lié à la réussite sociale, à un but, un objectif, une ambition, et cela apparaît de façon ostensible dans les propos, comme Thierry qui dit que *« Notre maison c'est notre réussite […] On a beaucoup travaillé pour l'avoir, on se sent bien, on y est bien ».* Jonathan (Québec), 28 ans, explique :

> *« Je pense que ça reste que… Étant donné du milieu où je viens, la propriété est quand même un symbole de réussite et malgré que j'essaye de pas me mettre cette pression, je pense qu'elle est là de facto. Du moment où j'en ai eu l'occasion puis du moment où*

[293] La notion de sécurité vis-à-vis de la propriété serait héritée, en partie, de la société paysanne.

j'ai eu les moyens d'économiser, j'ai toujours économisé en disant ça va être pour acheter une maison le jour où… Peut-être à 35 ou 45 ou 25 ans mais dans ma tête il fallait économiser parce qu'un jour il fallait s'acheter une maison. Ça allait de soi. Je me suis jamais mis vraiment cette pression-là, parce que j'ai toujours trouvé ça un peu idiot de mettre son bonheur sur un objet ou une propriété mais ça reste que c'était quelque part dans mon psyché quelque chose d'important, puis d'une certaine manière j'en suis fier, d'être propriétaire de ce petit truc-là, fier que ça me convienne, que ce soit ce qu'on a besoin pas plus. »

Sonia (Québec) précise aussi cet aspect de réussite sociale face aux autres, face à la société, faisant le parallèle de manière humoristique entre un achat de voiture et d'une maison :

« Quand on habitait dans Montcalm, notre garçon a appris à faire du vélo sur les plaines, avec des roulettes là, bon et puis il y a quelqu'un de notre parenté qui a dit : "C'est donc dommage d'élever un enfant dans ces conditions !" À moi là. Comme… OK. (Elle a été choquée) Parce qu'il était très heureux là, mon Dieu. Mais ça veut dire que cette personne-là elle a un standard ou une vision de comment on élève un enfant et je me disais mais là les enfants en Allemagne là, puis en France là, ils sont tous dans des appartements ! Les trois quarts sont en ville là ! […] Les gens sur Facebook qui mettent la photo de leur nouvelle voiture puis les gens écrivent "Félicitations !" Et là "Waouw" ! Moi c'est ça la culture de ma parenté c'est ça là ! Faque ça veut dire que là pour la maison bon ils sont très contents pour toi "Ennnnfin t'as une maison !" »

Pour Régine et Patrick, 65 ans, la réussite sociale est clairement décrite aussi :

« - C'est un idéal de vie d'avoir votre maison ?
R et P : Ah oui !
R : c'était important d'être propriétaire d'une maison, d'un toit.
P ***: C'était presque une réussite de vie à l'époque d'être propriétaire d'une maison !*** *Maintenant les choses ont évolué. Oh ouais à l'époque… Ouais !*
R : moi j'ai toujours dit que quand on a un toit à soi, on peut vivre après avec peu d'argent. Moins d'argent. Même Mamie. Elle a son toit. Elle est bien chez elle. Et après en nourriture… Elle dépense rien ! (Rires)
P : Elle vit de rien. Et elle met de côté avec sa petite retraite, et c'est parce qu'elle est propriétaire de sa maison. Et nous notre génération on a connu l'inflation. On a eu cette maison pour 400 000 francs. Donc ça fait… 60 000 euros ! Le tout ici ! Aujourd'hui… Elle vaudrait 150 ! »

1.5. Quelques situations quotidiennes au sein de la maison

Dans cette recherche de maison, ce rapport à la propriété, les habitants vivent, pratiquent, habitent avant tout au quotidien. Décrivons alors quelques scènes quotidiennes dans ces lieux de vie, qui ne sont pas anodines dans la construction de l'identité de la famille ou encore face aux formes d'attachement aux lieux.

L'entretien de la maison et les tâches ménagères

Même si pour certains habitants, l'entretien d'une maison et surtout d'un jardin est lourd (Isabelle, Albert…), le ménage n'est pas automatiquement une corvée et peut être vu comme un signe d'intérêt pour la nouvelle maison, comme l'exemple de Gaëlle, qui vient d'emménager :

> *« G : Là c'est vrai que quand j'ai un peu de temps pour moi je reste plus facilement à la maison, bon après je sais pas ce que ce sera cet hiver mais… J'ai plus de plaisir à rester là…*
> - Oui vu que c'est le début de la maison…
> *G : C'est ça j'ai des choses à faire ! Je pense pas avoir fait une journée à rien faire encore (rires)*
> - Oui ça doit être prenant au début ?
> *G : C'est ça ! Mettre tel truc… Et puis on fait plus, on a plus envie de faire le ménage ! (Rires) Comme c'est propre c'est neuf, donc du coup, "oh y'a une tâche" !*
> - Oui tu dois passer plus de temps !
> *G : Ouais voilà ! Et pourtant je suis pas une maniaque hein mais… Mais bon. »*

Ces tâches peuvent être intégrées au quotidien, au fur et à mesure de l'appropriation de la nouvelle maison, et être des moments agréables du quotidien, comme le raconte Carole :

> *« C : Tu vois j'aime bien… À l'appart faire mon ménage bon. Ben là j'ai eu des… C'est tout con, j'ai commencé à nettoyer mes carreaux, j'avais tout ouvert, et j'étais bien ! J'allais dehors sur la terrasse, je rentrais… »*

Elles sont aussi associées au fait de soigner son lieu de vie, et doivent donc être faites régulièrement. Quand Carole me fait visiter sa maison, elle commente en même temps : *« c'est crade ! C'est crade ! Le blanc là… Faut que j'astique. »* Nous montons l'escalier, elle me redit : *« Ouais le ménage… (soupir) C'est un peu différent ! »* C'est plus prenant, cela prend plus de temps, et à la fois Carole a l'air de trouver agréable cette action et d'en retirer une certaine fierté. Finalement, ce processus fait aussi partie de l'appropriation des lieux et de la construction du couple ou de la famille, à travers une attribution ou non des tâches quotidiennes. J.-C. Kaufmann, dans *Le cœur à l'ouvrage*, explique que les émotions travaillent aussi lors de ces tâches, tout comme les sensations : elles peuvent alors pousser à l'action (Kaufmann, 2000 [1997]). Un processus itératif a lieu pour l'habitant : on est attaché donc on prend soin du lieu, on le nettoie ; on l'entretient, il est vu comme propre et agréable à vivre donc on s'y attache d'autant plus.

Dans mon quotidien québécois, et de fait dans les *Chroniques*, il est aussi question de ménage, parfois même ritualisé : nous procédons, avec Marie-Ève, chacune notre tour pour le nettoyage de la salle de bains, que l'on partage toutes les deux. L'assignation à la tâche est aussi parfois basée sur la confiance, notamment pour les autres pièces communes : au bon vouloir de chacun, celui qui le souhaite et qui est motivé pour réaliser du ménage s'occupe de la cuisine lorsque ça devient un peu sale, ou, au contraire, en anticipation de cet état de saleté. Le ménage avait souvent lieu le samedi :

> *Samedi 10 novembre 2018*
> *C'est un petit rythme habituel du samedi à la maison, chacun fait un peu de rangement, de travail, de ménage. On se croise dans la maison, on discute, on rit, on dîne un peu « en décalé » mais on reste tous un moment dans la cuisine à discuter, l'un arrive à table, l'autre en sort… J'aime ces moments chaleureux et conviviaux, où chacun est tout de même libre de vaquer à ses occupations.*

Souvent, après le souper, Jean-Pierre passait également du produit sur les plans de travail de la cuisine et sur l'évier, tout en discutant avec ceux présents : Marie-Ève, l'un des fils et moi.

Les loisirs ou le travail au sein de la maison

Pour certains habitants, il est essentiel d'avoir un espace séparé dans la maison afin de pouvoir réaliser son loisir, comme le cas de Marjorie à Québec qui souhaitait avoir une pièce, un espace dédié à la couture, car ce qu'elle aime lorsqu'elle est chez elle, c'est *« être en pantoufle, lire, faire de la couture c'est parfait. »* Elle me raconte son rapport à l'espace par rapport à la couture :

> *« M : Aussi je fais de la couture dans mes temps libres beaucoup, ça prend de la place ! (Rires) J'ai fait le choix de me faire un tout petit atelier de couture parce que concrètement pour coudre c'est bien de pas être dans un trop grand espace parce que quand on coud on se déplace. La planche à repasser, une machine, une autre machine. Plus l'espace est grand, plus tu perds du temps, plus c'est long. Je veux être assise à un endroit et de mon poste de travail tourner, bouger et tout faire. Donc ça se fait bien dans un tout petit espace. Par contre la table de coupe, les tissus, tout ça ça prend énormément de place, j'ai une collection de patrons hallucinante… Mais je me suis toujours dit plus j'ai de place plus je vais le remplir de toute façon. Donc peu importe combien grand j'ai pour coudre, c'est sûr je vais remplir l'espace que j'ai. Je suis peut-être mieux de pas avoir trop de place dans le fond, ça m'oblige à être raisonnable puis limiter un peu les débordements ! Mais quand même, à la fin, l'atelier de couture déborde complètement dans la salle familiale en bas, totalement, j'ai une table de coupe pliante que je devrais replier mais elle est toujours dépliée. Et donc il y a ça. Je pourrais avoir un atelier de couture plus grand. »*

Elle insiste en disant, par rapport à un éventuel déménagement dans une grande maison :

> *« M : C'est ridicule parce que ma fille a 19 ans, elle va partir de la maison, et qu'est-ce que moi toute seule avec Monsieur dans une maison avec six chambres à coucher deux boudoirs deux salons… On n'a plus de famille, on reçoit très peu de monde, on est tout seul, on est un peu seul au monde avec toute notre vie tournée sur le travail… Lui son plaisir dans la vie c'est de faire des maths, moi c'est de faire de la couture, on a des loisirs très solitaires (rires) qu'est-ce qu'on va faire comme deux cons là dans une immense maison avec six chambres à coucher ? »*

Mireille et René, quant à eux, profitent quotidiennement de leur piscine couverte, vue mer, plutôt le matin pour René (qui est à la retraite), et le soir et le week-end pour Mireille (qui travaille encore). Comme précisé plus haut, ils ont des moyens financiers plus élevés que la moyenne. René profite aussi de son rameur installé tout près de la piscine.

Figure 86 – Piscine de la maison de Mireille et René, visitée avant de réaliser l'entretien (Pays de Brest). Source : Mireille, 2019

Outre les loisirs, les tâches administratives et le travail peuvent également avoir lieu au sein de la maison – effectivement, parfois, le travail s'invite à la maison. Lorsque j'arrive chez Monique, à 14 heures, un jeudi de novembre, elle est installée dans la salle à manger, et remplit des papiers pour son activité professionnelle (elle travaille en libéral). Je m'installe alors à cette même table, elle me dit qu'elle travaille souvent à la maison, et à cet endroit précisément.

***

Ces situations quotidiennes décrites et ces logiques habitantes font partie des arbitrages des habitants dans leurs choix d'habitation. Néanmoins, d'autres éléments, y compris les imaginaires, viennent s'immiscer ; nous allons maintenant les développer.

2) … mais aussi un « je-ne-sais-quoi »[294] qui ne s'explique pas dans l'immédiat

2.1. L'impalpable ou l'évidence

> *« Puis que mon mari ne voulait pas s'en aller sur la rive Sud. C'est un côté de je sais pas c'est quoi là mais… » Josée, 52 ans, Québec*

Comme vu dans un entretien à Québec, Josée nous montre que nous sommes parfois confrontés à un « je-ne-sais-quoi », à *« ce quelque chose d'autre »* (Jankélévitch, 1981, p. 12) qui est impalpable, sur lequel on a du mal à mettre des mots, cet *« innommé innommable ».* Elle ne sait ni ne peut expliquer pourquoi son mari tient tant à rester sur la rive Nord de Québec et à ne pas aller sur la rive Sud. Ce phénomène est présent concernant les lieux tels que la ville, la campagne, la banlieue, le littoral ; concentrons-nous ici sur ce « je-ne-sais-quoi » autour du désir de maison. Parfois, certains laissent à penser que l'expression se suffit d'elle-même, sans besoin

[294] Repris de V. Jankélévitch, « Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien », 1957

d'explication supplémentaire ou détaillée : *« J'ai toujours vécu en maison, donc… »* comme exprime le mari de Josée : *« ben faut dire aussi que tous les deux on a été élevé en maison… Donc c'était naturel pour nous d'avoir une maison »*. Donc, je veux vivre dans une maison maintenant, présenté comme si c'était une logique imparable. On aurait finalement affaire ici à une tautologie : « pourquoi voulez-vous habiter dans une maison ? » « Parce que c'est une maison ». Alice, dont nous avons parlé plus haut concernant le jardin, dit : *« ça nous tentait puis moi* ***j'ai toujours grandi dans une maison****… »* Nous faisons face ici à quelque chose qui parfois semble ne pas s'expliquer de manière immédiate par des mots, face à des situations inexplicables, qui peuvent être relayées comme étant simplement une évidence à un moment du parcours résidentiel. Monique, elle, estime que certaines questions ne se posent simplement pas et l'affirme : *« Bah ça nous a semblé évident… Quand on n'habite pas dans une ville d'habiter dans une maison ! »*. De leur côté, Pierre et Nadine, 57 ans, parle aussi de cette évidence :

> « - Pourquoi vouloir passer d'un appart à Brest à la construction de la maison à Saint-Renan ?
> *P : Parce que… On était en location à Brest… (pause) Bon déjà on voulait être propriétaire.*
> *N : Oui c'est ça.*
> *P : On voulait acheter de toute façon, on voulait pas payer une location, c'est des sous perdus.*
> *N : Et puis c'est la mentalité ici…* ***C'est une évidence****.*
> *P : Tous les frères et sœurs étaient propriétaires quasiment… Ça a dû jouer inconsciemment.*
> *N : Tout le monde faisait ça. »*

Le « je-ne-sais-quoi et le presque rien » du philosophe Vladimir Jankélévitch nous éclaire sur cet inexplicable, qui est moins défini ici pour la suite de ce travail comme ce qui est incompréhensible ou impénétrable mais plutôt comme ce qui est mystérieux, énigmatique, déconcertant, qu'il est difficile de rendre compte rapidement et simplement. *« Il y a quelque chose d'inévident et d'indémontrable à quoi tient le côté inexhaustible, atmosphérique des totalités spirituelles, quelque chose dont l'invisible présence nous comble, dont l'absence inexplicable nous laisse curieusement inquiets, quelque chose qui n'existe pas et qui pourtant est la chose la plus importante entre toutes les choses importantes, la seule qui vaille la peine d'être dite et la seule justement qu'on ne puisse dire ! Comment expliquer l'ironie passablement dérisoire de ce paradoxe : que le plus important, en toutes choses, soit précisément ce qui n'existe pas ou dont l'existence, à tout le moins, est le plus douteuse, amphibolique et controversable ? »* (Jankélévitch, 1981, p. 11). V. Jankélévitch dit aussi : « *Comme toutes les choses très importantes, plus elles jouent un grand rôle dans notre vie, plus elles sont impalpables, invisibles et manipulables. […] Il faut bien donner un nom à ce qui est impalpable, après tout c'est le métier des philosophes et de la philosophie ! »* (Garbit, 2016).

Certains habitants m'ont relaté des situations observées dans leur entourage. Marylin (Québec), par exemple, ne sait pas expliquer le choix de ses amis, et est consciente qu'eux aussi veulent vivre dans une maison pour des raisons impalpables au premier abord, qu'ils n'expliquent pas clairement. Finalement, ma posture d'enquêtrice n'est pas la seule à souffrir, sur le moment, de

cet impalpable, à discerner une sorte de mystère. Ici, Marylin est elle-même dans une posture de réflexivité :

> *« J'ai des amis, ils se sont acheté une grosse maison de trois étages moi je comprenais pas. Ils avaient jamais enlevé une prise de lumière, ils avaient jamais peinturé, il a fallu que je leur montre à peinturer… Mais malgré tout ils voulaient une maison. Les deux, bons salaires, ils se sont acheté une maison, moi j'étais comme "mais pourquoi vous voulez une maison ?" Ils savent même pas tondre le gazon… Leurs parents avaient ça… C'est ça qu'ils veulent. »*

Peut-être peut-on expliquer un peu plus et un peu mieux ce je-ne-sais-quoi par la notion d'imaginaire, que nous développerons un peu plus loin. D'ailleurs, V. Jankélévitch précise que l'expression je-ne-sais-quoi *« ne préjuge ni du savoir d'autrui ni du savoir futur »* (Jankélévitch, 1981, p. 43), et que donc, potentiellement, il peut être découvert. Dans un premier temps, essayons déjà de qualifier ces choses inexplicables : premièrement, des désirs ancrés depuis longtemps, et deuxièmement, des coups de cœur, qui sont parfois déclenchés grâce à ces désirs, conscients ou inconscients. Bien sûr, ce « je-ne-sais-quoi » n'est pas la seule explication, mais se combine à de nombreuses autres qui ont été vues précédemment ; nous estimons que cette explication a sa part d'influence et de significations, peut-être même plus forte qu'il n'y paraît, c'est pourquoi nous la traitons.

Pour rappel, le désir peut être défini comme tel : *« Action de désirer ; aspiration profonde de l'homme vers un objet qui réponde à une attente. / Tendance consciente de l'être vers un objet ou un acte déterminé qui comble une aspiration profonde (bonne ou mauvaise) de l'âme, du cœur ou de l'esprit. / Convoitise d'un bien matériel qui satisfasse l'instinct de possession, un appétit »*[295]. Effectivement, on retrouve l'idée de possession, et donc de propriété, « avoir une maison », dans les enquêtes, en plus de l'aspiration forte à la maison qui est évoquée.

2.2. Une envie et un désir ancrés depuis longtemps

Comme vu au chapitre précédent concernant les parcours résidentiels, plusieurs critères peuvent se combiner, se superposer dans les choix, les prises de décision. Nous avons montré que bien souvent, l'enfance (y compris l'adolescence) est l'une des significations. Alors, au-delà des faits et des expériences qui se sont déroulés durant l'enfance, l'imaginaire déjà développé à cette période est-il sollicité de nouveau ? Y'a-t-il présence de projections venant du passé vers un idéal qui parfois se réalise ? Comment ce dernier est-il perçu dans le temps présent ? Déjà enfants, Josée, Isabelle et Thierry s'étaient projetés, imaginés, avaient espéré habiter à tel endroit, dans tel style de maison… Je vais donc maintenant relater plusieurs extraits d'entretiens pour saisir cet inexplicable dans les paroles de ces habitants.

Tout d'abord, Thierry. Quand la possibilité de l'achat de ce terrain à Lanrivoaré se présente, attiré par un élément correspondant à son rêve d'enfant, il se saisit donc de cette opportunité, sur un coup de tête, en décidant très vite, et en se concertant à peine avec sa femme. Son expression

[295] D'après le Centre national de ressources textuelles et lexicales

« c'est un truc tout con » en dit long : c'est un moyen d'argumenter sa décision quelque peu impulsive, mais pourtant, pour lui, ce choix et cette volonté sont emplis de sens.

> *« T : […] La commune je m'en fichais un petit peu. Aimant le jardin, dans ma première maison j'avais 500 m² de terrain, et je tournais en rond. Le but… Après… Ce qui m'a fait faire ça… J'étais conseiller municipal à la mairie pendant deux mandats. Pendant mon premier mandat, comme j'étais à la mairie bien placé pour savoir les terrains qui étaient en vente et tout ça… Donc une facilité pour la possibilité d'avoir les informations localement, sans avoir de prix mais… J'avais dit à la secrétaire que je cherchais un terrain, mais assez grand, sur Lanrivoaré. Elle m'a dit "je connais quelqu'un qui en vend, est ce que ça t'intéresse ?" C'était une prairie ! On voyait pas le ruisseau, il y a un ruisseau qui traverse le bas, un bassin tout ça… Il y avait rien, j'ai fait plein de travaux… Et du coup quand j'ai vu le terrain… Je suis parti à la mairie tout de suite ! C'est qui le propriétaire, je l'ai appelé tout de suite. Et* ***même sans vraiment négocier avec mon épouse j'ai dit… Écoute on va acheter le terrain****. (Rires)*
> - Et il y avait combien de m² ?
> *T : 7500m². Ça fait beaucoup hein. J'aurais eu 3-4000 ça me suffisait.* ***Mais mon rêve depuis gamin c'était avoir un ruisseau dans mon jardin. J'ai toujours eu ça. C'est un truc tout con hein mais voilà c'était mon rêve étant gamin avoir un ruisseau chez moi. Et j'ai plusieurs ruisseaux chez moi donc je suis très content****, voilà. (Sourire) »*

Ensuite, Josée. Elle a pu *« acheter une petite maison parmi les grosses »* dans le quartier duquel elle était *« tombée en amour »* déjà enfant, à Saint-Augustin-de-Desmaures. Pourtant, rien d'autre ne la reliait jusque-là à ce quartier. Le côté esthétique a beaucoup joué, sa sensibilité est entrée en jeu, ce qui a donné lieu à de la projection, de l'imaginaire, voire à un idéal. Une simple scène de la vie quotidienne, ici un trajet en voiture dans un quartier, peut déclencher un imaginaire. Elle exprime l'émotion qu'elle ressent en parlant de cette expérience passée.

> *« J : ben moi quand j'étais jeune, ben jeune… Oui quand j'habitais chez mes parents, ma sœur qui est plus jeune que moi avait besoin d'un lift pour revenir de chez… Fallait que j'aille chercher ma sœur chez une de ses amies qui restait dans ce coin-ci ! (Pause) C'était dans le temps de Noël. Puis nous on reste autour du golf, juste ici c'est le golf là, puis je me souviens que… Hey* ***ça me donne comme la chair de poule****… (rires) Je me souviens que j'avais été chercher ma sœur, c'était Noël, c'était le soir, puis toutes les lumières étaient allumées, puis j'avais dit… Puis c'était toutes des petites places là comme ça ici tout autour du golf, et* ***puis j'avais dit un jour je veux venir rester ici.***
> - Ah c'est drôle ça !
> *J : (Grand sourire) Oui hein !*
> - Ah oui donc déjà depuis petite t'aimais bien ce lieu là…
> *J : J'aimais bien ouais. Ouais, vraiment là,* ***j'étais vraiment tombée en amour je trouvais ça VRAIMENT beau, vraiment****. Puis c'était… C'est ça il y avait de la neige là, puis… Hmmm. C'était à peu près à cette époque-ci. » (Josée)*

Puis Isabelle, à Saint-Augustin-de-Desmaures également. Pour elle aussi, c'est un désir qui se poursuit depuis qu'elle est enfant, c'est un lieu qu'elle avait repéré. Elle n'a pas fait en sorte que ça se produise à tout prix, mais lors de sa séparation conjugale, cela a été possible. Elle a donc retenté, et me dit : *« Cette maison m'attendait ! »* En réalité, c'est probablement elle qui attendait

cette maison ; une projection s'opère ici, un côté magique, imaginaire, de se dire que c'est la maison qui l'attendait. Il est aussi important de noter ici que son aisance financière a facilité la réalisation de ce projet.

> *« I : Moi c'est sûr que c'est celle-là que je préfère, c'est moi qui l'ai choisie ! (Rires) L'autre c'était plus mon… Mon conjoint qui l'avait choisie, celle-là c'est moi qui l'ai choisie ! Parce que… Ouais ça ça peut être intéressant, c'est qu'avec mes parents, quand on était tout petit, juste l'autre côté du lac [lac Saint-Augustin, que l'on voit depuis la maison], il y avait un terrain de camping ! Ils louaient des chalets. Puis on passait nos étés là parce que la… la ville mon père trouvait qu'il faisait trop chaud, alors ici c'était vraiment comme on partait en voyage c'était comme la campagne là c'était… C'était à 25 minutes de Saint-Pie-X et comme… Ma mère faisait quasiment une collation au cas où, pour le voyage (rires) Puis… Puis c'est ça moi* ***quand j'habitais là l'été, je voyais l'autre côté ici c'était un grand grand verger de pommiers. Et je me disais "Oh ce serait beau avoir une maison"…*** *Parce que c'est en flanc de montagne là puis les couchers de soleil c'est la place dans toute toute toute la région de Québec où le soleil se couche le plus tard ! Parce qu'il est franc ouest. Donc souvent on arrive de quelque part et il fait déjà plus soleil et on arrive ici dans la cour, on a encore du soleil. »*

> *« I : C'était lié à la séparation… Moi je voulais rester dans le quartier aussi pour que les enfants puissent aller à la même école ! Et puis moi avant même d'acheter l'autre maison dans le quartier Les Bocages* ***j'aurais aimé acheter ici*** *! Il y avait seulement deux maisons qui s'étaient bâties là dans le verger, mais mon conjoint à l'époque me disait "Oh… Faire construire une maison… C'est beaucoup d'ouvrage…" Parce qu'il y avait pas… Fallait faire bâtir pour être ici, donc lui il trouvait ça un peu trop compliqué, fait qu'il a préféré acheter une toute faite,* ***mais moi ça m'était toujours resté dans l'idée, un jour je vais venir habiter dans ce quartier-là.*** *(Pause)* ***Quand on s'est séparé, par hasard, je me promenais dans le quartier, puis j'avais vu cette maison-là, je la trouvais belle mais il y avait pas de pancarte à vendre, je suis allée voir sur internet la semaine même, puis j'ai vu qu'elle était à vendre. Donc j'ai appelé directement le monsieur, pas d'agent immobilier… La semaine après, je l'achetais.*** *»*

Enfin, Marko (Ukrainien vivant à Plougonvelin), qui a une histoire un peu différente mais où l'imaginaire tient une grande place également. Dans son cas, les films ont été l'un des éléments déclencheurs de son désir de maison, en plus du désir de jardin ; désir qu'il a par la suite repensé, sur lequel il a décidé de mettre des raisons plus objectives : *« Maintenant j'ai beaucoup plus de raisons d'avoir une maison mais au début c'était plutôt ça ».* Ce sont donc des expériences projetées au regard de celles vues dans les films, d'une vie qu'il voudrait reproduire, qui ont éveillé ce désir, alors que, pourtant, il avait toujours vécu en appartement avant. Effectivement, il existe tout un imaginaire autour de la banlieue, de la campagne et de la ville (Fortin, 2015).

> « - Et qu'est ce qui a fait que tu voulais une maison ?
> *M :* ***Des films. Tu vois des gens dans des films et… Les gens ils sont super tranquilles.*** *Et aussi envie d'avoir un jardin. Privatif ! Pas un truc… Ici il y a plein d'appart ils disent on a un jardin partagé. Non. Là je veux sortir, je suis chez moi, je me*

mets par-là, je prends ma bière et je sais qu'il y a personne qui va sortir dans ce jardin-là.
- Donc c'est surtout les films alors…
M : ***Ouais un peu, dans ma tête, c'est des films… Ouais, c'est une maison et pas un appart. Après, maintenant je suis beaucoup plus sûr que c'est une maison où je veux vivre, mais au début c'était quelque chose… Maintenant j'ai beaucoup plus de raisons d'avoir une maison mais au début c'était plutôt ça.*** *»*

Ces quatre récits permettent de mettre en avant des imaginaires ancrés dans les histoires, dans les expériences des habitants, ce qui participe de leur expérience actuelle. Cet ancrage est tout aussi important que la projection dans le futur.

2.3. Le coup de cœur pour une maison

Le « coup de cœur » correspondrait à *« une admiration soudaine, un attrait irraisonné »*[296]. Il peut avoir lieu lors des visites de maisons qui sont des moments particuliers pour les potentiels futurs habitants. Que se passe-t-il lors de la recherche et des visites de l'éventuelle future maison pour les habitants ? Différentes manières de visiter existent : certains vont s'intéresser à toutes les raisons pratiques et fonctionnelles, pendant que d'autres sont à la recherche de ce coup de cœur. Comment peut-il s'expliquer ?

Les projections lors des visites

Lors des visites, certains habitants savent immédiatement si le lieu leur plaît ou non, s'ils s'y sentent et s'y sentiront bien. Nous définirons ici la visite comme *« un déplacement motivé, intentionnel, et non hasardeux, sur un temps borné. Si elle crée une rupture, elle se caractérise par une temporalité courte, circonscrite spatialement. […] elle relève plus de l'imbrication temporelle que de la juxtaposition, plutôt dans un espace-temps spécifique, moment particulier au sein d'un flux continu qu'elle n'est caractérisée par une opposition marquée entre hors quotidien et quotidien »* (Bossé, 2015, p. 21).

Ces expériences de visites sont plus ou moins faciles à vivre selon les habitants : pendant que certains n'arrivent pas à se projeter, d'autres ont une grande capacité de projection, comme Gildas, qui *« visualise très bien virer les meubles de quelqu'un et refaire la déco ! Parce que y'a plein de gens qui sont focalisés sur un mur rouge et… »* ou encore Alice, qui dit, relatant la visite de sa maison actuelle : *« C'est quand je suis rentrée dans la maison je me rappelle que j'étais dans la cuisine puis là je me… C'est la seule où je m'étais vraiment facilement imaginé en train de… De me lever, puis d'être là le matin. »* Le coup de cœur peut donc venir d'une projection immédiate, qui se fait facilement, presque naturellement, ou d'une projection qui demande plus d'efforts, de concentration. Elle correspond à la prévision et la visualisation moins d'un futur que d'un présent en devenir. Cette projection est due au pouvoir de l'imagination, plus ou moins fort selon les habitants, qui peut être spatiale, comme dans le cas de Gildas, mais aussi plus sensible, comme dans le cas d'Alice. En effet, on peut projeter l'espace souhaité en termes d'agencement,

[296] D'après le Centre national de ressources textuelles et lexicales

d'aménagement, de décoration, mais aussi plutôt s'imaginer et imaginer les différents membres de la famille évoluer dans ces espaces et réaliser les activités quotidiennes au sein de la maison.

Malgré la projection d'Alice, les visites étaient complexes pour elle et son conjoint, car ils avaient fondé beaucoup d'espoir sur les annonces et les photos des maisons avant même les visites. Elle avait presque eu un coup de cœur pour une maison grâce aux photos, et attendait donc de la visiter avec impatience ; aussi, les visites précédentes étaient moins convaincantes pour elle car elle faisait moins l'effort de projection dans les maisons qui lui plaisaient moins sur le papier, étant dans l'attente du « coup de cœur ». Il s'est avéré que la maison sur laquelle elle s'était focalisée était décevante *in situ*. Mais elle a tout de même réussi à faire la part des choses et à jouer le jeu des visites, afin de pouvoir se projeter dans la maison actuelle qui avait séduit son mari dès l'annonce et les photos.

Deux Québécoises que j'ai croisées par hasard lors de mes pérégrinations racontent leurs démarches pour la vente de leurs maisons ; on sent la nécessité pour elles que les visiteurs puissent se projeter dans une maison vue comme idéale :

> *Jeudi 4 octobre 2018*
> *Elles parlent toutes deux du photographe qui vient pour prendre les photos qui seront publiées sur l'annonce de la maison et du ménage intensif qu'elles ont fait avant la venue du photographe, et avant les visites. Ma voisine dit : « il faut qu'ils [les visiteurs et potentiels acheteurs] aient l'impression que ce soit une maison autonettoyante t'sais, qui ne se salit jamais » et précise que tous les matins, « on embarque même le coussin du chien dans la voiture ! » pour montrer une maison totalement propre et comme neuve.*

D'autres visites relatées font part de *« maisons bizarres »*, comme c'est le cas pour Lynda et Mario :

> « - Oui et tu disais, vous avez vu des maisons aussi un peu bizarres dans vos visites ?
> *N : Ouais, maison à deux étages, eux autres ils avaient décidé de faire un escalier en plein milieu du salon, mais c'était un escalier en colimaçon, en fer forgé, là j'ai dit "voyons, comment…" (mime) donc ça avait tout défait la maison, c'était pas chic ! (Pause) puis à Saint-Étienne écoute quand on a rentré la chambre des maîtres étaient au sous-sol ! Tapis rose… miroir au plafond ! Y'avait un miroir au plafond ! (Rires) Puis les fenêtres écoute c'était moisi… Non elle manquait d'amour elle. De l'extérieur elle était quand même correcte, c'était en acier bleu et gris, c'était le… Les années peut-être 80. C'est ce qu'on avait là mais… Quand on est rentré… Non. C'était le split level, c'était comme… Des années 1980, ici c'était à la mode.*
> *S : en fait nous on avait demandé à l'agent d'immeubles de nous proposer des maisons.*
> *N : voilà lui il cherchait pour nous.*
> *S : Puis là il nous avait dit, j'aimerais ça que vous regardiez de votre côté, puis on n'était vraiment pas fixé. Fait que quand il est arrivé avec les cinq choix le matin, on n'avait même pas pensé que celle-là ici serait genre "waouw". On avait comme parti tout ça sur un pied d'égalité, puis, elles se sont éliminées les autres toutes seules là… ça a été…*
> *N : Ben celle à Saint-Étienne en sortant il nous a regardés puis on l'a regardé… C'était non là c'était sûr.*
> *S : Et Lynda, faisait ça de même (mime une grimace) Ouais ok non non non ! (Rires) »*

Ici, Lynda et Mario semblent avoir eu les mêmes ressentis. Néanmoins, dans le couple, les deux personnes n'ont pas forcément les mêmes projections. L'un peut réfléchir à des raisons plus objectives : lieu de la maison par rapport à l'emploi, entretien simple de la maison, proximité des équipements nécessaires, coût raisonnable, superficie adaptée… En somme, une maison pratique et fonctionnelle. D'autres peuvent, quant à eux, être plutôt portés sur leur ressenti, l'affect, les émotions qu'un lieu leur procure ; cela peut faire partie des compromis évoqués précédemment que de trouver un équilibre, si les deux manières de penser viennent se heurter. Et même si les deux personnes du couple pensent en termes d'affect, de ressentis, les imaginaires et coups de cœur ne sont pas forcément identiques non plus : en effet, outre l'imaginaire social, l'imaginaire individuel a son importance.

Quand l'émotion[297] est présente lors de la visite, on peut alors parler de désirs plus subjectifs qui transparaissent parfois grâce aux termes liés à l'affect souvent utilisés dans la narration (tombé en amour, tomber amoureux, coup de cœur, charmé, du cachet, etc.). Plusieurs habitants ont effectivement parlé de « coup de cœur », nous allons en relater certains ici. Tout d'abord, présentons des coups de cœur québécois, notamment par rapport aux escaliers, que nous aborderons un peu plus loin. Lynda et Mario, eux, sont tombés en amour de la maison notamment par rapport à la pièce de vie :

> *« S : On voulait une place où on est capable d'accueillir des gens.*
> *N : Ben c'est ça, ça prend un espace pour être capable d'accueillir des gens. Faut pas les empêcher de venir !*
> - C'est vrai que la pièce se prête, tout est ouvert…
> *N : Ben c'est pour ça qu'on est tombé en amour avec la maison. L'espace cuisine nous intéressait, qu'elle était dans ce coin-là, c'est sûr que… comme les angles on trippait[298] pas là, mais… Tout est en angle ! (Rires) T'sais tous les murs sont en angle. T'perds des murs, mais t'as plus d'espace de vie ! »*

Josée a eu un coup de cœur pour la cheminée : *« Ben là si tu regardes en arrière, c'est le foyer qui nous a vraiment charmé là. Quand on est arrivé puis qu'on a vu le foyer ça a été… Fait que c'est ça. »* Marjorie raconte également le sien : *« Et donc après la maison ici j'ai vraiment eu un coup de cœur, il y avait beaucoup de cachet, il y avait beaucoup de bois »*.

Autour de Brest, différents éléments ont pu en déclencher un :

- Samuel qui apprécie les « choses bizarres » contrairement à Mario et Lynda : *« Jusqu'à tomber sur une annonce… qui était un peu bizarre… avec une maison cachée derrière des haies… On voyait juste une petite pointe. Et avec le fait qu'il y avait une mezzanine. C'est pour ça qu'on est allé visiter, c'était un truc qui nous plaisait. Et donc on est allé visiter, la maison nous plaisait bien, nous a bien plu, petit coup de cœur. »*
- Bruno et Emmanuelle qui ont eu un coup de cœur pour le terrain arboré et son emplacement
- Nadine qui lors d'une balade, voit un terrain avec un écriteau discret « à vendre », dans la commune où elle habite avec sa famille. Le soir, au cours d'une discussion, elle dit à

[297] Qui comprend à la fois les sensations et les sentiments.
[298] Tripper : adorer, s'extasier

son mari « Qu'est-ce qu'ils vont être bien ceux qui vont habiter là ! » « Ah oui ? On pourrait acheter ce terrain ! » Alors qu'ils n'avaient pas le projet ni de vendre ni de déménager, ils achètent ce terrain à un prix très intéressant. Cela fait vingt ans qu'ils habitent dans la maison construite sur ce terrain.

- Agnès et Christophe qui ont eu un coup de cœur pour leur première maison, mais pas la deuxième (qui est leur maison actuelle).

Les enjeux de la remémoration et du souvenir

Daniel et Éliane semblent eux aussi avoir eu un coup de cœur, non sans rappeler l'histoire de la visite de Josée évoquée plus haut :

> *«* - Et donc après vous avez visité cette maison, et pourquoi celle-là ?
> *(Pause, se regardent, petits rires)*
> *D : Le type de maison, l'ancien déjà elle avait un certain cachet quoi !*
> *E : Au départ c'est ça qui nous a plu oui.*
> *D : Oui le cachet de la maison oui. L'emplacement, qui était pas trop mal, c'était calme.*
> *E : L'emplacement ça a tellement changé depuis, ça roule tellement plus…*
> *D : Ouais mais à l'époque ! Maintenant ça n'a plus rien à voir.*
> *E : Je me rappelle quand on est venu visiter Florie, donc il y avait des grands arbres partout.*
> *D : Des deux côtés de la route.*
> *E : Tout du long, chez les voisins tout ça, jusqu'au bout… Et c'était enneigé. Et moi j'ai trouvé ça superbe. C'était ça Daniel hein ! Quand on est venu visiter ! Ooooh oh là là qu'est-ce que c'était bien !*
> *D : Sur la route il y avait deux rangées de grands sapins tout le long, c'était enneigé toute la maison…*
> - C'était un peu un coup de cœur ?
> *D et E : Ah oui oui ! »*

Le regard, le « blanc » puis les rires immédiats à la suite de ma question montrent une hésitation, un je-ne-sais-quoi. La visite qu'ils me racontent a eu lieu trente ans auparavant, c'est un souvenir de l'expérience qui est évoqué. La remémoration est donc en jeu. Elle correspond à un travail à réaliser, une activité ; on doit replonger, refouiller dans la mémoire, dans les souvenirs, dans les expériences. L'enjeu de remémoration (tout comme de projection) est très présent concernant le lieu d'habitation. Maurice Halbwachs évoque dans *La mémoire collective* la question du souvenir et du travail d'actualisation que cela mobilise, afin de recoller les petits bouts de l'histoire que l'on veut raconter : *« nous savons ce qui nous manquait pour l'évoquer, c'était la* ***puissance de réflexion nécessaire*** *pour le découvrir dans un milieu où notre esprit, tout au moins, avait toujours accès. Si l'on dit que le rappel de certains souvenirs ne dépend pas de notre volonté, c'est en effet que notre volonté n'est pas assez forte. Mais le souvenir est là, hors de nous, éparpillé peut-être en plusieurs milieux »* (Halbwachs, 1997 [1950], p. 84). De plus, les mémoires individuelles se mêlent aux mémoires collectives. Halbwachs considère que le souvenir est reconstruit à partir du présent. *« La sélectivité de la mémoire n'est au fond rien d'autre que la capacité à ordonner le sens du passé, en fonction des représentations, visions du monde, symboles ou "notions" qui permettent aux groupes sociaux de penser le présent »* (Lavabre, 1998, p. 51).

L'approche d'un psychanalyste est également éclairante ici : *« Le processus de remémoration implique une interaction beaucoup plus complexe entre les circonstances actuelles de la vie, ce dont on s'attend à se remémorer et ce que l'on a conservé du passé. Le cognitiviste D. Schacter écrit : "De nos expériences vécues, nous filtrons des éléments clés, qui sont les seuls que nous enregistrons. Puis nous remodelons ou reconstruisons nos expériences, au lieu d'en rappeler simplement des copies. Dans le processus de reconstruction s'infiltrent parfois des sentiments, des convictions ou aussi des informations que nous avons acquises après l'événement de vie. Autrement dit, nous déformons nos souvenirs du passé en ce sens que nous leur attribuons des émotions ou des informations que nous nous sommes seulement appropriées dans l'après-coup" (2001, p. 21) »* (Bohleber, 2007, p. 811). Cet extrait illustre bien la difficulté pour les habitants à me raconter des souvenirs anciens. En effet, outre le souvenir de leur visite de maison avant de l'acheter, tous les souvenirs qu'ils en ont en tant qu'habitants de cette maison viennent compléter leur mémoire. Certes, plusieurs facteurs peuvent venir modifier quelque peu cette expérience passée, mais on peut ici faire la part des choses en imaginant une certaine « réalité » dans ces souvenirs évoqués, basée sur une expérience sensible et spatiale.

Le coup de cœur peut donc influencer la prise de décision, qu'il soit en lien avec l'esthétique de la maison, un détail charmant, le quartier, etc. en mobilisant des souvenirs d'expériences. Parfois, c'est son absence qui va bloquer l'achat, comme pour Carole. Il apparaît que certains habitants ont pour désir d'avoir ce coup de cœur. Finalement, il s'inscrit parfois dans la liste de critères, sans qu'on sache dire en avance ce qu'il est ou sera concrètement.

L'escalier, un objet qui caractérise la maison

> *« De un à trois ou quatre s'en vont les escaliers. Tous différenciés. L'escalier qui va à la cave, on le descend toujours. C'est sa descente qu'on retient dans les souvenirs, c'est la descente qui caractérise son onirisme. L'escalier qui monte à la chambre, on le monte et on le descend. C'est une voie plus banale. Il est familier. L'enfant de douze ans y fait des gammes de montée, faisant des tierces et des quartes, tentant des quintes, aimant surtout, quatre marches par quatre marches, faire ses enjambées. Quatre à quatre monter l'escalier, quel bonheur crural ! Enfin, l'escalier du grenier plus raide, plus fruste, on le monte toujours. Il a le signe de l'ascension vers la plus tranquille solitude. Quand je retourne rêver dans les greniers d'antan, je ne redescends jamais. »* (Bachelard, 2012 [1957], p. 41)

L'escalier est un objet propice à l'étude de l'imaginaire, à la fois dans la poésie (Supervielle…), dans le cinéma (Vertigo, Hitchcock…) ou encore dans les romans (Maurice Blanchot…). Dans les entretiens, on constate également que parfois, un désir très fort d'escaliers qui montent aux chambres est présent ; on souhaite pouvoir monter se coucher. Voici l'exemple de Suzann :

> *« S : Mais on regardait pas les maisons jumelées c'est par hasard ! C'est en allant voir une maison individuelle dans le secteur qu'on a dit, en passant en auto, "hey il y a quelque chose ici" Puis ça paraissait pas grand de l'extérieur, faque on a dit on va visiter ça, puis ça a été (pchist)* ***le coup de foudre*** *ah oui définitivement… On trouvait* ***que c'était grand. Puis le fait d'avoir aussi deux étages. On était habitué… On***

> ***restait***[299] ***dans des maisons où on couchait au deuxième étage***[300] ***on disait "oh mon Dieu c'est capotant***[301] ***on va pouvoir coucher en haut, pas dans un sous-sol !"*** *faque là pour nous autres ça représentait beaucoup. »*

Certains habitants québécois signalent qu'un escalier est présent dans leur maison idéale, de leurs rêves, tel le cottage avec un étage ou encore la maison canadienne[302]. Josée aurait aimé avoir un escalier dans sa maison, elle qui n'en a jamais eu dans sa jeunesse. La compagne de Paul en désirait un également :

> *« P : Elle a eu un coup de cœur beaucoup pour la maison. Il y a deux étages sans compter le sous-sol qui est aménagé. Ma blonde la maison de ses rêves c'est une maison avec un escalier où les chambres sont en haut, on monte le soir se coucher, où ce sont des lieux paisibles nettement séparés des espaces de vie plus intenses qui sont ceux de jour, salon cuisine… »*

Françoise aurait aimé pouvoir reproduire ce schéma de la maison à étage ; on note par ailleurs qu'elle précise que sa maison actuelle n'a pas fait l'objet d'un coup de cœur :

> *« F : où je suis née, c'est une maison ancestrale. […] une maison canadienne. Et moi j'ai été habituée à avoir toujours ma chambre au deuxième étage. Et j'aimais monter me coucher. (Sourire) […] Alors que quand je suis arrivée ici, ben juste à traverser là puis je suis rendue, alors ça j'ai eu un petit peu de misère au début à m'habituer et personnellement c'était pas un choix, c'était pas un coup de cœur pour le style de la maison. Alors si j'avais le choix, je resterais ici, mais, j'aurais une maison canadienne disons. »*

Pour Marjorie (Québec), on sent que l'escalier est important, mais peut-être plus en tant qu'objet esthétique, en bois. Elle a fait refaire son ornement, mais l'escalier est d'origine (1880).

Les habitants y sont très attachés même si les escaliers ne sont pas spécialement pratiques et fonctionnels. Et pourtant, on les désire, on les imagine. La notion d'imaginaire entre donc en jeu. Nous allons donc maintenant la développer, après avoir vu qu'on peut commencer à expliquer le je-ne-sais-quoi, et que l'inexplicable l'est finalement peut-être un peu…

Figure 87 - Escaliers de la maison de Mireille et René à Locmaria-Plouzané. Source : Mireille, 2019

[299] Signifie « habitait »
[300] Au Québec, le terme « étage » correspond à celui de « niveau » pour les Français. Ainsi, ils couchaient en fait au premier étage (au second niveau).
[301] Signifie « génial »
[302] Au Québec, la plupart des maisons individuelles sont des bungalows avec un niveau et un sous-sol, mais sans étage. Il existe aussi les *split-level*, avec des demi-niveaux. Les cottages et maisons canadiennes sont un peu moins fréquents, et ont deux niveaux, avec un escalier qui mène à l'étage.

3) Les imaginaires et les expériences, rôles phares dans la construction résidentielle, le désir de maison et sa concrétisation

3.1. De l'imaginaire aux imaginaires

Il existe donc « autre chose » que des raisons pratiques autour du désir de maison de ces habitants, que l'imaginaire et les expériences permettraient d'expliquer. Effectivement, parler de raisons « objectives » n'est peut-être pas le plus approprié ; on objective de toute façon des éléments, y compris ce désir. Pour rappel, Florence Giust-Desprairies explique : *« Dans son acception courante, **l'imaginaire est conçu comme l'ensemble des productions d'une fonction mentale appelée imagination**, à la fois de l'ordre de la **reproduction**, par le pouvoir qu'elle a de **faire revivre des perceptions déjà éprouvées**, et **créatrice** dans sa capacité à **former des images selon des combinaisons inédites** »* (Giust-Desprairies, 2009, p. 66). Effectivement, parfois, une forme de reproduction est recherchée, mais celle-ci est plutôt de l'ordre de l'inspiration. Une reproduction exacte n'est de toute façon pas possible ; le contexte et les temporalités sont différents. En outre, ces actes se réalisent dans un mélange de conscient et d'inconscient, de certains souvenirs que les habitants mobilisent volontairement, mais aussi d'autres images ou ressentis qui s'imposent à chacun. C'est dans cet imaginaire que va donc s'ancrer une décision qui a pour but de rendre réel un possible, un désir. Les exemples vus précédemment de Thierry, Josée, Isabelle et Marko montrent bien comment chacun a été apte à créer de nouvelles images avant de concrétiser le désir et de le rendre réel. Insistons aussi sur le fait que l'imaginaire ne s'oppose pas au réel, mais le complète et l'enrichit, comme le dit J.-C. Kaufmann : *« On croit que l'imaginaire est à l'opposé du réel. Erreur. Tout au contraire, c'est lui qui donne sens aux choses »* (Kaufmann, 1989, p. 113).

L'imaginaire permet de désigner non seulement la source dans laquelle l'imagination puise, mais aussi le produit de l'imagination, qui *« est donc bien un "royaume intermédiaire" qui met en communication le monde extérieur avec le monde intérieur »* (Giust-Desprairies et Faure, 2015, p. 3). B. Debarbieux, géographe, propose dans *L'espace de l'imaginaire* de considérer que *« l'imagination désigne principalement l'activité imaginante d'un individu qui se déploie à la charnière entre expériences, normes et références, autrement dit une activité éminemment quotidienne qui contribue à donner du sens à chacune de nos pratiques »* (Debarbieux, 2015, p. 18). Ce texte *« se propose de rendre compte des effets d'un imaginaire social sur la conduite des pratiques individuelles, mais aussi du potentiel d'invention de l'imagination individuelle et donc de la capacité de ce dernier à contribuer à la transformation ou à l'émergence d'un imaginaire social »* (Debarbieux, 2015, p. 19).

Dans les quatre cas vus plus haut, on constate ces allers et retours entre l'image sociale, par exemple liée au fait de posséder une maison (gage de réussite sociale pour certains), et l'imagination individuelle de chacun qui permet de mettre en œuvre ses propres aspirations, plus personnelles et personnalisées. L'imagination individuelle se mêle bien à d'autres éléments comme les représentations - qui alimenteraient l'imaginaire -, les expériences, etc. pour produire des imaginaires. Mettons l'accent sur la pluralité des imaginaires et leurs liens avec les pratiques quotidiennes. C'est pourquoi nous parlerons donc non pas de l'imaginaire mais *des* imaginaires,

qui peuvent être individuels, collectifs et/ou sociaux. Les imaginaires collectifs et sociaux peuvent être culturellement construits : en effet, ils ne sont pas les mêmes en Orient et en Occident par exemple. Dans ce travail, nous aurons donc en tête les imaginaires occidentaux, qui s'appliquent au contexte brestois, nanto-nazairien et québécois. De plus, l'imaginaire collectif a un rôle dans la construction d'un imaginaire individuel et vice-versa, par le partage ou l'emprunt de certaines normes et valeurs, d'expériences et de références. D'ailleurs, B. Debarbieux met clairement en lien les notions d'imaginaires, d'expériences (détaillées au point suivant) et de pratiques, et les considère même indissociables : *« l'imaginaire social tel qu'il est conçu ici n'est pas ce qui permet de s'imaginer un collectif dont on n'aurait jamais l'expérience directe dans sa totalité ; il est ce qui cadre l'articulation des expériences individuelles et d'interaction, de leurs significations et des valeurs correspondantes, y compris quand prévalent les pratiques d'interaction directe »* (Debarbieux, 2015, p. 25). Cette réflexion va donner *« autant d'importance aux lieux et modes d'interaction directe entre les individus d'une même "communauté imaginée", qu'aux médiateurs (par exemple les imprimés et les cartes) dans la dynamique des imaginaires sociaux »* (Debarbieux, 2015, p. 25). Il met en exergue des expériences individuelles et des réalités sociales qui existent dans l'espace concret dans lequel elles se déploient.

Ces imaginaires sont à mettre en lien avec les questions des temporalités. F. Giust-Desprairies dit : *« Notre souhait est en ce sens de mettre en travail le concept d'imaginaire et son expression sociale dans l'actualité de la société contemporaine. Nous voulons en cela faire travailler cette contradiction : la contemporanéité (sa diversité, sa pluralité…) se vit toujours au présent, socialement et subjectivement, entre la mémoire (le présent du passé) et l'attente (le futur du présent) mais dans une temporalité qui enchevêtre cette attente à la mémoire pour féconder des imaginaires qui cherchent à se figurer entre ce qui est, ce qui n'est plus, et ce qui n'est pas encore »* (Giust-Desprairies et Faure, 2015, p. iii). On peut parler des expériences à un instant donné *versus* celles qui se passent dans des temporalités longues, moins palpables. Les habitants sont dans des temporalités qui sont floues : elles peuvent se mêler, s'entremêler, entre passé, mémoire et projection, futur ; c'est cette imbrication qui fait sens et qui permet aux imaginaires de se déployer complètement. Le travail de projection, dans un nouveau lieu par exemple, s'opère dans une dynamique qui altère parfois la distinction entre l'imaginaire et le réel. La convocation (dans le présent) d'un existé, déjà vécu et idéalisé, et la projection dans le futur d'un désir (présent) crée la possibilité de dépasser la séparation entre imaginaire et réalité. Par l'imaginaire, on imagine, on projette, on planifie certaines tranches de vie : par exemple, lors de l'achat d'une maison, les habitants commencent à construire un projet sur plusieurs années. Comme le précise Carole, *« Ben ça va être notre lieu de vie pendant quelques années hein ! Donc faut que ça soit beau, beau et qu'on s'y sente bien surtout. »* Une tranche de vie s'établit alors, notamment en fonction de ces imaginaires et autour d'images et expériences passées mais aussi projetées, à venir, imaginées, idéalisées, rêvées qui peuvent s'inscrire dans des temporalités très longues. Nous allons alors pouvoir, par les discours habitants et leurs imaginaires analysés dans cette enquête, *« découvrir un "caché" dans l'"apparent" »* (Legros et al., 2006, p. 87) et faire les liens avec certains imaginaires sociaux. En effet, les auteurs de l'ouvrage *Sociologie de l'Imaginaire* notent que *« même la création individuelle la plus modeste et la plus quotidienne, un dessin d'enfant par exemple, est imprégnée d'un sens collectif »* (Legros et al., 2006, p. 84).

Par ailleurs, l'inconscient, même si nous voyons que les pratiques et les expériences ont un grand rôle à jouer dans les imaginaires, a lui aussi un rôle dans l'imaginaire de la maison. Il peut se manifester lors d'expériences que l'on vit, comme suggéré dans l'ouvrage *L'inconscient de la maison* : *« On aime retourner à la maison, une et mille fois, pour voir si la même émotion nous revient, pour l'honorer aussi comme on retourne sur un lieu sacré. Chaque fois, c'est une autre richesse qu'elle nous offre, un autre bijou de ses trésors cachés, bien que ce que nous y trouvons n'est jamais tout à fait ce que nous avions imaginé y trouver »* (Eiguer, 2013, p. 161).

Nous avons choisi ici de traiter essentiellement de la notion d'imaginaire. On a observé, dans les années 1960, une poussée de l'intérêt pour l'imaginaire, notamment lié à la parution de l'ouvrage de G. Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire (Durand, 1960)*. Lors de cette recherche, des questions se sont posées également autour des concepts des représentations, du mythe et du symbolique. Retours rapides donc pour comprendre ce positionnement autour de l'imaginaire. Pour plus de détails sur les autres concepts, le lecteur pourra se référer aux quelques éléments bibliographiques mobilisés ici.*

Les représentations

S'intéressant d'abord aux représentations mentales liées à la conscience individuelle (Mannoni, 2016, p. 13), d'autres auteurs se sont ensuite emparés des concepts de représentations collectives et individuelles (Durkheim, 1898). Puis Serge Moscovici a donné une place importante aux représentations sociales (Moscovici, 1961) : *« En se représentant une chose ou une notion, on ne se fait pas uniquement ses propres idées et images. On génère et transmet un produit progressivement élaboré dans d'innombrables lieux selon des règles variées. Dans ces limites, le phénomène peut être dénommé représentation sociale. Il a un caractère moderne pour autant que, dans notre société, il remplace les mythes, les légendes, les formes mentales courantes dans les sociétés traditionnelles. Étant leur substitut, et leur équivalent, il en hérite à la fois certains traits et certains pouvoirs »* (Moscovici, 1991, p. 83)*.* Ensuite, Denise Jodelet a proposé une autre définition de la représentation sociale, qui peut se définir comme suit : *« c'est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social »* (Jodelet, 1991, p. 36)*.* Il manquerait dans cette définition l'idée de projection, de création mais aussi de subjectivité, d'intime. Anne Cordier, dans sa thèse, montre que l'imaginaire inclut, en plus, ce qui est de l'ordre de l'intime, du subjectif, ce qui n'apparaît pas dans le concept de représentation : *« Parler d'imaginaire implique également que soit prise en compte l'expression des désirs, des angoisses, de l'être humain. L'emploi de la notion d'imaginaire sous-tend la conscience que l'individu pour agir développe des images mentales, des ressentis émotionnels, qui conditionnent son action »* (Cordier, 2011, p. 21). De plus, la notion d'imaginaire permet aussi d'aborder la question de l'évolution dans le temps, quand la représentation est plutôt un instant T. Finalement, les représentations alimenteraient l'imaginaire.

La dimension mythique

Daniel Le Couédic évoque dans le chapitre d'ouvrage « La maison d'abord » que la maison serait liée à trois éléments essentiels : le premier serait la terre, dont Dieu aurait fait l'homme en la pétrissant. Le second serait la propriété, et le troisième la famille qui, dans la noblesse, a d'ailleurs maison pour synonyme (Le Couédic, 2010, p. 42). Guy Mercier évoque également la mythologie et l'approche de Northrop Frye, et parle de passion pavillonnaire dans « La norme pavillonnaire : Mythologie contemporaine, idéal urbain, pacte social, ordre industriel, moralité capitaliste et idéalisme démocratique » (Mercier, 2006). D'autres

auteurs, notamment Michel Côté dans sa thèse *La garnison et le jardin - De la lutte à l'étalement urbain au projet de rurbanisation : analyse du régime aménagiste québécois* (Côté, 2015) a traité de la question du mythe.

La dimension symbolique

Le terme « symbolique » a été évoqué par Lacan, psychiatre et psychanalyste français, comme « ce qu'on ne peut atteindre » (Palmier, 1969), ce qui est enfoui, ce à quoi on ne peut accéder, qu'on ne peut saisir. L'imaginaire, lui, serait ce que l'on peut atteindre, ce qu'on peut exprimer, expliquer. Lacan dit aussi que « l'imaginaire est trompeur parce que porteur d'une part de vérité ». J. Monnet a aussi étudié les symboles et la symbolique, notamment celle des lieux. Il explique que les symboles ont une matérialité, en particulier les symboles spéciaux, ou lieux symboliques. Il précise que *« comme tous les signes, les symboles « signifient », c´est-à-dire qu´ils portent le sens qu'un individu ou un groupe leur prêtent. […] les symboles sont reconnaissables à une particularité : ce sont des réalités concrètes, des objets ou des actes physiques, dont l'existence factuelle est relativement indépendante des significations qu'on leur donne »* (Monnet, 1998). Il explique, concernant plus particulièrement les lieux, que *« le lieu symbolique est un espace matériel, unique (un bâtiment particulier) ou générique (la rue en général), dont l'expérience que peut en avoir l'individu est surdéterminée par des significations collectives qui transcendent le lieu et l'individu »* (Monnet, 2006).

3.2. De multiples expériences

> *« Une hypothèse épistémologique fonde le statut de l'imaginaire : l'imaginaire suppose (avec la connaissance) l'expérience empirique (sensibilité, subjectivité) sans pour autant s'y réduire. » (Giust-Desprairies et Faure, 2015, p. 1)*

Explorons maintenant les liens entre les imaginaires et les expériences (empiriques comme évoqué par F. Giust-Desprairies, mais pas uniquement), qui font partie intégrante des imaginaires des habitants. En effet, les expériences participent à les créer, à les alimenter ; elles y sont incluses. Comme le précisent Y. Chalas et H. Torgue, *« l'imaginaire renvoie à un signifié vécu »* (Chalas et Torgue, 1982, p. 16). Par les expériences, les imaginaires peuvent prendre de l'épaisseur ; elles les favorisent. En effet, elles contribuent ou sont même parfois la base d'éventuelles reproductions citées plus haut, entre expériences passées et souvenirs, mais peuvent aussi être l'un des socles de l'imagination : des expériences que l'on souhaite voir réalisées, des expériences possibles, projetées dans un futur plus ou moins proche. Dans les récits des quatre habitants évoqués plus hauts, nous retrouvons différents types d'expériences : une expérience empirique d'une situation vécue (Josée) ; une expérience par « procuration » par exemple par les films, au cinéma (Marko) ; une expérience intuitive, idéalisée (Isabelle, Thierry). Il existe donc une multitude d'expériences ; leur somme est sous-entendue lorsque nous parlons de « l'expérience » des habitants.

Des expériences spatiales, sensibles et vécues

Voici un panorama non exhaustif des différents types d'expériences : spatiales (Bossé, 2015 ; Lussault, 2016 ; Tuan, 2006) ; sensibles (Chelkoff et Thibaud, 1992 ; Delas, 2012 ; Manola, 2012 ; Sansot, 1986 ; Thomas, 2018) ; vécues (Jodelet, 2006) ; sociales (Dubet, 1994) ; cadrées (Goffman, 1991) ; esthétiques (Dewey, 2005 ; Schaeffer, 2015) ; ordinaires (Certeau, 2015

[1990]) ; urbaines (Devisme, 2013) ; quotidiennes (Lefebvre, 1997 [1961]) ; etc. Nous nous appuyons, pour cette partie, essentiellement sur les expériences spatiales, sensibles et vécues - qui peuvent être ramenées à l'échelle d'un seul comme de plusieurs habitants - qui semblent correspondre aux expériences habitantes rapportées de l'enquête, et qui s'ancrent toutes ici dans une dimension plus large d'expérience quotidienne.

Plusieurs définitions de ces expériences sont donc possibles[303]. Retenons dans un premier temps celle, générale, donnée par Anne Bossé dans sa thèse : *« Dans un sens communément admis, l'expérience relie tout à la fois éprouver et connaître (éprouver élargit la connaissance), et essayer et étudier (expérimenter). On emploie expérience pour parler de ce qu'éprouve l'individu quand il agit ou explore dans une situation ou face à un événement comme du résultat de ses actions »* (Bossé, 2010, p. 93). L'homme agit pour construire son quotidien, en partie grâce à l'expérience, qui est *« à la fois un moyen de connaissance comme la connaissance acquise par le résultat de l'expérience »* (Bossé, 2010, p. 94). François Dubet définit l'expérience ainsi : *« l'expérience est une manière d'éprouver, d'être envahi par un état émotionnel suffisamment fort pour que l'acteur ne s'appartienne pas vraiment tout en découvrant une subjectivité personnelle »* (Dubet, 1994, p. 92-93).

Dans l'enquête habitante menée, se référer aux expériences spatiales a du sens : les expériences qui participent aux imaginaires, que ce soit pour la maison ou pour les différents lieux pratiqués par les habitants de l'alter-urbain (ville, campagne, littoral, etc.), sont fondées sur des expériences ayant lieu dans des espaces donnés, matérialisés que les habitants pratiquent. Ils peuvent donc être marqués par des expériences variées liées aux spatialités de différents types. Pour ce faire, l'exemple de la *« toute petite cuisine »* de l'enfance de Régine, évoquée au début de ce chapitre, est parlante. De plus, les expériences sensibles représentent aussi beaucoup dans ces imaginaires habitants : entre l'affect, les émotions, les sensations, les sentiments et le je-ne-sais-quoi, ce type d'expériences habitantes est d'autant plus ancré dans le quotidien ; nous l'avons vu à travers les récits de Josée, Isabelle, Thierry et Marko. De plus, les expériences vécues sont primordiales pour comprendre dans quelles histoires s'ancrent les imaginaires des habitants, étant donné qu'elles prennent en compte les histoires à la fois biographiques, personnelles, résidentielles, sociales de chaque habitant. Les souvenirs y prennent alors une place importante.

Évoquons rapidement l'expérience sociale. A. Bossé précise que *« pour François Dubet, le thème de l'expérience sociale permet de réexplorer cette articulation [entre acteur et système]. L'expérience sociale a permis de passer du vécu des individus (qui pour ne pas être totalement subjectifs se pliaient à des rôles autorisés) à la construction de l'action et de la subjectivité. Parler d'expérience, c'est donc déjà accorder à l'individu une capacité à s'engager dans l'action et l'analyse réflexive »* (Bossé, 2010, p. 94). En effet, les entretiens réalisés mettent parfois en avant l'analyse

[303] Par exemple, l'expérience est souvent mise en lien avec l'expérimentation, notamment dans la définition de J. Dewey (Dewey, 2005) ; celle de J.-M. Schaeffer, philosophe de l'esthétique et de l'art, tente de dépasser la tension entre l'*Erlebnis* (expérience vécue, affects) et l'*Erfahrung* (expérimentation sur le monde). Yi-Fu Tuan, lui, a une autre définition de l'expérience, fondée sur une opposition entre lieu et espace. Il explique que l'expérience est ce qui s'expérimente, ce qui s'éprouve, plus que ce qui s'acquiert ou s'accumule (Bossé, 2010, p. 100). En revanche, il exclut que les expériences de la vie quotidienne puissent impliquer une réflexivité de la part des individus ; ce qui ne correspond pas à nos recherches où les habitants, au moment des questions autour de la vie quotidienne, font souvent preuve de réflexivité.

réflexive des habitants sur leur propre condition ; ils analysent les situations qu'ils racontent, où ils relatent différentes expériences sensibles, spatiales ou vécues de leur histoire. Ils parlent parfois avec recul, en donnant la perception de leurs expériences, qui sont des notions essentielles pour traiter de leurs imaginaires. Finalement, c'est aussi le souvenir et la remémoration de l'expérience qui sont mobilisés, et pas seulement l'expérience elle-même. Dans les souvenirs, les habitants extraient donc des expériences sensibles, vécues et spatiales, qui permettent d'analyser des imaginaires habitants.

Des expériences passées, présentes et désirées, projetées

> *« La maison, on la reçoit, on la construit, on l'achète pour l'avenir, et c'est le passé qui nous y rejoint » (Vigouroux, 2004, p. 176)*

Ces expériences spatiales, sensibles et vécues sont à la fois des événements accomplis mais aussi des processus ; elles enveloppent à la fois l'instant immédiat et la durée. On peut « vivre une expérience », qu'elle soit bonne ou mauvaise. D'autres évoquent l'idée que l'« on apprend de ses expériences » : cela nous aide à savoir ce qu'on ne veut pas voir se reproduire ou à l'inverse, ce qu'on souhaiterait potentiellement reproduire (non pas à l'identique, mais plutôt comme source d'inspiration). F. Giust-Desprairies insiste sur le fait que *« l'expérience, propre à chacun, se perd dans notre mémoire pour y produire, à certaines conditions, des traces durables et transformables, comme autant de substituts corporels des sensations vécues dans notre relation au monde »* (Giust-Desprairies et Faure, 2015, p. 5). Cela nuance donc la notion de *reproduction* qu'elle utilise dans l'acception courante de la définition de l'imaginaire. Ce terme d'expérience est en effet utilisé par certains habitants :

- Agnès et Christophe (Brest) parlent de l'expérience du voisinage, qui a été mauvaise et à cause de laquelle ils communiquent moins désormais ;
- Régine et Patrick (Brest) racontent l'expérience de la cave, *« terrible »*, à la fois à cause des marches à monter sans cesse avec le bébé, les courses, les affaires d'école, et de l'air froid qui remontait ;
- Lucie (Québec) se souvient de l'expérience du demi sous-sol ; elle n'a pas aimé car cela manquait de lumière, et elle ne veut donc pas *« répéter l'expérience »* même si c'était moins cher ;
- Jonathan (Québec) vit sa *« première expérience de propriétaire »*.

Ces expériences peuvent contribuer à savoir par élimination ce que l'habitant ne veut pas, parfois même plus que ce qu'il souhaite. Il semble en effet plus facile de lister les critères négatifs que les autres, car l'habitant se laisse ainsi surprendre par le coup de cœur ou d'autres émotions, dans une expérience sensible inscrite dans un *« monde sensible, c'est-à-dire un système d'affects articulant sensations, émotions et sentiments, qui permet d'éprouver les lieux et surtout leurs paysages »* (Bailly, 2018).

Ces expériences s'inscrivent alors dans des expériences possibles parmi d'autres, parmi plusieurs options, comme vu avec la « faculté du possible » (Durand, 1960). L'expérience projetée de Gildas est assez parlante en tant qu'expérience possible. Un souhait devient un critère pour choisir la maison, même s'il n'a pas encore l'assurance que cela se réalisera :

> *« -* Et au moment d'acheter la maison… Qu'est-ce qui vous a fait vouloir vraiment une maison alors ?
> *G : Alors pourquoi une maison. Parce que… on savait,* ***on imaginait avoir… On va dire entre 2 et 4 enfants ! Pas exactement, enfin voilà, les choses ne se font pas comme ça planifiées longtemps à l'avance !*** *Mais voilà. Donc un appartement c'est un peu compliqué ! »*

Comme vu auparavant, les expériences sont en effet ancrées dans des temporalités. Il existe :

- Les expériences passées, avec l'enjeu du souvenir et de la remémoration ;
- Les expériences présentes ;
- Les expériences possibles, plus que les expériences futures. En effet, les habitants ne peuvent avoir la certitude que ces expériences imaginées, projetées ou désirées se produiront réellement.

C'est avec un peu de recul que les habitants pourront, de manière réflexive, voir si les expériences passées et présentes leur correspondent, et en fonction, réajuster les expériences possibles pour la suite, car ils n'ont pas le contrôle sur tous les éléments. Ils pourront évoquer des regrets ou à l'inverse confirmer que ce qui était projeté s'est réalisé, et si c'était ou non à la hauteur de leurs espérances s'ils avaient agi différemment sur certaines choses. Prenons quelques exemples, parfois même de détails, pour l'illustrer. *« J'aurais aimé »* : l'utilisation du conditionnel dans les paroles habitantes permet de mettre en avant certains éléments qui auraient pu, auraient été mieux s'ils avaient été un peu différents. Par exemple, Isabelle dit à propos de l'agencement de la maison : *« Mais c'est sûr que moi j'aurais aimé qu'il y ait une salle de bains de plus. Il y a juste une en haut. Fait que quand les enfants étaient petits, les deux étaient là… C'était la salle de bains pour tout le monde ici. Il aurait pu faire une autre salle de bains ici puis les laveuses au sous-sol… ».* Parfois, les expériences projetées se déroulent comme prévu, comme elles ont été imaginées. Marjorie explique, lorsque je lui demande si elle a éprouvé des regrets à choisir une rénovation :

> *« M : Non, parce que j'avais acheté un truc tout pourri, tout était à refaire, c'était dans un état épouvantable donc je le savais (rires) c'était pas une surprise. Enfin j'ai eu beaucoup de mauvaises surprises mais dans les vieilles maisons c'est toujours comme ça, surtout des travaux qui ont coûté beaucoup plus cher que prévu mais je m'y attendais un peu, puis finalement ça se payait bien, j'arrivais assez bien… Mais peut-être au début, j'étais assez serrée avec mon salaire, puis dès qu'on faisait travaux qui ouvraient un mur on trouvait toute sorte de problème, ça coûtait beaucoup plus cher, c'était un peu… Mais sinon j'ai toujours adoré la maison ! »*

Les changements, les imprévus qui surviennent avaient ici déjà été imaginés par Marjorie, non pas en détail mais elle avait fait plusieurs suppositions ; en revanche, ils peuvent être d'autant plus durs à accepter quand les imaginaires habitants se sont construits autour d'une projection d'expériences positives voire idéalisées, qui auraient probablement lieu. Les habitants parlent aussi parfois de « bonnes surprises », comme celle évoquée par Mireille : « *On a pu la faire [la maison]. (Sourire) Y'a quelquefois de belles surprises dans la vie, moi je m'attendais pas non plus, puis je freinais beaucoup, je voulais pas aussi grand ! »*.

Le réel ou l'idéalisation des expériences

Ces expériences projetées rejoignent donc finalement la question de l'idéal et du réel : veut-on simplement une maison qui nous convienne, ou cherche-t-on celle de « rêve », parfaite, pour se rapprocher de l'idéal dans les expériences habitantes imaginées ? Le réel est alors mis en tension avec des images. On sent d'ailleurs parfois la difficulté de répondre à cette question de la maison idéale, comme avec Josée :

> « - Et est-ce que tu saurais décrire ton lieu de vie idéal vraiment ? S'il n'y avait pas les questions financières, si t'avais libre choix de tout… Qu'est-ce que tu voudrais, autant au niveau de l'emplacement que de la maison en elle-même… Vraiment ton lieu… idéal.
> *J : (réfléchit) Ça peut… Moi j'aurais deux maisons. Probablement. J'aimerais ça avoir deux, j'aurais aimé ça avoir deux m… Ben en ces temps-ci en ce moment-là. Je regarde mon mari comme si j'avais besoin de me faire valider ! (Rires) dans ces temps-ci ouais j'aurais deux maisons. J'aurais probablement celle-là, il y a eu une longue période de ma vie où j'aurais aimé avoir une maison à deux étages. Ça c'est… Oui. J'aurais aimé ça avoir un escalier parce que dans toute ma jeunesse j'ai jamais eu une maison à deux étages. Fait que ça j'aurais aimé ça. (Pause) Ben dans le fond pour répondre à ta question ouais j'aurais probablement une maison un peu plus grande qu'ici, ouais… ouais ! (Réfléchit) Parce que j'ai deux enfants, puis je trouve que ma maison était petite pour deux enfants par contre là j'en ai un qui est parti de la maison, puis je te dirais que là c'est parfait. T'sais ça a été comme… Je pense que là pour notre vie qui s'en vient cette grosseur de maison là va être parfaite. Parce qu'on a tout refait le sous-sol puis tout terminé là fait que… On a le foyer dans le sous-sol aussi. »*

Cette réflexion se fait en regard des expériences qui ancrent et qui sont ancrées dans une réalité. E. Goffman évoque la question du réel ou plus précisément de la réalité (Goffman, 1991, p. 10) en évoquant William James qui, *« plutôt que de s'interroger sur la nature du réel »,* pose la question suivante : *« Dans quelles circonstances pensons-nous que les choses sont réelles ? »* En effet, chacun peut avoir sa réalité propre, et l'important est qu'il y croit. Par exemple, Pierre Thibault, architecte à Québec, crée des « maisons dans la nature » (Figure 88), qui sont fantasmées, et qu'on pourrait chercher à reproduire même quand le cadre, le contexte n'est pas exactement le même. Ses maisons peuvent être vues comme un modèle idéal à atteindre, que l'habitant voudrait reporter ailleurs, dans une banlieue québécoise par exemple. Dans les imaginaires, la maison peut être semblable à celle vue sur les images, même si dans les faits, elle ne l'est pas par l'absence d'éléments de nature dans ses environs par exemple. Mais l'habitant peut se persuader et croire qu'il a obtenu ce qu'il voulait, car c'est maintenant sa réalité. Cet exemple met en évidence la puissance des imaginaires. Ils peuvent permettre de montrer une chose par le biais d'expériences projetées et en étant basés sur les souvenirs des expériences passées, mais l'expérience actuelle peut montrer une autre réalité, que les habitants en soient conscients ou non.

Figure 88 - La maison « Le Grand Plateau » de Pierre Thibault, région de Québec, 2014.
Source : https://www.pthibault.com/project/le-grand-plateau/

Néanmoins, précisons que deux types d'expériences possibles sont identifiés : des expériences « réalistes », au regard des situations actuelles, où l'on intègre déjà quelques compromis à faire ; des expériences « idéales », si tout se combine comme désiré, qui peuvent effectivement avoir lieu. La partie 4 reviendra plus en détail sur les questions d'idéal et de réalité sociale quotidienne.

Les habitants imaginent une vie, des situations, des éléments matériels qui se construisent petit à petit, qui peuvent être idéalisés mais aussi réels. On peut mettre en tension la maison actuelle, ancrée dans le présent et donc vue comme la réalité, *versus* la maison dans un possible futur et donc l'éventuelle projection dans un idéal.

Conclusion du chapitre 7

Autour de Brest comme de Québec, il semblerait que la maison et son jardin soient fréquemment au cœur des imaginaires et des attentes habitantes. Sa propriété dans un environnement alter-urbain séduit beaucoup, pas forcément de manière définitive mais tout au moins pour une phase de vie. Plusieurs éléments semblent influer ce choix : à la fois des critères objectifs, mesurables, des logiques habitantes, des raisons qui s'expliquent immédiatement (localisation judicieuse de la maison, proximité des aménités et commodités[304], avoir plus d'espace, du terrain, choix architecturaux et esthétiques etc.) ; des explications de l'ordre du sentiment (fierté, réussite sociale) ; et d'autres plus subjectives, presque impalpables, ce « je-ne-sais-quoi » (Jankélévitch, 1981) difficile à expliquer, mais que nous pouvons appréhender grâce aux imaginaires et expériences sous-jacentes. La recherche active d'une maison et les visites afférentes permettent une première expérience, des remémorations et une éventuelle projection. Elles peuvent parfois faire naître un « coup de cœur ».

Finalement, ce désir s'explique donc par les imaginaires et les expériences qui permettent de décrypter le « je-ne-sais-quoi » qui était pourtant, à première vue, inexplicable. De plus, rappelons que les imaginaires (individuels, collectifs, sociaux) permettent de créer de la nouveauté tout en s'inspirant du passé, et non pas uniquement le reproduire. Les impressions, les ressentis, la sensibilité, l'affect et les émotions - qui comprennent les sensations et les sentiments -, jouent un rôle important dans les choix de résidence, tout comme ce que l'habitant a connu auparavant : son passé, son enfance, ses habitudes, ses repères. L'approche par les expériences spatiales, sensibles et vécues peut amener à des sentiments d'attachement aux lieux ; ils peuvent surgir dans les expériences habitantes passées, présentes et actuelles, comme dans celles projetées, à venir.

Au-delà de ces expériences individuelles, certaines plus collectives et sociales sont présentes. En effet, ce n'est pas uniquement de manière individuelle que l'habitant est saisi par ses désirs, ses logiques et ses parcours. Ces derniers s'inscrivent aussi dans une vision plus globale, avec un ancrage dans le monde réel et dans la construction d'une réalité sociale quotidienne, que nous développerons d'ailleurs dans la partie suivante. Celle-ci permettra de se concentrer pour un temps sur le terrain québécois en faisant le lien entre les enjeux des espaces domestiques appropriés par les habitants, et les perturbations à différentes échelles survenant dans le quotidien. Les formes d'attachement aux lieux qui découlent en partie des expériences et des imaginaires détaillés ici, seront également déclinées. Nous serons alors face à une condition habitante alter-urbaine.

[304] N'oublions pas ce qui a été dit dans la partie 2, à savoir que plusieurs autres éléments sont pris en compte lors du choix du lieu d'habitation : proximité des emplois, des écoles, des commerces, d'éventuels transports en commun, de la mer, etc.

PARTIE 4.

DE LA MAISON À L'ALTER-URBAIN : LA CONDITION HABITANTE

Figure 89 – Maison d'habitation à Sainte-Foy (Québec), en haut. La Cité Verte, écoquartier en cours de construction à Saint-Sacrement (Québec), en bas.
Source : Florie Colin, 2018

Après avoir exploré comment les habitants pratiquent les territoires alter-urbains au quotidien, et leur désir de maison, cette quatrième et dernière partie permettra d'expliquer les liens entre alter-urbain et maison, modèle très présent sur ces territoires. Elle permettra aussi de creuser et définir la notion de condition habitante en lien avec les attachements aux lieux, en analysant la place de l'habitant dans différents contextes, y compris dans la maisonnée mais aussi sur des territoires plus élargis.

Le chapitre 8 fera l'objet d'un recentrement sur l'expérience et le terrain québécois, notamment dans le cas de la place de l'habitant dans une maisonnée et de ses habitudes. Nous verrons aussi comment un projet immobilier peut bouleverser le quotidien des habitants, et mettre en exergue leurs sentiments d'attachement à des lieux.

Le chapitre 9, à tonalité conclusive et de synthèse, présentera, après avoir décliné différentes formes d'attachement aux lieux, des figures habitantes, et définira la condition habitante alter-urbaine.

Nous continuerons dans cette partie à mettre en évidence certaines pratiques et astuces utilisées par les habitants dans leur vie quotidienne alter-urbaine. Nous le ferons grâce aux paroles habitantes - qui continueront d'avoir une place importante -, mais aussi grâce aux situations et aux gestes quotidiens observés.

CHAPITRE 8.

LES PLACES DES HABITANTS AU QUOTIDIEN, DE LA MAISONNÉE À LA BANLIEUE

Ce chapitre se recentre sur le terrain québécois : on l'a vu au chapitre 3, les frontières du sujet se sont alors déplacées, glissant vers d'autres questions. En effet, l'enquête a permis d'amorcer une réflexion autour du tissu résidentiel *versus* polarités et banlieues. Ce sont bien des notions distinctes : par exemple, on peut retrouver un tissu résidentiel dans une centralité. Les limites de ce tissu bâti sont mouvantes au cours du temps, et changeantes dans les imaginaires des habitants.

Après avoir évoqué au chapitre précédent la maison en tant qu'objet et que lieu, détaillons les habitudes et le quotidien de ces habitants, situés et placés au cœur de la maison et de la maisonnée, et mettons donc en avant l'enjeu des espaces domestiques.

Voyons aussi comment, après avoir décrit des situations quotidiennes bien établies, elles peuvent être bouleversées par des éléments extérieurs, par exemple des projets immobiliers de grande envergure ; nous observons alors les effets et significations de ces extériorités sur le quotidien des habitants, ce qui peut amener une réorganisation. En effet, les banlieues évoluent dans le temps : des lieux initialement *périurbains* ou considérés comme étant la campagne peuvent voir leur tissu pavillonnaire devenir une centralité, ou une polarité concrète habitante, comme vu au chapitre 5. Pour les habitants, voir le quartier évoluer, se densifier, changer de paysage, peut être un choc, et leurs imaginaires peuvent se retrouver chamboulés. Comment un projet immobilier peut-il perturber la vie quotidienne des habitants et leurs imaginaires, modifier les formes d'attachement aux lieux, et questionner la condition habitante alter-urbaine ?

Sur le terrain québécois, j'ai finalement observé la vie quotidienne des habitants dans des tissus résidentiels d'une ancienne banlieue, devenues maintenant une des centralités de Québec, et j'ai pu les mettre en exergue avec des banlieues encore considérées comme telles aujourd'hui. Nous mettons donc en avant l'habitant au sein de son environnement, du « système de lieux » qu'il habite et qu'il contribue à construire, entre maison, quartier, banlieue, centre-ville.

1) La place de l'habitant : vivre au sein d'une maisonnée dans une banlieue québécoise

> *« Un projet de maison, c'est bien plus que des murs et un toit. C'est la plupart du temps un projet de vie, parce que nous ne sommes pas les mêmes personnes selon le lieu où nous nous trouvons. L'architecture a le pouvoir de transformer notre rapport à l'espace mais aussi au temps, et je dirais même notre relation à l'autre. » (Thibault, 2010)*

1.1. Se faire une place au sein d'une maisonnée

Au-delà de la maison en tant que lieu symbolique, traitée au chapitre précédent, évoquons maintenant plus en détail la maisonnée. Étudier la maison et la maisonnée, ses habitants et leurs rapports non seulement aux espaces domestiques intérieurs mais aussi aux autres habitants, prend effectivement une place importante dans cette enquête. Cette pratique est désormais familière, grâce notamment aux géographes Béatrice Collignon et Jean-François Staszak qui ont organisé, en 2002, un colloque transdisciplinaire[305] sur les espaces domestiques.

Travailler sur ce thème est essentiel pour creuser la question de la place de l'habitant et donc de son rapport aux différents lieux : en effet, cela permet d'être au plus proche de l'intimité de l'habitant mais aussi de ses désirs et fantasmes autour de son logement, plus précisément ici de la maison unifamiliale[306], lieu parfois idéalisé ou rêvé. C'est un lieu où l'habitant peut prendre, avoir, se sentir à sa place, même si cela ne se fait pas systématiquement ou rapidement. L'habitant se place dans la maison à la fois en termes de spatialités mais aussi par rapport aux autres, dans la maisonnée cette fois ; cela permet de comprendre ses dynamiques internes, qu'elle soit familiale ou non. Cette question est primordiale pour comprendre les rapports des habitants aux différents lieux qu'ils occupent, qu'ils fréquentent, qu'ils pratiquent. On s'appuiera sur M. Lussault pour définir la place, qui *« met en relation, pour chaque individu, sa position sociale dans la société, les normes en matière d'affectation et d'usage de l'espace en cours dans un groupe humain quelconque et les emplacements [qu'il] nomme les endroits, que cet individu est susceptible d'occuper en raison même de sa position sociale et des normes spatiales »* (Lussault, 2009, p. 127) ; de plus, elle *« n'est pas réductible à l'endroit, au sens précité du mot, mais il n'y a pas de place possible sans endroit(s) ; elle n'est pas réductible à la seule matérialité, mais il n'existe pas de place sans arrangement physique de réalités humaines et non humaines »* (Lussault, 2009, p. 129). Nous parlerons ici de place à des échelles variables, allant de celle occupée à la table de la cuisine à celle, symbolique et plus large, prise dans un groupe social. Cette notion permet de se situer dans les portions d'espaces physiques, mais aussi de se situer par rapport aux autres. Comme l'exprime A.-F. Hoyaux, habiter c'est *« se placer tout en plaçant les autres »* (Hoyaux, 2015, p. 366) : les interactions sociales permettent de définir les places de chacun, et de les faire évoluer.

Nous nous appuyons donc ici tant sur les habitants de maisons situées au cœur d'anciennes banlieues québécoises, parfois « happées » par la ville, que sur ceux de nouvelles banlieues. Le

[305] La moitié des intervenants étaient géographes et l'autre moitié sociologues, anthropologues, linguistes ou professionnels.
[306] Tout ce chapitre conservera les mots québécois plutôt que de les remplacer par ceux utilisés en France, pour une meilleure immersion du lecteur dans ces scènes quotidiennes.

rapport à la maison au Québec est fort : en plus de l'imaginaire de la maison de banlieue, le climat très froid et enneigé des hivers québécois impose généralement aux habitants de passer beaucoup de temps à l'intérieur de leur logement. Il est donc d'autant plus pertinent d'étudier les maisonnées et les espaces domestiques et intérieurs sur ce territoire.

Nous questionnons ici les différents rôles et places que l'habitant peut avoir, choisir ou subir au sein d'une maison et d'une maisonnée. Parfois, la place de l'habitant est amenée à changer, à évoluer, elle peut être déplacée ou modifiée. On peut se demander en quoi et comment les espaces de la maison permettent à l'habitant de trouver sa place à la fois dans la maison et dans la maisonnée ; en quoi l'appropriation des espaces domestiques est bénéfique pour se construire une place ; quel est le rapport des habitants à leur maison, y compris lors de changements dans le cycle de vie.

Précisons d'abord la différence entre maisonnée et famille. La maisonnée peut être une famille mais pas seulement puisque d'autres personnes, sans lien de parenté, peuvent vivre dans une même maison : elle *« comprend tous ceux qui vivent sous ce toit, y compris chien, chat et autres animaux domestiques, alors que la famille désigne le lien de parenté qui unit les personnes habitant dans ce même lieu »* (Rey, 2006, p. 57). En outre, quand la maison évoque les espaces, le logement, mais aussi les imaginaires, la maisonnée évoque les relations et les liens humains qui s'y tissent : *« si la* maison *est l'univers qui va procurer le cadre matériel, le premier territoire du "destin", la* maisonnée*, elle, renvoie davantage aux autres occupants, famille élargie ou adoptée, à l'espace affectif plus général et à l'atmosphère globale »* (Rey, 2006, p. 56-57). Les deux sont intimement liées : P. Bourdieu indique d'ailleurs que *« la maison est indissociable de la maisonnée comme groupe social durable et du projet collectif de la perpétuer. […] Et, encore aujourd'hui, le projet de "faire construire" est à peu près toujours associé au projet de "fonder un foyer" (ou de l'augmenter), et de bâtir une maison au sens de la maisonnée, c'est-à-dire à la création d'un groupe social uni par les liens de l'alliance et de la parenté, que redoublent les liens de la cohabitation »* (Bourdieu, 2000, p. 34-35). Dans l'enquête, des situations plurielles cohabitent aussi : si les maisonnées rencontrées contiennent pour la plupart des liens familiaux (famille avec enfants présents ou n'habitant plus dans la maison), d'autres cas de figure peuvent se présenter : une femme vit seule et une autre vit en colocation. Tous les habitants interrogés étaient propriétaires, exceptées ces deux dernières habitantes. De plus, ma propre place, dans une maisonnée qui n'était pas uniquement familiale – et qualifiée ici d'« atypique » - sera également analysée. Nous nuancerons donc en précisant que les liens familiaux ne sont pas indispensables à la formation d'une maisonnée, qui peut aussi exister en tant que groupe social vivant sous le même toit sans avoir de lien de parenté.

Trouver ou faire sa place dans une maisonnée se fait finalement petit à petit et dans le temps. On peut ancrer cette réflexion autour des notions d'évolution et de temporalités dans le parcours de vie des habitants. Nous posons l'hypothèse que les espaces de la maison permettent de s'identifier, de construire une forme d'attachement individuellement et collectivement, de prendre et choisir sa place au sein d'une maisonnée, comme nous avions commencé à l'évoquer dans le chapitre 6.

1.2. Une participation observante dans une maisonnée atypique

Durant cette enquête, chercher à faire, prendre, recevoir une place, avec des frontières étroites entre recherche, temps d'enquête et vie privée, a relevé de divers processus. Saisir la place d'un individu dans la maison et dans la maisonnée, mais aussi dans son environnement plus large, était également l'une des préoccupations. La méthode de l'observation participante va dans le sens de l'hypothèse de la maison au centre d'un système de lieux. Aller vivre au cœur de ces lieux, dans une maison d'une ancienne banlieue, avec des habitants qui y sont installés depuis longtemps, se justifie alors pleinement. La question des rapports des habitants à leur maison, mais aussi des relations entre habitants en son sein, est soulevée.

La participation observante réalisée durant trois mois et demi (1er septembre - 15 décembre 2018) a été l'occasion d'une immersion dans une maisonnée. J'ai loué une chambre chez l'habitant dans le quartier Saint-Louis à Sainte-Foy (Figure 91), qui, rappelons-le, est une ancienne banlieue qui a fusionné avec Québec et qui est aujourd'hui en pleine expansion, parfois même considérée comme un « second centre-ville ». Comme le précisent Andrée Fortin et Richard Marcoux, *« Sainte-Foy, ancien village agricole, s'est développée comme banlieue de Québec à partir de 1950. Au fil des années, elle est devenue le siège de plusieurs institutions (collèges, universités, hôpitaux, ministères), entreprises et commerces, et un pôle d'emploi rivalisant avec la Colline parlementaire, au point que le centre-ville de Québec s'étend désormais sur un axe qui va de la Colline parlementaire aux deux ponts reliant Sainte-Foy à la Rive-Sud. À cet égard, il faut noter que les "banlieues" ne sont pas nécessairement à la périphérie de l'agglomération ; parmi celles fusionnées à Québec en 2002, certaines se situaient en continuité avec la ville-centre (Sainte-Foy et Charlesbourg par exemple), une était même entièrement enclavée dans Québec (Vanier) »* (Fortin et Marcoux, 2008).

Figure 90 - Situation de la maison d'habitation dans le tissu (péri)urbain québécois.
Source : Google Earth, images de 2015 (fond de carte)

Cette immersion était primordiale pour l'enquête puisque *« dans l'espace domestique, derrière les murs, les portes et les volets, à l'abri des regards, s'écoule la vie quotidienne, intime et familiale »* (Collignon et Staszak, 2003). La maisonnée, atypique car différente d'une famille nucléaire, était

constituée du père de famille propriétaire de la maison (Jean-Pierre, 51 ans), d'une étudiante québécoise (Marie-Ève, 22 ans)[307] et, ponctuellement, de deux des fils du père de famille mais aussi de son salarié et ami (Yves, 55 ans), installé dans un studio au sous-sol de la maison. Des chambreurs[308] vivaient également au sous-sol, mais n'avaient aucun lien avec la maisonnée, contrairement à Yves qui investissait régulièrement les espaces de la maison et qui échangeait fréquemment avec les différentes personnes constituant la maisonnée. Je suis d'ailleurs arrivée à un moment charnière dans le parcours résidentiel de ce père de famille, puisque ses enfants venaient de quitter la maison, du moins en semaine. J'ai trouvé ma place parmi ces habitants qui se connaissaient bien, même si l'entrée en matière était particulière : expliquer ce que l'on fait est délicat mais nécessaire pour la suite de l'enquête. Le fait d'être « une Bretonne à Québec », avec la volonté d'habiter près de l'Université et de vivre au sein d'une famille pour nouer des relations, avant d'être une chercheure qui allait les observer et enquêter sur eux, a facilité mon entrée sur le terrain. Voici le récit des premiers jours pendant lesquels la place n'est pas encore prise ou acquise, tel que consigné dans mes carnets de terrain et restitué dans mes *Chroniques*. Ce récit permet de mettre en avant le fait que Québec a des influences nord-américaines et européennes à la fois. La culture y est hybride ; on retrouve tout de même de grandes différences avec la France, dans la consommation, les paysages, les espaces, les aménagements, les saisons et le changement de rythme entre l'été et l'hiver.

Figure 91 - Maison d'habitation à Québec.
Source : Florie Colin, 2018

[307] Locataire depuis deux ans
[308] Le terme chambreur, essentiellement utilisé au Canada, désigne une personne qui loue une chambre. En France, ce terme pourrait correspondre à celui de pensionnaire.

Samedi 1er septembre 2018, premier jour.
Après un road trip et des randonnées parmi des paysages magnifiques de forêts, lacs et autres étendues verdoyantes, me voici arrivée chez Jean-Pierre, rue de Lanoraie, à huit kilomètres du charmant centre-ville de Québec. Ce dernier est très touristique, et évoque pour moi un centre-ville de style européen, avec ses petites rues piétonnes et ses beaux bâtiments. Le trajet en bus entre le centre-ville de Québec et la maison me permet déjà de découvrir des paysages urbains variés, entre vieux centre, grands boulevards, immeubles hauts et maisons le long des routes. Les affiches politiques de plusieurs candidats ornent les rues : en effet, dans un mois, les Québécois éliront leur nouveau Premier ministre. J'arrive devant la maison de Jean-Pierre, qui sera aussi mon « chez-moi » durant trois mois et demi. Fidèle aux photos, belle et grande, sans clôture pour entourer le jardin, elle me transporte dans une série américaine. Je suis très bien accueillie par Jean-Pierre et deux de ses fils. Pendant qu'ils finissent leur ménage de rentrée, je m'installe tranquillement dans ma chambre spacieuse, avant de dîner[309] avec eux. Jean-Pierre me propose ensuite d'aller faire l'épicerie avec lui. Nous partons donc dans son énorme pick-up. Tous les magasins où nous nous rendons se situent dans des zones industrielles et commerciales, proches des autoroutes. Je suis complètement effarée du magasin Costco. Il faut avoir une carte de membre pour y accéder ; nous entrons alors dans un grand entrepôt, où des étalages gigantesques sont remplis de produits en tout genre, vendus en énormes quantités : paquets de 21 éponges, pots de mayonnaises de taille démesurée, yaourts emballés par 16, etc. Nous rentrons à la maison et rangeons les courses en jetant d'innombrables cartons. J'aide ensuite à préparer le souper, dans une ambiance joviale et détendue avec les deux fils, très curieux (« Le Mont Saint-Michel appartient-il aux Bretons ? Tu manges-tu[310] souvent du kouign-amann ? »). Nous nous mettons à table vers 19 heures, ce qui pour les Québécois est relativement tard, puisqu'ils soupent généralement entre 17 heures et 18 h 30. Nous discutons déjà beaucoup et sans trop de tabous de sujets variés : la colonisation française, les religions, les Amérindiens, les modes de vie nord-américains, les partis politiques québécois, la mauvaise image qu'ils ont de la cigarette… C'est une famille ouverte et cultivée, ayant beaucoup voyagé. Je suis chanceuse d'être avec de telles personnes pour cette expérience qui débute.

Dimanche 2 septembre 2018, deuxième jour.
Être avec des inconnus qui m'accueillent naturellement. Voilà un entremêlement de sentiments étranges : passer du temps avec ces personnes que je ne connais pas encore, avec qui je ne suis pas encore totalement à l'aise, mais avec qui je vais passer du temps pour les mois à venir, m'habituer à des expressions différentes bien que leur langue soit la même que la mienne, être celle qui a un accent « qui se comprend bien », sentir tout le monde loin, partager mon quotidien avec des inconnus qui sont pourtant, physiquement, les plus proches de moi.
Jean-Pierre me dit sur le trajet du retour, qu'ici, c'est pour lui un vrai mélange entre la France et l'Amérique. Je me dis que c'est un monde différent du mien malgré les rapprochements possibles. Durant la soirée, ils ont bu plusieurs cannettes de liqueurs[311], ils ont mangé quelques chips après le dessert, et Jean-Pierre me dit que ses

[309] Le dîner québécois correspond au déjeuner français ; le souper québécois au dîner français.
[310] Formes interrogatives très fréquentes au Québec ; le « tu » ne correspond pas à la seconde personne du singulier.
[311] Sodas

> *parents ne le font pas, et il en est content, mais que beaucoup de Canadiens allument la télé même en présence de leurs invités. En passant sur les boulevards éclairés, nous parlons des absences de clôture autour des terrains, il me dit que « les gens font confiance », et « n'ont pas peur de se faire cambrioler ». À la campagne, « les gens ne barrent[312] pas leurs portes, jamais ». Nous reparlons des couleurs de l'automne, que j'attends avec impatience ; de l'hiver, que j'attends et que je redoute à fois. Ils en parlent beaucoup, et ça paraît difficile à vivre, même pour eux, qui ont toujours connu le fait qu'il fasse noir à 16 heures, qu'il fasse froid, jusqu'à moins trente degrés parfois. De novembre à avril, il faut souffler la neige devant chez soi. Selon Jean-Pierre, c'est à cause de l'hiver que certains ne restent pas à Québec, qui est passé de 7 à 8 millions d'habitants pendant que l'Ontario passait de 8 à 13 millions d'habitants, entre sa jeunesse et aujourd'hui. Ils pensent que les personnes notamment étrangères finiront toujours par aller vivre plus au sud du Canada, vers Toronto par exemple, où l'hiver est moins ardu.*

Au bout d'un mois, la place semble trouvée, entre habitudes instaurées petit à petit, codes et normes appris et confiance donnée et reçue avec les habitants que je côtoie au quotidien :

> *Jeudi 27 septembre 2018*
> *Malgré l'absence d'éclairage, j'aime le moment où j'arrive sur ce petit chemin, après avoir passé l'agitation du boulevard et slalomé entre les voitures sur les grands stationnements. Les lumières sont allumées dans les maisons du quartier. Je vois souvent des écureuils et chats qui se promènent. L'ambiance est tranquille, sereine. J'aime imaginer les vies des habitants qui sont au chaud dans leur maison, certains dissimulés par les rideaux aux fenêtres, pour garder l'intimité ou pour décorer. Des lumières extérieures éclairent plus ou moins subtilement les façades des maisons ainsi que les pelouses, fleurs et arbres. Une bonne odeur de cuisine embaume la rue un peu plus loin. Je continue de marcher puis, arrivée devant la porte accolée au garage, je tape le code au niveau de la serrure pour entrer dans la maison, que je fais maintenant machinalement ; je traverse le garage, monte la dizaine de marches, tape de nouveau le code de la seconde porte et me voilà au chaud. Marie-Ève est en train de souper, Jean-Pierre cuisine, je les rejoins.*

Faisons un retour sur la méthodologie qui m'a permis une réflexion poussée sur cette notion de « place ». En effet, le fait d'être plongée au cœur de ce quotidien québécois a fait, petit à petit, glisser puis basculer le décentrement vers une forme de familiarité, grâce notamment aux habitudes qui se sont instaurées. Je me suis imprégnée des lieux, de la culture, du climat, des modes de vie, des espaces… Les limites entre la vie personnelle et la recherche, entre la participation aux tâches quotidiennes de la vie en communauté et l'observation se brouillaient alors. Il était donc nécessaire de faire un effort de distanciation, intrinsèque à l'ethnographie. Cet effort survenait souvent lors de l'écriture puisque, pour l'ethnographe, le travail de terrain repose sur le *« principe d'une alternance entre proximité du travail sur le terrain […] et distance de l'écriture »* (Tillard, 2011), ce qui pose simultanément la question de la position et de la place en tant que chercheure.

[312] « Barrer » signifie « fermer à clé »

Mardi 13 novembre 2018
Une femme fait son jogging dans la neige ; il est 19 h 30, fait vraiment froid et nuit noire depuis trois heures, les flocons continuent et ne s'arrêtent plus de tomber ; elle m'épate ! Pour moi, ce climat demande une grande organisation : il faut penser qu'à 16 heures viendra déjà la nuit, prendre d'autres chaussures pour se changer en arrivant au bureau, sortir de chez soi dix minutes plus tôt pour déneiger la voiture…

Jeudi 22 novembre 2018
Je passe la souffleuse avec Yves devant la maison pour dégager la neige, au soleil, sur la pause de midi. Nous rions car c'est pour moi exceptionnel, alors que cette activité fait partie de son quotidien hivernal depuis des dizaines d'années.

Mercredi 12 décembre 2018
Je vais à l'université en bus et reviens à pied sur l'heure de midi, au soleil, et dans le froid vivifiant. C'est la dernière fois que je fais ce trajet, j'en profite donc. La neige va me manquer ! Je vais retrouver la pluie à la place…

Jeudi 13 décembre 2018
C'est probablement une de mes soirées les plus marquantes, entre les « au revoir » au CELAT et le moment passé à la maison en rentrant, au vu du contexte de mon départ. Quand je rentre, Jean-Pierre a mis une tarte aux pacanes dans le four, qu'il a faite spécialement pour moi. On attend que ça finisse de cuire puis on la déguste avec Jean-Pierre et son fils aîné, Yves est là aussi mais n'en mange pas. Aux chandelles, comme d'habitude. C'est délicieux. C'est un des derniers moments tous ensemble dans la cuisine. On discute. On se livre beaucoup de choses. On parle de mes trois mois ici. On parle de quand on se reverra, en France ou au Québec. Son fils rentre chez lui, je lui dis donc au revoir puis nous continuons de discuter avec Jean-Pierre et Yves, jusque tard.

Au fil du temps, *« la participation entraîne inévitablement des relations de proximité, voire une intimité avec les acteurs d'un terrain »* (Soulé, 2007). J'ai intégré pleinement la vie quotidienne de la maison et ses habitants sont devenus des amis, ce qui compliquait parfois le travail d'enquête : *« L'enquêteur acquiert une expérience tout en affectant celle des enquêtés et en se laissant affecter par elle »* (Cefaï, 2013). Au bout de quelques semaines, je faisais pleinement partie de la maisonnée. En revanche, avec d'autres acteurs présents sur le terrain, j'avais une relation plus neutre et moins impliquée (Figure 92) : *« Noter les gestes, les attitudes, les paroles de gens que je rencontre me donne l'illusion d'être proche d'eux. Je ne leur parle pas, je les regarde et les écoute seulement. Mais l'émotion qu'ils me laissent est une chose réelle »* (Ernaux, 1993, p. 36). Écrire pour se distancier, pour prendre du recul, pour décrire, raconter, analyser. Ces analyses de l'immersion, mêlées à celles des entretiens réalisés avec les habitants, permettent de comprendre la complexité de la place occupée, en termes social et d'espaces.

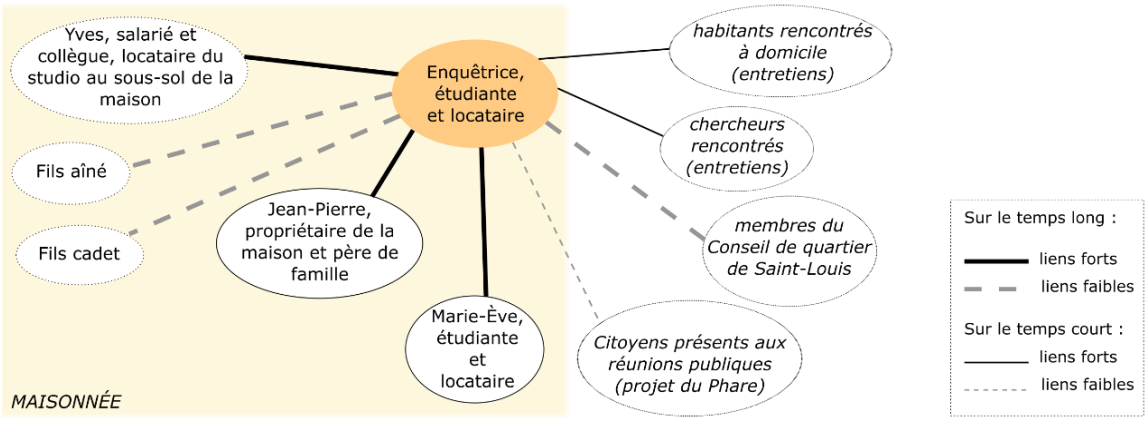


Figure 92 – Ma relation avec les différents acteurs rencontrés sur le terrain québécois. Source : Florie Colin, 2019

1.3. Les habitants et leur appropriation de la maison dans le temps, révélatrice de places

> *« L'aménagement intérieur du logement et les investissements qui y sont faits construisent la base pratique d'un mode de vie. La vie familiale est d'abord au quotidien un ensemble de pratiques domestiques. » (Bertaux-Wiame, 1995, p. 166)*

L'aménagement évoqué permet à l'habitant de personnaliser son logement, de se familiariser avec les lieux, de se les approprier. Il peut y avoir une contradiction, une tension, entre la statique et la dynamique de la maison : cette dernière peut être identique depuis des années, figée dans ses espaces, ou à l'inverse en travaux, en perpétuel mouvement, en changement constant dans l'aménagement. Dans la cellule familiale, dans la maison, la capacité d'adaptation et d'appropriation est grande[313]. Une certaine liberté d'expression des habitants leur permet d'agir comme ils l'entendent lors de l'aménagement de la maison, qui deviendra progressivement le territoire de chacun, son « chez-soi », souvent partagé avec un plusieurs autres. À propos de la vie à deux, M. Eleb écrit : *« De découvertes en petites adaptations, chacun se fait sa place ou la trouve, à côté de l'autre, et une sorte de roman du couple s'élabore, à quatre mains »* (Eleb, 2003, p. 310). Le temps passé à l'intérieur de la maison peut être important : le rude climat enneigé de Québec encourage à y rester, au chaud, dans un cocon. Les habitants ressentent donc le besoin de se l'approprier pour ensuite se sentir vraiment « chez-eux » : *« une maison n'est-elle pas après tout qu'une sorte de vêtement plus spacieux ? »* (Burroughs et Cornuault, 2005, p. 35). John Burroughs évoque en effet, dans *Construire sa maison*, l'idée de se sentir chez soi quand on a édifié sa demeure, ce qui suppose un gros investissement matériel et émotionnel. M. Eleb précise à ce sujet que *« l'importance accordée au chez-soi semble renvoyer à une volonté de conforter l'image construite de soi que l'on s'est forgée et qui s'étaye sur les objets choisis ou des types d'organisations du lieu de vie »* (Eleb, 2003, p. 312). Cette appropriation et cette construction de l'espace se font par les habitants, même si la construction en elle-même est réalisée par des personnes tierces, professionnelles du bâtiment[314]. En effet, *« l'architecte ou l'urbaniste semblent être les générateurs de cette construction mais ils n'en sont que des intercesseurs fonctionnels et*

[313] Excluant bien sûr certains cas extrêmes, de logement insalubre, de maltraitance, etc.
[314] Toutefois, l'auto-construction est également assez fréquente au Québec.

métaphoriques. Ils bâtissent des maisons et des immeubles, mais ne font pas avoir lieu la relation, et donc n'ont aucun espoir de construire a priori *le monde d'un autre être. Ils construisent seulement, mais c'est là l'essentiel (espérons pour eux), leur propre monde. L'architecte bâtit des maisons et des immeubles parce qu'il est comme tel un habitant qui donne forme à des maisons et des immeubles. Mais ce n'est pas parce que le poète ne bâtit pas de maisons ou d'immeubles que ces derniers ne prennent pas forme dans ses pensées et ses écrits. De même, ce n'est pas parce que l'être-au-monde se détourne de la tâche de bâtir sa propre maison qu'il ne construit pas chaque jour l'habitat dans lequel il séjourne. Cet habitat, c'est avant tout son monde »* (Hoyaux, 2002). C'est notamment par la construction, les travaux, la décoration, ou simplement l'aménagement et le fait de disposer les objets, les meubles, que l'habitant s'approprie les lieux. Cette notion du « chez-soi » est révélatrice à elle seule des éléments sur l'appropriation et sur le rapport aux lieux, et donc aux autres.

Selon les habitants et leurs manières d'être et d'agir, se faire sa place, se trouver une place se fait de manière plus ou moins naturelle. Certains enquêtés ont pratiqué de nombreuses colocations avant de s'établir dans leur maison actuelle (Kelly), d'autres sont directement passés de la maison familiale de leur enfance, à la maison où ils vivent actuellement et ce depuis de longues années (Françoise n'a vécu que dans deux maisons au cours de sa vie - mais elle a d'autres propriétés : camp de pêche, maison de campagne, érablière). Les parcours résidentiels établissent différents rapports à la place au sein d'une maisonnée, qu'elle soit familiale ou non. Ils produisent différents effets sur la manière d'habiter et de se représenter la maison. Citons deux exemples pour l'illustrer. Le premier concerne Alice, qui a vécu dans de nombreux lieux pendant plusieurs années, notamment dans un appartement avec sa fille qui était encore bébé, son nouveau conjoint, et une amie, avant de s'établir dans sa maison actuelle avec sa fille et son conjoint devenu son mari. Ils avaient été écœurés des appartements situés en ville, à force de subir les bruits des voisins. Le second exemple est celui de Kelly, qui a vécu dans de nombreux lieux et habitations, avec des personnes différentes, et y a toujours trouvé aisément une place. Elle semble avoir eu une grande capacité d'adaptation et de souplesse, pour se faire sa place tout en respectant celle des autres dans les différentes maisonnées qu'elle a intégrées au fur et à mesure de son parcours. Elle n'a quasiment jamais vécu seule et s'adapte à son environnement. Sa maison actuelle se situe dans un éco-village, où elle habite en colocation. Elle considère d'ailleurs que c'est le lieu rêvé pour elle : aurait-elle trouvé « la bonne place » ? Le processus n'est peut-être pas tout à fait fini, car son désir ultime serait de pouvoir construire sa propre maison sur le terrain situé à quelques mètres de sa maison actuelle. Sa place dans cet éco-village est aujourd'hui trouvée, mais Kelly pense qu'elle sera totalement comblée lorsqu'elle aura sa propre maison, qu'elle aimerait dessiner et construire. On constate donc une appropriation progressive, réalisée sur le temps long, où l'habitant approche peu à peu son objectif de vie. Un extrait de mon carnet de terrain sur l'appropriation progressive de nouveaux espaces au sein d'une nouvelle maison, mais aussi sur l'acquisition d'un mode de vie au sein d'une maisonnée illustre ce phénomène :

> *Samedi 15 septembre 2018*
> *En arrivant ici, je n'utilisais que ma chambre, la salle de bains de l'étage, et la cuisine de manière sommaire. Je n'utilisais pas tout ce qui était à ma disposition, que ce soit*

> *matériel ou dans l'espace. Peu à peu, mon utilisation de la cuisine s'est étendue, puis j'ai exploité aussi la table de la salle à manger/salon pour travailler, ainsi que les rangements à l'entrée, et la salle de bains du bas. J'investis peu à peu d'autres pièces où je n'allais pas au début, me sentant vraiment encore « chez l'autre ». Je sens une réelle appropriation de la maison au fur et à mesure du temps. De plus, je fais maintenant partie de la maisonnée, je participe à certains rituels, notamment celui du matin où généralement Yves passe nous voir, Marie-Ève et moi, avant de partir au travail, avec sa tasse de café encore brûlant. Ou le soir, quand je rentre de l'Université et qu'Yves est assis sur le muret devant la porte de la maison, au téléphone ou en train de fumer. J'aime beaucoup ces moments-là, conviviaux, comme encore le fait de se croiser au petit-déjeuner avec Jean-Pierre et Marie-Ève. Une vraie vie non de famille, mais « en communauté ? » est mise en place.*

Prendre ses repères dans une maison ne se fait pas immédiatement et suppose un processus à la fois matériel et mental de la part des habitants anciens ou nouveaux. Par exemple, Françoise a mis du temps à s'habituer à n'avoir qu'un seul étage dans sa maison et au fait de ne pas « monter se coucher », comme raconté au chapitre 7. Changer les habitudes dans de nouveaux espaces demande du temps, voire des efforts. Un autre exemple est celui d'un des fils de Josée qui au début, ne voulait pas que sa chambre « descende » au sous-sol, pourtant bien réaménagé ; finalement il a obtempéré. Son frère, lui, a tout de suite accepté d'y aller. Les deux fils, qui entrent dans l'adolescence, doivent accepter un changement de place physique en même temps que de place au sein de la famille. Avant d'avoir leurs propres chambres au sous-sol, et de pouvoir avancer dans le processus d'autonomie et d'individualisation, les deux frères étaient dans la même, qui jouxtait celle de leurs parents. On voit souvent des réaménagements, des travaux, qui surviennent longtemps après l'emménagement ; cela peut aussi intervenir dans des moments où les habitants hésitent à se lancer dans un éventuel déménagement, ou quand les pratiques et usages à l'intérieur de la maison évoluent et qu'ils souhaitent la réadapter en fonction de diverses exigences.

1.4. Être « chez-soi », être dans sa « pièce préférée », se sentir à sa place

> *« Rentrer chez soi représente les retrouvailles avec une atmosphère unique, un lieu où l'on existe de façon détendue et sans manière. » (Eiguer, 2013, p. 57)*

De l'autre côté de « l'écran » de la façade de la maison

La façade de la maison pourrait être considérée comme un écran entre l'intérieur et l'extérieur, qui ne reflètent pas les mêmes éléments : *« les maisons montrent leurs façades et leur environnent extérieur, en cela semblables aux vêtements et maquillages des individus : elles reflètent plus souvent ce qu'on en veut montrer que ce qu'elles sont. Dans un quartier résidentiel, telle villa ostensiblement cossue au milieu d'un jardin luxuriant, peut être froide et vide à l'intérieur. Une demeure d'apparence modeste et banale dans une rue discrète, peut révéler une décoration surprenante et originale à ceux qui sont invités à y entrer »* (Goldbeter-Merinfeld, 2006, p. 37). Dans cette section, on se concentrera sur cet intérieur. À Québec, lors de mes promenades, j'ai fortement ressenti cet écran, la « façade » de la maison étant implicitement un bel objet, qui contient en son sein un lieu de vie. On pourrait évoquer une scène *versus* des coulisses (la maison

et la cour arrière sont souvent les principaux lieux de vie - cour d'ailleurs souvent clôturée, contrairement à la pelouse du devant, peu utilisée et qui est plutôt associée à l'esthétique, à un apparat[315]).

Dimanche 9 septembre 2018
Les maisons et les condos de ce quartier, que Jean-Pierre aime commenter, sont de belles constructions, et se vendent d'ailleurs assez chères pour la ville de Québec. J'apprécie cette architecture contemporaine, mêlant bois, pierre et menuiseries noires. Lui dit que l'architecte n'a pas pensé à tout car la porte d'entrée est vitrée et une grande fenêtre éclaire l'escalier ; selon lui, les habitants manquent alors d'intimité car « on voit tout ». Il me parle beaucoup de cette notion d'intimité des espaces extérieurs également. En effet, au niveau des cours arrière des maisons, les habitants peuvent être « plus tranquilles » que dans les cours avant, qui sont finalement comme des jardins d'apparat ; ce sont les pelouses que l'on voit lorsque l'on passe dans la rue, mais les habitants peuvent avoir besoin et envie d'un espace plus intime, où installer la piscine, le barbecue et les jeux d'enfants.

Samedi 13 octobre 2018
Les décorations d'Halloween apparaissent peu à peu dans les quartiers résidentiels, certaines anecdotiques, d'autres très travaillées. Je fais un grand tour à pied dans le quartier Saint-Sacrement, où certaines ruelles me font là encore penser à la France. L'intimité est préservée par des haies, des murs, des persiennes… C'est comme si cette ruelle nous donnait à voir l'autre côté de la scène de théâtre, les coulisses, là où la vie et les activités se passent. J'entends des bruits divers, j'aperçois des objets qui traînent à travers certains grillages, j'entends des enfants jouer et crier… L'arrière des maisons contraste vraiment avec les pelouses et façades avant, figées, très propres, trop propres.

Une place privilégiée dans la maison

La maison est l'un des lieux centraux dans la vie de ces habitants, où ils se sentent à leur place. Marjorie, d'origine corse et québécoise, considère même que sa seule « vraie » place est la maison. En effet, partout ailleurs on la considère comme une étrangère, ce qui pose la question de la difficile place à prendre et à trouver ; elle trouve un réconfort à être dans sa maison, qu'elle s'est largement appropriée par un investissement matériel, temporel, financier et symbolique :

« - Tu te sens de Québec ?
M : Non non je déteste cette ville, je hais cette ville ! J'ai grandi ici… Toi tu m'entends avec un accent québécois mais les Québécois m'entendent avec un accent français, je me suis toujours fait traiter comme une étrangère, je m'appelle Morazzani c'est pas québécois, dans ma banlieue le racisme anti-étranger on me prenait pour une italienne, je l'ai subi mais sérieusement. Donc non je me suis jamais sentie de Québec parce que je me suis toujours faite traiter comme une étrangère (rires). C'est la ville où t'es née, t'as jamais vécu ailleurs…
- Et tu te sens plus Corse ou non *?*

[315] À Brest, les clôtures et les haies, très fréquemment présentes à l'avant, vont plus vite créer cette coquille contenant le lieu de vie ; elle peuvent contribuer à la création de la façade.

M : Non en Corse je suis complètement étrangère aussi, donc non j'ai beaucoup de mal à… "Home sweet home" c'est la maison c'est pas la ville (rires), à la limite, je suis plus à l'aise à Montréal, je me sens moins… C'est peut-être moins vrai maintenant, mais pour avoir grandi ici, je me suis fait longtemps traiter comme une étrangère. C'est tellement homogène… Quand tu t'appelles pas Gagnon ou Tremblay…
- Du coup tu dirais que tu t'identifies à quoi ? À ta famille ? À ta maison ?
M : Je pense pas que je m'identifie. Je pense juste que j'ai un défaut d'identification (rires). J'ai un problème de légitimité partout, je ne suis chez moi nulle part. (Pause) Je suis chez moi au [lieu de travail] (rires). À la fin la maison la famille puis l'Université c'est à peu près tout ce qui reste ! »

L'affection pour sa maison est bien présente, en complément de son côté pratique, fonctionnel et utilitaire qui peut aussi être important. La maison n'a pas besoin d'être parfaite, Marjorie ne veut pas *« une maison de catalogue Ikea »*, ou *« des planchers moirés texturés comme ça mais gris ! C'est la mode, tout gris, bois de grange, c'était la grosse affaire, que du gris ! Ça a été un casse-tête, ça m'a coûté la peau des fesses pour me faire faire un plancher comme ça. Parce que je voulais rien savoir du maudit plancher gris ! Déjà je veux dire plancher gris je comprends pas que les gens fassent des planchers gris parce que c'est mortel, c'est froid ! Je me suis dit ça va me déprimer ! »* mais désire une maison qui soit plus à son image, et surtout, chaleureuse ; elle a une vraie sensibilité esthétique. Josée, pour sa part, explique aussi son rapport à l'ordre et au désordre : « *Des fois j'aime ça quand c'est un peu en désordre aussi t'sais ça donne comme un côté chaleureux ! (Rires) d'ailleurs j'me laisse traîner là aujourd'hui j'ai ramassé mais… Il y a toujours une couverte*[316] *à quelque part qui va traîner ou… Ouais. Un petit chien qui se promène… (sourire) C'est rarement super-propre là, là c'est propre là, vraiment ! (Rires) Ben c'est pas sale. C'est des choses qui traînent ».* Elle le voit comme une appropriation, qui marque que l'on est « chez-soi » et pas chez quelqu'un d'autre.

Le choix, lorsqu'il est personnel, renforce le lien de l'habitant à sa maison et le sentiment d'être à la bonne place. Ce ressenti est différent s'il est fait seul, en couple ou par le conjoint, ou si les contraintes financières, temporelles, géographiques sont élevées. Une rationalité peut alors s'imposer aux habitants. Une certaine libération et grande satisfaction ou soulagement apparaît lorsque les contraintes sont moins nombreuses. Reprenons l'exemple d'Isabelle, déjà détaillée dans le chapitre 7, qui, après une séparation, a choisi seule sa maison actuelle, contrairement à la précédente où le choix semblait avoir été fait surtout par son ex-mari. Cette fois, elle achète la maison qu'elle souhaite réellement et qui est totalement à son goût. De plus, la maison se situe exactement là où, enfant, elle l'avait rêvée : elle se situe dans le verger qu'elle voyait depuis l'autre rive du lac maintenant urbanisée, où elle venait en camping avec ses parents. Elle précise : *« Elle [la maison] m'attendait ! »*

Les rapports aux espaces au sein d'une même maison et maisonnée ne sont pas identiques et varient selon les habitants. Par exemple, l'espace prévu lors de la conception peut finalement révéler d'autres usages. De plus, le temps passé et l'attachement émotionnel à une pièce ou un espace ne sont pas forcément corrélés. Par ailleurs, dans une maison, une pièce inutilisée par

[316] Couverture

certains peut être sur-fréquentée par d'autres. Chacun peut avoir sa place dans la maison, de manière implicite, qu'un changement dans les habitudes peut perturber. Les habitants peuvent attribuer des lieux à certaines personnes et pas à d'autres, comme le montre l'exemple de Marie-Ève, qui, me trouvant dans la salle à manger en train d'écrire sur mon ordinateur, me dit, surprise, *« ah mais c'est toi ! C'est rare que tu sois là ! »*. En effet, lorsqu'elle pénètre dans la maison, elle entend du bruit et se demande qui est dans la salle à manger, car j'y suis rarement : ce n'est pas ma place habituelle. Un autre exemple peut être relevé chez Sonia, où les trois membres de la famille - elle-même, son conjoint et leur fils de 13 ans - sont *« tout le temps »* dans le salon. Le fils y fait également ses devoirs, bien qu'il ait un bureau dans sa chambre. Pour le moment, la chambre est finalement utilisée uniquement pour dormir mais elle peut faire l'objet, chez d'autres, d'une réelle appropriation : *« [...] [l'autonomisation] des filles s'effectue davantage au sein de l'espace domestique, notamment par le développement d'une "culture de la chambre" (Glevarec, 2010)* » (Devaux, 2014). De fait, chez Isabelle, cette culture de la chambre a été présente : ses enfants ont eu une période où ils y passaient beaucoup de temps, puis ces habitudes ont évolué avec l'âge. Ses filles, qui ont actuellement 17 et 22 ans, se détachent peu à peu de ce lieu de refuge. Isabelle explique que pour elle, plus les enfants vieillissent, moins ils passent de temps dans leurs chambres : c'est du moins ce qu'elle a observé.

Divers espaces avec leurs valeurs symboliques

L'importance du **foyer**, de la cheminée, paraît grande dans plusieurs maisonnées. Beaucoup de temps est passé autour de ce « cœur », généralement situé dans le salon, qui apporte de la relaxation, du réconfort et du bien-être. Elle a pu être un grand facteur de choix dans l'achat de la maison : c'est le cas pour Josée. La télévision, en revanche, n'a pas été beaucoup évoquée, malgré sa présence dans presque toutes les maisons visitées. Le sujet est parfois abordé brièvement dans la conversation. Avec Brigitte et Éric, c'est de livres dont il est question :

> *« B : ça ça fait drôle parce que c'est vrai que y'a pas tant de maisons que ça qui ont des livres.*
> *E : y'en a pas beaucoup !*
> *B : ici la télévision est apparue beaucoup plus tôt. Beaucoup plus tôt qu'en France, et de sa génération, la culture était beaucoup plus une culture audiovisuelle de cinéma ou de télévision que de livres.*
> *E : Une fois on a reçu des amis pour la première fois ici puis les stores étaient pas baissés c'était le soir puis le gars il se demande c'est quel appartement, la fille elle dit regarde ça doit être là y'a des livres ! (Rires) »*

Parfois la « pièce » préférée est la **cour extérieure,** vue comme appartenant véritablement à la maison, ou comme une extension et un prolongement. Ses propriétaires l'aménagent, l'habitent, installent des balancelles ou un spa, font des feux dehors… Bref, se l'approprient comme d'autres espaces de la maison, comme une partie intégrante de celle-ci. La cour arrière est généralement plus intime et donc plus habitée que celle située à l'avant de la maison, mais certains habitants en profitent aussi. Cela peut avoir lieu par exemple pour être au soleil, ou au contraire se protéger des trop grosses chaleurs, selon l'exposition de la maison. Certains rituels peuvent se mettre en place : on cuisine à l'arrière avec le barbecue, on mange à l'intérieur, puis on prend le thé à l'avant

après avoir mangé (Françoise) ; trois endroits différents autour de la maison sont aménagés et on s'adapte selon la météo (Suzie et Alain).

Pour d'autres, la **cuisine** est très importante : elle est souvent perçue comme une des pièces principales de la maison. C'est un véritable lieu de vie, de discussions, de convivialité et d'échanges : *« préserver l'intime, favoriser la convivialité, voilà le rôle de la maison [...] la cuisine demeure le cœur de la maison, mais son vécu est conditionné par la surface et la position dans le logement que le concepteur lui octroie »* (Legué, 2009). Elle peut être surinvestie à l'heure des repas, mais aussi en dehors. La fille de Françoise travaille dans la cuisine, toujours à la même place, bien qu'un bureau soit disponible au sous-sol et même prévu uniquement pour elle. Cela montre la dynamique familiale, où les parents s'adaptent et ne mettent pas la télévision le soir quand elle est en période d'examens par exemple. Nous reviendrons un peu plus loin sur certaines scènes quotidiennes se déroulant dans la cuisine.

Quelques habitants travaillent chez eux ; les places sont donc à trouver et à négocier, entre vie privée et vie professionnelle. Certains cloisonnent les espaces, d'autres laissent s'entremêler leurs deux mondes. Marjorie travaille toujours dans le salon sur son ordinateur - elle n'a pas de bureau -, assise ou allongée sur le sofa, avec un feu allumé dans la cheminée. Brigitte, elle, donne des cours de dessin et de peinture à domicile ; ses élèves viennent chez elle. Une pièce est consacrée à son atelier. Quand elle et son conjoint vivaient encore dans leur grande maison de campagne, sur la rive Sud, ils travaillaient déjà tous deux à la maison. Leur déménagement a modifié les espaces et les habitudes entre travail, vie privée et vie professionnelle, avec une adaptation nécessaire.

Autre anecdote concernant Kelly. Elle a un rapport particulier au « chez-soi » car elle vit entre deux logements, mais elle considère n'avoir un seul chez-elle ; elle est deux jours par semaine « en ville » chez son ami :

> « - Tu me disais t'habites aussi la moitié du temps à Québec ? *[Par messages avant l'entretien]*
> *K : (Rires) oui c'est vrai j'ai même pas mentionné ça, j'ai presque oublié ! (Rires)*
> - Comme quoi c'est vraiment ici que tu considères chez toi !
> *K : Ici c'est chez moi, en ville c'est chez mon copain. C'est sûr que je me sens très bienvenue chez lui mais pas comme si je suis chez moi. Il habite en colocation aussi, je me sens "chez quelqu'un". C'est une maison unifamiliale avec 3 personnes qui vivent dedans. C'est à 2 km d'où j'ai habité pendant 8 ans. Limoilou, donc c'est le même secteur. Pendant la moitié de la semaine, il y a pas grand-chose qui change par rapport à ma vie précédente même si maintenant j'habite plus loin de la ville. »*

Finalement, chaque habitant semble avoir des espaces préférés ou délaissés au sein de la maison, allant parfois jusqu'à avoir une place bien distincte, même dans une pièce partagée.

1.5. Des événements perturbant les places symboliques de l'habitant

Chaque individu se positionne dans l'espace et par rapport aux autres habitants et membres de la maisonnée, ainsi que par rapport aux visiteurs venant de l'extérieur. De plus, petits ou gros événements peuvent redistribuer des places qui semblaient établies ou acquises : un

cambriolage[317], un déménagement, une séparation, un décès, la naissance d'un bébé, le départ des enfants devenus adultes, l'arrivée à la retraite… Ce qui peut amener les habitants à se faire une nouvelle place dans des espaces familiers, mais aussi dans un nouveau contexte ou de nouveaux espaces. Nous en avons déjà détaillé certains, notamment le déménagement dans le chapitre 6. Le simple fait de recevoir des personnes extérieures à la maisonnée dans sa maison, connues ou inconnues, peut aussi entraîner des changements. En effet, face à l'autre, les places établies peuvent se bouleverser, physiquement ou psychiquement. Nous allons voir la modification symbolique pouvant s'opérer dans une maisonnée dont la structure évolue ou lorsque qu'elle accueille des personnes momentanément.

Des changements dans le cycle de vie

« Il n'est pas rare qu'en cours de thérapie, parallèlement à une évolution émotionnelle et relationnelle marquée, on observe un changement important des lieux habités : réorganisation de la maison ou déménagement » (Goldbeter-Merinfeld, 2006, p. 36). Le changement de la constitution de la maisonnée, entraînant des évolutions dans les relations, peut influer sur les espaces de la maison en engendrant la volonté ou le besoin de modification, de transformation des espaces. Tout d'abord, prenons l'exemple de la place des habitants lors de l'arrivée d'un enfant. Marjorie et Alice ont élevé leur enfant sans le père de ce dernier, mais en colocation avec d'autres personnes. Il a donc fallu trouver, en plus d'un nouveau rythme de vie, une place pour soi, mais aussi pour le bébé. Les places peuvent se modifier dans le temps, lorsque les enfants, devenus adultes, habitent encore à la maison. C'est le cas pour le fils de Suzie et Alain, qui a 28 ans, travaille, mais vit encore chez ses parents. Cela entraîne une renégociation des places au fil du temps. Dans le cas où les enfants devenus adultes quittent la maison, leur lien à la maison d'enfance existe encore et une émotion forte peut être ressentie à son évocation. C'est le cas pour Alice, nostalgique de sa maison d'enfance : *« ayant quitté la maison familiale, l'enfant devenu adulte aura plaisir, lorsque les parents n'ont pas déménagé, à retrouver son espace d'enfance, voire à se le réapproprier en héritage ; il gardera, dans ses souvenirs, les scènes signifiantes de son enfance qui ont souvent pour cadre les lieux de la maison »* (Le Run, 2006, p. 35).

Un autre cas est celui du divorce, qui entraîne un changement de configuration familiale. Jean-Pierre a souhaité changer de décoration et modifier les couleurs de ses murs après la séparation. Il est resté dans la même maison, mais il avait besoin de se réapproprier les lieux pour « faire le deuil » de sa relation, pour se sentir chez lui de nouveau et entamer une nouvelle étape de sa vie. Les enfants des couples séparés ou divorcés peuvent être amenés à naviguer entre plusieurs logements, plusieurs places. La fille de Marjorie et son ami vivent dans quatre maisons différentes ; ils ont tous deux des parents séparés. Quatre maisons, quatre chambres, quatre espaces : comment trouver ses repères dans tous ces lieux ? Ils alternent, changent, adaptent leur venue au gré des envies, des opportunités et des avantages à aller chez l'un ou chez l'autre des quatre parents à un moment précis. La séparation des parents lors de l'enfance ou l'adolescence marque et peut être associée à un type d'espace : en effet, Marjorie a associé la maison de banlieue à *« quelque chose de très négatif »* ; elle garde de très mauvais souvenirs de son enfance,

[317] Notamment évoqué dans l'ouvrage *Chez soi : Les territoires de l'intimité* (Serfaty-Garzon, 2003).

moment de vie désagréable et difficile pour elle. Ses représentations de la maison de banlieue sont donc dorénavant négatives, elle *« déteste viscéralement la banlieue »* et précise concernant Sainte-Foy : *« je hais trop le quartier, je hais trop l'architecture des maisons je peux pas ! »* Le cas du décès bouleverse également, de fait, la dynamique de la maisonnée. À la suite de la disparition de son mari, Anne-Marie souhaite déménager à Montréal, où elle avait déjà investi dans un appartement quelques années auparavant. Finalement, elle trouverait peut-être davantage sa place dans un autre environnement pour cette nouvelle phase de vie. Pour d'autres, comme pour Françoise, cela ne modifie pas le parcours résidentiel ; d'une manière qui lui paraissait logique et naturelle, elle a choisi de rester dans sa maison après le décès de son mari, il y a plusieurs années. Depuis, elle y a fait des travaux et des aménagements et elle y vit avec sa fille et un compagnon.

Des changements plus ponctuels dans le temps : rythmes perturbés et « invités »

Selon les temporalités, lors de semaines « exceptionnelles », les places peuvent aussi être amenées à bouger ponctuellement au sein d'une maison et de la maisonnée. Par exemple, lors d'une semaine de vacances, la constitution de la maisonnée peut être modifiée, ce qui entraîne une modification dans le rythme de vie et dans les places de chacun. Voici un extrait de mon carnet de terrain relatant une semaine de changements :

> *Dimanche 4 novembre 2018*
> *C'était une semaine inhabituelle, puisque Marie-Ève était absente, étant chez ses parents dans les Laurentides pour la semaine de relâche[318], et Charles en revanche était à la maison. Philippe, qui vit en colocation non loin d'ici, était également quasiment tous les jours à la maison, afin de voir son petit frère d'habitude au CEGEP à Montréal. Le fait que Jean-Pierre ait une nouvelle amie change également quelques habitudes à la maison. Elle n'habite pas ici, mais vient de temps à autre, et lui va aussi chez elle. Les places et les espaces se (re)négocient dans la maison, des nouvelles habitudes émergent, et un rythme différent s'instaure, moins calme que d'ordinaire. C'était une semaine riche en échanges et discussions et bons moments partagés, mais avec une sollicitation beaucoup plus grande que d'habitude et plus de bruit également. Finalement, un rythme plus proche d'une « vie de famille » ?*

Certains habitants sont centrés sur le noyau familial et se considèrent plutôt « solitaires », quand d'autres invitent et reçoivent volontiers des gens « extérieurs » à entrer dans leur maison et à partager leurs espaces et leurs places. Les manières de recevoir sont différentes selon les maisonnées, selon les habitants, selon les catégories sociales. Pour beaucoup d'habitants interrogés, des sociabilités sont actives au sein même de la maison, du foyer, de la maisonnée, et pas uniquement avec les membres de la famille. Ils souhaitent recevoir des personnes extérieures à leur maisonnée dans ce même espace. Plusieurs habitants ont affirmé préférer recevoir des amis ou se rendre chez eux, plutôt que se retrouver dans un lieu public, par exemple au restaurant. Certains n'ont jamais eu cette habitude, d'autres trouvent plus facile par rapport aux enfants. Prenons l'exemple de Jason, 30 ans :

[318] Correspondant à une semaine de vacances.

> *« J : Euh… En **fait on visite beaucoup de la famille proche directe** qui est elle aussi en banlieue disons pendant les soirs de semaine. On va aller souper… Son père puis mes parents aiment beaucoup voir leur petite fille fait qu'on s'en va… On s'en va les voir beaucoup, souvent… T'sais on peut passer… Sinon **on reste beaucoup chez nous la semaine les soirs sauf qu'on peut passer une à deux soirées… T'sais pas ici du tout quasiment là, on va chercher les filles puis on va directement chez de la famille !** Après ça… La fin de semaine on a souvent… Soit une sortie soit des amis qu'on invite ici. On aime beaucoup… J'aime beaucoup cuisiner, j'aime beaucoup cuisiner pour le monde… J'aime… **On aime beaucoup inviter des gens, on a un peu construit la maison en fonction** de… de faire entrer… (rires) de faire entrer des gens dedans là ! »*

Pour ceux qui aiment recevoir et qui ont l'habitude de le faire, l'importance de la pièce de vie est grande et contribue au choix de la maison, à l'achat, ou à l'élaboration des plans pour la construction. Jason a grandement contribué au dessin des plans de sa maison et a intuitivement dessiné une grande cuisine ouverte et conviviale, qui articule le salon et la salle à manger. Elle possède un grand îlot central, qui lui permet de *« cuisiner tout en étant avec [ses] invités »*. Lynda et son conjoint ont tout de suite été séduits par la grande pièce de vie et sa cuisine ouverte lors de la visite de la maison, ce qui était important pour eux car ils aiment recevoir : il leur arrive d'accueillir jusqu'à trente personnes lors de gros évènements et ils souhaitent pouvoir le faire facilement. Parfois, comme chez Jean-Pierre ou Isabelle, la salle à manger n'est utilisée que pour les repas avec les invités, qui sont peu fréquents. La table à manger peut être réinvestie pour d'autres usages : les devoirs des enfants, le travail et les papiers administratifs… On ne s'installe pas forcément à la même table pour manger entre membres de la maisonnée ou avec ses invités. Une place différente est donc attribuée en fonction des usages mais aussi des usagers. Au-delà de la réception pour les repas, certains estiment qu'avoir une place pour que les amis ou la famille puissent rester dormir est nécessaire. Sonia a refait le sous-sol à cette fin ; elle voulait une chambre d'amis, essentiellement pour pouvoir loger sa mère dans de bonnes conditions lorsqu'elle vient leur rendre visite. Certains habitants considèrent important que chacun, y compris un invité, se sente à sa place dans ces espaces.

Au niveau des spatialités, cela peut se traduire par des seuils, des délimitations, des frontières, des transitions plus ou moins marqués entre sphère publique et sphère privée : par exemple, pour arriver chez Josée, je le sens fortement (la tempête de neige joue aussi sûrement car dans ces conditions on veut pouvoir rentrer vite) : je ne suis pas à la bonne porte d'entrée, la porte qui est en face n'est pas celle par laquelle ils rentrent au quotidien. Le chien m'aboie fort dessus à travers la vitre. Son mari me dit de passer par le côté en me faisant des signes de la main par la fenêtre. Je rentre alors sur la parcelle, passant par-dessus les bacs bleus. Je franchis la porte, monte quelques marches après avoir enlevé mes chaussures pleines de neige.

Lorsqu'un individu extérieur pénètre le monde intérieur de la maison et de la maisonnée, les habitants sont à leur place physiquement, ils sont « chez-eux », mais il peut malgré tout y avoir un déplacement de places symboliques, et alors une certaine vulnérabilité surgit. Le positionnement par rapport à l'autre peut alors être différent, que ce soit un proche ou un inconnu. Dans ce cas précis, les places peuvent vite être recomposées.

2) Entre instauration d'habitudes, événements et situations quotidiennes dans différents lieux de banlieues québécoises

Les habitudes et les places qui peuvent s'instaurer dans une maisonnée s'étendent aux différents quartiers et lieux situés autour de la maison. Voyons comment les habitants prennent leurs places dans des lieux à des échelles plus larges, alternant généralement des pratiques dans des territoires urbains, *périurbains* et ruraux, auxquels des imaginaires forts sont rattachés comme le chapitre 3 l'a démontré.

2.1. Scènes quotidiennes de la chercheure racontées dans les *Chroniques*

> *« En vérité, le milieu où nous vivons n'est pas seulement une accumulation d'objets, il est aussi le théâtre répété de* ***moments et d'événements*** *qui en sont comme des respirations internes : les repas familiaux, les réceptions, les devoirs à faire, les cavalcades des enfants, mille autres petits accidents quotidiens qui font bouger cet espace et le font jouer. Notre* ***intérieur familier*** *est une petite scène où des rôles sont distribués et où* ***les péripéties du quotidien se nouent et se dénouent****. » (Besse, 2013, p. 156)*

Le temps d'enquête québécois de ma recherche constitue l'un des plus importants matériaux autour du quotidien dans une maison située dans une ancienne banlieue, grâce aux méthodes déployées et au contexte qui se prête particulièrement à l'étude de cette condition habitante. Mouvements, pensées, bribes de conversations, gestes, décisions, explications, etc. permettent de mettre le doigt sur la vie quotidienne et plus largement sur la condition habitante. Cette maison et ce quartier où j'ai vécu durant trois mois et demi étaient bien des lieux où des péripéties quotidiennes se nouaient et se dénouaient, pour reprendre l'expression de J.-M. Besse, non sans rappeler les scènes et coulisses chères à Erving Goffman dans les deux tomes de son ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne* (Goffman, 1973). Il y utilise la métaphore dramaturgique estimant que les individus sont des acteurs qui tiennent alors des rôles, que le monde social est la scène d'un théâtre et que les interactions et relations sociales sont une représentation. Néanmoins, dans cette enquête, j'ai eu accès, en plus de la scène, aux coulisses de cette vie quotidienne.

En effet, la méthode de la participation observante a permis d'étudier de manière particulièrement fine cette vie quotidienne, puisque j'ai inscrit mes observations, pensées et analyses dans mon propre quotidien, qui se mêlait souvent à celui des habitants côtoyés. C'est d'ailleurs en progressant dans cette recherche et en réalisant de plus en plus d'observations et d'entretiens avec les habitants que s'est dessinée l'opportunité de travailler plus spécifiquement sur le quotidien utilisé comme prisme pour comprendre ce qui se joue dans les maisons et ses territoires. Une analyse réflexive et du recul sur les temps d'enquête ont permis de renforcer les propos autour du quotidien. Les *Chroniques québécoises* notamment ont permis de raconter, d'écrire, de creuser les réflexions autour de la vie quotidienne, tout comme les écrits rédigés après avoir quitté les terrains. Ces textes ont permis à la fois de mettre en avant une approche sensible et de déceler *a posteriori* des indices pour une compréhension de certains phénomènes, notamment d'un monde et d'une réalité sociale quotidienne (que nous développerons plus amplement dans le chapitre suivant).

Les habitudes qui se créent au fur et à mesure dans un nouveau lieu (par exemple, marcher dans la neige en « bottes de neige » et l'entendre crisser sous ses pas) ainsi que certains événements sont tout particulièrement propices à la détection du rythme de la vie quotidienne, grâce aux immersions, familiarités, décentrements, distanciations, nécessaires pour la saisir et la comprendre. Introduisons le lecteur en plein cœur de cette expérience québécoise. J'ai volontairement choisi des extraits de *Chroniques* relatant cinq jours d'octobre, au milieu du séjour : moment où les textes illustrent le quotidien car les événements que constituent l'arrivée et le départ sont suffisamment éloignés dans le temps, et ne viennent donc pas prendre le dessus sur la vie quotidienne instaurée.

> *Vendredi 5 octobre 2018*
> *Jean-Pierre passe me chercher à la maison, où je suis installée dans ma chambre pour travailler, vers 11 h 45, non pas avec le Pick-up mais avec la Jeep. Nous faisons l'épicerie après qu'il m'a montré son camper avec lequel il part en week-end de trois jours le soir même. Il y a beaucoup de monde chez Costco (j'ai appris que l'abonnement annuel coûtait 125 dollars, taxes comprises),* ***comme d'habitude****. Nous ne mettons pas de gaz au vu du monde, Jean-Pierre le fera plus tard. Je continue de découvrir des nouveaux produits en vente, et je vois les fameux Pop-Tarts que je ne connais que via l'épisode de « l'Halloween » des « Têtes à claques »*[319]*. Jean-Pierre rit quand je m'exclame devant ce rayon, on en achète pour que je puisse goûter. Nous mangeons ensuite chez Costco, qui propose également un service de restauration rapide. Nous commandons des « cochonneries » : nous partageons une poutine et des ailes de poulet. Il a aussi commandé des crèmes glacées. Je ne prends pas de liqueur mais lui si. Nous rions en disant que je vis le pur cliché. Je suis assez surprise de voir la diversité de population des personnes dînant ici : des femmes maquillées et bien habillées, des ouvriers en tenue de travail, des personnes âgées, des hommes en costume et cravate… Nous repartons à la maison pour rapidement y poser les courses, après avoir rempli sa bonbonne de propane pour sa fin de semaine en partant de chez Costco, là encore avec un prix défiant toute concurrence. Puis il me dépose à l'Université, sur sa route, à 13 h 30. Il me laisse le long du boulevard Henri Bourrassa, avant un feu. Je m'inquiète : « Mais tu peux t'arrêter là ? » « T'sais avec mon vieux char, personne dira rien ! » On rit de cette voiture, manuelle, avec laquelle il cale souvent car* ***il est bien plus habitué*** *aux voitures automatiques. C'était un peu la course, mais je lui dis qu'au moins on a été efficace, il rétorque alors : « américain » !*
> *Le soir, je repasse souper rapidement à la maison puis repars avec le vélo de Marie-Ève, qu'elle me prête quand j'en ai envie, pour aller voir le match d'improvisation à l'Université. Cela me permettra d'arriver plus vite. Il est 19 h 15, il fait nuit, j'installe les lampes sur le vélo avant de partir. Lorsque je rentre vers 22 h 30, je suis assez surprise de croiser de nombreuses personnes à vélo sur la route de l'Université à la maison.*
>
> *Samedi 6 octobre 2018*
> *Je prends le bus 801 sur le boulevard Laurier pour me rendre à la conférence « Vers une densification urbaine durable et désirable pour tous »*[320] *à Limoilou. Il y a quelques*

[319] Site internet humoristique québécois, créé en 2006, que je connaissais et regardais déjà il y a une dizaine d'années.
[320] Conférence de l'association *Vivre en Ville*

personnes dans l'autobus, et tous les profils : un baroudeur qui est chargé avec son gros sac à dos, une mère et sa fille qui sont en pleine discussion, deux jeunes filles probablement sœurs avec des sacs de shopping, un jeune avec ses écouteurs… Il est 12 h 40. Au retour, vers 15 h 30, je reprends la même ligne de bus, qui est cette fois bondé.

Dimanche 7 octobre 2018
Après être allée voir un match de football canadien au stade Telus de l'Université Laval et avoir assisté à la victoire des Rouge et Or de l'Université, je passe la soirée avec Marie-Ève, entre cuisine et télé, car elle veut suivre l'émission « Tout le monde en parle », qui reçoit notamment les quatre députées femmes des partis politiques suivants : QS, CAQ, PQ et PLQ (les libéraux). Marie-Ève me dit en riant « ***Tu m'as donné une mauvaise habitude*** *d'écouter la TV », puisque le soir des élections c'est moi qui avais suggéré de l'allumer. Nous rediscutons des résultats des élections et de politique, après le débat avec les quatre femmes que nous avons écouté attentivement, tout en suivant cette fois d'une oreille la suite de l'émission.*

Lundi 8 octobre 2018
Aujourd'hui est un jour férié au Québec, c'est l'action de grâce. Quand Yves passe nous voir le matin, il demande ce que l'on va souper, en référence à Thanksgiving j'imagine, mais qui est moins fêtée ici qu'aux États-Unis. L'après-midi, je vais me promener et faire quelques courses à pied ; beaucoup de personnes s'occupent des pelouses, des arbres et ramassent les feuilles tombées. Les magasins sont également bien remplis dans les centres commerciaux de Laurier.

Mardi 9 octobre 2018
Le soir, vers 19 h 30 lorsque je rentre du campus de l'Université, il y a beaucoup de monde dehors, plusieurs paraissent être sortis prendre une marche, d'autres promènent leur chien, peut-être en se disant que c'est la dernière journée assez chaude avant un moment… (les températures étaient particulièrement élevées ce jour, autour de 21 °C, et le ressenti de 28 °C en fin de journée). Il y a du brouillard. Je suis impressionnée par les décorations des maisons pour Halloween, ce ne sont pas seulement quelques citrouilles découpées et décorées mais toute une ambiance instaurée entre lumières, fantômes, araignées, squelettes sur les façades des maisons ou sur les pelouses, marches et murets.

Mercredi 10 octobre 2018
Je me rends à pied au Conseil de quartier de Saint-Louis qui débute à 19 heures et a lieu dans une salle du Centre Sportif de Sainte-Foy, je mets 25 minutes environ. Je repars vers 21 heures, sous la pluie et dans le froid qui contrastent avec la veille.

On constate que les notions d'espace et de temps sont particulièrement reliées dans ces extraits de *Chroniques*. Des choses nouvelles apparaissent, qui peuvent être considérées comme de petits événements (se rendre à un match de football, à une conférence, un jour férié, etc.) ; d'autres ont déjà eu lieu plusieurs fois et se répètent, devenues des habitudes (terme d'ailleurs utilisé à trois reprises). Une vie quotidienne semble être apparue et surtout s'être instaurée, un mois après l'arrivée dans cette maison. Mais finalement, que signifient ces habitudes et ce quotidien qui

transparaissent dans les *Chroniques*, entre la forme du journal intime, du récit de voyage et du carnet de terrain ? Mettons-les en regard avec la posture en tant que chercheure. Dans *Le chercheur et le quotidien*, Alfred Schütz affirme : *« Mon expérience du monde se justifie et se corrige d'elle-même à travers l'expérience des autres, auxquels me relient des connaissances, du travail et de la souffrance partagés en commun »* (Schütz, 2008 [1987], p. 97). En effet, ce sont les croisements d'expériences, d'expérimentations, de connaissances, qui permettent d'avoir une meilleure vision de la réalité sociale et du monde social. D'où l'importance d'être en immersion avec d'autres, pour pouvoir mettre en regard des expériences et des connaissances mais aussi les partager.

Dans *L'étranger. Essai de psychologie sociale*, A. Schütz considère l'étranger comme un *« individu adulte de notre époque et de notre civilisation qui essaye d'être accepté pour de bon, ou tout au moins toléré, par ce nouveau groupe »* (Schütz, 2008 [1987], p. 217). Il souhaite investiguer *« la manière dont le modèle culturel de la vie en groupe se présente lui-même au sens commun d'un homme qui y vit quotidiennement »* (Schütz, 2008 [1987], p. 218) et affirme : *« tout naturellement, l'étranger se met à traduire son nouvel environnement dans les termes qui lui sont familiers »* (Schütz, 2008 [1987], p. 224).

De plus, *« lorsqu'il découvre que les choses dans son nouvel environnement sont très différentes de ce qu'il anticipait à distance, l'étranger est fréquemment ébranlé dans la confiance qu'il accordait à la validité de sa "pensée courante" »* (Schütz, 2008 [1987], p. 226). L'étranger doit donc faire un travail afin de s'intégrer et d'être accepté, puis d'appréhender ce nouvel environnement. Finalement : *« Si nous rencontrons, dans notre expérience, quelque chose d'inconnu jusque-là et qui, par conséquent, excède notre manière usuelle de connaître, nous entamons alors un* ***processus d'investigation****. Nous commençons par* ***définir le fait nouveau****, nous tentons d'en* ***saisir la signification*** *; nous transformons ensuite petit à petit notre* ***schème général d'interprétation du monde*** *de telle manière que le fait étranger ainsi que sa signification deviennent compatibles et consistants à l'égard de* ***tous les autres faits de notre expérience****, ainsi que leurs significations. Si nous réussissons cette opération, alors, ce qui précédemment constituait un fait étrange et un problème déconcertant pour notre esprit se transforme en* ***élément additionnel de la connaissance*** *dont nous pouvons nous porter garants. Nous avons alors élargi et redéfini notre* ***réserve d'expériences****. Ce qui est communément appelé le* ***processus d'ajustement social*** *auquel le nouveau-venu doit faire face n'est qu'un cas particulier de ce principe général. L'adaptation du nouveau-venu au nouveau groupe qui au premier abord lui paraissait étranger et hostile est un processus continu d'investigation au sein même du modèle culturel de ce nouveau groupe. Si ce processus d'investigation réussit, alors le modèle et les éléments qui le constituent vont devenir pour le nouveau-venu un* ***fait acquis****, une manière de vivre qu'il ne remettra plus en question, même un refuge et une protection. Dans ce cas, l'étranger n'en est plus un et ses problèmes spécifiques ont été résolus »* (Schütz, 2008 [1987], p. 234). On peut retrouver ces processus en d'autres circonstances : par exemple, un habitant qui emménage dans un nouveau lieu ayant en tête certaines expériences, avec une volonté d'en vivre de nouvelles.

Les paroles quotidiennes sont utiles pour saisir ce schème général d'interprétation du monde et raconter les expériences. Les paroles des habitants mais aussi les miennes - nous voyons bien

grâce aux entretiens et aux *Chroniques*, que, petit à petit, certains termes québécois sont aussi utilisés par « l'étranger », et deviennent finalement des paroles acquises - prennent de l'importance sur la question du quotidien. Référons-nous à Yves Chalas et à son « oralité sociale », pour l'écoute, le traitement et la restitution de la parole[321] urbaine quotidienne : *« Nous avons fini par comprendre que notre intérêt était de prêter la plus bienveillante attention à ces récits et paroles de vie »* (Chalas, 1996, p. 17). Ces paroles permettaient aussi de mettre en exergue ces différentes habitudes.

2.2. Des maisons aux villes : des situations quotidiennes saisies par les paroles habitantes et les moments d'avant, pendant et après entretiens

> *« **Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons**, le reste, tout le reste, où est-il ? **Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel**, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? Interroger l'habituel ? Mais justement nous y sommes habitués. […] Comment parler de ces "choses communes", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes ? » (Perec, 1989, p. 11)*

Pour appréhender diverses situations quotidiennes et *« ce qui se passe vraiment »*, comme le disait G. Perec, on ne saurait se cantonner dans les chiffres. M. de Certeau le confirme : *« Elle [la statistique] saisit le matériau de ces pratiques, et non leur forme ; […] elle reproduit le système auquel elle appartient et elle laisse hors de son champ la prolifération des histoires et opérations hétérogènes qui composent les patchworks du quotidien »* (Certeau, 2015 [1990], p. XLV). Ici, ce sont justement ces patchworks du quotidien qui nous intéressent. Observons quelques « lieux-moments » issus des quotidiens habitants, parmi ces maisons et lieux alter-urbains.

Différentes situations - et donc actions - ont été relatées par les habitants, lors des entretiens, avec leurs mots. J'en ai relevé d'autres lors des observations (directes, ou participante pour le terrain québécois), notamment lorsque je me trouvais au domicile des enquêtés. Le croisement de ces deux types de relevés permet, en plus de l'écriture, d'appréhender le quotidien. Les restitutions de ces situations quotidiennes, fruits de retranscriptions d'entretiens, ou de relectures de notes d'observations, ont lieu au sein de la maison ou renvoient à l'échelle plus large de la rue, du quartier, du lotissement, de la ville… À la dimension spatiale, s'ajoute celles temporelles mais aussi les questions relatives aux liens sociaux, aux interactions avec les autres : les situations quotidiennes incluent souvent d'autres personnes, proches et familières ou non, dans les actions réalisées ou les habitudes visibles. Le quotidien de la vie familiale dans une maison est tout aussi important à creuser que le quotidien et les aspects pratiques dans l'alter-urbain. Des micro-scènes, micro-événements ou micro-situations, jusqu'au macro, tout est à prendre en compte pour saisir autant que possible le quotidien dans son ensemble.

Les entretiens, moments « exceptionnels » ou « inhabituels » dans les vies quotidiennes des habitants, étaient régulièrement entrecoupés d'intrusions de la vie de tous les jours. Ces dernières, petites scènes anodines pour les habitants, étaient précieuses pour moi, sans même

[321] Dans le chapitre 2 (p.109) la parole habitante avait déjà été évoquée.

que je m'en rende réellement compte au début des enquêtes ; saisies le plus souvent au cours des entretiens, elles ont pu l'être aussi avant ou après. Cela m'a permis de m'emparer de situations quotidiennes en dépit de la perturbation que je créais en allant chez des « presque inconnus » pour les interroger sur leur vie domestique et intime, sur leurs parcours, leurs déplacements, leurs rapports à la maison, à leur ville… Petit à petit, les enquêtes de terrain ont permis à la recherche de se diriger et de s'affirmer dans le sens d'un travail sur le concept du quotidien. Il convient cependant de rester vigilant lors de l'analyse et de faire la part des choses : ma présence d'enquêtrice pouvait en effet infléchir ou modifier ce quotidien et créer une rupture ou un petit chamboulement par « l'étranger » (Schütz, 2014 [1944]).

Des situations quotidiennes observées en tant que participant

Les exemples québécois de Lynda et Mario ou d'Alice et Sébastien sont assez significatifs de la manière dont les scènes et les situations quotidiennes pouvaient être saisies grâce aux moments d'avant, pendant et après l'entretien, y compris celles qui ne sont d'habitude pas relevées. Nous pouvons nous référer à G. Perec et à sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* autour de Saint-Sulpice à Paris : *« Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages »* (Perec, 2020 [1975]). Les situations vécues avec Lynda et Mario, à Québec, ont permis d'appréhender plusieurs fragments du quotidien : j'ai notamment partagé avec Lynda une partie de sa journée.

Le lundi 3 décembre 2018, après sa journée de travail, nous quittons toutes les deux l'Université. Nous rejoignons le stationnement où elle gare toujours son auto et nous faisons la route ensemble jusque chez elle, à Saint-Nicolas. La nuit est tombée, il n'est pourtant que 16 h 10. Nous passons devant les galeries commerciales sur le boulevard Laurier, en allant plus doucement que les piétons emmitouflés, car nous sommes « pognées » dans le trafic. Exceptionnellement selon ses dires, la circulation n'est pas fluide, bien au contraire, et le trajet est alors ponctué des propos de Lynda : *« d'habitude, c'est pas de même, voyons dont ! »* Nous regardons l'heure afin de savoir combien de temps nous allons mettre pour atteindre sa maison, *« de l'autre côté du pont »* (à Saint-Nicolas, Lévis), tentant d'entendre à la radio la raison de ce « trafic intense » (un accident ?) et profitant de ce temps pour discuter de plusieurs sujets. Finalement, la circulation se fluidifie avant les ponts. Pour elle, même si ce trajet est quotidien, il est aujourd'hui différent de ses habitudes du fait de ma présence ; elle m'en parle d'ailleurs indirectement en me disant que c'est bien, nous sommes deux pour pouvoir « jaser » durant ce trajet particulièrement long - nous avons mis 1 h 30 -, que cela passe plus vite à deux.

Puis, arrivées chez elle, la voiture garée devant la maison, nous sommes accueillies par le labrador. Son mari est dans la cuisine et sa fille cadette va et vient entre la cuisine et les autres pièces ; je ne verrai en revanche pas l'aînée qui ne passe pas la soirée à la maison. Nous nous lamentons alors sur le temps passé sur la route pour rentrer ; j'observe et m'immisce dans leur quotidien du retour à la maison après le travail, un jour de semaine. Nous restons quelque temps debout dans la cuisine en discutant, autour de l'îlot central ; Lynda s'échappe quelques instants

pour fumer à l'arrière de la maison, dehors ; sa fille parle de sa journée passée à l'école. Mario a déjà préparé le repas, un plat hongrois (rappelant les origines paternelles de Lynda). Il est environ 18 heures, elle me propose de souper et de faire l'entrevue après. Je m'installe face à la cadette, qui doit se demander ce que je fais ici, moi qui suis probablement assise à la place de sa sœur aînée. Je me suis installée à côté de Lynda ; Mario est en face d'elle, du côté de la cuisine. J'admire la décoration de la pièce, la cheminée, la grande table en bois de la salle à manger. Le souper se déroule dans une ambiance joviale, ils sont très accueillants ; j'ai la même sensation qu'à mon arrivée à la maison rue de Lanoraie et me la remémore.

Ensuite, pour l'entrevue, nous nous installons aux mêmes places que pendant le souper, après avoir débarrassé la table. Une autre atmosphère se dégage alors à cause de l'enregistrement que je lance ; mais ma présence depuis déjà plus d'une heure parmi eux permet à chacun de s'être *habitué* à cette situation. La cadette part dans sa chambre faire ses devoirs : elle râlera d'ailleurs quand ses parents repousseront sa demande d'aide et lui diront qu'ils verront cela plus tard ; je me sentirai coupable, ils me rassureront). Nous démarrons. Au bout de quelques dizaines de minutes, mon quotidien s'introduit dans l'entretien, quand Jean-Pierre m'appelle sur mon portable depuis le Costco pour me demander une précision sur ce que j'ai noté sur notre tableau - liste de courses. À la suite de ces échanges, une fois l'entretien fini, la télévision est allumée sur une chaîne de sport. Après une dernière caresse au chien, des remerciements chaleureux de ma part et nous être rééquipées contre le froid, nous remontons toutes deux dans la voiture : Lynda me ramène à la maison, puisque les bus effectuant le trajet de Saint-Nicolas à Québec ne circulent plus à cette heure. Nous rions en espérant de pas mettre autant de temps qu'à l'aller ! Je lui suis extrêmement reconnaissante. Elle me parle de sa mère qui vit seule à Saint-Lambert-de-Lauzon, à environ 25 minutes d'ici. Lynda a peur qu'elle s'isole, elle qui ne conduit pas. Elle ou sa sœur lui font l'épicerie régulièrement. Elle suggère à sa mère de déménager.

Ces situations permettent donc de dévoiler d'autres choses qu'un simple échange lors d'un entretien. Les descriptions d'avant et après prennent tous leurs sens dans ce cas. L'exemple d'Alice et Sébastien le confirme.

Lorsque j'arrive chez eux, à Charlesbourg, le mercredi 14 novembre à 14 h 30, après une heure de bus, les parents d'Alice sont là pour garder leur petite-fille. Alice est la fille de Brigitte et Éric, avec qui j'avais déjà fait un entretien et qui m'avaient alors donné le contact de leur fille. Le mari d'Alice, Sébastien, est également présent, il me ramènera d'ailleurs chez moi ensuite, après avoir déposé ses beaux-parents. Lorsque j'entre dans la maison, il y règne une ambiance sonore, un joyeux brouhaha ; les grands-parents sont ravis de voir leur petite-fille et de venir passer une journée ici. Ils sont en train de discuter avec elle et leur beau-fils. Leur chat est doux et tout sauf agressif ; j'apprendrai qu'il s'appelle Patapoil quand il viendra boire dans mon verre d'eau posé sur la table basse, ce qui nous fera beaucoup rire, car ce n'est visiblement pas dans ses *habitudes* ! Il vient me voir, je le caresse. Nous discutons un peu ; j'ôte mes chaussures, nous montons les quelques marches afin de rejoindre le séjour et nous nous installons côte à côte avec Alice dans le canapé. Sébastien vient de temps à autre avec nous lors de l'entretien ; sur la fin, il reste un peu plus et se met à participer plus activement à la discussion. Éric vient chercher un livre d'art dans la bibliothèque pour montrer à sa petite-fille quelque chose de précis.

J'ai la sensation que, dans cette maison où se côtoient des personnes ayant leurs repères, ma présence perturbe de manière plus modérée que chez d'autres habitants ; cela peut aussi venir du moment de la journée. En effet, modifier le rituel d'un repas du soir en semaine semble avoir un impact plus fort que s'imposer un mercredi après-midi, quand il y a déjà de la visite au domicile ; en outre, c'est un moment moins réglé qu'un souper, du moins pour cette famille semble-t-il. Alice me raconte une tranche de vie quotidienne à son retour du travail, à temps partiel, cinq ou six heures par jour, cinq jours par semaine. Elle me raconte le moment où elle va chercher sa fille à l'école, qui est à 20-25 minutes de marche de leur domicile :

> *« Mettons j'arrive là je fais un petit lavage ou quelque chose d'inintéressant, puis après ça… Des fois on est là les deux. Seb là il dit "on va aller chercher la petite" tantôt il fait d'autre chose, là moi je vais y aller en marchant, fait que… des fois il me rejoint lui… je vais en marchant puis il me rejoint là-bas, c'est l'fun on aime ça la reprendre, aller la chercher ensemble. Mais c'est assez proche pour dire n'importe quand, hiver comme été, je vais juste prendre une petite marche pour le plaisir de me rendre jusque-là… »*

Ce récit de sa part permet de saisir une autre partie de son quotidien, à un autre moment, pour d'autres choses et dans d'autres circonstances que celles vécues dans le temps de l'entretien. Lorsque celui-ci se termine, nous discutons encore un peu, puis remettons nos chaussures avant que Sébastien ne nous ramène tous les trois à Québec (Brigitte, Éric et moi). J'assiste aux aurevoirs chaleureux avec leurs fille et petite-fille. Le sol devant la maison est couvert d'un épais tapis de neige. Sébastien est français, mais installé au Québec depuis très longtemps, tout comme Brigitte, sa belle-mère ; nous discutons donc beaucoup des différences de modes de vie, poursuivant les thématiques de l'entretien dans la voiture et jusqu'à la rue Lanoraie.

Le quotidien des soirées à la maison, en dehors des repas

À Québec, parfois, lors de mes trajets à pied de l'Université à la maison, j'apercevais à travers les fenêtres des téléviseurs allumés, ce qui contrastait avec la maison dans laquelle je vivais, où je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où j'ai vu allumé le nôtre.

> *Lundi 1er octobre 2018*
> *Nous allumons la télé vers 20 heures, ce qui est très rare à la maison, mais c'est un cas particulier aujourd'hui puisque l'annonce des premiers résultats des élections va être faite. Nous sommes tous les trois attentifs et curieux de voir les résultats, je me suis moi aussi « prise au jeu » de ces élections.*

Dans quelques familles, regarder la télévision fait partie intégrante du quotidien. Isabelle parle aussi du fait de regarder des films à la maison : *« Mais sinon non maintenant avec Netflix on va plus au cinéma ! (Rires) Puis… Le film commence à l'heure qu'on veut, VOST, personne qui mange du pop-corn ou donne des coups de pied dans notre dos… »*.

Les débuts de soirée peuvent être bien occupés, notamment pas les devoirs des enfants, ou simplement par volonté de passer du temps en famille après les journées de travail et d'école. Le fils de Sonia fait ses devoirs dans le salon et non pas dans le bureau du sous-sol, comme la fille de Françoise qui étudie toujours sur la table de la cuisine. Sonia précise que finalement, ils sont toujours tous les trois (elle, son mari et son fils) dans le salon le soir. Déjà, dans un autre logement à Vancouver, c'était le cas. Elle complète en me disant qu'*« il a jamais joué dans le sous-sol non*

plus. Il montait les Lego ici. » Le lieu de vie est très investi. Chez Isabelle, idem, les enfants n'étudient pas dans leur chambre, ce qu'elle me fait constater lors de la visite de la maison et des chambres. Des bureaux y sont bien présents, mais ils servent de rangement plus que d'espace de travail : la table de la salle à manger, attenante à la cuisine, en fait office. Elle me parle d'ailleurs des devoirs lorsqu'elle détaille le déroulement de ses soirées :

> *«* - Ah oui toi tu soupes à quelle heure ?
> *I : Euh on soupe tard. On soupe… 7-8 heures !*
> - Ouais pour ici c'est tard du coup.
> *I : Mais ça tombe bien parce que [son compagnon, avec qui elle ne vit pas] il est sur ce beat là aussi puis mon voisin il me disait eux autres aussi c'est… Eux autres c'est des Suisses ! Lui… Eux autres aussi là quand ils soupent dehors ben là on s'envoie la main nous autres aussi il est 8 heures, on s'installe… Mais les autres à 5 heures c'est fini là ! Mais t'sais nous des fois on arrive de travailler il est 6 heures, si on peut se baigner, entretenir le terrain, faire un peu de commissions, les devoirs avec les enfants, on n'y arrive pas.*
> - Ouais. Souvent ouais tu rentres vers 6 heures du travail du coup ?
> *I : C'est très variable, parfois c'est 4 heures, mais ça peut être aussi 5 h 30-6 heures Hm. C'est jamais pareil. (Pause) Ben t'sais c'est ça à un moment donné on avait un chien ! Le chien c'était deux heures par jour de promenade, plus l'entretien de la maison, plus moi j'aime ça m'entraîner une heure par jour plusieurs fois par semaine ! Là il manquait d'heures dans une journée… Plus la demi-heure ou l'heure de devoirs, préparer le repas, une autre demi-heure… »*

J'ai également observé une situation du quotidien durant la soirée chez Jason et Cynthia. À mon arrivée, un lundi soir à 19 heures passées, dans une nuit noire d'hiver, la mère, encadrée de ses deux filles, sont installées sous un plaid devant la télé. La famille a déjà soupé quand j'arrive. En fond, j'entends Cynthia s'adresser à ses filles de 3 et 6 ans : *« Allez, tout le monde en pyjama ! »* Il est alors aux alentours de 19 h 45. Les filles partent se coucher. Quelques minutes plus tard, l'aînée appelle. À l'évidence, l'étrangère que je suis perturbe les rituels du coucher de ces deux petites. Autour de 20 h 15, Laura appelle plusieurs fois ; son père lui répond : *« Laura attends je parle OK ! On vient te voir tantôt d'accord ? »* Elle insiste : *« Laura, quoi ? Laura j'ai dit dans quinze minutes quand la madame elle va être partie OK ? »*.

Mon entretien chez Josée montrait aussi une scène probablement typique des fins de semaine : après avoir préparé du café, son mari s'est installé dans le canapé avec une revue, face à la cheminée, leur chien se baladant et demandant un peu d'attention de temps à autre. Elle me raconte d'ailleurs une scène quotidienne :

> *« J : Ben, souvent le salon. Mais on a rénové, on a tout repeinturé en bas, j'ai comme deux places là. J'aime bien mon salon dans le coin là là (montre) avec ma télé puis mon foyer ! Sinon… en bas aussi j'aime bien. (Son mari : Puis la cuisine avec l'îlot) Ah ouais puis la cuisine avec l'îlot. Ouais, vraiment ! Vraiment. On fait plus à manger les deux ensembles là puis on aime bien. On a du plaisir. Notre verre de vin. (Rires) »*

Paul raconte le quotidien de ses soirées lorsqu'il travaillait. Les choses ont changé depuis qu'il est à la retraite :

« P : On arrivait ici… On soupait toujours vers 18 h 30, 18 h 45 parfois 19 heures parce qu'on finit de travailler disons… Chantal son travail, comme le mien quand je travaillais, le moment où tu quittes le boulot c'est assez variable selon les besoins ! On gère beaucoup… d'imprévus, des inattendus, des commandes que les patrons attendent tout de suite. […] Fait que tu vois le bureau on quitte entre 17 heures 18 heures. Bon. Sans compter les fois où moi par exemple je disais à Chantal attends-moi pas pour partir, je sais pas quand je vais quitter. En général, le train-train quotidien, c'était entre 17 heures 18 heures qu'on retournait à la maison. Faut que le repas c'est entre 18 heures… plus souvent 18 h 30, parfois 19 heures. On va se cuisiner quelque chose, qui demande pas grand temps de préparation, mais toujours du cuisiné, jamais du préparé. On n'a à peu près jamais manger du préparé. Soit cuisiné en peu de temps à notre arrivée ou des plats déjà cuisinés et déjà dans le frigo qu'on réchauffe.
- Et vous regardez beaucoup la télé ?
P : Ben on regarde pas beaucoup la télé, quand on regarde la télé c'est surtout des documentaires ou des films. La variété, les talk-shows, les télé-réalité… non. Jamais jamais jamais. Nos émissions préférées c'est Des racines et des ailes, ben tu connais, Stéphane Bern je le trouve sympathique ce gars-là, on voit, il aime ce qu'il fait. »

Chez Jonathan et Marylin, où je me suis rendue en bus le mardi 13 novembre vers 15 heures, j'ai également assisté à des situations quotidiennes. Les échanges débutent avec Jonathan, puis Marylin rentre du travail, nous salue, va se changer avant de commencer à préparer à manger : elle coupe des champignons, mixe des noix, et s'installe avec nous sur la table qui sépare la cuisine de la salle à manger. Pendant l'entretien, Jonathan me décrit ce qu'il aime dans la pièce de vie où nous sommes installés. Il me fait part d'un rituel : chaque soir ou presque, il prépare le repas dans la cuisine ouverte sur le salon, pendant que Marylin finit son travail à l'ordinateur, installée dans le canapé. Ainsi peuvent-ils tout de même communiquer, se parler, tout simplement être ensemble.

« J : C'est une autre chose que j'aime beaucoup l'aire ouverte parce que je cuisine souvent, ma blonde travaille sur son ordi peu importe, et dans l'autre appartement où on était, qui était un 8 1/2 (5 chambres à coucher) elle était dans le salon ou dans sa chambre, puis moi j'étais en train de cuisiner, puis on n'était pas ensemble. Je retraversais touuut l'appartement, "viens manger c'est prêt"… Alors que là maintenant on peut se parler, je suis là je fais la cuisine, elle travaille, on a un vidéoprojecteur, on peut écouter un film pendant que je cuisine… On peut communiquer… (pause) On reçoit pas beaucoup de visites mais quand on le fait, on a eu quelques fêtes ici, c'est vraiment une super belle pièce pour faire la fête, il y a des gens partout dans le salon, ici autour de la cuisine, tout le monde se voit, on s'entend… L'aire ouverte j'aime vraiment vraiment beaucoup. Et puis je sais pas à quel point ça a influencé notre choix mais c'est vrai que c'est assez lumineux, on est quand même 3 h 30 il commence à faire sombre. Ce matin il faisait soleil puis j'avais un beau soleil qui rentrait dans la maison, j'ai dîné puis j'avais le soleil sur moi c'était super. L'inconvénient c'est qu'il fait plus froid. »

Les rituels et moments avant, pendant ou après les repas dans la cuisine

« Giard appelle, comme Certeau, à un changement dans notre façon de percevoir des actes qui semblent à première vue purement passifs. Mais en mettant l'accent sur cette

> *réévaluation, sur ce* ***"retournement du regard"****, elle interroge la manière dont nous envisageons et valorisons l'activité autant que la façon dont elle est accomplie. Finalement,* ***c'est la nature de notre attention au quotidien qui est primordiale*** *: une vision que Certeau, et bien d'autres explorateurs du quotidien, aurait bien volontiers partagée. » (Sheringham, 2013, p. 256)*

Les rythmes quotidiens autour de la cuisine sont généralement différents selon l'agencement de l'espace ; cuisine ouverte, « semi-ouverte » ou fermée, grande ou petite, îlot central ou non, ne donneront pas les mêmes types d'usage et de représentations. Les scènes montrées ici ont lieu dans la cuisine, autour des horaires de repas qui, rappelons-le, diffèrent selon les terrains d'études, selon la culture française ou canadienne. Déjà, au cours du moment passé avec Lynda et Mario, cette question commençait d'être évoquée. Lors de mon immersion québécoise chez Jean-Pierre, à Québec, beaucoup de scènes quotidiennes se déroulaient dans la cuisine :

> *Jeudi 15 novembre 2018*
> *Après souper, la cuisine est réinvestie : nous avons une longue discussion dans la cuisine avec Jean-Pierre, Marie-Ève et son ami, pendant presque deux heures, autour du plan de travail, debout. Nous parlons de la faune et la flore du Québec, des animaux sauvages, du bois et du domaine de la foresterie, du milieu médical… En même temps on range, on nettoie un peu, on fait la vaisselle, on se sert un verre d'eau ou une tisane… La cuisine est souvent un lieu propice aux échanges ; dans cette maisonnée, cela fonctionne bien !*

L'entretien que j'ai réalisé avec lui à la toute fin de mon séjour s'y est d'ailleurs aussi déroulé, entrecoupé d'un coupage de légumes, de la confection d'omelette. Marie-Ève, qui rentrait de l'Université après ses examens, fut l'occasion d'un autre intermède. Au début, Jean-Pierre me parle de sa salle à manger comme de sa pièce préférée - je suis surprise, ne l'y ayant quasiment jamais vu, mais je ne dis rien. D'ailleurs, il change rapidement d'avis et évoque la cuisine :

« J.-P. : en fait c'est mon setup de cuisine qui est très bien ici. Dans l'fond dans une maison on est tout le temps dans la cuisine, c'est l'aire de vie principale. Il y a pas de télévision dans la cuisine… C'est un endroit où est-ce qu'on règle les problèmes du monde puis qu'on discute. (Rires) »

Figure 93 – Cuisine de Jean-Pierre, Québec
Source : Florie Colin, 2018

De son côté, Isabelle me reçoit pour l'entretien dans sa grande cuisine, qui comprend aussi l'espace pour prendre les repas, avec la banquette aménagée (Figure 94). Elle me dit lors de l'entretien qu'elle rentre tous les midis dîner chez elle, puisque la proximité de son lieu de travail

le lui permet. Qu'elle soit seule ou avec ses enfants, elle ne mange quasiment jamais dans la salle à manger, qui sert plus de bureau que de salle de repas, excepté lors des réceptions entre amis ou membres de la famille. La cuisine est donc ici aussi un véritable lieu de vie, d'échanges, de discussions.

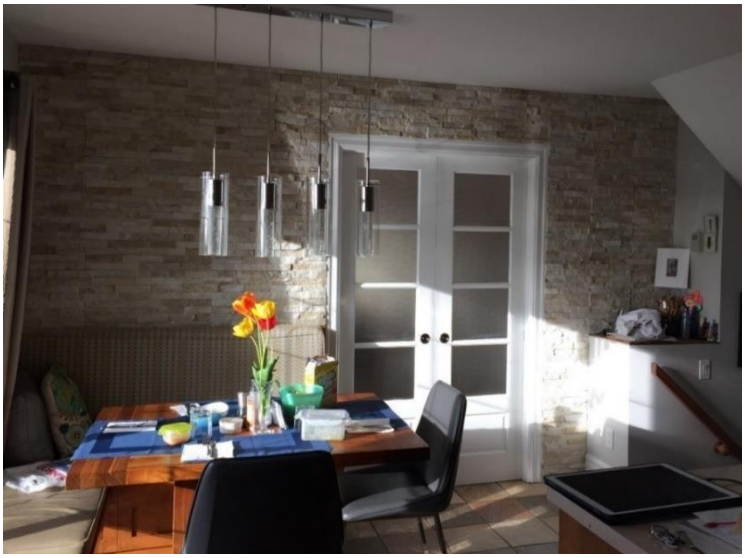


Figure 94 – Banquette aménagée dans le coin-repas d'Isabelle. Source : Isabelle, 2018

Lorsque je me rends chez Lucie, le mercredi 21 novembre à midi, j'assiste à une situation de dîner[322] dans la salle à manger, attenante à la cuisine. Elle revient de l'Université pour sa pause et mange donc pendant l'entretien ; elle est assez pressée, et semble d'ailleurs avoir un rythme de vie assez intense (beaucoup de travail, d'activités de loisirs…). Cela me permet de saisir une petite tranche de vie quotidienne et, même si les conditions pour l'entretien ne sont pas forcément idéales (pas autant de temps devant nous que je le souhaiterais), je peux me livrer à des observations au-delà de ses propos. Son mari, plus âgé, ainsi que sa fille d'une dizaine d'années et l'une de ses copines, sont présents. Il me propose un café, je décline poliment. Il ne mange pas avec nous, peut-être a-t-il déjà mangé avec sa fille avant que je n'arrive. Il range la cuisine et s'occupe du linge ; je le vois descendre au sous-sol avec la panière. Elle m'explique qu'elle ne rentre pas tous les midis, mais fréquemment. Son fils, lui, ne rentre pas à midi : il est à l'école secondaire assez loin de la maison. Sa fille, en revanche, vient dîner à la maison trois fois par semaine (un midi elle a de la catéchèse, un autre midi elle mange à l'école). Ils sont donc deux ou trois selon les jours. Au bout de 30 minutes, sa fille et sa copine retournent à l'école :

> *« L : Ah ben oui les filles retournent à l'école ! "Byebye Rose ! Bye Alicia !" Elles s'en retournent à l'école. Il y a le brigadier aussi qui fait traverser la rue. C'est ben correct. Ah oui le choix de la maison y avait l'école aussi c'est sûr ! L'école est pas loin.*
> [On entend les filles qui partent]
> - Ça recommence tôt l'école ?
> *L : Ça recommence à une heure à peu près… Là ils vont jouer quelques minutes dehors, cinq-dix minutes. Ils finissent à 11 h 30. »*

Lucie me précise, avant de repartir assez vite à l'Université pour son après-midi de travail (je serai restée moins d'une heure chez eux) :

> *« L : Je pense que Rose en a besoin, l'école c'est bruyant. Passer toute la journée à l'école sans revenir ici je pense que… On a déjà fait ça de dîner à l'école mais on a arrêté ça. Elle a besoin de… de calme, d'avoir ses affaires, je pense ça lui fait du bien. Mais tu vois ça dépend de la personnalité, mon garçon il a pas fait ça lui il a toujours mangé à l'école avec ses amis puis il est jamais venu dîner ici ! Ma fille c'est différent. Lui il*

[322] Déjeuner

rentrait en maternelle on lui avait dit ben tu viens dîner à la maison puis il avait fait une crise… (rires) ».

La cuisine est une vraie scène de vie quotidienne, bien au-delà de la préparation et de la prise des repas, comme l'illustre les échanges avec Françoise :

« - Et, oui, est-ce que vous avez une pièce vraiment préférée aussi dans la maison ? Ça j'ai oublié de vous demander.
F : La cuisine ! (Sourire) Ouais ! Puis… J'ai beau avoir un bureau au sous-sol… Lisa elle veut jamais l'utiliser pour travailler ! Alors elle est toujours là ! (Montre la place de Lisa (Rires)
- Ah elle est là aussi !
F : (Rires) Proche ! (Rires) Oui puis… C'est ça elle est là et puis… Ben je peux dire que j'ai fait la même chose là… J'ai fait mes travaux scolaires sur la table de cuisine chez mes parents… Jusqu'à la fin du CEGEP pratiquement. »

En effet, la cuisine sert aussi à l'étude et aux devoirs. Lorsque je demande à Françoise quelle est sa pièce préférée, elle me répond très spontanément *« la cuisine ! »* avec un sourire. Cette réponse coïncide bien avec les pratiques et habitudes qu'elle relate tout au long de l'entretien, qui a d'ailleurs eu lieu dans la cuisine. Outre l'occupation de cette pièce, qu'ils ont entièrement rénovée, Françoise me précise leurs rituels de repas :

« - Et vous en profitez beaucoup [de votre cour arrière] ou vous êtes plutôt à l'intérieur de la maison…
F : Non ben on est plus devant en fait… Sur le perron là, il y a une… Il y a une berceuse double puis une autre simple là, alors on sort là. Euh en fait si on profite moins de l'arrière, c'est parce qu'il fait trop chaud ! Le soleil plombe, et quand on veut manger sur le patio, ben le patio est grand mais on n'a pas de… D'auvent ou quelque chose comme ça, alors ça c'est… C'est plus désagréable un peu, alors on mange… On cuisine sur le barbecue, on a une table de pique-nique, quand il fait sombre plus, ou quand c'est plus nuageux on va manger dehors, de temps en temps, mais comme on n'est pas privé de dehors, donc on cuisine dehors, on mange en dedans puis on va prendre notre thé sur le perron ! T'sais c'est comme… (pause) Ou quand il fait très chaud là le soir l'été des fois… Il y a pas grand monde qui passe fait que… Je sors en pyjama là à 10 heures, ouais ! (Rires) »

Figure 95 - Lieu pour prendre le thé après le repas chez Françoise, à Charlesbourg.
Source : Google Street View, images de 2015

La transition entre l'hiver et l'été, d'autant plus flagrante à Québec

Mardi 4 septembre 2018
Je dîne avec Marie-Ève en rentrant. On discute des habitudes de vie, elle me dit que les rythmes sont très différents entre l'été et l'hiver, où la nuit et le froid influencent les

comportements : certains ne sortent pas de chez eux sans nécessité, les gens se renferment un peu plus qu'à l'accoutumée, mangent différemment, ne font pas les mêmes sports… Pour elle, l'hiver, il suffit de bien s'équiper et d'aller tout de même marcher, s'aérer, elle n'imagine pas ne pas sortir à cause de la neige. Elle va d'ailleurs à pied à l'Université l'hiver, et à vélo quand le climat le permet, au printemps et à l'automne. Je remarque que la climatisation est un peu forte, il fait froid dans la maison, elle me dit qu'elle n'aime pas ça non plus, mais que ce sont des habitudes ici d'avoir tout le temps soit la climatisation, soit le chauffage.
[…]
Au cours de nos discussions, Jean-Pierre me dit qu'il pense que le fait qu'il n'y ait ni haie ni clôture est dû à la neige, pour que les habitants puissent déblayer les routes de la neige et la mettre dans les jardins. Selon lui, les habitants veulent des jardins, pas forcément pour les exploiter réellement mais pour s'éloigner des autres et avoir plus d'espace autour de leur maison.

Nous l'avons dit, il convient d'insister sur les saisonnalités, le climat, les températures, qui influencent obligatoirement les pratiques et situations quotidiennes. Le terrain québécois a en effet mis en exergue le rapport à l'extérieur selon les saisons : avec un climat rude, et jusqu'à 70 degrés d'amplitude entre l'hiver et l'été (en effet, l'hiver peut aller jusque -35 ou -40 degrés Celsius et l'été jusque 30 ou 35 degrés Celsius), les modes de vie se façonnent en partie autour de cet aspect. Dans une moindre mesure, l'impact des saisons est également présent en Bretagne, où l'on se rend différemment à l'extérieur l'hiver et l'été. L'imaginaire autour des saisons varie selon les cultures, les pays : les Québécois estiment qu'en Bretagne, la différence entre l'été et l'hiver est minime, quand les Bretons voient une différence certaine. Les Québécois sont pour la plupart focalisés sur ces changements de saisons, qu'ils vivent de manière assez différente ; ceux pratiquant des activités sportives d'hiver semblent mieux les vivre que ceux qui restent enfermés chez eux pendant parfois presque six mois (l'hiver pouvant durer de novembre à avril selon les années). C'est pourquoi on s'attachera ici à des exemples québécois, bien plus révélateurs de cette transition entre les saisons.

Figure 96 - Contraste de la maison de Paul entre l'été et l'hiver, Québec.
Source : Paul, 2017

Revenons à Sébastien, le conjoint d'Alice, Français installé depuis longtemps à Québec. Il me parle de son rapport à l'hiver et à la neige : *« l'hiver quand je me lève le premier truc que je fais c'est que je regarde combien il a neigé pendant la nuit, et si je dois déneiger la voiture avant de faire quoi que ce soit d'autres de ma journée. »* L'hiver et la neige font donc parties intégrantes du quotidien, cela

rythme chaque début de la journée. En revanche, lorsque je leur demande s'ils voient de grosses différences dans leurs rythmes de vie entre l'hiver et l'été, Alice me répond immédiatement « non ». Pour lui oui, mais essentiellement semble-t-il par rapport à son travail dans la restauration. Finalement, ils nuancent :

> *« A : C'est sûr que on va pas jardiner quand y'a de la neige là, mais on sort quand même.*
> *S : Ben l'hiver on sort parce qu'on est obligé de sortir. Je veux dire… On veut que la petite prenne l'air tout ça. L'été t'sais on se pose même pas la question on se lève le matin on va déjeuner dehors, on va manger à midi dehors, le soir dehors….*
> *A : Là l'hiver c'est juste que… Et une partie de l'automne… On peut pas être assis dehors, il fait trop froid pour manger dehors. Alors c'est sûr que là les repas… Ça nous oblige à rentrer plus dedans !*
> *S : Mais bon l'automne on passe quand même pas mal de temps dehors ne serait-ce que ramasser les feuilles, s'occuper de fermer le jardin, fermer la piscine, déneiger… Déneiger là c'est… (rires) »*

De son côté, Isabelle parle du garage, qu'elle apprécie énormément quand il neige et qu'elle nomme même *« la pièce préférée l'hiver »* :

> *« I : Ouais, puis au Québec, ben d'avoir un garage, c'est… Je dirai presque essentiel là ! Je sais pas si tu as vu les quartiers où il y a beaucoup d'abris temporaires, les abris tempos323 qu'ils appellent là ! C'est pas très beau mais… C'est pratique, faut que t'ailles travailler, il est 6 heures et demie du matin puis il y a trente centimètres de neige sur ta voiture… »*

Beaucoup de Québécois, malgré leur possession d'un garage, l'utilisent plutôt comme atelier ou rangement (Sonia précise d'ailleurs qu'*« un garage c'est juste fait pour remplir de choses. Mes voisins ils laissent les deux voitures à l'extérieur puis le garage est plein (rires) »)* et installent des « abris tempos ». L'été, en revanche, elle passe beaucoup de temps dehors, sa cour étant, de surcroît, bien exposée, lui permettant aussi d'admirer les couchers de soleil :

> *«* - Et du coup est-ce que tu passes aussi beaucoup de temps l'été dans le jardin ou est-ce que tu es plutôt dans la maison ?
> *I : Énormément ! Non, jamais dans la maison ! On se lève on va dehors, pour les enfants, parce que les enfants, c'est autre chose, ça prend le réseau, mais même j'avais déjà fait venir un technicien pour installer un réseau internet qui pourrait se rendre jusqu'au fond de la cour, il m'avait promis que ça fonctionnerait mais c'est pas très efficace là, rendu au bord de la piscine, ça coupe souvent, donc ça aurait peut-être aidé les filles à aller plus dehors, mais moi je suis tout le temps dehors. Puis je rentre vers 9-10h pour me coucher.*
> - Ah oui OK mais tu passes vraiment les soirées…
> *I : Ah oui mais on est tellement bien ici avec la galerie, les couchers de soleil, la table…*
> - Oui donc tu soupes tout le temps dehors ?
> *I : Tout le temps. Quand on peut oui tout le temps tout le temps. C'est sûr ça être en ville, probablement on le ferait moins. Puis comme la maison est orientée que… Le soleil est dans la cour quand on arrive de travailler, ça permet d'être plus dehors parce*

323 Aux allures d'un « barnum » français, c'est un abri amovible qui sert à abriter les voitures l'hiver. Généralement, l'armature est métallique et tubulaire, et l'abri en toile imperméable. Dans de plus rares occasions il peut être en bois.

que je regarde les gens en face, il y a jamais personne qui est dehors ! Mais même ici, même ici mes voisins, très rarement qu'ils sont dehors… Les voisins peut-être soupent maximum trois quatre fois de tout l'été à l'extérieur… Peut-être parce qu'ils ont des plus jeunes enfants… »

Jonathan et Marylin me précisent qu'ils ne sont jamais dehors l'hiver hormis pour pelleter la neige quand nécessaire. Pour l'été, en revanche, ils ont fait l'acquisition d'une petite piscine gonflable qu'ils utilisent lorsqu'il fait très chaud, qu'ils remplissent deux trois fois dans l'été et qui leur a coûté seulement trente dollars - à défaut d'une vraie piscine qui prendrait trop de place sur leur terrain et qui utiliserait trop d'eau et prendrait trop de temps d'entretien. Jonathan précise :

« J : Sinon oui on va souvent dehors on s'assoit souvent dehors, moi j'aime aller le matin, c'est plus frais il y a de l'ombre, moins de chaleur, Marylin c'est l'inverse elle aime beaucoup le soleil donc l'après-midi quand il commence à faire chaud puis gros soleil elle sort à l'extérieur pour profiter du soleil. »

L'hiver, leur vie sociale est moins active : ils sortent moins et passent plus de temps à la maison. Josée, de son côté, me parle du spa qui se trouve dans leur jardin et dont ils profitent même l'hiver :

« J : Enfin on a un spa oui. ça… Ouais. c'est drôle que tu parles de ça ça venait de me sortir dans la tête. Ouais ça j'adore ça. D'ailleurs on a fait hier soir.
- Ah oui vous faites même l'hiver !
J : Ah oui même l'hiver ! Oui ! (Son mari : à moins trente y'a rien de mieux !) Oui moins trente on sort dehors… Des fois on met notre tuque sur les oreilles… Puis on sort ! Le pire c'est de rentrer, une fois… Pour sortir, c'est pas si pire parce que ton corps il est chaud fait que… Mais rentrer des fois c'est plus difficile parce que faut que tu te rendes là ! Mais il est juste là fait que c'est quand même pas si pire (me montre) (pause) Oui c'est différent l'été on est beaucoup plus dehors hein vraiment vraiment, l'hiver un petit peu moins là mais… »

Elle insiste aussi beaucoup sur l'automne, saison de transition, de préparation à l'hiver, où ils ramassent énormément de feuilles tombées des arbres, ce qui devient une activité régulière pendant quelques semaines, précédent une autre activité physique quotidienne en hiver qu'est pour eux, comme pour beaucoup de Québécois, le pelletage de la neige. Josée et son mari n'ont pas d'abri tempo et ont donc aussi besoin de déneiger leurs voitures. Ils existent aussi des services payants de déneigement, notamment pour les véhicules. À la fin de l'hiver, la neige peut s'accumuler, parfois jusqu'à quatre mètres de haut, voire plus après de grosses tempêtes. Ce climat demande une organisation quotidienne non seulement de la part des habitants, mais aussi de la Municipalité, qui vient récupérer la neige soufflée dans des camions lorsqu'il y en a trop ; sinon, ses employés qui travaillent à ces tâches soufflent parfois la neige sur les terrains avant. Les paysages des banlieues deviennent alors autres, les talus de neige camouflant parfois les portes d'entrées et les façades des maisons.

Pour certains Québécois, l'hiver est une épreuve au niveau de la santé également, comme pour Marjorie, qui m'explique son ressenti par rapport aux différences entre l'été et l'hiver :

> *« M : Oui quand même, d'autant que j'ai un problème d'allergie au froid. Faut que je me couvre complètement, faut pas que j'aie un centimètre carré de peau exposé parce que ça me fait faire des crises d'urticaire puis… C'est pénible pour ça. Donc oui il y a quand même des déplacements… Par exemple le magasin Tania je vais souvent à pied quand il fait beau, l'hiver j'y vais systématiquement en voiture. Quoique là où ça limite mes déplacements c'est que comme on prend pas beaucoup la voiture, souvent l'hiver quand on veut la prendre il faut la déneiger parce qu'on la prend pas souvent on la déneige peu, c'est chiant et c'est long. Donc souvent je sors pas, ou même ça m'arrive de prendre le taxi (rires) parce que j'ai la flemme de déneiger la voiture ! »*

L'hiver, les pratiques sont différentes. Lorsque j'apprends qu'il existe un club de marche dans les centres commerciaux du boulevard Laurier, je suis très surprise et compatissante à la fois. Pour éviter d'affronter le froid glacial, j'ai toutefois expérimenté moi aussi les marches dans les couloirs en sous-sol qui relient les différents pavillons de l'Université.

> *Mardi 13 novembre 2018*
> *Je me familiarise aussi avec les tunnels de l'Université, qui sont, il est vrai, confortables lorsque l'on veut se rendre à la bibliothèque ou au PEPS[324]… Nul besoin de se rééquiper totalement avant de changer de pavillon ! Même si aller sous terre n'est pas ce que je préfère… Je suis d'ailleurs surprise de voir qu'une vraie vie souterraine existe : quand j'emprunte les tunnels, je croise plusieurs fois des personnes qui font leur jogging dans les couloirs. Les fresques décorent partout les murs, de tous les styles, ce qui rend l'expérience un peu plus agréable ; je m'arrête quelque temps devant ce macareux adossé au drapeau breton ! Il y fait vraiment chaud, excepté à un endroit, dans un couloir surnommé l'œsophage… !*

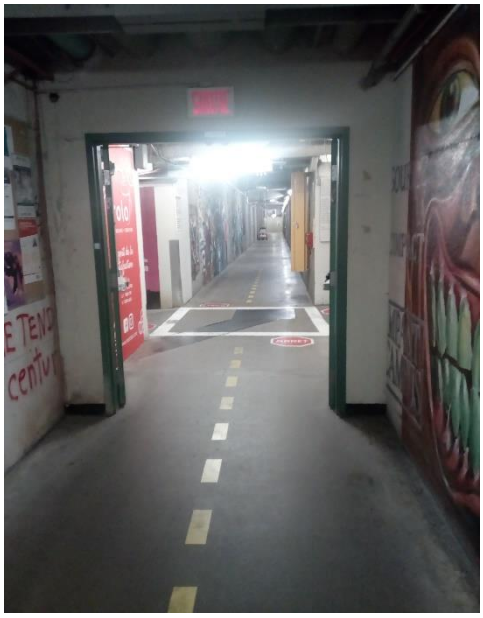


Figure 97 - Les sous-sols de l'Université Laval à Québec.
Source : Florie Colin, 2018

En revanche, à cette question sur les variations été/hiver, certains habitants ne pensent pas au climat mais plutôt aux changements de rythmes par rapport aux vacances scolaires, tellement ils

[324] Pavillon de l'Éducation Physique et des Sports

sont habitués à vivre ces différences. Jason m'explique les nombreuses activités extérieures qui peuvent se dérouler durant l'été et le rapport des habitants à l'extérieur selon les lieux (banlieue, campagne), ce qui interroge plus largement les représentations et envies selon les générations et leur relation à la campagne :

> *« J : Ici en banlieue c'est… L'été on entend des scies mécaniques (rires) t'sais les gens même nous autres on a été coupable là en faisant le patio là des drills, des… Tout le monde répare sa maison, entretient ses petites affaires et puis tout ça, puis mon ami en campagne lui quand il y a UNE voiture qui tourne le coin au bout du rang ils se demandent c'est qui ! Ils sont probablement capables de le nommer là ! (Rires) Je trouve ça fou ! Je trouve ça quand même… T'sais moi j'faisais…. On était dans le bois un peu en arrière de chez eux à jaser puis là… D'un coup les deux se lèvent la tête, j'suis comme "qu'est ce qui se passe"… Une voiture au loin, moi j'l'avais même pas vraiment enregistré puis… Eux ils étaient déjà en train de se demander "ben là, c'est qui ça" ! Mais non moi ça m'a jamais intéressé mais je vois justement j'ai des amis qui évoluent là-dedans puis qui trippent là, t'sais bas Saint-Laurent commence à être connu pour le fait que y'a une… une réjuvénation là, des… la jeunesse qui retourne là-bas, qui se fait ses propres emplois ! »*

L'expérience pour me rendre chez Kelly[325] est également démonstratrice. Je vais chez elle pour un entretien en fin de matinée lors d'un dimanche enneigé, sous un grand soleil. J'y arrive après 2 h 30 de trajet. Sa colocataire arrive pendant l'entretien et se prépare à manger ; Kelly commente alors : *« On fait l'histoire de ma vie (rires) »*. Son rythme quotidien n'est pas commun car elle n'a pas de voiture et se déplace toujours à vélo, elle est donc tributaire du climat et de la neige. Son travail lui permet une souplesse au niveau des horaires, qu'elle coordonne beaucoup par rapport à la météo : par exemple, le dimanche où je la vois, elle m'explique qu'*« il y a 90 % de chance qu'il y ait entre 10 à 15 cm de neige mardi »* ; elle s'interroge sur le moment adéquat pour faire ses déplacements. En effet, elle passe deux jours *« en ville »*, à Québec, et le reste de la semaine chez elle, là où je l'ai rencontrée, à 25 kilomètres du centre-ville. Elle fait beaucoup de marches le soir pour *« explorer la forêt »*. Elle a donc un rapport intense à l'extérieur ; son lieu d'habitation actuel a d'ailleurs été choisi pour cela, puisque son travail lui permettait, comme elle le souhaitait, la *« conciliation travail-vie en forêt »*.

***

Ces situations quotidiennes nous rappellent combien les habitudes et les rituels sont nécessaires pour les habitants, qui instaurent un certain rythme et des repères dans leurs vies quotidiennes. S'y être plongé pour un temps dans ce chapitre permet de mieux saisir la violence que peuvent représenter pour les habitants certains événements, parfois de nature à compromettre ce qui a fait jusque-là l'attrait de leurs quartiers.

[325] Elle a été racontée dans le chapitre 4.

3) « Un bungalow à son échelle », ou comment un projet immobilier peut bouleverser les quotidiens, les places et les imaginaires des habitants

Parmi ces habitudes et ces situations quotidiennes observées, peuvent surgir des événements déstabilisants. Nous allons ici nous intéresser à un cas de perturbation bien particulier, qui vient questionner les liens aux lieux noués par les habitants. En effet, un projet immobilier mixte, en milieu urbain - ici celui du Phare de Québec - peut contribuer à mettre en tension les mondes réels et les mondes idéaux des habitants. Il peut également modifier les rapports aux lieux, y compris les sentiments d'attachement. L'évolution du quartier remet alors en question un environnement que les habitants pensaient bien établi. Nous décrirons rapidement le cas d'études qu'est le projet du Phare de Québec - situé dans le quartier dans lequel j'ai vécu durant cette immersion québécoise -, afin de comprendre les effets produits par la perspective de le voir se construire. Au même moment, en 2018 donc, d'autres projets font débat à Québec : celui du troisième lien (tunnel autoroutier reliant Québec et Lévis) et celui du dézonage des terres agricoles des sœurs de la Charité, obtenu par le même promoteur que celui du Phare. Ces deux derniers projets ont été régulièrement cités par les habitants, mais ne semblent pas perturber de la même manière leurs sentiments d'attachement à la principale banlieue étudiée, c'est pourquoi nous ne nous y attarderons pas.

3.1. Mêler les regards et paroles des habitants dans différents contextes

Les évolutions des habitants et de leurs environnements et lieux de vie ne sont pas toujours en adéquation. Les « faiseurs de ville », les « professionnels de la ville » contribuent à fabriquer les mondes des habitants (Hoyaux, 2002), d'où l'intérêt d'évoquer les projets d'urbanisme actuels. Yves Chalas évoque trois « réalités » : *« Il y a ainsi, par exemple, la réalité de l'espace telle que le concepteur l'imagine, celle aussi qu'imagine le politique qui veut agir sur la vie sociale, celle enfin qu'imagine l'habitant »* (Chalas, 2000, p. 31). C'est ce que nous avons cherché à observer à travers les commentaires sur le projet du Phare.

Cette étude de cas permet d'interroger l'« expropriation » ressentie par certains habitants dont les modes de vie sont menacés - du moins le pensent-ils - par ce projet. Elle mêle les observations de différentes scènes publiques, les analyses des entretiens réalisés avec les habitants mais aussi les participations au Conseil de quartier de Saint-Louis. En effet, étant sur place du 1er septembre au 15 décembre 2018, j'ai assisté à une séance d'informations et d'échanges le 30 octobre 2018 et à une consultation publique le 21 novembre. J'ai aussi suivi les discussions et échanges des séances des 10 octobre et 14 novembre du Conseil de Quartier de Saint-Louis, où je vivais et où le Phare doit être construit. De plus, j'ai échangé à ce sujet avec plusieurs habitants lors d'entretiens réalisés à domicile, conversations qui démarraient parfois de manière ironique mais devenaient vite passionnées. Ce projet faisant réagir, j'y faisais parfois allusion afin de recueillir le ressenti des habitants. Je croise ici ces différentes expériences habitantes pour en retracer une permettant de mettre en avant les éventuels changements et remises en question des rapports aux lieux de vie énoncés. Ce projet sera pris en exemple moins pour faire un retour sur la manière dont il a été conçu et évolue que pour analyser les points de vue des habitants d'un quartier où

un projet immobilier d'importance doit voir le jour. Nous nous attacherons à observer les effets qu'il produit sur la vie quotidienne des habitants.

3.2. Le projet du Phare, « un quartier vertical sans précédent à Québec »[326]

Les informations citées ci-dessous ont été tirées des différentes études réalisées autour de ce programme, publiques et accessibles en ligne[327]. Je vais le présenter tel qu'il devait être au moment où j'ai échangé avec les interlocuteurs en 2018[328]. Le Phare est un projet de densification urbaine avec un développement résidentiel et commercial envisagé à l'entrée Ouest de la ville de Québec, non loin des ponts reliant la rive Sud du fleuve, à l'intersection du boulevard Laurier et de l'avenue Lavigerie.

Le Groupe Dallaire, grand promoteur immobilier de la région auteur de plusieurs opérations d'envergure à Québec, a conçu ce projet qui comprend quatre tours dans lesquelles cohabitent espaces commerciaux, bureaux, restaurant, observatoire, unités résidentielles et unités locatives (1 058 unités habitables), résidence pour aînés, garderie. La tour 1 compte 65 étages pour 250 mètres de hauteur ; la tour 2, 51 étages et 185 mètres de hauteur ; la tour 3, 30 étages et 110 mètres de hauteur ; la tour 4, 18 étages et 80 mètres de hauteur. Une salle de spectacles de 1 254 places et haute de 27 mètres (6 étages) et une grande place publique complètent le programme qui prévoit aussi la construction d'un pôle d'échanges pour les autobus et d'une station de tramway souterrains, impliquant la Ville de Québec. L'investissement est estimé à 755 millions de dollars[329].

Figure 98 - Projet du Phare, localisé au 3030 boulevard Laurier, Québec.
Source du fond de carte : Google Earth, images de 2015

[326] Phrase de présentation du projet sur l'accueil sur le site internet officiel.
[327] Site officiel du projet : https://lephareqc.ca/. Voir aussi : https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/planification-orientations/amenagement_urbain/ppu/ppu_saintefoy/projet-le-phare.aspx
[328] À date de juin 2020, le projet est en cours de révision : la localisation du pôle d'échange souterrain est rediscutée, il ne serait plus sous le Phare. De plus, la plus haute tour aurait 20 étages de moins, soit 45 étages, et la salle de spectacle ne verrait pas le jour (cf. « Le Phare toujours dans les plans, mais avec 20 étages de moins », 4 mai 2020, Le Journal de Québec - https://www.journaldequebec.com/2020/05/04/le-phare-passe-de-65-a-45-etages)
[329] 480 millions d'euros environ.

Figure 99 - Image de synthèse du projet du Phare, Québec.
Source : capture d'écran issue du site web https://lephareqc.ca/

Ce projet fait l'objet de nombreuses controverses et contestations de la part d'habitants, d'architectes et d'élus.

3.3. Des habitants qui soulèvent des problèmes et des impacts négatifs sur leur vie quotidienne

L'intention n'est pas d'émettre des jugements de valeurs sur le promoteur Dallaire et de son projet, mais bien d'être attentif à la remise en question des rapports aux lieux de vie des habitants et notamment des formes d'attachement et d'appartenance qu'ils peuvent engendrer. Nous observerons son impact sur le quotidien des habitants de maison ou bungalow qui vivent aux alentours et, plus largement, sur le sentiment de ceux qui connaissent et fréquentent le quartier. Nous laisserons la parole aux habitants qui participent au débat politique suscité par ce projet et qui commentent les possibles évolutions de ce quartier de Québec, de son image, et des imaginaires sous-jacents. Pour cela, nous croiserons des propos et attitudes saisis sur les scènes publiques et politiques et mes échanges avec les habitants. Lors des entretiens réalisés avec Paul, Sonia et Anne-Marie, membres du Conseil de Quartier, je constate que les deux premiers sont directement concernés : ils habitent dans le quartier, alors qu'Anne-Marie déménage sous peu à Montréal et s'implique donc de manière un peu plus « détachée ».

Rappelons que le Québec a été pionnier en matière de débats publics : en 1978 fut créé le Bureau d'audiences publiques de l'environnement. Dès lors, les citoyens se sont mobilisés pour ou contre les projets, prenant à cœur leur rôle et leurs droits. Le thème de la participation fait donc partie de la réalité du terrain politique et social depuis les années 1970 et continue aujourd'hui d'animer les débats et les recherches[330].

[330] Dans *Un modèle québécois ? Gouvernance et participation dans la gestion publique*, Pierre Hamel et Bernard Jouve retracent l'évolution des formes institutionnelles de la participation des usagers et citoyens dans les secteurs de la santé et de l'éducation au Québec (Hamel et Jouve, 2006). Pour eux, l'histoire de la participation correspond à celle de la construction de l'État québécois.

Le Conseil de Quartier de Saint-Louis s'est saisi du dossier du Phare de manière active, notamment car ce projet n'était pas conforme au Programme Particulier d'Urbanisme (PPU)[331] adopté en 2012 après un long travail de concertation avec les habitants. C'est l'une des principales préoccupations des membres du Conseil de Quartier en cette seconde moitié de l'année 2018, avec le déneigement des rues. Ce projet ne semble pas non plus s'inscrire dans les imaginaires des habitants car il opère un bouleversement des codes sociaux et morphologiques du quartier auxquels ces derniers sont attachés. Ces quatre tours, très hautes par rapport au reste du bâti essentiellement pavillonnaire et donc bas, heurtent les représentations et les images établies. Certains habitants ressentent un choc car ils ne s'imaginaient pas voir le quartier évoluer de cette manière, notamment ceux qui y sont installés depuis longtemps. Leurs remarques rendent compte des impacts négatifs qu'ils imaginent sur leur qualité de vie (définie au chapitre 3), et qui leur font peur. D'autres habitants se sentent moins concernés : avec Sonia, on évoque le fait que certaines personnes ne vivant pas dans le quartier ont approuvé le projet. Elle joue de l'ironie : *« Oh c'est très beau. J'habite à Cap rouge*[332] *(rires) »*. Elle met en évidence que, lorsque le quotidien ne sera pas impacté, le fait de donner son opinion peut-être quelque peu naïf ou déplacé ; ce ne sont évidemment pas les mêmes visions qui se dégagent. Le fait d'habiter relativement loin ne les impacte pas, ou peu : Jason et Cynthia ne se sentent pas réellement concernés car pour eux, *« c'est pas vraiment ici, c'est comme plus loin »* : cela ne chamboule pas leur environnement proche.

Un détournement de la démocratie

Pour certains, ce projet est perçu avant tout comme un « détournement de la démocratie »[333] puisqu'ils ne peuvent pas voter pour ou contre ce projet ; ils ressentent donc un sentiment d'impuissance. Des habitants diront que *« la ville abuse du pouvoir »* ou que le Phare est *« une révérence au promoteur »*. Sonia[334] met largement en avant le manque d'écoute de la part de la ville et l'absence de considération pour les habitants investis depuis déjà plusieurs années :

> « - Vous vous imaginez quand même bien ici *[chez elle]* encore pendant 20 ans ?
> *S : Oui il y a pas beaucoup de marches, on se dit je vais être capable de les monter encore quelques années (rires) Puis j'espère que le quartier va aller en s'améliorant… je vais travailler là-dessus, c'est sûr. (Pause) Si le tramway a fini par arriver pour vrai… Nécessairement ils vont devoir s'arranger pour que les personnes s'y rendent ! C'est mon impression (rires) Ils vont avoir des choses à faire…*
> - Oui, même si tout n'est pas forcément logique… j'étais à la soirée du Phare mardi !
> *S : Ah oui. Moi je suis allée lundi. Je suis dans le journal, on voit ma face (mime, rires) J'ai pas l'air très contente !*

[331] Un Programme Particulier d'Urbanisme (PPU) est un outil de planification du territoire mis à la disposition des municipalités par la Loi sur l'aménagement et l'urbanisme, qui vient s'appliquer à une zone localisée d'une municipalité ; il précise le Plan d'Urbanisme (qui s'apparente au PLU français) notamment au niveau des usages et hauteurs.
[332] Quartier aisé de Québec, à l'Ouest de celui du Phare, relativement éloigné.
[333] Nous prendrons ce projet en exemple moins pour ces questions que pour le mettre en lien avec les approches habitantes développées auparavant ; néanmoins, nous citons ces problématiques qui ressurgissent très fréquemment autour de ce projet. Concernant le thème de la démocratie participative, de nombreux articles de presse sont visualisables en ligne, notamment sur Le Journal de Québec ou Le Soleil.
[334] J'échange avec elle après les séances de Conseil de Quartier et des séances d'informations mais avant la consultation.

[…]
- Lundi c'était comment ?
S : Lundi… (soupir) les gens avaient des commentaires super sensés, basés sur des faits, mais ça manquait d'écoute du point de vue de la ville, même un peu d'agressivité de la part de la ville. […] Il y a des centaines de gens qui ont participé pour préparer le PPU, des rapports, des mémoires, les journées de consultation consacrées à ça… Puis à la fin, pouf. […] Là ils vont redonner une voie à la circulation automobile. Ils veulent être sûrs qu'ils n'y aient pas de bus dans le boulevard Laurier… Parce que Monsieur Des Rivières était très fier de dire qu'il allait y avoir 6 voies de voitures… On va être bien à devoir traverser 6 voies…
- Déjà que maintenant…
S : Je rêve quand je dis que ça va devenir plus marchable (rires) (pause).
- Le quartier ici peut-être quand même… J'irai à la consultation aussi.
S : Ouais nous on a décidé de pas vraiment parler parce que… On veut pas… C'est comme s'ils portaient une fausse consultation là… […] Le Maire Labeaume[335] a dit : "c'est pas important les gens qui sont venus parler parce que la majorité silencieuse est d'accord." Bon, alors… Il a dit ça après les séances d'informations de lundi et mardi. Donc avant même la consultation du 21 novembre… On n'est pas dans des bonnes… dispositions… Justement il dit les gens qui vont au micro c'est simplement pour avoir leurs 15 minutes de gloire. (Rires) Lui il dit ça parce qu'il va y avoir beaucoup d'oppositions au tramway. Il se prépare déjà à dire que toutes les consultations sont inutiles. Peu importe le sujet. […] C'est rendu qu'on dise "s'il vous plaît faites du 30 étages là" c'est pas drôle ! (rires) "Juste 30 étages ça va être correct !" Déjà 30 c'est beaucoup mais bon…
[…]
- Vous aviez déposé un dossier aussi avec le Conseil de quartier ?
S : Oui. Ça dure depuis 2015. Fait que les gens qui sont là depuis 2015, comme la Présidente de l'époque, elle elle a vécu tout, tout !
- Ah oui elle a vu toutes les étapes au fur et à mesure…
S : Oui. Oui. Puis il y a eu des consultations… Ben il y a eu des discussions en 2015, tout le monde qui venait au micro disait c'est trop haut, ça marche pas… Ils ont jamais changé de projet.

Au-delà des problèmes concernant la démocratie et la participation citoyenne que la conception de ce projet pose, en plus du non-respect du PPU et de l'impact sur le marché immobilier attenant, elle fait craindre une éventuelle rupture dans la vie quotidienne des habitants.

Un long chantier mais pas seulement

Les préoccupations sont centrées non seulement sur la longue période de travaux (probablement plusieurs années) qui viendrait perturber l'équilibre actuel du quartier et sa tranquillité (bruit, pollution sonore, visuelle, de l'air, redéfinition des axes de mobilité, réaménagement des voiries et des passages pour autos, vélos, piétons, etc.), mais aussi sur son devenir une fois le projet achevé. Paul m'en parle, nuançant et essayant de relever les points positifs :

« - Ici, tu dirais que tu habites où ?

[335] Régis Labeaume est maire de la ville de Québec depuis 2007.

P : (Réfléchit) J'habite dans un secteur qu'on pourrait dire que c'est ***une petite banlieue paisible*** *mais tout près d'un secteur central. Tous les avantages… La plupart des avantages que peut donner une* ***petite banlieue tranquille*** *mais en vivant à travers un milieu de centre-ville, d'un quartier de centre-ville. (Pause) Et ça… Les gens du Conseil de quartier te diraient la même chose que moi.* ***On vit dans une banlieue mais une banlieue dans un centre-ville. Paradoxalement… C'est un quartier de banlieue mais je ne me considère pas vivre en banlieue en raison de cette proximité-là d'un quartier central.*** *On a vu les conséquences immédiates. La question de la densification, on est là-dedans ! Alors… (pause) Tu vois au Conseil de Quartier, la vision de cette situation-là c'est beaucoup une vision : on voit les impacts négatifs… Oui c'est vrai qu'il y a des impacts négatifs mais moi j'me dis le défi qu'on devrait avoir c'est aussi comment faire pour que cette densification-là pour qu'elle apporte un plus au quartier. (Pause) Je pense que il y a moyen de concilier les deux là !*
- J'ai vu qu'il y avait des séances d'informations pour le Phare en octobre…
P : Le Conseil de quartier va y être, on se prépare à dire des choses, à poser des questions.
- Oui, je suis curieuse de voir des deux côtés ce qu'il se dit ; les habitants et puis le promoteur aussi.
P : Le promoteur il va promouvoir son projet c'est sûr. C'est la hauteur qui fait tiquer énormément. Au Conseil de quartier, c'est nous, on doit réfléchir à tout ça dans une optique où il faut penser par rapport à la vie dans le quartier et pas seulement le secteur, les impacts, le bruit que va générer le chantier, ça c'est relativement restreint par rapport à l'étendue du quartier. Reste que dans tout le quartier c'est l'impact, la densification que ça va amener, ça c'est sûr ça va se répercuter dans à peu près tout le quartier, potentiellement ça peut se répercuter dans tout le quartier, ça peut se répercuter de façon négative, mais comme nous on se dit comment ça peut se répercuter de façon positive ? Bon là j'te dirai qu'il y a un plus énorme à ce projet-là : c'est la gare de tramway, en intérieur. Ça… ça c'est un gros gros plus. »

Des hauteurs de bâti, une densité et des ombres non acceptées

La hauteur des tours qui semble être la principale préoccupation est discutée et controversée : cela semble être la principale préoccupation. En effet, le PPU du plateau centre de Sainte-Foy adopté en 2012 avait pour volonté de faire du secteur *« un centre urbain dense, mixte, habité et vivant où la qualité de vie prédomine »* ; il n'était pas question d'y construire un bâtiment de plus de 29 étages. La plus haute tour projetée pour le Phare ferait alors plus du double que ce qui est autorisé actuellement. Cette densité, généralement mal reçue par les habitants[336], revient fréquemment dans une comparaison avec des villes où cela serait concevable, contrairement à Québec. Une autre inquiétude des habitants, en lien avec ces hauteurs, concerne les ombres portées par les nouveaux bâtiments. En effet, des simulations montrent que les constructions existantes et leurs jardins pourraient en pâtir, notamment durant la période hivernale lorsque le soleil est très bas. De plus, les habitants se préoccupent de savoir si des études ont été réalisées concernant l'impact du vent et de la neige, car, non contrôlé ou maîtrisé, cela perturberait le confort aux environs du site.

[336] Nous pourrons nous référer aux actions de l'association *Vivre en Ville* qui a une mission de pédagogie notamment concernant la densité.

Un schéma de circulation non adapté

Une autre des préoccupations concerne l'impact sur la circulation, notamment automobile, à la fois dans ce quartier et dans les quartiers alentour. En effet, les habitants craignent de subir plus d'embouteillages lors du retour en voiture chez eux. Le problème des piétons est également soulevé, notamment les déplacements des enfants pour aller à l'école ; un père de famille souligne qu'à l'heure actuelle les conditions ne sont déjà pas optimales et qu'avec la venue de ce projet, ce serait pire. Un autre habitant dit son amertume lors d'une consultation : *« 40 ans que j'habite là… C'est compliqué de traverser à pied. Et ça va devenir le bonheur ? »* Un autre ironise : il dit qu'il va vendre son *« char »* et acheter un *« bicycle »*. Pour plusieurs, la solution des transports en commun est imparfaite, la construction du tramway fait débat : plusieurs jugent qu'un métro serait plus adapté au climat. Beaucoup pensent continuer malgré tout à prendre leur voiture. Une habitante souligne que ce projet n'a pas que du négatif, que c'est aussi « l'avenir », mais l'impact sur la circulation ne la préoccupe pas moins.

Une absence d'échelle humaine

Des reproches sont faits sur l'absence d'échelle humaine de ce projet (par des habitants du quartier mais aussi d'autres banlieues, notamment par une résidente de Charlesbourg). La question sociale est alors au cœur des contrariétés ; les habitants s'y attardent : *« Et les personnes âgées ? Qui va aimer rester*[337] *là ? »* ; *« On est en train de détruire la mixité sociale »* ; *« Leur plaisir aux gens, c'est de se promener au soleil dans la rue. »* ; *« Le Phare, seulement pour les riches ».* L'acceptabilité sociale du projet ne semble pas démontrée. On en vient donc petit à petit à analyser cet impact sur les habitants avec ce questionnement sur l'échelle humaine, mais aussi sur les imaginaires associés à la ville de Québec. En effet, lors d'un projet d'aménagement, l'acception du terme paysage - ici urbain -, cherche *« à reconnaître, à qualifier et à mettre en valeur certains attraits tangibles et intangibles (par exemple l'identité d'un lieu) du territoire et les intentions matérielles consistant à "architecturer" l'espace »* (Paquette et Poullaouec-Gonidec, 2012).

Un projet qui ne reflète pas la ville de Québec

Le projet est jugé démesuré par rapport à la taille de la ville[338]. Les critiques émises sont donc directement liées à son image et à son identité ; ce Phare est associé aux grandes villes, aux mégalopoles. Qualifié de *« course au plus haut gratte-ciel »*, étant donné que les publicités du Phare se félicitent souvent qu'il serait *« la plus haute tour à l'Est de Toronto »*, il est jugé de pas être *« dans l'ADN de Québec »*, et fait uniquement pour les touristes. Certains habitants et professionnels jugent que *« Québec et sa région méritent un meilleur projet »*. La question de l'appartenance se pose. Une habitante présente lors de tous les échanges dira alors : *« C'est le projet uniquement de M. Labeaume »*, et d'autres compléteront en disant que *« C'est seulement Dallaire qui a besoin de cette tour »*. D'ailleurs, Alain et Suzie pensent de même :

« S : il veut pouvoir dire que c'est la plus grande tour à l'Est…

[337] Rester signifie ici habiter.
[338] Précisons que la plus haute tour de Montréal est de 51 étages (avec une tour de 61 étages en construction). Montréal a environ 60 gratte-ciels de plus de 100 mètres quand Québec en a actuellement 3.

A : C'est de l'orgueil. C'est comme si nous on achetait une maison plus dispendieuse qu'on est capable…
S : C'est ça, pour montrer qu'on existe, qu'on a réussi, je sais pas. »

Le promoteur prétend que le projet permettrait de donner de la valeur aux biens immobiliers avoisinants ; un habitant rétorque : *« C'est pas vrai que la valeur des maisons ici va augmenter grâce à ce projet »* Les habitants ne sont d'ailleurs pas dans la recherche d'une compensation financière ou spéculative. Un résident, se disant « dans l'ombre du futur Phare », précisera que *« ce projet, personne n'en veut dans son arrondissement ».* Un habitant compare aussi le Phare en disant que *« comme en France [on va recréer] des ghettos et tours des années 1960 »*. Malgré tout, une personne dit que c'est *« fantastique, merveilleux »* et une autre que *« ce projet-là va faire parler de nous, de Québec »* : le sentiment d'attachement peut se traduire par le souhait d'une valorisation de la ville de Québec qu'elles qu'en soient les modalités. Lors de la consultation, certains défendent aussi le fait que le projet *« permet de créer de l'emploi »*, ajoutant que *« c'est l'avenir ».* C'est finalement un choc entre deux imaginaires qui se pose. J'échange avec Lynda et Mario à propos du Phare. Ils ne vivent pas dans ce quartier, mais Lynda passerait tous les jours devant s'il était construit :

« M : ça va être le plus haut building à l'Est de Toronto. (Pause) C'est pas sûr qu'on le veut mais…
L : En tout cas. Qu'on le veuille ou qu'on le veuille pas il va être là pareil hein !
[…]
L : Y'aura plus de soleil quand on va aller vers la ville…
M : Le soleil va se coucher deux heures avant !
[…]
M : En fait quand tu es sur le boulevard Laurier là tu as la tour Cominar qui est là là… Quand ça s'est bâti en début on a fait "hiiiii"…
[…]
*M : **ça va changer le paysage** !*
*L : Il aurait pu le faire pareil son bâtiment mais pas là. T'sais t'arrives des ponts puis… Tabarnouche ! **C'est pas New-York là ! On est à Québec** ! (Rires) À New-York c'est que ça, fait que t'sais pas grave… Tu vois déjà que ça… Mais là t'arrives tu fais "hiiiii". (Pause) En tout cas. Les centres d'achats vont faire petits à côté ! (rires)*
M : C'est peut-être un peu trop, en même temps, ils voulaient un projet d'envergure pour bien représenter la ville, j'suis pas sûr que c'est représentatif ! Mais c'est un projet d'envergure.
L : Je pense c'est plus son projet à lui. »

La phrase *« C'est pas New-York là ! On est à Québec ! »* est assez démonstratrice et dans la continuité de ce qui a été observé lors des échanges publics ; Alain avait d'ailleurs aussi souligné que *« ça fait nord-américain, ça fait gros, on veut se comparer à NYC »* et que dans ce projet, *« y'a trop de contrastes »* avec l'existant, *« parce qu'à côté il y a beaucoup de maisons individuelles, de bungalows ».* Cette comparaison à New-York, ville où les projets de grandes hauteurs ne choquent pas, met en évidence le refus d'une image qui ne soit pas associée à Québec, et qui ne correspondrait pas à la représentation de la ville. Certaines images connotent des types de villes. Comme le précise Anne-Marie, *« la population de Québec c'est pas Montréal, c'est pas Toronto, c'est*

pas Vancouver » pour expliquer le rejet par les Québécois des projets qui ne correspondraient pas à leur ville. Mario et Lynda évoquent aussi une autre des tours construites par ce même promoteur, déjà controversée esthétiquement ; Sonia m'en parle également, lorsqu'elle raconte que son fils lui avait demandé si la tour était vraiment « finie ». Cette question de l'esthétique et de la modification du paysage rejoint la question des appartenances : en appuyant sur *« on est à Québec »*, les habitants revendiquent leur sentiment d'attachement à un territoire, qui a ses codes d'identification. Bouleverser le paysage menace l'attachement matériel et physique. En effet, pour les habitants, on ne construit pas de la même manière selon les villes. Quand une ancienne banlieue devient centralité, comme le quartier de Sainte-Foy, des imaginaires opposés s'entrechoquent : finalement, le Phare vient creuser le fossé pour les habitants qui sont restés sur l'ancien imaginaire de la banlieue, associé plutôt au tissu pavillonnaire, à une densité relativement faible et un trafic routier relativement bas.

Des alternatives proposées

En définitive, les avis des habitants font ressortir un décalage entre le dessin du projet et ce qu'est la ville de Québec actuellement. Ce projet vient bouleverser les repères de la vie quotidienne des habitants d'une ancienne banlieue québécoise.

Anne-Marie évoque essentiellement l'environnement et le problème du vent. Elle considère que le projet manque d'harmonie, et évoque des solutions alternatives suggérées dans la presse : « *La nordicité, j'ai trouvé ça super-intéressant, avec un développement harmonieux, qui aurait pu nous ressembler davantage… Le bois on en a beaucoup au Québec, on aurait pu faire quelque chose de bien… »* Pour elle, l'architecture et l'esthétique de la tour sont plus gênants que les hauteurs ou les ombres portées par les bâtiments. Elle évoque aussi le problème de la future salle de spectacles alors que la salle Videotron de Québec est déjà peu rentable. Malgré ses objections, elle précise qu'elle est cependant pour la densification et le tramway, mais pas de n'importe quelle manière. Elle serait donc pour un remaniement du projet en y intégrant des propositions faites par divers architectes ou urbanistes. En effet, des contre-projets ont été esquissés, notamment par les étudiants en architecture de l'Université Laval. Plutôt qu'un refus total du projet, un accommodement est surtout désiré. Certains habitants diront aussi, comme Alain, qu'*« il pourrait y avoir un projet quand même mais moins haut »,* sa compagne appuyant le fait qu'*« on est rendu où dans les tours, dans la fabrication de tours, on pourrait faire ça mieux ! »*

3.4. Un projet immobilier qui requestionne la condition habitante en bungalow dans une ancienne banlieue

Ce projet vient perturber l'équilibre établi des habitants, troublant non seulement leurs quotidiens mais aussi les représentations et imaginaires de leur quartier et de leur lieu de vie idéal. En effet, le Phare n'est pas encore construit, ce ne sont donc que des suppositions ; l'imaginaire qu'il véhicule et ce que pourrait alors devenir le quartier inquiète nombre d'habitants qui ne veulent pas de changements aussi brusques. La connaissance de leurs types de lieux de vie idéaux, comprenant systématiquement la tranquillité, permet de comprendre le choc pour eux d'imaginer le Phare tout proche de leur maison, et déstabilisant leur attachement aux lieux.

Le lieu idéal pour les habitants

Lorsque j'ai interrogé les habitants sur leur lieu de vie et leur logement idéal, ils étaient nombreux à l'associer au lieu où il se trouvait. C'était souvent une maison, bien située, proche du fleuve ou d'un lac mais aussi des commodités, des équipements, des services, etc. On retrouve ici l'idée d'un imaginaire autour de la maison mais aussi de la nature, et d'une situation hybride associant les avantages de la ville et ceux de la campagne, sans être pour autant un mélange des deux. Déclinons dans un premier temps les diverses situations qui se présentent, différentes selon les âges, les situations personnelles, professionnelles… Quelques habitants le soulignent d'ailleurs en me précisant qu'ils décrivent le lieu idéal dans leur situation actuelle, *« dans ces temps-ci »*. Nous avons observé plusieurs cas de figure :

- Le lieu idéal est à côté de ses proches

Alice insiste sur ce point, en m'interrogeant d'abord : *« Le lieu en termes de personnes ou plus en termes de lieu physique ? »* et décrit le lieu qu'elle aimerait sous condition que les personnes qu'elle aime soient près d'elle. Elle évoque aussi le fait d'aimer les maisons qui ressemblent à celle dans laquelle elle a habité étant petite, donc une maison ancestrale.

- Le lieu idéal est situé là où l'habitant vit actuellement (ou là où il a déjà vécu, ou dans le même type de quartier) mais dans une maison quelque peu différente

Prenons l'exemple de Françoise qui voit son lieu idéal dans ce même quartier mais avec une maison canadienne, avec un étage. Jean-Pierre, lui, aimerait idéalement vivre dans un même type de quartier, de localisation, avec une maison ayant une plus grande hauteur sous plafond, une petite terrasse en arrière et une salle de bains pour chaque chambre. Il décrit son lieu idéal de manière très pratique et non en termes d'esthétique ou d'ambiance, contrairement à Marjorie qui était dans l'affect. Pour Lucie, le lieu idéal serait ce quartier mais avec une maison un peu plus moderne.

- Le lieu idéal est la maison actuelle (ou le même type) mais située ailleurs

Isabelle aimerait vivre dans la même maison avec ce même grand terrain et conserver une vue sur le fleuve ou un lac. En revanche, elle serait située plus près de la ville, vers Sainte-Foy. Sonia aimerait idéalement habiter dans un logement de même superficie qu'actuellement, mais dans le quartier central de Montcalm, proche du centre-ville : en effet, pour elle, ne plus y vivre est pesant, même si ce choix a été fait pour se rapprocher de l'Université, où elle et son mari travaillent.

- Le lieu idéal se situe en ville avec un bel espace extérieur privé

Brigitte souhaiterait habiter dans une maison - et non pas dans un appartement ou un condo – et profiter d'un petit terrain en pleine ville. Jonathan imagine un appartement en hauteur, en ville, sur un étage complet, avec de la lumière des quatre côtés et un accès sur le toit pour jardiner. Quant à Marjorie, elle voudrait un logement de la taille de sa maison actuelle, non pas avec un jardin mais avec une terrasse et une piscine ; il y aurait beaucoup de bois, l'esthétique est très importante pour elle. Elle ne supporte pas l'idée de vivre en banlieue mais elle aspire cependant à l'un des clichés connotant le plus la banlieue québécoise : une piscine creusée. Après de vaines

recherches et reconnaissant que ce lieu idéal n'existe pas, elle me livre ses réflexions sur son éventuel déménagement :

> *« M : Le problème que j'ai… Les quartiers dans lesquels je cherche, les quartiers dans lesquels il y a le genre de maisons qui peuvent me plaire, y'en a pas beaucoup, y'en a très peu. Il y a l'Ancienne-Lorette où il y a des vieilles maisons qui peuvent me plaire. Il y aurait Beauport mais c'est trop loin donc je regarde pas par là. Il y a des maisons magnifiques à Beauport mais c'est trop loin, pareil l'Île d'Orléans c'est trop loin… La rive Sud je veux pas parce que c'est trop loin et que déjà passer de l'autobus à la voiture ça me tue mais faut que je limite au possible les distances, et donc l'Ancienne-Lorette ça va. Il y a Cap Rouge, ça va, Sainte-Foy je hais trop le quartier, je hais trop l'architecture des maisons je peux pas ! Il y aurait le quartier Montcalm mais y'a jamais ce que je veux ou si ça existe ça coûte 2 millions j'ai pas les moyens (rires) donc à la fin il reste l'Ancienne Lorette, Cap Rouge. Parce que la distance du travail pour mon conjoint […] ça c'est pas trop loin de l'Université et pour lui ça irait pour le travail. Limoilou ça fait trop loin… Tout le reste c'est trop loin ou l'architecture des maisons me tue ça me plaît pas du tout. Le problème que j'ai dans ces quartiers c'est que je trouve des maisons qui me plaisent, c'est pas compliqué il y a deux types de maisons. Il y a des maisons qui ont été construites par des gens qui avaient un budget limité donc qui sont pas très grandes, qui me conviendraient du point de vue de la taille, mais où tout est fait avec des matériaux de mauvaise qualité, le moins cher possible, et donc je trouve ça moche. Les plafonds sont trop bas, tout est en mélaminé… Tous les matériaux, les planchers, tout est moche (rires) et les maisons qui me plaisent sont beaucoup trop grandes pour rien et ça me tue, des maisons avec six chambres à coucher… »*

- <u>Le lieu idéal est celui où l'habitant vit aujourd'hui</u>

Paul se considère dans le lieu idéal, comme Jason et Cynthia qui précisent : *« ben si c'est pas ici on a quand même manqué notre coup »*. Le lieu idéal peut aussi être un lieu où l'habitant a déjà vécu, comme Anne-Marie. Lorsque les habitants citent leur maison comme idéale, ils semblent y montrer un grand attachement et un ancrage dans la réalité, face à d'autres qui se laissent plus porter à la rêverie, à l'imagination.

- <u>Le lieu idéal est constitué de deux endroits</u>

Plusieurs habitants souhaiteraient idéalement avoir deux lieux de vie : en venant en banlieue, ils ont l'impression de réunir les deux. C'est un compromis. Certains le trouvent parfait, car ils ont les avantages des deux, mais d'autres le voient plutôt comme ayant les inconvénients des deux. Idéalement, l'un des lieux serait situé en cœur de ville, l'autre en pleine campagne ou pleine nature. Alice évoque l'idée d'avoir une maison dans un lieu littoral en plus de sa maison actuelle ; Josée aimerait une maison située à l'endroit de l'actuelle mais un peu plus grande, et une autre au Mont-Sainte-Anne[339]. Pour Lynda et Mario, leur maison actuelle convient et en avoir une en plus dans la nature, soit dans la forêt soit sur une île paradisiaque, serait l'idéal. Pour Suzie, l'idéal serait un logement en centre-ville et un chalet à la campagne ; elle m'explique que pour elle, *« la banlieue c'est comme la poire en deux puis t'as toujours le cul entre deux chemins* » et ajoute : *« j'ai*

[339] Lieu réputé pour le ski ou éventuellement le camping.

toujours dit des fois ***dans les rêves idéalement c'est soit la ville ou un chalet en campagne et non pas banlieue****… Quand tu veux être en ville, t'as un logement en centre-ville. Quand tu veux être en campagne, t'as un chalet. Ça pour moi c'est un concept qui est idéalement…* ***T'as les deux mondes dépendamment de ton humeur.*** *Puis quand je dis campagne je dis pas faut faire 5 heures de route là. C'est accessible en une heure, une heure et demie, de façon à ce qu'on soit pas non plus tout le temps sur le chemin. »*

- La banlieue comme « le meilleur des deux mondes »

D'autres habitants assimilent, à l'inverse de Suzie, la banlieue comme l'idéal. Anne-Marie, qui a longtemps vécu dans une ancienne banlieue, et Françoise, qui a toujours vécu à Charlesbourg, l'évoquent comme le meilleur des deux mondes, sous-entendu le meilleur de la ville et le meilleur de la campagne :

> « *A.-M. : La maison qu'on avait […] le terrain était pas très grand mais c'était quand même bien… […] quand on voulait manger dehors j'avais mon petit coin fleuri à l'ombre […] on n'est pas loin du fleuve, on descendait la côte on allait marcher, sur le bord du fleuve c'est vraiment beau […] Et pourtant on avait tous les circuits d'autobus […] Donc* ***c'était comme le meilleur des deux mondes*** *! »*

Anne-Marie se remémore son ancienne maison pour décrire le lieu de vie idéal. Elle est d'ailleurs assez nostalgique. Françoise, quant à elle, dit que le lieu de vie idéal serait exactement où se trouve son bungalow actuel, elle changerait la maison pour en avoir une de type canadien :

> *« F : Ça va être très simple. Alors je suis native de Charlesbourg*[340]*, donc de l'arrondissement ici, et j'ai… Ma mère a vécu 72 ans dans la même maison. Alors elle s'est mariée en 1949 et puis moi je suis arrivée dans le décor, alors c'était tout à côté d'ici à deux trois rues ! Et… J'ai quitté la maison familiale quand je me suis mariée, pour venir habiter ici.* ***Et j'ai toujours été en fait dans une maison où y'avait un terrain, de la verdure, de l'espace et un côté tranquille là si on veut là.*** *Puis dans un environnement aussi où on connaît nos voisins. Alors c'est ça. Puis je suis ici depuis ce temps-là. »*

> *« F : Puis je pense que ce qu'on vit c'est le* ***meilleur des deux mondes****, parce qu'en banlieue, ben t'as la paix, dans un quartier tranquille comme ici, il y a de la verdure, il y a… Pas tant d'autos que ça qui passent non plus, et puis si on a besoin d'aller en ville, on est à côté, si on veut aller en campagne, on n'est pas si loin, puis dans notre quartier il y a quand même plein de services aussi. Puis t'es proche des hôpitaux si jamais plus tard t'en as besoin. »*

[340] Extraits de carnet de terrain en arrivant chez Françoise à Charlesbourg, le mardi 5 décembre 2018.
Le soleil est très bas toute la journée, il fait froid, la neige est glacée. Dans les rues de Charlesbourg, ce n'est pas systématiquement déneigé. Il y a quelques services éparpillés dans le quartier, qui est très calme. Les bungalows dominent dans le paysage. Je vois une école primaire, à côté d'un square et d'un parc. Lorsque je fais le tour de cet ensemble, je croise des bus : un bus scolaire jaune, puis un autre minibus blanc, qui est prévu pour des personnes âgées il me semble. Le brigadier de l'école prend son rôle à cœur et brandit son panneau « STOP » devant le bus qui finalement ne tourne pas mais continue tout droit, pour que je puisse traverser.

Figure 100 - Quartier de Charlesbourg (Québec) sous la neige.
Source : Florie Colin, 2018

Finalement, la banlieue, qui dans les imaginaires ne comporte pas de hautes tours, est réimaginée. Lorsqu'une ancienne banlieue devient une centralité, l'environnement change mais les habitants n'y sont pas forcément prêts. Dans leurs lieux idéaux, ni ces hautes tours, ni aucun projet immobilier de grande envergure n'ont leur place.

Une tranquillité toute relative

Le lieu idéal serait d'abord un lieu tranquille et calme. Cette tranquillité est souvent associée à la campagne - Brigitte dit même que *« la campagne c'est vraiment l'espace de la tranquillité »* - et peut d'ailleurs être fantasmée. Anne-Marie fait le choix de la ville pour sa retraite afin de continuer de donner des cours de sport et d'avoir des activités culturelles, mais elle indique tout de même : *« là c'est sûr que quand je vais être à la retraite, d'avoir un petit chalet à la campagne peut-être que oui j'aimerais bien… Parce que la tranquillité de la campagne… Entendre l'eau couler dans un ruisseau… pas entendre de bruit de voiture… C'est bien aussi ! ».* On en reparle lorsque je lui demande si elle est attachée à la nature, même si elle vit en ville : *« Oui. Mais comme on reste pas dans des méga-métropoles, méga-villes, c'est quand même accessible. Même à Montréal au bout de l'Île il y a des beaux parcs. T'as pas l'impression d'être en ville donc… C'est sûr que si on était à Toronto, Vancouver, New-York, Paris, Londres, ce serait différent. Mais ici ! Puis comme je vous dis j'ai un petit boisé juste à côté. Puis là aussi j'entends les oiseaux ! Puis la fin de semaine c'est quand même* ***tranquille*** *donc… C'est pas si mal. Puis je suis pas encore très loin de la plage Jacques Cartier même si je prends la voiture, avec mon garçon quand il est venu cet été on est allé marcher là souvent… »*

Les habitants peuvent aussi trouver une tranquillité dans d'autres secteurs ou quartiers. En effet, ils sont nombreux à insister sur ce critère lors de leurs installations dans des quartiers d'anciennes banlieues. Ils peuvent situer leur quête de la tranquillité dans le rythme de vie, comme Alice : *« Peu importe où on est, si nous même on fait pas l'effort de changer des modes de vie, même si c'est un endroit plus calme, tu peux être débordé pareil. […] Ça m'a comme forcé à*

[ralentir] ». Elle et son conjoint évoquent également l'absence de bruit, des espaces et de la nature à proximité, peu de voitures à passer… Ils expliquent qu'ils n'ont pas de voisins directs, ce qui leur permet d'être tranquilles. Ils en ont malgré tout plusieurs mais *« ils sont calmes »* précise Alice, sous-entendu peu bruyants et qui ne faisant pas d'histoires : *« Puis quand j'arrive ici puis que je suis dans le jardin,* ***tranquille****, il y a personne, les voisins des fois tu te demandes pourquoi ils ont une cour ! Des fois y'en a qui sont jamais dedans ! Ils sont là juste pour ramasser des feuilles puis couper des branches. Juste pour que ça ait l'air correct… Mais nous on passe du temps. Nous on est tout seul, y'a pas vraiment de bruit ! Là j'ai l'impression qu'on est en campagne »*.

Mais la tranquillité souvent évoquée par les habitants peut se voir remise en question. En ville, Éric évoque un exemple et Brigitte explique cette relativité :

> *« E : Ici on n'est pas si mal mais on a une amie qui reste au coin de… la Canardière et la 3e avenue, ils ont fait une place éphémère pendant l'été, y'a des spectacles de musique, c'est bien, mais ça dépend de la musique là ! C'est fort là ! Ça dépend des soirs, si toi t'es vraiment fatigué du boulot puis que t'as envie de* ***juste être tranquille****, prendre ta petite bière, ta tasse de thé, puis là ça commence à jouer…*
> *B : ici ça va pour ça. Puis en été il y a beaucoup de moins de monde, parce qu'il y a beaucoup moins de monde au CEGEP alors c'est moins… Mais bon c'est sûr c'est plus bruyant qu'en campagne. »*

La sensation de tranquillité compte beaucoup, comme pour Suzie et Alain qui évoquent ce désir essentiellement par rapport aux enfants : *« Puis c'est une qualité de vie aussi qu'on va chercher, surtout en famille là. Quand on a des jeunes enfants, je trouve qu'avoir un petit terrain de jeux, dans sa cour… Parce que la rue ici ça a servi à tout. Les jeunes ont joué dans la rue. Puis c'est une rue pas trop achalandée… Ça s'amusait dans la rue ! Encore aujourd'hui. Dans mon temps il y avait des enfants mais aujourd'hui il y en a encore plus je trouve ! Ça joue beaucoup, c'est des rues tranquilles… »* On parle aussi des voisins : *« Non on a jamais été incommodé. Celui de ce côté-là qui était jumelé avec nous autres il avait un chalet. Donc il était pas là l'été. Puis l'autre côté il avait un chalet. Faque au début quand on avait nos enfants ni l'un ni l'autre n'était là de l'été, faque on avait une* ***tranquillité****… Il y a des condos en arrière mais ça nous a jamais dérangé. Ils ont toujours été là. »*

La tranquillité consiste à ne pas subir les bruits des voisins, mais aussi, note Jonathan, à ne pas avoir à faire attention à ne pas faire de bruit :

> *« On a une* ***semi-tranquillité*** *ici, si on va à l'extérieur, il y a le bruit de l'autoroute, il y a les voitures qui passent mais c'est pas trop mal, c'est pas le centre-ville, mais il y a quand même un certain bruit. Les voisins sont assez proches. On les entend, on les voit. Chez mes parents, les terrains sont plus grands, les voisins sont plus loin****, beaucoup plus tranquilles****. Ici on est vraiment hybride, on est presque en ville, mais pas exactement. […] Je pourrais vouloir m'approcher de la ville un peu. L'accès quand même à une* ***certaine tranquillité****, avoir une terrasse sur le toit pour faire un jardin… C'est relativement important. Aussi j'aime pas me sentir obligé de pas faire de bruit… Donc c'est pour ça que malgré que ce soit le fun d'habiter proche des centres ou proches des gens il y a un certain code qu'ici il faut respecter, pas faire de bruit, ça on le retrouve plus ici. Donc je fais de la musique, je fais de la musique forte, je reçois des*

> *amis… Qu'on soit pas en train de dire "ola pas trop de bruit il est passé 11 heures" ça c'est un fardeau que j'aime pas m'imposer. Mais honnêtement je pense qu'il est difficile de faire beaucoup mieux qu'ici dans ma situation, avec l'accès à l'autoroute, central au niveau géographique, je me rends partout relativement vite, **j'ai une tranquillité**, un petit espace vert, un espace de stationnement… C'est vraiment pas mal tout ce qu'il nous faut en fait. »*

Les changements peuvent aussi se faire dans l'autre sens, et un lieu peut devenir plus calme, moins bruyant, comme détaille Isabelle :

> « - Ouais donc ici toi tu considères que tu habites… Comment tu qualifierais ton lieu de vie vraiment ici, si je sais pas par exemple tu dois expliquer à des gens qui connaissent pas du tout, admettons tu dois expliquer à des Français qui connaissent pas du tout la région, comment tu leur décrirais un peu où est-ce que tu habites ?
> *I : Ben un peu ça ! La campagne en ville ! On est comme en ville parce qu'on est à vingt minutes ! Euh souvent la référence c'est le Château Frontenac ! (Rires) Pour les gens qui viennent… Donc à 20-25 minutes, mais on a l'avantage d'avoir le lac, les forêts, le ski de fond… On peut partir avec nos skis dans les pieds de la cour, pareil pour la motoneige, ceux qui font de la motoneige ils… Ils ont pas à transporter avec un autre véhicule pour aller au départ des pistes de motoneige, elles passent juste à côté ici ! Donc c'est un peu dans le fond les avantages d'avoir la ville tout près, mais d'avoir quand même la nature, le **calme, la tranquillité**… (pause) T'sais ici on n'entend pas jamais de pompiers, de policiers, d'autobus… Enfin on entend un peu les avions par contre. Mais ça ça me dérange pas. Puis sur le lac là ils ont fait une loi ils ont interdit les hydravions mais il y a vingt ans il y avait des hydravions qui décollaient peut-être au 15 minutes puis ça ça faisait un vacarme vraiment épouvantable, on pouvait plus tenir une conversation… Mais maintenant c'est seulement ceux qui ont un hydravion qui habitent tout le tour du lac qui ont droit de l'utiliser, puis ces gens-là partent pas plus qu'une fois par semaine en général là ! Oui donc c'est pas gênant… Pas du tout. »*

Françoise parle aussi de cette *« ambiance relativement tranquille »* mis à part un conflit de voisinage qui l'a choquée mais qui relevait de l'exceptionnel. La tranquillité s'associe fortement à la notion de sécurité également, comme le signale Marjorie : *« Les premières années j'étais toute seule avec ma fille, j'avais des colocataires, je voulais pas être toute seule **j'étais comme pas tranquille** dans le quartier et donc je louais une chambre à des étudiants en visite, des Français en stage (rires) J'ai eu trois colocataires français dont un en architecture. Pendant quelques années. »*
En plus de la notion de sécurité, Marjorie évoque aussi la relation avec les voisins :

> *« D'abord, ici je souffre de ne pas avoir d'espace extérieur. Je peux me réaménager un petit patio, j'ai l'intention de le faire, mais c'est vraiment limité puis le décor est pas beau, c'est un peu… Il y a des prostituées au coin de la rue, tout le temps tout le temps, elles sont gentilles hein, je les connais elles me connaissent… Les prostituées ça me dérange pas, les clients ça me fatigue un peu plus… ça attire toute sorte de monde… Avec qui t'as pas forcément envie de faire la conversation quand tu t'installes dehors pour manger ou pour lire (rires). Puis les voisins sont gentils… Dès que je m'assois dehors pour lire, ils viennent me voir, me parler, je **peux pas être tranquille**, je voudrais pouvoir lire, pouvoir travailler dehors, ça se peut pas ici. »*

Jason explique aussi qu'une tranquillité très relative peut convenir à certains moments de la vie, comme par exemple lorsqu'il était célibataire ; aujourd'hui il n'aurait pas voulu se retrouver dans cette situation :

> *« J : puis c'est ça en faisant Saint-Roch, j'ai beaucoup aimé ça aussi parce que là je commençais à… J'étais rendu un jeune adulte là à c'moment-là fait que t'sais… Y'avait plus la night life un peu à Saint-Roch là… Sortir dans les micro-brasseries les affaires comme ça… Puis là que j'faisais avec mes amis puis j'aimais ça ! Euh… Par contre il y avait énormément… T'sais j'donnais directement sur Charest… L'endroit que ça passait et que c'était vraiment très passant il y avait beaucoup d'actions, puis… Une fois sorti de mon p'tit monde dans mon appartement il y avait à la fois le sentiment que tout était un peu… À ma portée là, dans l'fond j'avais juste à marcher un peu mais aussi que… T'sais c'était pas… C'était pas relax là, t'sais le coup qu'on sortait y avait beaucoup de trafic, beaucoup de gens pressés, puis c'est ça c'était pas… **C'était pas calme.** Mais moi ça me dérangeait pas parce qu'à ce moment-là j'étais célibataire… »*

Paul évoque le paradoxe de l'image de calme en banlieue *versus* ce qu'il a connu dans celle de Portneuf. Il a vécu dans un quartier central, Saint-Sacrement, qui était beaucoup plus calme. Je l'interroge alors sur les lieux qui l'ont particulièrement marqués ; celui qui lui vient immédiatement à l'esprit à un caractère négatif :

> *« Le village de Portneuf. Paradoxalement, c'est bruyant ! Et le bruit est généré par la multitude de tous les petits appareils motorisés que les gens se procurent, comme les tondeuses à gazon, les scies mécaniques, tronçonneuses pour le bois de chauffage (à couper en bûches), les fendeuses, parce que les amateurs de bois de chauffage souvent achètent le bois en longueur, les motocyclettes, les petits tracteurs de jardin, les désherbeuses, parce que les gens veulent tondre la bordure de gazon au pied du solage, c'est l'outil miracle (sourire ironique) et là ça finit plus. L'endroit le plus paisible où j'ai vécu c'est dans le quartier Saint-Sacrement, dans le quartier central de Québec. C'était d'une **tranquillité**… Les seuls bruits qu'on entendait c'était parfois les voisins là dans leurs appartements. Mais on avait une **tranquillité** et une quiétude hors pair. Les nuisances par le bruit aucune. À Portneuf, avec le bruit… Les moteurs à essence… Parfois on avait droit aux odeurs, surtout c'est tous des moteurs à deux temps, qui dégagent des gaz, ça parfume l'atmosphère… Bon évidemment c'était pas non plus comme vivre à côté d'une grande usine là ! Mais les fins de semaine parfois c'était… Tondre le gazon à 7 heures le matin, et entreprendre de couper et fendre du bois jusqu'à 9-10 heures le soir, c'était l'enfer. Il y a eu des jours c'était épouvantable. »*

De plus, Paul et sa femme sont très attachés à leur maison, pour laquelle ils ont eu un coup de cœur. Il parle de leur lieu de vie comme d'une *« petite banlieue paisible tout près d'un secteur central »*, comme d'un quartier de banlieue, et même d'un *« quartier d'avenir »*.

Le Phare vient troubler cette tranquillité désirée et recherchée ; elle serait remise en cause par les bruits du chantier et par le trafic routier et de population qui serait plus important. Les habitants projettent des images négatives sur le projet qui est encore projeté et imaginé uniquement, et dont on ne peut que supposer les effets à venir.

Les effets des perturbations non désirées par les habitants dans leur quartier

À l'instar des ruptures et des événements qui peuvent apparaître lors de parcours résidentiels ou de vie évoqués dans le chapitre 6, des projets immobiliers en milieu urbain peuvent créer des bifurcations à la suite de troubles survenant à leur seule évocation. Les habitants font face à un changement de paysage, d'images, de pratiques, quand leur environnement (physique et matériel, mais aussi symbolique, social…) se modifie. Outre le quotidien, un projet immobilier peut aussi changer les représentations, l'image d'un quartier, venant heurter les imaginaires établis. Cela requestionne l'habiter dans un tissu résidentiel, mais aussi ce qu'est et ce que représente le bungalow, dans toute sa complexité. En effet, il n'est pas uniquement un objet physique ; d'autres significations contribuent à le définir. Le Phare vient créer un choc entre différents imaginaires : urbains, *périurbains*, ruraux. Les images théoriques s'en trouvent bouleversées : un gros projet tente de prendre sa place au sein du tissu résidentiel d'une ancienne banlieue.

Nous avons vu que les expériences vécues et les perceptions de ces changements importants (en termes d'esthétique, de densification…) peuvent être difficiles pour les habitants du quartier. La réflexion est vive autour de cette centralité nouvelle qui pourrait se renforcer, susceptible de détériorer d'autres polarités propres aux habitants du quartier, par exemple leur maison. Les habitants semblent aussi avoir peur du changement, de la fin potentielle de leur tranquillité. Leur quotidien se trouve perturbé par un élément extérieur, qu'ils subissent et sur lequel ils ne peuvent agir. Ils s'activent alors comme ils le peuvent, pour essayer d'empêcher ce projet ou, du moins, de l'améliorer. Des chamboulements et des ruptures dans leur environnement viennent fragiliser – ou parfois renforcer ? – ce qui est établi, par exemple leurs maisons et maisonnées vues comme un « cocon » pendant qu'à l'extérieur les évolutions se poursuivent. Avec le Phare, les habitants redoutent la perte de cette coquille mais aussi de leur environnement et de leurs repères.

Finalement, la transformation du quartier était déjà en cours avec la construction de bâtiments comme la tour Cominar, proche du futur projet. Elle avait même été amorcée au début des années 1950 par la construction de l'Université, puis des centres d'achats, dont celui de Place Laurier - très fréquenté - au début des années 1960. Seulement, ces constructions étaient destinées à tous et au plus grand nombre, contrairement au Phare qui, malgré les emplois qu'il créera, est perçu comme un lieu accessible uniquement à des personnes aisées. Plus modestement, les habitants ont aussi pu voir, dans le quartier, plusieurs bungalows démolis et remplacés par des bâtiments de quelques étages qui abritent des condos, ce qui, déjà, contribuaient à leurs yeux une évolution de leur quartier. Pour ceux ayant dû déménager, leur relocalisation résidentielle involontaire a parfois été douloureuse, ce qui met en avant l'affection à la maison (Bresse, Fortin et Després, 2010).

Non seulement leur quartier se voit chamboulé, mais leurs imaginaires aussi. Il existe une tension entre réalité sociale quotidienne et imaginaires des habitants, ainsi qu'entre plusieurs mondes.

Conclusion du chapitre 8

La première partie de ce chapitre consacré aux banlieues de Québec a permis de mettre en exergue l'enjeu des espaces domestiques, où l'habitant trouve sa place au sein de la maison et de la maisonnée. Les évolutions du rythme de vie et les événements dans le parcours résidentiel sont autant de moments clés permettant ou obligeant l'habitant à trouver sa place, alors que l'appropriation des espaces (gros travaux de rénovation, éléments subtils de décoration, etc.) avait été faite sur un temps long. Le rapport au quartier, à la rue, à l'environnement, permet de mettre en évidence et de renforcer la vision de la maison comme cocon, dans laquelle on décide ou non de faire pénétrer le monde extérieur et « les autres ». En outre, le climat québécois renforce l'importance des espaces intérieurs de la maison : les habitants y passent beaucoup de temps l'hiver, ce qui rend d'autant plus essentielle l'appropriation et la cohabitation avec les autres membres de la maisonnée. Les habitants, au-delà du rapport fonctionnel, entretiennent un rapport affectif avec leur maison. Les changements de rythme de vie, qu'ils soient soudains, brutaux ou planifiés, leur demandent de nouvelles adaptations et appropriations pour éventuellement (re)trouver le sentiment « d'être à la bonne place ».

Nous avons également vu dans ce chapitre comment un projet immobilier pouvait affecter ces sentiments de place ainsi que le quotidien et les imaginaires des habitants. Les formes d'attachement physique/fonctionnel, social et symbolique (Jean, 2014) peuvent être bouleversées par certains projets qui changent le paysage de la ville, l'environnement d'un quartier et, dans certains cas, qui ne « ressemblent pas » à la ville où ils sont projetés. Ainsi, le Phare agit comme une menace qui viendrait réorganiser à la fois les spatialités et le quotidien. Contextualiser et mettre en regard ces rapports aux lieux et aux quartiers permet de saisir l'importance de la maison située au cœur d'un environnement plus large et qui ne peut être dissociée du reste du monde. Une impression de vulnérabilité ou d'impuissance face à un projet immobilier apparaît. Même lorsque l'« expropriation » n'est pas réelle, elle peut être symbolique, par la menace que le projet fait peser sur la tranquillité ressentie.

Finalement, lorsque les habitants décrivent leur « maison idéale », ils sont nombreux à l'associer au lieu où elle se trouve. Comme l'évoque B. Collignon et J.-F. Staszak, *« l'espace domestique dépasse les murs, les fenêtres et les volets pour investir l'espace public, dans lequel il se niche parfois, et avec lequel il dialogue en permanence. Ce qui se passe à l'intérieur et la disposition même de cet intérieur ne se comprennent que dans leur rapport dialectique avec l'extérieur »* (Collignon et Staszak, 2003, p. 8). Les espaces intérieurs et extérieurs peuvent alors se composer, se décomposer, se recomposer, tout comme les places, qui changent, évoluent, dans des temporalités diverses.

Nous avons donc pu saisir et raconter, *via* l'expérience habitante, comment un projet immobilier peut bouleverser un quartier. Le croisement des visions habitantes sur un projet immobilier nous fait glisser vers les différentes formes d'attachement aux lieux - maison, quartier, ville - et aborder la condition habitante alter-urbaine, que nous allons développer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 9.

LES FORMES D'ATTACHEMENT AUX LIEUX, RÉVÉLATRICES DE LA CONDITION HABITANTE ALTER-URBAINE

Ce chapitre revient sur plusieurs éléments qui ont été abordés et développés tout au long des précédents, dans un objectif de synthèse autour des formes d'attachement aux lieux avant de conclure sur la condition habitante alter-urbaine révélée par l'enquête. Une des intentions est en effet de proposer une définition de cette condition habitante qui permet d'inclure le quotidien, les modes de vie, les habitudes, les relations aux autres, les pratiques mais aussi les imaginaires. Finalement, elle comprendrait notamment les rapports qui s'établissent entre les individus, les groupes sociaux, les systèmes de lieux, les territoires, le tout dans des temporalités multiples.

Les habitants s'attachent donc à un ensemble de lieux - pratiqués, habités, vécus - qu'ils s'approprient. Diverses formes d'attachement cohabitent, nous verrons lesquelles. Selon leur âge, leur situation, leurs expériences, les habitants perçoivent différemment les lieux de vie du quotidien. En outre, tous n'entretiennent pas les mêmes relations aux lieux : nous présentons ainsi plusieurs figures d'habitants. Les étapes des parcours de vie peuvent faire évoluer ces formes d'attachement. Au-delà de ces lieux inscrits dans une réalité sociale quotidienne, les habitants peuvent projeter des expériences dans des lieux imaginés : les imaginaires ont en effet un rôle prépondérant dans la condition habitante.

Nous mobiliserons dans ce chapitre essentiellement les terrains brestois et québécois mis à contribution tout au long de la thèse.

1) L'attachement aux lieux : quand les habitants d'une maison de l'alter-urbain racontent

> *« Ce sont ces processus situationnels produisant de l'attachement (et du détachement), qui qualifient leurs rapports au territoire et au monde social dans lequel ils s'inscrivent. » (Boissonade, 2007, p. 101)*

Nous avions donné une définition du terme « lieu » dans le chapitre 3 ; voyons maintenant les différentes formes d'attachement à ces lieux. Tout d'abord, précisons que 28 % de personnes interrogés dans l'enquête « Histoire de vie sur la construction des identités » menée par l'INSEE se définissent par les lieux auxquels elles sont attachées (Houseaux, 2003), ce qui est une part significative. Cette enquête montre que le premier élément avancé par les individus interrogés pour se définir est la famille. Ce choix massif (86 %) pourrait montrer un fort attachement social et symbolique.

Parfois, à peu de distance, les habitants ne nourrissent pas les mêmes sentiments vis-à-vis des lieux : en effet, selon leurs histoires personnelles, leurs parcours résidentiels, leurs pratiques quotidiennes, leurs relations sociales, leurs imaginaires personnels, ils développent différents rapports aux lieux. Certains n'iraient pas vivre ne serait-ce qu'à quelques kilomètres de leur lieu de résidence actuelle. Ils peuvent avoir la volonté, lorsque les liens affectifs sont explicités, de rester proche ou « dans » ce lieu, auquel ils sont attachés, et qu'ils articulent dans leurs pratiques avec les autres lieux du quotidien. En effet, l'attachement est relatif à l'expérience vécue et ce *« lien au lieu, par définition pluriel car il relève de l'individuel et de l'affectif »* (Caro, 2020), peut être explicité par des phénomènes complexes. Voyons les différentes formes et comment elles se construisent. Précisons qu'elles sont intrinsèquement liées aux formes d'appartenance, à l'enracinement et à l'ancrage, que nous évoquerons également de manière plus succincte.

1.1. Des définitions plurielles : l'attachement au lieu comme « concept multidimensionnel »

La définition de l'attachement au lieu n'est pas aisée, comme vu au chapitre 1 : dans sa thèse, Alain Debenedetti récapitule les définitions des 55 principales recherches sur ce concept (Debenedetti, 2006). Il serait donc vain de n'en retenir qu'une seule, qui serait universelle, mais nous utiliserons les plus à même de nous éclairer. Nous nous appuierons sur les définitions données par Barbara Brown et Douglas Perkins dans l'ouvrage *Place Attachment* (Altman et Low, 1992). Nous considérerons que *« l'attachement au lieu implique des liens positifs liés à l'expérience, apparaissant sans que l'individu en soit conscient, qui se développent dans le temps à travers des attaches comportementales, affectives et cognitives entre des individus et/ou des groupes et leur environnement socio-physique »* (Brown et Perkins, 1992). Nous définirons aussi l'attachement au lieu comme le *« lien affectif et positif entre un individu et un lieu spécifique, dont la caractéristique principale est la tendance de l'individu à maintenir une proximité avec ce lieu »* (Hidalgo et Hernández, 2001). Nous nuancerons néanmoins ces définitions au fil de cette section, par exemple celle concernant cette tendance à maintenir une proximité avec ce lieu, proximité toute relative et qui n'est pas toujours possible physiquement. Mais rappelons que d'autres formes de proximité existent.

Il existe donc diverses formes d'attachement aux lieux, une pluralité de rapports et différentes dimensions. Croisons ces approches, données par quelques auteurs pour en faire une synthèse adaptée à notre recherche (les deux premières dimensions semblent assez claires pour tous les auteurs, la troisième divise parfois) :

- La dimension physique, matérielle, fonctionnelle - mais aussi esthétique (Debenedetti, 2006, p. 414) : la maison et ses murs, ses espaces et la matérialité de l'environnement.
- La dimension sociale et identitaire (Scannell et Gifford, 2010) : la famille, les amis… Irwin Altman précise que c'est *« aux relations sociales que les individus sont attachés et pas seulement au lieu pour le lieu »* (Altman et Low, 1992).
- La dimension symbolique et personnelle (Ghali et Toukabri, 2015) : elle est notamment en lien avec les imaginaires.
- Une autre dimension annexe : le lien atmosphérique, expérientiel, lié aux activités (Debenedetti, 2006, p. 414).

Pour A. Debenedetti, il existe aussi des conséquences diverses face à ce lien affectif au lieu (Debenedetti, 2006, p. 414) : des conséquences comportementales (en parler de manière positive ; y aller, et aimer emmener d'autres personnes) et des conséquences cognitives (intention de fréquentation ; idéalisation possible sous certaines conditions ; défense, préoccupation, intérêt pour le lieu). On peut donc dire que *« l'attachement au lieu est un concept multidimensionnel avec des composantes liées à la psychologie de l'individu (dimensions affectives, cognitives et comportementales) et à la spécificité du lieu (échelle, objets naturels et culturels, paysage) (Scannell et Gifford, 2010) »* (Sébastien, 2016).

Quelques recherches récentes (2016, 2017) approfondissent ces questions en analysant des projets urbains controversés ou conflictuels. Léa Sébastien explore essentiellement le volet spatial de l'attachement ; en effet, ce dernier ne découle pas uniquement des liens sociaux qui s'établissent dans un lieu. Elle considère qu'un attachement au lieu peut aussi exister en relation directe avec les entités physiques qui lui sont inhérentes (Sébastien, 2016). On peut faire le parallèle avec le projet du Phare de Québec présenté dans le chapitre précédent : *« Une meilleure compréhension de l'attachement au lieu peut amener dans les projets d'aménagement une analyse nouvelle du capital social, de la résistance au changement, et du rôle joué par les objets territoriaux (aimés, non aimés, notoires, centraux, oubliés). Ces dimensions symboliques et affectives sont cruciales à intégrer à un processus d'aménagement (Devine-Wright, 2009) afin de débattre à partir de valeurs communes et de susciter du capital social. Il s'agit de réfléchir aux conditions requises pour que des dispositifs de concertation à visée démocratique intègrent les savoirs du proche et les biens du proche qui gouvernent des attachements à un environnement familier (Thévenot, 2001) »* (Sébastien, 2016).

Anne Cadoret parle, quant à elle, des marqueurs d'un attachement au lieu dans les processus conflictuels. Elle explique que *« Devine-Wright (2013) montre par exemple que l'attachement au lieu joue un rôle dans le comportement des acteurs lorsqu'un projet d'aménagement menace les caractéristiques physiques ou sociales d'un lieu, et qu'il permet de comprendre l'acceptation des projets »* (Cadoret, 2017). En effet, pour elle, la menace pesant sur l'identité peut faire apparaître des contestations et l'attachement au lieu peut être révélé par la vivacité des réactions

d'opposition ou par la violence des réactions et par des inscriptions dans l'espace public. Nous avons vu que le projet du Phare à Québec suscitait des sentiments d'agacement, de colère et d'incompréhension de la part des habitants, qui s'opposaient alors aux décisions politiques de la municipalité. Anne Cadoret rappelle aussi les trois composantes de l'attachement au lieu déclinées par Scannel et Gifford (2010) : *« ce qui relève d'un lieu en particulier, avec la* ***dimension sociale*** *(les liens sociaux associés à un lieu) et la* ***dimension physique*** *(la morphologie et les caractéristiques physiques du lieu) ; ce qui relève de l'****individu*** *(de son histoire personnelle, de son héritage culturel, de ses expériences, seul et en groupe) ; et enfin ce qui relève de* ***processus affectifs, cognitifs et comportementaux*** *»*. Elle explique que les concepts d'attachement au lieu et de territorialité *« lient indissociablement les composantes sociales, sociétales, spatiales, affectives, symboliques et identitaires »* (Cadoret, 2017).

Toutes ces formes et dimensions de l'attachement peuvent évoluer pour un même habitant. En effet, chacun peut se retrouver dans une forme d'attachement au lieu à un moment donné, pour finalement en changer plus tard, en fonction du parcours de vie et selon les expériences. Ces liens aux lieux évoluent dans le temps, se transforment, sont perturbés. Les habitants peuvent aussi ressortir dans plusieurs dimensions, avec des degrés qui diffèrent et qui peuvent aussi évoluer.

Rappelons que l'attachement peut être articulé avec l'enracinement, l'ancrage et l'appartenance. En effet, l'attachement aux lieux peut donner aux individus un sentiment d'appartenance (Giuliani, 2003), tout comme l'appropriation. B. Debarbieux insiste sur les différentes formes d'attachement : de type enracinement, de type ancrage, de type amarrage (Debarbieux, 2014). Tous sont à lier aux pratiques de mobilités. Rappelons à ce propos que l'ancrage ne s'oppose pas à la mobilité, qui peut même être une de ses formes (Ortar, 2005). Les liens aux lieux sont toujours pensés par rapport aux déplacements entre eux. Tout ceci montre bien les imbrications de ces notions qui sont complexes et relativement proches, entre attachement, enracinement, ancrage, appartenance. Entre l'ici et l'ailleurs, les habitants se construisent donc leur monde. En effet, *« il n'y a pas d'ici véritable ou durable : tout ici n'est qu'un ailleurs en sursis. Les lieux et les liens sont substituables, mais non équivalents : ceux où l'on est situé ici et maintenant sont les plus intéressants après comparaison avec d'autres (non équivalence), mais si une opportunité se présente, on pourra aller ailleurs et avec d'autres (substituabilité) »* (Sencébé, 2004, p. 25). Précisons la notion d'ancrage identitaire, elle aussi en lien avec l'attachement. L'achat d'une maison peut être vu comme un moyen d'ancrage, par l'investissement (financier, personnel, matériel, temporel) qu'il représente.

Elsa Ramos, dans *L'invention des origines. Sociologie de l'ancrage identitaire,* en donne une définition : *« Les ancrages, qu'ils soient territorialisés ou non, apparaissent comme des soutiens à la cohérence identitaire dans le sens où l'individu fabrique de la continuité dans les séparations, que celles-ci soient d'ordre géographiques, affectives ou temporelles : des pages se tournent »* (Ramos, 2006, p. 51). À l'instar des différentes formes d'attachement, il existe différents types d'ancrage : l'ancrage territorialisé, considéré *« à distance »* (qui peut être la maison de famille dans laquelle l'habitant retourne régulièrement) et l'ancrage matériel (par les objets : Brigitte et Éric se retrouvent dans ce schéma), considéré comme *« à disposition », « à portée de main »* (Ramos, 2006, p. 55). De plus, l'auteur explique que *« nous définissons le lien par deux dimensions*

majeures : celle de la place et celle de la relation » et que *« deux catégories d'attachements ont été dégagées : certains individus ont des ancrages en dur et possèdent aussi des ancrages mobiles ; d'autres, font uniquement état d'ancrages mobiles. La première forme d'attachement est caractérisée par la distance entre le lieu d'ancrage "en dur", qui prend la forme d'une "maison significative", et le lieu de résidence actuel »* (Ramos, 2006, p. 201). Finalement, trois trajectoires existent :

- *« il y a ceux qui savent qu'ils vont lever l'ancre et où ils vont la jeter : ils remettent l'ancre au lieu de départ »,* ce qui correspond à l'« ailleurs significatif » vu comme une seconde forme d'attachement : *« les ancrages sont mobiles »* et sont plus contemporains des lieux où les habitants vivent (Ramos, 2006, p. 202) ;
- *« d'autres sont prêts à lever l'ancre mais ils ne savent pas où ils vont la jeter »* ce qui correspond à l'« ailleurs indéterminé » *;*
- *« d'autres encore l'ont jetée pour l'instant à l'endroit où ils vivent et ils ne savent pas s'ils la lèveront ou non »* ce qui correspond à l'« ici » (Ramos, 2006, p. 203).

La sociologue décline les figures des « enracinés » (type d'ancrage « racinaire »), des « éloignés » et des « détachés ». Nous retrouvons aussi ces trois cas de figure parmi nos enquêtés.

***

Nous avons choisi de développer la notion d'attachement plus amplement, en partie car elle permet de mettre fortement l'accent sur les temporalités : les différentes formes d'attachement aux lieux sont associées au passé, au présent et au futur, comme nous l'avons vu dans le chapitre 7 autour de la notion d'expérience. Les liens affectifs se construisent dans le temps : le lien émotionnel envers un lieu peut durer mais peut aussi varier au cours du temps.

1.2. Entre attachement, détachement, souvenirs et tranches de vie : le portrait de Brigitte et Éric autour de Québec

> *« Les lieux, les objets n'ont pas de sens en eux-mêmes. Ils font sens pour l'individu. Dépositaires de vécu, de relations, de souvenirs, ils sont en cela des supports de l'identité sans lesquels l'individu se sentirait incomplet. Ils occupent une place déterminante dans la construction de l'histoire individuelle comme familiale. » (Ramos, 2006, p. 31)*

Le parcours de Brigitte et Éric est particulièrement éclairant pour montrer des variations concernant les liens aux lieux. Dans une recherche sur Saint-Florent-le-Vieil (commune située entre Nantes et Angers) dans le cadre de la restitution de la recherche « Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement » dirigée par Jérôme Boissonade, L. Devisme fait la *« description de différents liens aux lieux »* : domestique, inspiré, dramatisé, escompté et de commodité (Devisme, 2003). Il explique : *« Initialement partis de l'idée d'une opposition entre culture métropolitaine et culture locale, entre monde domestique et monde extime, entre citadin blasé et autochtone ancré, nous avons déconstruit cette opposition en observant des degrés dans la relation aux lieux. Nous nous sommes ainsi intéressés aux liens aux lieux (ce que nous nommons ici territorialité), une notion faible appelant à des descriptions […] »* (Devisme, 2003, p. 23). Le parcours de Brigitte et Éric est ici décrit à partir de l'entretien mené avec eux de manière à restituer les différentes formes d'attachement aux lieux qu'ils ont pu avoir, et les divers

processus qui les y ont conduits. Notons qu'ils ont un parcours assez singulier par rapport à d'autres habitants interrogés : en effet, ils n'ont pas eu de vie commune en banlieue mais plutôt en ville ou à la campagne et n'ont jamais eu de voiture. Éric a été élevé en banlieue. Ce début de parcours a contribué à la construction de sa réalité et à ses liens aux lieux. Ce « décentrement méthodologique » par rapport à des habitants qui ont toujours vécu en banlieue, permet justement de mieux se recentrer par la suite. Décrire des phénomènes situés dans les « extrêmes » permet de mieux les expliciter, et de les ramener ensuite à des variations plus faibles, des degrés moins forts.

***

Brigitte a 63 ans. Née en France, elle a vécu avec sa famille jusqu'à l'âge de 18 ans dans plusieurs maisons successives avant d'aller faire des études d'arts décoratifs dans une petite ville de 3 000 habitants, durant trois ans ; elle vivait alors seule, ou en colocation à la campagne. Elle a travaillé durant trois ans, en Allemagne puis en Vendée, avant de rejoindre le Québec pour y vivre avec son conjoint québécois rencontré en France.

Éric, son compagnon, a 67 ans. Né à Québec, il passa les trois premières années de sa vie dans la banlieue de Duberger-les-Saules. Puis il grandit dans la banlieue de Sainte-Foy, précisant qu'à l'époque *« on allait ramasser des mûres sur ce boulevard-là, c'était vraiment la campagne, en arrière de chez nous le fermier faisait les foins donc… »* Devenu indépendant, il déménagea ensuite dans des quartiers plus centraux : Montcalm, Saint-Jean-Baptiste ; marié puis divorcé, il resta dans ce quartier. Il partit ensuite en tournée en Europe durant six mois, où il rencontra Brigitte, qui quitta alors la France.

Ils habitèrent quelques temps à Saint-Jean-Baptiste dans un appartement et, deux ans plus tard, ils décidèrent de partir vivre dans une maison *« en pleine campagne »* (à quelques kilomètres du village de Saint-Patrice-de-Beaurivage, qui se trouve à une soixantaine de kilomètres de Québec), souhait qu'ils avaient depuis longtemps. Ils y restèrent 32 ans et y élevèrent leur fille, Alice. Éric explique ses choix en partie par son *« allure »* : à Sainte-Foy, en banlieue donc, ses cheveux longs et sa grande barbe faisaient *« mauvais genre »* ; il se considérait comme *« atypique ».* Il estime qu'il aurait pu rester à Saint-Jean-Baptiste, mais il avait toujours voulu s'installer à la campagne. Éric et Brigitte n'envisageaient pas tenir *« un rôle de fermier »,* mais trouvaient tous deux la campagne belle et tranquille ; en outre, ce lieu était compatible avec leurs emplois : elle travaillait pour des éditeurs et donnait des cours de dessin à domicile ; il faisait de la peinture artistique. Ils ne se sont jamais ennuyés, même s'ils n'avaient pas de voiture et se rendaient peu en ville ; ils lisaient, se faisaient la lecture à voix haute, *« des trucs comme ça »*. Néanmoins, une de leurs conditions, outre le prix d'achat de la maison, était d'être situés à cinq kilomètres maximum d'un village afin de pouvoir s'y rendre à pied, critère qu'ils indiquèrent au courtier qui sut respecter leur demande. La petite maison qu'ils achetèrent se trouvait à 4,7 kilomètres du village de Saint-Patrice-de-Beaurivage, où se trouvait une école, une banque, une clinique médicale, une épicerie et la poste ; l'autobus pour Québec passait encore au moment de leur achat (ce trajet fut supprimé quelques années après leur installation, alors que c'était un de leurs principaux critères : sans ce service, ils n'auraient pas choisi ce lieu d'habitation).

Quelques mois après l'avoir achetée, ils emménagèrent donc dans cette maison qui nécessitait quelques petits travaux ; leur voisin, un *« vieux monsieur »*, cultivateur mais travaillant aussi dans la construction, les aida et Éric apprit beaucoup avec lui. Éric et Brigitte appréciaient la campagne : faire du bruit quand ils le souhaitaient, avoir un *« terrain de jeux immense »*, et même un étang - *« c'était beau ! »* -, leur plaisait. L'esthétique jouait dans leur attachement à ce lieu : le fait d'avoir des *« vues époustouflantes »* sur la campagne contribuait à leur plaisir d'y habiter. Ils menaient une vie simple : ils avaient leur potager, aucune dépense liée à une ou des voitures ; ils faisaient attention financièrement étant donné leurs statuts de travailleurs autonomes qui ne leur apportaient pas de revenus réguliers. Grâce à ce style de vie, ils purent tout de même mettre de côté l'argent qui leur permet aujourd'hui de vivre dans un condo à Limoilou.

Petit à petit, environ trois ans avant le déménagement, la maison de campagne où ils avaient vécu trente ans commença à être source de problèmes, de contraintes, voire d'inquiétude. L'entretien du bâti, notamment de la toiture, fut très pesant pour Éric, et l'absence de transports accabla Brigitte. Elle trouvait de plus en plus contraignant de devoir toujours demander des services à ses voisins qui avaient une voiture ; elle se sentait toujours un peu redevable, même si un système de *« troc »* s'était mis en place et que plusieurs personnes se rendaient à Québec tous les jours (bien que *« les gens qui le faisaient, dans la cinquantaine ils commençaient à chercher du travail dans les endroits autour pour pas traverser le pont »*). Elle ne voulait plus avoir la sensation de déranger ses voisins, notamment lorsqu'elle devait partir tôt pour se rendre dans les écoles où elle faisait des animations, même si *« c'était merveilleux »* tant ils étaient serviables. De plus, après l'arrêt de la desserte par autobus, l'épicerie du village mit la clé sous la porte : ce fut un choc pour eux. Même si leur fille avait déjà quitté de la maison, ils s'étaient interrogés sur la façon dont ils allaient pouvoir faire leurs achats. Toujours s'organiser et avoir des réserves « au cas où » était devenu lourd, même si, encore une fois, une de leurs voisines, très arrangeante, passait les prendre en voiture pour aller faire l'épicerie quand nécessaire - qui plus est, *« elle ne voulait pas perdre sa prof de dessin ! »* Brigitte aurait aimé avoir une voiture mais, financièrement, ils ne pouvaient pas se le permettre. Passer les longs hivers à la campagne commençait aussi à leur peser : ils allaient marcher mais *« on avait l'impression de faire des circuits de Playmobil »* ; les endroits autour de leur maison n'étaient pas aménagés pour pratiquer des sports d'hiver, et déneiger autour de chez eux était très long, ils y passaient plusieurs heures par jour ; au bout de ces trente ans, ils vivaient finalement avec plus de contraintes que de plaisirs.

Ils décidèrent alors d'anticiper et d'acheter un condo non loin du centre-ville de Québec, quelques années avant de vendre cette maison. L'absence d'entretien était le critère principal lors de leurs recherches d'un nouveau logement : ils ne voulaient plus avoir de gazon à tondre ni être contraints à des déneigements interminables sur de grands espaces après les tempêtes de neige. Après avoir trouvé et acheté ce condo à Limoilou, ils le mirent en location car ils ne souhaitaient pas déménager avant qu'Éric ne soit en retraite afin d'avoir une source de revenus assurée (Brigitte donnait des cours de dessin, mais en quittant Saint-Patrice elle risquait de perdre sa clientèle ; se baser uniquement sur sa potentielle nouvelle clientèle pour les revenus était risqué). Ils s'y prirent patiemment, conscients qu'un déménagement prenait beaucoup de temps et d'énergie : après trente ans dans une maison, *« t'en accumules des trucs ! »*. Ils s'étaient

dit que *« vider la maison, chercher un appartement, tout faire ça d'un coup, ça va être beaucoup. Déjà déménager c'était beaucoup… En vieillissant on panique plus vite »*. Savoir en avance où ils iraient après avoir vendu leur maison à la campagne les rassurait. En outre, ils eurent de la chance pour la vente de la maison : elle se fit rapidement, dans des circonstances étranges : un ami de leur voisin les avait appelés dix ans auparavant pour savoir si la maison était à vendre, car il était intéressé ; il avait laissé ses coordonnées *« au cas où »*, Brigitte lui précisant bien que la maison n'était *« vraiment pas »* à vendre. Quand ils se décidèrent dix ans plus tard, ils pensèrent à cet homme, mais ne retrouvèrent pas ses coordonnées. Le lendemain, lui-même les appela afin de savoir s'ils n'avaient pas changé d'avis, alors que ce voisin-ami n'était pas au courant de leur prochain déménagement et qu'ils n'avaient pas encore mis de pancarte… Il vint une semaine après et se déclara prêt à acheter immédiatement leur maison pour en faire une résidence secondaire. Tout s'était alors enchaîné simplement : cela avait contribué à réduire les angoisses et les démarches administratives.

Ils sont donc ravis d'avoir habité en campagne, expérience qu'ils ont *« adorée »*, mais considèrent qu'il faut savoir en changer. Malgré tout, ils ont été surpris de ne pas avoir eu plus de mal à quitter leur maison ; *« on aurait dit que notre temps était fait »*. Pourtant, ils y ont passé énormément de temps puisqu'ils travaillaient aussi à domicile : dans cette situation, *« faut qu'on aime l'endroit où on vit ! »* ; ils ont vraiment aimé y habiter *« tout le temps qu'on est resté »*. Ils ont aussi eu la chance d'avoir l'envie de changement au même moment. Ils savaient qu'ils allaient devoir déménager un jour par rapport à cet entretien très prenant et ce manque de services de proximité. Néanmoins, Brigitte trouva difficile de quitter ce lieu, au niveau de l'espace, à la fois extérieur et intérieur. Elle eut aussi un temps d'adaptation au nouveau condo, perturbée d'entendre *« des inconnus qui marchent au-dessus »*. Pour Éric, ce ne furent pas les bruits de l'immeuble mais ceux de l'extérieur et la pollution sonore de la ville qui le dérangèrent le plus.

Ils sont étonnés eux-mêmes de la manière dont ils ont géré la transition. Brigitte pense que c'est parce que *« l'essentiel de [leur] vie reste la même »* ; Éric précise qu'ils continuent de créer des choses, ce qui les a toujours animés (couture, peinture…), et cela fait qu'ils ne s'ennuient jamais, nulle part. De plus, ils savent qu'ils pourront louer une petite maison à la campagne pendant une semaine s'ils le souhaitent. Dans le condo actuel, Brigitte estime qu'il manque une pièce, mais ils ont fait le choix d'avoir un logement un peu moins grand et d'être bien situés. En effet, ils se trouvent à 25 minutes maximum à pied de divers lieux qu'ils apprécient : rivière Saint-Charles, parc, port, haute ville, Vieux-Québec, centres d'achats, piscine… Ils profitent des promenades en ville, du musée et des expositions - même si culturellement, ils préfèrent largement Montréal -, mais peu des bars et des cafés. Ils se sont donc assez vite réhabitués à vivre ici, notamment grâce aux nombreux services. Ils savaient ce qu'ils voulaient, même si *« c'est sûr ça fait quelque chose de quitter un endroit comme ça mais de toute façon on avait choisi de déménager, ça sert à rien de regarder en arrière ».* Ils se sont interrogés, Éric s'est fait cette réflexion : *« En plus t'as plus d'enfance chez toi… Tu te dis "mais pourquoi je suis là ?" C'est comme quelqu'un qui a une belle maison, 8 pièces, 2 salles de bains, il a une famille, puis les enfants partent, à un moment donné tu dis "oui mais pourquoi j'entretiens comme ça ?" Faut penser logiquement. Faut vraiment sortir de "c'est ma maisooooooon" faut que t'arrêtes de dire ça »*. Brigitte précise qu'il faut avoir du recul,

prendre les devants, se prendre en main et ne pas regretter. Elle estime aussi qu'il faut être réaliste ; on ne peut pas toujours réaliser son rêve et il faut se satisfaire de ce qu'on est capable d'avoir. Éric considère que beaucoup de personnes ont souvent l'envie d'avoir mais une fois qu'ils ont, ils s'y habituent et ne l'apprécient plus à sa juste valeur. Finalement, ils ont fait l'effort de laisser un peu de côté la dimension affective de la maison. Même si la campagne leur manque de temps en temps, ce n'est pas au point de regretter d'être ici. Le fait de réussir à recréer l'ambiance qu'ils avaient dans leur maison précédente, avec de nombreux livres et peintures, les a aussi aidés. Au début, ils se sont dit *« c'est petit, faisons un espace Zen, on peint tout en blanc et on met rien, mais c'est impossible de rien mettre »*. Ils sont très attachés à leurs objets : Éric évoque par exemple une petite peinture que Brigitte lui avait faite, qu'il a remis à côté de son lit dans le condo. En effet, le plus pénible pour eux lors du déménagement, encore plus que de quitter la maison en elle-même, a été de faire le tri dans leurs affaires, notamment dans les innombrables livres qu'ils possèdent - très symboliques pour eux, et pour leurs amis qui les caractérisent par cette particularité dans une société où la télévision prend parfois le dessus - ; ils ont dû se débarrasser de *« la moitié des choses »* par manque de place dans le condo. Ils se sont réconfortés en photographiant tous les petits objets auxquels ils étaient attachés (des bricolages d'enfants notamment) mais qu'ils ont décidé de ne pas conserver ; ainsi, même s'ils ne les ont encore jamais regardées, ils savent que les photos existent.

Finalement, même si elle ne venait plus très souvent, leur fille Alice est celle qui a eu le plus gros choc lorsqu'ils ont vendu leur maison en campagne, qui était sa maison d'enfance. Elle eut l'impression qu'elle n'avait plus de maison, elle qui en avait assez d'être en appartement ; elle vit aujourd'hui dans un bungalow en banlieue de Charlesbourg avec sa fille et son conjoint, mettant en avant sa vie de famille plus que sa vie professionnelle. Éric et Brigitte sont fiers des valeurs qu'ils lui ont inculquées. Ils sont contents de profiter de son terrain et d'un peu de verdure lorsqu'ils lui rendent visite ; ils l'aident à s'occuper des fleurs, de l'entretien du terrain qui paraît « tout petit » à Brigitte. Même s'ils pensent qu'elle est très près des voisins, ils savent que cette maison lui correspond ; elle n'a pas un emprunt financier trop lourd et a malgré tout une maison, ce qui semble aussi plus logique à ses parents, notamment à son père, qui conçoit avec difficulté qu'on puisse avoir une très belle maison mais en travaillant tout le temps pour la payer et donc en profiter très peu. Éric s'est construit en contre-modèle de son père, qui vivait en banlieue, quelque peu dans ce schéma : *« Crisse[341] ! Pourquoi t'es pas heureux chez toi, c'est là que tu te trouves être le mieux finalement ».* Lors des interrogations autour du déménagement, ils étaient tous les deux sûrs de ne pas vouloir aller en banlieue. Éric considère que c'est ennuyant, *« cafardeux »*, *« y'a rien qui se passe »*. Il souligne *« on a un peu les mêmes goûts là-dessus, nous on n'aime pas la banlieue. Parce que la banlieue encore une fois si t'as pas de voiture… T'as tous les désavantages de la ville sans avoir les avantages de la campagne. T'es pas tranquille ! T'es tout le temps…. Un peu comme si t'étais en ville. »* Il aime malgré tout l'esthétique des banlieues qu'il compare à des peintures de Magritte : de grands espaces vides. Mais il préfère ses balades nocturnes en ville où il y a encore du monde même tard le soir, contrairement à la banlieue où *« à cette heure-là c'est fermé partout, y'a rien »*. Pour Brigitte, le critère principal étant les

[341] Juron québécois qui permet d'exprimer une émotion forte (colère, étonnement…).

transports, elle ne voulait pas se retrouver dans un entre-deux avec des bus qui passent de manière irrégulière. Ils associent la banlieue à un lieu avec de l'espace, qui peut être intéressant pour des personnes ayant une famille, permettant d'avoir un petit terrain, mais avec une absence de proximité aux services si on n'a pas d'automobile. Brigitte associe la campagne à l'espace de la tranquillité et la ville à la proximité des services et à une certaine vie qui empêche d'être solitaire. Pourtant, ils connaissent peu leurs voisins ici.

Brigitte insiste en disant qu'en quittant la France pour venir vivre à Québec, elle voulait aussi absolument pouvoir y retourner régulièrement, *« c'était dans mon contrat de mariage ! (Rires) »*. De fait, elle s'y rend tous les ans ; au début de sa relation avec Éric, elle ne voulait pas spécialement se fixer au Québec. Elle a même voulu revenir en France, mais financièrement et professionnellement ce n'était pas possible : au Québec, elle a trouver facilement des élèves à qui donner des cours de dessin, sans *« papier d'enseignant »*. Elle pu trouve qu'il est plus facile de s'en sortir financièrement au Québec qu'en France. Malgré tout elle reste attachée à la France et son retour annuel lui permet de garder ses liens.

***

Par le biais de ce portrait, nous avons donc vu que la notion d'attachement est complexe et mobilise plusieurs autres phénomènes : une appropriation des lieux, des souvenirs, un éventuel détachement - voire du rejet dans le cas de certains habitants - pour passer d'un lieu à un autre, etc. Mais, finalement, plus que de détachement nous pourrions parler de bons ou mauvais attachements, comme le précise Bruno Latour : *« S'il ne s'agit plus d'opposer attachement et détachement, mais les bons et les mauvais attachements, il n'y a qu'un seul moyen pour décider de la qualité de ces liaisons : s'enquérir de ce qu'ils sont, de ce qu'ils font, apprendre à être affecté par eux »* (Latour, 2000, p. 192). Brigitte et Éric incarnent bien le fait d'être attachés de diverses manières aux lieux, d'être « affectés par eux », et simultanément de savoir être « raisonnables », de faire la balance entre les affects et les aspects pratiques, entre les côtés objectifs et subjectifs. Ces préférences, choix, désirs, exigences sont associés à des phases de vie. Ils sont partis sereinement de leur maison, comme s'ils en avaient fait le « deuil » avant même de la quitter, ayant déjà engagé le processus mental. Cela ne s'est pas fait de manière indifférente, mais progressive, ce qui a permis de mieux le supporter. Nous voyons donc différents types d'attachement (aux voisins et amis, à la maison, aux choses et aux objets, aux paysages de la campagne…). Insistons aussi sur le fait que les rapports aux lieux et les formes d'attachement changent et évoluent dans le temps, au gré des habitants : ils ne restent pas toujours attachés aux mêmes lieux, et peuvent aussi s'en détacher ou encore apprendre à s'attacher même s'ils ne l'étaient pas au début (nous verrons ce cas de figure avec l'exemple de Bruno un peu plus loin).

Voyons alors plus en détail les questions d'attachement auprès d'autres habitants rencontrés au fil de l'enquête.

1.3. L'attachement et ses différents processus et formes chez les habitants autour de Brest et Québec

« À chaque individu est attaché un ensemble de lieux : son lieu de naissance, les lieux d'origine de sa famille, les lieux dans lesquels il a vécu successivement, les lieux qu'il

fréquente ou qu'il a fréquentés, les lieux de vie de ses proches, mais aussi des lieux plus imaginaires ou projetés comme les lieux de vie souhaités ou de projets éventuels. » (Guérin-Pace, 2006, p. 299).

Une notion complexe pour les habitants qui parlent de l'attachement ou non aux lieux, aux choses, aux personnes

Tout d'abord, certains échanges avec les habitants montrent la difficulté à concevoir l'attachement et les lieux : voyons comment cela se traduit dans les entretiens. Albert, 62 ans, ne parvient pas immédiatement à répondre à ma question. Il me demande *« dans quel cadre ? »* après m'avoir raconté son parcours résidentiel, ce qui montre que les différentes dimensions et la complexité des liens aux lieux sont bien présentes :

> « - Et dans les différents lieux *[de ce parcours résidentiel]*, est-ce qu'il y en a qui ont été plus… qui t'ont plus marqué que d'autres ?
> *A : Depuis que je suis…*
> - Enfant même. Plus marqués, positivement ou négativement.
> *A : Ça dépend dans quel cadre ?*
> - Plus au niveau du logement en lui-même mais aussi peut-être du quartier, ou de l'environnement…
> *A : Ben après c'est des âges différents avec des périodes… Donc c'est vrai que c'est… Le souvenir le plus marquant pour moi c'est celui de Nîmes où j'ai passé… Ben l'adolescence, de 10 à 14 ans, parce qu'il y a plein de choses qui (rires) qui gravitent autour de l'adolescence, de copains, copines, tout ça. Quand on est plus jeune on oublie facilement, je me rappelle pas des copains que j'avais avant… je m'en rappelle pas hein ! Par contre ceux de Nîmes ceux-là je m'en rappelle bien. L'appartement on s'en rappelle bien aussi, puisque c'était un dernier étage, donc 4e étage surélevé sans ascenseur. Donc on était sollicité pour les allers retours souvent en tant qu'enfant. Monter les courses, aller chercher les trucs à la cave…* […]
> - Et du coup de revenir ici après Nîmes ?
> *A : Comment ça s'est passé ? À cause du climat (rires) ? Non ben le climat, non je sais pas j'ai pas de mauvais souvenirs… Bon peut-être… Et puis nous on se retrouvait en bande ici donc c'était… À cet âge-là… Moi je travaillais l'été aussi déjà. À partir de 14 ans finalement. Ouais. Donc j'avais commencé par les pommes de terre, après c'était les légumes. Donc j'ai toujours travaillé au moins un mois l'été. […] ici aussi c'est la maison c'était chez mes parents quoi donc il y a plein de souvenirs aussi puisque ben c'était… Adolescence et puis voilà toute ma vie qui s'est construite après elle démarre de là finalement ! Les rencontres, les amis, qui sont toujours les mêmes, ainsi de suite donc c'est vrai que là c'est… Mais que ça ait été en maison ou en appartement… Quoique, ça aurait été différent ! Il y a quand même un intérêt, en maison, puisque… À l'époque y'avait des booms, on faisait des choses comme ça, et donc on se recevait un peu chez les copains, qui avaient… dans le garage de l'un l'autre, donc y'a quelque chose qui amenait ce lien peut être un peu plus fort, cette possibilité au moins de liens, que si on avait un appartement on pouvait pas. »*

Après ce petit temps de flottement dû à ma question, on voit qu'il associe essentiellement les souvenirs des lieux aux liens sociaux qui ont pu s'y créer, davantage qu'à leur disposition physique, à leur morphologie ou aux ambiances qu'ils engendrent. Ce sont ses relations amicales, peut-être amoureuses de l'époque de son adolescence, qui l'ont marqué. Pour lui, elles étaient

aussi favorisées par les maisons qui permettaient de recevoir du monde plus facilement qu'un appartement et donc de créer des liens d'amitié.

Autre quiproquo avec Monique, 54 ans : je lui demande quels sont les lieux marquants dans son parcours résidentiel ; elle me répond alors par un souvenir symbolique d'une tragédie familiale autour de sa maison actuelle, à laquelle elle est très attachée. Pendant les échanges, elle reste focalisée cette dernière, alors que je souhaitais au départ l'interroger sur tous les lieux de son parcours résidentiel pour qu'elle dresse un tableau de ce qui avaient été plus ou moins marquants, afin de comprendre les différents liens qui s'y étaient noués :

> « - Et… et dans ces lieux-là [du parcours résidentiel] est-ce qu'il y en a qui ont été plus marquants que d'autres, que ce soit positivement ou négativement ? Je sais pas, des lieux marquants…
> *M : Euh… si, il y a des choses qui… qui marquent quand même ! Parce que… donc cette maison… (pause) moi je travaillais sur le secteur, donc cette maison je la voyais en vente, j'ai soigné des gens ici d'ailleurs, ouais, des propriétaires de cette maison, et puis… On habitait juste en bas, et puis la dame qui habitait derrière était un peu commère là, et puis… Très gentille, et puis elle m'avait à la bonne, et elle me dit "il faut que tu viennes boire un café pour fêter la naissance de mon petit-fils", donc je suis allée boire un café, et là y'avait l'héritière de cette maison-ci… Il y avait trois enfants. Elle disait à la voisine : "l'ancien maire avait fait une proposition pour acheter ici et il avait mis à l'époque 35M dans le tout", c'est-à-dire dans le bâtiment là et dans la maison, et donc 35M dans le tout alors qu'à l'époque c'était encore 42. Et il avait fait une proposition à 35, et puis elle avait dit, "je vendrai peut-être pas plus cher que… on vendra peut-être pas plus cher que ça mais sûrement pas à celui-là !" (Tape des mains) et moi j'étais présente, tu comprends ! (J'acquiesce) Donc ben aussitôt dit, aussitôt fait, donc ça ça devait être en avril, donc mes parents étaient en vacances, c'est vrai que pour des achats comme ça quand on est jeune… Et donc j'avais demandé à la voisine, "il y a pas moyen de visiter la maison ?", et donc on avait les clés. On a visité un 1er mai, avec ma sœur, et donc nous on a vu le potentiel qu'il y avait dans cette maison quand même, et… du coup on a fait une proposition à 37M, elle fait (grogne) bon ! Alors on a monté jusqu'à 38M, qui était une affaire en or, et du coup on l'a eu. Et donc, on l'a visité le 1er mai avec ma sœur, qui était la marraine de ma fille, et qui est décédée le 29. Mai.*
> - Anh ! Ah oui… (soupir)
> *M : Tu vois ! Donc il y a des choses comme ça qui… Mais bon en même temps avec le recul tu te dis, ah, elle a vu. Hein ! Elle a approuvé, elle a vu ! (Rit) Et donc après effectivement mes parents ont investi beaucoup les lieux pour rénover parce qu'ils avaient besoin de… (mouvement de mains) Tu vois ! Donc après…*
> - Ah oui ça correspondait à ce moment-là…
> *M : Voilà. Enfin pas les six premiers mois parce qu'on n'était pas encore propriétaire… Ben si puisqu'on était propriétaire en juillet. On a visité en mai on était propriétaire, donc de suite ils se sont accrochés là-dedans et puis… Entre ma fille qui était bébé et donc la maison à rénover… […]. Ça c'est des événements qui marquent quand même la maison tu vois ! (Pause) »*

Face à mes relances, bien que toujours focalisée sur sa maison, elle fera finalement allusion aux autres maisons dans lesquelles elle a vécu. Elle n'avait pas ressenti de liens aussi forts, au vu des situations et des âges :

« - Oui voilà et les autres lieux y'avait rien de… Voilà pas un lieu génial ou un autre au contraire horrible ?
M : Ah non ! Non non c'est une maison qui… qui fait figure de maison de famille quand même tu vois ! Que moi j'ai jamais eu si tu veux puisque j'ai fait trois ans ici donc chez mes grands-parents, après on… jusqu'à 18 ans j'étais dans… la maison mais qui servait de magasin enfin lieu travail donc c'était différent, après dans l'autre maison de 18 à… enfin tu vois à mon âge adulte je me suis pas investie dans la maison non plus, et donc contrairement à mes enfants, qui pour eux c'est leur maison ! Tu vois ! Ils ont grandi, il y a pas eu d'étapes de déménagement ou de…
- Oui c'était la vraie maison…
M : Voilà, c'est la maison mère. Hmmm, ouais ouais. »

Précisons aussi que les formes d'attachement aux lieux sont diverses selon les habitants, et parfois au sein d'un couple. Des divergences peuvent se manifester ; c'est le cas pour Sylvie et Jean-Claude : elle dit bien ne pas être *« attachée aux cailloux »* et précise que *« J.-C. c'est le breton pure souche ! »*, sous-entendu ici, comme lui-même l'admet, que *« les Bretons sont attachés à ça [la propriété] aussi ».* Et d'affirmer : *« moi je suis attaché [à la maison] »*. Sylvie, en revanche, semble être plus attachée à la famille qui se trouve dans la région qu'à l'idée de propriété ou à la maison au sens matériel et symbolique.

Les exemples d'Albert, Monique, Sylvie et Jean-Claude permettent donc de montrer que les habitants ne s'identifient pas à une seule dimension de l'attachement mais bien à plusieurs, qui diffèrent selon le temps passé dans le lieu, l'âge et la période de la vie (enfance, adolescence, premier investissement), les événements qui surgissent dans le parcours, les relations amicales nouées dans ces lieux, le poids des souvenirs, mais aussi les origines.

Les « originaires », les « ancrés » : du lieu de naissance au lieu de vie actuel

Des auteurs ayant travaillé sur les attachements dans différents lieux (maison, quartier, ville) et plus particulièrement sur l'attachement au quartier de travail précisent que *« le développement de l'attachement se fait de manière inégale, bien que présent, selon le lieu en question. L'attachement est susceptible de se développer dans n'importe quel lieu pour peu qu'il soit doté d'un nombre suffisant de caractéristiques qui permettent son développement »* (Grillon et al., 2009). Les parcours résidentiels développés dans le chapitre 6 ont illustré ces différentes formes d'attachement à des lieux distincts, et les divers processus qui les accompagnent. Notons aussi qu'analyser la perception du *périurbain* par des gens nés dans une commune *périurbaine* et par des personnes y étant arrivées après avoir toujours vécu en pleine ville ou en pleine campagne est intéressant. L'attachement au lieu peut être plus ou moins fort et tardif.

Certains habitants sont attachés à un lieu car ils en sont originaires. Patrick s'interrogera même : *« Mais l'origine des gens ce serait pas même le critère numéro 1 pour leur choix ? »*. Il a toujours voulu vivre tout près de sa commune d'origine. Ce sentiment d'attachement au lieu d'origine[342]

[342] Lieu d'origine, qui peut être compris selon les habitants comme le lieu de naissance, la commune où l'on a vécu lors de son enfance, où une zone géographique plus étendue, qui reste les alentours de l'un de ces deux lieux. Nous pouvons nous référer à l'article « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires » qui permet notamment d'expliquer que le lieu d'origine peut être une commune, une région, voire un pays (Guérin-Pace, 2006) et le travail d'Elsa Ramos qui parle « d'invention des origines » (Ramos, 2006).

peut perdurer, notamment si l'habitant a encore des liens quotidiens ou symboliques avec ces lieux, ou s'effacer, si d'autres lieux viennent progressivement prendre plus de « place » temporelle ou symbolique pour les habitants.

Malgré tout, certains éprouvent des difficultés à expliquer pourquoi ils se plaisaient ou non dans un lieu. Prenons l'exemple de Jeanne qui a vécu à Saint-Renan en location il y a de nombreuses années, en famille, et réside maintenant à Plouguerneau : *« J'aimais beaucoup Saint-Renan. Je sais pas pourquoi. […] J'aimais beaucoup, oui, je sais pas j'étais bien, on était bien là-bas. »* Elle n'arrive pas à expliquer pourquoi, mais sait dire que ce lieu lui plaisait. Maintenant, elle se sent attachée à Plouguerneau, à ces lieux qu'elle nomme *« mon petit coin »*. Elle considère qu'elle habite à la campagne : *« Oui parce qu'on est quand même en pleine campagne hein ! Et pas loin de la mer quand même. »*

L'attachement se traduit parfois par la reconnaissance d'une identité d'origine, comme semble l'exposer Jason :

> « - Si tu peux me donner un peu toi ce que ça t'évoque ou… à quoi ça te fait penser quand on parle de ville, banlieue et puis campagne.
> *J : Ben c'est sûr que moi j'm'identifie à banlieue pour juste parce que je suis là en ce moment-là, parce que j'ai comme un peu… Je l'ai eu relativement facile puis j'avais comme l'impression que j'allais re-finir en banlieue, donc c'est comme un peu… Le chemin… Le chemin de moindre effort là dans l'fond là, on est né dans une famille de classe moyenne, en banlieue, puis… ça a été toujours ça un peu mon mindset ! J'ai beaucoup… vraiment beaucoup aimé les deux années que j'ai faites à Sainte-Foy puis en ville, mais comme je disais tantôt j'associe pas ça vraiment à un contexte d'élever une famille vraiment… Je me serai plus vu… célibataire ou en couple seulement, rester en ville parce que j'ai vraiment beaucoup aimé ça. Je sais pas comment les gens font, personnellement sans les juger, je les trouve bons là mais t'sais élever des enfants dans des appartements qui sont… dans des rues qui sont passantes… […] Mais je me rends compte aussi t'sais ma génération là des banlieusards qui retournent en banlieue y'en a pas vraiment beaucoup là (rires) J'ai pas vraiment beaucoup d'amis proches qui ont décidé de s'acheter une petite maison en banlieue, quoique là je parle pour moi, puis je fais rien que penser aux amis de Cynthia, puis c'est pas mal tout leur pattern qui font, faque c'est peut-être juste une question de quelle tranche un peu de la société ! (Pause) C'est ça là. Elle a beaucoup d'amis qui sont professeurs, des choses comme ça, professeurs au primaire, fait que peut-être un peu plus centrés famille, puis qui veulent avoir des enfants… »*

Une identification à la banlieue donc, liée à sa vie de famille, mais aussi une identification au Québec. Jason se sent Québécois et en ressent de la fierté, il est attaché à cette région et à ses origines :

> « - Et est-ce que toi tu te sens au niveau de ton identité un peu, tu te sens vraiment québécois du coup ?
> *J : Oui oui !*
> - Parce que même si t'habitais pas dans le centre de Québec t'as toujours vécu finalement…

> *J : Québécois dans le sens ville de Québec là ? Je me sens très québécois provincial là en fait là. Je me sens très province de Québec là. J'ai… Longtemps, je me suis longtemps dit que l'herbe était plus belle ailleurs mais je me suis éventuellement rendu compte que t'sais on avait notre identité, c'était l'fun, puis tout ça là, sans tomber dans le débat identitaire plate[343] là, qu'il y a autour, juste… Je suis fier de la façon que j'parle, je suis fier de t'sais… Des différences qu'on a avec le reste de l'Amérique du Nord, avec toutes les… T'sais le système de santé gratuit, le système d'éducation… Ok il est pas parfait mais au moins il est accessible puis… Je pense qu'on a des bonnes réalisations ici que… Qui font que je suis content d'être là. Puis même la ville oui effectivement là au début j'aurais peut-être voulu mettons aller à Montréal parce que je trippais robotique puis je trouvais que toutes les compagnies de robotique étaient là-bas, et finalement je me suis moi-même prouvé que j'avais tort parce que j'ai probablement pris… J'ai probablement trouvé direct en sortant de l'Université, la job que j'avais moins de chance de trouver à mon avis là [à Québec] ! »*

Gaëlle justifie le parcours résidentiel de ses parents par leurs origines. Elle précisera un peu plus tard qu'ils ne sont pas de Lanildut (là où ils habitent actuellement) mais *« du coin »*. En fait, natifs de Brest, ils sont partis vivre à Lyon pour le travail, et elle y est née. Préciser le lieu de naissance de ses parents permet de rester dans l'identification de la personne qui peut se renforcer ou s'effacer progressivement selon les liens aux lieux entretenus : *« Du coup déjà je suis née sur Lyon, voilà… Mes parents ont bossé par là-bas donc… Ils sont originaires d'ici de toute façon à la base. Après du coup eux ils ont déménagé, j'étais toute petite, sur Poitiers. Voilà, on n'est pas resté non plus super longtemps. Et après on est revenu ici, donc j'ai été un petit moment sur Locmaria-Plouzané. Et après en fait pour le CP je suis arrivée sur Brélès. »* Elle est attachée aux lieux où elle a grandi, Brélès, et non pas à son lieu de naissance ou aux lieux où elle a passé les premières années de sa vie (Lyon puis Poitiers).

Samuel évoque le fait que sa femme ne voudrait pas habiter en ville, et qu'elle voudrait même dans l'idéal vivre près de la mer. Elle est originaire de Cancale[344]. Il me précise : *« De la campagne, pas de la ville »* comme si cela justifiait ses préférences et son attachement à ce type de lieux.

Dans les pratiques quotidiennes, certains choix peuvent aussi être faits en fonction de son sentiment vis-à-vis de ses origines, ici à une échelle plus locale. En effet, Raphaël m'explique : *« Et moi mes parents ils m'avaient amené à l'école à Saint-Divy parce qu'eux étaient originaires de Saint-Divy. C'est pour ça en fait. Eux se sentaient plus de Saint-Divy que Saint-Thonan. »*

Annie justifie aussi de cette manière ses relations sociales, comme si le fait d'être originaire d'un lieu fait qu'on y connait forcément du monde :

> « - Et… oui du coup à propos de vos amis et tout ça, est-ce que quand vous êtes arrivés ici vous connaissiez déjà du monde déjà ?
> *A : Oui parce que moi je suis originaire d'ici. »*

Tout comme Gaëlle (*« Petite j'ai toujours été au bord de la mer aussi »*), Carole explique que ses origines et habitudes l'ont attachée à la mer :

[343] Ennuyant, décevant, dommage
[344] Commune littorale de 5000 habitants environ, située en Bretagne, près de Saint-Malo.

« - Et est-ce que pour toi… tu pourrais pas vivre dans un endroit exactement comme Plouarzel si y'avait pas la mer ?
C : Ah ouais… (réfléchit) Ou alors faudrait… Qu'il y ait autre chose de très attractif… Oh non… La montagne non… Je suis plus mer. La montagne c'est pour l'été une semaine, c'est tout. […] Et ***je pense qu'on a été baigné là-dedans****. Et que… Bah là tu vois [cite une de ses amies], je prends son exemple, qui est très citadine, qui est très théâtre, boutiques… C'est elle quoi. Et pourtant on a eu exactement la même éducation et… moi bah non, moi c'est le* ***bernique au rocher et je suis… Je suis dans la mer quoi****. »*

Christophe et Agnès, également *« amoureux de la mer »*, évoquent leurs rapports à leurs régions d'origine, la Normandie et la Bretagne :

« - Et par rapport à ça, à l'attachement du coup à la Bretagne vraiment, est-ce que c'est lié aussi à la famille, ou est-ce que c'est vraiment la région en elle-même aussi en fait ?
A : Alors moi, personnellement j'ai toutes ***mes racines*** *ici, euh je me vois pas aller vivre, même si c'est près de la mer, euh (soupir) je sais pas où moi, Bordeaux ou… Non, moi c'est vraiment ici parce que, voilà, c'est… Ouais !*
C : Une Bretonne quoi ! (rires)
- Ouais c'est et pour la famille, et pour la région !
C : Les racines !
A : Ouais moi je trouve qu'il y a pas une plus belle région que la Bretagne. À part la Corse !
C : Normandie très bien aussi tu sais ! (Agnès rit) […]
*A : Ah oui le Cotentin toi tu dis ! Ah oui c'est très joli aussi oui ! Hmm. Ouais. Ça à la limite oui, pourquoi pas. Mais… Euh voilà après y'a l'****attachemen****t, ouais.*
C : Ah oui, oui je pense hein. Sa mère est de Brélès et son père de Ploumoguer alors… On est entre les deux ! Et ils habitent Guilers donc… (rires)
A : Ouais non je pourrais pas… Je pourrais pas non. Et puis…
C : Ailleurs.
A : être loin. »

Agnès insiste donc à la fois sur son attachement à la Bretagne - voire aux communes citées - dû à ses racines, ses origines, en plus de la région en elle-même et de ses ambiances. Déjà en début d'entretien ils l'évoquaient :

« C : Non non, c'était quand même dans la région puisqu'on travaillait ici donc on… On était revenu ici. Enfin on était revenu… TU étais revenue ici.
A : Enfin moi je… je voulais ne pas quitter la Bretagne. Ne pas quitter… mon coin.
C : Moi j'ai été… kidnappé.
A : Ouais ! Je me voyais pas vivre en Normandie. »

Christophe, en tant que « déraciné », explique que malgré son attachement très fort à la région, il ne se considère pas breton :

« C : Et puis moi j'ai pas eu le choix, j'ai été kidnappé. (Rires des deux)
- Et finalement, ça va ? (Rires)
C : (rires) ça va ouais ! (Rires)
A : (rires) ouais.

C : Après maintenant je me dis que retourner chez moi, faudrait vraiment que je trouve le coin hein ! Parce que je pense que la mentalité du… Maintenant de là-bas j'aurais du mal je pense. Ouais. (Pause) Faudrait vraiment que je trouve le coin quoi ! Je sais pas où. (Soupir)
- Un Breton de cœur ?
A : Ouais ! (Sourire, pause)
C : Je me dis pas Breton par contre. Non. J'ai pas d'animosité envers les Bretons hein, mais… je me dis pas Breton. (Pause) »

On échange alors plus particulièrement sur ce sentiment d'origine, mais aussi d'appartenance non seulement à la Bretagne, mais aussi à la campagne :

« - Et justement ça quand vous devez expliquer à des gens qui sont je sais pas qui sont de Paris, ou de Marseille ou… où est ce que vous habitez, comment est-ce que vous expliquez, qu'est-ce que vous dites en premier ?
C : Ben Brest quoi ! (rires)
A : De Brest ! On habite à Brest ! En face d'Ouessant.
C : Et… quand on leur demande… Quand ils nous demandent… « C'est loin ! » Ah ben oui mais nous on habite… Enfin, tu vois Brest, et ben nous c'est encore plus loin !
A : Ouais !
- Vous dites pas Bretagne ? En général vous dites tout de suite Brest ?
A : Brest. Oui je pense que…
C : Oui, oui oui, parce que les gens savent où c'est ouais (pause) Par contre quand on se balade, les Bretons forcément tout de suite ! Hein ! (regarde Anne, cherche son appui) Ça se regroupe !
A : Ah oui bien oui ! On était dans les Pyrénées… aaah vous êtes bretons, je suis de Rennes nianiania ! (Rires de C. et A.)
- Oui souvent c'est vrai que ça… Y'a un truc particulier avec les Bretons !
A : (grand sourire) Hein ! C'est fou hein ! On aime bien se retrouver les Bretons là…
- Oui c'est revendiqué à chaque fois…
A : Ouais, c'est vrai, je sais pas pourquoi !
C : Ben c'est sympa !
A : Oui, c'est sympa ! […] Ouais ***il y a une appartenance.***
C : Oui il y a une identité très importante aussi, c'est ça qui est bien aussi… (longue pause) C'est ça qui est important aussi en campagne. C'est que dans la campagne t'as plus d'identité que dans la ville ! Le problème de la ville c'est ça c'est… C'est… C'est pas le mélange qui est gênant, c'est que c'est la perte d'identité ! Tu peux avoir des gens qui viennent de partout, mais il y a pas d'identité. »

Agnès, qui semble donc attachée aux lieux où elle a grandi, qui coïncident avec ses origines, et aux lieux où elle habite, qu'elle pratique au quotidien, a la volonté de rester habiter à Plouarzel, ce qu'ils ont choisi de faire comme décrit au chapitre 6. En effet, se développe *« un lien affectif positif entre un individu et un lieu, la principale caractéristique de celui-ci étant la tendance qu'a l'individu à vouloir maintenir proche de lui cet endroit »* (Hidalgo et Hernández, 2001). Contrairement à Christophe, à qui j'avais posé la question en pensant à Gildas qui estime être un Breton de cœur, ce qui montre immédiatement le côté affectif et subjectif caractéristique de l'attachement aux lieux. Il s'identifie à son lieu actuel de résidence, dans lequel il semble s'être ancré, enraciné, de manière progressive ; il ne me reparlera même plus de son enfance dans les

environs de Grenoble à ce moment de l'entretien (vers la fin). En plus de ce côté subjectif, il énumère des points concrets qui participent de son attachement, à savoir la qualité de vie et un littoral adapté à sa vie de famille :

> « - Et au niveau de l'appartenance du coup au territoire, parce que vous êtes pas originaire d'ici mais finalement vous êtes depuis longtemps ici, du coup comment vous considérez ça votre rapport à la région ?
> *G : Ben… nous on… avec Madame c'est pareil, on est des sortes de* ***Bretons de cœur*** *quoi ! C'est… On a décidé de s'installer ici… Et je me vois bien descendre un petit peu dans le département pour aller un peu plus bas pour chercher un peu plus de soleil et d'eau chaude, mais de là à descendre jusqu'à Biarritz non. Voilà. Non le… je préfère faire une petite croix sur la météo et augmenter la vie tranquille. Je préfère cette relation-là. Parce que bon on a vécu à Bordeaux, et la ville est très sympa pour des étudiants, mais… on… il fait très chaud l'été, c'est noir de monde, la plage il faut une heure et demie de voiture pour y aller même s'il y a que 50 kilomètres même pas même pas… y'a moins de 50 km mais… mais parce que tout le monde y va et que ben il y a une seule route pour y aller donc…. Moi prendre la voiture et être dans les bouchons pour aller à la plage le dimanche… Paris-Deauville là non c'est pas mon trip. […] donc ouais la croix sur un peu de confort météo mais pour avoir voilà… moi c'est pas que j'aime pas qu'il y ait du monde sur la plage mais que mes enfants puissent courir sans que… Ils soient coincés c'est bien ! Les grandes plages bretonnes là c'est sympa. »*

Régine et Patrick laissent paraître un attachement non pas à la région, mais à une commune, notamment de manière esthétique :

> « - À la question "où vous habitez ?" vous répondez quoi ?
> *P : moi je dirai au Folgoët. Toujours.*
> *R : ah oui moi aussi.*
> *P : après le Folgoët ça dépend du ressenti. Entre si c'est un Parisien… ou quelqu'un qui connaît un peu…*
> *R : Sinon je dirai "à 30 kilomètres au nord de Brest".*
> *[…]*
> *R : Et après on affine. Ça s'appelle Le Folgoët, il y a une jolie basilique, qui est sur les guides ! (Rires) »*

Les propos de Régine glissent vers l'attachement à la maison et au jardin, avec la notion d'éventuel héritage par rapport à une discussion avec leur fils qui a grandi dans cette maison :

> *« R : Antoine il est marrant, il aime bien le jardin aussi, du coup il dit que quand on sera plus là, il veut hériter du jardin (rires) ».*

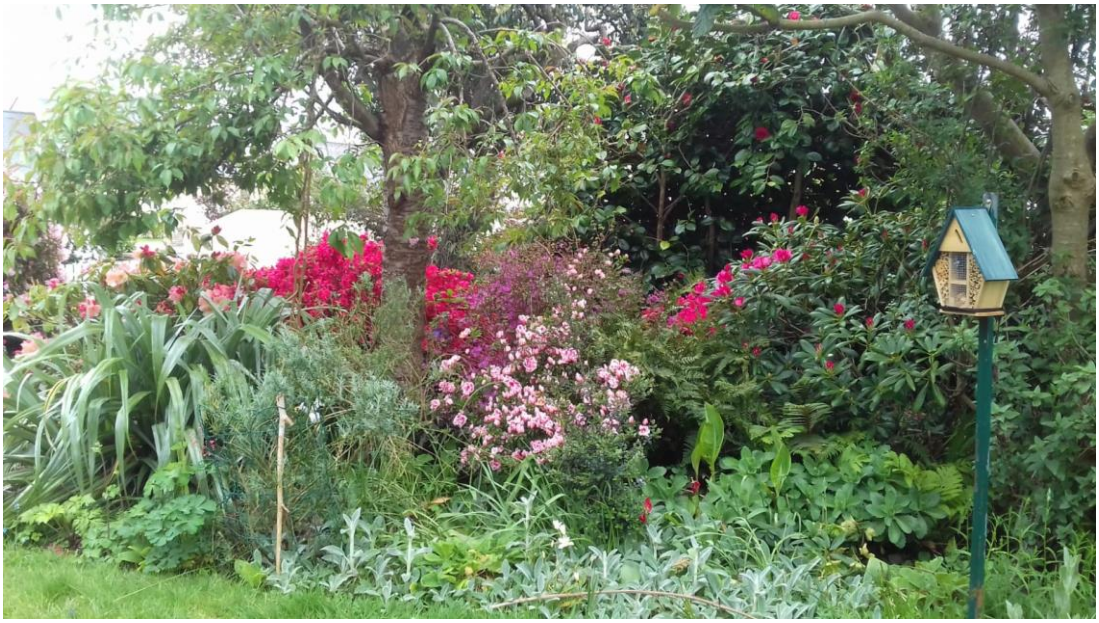


Figure 101 - Jardin de Régine et Patrick (Pays de Brest).
Source : Régine, 2020

Mireille et René disent ne pas être particulièrement attachés à leur commune de résidence, mais plutôt à leur quartier littoral et à d'autres lieux où ils ont vécu :

> « - Et au niveau de la commune ici, est-ce que vous vous sentez appartenir vraiment à la commune ou… ?
> *R : La commune ici, c'est très étendu. Locmaria… Le bourg n'est pas ici. C'est pas comme si on habitait à Plougonvelin où vraiment on habiterait dans le bourg. Ici on est au bord de mer, il y a personne devant, personne derrière, les voisins ici ben y'a personne ! C'est pas la commune… La commune… On n'est pas attaché à la commune. »*

En revanche, Mireille semble attachée, non seulement à son quartier, mais aussi de manière symbolique à son ancienne maison, son ancien lieu de vie où ils ont passé trente ans, dans une maison qu'ils adoraient. Finalement, le décès de son beau-père, et l'héritage de ce terrain qui en a découlé, en plus du grave accident de Mireille et des problèmes de santé qui s'en sont suivis, ont fait qu'ils ont décidé de faire construire une maison, puis ont fini par vendre celle de Brest pour y vivre.

Annie, de son côté, dit qu'elle n'est pas *« particulièrement attachée* » aux lieux quotidiens ou à la région où ils se sont établis pour des raisons familiales, le choix de la commune résultant d'une obligation de proximité imposée par le travail de son mari :

> « - Et pour vous, habiter dans cette région-là, autour de Brest, c'est important, est-ce que vous vous sentez vraiment… d'ici en fait ?
> *A : Hmmm… Je me sens d'ici par la force des choses, mais euh… (Pause) je suis pas particulièrement attachée à ce coin. Ouais. J'adore les côtes du Finistère Nord. Mais… je peux… je pense pouvoir vivre ailleurs sans souci, je suis pas particulièrement attachée, je trouve que Brest c'est une ville pas terrible, qu'on est loin loin loin de tout, bon maintenant on a vécu ici tout le temps donc on restera habiter ici hein c'est sûr, mais… sinon je trouve qu'on est quand même très très loin de tout ! (Pause)*
> - C'est plus par rapport encore une fois aux gens finalement qui sont là ?

> *A : Oui ! Oui et puis on a eu notre activité tout le temps, il y a quand même de nombreuses années où on se pose pas de questions, mon mari travaillait, moi je travaillais, donc…. Les années passent vite dans ces cas-là, avec des enfants qui grandissent, on se pose pas la question sans arrêt hein c'est… […] On est venu que pour des questions familiales donc on savait très bien… »*

Elle semble avoir plus ou moins subi ces lieux de résidence et affiche une passivité, un désintérêt pour ces questions de logement, de lieux de vie. Elle me dira d'ailleurs que *« c'était comme ça, c'est… c'est même pas non plus une question qu'on s'est posée, quand mon mari s'est installé à Saint-Renan, fallait habiter pas loin du cabinet. Donc c'était une contrainte… qu'on a vite assimilée, et puis voilà […] les circonstances de l'époque étaient telles qu'on ne pouvait pas faire autrement et puis… voilà ! ça faisait partie du paquet quoi ! »* Pourtant, à un moment, ils ont cherché une autre maison afin de se rapprocher de la côte, l'arrivée du téléphone portable permettant désormais à son mari de s'éloigner un peu de son lieu de travail. N'ayant pas trouvé de maison à leur goût et avec un bon rapport qualité-prix, ils ont alors entrepris des travaux de rénovation et d'extension dans leur maison actuelle. Ils ont *« fait une extension de la maison pour avoir une chambre au rez-de-chaussée (sourire). Et… une chambre une salle de bains, enfin on a remanié pas mal de choses pour que la maison soit plus pratique et un peu plus grande. »* Ce phénomène semble être assez fréquent : à défaut de déménagement, les habitants entreprennent des travaux pour modifier les lieux de vie, pour mener à bien un projet, même si ce n'est pas celui qui était voulu et envisagé au départ. À la suite de ces travaux, ils ont acheté une *« ruine »* près de la mer, pour - faute de s'y installer - y venir pendant les vacances et accueillir leurs enfants et petits-enfants. Elle me fait comprendre au fil de l'entretien que c'était la motivation principale, car leurs enfants les visitent peu, n'ayant pas envie de faire beaucoup de route pour venir dans la campagne et *« sous la flotte »*. De son côté, elle a été habituée lors de son enfance à être fréquemment au bord de la mer où ses parents avaient une petite maison.

Ce phénomène se retrouve aussi chez Françoise, 62 ans, qui a toujours vécu dans le même quartier, dans une ancienne banlieue de Québec : *« Puis ayant toujours été élevée dans le même secteur, on se pose pas de questions »*. Elle reste[345] donc dans le quartier de son enfance où elle a vécu seulement dans deux maisons différentes (celle de son enfance et sa maison actuelle, qu'elle a achetée seule il y a 31 ans). On sent son attachement à la fois à ce secteur, à ses différents lieux qu'elle pratique au quotidien, et à sa maison : elle n'a jamais voulu déménager et l'a beaucoup entretenue, a fait des travaux, etc. ; elle m'indique en riant *« Je suis très conservatrice »*. Si tout ne lui convient plus dans leur intérieur, l'habitant peut le modifier. La maison peut alors évoluer de plusieurs manières : rénovation, décoration, aménagement… afin de se l'approprier. Être dépourvue de contrainte de copropriété est un critère important pour Françoise, elle se sent alors plus libre : *« Non, non non. Pas de condo non. Parce que… ce que j'entends des condos, c'est les fameux syndicats de co-propriété, ou il y a souvent de la bisbille. (Pause) Puis moi je suis pas vraiment friande de courir les problèmes »*. Au chapitre 6, nous avions déjà vu l'exemple de Gildas, qui parlait des maisons à acheter plutôt qu'à construire, disant que, pour lui, *« si on n'est pas trop*

[345] Le langage utilisé est intéressant, car au-delà du verbe « rester » comme on l'entend en France, les Québécois utilisent ce terme lorsque les Français emploient le terme « habiter ». Par exemple, *« j'ai resté dans cette maison depuis… »*

attaché à un quartier, on trouve quand même des choses ! » L'attachement à un quartier peut en effet restreindre le choix.

Marko exprime également une sorte de positivité. Ukrainien, il est installé dans une commune littorale du pays de Brest ; il dit se plaire dans son nouvel environnement, bien plus que dans son lieu d'origine, où il ne veut justement plus vivre :

> « - Et dans les autres lieux où t'as vécu, est-ce que c'est vraiment celui-là ton préféré ou il y en a un autre ?
> *M : Non, non, c'est celui-là.. Par contre c'est aussi marrant, chaque fois quand j'ai déménagé, je disais ça c'est le lieu que je préfère. C'est marrant ! Et donc… mais après c'est aussi logique. Parce que tu vois, à Kiev mais j'aime pas, Kiev c'est la merde, je déménage en Suisse. En Suisse c'est tranquille, tu as de l'argent, tout est cool, t'es content. Après tu déménages à Nice, tu dis, ben à Zurich c'était cool mais c'était trop tranquille mais les Suisses ils sont trop… posés, ils vont pas être… à sortir, et à Nice ça bouge, t'as trop de monde en été, tu dis "hmmm pas mal !", y'a du soleil, et après tu déménages ici, tu dis ben à Nice c'était pas mal. Par contre trop chaud. L'été je pouvais pas dormir, l'été c'était impossible. Ici ouais c'est un peu moins chaud, donc ouais c'est mieux. Donc je sais pas tu vois si il y a un prochain endroit mais par contre, d'ici maintenant, de re-déménager dans le Sud de la France, ben non, je veux pas. Après je sais pas si il y a un autre endroit en fait (sourire)… Si un jour je vais… Mais dans l'histoire c'est toujours comme ça, l'endroit où je vais, je préfère par rapport à l'ancien. Je peux pas te répondre est-ce que c'est une habitude, est ce que c'est.. ça je sais pas, mais là je préfère ça par rapport à Nice, Nice je préfère par rapport à Zurich, Zurich, Kiev, et Kiev par rapport à mon lieu de naissance je sais pas. Mais l'Ukraine j'aime plus en fait. Je veux pas vivre là-bas. »*

Chez Murielle, on sent la volonté de dire qu'elle s'est plu partout où elle était, avant de préciser timidement que le lieu qu'elle a préféré était la maison dans le bourg de Locmaria-Plouzané, lorsque les enfants étaient petits : *« Non, je me suis toujours sentie bien où j'étais. (Pause) Ouais. Je pense que, le bourg on l'avait choisi, on était bien dans notre maison, et puis ça nous convenait bien, ouais. »* Même si elle dit s'être sentie bien partout, elle me précise qu'elle ne se serait pas vu aller vivre ailleurs et déménager d'ici, du « coin ». Déménager loin de sa famille lui poserait problème car elle exprime un fort attachement à ses enfants et à ses parents, qu'elle ne voudrait pas avoir la sensation *« d'abandonner »* :

> « - Tu as toujours voulu rester ici ?
> *M : Euh, oui… on avait évoqué quand on était jeunes mariés, Albert avait possibilité peut-être d'aller du côté de Bordeaux là je sais plus dans les Landes, on avait déjà regardé pour les terrains, et on n'avait pas franchi le pas. On était un peu frileux je crois. Et puis le fait de quitter toute la famille ça me… Et même maintenant hein. Albert des fois… Ben tu vois ce week-end là, il me dit ben si on avait habité à Nantes au moins on aurait pas… Entre mon père ma belle-mère et tout… Quand t'es loin t'as pas toute cette charge. Mais moi non, non.*
> - T'as toujours vu depuis tout le temps très souvent ta famille ?
> *M : Oui. (Pause) Ah oui moi mes parents… Oui je suis très… Ses parents à Albert aussi, les enfants voilà. Après les frères et sœurs moins souvent mais…*
> - Et les petits-enfants vous les voyez régulièrement aussi ?

M : Ah oui oui.
- Toi tu te sens vraiment d'ici en fait ?
M : Ouais. (Pause) Ouais je crois que j'aurais du mal à partir, ben c'est… Albert des fois il aimerait bien mais moi je… Ouais je crois que j'aurai un sentiment de manque si j'avais pas la famille. C'est plus ça. Manque, ou l'impression d'abandonner ou, tu vois, c'est…
- C'est même plus par rapport à ta famille vraiment qu'au lieu où y'a aussi quand même… ?
M : Non c'est plus la famille, c'est pas le lieu. À la limite, les enfants habiteraient dans le Midi, et ben ouais là je serai allée dans le Midi, c'est plus pour être avec les enfants quoi. Ouais si y'en avaient qui décidaient d'aller dans le midi de la France ou n'importe où… non ce serait pas quitter Brest[346] *ce serait plus quitter les enfants… [qui serait difficile] »*

Certains habitants semblent donc très attachés au lieu et affirment vouloir y rester ; ils y sont « enracinés » comme Murielle, qui dit : *« Moi je me vois rester ici longtemps. Albert si on pouvait tout vendre et aller en appart à Brest, ou Saint-Renan aussi, il parle des fois de Saint-Renan. Parce que finalement à Saint-Renan t'as tout maintenant. Mais moi pour l'instant je suis vraiment pas prête hein. »* À la fin de l'entretien, la question d'être « prêt » revient une fois de plus *: « Des fois il dit une petite maison sur Saint-Renan sans terrain, moi je suis pas prête. En même temps… »* Elle me montre alors, d'un geste ample, la vue sur la mer, qui est extraordinaire : très dégagée, d'autant plus admirable en ce jour ensoleillé. Mais finalement, pas prête à quoi ? À déménager ? À quitter cette maison ? À se recréer de nouvelles expériences dans un nouveau lieu ? À se projeter ? À imaginer ? Dans tous les cas, l'attachement à ce lieu et la volonté d'y rester se sent. Être proche de sa famille ne semble pas être son seul objectif contrairement à ce qu'elle prétend. En effet, elle ne s'éloignerait guère si, par exemple, elle et son conjoint déménageaient à Saint-Renan : cette commune se situe à moins de quinze kilomètres de son lieu d'habitation (un de ses fils habitant déjà à Saint-Renan, elle s'en rapprocherait même). Elle est probablement aussi attachée à la maison et à la vue. La peur du changement peut également jouer dans le fait de dire vouloir rester habiter ici. Pour Murielle et d'autres, se sentir appartenir à un endroit compte, comme le lien et la proximité avec la famille. Elle précise d'ailleurs que *« le côté attachement au lieu, par rapport à la famille, un homme ne l'a pas forcément ».* Ceci est précisé par M. C. Hidalgo et B. Hernández : ils affirment que les femmes développeraient un attachement plus intense au lieu que les hommes, quel qu'en soit le type, précisant qu'il semblait augmenter avec l'âge et/ou le temps (Hidalgo et Hernández, 2001). Son mari, Albert, en apporte la confirmation lors de nos échanges. Néanmoins, peut-être sous la pression, ou pour lui être agréable, il aussi évoque aussi, au-delà de la famille, les amis et les autres relations dont il aurait du mal à s'éloigner :

« - Et les voyages c'est une chose mais vivre ailleurs qu'ici non plus ?
A : Ah ben moi des fois je voulais partir. Vivre ben quand t'as des étés comme ça des fois tu dis… Aller vivre dans le Midi ou autre. Mais non ça c'est niet ! Avec la chef.
- Mais pour toi ?
A : Ben après c'est.. ouais alors pourquoi pas maintenant est-ce que je le ferai, parce c'est vrai que si on le fait, les enfants on les voit plus, il y a quand même tous ces liens

[346] Sous-entendu le pays de Brest ou ses environs.

qui nous empêchent… Voilà. Bon il y a des moyens maintenant par Internet et compagnie mais on perdrait tout ce lien avec la famille et les enfants. Et puis on se retrouve tout seul, on perd les amis, on perd tout le monde.
- Oui, maintenant tout votre réseau de connaissances est ici ?
A : Oui. En partant peut-être maintenant qu'on est… Comme on travaille plus ou presque. Peut-être à ce moment-là qu'on dira maintenant au mois de juin on part 15 jours. Partir un peu plus souvent, peut-être pas plus longtemps pour pas avoir les soucis… (rires) »

L'enjeu des souvenirs qui participent de l'attachement

Les souvenirs contribuent à l'attachement et renforcent les liens aux lieux[347] (Scannell et Gifford, 2010). Il en est ainsi des souvenirs de la petite enfance mais aussi des lieux de vacances, de chez les grands-parents (comme l'évoque Daniel), ou des résidences secondaires (comme le mentionne Annie). En outre, ce sont non seulement les lieux eux-mêmes, mais le fait de se remémorer des expériences vécues sur place qui crée du sens[348] (Manzo, 2005, p. 74). Cela permet de nourrir les expériences actuelles. Les souvenirs peuvent aussi, à l'inverse, créer une forme de détachement voire de refus ou de rejet (Allen, 2007). L'exemple de Marjorie est caractéristique de ce sentiment. La force de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, qui sont mauvais, est puissante et même violente, ce que démontrent ses propos :

« M : Je déteste viscéralement la banlieue… J'ai eu une enfance assez difficile, j'ai de très mauvais souvenirs d'enfance. J'ai associé la banlieue et l'esthétique des banlieues ici à quelque chose de très négatif, à juste des mauvais souvenirs en fait et donc s'il n'en tenait qu'à moi on pourrait faire brûler tous les bungalows (rires). Non non mais vraiment, vraiment, vraiment, c'est à un point où pour moi dans certains types de maisons qui ont un certain âge, il y a une odeur, juste l'odeur je suis mal ! C'est te dire que je n'ai que de mauvais souvenirs… Et par ailleurs, à part ça ce que j'ai de souvenirs personnels, je garde un souvenir de la banlieue comme un milieu d'une pauvreté culturelle, j'ai en tête un film que j'ai trouvé génial qui est à l'Ouest de Pluton ! C'est l'histoire d'un groupe d'adolescents en banlieue, ils n'ont rien à faire, ils font que se défoncer, et tout casser et tout détruire… ça illustre parfaitement (rires) ce que mon souvenir, ma vision de la banlieue, pour moi ce n'est que ça ! Pour moi les gens vivent en banlieue, ils sont dans une vacuité culturelle, esthétique, sensible, absolument épouvantable. Ils sont là parce que c'est là qu'ils ont les moyens d'acheter une maison puis du reste, toute l'esthétique est… Le mauvais goût de ce qui est la mode dans le catalogue Ikea ou je sais pas… Avec des matériaux cheap, ah je haïs ça ! Puis c'est polluant. Parce que c'est la voiture. Je suis prête à y contribuer maintenant, parce que j'ai donné un certain nombre d'années mais c'est détestable pour ça. »

Avec cet exemple, nous voyons que les lieux importants n'impliquent pas automatiquement des liens positifs[349] (Scannell et Gifford, 2010, p. 3). À l'inverse de Marjorie, Alice garde un très bon souvenir de la maison de son enfance, qu'elle a d'ailleurs eu beaucoup de mal à quitter lorsque

[347] *« Place attachment is stronger for settings that evoke personal memories »*
[348] *« Such accounts indicate that it is not simply the places themselves that are significant, but rather what can be called "experience-in-place" that creates meaning. »*
[349] *« For example, one can experience a childhood home as a significant place, but that does not necessarily mean the bond is positive. »*

ses parents l'ont vendue, alors même qu'elle n'y vivait plus. Elle a ressenti un fort sentiment de perte dont F. Guérin-Pace parle : *« l'attachement se traduit par un sentiment de bien-être en ce lieu et* a contrario *un sentiment de perte si on est obligé de le quitter »* (Guérin-Pace, 2007, p. 155). Ce sont en partie ces bons souvenirs qui ont fait qu'elle a souhaité s'acheter une maison.

Paul raconte aussi qu'il n'a *« que des bons souvenirs »* des quartiers centraux de Québec dans lesquels il a vécu, notamment à Saint-Sacrement, où il a d'ailleurs rencontré sa femme, qui était sa voisine : elle habitait l'appartement au-dessus de chez lui. Ses remémorations ne semblent pas être pas juste de la nostalgie : *« On aurait aucune hésitation à retourner vivre à Saint-Sacrement. Faudrait trouver le type de logement qu'on voudrait, à des prix qu'on est capable de payer. Mais nous ce n'est que de bons souvenirs, on était très très heureux. Des belles années. Ce quartier-là nous a donné beaucoup de bonheur »*. Le fait d'avoir ces bons souvenirs lui permet de dire qu'il pourrait y retourner, même si actuellement il se plaît beaucoup dans sa maison et son quartier.

Mireille et René racontent leur vente de maison dans laquelle ils ont de beaux souvenirs et à laquelle il reste attaché symboliquement, se rapprochant quelque peu de l'histoire de Brigitte et Éric :

> *« R : Comme ça on l'a revendue facilement !*
> *M : Le mois dernier, oui facilement, en deux semaines c'est parti. Y'a eu beaucoup de monde… Tu vois pour te dire, d'abord parce qu'elle est très bien située, tout près du tram, près du centre-ville, en étant très très calme, et un environnement très agréable, parce que les voisins… C'est vrai ils sont… D'ailleurs au début on nous avait dit "Oh des gens charmants comme vous, vous partez !" Mais aucun regret hein tu vois ! C'est que des beaux souvenirs en fait. Parce que les enfants… ont grandi là ! Donc il fallait vraiment que ce soit beaucoup mieux que là-bas, et ça l'est, parce qu'ils sont contents de venir ici. Parce que sinon je pense qu'il y aurait eu des regrets.*
> *R : Aucun n'a pleuré parce qu'on a vendu, c'est bizarre ! »*

Christophe garde aussi de bons souvenirs de différents lieux de son enfance ; son témoignage dénote même un ancrage sensoriel (Ramos, 2006, p. 58) puisque, depuis, il adore l'odeur des garages. C'est ici un ancrage sensoriel positif, contrairement à celui de Marjorie, qui déteste l'odeur de certaines maisons de banlieue :

> *« C : Alors moi par contre j'ai de bons souvenirs dans la grande maison, en campagne, en pleine campagne, voilà parce que la maison était grande, il y avait un grand jardin… Et je sais pas pourquoi… J'étais mieux là ! Après les autres maisons… plus petites dans le bourg de… À l'adolescence, je pense à une maison, la suivante, était pas trop mal ! J'ai des bons souvenirs en général alors… (soupir) Dans le garage j'ai des bons souvenirs, c'est pour ça que j'adore les garages, et l'odeur des garages, euh… après y'avait la résidence Guillaume, ben j'aimais bien, j'aimais bien… (pause) là après y'a les grandes maisons c'était super alors je sais pas pourquoi mais j'ai l'impression de voir toujours cette maison ensoleillée quoi, pourtant je pense qu'il n'y a pas eu du soleil pendant les deux ans où on a habité dans cette maison mais j'ai l'impression de voir toujours le soleil dans la maison ! »*

En revanche, adolescent, Christophe n'a pas gardé de bons souvenirs des maisons situées *« en ville »* (petite ville de Normandie) ou de l'appartement où il a grandi. Agnès souligne que *« Quand*

on est ado on… C'est plus… On a plus cet intérêt-là forcément pour la maison. C'est autre chose… ». Aucun attachement à ces lieux ne s'est construit ; il a plutôt nourri un rejet de cet environnement qu'il considérait comme *« malsain »*, dans une ville *« très bourgeoise »* avec de l'autre côté un *« quartier très populaire »*.

Les souvenirs sont donc marqueurs de différents attachements, qui peuvent être sociaux, physiques, symboliques… Ils peuvent bien sûr être positifs, mais aussi engendrer du rejet, que l'on pourrait considérer comme la figure inverse de l'attachement. Néanmoins, soulignons de nouveau que les liens aux lieux évoluent dans le temps. Bruno et Emmanuelle racontent ainsi de mauvais souvenirs qui se transforment finalement en sources d'épanouissement. Bruno a passé de mauvais moments au collège à Plabennec, et ne souhaitait pas revenir dans cette commune. Lors de leurs recherches d'achat, sa femme repère sur une petite annonce un terrain arboré près du bourg. Or, elle voulait absolument vivre dans un centre-bourg ou un centre-ville : elle insiste donc pour qu'ils aillent le voir. Ils s'y rendent alors à 21h le soir, Bruno se rappelle encore que c'était un jeudi, me disant *« Il y a des choses ça nous marque hein ! »* Emmanuelle, qui a le coup de cœur pour le terrain, souhaite l'acheter, et Bruno se met immédiatement dans cette dynamique avec elle ; pourtant, le mur du terrain cache l'école située 100 mètres plus loin, qu'il associe à ces mauvais souvenirs. Avec du recul, il est content d'être revenu vivre ici étant donné la qualité de vie qu'ils ont, précisant qu'*« on a rencontré d'autres personnes aussi ! Des Plabennecois et d'autres. Il y a des gens qui sont partis que je pouvais pas voir. […] Moi je suis très bien où je suis. »* Son regard sur ces lieux a évolué, d'autres souvenirs familiaux remplacent maintenant ceux de son enfance, notamment l'épanouissement de ses enfants. D'ailleurs, quand je lui demande de qualifier son lieu d'habitation, il ne manque pas de me répondre que c'est *« le plus beau pays du monde »* (pris au sens large ici et non pas uniquement Plabennec). Il s'est progressivement attaché à ces lieux, après avoir eu une phase de rejet.

Dans les propos de Josée, nous retrouvons ce phénomène d'attachement : le souvenir d'un quartier dans lequel elle était passée lorsqu'elle était jeune, et dont elle était *« tombée en amour »* a nourri son attachement à ce lieu avant même qu'elle le pratique de manière quotidienne, maintenant qu'elle y habite. Il faisait partie de son imaginaire, comme vu au chapitre 7. De plus, son attachement à la maison s'est construit au fur et à mesure avec le quotidien familial qui, maintenant, lui permet de se remémorer de bons souvenirs dans cette maison, où elle veut continuer de vivre. Josée ne se verrait pas changer de maison, même si ce fut un projet, non abouti pour des raisons financières, à un moment donné de leur vie :

> « - Quand vous avez acheté ici c'est quand même ce que tu imaginais, enfin ça s'est passé à peu près comme tu imaginais vous avez pas déménagé donc c'est que vous vous êtes plu quand même ? Enfin y'a pas eu de regrets…
> *J : Non ! Il y a un moment donné où on voulait… C'est ça grossir là ! Avoir un escalier ! (Rires) ça on a visité des maisons. Mais c'était toujours dans notre quartier. Pour se rendre compte que finalement… Si vraiment on voulait grossir ben ça nous aurait coûté vraiment cher ! Parce que… Puis t'sais les prix de cette maison à deux étages ! Ben on se rendait compte que c'était petit finalement parce que ici on avait quand même… Une aire… T'sais c'est quand même grand là cette aire-là !*
> *Son mari : On avait même acheté un terrain…*

J : Oui c'est vrai ! On avait acheté un terrain ! Ouais ! Dans un nouveau quartier ici pas loin. Qu'ils ont développé. C'est vrai ça ! […] Ben je pense qu'on a trouvé que ça aurait coûté trop cher hein !
Son mari : ben quand tu construis tu dis ben on va mettre ça, tant qu'à y être on va mettre ça, puis on va faire ça…
J : Puis c'était finir le sous-sol aussi qu'il aurait fallu faire hein de cette maison-là ! ça aurait été une maison à deux étages puis il aurait fallu… puis finalement je pense que le quartier on l'a trouvé moyen. T'sais y'avait plus d'arbres, y'avait pas autant d'arbres puis…
- Et donc vous avez revendu le terrain finalement ?
J : On a revendu ! Ouais.
- Sans avoir construit du coup du tout dessus ?
J : Non ! Non on a vendu le terrain. Hmmm.
Son mari : on l'a eu peut-être deux ans là.
J : Ouais ! Puis ça on n'a jamais regretté. »

Malgré cette absence de regret, elle formule l'étonnement d'être encore dans cette maison, et *a priori*, de s'y projeter encore pour longtemps :

« J : Je pensais pas ça que je resterai toute ma vie dans cette maison-là.
[…]
- Oui parce que là tu t'imagines pas non plus déménager ?
J : Non. Non. Je comprendrai pas pourquoi je le ferai là. Je trouve que le plus difficile est passé c'était d'être quatre dans cette maison-là. »

En effet, avant qu'ils ne réalisent des travaux, cette maison avait seulement deux chambres, bien qu'ils fussent quatre à y vivre, avec leurs deux fils :

« - Ah donc ils étaient tous les deux au début dans la même chambre ?
J : Oui ! ils étaient dans cette petite chambre là. (Montre) Même quand on a eu notre deuxième garçon on le faisait coucher dans le salon ! (Rires) Ouais il a couché dans le sous-sol, dans le salon… (rires) après ça ils ont été les deux dans la chambre, hey là c'était le party là ! Ils déplaçaient les lits, puis… C'était cute. Oh c'était vraiment cute. Le lit à deux étages… Ah non ça ça été bien. Ouais. C'est des bons souvenirs.
- Oui entre eux ça se passait bien aussi ?
J : Oui ! Vraiment. C'était… Jamais de disputes. Ils s'entendent bien ces deux ! Ouais vraiment. Même maintenant. Ils aimaient les mêmes choses. (Pause) Oui c'était un bon temps. Ça a passé super vite. »

On sent qu'ils se sont attachés à cette maison au fil du temps, maison que Josée juge chaleureuse et à leur image. Elle est aussi très attachée aux beaux souvenirs de l'enfance de ses deux fils, à la vie familiale qu'ils ont eue dans cette maison. Elle souligne d'ailleurs : *« tout était parfait pour nous ».* Une certaine nostalgie, mêlée à une belle projection future pour une vie à deux avec son mari dans cette maison plus spacieuse depuis le départ de ses enfants, exprime la force de l'attachement à cette maison, mais aussi à ce secteur :

« - Et est-ce que tu t'imaginerais vivre du coup… Soit à la campagne ou en ville vraiment ? Ou alors un lieu comme ici…

J : Oui pour moi ça répond entre les deux t'sais c'est… Ouais ! Je trouve que… C'est ça ! C'est comme la campagne en ville pour moi. Hmm.
- Ouais donc ça te convient mieux que d'être en pleine ville ou en pleine campagne ?
J : Oui ! Oui. J'aime, j'aime… J'ADORE où je reste c'est pour ça que je fais tout ça. Hmm. Ouais. Puis t'sais notre maison ça fait tellement longtemps qu'on là aussi qu'on l'a mis à notre main. T'sais on a vraiment changé les choses puis… On l'a vraiment… Fait que là on est comme… C'est ça. Puis je pense que pour notre retraite ça va être parfait comme maison. (Pause) J'pense qu'on l'a gardé aussi dans cet esprit-là aussi. Puis aussi là, elle est pas grande mais j'aime ça pas grand. Ça donne un cachet. Puis mes enfants ils étaient toujours proches de nous puis… »
[…]
- Oui donc c'est ça en fait c'est la maison qui a pris un peu le dessus sur le fait d'être proche par exemple du travail, ou de faire moins de voiture, ou… Tu préférais encore c'est ça rester ici plutôt que d'être à côté de ton travail mais dans un lieu qui t'irait moins peut-être…
J : Ouais. Ouais c'est vraiment le quartier là, vraiment vraiment, ouais. (Pause) À un moment donné on avait une piscine fait que t'sais il y avait… Ben là on l'a enlevée cet été. Parce que mon garçon travaille dans un camp d'été puis l'autre est parti fait que… Mais c'était vraiment tout était parfait pour nous là. Les foyers l'hiver… Ouais. (Pause) C'est un peu notre terrain de jeux ! (Rires) »

L'appropriation des lieux quotidiens dans l'espace et dans le temps

« Je ne peux habiter un lieu pour lequel je n'ai pas de sympathie. Plus exactement, ma sympathie pour le lieu se manifestera par l'intermédiaire des soins que je lui apporte, par ma façon de l'entretenir. » (Besse, 2013, p. 31)

Nous avons déjà abordé la question de l'appropriation ; le cas de Stéphanie dans le chapitre 5 est emblématique d'un lieu qui demande un temps d'appropriation mais auquel on finit par s'attacher. Effectivement, l'appropriation et l'attachement semblent être étroitement liés. L'appropriation de la maison passe régulièrement par un besoin de faire des travaux, de « bricoler », d'agir sur les espaces, comme chez Carole : *« D'aménager les pièces, faire la déco, découvrir de fond en comble la cuisine… J'aime bien la déco ouais. J'ai hâte en fait…. De bien décorer ma maison »* ou pour Samuel : *« […] qui soit habitable on va dire mais qu'on puisse mettre à notre goût. C'est-à-dire qu'on a visité des maisons on avait juste à poser nos valises ça nous intéressait pas. On n'aurait pas été chez nous. »*

On retrouve l'idée d'évolution, de dynamique, de mouvement : *« les maisons sont comme des sortes d'être vivants, qu'il faut constamment entretenir et réparer. […] Mais surtout il y a une temporalité, voire une saisonnalité des maisons. Elles sont toujours en mouvement, traversées de mouvement et de rythmes divers, qui sont ceux de l'usure des matériaux et des choses, mais aussi ceux de leur renouvellement, des réparations, de l'entretien »* (Besse, 2013, p. 38). La maison est avant tout un lieu d'activités, individuelles et collectives. Elle évolue au fil du temps, au fil de ses habitants, des familles qui y vivent, des (re)compositions familiales, des événements qui surviennent… La maison s'adapte à ses habitants, et ceux-ci s'adaptent à elle, tant au niveau des espaces d'intimité que des espaces communs et des connexions, des transitions, des seuils, des passages. Les questions de l'adaptabilité et de la mutabilité de la maison sont donc primordiales :

pouvoir augmenter les surfaces, pouvoir transformer, personnaliser. Chaque habitant s'acclimate à son environnement et participe à la fois à sa fabrique, maison et jardin.

Outre un rapport fonctionnel et pratique, il existe un rapport affectif et émotionnel à la maison. La maison est *« à la fois, nid et coquille, tiède et intime (mais non fragile) comme le premier, close et bien plus dure que son occupant (mais non froide) comme la seconde »* (Pezeu-Massabuau, 1983, p. 40). Elle peut être perçue comme un refuge, un cocon (*« on est dans notre cocon ici »*, *« Si on n'a pas envie ben on reste tranquille dans son petit cocon »*, *« Faut qu'on soit dans notre cocon aussi »)*, un « chez-soi », un lieu que l'on investit à la fois émotionnellement, financièrement, dans le temps… Il mérite donc une grande implication de la part des habitants et prend beaucoup d'énergie. Un sentiment de protection, de maîtrise, de contrôle, de pouvoir de décision peut être éprouvé à l'intérieur de la maison. En effet, si tout ne convient plus dans son intérieur, on peut faire en sorte de le modifier, ou de déménager pour retrouver un lieu où l'on sera de nouveau à sa place. Les habitants sont attachés à leur maison car elle n'est pas seulement un produit, un objet, mais c'est un véritable lieu de rassemblement du noyau familial ou de la maisonnée. Monique (54 ans, Ploumoguer) dit en parlant de sa maison que *« C'est une maison qui fait figure de famille. »* Alice (Québec), quand elle évoque la tristesse qu'elle a ressenti lors de la vente de la maison de ses parents : c'était un lieu empli de souvenirs, d'expériences. De la nostalgie survient alors, des lieux et des moments. Elle se traduit aussi par la figure du « retour à » : lorsque les enfants devenus adultes retournent dans la maison de leur enfance et adolescence, la volonté d'y rester ancrés apparaît parfois. Un véritable lien aux lieux et aux choses est conservé, comme nous l'avons vu avec l'exemple du tri lors du déménagement de Brigitte et Éric. Finalement, la maison est souvent vue comme singulière pour ses habitants. Marjorie témoigne de cet aménagement et de l'appropriation forte des lieux qui peut s'opérer, ce qui mène à un attachement. Nous visitons sa maison après l'entretien. Tout d'abord, elle me raconte son rapport au sous-sol, où se trouve une salle de télé, une table de coupe pour la couture, une armoire de tissus et de patrons, un petit atelier, et le placard pour la litière du chat :

> *« M : c'est des divisions que j'ai faites moi-même puis c'est pas du tout usuel… J'ai fait des divisions sur mesure pour nous. […] Donc j'ai plus trois grands placards, en fonction de mes besoins. Ça c'est une armoire de tissus que j'ai fait encastrer. Je les fait pas avec l'idée de revendre ou quoi… C'est très bizarre car c'est trois petites pièces minuscules… […]*
> - Tu es souvent dans cette pièce ?
> *M : Sylvain vient écouter des films, souvent, pour aller avec moi quand je dessine et coupe les patrons. Je passe pas mal de temps là. On utilise cet espace qui est bien car quand j'ai acheté ma maison, imagine-toi que le plafond était fermé sous les poutres qui sont là donc le plafond était beaucoup plus bas… c'était vraiment pas agréable. J'ai fait réparer les fondations, on a tout arraché tout cassé… C'était… Il y a presque 10 ans. Je suis assez contente finalement, l'atelier de couture pourrait être plus grand mais bon… »*

Elle en vient alors à la pièce de vie principale comprenant le salon, la salle à manger et la cuisine :

> *« M : Ce que j'adore au fond c'est qu'on vit ici. Je travaille ici, je passe tout mon temps ici… J'ai eu un coup de cœur pour la maison mais quand j'ai acheté… J'ai changé les*

fenêtres les portes, la cheminée a été refaite, l'escalier a été retapé… Le plafond de bois était là mais il y avait pas les poutres, les moulures… Le plancher a été refait… Il y avait du cachet mais beaucoup moins que maintenant. Comme le plafond est très haut ça donne un volume quand même agréable à vivre. Comme on vit toujours dans cette pièce, c'est très agréable que la pièce principale soit très spacieuse et belle, ou en tout cas belle pour moi ! Il y a du cachet avec les matériaux… Ça fait toute la différence. J'ai réaménagé plein d'affaires, et plusieurs fois des amis me disait : c'est épouvantable ta cuisine est trop petite… Le coin salle à manger c'est ça [elle montre là où on a fait l'entretien] J'ai eu un mal fou à me trouver une table de cuisine parce que comme c'est relativement petit comme espace, tu trouves des tables de salle à manger une fois et demi grand comme ça, ça rentre pas. Celle-ci se rallonge je peux la tourner si on est plus nombreux. Sinon tu trouves des tables minuscules, pour étudiants, avec des matériaux moches. Et mes amis : "t'aimerais pas ça avoir une grande cuisine ?" Ici je suis obligée de faire des sacrifices dans l'équipement de cuisine ! Les chaudrons tout ça, et pourtant je cuisine beaucoup. Y'a plein de choses que j'ai pas, que je peux pas avoir ! Compte ce que j'ai comme armoires. Ça c'est le garde-manger regarde ça déborde partout. On n'a pas suffisamment de place. Mais à la fin je me dis non, la cuisine c'est le truc fonctionnel, je préfère sacrifier avoir moins de choses mais garder ma pièce à vivre qui soit immense et magnifique, parce que ce qui fait ma qualité de vie c'est ça. Il n'est pas question de repenser les divisions pour ça. C'est une chose quand je vois les maisons en banlieue avec les plafonds qui sont à 8 pieds[350] j'ai vraiment un problème d'espace ! Je peux pas vivre là-dedans… […] Quand ma mère s'était séparée, j'avais 12 ans, et elle avait acheté, elle partait de la maison avec rien. Donc elle devait acheter tout. Et elle était allée dans un magasin de meubles, puis elle avait acheté un mobilier complet, vaisselle, tout ! Elle avait acheté pas cher au magasin à l'époque. Que des trucs qui étaient à la mode, de 1985, tout était dans cette mode. Assez vite pour m'apercevoir que le cauchemar quand t'as un mobilier et un décor à la mode, c'est qu'il se démode (rires) moi c'est une affaire j'ai jamais voulu rien dans le décor ou l'aménagement qui soit "à la mode". »

Elle évoque cette sensibilité esthétique - que Kelly exprimait en disant que son lieu actuel est celui qui est marquant pour elle car c'est *« plus beau que tous les autres »* - :

« - Elle est chaleureuse comme maison !
M : C'est pas le catalogue Ikea ! (rires) La sensibilité esthétique dans une maison, c'est tellement quelque chose qui manque… Quand j'ai fait le sous-sol en bas. J'ai payé pour faire les poutres… Après j'achète des portes en bois, avec des poignées en céramique… Puis le menuisier qui me faisait ça il me dit : "Tu vas pas mettre des portes en bois dans un sous-sol…" "Je vais mettre des portes en bois dans mon sous-sol certain !" (Rires) Pour lui c'était comme… Puis là j'allais couper puis mettre des moulures de bois… C'était comme… Oui mais je vis dedans, je veux que ce soit beau pour moi ! Les gens ici vont se faire un bel espace… Côté très "les apparences" ou "l'image", c'est pour la visite, mais quand t'es rendu dans le sous-sol, où c'est juste pour toi, tu commences pas à mettre des moulures ou des portes en bois, tu dis "mais attends mais moi je veux vivre dedans dans mon sous-sol, s'il est laid ça va me déprimer, je vais pas avoir l'envie d'y aller !" »

[350] 8 pieds : 2,44 mètres

Elle raconte aussi le côté pratique, notamment dans la salle de bains :

> *« M : J'ai une fille, et entre moi et elle dans la salle de bains… Les trucs pour les cheveux, les crèmes, t'as des bouteilles, t'as plus de place pour les mettre. Quand j'ai fait faire la salle de bains ici j'ai dit au type : "j'ai acheté des porte-bouteilles, j'en veux six". Lui me regarde : "six ?" Catastrophé ! (Rires) Je te promets qu'on va en remplir six et on en a rempli six ! Et souvent y'a pas de porte-savon, c'est esthétique, épuré, mais pas fonctionnel ! »*

Finalement, elle conclut en m'expliquant que cette appropriation s'est réellement faite dans la durée et que déménager demanderait de nouveau de l'énergie et du temps :

> *« M : C'est la chose qui me décourage de déménager c'est que mettre la maison à ma main, avec tout, mes six porte-bouteilles dans la douche, une chute à linge… C'est une chose dans une maison comme ici, tu vis sur trois niveaux ça prend une chute à linge ! C'est tous ces petits détails qui font la qualité de vie… C'est vraiment long de s'approprier une maison pour… Déménager faut recommencer. C'est long. Va falloir qu'on tombe en amour avec la maison qu'on va acheter. On peut même acheter ailleurs, l'idée que j'avais c'est ça. On n'est pas coincé financièrement. On peut acheter ailleurs, faire des travaux là-bas, déménager après, vendre ici plus tard… On n'est pas dans l'urgence. Faque quand on trouve une maison qui nous plaît on peut l'acheter et puis… »*

Marjorie est donc un bon exemple pour ce qui est de l'appropriation de la maison dans le temps long, qui accroît progressivement l'attachement ; nous l'avions aussi vu avec Josée. Françoise évoque également les travaux qu'elle a entrepris avec son compagnon dans la maison qu'elle avait achetée plusieurs années auparavant : *« Ben celui qui allait devenir mon mari on a dit "ah tiens on pourrait modifier ci, ça" donc on apprend aussi en bricolant avec quelqu'un, on apprend à le connaître, puis c'est merveilleux ! (Sourire) »* Ceci met en avant la familiarité des lieux mais aussi des personnes. L'attachement affectif à la maison revient constamment dans ces entretiens, ce qui renforce ce « cœur », ce lieu de vie du couple ou des familles, débordant de vraies appropriations. Olivier Lazzarotti précise : *« l'installation dans un lieu, la répétition des pratiques, bref, les habitudes qu'on peut y prendre, participent à le rendre familier à ce point que l'on en vient à oublier les modalités même de l'emplacement. On se sent alors "chez-soi" parce que les savoirs du lieu et ses règles de fonctionnement ont été totalement intériorisés à force de répétitions : on est autant dans le lieu que le lieu est en nous »* (Lazzarotti, 2006, p. 110).

L'idéalisation du lieu de vie (certaines personnes citent leur lieu de vie actuel lorsqu'on les interroge sur leur lieu idéal) permet aussi de montrer le grand sentiment d'attachement à ce lieu, que Paul exprime en disant qu'il ne veut pas déménager :

> « - Ce serait quoi ton habitat idéal ?
> *P : (Répond vite) Ah moi ici… regarde la maison, nous on est ici depuis 1991, il n'a jamais été dans nos plans, puis pas plus aujourd'hui, de déménager. On pourrait se figurer un idéal mais… Retiens plutôt le critère que ça fait plusieurs années qu'on est ici et on espère encore pour plusieurs années.*
> - Oui vous n'avez pas prévu de déménager ?
> *P : Pas du tout, pas du tout. »*

Je lui demande ensuite quelle est la pièce qu'il préfère dans sa maison, il me répond après un temps de réflexion :

> *« P : L'impression du moment, l'espace que je préfère je pense que c'est l'espace où on est présentement. Cuisine salle à manger… Surtout… Je te dis ça peut-être pour t'éclairer, pour que tu puisses sonder un peu plus ma pensée, d'abord la maison ici j'ai à peu près tout fait les améliorations. La maison au cours des années on l'a remis au goût du jour, évidemment on a fait les améliorations compte tenu de l'avancement de la qualité des matériaux, puis des objectifs qu'on a tous, l'amélioration de l'isolation thermique, la performance énergétique, etc. Et parmi toutes ces choses-là, on a fait ça mais toujours en se disant qu'il faut que ce soit un plus. C'est pas seulement de répondre à un objectif mathématique, faut que ça nous apporte un agrément, un plaisir. Un des grands plaisirs qu'on a c'est bizarre c'est la grande grande fenêtre qu'il y a derrière toi. Quand on est arrivé ici c'était un mur plein. Alors la pièce ici donnait vraiment une impression que c'était un espace clos, même si y'a quand même deux fenêtres. Mais avec la grande fenêtre qui est là maintenant, dans un mur que pendant des décennies on a vu un mur clos, aujourd'hui on voit une immense fenêtre, ça nous permet de voir… Il y a des arbres, ça nous permet de voir les saisons. Chaque matin qu'on se lève on voit les saisons, comme la première neige dont on parlait ce matin, en arrivant dans la cuisine j'ai vu partout la neige, sur les arbres, par terre. […] Avant alors la vue sur l'extérieur était moindre. Cette grande fenêtre là… ça a été… Une des plus belles choses qu'on a faite dans la maison. »*

Figure 102 - La grande fenêtre, "une des plus belles choses" que Paul a faite dans sa maison (Québec). Source : Paul, 2018

Finalement, ce qu'il préfère correspond aux espaces qu'ils se sont réappropriés par des travaux. L'appropriation peut donc amener à un attachement au lieu ou du moins le renforcer, et vice versa. On le voit avec Stéphanie, qui, ayant du mal à se détacher d'un lieu, ne s'attache pas au nouveau ; elle ne prend d'ailleurs pas la peine de décorer sa nouvelle maison. Elle reste attachée à l'ancienne et le processus ne se fait pas dans la nouvelle. Elle a « du mal à faire le deuil », le détachement de l'ancienne maison est long et douloureux (de manière physique, sociale, symbolique et personnelle, tout à la fois). Nous voyons alors que *« la reformulation aux lieux et*

aux liens passe ainsi par le détachement. Le détachement revêt deux dimensions : l'une objective, l'autre subjective » (Ramos, 2006, p. 194). L'attachement très fort peut se voir d'autant plus lorsqu'un détachement s'impose, qu'il est subi, comme un non-choix. Laurence exprime les attaches fortes qu'elle avait à son ancienne maison, mais aussi celles qu'elle a maintenant à sa maison actuelle, qu'elle n'a jamais regretté d'avoir achetée :

> « - Vous connaissiez pas Saint-Renan ?
> *L : Pas du tout ! Pas du tout du tout. On avait une collègue à moi qui a vécu longtemps jeune fille à Saint-Renan, et qui est revenue s'installer à Saint-Renan, avec qui on était en contact. On avait fait avec eux par exemple les fêtes de Noël à Saint-Renan, le marché… et la kermesse de Notre Dame de Liesse ! Tout ça nous paraissait fort sympathique. On s'est dit… Mais j'ai eu… On a eu… Les enfants aussi, mais moi et mon mari avons eu beaucoup de mal à quitter notre école primaire de Lambézellec. On avait vraiment beaucoup d'attaches. Voilà. Mais je n'ai jamais regretté mon achat. Et j'aurai toute la peine du monde à quitter ma maison. »*

Plusieurs habitants sont attachés à leur maison plus qu'à leur quartier, comme Sonia qui ne semble pas particulièrement attachée cette ancienne banlieue de Québec où elle réside, mais plutôt à sa demeure : *« Moi je dis à chaque fois que je rentre dans la maison je suis contente de l'avoir là ! C'est comme vraiment la maison de mes rêves, elle est parfaite dans son imperfection »*. Comme le souligne Edith Goldbeter-Merinfeld, *« les maisons offrent en quelque sorte une* ***forme de portrait complexe des familles*** *qui les occupent et constituent une partie de leur* ***patrimoine affectif****. Elles ont avec leurs habitants un* ***rapport de réciprocité, la maisonnée étant le reflet de la demeure et celle-ci offrant une image de la maisonnée*** *; cette interrelation constitue un terrain où s'amplifient les* ***émotions*** *dites et non dites, voir « secrètes ».* ***Les maisons suscitent de l'attachement ou de la haine, mais elles nous laissent rarement indifférents…*** *»* (Goldbeter-Merinfeld, 2006, p. 52).

Les habitants fabriquent les lieux, leurs lieux, à différentes échelles, de la maison aux espaces extérieurs et publics, dans le quartier, le lotissement ou la ville. Pour cela, une négociation de l'espace du proche est parfois nécessaire. Par exemple, Régine et Patrick relatent le fait qu'un voisin avait garé sa caravane juste devant chez eux, dans l'espace public du lotissement, mais qu'il leur avait d'abord demandé l'autorisation, comme si c'était « chez eux ». Une appropriation de ce seuil avait donc bien eu lieu, non seulement pour les habitants mais aussi pour les voisins. Régine et Patrick considèrent que cet endroit est chez eux, et d'ailleurs s'y garent, l'entretiennent et le nettoient, l'utilisent, l'occupent.

Figure 103 - Seuil entre des espaces privé et public (Pays de Brest). Source : Régine, 2020 (gauche), Google Earth, 2018 (droite)

Parfois, des façons informelles d'habiter les territoires s'instaurent dans des lieux publics qui peuvent se voir occupés par des activités imprévues ou d'autres groupes. On peut noter plusieurs (ré)appropriations à Saint-Renan : le lavoir situé en contrebas d'un collège est souvent occupé par des groupes d'adolescents, tout comme le parking de l'hypermarché Carrefour et les bancs maintenant installés le long de la galerie commerciale. À Plabennec, nous retrouvons le même phénomène près de la salle des fêtes (Figure 104). La disponibilité des territoires et la créativité de leurs habitants se déploient dans ces lieux. On pourrait alors questionner la notion de lieux hétérotopiques (Foucault, 1984 [1967]) ou de « lieux d'utopie concrète », lieux qui peuvent aussi héberger les imaginaires : *« l'hétérotopie serait donc de nature à nous faire investir l'espace d'une manière singulière, en lui conférant des rôles et des valeurs qui nous permettent d'exister différemment. À ce titre, elle pourrait donc jouer le rôle d'un prisme à travers lequel regarder comment des lieux s'élisent et ce que leur spécificité nous permet d'être et/ou de faire. Il peut s'agir de s'émanciper, quand l'hétérotopie joue le rôle d'un laboratoire permettant d'apprendre à faire sien un espace ; de s'opposer, quand l'hétérotopie se constitue en réaction aux espaces de contraintes, sociales ou familiales ; de faire preuve de créativité, lorsqu'elle devient l'écrin de fantaisies secrètes »* (Nal, 2015, p. 150). L'alter-urbain est aussi propice à de telles appropriations.

Figure 104 – Porche de la salle des fêtes régulièrement approprié par des adolescents à Plabennec (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

Monique, qui m'avait beaucoup parlé de sa maison actuelle - nous l'avons vu au début de cette partie -, n'envisage pas de déménager. Elle est trop attachée à cette maison et à son histoire, à laquelle elle accorde une énorme importance. Cela s'est senti tout au long de l'entretien, dans sa manière de raconter la maison avant et après les travaux. Elle me montre des photos du jardin et de la rénovation de la maison qui sont classées dans un album photos rangé dans le buffet. Ces échanges me donnent l'impression que ce lieu représente énormément pour elle, à la fois dans son imaginaire, mais aussi dans la variété des pratiques, et dans le temps passé ici. Cette maison achetée et dans laquelle elle a emménagé dans un moment si particulier de sa vie a une forte valeur sentimentale pour elle. Même si son tempérament adaptable lui fait dire qu'elle pourrait déménager « s'il le fallait », donc sous la contrainte, ce n'est pas un désir qui l'anime pour le moment :

> « - Et dans le futur éventuellement, il y aurait un projet ou vous en avez jamais non plus…
> *M : Ben en fait tu sais on a quand même… Des p'tits… Tu vois la petite maison qui est à côté, ça c'est la maison qu'on a construit nous pour faire de la réduction d'impôts, et qui… sert pour ma maman ! Ma maman est locataire là du coup chez nous. Donc effectivement on a ça, après on a investi aussi, toujours dans la réduction d'impôts, un appartement, donc ça c'était un piège… enfin bon, il existe, voilà, c'est pas perdu. Et puis donc il y a à Keradraon maintenant… Voilà. Alors c'est une maison qui est super agréable mais… c'est pas du tout dans le but d'y vivre quoi.*
> - Oui vous vous êtes jamais dit qu'un jour éventuellement vous iriez vivre là-bas ?
> *M : On se plairait là-bas mais… Déjà parce que **ma maison c'est celle-ci** ! Ma mère est à côté ! D'un point de vue pratique… Voilà. Donc non.*
> - Oui il y a un fort attachement à cette maison aussi ?
> *M : Je pense ouais. Mais bon en même temps… Voilà s'il fallait… Je pense que… »*

Son aisance à parler à différentes personnes, à les rencontrer, son caractère très sociable fait effectivement dire qu'elle le pourrait, mais ce serait probablement dur de quitter cette commune où ses liens sociaux et interpersonnels sont très développés (notamment par son métier) ; on sent une appartenance à cette commune qu'elle ne portait pas dans son cœur au début et dans laquelle elle s'est finalement ancrée, pour un temps.

Les relations sociales que l'habitant veut conserver

En effet, tout comme pour Monique, les liens sociaux peuvent aussi contribuer grandement à l'attachement aux lieux. Albert nous le montrait également, évoquant ses souvenirs d'enfant et d'adolescent. Agnès, lorsqu'elle parle de son rapport à ses maisons d'enfance - dont cette maison et ce quartier qu'elle aimait beaucoup à Guilers (cf. Chapitre 6) -, évoque les bons souvenirs, notamment les moments partagés avec ses amis, dehors, dans le quartier. Elle s'attache moins à la suivante, une grande maison pourtant. Elle pense que cela est aussi dû à l'âge qu'elle avait lorsqu'elle y habitait : elle n'y a pas retrouvé une belle ambiance comme celle qu'elle avait connue avant. Elle a beaucoup aimé une autre maison : celle dans laquelle elle a vécu avec Christophe, qui était petite. Lui souligne d'ailleurs que pour cette période de leur vie, elle était adaptée, mais qu'elle ne conviendrait absolument plus maintenant. Agnès, au-delà de la cheminée qui lui plaisait beaucoup, évoque là encore la bonne ambiance qu'il y avait avec les voisins,

approximativement de leurs âges. L'attachement au lieu semble donc associé aux personnes qui s'y trouvent. Mario souligne aussi son attachement et celui de sa femme à leur quartier et aux personnes présentes autour de leur lieu de résidence :

> « - Il y a une entraide aussi ?
> *M : Exactement puis le quartier est super plaisant. On n'est pas campagne campagne, chose qu'on aurait peut-être aimé au début…*
> *L : Ouais.*
> *M : Par contre on est en banlieue, pas trop… Pas trop en hauteur au niveau de l'habitation ! Puis… Les relations t'sais quand le premier voisin est là… Puis avec [une voisine], on s'est vu tout de suite. Fait que c'est plus facile d'accès je pense.* ***Les gens sont faciles d'accès, puis on s'attache.***
> *L : Ouais puisque… Ben c'est pas dans tous les quartiers de banlieue que c'est comme ça !*
> *M : Ben je te dis ça pour notre quartier à nous !*
> *L : Nous il est comme ça. Parce que souvent c'est ça c'est le contraire de la ville. Il est loin le voisin je le dérangerai pas, je lui parlerai pas t'sais, ça peut faire ça aussi ! Tandis qu'en ville… (pause) en ville tu vas dire ils seront peut-être pas là longtemps ! (Rires) C'est juste temporaire eux autres !*

Leur attachement social est fort : en effet, la relation au voisinage permet ici au processus d'attachement d'aboutir. On sent aussi cet attachement social et familial avec Émilie, ses fils étant pourtant très jeunes :

> « - Vous vous sentez vraiment d'ici ? Vous avez jamais habité ailleurs que dans le Finistère en fait ?
> *R : Non. Non on se sent d'ici.*
> *E : Ouais non non on a pas bougé du tout.*
> *R : On se sent d'ici mais comme on t'a dit ça nous empêcherait pas de partir. (Pause) Plus tard.*
> *E : Oh non moi j'irai pas trop loin de mes garçons (grands rires) »*

Éliane et Daniel sont en réflexion pour un éventuel déménagement pour leur retraite. Si Daniel aimerait potentiellement retrouver ce qu'il a connu lors de ses vacances d'enfant, Éliane souhaite garder ses relations sociales :

> « - Et sur la côte après vous avez regardé ou pas ?
> *D : Ben non parce que le but c'est de justement de pas s'éloigner !*
> *E : Mais bon on se pose la question… On est quand même en pleine réflexion !*
> *D : Ah oui moi j'aurai bien été à Lanildut…*
> *E : Ah oui alors moi j'irai pas de ce côté-là ! […] Pourquoi j'irai pas vers Lanildut… parce que je connais pas trop, je connais strictement personne par-là, non j'irai pas là c'est pas la peine… Pour moi c'est un petit peu plus loin !*
> *[…]*
> - T'as quand même plus tendance à aller vers la ville Éliane ? Et toi Daniel Lanildut ça te plairait aussi ?
> *D : Ah oui oui ! (Éliane rit)*
> - C'est marrant parce que toi enfant tu vivais plutôt en appartement…
> *D : En HLM oui !*

E : Oui mais t'as toujours dit aussi Daniel… T'as trouvé ça dur ! Il avait pas le choix !
D : Quand tu vis en HLM, quand tu as une chambre avec les deux frangins dans la même chambre les lits à côté de l'autre jusqu'à nos… 15-16 ans je vais te dire t'as envie d'espace après ! Après Paris… (siffle) Et par contre après moi tous les ans tout le mois d'août j'allais en vacances chez mes grands-parents à Deauville, en Normandie ! (Pause) C'est pour ça qu'après je recherchais ce genre de maison que j'avais pendant les vacances, ce genre de situations.
E : Moi je veux pas trop m'éloigner non plus des gens que je connais tout ça, enfin voilà ! Je sais pas trop… »

Gaëlle, qui habite depuis peu dans une maison qu'elle a fait construire seule à Brélès, explique également ce phénomène : *« À un moment donné quand j'habitais Brest, j'étais la seule à habiter Brest hein, au final, c'est assez bizarre parce que généralement on se dit… mais en fait non j'étais une des seules à habiter Brest à ce moment-là. Donc il y a beaucoup dans mon boulot qui m'ont demandé pourquoi je partais si loin. Ben comme je dis, déjà, d'une, moi j'ai toujours vécu à la campagne, et puis c'est vrai que maintenant mes amis sont là aussi. Je veux pas être… **Tout le monde est par là…** »* (sous-entendu, dans les communes des alentours, c'est-à-dire Brélès et non pas Brest).

Régine et Patrick aussi s'étaient posé la question de déménager lors de ce tournant de leur vie, eux qui avaient déjà deux maisons, dont une secondaire, en bord de mer. Pourtant, en grande partie par rapport à leurs relations et réseaux de connaissances, ils sont restés là où ils habitaient :

« R : moi quand je vais me promener, je dis bonjour à tout le monde, du coup on discute, on parle du temps ! Les gens sont curieux ! "Où vous habitez…" Le Breton est assez curieux on veut tout savoir sur les gens ! (Pause) Par exemple à Brest quand je croise les voisins de ma fille je trouve que les gens sont froids, on dit même pas bonjour ! Ici si.
[…]
- Et la maison de Brignogan… Vous vous verriez habiter là-bas tout le temps ? Maintenant que vous êtes à la retraite ?
P : Ah non !
R : Ah non ! Là-bas l'hiver c'est mort. Y'a rien y'a pas de commerce. Le vent aussi je trouve fatigant. C'est isolé, tu vois personne. Tu vas faire un tour en bord de mer mais tu vois personne ! C'est beaucoup de maisons secondaires. Je me verrai pas vivre là-bas du tout alors ! Du tout.
P : Là on est d'accord hein ! Y vivre non. Puis là quand je sors faire du vélo là-bas je connais personne, alors que ici je m'arrête 5-10 minutes discuter… Même au garage l'autre jour derrière moi j'ai discuté, une minute ou deux mais… Au Folgoët on sait qui on est, on a un nom quelque part quoi ! (Rires) »

Finalement, *« en dessinant son monde géographique, l'individu trace aussi la carte de ses relations »* (Ramos, 2006, p. 38), relations qui jouent grandement dans les liens aux lieux et notamment dans les formes d'attachement, tous types de relations confondus : connaissances, voisins, familles, amis.

Diverses formes et moyens d'attachements sur les territoires brestois et québécois

Nous pouvons synthétiser les propos des habitants, en déclinant leurs divers liens d'attachement aux lieux. Ces liens peuvent évoluer, comme l'ont montré le parcours de Bruno et le processus de Marjorie qui se pose la question de déménager en banlieue, ayant pourtant vécu longtemps une forme de rejet de ces lieux. Les habitants semblent s'attacher à des lieux où se sont produites des périodes mémorables, des événements importants (Scannell et Gifford, 2010, p. 3) - positifs ou négatifs - comme on l'a vu avec Monique. Le souhait de rester à proximité d'une demeure quittée est parfois corrélé avec la durée de résidence, à la territorialité et à l'attachement à un lieu social et symbolique (Scannell et Gifford, 2010, p. 4). Les attachements à différents critères des lieux peuvent être déclinés (Scannell et Gifford, 2010) : les personnes qui y sont présentes ; l'architecture et l'esthétique ; l'emplacement et la localisation ; le côté fonctionnel et pratique ; les activités qui s'y déroulent ; les moments agréables qui s'y passent ; les souvenirs, déjà vécus. F. Guérin-Pace pense qu'il existe *« des formes diverses d'attachement aux lieux par la fonction de représentation qui leur est attribuée »* (Guérin-Pace, 2006, p. 308) : le lieu comme symbole des origines familiales, comme synonyme de souvenirs, d'événements, le lieu envisagé comme un support de relations sociales. Elle précise que *« les parcours résidentiels de plus en plus complexes aujourd'hui, en raison d'une mobilité accrue, favorisent l'identification à un lieu autre que le lieu de naissance et à une échelle de référence moins locale »* (Guérin-Pace, 2006, p. 308), ce que l'on a souligné dans cette partie avec les exemples de Gildas, Marko, Gaëlle, Christophe, Monique, Daniel, Laurence ou encore Brigitte, qui étaient bien plus attachés à d'autres lieux que ceux de leurs origines.

On peut donc décliner différents types d'attachement. Les habitants peuvent être attachés à différents lieux : maison de manière plus symbolique mais aussi lieux en tant que rues, quartiers, communes, villes, régions… Ils sont aussi attachés à différents objets et choses (pierres, maison comme objet matériel). Enfin, ils sont attachés à différentes personnes : amis, proches, voisins, famille (attachement aux personnes et aux relations sociales plus qu'aux espaces ou lieux symboliques).

Finalement, les attachements aux lieux vont bien au-delà de leur matérialité physique : une déclinaison de différentes formes d'attachement nous permet d'opérer des recoupements. On retrouve des attachements physiques, symboliques, sociaux, personnels, émotionnels. Différents processus se mettent en place pour y parvenir ; les attachements peuvent se faire par l'origine (symbolique…) ; par l'appropriation (de l'espace, matérielle…) ; par les expériences et les souvenirs ; par les liens sociaux.

2) Les figures des habitants de maisons dans l'alter-urbain : entre persévérance, logique, chance et évidence

> *« Toutes ces figures, types ou modes d'habiter sont des productions, des projections d'un imaginaire qui se fait "imaginaire habitant", puisqu'il finit par qualifier tout espace et lui octroyer sa signification, parfois même au détriment de la fonctionnalité urbanistique. » (Chalas et Torgue, 1982, p. 5)*

Ces formes d'attachement aux lieux permettent finalement d'établir quatre figures habitantes et une autre en filigrane ; voyons d'abord comment elles ont été construites.

2.1. La construction de figures révélant des *« significations essentielles »*

> *« Ce sont ces constantes diversement signifiées par les habitants et avec plus ou moins d'importance selon les habitants que nous appelons "figures". » (Chalas et Torgue, 1982, p. 8)*

Différentes figures résultent des analyses présentées tout au long de cette thèse. Ces analyses étaient nécessaires en amont, afin de construire ensuite ces variétés habitantes, dans un monde à la fois pluriel et commun. Ces déclinaisons peuvent se combiner, se compléter, être nuancées. Les habitants peuvent se trouver « à cheval » entre différentes figures, placés un peu plus dans l'une ou l'autre, et cela peut aussi changer dans le temps et selon les moments de leurs parcours. Toutefois, ces déclinaisons de figures permettent d'appréhender différentes situations et processus qui sont liés à la condition habitante alter-urbaine et aux différentes formes d'attachement aux lieux, non pas dans un objectif d'exhaustivité mais plutôt dans un exercice de synthèse.

De nombreux auteurs utilisent depuis longtemps des typologies puisque *« l'établissement d'une typologie est lié à l'entreprise sociologique elle-même »* (Schnapper, 2012, p. 291). Entre idéaux-types[351] (avec Max Weber dès 1918), figures (P. Sansot parmi d'autres), typologies figuratives (Martouzet, 2007, p. 186), ces manières de travailler continuent d'éclairer nombre de sujets ayant trait à une analyse sociologique, permettant de *« dire l'essentiel, de retenir les éléments significatifs, de donner un sens dans une construction d'ensemble et de rendre les objets comparables sous un certain point de vue, celui que le chercheur a adopté »* (Schnapper, 2012, p. 300). De plus, *« contrairement à la classification, l'élaboration d'une typologie ne consiste pas à regrouper des personnes ou des situations sociales sous un critère particulier mais à élaborer des relations abstraites entre les hommes ou les situations sociales ; elle en révèle le trait essentiel qui permet de rendre intelligibles les formes que prennent ces relations ou ces situations, observées grâce à l'enquête »* (Schnapper, 2012, p. 300).

Y. Chalas et H. Torgue expliquent dans *Mythe et parole habitante* comment construire certaines figures : *« Jamais nous ne trouverons un mode d'habiter parfaitement concrétisé par un habitant. Chaque habitant actualise une partie seulement de ces modes, très rarement la totalité. C'est ce qui fait la singularité de chaque habitant, mais également la redondance de chaque mode d'habiter entre les habitants »* (Chalas et Torgue, 1982, p. 10)[352]. Ils précisent que *« dès qu'il s'agit de "comprendre" et d'expliquer les modes de vie en général […], nous sommes en quelque sorte obligés,*

[351] Notons que le terme « idéal » ne renvoie pas ici à la notion de modèle mais plutôt à une « utopie » ; c'est un moyen de comparaison, qui n'est idéal que dans un sens « logique » ou intellectuel.
« Idéal-Type : L'"Avare" de Molière est un personnage caricatural, que l'on a peu de risques de rencontrer dans la réalité, mais qui représente le prototype de l'avarice. Ce personnage est une sorte d'"idéaltype" des personnes avares. Max Weber a mis en avant l'usage de l'idéal-type (ou "type idéal") comme outil conceptuel utilisé en sciences sociales et destiné à définir les caractéristiques essentielles des conduites humaines ou des institutions sociales. Un idéal-type est un modèle, une construction intellectuelle qui ne reflète pas la réalité empirique mais permet d'en analyser les composantes. » (Molénat, 2009, p. 235)

[352] Ils y présentent six modes d'habiter : l'Étranger, l'Assiégeant, l'Errant, l'Acteur, le Solitaire, le Barbare (Chalas et Torgue, 1982, p. 10).

après enquêtes et analyse des résultats, dans la phase d'interprétation, de recourir à ce que Weber appelait une "reconstruction utopique" du vécu et qui n'est rien d'autre qu'une "typologie", que celle-ci soit constituée de types, de formes, de thèmes ou de modes […] le vécu, l'expérience concrète du rapport à l'espace, aux tabous, à l'urbanisation et à la rationalisation croissante de la vie, demeure un mélange hétérogène, contradictoire de ces types, de ces modes ou de ces formes qui ne peuvent exister par conséquent qu'abstraitement, qu'idéalement à l'état pur. Aussi, bien que tirés de l'expérience, de la concrétude du vécu et commandés par celui-ci, les types, les modes ou les formes n'ont pas vraiment ou très peu de chance d'avoir chacun, singulièrement, un lieu ou tout simplement d'avoir lieu. L'u-topie est ici nécessité méthodologique. Par la distance qu'elle introduit entre le vécu complexe et l'observateur, par la réorganisation artificielle de ce vécu qu'elle effectue, l'u-topie permet la compréhension de ce vécu. La typologie en tant que reconstruction utopique est bien un artefact, mais un artefact comparable à l'art en ce sens qu'il permet de "voir enfin", d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe » (Chalas et Torgue, 1982, p. 12-13). En 2000, dans le chapitre d'ouvrage *L'analyse figurative du phénomène urbain*, on retrouve une explication sur les figures qu'ils assimilent à une *« signification essentielle », « un rassemblement cohérent d'images »* (Chalas, 2000, p. 18)[353].

R. Dodier et *al.*, de leur côté, définissent en 2012 plusieurs figures de l'habitant *périurbain*, créées autour de diverses pratiques spatiales et *« conçues comme un ensemble à peu près exhaustif des principales manières de vivre l'espace dans le périurbain »* (Dodier, 2012b, p. 173) : des figures de souffrance - les reclus, repliés et captifs[354] - ; des figures équilibrées - les villageois, navetteurs et périphériques - ; des figures métapolitaines[355] - les hyper-mobiles, absents et multi-compétents. Ils précisent qu'*« il semble que quels que soient les lieux de résidence, le tiers de la population a des pratiques spatiales qui se déploient sur l'ensemble de l'aire urbaine, un autre tiers montre un attachement fort à l'environnement proche, et enfin un dernier tiers vit de façon plus repliée sur la sphère du logement »* (Dodier, 2012b, p. 194). Effectivement, notre enquête de terrains fait apparaître différentes typologies des conditions habitantes alter-urbaines, proches de celles énoncées, sans bien sûr qu'on puisse les quantifier. On peut décliner ces différentes typologies :

- Les habitants qui sont très satisfaits de vivre dans leur commune *périurbaine* et profitent de tous ses atouts (au niveau associatif, des services) mais aussi des éléments de nature proches et de la « grande ville » où ils se rendent fréquemment ;
- Les habitants qui fréquentent très peu la « grande ville » et sont plutôt tournés vers leur commune et celles alentours rurales ou littorales (certains n'ont d'ailleurs jamais vécu dans des grandes villes, ni en dehors du Finistère) ;
- Les habitants qui sont très centrés sur leur maison.

Ici, nous nous focaliserons sur des figures habitantes qui se rapportent aux différentes formes d'attachement aux lieux. Nous mettrons en exergue les différents processus des individus face à

[353] Ils y déclinent de nombreuses figures sur les rapports contradictoires et complémentaires que les habitants de la banlieue étudiée, Échirolles, entretiennent avec leur espace urbain ou encore sur l'espace réhabilité tel qu'il est vécu par les habitants.
[354] Repris de L. Rougé dans sa thèse de doctorat *Accession à la propriété et modes de vie en maison individuelle des familles modestes installées en périurbain lointain toulousain. Les "captifs" du périurbain ?* (Rougé, 2005).
[355] Repris de François Ascher dans son ouvrage *Métapolis ou l'avenir des villes* (Ascher, 1995).

leurs choix et préférences résidentiels et face à leurs différents types d'attachement aux lieux ; en effet, les habitants peuvent adopter des comportements différents face à leurs projets de résidence, leurs divers lieux de vie, que l'on saisit grâce à la condition habitante. L. Rougé explique, au moment de décliner les figures des habitants entre autonomie et « captivité », l'importance de considérer qu'*« appartenance, intégration, identification, ne méritent pas à proprement parler une stricte définition en préambule dans la mesure où ces notions sont perçues par les personnes interrogées comme étant synonymes »* (Rougé, 2005) et de *« mettre en évidence des processus par lesquels les individus se sentent ou non partie "intégrante" des espaces qu'ils pratiquent et vivent, sentiment qui passe par l'attachement au lieu (qui mobilise le domaine de l'affectif), l'intégration (qui nécessite une bonne coexistence avec les autres), l'identification (qui est l'expression d'une ressemblance avec les autres), et l'appartenance aux lieux ou aux groupes qui les occupent (qui se traduit par l'impression d'être à sa place ici et avec les autres) »* (Rougé, 2005, p. 284). Néanmoins, à l'inverse de la figure du « captif », que nous avons peu rencontré dans notre enquête de terrains, les habitants paraissent expliquer et assumer des choix ou des préférences sans se sentir captifs. Cela ne veut évidemment pas dire que cette figure n'existe pas sur ces territoires, mais qu'elle est très minoritaire. Cela est peut-être dû aussi au fait de ne pas avoir interrogé uniquement d'anciens citadins ou des « *périurbains* lointains », comme l'a fait L. Rougé. Nous privilégierons donc le développement d'autres figures, autour de l'attachement plus que de la captivité.

« Après tout, si les gens sont heureux dans un tel système, pourquoi chercher à les en détourner ? » (Berque, Bonnin et Ghorra-Gobin, 2006, p. 362). En effet, essayons plutôt de comprendre ce qui fait qu'ils sont attachés à ces lieux, et de quelles manières. Proposons un essai de déclinaison de différentes figures. Elles découlent ici de la soixantaine d'habitants rencontrés sur les territoires, lors des entretiens ou des observations, et ne peuvent prétendre à l'exhaustivité. Néanmoins, elles témoignent de la condition de ces habitants et permettent de représenter un panorama de différents profils. Elles sont construites en fonction de leurs préférences, leurs choix, leurs arbitrages, et de leurs dynamiques face à leurs lieux de vie quotidiens. On retrouve donc les figures de l'habitant « persévérant » ; l'habitant « logique » ; l'habitant « chanceux » l'habitant « évident ». Un autre type d'habitant, dont on ne pouvait faire l'impasse au vu de son caractère fréquent dans les entretiens, peut se retrouver dans tous les profils : l'habitant « familial ». Nous donnerons pour chaque cas une description de la figure avant de donner des exemples concrets pour les illustrer, reprenant des tranches de vie des habitants rencontrés tout au long de la thèse. Différents profils d'âge, de professions, de situations familiales, de parcours résidentiels, peuvent se retrouver dans les figures présentées ici.

2.2. L'habitant « familial », en filigrane des quatre autres figures

Ce dénominateur commun se décèle en filigrane et pourrait se retrouver de manière transversale dans les quatre figures qui vont suivre. Il nous a semblé important de l'évoquer car il s'est avéré fréquent chez les enquêtés.

Avec cet habitant, tout est dirigé pour le bien-être de la vie de famille, spécialement de ses enfants. Il réfléchit constamment à leur épanouissement et leur bien-être. Ses choix sont souvent

faits en fonction de ce qu'il considère bien », « bon », pour ses enfants ou pour la vie de famille, parfois plus que pour lui ; il est prêt à des compromis sur son bien-être personnel si celui de ses enfants s'en trouve amélioré. Il peut aussi vanter la qualité de la vie dans un lotissement à cette fin. Ces décisions paraissent avoir un lien direct avec le sentiment fort de la famille, de cette unité, plus que pour le couple ou que pour l'individu en soi. Notons que, non seulement la qualité de vie pour les enfants - en bas âge ou adolescents - est recherchée, mais encore que des choix peuvent être faits pour ses enfants devenus adultes : par exemple, il va choisir une localisation de maison pensant à eux et à ses petits-enfants, pour que ces derniers « reviennent » les voir lors de leurs vacances s'ils habitent loin. Par exemple, Annie dit que son mari et elle voudraient une maison au bord de la mer pour accueillir leurs enfants avec leurs familles, qui actuellement viennent peu.

Il a de fortes valeurs familiales, qu'il tente d'inculquer à ses propres enfants. Il s'oppose donc à ceux qui font en toute connaissance de cause des choix pouvant s'avérer pesants pour les enfants, donnant la priorité à leurs désirs (par exemple, habiter dans un lieu où il n'y a pas d'école ou de transport scolaire à proximité).

2.3. L'habitant « persévérant »

L'habitant « persévérant », que l'on aurait aussi pu qualifier de déterminé, convaincu, de tenace, de volontaire, fait en sorte que les projets qu'il a prévus aboutissent. Il sait ce qu'il veut et s'il a décidé d'aller vivre dans un lieu précis ou d'acheter une maison à ce moment, il fera tout pour mettre en œuvre ses projets. Il opère des choix pour mettre en avant des préférences en fonction d'éléments stratégiques, de contraintes, de désirs liés à des imaginaires… Il peut prendre les devants d'un point de vue « objectif » : par exemple, trouver assez vite une maison à acheter car la famille s'agrandit et qu'il faut plus d'espace afin d'accueillir le bébé dans de bonnes conditions, y compris spatiales ; trouver une maison proche du lieu de travail pour ne pas avoir à faire trop de route pour s'y rendre ; devenir propriétaire afin d'arrêter de « jeter l'argent par les fenêtres » ; etc. Ses convictions peuvent aussi être plus « subjectives » : trouver une maison dans le quartier tant désiré depuis l'enfance ; avoir une maison avec des escaliers pour pouvoir « monter se coucher » ; coup de cœur pour un terrain et son emplacement et donc faire en sorte de l'obtenir, etc. Il considère qu'il fait en sorte de trouver la bonne opportunité, qu'il est acteur dans ses comportements, de ses gestes… Il aime aussi le fait d'avoir un « projet de couple », un « projet de famille » à réaliser. Il s'investit beaucoup dans les recherches et continue ensuite d'être actif de son mode de vie, et de changer les aspects qu'il souhaite pour améliorer sa condition habitante : par exemple, il réalise des travaux si besoin - entretien, remise à neuf ou décoration -, change ses habitudes de consommation ou de loisirs si certaines sont plus adaptées, etc.

Prenons l'exemple de Kelly, qui peut se retrouver dans cette figure - parmi d'autres - et qui est un modèle particulier. En effet, elle assume son mode de vie ; elle a pris les devants pour vivre en accord avec ses principes et ses valeurs, notamment écologiques. Rien ne la contraignait à habiter dans cet environnement de nature ; elle a choisi d'y vivre alors que d'autres solutions étaient « plus simples ». Elle continue aussi d'aller toutes les semaines à Québec, chez son copain, puisqu'elle y travaille à temps partiel, comme nous avons vu dans la section précédente. Elle parle donc d'un désir mais qui était un choix « raisonné » pour elle (il ne le serait pas forcément

d'un autre point de vue habitant : faire 25 km à vélo même en hiver pour se rendre en ville, etc.) Elle dit qu'elle « laisse tout assez libre » et qu'elle « voit ce qu'il se passe » mais cela semble relever d'une contradiction car son mode de vie demande aussi beaucoup d'organisation. Elle en parle d'ailleurs lors de l'entretien en précisant qu'elle est obligée de s'organiser et de choisir « quand elle fait quoi » au quotidien. Vivre dans une maison dans la nature correspond à ses préférences, d'autant plus qu'elle a l'impression d'avoir les deux : une vie en ville de temps à autre, lorsqu'elle se rend chez son copain, et une vie dans la nature lorsqu'elle est chez elle, ce qui correspond à ses aspirations. Elle est satisfaite de ne pas avoir opté pour un compromis qui aurait consisté à vivre en banlieue, proche de la ville et proche de la nature. Elle préfère vivre alternativement dans l'un et l'autre selon les moments de la semaine. Ainsi, elle n'a pas eu un choix radical à faire.

2.4. L'habitant « logique »

L'habitant « logique » a des points communs avec le précédent. Il est « terre-à-terre », « réaliste » sur les aspects à la fois financiers, professionnels, familiaux… Il estime voir les aspects pratiques et établit généralement une liste de critères avant de chercher une maison. Il a un mode de pensée qui le pousse à peser le pour et le contre. Il n'agit généralement pas sur un coup de tête ou sur un coup de cœur - même si, nous l'avons vu tout au long de la thèse, cela peut être très présent, consciemment ou non. Il ne fait généralement pas ses choix *via* les imaginaires ou le « je-ne-sais-quoi » vu plus haut, mais plutôt en fonction de critères qu'il estime objectifs tels que la proximité du travail ou des écoles, le prix d'achat et d'entretien de la maison (avec travaux ou non…) mais aussi le prix des déplacements, ou encore le fait d'avoir un espace extérieur chez soi pour la qualité de vie de ses enfants, etc. Pour cet habitant, la proximité relative du lieu de travail est importante. Il peut facilement dire que le lieu où il habite est un « bon compromis ». Il semble penser et raisonner avec les pratiques quotidiennes plus que les imaginaires. Prenons quelques exemples d'habitants qui semblent avoir établi des listes de critères objectifs de choix dans leurs recherches.

Jonathan (Québec) explique son rapport aux critères établis pour ses recherches d'achat immobilier, qui paraissent alors très pragmatiques, n'étant même pas arrêté sur une maison ou un condo.

Régine et Patrick m'expliquent que leur *« critère n° 1 »* était de ne pas être dans une grande ville et le *« critère n° 2 »* d'habiter proche de leur travail. Leurs deux critères étaient donc compatibles puisqu'ils travaillaient alors tous deux dans des petites villes. Pour eux comme pour d'autres, le critère important est le calme et l'absence de bruit.

Gildas semble agir selon des critères essentiellement pragmatiques. L'un d'eux était de ne pas être dans une trop grande ville, sans être à la campagne pour avoir des services et des équipements dans sa commune ; la proximité de la mer était aussi un « bonus » pour lui. Saint-Renan ne s'imposait pas, mais il précise que *« quand j'ai trouvé quelque chose sur Saint-Renan, ça a tout de suite fait tilt sur la destination »*, d'autant plus que *« la maison correspondait à tous nos critères, en termes de surface, de prix »* et ne nécessitait pas de travaux, étant en bon état ; il pouvait alors y « poser ses meubles ».

Sophie a ce même critère pratique concernant la maison, qu'elle m'explique en évoquant les échanges avec les agents immobiliers, notamment sur les différents critères – qui peuvent évoluer au fil des recherches - tels que la surface, la non-mitoyenneté, le style de maison… Ensuite, combiner et concilier les critères des deux membres du couple s'est avéré plus difficile : on leur présentait beaucoup de maisons mitoyennes, et son compagnon ne voulait pas lâcher ce critère. Elle qui avait pour critère principal au début le fait d'habiter à Brest ou très proche, a décidé de le laisser de côté : *« Au début de ma recherche, la localisation c'était le premier de mes critères. Finalement. Et au fur et à mesure, en voyant ce qu'on voyait, et avec le découragement qui pointait le bout de son nez, en se disant mais purée on trouvera jamais rien, c'est vrai que j'ai accepté d'ouvrir ce critère-là… Et sans regret en fait. »*

Paul (Québec) parle également des « critères » objectifs quel lui et sa compagne s'étaient fixés pour acheter. Lui aussi se voyait mal « lâcher » sur celui de la localisation : *« on voulait demeurer en ville proche des lieux d'emploi, aussi on voulait vivre à un endroit où on pouvait ne pas être dépendant de deux automobiles, et même de ne pas être dépendant d'une automobile. On voulait pouvoir vivre dans un quartier où on pouvait vivre à la limite sans automobile. On voulait être proche des réseaux de transports en commun et des services. Faire des déplacements à pied, à vélo, ça c'était vraiment important ».* Puisqu'il connaissait bien le quartier dans lequel ils ont acheté, il savait aussi que cela correspondait à tous leurs critères objectifs – outre le fait de de répondre à ceux subjectifs, par exemple la familiarité de l'environnement et le fait que ses fils iraient dans la même école que celle où Paul se rendait enfant. Concernant le logement en lui-même, il m'explique qu'ils n'avaient pas de *« critères précis »* mis à part le fait de souhaiter une résidence unifamiliale – isolée, jumelée ou même en rangée ; ils ont donc visité plusieurs types. Il savait aussi ne pas vouloir construire, car l'achat d'un terrain aurait augmenté son budget : *« on n'a pas pensé acheter de la maison neuve parce que c'était… Ça nous restreignait beaucoup face à nos critères essentiels »*.

Les critères au sein d'un couple peuvent être difficiles à concilier : Stéphanie et son conjoint en ont fait l'expérience. Ils n'avaient pas du tout les mêmes : lui voulait de l'espace et un hangar à rénover ; elle souhaitait un bien neuf, sans travaux. En outre, son critère principal était d'habiter à Saint-Renan, notamment pour être à proximité de l'école des enfants, ce que lui ne souhaitait pas forcément ; elle désirait aussi être proche d'une boulangerie, car pouvoir *« aller chercher son pain à pied »* est *un « critère très important »* pour elle. Ils purent finalement combiner leurs souhaits, retenant celui de Stéphanie pour la localisation et ceux de son compagnon pour le choix de la maison. Un autre était celui du prix.

Jason et Cynthia (Québec) parlent de leur liste de critères nombreux, et pas toujours similaires chez eux non plus, ce qui restreignait considérablement le choix. Elle filtrait les biens qui pouvaient correspondre à tous. Jason explique qu'un des *« critères de base »* était d'avoir une grande pièce de vie pour recevoir – on voit d'ailleurs la complexité et l'imbrication de souhaits objectifs et subjectifs lorsqu'il précise dans la même phrase qu'il est tombé amoureux d'une pièce de vie dans un précédent logement, étant alors dans le registre du subjectif et de l'émotif – mais ici, nous nous appuyons sur les critères plutôt objectifs, si les distinguer est toutefois possible.

Samuel a eu du mal à trouver une maison ; il a fait de nombreuses visites : *« Peut-être une bonne dizaine au moins. Sachant qu'une agence nous avait fait visiter pas mal de maisons, mais dont aucune ne correspondait à nos critères. Qu'on leur avait donné hein. Mais en fait il avait besoin de valider son carnet de visites. Soit c'était pas du tout dans nos prix, soit c'était mitoyen, soit c'était… voilà quoi ».* Les propos de Carole expriment la complexité des critères objectifs et subjectifs qui se mêlent lorsqu'elle évoque les visites de maisons en expliquant qu'elle n'avait pas coup de cœur ou de maison remplissait tous les critères fixés par le couple.

Cette imbrication de désirs « refoulés » et de volontés « rationalisées » montre qu'un habitant ne peut se retrouver uniquement dans la figure de l'habitant « logique », mais qu'elle reste malgré tout importante pour certains et que les choix peuvent aussi se construire de cette manière, quand certains fonctionnent plus volontiers au coup de cœur ou au *« je-ne-sais-quoi »*.

2.5. L'habitant « chanceux »

Cet habitant, que l'on aurait aussi pu qualifier d'optimiste, d'enthousiaste, s'estime chanceux, plus qu'acteur ou moteur, de se retrouver dans ces situations et d'avoir bénéficié d'opportunités ; voyons lesquelles sont perçues comme de la chance, et pourquoi. Contrairement à l'habitant précédent, il laisse une part au hasard, ou le croit, même si ce sont ses choix et ses décisions qui ont aussi fait qu'il se trouve aujourd'hui dans des conditions jugées avantageuses. Il s'agit de chance provoquée, ce qui ramène quelque peu à la première figure habitante où l'habitant était tout de même acteur, mais avec une perception différente de ses actions. Il faut donc distinguer d'une part la chance-hasard où, effectivement, l'habitant ne pouvait pas agir concrètement sur la situation et d'autre part de la chance-opportunité, qui est un entre-deux, où l'habitant a su se saisir de ce qui se présentait à lui. Prenons plusieurs exemples.

Déjà enfant, Emmanuelle trouvait que son amie qui habitait juste à côté de l'école avait *de la* chance d'être là et de n'avoir « que la route à traverser » sans avoir besoin de se lever tôt pour s'y rendre. Elle devait prendre le car et parcourir « toute la campagne ». Ses enfants aujourd'hui ne se retrouvent pas dans cette situation ; elle estime que c'est une chance pour sa famille de vivre là où elle vit - dans le centre-ville de Plabennec, juste à côté de l'école -, et que ce terrain était une belle opportunité. Elle explique : *« On habite en ville. Et il y a des gens ils disent "ah bon" et en même temps on a un grand terrain pour de la ville. On n'a pas de route ici. On a trop de la* ***chance****. Ma voisine me dit toujours : "si tu vends ta maison c'est moi qui l'achète". Souvent on se dit,* ***on a trop la chance d'être là.*** *Lui aussi, (son fils) il adore »*. À d'autres échelles - là où Emmanuelle ne se considérerait peut-être plus comme chanceuse - Monique, qui vit à Ploumoguer - où il n'y a ni collège ni lycée - explique : *« Non elle [sa fille] se plaignait pas du car ! Ce qu'il y a c'est qu'elle était fatiguée quand même en fin de trimestre quoi ! Mais bon… Voilà. C'était comme ça et puis c'est tout hein. (Pause) Et puis bon encore, une* ***chance il*** *y a le collège à Saint-Renan ! Hein donc c'est qu'à partir de la seconde, après… [qu'il faut se rendre à Brest]. Voilà on est déjà plus costaud quoi. (Pause) Ouais non ça* ***c'était une chance****. »* C'est ici une question de relativité. Christophe, lui, précise la chance qu'a sa fille : il commence en effet à travail quand il le veut, ce qui lui permettait de l'amener au collège et donc de lui éviter de prendre le car tous les matins.

Isabelle est aussi une illustration flagrante de la figure de l'habitant chanceux ; elle évoque cette « chance » à plusieurs reprises au cours de l'entretien réalisé sur le terrain québécois. En effet, elle se félicite d'avoir de bonnes écoles tout près pour ses enfants : *« Puis tu sais on est **chanceux il** y a des très bonnes écoles tout près, y'a le séminaire Saint-François qui est une excellente école privée secondaire, une des meilleures de la région ! »* ; d'être à la campagne en ville : *« Parce qu'on est quand même **chanceux** c'est un peu comme la campagne en ville ici ! »* ; d'être proche de tout, en comparaison à sa sœur qui vit à Vancouver : *« Je regarde ma sœur qui est à Vancouver, elle est même pas à Vancouver, elle est à une heure de Vancouver, puis pour eux, c'est la banlieue proche ! Euh… Eux autres c'est parce que… Une petite petite maison à Vancouver c'est 4 millions, on a regardé la moins chère est à 4 millions ! Puis… C'est… C'est en ruines là. C'est un étage, deux chambres… Puis eux, ils sont vraiment loin de tout, loin de l'aéroport, loin du centre-ville, mais ils ont pas le choix alors qu'ici, on est **chanceux** tout est proche quand même, la banlieue est proche, si on prend la voiture c'est rare qu'on dépasse 15 à 20 minutes. »* ; d'avoir une maison très bien exposée : *« ça c'est vraiment un **coup de chance** parce que comme… Mais moi c'était vraiment de ce côté-là de la rue que je voulais pour avoir le coucher de soleil ! Fait que je regardais dans les maisons assez grandes, assez récentes, puis il y avait comme juste celle-là. Parce que quand j'ai acheté les… Le voisin ici c'était un champ ! Il était pas construit encore. »* ; d'avoir de bons voisins : *« Mais on est **chanceux** ! On a des bons voisins… ».*

Cette impression de chance par rapport aux relations de voisinage revient régulièrement chez les habitants : c'est un facteur sur lequel on ne peut agir et qui laisse donc une large part au hasard. Sylvie en parle à deux reprises : *« On a de la **chance** ici parce qu'on est bien tombé ! Mais selon sur qui tu tombes comme voisins oh là là… »* et par Anne-Marie : *« Mon mari était un homme très très sociable, très engageant donc… Alors oui ! Puis on avait de bons voisins. Ça a changé avec les années mais on a été **chanceux**, on a toujours eu des bons voisins… Les enfants étaient plus jeunes, ils se déguisaient à l'Halloween, ils venaient nous voir… Des fois ça jouait au ballon, ça sautait chez le voisin, c'était juste drôle… "Est-ce qu'on peut avoir le ballon" "ben oui !" (Rires) ».* Cela contribue à leur attachement au quartier. Brigitte et Éric se considèrent aussi chanceux d'avoir eu des amis et des *« personnes gentilles »* qui vivaient à côté d'eux avec qui ils pouvaient covoiturer, eux qui n'avaient pas de voiture.

Jason et Cynthia (Québec) se considèrent eux-aussi chanceux d'avoir trouvé un emploi dans de bonnes compagnies relativement proches de leur domicile, et chanceux encore d'avoir pu construire cette maison avec des bonnes techniques de construction.

Carole se voit chanceuse que son compagnon et elle aient eu les mêmes envies concernant leurs choix de vie et de résidence : *« Oui, parce qu'on voulait cet espace extérieur. Et pour le jardin, l'espace, les pièces. On a de la **chance** d'être tous les deux sur la même longueur d'onde, parce que… je pense qu'il y a certaines personnes c'est pas le cas. »* Elle souligne aussi en riant les propos de sa nièce de 7 ans qui lui a dit : *« T'as trop de la **chance** d'habiter là tu vas pouvoir aller à pied au Super U »*.

À l'instar de Gaëlle, plusieurs habitants se considèrent chanceux d'être à la campagne tout en étant proche de la ville : *« Enfin à mon sens, après je sais qu'on voit pas tous les choses de la même manière, mais je pense que c'est quand même une **chance** de pouvoir habiter par ici, sachant qu'on,*

n'est pas loin non plus de la ville, moi j'ai la possibilité d'y aller tous les jours y travailler, et avoir quand même la qualité de vie, la tranquillité, les paysages… ». Pour les amis et la famille d'Albert et Murielle, leur chance est *« d'avoir cette vue sur mer »* - lui n'y voit qu'un cadre habituel, mais admet qu'il est *« un peu dur »*. Laurence souligne aussi la chance qu'elle a d'habiter à côté de la mer et d'avoir une grande maison pour loger convenablement sa famille nombreuse. De même, Émilie et Raphaël s'estiment chanceux d'avoir de l'espace : *« un grand jardin, trois chambres en haut, le bureau, la salle de jeux, non on a de la **chance** quand même ! »*. Émilie a eu une autre chance : trouver du travail à côté de chez elle (le choix de la localisation de la maison ayant été fait uniquement en fonction de Raphaël dont les impératifs étaient importants du fait de son métier d'agriculteur. Après un déménagement, certains se trouvent également chanceux d'avoir réussi à vendre rapidement leurs anciennes maisons afin d'avancer dans leurs projets, comme Brigitte et Éric ou encore Agnès et Christophe.

Ces habitants sont donc plutôt enthousiastes, optimistes, et estiment qu'une part de hasard a joué dans leur condition habitante dont ils sont satisfaits aujourd'hui. On peut aussi imaginer que certains se sont convaincus que leurs situations et conditions relevaient de la chance, par comparaison avec ce qu'ils ont connu avant, ou par rapport au sort d'autres habitants.

2.6. L'habitant « évident »

Cette figure de l'habitant « évident », que l'on aurait pu qualifier d'habitué, agit selon des habitudes, des suites de parcours « logiques » ou « évidents » du fait des opportunités qui se sont présentés et qu'il a saisi. Il dit fréquemment que « c'est comme ça ». Il a généralement toujours habité dans un même type de lieux ou de maisons. Il se pose peu de questions et suit plutôt le cours des événements de la vie. Même s'il peut sembler plus passif, cet habitant peut être attaché à son environnement et s'en satisfait. Pourquoi habiterait-il ailleurs que dans cette maison située dans cette commune ? Il peut aussi être pris par d'autres activités et occupations qui mettent sa condition habitante au second plan. Parfois, il est enclin à suivre l'exemple de son entourage plutôt que d'être à l'initiative. Son parcours résidentiel peut être assez court et contenu dans des lieux relativement rapprochés géographiquement. Pour lui, certains critères établis par l'habitant « logique » ne sont pas forcément à prendre en compte. Il peut aussi agir selon des critères plus subjectifs ou suivre les désirs de sa conjointe ou son compagnon par exemple. Parmi ses habitudes ancrées, cet habitant a su parfois développer des astuces ; Françoise les a d'ailleurs transmises à sa fille :

> « - Et ce quartier-là par exemple de Sillery Sainte-Foy est-ce que vous… Ça vous plairait aussi ou moins qu'ici ?
> *F : Les taxes sont trop élevées ! (Rires) La même maison là-bas se vendrait beaucoup plus chère là ! Ouais c'est ça. (Pause) Puis peut-être que ça aurait été utile à un moment donné… Pour le CEGEP pour ma fille ou pour l'Université, mais là on va pas déménager pour… Cinq ans d'une vie là ! **Elle fait comme moi, elle voyage, c'est tout !***
> - Oui elle elle est habituée aussi en fait !
> *F : Ben oui ! C'est ça ! (Pause)*
> - Vous l'entendez pas se plaindre par exemple… Je sais pas de la circulation ou…
> *F : Ben, c'est parce que c'est vraiment pire que ça a jamais été à cause des travaux partout et tout ça ! Mais… Bon ce qu'elle fait c'est qu'elle part à 6 h 30 le matin ! Donc*

> *elle arrive à l'Université elle travaille avant ses cours, elle fait ses affaires… Et puis au lieu… Les jours où elle a un cours qui finit à… En pleine circulation à quatre heures et demie, ben au lieu de revenir à cette heure-là, elle va attendre 6 heures. Et là au lieu de prendre une heure et demie…*
> - Ah oui elle peut mettre une heure et demie !
> *F : Non mais au lieu de prendre une heure une heure et demie parce qu'elle est en file sur Robert Bourrassa puis que ça avance pas, ben elle va rentrer en 15 minutes ! 20 minutes ! »*

Il peut aussi se montrer fataliste, comme Sylvie (terrain brestois) l'exprime : *« J'aime bien ma maison mais on me dirait demain on déménage, on part, ben c'est comme ça ! »*, ou encore Brigitte et Éric (terrain québécois) : « *mais c'est sûr qui faut prendre les devants puis pas trop regretter, c'est comme ça… »*. Cet habitant considère en outre volontiers que sa situation est normale.

Gaëlle explique qu'elle a « toujours eu » les trois mondes (la ville, la campagne, le littoral) à proximité. Elle raconte son rapport à la fois à la ville puis à la campagne, qui est pour elle naturel, évident et lié à ses habitudes :

> « - Est-ce que pour toi Brest c'est quand même indispensable, ou est-ce que tu pourrais éventuellement t'en passer ?
> *G : Pour tout ce qui est loisirs, ce serait compliqué. Je pense. (Réfléchit) Oui c'est même sûr en fait. Après pour tout ce qui est… commerces enfin je dirai commerces mais dû à la vie quotidienne, je pense que ça on peut substituer avec Ploudalmézeau, même Saint-Renan largement… Après tout ce qui est on va dire plaisir, plus shopping ou autre, c'est vrai qu'il y a ce qu'il faut à Saint-Renan, mais… De manière générale… C'est Brest. Donc…* ***C'est important d'avoir Brest à proximité. Après j'ai toujours vécu avec ça aussi. Peut-être que si j'avais pas eu ou pris l'habitude****, je rencontre hein des gens ici qui n'ont jamais eu l'habitude d'aller sur Brest. Et qui du coup… ils y vont pas hein ! Je vois par exemple mon frère le premier… Il a trois ans de moins que moi, il habite ici aussi. Lui il travaille en plus entre la commune de Brélès et Lanildut. Donc lui il est sur place. Et c'est vrai que… Donc je pense que oui c'est possible mais moi j'aurai du mal. Je resterai en contact avec… Brest. Maintenant bon j'essaye quand même quand je suis en repos, de pas forcément y retourner. »*

Nous avons également vu précédemment le rapport que Laurence entretenait avec son environnement : elle dit avoir *« toujours vécu au bord de la mer »*. Ce « depuis toujours », qui revient régulièrement dans les échanges avec les habitants, sur ce thème ou plusieurs autres, explique bien ces effets d'habitudes et d'évidence.

***

Bien entendu, ces figures sont « simplifiées » par rapport à la réalité sociale quotidienne des habitants, qui les entrelace et imbrique dans des proportions variées, comme précisé en début de section. Elles ont un point commun : elles sont toutes liées à une condition habitante alter-urbaine, que nous allons maintenant expliciter.

3) La condition habitante alter-urbaine : un entrelacement et une imbrication de pratiques quotidiennes et d'imaginaires

> *« Les expériences, prises à la fois dans leur singularité et dans leur succession produisant le parcours, créent une mémoire orientée par le vécu. Par notre* ***condition habitante****, la vie se déroule dans l'espace, dans des lieux. La perception de ces lieux est marquée par le vécu de notre expérience passée, par sa mise en mémoire. » (Morel-Brochet, 2006, p. 173)*

Nous avons rappelé au chapitre 1 les évolutions conduisant de la notion de genre de vie à celle de modes de vie, en passant par celle des modes d'habiter ; en parallèle, nous avions défini le terme d'habitant. Voyons maintenant comment développer et caractériser la notion de « condition habitante alter-urbaine » retenue pour cette thèse après avoir exploré différents aspects de l'enquête auprès des habitants de maison, de leurs pratiques de différents lieux au quotidien et de leurs imaginaires.

3.1. Le terme de « condition » employé dans diverses recherches

Comment employer ce terme de « condition » et comment l'utiliserons-nous ici ? La condition est une situation, un état, une nature, la qualité d'une chose ou d'une personne. On peut la définir ainsi : *« Contexte général dont dépendent […] les personnes [...] Alors que la cause est ce par quoi un phénomène existe, la condition est ce sans quoi un phénomène n'existe pas. La condition ne produit pas l'effet, elle laisse la cause le produire. Exemple : La lumière est la condition de la lecture, non sa cause »* (Godin, 2004). Plusieurs textes connus traitent de la condition humaine, le roman éponyme d'André Malraux paru en 1933 étant le mieux connu pour ses ressorts historiques, philosophiques et politiques (Malraux, 2012 [1933]). Hannah Arendt, en 1958, dans *Condition de l'homme moderne* évoque aussi cette condition humaine et sa dimension universelle. Elle y explique que l'examen des activités humaines permet de percevoir la condition de l'homme moderne. Elle distingue d'ailleurs nature et condition humaine car *« rien ne nous autorise à supposer que l'homme ait une nature ou une essence »* (Arendt, 1983 [1958]). A. Moles et E. Rohmer parlent également de la condition humaine dans *La psychosociologie de l'espace* en parlant de *« la mesure de la centralité de l'univers égocentré propre à la condition humaine »* (Moles et Rohmer, 1978).

La notion de « condition » a suscité de nombreuses recherches : dans *Retour sur la condition ouvrière : enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard* (Beaud et Pialoux, 1999), S. Beaud et M. Pialoux sont revenus sur cette condition ouvrière que Robert Castel évoquait déjà dans *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat* (Castel, 1995) ; la condition étudiante, qui *« ne signifie pas que les étudiants sont "passifs" et qu'ils subissent simplement leur condition sans réagir. Tout au contraire, à partir de la condition qui est la leur, ils développent des formes d'action qui relèvent de "tactiques", tant du point de vue de leur réflexivité que de leur pratique concrète »* (Felouzis, 2001) ; la condition carcérale, qui évoque des conditions à la fois morales et sociales et qui *« inclut ainsi – à des degrés variés de sous des formes diverses – toutes celles et ceux qui "sont" en prison »* (Fassin, 2015) ; la condition géographique (Lazzarotti, 2006) ; la condition urbaine (Mongin, 2007). En 2015, A.-F. Hoyaux parle du cinéma comme révélateur de notre condition habitante (Hoyaux, 2015).

Le mot n'est pas étranger aux habitants rencontrés. Certains, comme Marjorie, l'utilise spontanément. Elle dit que chacun peut trouver *« une bonne histoire à raconter pour faire sens de [ses] conditions ».* Gaëlle parle des conditions de travail ; Sonia évoque des conditions dans lesquelles peuvent être élevés des enfants et Brigitte des conditions de localisation de leur maison ainsi que des conditions de sa revente. Carole, elle, parle du fait d'être *« conditionnée »* par l'enfance et les habitudes. C'est donc ici la condition habitante que nous nous sommes attachés à cerner. Elle est présente dans différents contextes, les habitants peuvent s'en emparer par le biais de pratiques inscrites dans le quotidien et par des imaginaires.

N. Dodier évoque les altérités chez les individus, mais aussi dans les conditions : *« Je partirai de la distinction entre deux formes d'altérité : dans le cadre de la première, ou altérité d'*individus*, nous reconnaissons dans les autres des individus différents, mais partageant la même condition générale ; dans la deuxième forme, ou altérité de* conditions*, nous reconnaissons dans les autres des individus qui peuvent être semblables ou différents à nous-mêmes quant à leur condition »* (Dodier, 2001, p. 319). Il définit ainsi la condition : *« ce qui rapproche ou distingue les individus les uns des autres avec un minimum de permanence, et en rapport avec des catégories plus générales permettant de les qualifier. Ces distinctions peuvent provenir de ce qui réside* dans *les individus, par des processus de socialisation, et plus généralement par des formes d'inscription, en eux, de traces du passé. Elles proviennent également de ce qui réside* en dehors *d'eux, du fait des ressources qui leur sont ou non disponibles. Ces différences ne sont pas considérées* a priori *comme définitives, mais elles ont suffisamment de stabilité pour que l'on puisse les détacher des situations* hic et nunc *et envisager de les rapporter aux processus qui sont à l'origine de la pluralité des conditions »* (Dodier, 2001, p. 319). Entre altérité d'individus et altérité de condition, ici, c'est bien à la condition habitante alter-urbaine que nous nous sommes intéressés. Nous pourrons la penser à la fois comme condition commune mais aussi comme condition plus spécifique selon les contextes.

3.2. Les pluralismes des habitants et leurs expériences dans diverses temporalités

> *« Dans cet entre-deux de l'habiter s'exprime d'abord la métaphore du bâtir, celui que l'être-au-monde opère par sa construction territoriale. Construction territoriale qui permet à cet être de* ***structurer son monde*** *(en le délimitant, en se distinguant, en mémorisant)* ***tout en s'y structurant*** *par le fait même d'y avoir constitué une sécurité ontologique […] Habiter, pour l'être-là, c'est donc se laisser advenir par la compréhension des êtres, des choses, des lieux, des souvenirs au sein desquels il séjourne, et qu'il protège, qu'il ménage parce que ces êtres, ces choses, ces lieux, ces souvenirs sont le trait fondamental de ceux/ce qui l'habite. » (Hoyaux, 2002)*

Chaque habitant peut construire son monde propre et peut aussi être considéré comme pluriel, au sein de cette altérité d'individus évoquée par N. Dodier. De son côté, L. Thévenot récapitule dans *L'action au pluriel*, la pensée de F. Dubet autour de la pluralité des logiques de l'expérience - intégration, stratégie, subjectivation sociale - (Dubet, 1994), celle de B. Lahire autour de l'homme pluriel - les individus porteurs d'habitudes disparates et opposées - (Lahire, 1998) mais aussi la pensée sur l'individu multidimensionnel de F. de Singly, ou encore celle de l'individu

combinatoire de J.-C. Kaufmann (Thévenot, 2006, p. 227-243). Nous voyons donc toute la complexité de l'individu, et soutenons l'idée d'un homme pluriel se livrant à des actions conditionnées par des temporalités et contextes divers, ce que nous avons constaté lors de l'enquête.

La réflexivité de ces habitants entre aussi en jeu, comme nous l'avons vu lors des entretiens : avec X. Molénat, nous pourrions alors parler de l'individu réflexif, toujours en mesure de dire ce qu'il fait et pourquoi il le fait (Molénat, 2009). F. Dubet s'était aussi intéressé à la réflexivité dans sa *Sociologie de l'expérience* (Dubet, 1994) ; quant à J.-C. Kaufmann, il cherche lui aussi les différentes modalités de la « réflexivité ordinaire » (Kaufmann, 1998, 2001). Nous avons pu relever des comportements de la sorte chez certains enquêtés, qui usaient de réflexivité à propos de leur désir de vivre absolument « à la campagne » ou encore d'être propriétaires. Outre la réflexivité, tenir compte de la subjectivité des individus (Dubet, 1994) - et de l'intersubjectivité - a aussi été évoqué tout au long de cette thèse.

Finalement, on peut mettre en regard l'habitant pluriel avec ses expériences (personnelles et sociales). Comme vu au chapitre 7, elles jouent un grand rôle, quelles que soient leurs temporalités et font pleinement partie de la condition habitante. Les expériences habitantes permettent d'orienter certaines préférences ou choix ; elles s'inscrivent dans des conditions matérielles ou pratiques (prise en compte d'éléments financiers, proximité des lieux de travail ou d'école…) et sont aussi orientées par des désirs et des imaginaires. Elles sont multiples du fait de cette altérité d'individus, mais lui-même est pluriel ; elles s'inscrivent dans le temps à la fois passé, présent et futur : en effet, *« l'homme, dans son quotidien […] dispose à tout moment d'une réserve de connaissances qu'il utilise comme schème d'interprétation de ses expériences passées et présentes et qui détermine aussi ses anticipations sur les choses à venir »* (Schütz, 2008 [1987], p. 203). De plus, *« nos expériences actuelles ne se réfèrent pas à nos expériences passées par le seul biais de la rétention et du souvenir. Toute expérience se réfère également au futur »* (Schütz, 2008 [1987], p. 206).

Les types d'expériences vécues par les habitants sont également de différents types : *« Par rapport à la réserve de connaissance à disposition à tel* maintenant *particulier, l'expérience nouvelle, dans son émergence, se trouve être une expérience de type "familière" si elle peut être mise en relation grâce à une "reconnaissance synthétique" avec une expérience précédente du type "identique", "semblable", "similaire", "analogue" et ainsi de suite. L'expérience, sans son émergence, peut, par exemple, être envisagée comme du déjà vécu, "la même qui revient", ou comme "la même expérience mais légèrement différente" ou encore une expérience d'un type similaire à du déjà vécu, et ainsi de suite. Ou alors, l'expérience, au moment où elle a lieu, est considérée comme "étrange" si elle ne peut trouver de référence, du moins quant à son type, avec des expériences déjà vécues »* (Schütz, 2008 [1987], p. 204-205). Ces diverses formes d'expériences habitantes, dont nous avons pu voir la pluralité tout au long de cette thèse, sont aussi des expériences sociales. O. Lazzarotti précise qu'*« habiter ne peut raisonnablement se concevoir autrement que parmi les autres, soit dans, par et à travers l'ensemble des relations que les hommes entretiennent les uns avec les autres :* habiter, c'est cohabiter *»* (Lazzarotti, 2006, p. 193).

3.3. Des relations et interactions sociales quotidiennes : l'alter-urbain mis à l'épreuve

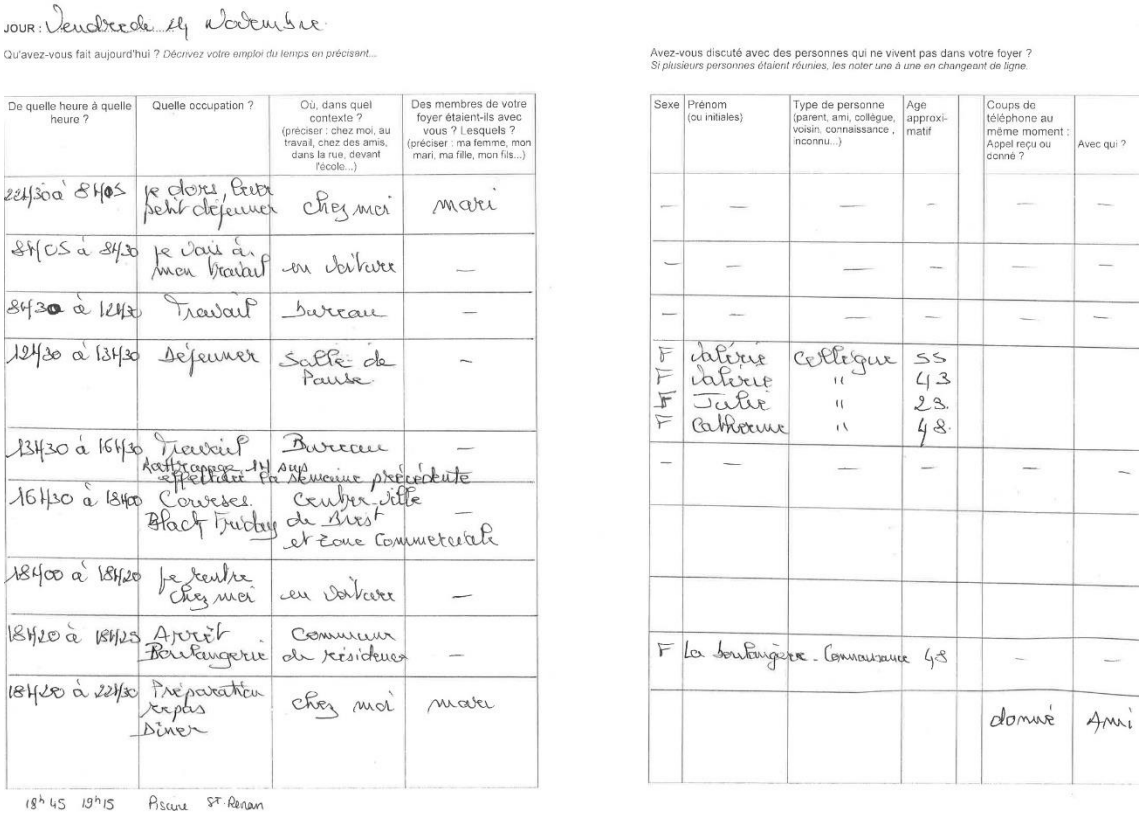
Les liens sociaux et les interactions sociales sont donc inhérents aux expériences habitantes au quotidien. Cette enquête dans l'alter-urbain montre certaines formes de sociabilités tout comme de repli sur soi. Néanmoins, les clichés de l'individualisme plaqués sur ces territoires ne reflètent pas la majorité des habitants qui s'attachent à créer un « vivre-ensemble » et à nouer des relations avec les voisins, tout en ayant le pouvoir de « contrôle » et de « décision » sur ces liens sociaux. Même si certains habitants ont des relations plutôt centrées sur la famille, sur le foyer, l'importance d'un réseau constitué d'amis, de collègues, de voisins est mise en avant. Nous mobiliserons dans cette section les entretiens compréhensifs réalisés à Brest et Québec mais aussi la méthode des carnets de bord (Figure 105)[356], où les habitants notaient leurs différentes activités et interactions sociales au cours de la semaine. On notera parfois que l'environnement est très homogène humainement[357], avec peu de différences de classes sociales sur le terrain brestois en comparaison à d'autres régions, ce qui doit être pris en compte dans l'analyse des liens sociaux sur ce terrain : en effet, cela implique alors des modes de socialisation[358] et de création des sociabilités parfois plus faciles qu'ailleurs.

Dans les années 1980-1990, François Héran a étudié les relations de voisinage (Héran, 1987) et la sociabilité comme pratique culturelle (Héran, 1988). Les situations quotidiennes qu'il a observées et décrites, rarement le fait d'un seul individu, ont amené à creuser ces questions autour des liens sociaux, des interactions sociales et des sociabilités. Même les personnes qui paraissaient seules *a priori* lors des entretiens l'étaient finalement de manière toute relative. Les lieux sont partagés entre différents habitants, tout comme les liens aux lieux peuvent différer d'un habitant à l'autre.

[356] Rappel : deux carnets de bord ont été remplis par deux habitants de foyers différents, Pascale et Jean-Philippe, pendant sept jours, avec le détail de la journée : horaires, activités et personnes rencontrées et avec qui ils ont échangé. Ce travail est inspiré de l'enquête « Contacts » réalisée par l'INSEE en 1982-1983, avec des ajouts et modifications (notamment par rapport aux réseaux sociaux). Cf. Annexe D.

[357] Seules certaines communes peuvent être à part, comme Le Relecq-Kerhuon ou Plougonvelin, assez riches ; certaines communes très rurales peuvent aussi être mises de côté.

[358] Rappelons la définition de socialisation : *« en psychologie sociale, la socialisation désigne le processus par lequel les individus intègrent les normes, les codes de conduite, la culture de la société à laquelle ils appartiennent. La socialisation peut être vue sous l'angle du conditionnement (un individu ne fait qu'intégrer passivement les règles de son milieu), mais aussi dans une relation plus interactive entre individu et société »* (Molénat, 2009, p. 239) nécessaire à la compréhension de la définition de sociabilité : *« Relations de voisinage, rencontres avec des amis, conversations avec des collègues de travail, participation à une association… autant d'indices de ce que les sociologues nomment la "sociabilité". Georg Simmel définit la sociabilité comme "la base ludique de la socialisation" »* (Molénat, 2009, p. 239).



JOUR : Vendredi 24 Novembre

Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? *Décrivez votre emploi du temps en précisant...*

De quelle heure à quelle heure ?	Quelle occupation ?	Où, dans quel contexte ? (préciser : chez moi, au travail, chez des amis, dans la rue, devant l'école...)	Des membres de votre foyer étaient-ils avec vous ? Lesquels ? (préciser : ma femme, mon mari, ma fille, mon fils...)
22h30 à 8h05	je dors, prépare petit déjeuner	Chez moi	mari
8h05 à 8h30	je vais à mon travail	en voiture	—
8h30 à 12h30	Travail	bureau	—
12h30 à 13h30	déjeuner	Salle de Pause	—
13h30 à 16h30	Travail Rattrapage 1H sur appellation la semaine précédente	Bureau	—
16h30 à 18h00	Courses. Black Friday	Centre ville de Brest et zone Commerciale	—
18h00 à 18h20	je rentre chez moi	en voiture	—
18h20 à 18h25	Arrêt Boulangerie	Commerces de résidence	—
18h20 à 22h30	Préparation repas Dîner	chez moi	mari

18h45 19h15 Pascale St-Renan

Avez-vous discuté avec des personnes qui ne vivent pas dans votre foyer ?
Si plusieurs personnes étaient réunies, les noter une à une en changeant de ligne.

Sexe	Prénom (ou initiales)	Type de personne (parent, ami, collègue, voisin, connaissance, inconnu...)	Age approximatif		Coups de téléphone au même moment : Appel reçu ou donné ?	Avec qui ?
—	—	—	—		—	—
—	—	—	—		—	—
—	—	—	—		—	—
F	Valérie	Collègue	55			
F	Valérie	"	43			
F	Julie	"	28			
F	Catherine	"	48			
—	—	—	—		—	—
F	La boulangère - Connaissance		48		—	—
					donné	Ami

Figure 105 - Carnet rempli par Pascale le vendredi 24 novembre 2017.
Source du carnet de bord : Florie Colin et Pascale

Différents contextes de sociabilités : saisons et déménagements

Les sociabilités peuvent s'étudier selon différents réseaux : au niveau du voisinage, des écoles, de la famille, des associations ou de la vie politique de la commune, des liens amicaux ; dans différents lieux, tels que les marchés, les restaurants et les bars, les commerces, la maisonnée… En effet, au-delà de cette dernière, différentes sociabilités impliquant des personnes qui lui sont extérieures s'imposent dans les expériences quotidiennes.

Les sociabilités varient selon les saisons. Les habitants n'interagissent pas de la même manière avec les autres en hiver ou en été. Que ce soit à domicile, dans le quartier ou dans l'espace public de la commune, les habitants se croisent, échangent, discutent avec plus de personnes lors des beaux jours. Christine l'explique :

> *« Ben toute façon maintenant[359] chacun est chez soi, l'hiver quand on rentre il fait nuit, dans la journée il fait froid… On reste pas sous la pluie quoi ! Par contre l'été on est dans les jardins, c'est vrai qu'on papote davantage ! Ici y'a quand même beaucoup de passages sur la route l'été, du coup quand on jardine, quand on est dehors les gens s'arrêtent. Quand il fait beau et qu'on est dehors, on voit beaucoup de monde. »*

Un déménagement amène également à d'autres formes de sociabilités : créer de nouvelles relations, ce que certains appréhendent. Ils préfèrent parfois rester là où ils habitent et

[359] L'entretien a lieu en hiver, le 13 février 2017.

connaissent *« tout le monde »* : rencontrer des personnes habituelles dans les différents lieux fréquentés au quotidien leur plaît. Régine et Patrick l'illustrent bien :

> *« R : Avant on se disait peut-être qu'arrivés en retraite tous les deux on déménagerait vers Saint-Renan ! Mais après on s'est dit aussi qu'à Lesneven on avait nos connaissances, nos repères, nos activités… Je suis venue en retraite deux ans avant Patrick, j'avais déjà mes activités. Mes anciennes collègues de travail.*
> *P : Les élèves que tu connais que tu revois au Leclerc !*
> *R : Les gens que je connais quand je vais faire mes courses ! (Rires) Mes anciennes élèves que j'aime bien retrouver ! Oui. On perd de vue quand on quitte une ville.*
> *P : Ici [contrairement à une grande ville] quand on va acheter du pain c'est une ancienne élève de Régine, c'est une copine [de notre fille] ! C'est le côté breton, le côté rural (rires) ce sera toujours pareil pour tout ce qu'on fait ! »*

Lorsque les habitants arrivent dans un nouveau lieu, de nouvelles sociabilités peuvent se créer, qui ne sont pas forcément liées aux nouvelles rencontres ou aux voisins, mais aussi à une redéfinition ou un remodelage des habitudes. Certains habitants ont une vie sociale assez faible à l'arrivée dans un nouveau lieu de vie, pas toujours par choix ou par repli sur soi volontaire et recherché, mais plutôt car ils n'ont pas eu beaucoup d'occasions d'échanges : ils ont plutôt l'impression de subir cette relative absence de vie sociale, et comptent alors sur une évolution de leurs relations et un épanouissement à long terme.

Les « connaissances » croisées dans divers lieux quotidiens

Les enfants sont généralement de puissants vecteurs de sociabilité pour leurs parents (Aragau, Didier-Fèvre et Rougé, 2016, p. 49), notamment *via* l'école : *« dans l'établissement de relations sociales localisées, l'importance de l'école est évidente et bien comprise par des enquêtés à la recherche de liens sociaux »* (Costes, 2016, p. 49). Effectivement, au-delà des rencontres qui se font lors de l'attente à la sortie des classes, les investissements de certains dans des associations de Parents d'Élèves, comme Stéphanie, permettent de rencontrer d'autres habitants de la commune ou des environs. Les adolescents aussi développent des sociabilités autour de l'école, *via* le car scolaire, que certains prennent tous les jours avec leurs amis pour se rendre au collège ou au lycée. Ces temps qui se répètent quotidiennement peuvent être très importants : certains jeunes préfèrent se lever tôt et prendre le car plutôt que de se faire conduire par leurs parents, ce qui permettrait pourtant de gagner un peu de sommeil ; c'est le cas des enfants de Samuel. Dans sa thèse, C. Didier-Fèvre creuse la question des mobilités adolescentes dans le *périurbain* ; elle explique que *« non seulement les jeunes ne sont pas prisonniers des territoires qu'ils habitent, mais s'ils peuvent être davantage mobiles que leurs homologues ruraux, ils le sont aussi plus par rapport à ceux vivant en ville »* (Didier-Fèvre, 2015, p. 330).

Les associations sportives ou culturelles peuvent aussi engendrer des relations sociales. Certains habitants comptent sur elles, non pour développer des formes d'amitié ou de proximité forte avec les personnes, mais pour faire des rencontres, nouer des contacts, constituer un réseau de connaissances afin de pouvoir échanger et discuter : *« on connaît du monde », « parfois on se recroise »*. Albert, qui est adhérent de nombreuses associations, comme tous les membres de sa famille (marche nordique, entraînement de jeunes au volley, golf, bicross, danse…) en parle :

> « - Et est-ce que les associations pour les relations et les liens avec les gens…
> *A : Ah oui c'est facilitant ouais ! Ah oui oui on a fait plein de connaissances par ce biais, je pense que c'est un lien social intéressant et important ouais. Quand on le souhaite, mais c'est vrai qu'autrement… moi je vois que maintenant, j'en ai un peu moins, et plus de temps, ben… finalement… on perd un peu… ça s'est un peu réduit. Avec la danse on côtoyait plein de monde et maintenant… c'est vrai que ça isole un peu plus. Il reste les amis ou autre mais…*
> - C'était quand même un point important, c'était pas que pour l'activité en elle-même ?
> *A : C'était l'activité, mais on savait qu'avec l'activité, souvent bon, comme on n'est pas non plus trop sauvage ! Voilà, on a trouvé des… Même des relations que l'on a depuis plusieurs années. (Pause) Et puis même quand on va quelque part on voit des gens qu'on connaît… Même si on a arrêté les activités voilà on garde ce… ce lien. Les gens qu'on voyait au bicross ça fait… Trente ans, ils habitent toujours la commune, on les voit. »*

D'autres types de rassemblements - le Conseil Municipal (Samuel à Saint-Urbain, Paul, Anne-Marie et Sonia à Québec), le catéchisme pour les enfants (Laurence à Saint-Renan, Lucie à Québec,), etc. - permettent d'élargir le réseau de connaissances et de côtoyer d'autres habitants.

La profession, notamment exercée en libéral (infirmière, vétérinaire, médecin, ou même enseignant), modifie aussi les types de sociabilités selon que les habitants exercent leur métier dans la commune de résidence, une commune proche ou éloignée. Les habitants croisent leurs élèves ou leurs patients dans les magasins, à la boulangerie, dans la rue, au cinéma, à la piscine, en somme dans de nombreux lieux du quotidien et dans cette réalité sociale quotidienne partagée. Ils y notent des avantages mais aussi des inconvénients : le fait de se sentir être *« quelqu'un »,* d'être reconnu, peut être agréable ; toutefois, ils expliquent que cela abolit la coupure entre vie privée et vie professionnelle, car ils ont la sensation d'être toujours en lien avec leur travail. Certains habitants évitent de faire leurs courses là où ils pourraient croiser leurs patients ou élèves. Monique, infirmière dans une petite commune rurale, va relativement loin pour faire ses courses, dans la zone de Kergaradec[360] ; j'exprime ma surprise :

> « *M : Oui !!! (Rires) Alors… Et puis ici la supérette aussi pour la viande, et puis parce qu'ils sont sympas, et qu'il faut faire vivre le commerce local. Sinon Kergaradec parce que je connais le magasin, c'est grand j'y trouve tout, et que je ne croise PERSONNE, de connaissances ! Ou exceptionnellement. Voilà parce que si je vais au Super U à Plouarzel faire des courses, je passe un temps fou, parce que déjà, je suis dans le relationnel et c'est quelque chose qui m'est naturel, donc en fait les gens me croisent et me racontent toutes leurs misères… »*

La profession peut aussi susciter ou renforcer des liens sociaux, du moins sur un temps, sans forcément créer de vraies relations d'amitié. Monique en est à nouveau un bon exemple :

> « - Et donc finalement au niveau ouais des liens sociaux, des interactions sociales, la majorité c'est quand même lié à… Au fait d'exercer dans la commune et tout ça !

[360] Le magasin Leclerc de Kergaradec est situé dans une zone commerciale de la ville de Brest, qui se trouve à plus de 20 kilomètres de Ploumoguer.

M : Oui, pour nous oui. Pour moi oui. Ça fausse un peu d'ailleurs. Quelque part. Mais… Pour l'instant c'est satisfaisant. Le jour où je vais arrêter de travailler ça va être bizarre. (Pause) Parce que… J'ai que des rapports positifs avec les gens hein, enfin bon peut-être exceptionnellement pas mais… Mais le jour où je vais arrêter de travailler… J'ai pas forcément des amis. Mais c'est aussi de mon fait ! Parce que j'ai jamais fait la démarche tu vois d'inviter des gens à l'apéro, ou… c'est vrai que quand tu es infirmière tu travailles le week-end, donc tu planifies pas les choses… Et puis tu as des horaires décalés, donc… J'ai jamais fait l'effort… d'entretenir des liens d'amitié en fait. Et donc ça un jour peut-être que ça me manquera. »

Laurence et son conjoint y sont aussi confrontés :

« - Et pour autant là c'est pas non plus une question uniquement financière qui vous à fait venir à Saint-Renan ?
L : Non ! Saint-Renan c'était le rapprochement du lieu de travail. Après ça a été l'objet de débats… Après on a trouvé la maison qui nous a plu… C'est pas forcément très simple non plus… On s'est posé la question… Pour un libéral d'habiter sur son lieu de travail. Finalement, quand on vit et qu'on travaille sur une même ville, on croise aussi toujours les mêmes gens, donc ses patients, ce qui n'est pas forcément toujours très simple, moi j'apprécie d'avoir une activité ailleurs, même si c'est la même zone. C'est pas simple de croiser des gens avec lesquels on est en relation professionnelle. »

Certains espaces publics deviennent de fait le lieu de véritables rendez-vous implicites, réguliers, immanquables. Le marché en est un bon exemple, lieu propice pour échanger, discuter, aller boire un verre. Ces moments dans des lieux particuliers peuvent devenir des rituels, des habitudes. Des lieux précis dans les communes existent donc pour se retrouver, sans que la nécessité d'aller à Brest ne soit présente, et cela pour toutes les générations. Stéphanie, qui vit à Saint-Renan, raconte :

« - Et le marché vous dites, vous le faites souvent ?
S : Tous les samedis. Ah ça c'est important d'aller faire le marché, et d'aller prendre un verre au marché.
- Vous retrouvez du monde aussi ?
S : Ben avant, et c'est comme ça que j'ai surtout rencontré mon compagnon, euh… Moi et ma fille, on faisait le marché, on prenait plein de choses à grignoter, et il y avait plusieurs à faire ça, qu'on connaissait… Enfin des copains, et on se retrouvait à ''La Libellule qui Bulle" donc quand c'était encore ouvert, pour prendre l'apéro et grignoter. Quand La Libellule a fermé on a arrêté de faire ça mais on prend quand même un verre et puis, on croise du monde… »

Lors des observations sur le terrain, j'ai également assisté à une situation assez révélatrice concernant ces lieux quotidiens où l'on retrouve les mêmes personnes. Lorsque nous arrivons dans un restaurant ouvrier du Folgoët, lors d'une sortie de terrain faite avec mes directeurs de thèse et un collègue - lieu où nous devions d'ailleurs dénoter quelque peu - je saisis une situation d'interaction entre deux hommes qui se saluent et échangent quelques mots, le premier disant : *« - Je viens là tous les lundis moi »* et l'autre rétorquant *« - c'est ta maison ! (Rires) »*. Effectivement,

ils semblent être des habitués « de la maison »[361] : ils connaissent le fonctionnement du restaurant, déroulant des gestes machinaux, ont leurs repères dans les lieux, connaissent la serveuse qu'ils saluent… Je note que ce sont des actes et gestes répétés plusieurs fois, qui sont alors devenus des habitudes, dans un lieu qu'ils se sont approprié. Peut-être que chaque personne a plus ou moins sa table attitrée, que l'on s'inquiète si untel est absent ce jour… En fait, des « inconnus familiers » se côtoient et se recroisent régulièrement dans ce décor, devenu familier lui aussi.

Le quotidien avec le voisinage : entre liens amicaux, cordiaux et conflits

Avec les voisins, des liens sociaux peuvent bien sûr se créer, allant de simples politesses à de réelles solidarités. Nous observons différentes situations déjà évoquées au fil de la thèse. Les relations avec le voisinage sont parfois contradictoires : vouloir de la solidarité mais qu'elle ne devienne envahissante, et garder une certaine autonomie.

Détaillons d'abord les relations cordiales. Les habitants souhaitent avoir de « bonnes » relations mais sans les développer à outrance : chacun est chez soi, une bonne entente avec les personnes du quartier règne. Ils se parlent depuis les jardins, se saluent dans la rue, font preuve de politesse, de courtoisie et de bienveillance. Les contacts avec les voisins se font plutôt sur les lieux semi-privés ou semi-publics, au niveau des seuils. Paul (Québec) explique son rapport aux voisins :

> *« On se connaît tous, mais y'a pas tellement de contacts. On se salue dès qu'on se rencontre sur la rue. […] Outre ça, il y a des voisins plus lointains,* ***on se connaît on se salue mais il y a pas de fréquentation comme s'inviter à partager un repas ou prendre un apéritif.*** *Disons pas avec tous, ça c'est un nombre très restreint. Nos voisins avec qui on a des contacts ils restent ici là l'autre côté,* ***c'est une connaissance et puis une complicité qu'on a développée parce que nos enfants jouaient ensemble.*** *Alors bien que les gosses soient maintenant grands, on a gardé ce contact-là,* ***on s'échange beaucoup de services, beaucoup d'échanges de bons procédés, on se parle régulièrement de toutes sortes de choses. On a deux… trois voisins avec qui on a des contacts plus fréquents.*** *Mais ça va pas jusqu'à s'inviter à manger mais mettons… Je vois un voisin qui entreprend des travaux, je vais le voir, je vais lui dire* ***"qu'est-ce que t'entreprends, as-tu besoin de quelque chose, si t'as besoin d'aide tu nous feras signe"****, puis des fois c'est l'autre, "là j'ai entrepris ceci qu'est-ce que tu penses ? Aurais-tu ça à me prêter ?" ça c'est très coutumier. »*

Des fêtes de quartier sont aussi évoquées, événements peu fréquents mais qui paraissent appréciés, rompant le quotidien. Ce sont de bons exemples de moments plus exceptionnels, tout en étant corrélés au quotidien : effectivement, elles ont lieu une fois l'année en général, avec des personnes qui ne voient pas forcément régulièrement, même si elles vivent tout près. Isabelle (Québec) insiste sur le fait que les participants sont essentiellement des familles installées dans le quartier, et que lors de son arrivée il y avait beaucoup de « petits enfants » (bébés, enfants de 2-3-4 ans). Elle raconte :

[361] Cette expression est intéressante à creuser : « maison » vue comme le lieu familier par excellence ; Marjorie (Québec) l'évoquait non pas à propos d'un restaurant cette fois, mais d'un musée : *« Je suis comme à la maison dans ce musée ».*

> *« Ici… à chaque été il y a comme un… On appelle ça le party déménagement. Personne déménage en fait ! (Sourire) mais on prend l'apéro chez un, on traverse chez l'autre pour l'entrée, le plat principal, on traverse chez l'autre pour le dessert, on traverse chez l'autre pour le digestif… Et puis on re-finit chez l'autre où il met plein de tentes pour que les enfants dorment… Donc on est sept, sept maisons où à chaque été on fait ça depuis plusieurs années… Parce qu'on se voit, on se voit beaucoup l'été parce que les gens sont plus dehors mais l'hiver ben… C'est "bonjour, salut bonjour ça va bien" entre deux pelletées de neige là, mais pas plus, pas plus que ça… »*

Sonia dépeint son rapport aux voisins et la « fête de la rue » qui a permis d'étendre le réseau de ses connaissances :

> *« S : Premièrement, tout le monde était super-gentil avec nous quand on est arrivé, ils sont tous venus nous voir. Puis on s'est organisé des soupers, on achète des hot-dogs, puis tout le monde soupe dans la cour ici, les enfants courent partout… Avec ceux qui ont des enfants ! Puis l'année passée plusieurs voisines (une en bas, celle en face, une en diagonale) on a organisé une fête de la rue ! La ville nous permet de barrer la rue pendant une journée, un dimanche de juin. Puis là faut faire une demande de permis bien à l'avance. On avait organisé même un quiz sur la rue, l'origine… Il y a des gens qui sont là depuis vraiment longtemps. La rue a été ouverte en 56. Là on a des nouvelles maisons à côté tout ça mais… Toutes sortes de quiz… Donc cette fois-là tout le monde a amené de la nourriture, on a mis une dizaine de grandes tables l'une à côté de l'autre puis tous les voisins ont amené de la nourriture, on savait pas si les gens allaient venir, il y avait de la limonade, on mangeait des salades, on a parlé à tout le monde de la première maison à la dernière, c'était super, c'était vraiment super. On était content d'avoir fait ça. Parce que même les nouveaux, parce que ceux qui ont fait détruire des maisons pour construire leurs grosses maisons, on n'a pas de relations du tout avec eux mais cette fois-là ils sont venus, ça a changé les choses. Tout le monde nous fait des bonjours. Il y avait déjà nos voisins on savait qu'on pouvait compter sur eux si on n'est pas là ils surveillent c'est sûr mais même ceux du bas de la rue maintenant on les connaît. »*

Certains voisins s'invitent dans leurs maisons « à tour de rôle », dépassant les espaces publics évoqués lors des fêtes moins fréquentes. Des apéritifs peuvent être organisés pour accueillir les nouveaux voisins. Même si cela semble rare ou ne pas se perpétuer, les relations de voisinage peuvent faire naître des amitiés. Les parents estiment que les enfants se trouvent dans des situations agréables : ils peuvent jouer entre eux, rentrer de l'école ensemble, etc. La « coveillance » peut aussi exister : c'est un état d'esprit que diffuse le psychosociologue Jean Epstein et qui signifie *« être attentif aux besoins de l'autre et faire à plusieurs ce qu'on ne peut faire seul, dans une dynamique de lien social, mettant en jeu conjointement les enfants, les familles et les professionnels, dans une logique de lien social, de citoyenneté »*[362]. Solidarité et entraide sont bien présentes, notamment avec les enfants et les personnes âgées ou malades : se rendre à la Poste pour un voisin âgé, lui faire des courses, aider à un déménagement, relever le courrier, réceptionner un colis, arroser les plantes, nourrir le chat, surveiller la maison lors d'une absence, aller aider une personne âgée à fermer ses volets ; ou tout simplement passer voir si « tout va

[362] Il a donné de nombreuses conférences qui évoquaient ce sujet.

bien », si les volets de la mamie d'à côté tardent à s'ouvrir, etc. Monique raconte l'aide que reçoit sa mère âgée de ses voisins :

> *« M : Et puis, et puis alors moi ce que je dis, vivre en milieu rural c'est quand même extra parce que tu vois, quand tu as des enfants. Tu… vois grandir tes enfants, qui vont dans la rue, ils font du vélo. Ils font des conneries, il y a toujours quelqu'un qui viendra te dire "Opala, ici ton gamin… Méfiance !" Donc moi je trouve que c'est génial, ça ! Maintenant j'ai ma mère donc qui a la maladie d'Alzheimer, donc elle est partie au club là à pied, euh si jamais on la voit déambuler, dans le bourg, il y a quelqu'un qui dira, "oh… Helline elle est perdue !" (mime un sifflement) On appelle Monique et donc elle remet la main sur sa mère. Tu vois ! On a… Et ici ma mère a toujours fait partie des associations, depuis qu'elle est en maison de retraite, donc… Et puis elle est gentille, enfin c'est pas une emmerdeuse. Donc, les gens sont bienveillants. Et ça je pense que… c'est un atout pour vivre en communauté, je trouve que c'est génial. »*

Une relation de confiance peut donc s'instaurer entre voisins : l'exemple fréquent des clés laissées lors d'un départ en vacances, ou parfois le double de clés qui reste en permanence chez un voisin en témoigne. Parfois, la bonne entente avec des voisins *« très gentils »* peut s'accompagner d'un désagrément lié à certaines façons de faire, parfois intrusives, comme c'est le cas pour Annie. Malgré tout, une confiance est instaurée : le système d'alarme renvoie chez les voisins, qui veillent sur la maison, prenant presque le rôle de « gardien », qui *« sont toujours là, ils voient ce qu'il se passe quoi ! »*

Parfois, l'entente avec les voisins relève d'un intérêt (pouvoir racheter une partie d'un terrain, profiter de la piscine du voisin…). Les relations de voisinage peuvent aussi se construire dans une indifférence totale - on ne se salue même pas -, ou s'encombrer de conflits. Le risque de commérages existe, ce qui peut être vu comme le revers de l'absence d'anonymat, que la ville préserverait, appréciable jusqu'à un certain point. Pour Annie, ce n'est pas encore trop gênant : *« Ils sont très gentils, bon ils sont très curieux donc ils savent tout ce que l'on fait. Mais au moins on ne se fera pas cambrioler ! »* Mais, pour d'autres, cela devient pesant, une sensation d'envahissement naît, voire une sensation de harcèlement de la part des voisins. Parfois même, les situations peuvent dégénérer : Agnès et Christophe en sont venus à déménager, ce que Murielle et Albert, qui ont subi de nombreux problèmes de voisinage à cause d'un talus mitoyen ont envisagé de faire pour fuir ces conflits. Une branche d'arbre qui dépasse, un talus qui empiète, un chat qui erre dans le jardin voisin ou encore un ballon d'enfant passé par-dessus le mur ou le talus peuvent faire naître des rancœurs. Certains diront alors qu'une trop grande proximité physique nuit aux relations de voisinage, qu'il ne faut pas devenir amis avec ses voisins ou leur faire confiance. Certains habitants établissent des règles après des expériences négatives, comme Agnès et Christophe : *« il faut toujours garder des distances avec les voisins »*. Cette distance est parfois perçue comme essentielle du fait d'une relative méfiance de l'autre. La sécurité est une valeur importante dans le lotissement ou le quartier : sécurité par rapport au risque de la voiture, mais aussi sécurité concernant le vol ou encore les passages d'inconnus[363]. Selon les quartiers, la distanciation physique par les grands terrains permet de ne pas être les uns sur les autres.

[363] D'ailleurs, je me sentais moi-même mal à l'aise à l'idée de prendre des photos de certaines maisons, dans certaines rues ou lotissement, avec une impression de pénétrer dans le domaine du privé et de l'intime.

Des différences semblent apparaître entre les lotissements et les secteurs plus diffus, où les voisins ne sont pas aussi proches les uns des autres. En l'absence de conflit, l'indifférence et le fait de vouloir « être tranquille chez soi » prend parfois le pas sur les relations, même si on garde une entente polie avec ses voisins. Certains habitants comme Josée trouvent aussi les deux « extrêmes » parmi leurs voisins proches, *« très gentils puis très très très déplaisants ! »*.

Finalement, le voisin serait donc un « inconnu familier » (Paris, 2015). Les relations sociales sont faites d'équilibre, de respect, d'échanges réciproques, et les relations aux voisins sont tout de même confortables ; les habitants estiment qu'il faut en prendre soin.

Être « sauvage » et avoir des interactions sociales fréquentes ?

Face à ces liens sociaux, des contradictions apparaissent, certaines de façon flagrante et récurrente. Celle décrite ici se retrouve chez plusieurs habitants. Laurence, qui a sept enfants, se considère malgré tout solitaire et comme *« une femme assez sauvage »*. Elle soulève elle-même ce paradoxe en disant : *« J'ai quand même un tempérament un peu sauvage, peu sociable, j'aime bien la solitude, enfin c'est rigolo de dire ça quand on a sept enfants, on n'a pas un instant de solitude, j'ai un métier aussi qui m'expose beaucoup à la relation, toute la journée »* ; selon elle, c'est aussi pour ça qu'elle aime la campagne, qu'elle voit comme *« un sas de respiration, de silence, symboliquement c'est un peu ça »*. Régine et Patrick me diront qu'ils sont *« un peu sauvages »* mais pourtant, ils cherchent le contact et la discussion avec les voisins - et ailleurs, dans les commerces par exemple. Ce qu'ils refusent, c'est de se sentir envahis, ils veulent pouvoir contrôler et décider qui ils fréquentent, et surtout à quel moment. Dans leur cas, il s'agit donc plutôt d'avoir des relations sociales selon leurs convenances que d'un repli sur soi, d'un refus de contacts ou de sociabilités. Pour certains, le fait de vivre dans une ville relativement petite, où « tout le monde se connaît », est un avantage. Pour d'autres, les rapports sociaux sont jugés véritables et intenses là où ils retrouvent les valeurs (notamment familiales) qu'ils développent au sein de la maisonnée. Pour d'autres encore, les liens sociaux à l'extérieur sont tout aussi importants (associations, écoles, voisinage, amis). Les habitants choisissent d'avoir, d'activer et d'entretenir, ou non, ces contacts, et de manière différente selon les contextes, les moments de l'année, le type d'activités, les générations.

Le numérique et les réseaux sociaux : d'autres types de sociabilités

Au-delà de l'évolution concernant les achats (drive, e-commerce, livraison à domicile), Internet, les réseaux sociaux et le téléphone influencent aussi les sociabilités. Les carnets de bord montrent que Pascale et Jean-Philippe utilisent beaucoup les réseaux sociaux et donc Internet comme moyen de communication. Ils mobilisent beaucoup WhatsApp et Skype (au moins une fois par semaine pour Pascale), essentiellement pour communiquer avec leurs enfants qui habitent loin. Jean-Philippe précise : *« avec les filles, on est obligé »*. Ils envoient aussi beaucoup de SMS et de courriels. Au-delà du numérique, certains habitants rencontrés continuent d'utiliser le téléphone fixe en complément d'autres méthodes. De nouvelles manières de communiquer apparaissent donc, dans cette « ère du numérique ». Certains chercheurs se sont d'ailleurs attachés à comprendre les sociabilités des adolescents sur des territoires *périurbains*, qu'on ne

saurait restreindre à Internet (Devaux, 2013, 2014 ; Didier-Fèvre, 2015). Il est indéniable que les réseaux sociaux modifient les sociabilités, notamment chez ces jeunes.

***

Nous l'avons vu, les habitants du quotidien sont fréquemment en interaction avec les autres et avec leurs mondes. Détaillons alors cette réalité de la vie quotidienne (Berger et Luckmann, 2006 [1966]).

3.4. La réalité sociale quotidienne

Ces auteurs nous disent que la réalité quotidienne est *« un monde intersubjectif, un monde que je partage avec les autres »* (Berger et Luckmann, 2006 [1966], p. 74). Définissons cette « réalité », dont la connaissance est l'un des buts principaux des sciences sociales : *« par le terme de "réalité sociale" j'aimerais qu'on comprenne la somme totale des objets et des événements à l'intérieur du monde socio-culturel en tant qu'ils sont expérimentés par la pensée courante d'hommes vivant leur quotidien parmi leurs semblables, reliés entre eux par toute sorte de relations et d'interactions »* (Schütz, 2008 [1987], p. 71).

Ces individus pluriels dont nous avons parlé s'inscrivent dans une réalité sociale définie. Le concept plus précis de la réalité sociale quotidienne, qui prend une place importante dans l'histoire de la sociologie, permet de refaire un point sur la notion de quotidien, abordé tout au long de cette thèse. À ce titre, l'ouvrage de P. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, permet de comprendre comme se *construit*[364] socialement la réalité, qu'ils définissent comme une *« qualité appartenant à des phénomènes que nous reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre propre volonté »*. Leur question principale est de savoir comment il se fait que les significations subjectives deviennent des artifices objectifs. Ils évoquent le fait que la réalité sociale quotidienne s'organise autour du « ici » du corps et du « maintenant » du présent, ces deux notions constituant l'objet de l'attention à la réalité de la vie quotidienne (Berger et Luckmann, 2006 [1966], p. 73). Nous avons pu nous y attacher lors des séances d'observations sur les terrains. En outre, cette réalité serait celle *« par excellence »* parmi des réalités multiples. Le passage d'une réalité à l'autre implique d'ailleurs une transition qui est une forme de choc (Berger et Luckmann, 2006 [1966], p. 72), phénomène que nous avons développé dans les analyses précédentes (par exemple, le choc lié à un événement survenant dans le parcours de vie, ou dans l'environnement).

---

[364] *« Constructivisme : "On ne naît pas femme, on le devient" : la fameuse formule de Simone de Beauvoir pourrait résumer à elle seule l'optique constructiviste. Elle suppose que la réalité sociale est une construction. […] Elle cristallise aussi un ensemble de statuts sociaux, d'apprentissages, de conduites, de représentations, qui varient selon les sociétés et qui se construisent et se reconstruisent sans cesse. Telle est l'hypothèse de base qui guide une approche constructiviste de la réalité. Les phénomènes sociaux, de la délinquance à la religion, de l'organisation du travail aux lois, résultent d'une longue élaboration où interviennent des représentations, des règles sociales, des jeux d'acteurs »* (Molénat, 2009, p. 231).
B. Lahire nuance cette métaphore fréquemment utilisée de « la construction sociale de la réalité » qui a parfois pu amener à des dérives : il met en garde contre son utilisation abusive, précisant que la construction sociale n'est pas qu'une construction symbolique et subjective, que la sociologie ne doit pas étudier que les constructions du sens commun, que les constructions sociales ne sont pas des créations intersubjectives permanentes, que ce qui a été construit par l'histoire ne peut être facilement déconstruit et reconstruit autrement, et que la science n'est pas une construction sociale de la réalité comme une autre (Lahire, 2005, p. 94-111).

Nous pouvons voir que « réalité », « réel », « réaliste », sont des termes qui reviennent dans les paroles habitantes. Gildas évoque le fait d'être maintenant *« propriétaire de la maison, on a acheté en 2000, et on y est propriétaire depuis 3 ans, on a réduit le crédit donc ça fait trois ans qu'on est* ***réellement*** *chez nous, et plus chez notre banquier* », comme si avant il n'était pas tout à fait chez lui. Mireille et René, lorsque l'on évoque le fait de se considérer en ville, campagne ou bord de mer, s'estiment immédiatement en bord de mer. Mireille précise vis-à-vis de la campagne que *« c'est pas péjoratif du tout de notre part mais c'est une* ***réalité*** *»*, ce qui évoque bien cette idée d'une existence indépendante de sa propre volonté - même si en réalité les représentations face aux territoires peuvent être variables et personnelles, comme nous l'avons vu au chapitre 3. Jason évoque ses recherches de maison et me dit en parlant de Lac-Beauport que *« même là-bas on trouvait que c'était relativement loin, c'est pas le plus loin qu'on est allé voir mais c'est le plus loin qu'on a* ***réellement*** *envisagé »,* comme si pour les autres localisations, ils s'étaient également renseignés mais par curiosité, sans s'y projeter au quotidien, dans une réalité quotidienne. Kelly qui vit justement tout près de Lac-Beauport, évoque cette question de la « réalité » quand elle m'explique ses questionnements sur le fait d'être locataire ou propriétaire : *« il y a un terrain à vendre juste à côté. Mais c'est juste que c'est très cher. C'est possible de construire une jumelée. Donc je suis un peu à la recherche d'une deuxième personne pour faire un projet avec, mais j'ai quand même quelques hésitations car c'est quand même loin des emplois, en général les gens en habitant ici veulent une voiture. (Rires) Donc j'ai des petites questions par rapport à si dans 25 ans c'est* ***réaliste****. Mais… En gros financièrement ça prendrait une deuxième personne. C'est quand même quelque chose que j'explore mais… Je suis en grand questionnement si c'est gagnant d'être propriétaire ou si c'est mieux de rester en location. »* Elle précise son projet qui lui a demandé beaucoup de réflexions : *« J'avais pris les décisions de prendre une formation de comment faire une maison écologique, je voulais habiter dans ce genre de maison. Même si ici c'est pas moi qui l'ai construite. C'était des décisions prises de longue date. C'est plus la question de "c'est où le moment où ça débouche que ça devient* ***réaliste*** *?" […] Voilà donc une des raisons pour laquelle j'hésite à changer… Le fait que j'ai un copain à Québec ça amène la question aussi, en couple, qu'est ce qui est* ***réaliste*** *de changer ? On peut déménager à quelle distance ? On fait déménager quelqu'un d'autre pour notre propre rêve ? (Rires) Pour des personnes déjà installées dans leurs affaires ? Déménager ici c'était une option* ***réaliste*** *à plusieurs niveaux… ça m'a pas mis face à : est-ce que je laisse tout en arrière, je quitte mon job, je quitte ma relation qui devient à distance… »*

Ramenons cela plus précisément à cette « réalité quotidienne » qu'évoque Kelly, en passe d'advenir avec son projet d'emménagement. Ce dernier se trouve toujours en fond, en arrière-plan, entrecoupé de moments-clés, d'événements, d'imprévus, qui agissent comme des perturbations ponctuelles. Le quotidien peut revenir plus ou moins à la situation précédente, mais aussi évoluer. Quelques repères demeurent, qu'ils soient spatiaux ou temporels : un même rituel dans une autre maison ou un changement de rythme dans la même maison. De même, les habitudes s'inscrivent dans un rythme quotidien et peuvent aussi évoluer. Finalement, l'*évidence* dont parlent régulièrement les habitants (« vivre dans une maison était évident pour nous » ou « acheter, c'était comme une évidence ») appartiendrait-elle à ce quotidien, et donc à cette réalité sociale quotidienne ?

Cela met en avant le concept d'une réalité sociale quotidienne parmi un ensemble de plusieurs réalités - le monde des rêves, le monde des sens théoriques, esthétiques ou religieux, etc. (Berger et Luckmann, 2006 [1966], p. 79) - qui se côtoient.

3.5. La condition habitante alter-urbaine : des imaginaires et des pratiques inscrits dans une réalité sociale quotidienne

Synthétisons divers éléments à prendre en compte dans la condition habitante alter-urbaine et proposons quelques éléments de sa caractérisation. Mais avant cela, revenons sur quelques concepts qui pourraient s'y apparenter.

En 2008, L. Cailly évoquait le « pack périurbain ». Une ville mobile, automobile, en boucles programmées, réseau, polycentrique, sectorisée, multiscalaire : ce serait finalement les sept composantes de ce pack périurbain (Cailly, 2008) ; *« à travers les récits biographiques, il est apparu que les citadins, lorsqu'ils abandonnent le centre et acquièrent une maison individuelle en périphérie, s'achètent, d'une certaine manière, le quotidien qui va avec »*. Puis, dans les recherches de 2012, R. Dodier et ses collaborateurs L. Cailly, F. Madoré et A. Gasnier font apparaître d'autres manières de vivre dans le *périurbain* en montrant neuf figures dont on a parlé dans la section précédente (Dodier, 2012b). Nous pouvons aussi évoquer le « pack résidentiel » qu'évoque Samy Youssoufi dans sa thèse de doctorat autour de la satisfaction résidentielle et des configurations spatiales en milieu *périurbain* (Youssoufi, 2011, p. 60), inspiré du « *residential bundle* » d'Emma Baker. Cette dernière explique que même si les ménages subissent des influences similaires et prennent leurs décisions de résidence de manière largement prévisible, la formulation de la satisfaction résidentielle et les effets de la relocalisation sont fortement individualisés (Baker, 2002).

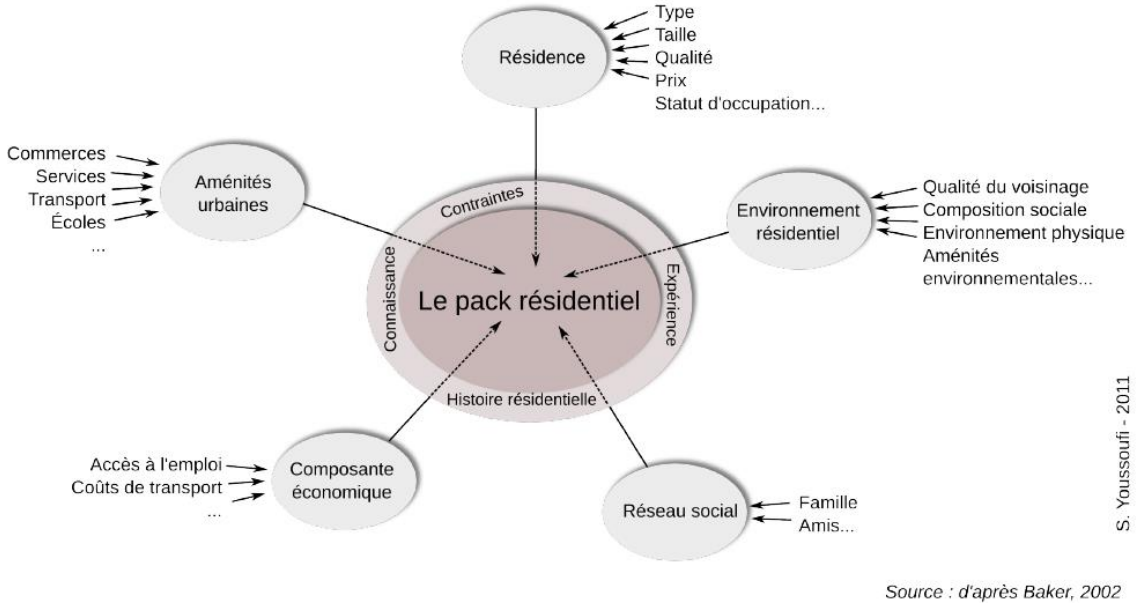


Figure 106 - Le "pack résidentiel".
Source : S. Youssoufi (Youssoufi, 2011, p. 60), d'après E. Baker (Baker, 2002, p. 49).

Plutôt que des « packs », nous proposons ici une condition habitante alter-urbaine. Elle prend en compte les éléments cités, à savoir la résidence, l'environnement résidentiel, le réseau social, la

composante économique et les aménités urbaines, mais nous nuançons en insistant sur le fait que, selon les habitants et les phases de la vie, ces éléments n'ont pas tous le même degré d'importance. En outre, nous complétons la condition habitante en mettant au cœur les pratiques et les imaginaires, désirs et expériences dans ces diverses temporalités. En effet, parmi ces divers mondes et réalités, des pratiques et des imaginaires agissent, en forte corrélation avec les territoires et les lieux. Précisons que *« par définition, le monde est partout, il ne se trouve pas ici ou là, mais dans le rapport établi entre ici, lieux et territoires de l'expérience et des pratiques, et là-bas, tout le reste du monde, invisible et parfois inconnu, mais qui s'impose comme l'implicite de toute mesure »* (Lazzarotti, 2006, p. 71). Les imbrications de ces mondes sont donc à prendre en compte dans cette condition. Précisons aussi que l'appropriation y est essentielle : *« une chose est la ville sur le plan, autre chose est la ville dans la pratique et le vécu des habitants. Du plan au vécu, la ville subit une déformation imaginaire qui n'est ni mensonge, ni illusion, mais surtout signification de l'acte ou de la pratique de l'habiter. Cette déformation est l'autre nom de l'appropriation »* (Chalas, 2000, p. 26).

Si la condition habitante alter-urbaine peut se définir non pas uniquement par des territoires ou des lieux, mais aussi par des expériences et des pratiques, et donc des individus ou groupes d'individus - ici des habitants -, les rapports et regards portés sur les lieux changent. Comme le signifie Y. Chalas, des déformations et des appropriations permettent de signifier l'habiter dans ces lieux. Les imaginaires que nous évoquons aident les habitants à mieux appréhender les lieux dans lesquels ils habitent. Y. Chalas évoque en détail les capacités de l'imaginaire :

> *« **L'imaginaire a cette double capacité**, d'une part de **matérialiser ou de donner corps à la sphère des idées, de l'idéal,** de la métaphysique, du spirituel ; d'autre part, de **spiritualiser ou de mythologiser l'environnement matériel, empirique, naturel, sensoriel**. Dès lors, s'intéresser à **l'imaginaire de l'appartenance habitante, ce n'est pas délaisser le concret, les pratiques, le réel, au profit du rêve et des discours, mais c'est s'efforcer de tenir compte de ces deux aspects à la fois de l'expérience habitante et de leur inévitable intrication**. Traiter de **l'imaginaire de l'appartenance**, c'est non seulement se poser **la question de l'idée ou de l'idéal** de l'appartenance à un quartier que les habitants matérialisent, incarnent, à travers leurs **pratiques urbaines quotidiennes**, mais c'est également rechercher les pratiques urbaines quotidiennes que les habitants exhaussent dans **leurs pensées et leurs paroles** au rang de symboles de l'appartenance à un quartier. » (Chalas, 1996, p. 52)*

Cette définition montre l'importance d'imbriquer à la fois le concret et l'imaginaire, et donc de donner une place importante aux pratiques dans la condition habitante alter-urbaine ; admettre que les deux sont toujours présents et sous-jacents aux questions posées autour de l'habitat et de l'habiter permet d'aller plus loin dans les analyses des paroles habitantes. Ici, Y. Chalas traite de la question de l'appartenance ; on peut ramener cette définition au concept d'attachement et plus largement de la condition que l'on cherche à définir, qui prend en compte à la fois les habitudes, le quotidien, les modes de vie, les modes d'habiter, les pratiques, les représentations, les imaginaires et les expériences, y compris celles sociales et les interactions avec les autres, tout ceci se trouvant dans divers contextes (matériels, affectifs, sociaux, politiques…). Elle évoque des questions de préférences, d'exigences et d'arbitrages, peut-être plus encore que de choix, de

la part des habitants. La condition habitante peut être commune à certains habitants mais peut aussi être déclinée de manière plus spécifique, selon des réalités sociales quotidiennes et des mondes propres à chaque habitant, qui est pluriel, comme nous l'avons déjà développé. À propos du monde propre à chaque habitant, Florent Herouard précise : *« l'homme en tant qu'individu n'habite pas le monde terrestre dans sa plénitude, mais habite son* ***monde propre****. C'est cette dimension plus pragmatique de l'habiter qui semble se configurer dans la pensée géographique actuelle.* ***Chacun possède son propre monde qui dépend de ses pratiques et de ses mobilités ainsi que des représentations et de l'imaginaire conçus au contact de ce monde et des différents lieux qui le composent.*** *Dans ce sens, deux mondes ne peuvent être identiques puisque chaque individu est unique »* (Herouard, 2007, p. 163). Il existe donc différents mondes possibles face à l'habiter.

Nous avons vu avec cette enquête que la condition habitante alter-urbaine, comprenant la vie quotidienne dans une maison située dans l'alter-urbain, prend en compte différents facteurs, dans des temporalités et spatialités variées. Tout d'abord, elle tient compte des différentes échelles de l'habiter, qu'elles soient spatiales ou temporelles, allant de l'agglomération (commune, ville, campagne, littoral, banlieue…) à celles des proximités (logement, quartier, etc.). Elles sont d'ailleurs mises en avant dans *Les échelles de l'habiter* (SCALAB, 2008) qui abordait différents types de lieux habités au quotidien, et qui mettait en place des cartes de déplacements. Ces dernières permettaient d'avoir une représentation visuelle non des distances mais des durées de déplacements entre les lieux ; on retrouve l'idée d'une recherche de proximité temporelle plus que spatiale de la part des habitants, évoqué dans le chapitre 4. Elle prend aussi en considération les temporalités donc, et ses contrastes au quotidien (été et hiver, semaine et week-end, matin et soir, mais aussi tout au long du cycle de vie : enfance, adolescence, jeune adulte, famille, retraite…). Nous avons essentiellement évoqué les périodes de la vie quotidienne mais aussi : les événements, pouvant correspondre à des temps forts, lors de week-end, vacances, etc. ; les transitions ; les points tournants (Gherghel, 2013) ; comme un déménagement, une rupture, un changement professionnel, etc. La condition habitante regroupe bien les pratiques et expériences habitantes quotidiennes ancrées dans des espaces et dans le temps, mettant en évidence des appropriations, et où une familiarité voit le jour. Les imaginaires habitants, notamment autour du désir fort d'une maison et d'un jardin, mais aussi face aux différentes catégories de lieux (ville, campagne, littoral, etc.) qui découlent d'expériences diverses (passées, présentes, projetées mais aussi vécues, sensibles, spatiales) sont aussi à retenir. Finalement, les relations aux autres prennent également une place primordiale, avec les interactions entre voisins, amis, familles, connaissances du quotidien, inscrites dans ce monde intersubjectif que l'on partage avec d'autres (Berger et Luckmann, 2006 [1966]).

Notons bien que la condition habitante n'est pas figée : en effet, les habitants peuvent être dans une recherche de son amélioration selon les phases, les temporalités, le moment du parcours personnel, professionnel, résidentiel, familial… Cette condition habitante alter-urbaine a été révélée et nourrie par les pratiques et les imaginaires, eux-mêmes saisis par des paroles habitantes et des observations dans cette enquête. Même si son caractère figé est sans doute

excessif, voici une tentative de schématisation qui permet d'appréhender et de résumer la condition habitante alter-urbaine.

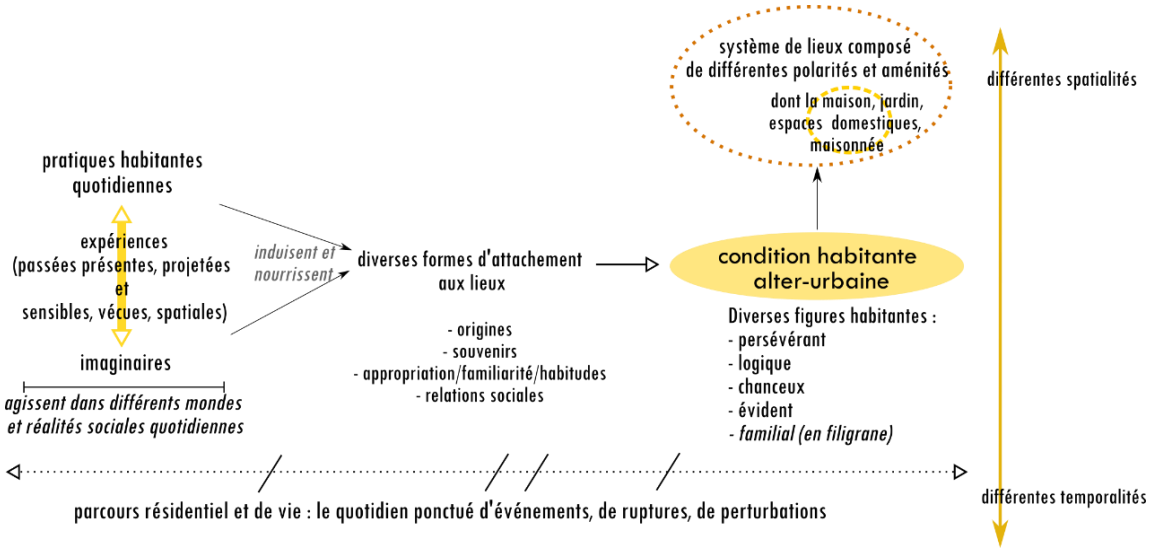


Figure 107 - La condition habitante alter-urbaine.
Source : Florie Colin, 2020

Conclusion du chapitre 9

Ce chapitre a permis de revenir plus en détail sur les formes d'attachement aux lieux que développent les habitants avec ceux pratiqués au quotidien. Elles proviennent parfois des origines ou lieu de naissance mais aussi d'autres lieux marquants, des souvenirs, des appropriations progressives de lieux quotidiens qui deviennent familiers ou encore des relations sociales de l'habitant. Outre les attachements aux lieux en eux-mêmes, l'habitant est aussi et surtout attaché aux expériences qui s'y déroulent, aux objets présents dans ces lieux, ou encore aux interactions sociales qui s'y déploient.

Ensuite, les analyses des formes d'attachement et toutes celles précédentes développées dans la thèse ont permis de construire des figures d'habitants : le « persévérant », le « logique », le « chanceux », l'« évident », et, en filigrane, le « familial ». Bien entendu, ces figures n'ont pas vocation à être figées, elles sont là pour être discutées, remodelées, et peuvent d'ailleurs évoluer dans le temps : au cours de sa vie, l'habitant peut aussi en changer ou se trouver à la limite, aux frontières de plusieurs figures à la fois. Sans catégoriser et figer des manières d'habiter, ces figures permettent de mettre en exergue une typologie d'habitants que l'on peut retrouver dans l'alter-urbain à partir de ceux rencontrés sur les terrains brestois et québécois.

Finalement, ces formes d'attachement et figures révèlent la condition habitante, qui est un entrelacement et une imbrication de diverses pratiques et imaginaires. Elle permet de rendre compte de la pluralité des habitants et des expériences, ainsi que des relations et interactions sociales puisque le monde est, de fait, intersubjectif et partagé avec d'autres. Nous pouvons d'ailleurs évoquer différents mondes et réalités sociales au quotidien dans lesquels les habitants se trouvent, évoluent, habitent, pratiquent et imaginent.

CONCLUSION GÉNÉRALE

À l'issue de ce travail sur la condition habitante alter-urbaine, nous proposons de revenir sur les points clés évoqués tout au long de cette thèse mais aussi sur les méthodes et plus précisément sur le décentrement. Enfin, nous présentons quelques perspectives de recherche qui découlent des résultats de ce travail.

Retours sur l'enquête et la recherche autour de la condition habitante alter-urbaine

L'ambition de ce travail était, à travers une enquête compréhensive, d'analyser les liens - notamment d'attachement - aux lieux quotidiens des habitants de maison dans l'alter-urbain. Ces interrogations survenues au moment du constat d'un paradoxe entre critiques exposées dans les médias et apparentes satisfactions de nombreux habitants m'ont incitée à aller « voir de près », en réalisant une étude sur différents terrains. Ce travail s'est donc penché sur les habitants du *périurbain*, terme délaissé progressivement à mesure que les pratiques et les imaginaires étaient déclinés, analysés et approfondis. En effet, il correspondait de moins en moins à la réalité sociale quotidienne des protagonistes, d'où l'idée de parler d'alter-urbain - précisons que ce terme n'est pas non plus idéal, mais c'est celui qui déforme le moins la réalité des pratiques et imaginaires habitants rencontrés. J'ai pu faire le constat que de nombreux habitants vivaient positivement leurs situations et conditions, comme restitué par le biais des figures du « persévérant », du « logique », du « chanceux », de l'« évident », et du « familial ».

Cette thèse a donc mis en avant, *via* les paroles habitantes qui transcrivaient des pratiques et des imaginaires, diverses formes d'attachement aux lieux : à la maison d'habitation, mais aussi aux lieux de vie situés autour de cette dernière et pratiqués de manière plus ou moins régulière. Elle a combiné différentes méthodes. L'association des approches qualitatives et compréhensives issues de la sociologie, de l'anthropologie ou encore des disciplines de l'aménagement permettent d'analyser ces rapports aux lieux, à l'échelle relativement vaste des territoires brestois, québécois et nanto-nazairien, mais aussi à celle resserrée autour de la maison et du jardin, dans des espaces domestiques. Ce sont aussi les croisements entre entretiens compréhensifs et observations qui ont permis de déceler la vie quotidienne des habitants, ainsi que certains imaginaires sur la ville, la campagne, la banlieue, le *périurbain* - encore que ce mot ne soit jamais utilisé - mais aussi ceux autour du désir de la maison et de son jardin.

Nous constatons que ce désir de maison (chapitre 7), mais aussi celui d'un lieu de vie qui ne soit ni une grande ville ni la pleine campagne - une autre forme d'urbain, cet alter-urbain donc - sont vifs chez les habitants et engendrent des attachements. Nous avons vu qu'habiter dans une « petite commune » n'était pas vécu comme une contrainte ; pour beaucoup, c'est un choix, un

arbitrage, voire une préférence ancrée. L'idée de vivre dans une ville d'importance (à Brest ou dans le centre-ville de Québec par exemple) ne les effleure parfois même pas, puisqu'ils ont toujours vécu dans des types de lieux similaires à l'actuel, où posséder et vivre dans une maison avec « tout » autour ou à proximité (services, commodités, équipements, nature) leur convient et correspond à leurs modes de vie (chapitres 3 & 4). L'analyse des parcours résidentiels (chapitre 6) a permis de montrer un attachement à ce même type d'environnement avant l'achat de leur maison actuelle, même si ces parcours peuvent être marqués par des événements, bousculements ou étapes de vie qui adviennent dans d'autres types d'environnement.

Les pratiques quotidiennes dans ces lieux se construisent au fur et à mesure, par une appropriation et des habitudes qui s'instaurent, bien que certaines soient établies depuis l'enfance et que les habitants aiment les recréer ou les transposer. Les aménités urbaines et naturelles présentes dans ces maillages de territoires permettent à l'habitant de se déplacer dans ces différents lieux (attrayants, nécessaires, etc.). La proximité temporelle, plus encore que la proximité spatiale, est recherchée. Des lieux plus intenses dans les pratiques, ces « polarités concrètes habitantes » (chapitre 5) se construisent alors, selon différents facteurs : le poids des contraintes ou des préférences, les réseaux routiers et de transports, les façons de s'approprier des lieux, les décisions des politiques publiques, etc. L'habitant prend sa place dans les divers lieux du quotidien, y compris dans la maison, de préférence ni mitoyenne, ni jumelée (chapitre 8).

La maison individuelle dans un lotissement ou le bungalow dans une ancienne banlieue, conviennent à ceux pour qui la famille prime (figure de l'habitant « familial ») : la sécurité instaurée pour les enfants, la tranquillité par l'absence de grandes routes à proximité, l'accessibilité de plusieurs services, notamment l'école, sont autant d'éléments qu'ils recherchent. Certains habitants s'accommodent aussi simplement du lieu où ils vivent sans avoir l'impression de l'avoir réellement choisi après maints questionnements ; ils le considèrent comme un lieu qui « va de soi » (figure de l'habitant « évident »). À l'inverse, d'autres ressentent le besoin d'être pleinement acteurs et estiment que s'ils ont un mode de vie qui leur convient aujourd'hui, c'est grâce aux initiatives et aux choix qu'ils ont judicieusement pris et faits en amont de leurs décisions (figure de l'habitant « persévérant ») - issus parfois de critères précis établis en avance (figure du « logique »), ou au contraire d'une volonté qui était plus conceptuelle, idéalisée, issue d'un « je-ne-sais-quoi ». Pour d'autres encore, la chance paraît être l'explication à leur condition habitante actuelle (figure de l'habitant « chanceux »).

Différents critères interviennent dans le choix de la localisation de résidence dans les parcours résidentiels. Pour certains habitants, c'est une simple évidence d'élever ses enfants dans une maison avec un jardin. Cette logique n'est pas universelle, mais propre à chaque individu qui est finalement pluriel. Les diverses expériences spatiales, sensibles et vécues peuvent conduire à différentes manières de faire. L'habitant tente alors de trouver un équilibre parmi les nombreux critères qui influent ses choix, plus ou moins importants selon lui, et selon les moments de sa vie, en fonction de ses expériences passées, présentes ou encore projetées, idéalisées. Ces expériences nourrissent les imaginaires, qui permettent parfois qu'un projet de maison individuelle se concrétise. Certains éléments extérieurs peuvent être pesants, quand d'autres

peuvent soulager : par exemple, la proximité du travail, des services ; ne pas utiliser, ou très peu, sa voiture ; avoir un jardin ; avoir de l'espace ; faire en fonction de ce que l'on estime bon pour les enfants ; etc. Les aléas, les hasards, les opportunités jouent dans ces parcours. Les habitants les déclenchent parfois avec détermination ou à l'inverse se laissent porter par les événements.

Nous avons aussi vu que le quotidien pouvait être bouleversé, par exemple par un projet immobilier survenant dans un quartier, et comment les habitants tentent de maintenir l'équilibre de ces lieux et des modes de vie qui s'y déroulent, s'ils estiment que cette opération peut nuire à leur quotidien. Cela démontre un attachement au lieu qu'ils défendent. Les habitants autant que leur environnement et parcours peuvent être amenés à bouger, évoluer, se modifier ; néanmoins, ils restent attachés à certains lieux, auxquels ils peuvent être liés par des souvenirs, des origines, des appropriations, des familiarités, des relations sociales.

Bien sûr, ces retours relativement « optimistes » sur la condition habitante dans une maison de l'alter-urbain pourraient être complétés avec d'autres études conduites selon d'autres méthodes. Si certaines figures habitantes sont ressorties nettement de cette enquête, elles cohabitent avec d'autres, notamment celle de l'habitant « captif » pointée par Lionel Rougé (Rougé, 2005). Toutefois, les éléments analysés et présentés permettent la mise en évidence de formes d'attachement aux lieux significatives, que nous avons déclinées. Cette thèse permet de montrer que malgré certains jugements ou stéréotypes exposés dans des ouvrages médiatisés, ces habitants peuvent aussi se considérer chanceux, épanouis et en accord avec leurs valeurs et désirs, du moins durant une étape de leurs parcours résidentiels ou plus largement de leurs parcours de vie. Ces impressions se traduisent dans leur vie quotidienne, même si des paradoxes et des contradictions dans certains comportements ou attitudes peuvent aussi être mis en évidence. Les paroles habitantes nous ont conduites à révéler une part parfois ignorée ou négligée de cette condition qui entrelace pratiques quotidiennes et imaginaires. Ce travail permet donc de compléter les recherches déjà établies autour des questions de la maison individuelle dans son environnement et son « système de lieux ». Redonner une véritable place aux paroles, aux langages habitants permet de dépasser certains stéréotypes et sert les réflexions et infléchissements de la recherche autour de ces thématiques. Cette enquête permet de se défaire des modèles de la presse évoqués en introduction, sans vouloir les démonter systématiquement, mais dans l'optique d'en montrer les éventuelles lacunes et généralisations abusives, notamment autour d'éventuelles figures d'habitants qui seraient avant tout « victimes » ou « malheureux ».

Nos résultats semblent appuyer le fait que pour poursuivre la fabrique de la ville et de l'alter-urbain, les aménageurs pourraient se saisir du quotidien comme outil de compréhension des territoires. Jean-Marc Offner revendique d'ailleurs « une politique du quotidien », qu'il estime la seule à même de répondre au mal-être exprimé à la suite des contestations des Gilets Jaunes (Offner, 2019). Il indique qu'une meilleure prise en compte de la demande, des usages et des pratiques pourrait améliorer la vie de tous les jours. En effet, la lecture de ces territoires par le prisme du quotidien pourrait potentiellement contribuer à une tentative de conjonction entre modération d'un étalement urbain trop important et désir assouvi de maison avec jardin, ainsi qu'à des nouvelles formes et modes de vie. La thèse de Lou Hermann évoquait la fabrique de la

ville avec le lotissement, vu comme *« outil d'un "urbanisme négocié" à la convergence entre la reconnaissance du pouvoir individuel de construire son cadre de vie et la nécessité d'une organisation stratégique et collective des espaces communs. Travailler sur le lotissement permet donc d'intégrer les attentes de la demande sociale sans renoncer à l'idée du collectif »* (Herrmann, 2017, p. 658). Diverses formes, types, modes de vies, territoires, habitants, seraient à combiner, dans un côtoiement quotidien entre diverses pratiques et imaginaires. Ce prisme peut, à notre sens, aider à mieux comprendre mais aussi fabriquer ces territoires ; l'ouvrage *Les sens de la ville : pour un urbanisme de la vie quotidienne* (Luxembourg, Labruyère et Faure, 2020), paru récemment, va dans cette direction. Il présente des méthodologies de travail où l'expertise de la quotidienneté est considérée comme essentielle. En 2008, il était déjà question de l'*Everyday Urbanism* (Chase, Crawford et Kaliski, 2008), qui mettait sur le devant de la scène l'utilisation de l'observation comme fondement de la planification urbaine sans apriori. Ces initiatives pourraient être confortées dans le but d'une meilleure compréhension de la vie quotidienne des habitants de cet alter-urbain, ce qui servirait à la fabrique des territoires.

Retours méthodologiques : entre familiarité, immersion, distanciation et décentrement

Un retour sur la combinaison de méthodes et sur mon positionnement sur les terrains est nécessaire ici.

L'international comme décentrement : une approche ethnographique réflexive

Des enquêtes à caractère ethnographique ont été rapportées, portant sur l'observation de la vie quotidienne dans des maisons situées sur deux terrains que tout semblait opposer : l'un familier, proche de Brest, et l'autre étranger et lointain, dans les environs de la ville de Québec, totalement détaché de mon univers habituel. Dans ce second cas, l'œil neuf a fait évoluer les perspectives de recherche.

Ma posture d'enquêtrice a différé dans les deux cas : en effet, étant originaire du pays de Brest, j'y conserve de fortes attaches et m'y retrouve en situation de savoir ce que *« tout le monde sait »* (Cicourel, 1979). Québec, au contraire, m'était inconnue ; je m'y suis livrée à une immersion durant trois mois et demi. De la nécessité de l'observation *in situ* et de l'immersion à la distanciation et à l'écriture, les étapes pour faire évoluer cette recherche ont été progressives. En plus des paroles habitantes rapportées, les notes de terrain issues des observations (participation observante et observations directes de situations quotidiennes) et les *Chroniques* écrites au fur et à mesure du séjour québécois ont servi à introduire le lecteur dans ces deux contextes.

La familiarité et le décentrement ont donc été des clés de compréhension de l'enquête. Alterner entre des terrains familiers et inconnus, des immersions et des distanciations : cette démarche itérative a permis de saisir et d'analyser les phénomènes différemment que si nous avions étudié un seul terrain. Nous avons aussi constaté que le décentrement ne se jouait pas uniquement sur les terrains inconnus. En effet, si le terrain québécois était destiné à tenir ce rôle, le terrain

brestois, pourtant familier, a aussi été le support d'un tel exercice. Il me permettait de lire différemment le terrain connu.

Des parallèles entre le quotidien de la chercheure et celui des habitants ont également été effectués, permettant de mieux comprendre l'exercice de descriptions, de remémoration et de projection demandé aux habitants, ainsi que leurs pratiques au quotidien. Le décentrement permet d'apporter un regard neuf et différent que l'on soit sur un terrain inconnu ou familier. Il consiste en un pas de côté, qui oblige à observer et écouter différemment et sans jugement - jusqu'à ce que cela devienne « naturel » - afin de saisir le quotidien dans ses subtilités et nuances. Il va également de pair avec la familiarité dans le contexte de cette recherche : si un décentrement a été réalisé sur le terrain brestois, bien connu, de la familiarité est venue aussi s'immiscer dans le terrain québécois. En effet, au fil de l'immersion, des habitudes s'instaurent, on apprend à connaître les personnes que l'on côtoie ; on en vient à pratiquer une *« insertion affective »* puisque *« le chercheur sur son terrain n'est pas que chercheur (espérons-le), et il transporte aussi avec lui un monde personnel qui entre au contact avec les mondes personnels de ceux auprès de qui il travaille et vit, pour un temps »* (Olivier de Sardan, 2000, p. 434).

Des éléments de langage témoins d'immersion et de distanciation

Quel que soit le contexte, la compréhension des pratiques quotidiennes est facilitée tant par les familiarités et immersions que par les décentrements et distanciations : capacité à se laisser happer par les terrains - engagement ethnographique (Cefaï, 2010) -, y trouver sa place et la bonne distance, et s'en extraire - sortie de terrain (Debonneville, 2017).

La chronologie des enquêtes a aussi son importance : réaliser d'abord l'une ou l'autre ne donne pas toujours les mêmes résultats. L'expérience québécoise a permis une meilleure réflexion sur la brestoise qui l'avait précédée ; elle a permis d'*« objectiver progressivement »* (Gouirir, 1998) cet univers familier. Au-delà du fait de quitter physiquement un terrain, l'écriture a aidé au désengagement ethnographique, *« impliquant une distanciation physique, mais surtout psychologique, émotionnelle et intellectuelle du terrain »* (Debonneville, 2017). Je l'ai vérifié en décrivant et analysant les expériences brestoises et québécoises, notamment ce qui concernait les variants et invariants autour du désir de maison assouvi chez les habitants de l'alter-urbain. En effet, la comparaison internationale favorise un décentrement du rapport du chercheur à son objet de recherche (Authier et al., 2019, p. 13). Sur certains points, il m'a semblé plus facile d'enquêter à Québec que dans le pays de Brest. Tirer ces fils permet de croiser les terrains et de mettre en avant les différences de contextes qui expliquent certaines pratiques ou certains imaginaires. Lors des observations, certains éléments qui ne paraissaient pas notables à Brest (heures des repas, fonctionnement des commerces, etc.), le devenaient à Québec, où ces informations relevaient d'une découverte : je me posais donc des questions sur certains faits, je réévaluais ce que je considérais comme évident. Ces allers-retours entre les terrains facilitent le travail sur les différences et similitudes. Par exemple, le rude climat hivernal québécois influence grandement les pratiques quotidiennes, bien plus que sur le terrain brestois même si certains habitants l'évoquaient.

Une réflexion autour de la langue permet d'alimenter ces décentrements : certes, Brest et Québec sont francophones, mais il existe des variantes sémantiques, comme nous l'avons vu tout au long de la thèse. Par exemple, « périurbain » et « banlieue » ont des acceptions différentes selon les pays (Jaumain et Lemarchand, 2008). L'ancrage local a permis de mettre en avant un vocabulaire et des expressions fréquemment apparus dans les entrevues (ou les entretiens) avec les Québécois. Dans les *Chroniques*, j'ai adopté le vocabulaire local (faire l'épicerie, magasiner, frette, char, abris tempos, cour, jardin, etc.) tout comme lors des échanges avec les habitants. Je le faisais parfois consciemment, après avoir utilisé une expression française et avoir été mal comprise, ou pour me faire entendre immédiatement sans avoir besoin de préciser un terme. Au fur et à mesure, je le faisais aussi parfois de manière inconsciente, baignant quotidiennement dans des expressions québécoises et en ayant progressivement adopté certaines manières de parler. J'employais quelques expressions automatiquement, probablement à force de les entendre ; peut-être aussi pour avoir la sensation d'appartenir pour un temps à un « groupe ». L'immersion semble donc avoir fonctionné, en lien avec la réflexivité inhérente au désengagement ethnographique et à l'écriture.

Perspectives de recherche : questionnements à poursuivre et chantiers ouverts

Ce travail n'est pas une fin, mais une étape : il engendre en effet de nouvelles questions et suggère de nouvelles explorations. Des prolongements en termes de disciplines, méthodes et thématiques pourraient être utilement réalisés. Voici quelques voies que nous souhaiterions approfondir.

Première perspective. Les figures de l'habitant-architecte, l'habitant-élu, l'habitant-urbaniste : entre « fabrique de » et « pratiques dans » l'alter-urbain

> *« Le fait d'être un habitant de ce territoire me permet de décrypter les attentes des clients. » (architecte, Pornichet)*

Ce que je n'ai qu'entrevu ou à peine amorcé sur le terrain nanto-nazairien et plus particulièrement guérandais mériterait d'être développé, là ou ailleurs. Mieux cerner les figures de l'habitant-architecte, de l'habitant-urbaniste et de l'habitant-élu serait utile[365] : je persiste en effet à croire que dépasser les analyses classiques du triptyque habitant-élu-technicien, par un travail autour de ces double-figures, serait riche pour comprendre la fabrique de l'alter-urbain. Quelques pistes se sont dessinées lors de cette recherche exploratoire : des liens complexes entre pratiques et expériences personnelles et professionnelles commençaient en effet à se dégager des entretiens réalisés, ouvrant à des questions : comment les acquis et convictions professionnels peuvent-ils influer les choix personnels et vice-versa, lorsqu'on est acteur de la fabrique de la ville et de l'alter-urbain ? Comment faire pour transcrire non pas ses propres désirs mais bien ceux des habitants dans la construction d'une maison individuelle ? Comment se servir de ses connaissances professionnelles pour améliorer ou adapter ses propres modes de vie et

[365] Afin de garder le fil rouge de la thèse et sa pertinence, ces figures n'ont pas été analysées en détail, considérant qu'elles n'y avaient finalement pas leur place.

conditions ? En effet, vivre et ressentir soi-même ces situations et conditions lorsque l'on fabrique ou gère l'alter-urbain fait écho à l'urbanisme du quotidien cité plus haut, et permet de le jauger. Analyser, en plus des paroles habitantes, celles d'élus ou praticiens permet aussi d'analyser le rôle du langage. Citons le travail de Gabriel E. Rodriguez qui s'est intéressé à l'image de la maison unifamiliale au Québec dans une perspective de comparaison des modes d'évaluation et des préférences entre architectes et non-architectes. Selon son étude qualitative, *« les architectes évaluent davantage les propriétés abstraites de l'architecture résidentielle, alors que les non-architectes en jugent plutôt ses éléments concrets en faisant référence à leur vécu »* (Rodriguez, 1993, p. 81). Croiser les approches et expériences permettrait de nuancer plus encore ces éventuelles différences, sans opposer strictement ces catégories et en prenant en compte les conditions habitantes de chacun.

Seconde perspective. Le jardin, le terrain, la cour : entre esthétique et utilitaire

> *« Avoir un jardin de 1 200 m², c'est la capacité de pouvoir avoir un hangar pour ranger les dériveurs, pouvoir rincer dehors le matériel de voile, pouvoir garer ses voitures, avoir des arbres fruitiers, j'ai même eu un potager… C'est pouvoir vivre dehors l'été dès qu'il fait beau ! Avoir des pratiques tournées vers l'espace extérieur. » (urbaniste, La Baule)*

Figure 108 - Jardin d'agrément et jardin potager, Plabennec (Pays de Brest).
Source : Paul Michalet, 2020

Nous avons constaté ces derniers mois que l'actualité pouvait enclencher de nouveaux sujets de recherche. Lors du confinement du printemps 2020, les habitants se sont centrés sur leurs logements non plus seulement par choix, mais aussi par obligation, ce qui a engendré une dynamique intéressante à observer pour déceler une éventuelle réappropriation des lieux, une réorganisation du quotidien, notamment par rapport à l'espace extérieur privé. Une autre piste

de travail à creuser davantage serait celle du jardin individuel en France et à Québec, en distinguant jardin utilitaire, potager, nourricier, et jardin d'agrément, esthétique. Travailler sur le rapport d'attachement des habitants à ce dernier et sur la manière de fabriquer les haies, les clôtures, les murets, les seuils entre privé et public enrichirait cette étude qui amorce déjà le sujet. Près de Guérande, nous avons réalisé un entretien avec un couple ayant choisi de vivre dans une maison disposant d'un grand terrain de plus de 6 000 m^2, où il entendait cultiver un grand potager. Ce couple aime le contact de la nature, il possède aussi des animaux. Ce rapport à la nature a également été traité avec l'exemple québécois de Kelly, souvent cité dans cette thèse, pour qui vivre « dans la forêt » était primordial ; l'entretien sur le terrain brestois avec Thierry, qui possède un grand jardin avec des serres et un ruisseau, amorçait également bien ce sujet. Ces quatre habitants proposent des variantes dans leur rapport à la nature, sauvage et domestiquée.

Ce travail d'approfondissement pourrait être réalisé dans l'alter-urbain, autour des jardins de lotissements, mais aussi auprès des jardins de ville et éventuellement des grands terrains à la campagne. Ceci aurait du sens après cette période de confinement qui semble avoir donné au jardin - mais aussi aux balcons, aux espaces extérieurs privés - une autre place que celle qu'il occupait jusque-là, ou du moins avoir intensifié l'intérêt qu'on lui portait, tant chez les habitants que chez les praticiens qui fabriquent l'alter-urbain.

À Québec, un travail plus précis sur la cour avant et la cour arrière permettrait également de creuser cette thématique : en effet, les différences entre esthétique et pratiques quotidiennes, entre scènes et coulisses, y sont flagrantes, comme nous l'avons vu. L'exemple de l'interdiction - désormais abolie - de cultiver un potager à l'avant de sa maison donnant sur la rue de banlieue, était évocateur d'une volonté de la Ville, qui questionnait alors le rapport à la nature, à l'esthétique, à la propreté (comme l'évoquait Marylin, *« comme s'il y avait rien d'autre que du gazon qui était propre… »*). Retourner sur place pour enquêter de nouveau sur ces diverses cours de bungalows ou de maisons unifamiliales serait très riche pour approfondir la notion de condition habitante dans une banlieue au quotidien. Ceci pourrait se faire en immersion, notamment en observant non plus l'intérieur de la maison à l'échelle domestique, mais aussi de manière plus fine les espaces extérieurs, les jardins, voire en élargissant ce travail aux rues, aux espaces publics ou aux jardins partagés en référence au travail d'Elizabeth Pasquier, restitué dans *Cultiver son jardin. Chroniques des jardins de la Fournillère 1992-2000*. Elle y fait le récit de jardins familiaux nantais, entre pratique de l'ethnologie, de l'écriture et du jardinage. Elle évoque aussi l'institutionnalisation de la Fournillère et les dires des jardiniers. Citons également Samuel Bordreuil qui a réalisé une analyse micro-sociologique sur une zone commerciale située entre Marseille et Aix-en-Provence : *Plan de Campagne*. Ses méthodes et analyses pourraient inspirer cette nouvelle enquête. En effet, pour observer les individus, les passants et saisir les rythmes d'usages, il a mis en place une *« patience méthodologique »*, expliquant qu'*« il n'est pas d'autre méthode que d'accepter d'y camper […] pour se rendre sensible à la manière dont les pratiques s'y campent eux aussi »* (Bordreuil, 2000, p. 23). Du territoire des caddies aux seuils les plus subtils - parfois simplement corporels et non pas visuels -, en passant par les observations de groupes organisés, sa finesse dans l'analyse permet de raconter des expériences ordinaires tout en révélant les dynamiques observées sur ces lieux.

Troisième perspective. Les images et imaginaires des lieux au cinéma : entre imaginaires individuels, sociaux et collectifs

« En résumé, pour saisir la représentation de l'espace, il ne s'agit pas tant d'analyser ce qui est dit que la manière dont on en parle. » (Fortin, 2015, p. 23)

Si la littérature témoigne de divers imaginaires liés aux banlieues, comme le démontrent les analyses présentées dans *Suburbia. L'Amérique des banlieues*, le cinéma est également un moyen de le faire (Gervais, Klei et Parent, 2015). D'ailleurs, Marko, rencontré sur le terrain brestois, nous avait expliqué que les films avaient été un moteur dans son parcours résidentiel et dans sa volonté à vivre dans une maison.

L'analyse de films pourrait débuter par celle de leurs affiches. Dans notre travail de recherche, l'image et la photographie auraient certainement mérité plus d'attention. Le choix a été fait de s'appuyer sur les remémorations et les projections dans les paroles habitantes ; pourtant, l'appui de supports visuels - de photographies notamment -, aurait permis d'élargir le spectre des imaginaires habitants. Par exemple, présenter des photographies de divers lieux durant les entretiens aurait pu stimuler l'échange. Yves Chalas parlait pour cela de « vision réactivée » mettant en place des séries de photographies permettant une attitude de réceptivité de la part des enquêtés (Chalas, 2000). Cette méthode peut aussi se faire à partir du sonore, avec « l'entretien sur écoute réactivée » (Augoyard, 2001b) qui consiste à recueillir les réactions d'habitants à qui l'on fait entendre les sons de leur propre environnement. Les supports visuels mais aussi audio-visuels aident alors à activer ces imaginaires.

C'est pourquoi nous en venons au cinéma, propice à l'étude des imaginaires des lieux. Un prolongement du travail effectué par Andrée Fortin autour de Québec et présenté dans *Imaginaire de l'espace dans le cinéma Québécois* (Fortin, 2015) ou encore des travaux de Laurent Devisme, Anne Bossé et Marc Dumont concernant des films récents, des documents publicitaires ou des séries mettant en scène le *périurbain* (Bossé, Devisme et Dumont, 2007 ; Devisme et Bossé, 2011), pourrait se faire à partir de films français récents, à croiser avec des films nord-américains. S'appuyer sur des supports fictionnels afin de mettre en avant les imaginaires sous un autre prisme que les paroles et expériences habitantes mettrait en exergue la force et la puissance des images. Cela permettrait de travailler à la fois les imaginaires collectifs et sociaux transmis par les films, mais aussi les individuels : un réalisateur effectue des choix qui ne peuvent être dissociés de ses propres expériences, et un spectateur réceptionne de façon personnelle ces imaginaires transmis dans ce qu'il vient de voir. Outre ces analyses de films, séquence par séquence, un complément d'enquête par des entretiens avec les auteurs des films permettrait donc de croiser ces différents types d'imaginaires.

Il serait possible, au-delà des pratiques cinématographiques des habitants présentées dans le chapitre 5, de pousser les portes des cinémas jusqu'à s'installer avec eux pour analyser non plus uniquement le public, ses envies, ses pratiques dans l'espace et dans le temps autour du cinéma, mais aussi les films qu'ils sont venus voir et d'être ainsi pleinement en immersion. Étudier des films à partir des années 1960, date où l'étalement urbain s'est accentué, jusqu'à aujourd'hui, permettrait de voir si les imaginaires se sont décalés et si oui, de quelle manière. Certains films souhaitent donner des visions idylliques ou au contraire noires du *périurbain* ou des banlieues.

Nous pourrions notamment étudier *La Vie domestique* (2013), *Dans la maison* (2015), *Vivarium* (2019), *Effacer l'historique* (2020), etc.

Figure 109 - Affiches de films qui sollicitent des imaginaires de la maison dans l'alter-urbain. Source : affiches issues de senscritique.com

L'introduction générale évoquait le film documentaire *Rêve pavillonnaire, les dessous d'un modèle* : il mettait en avant des imaginaires, dans un autre registre que fictionnel. Les choix, sélections, décisions de Myriam Elhadad, sa réalisatrice, pourraient aussi être étudiés plus en détail : que veut-on, que décide-t-on de donner à voir de ces lieux ?

Cela permettrait de lancer un « chantier de recherche » où nous pourrions mettre les fictions au travail par des analyses d'images, d'affiches de films, de films, qui mettraient en avant la force des imaginaires dans des récits de lieux et de vie. Cela pourrait se faire dans le cadre du Groupe de Recherche « Les écritures du Périurbain »[366]. Le CELAT[367] s'intéressant aussi à ces questions, elles pourraient faire l'objet d'un séminaire franco-québécois. D'ailleurs la journée d'étude « Expériences et expressions de la mobilité dans l'espace et le temps. Les paradigmes actuels de la visualité » à laquelle j'avais assistée en octobre 2018 mettait déjà à contribution des images et des films. Des photographies de maisons abandonnées (travaux de doctorat d'Estelle Grandbois-Bernard, UQAM) au documentaire « Toute chose égale par ailleurs » sur les déplacements quotidiens de quatre femmes dans les banlieues parisiennes (Anne Jarrigeon, LVMT), les images et imaginaires que l'on mobilise et sollicite, que l'on donne à voir, semblent constituer des enjeux dignes d'intérêt.

***

[366] Groupe de recherche créé en 2017, au lancement de diverses thèses de doctorat autour du *périurbain* au sein du CRENAU. Cf. le Carnet de Recherche du Groupe : https://periurbain.hypotheses.org/
[367] Centre de recherche Cultures-Arts-Sociétés, Université Laval, Québec

Ces trois perspectives permettraient d'approfondir la connaissance de cette condition habitante alter-urbaine et la compréhension de certaines pratiques ou imaginaires. Poursuivant la veine de travaux interdisciplinaires, elles contribueraient à aller au-delà des explorations et cheminements présentés dans cette thèse, usant de nouveaux prismes et de nouveaux angles d'approche et d'études. Elles nourriraient de nouveaux regards.

Les mots de la fin…

Pour finir, faisons un parallèle avec le dernier jour de l'expérience québécoise racontée dans les *Chroniques* :

> *Samedi 15 décembre 2018, dernier jour*
> *Le départ de la maison est arrivé, je m'en vais en char de Québec à Montréal. Ce séjour et l'écriture des* Chroniques *s'achèvent donc, teintées de nostalgie, à l'aéroport de Montréal où je termine de les écrire. Je prends l'avion en direction de Paris dans deux heures, après des aurevoirs difficiles. Une belle expérience, tant au niveau humain que professionnel, dans cette fameuse banlieue si fascinante… Comme l'a si bien dit Yves, l'aventure ne s'achève pas, mais continue !*

Bibliographie

ADAM O., 2012, *Les Lisières*, Paris, Flammarion, 454 p.

ADEUPA, 2015a, « État des lieux de la santé dans le Pays de Brest », Étude, Brest, ADEUPa.

ADEUPA, 2015b, « Le parc cinématographique du Pays de Brest », Rapport de l'Observatoire du cinéma du Pays de Brest, n°1, Brest, ADEUPa.

ADEUPA, 2016, « L'emploi public en 2014, pilier économique du pays de Brest », Note d'analyse de l'Observatoire de l'économie du pays de Brest, n°123, Brest, ADEUPa.

ADEUPA, 2018, « Le marché de l'occasion de Brest métropole », Note d'analyse de l'Observatoire de l'habitat du pays de Brest, Brest, ADEUPa.

ADEUPA, CONSEIL DÉPARTEMENTAL DU FINISTÈRE, 2018, « Observatoire de la vie collégienne », Étude de l'Observatoire, Brest, ADEUPa.

ALDHUY J., 2004, « Identité, catégorisation socio-spatiale et mobilité : être urbain et se penser rural ? », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, *vol.29-30*, n°115-118, p. 45-58.

ALIAS, 2013, *Périurbain*, Seuil (Raconter la vie), récit en ligne, 4 p.

ALLEN B., 2007, « Le quartier à l'articulation d'enjeux spatiaux temporels », dans AUTHIER J.-Y., BACQUÉ M.-H., GUÉRIN-PACE F. (dir.), *Le quartier*, Paris, La Découverte, p. 139-150.

ALONSO-ALDAMA J., BERTIN E., 2010, « Présentation : répétition et habitude dans les pratiques quotidiennes », *Protée*, *vol.38*, n°2, p. 5-7.

ALTMAN I., LOW S.M., 1992, *Place Attachment*, Boston, Springer Science & Business Media, 329 p.

AMPHOUX P., 2003, « Polarité, Mixité, Intensité », *Inside Density, International Colloquium on Architecture and Cities*, Bruxelles, p.19-32.

AMPHOUX P., MONDADA L., 1989, « Le chez-soi dans tous les sens », *Architecture et Comportement/Architecture and Behaviour*, *vol.5*, n°2, p. 135-152.

APUMP, IET, 2003, *La ville étalée en perspectives*, Nîmes, Champ social éditions, 524 p.

ARAGAU C., DIDIER-FÈVRE C., ROUGÉ L., 2016, « Enfants, adolescents : des pièces maîtresses du puzzle périurbain », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°111, p. 42-57.

ARENDT H., 1983 [1958], *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calman Lévy, 406 p.

ARLAUD S., JEAN Y., ROYOUX D., 2005, *Rural-Urbain : Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 506 p.

ASCHER F., 1995, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 346 p.

AUGÉ M., 1992, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 150 p.

AUGOYARD J.-F., 1982, « De l'intermédiaire et du modal dans les situations quotidiennes » AISLF (dir.), *Milieu et rapport social. Actes des journées d'Études de Saint-Etienne*, p. 72-83.

AUGOYARD J.-F., 2001a, « La conduite de récit », dans THIBAUD J.-P., GROSJEAN M. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, p. 173-196.

AUGOYARD J.-F., 2001b, « L'entretien sur écoute réactivée », dans THIBAUD, GROSJEAN (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, p. 127-152.

AUGUSTIN J.-P., 2010, *Villes québécoises et renouvellement urbain depuis la révolution tranquille*, Pessac, MSHA, 270 p.

AUTHIER J.-Y., BAGGIONI V., COUSIN B., FIJALKOW Y., LAUNAY L., 2019, *D'une ville à l'autre. La comparaison internationale en sociologie urbaine*, Paris, La Découverte, 335 p.

AUTHIER J.-Y., BIDET J., COLLET A., GILBERT P., STEINMETZ H., 2010, « État des lieux sur les trajectoires résidentielles », rapport du PUCA, Lyon.

AUTHIER J.-Y., BONVALET C., LÉVY J.-P., 2010, *Élire domicile : la construction sociale des choix résidentiels*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 428 p.

AUTHIER J.-Y., VERMEERSCH S., 2012, « Éditorial », *L'espace des classes moyennes*, *1*, n° 148-149, p. 7-16.

BABY-COLLIN V., CORTES G., 2019, « Éditorial », *Espaces et sociétés*, *3*, n°178, p. 7-19.

BACHELARD G., 2012 [1957], *La poétique de l'espace*, 11e édition, Paris, Presses Universitaires de France (Quadrige), 228 p.

BACQUÉ M.-H., GAUTHIER M., 2011, « Participation, urbanisme et études urbaines », *Participations*, *vol.1*, n°1, p. 36-66.

BACQUÉ M.-H., MÉRIAN A., 2019, *Retour à Roissy*, Paris, Seuil, 457 p.

BAILLY A., BOURDEAU-LEPAGE L., 2011, « Concilier désir de nature et préservation de l'environnement : vers une urbanisation durable en France », *Géographie, économie, société*, *vol.13*, n°1, p. 27-43.

BAILLY E., 2018, « Sentir le mouvement, éprouver la ville », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement [en ligne]*, *vol.18*, n°3.

BAKER E., 2002, *Public Housing Tenant Relocation: Residential Mobility, Satisfaction, and the Development of a Tenant's Spatial Decision Support System*, Thèse de doctorat, University of Adelaide, 554 p.

BALOCCO A., 2017, *Inventivité habitante et ingénierie territoriale : l'habitabilité à l'épreuve d'une enquête réalisée en bureau d'étude*, Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes, 359 p.

BARTHE Y., BLIC D. DE, HEURTIN J.-P., LAGNEAU É., LEMIEUX C., LINHARDT D., BELLAING C.M. DE, RÉMY C., TROM D., 2013, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, *vol.3*, n°103, p. 175-204.

BAUER G., ROUX J.-M., 1976, *La Rurbanisation ou la Ville éparpillée*, Paris, Seuil, 189 p.

BÉAL V., 2012, « Résoudre les tensions entre généralisation et singularité par l'écriture comparative ? », *Revue internationale de politique comparée*, *vol.19*, n°1, p. 39-59.

BEAUCIRE F., DESJARDINS X., 2014, « Centralité. Polarité, nodalité. », *Site Web Cités, Territoires, Gouvernance (CITEGEO)*.

BEAUCIRE F., VIGANÒ P., DELAVEAU D., MASBOUNGI A., 2013, « La ville diffuse peut-elle être durable ? », *Actes des Matinées du CGEDD du 11 avril 2013*, Paris, 22 p.

BEAUD S., 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, *vol.9*, n°35, p. 226-257.

BEAUD S., PIALOUX M., 1999, *Retour sur la condition ouvrière : enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 468 p.

BEAUD S., WEBER F., 2010 [1997], *Guide de l'enquête de terrain*, 4e édition, Paris, La Découverte (Grands Repères Guides), 336 p.

BECKER H., 2002, *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte, 352 p.

BÉGOUT B., 2005, *La découverte du quotidien*, Paris, Éditions Allia, 600 p.

BELIARD A., EIDELIMAN J.-S., 2008, « Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique », dans BENSA A. (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, p. 123-141.

BERGER M., FRUST J.-P., PLET F., ROBIC M.-C., 1980, « Rurbanisation et analyse des espaces ruraux péri-urbains », *L'Espace géographique*, *vol.9*, n°4, p. 303-313.

BERGER M., ROUGÉ L., THOMANN S., THOUZELLIER C., 2010, « Vieillir en pavillon : mobilités et ancrages des personnes âgées dans les espaces périurbains d'aires métropolitaines (Toulouse, Paris, Marseille) », *Espace populations sociétés*, 1, p. 53-67.

BERGER P., LUCKMANN T., 2006 [1966], *La Construction sociale de la réalité*, 3e édition, Paris, Armand Colin, 358 p.

BERQUE A., BONNIN P., GHORRA-GOBIN C., 2006, *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 366 p.

BERTAUX-WIAME I., 1995, « Familial et résidentiel : un couple indissociable », *Sociologie et sociétés*, *vol.27*, n°2, p. 163-175.

BESSE J.-M., 2013, *Habiter : Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 342 p.

BIDOU C., 1984, *Les Aventuriers du quotidien : essai sur les nouvelles classes moyennes*, Paris, Presses Universitaires de France, 200 p.

BLANC M., 2015, « Pratiquer la comparaison en sociologie urbaine », *Espaces et sociétés*, *vol.163*, n°4, p. 141-151.

BLANCHET A., GIAMI A., GOTMAN A., LÉGER J.-M., 1993, *L'entretien dans les sciences sociales. L'écoute, la parole et le sens*, Paris, Dunod, 286 p.

BLANCHET A., GOTMAN A., 2010, *L'entretien : l'enquête et ses méthodes*, 2e édition, Paris, Armand Colin (128), 158 p.

BLANCHOT M., 1969, « La parole quotidienne », dans *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, p. 355-366.

BOHLEBER W., 2007, « Remémoration, traumatisme et mémoire collective », *Revue française de psychanalyse*, *vol.71*, n°3, p. 803-830.

BOISSEUIL C., 2018, « Les études urbaines en France : une méthodologie sans discipline ? », *Environnement Urbain*, *vol.13*, La présence-absence des études urbaines en France (en ligne).

BONERANDI E., LANDEL P.-A., ROUX E., 2003, « Les espaces intermédiaires, forme hybride : ville en campagne, campagne en ville ? », *Revue de géographie alpine*, *vol.91*, n°4, p. 65-77.

BONNAUD X., 2004, « Un alterurbanisme à l'ère de la modernité ? Ou ce qu'habiter veut dire », *Urbanisme*, *Utopie(s)*, n°336, p. 88-90.

BONNIN P., VILLANOVA R. DE, 1999, *D'une maison à l'autre : Parcours et mobilités résidentielles*, Paris, Créaphis, 365 p.

BONNOT T., 2014, *L'attachement aux choses*, Paris, CNRS Éditions, 239 p.

BONVALET C., LELIÈVRE E., 2012, *De la famille à l'entourage : l'enquête Biographies et entourage*, Paris, INED (Grandes Enquêtes), 474 p.

BORDREUIL S., 2000, « Champs relationnels, champs circulatoires "Ville émergente" et urbanité au prisme de la zone de Plan de Campagne », Rapport intermédiaire, Aix-en-Provence, 72 p.

BOSSÉ A., 2010, *L'expérience spatiale de la visite : engagement dans l'action, épreuve collective et transformations urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université François Rabelais, 399 p.

BOSSÉ A., 2015, *La visite : une expérience spatiale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 190 p.

BOSSÉ A., DEVISME L., DUMONT M., 2007, « Actualité des mythologies pavillonnaires. Le périurbain comme quasi-personnage », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°102, p. 141-152.

BOSSÉ A., GUENNOC M.-L., LÉGER J.-M., 2013, *Villagexpo : Un collectif horizontal*, Grane, Créaphis éditions, 151 p.

BOUR E., 2013, *Les représentations de l'identité communale : psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac*, Thèse de doctorat, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 404 p.

BOURDIEU P., 1993, *La misère du monde*, Paris, Seuil (Libre Examen), 949 p.

BOURDIEU P., 2000, *Les Structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 289 p.

BOURDIEU P., 2016 [1981], *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 316 p.

BRÈS A., 2015, *Figures discrètes de l'urbain, à la rencontre des réseaux et des territoires*, Genève, Métis Presses, 172 p.

BRÈS A., DEVISME L., 2020, « L'urbain, à ses limites ? », dans BARLES S., BLANC N., COUTARD O., FROUILLOU L., RASSAT F., ARDISSON F. (dir.), *Pour la recherche urbaine*, Paris, CNRS Éditions (Espaces et milieux), p. 125-139.

BRESSE M.-P., FORTIN A., DESPRÉS C., 2010, « Se réinstaller après une relocalisation résidentielle involontaire : entre appréciation de son nouveau milieu et deuil de l'ancien », *Lien social et Politiques*, *Le logement et l'habitat : enjeux politiques et sociaux*, n°63, p. 133-141.

BROCHOT A., LA SOUDIÈRE M. DE, 2010, « Pourquoi le lieu ? », *Communications*, n°87, p. 5-16.

BROWN B., PERKINS D., 1992, « Disruptions in Place Attachment », dans LOW S.M., ALTMAN I. (dir.), *Place Attachment*, Boston, Springer Science & Business Media, p. 279-304.

BRUEGMANN R., 2008, *Sprawl: a Compact History*, Chicago, University of Chicago Press, 309 p.

BRUN J., SEGAUD M., DRIANT J.-C., 2003, *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, 451 p.

BRUNET R., 1990, *Le Territoire dans les turbulences*, Montpellier, Reclus, 220 p.

BRUNET R., THÉRY H., FERRAS R., 2005, *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*, Montpellier, Reclus, 518 p.

BURROUGHS J., CORNUAULT J., 2005, *Construire sa maison*, Saint-Maurice, Éditions Premières Pierres, 59 p.

CADORET A., 2017, « L'attachement aux lieux dans les conflits liés à l'environnement sur le littoral : une ressource pour leur régulation », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement [En ligne]*, *vol.17*, n°1.

CAILLY L., 2008, « Existe-t-il un mode d'habiter spécifiquement périurbain ? L'exemple de l'aire urbaine d'une ville française (Tours) », *EspacesTemps.net [En ligne]*, *rubrique Travaux*.

CAILLY L., DODIER R., 2007, « La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre », *Norois*, *vol.4*, n°205, p. 67-80.

CARO M., 2020, « Éprouver l'attachement au lieu : l'épreuve d'un conflit de proximité », *L'Espace Politique [en ligne]*, 38.

CARTIER M., COUTANT I., MASCLET O., SIBLOT Y., 2008, *La France des « petits-moyens » : enquête sur la banlieue pavillonnaire*, La Découverte, 324 p.

CASTEL R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 490 p.

CEFAÏ D., 2010, *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 637 p.

CEFAÏ D., 2012, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale », dans DÉSVEAUX E., FORNEL M. DE (dir.), *Faire des sciences sociales. Généraliser*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 31-57.

CEFAÏ D., 2013, « Qu'est-ce que l'ethnographie ? Débats contemporains », *Persona y sociedad*, *27*, 1, p. 101-120.

CERTEAU M. DE, 2015 [1990], *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 350 p.

CERTEAU M. DE, MAYOL P., GIARD L., 2015 [1994], *L'Invention au quotidien, tome 2 : Habiter, cuisiner*, Paris, Folio, 415 p.

CHALAS Y., 1992, « Logiques de l'habiter : besoin, désir et nostalgie d'être », *Espaces et sociétés*, *Urbanité et citoyenneté*, n°68, p. 149-181.

CHALAS Y., 1996, « L'oralité sociale - Écoute, traitement et restitution de la parole urbaine quotidienne », *rapport de recherche*, Grenoble, 103 p.

CHALAS Y., 2000, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 206 p.

CHALAS Y., TORGUE H., 1982, « Mythe et parole habitante », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *D'un quartier à l'autre*, n°17, p. 5-17.

CHAMBOREDON J.-C., LEMAIRE M., 1970, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, *vol.11*, n°1, p. 3-33.

CHAPUIS J.-Y., VIARD J., 2013, *Rennes, la ville archipel*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 176 p.

CHARMES É., 2011, *La ville émiettée*, Paris, Presses Universitaires de France, 304 p.

CHARMES E., 2014, « Le périurbain, terreau du FN ? », *site Web Libération.fr*.

CHARMES É., 2015, « La ville émergente », *site Web Cités, Territoires, Gouvernance (CITEGEO)*.

CHARMES E., 2019, *La revanche des villages. Essai sur la France périurbaine*, Paris, Seuil, 107 p.

CHARMES E., LAUNAY L., VERMEERSCH S., 2013, « Le périurbain, France du repli ? », *La vie des idées*.

CHARMES É., LÉGER J.-M., 2009, « Retour sur « La Ville émergente » », *Flux*, *Varia*, n° 75, p. 80-98.

CHASE J., CRAWFORD M., KALISKI J., 2008, *Everyday Urbanism*, New York, Monacelli Press, 224 p.

CHAUVIER E., 2003, *Fiction familiale : Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux (Études Culturelles), 254 p.

CHAUVIER E., 2006, *Anthropologie*, Paris, Éditions Allia, 135 p.

CHAUVIER E., 2011a, *Contre Télérama*, Paris, Éditions Allia, 64 p.

CHAUVIER É., 2011b, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversation du regard*, Toulouse, Éditions Anacharsis (Essais), 170 p.

CHAUVIER É., 2012, « Anthropologie de l'ordinaire. Pour retrouver la voix des déclassés », *Journal des anthropologues*, n°128-129, p. 209-221.

CHAUVIER É., 2019, « Ce qui désigne l'urbanité aujourd'hui, ce ne sont plus tant des critères physiques que des marqueurs économiques », *Le Monde*, 26 janvier 2019.

CHAUVIER E., OFFNER J.-M., 2016, *La rocade bordelaise : Une exploration anthropologique*, Bordeaux, Éditions Le Bord de l'eau, 126 p.

CHELKOFF G., THIBAUD J.-P., 1992, « L'espace public, modes sensibles : Le regard sur la ville », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *Espaces publics en ville*, n°57-58, p. 7-16.

CICCARELLI A., 2004, « Les sociologies du quotidien et la mélancolie », *Sociétés. Revue des sciences humaines et sociales*, *vol.4*, n°86, p. 69-78.

CICOUREL A.V., 1979, *La sociologie cognitive*, Paris, Presses Universitaires de France (Sociologie d'aujourd'hui), 240 p.

CLAUX M., COLIN F., 2021, « Des circulations automobiles pérennes dans les métropoles intermédiaires ? Nécessité et désir d'automobile dans le pays de Brest », dans HURÉ M., FLONNEAU M., PASSALACQUA A. (dir.), *Métropoles mobiles. Défis institutionnels et politique de la mobilité dans les métropoles françaises*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 187-202.

COLIN F., 2020, « De la condition habitante à la vision administrative du pays de Brest. Un décalage entre les territoires administratif et vécu, pratiqué, habité ? », dans MAINET H., RIEUTORT L. (dir.), *Métropoles, villes intermédiaires et espaces ruraux*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 193-213.

COLIN F., 2021, « Immersions quotidiennes de Brest à Québec », dans *Ici par ailleurs - L'international en question*, Paris, Éditions du Patrimoine (Recherche et Architecture), p. 126-135.

COLLIGNON B., STASZAK J.-F., 2003, *Espaces domestiques : construire, habiter, représenter*, Rosny-sous-Bois France, Bréal, 448 p.

COMEAU Y., 1987, « Résurgence de la vie quotidienne et de ses sociologies », *Sociologie et sociétés*, *vol.19*, n°2, p. 115-123.

CONFÉRENCE EUROPÉENNE DES MINISTRES DES TRANSPORTS, 1980, *Résolutions du Conseil des Ministres des Transports et Rapports Approuvés en 1979*, OECD Publishing, 266 p.

COPANS J., 1995, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Paris, Nathan Université (Collection 128 : Sciences sociales), 128 p.

CORDIER A., 2011, *Imaginaires, représentations, pratiques formelles et non formelles de la recherche d'information sur Internet : le cas d'élèves de 6ème et de professeurs documentalistes*, Thèse de doctorat, Lilles, Université Charles de Gaulle - Lille 3, 509 p.

CORTES G., PESCHE D., 2013, « Territoire multisitué », *L'Espace géographique*, *Tome 42*, n°4, p. 289-292.

COSTES L., 2016, *Territoires du périurbain : quelles nouvelles formes d'appropriation ?*, Paris, Éditions l'Harmattan (Institut de la Ville et du Développement), 180 p.

CÔTÉ M., 2015, *La garnison et le jardin. De la lutte à l'étalement urbain au projet de rurbanisation : analyse du régime aménagiste québécois*, Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 326 p.

COULMONT B., 2010, « Définition de la situation », dans PAUGAM S. (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), p. 97-98.

CREDOC, 2004, « Être propriétaire de sa maison : un rêve largement partagé, quelques risques ressentis », *Consommation et modes de vie*, n°177.

CULOT M., 1977, *Alter architecture - Ici, ailleurs et autrement*, Bruxelles, Archives d'Architecture Moderne.

CUSIN F., 2012, « Le logement, facteur de sécurisation pour des classes moyennes fragilisées ? », *Espaces et sociétés*, n° 148-149, p. 17-36.

DAMON J., MARCHAL H., STÉBÉ J.-M., 2016, « Les sociologues et le périurbain : découverte tardive, caractérisations mouvantes, controverses nourries », *Revue française de sociologie*, *Vol. 57*, n°4, p. 619-639.

DASSIÉ V., 2010, *Objets d'affection : Une ethnologie de l'intime*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques - CTHS, 367 p.

DEBAENE V., 2006, « "Étudier des états de conscience". La réinvention du terrain par l'ethnologie, 1925-1939 », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n°179, p. 7-62.

DEBARBIEUX B., 2004, « Présentation générale. De l'objet spatial à l'effet géographique », dans DEBARBIEUX B., FOURNY M.-C. (dir.), *L'effet géographique. Construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*, Paris, Éditions de la MSH, p. 11-33.

DEBARBIEUX B., 2014, « Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores », *L'Espace géographique*, *Tome 43*, p. 68-80.

DEBARBIEUX B., 2015, *Espace de l'imaginaire : Essais et détours*, Paris, CNRS Éditions, 266 p.

DEBENEDETTI A., 2006, *L'attachement au lieu de consommation*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Dauphine, 511 p.

DEBENEDETTI A., 2007, « Une synthèse sur l'attachement au lieu : conceptualisation, exploration et mesure dans le contexte de la consommation », *23ème Congrès de l'Association Française du Marketing*, Aix-Les-Bains.

DEBONNEVILLE J., 2017, « La "sortie de terrain" à l'épreuve de l'ethnographie multi-site », *SociologieS*, *La recherche en actes*, en ligne.

DEBROUX J., 2011, « Accéder à la maison individuelle en zone périurbaine : passé résidentiel, position dans le cycle de vie et sphères d'identification », *Métropoles*, *10*, en ligne.

DEBROUX J., 2013, « Pourquoi s'installer en zone périurbaine ? Une explication par les trajectoires sociales », *Métropolitiques*.

DECUP B., 1992, « Vivre la ville. Des habitudes urbaines ? », *Raison présente*, *Ville et société*, n°102, p. 71-77.

DEHAN P., DUQUESNE M., 2005, « Repenser le territoire de la maison », dans TAPIE G. (dir.), *Maison individuelle, architecture, urbanité*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 45-57.

DELAS J., 2012, *La ville imprévisible : dynamiques de cheminement, expérience sensible partagée et épreuve du surgissement dans les espaces publics du quotidien*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble, 569 p.

DESJEUX D., MONJARET A., TAPONIER S., 1998, *Quand les Français déménagent. Circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 272 p.

DESSE R.-P., 2002, « Les centres commerciaux français, futurs pôles de loisirs ? », *Flux*, *4*, n°50, p. 6-19.

DEVAUX J., 2013, « La dimension spatiale des sociabilités d'adolescents résidant dans un village francilien », *Géographie et cultures*, 87, p. 57-72.

DEVAUX J., 2014, « Les trois âges de socialisation des adolescents ruraux », *Presses de Sciences Po. Agora débats/jeunesses*, *3*, n°68, p. 25-39.

DEVISME L., 1998, *Actualité de la pensée d'Henri Lefebvre à propos de l'urbain. La question de la centralité*, Tours, Maison des sciences de la ville, 126 p.

DEVISME L., 2003, « Territorialités contrastées. Pour une analyse du versant territorial des identités. Les degrés de liens aux lieux observables à St-Florent-le-Vieil », Rapport final en réponse à la consultation de recherche « Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville », *Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement*, p.15-53.

DEVISME L., 2005, *La ville décentrée : Figures centrales à l'épreuve des dynamiques urbaines*, Paris, Éditions L'Harmattan, 302 p.

DEVISME L., 2007, *La structuration du périurbain. Synthèse bibliographique*, Nantes, PUCA (Plan urbanisme, construction, architecture), 114 p.

DEVISME L., 2013, « Ressorts et ressources d'une sociologie de l'expérience urbaine », *Sociologie et sociétés*, *vol.45*, n°2, p. 21-43.

DEVISME L., 2014a, « Péri- : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif », Rapport final, *Programme Du périurbain à l'urbain*, PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture).

DEVISME L., 2014b, *Urbanographie/urbanologie : les traverses de la fabrique urbaine*, HDR, ENS Lyon, 323 p.

DEVISME L., BOSSÉ A., 2011, « Agrestic, ton univers impitoyable. La série américaine Weeds », *Métropolitiques*.

DEVISME L., BRENON L., 2007, « Habiter à côté (de la ville) ; être tout contre (son voisin) », dans PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNÈS C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, p. 267-278.

DEVISME L., BREUX S., 2018, « Présence-absence des études urbaines en France : enjeux et perspectives », *Environnement urbain*, *vol.13*.

DEVISME L., CHESNEL K., COLIN F., FINGEROVÁ M., 2020, « Rêve pavillonnaire, gare au modèle… », *Carnet d'hypothèses du groupe de recherche « Les écritures du périurbain », en ligne*.

DEWEY J., 2005, « La réalité comme expérience », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 9, p. 83-91.

DI MÉO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan Université, 317 p.

DI MÉO G., 2000, « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ? », dans LÉVY J., LUSSAULT M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux : géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p. 37-55.

DIDIER-FÈVRE C., 2015, *« The place to be ? » Vivre et bouger dans les entre-deux : jeunesse et mobilités dans les espaces périurbains*, Thèse de doctorat, Paris 10, 456 p.

DODIER N., 2001, « Une éthique radicale de l'indexicalité », dans FORNEL M. DE, QUÉRÉ L., OGIEN R. (dir.), *L'ethnométhodologie*, Paris, La Découverte (Recherches), p. 315-330.

DODIER N., 2012a, « Les anthropologies d'un sociologue », *Genèses*, *4*, n° 89, p. 10-27.

DODIER N., BASZANGER I., 1997, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, *38*, n°1, p. 37-66.

DODIER R., 2007a, « Les périurbains et la ville : Entre individualisme et logiques collectives. Itinéraires croisés en Pays de la Loire », *Les Annales de la recherche urbaine*, *vol.102*, n°1, p. 31-39.

DODIER R., 2007b, « Quelle articulation entre identité campagnarde et identité urbaine dans les ménages "périurbains" ? », *Norois. Environnement, aménagement, société*, n°202, p. 35-46.

DODIER R., 2012b, *Habiter les espaces périurbains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 219 p.

DONADIEU P., 1998, *Les campagnes urbaines*, Arles, Actes Sud, 224 p.

DONADIEU P., 2003, « La construction actuelle des villes-campagnes. De l'utopie aux réalités », *Histoire urbaine*, n°8, p. 157-170.

DOUAY N., LEWIS P., TRÉPANIER M.-O., 2010, « Le modèle québécois d'aménagement du territoire à l'heure des bilans », dans AUGUSTIN J.-P. (dir.), *Villes québécoises et renouvellement urbain depuis la révolution tranquille*, Pessac, MSHA, p. 225-242.

DUBAR C., 1998, « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés contemporaines*, *1*, n°29, p. 73-85.

DUBET F., 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 165 p.

DUBOIS-TAINE G., 2002, *La ville émergente : résultats de recherches*, Paris-la-Défense, PUCA (Plan urbanisme, construction, architecture), 232 p.

DUBOIS-TAINE G., CHALAS Y., 1998, *La Ville émergente*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 285 p.

DUMEZ H., 2013, *Méthodologie de la recherche qualitative - Les 10 questions clés de la démarche compréhensive*, Paris, Vuibert, 240 p.

DUMONT G.-F., 2017, « Territoires : le modèle "centre-périphérie" désuet », *Outre-Terre. Revue européenne de géopolitique*, *2*, n°51, p. 64-79.

DUPUIT E., 2020, *Quand le périurbain est militant. L'engagement associatif en faveur de l'environnement*, Thèse de doctorat, Université de Lyon, 325 p.

DUPUY G., BENGUIGUI L.G., 2015, « Sciences urbaines : interdisciplinarités passive, naïve, transitive, offensive », *Métropoles*, 16.

DURAND G., 1960, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 559 p.

DURKHEIM É., 1898, « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de Métaphysique et de Morale*, *Tome VI*, mai 1898.

DUSSERRE-BRESSON Q., 2018, *Les modes d'habiter périurbains et l'idéologie de la « société des loisirs » : une analyse France-Québec*, Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, 372 p.

DUVIGNAUD J., CORBEAU J.-P., 1981, *Les Tabous des Français*, Paris, Hachette, 240 p.

EIGUER A., 2013, *L'inconscient de la maison*, Paris, Dunod, 208 p.

EIGUER A., 2016, *Une maison natale. Psychanalyse de l'intimité*, Paris, Dunod, 192 p.

ELEB M., 2002, *À deux chez soi : des couples s'installent et racontent leur maison*, Paris, La Martinière, 297 p.

ELEB M., 2003, « Le roman du couple et sa scène spatiale », dans STASZAK J.-F., COLLIGNON B. (dir.), *Espaces domestiques : construire, habiter, représenter*, Paris, Bréal, p. 310-324.

ELEB M., 2015, *Les 101 mots de l'habitat à l'usage de tous*, Paris, Archibooks (101 mots), 150 p.

ERNAUX A., 1993, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 112 p.

ERNAUX A., 2014, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Seuil (Raconter la vie), 52 p.

FASSIN D., 2015, *L'ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil, 482 p.

FAURE L., 2009, « Quand les enfants naissent. Choix résidentiels, transformations de l'espace domestique et redéfinition de la conjugalité chez les classes moyennes supérieures anglaises », *Recherches familiales*, n° 6, p. 27-41.

FAVRET-SAADA J., 2009, *Désorceler*, Paris, Éditions de l'Olivier, 128 p.

FELDMAN R.M., 1990, « Settlement-Identity: Psychological bonds with home places in a mobile society », *Environment and Behavior*, *vol.22*, n°2, p. 183-229.

FELDMAN R.M., 1996, « Constancy and change in attachments to types of settlements », *Environment and Behavior*, *vol.28*, n°4, p. 419-445.

FELOUZIS G., 2001, *La condition étudiante : Sociologie des étudiants et de l'université*, Paris, Presses Universitaires de France, 208 p.

FLATRÈS P., 1959, « Bretagne et Canada : quelques aspects de l'émigration bretonne au Canada », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.3*, n°6, p. 103-113.

FLEURY A., 2008, « Croiser les terrains en géographie », *Colloque « À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie »*, Arras, 12 p.

FLEURY C., LIZOTTE M., PARÉ P.-O., 2016, « L'accession à la propriété chez les jeunes ménages québécois au cours de la dernière décennie », *Recherches sociographiques*, *vol.57*, n°1, p. 47-77.

FONTICCELLI C., 2018, *Construire des immeubles au royaume des maisons. La densification des bourgs périurbains franciliens par le logement collectif : modalités, intérêts et limites*, Thèse de doctorat, Paris.

FORTIN A., 2015, *Imaginaire de l'espace dans le cinéma québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 275 p.

FORTIN A., DESPRÉS C., VACHON G., 2002, *La banlieue revisitée*, Québec, QC, Éditions Nota Bene, 302 p.

FORTIN A., DESPRÉS C., VACHON G., 2011, *La banlieue s'étale*, Québec, Éditions Nota Bene, 412 p.

FORTIN A., MARCOUX R., 2008, « Présentation : La ville de Québec : contrastes anciens et nouveaux », *Recherches sociographiques*, *vol.49*, n°1, p. 9-23.

FOUCAULT M., 1984 [1967], « Des espaces autres. Hétérotopies. », *Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967*.

FOURNIER P., ARBORIO A.-M., 2010, *L'observation directe : l'enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin, 89 p.

FOURNY M.-C., LAJARGE R., 2012, « Au-delà de la banlieue, c'est encore la périphérie. Les espaces périurbains au prisme de la norme aménagiste », *Les banlieues, ou la périphérie en tant que laboratoire de l'emprise de la norme*, Grenoble, 14 p., Laboratoire PACTE.

FRÉMONT A., 1974, « Recherches sur l'espace vécu », *L'Espace géographique*, *vol.3*, n.3, p. 231-238.

FRÉMONT A., 1976, *La région, espace vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, 223 p.

FRÉMONT A., 2010, « À propos de l'espace vécu », *Communications*, n°87, p. 161-169.

FRIES-PAIOLA C., 2014, « Introduction : Les pratiques habitantes au cœur de la recherche contemporaine sur les « lieux de la ville » », *Revue Géographique de l'Est*, *vol.54*, n°3-4.

FRILEUX P., 2008, *La haie et le bocage pavillonnaire. Diversités d'un territoire périurbain, entre nature et artifice*, Thèse de doctorat, Paris, Muséum national d'histoire naturelle.

FRILEUX P., 2013, *Le bocage pavillonnaire : une ethnologie de la haie*, Grâne, Créaphis éditions, 287 p.

GAGNON E., 2016, « Sociologie et anthropologie », *Site Web Anthropen.org*.

GARBIT P., 2016, « Vladimir Jankélévitch : "Le Je-ne-sais-quoi n'est pas un joujou avec lequel on puisse jouer !" », *Les nuits de France Culture*, 2016.

GASCHET F., LACOUR C., 2002, « Métropolisation, centre et centralité », *Revue d'économie régionale urbaine*, n°1, p. 49-72.

GEERTZ C., 1996, *Ici et là-bas*, Paris, Editions Métailié, 152 p.

GERVAIS B., KLEI A.V. DER, PARENT M., 2015, *Suburbia : l'Amérique des banlieues*, Montréal, Université du Québec à Montréal (Collection Figura), 237 p.

GHALI Z., TOUKABRI M., 2015, « Émotions ressenties et attachement au lieu de loisir », *La Revue des Sciences de Gestion*, *2*, n°272, p. 95-108.

GHERGHEL A., 2013, *La théorie du parcours de vie (life course) : une approche interdisciplinaire dans l'étude des familles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 83 p.

GIRARD A., 1947, *Désirs des Français en matière d'habitation urbaine*, Paris, Presses Universitaires de France (Cahiers de l'INED), 148 p.

GIRARD V., RIVIÈRE J., 2013, « Grandeur et décadence du "périurbain". Retour sur trente ans d'analyse des changements sociaux et politiques », *Métropolitiques*.

GIRAUD C., 2010, *Sociologie de la gaytrification : identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*, Thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2, 525 p.

GISCARD D'ESTAING V., 1978, « Allocution du vendredi 27 janvier 1978, à la veille des élections présidentielles », Verdun-sur-le-Doubs.

GIULIANI M.V., 2003, « Theory of Attachment and Place Attachment », dans LEE T., BONNES M., BONAIUTO M. (dir.), *Psychological theories for environmental issues*, Routledge, p. 137-170.

GIUST-DESPRAIRIES F., 2009, *L'imaginaire collectif*, Toulouse, Eres, 201 p.

GIUST-DESPRAIRIES F., FAURE C., 2015, *Figures de l'imaginaire contemporain*, Paris, Archives contemporaines, 272 p.

GLEVAREC H., 2009, *La culture de la chambre : Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, La Documentation française, 192 p.

GODIN C., 2004, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard, 1544 p.

GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit, 256 p.

GOFFMAN E., 1991, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit, 573 p.

GOLDBETER-MERINFELD É., 2006, « Maisons et liens familiaux », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, *2*, n°37, p. 35-53.

GOUIRIR M., 1998, « L'observatrice, indigène ou invitée ? Enquêter dans un univers familier », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, *32*, p. 110-126.

GRACQ J., 1989, *La Forme d'une ville*, Paris, José Corti, 213 p.

GRILLON G., CONTE J.L., BONNEFOY B., CHAIX B., 2009, « Existe-t-il un attachement au quartier de travail ? », *2èmes Journées scientifiques ARPEnv : Perspectives de la psychologie environnementale francophone*, Nîmes, 13 p.

GROSJEAN B., 2012, « La "ville diffuse" à l'épreuve de l'Histoire. Urbanisme et urbanisation dans le Brabant belge », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°107, p. 58-71.

GROSJEAN B., SECCHI B., 2010, *Urbanisation sans urbanisme : Une histoire de la « ville diffuse »*, Wavre, Éditions Mardaga, 349 p.

GROSSETTI M., 2011, « Les ressources de l'activité sociale. Discussion de l'ouvrage de Laurent Thévenot L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement, Paris, Éditions La Découverte, 2006 », *SociologieS [en ligne]*, Grands Résumés.

GUÉRIN-PACE F., 2006, « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires », *L'Espace géographique*, *Tome 35*, n°4, p. 298-308.

GUÉRIN-PACE F., 2007, « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? », dans AUTHIER J.-Y., BACQUÉ M.-H., GUÉRIN-PACE F. (dir.), *Le quartier*, Paris, La Découverte, p. 151-162.

GUILLAUME P., 1968, *La formation des habitudes*, Paris, Presses Universitaires de France, 245 p.

GUILLUY C., 2014, *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion, 192 p.

HALBWACHS M., 1997 [1950], *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 297 p.

HAMEL P., JOUVE B., 2006, *Un modèle québécois ? Gouvernance et participation dans la gestion publique*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 146 p.

HAUMONT N., 2001 [1971], *Les pavillonnaires : étude psychosociologique d'un mode d'habitat*, Paris, Éditions l'Harmattan (Habitat et sociétés), 150 p.

HAUMONT N., RAYMOND H., DEZES M.-G., HAUMONT A., 2001 [1966], *L'habitat pavillonnaire*, Paris, Éditions L'Harmattan (Habitat et sociétés), 118 p.

HEIDEGGER M., 1958, *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard (Les Essais), 352 p.

HÉRAN F., 1987, « Comment les Français voisinent », *Économie et statistique*, n°195, p. 43-59.

HÉRAN F., 1988, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n°216, p. 3-22.

HÉRAN F., 2017, « À propos du report modal. Les enseignements du cas parisien », *Les Cahiers scientifiques du transport*, n°71, p. 99-124.

HEROUARD F., 2007, « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter », dans PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNÈS C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, p. 159-170.

HERRMANN L., 2017, *Fabriquer la ville avec les lotissements : une qualification possible de la production ordinaire des espaces urbains contemporains ?*, Thèse de doctorat, Université de Lyon, 767 p.

HERVOUET V., 2005, *La périurbanisation dans la métropole nantaise. De nouvelles mobilités pour de nouveaux lieux d'urbanité ?*, Thèse de doctorat, Université de Nantes, 549 p.

HIDALGO M.C., HERNÁNDEZ B., 2001, « Place attachment: conceptual ans empirical questions », *Journal of Environmental Psychology*, *vol.21*, n°3, p. 273-281.

HOGGART R., 1970, *La Culture du Pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éditions de Minuit, 424 p.

HOUSEAUX F., 2003, « La famille, pilier des identités », *INSEE Première*, n°937.

HOYAUX A.-F., 2000, *Habiter la Ville et la Montagne : Essai de Géographie Phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemple de Grenoble et Chambéry)*, Thèse de doctorat, Université Joseph-Fourier - Grenoble I, 721 p.

HOYAUX A.-F., 2002, « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergeo : European Journal of Geography [en ligne]*, document 216.

HOYAUX A.-F., 2003, « Les constructions des mondes de l'habitant : éclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeo : European Journal of Geography [en ligne]*, document 232.

HOYAUX A.-F., 2006, « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants », *L'Espace géographique*, *tome 35*, 3, p. 271-285.

HOYAUX A.-F., 2015, « Habiter : se placer plaçant et se penser pensant », *Annales de géographie*, *4*, n°704, p. 366-384.

HULBERT F., 1981, « Pouvoir municipal et développement urbain : le cas de Sainte-Foy en banlieue de Québec », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.25*, n°66, p. 361-401.

HULBERT F., 2010, « La "Révolution tranquille municipale" : le cas québécois et canadien comparé au système français », dans AUGUSTIN J.-P. (dir.), *Villes québécoises et renouvellement urbain depuis la révolution tranquille*, Pessac, MSHA, p. 85-97.

INDOVINA F., 1990, *La citta diffusa*, Instituto universitario di architettura di Venezia. Dipartimento di analisi economica e sociale del territorio, 454 p.

INSTITUT DE GÉOARCHITECTURE, 2013, « Les équipements culturels du Pays de Brest en question. Vers une analyse des publics », Brest, UBO, Pôle de Développement Métropolitain du Pays de Brest.

JABLONKA I., 2015, *Le Corps des autres*, Paris, Seuil (Raconter la vie), 72 p.

JABLONKA I., 2017 [2014], *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 261 p.

JANKÉLÉVITCH V., 1981, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien. 1. La manière et l'occasion*, Paris, Seuil, 147 p.

JARCY X. DE, REMY V., 2010, « Comment la France est devenue moche », *Télérama*.

JAUMAIN S., LEMARCHAND N., 2008, *Vivre en banlieue : une comparaison France/Canada*, Berne, Peter Lang, 196 p.

JEAN S., 2014, *Revisiter les rapports au quartier : choix résidentiels et attachement au quartier de jeunes familles de classes moyennes dans la région métropolitaine de Montréal*, Thèse de doctorat, Université du Québec, 253 p.

JEAN Y., 1997, « La mutation des campagnes et les perspectives des petites écoles rurales », *L'Espace géographique*, *tome 26*, n°1, p. 67-78.

JEANMONOD T., CHADOIN O., CHAUVIER E., 2016, « Villes ordinaires et communes rurales : après la fin du village. Hors de l'ombre portée des métropoles, des territoires ruraux hétérogènes », *La ville ordinaire et la métropolisation (2013-2017)*, La Défense, PUCA, p.221.

JODELET D., 1991, *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France (Sociologie d'aujourd'hui), 424 p.

JODELET D., 2006, « Place de l'expérience vécue dans les processus de formation des représentations sociales », dans HAAS V. (dir.), *Les savoirs du quotidien : transmissions, appropriations, représentations*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 235-255.

JOSEPH I., 1998, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

JOUSSEAUME V., 1998, *L'ombre d'une métropole : les bourgs-centres de Loire-Atlantique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Espace et territoires), 209 p.

JUAN S., 1995, *Les Formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France (Collection Le sociologue), 288 p.

KAUFMANN J.-C., 1989, *La Vie ordinaire : Voyage au cœur du quotidien*, Paris, édition greco (Collection Réalités), 157 p.

KAUFMANN J.-C., 1996, *L'Entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 128 p.

KAUFMANN J.-C., 1998, *La Femme seule et le Prince charmant*, Paris, Armand Colin, 281 p.

KAUFMANN J.-C., 2000 [1997], *Le cœur à l'ouvrage*, Paris, Pocket, 351 p.

KAUFMANN J.-C., 2001, *Ego : Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 288 p.

KAUFMANN J.-C., 2006, « Quotidien », dans SAVIDAN P., MESURE S. (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, p. 943-945.

KEROULLÉ R., 2020, « Cinémas de petites villes : expressivité cinématographique contrastée dans les territoires périurbains nanto-nazairiens », rapport de stage-recherche, ENSA Nantes, AAU-CRENAU.

LAGATHU A., LE COUÉDIC D., 2007, « Brest : une complexe genèse métropolitaine », dans MOTTE A. (dir.), *Les agglomérations françaises face aux défis métropolitains*, Paris, Economica, p. 151-165.

LAHIRE B., 1998, *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan (Essais & Recherches), 272 p.

LAHIRE B., 2005, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 434 p.

LAHIRE B., 2006, « Habitus », dans SAVIDAN P., MESURE S. (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, p. 526-528.

LAMBERT A., 2015, *« Tous propriétaires ! » L'envers du décor pavillonnaire*, Paris, Seuil, 288 p.

LARBEY V., 2013, *Jardins et jardiniers : les pieds dans la terre, la tête dans les nuages. Une anthropologie du potager*, Thèse de doctorat, Université Paul Valéry – Montpellier III, 459 p.

LATOUR B., 2000, « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement », dans MICOUD A., PERONI M. (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 189-208.

LAVABRE M.-C., 1998, « Maurice Halbwachs et la sociologie de la mémoire », *Raison présente*, *4e trimestre 1998*, n°128, p. 47-56.

LAZZAROTTI O., 2006, *Habiter la condition géographique*, Paris, Belin, 287 p.

LE BRETON É., 2017, « L'espace social des mobilités périurbaines », *SociologieS [en ligne]*, *Dossier Où en est le pavillonnaire ?*

LE CLEC'H I., 2019, « Entre conservatisme et modernité de l'appareil commercial. En territoires périurbains et ruraux à l'ombre d'une ville moyenne – Saint-Brieuc », *Carnet d'Hypothèses Commission géographie et commerce, en ligne*.

LE COADIC R., 1998, *L'identité bretonne*, Rennes, Terre de Brume, 479 p.

LE COUÉDIC D., 2004, *La maison ou l'identité galvaudée*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 216 p.

LE COUÉDIC D., 2005, « L'identité à l'encan », dans TAPIE G. (dir.), *Maison individuelle, architecture, urbanité*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 86-100.

LE COUÉDIC D., 2010, « La maison d'abord », dans DUMONT M., HELLIER E. (dir.), *Les nouvelles périphéries urbaines. Formes, logiques et modèles de la ville contemporaine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 39-56.

LE COUÉDIC D., 2012, « Le passé pour présente demeure ? », *Ethnologie française*, *vol.42*, n°4, p. 747-759.

LE COUÉDIC D., 2016, « La maison néo-bretonne », dans BLANCHARD N., THOMAS M. (dir.), *Dire la Bretagne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 233-236.

LE COUÉDIC D., PRIGENT L., 2014, « L'urbanisation profuse saisie par la longue durée. Le cas de la Bretagne », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.58*, n°165, p. 491-508.

LE COUÉDIC D., TROCHET J.-R., 1984, *L'architecture rurale française. La Bretagne*, Paris, Éditions A Die, 242 p.

LE GUIRRIEC P., 2012, « De l'espace à loisir à la pointe de la Bretagne », *Ethnologie française*, *vol.42*, n°4, p. 689-696.

LE MOUËL C., 2019, « Il n'existe pas de mot en inuktitut pour dire « espace » : Dialogue entre un concept occidental et l'épistémologie inuit », *Carnets d'hypothèses Qilak, en ligne*.

LE NAIL B., 2008, « Le vendredi 31 mai 1968, une date très importante dans l'histoire de la Bretagne contemporaine », *Site Web Agence Bretagne Presse*.

LE RUN J.-L., 2006, « L'enfant et l'espace de la maison », *Enfances & Psy*, *4*, n°33, p. 27-36.

LEBRUN N., 2002, *Centralités urbaines et concentrations de commerces*, Thèse de doctorat, Université de Reims Champagne-Ardenne, 512 p.

LEFEBVRE H., 1974, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 485 p.

LEFEBVRE H., 1986, « Hors du centre, point de salut ? », *Espace Temps*, n°33, p. 17-19.

LEFEBVRE H., 1997 [1961], *Critique de la vie quotidienne. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté, tome 2*, Paris, L'Arche Éditeur, 357 p.

LEFEBVRE H., 2001 [1970], *Du rural à l'urbain*, 3e édition, Paris, Economica (Collection Ethno-sociologie), 299 p.

LEGROS P., MONNEYRON F., TACUSSEL P., RENARD J.-B., 2006, *Sociologie de l'imaginaire*, Paris, Armand Colin, 236 p.

LEGUÉ P., 2009, « La maison individuelle : chez moi loin des autres », *Diversité*, n°157, en ligne.

LEJEUNE C., 2014, *Manuel d'analyse qualitative : Analyser sans compter ni classer*, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 152 p.

LEMIEUX C., 2012, « Problématiser », dans PAUGAM S. (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 21-51.

LÉVI-STRAUSS C., 2014 [1962], *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 309 p.

LÉVY J., 2003, « Vote et gradient d'urbanité », *EspacesTemps.net [en ligne]*, *rubrique Objets*.

LUSSAULT M., 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin, 1033 p.

LUSSAULT M., 2007, « Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain », dans PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNÈS C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, p. 35-52.

LUSSAULT M., 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset & Fasquelle, 220 p.

LUSSAULT M., 2013a, « Le rural n'existe plus », *Site Web ifocap adour*.

LUSSAULT M., 2013b, « L'urbain s'étale ! », *Esprit*, *Mars/Avril*, 3-4, p. 131-143.

LUSSAULT M., 2016, *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 264 p.

LUXEMBOURG C., LABRUYÈRE D., FAURE E., 2020, *Les sens de la ville : Pour un urbanisme de la vie quotidienne*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 509 p.

MACARIO M., 2012, *L'aménagement des centres-villes : la mobilité, vecteur et acteur de la centralité urbaine*, Thèse de doctorat, Université Paul Cézanne - Aix Marseille III, 506 p.

MALINOWSKI B., 1989 [1963], *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 616 p.

MALRAUX A., 2012 [1933], *La condition humaine*, Paris, Gallimard, 293 p.

MANGIN D., 2004, *La ville franchisée : formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Éditions de la Villette, 480 p.

MANNONI P., 2016, *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France (Que sais-je ?), 104 p.

MANOLA T., 2012, *Conditions et apports du paysage multisensoriel pour une approche sensible de l'urbain : mise à l'épreuve théorique, méthodologique et opérationnelle dans 3 quartiers dits durables : WGT (Amsterdam), Bo01, Augustenborg (Malmö)*, Thèse de doctorat, Université Paris-Est, 646 p.

MANZO L., 2005, « For Better or Worse: Exploring Multiple Dimensions of Place Meaning », *Journal of Environmental Psychology*, *vol.25*, 1, p. 67-86.

MARCHAL H., STÉBÉ J.-M., 2013, « Repenser la centralité : l'exemple d'une ville moyenne française », *Sociologie et sociétés*, *vol.45*, n°2, p. 111-128.

MARCUS G.E., 1995, « Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, *vol.24*, p. 95-117.

MARTOUZET D., 2007, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNÈS C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, p. 171-192.

MASPERO F., 1990, *Les passagers du Roissy-Express*, Paris, Seuil, 328 p.

MASSOT M.-H., ORFEUIL J.-P., 2005, « La mobilité au quotidien, entre choix individuel et production sociale », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°118, p. 81-100.

MAUMI C., 2009, *Usonia ou le mythe de la ville-nature américaine*, Paris, La Villette, 240 p.

MAUNAYE E., 2000, « Passer de chez ses parents à chez soi : entre attachement et détachement », *Lien social et Politiques*, n°43, p. 59-66.

MAY N., VELTZ P., LANDRIEU J., SPECTOR T., 1998, *La ville éclatée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 372 p.

MEMBRADO M., ROUYER A., 2013, *Habiter et vieillir : vers de nouvelles demeures*, Toulouse, Erès, 278 p.

MERCIER G., 2006, « La norme pavillonnaire : Mythologie contemporaine, idéal urbain, pacte social, ordre industriel, moralité capitaliste et idéalisme démocratique », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.50*, n°140, p. 207-239.

MERCIER G., CÔTÉ M., 2012, « Ville et campagne : deux concepts à l'épreuve de l'étalement urbain », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.56*, n°157, p. 125-152.

MERCIER G., ROY F., 2014, « La centralité urbaine à Québec. Un grand projet en continuel renouvellement », *Revue Organisations & territoires*, *vol.23*, n°3, p. 55-64.

MERCIER G., SIMARD M., CÔTÉ M., 2014, « L'urbanisation diffuse : un difficile mais inévitable défi d'aménagement », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.58*, n°165, p. 323-327.

MESLIN K., 2004, *Les réfugiés cambodgiens de la région des Pays de la Loire : étude ethnographique d'une immigration de " bonne réputation "*, Thèse de doctorat, Université de Nantes, 371 p.

MOLÉNAT X., 2009, *La sociologie*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 258 p.

MOLES A., ROHMER E., 1976, *Micropsychologie et vie quotidienne : la société au microscope*, Paris, Denoël, 124 p.

MOLES A., ROHMER E., 1978, *Psychosociologie de l'espace*, Paris, Casterman, 162 p.

MONGIN O., 2007, *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Points, 352 p.

MONNET J., 1998, « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité », *Cybergeo : European Journal of Geography*, *document 56*, en ligne.

MONNET J., 2000, « Les dimensions symboliques de la centralité », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.44*, n°123, p. 399-418.

MONNET J., 2006, « La rue et la représentation de la ville : iconographie et lieux communs à Mexico et à Los Angeles », *Flux*, *4*, n° 66-67, p. 8-18.

MONNEYRON F., THOMAS J., 2006, *L'automobile, un imaginaire contemporain*, Paris, Imago, 159 p.

MOREL-BROCHET A., 2006, *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 572 p.

MOREL-BROCHET, A., ORTAR, N. (dir.), 2012, *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, Éditions L'Harmattan (Habitat et sociétés), 313 p.

MORIN E., 1984 [1967], *Commune en France : la métamorphose de Plozévet*, Paris, Hachette (Le livre de poche), 406 p.

MORIN V., 1969, « L'objet biographique », *Communications*, n°13, p. 131-139.

MORISSET L.K., NOPPEN L., 2004, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : La naissance d'un nouveau type », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.48*, n°133, p. 7-32.

MOSCOVICI S., 1961, *La Psychanalyse : son image et son public*, Paris, Presses Universitaires de France, 652 p.

MOSCOVICI S., 1991, « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », dans JODELET D. (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France (Sociologie d'aujourd'hui), p. 62-86.

MUNAFÒ S., 2015, *Cadres de vies, modes de vie et mobilités de loisirs : Les vertus de la ville compacte remises en cause ?*, Thèse de doctorat, Suisse, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, 590 p.

NAL E., 2015, « Les hétérotopies, enjeux et rôles des espaces autres pour l'éducation et la formation. Lieux collectifs et espaces personnels », *Recherches & éducations*, 14, p. 147-161.

OFFNER J.-M., 2019, « Le quotidien, angle mort de la politique », *Le Monde*, 15 janvier 2019.

OGIEN A., MOLÉNAT X., 2009, « À quoi sert l'ethnométhodologie ? », dans *La sociologie*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, p. 112-114.

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2000, « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, *41*, 3, p. 417-445.

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, *1*, p. 71-109.

ORFEUIL J.-P., SOLEYRET D., 2002, « Quelles interactions entre les marchés de la mobilité à courte et à longue distance ? », *Recherche - Transports - Sécurité*, *vol.76*, p. 208-221.

ORTAR N., 2005, « Le paradoxe de l'ancrage et de la mobilité en zone rurale et périurbaine », *Journée d'étude : Le logement et l'habitat comme objet de recherche*, Paris, GIS Socio-économie de l'habitat & CRETEIL.

ORTAR N., 2007, « Parcours existentiels et résidentiels en périurbain », *Urbanisme*, n°356, p. 68-70.

ORTAR N., 2008, « Nicolas Renahy, Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale. », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n°185-186, p. 523-524.

ORTAR N., 2011, « Une ancre pour être mobile : parcours de résidents secondaires et permanents dans l'Ain et le haut pays des Alpes-Maritimes », dans BERGER M., ROUGÉ L. (dir.), *Être logé, se loger, habiter. Regards de jeunes chercheurs*, Paris, L'Harmattan (Habitat et sociétés), p. 245-256.

ORTIZ-GUITART A., 2004, « Sens du lieu pour les femmes d'un quartier multiculturel de Barcelone (El Raval) », *Espace populations sociétés*, n°1, p. 59-69.

PAILLÉ P., MUCCHIELLI A., 2003, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin (Collection U), 211 p.

PALMIER J.-M., 1969, *Lacan : Le Symbolique et l'imaginaire*, Paris, FeniXX-réédition numérique (Collection psychothèque), 160 p.

PANHALEUX F., 2017, *S'investir en religion. Chronique d'une enquête ethnographique dans le Morbihan*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 367 p.

PAQUETTE S., POULLAOUEC-GONIDEC, 2012, « Engager l'imaginaire pour penser le devenir des paysages des périphéries urbaines », dans BÉDARD M., AUGUSTIN J.-P., DESNOILLES R. (dir.), *L'imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenirs*, Presses de l'Université du Québec, p. 57-77.

PAQUOT T., 2003, « La ville aux prises avec l'urbain », *Revue Projet*, *5*, n°277, p. 55-61.

PAQUOT T., 2005, « Habitat, habitation, habiter », *Informations sociales*, *3*, n°123, p. 48-54.

PAQUOT T., 2017, *Repenser l'urbanisme*, Gollion, Infolio, 166 p.

PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNÈS C., 2007, *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 379 p.

PAQUOT T., MASSON ZANUSSI Y., STATHOPOULOS M., 2012, *AlterArchitectures Manifesto*, Gollion, Infolio, 344 p.

PARIS H., 2015, « L'inconnu familier, les interactions dans les parties communes d'un immeuble lyonnais », dans HAUMONT B., MOREL A. (dir.), *La société des voisins : Partager un habitat collectif*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (Ethnologie de la France), p. 209-230.

PASQUIER E., 2016, *La passagère du TER*, Nantes, Éditions Joca Seria, 146 p.

PEREC G., 1985, « De quelques emplois du verbe habiter », dans *Penser/Classer*, Paris, Hachette, p. 13-15.

PEREC G., 1989, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 128 p.

PEREC G., 2020 [1975], *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 32 p.

PERRINJAQUET R., 2005, « La maison se définit par son jardin », dans TAPIE G. (dir.), *Maison individuelle, architecture, urbanité*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 123-135.

PETITE M., DEBARBIEUX B., 2013, « Habite-t-on des catégories géographiques ? La ville, la campagne et la montagne dans les récits de trajectoires biographiques », *Annales de géographie*, *5*, n°693, p. 483-501.

PÉTONNET C., 1968, *Ces gens-là*, Paris, CNRS Éditions, 300 p.

PEZEU-MASSABUAU J., 1983, *La Maison, espace social*, Paris, Presses Universitaires de France, 256 p.

PINSON D., THOMANN S., 2002, *La maison en ses territoires : de la villa à la ville diffuse*, Paris, L'Harmattan, 191 p.

PRADEL B., CHARDONNEL S., CAILLY L., FOURNY M.-C., 2015, « Les routines de déplacement dans les espaces périurbains : les dimensions collectives des agencements quotidiens », *Espace populations sociétés*, *vol.1-2*.

RAMADIER T., DESPRÉS C., 2004, « Les territoires de mobilité et les représentations d'une banlieue vieillissante de Québec », *Recherches sociographiques*, *vol.45*, n°3, p. 521-548.

RAMOS E., 2006, *L'invention des origines : Sociologie de l'ancrage identitaire*, Paris, Armand Colin, 221 p.

RAUTENBERG M., 1989, « Déménagement et culture domestique », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n°12, p. 54-66.

RAYMOND H., 2001, *Paroles d'habitants. Une méthode d'analyse*, Paris, Éditions L'Harmattan, 128 p.

RÉMY J., VOYÉ L., 1992, *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, Éditions L'Harmattan, 176 p.

RENAHY N., 2005, *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 284 p.

RÉRAT P., GURTNER M., BAEHLER D., 2014, « Les choix résidentiels des couples : motivations, arbitrages et logiques de genre parmi les classes moyennes supérieures urbaines », *Bulletin de la Société Géographique de Liège*, *vol.63*, p. 51-65.

REY Y., 2006, « Maison, maisonnée et famille : trouver sa place », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, *2*, n°37, p. 55-72.

RIOUX M., 2018, « Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones », dans FOURNIER M., HAMEL J., FORGUES LECAVALIER J. (dir.), *La culture comme refus de l'économisme : Écrits de Marcel Rioux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 457-483.

RIVIÈRE J., 2013, « Des ploucs de droite aux pavillonnaires lepénistes », *Agone*, *2*, n°51, p. 65-83.

RODRIGUEZ G.E., 1993, *Architectes, non-architectes et l'image de la maison unifamiliale isolée - Une étude comparative des modes d'évaluation*, Mémoire pour l'obtention du grade de maître en architecture, Québec, Université Laval.

ROMANO C., 2011, « L'équivoque de l'habitude », *Revue germanique internationale*, n°13, p. 187-204.

ROMÉRO C., 2000, « Le concept de proximité appliqué aux espaces ruraux périurbains : l'espace, valeur symbolique », *Eso Travaux et Documents*, n°14, Université d'Orléans.

ROUGÉ L., 2005, *Accession à la propriété et modes de vie en maison individuelle des familles modestes installées en périurbain lointain toulousain. Les « captifs » du périurbain ?*, Thèse de doctorat, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 381 p.

ROUSSELOT L., MESLIN K., 2016, *Le logement social : des représentations aux réalités*, Saint-Nazaire, CARENE, 107 p.

ROUX N., 2017, *Un emploi discontinu soutenable ? Trajectoires sociales de saisonniers agricoles et d'artistes du spectacle*, Thèse de doctorat, Paris, CNAM, 550 p.

SALOMON CAVIN J., JAGGI Y., 2005, *La ville, mal-aimée : Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse : analyse, comparaisons, évolution*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 258 p.

SALOMON CAVIN J., MARCHAND B., 2010, *Antiurbain - Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 329 p.

SANSOT P., 1976, « Notes sur le concept d'appropriation », *3e conférence internationale de psychologie de l'espace construit*, Strasbourg, Groupe d'étude de psychologie de l'espace de l'Université Louis Pasteur.

SANSOT P., 1986, *Les formes sensibles de la vie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 224 p.

SANSOT P., 2002 [1991], *Les gens de peu*, Paris, Presses Universitaires de France (Quadrige), 224 p.

SANSOT P., 2015, *Paysages de l'existence : essais*, Gollion, Infolio, 173 p.

SANSOT P., MONGIN O., 2017, *La marginalité urbaine*, Paris, Rivages, 123 p.

SCALAB, 2008, *Échelles de l'habiter*, La Défense, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et du tourisme – PUCA, 323 p.

SCANNELL L., GIFFORD R., 2010, « Defining place attachment: A tripartite organizing framework », *Journal of Environmental Psychology*, *vol.30*, n°1, p. 1-10.

SCHAEFFER J.-M., 2015, *L'expérience esthétique*, Paris, Éditions Gallimard, 285 p.

SCHERRER F., 2010, « Le contrepoint des études urbaines et de l'urbanisme : ou comment se détacher de l'évidence de leur utilité sociale », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°10, p. 187-195.

SCHNAPPER D., 2012, « Élaborer un type idéal », dans PAUGAM S. (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 291-310.

SCHÜTZ A., 2008 [1987], *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Éditions Klincksieck (Méridiens), 286 p.

SCHÜTZ A., 2014 [1944], *L'Étranger : Un essai de psychologie sociale*, Paris, Éditions Allia, 31 p.

SÉBASTIEN L., 2016, « L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? Étude de cinq territoires ruraux », *Norois. Environnement, aménagement, société*, n°238-239, p. 23-41.

SENCÉBÉ Y., 2004, « Être ici, être d'ici », *Ethnologie française*, *vol.34*, p. 23-29.

SERFATY-GARZON P., 2003, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 256 p.

SHERINGHAM M., 2013, *Traversées du quotidien : Des surréalistes aux postmodernes*, Paris, Presses Universitaires de France, 337 p.

SIEVERTS T., TABOURET R., DELUZE J.-M., VINCENT J., 2004, *Entre-ville : Une lecture de la Zwischenstadt*, Marseille, Parenthèses Editions, 188 p.

SIMON D., 2014, « En finir avec le genre de vie ? Une opposition épistémologique entre Pierre George et Max Sorre », *20e Biennale de géographie d'Avignon - Géopoint 2014 - « Controverses et géographies »*, Avignon, 11p.

SINGLY F., 2014 [1993], *Sociologie de la famille contemporaine*, 5e édition, Paris, Armand Colin, 128 p.

SINGLY F. DE, 1998, *Habitat et relations familiales : bilan*, Paris, Plan Construction et Architecture, 219 p.

SOLARD G., 2010, « Le commerce de proximité », *division Commerce, Insee première*, 1292.

SOULÉ B., 2007, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, *vol.27*, 1, p. 127-140.

STÉBÉ J.-M., MARCHAL H., 2018, *La France périurbaine*, Paris, Presses Universitaires de France (Que sais-je ?), 103 p.

STÉBÉ J.-M., MARCHAL H., BERTIER M., 2016, *Idées reçues sur le logement social*, Paris, Le Cavalier Bleu Éditions, 126 p.

STOCK M., 2007, « Théorie de l'habiter. Questionnements », dans PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNÈS C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, p. 103-125.

TALANDIER M., 2009, « Mesurer l'impact des aménités naturelles, culturelles et environnementales sur le développement économique local », *XLVIe Colloque de l'ASRDLF*, Clermont-Ferrand, 32 p.

TANNEAU C., 2019, *Pouvoir et influence des parcs naturels régionaux en matière d'habitat : l'exemple du Parc d'Armorique*, Thèse de doctorat, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 494 p.

TAPIE G., 2005, *Maison individuelle, architecture, urbanité*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 251 p.

TARICAT J., 2013, *Suburbia, une utopie libérale*, Paris, Éditions de La Villette, 157 p.

TAULELLE F., 2010, « La France des villes petites et moyennes », dans CAILLY L., VANIER M. (dir.), *La France, une géographie urbaine*, Paris, Armand Colin, p. 149-168.

THÉVENOT L., 2006, *L'action au pluriel*, Paris, La Découverte, 312 p.

THIBAUD J.-P., GROSJEAN M., 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses (Eupalinos), 217 p.

THIBAULT P., 2010, *Maisons-nature de Pierre Thibault architecte*, Montréal, La Presse, 142 p.

THOMAS R., 2018, *Une critique sensible de l'urbain*, Habilitation à Diriger des Recherches, Grenoble, Université Grenoble Alpes, 262 p.

TILLARD B., 2011, « Temps d'observation ethnographique et temps d'écriture », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, *vol.44*, n°4, p. 35-50.

TOBELEM-ZANIN C., 1995, *La qualité de la vie dans les villes françaises*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 288 p.

TUAN Y.-F., 2006, *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, Gollion, Infolio, 219 p.

UA CNRS 915, 1985, « Les périphéries urbaines : quelles sociétés ? quels espaces ? quels dynamismes ? », *Actes du Colloque, Angers, 6 et 7 décembre 1984*, Géographie sociale n°2, Centre de publications de l'Université de Caen, 271 p.

URBAIN J.-D., 2010, « Lieux, liens, légendes », *Communications*, n°87, p. 99-107.

VANIER M., 2000, « Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique », *Revue de Géographie Alpine*, *tome 88*, n°1, p. 105-113.

VANIER M., 2005, « Rural - urbain : qu'est-ce qu'on sait pas ? », dans ARLAUD S., ROYOUX D., JEAN Y. (dir.), *Rural-Urbain : nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, PUR, p. 25-32.

VANIER M., 2014, « Des bassins, encore des bassins, toujours des bassins... », *Site Web L'Institut Paris Région*.

VANIER M., BIAU V., JAILLET M.-C., GHORRA-GOBIN C., 2019, *Alter-urbanisme : réparer la ville ou changer la société ?*, Paris, Conseil Français des Urbanistes, 190 p.

VERSTEEGH P., 2015, *Alter Rurality: Exploring Representations and « repeasantations »*, Fribourg, Arena, 300 p.

VIARD J., 2004, *Le sacre du temps libre : La société des 35 heures*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 216 p.

VIGNAL C., 2010, « Arbitrages résidentiels au sein des couples confrontés à la délocalisation de leur entreprise », dans AUTHIER J.-Y., BONVALET C., LÉVY J.-P. (dir.), *Élire domicile : la construction sociale des choix résidentiels*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 185-205.

VIGOUR C., 2005, *La comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 336 p.

VIGOUROUX F., 2004, *L'âme des maisons*, Paris, Hachette Littérature, 180 p.

VILLENEUVE P., 2007, « Québec comme laboratoire urbain : aspects contemporains : note liminaire », *Cahiers de géographie du Québec*, *vol.51*, n°144, p. 371-374.

VINCENT S., 2008, *Les « altermobilités » : analyse sociologique d'usages de déplacements alternatifs à la voiture individuelle : des pratiques en émergence ?*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris 5 - René Descartes, 418 p.

WERNER M., ZIMMERMANN B., 2003, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58e année, p. 7-36.

WIEL M., 1999, *La transition urbaine ou le passage de la ville-pédestre à la ville motorisée*, Liège, Éditions Mardaga, 149 p.

WOOLF V., 2006 [1927], *La promenade au phare*, Paris, Librairie Générale Française (Le livre de poche), 277 p.

YOUSSOUFI S., 2011, *Satisfaction résidentielle et configurations spatiales en milieu périurbain*, Thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté, 373 p.

ZENASNI F., BOTELLA M., 2019, « Les mesures individualisées de la qualité de vie : des théories aux outils », dans BACRO F. (dir.), *La qualité de vie : approches psychologiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 25-41.

Table des figures

Figure 1 - Arpentage et cheminement du lecteur au fil de la thèse, à la rencontre des concepts, analyses et habitants des territoires de Brest, Québec et Nantes-Saint-Nazaire. Source : Florie Colin, 2020 23
Figure 2 - L'étalement urbain à Québec, de 1950 à 2010. Sources : carte issue de l'article « Ville et campagne : deux concepts à l'épreuve de l'étalement urbain », (Mercier et Côté, 2012, p. 128). Sources de la carte précisées au-dessous. Carte de 2010 : Florie Colin, d'après la carte du Gouvernement du Québec / https://geoegl.msp.gouv.qc.ca/igo/cptaq_demeter/, 2020. 45
Figure 3 - Imaginaires de la banlieue française : Saint-Denis, 2018 (gauche), Clichy-sous-Bois, le Chêne Pointu, 2016 (droite). Source : Nicolas Oran, flickr 47
Figure 4 - Imaginaires de la banlieue québécoise : bungalow, maison non jumelée, neige, sapin, panneau « Arrêt », larges routes et piscine. Source : Florie Colin, 2018 (photo de gauche) ; Isabelle, 2019 (photo de droite). 47
Figure 5 - Publicités promouvant la maison individuelle en France, entreprise Maisons Phénix. Source : Michel Jouin, 1978. Flyers distribués dans les boîtes à lettres 51
Figure 6 - Levittown (Pennsylvanie, États-Unis), 1948. Source : Photographe Mark Mathosian https://www.flickr.com/photos/markgregory/8087087647 53
Figure 7 - Paroles habitantes : raconter des pratiques et des imaginaires. Source : Florie Colin, 2020 71
Figure 8 - Mouvements de la thèse. Source : Florie Colin, 2020 72
Figure 9 - Les trois terrains à l'échelle internationale. Source : Florie Colin, 2020 76
Figure 10 - Temporalités schématiques des terrains d'enquête durant la thèse. Source : Florie Colin, 2020 79
Figure 11 - Maison familiale dans la commune de Saint-Renan. Source : André Colin, 2019 80
Figure 12 – L'arrivée au Conquet, au niveau de l'étang de Kerjean. Source : Paul Michalet, 2020 81
Figure 13 – Le pôle métropolitain du pays de Brest, 2019. Source : https://www.pays-de-brest.fr/le-pole 82
Figure 14 – Vue aérienne de Brest, rive gauche. Source : photographe V.Mouchel / Maxppp 84
Figure 15 - Communes d'habitation des enquêtés sur le terrain brestois. Source : Florie Colin, 2019 85
Figure 16 – Carte schématique des habitants rencontrés sur le terrain brestois et leurs communes de résidence. Source : Florie Colin, 2020 86
Figure 17 - La rue québécoise sous la neige, la maison d'habitation étant visible au fond à droite. Source : Florie Colin, 2018 87
Figure 18 – La Communauté Métropolitaine de Québec (ci-dessous) et les arrondissements de la ville de Québec (ci-contre). Source : Ville de Québec, 2020, https://cmquebec.qc.ca/ 88
Figure 19 - Vue aérienne de Québec. Source : © MTOQ / Hurteau P. & Parent Cl 89

Figure 20 - Lieux d'habitation des enquêtés du terrain québécois. Source : Florie Colin, d'après une carte de la Direction du bureau municipal et de la géomatique, Gouvernement du Québec, 2019 90
Figure 21 – Carte schématique des habitants rencontrés sur le terrain québécois et leurs lieux de résidence. Source : Florie Colin, 2020 91
Figure 22 - Le pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire et Cap Atlantique. Source : fond de carte, Cart'en main, AURAN. Florie Colin, 2020 92
Figure 23 – Localisation des temps d'enquête sur le terrain nanto-nazairien (autour de Guérande et de Héric, Blain, Ancenis). Source : Florie Colin, 2020 93
Figure 24 - Gare routière et cinéma à Saint-Renan (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 122
Figure 25 - Plage du Zorn à Plouguerneau (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 142
Figure 26 - Coucher de soleil à l'Ile Segal, Plouarzel (Pays de Brest). Source : Luc Michalet, 2020 144
Figure 27 - Entre ville, campagne et mer dans le Pays d'Iroise. Source : Affiches de la CCPI 146
Figure 28 – Tréouergat, « le village nature » et Saint-Renan, « la ville à la campagne ». Source : affiches de la CCPI 152
Figure 29 – Route de Plouzané, entre Brest et Plougonvelin. Source : Paul Michalet, 2020 156
Figure 30 – Maisons dans un quartier résidentiel, Sainte-Foy (Québec). Source : Florie Colin, 2018 158
Figure 31 – Banlieue « huppée » de Québec (avenue de Laune en haut, avenue des Braves en bas). Source : Florie Colin, 2018 158
Figure 32 - Les nombreuses piscines du quartier de Beauport à Québec, autour de l'avenue Saint-Michel. Source : Google Earth, images de 2015 160
Figure 33 - Bungalow de Jonathan et Marylin jouxtant un bloc-appartements à la limite de l'autoroute, entre Limoilou et Charlesbourg. Source : GoogleMaps, images de 2018 164
Figure 34 - Évolution schématique et développement du territoire du pays de Brest : 1952 et 2012. Le bâti est représenté en orange. Les deux cartes sont à la même échelle. Source : Géoportail (fond de carte), Florie Colin, 2017 184
Figure 35 – Les limites administratives du Pays de Brest. Source : Service de l'Information géographique de Brest métropole, janvier 2018 186
Figure 36 - Organisation urbaine du Pays de Brest. Source : ADEUPa, 2011 187
Figure 37 – Nombre d'emplois en 2014 et évolution de l'emploi par communes entre 2009 et 2014. Source : carte réalisée par l'ADEUPa, publié dans le rapport de présentation du SCoT du Pays de Brest (2/Diagnostic, p.80) 188
Figure 38 - Implantation de jeunes entreprises dans le pays de Brest. Source : Capture d'écran du site web suivant, septembre 2020 https://www.pays-de-brest.fr/economie-et-emploi/foncier-economique-et-immobilier-d-entreprises/371-implantation-jeunes-entreprises 189
Figure 39 - Les déplacements Domicile Travail dans le Pays de Brest. Source : Martin Claux, 2019 189

Figure 40 – Spécialités de la maison médicale de Saint-Renan, où se sont regroupés des médecins libéraux. Source : André Colin, 2020 190
Figure 41 - Établissements de santé dans le Pays de Brest. Source : « État des lieux de la santé dans le Pays de Brest » (ADEUPa, 2015a) 191
Figure 42 – L'exemple de la répartition des collèges dans le Pays de Brest. Source : Observatoire de la vie collégienne, ADEUPa (ADEUPa et Conseil Départemental du Finistère, 2018) 192
Figure 43 - Plouvien : la culture s'y invite. Source : Ouest France, 11-12 janvier 2020 193
Figure 44 - Les Blancs Sablons, sport de surf au Conquet (Pays de Brest). Source : Constance Borel, 2020 193
Figure 45 - Accessibilité dans le Pays de Brest. Source : Carte de l'ADEUPa, dans le rapport de présentation du SCoT du Pays de Brest de 2018 (2/Diagnostic, p.118) 194
Figure 46 - Route des Anges, entre la crêperie et la mer, par temps brumeux, Landéda (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 197
Figure 47 - Les déplacements hors domicile-travail dans le Pays de Brest. Source : Martin Claux, 2019 202
Figure 48 – Les déplacements quotidiens de Stéphanie dans le Pays de Brest. Source : Florie Colin, 2019 203
Figure 49 – Lieux pratiqués au quotidien par Josée (domicile, travail, piscine) dans la région de Québec. Source : Google Earth, images de 2015(fond de carte), Florie Colin, 2020 205
Figure 50 - Échangeur Bourrassa-Charest, Québec (en haut) & échangeurs le long de la N12, Brest (en bas). Source : Google Earth, mêmes échelles, images de 2015 (Québec) et 2018 (Brest). .. 207
Figure 51 - Gare routière, Saint-Renan (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 209
Figure 52 – Rond-Point de la rue de Brest et rue d'Armorique, magasin Durant-Le Gléau, arrêt de car Kerzouar. Source : Paul Michalet, 2020 210
Figure 53 - Trajet du dimanche 11 novembre, en bus, à Québec. Source : Google Maps – itinéraire, 2018 211
Figure 54 - Le lac Poulin, région de Québec. Source : Florie Colin, 2018 212
Figure 55 - L'arrivée chez Isabelle en sortant du bus, Saint-Augustin-de-Desmaures. Source : Florie Colin, 2018 213
Figure 56 - Plan de Landerneau et principaux lieux visités. Source : Google Earth, images de 2018 (fond de carte) et Florie Colin, 2020 219
Figure 57 - Les abords de l'Élorn, Landerneau (Pays de Brest). Source : Florie Colin, 2017 220
Figure 58 - Zone du Froutven, Guipavas (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 223
Figure 59 - Cinémas mobilisés pour l'enquête sur le terrain nanto-nazairien. Source : Ronan Keroullé & Florie Colin, 2020 226
Figure 60 – Le cinéma de Héric, proche du centre-bourg, rénovation. Source : Ronan Keroullé, 2019 228
Figure 61 –Le Cinéma d'Ancenis, neuf, proche de la gare. Source : Ronan Keroullé, 2020 229
Figure 62 - Le Cinéma de Blain, intégré dans le tissu existant. Source : Ronan Keroullé, 2019 229
Figure 63 – « Plus que du cinéma » à Redon. Source : plaquette de présentation, téléchargeable ici : https://www.cinemanivel.fr/prestations.html 230

Figure 64 - Localisations des cinémas du Pays de Brest. Source : L'observatoire du cinéma du Pays de Brest (ADEUPa, 2015b) 235
Figure 65 - Les zones commerciales en périphérie de Brest. Source : Google Earth, images de 2018 (fond de carte), Florie Colin, 2020 248
Figure 66 - Quartiers résidentiels, Plabennec (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 260
Figure 67 – Taux de ménages propriétaires à l'échelle nationale et en Bretagne. Source : INSEE, Saphir (recensement de la population 2014) dans « Les Bretons plus souvent propriétaires de leur logement », INSEE Flash, n° 43, novembre 2018 268
Figure 68 - Parcours résidentiel de Carole (Pays de Brest). Source : Florie Colin, 2019 274
Figure 69 - Photo aérienne du lotissement de Carole, Plouarzel (Pays de Brest). Source : Google Earth, images de 2018 274
Figure 70 – La nouvelle maison de Carole à Plouarzel dans un lotissement. Source : Carole, 2019 275
Figure 71 - Parcours résidentiel de Raphaël et Émilie (Pays de Brest). Source : Florie Colin, 2019 281
Figure 72 - Parcours résidentiel d'Agnès et de Christophe. Source : Florie Colin, 2019 283
Figure 73 - Lieux de recherche pour l'acquisition de la future maison d'Agnès et Christophe. Source : Google Earth, images de 2018 (fond de carte) et Florie Colin, 2020 285
Figure 74 - La première maison d'Agnès et Christophe. Source : Agnès, 2019 288
Figure 75 – La seconde maison d'Agnès et Christophe, avec des ambiances similaires. Source : Agnès, 2017 288
Figure 76 - Carte des prix moyens (m^2) de l'immobilier dans le Pays de Brest. Source : MeilleursAgents.com, 2 octobre 2019 291
Figure 77 – Terrain vendu (210 m^2) et terrain à vendre (930m^2) au Conquet (Pays de Brest). Source : André Colin, 2020 (gauche) et Nicole Colin, 2020 (droite) 293
Figure 78 - Parcours résidentiel de Stéphanie (Pays de Brest). Source : Florie Colin, 2019 298
Figure 79 - Nouvelle maison de Stéphanie et son conjoint (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 300
Figure 80 - Maison néo-bretonne à Glomel (Côtes-d'Armor), construite en 1975. Source : Daniel Le Couédic. 318
Figure 81 - Maison R. construite par des architectes en 1979 à Saint-Renan. Source : Luc Michalet, 2020 318
Figure 82 - Bungalows à Charlesbourg. Source : Florie Colin, 2018 319
Figure 83 - Nouvelle construction qui remplace un ancien bungalow à Québec (Sainte-Foy). Source : Florie Colin, 2018 320
Figure 84 – La maison « traditionnelle » de Gaëlle, construite par le constructeur Le Masson dans un lotissement communal (Pays de Brest). Source : Gaëlle, 2019 321
Figure 85 - Le jardin de Lynda et Mario, très entretenu, à Saint-Nicolas (Lévis, Québec). Source : Lynda 332
Figure 86 – Piscine de la maison de Mireille et René, visitée avant de réaliser l'entretien (Pays de Brest). Source : Mireille, 2019 338

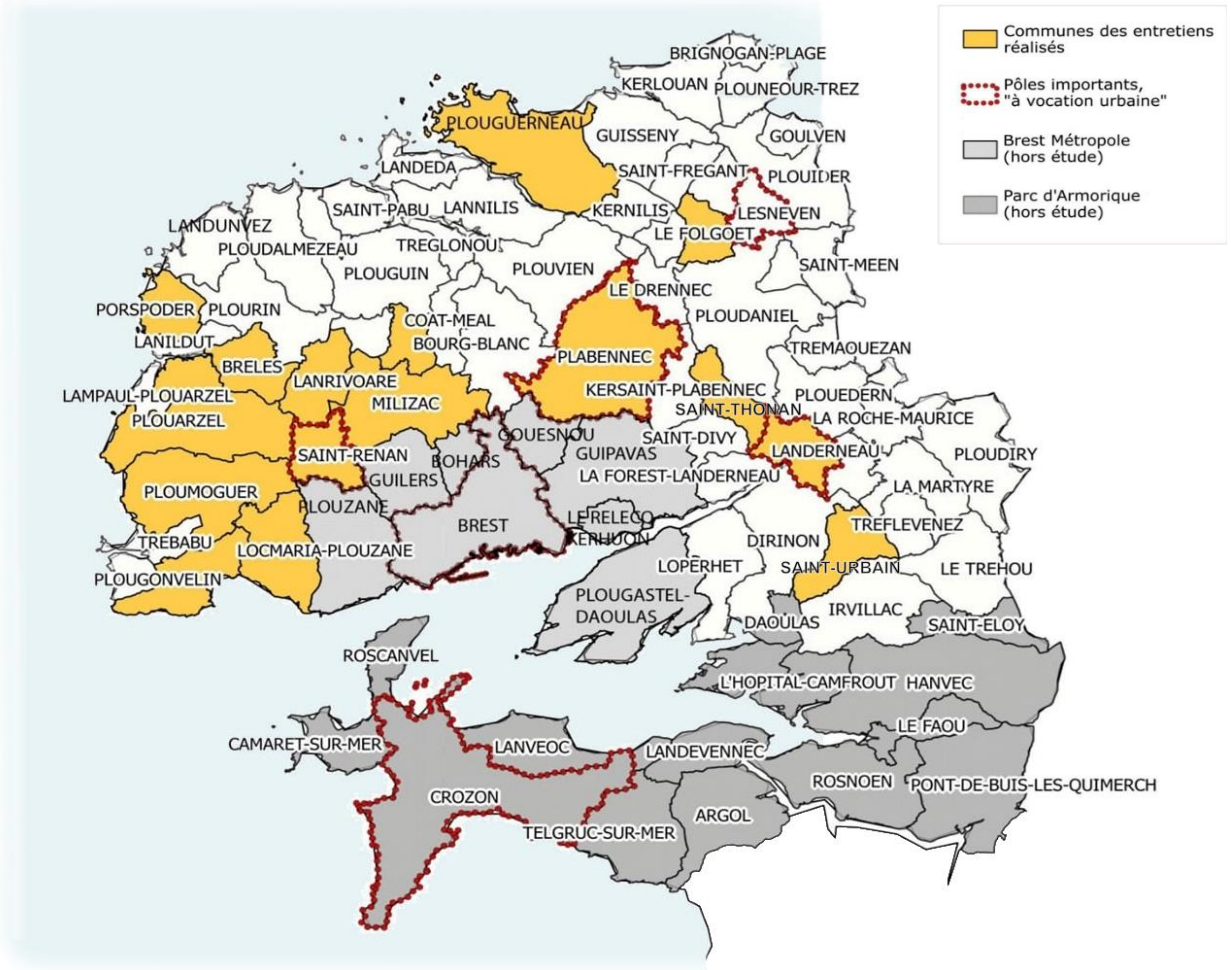
Figure 87 - Escaliers de la maison de Mireille et René à Locmaria-Plouzané. Source : Mireille, 2019 348
Figure 88 - La maison « Le Grand Plateau » de Pierre Thibault, région de Québec, 2014. Source : https://www.pthibault.com/project/le-grand-plateau/ 357
Figure 89 – Maison d'habitation à Sainte-Foy (Québec), en haut. La Cité Verte, écoquartier en cours de construction à Saint-Sacrement (Québec), en bas. Source : Florie Colin, 2018 360
Figure 90 - Situation de la maison d'habitation dans le tissu (péri)urbain québécois. Source : Google Earth, images de 2015 (fond de carte) 366
Figure 91 - Maison d'habitation à Québec. Source : Florie Colin, 2018 367
Figure 92 – Ma relation avec les différents acteurs rencontrés sur le terrain québécois. Source : Florie Colin, 2019 371
Figure 93 – Cuisine de Jean-Pierre, Québec Source : Florie Colin, 2018 391
Figure 94 – Banquette aménagée dans le coin-repas d'Isabelle. Source : Isabelle, 2018 392
Figure 95 - Lieu pour prendre le thé après le repas chez Françoise, à Charlesbourg. Source : Google Street View, images de 2015 393
Figure 96 - Contraste de la maison de Paul entre l'été et l'hiver, Québec. Source : Paul, 2017 394
Figure 97 - Les sous-sols de l'Université Laval à Québec. Source : Florie Colin, 2018 397
Figure 98 - Projet du Phare, localisé au 3030 boulevard Laurier, Québec. Source du fond de carte : Google Earth, images de 2015 400
Figure 99 - Image de synthèse du projet du Phare, Québec. Source : capture d'écran issue du site web https://lephareqc.ca/ 401
Figure 100 - Quartier de Charlesbourg (Québec) sous la neige. Source : Florie Colin, 2018 411
Figure 101 - Jardin de Régine et Patrick (Pays de Brest). Source : Régine, 2020 435
Figure 102 - La grande fenêtre, "une des plus belles choses" que Paul a faite dans sa maison (Québec). Source : Paul, 2018 447
Figure 103 - Seuil entre des espaces privé et public (Pays de Brest). Source : Régine, 2020 (gauche), Google Earth, 2018 (droite) 449
Figure 104 – Porche de la salle des fêtes régulièrement approprié par des adolescents à Plabennec (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 449
Figure 105 - Carnet rempli par Pascale le vendredi 24 novembre 2017. Source du carnet de bord : Florie Colin et Pascale 468
Figure 106 - Le "pack résidentiel". Source : S. Youssoufi (Youssoufi, 2011, p. 60), d'après E. Baker (Baker, 2002, p. 49). 478
Figure 107 - La condition habitante alter-urbaine. Source : Florie Colin, 2020 481
Figure 108 - Jardin d'agrément et jardin potager, Plabennec (Pays de Brest). Source : Paul Michalet, 2020 489
Figure 109 - Affiches de films qui sollicitent des imaginaires de la maison dans l'alter-urbain. Source : affiches issues de senscritique.com 492

ANNEXES

Annexe A - Portraits de territoires : les villes des habitants

Voici quelques informations factuelles, non exhaustives, sur les territoires étudiés : le terrain brestois et le terrain québécois. On y trouvera les différentes villes qui sont sollicitées régulièrement. Le choix a été fait de ne pas détailler le territoire de Nantes-Saint-Nazaire, celui-ci étant un terrain mineur. Les informations nécessaires sur ces lieux sont donc uniquement précisées dans le chapitre 2 ainsi que dans le corps du texte ou en notes de bas de page quand nécessaire.

LE TERRAIN D'ÉTUDE BRESTOIS



LE TERRAIN D'ÉTUDE BRESTOIS

Rappelons que le terrain d'étude brestois ne couvre pas l'ensemble du pôle métropolitain du Pays de Brest, dont le périmètre est défini ci-dessous. Les raisons pour lesquelles Brest Métropole et le Parc d'Armorique ne font pas partie de l'étude sont explicitées dans le chapitre 2. Rappelons aussi que l'enquête sur le terrain avait débuté avant la fusion de la Communauté de Communes de Pleyben Châteaulin-Porzay au Pays de Brest. Ces nouvelles communes n'avaient donc pas fait partie des réflexions au moment de la définition du terrain d'étude.

Le Pays de Brest en quelques chiffres :

- 421 380 habitants
- 103 communes réparties sur 7 EPCI
- 599 km de linéaire côtier
- 226 200 logements
- Superficie du Pays de Brest : 2 102 km^2
- Superficie de Brest Métropole : 218.37 km^2
- Superficie de la ville de Brest : 49.51 km^2

Les communautés de communes du Pays de Brest :

Voici la présentation des Communautés de Communes où vivent les habitants interrogés.

Pays d'Iroise Communauté

> 47 600 habitants (19 communes)
> 9 645 emplois et 20 000 actifs
> 30 500 lits touristiques
> Un tissu associatif riche (640 associations)

Pays des Abers

> 41 000 habitants (13 communes)
> Progression démographique : + 17% depuis 1999
> Agriculture, pêche et aquaculture : une forte concentration d'établissements

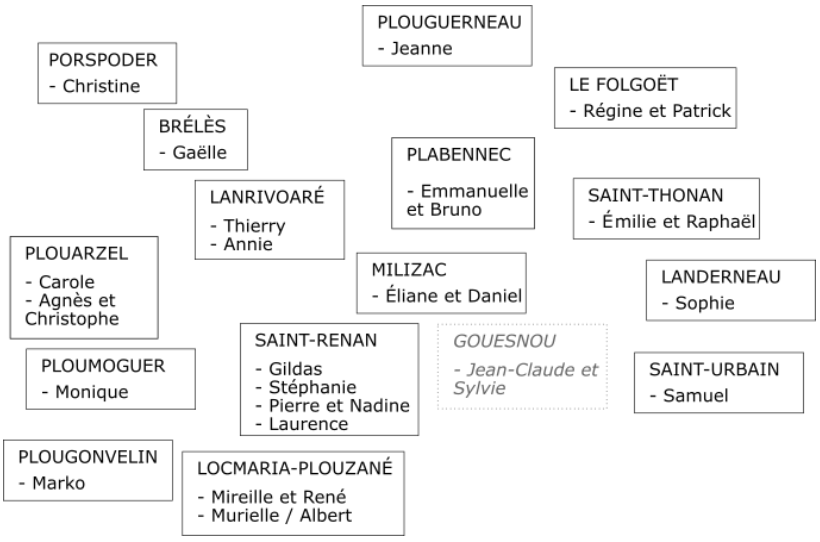
Lesneven - Côte des Légendes

> 28 400 habitants (14 communes)
> 8 500 emplois (5% du territoire)
> Une démographie dynamique
> Un secteur agricole qui fournit offres d'emplois et embauches

Pays de Landerneau-Daoulas

> 48 400 habitants (22 communes)
> 16 000 emplois (10% du territoire)
> Plusieurs grands employeurs (santé, industrie, agriculture)
> Une démographie dynamique (excédent naturel et migratoire)

Les communes des habitants rencontrés :



Nous donnerons essentiellement des informations - non exhaustives - sur les villes qui reviennent le plus souvent dans la thèse, et sur celles où nous avons interrogé plusieurs habitants. La ville de Brest est grisée sur les schémas, et la commune dont il est question est en couleur.

BRÉLÈS (Pays d'Iroise) *Commune littorale*

Population : 875 habitants

Superficie : 14.06 km²

Densité : 62 habitants/km²

Distance approximative entre Brélès et Brest (Liberté) : 22 km (au nord-ouest de Brest)

Temps approximatif en voiture : 26 minutes

Transports en commun : uniquement une offre de transport à la demande

LANDERNEAU (Pays de Landerneau Daoulas)

Population : 15 761 habitants

Superficie : 13.19 km²

Densité : 1196 habitants/km²

Distance approximative entre Landerneau et Brest (Liberté) : 24 km (à l'est de Brest)

Temps approximatif en voiture : 28 minutes

Transports en commun : car (entre 7 à 9 trajets quotidiens dans les deux sens) et TER (de manière très régulière : toutes les 15 minutes à 20 minutes, de 5h à 23h30)

Distance de la plage la plus proche : 25 km, 30 minutes en voiture (au nord, Keremma, Tréflez)

LANRIVOARÉ (Pays d'Iroise)

Population : 1464 habitants

Superficie : 14.89 km²

Densité : 98 habitants/km²

Distance approximative entre Lanrivoaré et Brest (Liberté) : 17 km (au nord-ouest de Brest)

Temps approximatif en voiture : 22 minutes

Transports en commun : car (2 à 4 trajets quotidiens dans les deux sens)

Distance de la plage la plus proche : 10 km, 15 minutes en voiture (à l'ouest, Lampaul-Plouarzel)

LOCMARIA-PLOUZANÉ (Pays d'Iroise) *Commune littorale*

Population : 5076 habitants

Superficie : 23.16 km²

Densité : 219 habitants/km²

Distance approximative entre Locmaria-Plouzané et Brest (Liberté) : 18 km (à l'ouest de Brest)

Temps approximatif en voiture : 26 minutes

Transports en commun : car (environ 10 trajets quotidiens dans les deux sens)

PLABENNEC (Pays des Abers)

Population : 8436 habitants

Superficie : 50.43 km²

Densité : 167 habitants/km²

Distance approximative entre Plabennec et Brest (Liberté) : 16 km (à l'est de Brest)

Temps approximatif en voiture : 22 minutes

Transports en commun : car (environ 8 trajets quotidiens dans les deux sens)

Distance de la plage la plus proche : 20 km, 25 minutes (au nord, à Plouguerneau, Guissény)

PLOUARZEL (Pays d'Iroise) *Commune littorale*

Population : 3715 habitants

Superficie : 42.83 km²

Densité : 87 habitants/km²

Distance approximative entre Plouarzel et Brest (Liberté) : 21 km (au nord-ouest de Brest)

Temps approximatif en voiture : 26 minutes

Transports en commun : car (5 à 6 trajets quotidiens dans les deux sens)

PLOUGONVELIN (Pays d'Iroise) *Commune littorale*

Population : 4174 habitants

Superficie : 18.69 km²

Densité : 223 habitants/km²

Distance approximative entre Plougonvelin et Brest (Liberté) : 20 km (à l'ouest de Brest)

Temps approximatif en voiture : 29 minutes

Transports en commun : car (environ 10 trajets quotidiens dans les deux sens)

SAINT-RENAN (Pays d'Iroise)

Population : 8 110 habitants

Superficie : 13.31 km²

Densité : 609 habitants/km²

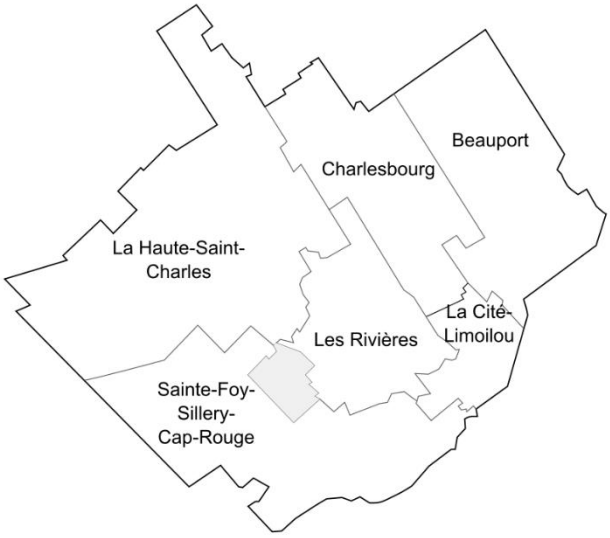
Distance approximative entre Saint-Renan et Brest (Liberté) : 13 km (au nord-ouest de Brest)

Temps approximatif en voiture : 18 minutes

Transports en commun : Car (environ 15 à 18 trajets quotidiens dans les deux sens)

Distance de la plage la plus proche : 12 km, 16 minutes (à l'ouest, Ploumoguer)

LE TERRAIN D'ÉTUDE QUÉBÉCOIS



Arrondissements de la ville de Québec

LE TERRAIN D'ÉTUDE QUÉBÉCOIS

Rappelons que le terrain d'étude québécois ne couvre pas l'ensemble de la Communauté métropolitaine de Québec, dont le périmètre est ici défini. Les raisons de ces choix sont explicitées dans le chapitre 2.

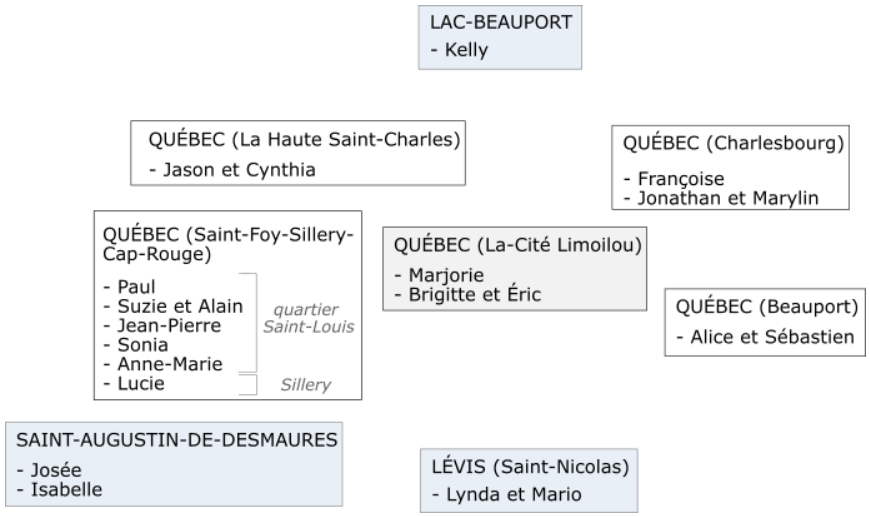
La Communauté Métropolitaine de Québec (CMQ) en quelques chiffres :

- 811 511 habitants
- 240 hab./km²
- 5 MRC et agglomération, 28 municipalités
- 3 339 km² de territoire

L'Agglomération de Québec comprend Québec, L'Ancienne-Lorette et Saint-Augustin-de-Desmaures.

La ville de Québec comprend six arrondissements : La Haute-Saint-Charles, Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge, Les Rivières, La Cité-Limoilou, Charlesbourg et Beauport.

Les arrondissements et banlieues des habitants rencontrés :



Beauport (arrondissement de Québec)

Population : 80 925 habitants

Superficie : 74,34 km²

Densité : 1089 habitants/km²

Charlesbourg (arrondissement de Québec)

Population : 81 040 habitants

Superficie : 65,75 km²

Densité : 1233 habitants/km²

Lac-Beauport (municipalité de la CMQ)

Population : 7 800 habitants

Superficie : 62 km²

Densité : 125 habitants/km²

La Haute Saint-Charles (arrondissement de Québec)

Population : 85 630 habitants

Superficie : 148,40 km²

Densité : 577 habitants/km²

Saint-Augustin-de-Desmaures (ville de l'agglomération de Québec)

Population : 18 820 habitants

Superficie : 85,84 km²

Densité : 219 habitants/km²

Sainte-Foy-Sillery-Cap Rouge (arrondissement de Québec)

Population : 80 925 habitants

Superficie : 74,34 km²

Densité : 1089 habitants/km²

Saint-Nicolas (secteur de la ville de Lévis qui est dans l'agglomération de Québec)

Population : 18 400 habitants

Superficie : 95,09 km²

Densité : 193 habitants/km²

Annexe B - Portraits des habitants rencontrés

Voici les portraits synthétiques des habitants rencontrés[368] *qui permettent d'en donner les caractéristiques principales. Ils sont présentés par terrain - brestois puis québécois - et dans l'ordre alphabétique. Les prénoms des enquêtés ont été modifiés et sont fictifs.*

LE TERRAIN BRESTOIS

Les entretiens réalisés avec ces habitants ont eu lieu entre février 2017 et juillet 2019.

Agnès et Christophe

Agnès et Christophe ont 49 ans et vivent à Plouarzel, commune littorale, dans une maison avec deux de leurs enfants, le troisième vivant en appartement à Brest. Christophe est originaire de Normandie et Agnès de la région brestoise. Ils travaillent tous deux en libéral. Ils ont deux chiens et un chat. Ils possèdent trois voitures et un fourgon aménagé. *Deux entretiens ont été réalisés avec Christophe et Agnès à deux ans d'intervalle, le premier dans une première maison, le second après leur emménagement dans la maison actuelle.*

Annie

Annie a 61 ans et vit à Lanrivoaré avec son mari de 65 ans, dans une maison en bois qu'ils ont fait construire il y a une trentaine d'années, située dans un village (ou un hameau). Elle est originaire de la région. Elle occupe un poste à responsabilité à Guipavas (commune de Brest Métropole) ; son mari travaille à Saint-Renan. Ils ont deux enfants de 36 ans et 39 ans qui n'habitent plus dans la région. Ils possèdent deux voitures.

Carole

Carole a 29 ans et vit à Plouarzel, commune littorale, avec son conjoint du même âge. Elle est professeur des écoles dans une petite commune non loin de Plouarzel et son conjoint travaille lui aussi dans une petite commune proche. Ils sont installés dans la maison qu'ils ont fait construire dans un nouveau lotissement et sont donc propriétaires depuis peu. Elle est originaire de Saint-Renan, qui se situe tout près. Elle n'a jamais vécu dans une grande ville, et toujours dans le Finistère Nord. Ils ont chacun une voiture. *Deux entretiens ont été réalisés avec Carole, l'un lorsqu'ils habitaient en location dans un appartement à Gouesnou durant la construction, et le second plusieurs mois après l'emménagement dans leur nouvelle maison.*

Christine

Christine a 64 ans. Elle vit à Porspoder, dans une maison achetée il y a 35 ans, tout près de la maison de ses parents, une ancienne ferme. Elle a toujours vécu dans cette commune. Elle est retraitée, tout comme son conjoint avec qui elle vit et qui est originaire d'une commune rurale toute proche. Elle a

[368] Le portrait présenté est celui à date de l'entretien ; pour certains habitants, des évolutions ont pu survenir plus ou moins rapidement après. Lorsque deux entretiens ont été réalisés, le portrait présenté est celui correspondant au second entretien.

deux fils et des petits-enfants. Ils ont deux voitures.

Éliane et Daniel

Éliane a 62 ans et Daniel 60 ans. Ils vivent à Milizac dans une maison qu'ils ont achetée il y a 30 ans. Elle est infirmière, lui est à la retraite depuis peu. Ils ont pour projet de déménager dans une autre commune, tout en restant dans la région brestoise. Elle est originaire du centre Finistère et lui de Normandie. Ils ont une fille qui ne vit plus à la maison. Ils ont deux voitures ; ils ont aussi un bateau.

Émilie et Raphaël

Émilie a 32 ans et Raphaël 34 ans, ils vivent à Saint-Thonan avec leurs deux fils de 3 et 6 ans. Elle est technicienne de laboratoire à Guipavas et à Landerneau, donc à dix minutes en voiture de ses deux lieux d'emploi, et lui est agriculteur juste à côté de leur maison, dans laquelle ils vivent depuis 2008. C'est la maison d'enfance de Raphaël, qu'ils ont achetée et rénovée. Il y a grandi, jusqu'à sa rencontre avec Émilie qui avait toujours vécu à Plouzané (commune de Brest Métropole) avant leur rencontre. Ils ont un chat. Ils possèdent deux voitures.

Emmanuelle et Bruno

Emmanuelle et Bruno ont 45 ans et vivent à Plabennec avec leurs trois fils de 12, 16 et 18 ans. Ils ont fait construire leur maison il y a 15 ans. Lui est ouvrier, elle infirmière. Ils travaillent tous deux à temps partiel à Brest. Ils sont originaires de la commune rurale de Kersaint-Plabennec. Ils ont deux voitures.

Gaëlle

Gaëlle a 27 ans et vit seule à Brélès, commune rurale et non loin du littoral. Elle est esthéticienne à Brest. Elle vit depuis peu dans une maison qu'elle a fait construire, dans un lotissement récent. Elle est originaire du coin, et a vécu en appartement pendant six ans à Brest avant cet achat. Elle a une voiture. *Deux entretiens ont été réalisés avec Gaëlle, l'un avant l'emménagement dans la nouvelle maison, lorsqu'elle habitait de manière provisoire chez ses parents, et le second quelques mois après l'emménagement.*

Gildas

Gildas a 47 ans et vit à Saint-Renan avec sa femme et leurs trois enfants de 20, 17 et 10 ans. Leurs familles habitent dans la région grenobloise, d'où Gildas est originaire. Il travaille au Relecq-Kerhuon (commune de Brest Métropole) et s'y rend généralement à moto. Son épouse travaille à Brest. Ils ont acheté cette maison il y a 17 ans, maison qu'ils habitent depuis, excepté durant une période de trois ans où ils ont vécu à La Réunion et pendant laquelle la maison était en location. Ils ont un chien. Ils possèdent deux voitures et une moto.

Jeanne

Jeanne a 78 ans et vit seule à Plouguerneau. Elle a hérité de cette maison familiale il y a une petite vingtaine d'années. Elle est originaire de cette commune dans laquelle elle a grandi. À 18 ans, elle est allée vivre à Brest avant de vivre à Lyon pendant 8 ans. Ils ont ensuite vécu, avec son mari, à Morlaix puis à Saint-Renan, avant de revenir vivre à Plouguerneau dans une maison juste à côté de sa maison actuelle. Elle a deux enfants et quatre petits-enfants. Elle possède une voiture.

Laurence

Laurence a 52 ans et vit à Saint-Renan avec son mari. Elle a 7 enfants dont 5 vivent encore à la maison. Elle est médecin à

Guilers. Son mari travaille à Saint-Renan, dans le milieu médical également. Ils sont propriétaires de cette maison depuis 18 ans. Elle est originaire de Brest et a vécu une bonne partie de son enfance en Algérie. Ils ont un chat. Ils possèdent 4 voitures.

Marko

Marko a 30 ans, est d'origine ukrainienne et vit à Plougonvelin. Il a acheté la maison depuis peu, dans laquelle il était d'abord locataire durant un long moment. C'est la première fois qu'il vivait dans une maison. Il travaille à Plouzané. Il a une voiture et se déplace fréquemment à vélo.

Mireille et René

Mireille et René ont 61 ans et vivent à Locmaria-Plouzané dans une grande maison toute proche de la mer, qu'ils ont fait construire récemment, après avoir hérité du terrain. Ils ont longtemps vécu à Brest auparavant. René est à la retraite depuis peu et Mireille est amenée à se déplacer fréquemment dans le cadre de son travail. Ils ont trois enfants, dont deux vivent à l'étranger et le troisième à Paris. Ils ont conçu la maison en partie pour recevoir leurs enfants et petits-enfants dès que cela est possible ; il y a une piscine intérieure. Ils ont trois voitures.

Monique

Monique a 54 ans et vit à Ploumoguer, près du bourg, avec son mari et son fils ; sa fille vit à Paris. Elle est infirmière libérale. Ils sont propriétaires de cette maison qu'ils ont achetée à un prix très faible il y a 25 ans. Elle a grandi tout près de Brest avec ses parents, commerçants. Ils ont trois voitures.

Murielle et Albert

Murielle, 61 ans et Albert, 62 ans vivent à Locmaria-Plouzané, commune littorale. Elle est à la retraite et lui travaille entre Brest et Quimper. Ils sont installés dans cette maison qu'ils ont fait construire il y a 18 ans. Elle est de plain-pied, il y a une piscine et une vue surplombant la mer. Ils ont trois enfants et cinq petits-enfants. Albert songe à un éventuel déménagement pour avoir une plus petite maison voire un appartement ; Murielle ne souhaite pas déménager. Ils ont deux voitures. *J'ai réalisé le premier entretien uniquement avec Murielle, et un second avec Albert, à un autre moment, Murielle étant dans les parages par instants.*

Nadine et Pierre

Nadine et Pierre ont tous deux 58 ans. Ils vivent à Saint-Renan, dans une maison qu'ils ont fait construire il y a 22 ans. Elle est originaire de cette commune et lui, de Porspoder. Ils ont toujours habité dans la région de Brest. Ils travaillent tous deux à Saint-Renan. Ils ont deux filles de 26 et 32 ans. Ils possèdent deux voitures.

Régine et Patrick

Régine et Patrick ont respectivement 62 et 65 ans. Ils vivent au Folgoët dans un lotissement, dans une maison qu'ils ont fait construire il y a 35 ans. Ils sont tous deux retraités. Ils ont trois enfants et quatre petits-enfants. Ils ont une maison secondaire près de la mer, à quinze minutes en voiture de leur résidence principale. Ils ont deux voitures.

Samuel

Samuel a 43 ans et vit à Saint-Urbain avec sa femme et leurs trois enfants de 11, 13 et 17 ans. Il travaille à Brest et son épouse à Brest et à Quimper. Ils ont acheté cette maison

dans un lotissement il y a 13 ans. Samuel est originaire de la région nantaise et sa femme de la région de Saint-Malo. Il a un chien et trois chats. Ils possèdent deux voitures.

Sophie

Sophie a 34 ans et vit à Landerneau dans une maison en lotissement avec son conjoint et ses deux jeunes enfants, de 5 mois et 4 ans. Ils ont acheté cette maison il y a deux ans. Elle est assistante sociale et son conjoint est technicien. Ils travaillent tous deux à Brest. Elle a grandi à Brest. Ils ont deux voitures.

Stéphanie

Stéphanie a 38 ans et vit à Saint-Renan. Divorcée, elle vit maintenant en couple avec ses deux enfants de 10 et 13 ans et ceux de son conjoint de 13 et 17 ans, dans une maison qu'ils ont achetée ensemble récemment. Elle est originaire de Saint-Renan. Elle est professeur des écoles dans une petite commune non loin de son domicile et son conjoint travaille à Brest. Ils ont deux voitures.

Sylvie et Jean-Claude

Sylvie a 60 ans et Jean-Claude 63 ans. Ils vivent à Gouesnou, dans Brest Métropole, dans une maison qu'ils ont fait construire il y a 31 ans. Ils ont trois filles qui ne vivent plus à la maison, des petits enfants et accueillent au quotidien deux enfants chez eux. Sylvie est originaire de Brest et Jean-Claude d'une petite commune rurale et littorale située à une trentaine de kilomètres de Brest. Ils ont deux voitures et un camping-car. *Ce sont les seuls habitants rencontrés qui vivent dans une commune attenante à Brest.*

Thierry

Thierry a 52 ans et vit à Lanrivoaré avec sa femme, dans une grande maison qu'ils ont fait construire il y a 17 ans. Il a deux enfants de 22 et 25 ans. Sa femme travaille à Carhaix et elle y a donc un appartement qu'elle occupe durant la semaine. Il a souvent eu, lui aussi, un logement dédié à la semaine, ne travaillant pas forcément à côté de sa maison. Il travaille maintenant dans une pharmacie à Brest et a une petite société à laquelle il consacre beaucoup de temps durant le week-end. Il est originaire de la région brestoise. Ils ont trois voitures.

LE TERRAIN QUÉBÉCOIS

Les entretiens réalisés avec ces habitants ont eu lieu entre septembre et décembre 2018.

Alice et Sébastien

Alice a 32 ans et Sébastien 36 ans. Ils vivent avec la fille d'Alice, qui a 6 ans et demi, dans un bungalow à Charlesbourg qu'ils ont acheté il y a un an. Elle se rend au travail à pied et lui travaille dans un restaurant du centre-ville de Québec. Elle a grandi à la campagne au Sud de Québec et lui en France. Ils ont un chat. Alice n'a pas de voiture contrairement à Sébastien. *Alice est la fille de Brigitte.*

Anne-Marie

Anne-Marie a 62 ans et vit seule, étant veuve, dans ce condo depuis peu de temps,

après avoir vécu avec son mari et son fils dans une maison non loin de son condo actuel, située dans Sainte-Foy. Elle songe à déménager à Montréal. Elle travaille encore. Elle fait partie du Conseil de Quartier de Saint-Louis. Elle a une voiture.

Brigitte et Éric

Brigitte a 63 ans et Éric 67 ans. Ils habitent dans un condo à Limoilou depuis peu, après avoir vécu de nombreuses années dans une maison à la campagne au sud de Québec. Éric est retraité et Brigitte continue de donner des cours particuliers de dessin. Ils n'ont pas de voiture. *Brigitte est la mère d'Alice.*

Françoise

Françoise a 62 ans et vit avec son conjoint et sa fille qui est étudiante, dans un bungalow à Charlesbourg. Elle l'a acheté seule il y a 31 ans et y a fait beaucoup de travaux. Elle est à la retraite depuis peu. Ils ont quelques propriétés : une érablière et un chalet devenu une vraie maison de campagne. Elle a toujours vécu dans ce quartier. Ils ont un chat. Ils possèdent 4 voitures.

Isabelle

Isabelle a 50 ans et vit avec ses trois enfants de 11, 18 et 22 ans dans une grande maison à Saint-Augustin-de-Desmaures, qu'elle a achetée il y a 13 ans, après son divorce. Elle est médecin à Québec (Sainte-Foy). Elle est originaire d'une banlieue de Québec. Elle a deux chats. Elle possède une voiture.

Jason et Cynthia

Jason et Cynthia ont 30 ans et vivent avec leurs deux filles de 3 et 5 ans dans leur maison construite il y a trois ans. Ils sont originaires de deux banlieues différentes de Québec. Ils travaillent tous deux au parc technologique de Québec, non loin de l'Ancienne-Lorette. Ils ont une seule voiture. *Cynthia est la sœur de Marylin.*

Jean-Pierre

Jean-Pierre a 52 ans et vit à Sainte-Foy, plus précisément dans le quartier Saint-Louis, dans une maison qu'il a construite il y a 13 ans. Il est originaire d'une banlieue de Québec. Ses fils vivent par intermittence à la maison. Il loue fréquemment des chambres à des étudiants. Il travaille sur plusieurs lieux et se déplace donc beaucoup en voiture. Il a deux voitures et un camping-car. *J'ai vécu chez Jean-Pierre durant trois mois et demi.*

Jonathan et Marylin

Jonathan a 28 ans et Marylin 30 ans, ils vivent dans une maison qu'ils ont achetée il y a peu de temps à Charlesbourg. Ils sont tous deux originaires de banlieues de Québec. Ils sont travailleurs indépendants. Ils ont deux voitures. *Marylin est la sœur de Cynthia.*

Josée

Josée a 52 ans et vit avec son mari à Saint-Augustin-de-Desmaures. Ils ont acheté cette maison il y a 23 ans. Elle est née à Québec, avant de vivre à Rimouski et dans différentes banlieues de Montréal. Elle travaille à Lévis et met beaucoup de temps pour se rendre à son travail, en voiture. Ils ont deux fils qui ne vivent plus à la maison. Ils ont un chien. Ils possèdent deux voitures.

Kelly

Kelly a 36 ans. Elle vit à Lac-Beauport, dans une maison en colocation depuis deux ans et demi, et réfléchit à un éventuel achat de terrain pour faire construire une maison.

Elle est originaire de Toronto, et a vécu en Australie et aux États-Unis étant enfant. Elle travaille à temps partiel, parfois depuis son domicile, parfois dans son bureau à Québec (Sainte-Foy). Elle n'a pas de voiture.

Lucie

Lucie a 50 ans et vit dans le quartier Sillery avec son mari et leurs deux enfants, dans une maison qu'ils ont achetée il y a 13 ans. Elle est originaire d'un village de campagne situé à environ une heure de route de Québec. Elle est chercheure à l'Université Laval à Québec et se déplace beaucoup à pied. Ils ont une voiture. *Lucie est une amie de Sonia.*

Lynda et Mario

Lynda a 47 ans et Mario 49 ans. Ils vivent avec leurs deux filles dans une maison à Saint-Nicolas (Lévis) depuis 17 ans. Ils possèdent également un petit chalet. Lynda travaille à l'Université Laval à Québec et Mario travaille à domicile ou chez ses clients, il se déplace beaucoup. Ils ont un chien. Ils possèdent deux voitures dont une de fonction pour le travail de Mario.

Marjorie

Marjorie a 45 ans et son conjoint 51 ans. Ils habitent dans une maison dans le quartier Saint-Roch à Québec, maison qu'elle a achetée seule il y a quinze ans. Ils imaginent maintenant un potentiel déménagement en banlieue. Elle est chercheure à l'Université Laval et lui travaille au parc technologique de Québec non loin de l'Ancienne-Lorette. Elle a une fille de 19 ans qui vient parfois avec son ami. Ils ont un chat. Ils ont une voiture qu'ils utilisent peu.

Paul

Paul a 62 ans. Il vit avec sa femme dans une maison jumelée qu'ils ont achetée il y a 27 ans. Il a deux fils, dont l'un vit encore à la maison. Il est à la retraite depuis peu. Il fait partie du Conseil de quartier Saint-Louis. Ils ont deux voitures, dont l'une lui sert uniquement pour le loisir. *Paul est le voisin de Suzie et Alain.*

Sonia

Sonia a 47 ans. Elle vit dans une maison avec son mari et leur fils de 13 ans, maison qu'ils ont achetée il y a 9 ans. Elle est originaire d'une petite ville proche de Rimouski. Elle a vécu à Montréal puis à Boston avant de revenir à Montréal puis à Québec. Elle est chercheure à l'Université Laval à Québec. Elle fait partie du Conseil de quartier Saint-Louis. Ils ont une voiture. *Sonia est une amie de Lucie.*

Suzie et Alain

Suzie a 63 ans et Alain 64 ans. Ils vivent dans une maison jumelée dans le quartier Saint-Louis (Sainte-Foy). Ils sont tous deux originaires de deux villages à environ une heure de Québec. Ils ont deux enfants, dont le fils qui vit encore à la maison. Ils sont à la retraite tous les deux. Ils ont une voiture toute l'année et deux pour l'été (ils en utilisent une uniquement pour le loisir). *Suzie et Alain sont les voisins de Paul et sa conjointe.*

Annexe C – Exemple de guide d'entretien

Les guides d'entretiens ont été réadaptés au fil de l'enquête ; celui présenté ici est une base ayant servi essentiellement lors de la construction de l'enquête et lors des premiers entretiens.

Guide d'entretien à date de juillet 2017 avec les habitants sur le terrain brestois :

0 / Contexte - présentation
Âge
Nombre de personnes dans la famille (adultes et enfants)
Nombre de voitures
Propriétaire ou locataire (quelle année)
Type d'habitation et dans quel lieu (lotissement, maison isolée, hameau, centre-bourg...)
Catégorie socio-professionnelle

1 / Parcours résidentiel et choix *(rôle des espaces vécus dans l'enfance)*
Lieux passés et actuels, éventuellement futurs si c'est envisagé : moments clés de déménagement
Attachements à ces différents lieux ? Ce qui plaisait ou non (logement et quartier, ville ?)
Avantages / inconvénients / compromis faits ? Changements au niveau du rythme de vie ?
Comment le choix s'est fait ? À deux ? Pour le travail ?
Enfance passée dans quel type de lieu ? Logement et jardins, garages...
Prix ont beaucoup joué ou non ?
Fait d'être propriétaire était-il important ?
Maison ou appartement secondaire ?
Moments particuliers de la vie : déménagements, changements de situations etc.
Maison ou commune qui primait ? Combinaison des deux ?
« Êtes-vous heureux ici ? » Ce qui s'est passé était-elle l'idée de départ ? Regrets ou non ? Regret d'un autre lieu ?
Maison neuve à construire ? Ou « d'occasion » à acheter ? Maison de bourg ? Lotissement forcément ?
Quelle a été votre démarche pour acheter cette maison ? Qui êtes-vous allés voir en premier ? Mairie, notaire, banque ? Balades dans les potentiels quartiers/communes ?
Réticences ou encouragements au moment de faire construire ? (Parents, amis...)
Lieu de travail a joué ? Lieu de vie de la famille ?
Lieu idéal si financièrement c'était possible ?

2 / Pratiques du territoire et mobilité *(rapport bipolaire à la voiture / sensibilités paysagères)*
Description du quartier
En voiture, en transports en commun, à pied, à vélo ? Habitudes de déplacements (schéma hebdomadaire). Distances et temps « acceptables » ?
Où travaillez-vous ? Si on va en voiture au travail : on a le choix ou non ? Covoiturage pratiqué ?
Espace privé / public ? quelle différence, comment partager avec les autres certains espaces à caractère mal défini (semi privé, semi public ?) selon lotissement ou non. Appropriation des lieux ?
Vacances, résidences secondaires : on reste proche ou on va loin ? Comment ?
Au quotidien, pratiques ? On reste beaucoup chez soi ou pas ?
Où aimez-vous vous balader ?
Passez-vous beaucoup de temps dans votre jardin / terrasse ? Êtes-vous souvent dans votre logement ?
Comment s'organise une journée type de semaine / de week-end ? Au niveau des activités, des déplacements, éventuellement de logements différents ?
Vous imaginez-vous sans voiture ? Plutôt à vélo ? À pied ? Avec un abonnement de transports en commun ou non ?
Lieux fréquentés, pourquoi et comment : travail, commerces et courses, éducation, santé, culture, loisirs
Trouvez-vous que l'offre de commerces et d'équipements est-elle suffisante et assez proche de chez

vous ?
À quelle échelle pratique-t-on les lieux ? Quartier, commune, métropole ?
Quels endroits de votre commune fréquentez-vous / ne fréquentez- vous pas ? Communes voisines, y allez-vous ou pas ? Pourquoi ? Déplacements pour : travail / courses ordinaires / achats moins ordinaires / sorties artistiques ou culturelles / activités sportives / Démarches administratives, de santé / voir famille / voir amis / pour sorties du week-end / vacances.
Comment choisissez-vous les lieux fréquentés ? Proximité, qualité, habitude, intérêt financier ?
Faites-vous souvent des activités telles que shopping, restaurants, bar, théâtre, expos, cinémas ?
La ville de Brest vous semble-t-elle indispensable ? Ou pouvez-vous la remplacer par une autre commune, plus petite (Landerneau, Lesneven) ? Vous y rendez-vous souvent ? Pourquoi ? Pour vous, est-elle accessible facilement ?
Vous sentez-vous « d'ici » ?
Est-ce que ce mode de vie vous convient ? Pouvez-vous faire tout ce que vous voulez ? Les contraintes que vous avez, les aviez-vous anticipés avant de venir vous installer ici ?
Jugez-vous trop nombreux, trop prenants vos déplacements ?
Activités : Jardinage, bricolage ? Lecture, télé, ordinateur ? Sports, en plein air ? Balades dans la nature ?

3 / Relations et liens sociaux *(Repli sur soi ou forte sociabilité ?)*
Voisins proches - dans le quartier - la commune / lieux de travail, commerce, écoles, loisirs – associations / réseau communal.
Facile de rencontrer des gens ici ou non ?
Relations familiales et amicales, de voisinage, de travail. Habitent loin ?
Confiance ? Solidarité ? Entraide ? Conflits de voisinage ?
Recevez-vous beaucoup dans votre maison ? Allez-vous beaucoup chez les autres ? Plutôt retrouvailles dans des lieux « neutres » ? (Restos, bars...)
Discutez-vous facilement avec des gens que vous croisez même si vous ne les connaissez pas bien ?
Où diriez-vous que vous avez le plus d'interactions sociales ? (Travail, quartier, magasins, associations, commerces, marchés, balades etc.)
Vie associative et socio-culturelle riche ? Dans votre commune ou pas ? Relations nouées dans le cadre d'une activité sportive, mais qui finalement ne se limitent pas à la pratique du sport ?
Par le biais de l'école des enfants ?

4 / Dénomination des lieux et représentations *(ambivalence du rapport à la ville / campagne ou littoral – appartenance au territoire)*
Rapport à la ville / au rural : qu'est-ce que ces deux milieux signifient pour eux ? (campagne différent de la mer) venus en périurbain car vous ne trouviez pas ce que vous désiriez en ville ? Ou dans tous les cas attirés ?
Comment qualifier son environnement, son cadre de vie ? Vous dites que vous habitez où ? Si vous deviez décrire (à la mer, à la campagne, en lotissement, dans ma maison, dans une petite ville, en banlieue, en ville, en centre-ville...)
Chez-moi = maison, commune, région ? (J'habite à Brest, dans le Finistère, en Bretagne ?)
Pourriez-vous habiter dans le même type de lieu, s'il n'y avait pas la mer ?
Pour vous, la ville la plus proche, c'est laquelle ? Grande ville ou pas ?
« Ailleurs qu'en ville » : comment qualifier ?
Vous êtes-vous senti « rejeté » de la ville ? « Atterri » ici par défaut, par obligation, par relégation ? toujours vécu dans des espaces similaires ?
Comment les gens se nomment eux-mêmes et où sont-ils (différence entre ceux qui sont là depuis toujours et ceux arrivés plus tardivement) ?
Où s'arrête à vos yeux votre quartier ?
Pour vous, une vie telle que la vôtre est-elle associé forcément à la voiture ? Les transports en commun, à quoi les associez-vous ?
Vos sentiments à l'égard de votre commune ? De Brest ?
Votre lieu de vie, vous le caractérisez comment : urbain, rural, autre ?

Annexe D – Exemple de la méthode du carnet de bord

CARNET INDIVIDUEL
ACTIVITES QUOTIDIENNES & RELATIONS SOCIALES

Pourquoi remplir ce carnet ? C'est un **petit journal individuel** de vos activités et relations humaines pendant **7 jours** (journées de semaine et week-end) et vous allez contribuer, par votre expérience, à cette recherche dans le cadre de la thèse en cours sur le « périurbain ».

Même si vous menez une vie retirée, ou si votre travail limite vos contacts humains, **votre expérience est importante**. Même si vos journées sortent de l'ordinaire durant cette semaine (vacances, cas particuliers...), remplissez ce carnet, et signalez que ce n'est pas habituel.

Cela ne vous prendra pas plus de **10 minutes par jour.** Vous pouvez le remplir chaque soir par exemple, mais n'hésitez pas à profiter des moments de liberté que vous avez dans la journée.

Vous remplissez le carnet par **ligne**, en notant d'abord **ce que vous faisiez**, puis **quels étaient les membres de votre foyer présents à vos côtés**, et surtout **avec qui avez-vous discuté** : amis, voisins, collègues, membres de la famille ne vivant pas chez vous, connaissances, inconnus ?

Ne tenez pas compte des discussions qui sont uniquement professionnelles ou celles avec les membres du foyer (personnes vivant dans le même logement que vous). Ne tenez pas compte non plus des échanges strictement « commerciaux » (caissières, vendeurs...) sauf si vous parlez d'autres choses avec eux.

Les informations collectées seront **anonymes**.

Carnet appartenant à (prénom) : ….

Commune habitée : ….

Premier jour (date) ….. Dernier jour (date) ….

Merci beaucoup pour votre contribution !

Sexe : M ❒ F ❒ Age : …..

Profession et lieu : ….
Éventuelle profession du conjoint et lieu : ….

Constitution du foyer, et qui est-ce : ….

Éventuellement, membres de la famille vivant hors du foyer ? ….

Nombre de voitures dans le foyer : ….. Avez-vous des animaux ?….

Utilisez-vous des messageries instantanées ? *(Whatsapp, Messenger, autres...)* :…..
Lesquelles ?…..
Très souvent ❒ Régulièrement ❒ Rarement ❒ Jamais ❒

Envoyez vous souvent des SMS ? ….. Des mails ? ….

Précisions *(résidence secondaire et lieu de celle-ci, éventuelles motos ou camping-car en plus des voitures, proche d'un congé long ou de la retraite, situations particulières en ce moment au niveau du logement ou du travail ou toute autre situation que vous jugez utile de préciser)* :
….
….
….

Page de couverture du carnet distribué

Première page du tableau

JOUR : ……

Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? *Décrivez votre emploi du temps en précisant...*

De quelle heure à quelle heure ?	Quelle occupation ?	Où, dans quel contexte ? (préciser : chez moi, au travail, chez des amis, dans la rue, devant l'école...)	Des membres de votre foyer étaient-ils avec vous ? Lesquels ? (préciser : ma femme, mon mari, ma fille, mon fils...)

Avez-vous discuté avec des personnes qui ne vivent pas dans votre foyer ?
Si plusieurs personnes étaient réunies, les noter une à une en changeant de ligne.

Seconde page du tableau

Sexe	Prénom (ou initiales)	Type de personne (parent, ami, collègue, voisin, connaissance , inconnu...)	Age approxi-matif		Coups de téléphone au même moment : Appel reçu ou donné ?	Avec qui ?

Annexe E - Article de presse

Ouest France, 25 mai 2020, p.8

Ouest-France
Vendredi 25 octobre 2019, p.3

Les Français plébiscitent la vie à la campagne

À la demande de l'Association des maires de France, le Cevipof (SciencesPo) a mené l'enquête afin de connaître la perception des Français du monde rural. Bilan : la campagne, ça les gagne !

Pendant fort longtemps, les grandes villes ont été présentées comme des lieux **« attirant toutes les convoitises »**, à la différence du monde rural souvent considéré comme un **« espace de relégation »** pour des Français n'ayant pas la possibilité d'aller vivre ailleurs. Ce schéma de pensée, qui a eu la vie dure, est aujourd'hui battu en brèche par une enquête du Cevipof *(1)* réalisée auprès de 15 308 Français.

Contrairement aux idées reçues, la ruralité a le vent en poupe. À la question : « Dans l'idéal, si vous aviez le choix, où préféreriez-vous vivre ? », 45 % des personnes interrogées répondent à la campagne, 41 % dans une ville moyenne... et 13 % seulement dans une métropole. Les grandes villes ne font plus rêver. **« Si elles attirent par leurs emplois, leurs écoles, leurs facs..., on ne s'y établit plus par gaieté de cœur »**, note le chercheur Luc Rouban.

Handicaps et atouts

Dorénavant prisée par une majorité de Français, la campagne cumule quand même toujours pas mal de handicaps. Manque de transports en commun et de gares ; absence de stations-service, de distributeurs de billets, de gendarmeries... ; disparition de services publics et commerces... La liste des points noirs est longue.

« Néanmoins, les gens apprécient le rural et n'ont pas l'intention de le quitter, poursuit Luc Rouban. **Il y a d'ailleurs des atouts à habiter à la campagne. Elle a bénéficié de gros efforts en matière d'équipement en Internet. Et on y trouve une réelle qualité de l'enseignement primaire, avec moins de tensions qu'en ville. »**

En s'éloignant des métropoles, les Français privilégient avant tout la qualité de vie, un meilleur équilibre entre vie professionnelle et vie privée, des relations sociales apaisées...

Une « douceur de vivre », une proximité avec leurs concitoyens que ressentent aussi les maires ruraux. Selon cette même enquête du Cevipof, l'efficacité de l'équipe municipale est ainsi davantage louée dans les communes de moins de 500 habitants que dans les métropoles.

« Alors qu'en 2018, la moitié des maires des communes de moins de 500 habitants exprimaient leur volonté de ne plus se représenter aux municipales, la plupart bénéficient actuellement d'un fort soutien de leurs habitants. » Cet élan de sympathie les incitera-t-il à reconsidérer leur décision pour mars 2020 ? Réponse sous peu.

(1) Le centre de recherches politiques de Sciences Po.

Yves-Marie ROBIN.

Annexe F - Article de presse

Ouest France, 25 octobre 2019, p.3

Confinement : merci la maison individuelle!

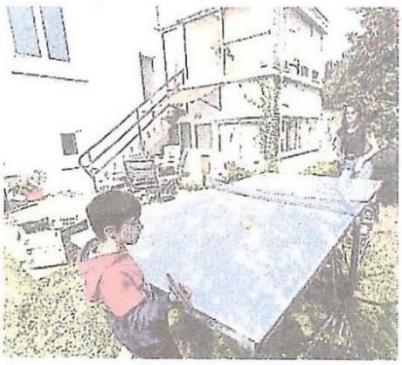
Selon l'Insee, l'habitat breton a aidé à mieux vivre le confinement. On y trouve bien plus de maisons individuelles qu'ailleurs.

Quatre Bretons sur cinq vivent dans des maisons individuelles. C'est la deuxième région à privilégier ce mode d'habitat. C'est ce que rappelle l'Insee (Institut national de la statistique). En période de confinement, ces conditions de logement « apparaissent plus favorables qu'au niveau national ». Il y a plus de mètres carrés pour les membres de la famille et, souvent, un jardin pour prendre l'air.

« En Bretagne, note l'Insee, plus de la moitié de la population habite dans des communes peu denses ou très peu denses. La proportion d'habitants vivant dans un logement suroccupé est trois fois moins importante que dans l'ensemble du pays. 77 500 personnes vivent dans un logement suroccupé, soit 2,4 % des Bretons contre 8,2 % de la population en France. »

Personnes âgées isolées

Une autre caractéristique de la population bretonne n'a pas, en revanche, facilité le confinement. C'est la proportion plus élevée de personnes âgées vivant souvent seules dans leur logement. « Les personnes âgées qui vivent seules ont pu rencontrer des difficultés supplémentaires : l'isolement, les difficultés à se déplacer pour faire ses courses ou se soigner », poursuit l'Insee. 566 200 personnes vivent seules, en particulier dans le Centre-Bretagne et sur le littoral. Elles représentent 17,6 % de la population, un taux un peu supérieur au taux national (16,1 %). Circonstance aggravante : près de 12 % des personnes seules, de 75 ans ou plus, en Bretagne, vivent dans une commune dépourvue de commerce alimentaire généraliste.



La maison individuelle a permis de mieux supporter le confinement.

| PHOTO : OUEST-FRANCE MARC ROGER

Annexe G - Mon parcours résidentiel

En référence au texte introductif du chapitre 1.

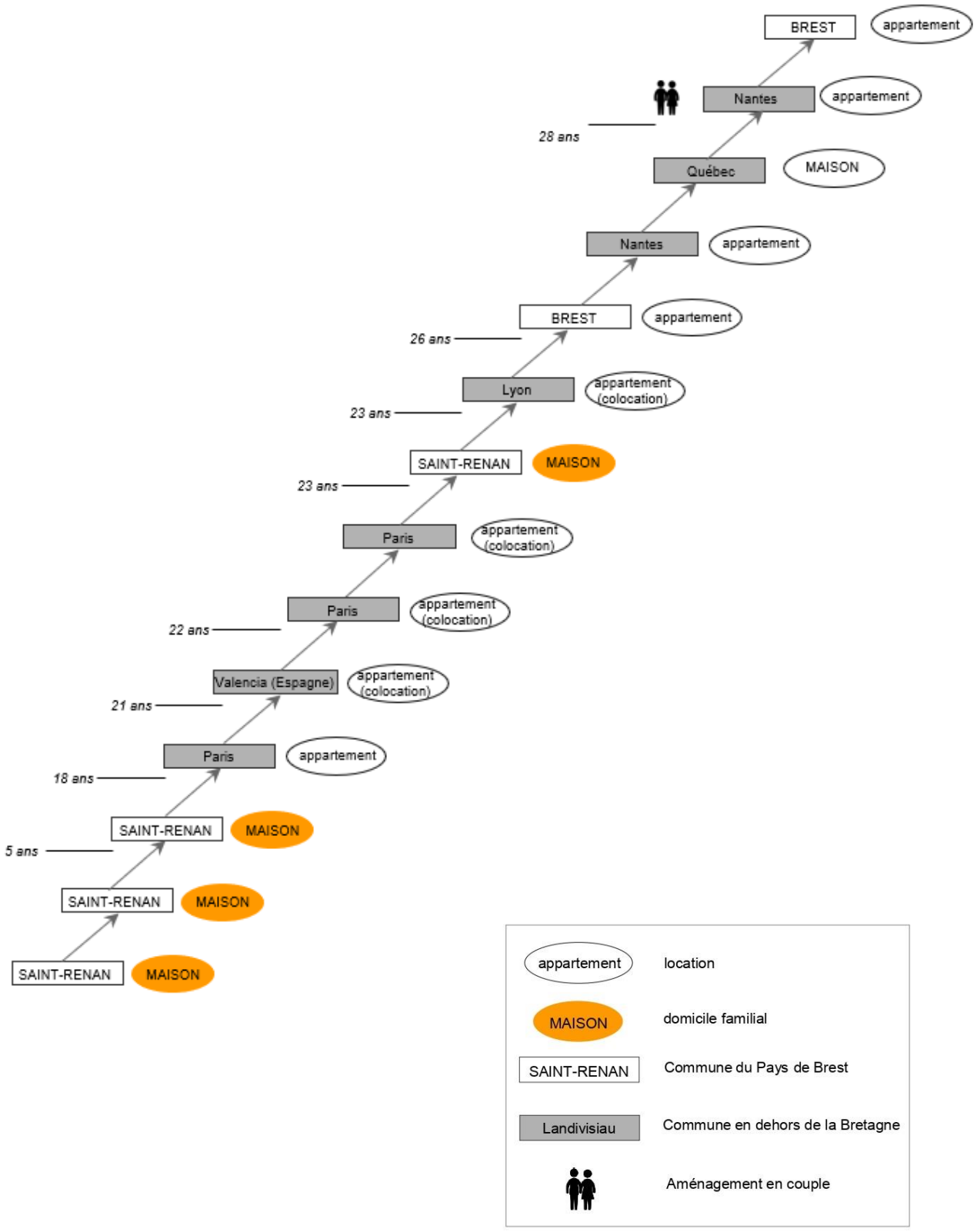


Table des matières

Remerciements **4**

Sommaire **6**

Guide de lecture **9**

Sigles, acronymes et abréviations (France) **11**

Sigles, acronymes et abréviations (Québec) **13**

Glossaire : du Québécois au Français **14**

INTRODUCTION GÉNÉRALE **17**

Une recherche interdisciplinaire : les habitants de maisons dans le périurbain 17

Une enquête compréhensive entre Brest, Québec et Nantes-Saint-Nazaire 20

Les actualités autour de la maison individuelle et du *périurbain* : des critiques vives aux avantages reconnus 20

Les mouvements du texte : plan de la thèse 21

PARTIE 1. POSITIONS DE RECHERCHE : CONTEXTES, CONCEPTS, TERRAINS ET MÉTHODES **25**

CHAPITRE 1. Les habitants de maisons dans le périurbain au quotidien **29**

1) Contexte de formation du sujet et de l'objet de recherche 30

1.1. Un cadre autobiographique : vivre dans une maison dans une petite ville 30

1.2. … puis étudier dans une école d'architecture parisienne 32

2) Notions et concepts mobilisés dans cette recherche sur les habitants de maisons dans le *périurbain* au quotidien 33

2.1. Le *périurbain*, fruit de recherches depuis les années 1960, et fruit de nombreux clichés 33

Le périurbain et la banlieue : une pluralité d'approches dans le monde de la recherche *34*

Une série de clichés et propos à déconstruire en France *36*

Du « périurbain » aux « lieux périurbains » : difficulté de définition et de choix des termes *41*

Les banlieues québécoises : d'autres imaginaires *44*

2.2. L'accession à la propriété de la maison individuelle et de son jardin : une volonté habitante et une incitation politique 48

Un désir habitant *49*

Quand les politiques publiques « s'en mêlent » *50*

2.3. Les habitants et leurs pratiques, modes de vie et modes d'habiter au quotidien 54

Les habitants de ces lieux : les protagonistes de l'enquête *54*

Entre pratiques habitantes, modes de vie et modes d'habiter *56*

L'évolution du concept de quotidien et la sociologie de la vie quotidienne *58*

2.4. Les paroles habitantes permettant de saisir des rapports d'attachement aux lieux 62

3) Problématiques et hypothèses 66

3.1. Généalogie de la problématique et des questions de recherche 66

Plusieurs questions au sein d'un processus itératif *66*

Définir ce que la thèse n'est pas pour permettre une évolution des interrogations *68*

3.2. Questions de recherche, hypothèses et mouvements du texte 70

CHAPITRE 2. Une enquête, trois terrains d'études, une combinaison de méthodes 75

1) Le choix de trois terrains et de trois contextes pour une enquête ethnographique 76

1.1. Pourquoi et comment avoir choisi ces trois terrains ? 76

1.2. Un contexte de familiarité : le terrain brestois 80

Des lieux familiers depuis l'enfance *80*

Le pôle métropolitain du Pays de Brest, territoire administratif *82*

Le terrain d'étude autour de Brest, territoire vécu *85*

1.3. Un contexte de décentrement, transatlantique : le terrain québécois 86

Des lieux totalement inconnus avant d'effectuer le temps d'enquête de terrain *86*

La Communauté Métropolitaine de Québec (CMQ), territoire administratif *88*

Le terrain d'étude de Québec et ses anciennes banlieues, territoire vécu *89*

1.4. Un contexte de proximité : le terrain nanto-nazairien 91

Le laboratoire de recherche nantais *91*

Le pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire & CAP Atlantique, territoire administratif *92*

Le terrain d'étude autour de Nantes et Saint-Nazaire, territoire vécu *93*

1.5. Articuler les trois terrains : plutôt qu'une comparaison, un croisement 94

2) Place de la chercheure en immersion et combinaison de méthodes 96

2.1. S'embarquer et se positionner sur les terrains 96

2.2. De l'intuition aux observations et vice-versa : une méthode inductive et itérative pour une analyse qualitative 97

Se positionner dans l'approche qualitative plutôt que quantitative 97

Une démarche itérative, ni figée ni territorialisée 98

2.3. Les entretiens compréhensifs et ethnographiques avec les habitants 100

Une diversité dans les profils des habitants 100

Des entretiens compréhensifs et ethnographiques réalisés avec les habitants à domicile 102

Les entretiens comme outil pour mettre sur le devant de la scène les paroles habitantes 104

Les entretiens avec d'autres acteurs pour nourrir les réflexions 105

2.4. Les carnets de bord pour saisir les pratiques quotidiennes et les sociabilités 105

2.5. Des observations de différents types pour saisir des gestes, comportements et attitudes 107

Des observations directes 107

Des itinéraires personnels 107

Une participation observante au sein d'une maisonnée atypique à Québec 108

2.6. Les biais et difficultés auxquels j'ai été confrontée lors de cette enquête de terrain 108

3) Une recherche interdisciplinaire sur la condition des habitants de maison de l'alter-urbain 110

3.1. Une thèse en aménagement de l'espace et urbanisme inscrite dans le champ des études urbaines : une démarche avant tout interdisciplinaire 110

3.2. Le caractère ethnographique des enquêtes de terrains, une méthode qui tente de combattre la division entre sociologie et anthropologie 110

3.3. Des frontières étroites entre sociologie, anthropologie et ethnologie 111

Différents courants sociologiques : de l'ethnométhodologie à la sociologie pragmatique 112

Brève définition de l'anthropologie : une place centrale pour le terrain 112

Tenter de dépasser les divisions entre sociologie et anthropologie avec l'ethnographie sociologique 113

3.4. La géographie en filigrane 114

4) Entre paroles habitantes et différents types d'écriture 114

4.1. La place primordiale des paroles habitantes dans la construction de leur monde 114

Analyser les paroles habitantes *114*

Des termes redondants *116*

4.2. Écritures et réflexivité : entre descriptions, analyses et utilisation du « je » 117

L'utilisation de la première personne dans l'écriture : la chercheure et le « je » *118*

Les écritures descriptives, narratives et réflexives comme enjeux au cœur de la recherche *118*

PARTIE 2. LES PRATIQUES ET LES IMAGINAIRES HABITANTS DANS L'ALTER-URBAIN 121

CHAPITRE 3. La ville, la campagne, le « périurbain » et le littoral racontés par les habitants 125

1) Sous quel angle étudier ces catégories d'espaces, de lieux, et comment les dépasser ?126

1.1. Une catégorisation parfois utile 126

1.2. Le lieu : entre multiplicité d'usages et narration 126

1.3. L'espace, un concept polysémique : de l'espace aux espaces vécus 128

1.4. Des imaginaires qui participent à créer différentes catégories de lieux 128

2) La ville et la campagne, termes évoquant des images et des imaginaires pas toujours partagés chez les habitants du *périurbain* brestois 129

2.1. De vives oppositions entre la ville et la campagne, abordées de manière variée par les habitants 129

2.2. Une acception mitigée de la ville 132

2.3. La campagne, entre images d'agriculture et de grands espaces 135

2.4. Ville et campagne ou urbain et rural ? De la configuration physique à l'identité des habitants 137

3) Entre besoin et quête de nature 139

3.1. Le jardin ou la nature domestiquée, à l'échelle de l'habitant 140

3.2. La nature sauvage, la « vraie » nature : mer, air, calme 140

4) Le *périurbain*, simple compromis ou véritable désir ? 146

4.1. Le *périurbain*, une catégorie inexistante pour les habitants 146

4.2. Entre petites villes, campagne et bord de mer ou « la ville à la campagne » 150

4.3. Hybridation des lieux : le bon compromis ? 153

5) La banlieue québécoise : entre tissus résidentiels, centralités et anciens quartiers de banlieues 157

5.1. Les imaginaires habitants autour de la banlieue québécoise 157

5.2. Se situer aux limites, aux frontières : quartiers de banlieue ou tissus résidentiels en centralité ? ... 161

6) Plus qu'une hybridation, un autre lieu, un « alter-urbain » ? ... 169

6.1. D'autres « alter » dans la recherche en urbanisme ... 169

6.2. Des habitants dans l'alter-urbain ... 170

CHAPITRE 4. Les aménités des territoires au quotidien ... 173

1) La proximité des commodités et de la nature : « tout avoir à côté » ... 174

1.1. Les habitants affirment « on a tout ce qu'il faut » ... 174

Tout avoir… ... 174

… à proximité, proche, pas loin ... 177

L'exemple des achats alimentaires et nécessaires ... 179

1.2. Que signifie ce « tout » dont parlent les habitants ? ... 181

Tout avoir à côté permettrait-il d'avoir une bonne qualité de vie ? ... 181

Rappel historique de la construction du territoire brestois ... 183

Le Pays de Brest : un territoire maillé, constitué de différents pôles et réseaux ... 185

2) Les pratiques de déplacement au quotidien : l'indispensable et omniprésente automobile, pour une proximité spatiale et temporelle ... 195

2.1. Observations et pérégrinations de la chercheure-habitante ... 196

2.2. Croiser les approches quantitatives et qualitatives : études sur les déplacements dans le Pays de Brest ... 198

Les particularités d'un pôle d'équilibre du territoire régional ... 199

Quand la dépendance automobile organise la complexité quotidienne ... 199

Quand l'automobile organise des territoires de proximité spatiale et temporelle : le pays de Brest ou la ville des courtes distances ... 202

2.3. Québec, le « pays de l'auto » ... 204

La structuration territoriale québécoise axée sur les routes ... 204

Le quotidien automobile de nombreux habitants ... 204

3) Les transports en commun et la marche, pratiques habitantes anecdotiques ... 208

3.1. Expérience du car dans le pays de Brest ... 208

3.2. Se déplacer en bus à Québec, le « pays de l'auto » ... 210

3.3. La marche, une alternative recherchée, mais peu pratiquée ... 214

CHAPITRE 5. Des polarités concrètes habitantes ... 217

1) Une petite ville où « il y a tout » ... 218

1.1. Observation liminaire comme mise en intrigue : expérience piétonne dans une petite ville, Landerneau 218

1.2. Des centralités concrètes pour les habitants à Landerneau 221

2) Aller au cinéma dans les petites villes : entre spatialités contrastées et rapports distincts à la métropole 225

2.1. Un temps d'enquête particulier : le cinéma comme polarité culturelle ? 225

2.2. Spatialités contrastées : des cinémas au centre-ville, au centre-bourg ? 227

2.3. Quel rapport de ces cinémas à la « ville-centre » ? 230

Ne pas ressembler aux « gros » ? *230*

Le cinéma, forcément dans une grande ville ? *232*

2.4. Le cinéma comme lieu de culture dans les espaces pé*riurbains* ? 232

2.5. Aller au cinéma dans le Pays de Brest : mise en regard 234

Privilégier la proximité ; la sortie occasionnelle dans le centre-ville de Brest *235*

L'habitude du cinéma dans la ville-centre *236*

Le cinéma comme marqueur d'un centre-ville et d'une ville-centre *237*

L'accès à la culture dans le Pays de Brest : le cinéma comme une polarité *238*

3) Plus que des centres, centralités et périphéries, des polarités et lieux intenses pour les habitants 240

3.1. Une pluralité de polarités et de lieux intenses pour dépasser le modèle centre-périphérie et le polycentrisme 240

3.2. Changements de repères et d'échelles : des polarités administratives aux polarités concrètes habitantes dans le pays de Brest 242

3.3. La ville-centre, pas toujours centrale dans les pratiques habitantes mais simplement grande, voire éloignée et peu pratiquée 244

3.4. Des polarités dans les « périphéries » de la métropole 246

La « périphérie » dans les paroles habitantes *246*

Les polarités commerciales aux périphéries des grandes villes *247*

3.5. De la métropole aux petites villes : des polarités entremêlées 250

Des petits centres urbains… *250*

… près de la mer *252*

Des « à côté » qui suggèrent un « autour », des « alentours » *252*

4) La maison comme polarité concrète habitante principale 253

4.1. La maison au cœur d'un système de lieux 254

4.2. … au temps d'un confinement 255

PARTIE 3. LA MAISON ET LE JARDIN DANS LES PARCOURS DES HABITANTS..259

CHAPITRE 6. La maison au cœur du parcours résidentiel 263

1) Des phases et temps différents dans les parcours résidentiels 264

1.1. La trajectoire résidentielle dans la trajectoire sociale : caractère incertain et impossibilité de tout planifier 264

Les différentes trajectoires : quelques définitions 264

Le caractère incertain de la trajectoire résidentielle 265

Quelques pistes de recherche émises dans le rapport de J.-Y. Authier : entre incertitudes et trajectoires dans les villes moyennes 266

1.2. Le choix de significations dans un parcours de vie 267

Le quotidien avec les enfants, significatif d'une étape de vie 268

L'enfance, première signification dans le parcours de vie ? 270

Un grand projet, un projet de vie, la « suite logique » ou « évidente », à concrétiser pour une durée longue ou indéterminée 275

2) Les déménagements et emménagements, des transitions souhaitées ou subies au sein d'un parcours de vie 277

2.1. Le déménagement, un événement perturbateur dans le quotidien des parcours habitants 277

2.2. Devenir propriétaire d'une maison dans un parcours linéaire ou mouvementé : le moment du choix, des préférences et des arbitrages 280

Émilie et Raphaël, une maison proche de l'exploitation agricole 281

Agnès et Christophe : un déménagement dans une autre maison de la même commune, Plouarzel 282

Leur parcours résidentiel mêlé au parcours professionnel et familial : un parcours de vie 283

Leur premier achat : une maison dans laquelle ils resteront 22 ans 284

Le déménagement : achat d'une seconde maison à quelques kilomètres de la première 285

2.3. Dans quelle mesure les raisons financières et économiques interviennent-elles dans les arbitrages des habitants ? 290

3) La (re)construction progressive du chez-soi et des habitudes individuelles, conjugales et familiales 294

3.1. L'appropriation de la maison dans l'espace et dans le temps : être *chez-soi* 294

3.2. Quand le « chez-soi » n'est plus… (Ré)apprendre à l'être ailleurs et avec d'autres 297

3.3. Les habitudes, constitutives du quotidien : du sens commun au concept 302

Des habitudes multiples *303*

La force de l'habitude pour les habitants *305*

CHAPITRE 7. Expériences et imaginaires autour du désir de la maison et du jardin..313

1) Des logiques habitantes, des raisons objectives, des critères établis pour la maison et son environnement 314

1.1. La recherche active d'une maison 314

Des éliminations progressives *314*

De l'achat à la construction ? *314*

Un critère de localisation *316*

Des critères de choix architecturaux, formels et esthétiques *317*

Des compromis à faire dans le couple *324*

1.2. Une opportunité saisie 324

1.3. Le « jardin d'abord » 326

Le jardin, une pièce supplémentaire à l'extérieur *326*

Jardin, terrasse, cour : entre occupation et entretien au quotidien *328*

Le quotidien avec les animaux de compagnie *333*

1.4. Être propriétaire de sa maison 334

1.5. Quelques situations quotidiennes au sein de la maison 335

L'entretien de la maison et les tâches ménagères *335*

Les loisirs ou le travail au sein de la maison *337*

2) … mais aussi un « je-ne-sais-quoi » qui ne s'explique pas dans l'immédiat 338

2.1. L'impalpable ou l'évidence 338

2.2. Une envie et un désir ancrés depuis longtemps 340

2.3. Le coup de cœur pour une maison 343

Les projections lors des visites *343*

Les enjeux de la remémoration et du souvenir *346*

L'escalier, un objet qui caractérise la maison *347*

3) Les imaginaires et les expériences, rôles phares dans la construction résidentielle, le désir de maison et sa concrétisation 349

3.1. De l'imaginaire aux imaginaires 349

3.2. De multiples expériences 352

Des expériences spatiales, sensibles et vécues *352*

Des expériences passées, présentes et désirées, projetées *354*

Le réel ou l'idéalisation des expériences *356*

PARTIE 4. DE LA MAISON À L'ALTER-URBAIN : LA CONDITION HABITANTE ... 359

CHAPITRE 8. Les places des habitants au quotidien, de la maisonnée à la banlieue... 363

1) La place de l'habitant : vivre au sein d'une maisonnée dans une banlieue québécoise 364

1.1. Se faire une place au sein d'une maisonnée 364

1.2. Une participation observante dans une maisonnée atypique 366

1.3. Les habitants et leur appropriation de la maison dans le temps, révélatrice de places 371

1.4. Être « chez-soi », être dans sa « pièce préférée », se sentir à sa place 373

De l'autre côté de « l'écran » de la façade de la maison *373*

Une place privilégiée dans la maison *374*

Divers espaces avec leurs valeurs symboliques *376*

1.5. Des événements perturbant les places symboliques de l'habitant 377

Des changements dans le cycle de vie *378*

Des changements plus ponctuels dans le temps : rythmes perturbés et « invités » *379*

2) Entre instauration d'habitudes, événements et situations quotidiennes dans différents lieux de banlieues québécoises 381

2.1. Scènes quotidiennes de la chercheure racontées dans les *Chroniques* 381

2.2. Des maisons aux villes : des situations quotidiennes saisies par les paroles habitantes et les moments d'avant, pendant et après entretiens 385

Des situations quotidiennes observées en tant que participant *386*

Le quotidien des soirées à la maison, en dehors des repas *388*

Les rituels et moments avant, pendant ou après les repas dans la cuisine *390*

La transition entre l'hiver et l'été, d'autant plus flagrante à Québec *393*

3) « Un bungalow à son échelle », ou comment un projet immobilier peut bouleverser les quotidiens, les places et les imaginaires des habitants 399

3.1. Mêler les regards et paroles des habitants dans différents contextes 399

3.2. Le projet du Phare, « un quartier vertical sans précédent à Québec » 400

3.3. Des habitants qui soulèvent des problèmes et des impacts négatifs sur leur vie quotidienne 401

Un détournement de la démocratie *402*

Un long chantier mais pas seulement *403*

Des hauteurs de bâti, une densité et des ombres non acceptées *404*

Un schéma de circulation non adapté *405*

Une absence d'échelle humaine ... *405*

Un projet qui ne reflète pas la ville de Québec ... *405*

Des alternatives proposées ... *407*

3.4. Un projet immobilier qui requestionne la condition habitante en bungalow dans une ancienne banlieue ... 407

Le lieu idéal pour les habitants ... *408*

Une tranquillité toute relative ... *411*

Les effets des perturbations non désirées par les habitants dans leur quartier ... *415*

CHAPITRE 9. Les formes d'attachement aux lieux, révélatrices de la condition habitante alter-urbaine ... 417

1) L'attachement aux lieux : quand les habitants d'une maison de l'alter-urbain racontent ... 418

1.1. Des définitions plurielles : l'attachement au lieu comme « concept multidimensionnel » ... 418

1.2. Entre attachement, détachement, souvenirs et tranches de vie : le portrait de Brigitte et Éric autour de Québec ... 421

1.3. L'attachement et ses différents processus et formes chez les habitants autour de Brest et Québec ... 426

Une notion complexe pour les habitants qui parlent de l'attachement ou non aux lieux, aux choses, aux personnes ... *427*

Les « originaires », les « ancrés » : du lieu de naissance au lieu de vie actuel ... *429*

L'enjeu des souvenirs qui participent de l'attachement ... *439*

L'appropriation des lieux quotidiens dans l'espace et dans le temps ... *443*

Les relations sociales que l'habitant veut conserver ... *450*

Diverses formes et moyens d'attachements sur les territoires brestois et québécois *453*

2) Les figures des habitants de maisons dans l'alter-urbain : entre persévérance, logique, chance et évidence ... 453

2.1. La construction de figures révélant des *« significations essentielles »* ... 454

2.2. L'habitant « familial », en filigrane des quatre autres figures ... 456

2.3. L'habitant « persévérant » ... 457

2.4. L'habitant « logique » ... 458

2.5. L'habitant « chanceux » ... 460

2.6. L'habitant « évident » ... 462

3) La condition habitante alter-urbaine : un entrelacement et une imbrication de pratiques quotidiennes et d'imaginaires ... 464

3.1. Le terme de « condition » employé dans diverses recherches 464

3.2. Les pluralismes des habitants et leurs expériences dans diverses temporalités .. 465

3.3. Des relations et interactions sociales quotidiennes : l'alter-urbain mis à l'épreuve 467

Différents contextes de sociabilités : saisons et déménagements..... 468

Les « connaissances » croisées dans divers lieux quotidiens..... 469

Le quotidien avec le voisinage : entre liens amicaux, cordiaux et conflits 472

Être « sauvage » et avoir des interactions sociales fréquentes ?..... 475

Le numérique et les réseaux sociaux : d'autres types de sociabilités..... 475

3.4. La réalité sociale quotidienne 476

3.5. La condition habitante alter-urbaine : des imaginaires et des pratiques inscrits dans une réalité sociale quotidienne..... 478

CONCLUSION GÉNÉRALE.....483

Retours sur l'enquête et la recherche autour de la condition habitante alter-urbaine..... 483

Retours méthodologiques : entre familiarité, immersion, distanciation et décentrement486

L'international comme décentrement : une approche ethnographique réflexive..... 486

Des éléments de langage témoins d'immersion et de distanciation..... 487

Perspectives de recherche : questionnements à poursuivre et chantiers ouverts 488

Première perspective. Les figures de l'habitant-architecte, l'habitant-élu, l'habitant-urbaniste : entre « fabrique de » et « pratiques dans » l'alter-urbain..... 488

Seconde perspective. Le jardin, le terrain, la cour : entre esthétique et utilitaire..... 489

Troisième perspective. Les images et imaginaires des lieux au cinéma : entre imaginaires individuels, sociaux et collectifs..... 491

Les mots de la fin… 493

Bibliographie 495

Table des figures 521

ANNEXES 527

Annexe A - Portraits de territoires : les villes des habitants 528

Annexe B - Portraits des habitants rencontrés..... 542

Annexe C – Exemple de guide d'entretien 548

Annexe D – Exemple de la méthode du carnet de bord 550

Annexe E - Article de presse 552

Annexe F - Article de presse 553
Annexe G - Mon parcours résidentiel 554
Table des matières 555

DOCTORAT / SOCIETES
BRETAGNE \ TEMPS
LOIRE / TERRITOIRES

UNIVERSITÉ DE NANTES

Titre : La condition alter-urbaine, entre pratiques habitantes et imaginaires.
Les territoires de Brest et Québec au quotidien.

Mots clés : périurbain, pratiques, imaginaires, quotidien, maison, paroles habitantes

Résumé : Cette recherche s'intéresse aux habitants de maison dans le *périurbain*, autour de Brest, Québec et Nantes-Saint-Nazaire. L'enquête de terrain met en avant les paroles habitantes afin de décrypter des pratiques et des imaginaires concernant différents lieux du quotidien qui font système. Une combinaison de méthodes d'approche sociologique et ethnographique a été privilégiée, mêlant entretiens compréhensifs à domicile, observations et participation observante au sein d'une maisonnée québécoise. Au cœur des parcours résidentiels, le désir d'accession à la propriété d'une maison et de son jardin s'appréhende par les imaginaires et les expériences passées, actuelles et projetées. Les habitudes quotidiennes peuvent néanmoins être bouleversées par des déménagements ou autres événements survenant dans les parcours de vie, ou par des changements et évolutions des lieux environnants. Diverses échelles sont observées dans ces contextes : la maison, mais aussi différents lieux de vie pratiqués au quotidien entre ville, campagne et littoral. Les habitants considèrent souvent « tout avoir » à proximité. Au-delà de ce côté pratique, les diverses formes d'attachement à ces lieux sont mises en exergue, révélant ce que nous proposons de nommer une condition habitante alter-urbaine.

Title : The alter-urban condition, between inhabitants' practices and imaginations.
The Brest and Québec territories in daily life.

Keywords : peri-urban areas, practices, imaginations, daily life, house, inhabitants' words

Abstract : This research focuses on inhabitants of houses in *peri-urban* areas around Brest, Québec and Nantes-Saint-Nazaire. The field survey carried out highlights the inhabitants' words to decipher practices and imaginations regarding different places of their daily life. A combination of sociological and ethnographic methods is emphasised, connecting home-based comprehensive interviews, observation and observing participation within a Québec home. Among the residential journeys, the desire to own a property, a house with a garden, is apprehended through imaginations and past, current and projected experiences. Everyday habits can nonetheless be disturbed by relocations, any other event happening in life, or by changes and evolutions of surrounding places. Different scales are observed in these contexts: the house and the different living areas practiced every day, between the city, the countryside and the coastline. The inhabitants often consider "having everything" nearby. Beyond this practical side, the different forms of attachment to these places are thus highlighted, revealing what we propose to call the alter-urban condition of inhabitants.